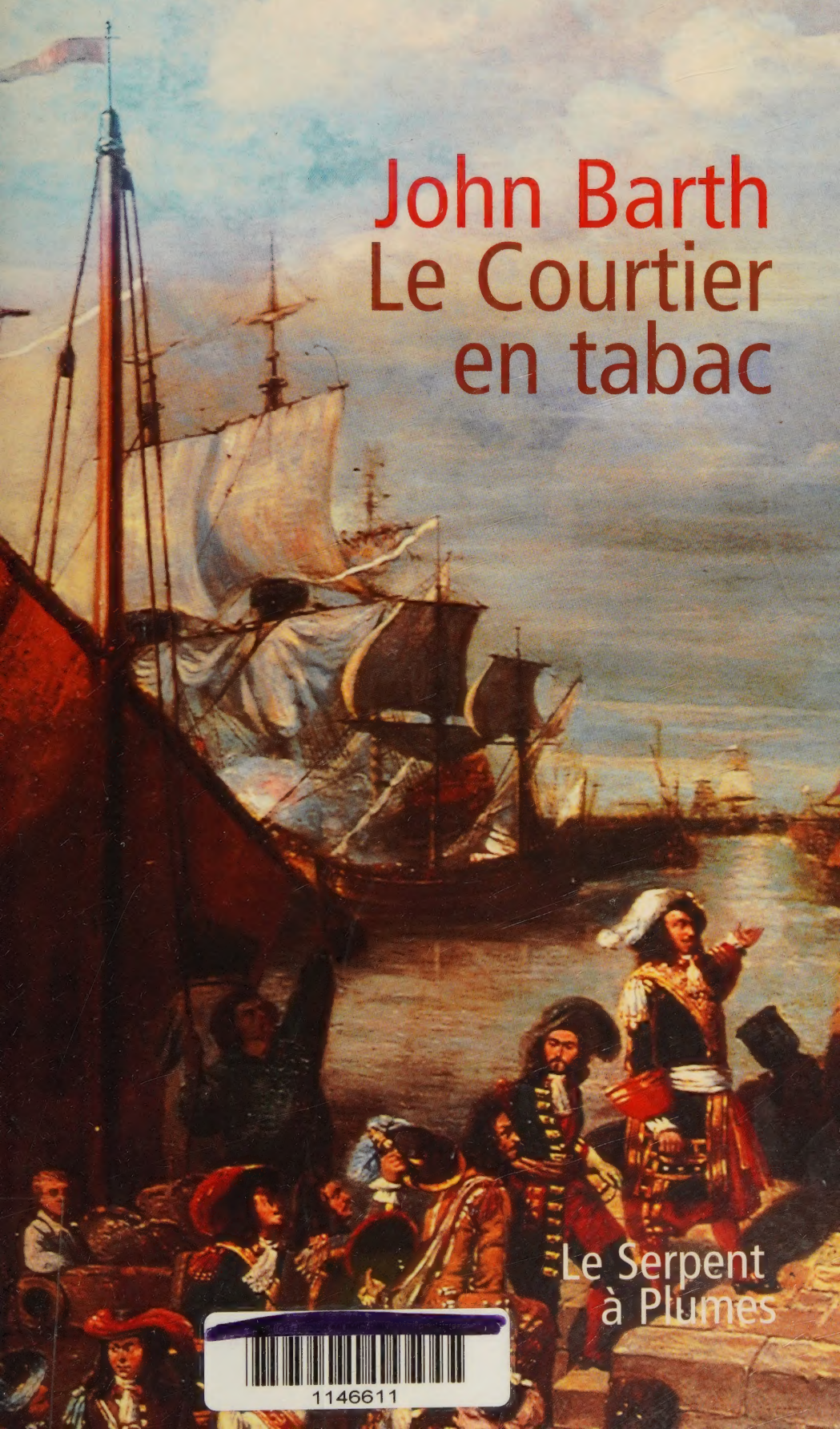


The background of the cover is a historical painting depicting a busy harbor scene. Several large sailing ships with multiple masts and sails are visible in the water. In the foreground, a group of people, including men and women in period clothing, are gathered on a stone pier or shore. One man in the center-right is wearing a dark coat with gold buttons and a white cravat, and another man to his right is wearing a red coat and a white turban. The sky is overcast with soft clouds.

John Barth

Le Courtier en tabac

Le Serpent
à Plumes

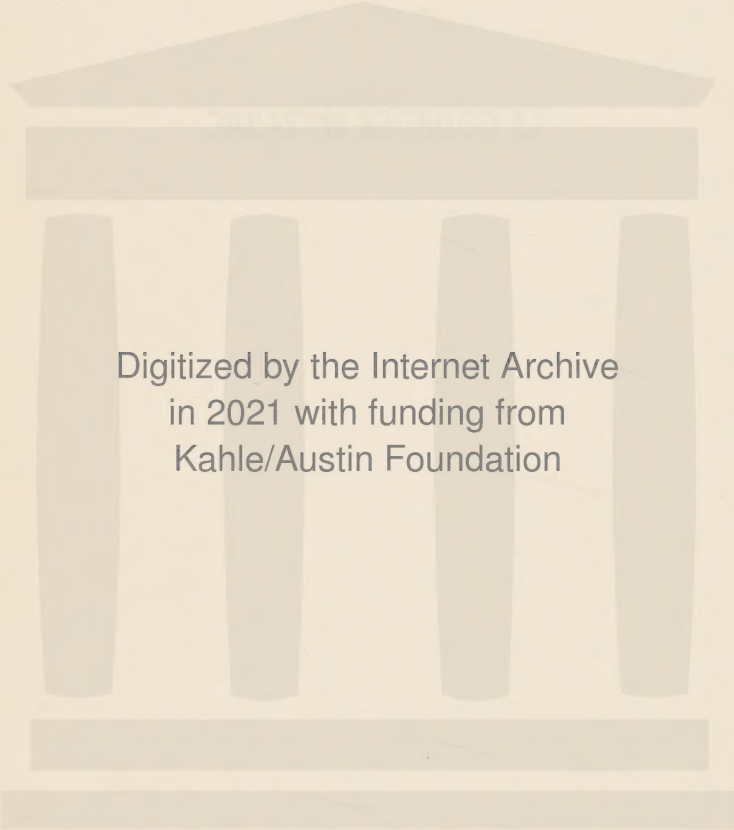


1146611

MEDIATHEQUE MUNICIPALE

70 bis, avenue Ledru-Rollin
94170 LE PERREUX - Tél. : 01 48 71 38 1

LE COURTIER EN TABAC



Digitized by the Internet Archive
in 2021 with funding from
Kahle/Austin Foundation

1166011 Adultes
K
BA

John Barth

LE COURTIER EN TABAC

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Claro

MEDIATHEQUE MUNICIPALE

70 bis, avenue Ledru-Rollin

94170 LE PERREUX - Tél. : 01 48 71 38 57

Code 151



LE SERPENT A PLUMES

Illustration de couverture :
Nous remercions les éditions Somogy pour leur aimable coopération

Illustration de couverture :
Le Retour de la bataille du Texel, Amédée Taverner (détail), 1840, huile sur toile
© Musée des Beaux-Arts, Dunkerque
Photo J.-C. Malevey

Première publication : Doubleday, New York, 1960,
sous le titre original : *The Sot-Weed Factor*

© John Barth, 1960, 1967
All rights reserved
© 2002 Le Serpent à Plumes

N° ISBN : 2-84261-358-9

LE SERPENT A PLUMES

20, rue des Petits-Champs – 75002 Paris
<http://www.serpentaplumes.com>

NOTE DU TRADUCTEUR

Merci à Frédéric Léger qui, chaque jour ou presque, d'un coup de dés – et quatre et deux et un ! – m'aïda à faire de cette traduction l'écho d'une amitié. À Mona, qui a grandi plus vite qu'elle (cinquante à quarante, pari tenu). À Pierre le Justicier. Et au Capitaine Chénétier.

PRÉFACE À LA DERNIÈRE ÉDITION

On pense aussitôt à un élément affectant une situation, de préférence délétère, obscure, voire inquiétant : le Syndrome chinois, la French Connection, le « *Sot-Weed Factor* ». Et le fait est que le « *sot-weed* » (l'herbe qui étourdit – argot américain des colonies pour tabac, équivalent des récents « *pot* » ou « *grass* » pour la marijuana) fut ainsi dénommé en raison de ses propriétés narcotiques, avec effet de dépendance, qui le rendirent si populaire dans le Vieux Monde quand le Nouveau entreprit de l'exporter, et qui firent du tabac non seulement la principale culture des colonies de la côte est, mais, pendant une bonne période, la monnaie d'échange privilégiée. Très vite, l'Europe et l'Amérique blanche – ainsi que l'économie et l'agriculture du Maryland et de la Virginie – s'entichèrent de cette herbe. Dans son *Anatomie de la mélancolie* (1621), Richard Burton écrit :

« Tabac, divin, rare, sublime tabac, qui l'emporte sur toutes les panacées, sur toutes les pierres philosophales, remède souverain à tous les maux. Un bon vomitif, je dois confesser, et une herbe vertueuse si l'on en use modérément et à bon escient, mais qui, prise à l'excès ainsi que le fait le commun des mortels, à savoir comme les ivrognes avec la bière, est un fléau, un mal absolu, qui vous spolie de vos biens, de vos terres, de votre santé ; infernal, diabolique, maudit tabac, ruine et misère du corps et de l'âme. »

Trois siècles plus tard, un étudiant américain du nom de Graham Lee Himminger écrit, dans le bulletin de la Pennsylvania State University de 1915 :

*Le tabac est une mauvaise herbe. Mais je l'aime.
Il ne satisfait point un désir normal. Mais je l'aime.
Il vous amaigrit, vous équarrit,
Il vous ôte le poil du caillou.
C'est la pire des choses que j'aie jamais vues.
Mais je l'aime.*

Mais, dans l'anglais de la période coloniale américaine, un « *factor* » était un agent, un commis (c'est la première définition qu'en donne mon dictionnaire, bien que je ne l'aie jamais entendu employer dans ce sens). Ainsi l'Original Factory, dans l'Ontario, n'est pas un établissement où l'on produit ou traite l'original, mais un ancien comptoir de commerce de fourrures ; et le « facteur en petun » des dix-sept et dix-huitième siècles au Maryland avait pour tâche d'échanger des biens manufacturés anglais contre des barriques de tabac.

Un tel personnage est l'infortuné héros de ce que l'on a coutume d'appeler « la première satire américaine » : un poème narratif, à la fois drôle et caustique, dont la page de titre (dans l'édition courante) annonce : *Le Courtier en tabac : ou, un Voyage au Maryland. Une satire dans laquelle sont décrits les Lois, Gouvernements, Tribunaux & Constitution de cette contrée ; ainsi que les Édifices, Fêtes, Caprices, Divertissements, et Beuveries des Habitants de cette Province américaine. En vers burlesques. Par Eben. Cook, Gent. LONDRES : imprimé et vendu par B. Bragg, à l'Enseigne du Corbeau dans Paternoster Row. 1706. (Prix 6d).* Son narrateur est un jeune homme poursuivi par la malchance :

*Condamné par Fortune à des voies infamantes,
Entouré d'ennemis et la bourse vacante,
Accablé par des maux hérités de Pandore,
Je quittai l'Angleterre et ses coupables bords.*

Il débarque dans le légendaire Nouveau Monde pour se lancer dans le commerce du tabac ; mais au lieu de l'Éden policé qu'ont coutume de vanter les publicités coloniales – une terre de nobles sauvages, d'honnêtes marchands, de planteurs courtois, de chastes épouses, d'élégantes plantations –, il découvre que le Maryland est un lieu barbare et pernicieux. Les Indiens puent la graisse d'ours ; les colons sont des ivrognes, des querelleurs, des illettrés et des filous dont l'hospitalité est on ne peut plus douteuse ; leurs épouses sont des souillons, leurs tribunaux sont corrompus. Entre autres mésaventures, le jeune courtier en tabac se voit dérobé de ses vêtements, poursuivi par des chiens et forcé de se réfugier dans un arbre, harcelé par des moustiques, terrassé par le climat qui bien souvent est fatal aux nouveaux arrivants, et finalement dépossédé de ses biens. Ruiné, il rentre chez lui, renonçant à cette contrée hostile à la muse : « *De bel esprit sur ces rivages, point ; / Une indigne mollesse dès matin.* » Le poème s'achève sur cet anathème :

*Que Dieu, enfin froissé, condamne sans appel,
Ces lâches rejets de garses infidèles !*

Pour ce qui est de l'auteur de ce divertissement, les spécialistes de la littérature américaine ont réuni au cours des deux dernières décennies un certain nombre d'informations : voir en particulier, de J. A. Leo LeMay, *Men of Letters in Colonial Maryland*, et, de Edward H. Cohen, l'étude parue en 1974 sous le titre *Ebenezer Cooke ; The Sot-Weed Canon*. En 1956, toutefois, quand je décidai d'écrire un roman à partir de son poème satirique, on ne connaissait guère de choses sur « Eben. Cooke » sinon qu'il écrivait ordinairement son nom avec un *e* (contrairement à la page de titre citée plus haut).

Ce nom apparaît sur certains actes de cession et autres documents légaux ou pétitions dans la dernière décennie du dix-septième siècle et dans les premières du dix-huitième, ainsi que sur le *Courtier en tabac* et divers autres poèmes à caractère élégiaque (au bas desquels il ne peut s'empêcher de joindre à son nom le titre de « Lauréat du Maryland ») ; sur une satire modérément drôle traitant de la rébellion de Bacon en Virginie ; sur une suite tardive et plutôt maladroite au *Sot-Weed* appelée « *Sot-Weed Redivivus* » (1730), dans laquelle le « vieux poète » déplore la destruction des forêts du Maryland et la diminution de ses terres arables par la culture sauvage du tabac ; et sur une édition revue et expurgée du *Sot-Weed* lui-même. Il semble qu'il soit né en Angleterre et qu'il ait exercé la profession d'avocat au Maryland, où son père, Andrew Cooke, possédait une terre ; il semble qu'il ait eu une sœur, Anna, à laquelle cette terre échut conjointement (ils la vendirent par la suite). Après l'édition revue de 1731, on ne trouve son nom sur aucune autre archive de l'époque. On ne possède aucun témoignage de sa mort ou de son enterrement.

Cooke's Point – une longue bande de terre boisée et érodée où la large Choptank River se jette dans l'autrement plus vaste baie de Chesapeake – tient son nom d'Andrew Cooke, qui y acquit dans les années 1660 un domaine d'un millier d'acres sur lequel il fit bâtir un manoir. Cette langue de terre se trouve à une douzaine de *miles* de la ville de Cambridge, sur la rive est du Maryland, où je suis né et ai grandi ; je connaissais le nom (diminué de son *e* final, qu'oublièrent les cartographes) et le lieu bien avant d'en connaître l'histoire. Quand j'eus fini de faire mes « gammes » littéraires, je conçus le projet ambitieux et bocacien d'écrire une centaine de contes sur ma terre natale, à toutes les époques de son histoire ; au cours de mes recherches, je découvris le *Sot-Weed Factor* d'Ebenezer Cooke et rédigeai quelques contes en partant de l'idée que son infortuné narrateur n'était autre que l'auteur en question, que j'imaginais débarquant aux colonies avec toute l'innocence, mais sans probablement l'optimisme, du *Candide* de Voltaire.

Le projet dans sa totalité se révéla au-dessus de mes forces ; je l'abandonnai à mi-course mais conservai le manuscrit et les notes historiques qui s'y rapportaient, en vue d'une utilisation ultérieure. Peu après, en 1954, je trouvai une voix narrative plus appropriée et, avec une aisance et

une rapidité qui m'étonnent aujourd'hui, j'écrivis ce qui devait être mes deux premiers romans publiés : *L'Opéra flottant* et *La Fin de la route*. Leurs matériaux sont géographiques plutôt qu'historiques ; ce sont de courts romans, dans la veine réaliste, dans ce genre qu'on appellerait bientôt « l'humour noir ». De fait, je les voyais alors gaiement comme des ouvrages non seulement pessimistes, mais également nihilistes et, avec l'optimisme énergique d'un jeune homme ambitieux de vingt-cinq ans, une fois qu'ils furent achevés je vis en eux les deux premiers volets d'une possible trilogie nihiliste, à savoir, dans l'ordre : une comédie nihiliste, une... disons, tragédie nihiliste, et une... une *quoi* nihiliste ?

Une fantaisie, peut-être. Je redescendis de leurs rayons les contes d'Ebenezer Cooke et – reconsidérant leur anti-héros du point de vue nihiliste de mes deux premiers romans – j'imaginai un roman on ne peut plus fantaisiste : un roman qui réorchestrerait diverses mélodies du vingtième siècle dans le style du dix-huitième siècle. Les mélodies étaient américaines et connues, mais toutes n'étaient pas modernes : la vision tragique de l'innocence, la vision comique de l'expérience, le Nouveau Monde (nouveau pour ceux qui n'y étaient pas nés) contre l'Ancien Monde (lequel m'était alors encore nouveau), la problématique de l'identité nationale et de l'identité individuelle. Le style rappellerait celui des grands romanciers comiques du dix-huitième siècle, en particulier Henry Fielding – un style et un angle d'approche très différents de ceux utilisés dans mes deux premiers livres. Le but était de conclure ma « trilogie » par quelque chose de l'ordre d'une explosion narrative, si j'y pouvais parvenir : une histoire aussi embrouillée, et si possible aussi divertissante et rebondissante, que le *Tom Jones* de Fielding ; un roman assez épais pour que l'éditeur puisse en imprimer le titre au dos de façon horizontale plutôt que verticale ! Mes premiers livres m'avaient pris chacun six mois d'écriture ; je supposai que celui-ci me prendrait aisément deux ans.

Il en fallut quatre, immergé dans les Archives du Maryland et autres documents historiques de l'Amérique coloniale, ainsi que dans les grands novateurs du roman anglais et, bien sûr, dans les phrases, paragraphes et pages du travail en cours – ma conception de ce dernier changea au fur et à mesure que j'entraînais ce pauvre courtier en tabac dans la course d'obstacles de mon intrigue. D'une part, j'en vins à penser que l'innocence, et non le nihilisme, était mon véritable thème, et l'avait été de tout temps, encore que j'eus été trop innocent moi-même pour le reconnaître. Plus particulièrement, j'en vins à mieux apprécier ce que j'ai appelé la « vision tragique » de l'innocence : à savoir qu'elle est, ou peut devenir, dangereuse, voire nuisible ; que si on la conserve ou l'entretient artificiellement, elle bloque l'évolution et devient une menace pour l'innocent lui-même et ses proches, que ceux-ci soient innocents ou non, que ce que l'on doit priser, chez les nations aussi bien que chez les individus, ce n'est pas l'innocence, mais la sagesse de l'expérience.

En outre, de toutes ces notes et de cette prose émergea un autre thème, inattendu celui-là. Mon Ebenezer Cooke n'est pas seulement un courtier naïf doublé d'un puceau perdu dans le Nouveau Monde ; il est également – en dépit de sa sottise, de ses errances et de ses prétentions à l'innocence – un écrivain, certain de sa vocation à défaut de l'être de son talent. En recouvrant son domaine au détriment de sa virginité sans cesse plus chimérique, il apprend également les revers de la vie littéraire, se découvre une voix authentique sous le vernis rhétorique et les poses affectées, et découvre son thème véritable et la forme qui lui sied le mieux – en résumé, il devient l'écrivain qu'il avait cru être dans sa naïveté.

Ce qui m'advint également.

C'est sans doute pour cette raison que le *Sot-Weed Factor*, en dépit de ses imperfections, demeure le roman qui m'a donné le plus de satisfaction dans sa conception, son organisation et son écriture. Il fut tout d'abord publié par Doubleday en 1960, quelques mois avant mon trentième anniversaire, dans une édition qui est devenue depuis un objet de collection, certainement en partie parce que la jaquette a été dessinée par l'artiste Edward Gorey. En dépit des formidables problèmes que pose la traduction d'un roman écrit dans un anglais du dix-septième siècle finissant (un anglais qui sonne souvent « élizabéthéen » dans les documents de l'Amérique coloniale), il a été traduit avec un apparent succès en allemand, en italien, en polonais et en japonais. En 1967, Doubleday l'a réimprimé dans une édition légèrement écourtée, que je préfère : environ une soixantaine de pages en moins. Aucune protéine narrative ne fut ôtée, seules quelques calories verbales excessives disparurent. C'est ce *Sot-Weed* (utilisation prolongée sans avis médical) que le public peut lire désormais.

JOHN BARTH,
Langford Creek, Maryland, 1987.

PREMIÈRE PARTIE

UN PARI DE CONSÉQUENCE

1. OÙ LE POÈTE EST PRÉSENTÉ ET DISTINGUÉ DE SES COMPAGNONS

Dans les dernières années du dix-septième siècle, on pouvait rencontrer parmi les sots et les élégants des cabarets de Londres un personnage maigre et dégingandé du nom d'Ebenezer Cooke, plus ambitieux qu'ingénieur et néanmoins plus ingénieux que prudent, qui, semblable en cela à ses joyeux compagnons, tous censés étudier à Oxford ou à Cambridge, avait trouvé plus plaisant de se divertir de sa langue mère, l'anglais, que d'en approfondir sa connaissance, et, plutôt que de se soumettre à la rigueur des études, avait appris l'art de versifier et produit nombre pages de distiques selon le goût de l'époque, tout empanachés de « Par Jove » et « Par Jupiter », tout clinquants de rimes discordantes et pleins de comparaisons tirées par les cheveux et conséquemment sur le point de céder.

Poète, Ebenezer l'était, ni pire ni meilleur que ses compagnons dont aucun ne laissa derrière lui souvenir plus insigne que sa simple postérité ; mais il se distinguait d'eux en quatre points. Le premier était son extérieur : le cheveu clair et l'œil clair, efflanqué, les joues émaciées, sa taille – non, *sa coupe* – était de dix-neuf paumes. Ses vêtements étaient de bonne qualité et fort bien coupés, mais ils pendaient sur lui comme des voiles lofées sur de longs espars. Héron par le physique, les membres sans cesse ployés et le bec long, il marchait et s'asseyait comme un pantin désarticulé ; chacune de ses poses était une merveille d'inclinaison, chacun de ses gestes la course arrêtée d'un fléau. Qui plus est, son visage était sujet au dérèglement, comme si ses traits s'accordaient mal entre eux : son bec de héron, son front de loup, son menton pointu, ses joues caves, ses yeux d'un bleu délavé et ses sourcils blonds et proéminents obéissaient à des caprices distincts, chacun n'en faisant qu'à sa guise et s'arrangeant en de déconcertantes compositions, qui bien souvent n'étaient point en harmonie avec le sentiment qu'on pouvait alors lui prêter. Et ces combinaisons étaient de courte durée, car, pareils aux fatigables cols-verts, les traits de son visage, à peine s'étaient-ils assagis, que *ba !* les voilà envolés, et *ho !* regardez-les s'escrimer, et nul n'aurait pu dire ce qu'ils dissimulaient.

Le deuxième point était son âge : alors que la plupart de ses compagnons venaient tout juste d'atteindre la vingtaine, Ebenezer, à

l'époque de ce chapitre, était plus proche de la trentaine, et cependant en aucune façon plus sage qu'eux, et sans l'excuse de six ou sept années de moins.

Le troisième point avait relation à ses origines : Ebenezer était né américain, bien qu'il n'eût point revu le lieu de sa naissance depuis sa première enfance. Son père, Andrew Cooke, de la paroisse de St. Giles, comté de Middlesex – un vieux débauché au visage rubicond, à la chevelure argentée et au coffre puissant, un borgne au bras atrophié –, avait passé son jeune âge au Maryland en qualité d'agent d'un fabricant anglais, ainsi que son père l'avait fait avant lui, et, ayant l'œil rompu aux marchandises et encore plus aux hommes, avait adjoint au domaine des Cooke lors de sa trentième année quelque mille acres de bons bois et de terre arable en bordure de la rivière Choptank. Le cap où s'étendaient ces terres, il le nomma « Cap Cooke », et le petit manoir qu'il y fit construire, « Malden ». Il se maria à un âge avancé et eut des jumeaux, Ebenezer et sa sœur Anna, dont la mère (comme si une aussi inhabituelle délivrance en avait brisé le moule) mourut en couches. Alors que les jumeaux avaient à peine quatre ans, Andrew se retira en Angleterre, laissant Malden aux soins d'un contremaître, et embrassa l'emploi de marchand, envoyant ses propres facteurs visiter les plantations. Ses affaires prospérèrent, et les enfants n'eurent à manquer de rien.

Le quatrième point sur lequel Ebenezer se distinguât de ses camarades de table était ses manières ; bien qu'aucun d'entre eux ne possédât plus de talent qu'il n'était nécessaire, tous les amis d'Ebenezer faisaient montre de superbe quand ils se réunissaient, déclamant leurs vers, décrivant tous les poètes renommés de leur époque (et tout membre de leur propre confrérie qui fût alors absent), se vantant de leurs conquêtes amoureuses et de leurs efforts pour gagner une gloire prompte, et agissant tellement que, si chacune des autres tablées n'avait pas pareillement été composée de fats, ils se seraient attiré nombre de désagréments. Mais quant à Ebenezer, encore que son extérieur empêchât absolument qu'il passe inaperçu, il demeurait obstinément taciturne. Il paraissait de glace. Si l'on exceptait quelques rares élans de loquacité, il se mêlait peu aux débats mais semblait se contenter tout à fait de regarder les autres oiseaux lisser leur plumage. Certains tenaient cette retraite pour signe de mépris et s'en trouvaient soit intimidés soit agacés, selon le degré de confiance qu'ils accordaient à eux-mêmes. D'autres y voyaient de la modestie ; d'autres, de la timidité ; d'autres, une retraite artistique ou philosophique. Aurait-elle été au vrai le symptôme de l'un de ces traits que ce récit n'aurait lieu d'être ; en vérité, ce tempérament de notre poète était dû à une cause bien plus complexe, qui nécessite la relation de son enfance, de ses aventures, et de son ultime trépas.

2. LA REMARQUABLE FAÇON DONT EBENEZER FUT ÉDUQUÉ, ET LES NON MOINS REMARQUABLES SUITES DE CETTE ÉDUCATION

Ebenezer et Anna avaient été élevés ensemble. Il se trouva qu'il n'y eut point d'autres enfants dans le domaine de St. Giles, aussi grandirent-ils sans autres compagnons qu'eux-mêmes, et devinrent de ce fait étrangement proches. Ils s'adonnèrent aux mêmes jeux et furent instruits des mêmes sujets, car Andrew était assez fortuné que de leur adjoindre les services d'un précepteur, mais non point de deux. Jusqu'à l'âge de dix ans ils partagèrent la même chambre – non que l'espace manquât dans la maison londonienne d'Andrew, à Plumtree Street, ou dans la propriété qu'il occupa plus tard à St. Giles, mais la vieille maîtresse de maison, M^{me} Twigg, qui fut pendant quelques années leur gouvernante, avait à l'abord été fort émue par leur condition de jumeaux, tellement qu'elle s'était bien gardée de les jamais séparer, et, plus tard, quand leur croissance ainsi que la conscience qu'ils avaient d'eux-mêmes se mirent à lui causer quelque embarras, ils en étaient déjà à jouir de la compagnie de l'autre, de sorte qu'elle se trouvât incapable pendant un temps de contredire à leurs protestations communes, lesquelles ne manquaient de s'élever dès qu'elle évoquait la possibilité de chambres séparées. Quand enfin la séparation eut lieu, sur les ordres d'Andrew, deux chambres prochaines leur échurent, dont la porte commune demeurerait ordinairement ouverte afin qu'ils eussent tout loisir de converser.

À la lumière de tout cela il n'est point remarquable que, même au sortir de la puberté, il n'y eut qu'une infime différence, si l'on met à côté les circonstances physiques de leurs âge et sexe, entre les deux enfants. Tous deux étaient vifs, intelligents et d'une conduite sans défaut. Anna se montrait la moins réservée des deux, et quand Ebenezer se trouva par après le plus grand et le plus fort au fait de la complexion, Anna demeura la plus vive et la mieux coordonnée, et, conséquemment, victorieuse dans les jeux auxquels ils s'adonnaient : le volant, la pelote, la paille-maille ; la tapette, la nullité, ou le palet. Tous deux étaient de grands lecteurs et goûtaient les mêmes livres : parmi les classiques, *L'Odyssée*, et *Les Métamorphoses*, le *Livre des martyrs* et *La Vie des saints* ; les romans de Valentine et Orson, Bevis de Hampton, et Guy de Warwick ; les contes de Puck, de Griseldis, et *Les Enfants trouvés de la forêt* ; et, parmi les ouvrages plus frais, *Les Souvenirs pour enfants* de Janeway, *La Vierge exemplaire* de Batchilder et *La Vierge sage* de Fisher, aussi bien que *Le Legs accablant*, *Le Jeune Homme et la Paix*, *Le Livre des énigmes*, et peu de temps après leur impression, *Le Voyage du pèlerin* et *La Guerre contre le diable* de Keach. Sans doute, si Andrew s'était montré moins préoccupé par son négoce, ou si M^{me} Twigg avait été moins accaparée par sa religion, sa goutte et l'autorité qu'elle exerçait sur les autres domestiques, Anna se serait contentée

de ses poupées et de ses broderies de cerceaux, et Ebenezer de la maîtrise de la vénerie et de l'escrime. Mais ils furent rarement obligés à une occupation unique et firent donc peu de distinction entre les loisirs propres aux petites filles et ceux propres aux petits garçons.

Leur divertissement favori était la comédie. Dans la maison ou hors des murs, des heures durant, ils jouaient aux pirates, aux martyrs, aux suzerains, ou à tout autre personnage de leur fantaisie, inventant l'action et le dialogue cependant qu'ils jouaient. Tantôt ils se tenaient aux mêmes rôles pendant des journées, tantôt cela ne durait que quelques instants. Ebenezer, plus particulièrement, devint très-habile dans l'art de dissimuler son identité du moment aux regards des adultes, tout en la révélant avec assez de clarté à Anna, à leur grande joie, grâce à quelque geste ou remarque d'apparence anodine. Ils pouvaient occuper une matinée d'automne à jouer à Adam et Ève dans le verger, et quand le soir, autour de la table, leur père leur faisait défense d'y retourner, à cause de la boue, Ebenezer répondait en branlant la tête : « La boue n'est certes pas la pire des choses : j'ai vu tout aussi bien un serpent. » Et la petite Anna, après avoir recouvré son souffle, déclarait : « Cela ne m'a causé à moi nulle frayeur, mais le front d'Eben n'a cessé depuis de transpirer », et de passer le pain à son frère. La nuit, aussi bien avant qu'après leur séparation, ils continuaient soit « à faire semblant » (par nécessité obligés de recourir au simple dialogue, chose qu'ils trouvaient aisée à la faveur de l'obscurité), soit à se livrer à des jeux verbaux ; de ces derniers ils usaient avec diversité, depuis le simple « Combien de mots connais-tu qui commencent par la lettre S ? » ou « Combien de mots riment avec *hourvari* ? » jusqu'aux codes élaborés, prononciations inversées, et langues artificielles de leur petite enfance.

En 1676, quand ils eurent dix ans, Andrew engagea un nouveau précepteur du nom de Henry Burlingame III – un jeune homme sec et nerveux, aux yeux marron, à la peau tannée, ayant tout juste dépassé la vingtaine, empressé, enjoué et non point privé de quelque attrait. Ce Burlingame n'avait pas, pour des raisons demeurées inconnues, achevé ses études ; néanmoins, pour de l'étendue et de la profondeur de ses compétences, il avait presque tout d'Aristote. Andrew l'avait trouvé à Londres, sans emploi et dans la disette, et, toujours en homme d'affaires, s'était ainsi adjoint, moyennant de modestes gages, un précepteur capable de chanter d'une voix de taille un madrigal de Gesualdo avec autant d'aisance qu'il disséquait une souris des champs ou conjuguant εἶμι. Les jumeaux l'affectionnèrent aussitôt et, après seulement quelques semaines, il se découvrit si entiché d'eux qu'il fut transporté de joie quand Andrew l'autorisa, sans aucune augmentation de son salaire, à transformer le petit pavillon d'été du domaine de St. Giles en un laboratoire doublé d'un logement, et il se dévoua entièrement à ses charges.

Il vit que tous deux apprenaient rapidement et excellaient plus particulièrement dans la physique, la littérature, la composition et la musique ,

moins dans les langues, les mathématiques et l'histoire. Il leur apprit même à danser, encore qu'Ebenezer, âgé alors de douze ans, fût déjà trop malotrne pour s'y distinguer. Il apprit d'abord à Ebenezer comment jouer des mélodies au clavecin ; puis il montra à Anna quels pas exécuter, cependant qu'Ebenezer jouait, jusqu'à ce qu'elle les maîtrisât ; ensuite il remplaça Ebenezer au clavecin afin qu'Anna puisse montrer les pas à son frère ; et pour finir, quand la danse était maîtrisée, Ebenezer aidait Anna à bien jouer de l'instrument. Outre son efficience évidente, ce système était en accord avec le deuxième des trois principes qui constituaient la pédagogie de maître Burlingame. Le premier était que, des trois causes ordinaires qui président à l'apprentissage – la nécessité, l'ambition et la curiosité –, la simple curiosité était la plus digne d'un développement, étant la plus « pure » (en cela que la valeur de ce qu'elle nous conduit à connaître est plus essentiel qu'instrumental), la plus propice à une étude approfondie et suivie plutôt que superficielle ou limitée, et la mieux disposée à rendre agréables les progrès de l'intellection. Le troisième principe, en étroit rapport avec les autres, était qu'enseigner et apprendre ne devraient jamais être associés à une heure ou un lieu particuliers, auquel cas élève autant que précepteur (et dans le système de Burlingame l'un et l'autre se ressemblaient) tombaient dans le travers commun qui consiste à relâcher son attention dès que le lieu ou l'heure sont modifiés, en venant à faire une distinction vicieuse entre l'apprentissage et les autres comportements naturels.

Aussi l'éducation des jumeaux débutait le matin et prenait fin le soir. Burlingame se joignait de bon gré à leurs comédies et, s'il avait osé en demander la permission, aurait couché avec eux tout aussi bien afin de les aider dans leurs jeux rhétoriques. Encore que son système se distinguât absolument de la discipline telle que la conçoit Locke, qui voudrait que tous les écoliers laissent reposer leurs pieds dans l'eau glacée, il n'en était que beaucoup plus plaisant : Ebenezer et Anna adoraient leur professeur, et tous trois s'entendaient à merveille. Afin de leur enseigner l'histoire il les encourageait à mettre en scène des événements historiques ; afin de nourrir leur intérêt dans la géographie, il leur fournissait des livres aux planches exotiques et des récits d'aventures ; pour aiguïser leur esprit logique il leur présentait les paradoxes de Zénon sous forme de devinettes et leur faisait découvrir le scepticisme de Descartes aussi gaiement que si la quête de la vérité et de la valeur du monde était une partie de cligne-musette. Il leur apprit à s'émerveiller devant une feuille de thym, un vers de Palestrina, la configuration de Cassiopée, les écailles d'un pilchard, la sonorité du mot « extravaguer », l'élégance des sorites.

Cette éducation eut pour effet de rendre les jumeaux avides des choses de ce monde – surtout Ebenezer, car Anna, depuis qu'elle avait eu treize ans, faisait montre de plus de modération. Mais Ebenezer pouvait être ému par les voltes d'une hirondelle au point d'en frémir, pleurer de rire à la vue d'une toile d'araignée ou au son que produisaient les pédales d'une

orgue, ou verser à l'instant des larmes devant l'esprit de Volpone, la facture d'un violon, ou la vérité du théorème de Pythagore. À dix-huit ans, sa taille et sa maladresse étaient à égale maturité ; c'était un jeune homme empêché et inquiet qui, bien qu'il dépassât de beaucoup sa sœur en fantaisie, lui était très inférieur en beauté, car, encore qu'ils partageassent comme jumeaux des traits quasiment identiques, Nature trouva bon, par de subtiles altérations, de faire d'Anna une jeune femme galante et d'Ebenezer un épouvantail aux yeux ronds, tout de même qu'un auteur habile sait, par de délicates modifications, parodier un beau style.

Il est regrettable que Burlingame ne pût pas accompagner Ebenezer quand, alors âgé de dix-huit ans, le garçon fut en âge de s'inscrire à Cambridge, car quoiqu'un professeur enseignera bien s'il ne s'embarrasse pas de la théorie, et bien que celle de Burlingame puisse sembler plutôt attirante, il n'existe pas cependant de méthode d'éducation parfaite, et l'on doit admettre que, en partie à cause de la façon dont il avait été instruit, Ebenezer tirait même réjouissance de l'histoire que de la mythologie grecque et de la poésie épique, et ne faisait que peu ou pas de distinction entre, disons, la géographie des atlas et celle des contes de fées. Pour faire court, comme le fait d'apprendre avait été pour lui un jeu si plaisant, il ne pouvait au vrai estimer les faits de la zoologie ou la conquête normande, par exemple, pas plus qu'il ne pouvait s'obliger à de longs travaux et à des tâches pénibles. Même sa grande imagination et son enthousiasme pour le monde ne constituaient pas de parfaites vertus quand s'y mêlait sa joyeuse indécision en toutes choses ; car, bien qu'elles aient induit en lui un grand sens de l'arbitraire du monde réel, elles ne le gratifiaient point d'une intelligence adéquate de sa finalité. Il savait fort bien, par exemple, que « la France a la forme d'une théière », mais il n'admettait qu'à peine le fait qu'il existait véritablement, *en ce moment même*, un lieu appelé France où les gens parlaient le français et mangeaient des escargots, qu'il pensât ou non à eux, et que, en dépit de l'infinité virtuelle des formes pensables, cette France ressemblerait à jamais à une théière. Tout de même, encore que l'étude de la Rome et des Grecs fût assurément plaisante, il estimait ridicule, quasi impensable, l'idée que ces faits n'aient existé que d'une *même et seule* façon : cela le rendait inquiet et irritable quand il y songeait.

Peut-être aurait-il pu, sous la direction continue de son précepteur, vaincre ces défauts, mais, un matin de juillet de 1684, Andrew les avertit sans détour :

« Inutile d'aller au pavillon d'été aujourd'hui, Ebenezer. Tes leçons sont achevées. »

Les deux enfants levèrent des yeux étonnés.

« Voulez-vous dire, monsieur, qu'Henry va nous quitter ? demanda Ebenezer.

– Assurément, répliqua Andrew. Au vrai, si je ne me trompe pas, il est déjà parti.

– Comment cela pourrait-il être ? Sans même un adieu ? Il ne nous a point entretenus de son départ !

– Tout beau maintenant, dit Andrew. Oseriez-vous pleurer un simple précepteur ? Cette semaine ou la prochaine, qu'importe ? Vous en avez assez appris de lui.

– En étiez-vous instruite ? » demanda Ebenezer à Anna. Elle branla la tête et quitta vivement la pièce. « Vous l'avez renvoyé, père ? fit-il avec incrédulité. Pourquoi un tel empressement ?

– Vive Dieu ! s'écria Andrew. À ton âge je me serais plutôt réjoui de son départ au lieu que de me plaindre ! Son office était accompli et je l'ai remercié, assez parlé là-dessus. S'il a trouvé bon de quitter aussitôt, cela le regarde. Je dois dire que c'était un tour plus viril que tous ces cris. »

Ebenezer se rendit sans tarder au pavillon d'été. Les choses étaient quasi telles qu'elles l'avaient été : une grenouille à moitié disséquée était piquée sur la planche de hêtre de l'établi ; des livres et des papiers recouvraient le bureau ; même la théière reposait à demi pleine sur l'âtre. Mais Burlingame était bel et bon parti. Cependant qu'Ebenezer jetait des regards incrédules, Anna le rejoignit en se séchant les yeux.

« Cher Henry ! se lamentait Ebenezer, dont les propres yeux brillaient déjà. C'est le ciel qui nous frappe ! Qu'allons-nous devenir sans lui ? »

Anna ne répondit rien à cela mais courut vers son frère et l'embrassa.

Pour cette raison ou pour une autre, quand peu de temps après Ebenezer fit ses adieux à son père et à Anna et s'établit à Magdalene College, à Cambridge, il se découvrit un méchant écolier. Il partait quérir à la bibliothèque le *De Motu Corporum* de Newton mais parcourait en effet quatre heures durant l'*Histoire des flibustiers* d'Esquemeling ou quelque bestiaire latin. Il n'eut part qu'à peu de farces, se fit peu d'amis et n'attira guère par conséquent l'attention de ses maîtres.

Ce fut au cours de sa deuxième année d'études que, sans toutefois se le figurer alors, il fut piqué par le taon de la muse. Il était loin à cette époque de se croire poète, mais les choses allèrent tellement que, après avoir écouté ses maîtres disputer avec subtilité et prolixité du matérialisme philosophique, il quittait l'amphithéâtre avec sur son cahier rien plus que :

*« Sage était Platon quand de l'âme il s'entretint ;
Durant que le vieil Hobbes se contentait du corps.
L'âme du pauvre Tom ore en enfer se tord :
Et Dieu de le moquer : "L'Éternité n'est rien !" »*

ou :

*« Vérité, source de Vertu,
Lumen naturalis et plus. »*

Ainsi que l'on aurait pu s'en attendre, d'autant plus ce travers avait d'empire sur lui, d'autant plus ses études en pâtissaient. Les hauts faits de l'histoire se réduisirent à n'être dans sa tête qu'un amas de métaphores. Des philosophes de ce temps – Bacon, Hobbes, Descartes, Spinoza, Leibnitz, Locke – il apprit peu ; de ses docteurs – Kepler, Galilée, Newton –, moins ; de ses théologiens – Lord Herbert, Cudworth, More, Smith, Glanvill –, rien. Mais il savait *Le Paradis perdu* en son entier et *Hudibras* inversement. Au terme de sa troisième année, à son grand désarroi, il échoua à plus d'un examen et dut se résoudre de quitter l'université. Mais quoi faire ? Il ne pouvait souffrir l'idée de rentrer à St. Giles et de s'ouvrir à son père redoutable ; il allait devoir s'absenter en silence, disparaître aux yeux des siens, tenter l'aventure de par le vaste monde. Mais la façon ?

Durant qu'il dispute ce sujet difficile, les plus profonds effets de la plaisante pédagogie de Burlingame se font sentir : la fantaisie d'Ebenezer s'excitait au commerce de tous ceux qui, soit dans les livres soit en dehors, sont excellents à quelque chose ; il éprouvait pareillement une vive admiration pour les fauconniers, les érudits, les maçons, les ramoneurs, les prostituées, les amiraux, les coupeurs de bourse, les voiliers, les filles de comptoir, les apothicaires et les canonniers.

« *Ah, Dieu, écrit-il dans une lettre à Anna dans le même temps, qu'il serait aisé de trouver un emploi si l'on avait pour soi l'éternité ! Je me ferais cinquante ans durant avocat ; cinquante, médecin ; cinquante, prêtre ; cinquante, soldat ! Oui, et cinquante voleur et cinquante juge ! Toutes routes sont bonnes, ma sœur chérie, et toutes se valent, de sorte que, maître d'une vie unique, je suis comme l'homme qui, le cul nu, se rend chez le tailleur avec assez d'argent pour n'acquérir qu'un haut-de-chausse, ou comme cet écolier chez le libraire qui n'a d'argent par-devers lui que pour un simple ouvrage : en choisir dix est chose aisée ; en choisir une, impossible ! Tous les commerces, tous les arts, tous les emplois sont merveilleux, mais aucun ne les vaut tous ensemble. Je ne puis décider, ma chère Anna : je me languis, ainsi que l'âne de Buridan !* »

Il était, pour dire vérité, enclin par son tempérament vers nulle carrière et (pour surcroît d'embarras) il paraissait conséquemment n'être personne remarquable : la diversité de tempéraments et de caractères qu'il observait à Cambridge et dans les livres lui était aussi plaisante que la diversité des travaux, et pareillement impossible à décider. Il admirait également le sanguin, le phlegmatique, le colérique, le mélancolique, le spleenétique et l'homme mesuré, le sot et le sage, l'enjoué et le morose, le causeur et le taciturne, et, extrême dilemme, le constant et l'inconstant. À la pareille, il lui semblait également bon d'être gras et d'être mince, d'être grand et petit, disgracieux et beau. Pour parfaire ce dilemme – lequel assurément est sujet au précédent –, Ebenezer pouvait être convaincu, du moins abstraitement, par quelque philosophie que ce soit, ou par quelque opinion tenue pour certaine, qu'elle soit exprimée en un tour poétique ou

plaisamment affirmée, étant enclin par sa nature vers aucune. Il trouvait autant d'attrait à l'idée que le monde soit composé d'eau, ainsi que le déclare Thalès, qu'à celle qu'il le soit d'air, selon Anaximène, ou de feu, selon Héraclite, ou des trois et de boue, ainsi que l'assurait Empédocle ; que tout fût matière, ainsi que le prétendait Hobbes, ou que tout fût esprit, ainsi que l'admettaient quelques disciples de Locke, convenait à l'égal à notre poète, et pour ce qui est de l'éthique, s'il avait pu être les trois au lieu que d'un, il aurait trouvé agrément à mourir une fois saint, une fois pécheur, et une fois d'un composé des deux.

L'homme (pour en finir), grâce à Burlingame et à ses inclinations naturelles, était troublé de la beauté des possibles ; tout ébloui, il ne savait où donner et ne se démêlait que fort maladroitement des houle du destin. Quoique le trimestre soit achevé, il resta à Cambridge. Il employa toute la semaine à languir dans ses appartements, lisant distraitemment et fumant pipe après pipe de tabac, sous l'empire duquel il tomba. À la fin, lire devint impossible ; fumer, un trop grand embarras : il allait et venait dans sa chambre sans trouver le repos. Le mal menaçait souvent sa tête sans jamais la gagner.

Enfin un jour il ne daigna même plus de se vêtir ou se nourrir, s'assit sans bouger devant la fenêtre en chemise de nuit et considéra l'agitation de la rue, incapable de se décider pour un mouvement ou un autre quand, quelques heures plus tard, sa vessie capricieuse lui en suggéra un.

3. OÙ EBENEZER EST SECOURU ; RÉCIT DIVERTISSANT OÙ IL EST QUESTION D'ISAAC NEWTON ET AUTRES DOCTES

À la bonne heure pour lui (car sinon il aurait pris racine là même où il était assis), Ebenezer fut éveillé de sa remarquable torpeur peu après l'heure du dîner par un soudain et grand tumulte à sa porte.

« Eben ! Eben ! De grâce ouvre-moi vite ! »

– Qui va là ? » demanda Ebenezer en bondissant et sujet à une vive alarme : il ne se connaissait point d'ami au collègue qui l'aurait pu demander.

« Ouvre et tu verras, repartit en riant le visiteur. Mais de grâce hâte-toi ! »

– C'est l'affaire d'une minute. Il me faut me vêtir.

– Quoi ? Pas encore vêtu ? Ma foi, quel paresseux personnage ! Mais il importe, mon enfant ; ouvre-moi sur-le-champ ! »

Ebenezer reconnut la voix qu'il n'avait pas entendue de trois ans.

« Henry ! » s'écria-t-il, et il ouvrit la porte.

« Lui-même, répondit en riant Burlingame, et il l'embrassa. Parbleu, te voilà devenu un véritable butor ! Six pieds à l'avenant ! Et au lit à

l'heure qu'il est ! » Il tâta le front du jeune homme. « Cependant tu n'as pas la fièvre. Qu'y a-t-il donc, mon garçon ? Soit, il n'importe. Un instant... » Il se précipita devant la fenêtre et lança un regard prudent dans la rue. « Ah, voilà le coquin ! Ici, Eben ! »

Ebenezer se hâta à la fenêtre.

« Qu'est-ce donc ? »

– Là-bas ! Là-bas ! » Burlingame lui montra la rue. « Juste devant la petite échoppe à liqueurs ! Connais-tu ce gentilhomme avec son bâton de noyer ? »

Ebenezer vit un homme d'âge mûr au visage allongé, en robe de seigneur, qui s'acheminait vers le bas de la rue.

« Ce n'est point là un docte de Magdalene. La figure est étrange.

– Honte à toi, et m'écoute bien. C'est Isaac lui-même, de Trinity.

– Newton ! » Ebenezer l'observa avec une attache accrue. « Je ne l'ai vu auparavant, mais l'on dit que la Société Royale imprime un livre de lui ce mois-ci, qui expliquera les mouvements de l'univers en son entier ! Ma foi, je vous sais gré de votre empressement ! Mais ne vous ai-je pas entendu l'appeler "coquin" ? »

Burlingame rit derechef.

« Tu t'abuses sur les raisons de mon empressement, Eben. Je prie Dieu que ma face ait changé ces quinze années, car je ne doute pas que frère Isaac m'ait aperçu me diriger vers ton entrée.

– Est-il possible que vous le connaissiez ? demanda Ebenezer, fort impressionné.

– Le connaître ? J'ai manqué être violé par lui ! Allons ! » Il s'éloigna de la fenêtre. « Ne le quitte pas des yeux et apprends-moi la façon de m'esquiver en cas qu'il se montre à ta porte.

– Rien de malaisé : la porte de cette chambre conduit à un escalier à jour. Mais au nom du ciel, que se passe-t-il, Henry ?

– Ne prends pas l'alarme, lui dit Burlingame. L'histoire est plaisante et je te la conterai tout à l'heure. Vient-il par ici ?

– Un instant – le voilà qui traverse à présent. Bien. Non, attendez – il s'en va saluer un autre docteur. Le vieux Bagley, le latiniste. Allons, il repart. »

Burlingame s'approcha de la fenêtre et tous deux regardèrent s'éloigner le grand homme.

« Ne retardons pas plus, Henry, déclara Ebenezer. Dites-moi sur-le-champ quel mystère se cache derrière tous ces mouvements, et la raison de votre cruel empressement à nous quitter il y a trois ans, ou que je périsse de curiosité devant vous !

– Soit, je le ferai, répondit Burlingame. Habille-toi sans délai, conduis-nous vers quelque nourriture et boisson et ne me cache rien de tes faits. Je ne suis pas seul à devoir m'expliquer.

– Comment cela ? Vous connaissez donc ma faillite ?

– Oui-da, et je suis venu voir ce qu'il en est, et d'aventure remettre un peu de sens dans tes esprits.

– Mais comment cela peut-il être ? Je n'en ai parlé qu'à Anna.

– Allons, tu sauras tout, j'en fais serment. Mais ne dis mot avant que j'aie sur ma table du vin sec et un plat de mouton. Que l'agitation ne gâte pas tes forces, mon garçon – hâte-toi !

– Ah, que Dieu vous bénisse, vous êtes un Grec de l'Iliade, Henry », dit Ebenezer, et il commença de s'habiller.

Ils allèrent à une prochaine auberge où, tout en buvant de la petite bière après avoir dîné, Ebenezer tâcha de peindre de son mieux son échec au collègue et ses indécisions subséquentes.

« Le fond de tout cela est, ce me semble, qu'en aucun sujet d'importance je ne me puis déterminer. Vraiment, Henry, combien m'a fait défaut votre direction ! Que d'agonies vous m'auriez évitées !

– Allons, protesta Burlingame. Tu sais fort bien que je t'aime, Eben, et que ta peine est la mienne. Mais les conseils, je t'en réponds, ne sont point l'exacte médecine pour ta maladie, cela pour deux raisons : en premier, la logique du problème est telle qu'au moindre changement il te faudra prendre parti, puisque si je te conseillais de m'accompagner à Londres, tu devrais encore décider de suivre mon conseil ; et si de plus je te conseillais de suivre mon premier conseil, tu devrais encore choisir de suivre ce deuxième – le retour est sans fin et ne mène nulle part. Ensuite, quand tu choisirais de suivre mon conseil, ce ne serait point là un remède, mais une commune béquille sur laquelle t'appuyer. Le propos est de te remettre sur tes pieds et non de t'en priver. L'affaire est sérieuse, Eben ; elle me trouble. Quels sont tes propres sentiments envers ta faillite ?

– Je dois reconnaître que je n'en ai aucun, dit Ebenezer, encore que je puisse en imaginer un grand nombre.

– Et cette indécision, comment l'entends-tu ?

– Vraiment, je ne l'entends guère ! Je me crois simplement d'un naturel curieux. »

Burlingame se refroigna et demanda une pipe de tabac à un garçon de cabaret qui s'affairait non loin.

« Tu étais en vérité la peinture même de l'abattement quand je t'ai retrouvé. N'es-tu pas affligé ou irrité d'avoir failli à ton baccalauréat quand tu en étais si proche ?

– Je gage qu'il y a là du vrai, dit en souriant Ebenezer. Encore que l'homme pour lequel j'ai le plus de respect se soit accommodé sans cela, n'ai-je pas raison ?

– Mon cher ami, répondit en riant Burlingame, je vois qu'il est grand temps que je te communique certaines choses. Seras-tu soulagé d'apprendre que, à la pareille, j'ai enduré la même peine que la tienne, et cela depuis la petite enfance ?

– Non, cela ne peut être, dit Ebenezer. Jamais je ne vous ai vu manquer, Henry ; vous êtes le rebours même de l'indécision ! C'est bien vous que je jalouse et dont je désespère à jamais d'égaler l'assurance.

– Donne-moi lieu d'être ton espoir, et non ton désespoir, car de même qu'un siège modéré de la petite vérole, quoiqu'il cicatrise le visage d'un homme, l'empêche à jamais d'expirer de ce mal, de même l'inconstance, le change, un bouleversement périodique des emportements, bien que de nature vicieuse, peuvent garder un homme d'une indécision fatale.

– Le change, Henry ? demanda Ebenezer, tout étonné. Le change expliquerait votre soudain départ ?

– Pas dans le sens où tu l'entends », dit Burlingame. Il sortit un shilling et ordonna deux autres pintes de bière. « Dis-moi donc, savais-tu que j'étais né orphelin ?

– Ma foi, oui, dit Ebenezer, surpris. Maintenant que vous le confessez, il me semble de l'avoir su, bien que je n'aie pas souvenir que vous nous l'ayez jamais dit. Peut-être seulement le supposions-nous. Henry, quand je songe à tous ces ans durant lesquels nous vous avons connu, nous ignorions tout de vous en vérité, n'est-ce pas ? Je ne sais quand vous êtes né ni qui vous éleva et quand.

– Ni pourquoi je vous abandonnai de manière si discourtoise, ou comment j'appris votre mécompte, ou pourquoi je me dérobai du grand Newton, ajouta Burlingame. Fort bien, buvons à notre santé et je dévoilerai le mystère. Ah, le bon garçon ! »

Ils burent abondamment et Burlingame commença son récit.

« J'ignore où je suis né ou même quand – quoique cela ait dû être environ 1654. Encore moins sais-je la femme qui me porta ou l'homme qui la connut. Je fus élevé par un capitaine de navire de Bristol et son épouse, lesquels étaient sans enfants, et mon opinion est que je suis né soit aux Amériques soit aux Indes Occidentales, car mes plus anciens souvenirs sont d'un voyage en mer quand je n'avais pas plus que trois années. Ils avaient pour nom Salmon – Avery et Melissa Salmon.

– Je suis tout étonné ! déclara Ebenezer. Jamais je ne vous ai songé commencements autant extraordinaires ! D'où vous vient donc ce nom de Burlingame ? »

Burlingame soupira.

« Ah, Eben, jusque maintenant tu n'as eu cure de mes origines, et à la pareille je n'en ai eu que trop tard. Burlingame je fus depuis mon premier souvenir et, à la coutume des enfants, jamais je n'ai songé d'y prendre intérêt, quoique je n'aie déjà rencontré personne du même nom.

– C'est sans doute celui de l'homme des bras duquel le capitaine Salmon vous recueillit ! dit Ebenezer. Ou peut-être était-ce un proche, qui savait votre nom.

– Cher Eben, crois-tu pas que je me sois tourmenté au fait de cette fortune ? Crois-tu pas que j'aurais donné ma main pour cinq minutes

d'entretien avec mon pauvre capitaine, ou la douce Melissa ? Mais il me faut renoncer à ma curiosité jusqu'au Jugement dernier, car tous deux reposent dans leurs tombes.

– Malheureux homme !

– Pendant que dura mon enfance, continua Burlingame, j'eus pour unique dessein de prendre la mer, ainsi que le capitaine Salmon. Les bateaux étaient mes uniques jouets ; les marins, mes uniques compagnons de jeu. Le jour de mes treize ans, j'embarquai en qualité de cambusier à bord du vaisseau du capitaine, lequel faisait le commerce des Indes Occidentales, et j'étais si féru de la vie de marin que je me donnai corps et âme à mon noviciat. Avant même que d'approcher la Barbade, je gravissais le mât avec les plus vaillants, carguais la voile d'étau ou fixais les manœuvres dormantes, et je maniais la clef aussi bien que les autres matelots. Eben, Eben, quelle vie c'était là pour un jeune garçon – j'en tremble encore en y songeant ! J'étais brun comme un grain de café et adroit comme un singe, et avant que ma voix eut fini de changer, avant que mes membres ne fussent tout à fait poilus – à un âge quand la plupart sentent encore le lait maternel et se mettent en fantaisie de visiter le comté d'alentour –, j'avais déjà plongé aux bords de Grande Bahamas pour recueillir des éponges et combattu les pirates dans le golfe de Paria. Qui plus est, après avoir défendu mon innocence dans le gaillard d'avant, le couteau à la main, contre un débauché natif de l'île de Man, qui m'en avait offert deux livres, je nageai un mille durant dans des eaux infestées de requins depuis notre mouillage au large de Curaçao et m'allai la gâter par une nuit d'août sur la plage avec une mulâtresse. Elle avait presque treize ans, Eben – partie hollandaise partie indienne, vive et tremblante ainsi qu'un poulain de huit mois –, mais, en gage d'une petite longue-vue de cuivre qui m'appartenait, laquelle l'avait fort divertie le matin au village, elle retroussa ses jupes en riant et je lui ravis son pucelage sous les orangers amers. Je n'avais pas alors quinze ans.

– Grand merci !

– Il n'est pas d'homme qui aima plus que moi son office, continua Burlingame, ni qui s'y appliqua plus diligemment ; j'étais la prune de l'œil du capitaine, et me serais élevé promptement dans le grade.

– Fi donc, Henry, d'où vient que vous parlez d'échec ? Car je ne vois dans ce récit que détermination et industrie, tous talents pour lesquels je donnerais l'oreille. »

Burlingame sourit et acheva de boire sa bière.

« *L'inconstance*, cher compagnon, l'inconstance. Cette même industrie qui m'éleva au-dessus des autres mousses du vaisseau fut cause de la ruine de ma carrière de marin.

– Comment cela peut-il être ?

– Je fis en tout cinq voyages, dit Burlingame. Durant le cinquième – celui-là même qui vit la perte de ma virginité –, nous fûmes retenus un

jour par un calme dans les latitudes de Cheval au large des îles Fortunées, et, tout à fait de hasard, cherchant quelque objet pour m'occuper l'esprit, je trouvai quelquefois un exemplaire du *Don Quixote* de Motteux parmi les effets d'un marin ; je passai le restant du jour avec, car, bien que mère Salmon m'ait appris à lire et à écrire, c'était là le premier livre de contes que je lisais. Je me trouvai si transporté par le grand homme de la Manche et son fidèle écuyer que j'en perdis la notion des heures et fus grondé par le capitaine Salmon pour avoir retardé d'aider à la cambuse.

« Depuis ce jour je n'étais plus marin, mais écolier. Je lus tous les livres que je pus trouver en mer et sur terre – faisant commerce de mes habits, engageant ma paie pour des livres, quel qu'en fût le sujet, et les relisant sans fin quand je ne pouvais en trouver de nouveaux. Tout le reste passait après ; ce que je devais faire je le faisais distraitemment, et avec un empressement peu soigneux. J'en vins à me dissimuler, dans le puits aux cordes ou dans le lazaret, où je savais pouvoir lire une heure durant avant que d'être découvert. Enfin le capitaine Salmon ne le pût souffrir plus : il commanda à l'équipage de retenir tous les volumes qu'on pût trouver, hors les cartes marines, le journal de bord et les tables de navigation, et lança le tout aux requins au large de Port-au-Prince ; puis il me donna une telle correction pour mes péchés que mon pauvre fondement me cuisait encore quinze jours après, et m'interdit de jamais lire une page imprimée sur son vaisseau. Cela me contraria et me causa tant de peine qu'à la prochaine escale (qui se trouva être Liverpool) je sautai hors le bateau et quittai carrière et bienfacteur pour toujours, sans un merci ou un adieu pour les personnes qui m'avaient nourri et habillé depuis ma petite enfance.

« J'étais sans argent et n'avais pour toute nourriture qu'une grosse part de fromage gâté que j'avais dérobée au coq du navire : aussi commençai-je bientôt à avoir grand'faim. J'entrepris de m'arrêter aux coins des rues et de chanter pour mon souper : j'étais un jeune homme riche de mine et savais plus d'une chanson, et quand je chantais *Qu'est-ce donc que l'amour ?* devant des dames, ou *Il était une fois une belle bergère* devant des gentilshommes, rares étaient ceux qui ne me gratifiaient d'un ris et de deux pence. Enfin un groupe de bohémiens ambulants, qui venaient d'Écosse et se rendaient à Londres, m'entendirent chanter et me convièrent à me joindre à eux, et ainsi je vécus l'année qui suivit avec ces étranges gens. C'étaient des chaudronniers, des maquignons, des diseurs de fortune, des vanniers, des danseurs, des troubadours, et des voleurs. Je m'habillai à leur coutume, mangeai, bu et dormis avec eux, et ils m'enseignèrent leurs chansons et tours. Cher Eben ! Si tu m'avais pu voir alors, il y a apparence que tu m'aurais méconnu tant je leur ressemblais !

– Les mots me manquent, déclara Ebenezer. Cette aventure est la plus merveilleuse que je connaisse !

– Nous cheminions longuement, faisant nombre détours, partant de Liverpool et visitant Manchester, Sheffield, Nottingham, Leicester et

Bedford, nous reposant dedans les charrettes quand il pleuvait ou sous les étoiles les nuits qu'il faisait bon. J'étais le seul parmi la troupe de trente âmes à savoir lire et écrire, aussi leur étais-je d'un grand secours en plus d'une occasion. Un jour, à leur grand enchantement, je leur lus des contes de Boccace – tous se plaisaient de dire et d'entendre des histoires – et ils furent fort étonnés d'apprendre que les livres contenaient de si merveilleuses malices, toutes choses qu'ils ne songeaient pas autrefois, qu'ils prirent le parti de dérober tous les livres qu'ils me purent trouver : je n'eus guère à souffrir cette année le défaut de lectures ! Il arriva un jour qu'ils volèrent un abécédaire, et je les instruisis des lettres, toutes faveurs pour lesquelles ils me furent incessamment obligés. Malgré que j'étais un "gorgio" (nom par lequel ils appelaient ceux qui n'étaient pas des bohémiens), ils m'initièrent à leurs plus secrets sujets et montrèrent grandement de me voir me marier dans leur troupe et de toujours voyager en leur compagnie.

« Mais vers la fin de l'an 1670 nous entrâmes dans Cambridge après avoir passé Bedford. Les écoliers et plusieurs docteurs nous trouvèrent fort plaisants, et, encore qu'ils prirent trop de licences avec diverses de nos femmes, ils traitèrent avec nous le plus cordialement du monde, allant jusqu'à nous conduire à leurs appartements afin que nous chantions et jouions pour eux. Là-dessus mes yeux s'ouvrirent pour la première fois sur le monde de l'érudition, et je sus incontinent que mon intermède avec les bohémiens était fini. Je pris parti de n'aller pas plus loin : je dis adieu à mes compagnons et demeurai à Cambridge, inébranlable de mourir de faim au coin d'une rue plutôt que de quitter ce magnifique lieu.

– Parbleu, Henry ! dit Ebenezer. De votre courage je suis près de pleurer ! Que fîtes-vous alors ?

– Sitôt que mon ventre se mit à gronder, j'arrêtai tout court où j'étais (c'était à dire proche de Christ's College), et me mis à chanter *Coulez, mes larmes*, qui était de toutes les chansons que je savais la plus plaintive. Et quand j'en eus achevé le dernier couplet –

*Oyez ! Ces âmes qui hantent les Ténèbres
Savent du Jour mépriser les lueurs.
Heureux, heureux ceux qui sont en Enfer
Car des Vivants ils ignorent l'offense.*

–, quand j'eus fini, disais-je, voilà qu'apparut à une prochaine fenêtre un docteur maigre, à la mine sévère, qui me demanda quelle sorte de Caïnite j'étais pour tenir heureux ceux qui doivent brûler à jamais dans les feux de l'Enfer ? Et un autre, qui vint à ses côtés, un homme gras, me demanda si j'ignorais où j'étais. À quoi je répondis : "Je sais seulement, mes bons maîtres, que je suis dans la ville de Cambridge et prêt de mourir de faim !" Puis le premier docteur, qui avait joie de me moquer, me dit que

j'étais à Christ's College, et que ses amis et lui étaient de puissants théologiens, et que pour de moindres blasphèmes ils avaient fait rompre des hommes sur la roue. J'avais à peine seize ans alors, et quoique j'eus lu assez d'ouvrages pour ajouter foi à leurs propos, j'ignorais cependant quel tourment ils me pouvaient donner. Aussi implorai-je humblement leur pardon et alléguai qu'il ne s'agissait là que d'une vaine chanson, dont j'entendais à peine les paroles ; que s'il y avait dedans elle quelque blasphème que ce soit, ce n'était point au chanteur d'être roué, mais à son auteur, le sieur Dowland, qui, étant mort depuis longtemps, avait conséquemment payé pour ses péchés dans la fournaise de Satan, et que c'était assez parler ! Là-dessus il me paraît que nos joyeux compères sont prêts de rire, mais en lieu de cela ils me présentent des visages sévères et me commandent d'aller dedans leur chambre. Là, ils continuent en leurs blâmes, tenant que si ma première offense avait été grave, pour ce qu'elle méprisait les tourments de l'Enfer, ma dernière opinion sentait assurément le bûcher. "Comment cela est-il possible ? leur demandai-je. – Fort bien, s'écria celui qui était maigre, tenir comme vous le faites que ceux qui perpétuent le péché d'autrui, encore qu'ils le fassent sans esprit, n'ont pas sujet d'être blâmés, c'est là décrier la doctrine du Péch^e originel elle-même, car qui sont Ève et Adam sinon nos Jown Dowland, la chanson desquels tout le genre humain doit chanter bon gré mal gré et pour elle expirer sa vie ? – Il y a plus, déclara celui qui était gras ; en décriant le mystère du Péch^e originel vous souillez à la pareille le mystère de l'Expiation – car qu'est à dire le Salut pour ceux qui ne sont pas perdus ? – Ah ! dis-je, et je commençai de gémir. Ma foi, messieurs, ce n'était là qu'une vaine opinion ! De grâce, n'allez pas y prêter attention ! – Une vaine opinion ! repartit le premier en se saisissant de mes bras. Seigneur, mon garçon ! Vous offensez les deux mystères cardinaux de l'Église, lesquels, ainsi que des piliers jumeaux, sont les fondements de tout l'édifice de la Chrétienté ; c'est égal à tenir la Crucifixion pour une foire de Londres ; et plus, vous regardez ces indignes blasphèmes pour de vaines opinions ! C'est là un péché encore plus horrible ! Mais dites-nous d'où vous venez. – De Bedford, répliquai-je, en proie à la plus vive des terreurs, avec des bohémiens."

« Entendant cela, les docteurs adoptèrent une mine épouvantée et déclarèrent que, chaque année à cette époque, les bohémiens traversaient Cambridge dans l'unique dessein – car tous sont de vils idolâtres – de causer de la gêne aux théologiens. L'année précédente, dirent-ils, un de mes semblables s'était secrètement introduit dans la brasserie de Trinity et avait empoisonné une barrique de bière, en suite de quoi trois agrégés, quatre écoliers et une paire d'oiseux boursiers périrent avant qu'il ne fit nuit. Puis ils m'interrogèrent sur mes desseins. Et quand je leur repartis que j'avais nourri l'espoir de m'attacher à l'un d'entre eux en qualité de domestique, voulant ainsi augmenter en savoir, ils en déduisirent que j'étais venu avec le parti de les tous empoisonner. Là-dessus,

ils me dépouillèrent sans délai de mes vêtements, malgré mes déclarations d'innocence, et, sous prétexte que je dissimulais des fioles de vitriol, ils me fouillèrent chaque pouce de mon corps, me pincèrent et me tâtèrent en plus d'un lieu intime. Je dois confesser qu'ils se montrèrent fort dépravés et m'auraient fait outrage si leur manie n'avait été rompue par un autre docteur – un vieux gentilhomme qui avait la mine d'un saint et était assurément leur supérieur –, lequel leur ordonna de me lâcher et les gronda de m'avoir tourmenté. Je me jetai à ses pieds, mais il me fit lever et me détailla de la tête aux pieds, puis voulut connaître la cause de ma nudité. Je répondis que je n'avais chanté telle chanson que pour agréer à ces gentilshommes, laquelle ils avaient jugée blasphématoire, me fouillant aussitôt avec telle diligence qu'il y avait apparence que j'allais être constipé toute la semaine.

« Le vieux docteur m'ordonna alors de chanter sur-le-champ ma chanson afin qu'il puisse juger de son caractère blasphématoire ; je pris donc ma guitare, l'art de laquelle les bohémiens m'avaient enseigné, et de mon mieux (car je pleurais et tremblais d'effroi) je chantai derechef *Coulez, mes larmes*. Cependant mon sauveur me souriait ainsi qu'un ange, et quand j'eus fini il ne prononça aucunement qu'il y eut blasphème mais me baisa le front, me pria de me vêtir, et après avoir de nouveau grondé mes tourmenteurs, qui se trouvaient cruellement honteux d'avoir été ainsi rompus dans leur méchante ruse, il m'invita à le suivre dans ses appartements. Puis, après m'avoir longuement interrogé sur mes origines et ma condition, et exprimé son étonnement et sa joie à l'endroit de mes nombreuses lectures, il me prit incontinent à son service singulier et m'autorisa le libre usage de son admirable bibliothèque.

– Il me faut savoir quel était ce saint homme, l'interrompit Ebenezer. Ma curiosité est extrême ! »

Burlingame sourit et leva un doigt :

« Je te le dirai, Eben ; mais garde-toi de n'en rien rapporter, pour des raisons que tu sauras bientôt. Quelles qu'aient été ses faibles, il me rendit un bien noble service et je ne souffrirai entendre quiconque souiller son nom.

– N'ayez aucune crainte, l'assura Ebenezer. Ce sera comme si vous murmuriez à vous seul.

– Très bien, donc. Je te dirai seulement qu'il était platonicien jusqu'aux oreilles et abhorrait Tom Hobbes autant qu'il abhorrait le Démon, et s'intéressait tellement des choses de l'esprit – de la spécitude essentielle, de l'inséparabilité et de l'étendue métaphysique et d'autres choses semblables, lesquelles lui étaient aussi réelles que des rochers ou des vaches – qu'il ne vivait quasi dans ce monde. Et si cela ne t'éclaircissait pas assez, apprends enfin qu'il était à l'époque fort occupé d'un important traité critiquant la philosophie matérialiste, lequel traité il fit imprimer l'année suivante sous le titre de *Enchiridion Metaphysicum*.

– Dieu Tout-Puissant ! murmura Ebenezer. Mon cher ami, serait-ce Henry More lui-même pour qui vous chantâtes ? J’aurais cru que ce serait pour vous une fierté et non un embarras !

– Souffre que je finisse mon récit. Ce fut assurément le grand More en personne avec qui je vécus ! Nul ne connaît plus que moi son noble caractère, nul n’est plus le redevable de sa générosité. J’avais alors peut-être dix-sept ans : je m’efforçai en toute manière à être un exemplaire d’intelligence, de conduite et d’industrie, et avant peu le vieil homme ne souffrit d’autre domestique auprès sa personne. Il trouva fort plaisant de s’entretenir avec moi, d’abord de mes aventures en mer et parmi les bohémiens, mais bientôt de sujets de philosophie et de théologie, dans lesquels je fis tout mon effort à pénétrer. Il était clair qu’il avait conçu une grande attache à mon égard.

– Ma foi, vous êtes un homme heureux ! soupira Ebenezer.

– Écoute-moi jusqu’au bout. À la longue il ne m’appela plus “Cher Henry” ou “Mon garçon”, mais plutôt “Mon fils” et “Mon cher” ; et plus tard “Mon très cher” et enfin “Mon bouchon”, “Ma chose précieuse”, et “Mon bohémien”, tour à tour. En un mot, ainsi que je le compris vite, son attache à mon égard était athénienne autant que sa philosophie – oserai-je t’avouer qu’il me caressa en plus d’une occasion et m’appela son “petit Alcibiade” ?

– Je suis tout étonné ! dit Ebenezer. Le misérable ne vous avait sauvé des deux drôles qu’à seul dessein de vous entourer de ses désirs contre nature !

– Oh, là, il n’y avait rien de semblable, Eben. Les autres avaient passé la trentaine, et étaient très excités (ainsi que mon maître le tourna) par *les viles et grossières teintures de la corporéité*. More, pour lui, avait presque soixante ans, était la plus noble des âmes, et n’entendait qu’à peine, si j’ose dire, la singularité de sa passion : je n’avais de lui aucune crainte. Il me faut à présent t’avouer, Eben, que je fis une chose honteuse : je désirais tellement d’entrer dans l’université que, plutôt que de quitter le service de More dès que la bienséance le permettrait, je pris occasion d’encourager sa coupable attache. Je m’asseyais sur le bras de son fauteuil ainsi qu’une fille effrontée et lisais par-dessus son épaule, ou lui cachais les yeux en manière de taquinerie, ou m’élançais par la chambre comme un singe, sachant qu’il admirait et ma vigueur et ma grâce. Plus que tout je chantais et je lui jouais de la guitare : que de nuits – je rougis de te le dire ! – je le laissais m’embrasser, feignant que c’était de hasard ; puis je riais et rougissais, prenais ma guitare et chantais *Coulez, mes larmes*.

« Ai-je besoin de dire que le pauvre philosophe était transporté ? Sa passion eut un tel empire sur ses autres facultés, il devint tellement épris de moi, qu’aussitôt que je lui eus autorisé certaines faveurs gaillardes, desquelles je le savais fort convoiteux et partant fort empêché, il dépensa

quasi toute sa maigre épargne pour m'équiper ainsi que le fils d'un comte et m'inscrivit à Tritiny College. »

Ici, Burlingame alluma une autre pipe et le souvenir fit qu'il soupira.

« J'étais, ce me semble, non pareillement instruit pour un garçon de mon âge. Durant mes deux années avec More, j'avais appris le latin, le grec et l'hébreu, lu tout Platon, Cicéron, Plotin, et divers autres anciens, et du moins étudié la plupart des travaux classiques de la philosophie naturelle. Mon bienfacteur ne me dissimula point qu'il comptait de me voir devenir un aussi notable philosophe que Herbert de Cherbury, John Smith, ou lui-même – et qui sait ce que j'aurais pu devenir si les choses avaient pris un tour bienheureux ? Mais hélas, Eben, cette même effronterie par la vertu de laquelle j'avais parfait mon dessein se trouva être l'instrument de ma ruine. C'était assurément poétique.

– Qu'advint-il, je vous prie ?

– Les mathématiques n'étaient pas mon fort, dit Burlingame, et pour cela je consacrai mon plus grand temps d'étude à ce sujet et passai autant de temps qu'il fût possible avec des mathématiciens – particulièrement avec le jeune et remarquable sujet qui, deux années seulement auparavant, en 1669, avait remplacé Barrow dans la charge de professeur de mathématiques, et qui l'occupe encore...

– Newton !

– Oui, le merveilleux Isaac ! Il avait alors vingt-neuf ou trente ans, âge qui est le mien en ce jour, et un visage ainsi qu'un étalon pur-sang. Il était mince et fort, et étonnamment vigoureux, très disposé aux colères ; il avait la superbe qui souvent accompagne les hauts talents, mais était en d'autres manières d'une extrême timidité. Il pouvait être impitoyable à l'endroit des théories des autres, et était cependant cruellement sensible à la censure. Il se défiait tellement de ses facultés qu'il montrait fort peu d'empressement à permettre qu'on imprimât ses découvertes ; mais vaniteux d'une manière que la plus infime supposition qu'un chacun l'avait anticipé le rendait quasi fou de rage et de jalousie. Incroyable, splendide ami !

– Vraiment, il m'effraie ! dit Ebenezer.

– Il faut que tu saches à présent qu'à cette époque More et Newton ne s'affectionnaient aucunement, et la cause de leur inimitié en était le philosophe français René Descartes.

– Descartes ? Comment cela peut-il être ?

– Je ne sais quel soin tu as porté à tes précepteurs, dit Burlingame. Il te faut apprendre que tous ces gentilshommes platoniciens de Christ's et de Emmanuel's College ont coutume de chanter les louanges de Descartes, attendu qu'il fait grande vanité de se connaître aux mathématiques et au mouvement des corps célestes, ainsi que Galilée, et au contraire de Tom Hobbes tient pour vraie l'existence de Dieu et de l'âme, ce qui leur agréé infiniment. Ajoute à cela que tous sont protestants : ce refus tant goûté du savoir de son temps, que René loue dans

son *Discours de la méthode* ; cet examen de ses entrailles pour y trouver des axiomes – n'est-ce pas là le principe premier du protestantisme ? Ainsi donc le système de Descartes est enseigné de par tout Cambridge, et More, ainsi que tous les autres, le louait et ne jurait que par lui, comme s'il avait été le nouveau saint. Dis-moi, Eben : comment se fait-il, d'après toi, que les planètes soient en mouvement ?

– Eh bien, dit Ebenezer, c'est que l'univers est plein de petites parties qui se meuvent en tourbillons, lesquelles ont pour centre une étoile fixe ; et ce sont les subtils mouvements de ces petites parties qui sont cause dans notre système solaire que les planètes glissent sur leur course – est-ce bien cela ?

– C'est ce que dit Descartes, dit Burlingame en souriant. Et se peut-il que tu te souviennes de ce qu'est la lumière ?

– Si je ne m'abuse, repartit Ebenezer, elle a rapport à l'orientation des tourbillons – des influences intérieures et extérieures qui les animent. Le feu céleste est transporté à travers les espaces par l'influence des tourbillons, qui communiquent un mouvement réfléchi aux matières subtiles...

– Lesquelles René a exactement ourdies pour l'occasion, l'interrompt Burlingame. Et qui plus est, il donne licence à ces matières subtiles de se mouvoir en lignes droites ou courbes. Si c'est la droite quand ces matières choquent notre rétine, nous voyons une lumière blanche ; si ce sont les deux, nous voyons des couleurs. Et comme si tout cela n'était pas suffisamment magique – *mirabile dictu* ! –, quand le mouvement courbe dépasse le droit, nous voyons du bleu ; quand c'est le contraire, nous voyons du rouge ; et quand les deux sont égaux, nous voyons du jaune. Quelles fantastiques bagatelles !

– Vous voulez dire que ce n'est pas là la vérité ? Je dois avouer, Henry, que la chose me paraît raisonnable. De vrai, il y a dedans une part de poésie ; elle n'est pas sans élégance.

– Oui, elle a toutes les vertus et un seul petit défaut, lequel est que l'univers ne tourne pas de cette façon. Ma foi, je ne vois aucun crime à ce que l'on enseigne la philosophie sceptique et la géométrie analytique de cet homme – les deux sont d'un grand mérite. Mais sa cosmologie n'est que fantaisies, son optique, fort bizarre ; et le premier qui le prouve est Isaac Newton.

– De là leur inimitié ? » demanda Ebenezer.

Burlingame approuva de la tête :

« Quand Newton devint professeur, il avait déjà ruiné l'optique cartésienne avec ses expériences des prismes et il avait entrepris de réfuter la théorie des tourbillons par les mathématiques, encore qu'il n'eût point déjà rendu publiques ses propres hypothèses cosmologiques. Mais l'aversion qu'il avait pour Descartes s'augmenta grandement : elle avait ses causes dans une différence entre leurs complexions. Descartes, tu le sais, est un écrivain adroit, et il a une sorte de génie propre aux illustra-

tions qui confèrent de la force aux plus fantasques hypothèses. Il est grand maître à plier l'univers à ses théories. Newton, lui, est un expérimentateur brillant et patient, qui pose sur les faits naturels un regard sacré. Et comme ses leçons *De Motu Corporum* et ses écrits sur la nature de la lumière étaient désormais imprimés, il se trouva un homme pour les toujours censurer, et cet homme est Descartes.

« Le désaccord entre Newton et More était donc ancien ; ils se détestaient en vérité depuis plusieurs années. Et quand je devins leur foyer commun, leur antagonisme se déborda.

– Vous ? Mais vous n'étiez qu'un simple écolier, n'est-ce pas ? Assurément deux géants de la sorte ne se seraient pas abaissés jusqu'à se disputer leurs écoliers.

– Me faut-il te faire un dessin, Eben ? dit Burlingame. Je désirais d'apprendre la nature de l'univers auprès de Newton, mais, me sachant le protégé de More, il se montrait froid et peu courtois avec moi. Je mis tout en usage afin que de ruiner cette barre, et, hélas, conquis plus que la nécessité – pour parler tout franc, Eben, Newton s'affectionna à moi autant que l'avait fait More, avec cette seule différence qu'il n'y avait en sa passion rien qui fût platonicien.

– Je ne sais quoi songer ! s'écria Ebenezer.

– Je ne le sus non plus, dit Burlingame. Mais ce que je savais fort bien, c'était que, hormis le respect que je portais à ces deux doctes, je me souciais d'eux comme d'un pet. Il est sage, Eben, de ne point brouiller les affections entre elles. Eh bien, cependant que les mois passaient, chacun de mes amants découvrit de l'autre les penchants amoureux, et tous deux devinrent aussi jaloux que le *Celoso Extremeño* de Cervantès. Ils continuèrent leurs honteux agissements, chacun menaçant de m'attirer la ruine à l'université si je ne renonçais à l'autre. Pour moi, je ne m'occupais pas plus que nécessaire des deux et m'ébattais dans les bibliothèques ainsi qu'un dauphin parmi la vague. J'avais assez que de me souvenir de dîner et de dormir, et ne me souciais guère de satisfaire aux millions de petites obligations qu'ils me croyaient leur devoir. Ma foi, quel beau couple ils formaient !

– De grâce, qu'advint-il à la fin ? »

Burlingame soupira :

« J'usai de l'un contre l'autre pendant plus de deux années, jusqu'à ce qu'enfin Newton ne puisse plus le souffrir. La Société Royale avait déjà rendu publiques ses expériences sur les prismes et les lunettes réfléchissantes, et il était cruellement censuré par Robert Hooke qui avait ses propres théories ; par le Hollandais Christian Huygens, qui avait la charge des lunettes ; par le moine français Pardies ; et par le Belge Linus. Il se trouvait si troublé par la conjonction de cette censure et de sa jalousie que le même jour il jura qu'il ne publierait jamais plus une autre de ses expériences, et alla affronter More dans la chambre de ce dernier dans le dessein qu'ils mettent un terme à leur rivalité en se battant à mort !

– Ah, quelle perte pour le monde, quelle que soit l'issue, remarqua Ebenezer.

– Le sang, de vérité, ne coula point, dit Burlingame. Le conte s'achève heureusement pour les deux, mais non point pour le conteur. Après quantité d'entretiens, Newton découvrit que la position de son rival était incertaine à l'égale de la sienne, et que je me montrais également indifférent à tous deux. En outre More montra à Newton son *Enchiridion Metaphysicum*, dans lequel il exprime sans détour sa croissante désaffection à l'endroit de Descartes ; et Newton assura More que, quoique ce fût la gravitation universelle, et non les anges ou les tourbillons, qui gouverna le mouvement des planètes, il demeurerait assurément assez de licence à Dieu en tant que cause première pour faire mouvoir les astres, ainsi que l'avait déclaré Descartes. Enfin, loin de se battre en un duel à mort, ils se persuadèrent tellement que, au terme de quelques heures de dispute – auxquelles je n'assistai point, étant alors fort occupé dans la bibliothèque –, ils s'embrassèrent en pleurant, et réglèrent de me couper les vivres, d'obtenir mon renvoi de l'université, et d'emménager dans les mêmes appartements, où, ainsi qu'ils le déclarèrent, ils pourraient combiner les splendeurs du monde physique aux gloires de l'idéal, et écouter, ravis, la musique des sphères ! De vrai ils n'entendirent point cette dernière, mais leur liaison dure jusqu'à ce jour, et, après ce que j'entends, More s'est désintéressé sur le vieux Descartes, cependant que Newton s'est pris d'un engouement ridicule pour la théologie, et tâche à expliquer l'Apocalypse par l'application de ses lois des séries et des fluxions. Pour leurs deux premiers partis, ils les ont accomplis exactement – m'affamant, intriguant afin que tout un chacun ne me fasse l'aumône ou le crédit d'un repas. Je partis alors pour Londres, sans plus d'une année me séparant du baccalauréat. C'est dans cette condition qu'en 1676 votre père me découvrit ; et par un de ces caprices qu'on joue à la muse des écoliers, je consacrai à toi et à ta chère sœur toute l'industrie que j'avais alors réservée pour mes recherches. Votre instruction devint mon Devoir premier, ma Cause première, laquelle forma et ordonna tout le reste. Et mon inconstance est entière : pas un instant je n'ai regretté ma fortune ou songé tristement à Cambridge.

– Cher, cher Henry, s'écria Ebenezer. Combien m'émeut votre conte et combien il me fait éprouver de la honte, d'avoir laissé enfuir dans mon oisiveté ce que vous avez si ardemment tâché d'atteindre en vain ! Plût à Dieu que j'aie une deuxième chance !

– Non, Eben, tu n'es point de l'étoffe d'un écolier, je le crains. Tu as possible l'amour de la science, mais non point la patience ou l'habileté, ni je le crains cette pertinence, cette compréhension du monde, qui distingue le penseur du fol. Il y a dedans toi quelque chose, un vice du cœur pour ainsi dire, qui assurerait ton ingénuité quand même tous les livres de toutes les bibliothèques de l'Europe seraient distillés dans ton cerveau. Non, laisse là le baccalauréat ; je ne suis pas venu ici pour t'encourager dans cette

voie, ou pour te reprocher ta faillite, mais afin de t'emmener à Londres avec moi quelque temps, jusqu'à ce que tu vois plus clair en toi. C'était là l'idée d'Anna, qui t'aime plus qu'elle-même, et je la crois raisonnable.

– Précieuse Anna ! Comment est-il qu'elle sût où vous demeuriez ?

– Allons, repartit en riant Burlingame, c'est là une tout autre histoire, et je la garde pour plus tard. Suis-moi à Londres, et je te l'apprendrai dans la voiture. »

Ebenezer balança :

« L'aventure est grande.

– Le monde est grand, répondit Burlingame.

– J'ai peur de ce que dirait père s'il venait à l'apprendre.

– Mon cher ami, dit Burlingame, nous sommes assis sur un obscur rocher qui branle dans le ciel ; nous courons tous tête baissée vers la tombe. Crois-tu que les vers se soucieront, quand sur nous ils feront chère, que tu aies passé ta vie à soupirer tête nue dedans ta chambre ou à piller les villes dorées de Montezuma ? Regarde, le jour est au point de finir ; il s'est vite en allé dans le temps à jamais. Il y a de cela à peine un récit que nous garnissions nos estomacs avec quelque déjeuner, et déjà les voilà qui grognent et en redemandent. Nous sommes mortels, Ebenezer : ma foi, l'heure n'est qu'aux audacieux partis !

– Vous me redonnez cœur, Henry, dit Ebenezer en se levant de table. Partons. »

4. PREMIER SÉJOUR À LONDRES D'EBENEZER ET CE QU'IL EN RÉSULTA

Burlingame dormit cette nuit-là dans la chambre d'Ebenezer, et au matin ils quittèrent Cambridge pour se rendre à Londres en voiture.

« Il me semble que vous avez encore à m'apprendre, dit le jeune homme en route, pourquoi vous quittâtes St. Giles avec un tel empressement, et comment Anna a-t-elle pu savoir où vous demeuriez. »

Burlingame soupira :

« Le mystère est simple sinon que triste. Il y a, Eben, que ton père se figure que j'ai dessein sur ta sœur.

– Quoi ! Incroyable !

– Eh bien, quant à cela, ce n'est point très incroyable ; Anna est une fille charmante et bien mise, et d'un attrait peu commun.

– Cependant considérez vos âges ! dit Ebenezer. C'est absurde !

– Crois-tu que ce le soit ? demanda Burlingame. Tu es un candide.

– Ah, pardonnez-moi, dit en riant Ebenezer. C'était une remarque grossière. De vrai, il n'y a là rien qui soit du tout absurde : vous n'avez

que trente ans, et Anna vingt et un. Je crois bien qu'étant notre précepteur vous me sembliez plus âgé.

— Il n'y a rien d'absurde à soupçonner tout un chacun de regarder amoureusement Anna, déclara Burlingame, et assurément je vous ai chéris tous deux pendant des années et vous chéris encore ; jamais je n'ai cherché de le dissimuler. Ce n'est point cela qui me désole mais de songer qu'Andrew me prête à l'endroit de sa fille de licenciés desseins. Ma foi, quand il y aurait quelque chose d'invraisemblable, ce serait qu'une créature aussi merveilleuse qu'Anna puisse regarder favorablement un pauvre pédagogue !

— Non, Henry, je l'ai souvent entendue protester que, à comparaison de vous, personne de sa connaissance ne méritait qu'on s'efforce de lui plaire.

— Anna a dit cela ?

— Oui, dans une lettre il n'y a pas déjà deux mois.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, Andrew a pris mon attention à son endroit pour de coupables desseins, et m'a menacé une après-midi que si je ne quittais avant le matin suivant, il me tirerait comme un chien et cravacherait sur le marché la chère Anna. Je ne craignais pas pour moi, mais afin que de ne lui pas causer quelque tourment je partis aussitôt, encore qu'il m'en coûta de le faire. »

Ebenezer fut tout étonné par cette révélation.

« Que de larmes elle versa ce matin ! Et cependant ni elle ni père ne m'en dirent mot !

— Et ni toi ne dois leur en parler, l'avertit Burlingame, car cela ne causerait qu'embarras à Anna, crois-tu pas ? Et raviverait le courroux d'Andrew, car il n'est point de loi de prescription dans une famille. Ne songe pas de lui faire renoncer à cette idée : il en est persuadé.

— Je le veux bien croire, dit Ebenezer douteusement. Ainsi donc Anna est demeurée en correspondance avec vous depuis lors ?

— Moins constamment que je le pourrais souhaiter. Ma foi, combien j'ai aspiré à recevoir de tes nouvelles ! Je me suis établi dans Thames Street, entre Billingsgate et Customs House — loin du pavillon d'été de St. Giles, tu le verras ! —, et j'ai exercé l'office de précepteur toutefois que je l'ai pu. Durant plus de deux années il me fut impossible de communiquer avec Anna, de crainte que votre père n'en ait connaissance, mais il y a quelques mois j'eus le bonheur d'être enrôlé en qualité de précepteur de français auprès d'une miss Bromly de Plumtree Street, qui se souvenait vous avoir eus tous deux comme compagnons de jeu avant que vous ne vous installâtes à St. Giles. Par elle je pus faire connaître à Anna où je demeurais, et, encore que je n'ose lui écrire, elle a réussi en deux ou trois occasions à m'envoyer des lettres. C'est ainsi que j'appris l'état de tes affaires, et ne fus que trop heureux de lui obéir en te venant enlever à Cambridge. C'est une aimable fille, Eben !

– Il me tarde de la revoir ! dit Ebenezer.
– Moi aussi, dit Burlingame, car je l'estime autant que toi, et je ne l'ai vue de trois ans.

– Croyez-vous qu'elle puisse nous venir voir à Londres ?
– Non, je crains que ce ne soit possible. Andrew ne le souffrirait point.
– Mais je ne puis assurément me résigner à ne la plus jamais revoir !
Le pouvez-vous, Henry ?

– Je n'ai point habitude de voir aussi loin, dit Burlingame. Considérons plutôt comme tu t'emploieras à Londres. Tu ne dois rester oisieux, de peur de t'abîmer une nouvelle fois dans la stupidité.

– Hélas, dit Ebenezer, je n'ai nul projet à long terme auquel m'attacher.
– Suis donc mon exemple, lui conseilla Burlingame, et donne-toi pour projet à long terme l'accomplissement heureux de tous tes projets à court terme.

– Mais c'est que je n'ai aucun projet à court terme.
– Ah, mais tu en auras avant peu, quand ton estomac grognera et que ton argent fera défaut.

– Jour funeste ! dit en riant Ebenezer. Je ne me connais point à quelque art ou commerce que ce soit. Je ne puis même jouer *Coulez, mes larmes* à la guitare.

– Il y a donc toute apparence que tu seras précepteur, comme moi.
– Quoi ! L'aveugle guiderait l'aveugle !
– Oui-da, dit en souriant Burlingame. Qui entend mieux les épreuves de la cécité que celui qui a perdu l'usage de ses yeux ?
– Mais qu'enseigner ? Je sais peu de beaucoup de choses et assez d'aucune.

– Ma foi, le pré est libre, et tu peux paître où bon te semble.
– Enseigner une chose à laquelle je n'entends rien ? s'exclama Ebenezer.

– Et t'en faire payer d'autant, repartit Burlingame, puisque ce n'est point un mérite d'enseigner ce que l'on sait, alors qu'enseigner ce que l'on ignore requiert une certaine industrie. Choisis une chose qu'il te plairait grandement de connaître, et aussitôt publie que tu en es docteur. »

Ebenezer branla la tête :

« Cela encore ne peut être ; je suis généralement curieux du monde, et ne pourrais jamais me déterminer.

– Fort bien, donc : je t'arme docteur en la Nature du Monde, et sous ce titre nous te présenterons.

– Vous plaisantez, Henry !

– S'il s'agit d'une plaisanterie, repartit Burlingame, alors elle est heureuse, j'en réponds, car c'est de la sorte que j'ai contenté mon estomac ces trois dernières années. Ma foi, que n'ai-je pas enseigné ! La grande affaire est de toujours enseigner quelque chose à quelqu'un – au diable *quoi* et à *qui* ! Il n'y a là nulle adresse. »

Il n'importe ce qu'Ebenezer pensait de cette proposition ; il n'avait pas les moyens de la rejeter : aussitôt qu'ils furent à Londres il emménagea dans les appartements de Burlingame près du fleuve et fut établi en pair. Quelques jours après cela, Burlingame lui amena son premier chaland – un butor de tailleur de Crutched Friars qui par bonheur n'aspirait à apprendre rien de plus difficile que son alphabet – et durant les quelques mois qui suivirent Ebenezer gagna sa vie en qualité de pédagogue. Il travaillait six à sept heures le jour, tantôt dans ses appartements tantôt dans ceux de ses élèves, et passait la plupart de son temps libre à étudier avec opiniâtreté dans la vue des leçons à venir. Le reste du temps, il le passait dans les tavernes et les cabarets, parmi un petit cercle d'amis de Burlingame, tous poètes oiseux. Imprimé qu'il était par leur apparente confiance en leur talent, il s'efforça à la pareille en plusieurs occasions d'écrire des poèmes, mais renonça toutefois, faute de sujet à traiter.

À sa demande, une correspondance détournée fut établie avec sa sœur par l'entremise de miss Bromly, l'élève de Burlingame, et deux mois plus tard Anna réussit à leur rendre visite à Londres, prétextant la maladie d'une tante qui vivait près Leadenhall. Les jumeaux furent, ainsi qu'on l'imagine, transportés de se revoir, car, encore que la causerie fût moins vive à cause du départ d'Ebenezer de St. Giles trois ans auparavant, chacun affectionnait encore grandement, du moins en penser, son jumeau. Pour Burlingame, Anna montra également une grande quoique fort décente joie de le revoir. Elle avait quelque peu changé depuis la dernière fois qu'Ebenezer l'avait vue : son cheveu brun avait perdu de son éclat, et son visage, quoique toujours plaisant, était plus mince et moins enfantin que dans son souvenir.

« Ma chère Anna ! s'écria-t-il pour la quatrième ou la cinquième fois. Comme il est bon d'entendre ta voix ! Mais dis-moi, comment as-tu quitté père ? Se porte-t-il bien ? »

Anna branla la tête :

« Il est, je le crains, bon pour Bedlam, ou pour m'y conduire. La cause en est ta disparition, Eben ; elle le fâche ensemble et l'effraie. Il ne sait quel parti déterminer, s'il lui faut courir le royaume ou te désavouer. Douze fois le jour il me demande si je sais où tu demeures, ou enrage de ce que je lui dissimule certaines choses. Il est devenu cruellement défiant à mon endroit, et réclame cependant après toi si plaintivement que j'en verse des larmes. Il a fort vieilli ces dernières semaines, et encore qu'il tempête et s'émeut autant qu'avant, le cœur lui manque, et ses forces s'en trouvent diminuées.

– Ah, Dieu, cela me peine de le savoir !

– Moi tout de même, dit Burlingame, car, quoique le vieil Andrew ne m'aime guère, je ne lui souhaite aucun mal.

– Je crois fort, dit Anna à Ebenezer, que tu devrais tâcher à t'établir en quelque emploi, et t'entretenir avec lui aussitôt ; car, malgré les reproches qu'il te fera sans manquer, cela soulagera son âme de te savoir établi et en bonne santé.

— Et cela soulagerait la mienne de soulager la sienne, dit Ebenezer.
— Parbleu, il s'agit de votre propre vie ! s'écria Burlingame d'un ton d'impatience. Peste soit de l'amour filial, je suis navré de vous voir tous deux intimidés par cet orgueilleux coquin !

— Henry ! gronda Anna.

— Il te faut me pardonner, dit Burlingame. Je ne songeais à faire mal. Mais considère, Anna, que la santé d'Andrew n'est pas la seule qui pâtit. Tu es toi-même amaigrie, et pâle, et je sens quelque gravité dans ton humeur. Tu devrais toi aussi quitter St. Giles et joindre Londres, et faire par exemple compagnie à ta tante.

— Suis-je pâle et grave ? demanda Anna d'une voix douce. L'âge seul en est peut-être la cause, Henry : à vingt et un ans on n'est plus une enfant insouciante. Mais de grâce ne me demandez pas de quitter St. Giles ; c'est demander la mort de père.

— Ou possible elle a là-bas quelque soupirant ? dit Ebenezer à Burlingame. Est-ce cela, Anna ? railla-t-il. Un rustre aura eu l'heur de gagner tes faveurs ? À vingt et un ans on n'est plus une enfant, mais l'on est propre pour être une excellente épouse, n'est-ce pas ? Eh, Henry, regardez-la qui rougit ! Il me semble que j'ai deviné juste !

— Ma foi, ce rustre serait bienheureux, dit Burlingame.

— Allons, dit Anna, cesse de me railler, frère. »

Elle paraissait si grandement marrie qu'Ebenezer la pria aussitôt de lui pardonner ses railleries. Anna lui baisa la joue.

« Pourquoi me marierais-je, quand l'homme que j'aime plus a le fâcheux esprit d'être mon frère ? Que racontent les livres à Cambridge, Eben ? Y eut-il jamais fille plus infortunée ?

— Non, par ma foi, dit en riant Ebenezer. Tu vivras et mourras fille avant que de trouver mon semblable ! Mais je te recommande mon ami, lequel, quoique assez avancé dans l'âge, possède une voix de taille fort digne, et est d'une humeur gaillarde ! »

Aussitôt qu'il eut dit cela, Ebenezer conçut la grossièreté de sa remarque à la lumière de ce que Burlingame lui avait dit des soupçons d'Andrew ; les deux hommes rougirent d'abord, mais Anna mit fin à l'embarras en baisant légèrement Burlingame sur la joue ainsi qu'elle avait baisé son frère.

« La prise est belle, pour parler franc. Connait-il son alphabet ?

— Qu'importe ? demanda Burlingame, prenant part à la raillerie. Quoi qu'il me manque, ce garçon me le peut enseigner, ou du moins s'en vante-t-il.

— Or ça, cela me fait penser, dit Ebenezer en se dressant, que je dois aller sur-le-champ à Tower Hill, donner au jeune Farmsley sa première leçon de flûte ! » Il prit sur le manteau de cheminée une flûte alto.
« Dites, Henry, comment souffle-t-on de la chose, vite ?

— Non point vite : longuement, dit Burlingame. Ce serait une grave

erreur que d'apprendre un art avec trop d'empressement. Aucunement ton Farmsley ne doit-il souffler une note avant que d'avoir passé une heure à dorloter son instrument, à le saisir proprement, à le démonter et à l'assembler. Et jamais, jamais, le maître ne devra faire montre de son talent, de crainte que l'élève n'en conçoive du découragement à l'idée du chemin qu'il lui faut parcourir. Je t'apprendrai ce soir à jouer les notes de la main gauche, et tu pourras lui jouer *Les Bouffons* le lendemain.

– Te faut-il nous quitter ? demanda Anna.

– Oui, ou dimanche nous mangerons du pain rassis, car Henry ne voit point ses élèves cette semaine. Je l'abandonne à tes soins jusqu'à mon retour. »

Anna demeura une semaine à Londres, se dérochant du chevet de sa tante toutefois que c'était possible pour aller voir Ebenezer et Burlingame. Au terme de ce temps, la tante ayant assez relevé de son mal pour prendre soin d'elle-même, elle fit part de son dessein de retourner à St. Giles, et, à la grande surprise et au grand désarroi de Burlingame, Ebenezer déclara qu'il l'accompagnerait – et qu'aucun reproche ne le détournerait de son parti.

« Point d'affaire, dit-il en remuant la tête, je ne suis pas professeur.

– Que je sois damné, s'écria Burlingame, si tu ne fuis pas tes devoirs !

– Non, quand je fuirais, je fuirais auprès lui. C'était agir en lâche que de me dérober au courroux de père. Je lui vais demander pardon et l'obéir en toutes choses.

– La peste soit de son courroux ! Je ne te parle pas des devoirs à son endroit, mais des devoirs à ton endroit. Il est fort noble, en vérité, de lui aller demander pardon et de recevoir les verges, mais ce n'est que prendre excuse afin que de lâcher les rênes à ta vie. Prendre un parti et en souffrir les conséquences, voilà qui est ma foi un tour plus viril ! »

Ebenezer hocha la tête :

« Regardez cela ainsi qu'il vous plaira, Henry ; je dois partir. Un fils peut-il rester là et laisser son père courir à la tombe ?

– N'en pensez aucun mal, Henry, supplia Anna.

– Se pourrait-il que toi aussi tu trouves sage ce voyage ? demanda Burlingame d'un ton incrédule.

– Je ne puis prononcer sur la sagesse de la chose, repartit Anna, mais assurément ce n'est point là un mauvais parti.

– Vraiment, en voilà assez de vous deux ! s'écria Burlingame. Je rends grâce au ciel de ne point connaître mon père !

– Et moi je rends grâce au ciel que vous puissiez un jour le revoir, dit Anna d'une voix douce, ou du moins avoir de son avis. Le père d'un homme est son lien avec le passé : ses attaches avec le monde où il vit.

– Je remercie d'autant le ciel de m'avoir débarrassé du mien, dit Burlingame. Ainsi je suis libre et sans attaches.

– Cela est vrai, Henry, dit Anna avec quelque émotion, pour le meilleur ou pour le pire. »

Quand l'heure fut venue de quitter, Ebenezer lui demanda :

« Quand vous reverrons-nous, Henry ? Vous allez cruellement me manquer. »

Mais Burlingame haussa seulement les épaules et dit :

« Reste donc s'il t'en coûte tant.

– Je vous viendrai voir aussi souvent que possible.

– Non, ne va pas encourir le déplaisir de ton père. En outre, je serai peut-être parti.

– Parti ? demanda Anna avec une alarme modérée. Parti où, Henry ? »

Il haussa derechef les épaules :

« Il n'est rien ici qui me retienne. Je ne me soucie guère de mes élèves, si ce n'est pour passer le temps avant qu'une autre affaire m'appelle. »

Après avoir fait leurs adieux, lesquels se trouvèrent empêchés par l'aigreur de leur ami, Ebenezer et Anna louèrent une voiture pour les conduire à St. Giles-in-the-Fields. Le voyage, quoique bref et paisible, leur plut à tous deux, car, malgré qu'Anna était troublée par l'attitude de Burlingame au point d'en verser des larmes et qu'Ebenezer devenait plus inquiet à l'idée de faire face à son père, ce voyage en voiture était pour les jumeaux la première occasion depuis longtemps qu'ils avaient de s'entretenir en particulier et longuement. Quand enfin ils arrivèrent sur le domaine de Cooke, ils s'alarmèrent de trouver qu'Andrew était dedans son lit depuis trois jours, sur ordre de son médecin, et qu'il était soigné par M^{me} Twigg, la gouvernante, ainsi qu'un infirme.

« Mon Dieu ! s'écria Anna. Et toi et moi étions à Londres cependant !

– La faute n'en est pas à toi, ma chère, dit M^{me} Twigg. Il nous a dit de ne point vous aller quérir. Mais de vous voir ne lui fera que du bien, j'en suis assurée.

– Je viens aussi, déclara Ebenezer.

– Non, pas encore, dit Anna. Laisse-moi voir en quel état il est, et comment il prendra la chose. Il le vaut mieux prévenir, crois-tu pas ? »

Ebenezer en convint, encore que par force, car il craignait que le cœur vienne à lui manquer s'il retardait de se rendre à son chevet. Cependant, le même jour, le médecin d'Andrew le vint visiter et, après avoir appris la situation et assuré Ebenezer que son père était trop affaibli pour souffrir une querelle, il prit sur lui d'annoncer à Andrew, aussi prudemment qu'il était possible, le retour de son fils.

« Il vous veut voir sur-le-champ, rapporta le médecin à Ebenezer quelques instant plus tard.

– Est-il courroucé dans l'excès ? demanda Ebenezer.

– Je ne le pense pas. Le retour de votre sœur a apaisé ses esprits, et je lui ai appelé l'histoire du fils prodigue. »

Ebenezer monta à l'étage et entra dans la chambre de son père, une chambre dans laquelle il n'était pas entré plus de trois fois au cours de sa vie. Il trouva son père d'une complexion ainsi qu'il l'avait redouté : maigre et alité, la tête nue, il paraissait plus soixante et dix ans que cinquante ; ses joues étaient caves, ses yeux pâles ; son cheveu était devenu blanc, sa voix plaintive. En le voyant, Ebenezer oublia tout à fait la brève apologie qu'il avait préparée ; les larmes jaillirent de ses yeux, et il s'agenouilla près du lit.

« Levez-vous, mon fils, levez-vous, dit en soupirant Andrew, et laissez-moi vous regarder. Ma foi, il est bon de vous revoir.

– Est-il vrai que vous ne soyez point courroucé ? demanda Ebenezer en prononçant à peine. Mes conduites l'auraient justifié.

– Vraiment, je n'ai plus le cœur à cela. Vous n'en êtes pas moins mon fils, et mon fils unique, et si j'en souhaitais un meilleur, vous aussi pourriez souhaiter un meilleur père. L'affaire n'est pas aisée que d'en être un bon.

– Je vous dois quantité d'explications.

– Considérez la dette annulée, dit Andrew, car je n'ai pas la force de vous entendre sur ce chapitre. Il est du devoir du mauvais fils de se repentir et de celui du mauvais père de pardonner, assez parlé là-dessus. Allons, j'ai beaucoup à vous dire et peu de voix pour ce faire. Il y a sur cette table un document que j'ai rédigé hier, quand le monde paraissait plus sombre qu'il ne l'est aujourd'hui. Donnez-le-moi, je vous prie. »

Ebenezer fit ainsi qu'on le lui demandait.

« Bien, dit son père en gardant le document hors de la vue d'Ebenezer. Avant que je ne vous montre ceci, parlez-moi tout franc : êtes-vous bien décidé à cesser d'errer çà et là, et prêt à prendre part ainsi que chaque homme ? Si cela n'est pas, vous pouvez reposer cela où vous l'avez pris.

– Je ferai tout ce que vous voudrez, monsieur, dit sérieusement Ebenezer.

– Ma foi, c'est là presque trop espérer ! M^{me} Twigg a souvent affirmé que les nourrissons anglais ne devraient jamais goûter du sein français, et elle attribue la source de votre prodigalité au mélange de lait français et de sang anglais. Cependant j'ai toujours espéré, et l'espère encore, que tôt ou tard je vous verrais un homme, en vérité un Ebenezer pour notre foyer.

– Je vous demande pardon, monsieur ! Je dois confesser que je vous ai perdu dans ce discours sur le lait français et un Ebenezer. Ma mère n'était pas française, assurément ?

– Non, non, vous êtes anglais par le père et par la mère, de cela vous pouvez être certain. Au diable ce médecin ! Donnez-moi une pipe et asseyez-vous, mon garçon, que je vous conte une fois pour toutes votre histoire, et l'affaire qui m'intéresse plus.

– N'est-il pas imprudent que vous vous épuisiez en mouvements ? s'enquit Ebenezer.

– Allons, railla Andrew, la même logique voudrait que ce soit folie que de vivre. Je reposerai tantôt dedans la tombe. »

Il se redressa un peu sur son lit, accepta la pipe que lui tendait Ebenezer et, après l'avoir goûtée, commença son récit :

« C'est durant l'été de 1665, dit-il, quand je quittai le Maryland pour rejoindre Londres et établir quelque commerce avec le marchand Peter Paggen, près de Baynard's Castle, que je rencontrai et épousai Anne Bowyer de Bassingshawe, votre mère. Nos amours furent brèves, et, afin que d'échapper à la Grande Peste, nous fîmes voile aussitôt vers le Maryland, à bord du brick la *Redoute*, les cales duquel étaient pleines de tissus et de quincaillerie. Du jour où nous passâmes le cap du Léopard nous rencontrâmes la tempête, et c'est le vent en tête que nous nous dirigeâmes vers Flores puis Capes ; nous naviguâmes durant quatorze semaines, et quand enfin nous abordâmes à St. Mary's City au mois de décembre, la pauvre Anne était déjà grosse de trois mois ! C'était là un événement fâcheux, car il te faut apprendre que tout nouveau venu aux plantations endure une période d'acclimatation, quelques semaines d'adaptation au climat, et que des âmes plus trempées que celle d'Anne ont succombé à ces épreuves. Elle était de petite taille et délicate, plus propre pour le salon de couture que pour la vie de marin : nous n'étions pas une semaine à St. Mary's quand un refroidissement qui l'avait saisie sur le bateau se changea en une terrible fièvre. Je l'emmenai sans délai à Malden, de l'autre côté de la Baie, et la pièce qui devait être sa chambre nuptiale devint sa chambre de malade – elle languit là jusqu'à sa délivrance, débile et fiévreuse. »

Ebenezer écoutait avec une considérable émotion, mais ne trouvait rien qu'il puisse dire. Son père tira de nouveau sur sa pipe.

« Toute ma maison, continua-t-il, et moi à la pareille, s'attendait qu'Anne fasse une fausse couche ou que l'enfant naisse mort-né. Néanmoins je pris le parti de trouver une nourrice en cas qu'il vivrait, car je savais fort bien que la pauvre Anne ne le pourrait jamais allaiter. Ainsi qu'il advint, un jour de février, je me trouvais d'aventure sur le quai où Cambridge est aujourd'hui, marchandant avec quelques planteurs, quand j'entendis un grand clapotage dans la Choptank derrière moi, et je me retournai pour voir la tête d'une jeune femme disparaître sous la glace.

– Mon Dieu !

– J'étais alors un assez bon nageur, malgré mon bras, et, attendu que personne ne semblait empressé de prendre un bain froid, je sautai à sa suite, coiffé de ma perruque et encore tout vêtu, et la soutins jusqu'à ce que les autres nous ramènent au bord. Mais crois-tu que j'eus droit à même un merci pour mes efforts ? La créature n'était pas revenue à elle qu'elle commença de plaindre sa rescousse et me gronda de ne la point avoir laissée noyer. Nous en fûmes tous infiniment surpris, attendu qu'elle était fort bien mise, et n'avait guère plus de seize ou dix-sept ans.

« Comment est-il que tu veuilles achever ce que tu as qu'à peine commencé ? lui demandai-je. Plus d'un conte heureux a connu de fâcheux commencements.

« J'allai la presser de se mieux expliquer là-dessus, quand de hasard je vis ce que je n'avais pas déjà remarqué – que bien que son visage et ses bras fussent délicats et minces, de vrai son ventre était florissant.

« Ah, j'entends bien à présent, dis-je. Possible que ton maître t'a envoyée tâter les plants de tabac, afin que de savoir s'ils étaient assez secs pour le baril, et qu'un tâcheron t'aura violentée dedans le séchoir ?

« Je lui dis cela pour la plaisanter, puisque je voyais à ses pauvres hardes et à son visage tout barbouillé qu'elle était une jeune domestique. Elle ne répondit point, mais branla la tête et pleura d'autant.

« Bien, lui dis-je, si ce n'est un tâcheron, ce sera le maître en personne, et si ce n'est le séchoir, ce sera la lingerie ou l'étable. Vraiment, ce n'est point là un ventre qui sort de l'église ! Et je gage que le planteur ne s'est pas arrêté pour reposer auprès sa moisson.

« Après un plus long entretien, la fille confessa qu'elle avait bien *souppé avant le bénédicité*, ainsi que parlent les jeunes ; mais une seule fois, et non point forcée par quelque domestique, mais plutôt sollicitée par le fils d'un planteur qui lui avait juré son amour. Lequel fils n'avait point ravi le pucelage d'une simple et sotte laitière, ma foi, attendu qu'elle était Roxanne Édouard, l'orpheline du grand gentilhomme français Cécile Édouard de Édouardine, en amont de Cooke's Point. Elle avait été élevée depuis la mort de ses parents par un riche oncle à Church Creek, dans la basse-province, lequel se souciait tant de son sang noble qu'il ne lui souffrait aucun amant parmi les jeunes hommes du coin. Elle eut la mauvaise fortune de s'éprendre de l'aîné du voisin de son oncle, un autre planteur, lequel s'en trouva si amoureux à son tour qu'il la pressa de l'épouser. Elle était une enfant assez respectueuse que de ne pas épouser un jeune homme contre les vœux de son tuteur, mais non point assez respectueuse que de ne pas laisser le galant obtenir ses faveurs, sur le fond d'une pirogue au milieu du fleuve. En suite de quoi elle refusa de le voir encore, et le jeune sot en fut si dépité qu'il renonça à ses biens et prit la mer en qualité de simple marin, et l'on n'entendit plus jamais parler de lui. Elle sut bientôt qu'elle attendait un enfant, et confessa sur-le-champ toute l'affaire à son oncle, qui la chassa incontinent.

– Quoi ! s'écria Eben. Le bel intérêt qu'il lui portait, vraiment ! Le ciel garde un enfant de tels soins ! Je n'y entends rien !

– Ni moi, dit Andrew, mais il y a apparence qu'il en fut ainsi. En outre, il menaça de violence quiconque lui donnerait asile, et la pauvre Roxanne fut bientôt réduite à la plus cruelle gêne. Elle tâcha de trouver un emploi de domestique, encore qu'elle ne fût guère experte en ce domaine ; mais les maîtres de maison n'avaient que peu de goût pour une servante qui elle-même demanderait des soins d'ici quelques mois. Tout le monde la connaissait et savait sa condition, et nombreux étaient ceux qui, ayant été chassés de la maison de son oncle pour lui avoir montré la plus simple cordialité, lui firent les plus basses demandes à présent qu'elle avait perdu fortune.

– Dieu ! Les misérables n’avaient donc aucune pitié pour son état ?

– Non, et même son ventre la perdait, car, loin de les décourager, il semblait d’autant plus les enflammer qu’il grossissait. N’avez-vous point vous-même observé... » Il considéra son fils. « Non, il n’importe. Pour en finir, elle ne vit à venir que l’impudicité et l’opprobre d’une part, le viol et la famine de l’autre part, et, ayant honte des premiers et peur des deuxièmes, elle prit un troisième parti en lieu des deux, c’est-à-dire sauter dans la Choptank.

– Et, s’il vous plaît, que fit-elle quand vous l’eûtes sauvée ? demanda Ebenezer.

– Eh bien, quoi sinon tâcher de toute sa force d’y sauter derechef ? répondit Andrew. Enfin il me vint à l’idée de l’inviter à joindre ma maison, attendu qu’elle paraissait sur le point d’accoucher une semaine avant ma pauvre Anne ; je consentis à être bien en soin d’elle et à pourvoir à ses couches à la condition qu’elle allaite notre enfant, s’il vivait, ainsi que le sien. Elle accepta, nous rédigeâmes l’acte, et je la ramenai à Malden.

« Votre mère, paix à son âme, empirait cependant. Elle était une merveilleuse protestante, très férue de la lecture de la Bible, et toutefois que je lui étais pitoyable, elle avait coutume de répondre : “Ne craignez rien, mon époux : le Seigneur nous aidera.”

– Que Dieu la bénisse ! dit Ebenezer.

– Elle s’était mis dans la fantaisie, poursuivit Andrew, de regarder ses nombreuses infirmités comme des hôtes ennemis, et soir et matin elle me demandait de lui lire dans l’Ancien Testament les passages où Dieu inter-cède militairement en faveur des Hébreux. Aussi, quand sa fièvre disparut sans l’emporter (encore qu’elle la laissât piteusement affaiblie), elle était fière ainsi qu’un général qui voit une aile ennemie tournée, et elle déclara, comme le prophète Samuel devant la déroute des Philistins : “Jusqu’ici l’Éternel nous a secourus !” Enfin elle fut en couches, et après un terrible travail elle mit au monde Anna, huit livres et demie. Elle lui donna le nom de sa mère, et me dit derechef : “Jusqu’ici l’Éternel nous a secourus !” Tout chacun crut que ses épreuves étaient achevées, et même moi, qui n’étais ni catholique ni protestant, je rendis grâce à Dieu pour sa délivrance. Mais une heure ne s’était pas écoulée qu’elle avait accouché d’Anna que son travail recommença, et après force cris et clameurs elle te donna le jour. Tu étais presque aussi gros que ta sœur. Elle avait su tirer en tout dix-sept livres d’enfant d’un – disons d’un moule si délicat que la simple flatulence lui était cause de douleur. Ce ne fut point chose étonnante qu’elle tombât dans le coma quand tu n’avais pas encore passé les épaules, et qu’elle n’en soit jamais relevée ! Cette même nuit elle rendit l’âme, et la chaleur étant fort inhabituelle pour un mois de mai, je la descendis le lendemain et l’enterrai auprès un grand pin de la Baie, où elle repose encore.

– Que Dieu me soit en aide ! pleura Ebenezer. Je ne suis point digne de cela !

– Ce serait malhonnête que de ne point confesser, dit Andrew, que tel était exactement mon sentiment à l'époque – que Dieu me pardonne. Au moment même où l'on disait l'office des morts, je pouvais vous entendre tous les deux qui brailiez dans les chambres d'en haut, et quand je mis une roche sur sa tombe, en attendant que le poseur gravât une pierre tombale, il me revint à la mémoire ces versets du Livre de Samuel où Dieu frappe les Philistins et où Samuel consacre le témoignage de Son aide – la pierre que les Hébreux appellent "*Ebenezer*". C'est alors, mon garçon, qu'amer et sacrilège je te donnai ce nom : je te baptisai moi-même, avant que Roxanne ne puisse m'en empêcher, avec la lie d'un flacon de poiré, et je déclarai aux gens de Malden : "Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus !"

– Ah, cher père, ne vous faites plus reproche de cela », le pria Ebenezer – encore qu'Andrew n'avait fait montre d'aucune particulière émotion. « Je comprends et pardonne ! »

Andrew tapa sa pipe contre le crachoir qui était au côté de son lit et, après un moment de silence, reprit son récit.

« En toute manière, dit-il d'un ton calme, vous et votre sœur ne manquèrent pas de soins maternels. Roxanne avait donné naissance à son propre enfant, une fille, huit jours auparavant, mais avant que de pousser son premier cri la petite s'était étranglée avec son cordon autour du cou ; de sorte que, malgré que vous étiez deux au lieu que d'un, elle n'avait pas plus de bouches à nourrir qu'elle n'avait de seins à donner, et il y avait quantité de lait pour chacun. Elle était une jeune fille d'un bel embonpoint dès lors qu'elle était nourrie – le visage vermeil, le sein prodigue, et aussi vigoureuse qu'une laitière malgré son noble sang. Durant les quatre ans que dura son emploi elle vous éleva comme ses propres enfants. M^{me} Twigg déclara qu'il ne pouvait sortir aucun bien du mélange de bouillie française et de sang anglais, mais vous devîntes gras et enjoués ainsi que tous les jeunes enfants du Dorset.

« En 1670, la dernière année de service de Roxanne, je déterminai de quitter Malden pour Londres. J'étais las du commerce, d'une part ; je ne voyais comment améliorer mes plantations de tabac, d'autre part ; et quoique Cooke's Point soit de tous les endroits de la terre le plus cher à mon cœur, et ensemble ma première et ma plus grande possession, il était cependant cruel de vivre sans femme dans une maison que j'avais fait bâtir pour mon épouse. De plus, je dois avouer que ma position à l'endroit de Roxanne était devenue quelque peu empêtrante depuis la mort d'Anne. Qu'elle ne pensât nul mal de moi, cela je le savais de certitude, car elle m'était obligée, et par gratitude et par acte légal. Je lui étais au retour plus qu'obligé, attendu qu'elle n'avait pas seulement nourri le double d'enfant qu'elle ne le devait légalement, mais l'avait fait avec tout l'amour d'une mère, et avait pris à charge quantité de devoirs de M^{me} Twigg aussi bien qu'une gouvernante, par pur attachement pour vous. J'ai déjà dit qu'elle était d'une rare beauté, et j'étais alors un homme gaillard de trente-trois

ans, prospère et non point laid, qui, à cause de l'affliction et de la mort de la pauvre Anne, avait par force dormi seul et sans consolation depuis que j'étais venu dans la province. Il n'est donc point étonnant que quelques vils officieux aient soutenu que Roxanne remplaçait Anne dans la chambre à coucher aussi bien que dans la chambre d'enfants – surtout depuis qu'ils l'avaient eux-mêmes voulue débaucher. C'est la coutume des hommes, je l'ai appris, que de prêter aux autres les vices qu'eux-mêmes n'ont soit le courage soit les moyens de commettre.

– Mais parbleu, quel méchant commérage !

– Certes, dit Andrew, mais *Mieux vaut être un pécheur que d'en passer pour un*. Ce qu'est un homme au regard de Dieu est vain aux regards des hommes. Toutes choses considérées, je crus bon de lui donner congé de s'en aller ; mais je ne pouvais en aucune manière la renvoyer à la mort ou à l'impudicité, aussi fut-ce une agréable surprise quand, un jour que j'étais sur ce même quai où je l'avais rencontrée, un homme s'approcha de moi et se fit connaître comme étant l'oncle de Roxanne, et s'enquit avec la plus grande sollicitude de sa nièce.

– J'ose espérer que le coquin avait su modérer son courroux.

– Oui bien, dit Andrew, d'une manière que la pensée même de son ancienne malice lui fit verser des larmes, et quand je l'eus entretenu de ses disgrâces et de la mort de son enfant, il s'arracha presque les cheveux de remords. Il n'achevait pas de me témoigner sa gratitude de l'avoir sauvée et soignée ; il se déclara fort désireux de réparer sa sévérité, et me pria de persuader Roxanne de retourner à sa maison. Je lui rappelai que c'était sa sévérité à l'endroit des amants de sa nièce qui avait été cause qu'elle avait perdu fortune, et il me repartit que, fort loin de persister dans cette sévérité, il avait à l'esprit en ce même moment un excellent parti pour elle en la personne d'un riche voisin, qui avait toujours eu de bons égards pour elle.

« Vous pouvez feindre l'étonnement de Roxanne quand elle apprit tout cela. Elle fut heureuse de savoir que son oncle était changé pour elle, et cependant c'était quasi abandonner ses propres enfants que de vous quitter, vous et Anna. Elle pleura et gémit, ainsi que font les femmes quand survient quelque grand bouleversement dans leurs affaires, et me pria de l'accompagner à Londres, mais il me parut que ce serait nous rendre un méchant service que de faire encore montre de nos liens, surtout depuis que son oncle lui avait arrangé une solide alliance. Et ce fut ainsi que le même jour où je rendais à Roxanne la moitié de son contrat, qui signifiait le terme de son service, son oncle arriva à Malden dans une calèche et l'emmena, et les choses se sont arrêtées là. Quinze jours n'étaient pas passés que je fis moi aussi mes derniers adieux à Malden, et quittai pour toujours le Maryland. N'allez pas croire que ce fut chose aisée que de partir : il est fort rare en vérité que la vie vous propose un parti tout net, ma foi ! Elle a plutôt coutume d'arranger les choses d'une manière que, quel que soit votre parti, vous en aurez bien du tourment. Hum ! J'ai

discouru sans suite à en presque perdre la voix ! Bien, dit-il en tendant à Ebenezer le document qu'il n'avait cessé de manier comme un jouet durant tout son récit. Lisez ceci pendant que je retrouve mon souffle. »

Ebenezer prit le papier, fort intrigué, et lut, entre autres choses :

« Andrew Cooke, de la paroisse de St. Giles-in-the-Fields, comté de Middlesex, Gentilhomme, déclare ceci ma dernière volonté et Testament ainsi qu'il suit [...]. Premièrement je lègue à mon fils Ebenezer Cooke et à ma fille Anna Cooke tout Droit et Titre sur [...] ma Terre du nom de Cookes Poynt près l'embouchure de la très-grande Choptank, comté de Dorchester, Maryland [...] à partager également... »

« Vois-tu bien ça, mon garçon ? lui demanda Andrew. L'entends-tu, maraud ? C'est Cooke's Point ; c'est mon très cher Malden, où vous vîtes tous deux le jour et où votre mère repose encore ! Il y a la maison, et la demeure de Plumtree Street, mais c'est à Cooke's Point qu'est resté mon cœur ; Malden est ma bien-aimée, je l'ai bâtie sur le désert. C'est là ton legs, Eben, ton héritage ; c'est ta propre part du grand et vaste monde qu'il te faudra cultiver et féconder – un fort noble legs, ma foi ! “*À partager également*”, mais le gouvernement d'un domaine est un travail d'homme, et non point de femme. Voilà pourquoi je t'ai conçu, élevé, et instruit, et pour cela tu dois travailler et te contraindre, maudit garçon, afin que d'en être digne, et ne plus balancer ainsi qu'un marmouset ! »

Ebenezer rougit :

« Je reconnais avoir été négligent, et je n'ai rien à dire pour ma défense, hors que ce n'est point l'abattement qui a été cause de ma déroute à Cambridge, mais une molle inconduite. Plût à Dieu que j'eus près de moi le cher Henry Burlingame pour me diriger et m'aiguillonner !

– Burlingame ! s'écria Andrew. Fi ! Il n'a pas plus que toi approché du baccalauréat. Non, c'est ton cher fripon de Burlingame qui a causé ta perte, il me semble, en ne t'enseignant point la manière de travailler. » Il agita son testament. « Crois-tu que ton Burlingame aura jamais un Malden à léguer ? La peste soit de ce coquin ! Ne prononce plus son nom devant moi, je te prie, ou je mourrai d'une attaque !

– Je suis navré », dit Ebenezer, qui avait prononcé le nom de Burlingame dans le dessein d'observer la réaction de son père : il conclut alors qu'il serait imprudent de donner le détail de son séjour à Londres. « Je ne sais la manière de vous montrer combien votre magnanimité me rend honteux de mon échec. Renvoyez-moi à Cambridge, si tel est votre volonté, et je jure sous la foi du serment que je ne ferai pas deux fois mes erreurs passées. »

Andrew s'empourpra :

« Au diable Cambridge ! Le Maryland sera ton Cambridge ; et un champ de tabac, ton étude ! Et pour le diplôme, si tu t'appliques, peut-être pourras-tu encadrer une lettre de change de dix mille livres d'Oronoco !

– Est-ce à dire que vous m'envoyez au Maryland ? demanda Ebenezer d'un ton inquiet.

– Oui, afin que de travailler la terre qui t'engendra, mais tu n'es en aucune manière prêt pour cela ; je crains que l'université t'ait si corrompu et si débilité que tu n'aies ni la force de régler un domaine ni les reins assez solides pour le cultiver. L'affaire va être difficile que de te purger de ce Burlingame et du collège, mais *un homme doit marcher avant que de courir*. Ce qu'il te faut, c'est un honnête apprentissage : je parle de t'envoyer sur l'heure à Londres, pour être le commis du marchand Peter Paggen. Étudie les tenants et les aboutissants du marché des plantations, ainsi que je l'ai fait – et mon père avant moi –, et je t'assure que cela te sera plus utile que tout ce tu as entendu à Cambridge, quand l'heure sera venue pour toi de prendre ta place à Malden ! »

Cet avenir n'était point celui qu'aurait choisi Ebenezer pour lui-même – mais il n'en aurait de vrai choisi aucun. En outre, quand il y songeait, il n'était pas insensible à un attrait certain dans la vie de planteur telle qu'il se l'imaginait : il se voyait inspecter les travaux des champs du haut de son cheval favori ; fumer le tabac qui faisait sa fortune ; boire l'alcool de coing ou de poire de sa propre distillerie avec quelques élégants compagnons ; flâner les soirs oiseux sur la galerie de son manoir, en observant les canards sur le fleuve, et composer peut-être d'occasion quelques vers dignes et heureux. Il n'était, hélas, pas insensible à l'attrait d'aucune sorte de vie. Et, à cette heure, l'idée de retourner à Londres avec la conscience apaisée lui était agréable.

Aussi dit-il, sans enthousiasme mais non point tristement :

« Comme il vous plaira, père. Je tâcherai de bien faire.

– Eh bien, grâce soit rendue au ciel pour cela, déclara Andrew en s'efforçant de sourire. “Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus !” Laisse-moi à présent, avant que je ne m'effondre d'épuisement. »

Andrew se recoucha dedans son lit, tourna son visage vers le mur, et ne dit plus mot.

5. SECOND SÉJOUR À LONDRES D'EBENEZER, LEQUEL NE SE PORTE PAS À MERVEILLE

À cause de la grande inquiétude de la nation à cette époque, occasionnée par la querelle entre Jacques II et Guillaume d'Orange, Ebenezer, sur les conseils de son père, ne retourna pas à Londres avant l'hiver 1688, dans l'espace duquel Guillaume et Mary furent fixés sûrement sur le trône d'Angleterre. L'année d'oisiveté à St. Giles fut peut-être, encore

qu'il ne pût en façon quelconque se le figurer, ce qu'il connut de plus prochain du bonheur. Il n'avait rien à faire hormis que de lire, battre la campagne ou les alentours de Londres, et s'entretenir longuement avec sa sœur. Quoiqu'il ne pût envisager son avenir avec enthousiasme, du moins n'avait-il pas à souffrir la responsabilité de l'avoir lui-même arrêté. Durant le printemps et l'hiver, quand le climat devint plaisant, il se trouva si inquiet qu'il ne pût plus lire. Il se sentait prêt d'éclater sous la presse de forces étrangères. Souvent il demeurait assis toute une matinée dans l'ombre d'un poirier derrière la maison, jouant des airs sur la flûte alto, dont Burlingame lui avait enseigné les secrets. Il n'avait cure d'aucun divertissement ; il ne désirait voir quiconque, hormis Anna. La brise, chargée de soleil et du parfum des trèfles, le rendait versatile. Plusieurs fois il se trouva en une telle émotion qu'il craignît de défaillir s'il ne parvenait pas à s'en soulager. Mais toutefois qu'il essayait à coucher des vers, il ne pouvait commencer : sa fantaisie refusait d'obéir à son génie. Il passa ces doux mois dans une façon d'inquiète frénésie qui, quoique plus contrariante qu'agréable, lui laissait à la brune un goût sucré dans la bouche. Les soirs, souventesfois, il observait la course des météorites dans le ciel jusqu'à ce qu'il soit pris d'étourdissement.

Et quoique qu'il ne pût se le faire réflexion à l'époque, ces mois d'oisiveté lui étaient occasion de ce qui devait être sa dernière et véritable communion avec sa sœur avant de nombreuses années. Cependant, cela demeurait en grande partie inarticulé ; quelque part ils avaient perdu le génie de s'entretenir privément. Des choses assurément les plus importantes à chacun, ils ne se parlaient pas – l'échec d'Ebenezer à Cambridge et son imminent départ ; les liens douteux d'Anna avec Burlingame et son présent désintérêt et éloignement de tout amant. Mais ils marchaient ensemble longuement, et par une chaude matinée d'août, alors qu'ils étaient assis sous un sycomore près d'un petit cours d'eau qui traversait le domaine, Anna lui serra le bras droit, pressa son front contre le sien, et pleura durant plusieurs minutes. Ebenezer la conforta du mieux qu'il put sans lui demander la raison de ses larmes : il supposa qu'il y avait là quelque sentiment au fait de leur maturité qui la navrait. À cette époque, la vingt-deuxième année de leur existence, Anna paraissait quelque peu plus âgée que son frère.

Andrew, maintenant que les affaires de son fils semblaient assurées, recouvrit peu à peu ses forces, et se trouva à l'automne apparemment en fort bonne santé, encore que pour le restant de ses jours il parut plus vieux que ses ans. Au début du mois de novembre il déclara que la situation politique était assez solide pour permettre le départ de son fils ; une semaine plus tard Ebenezer fit ses adieux à la maison et prit le chemin de Londres.

La première chose qu'il fit, après s'être trouvé un logement dans une pension de Pudding Lane, fut de se rendre à l'adresse de Burlingame,

afin que de savoir comment se portait son vieil ami. Mais à son étonnement il trouva les lieux occupés par de nouveaux locataires – un drapier et sa famille – et aucun des voisins n'avait connaissance du domicile de Henry. Ce soir-là, quand il eut mis de l'ordre dans ses affaires, il s'en alla chez Locket, dans l'espoir de trouver, sinon Burlingame lui-même, du moins quelqu'un de leurs connaissances communes qui puisse avoir eu avis de lui.

Il rencontra trois des compagnons auxquels Burlingame l'avait présenté. L'un était Ben Oliver, un fameux et gras poète aux yeux porcins et au cheveu noir et bouclé, un parfait débauché, que d'aucuns disaient juif. Un autre était Tom Trent, un garçon pâle et de petite taille, de Christ's College, poète également : il avait été préparé pour le ministère, mais avait si détesté cette vue qu'il avait attrapé la vérole auprès une bonne amie qu'il gardait dans ses appartements par façon de mépris pour sa vocation, et enfin avait été renvoyé après avoir répandu la contagion à son précepteur et du moins deux professeurs qui l'affectionnaient. Depuis lors il s'était pris d'un vif intérêt pour la religion : il n'aimait aucun poète hormis Dante et Milton, faisait montre d'un apparent célibat, et quand il avait bu, avait coutume de clamer à la compagnie des versets des Écritures de sa fameuse voix de basse. Le troisième, Dick Merriweather, était d'une humeur pessimiste, songeait toujours au suicide, et n'écrivait que des élégies au fait de son propre trépas. Quelle que fût la diversité de leurs tempéraments, les trois hommes habitaient la même maison et on les pouvait toujours trouver ensemble.

« Mon Dieu, c'est Eben Cooke, l'écolier ! cria Ben en le voyant. Viens donc boire avec nous, l'ami, et dis-nous tout !

– Nous te croyions mort », dit Dick.

Tom Trent ne dit mot : il était insensible aux saluts et aux adieux.

Ebenezer leur rendit leurs bonjours, but un verre avec eux et, après avoir dit la cause de son retour à Londres, les enquit de Burlingame.

« Nous ne l'avons vu d'une année, lui dit Ben. Il nous a quittés peu après ton départ, et j'aurais cru que vous prépariez quelque manigance.

– Je me souviens avoir entendu qu'il était retourné en mer, dit Dick Merriweather. Possible qu'il est au fond des océans à cette heure, ou qu'il nage dans l'estomac d'une baleine.

– Attends, dit Ben. Maintenant que j'y songe, n'est-ce point toi, Tom, qui m'a dit qu'il était retourné à Trinity College, afin que d'obtenir son baccalauréat ?

– C'est ce que j'ai appris de Joan Toast, laquelle le tenait de Henry la nuit d'avant qu'il parte, dit Tom d'un ton indifférent. J'avoue ne prêter que peu d'attention à ce qu'on dit des allées et venues, et il n'est pas impossible que je l'aie mal entendu.

– Qui est donc cette Joan Toast, je vous prie, et où la pourrais-je trouver ? demanda Ebenezer.

– Pas besoin n'est de la chercher ! s'éclata de rire Ben, c'est une putain du coin, et tu pourras bientôt lui demander ce qu'il te plaît, quand elle viendra chercher un compagnon de lit. »

Ebenezer attendit que la fille vienne, et apprit seulement que Burlingame avait dit son dessein de butiner les bibliothèques de Cambridge durant une quinzaine de jours (la raison de cela elle ignorait), et aucune quête alentour le cabaret n'apporta de lumière sur ses desseins ou sur le lieu où il se pouvait demeurer. Durant la semaine qui suivit, Ebenezer prit toute occasion de demander après son ami, mais quand il y eut fort apparence qu'il ne trouverait de piste, il se résolut par force d'abandonner ses recherches, écrivit à Anna un billet où il l'instruisait des nouvelles, et pendant les mois et les années qui suivirent en vint presque à oublier l'existence de Henry – encore qu'il ressentait cruellement son absence toutefois que son nom était mentionné.

Entretiens il se présenta à l'établissement du marchand Peter Paggen et, lui ayant montré les lettres de son père, il se retrouva à faire des comptes avec les plus jeunes courtauds, dans une vaste pièce meublée de nombreux petits bureaux. Il était convenu que s'il s'appliquait avec diligence et donnait quelque épreuve de talent dans son travail, il serait promu au terme d'une semaine à un emploi duquel il pourrait observer plus avantageusement les principes du marché des colonies (M. Paggen faisait de nombreux commerces avec le Maryland et la Virginie). Malheureusement, cette élévation ne lui fut jamais accordée. De vrai, quand bien il y mettait toute son application, Ebenezer ne pouvait s'arrêter longtemps aux comptes. Il commençait d'additionner une colonne de chiffres du tout privé de sens et concevait cinq minutes plus tard qu'il n'avait fait qu'observer une loupe sur le cou du garçon qui était devant lui, ou répéter dans son esprit une conversation réelle ou imaginaire entre lui et Burlingame, ou dessiner des méandres sur un morceau de papier. À cause même de cela, encore qu'il n'eût en façon quelconque le tempérament tumultueux, sa capricieuse fantaisie fit qu'il se trouva plus d'une fois chargé d'inconséquence : un jour, par exemple, à peine conscient de ce qu'il devait faire, il s'engagea tout entier à un jeu avec une petite fourmi noire qui s'était aventurée sur sa page. La règle du jeu, à laquelle il conféra l'inflexibilité des lois de la Nature, était que toutefois que la fourmi venait à passer à son insu sur un trois ou un neuf, Ebenezer devait fermer les yeux et taper trois fois sur la page, promptement et au hasard, avec la pointe de sa plume. Quoique son rang de *Deus Civi Natura* excluât la clémence, ses sentiments penchaient indubitablement pour la fourmi : dans un effort qui lui tirait la sueur du front, il tâchait en penser de diriger l'infortunée créature à l'écart des chiffres dangereux ; il ouvrait les yeux après chaque série de coups, ayant quasi peur de regarder la page. Le jeu était profondément excitant. Au terme de dix ou quinze minutes, la fourmi eut la mauvaise heure d'être touchée par une goutte d'encre, à moins d'un

demi-pouce du neuf qui avait été cause du bombardement : battant l'air à l'aveuglette, elle laissa une fine trace d'encre jusqu'au neuf, et cette fois, après avoir été encadrée par les deux premiers coups, elle fut frappée par le troisième. Ebenezer baissa les yeux et la vit qui gisait, recroquevillée et agonisante, dans la boucle du chiffre. Des larmes de compassion, modérées par une grande intelligence et acceptation de l'entièreté de la vie et des décrets invariables de l'univers, jaillirent de ses yeux ; ses parties privées se roidirent. Enfin elle expira son dernier souffle. Ayant soudain repris ses esprits, Ebenezer regarda autour de lui afin que de savoir si on l'avait remarqué : tous alors de s'éclater de rire, car tous avaient été témoins du jeu. De ce jour ils regardèrent Ebenezer comme plus ou moins fou plutôt que simplement bizarre ; heureusement pour Ebenezer, ils le croyaient entretenir quelques liens singuliers avec leur maître M. Paggen, et conséquemment ne firent guère cas de l'incident, hormis entre eux.

Mais il serait injuste que de faire accroire qu'Ebenezer était du tout garant de son mécompte. Durant la première année, il réussit quelquefois en son travail, avec satisfaction et même avec mérite, l'espace de plusieurs semaines, et néanmoins il ne fut jamais question de l'élever à l'emploi qu'on lui avait promis. Une fois seulement il prit assez courage pour s'en enquer : M. Paggen lui fit une vaine réponse, laquelle il accepta promptement, afin que d'achever l'entrevue, et n'en parla plus jamais. En vérité, hormis quelques rares remords de conscience, Ebenezer était fort content de languir parmi les jeunes clercs : il avait appris son emploi et était effrayé par la perspective d'en apprendre un autre. Qui plus est, il trouvait la cité propre à sa langueur ; ses heures libres, il les passait avec ses amis dans les cabarets, les tavernes et les théâtres. Il consacrait de fois à autre un dimanche à sa tâche, mais sans grand succès. Et il en vint à oublier du tout ce qu'il avait charge de faire à Londres.

Ce fut une curieuse époque de sa vie. Encore qu'elle ne fût actuellement cause de contentement, la routine n'était point en façon quelconque déplaisante, et Ebenezer s'abandonnait à son flot ainsi qu'un dormeur agité dans l'onde chaleureuse des rêves. Souvent, à la manière d'un caméléon, il était l'image même de son état : si ses compagnons faisaient montre de la petitesse de leurs conditions, il déclarait, dans un élan de camaraderie : « Que le vieil Andy découvre *ma* condition, et me voilà parti pour le Maryland, messieurs, et sans délai ! » D'autres fois il agissait de manière à se distinguer d'eux, et soupirait alors après la saine vie des colonies. D'autres fois encore, il restait assis ainsi qu'une cigogne empaillée toute l'après-midi sans dire mot. Un jour outrecuidant, un jour timide ; un jour intrépide, un jour poltron ; tantôt le pimpant courtisan, tantôt le poète hagard – et quelle que fût alors la teinture qui le colorât, il regardait tout éperdu le restant du spectre. Qu'est le rouge au fait d'un arc-en-ciel ?

Tout cela afin de dire, si l'on veut, que si *être* c'est être en essence le vendredi ce qu'on était le jeudi, eh bien, cet Ebenezer Cooke n'était

aucun jour de la semaine. Pour Andrew, il avait dû être bien peu curieux de la vie de son fils à Londres, ou possible croyait-il que *Une bonne poste vaut une longue attente*. La bonasse ne dura pas un an mais cinq ou six ans, ou du moins jusqu'au mois de mars 1694 – époque à laquelle, un funeste pari ayant mis fin à cet état, notre histoire commence.

6. LE PARI DE CONSÉQUENCE ENTRE EBENEZER ET BEN OLIVER, ET SON SINGULIER DÉNOUEMENT

Il y avait parmi la compagnie d'Ebenezer un entremetteur, la mine effilée, le cheveu rouge, le visage taché de rousseurs, un natif de Dublin nommé John McEvoy, âgé de vingt et un ans et dépourvu d'instruction, aussi haut en industrie et en ingéniosité que petit pour la fortune et la condition, qui passait ses jours au lit, ses soirées à s'entremettre pour ses compagnons d'élection, et la plupart de ses nuits à composer des airs pour le luth et la flûte, et qui parmi les choses de ce monde que les hommes ont considérées n'en goûtait pas plus que trois : sa maîtresse Joan Toast (laquelle, aussi bien que putain, était son amour et ensemble son gagne-pain), sa musique, et son indépendance. Joan n'était pas une paillasse de corps à une couronne, mais une fille à deux guinées, qui valait bien l'or qu'on lui donnait, ainsi que tout un chacun des jeunes hommes le savait hormis Ebenezer ; elle aimait son John encore qu'il fût son maquereau, et lui à la pareille sincèrement encore qu'elle fût sa putain – car nul homme n'était *seulement* un maquereau, ni nulle femme simplement une putain. De vrai, ils avaient tous deux la façon d'un couple fidèle, et ensemble jaloux.

Toute d'esprit, de fantaisie, les yeux beaux et marron, la taille délicate, le sein généreux, et la peau bien faite (encore qu'en vérité le pore en fût grossier, et le grain fort lâche, et pour les dents qu'aucune soit parfaite), cette Joan Toast était la nuit à celui qui lui payait deux guinées, et en usait avec elle aussi vilement qu'il lui plaisait, et elle lui en donnait pour son or et même plus, car elle prenait plaisir à son emploi, comme si elle était l'acheteur et lui le vendeur ; mais le matin elle était tout en froideur et s'en retournait auprès son Johnny McEvoy, et si son chaland de la nuit osait à son endroit ne fût-ce qu'une œillade au milieu du jour, c'en était fini pour *lui* de Joan Toast, tout prix qu'il lui offrît.

De vrai, Ebenezer l'avait observée depuis quelques années, cependant qu'elle et ses compagnons s'adonnaient à ce vil commerce, et avait appris, en suite des entretiens dans le cabaret, quantité de détails rapportés à son endroit, lesquels son train particulier le gardait de connaître de première main. Quand, dans un élan viril, il lui arrivait de penser à elle, c'était ainsi

qu'à une simple catin, laquelle, si d'aventure un jour il se trouvait assez ferme, il aurait plaisir à louer afin qu'elle l'initiât enfin aux mystères de son sexe. Car il se trouvait qu'Ebenezer, encore qu'il eût presque trente ans, était encore vierge, et cela pour la raison, expliquée dans les chapitres précédents, qu'il n'était du tout aucune personne : il pouvait imaginer toutes sortes d'hommes posséder une femme – l'audacieux aussi bien que le timoré, le vert-galant et le vieux débauché – et débiter en penser tous les discours propres à chacun dans quelques circonstances diverses que ce soit. Mais parce qu'il ne se sentait pas plus l'un de ceux-ci qu'un autre et qu'il les admirait tous, quand l'occasion se présentait d'elle-même il ne pouvait en quelconque façon se déterminer de jouer un rôle parmi tous ceux qu'il savait, et finissait toujours soit par renoncer à la bonne fortune, ou, ce qui était le plus souvent le cas, par se dérober malproprement et confusément, et même fort impertinemment. Généralement, donc, les femmes ne l'envisaient pas deux fois, non parce qu'il était laid – il avait bien fait réflexion que souventesfois les plus grands séducteurs avaient des têtes de chèvre et des manières de lézard – mais parce que, dès lors qu'une femme avait apprécié sa taille dégingandée, il ne lui restait plus rien à remarquer.

Il aurait pu, en vérité, aller vierge à la tombe – car il est des instances desquelles on se peut garder d'une manière sinon d'une autre, et cette même main qui couchait ses strophes ne se dissipait point en galanteries – mais en cette nuit de mars 1694, il fut remarqué par Joan Toast de la sorte que voici : les galants étaient assis en cercle chez Locket, ainsi qu'ils avaient coutume, buvant du vin, s'entretenant, et faisant vanité de leurs conquêtes, à l'endroit de la muse et ensemble de moindres créatures. Il y avait là Dick Merriweather, Tom Trent, et Ben Oliver, lequel était déjà fort enfumé, Johnny McEvoy et Joan Toast en quête d'un chaland, et Ebenezer *incommunicado*.

« Mon Dieu, soupira Dick à la faveur d'un silence, ce serait un fort honnête monde quand les richesses suivraient le bel esprit, car il n'est point de meilleur leurre que l'or pour cajoler le bouchon, et nous autres poètes serions alors de redoutables chasseurs !

– Point ne serait besoin d'or, repartit Ben, quand Dieu aurait donné aux femmes la moitié d'un regard pour leurs intérêts. De quoi est fait ton vert-galant, sinon de feu et de fantaisie ? Et pour qui sont, sinon pour nous les poètes, ces fonds de feu et de fantaisie ? De là il est clair que de tous les hommes le poète est le galant le plus désirable : si sa maîtresse a la beauté, lui n'en aura l'œil que plus réjoui ; si elle ne l'a pas, lui a l'imagination qui le mieux dissimulera ce défaut. Si elle lui déplâit, et qu'il la bannit sur l'heure, du moins a-t-elle eu une fois ce que femme peut avoir de mieux ; si elle lui plaît, possible éternisera-t-il sa beauté par quelques vers, là où ni l'âge ni la vérole ne la pourront gêner. Et puis donc que les poètes doivent, sous ces aspects, être plus désirés que d'autres sortes d'hommes, à la pareille le meilleur poète se trouvera être le meilleur

galant ; quand la femme regarderait sagement ses intérêts, elle ferait de sa quête l'emploi de son âge, et, dès là qu'elle le trouverait, coucherait ses faveurs en tremblant dessus ses genoux – que dis-je, dessus son pupitre ! – et le prierait qu'il la veuille tendrement considérer !

– Or ça ! dit Dick à Joan Toast. Ben parle vrai, et c'est toi qui me devras payer deux guinées cette nuit ! Pardi, s'il n'y avait que je suis pauvre comme un rat cette semaine et n'ai que peu à vivre, tu n'achèterais pas l'immortalité à si vil prix ! Pour moi, il faut saisir l'offre sur-le-champ, car un poète ne saurait longtemps souffrir ce monde. »

À cela Joan Toast leur répliqua sans chaleur :

« Peuh ! Quand quiconque d'entre vous rimerait aussi lestement qu'il le dit, et besognerait aussi bien qu'il s'en vante, ma foi, vos vers seraient sur toutes les lèvres de Londres, et vos engins dans tous les lits ! Mais *payer de mensonges n'est pas payer* : je ne flatterai ni vos oreilles ni vos braies, hormis celles de mon tendre John, qui ne fait pas grandes fanfares de peu de choses, mais ménage ses mots pour ses mélodies et sa force pour le lit.

– Bravo ! applaudit Ben. Bien tourné !

– Mais mal à propos, ajouta John McEvoy d'une mine refrognée à l'endroit de Joan. Garde bien que de laisser de tels sentiments se mettre entre toi et les deux guinées de cette nuit, mon bouchon, ou ton cher John n'aura plus ni force ni chansons, mais seulement un ventre vide à coucher auprès toi le lendemain.

– Dieu du ciel ! repartit Ben froidement. Si dame Joan raisonne justement, il y a parmi nous quelqu'un qui plus que toi mérite ses faveurs, McEvoy, car si tu dis un mot quand nous en disons deux, tu en dis bien dix quand il n'en dit qu'un : je parle de cet Ebenezer, qui pour son défaut de paroles devrait être sacré maître-poète et grand-galant de tous les cabarets – John Milton et don Juan Tenorio dans un même corps !

– Je le crois fort, dit Joan, qui, étant de hasard assise à côté d'Ebenezer, lui donna une petite tape sur la main.

– Quoi qu'il en soit, dit en souriant McEvoy, n'ayant jamais entendu un vers de sa façon, je n'ai nulle épreuve qu'il ne soit point poète.

– Et moi non plus qu'il ne soit point l'autre, ajouta Joan avec esprit, et c'est là plus de louanges que je n'en pourrais faire à vous tous. » Là-dessus elle rougit un peu et ajouta : « Je dois avouer que j'ai entendu dire qu'il faut épouser le gras mais prendre le maigre, et si vos gras compères sont souvent de fort gaillards époux, votre efflanqué se trouve, lui, effilé de partout et alerte au lit. Néanmoins, je n'ai point témoignage de la chose.

– Eh bien, par Dieu, tu l'auras ! s'écria Ben Oliver, car l'étendue n'est pas dans la seule longueur. Quand l'affaire qui nous touche est l'instrument de l'amour, de grâce donne du poids à l'importance du diamètre, car le diamètre est ce qui donne du poids à l'instrument de l'amour – qu'il nous touche ou soit notre affaire, selon l'importance ! Allons, friponne, je

resterai fidèle à ma graisse, ainsi qu'elle me l'a été. *Un coq bien en pâte est la coqueluche des poules*, comme on dit : il les plume à sa guise !

– L'affaire est de trop de poids pour qu'on la laisse en suspens, déclara McEvoy. Qu'en penses-tu, Tom ?

– Je ne suis point fêru des choses de la chair, dit Tom, mais j'ai souvent observé que les femmes, comme les hommes, ont le plus de goût pour les choses interdites, et ne prisent rien tant que la conquête d'un prêtre ou d'un saint. J'ai opinion, qui plus est, qu'elles ne trouvent leur trophée que plus doux, attendu que s'il leur donne au début de la peine, il est ensuite frais et puissant ainsi que de l'eau-de-vie, ayant été longtemps en bouteille et bouché.

– Dick ?

– Je n'entends rien à tout cela, dit Merriweather. Ce n'est point le poids d'un homme mais sa condition qui fait de lui un galant. Le plus doux des galants est, ce me semble, l'homme parvenu au terme de sa carrière, qui par l'acte d'amour prendrait congé du monde, et profiterait de l'extrême ardeur pour s'en aller dans l'autre.

– Bien, dit McEvoy, vous êtes fort faciles à faire les difficiles. Voilà ce que je vous propose : que chacun cette nuit y aille de sa pointe, si je puis dire, et laissons Joan prendre huit guinées à celui qu'elle jugera le perdant. Ainsi le gagnant gagne la gloire pour lui et ses semblables, et une bordée en sus ; les perdants ont droit également à une bordée – que dis-je, une double bordée ! – et ma bonne femme et moi auront des côtellettes en lieu de tripes. Tope là ?

– Pas moi, dit Tom. C'est bien là un triste divertissement que celui qui fait du galant un négrier avant que de le changer en légume.

– Ni moi non plus, dit Dick, car quand j'aurais huit guinées je me paierais trois braves catins et une bouteille de madère et me débaucherais dans l'excès avant d'expirer mon dernier souffle.

– Parbleu, pour moi je suis d'accord, dit Ben, et du fond du cœur, car ta Joan n'a point goûté le vieux Ben depuis deux mois.

– Et plus ne le goûterai, jura Joan gaiement, car vous n'êtes, monsieur, qu'un vieux putois ranci. Vos derniers exploits resteront les vôtres, car pour moi j'en suis sortie toute meurtrie ainsi qu'une chienne épagneule montée par un sanglier, et j'ai eu grand besoin de linaments pour chasser mes douleurs et de bains chauds pour dissiper votre odeur. Pour ce qui est du pari, c'est à M. Cooke de se déterminer.

– Qu'il en soit ainsi, dit Ben en haussant les épaules, mais si j'avais su alors qu'on me jugerait sur cela, tu m'aurais trouvé plus taureau que sanglier, et aurais à cette heure un Minotaure en témoignage. Que dis-tu, Ebenezer ? »

Ebenezer avait suivi à l'abord la raillerie avec application et s'y serait peut-être joint, mais il n'avait trouvé dans ses effets surabondants aucun qui puisse servir. Mais, quand Joan Toast le toucha, la main qu'elle

toucha tressaillit comme si elle était galvanisée, et Ebenezer sentit aussitôt son âme s'élever en retour. Boyle n'avait-il pas montré, et Burlingame enseigné, que les attractions électriques surgissent du vide ? Eh bien, Boyle était démontré dans le poète vide : la coquine avait exercé quelque étrange attraction sur lui, et fait naître une étincelle dans le vide de sa complexion, laquelle l'avait sur-le-champ enflammé et étourdi.

Mais cet aiguillonnement avait-il confirmé notre homme dans son identité ? C'est tout le rebours : d'abord qu'il vit la direction que prenait la taquinerie et qu'il entendit McEvoy accoucher d'un pari, il n'en brûla et chancela que plus ; son esprit se jeta étourdiment à la fuite ainsi qu'un rat dans une course et ne put plus prendre part à la situation. Le sentiment tout excité, il pouvait sentir approcher le moment où tous les yeux se tourneraient vers lui et l'interrogeraient. Ce fut cette attente, et ensemble le frisson qu'avaient produit l'attouchement de Joan et l'urgence de trouver quel visage offrir au pari, qui le rendirent malade quand il entendit Ben déclarer : « Que dis-tu, Ebenezer ? », et ses deux yeux en virent dix qui attendaient sa réponse.

Que dire ? Que dire ? Son gosier tremblait sous cette foule d'alternatives ; mais en poussait-il une ainsi qu'un rot à basse pression, que le reste était aspiré en vents. Les regards se firent étonnés ; les sourires s'altérèrent. Ebenezer rougit, non d'embarras, mais sous une presse interne.

« Qu'y a-t-il, l'ami ? dit McEvoy.

– Parle donc ! dit Ben Oliver.

-- Seigneur ! Il va défaillir ! » dit Merriweather.

Un sourcil de Cooke s'agita. Un coin de sa bouche tressaillit. Il ferma et ouvrit ses mains et sa bouche, et se trouva prêt de rendre gorge, mais ce ne fut qu'un soulèvement trompeur, un vain travail : il n'en résulta rien. Il ouvrit grand la bouche et transpira.

« *Gah*, dit-il.

– Bon Dieu ! dit Tom Trent. Il est malade ! Ce sont les vapeurs ! Le pauvre a besoin d'un clystère !

– *Gah* », dit de nouveau Ebenezer, ensuite de quoi il se raidit, se tut, et ne bougea plus un seul muscle.

Sa conduite avait alors été remarquée par les autres patrons du cabaret, et les badauds s'étaient amassés autour de lui.

« Allez, mais crache donc ! dit un homme en faisant claquer ses doigts devant le visage d'Ebenezer.

– C'est le vin qui l'a enfumé », suggéra un plaisant, et il tordit le nez du poète, ce qui n'eut aucun effet. « Oui-da, ajouta-t-il, le pauvre garçon est tout confit. De vrai, c'est le sort qui nous attend tous !

– Comme il vous plaira, dit Ben Oliver en grimaçant. Je dis que nous avons là un cas patent de molle stupidité, et je déclare la victoire par défaut, et c'est tout pour ce point.

– Certes, mais qu'y profites-tu ? demanda Dick Merriweather.

— Quoi, sinon Joan Toast cette nuit ? s'éclata de rire Ben, en choquant trois guinées sur la table. Sur votre honneur de juge, John McEvoy, me refuserez-vous ? Tâtez mes pièces, l'ami : elles sonnent juste comme celles de tout un chacun, et en voilà trois. »

McEvoy leva les épaules et interrogea Joan du regard.

« Qu'il garde sa brioche pour ses cochons », lança-t-elle.

Elle se leva brusquement et, clignant de l'œil à la société, se jeta au cou d'Ebenezer et lui caressa la joue :

« Ah, mon bouchon, ma colombe, roucoula-t-elle. Me laisserez-vous à la merci de cette barrique de graisse ainsi qu'une pauvre perdrix ? Sauvez-moi, monsieur ! »

Mais Ebenezer ne s'animait ni ne s'émeuvait.

« Ce ne sont point les lardons qui t'attendent, dit Ben. C'est la broche elle-même !

— Ah ! Ah ! » s'écria Joan comme si elle était terrifiée et, grimant sur les genoux d'Ebenezer, elle cacha son visage dans son cou. « Je tremble et je frémis ! »

La compagnie poussa des cris de réjouissance. Joan attrapa une des larges oreilles d'Ebenezer dans chaque main et pressa bec à bec son visage contre le sien.

« Enlève-moi, l'implora-t-elle.

— À la broche ! cria un spectateur. Arrosez la friponne !

— Viens, dit Ben en lui faisant signe du doigt. Viens par ici, mon petit sucre.

— Puisque tu es un homme et un poète, Eben Cooke, se fâcha Joan en bondissant et en lui criant dans l'oreille, je te conjure que tu ripostes l'or de ce misérable, et qu'on en finisse pour ce point. Si tu ne parles pas franc et n'agis pas en homme, je suis à Ben, et que Dieu te damne ! »

Ebenezer jeta un bref regard et se leva aussitôt, battant des yeux comme s'il venait de s'éveiller. Ses traits se tordirent, il rougit et pâlit alternativement tout en ouvrant la bouche pour parler.

« Mon père m'a fait porter ce matin par messenger cinq guinées, dit-il d'une voix affaiblie.

— Quel sot tu es ! dit Merriweather. Elle n'en demande que trois, et quand tu aurais parlé plus tôt cela ne t'en aurait coûté que deux !

— En donneras-tu deux en sus, Ben ? demanda John McEvoy, qui avait observé la scène avec sérénité.

— Point d'affaire ! s'écria Joan. Est-ce là une foire aux chevaux, et suis-je la jument que montera le plus offrant ? » Elle se saisit avec ardeur du bras d'Ebenezer. « Riposte seulement les trois guinées de Ben, mon canard, et qu'on n'en parle plus. La nuit est presque finie, et je suis lasse de cette méchante raillerie. »

Ebenezer bâilla, béa et déplaça son poids.

« Je ne puis riposter ici, dit-il, car je n'ai dans ma bourse qu'une seule couronne. » Il regarda éperdument autour de lui. « L'argent est dans mes appartements, ajouta-t-il en vacillant, comme s'il allait s'évanouir. Viens avec moi et tu auras le tout.

– Eh bien, le garçon n'est pas sot, dit Tom Trent. Il connaît la chanson.

– Parbleu, un véritable Juif ! acquiesça Dick Merriweather.

– *Mieux vaut une perdrix dans son sac que deux dans les airs !* s'éclata de rire Ben Oliver, et il fit tinter ses trois guinées. Quelle mauvaise tromperie que de pousser d'honnêtes femmes vers la ruine ! Que dirait ton père, Ebenezer, s'il venait à l'apprendre ? Honte, honte !

– Ne fais pas attention à cette grande gueule », lui dit Joan.

Ebenezer chancela derechef, et plusieurs gens ricanèrent.

« Je te jure..., commença-t-il.

– Honte ! Honte ! » cria de nouveau Ben, agitant un gros doigt vers lui à la réjouissance de la compagnie.

Ebenezer essaya une nouvelle fois, mais ne put rien que lever sa main et la laisser tomber.

« Arrière ! avertit quelqu'un. Le voilà qui se raidit encore !

– Honte ! » gronda Ben.

Ebenezer roula des yeux vers Joan Toast l'espace d'une seconde, puis traversa vite la salle en titubant et sortit du cabaret.

7. LA CONVERSATION ENTRE EBENEZER ET LA PUTAIN JOAN TOAST, CONTENANT LE RÉCIT DU BONHOMME SANGSUE

À l'ordinaire, ensuite d'une telle bévue, Ebenezer se serait retiré dans sa chambre durant quelques heures d'immobile réflexion. Il avait de coutume (car ces roideurs chez Locket n'étaient en rien nouvelles pour lui), sitôt qu'il avait repris ses esprits, de s'asseoir à son pupitre, un miroir à la main, et de s'envisager la face, laquelle ne connaissait le repos que dans ces instants. Mais cette fois, quoiqu'il eût actuellement pris son miroir, la face qu'il vit n'était en façon quelconque vide d'expressions : tout au contraire, là où il aurait compté de voir un visage pâle comme celui d'une chouette, il vit un tumulte pareil à des hirondelles autour d'une cheminée ; quand une autre fois il n'aurait entendu dedans sa tête qu'un bruissement cosmique, comme si son crâne était une coquille échouée, le voilà qui suait, s'empourpait, et rêvait quarante lambeaux de rêves. Il examina les oreilles que Joan Toast avait touchées, comme pour en recouvrir la sensation, et quand en aucune façon il n'y put parvenir, il conçut à sa grande alarme que c'était son cœur qu'elle tenait à cette heure entre ses mains.

« Mon Dieu, dit-il à haute voix, que n'ai-je relevé le pari ! »

Le ton viril de sa voix le saisit. En outre, c'était la première fois qu'il se parlait à lui-même à haute voix, et il en fut quasi étonné.

« Quand j'aurai une nouvelle chance, déclara-t-il à lui-même, je ne balancerai pas deux fois ! Seigneur, dans quel bouillon ces yeux m'ont-ils jeté ! Dans quelle ardeur ces seins ! »

Il leva derechef le miroir, se composa une mine, et interrogea :

« Qui es-tu à présent, étranger ? Ah, ton sang est échauffé, je le vois – ton esprit alarmé ! Joan Toast tâterait d'un tout autre homme si elle était ici ! »

Il lui vint à l'idée de s'en retourner chez Locket pour la trouver, dans l'espoir qu'elle n'ait pas succombé aux poursuites de Ben Oliver. Mais il hésitait de rejoindre ses amis si peu après sa fuite, et d'autre part...

« La peste soit de mon innocence ! gronda-t-il en abattant son poing sur quelques feuilles blanches. Que sais-je de ces sortes de choses ? Prenons qu'elle me vienne voir. Diantre ! Et ensuite ? »

Et cependant c'est maintenant ou jamais, se fit-il réflexion. Cette Joan Toast voit en moi ce que ni moi ni aucune femme n'a vu auparavant : un homme comme tous les autres. Et elle est cause de ce change, car me suis-je jamais parlé à moi-même ? Me suis-je jamais senti aussi puissant ? Chez Locket, ou il me faudra mourir vierge !

Néanmoins il ne se leva pas, mais retomba plutôt dans d'obscurcs et impudiques rêveries où alternaient rescousse et gratitude ; naufrage, peste et communes survivances ; enlèvement, fuite, et violents assauts ; et, douceur suprême, gloire sublime et fortuites langueurs. Quand enfin il conçut qu'il ne s'en allait du tout chez Locket, il fut saisi d'aversion pour lui-même et retourna, dépité, à son miroir.

Il s'apaisa à la vue de son visage.

« Oh, l'étranger ! Ooo-ooo ! Hé, hi-ho-hi-ho ! Hou ! »

Il cligna et bâilla devant le miroir jusqu'à ce que ses yeux soient brillants de larmes, puis, épuisé, enfouit son visage entre ses longs bras. Il s'endormit sur-le-champ.

Quelque temps plus tard on frappa à la porte d'en bas, et, avant qu'Ebenezer ne soit assez éveillé pour se reconnaître, sa propre porte fut ouverte par son serviteur, Bertrand, lequel lui avait été commis peu de jours avant par son père. Ce Bertrand était un garçon d'une quarantaine d'années, au visage effilé, aux yeux farouches, au fait duquel Ebenezer ignorait presque tout, car Andrew l'avait engagé durant que le jeune homme était encore à Cambridge. Il avait apporté avec lui, en arrivant de St. Giles, le billet suivant, écrit par Andrew et scellé à la cire dans une enveloppe :

« Ebenezer,

Le porteur de ce billet a pour nom Bertrand Burton, il est mon valet depuis 1686, et il est à présent à toi, si tu le veux. C'est un garçon assez

diligent, encore qu'un peu présomptueux, et il te servira bien si tu sais le contenir dans sa condition. M^{me} Twigg et lui s'entendaient si mal que je devais soit le chasser soit me défaire de celle sans qui je ne puis guère gouverner ma maison. Mais considérant qu'il était sévère de le chasser incontinent, attendu que son unique faute est non point d'oublier son travail, mais de souvent oublier sa condition, je l'ai récompensé de mon service en l'attachant au tien. Je lui paierai ses gages du premier trimestre ; après quoi, s'il t'agréa, je veux croire que ton emploi chez Paggen y suffira. »

Quoique le salaire que lui versait Peter Paggen, lequel était en tout point le même qu'en 1688, suffit à peine à son propre entretien, Ebenezer avait néanmoins accepté Bertrand à son service, du moins pour l'espace de trois mois durant lequel il ne lui coûterait rien. La chance voulut que la chambre attenante à la sienne soit inoccupée à l'époque, et il s'était accordé avec l'aubergiste pour que Bertrand y puisse loger, l'ayant de la sorte à portée de voix.

Le serviteur entra dans sa chambre vêtu d'une chemise de nuit et d'un bonnet, et lui dit en clignant de l'œil :

« Une dame désire vous voir, Monsieur. » Et au grand étonnement d'Ebenezer il introduisit Joan Toast dans la pièce. « Permettez que je me retire », annonça-t-il en clignant derechef, et il les laissa avant qu'Ebenezer n'ait assez repris ses sens pour protester.

Il était cruellement embarrassé de se retrouver seul en sa compagnie, mais Joan, pas le moins du monde troublée, approcha de la table où il était encore assis, et le baisa légèrement sur la joue.

« Ne dis rien, lui commanda-t-elle en ôtant son chapeau. Je sais fort bien que je suis en retard, et je t'en demande pardon. »

Ebenezer demeura interdit, trop étonné pour parler. Joan avança à grands pas vers la fenêtre, tira les rideaux, et commença de se dévêtir.

« C'est ton ami Ben Oliver qu'il te faut blâmer, avec ses trois guinées, et ses quatre guinées, et ses cinq guinées, et ses grosses pattes prêtes de me saisir ! Mais il ne pouvait enchérir d'un shilling sur tes cinq guinées, ou ne le voulait point, et comme tu avais fait l'offre avant lui, me voilà débarrassée de cette brute et ma conscience est sauvée. »

Ebenezer la regarda, l'esprit enflammé.

« Viens ici, mon mignon, lui dit Joan, qui se tourna vers lui entièrement dévêtue. Mets tes guinées sur la table et couchons-nous. Vrai, la nuit est fraîche ! *Brrr* ! Allons, fais vite ! » Elle sauta sur le lit et se mit au chaud sous les couvertures, les tirant jusque sous son menton. « Viendras-tu ! dit-elle de nouveau, d'une voix plus ferme.

— Ah Dieu, je ne le puis ! » dit Ebenezer.

Sa mine était frénétique ; ses yeux, farouches.

« Tu ne *quoi* ? s'écria Joan en repoussant les couvertures et en s'asseyant, tout étonnée.

– Je ne puis vous payer, déclara Ebenezer.

– *Ne point me payer !* Quelle est cette malice dont je fais les frais, moi qui ai rebuté Ben Oliver et ses cinq guinées ? Allons, sors ton argent, maître Cooke, et ôte tes bragues, et ne me raille plus !

– Il n'y a là nulle raillerie, Joan Toast, dit Ebenezer. Je ne puis vous payer cinq guinées, ou quatre guinées, ou trois. Je ne puis vous payer un shilling. Non, pas même un liard.

– Quoi ! Serais-tu donc pauvre ? » Elle le saisit aux épaules. « Parbleu, mon monsieur, ouvre grand ces grands yeux de vache, que je puisse les arracher de leurs orbites ! Crois-tu rire à mes dépens ?

– Non, non, madame, s'écria Ebenezer en tombant à genoux devant elle. J'ai bien les cinq guinées, et même plus. Mais comment estimer l'inestimable ? Comment acheter le ciel avec du simple argent ? Ah, Joan Toast, ne me demandez pas de vous marchander de la sorte ! Fût-ce pour de l'or que la nymphe Thétis partagea la couche de Pelée, le père d'Achille. Croyez-vous que Vénus et Anchise accomplirent leurs desseins amoureux en considération de cinq guinées ? Non, chère Joan, un homme ne va pas rechercher au marché les faveurs d'une déesse !

– Laissons les putains des autres pays mener leur commerce comme il leur plaît, déclara Joan d'un ton plus calme. C'est cinq guinées pour cette nuit, et paye-moi avant que de tâter. Si cela te semble bon marché, réjouis-toi de l'affaire : pour moi, cela ne change rien. Dans quel état m'as-tu mise avec tes *pas même un liard* ! J'ai manqué te bondir dessus ! Allez, viens, et garde tes traits pour un sonnet galant demain matin.

– Ah, chère Joan, ne comprenez-vous donc pas ? dit Ebenezer, toujours à genoux. Je ne brigue point vos communes faveurs ainsi qu'un autre le ferait : je laisse ces débauches à de voraces fornicateurs comme Ben Oliver. Ce que je brigue en vous ne se peut acheter !

– Aha, dit en souriant Joan, il s'agit donc d'une affaire de goûts étrangers, n'est-ce pas ? Je ne l'aurais point deviné à ton honnête allure, mais ne va pas croire que la chose soit impossible. Je sais fort bien que *plus d'un chemin mène au bois*, et si cela ne cause ni grande ni durable douleur, eh bien, il ne s'agit pour moi que de prix. Dis-moi le nom de ce jeu, et je te dirai la somme.

– Joan, Joan, cessez de parler de la sorte ! s'écria Ebenezer en branlant la tête. Ne voyez-vous point comme mon cœur est déchiré ? Le passé est le passé ; je ne veux y songer, pas plus que je ne veux l'entendre de vos douces lèvres ! Chère amie, je vous jure à cette heure être vierge, et de même que je suis venu à vous pur et sans souillure, à la pareille êtes-vous venue dans mon esprit ; qu'importe ce qu'il est advenu avant, ne m'en dites rien. Non ! s'écria-t-il comme Joan ouvrait grand la bouche, non ! pas un mot sur tout cela, car ce qui est fait est fait. Joan Toast, je vous aime ! Ah, cela vous étonne ! Oui, le ciel m'est témoin que je vous aime, et c'est dans le dessein de vous le faire savoir que j'ai souhaité votre

présence. Ne m'entretenez plus de votre horrible commerce, car j'aime votre adorable corps d'une manière indicible, et l'esprit qu'il abrite si parfaitement, d'une manière inconcevable !

– Allons, monsieur Cooke, vous me jouez là un tour fort malplaisant, de vous prétendre vierge, dit Joan d'un ton douteux.

– Que Dieu m'en soit témoin, jura Ebenezer, je n'ai à cette nuit connu de femme charnellement, ni n'en ai jamais aimé aucune.

– Mais comment cela est-il ? demanda Joan. Pour moi, quand je n'étais encore qu'un brin de fille, âgée d'à peine quatorze années et encore impollue des bassesses du monde, je me souviens avoir plaint une fois à table d'avoir souffert un grand écoulement de sang, et interrogé vivement sur ce mal. Et avoir demandé qu'on aille aussitôt chercher des sangsues ! Tout le monde de s'éclater de rire et de faire d'obscures plaisanteries, mais aucun de m'en expliquer la cause. Puis mon jeune oncle Harold, qui était garçon, vint me voir secrètement, me baisa les lèvres, caressa mes cheveux, et me dit qu'il ne me fallait point d'ordinaires sangsues, malgré que je perdais déjà beaucoup de sang ; mais que, dès que cela cesserait, je devrais le venir voir en secret, car il gardait dans ses appartements une grande sangsue, telle que je n'en avais jamais connue, laquelle, par sa vertu particulière, me restaurerait par de douces introductions ce que j'avais perdu. Je crus sans disputer tout ce qu'il me dit, car il m'était fort attaché, plus un frère qu'un oncle à mon endroit, aussi ne dis-je rien à personne, mais aussitôt que le mal se fut dissipé, je m'en allai le visiter dans sa chambre ainsi qu'il me l'avait prescrit. “Où donc est le Bonhomme Sangsue ? l'interrogeai-je. – Il est tout disposé, me dit-il, mais il craint la lumière et n'accomplira son office que dans le noir. Dispose-toi, et j'appliquerai la sangsue là où elle doit l'être. – Fort bien, dis-je, mais vous devez me dire comment me disposer, Harold, car j'ignore tout des sangsues. – Dévêts-toi, me dit-il, et couche-toi sur le lit.”

« Je me mis donc toute nue devant ses yeux, pauvre âme simple que j'étais, et me couchai sur le lit ainsi qu'il me l'ordonnait – je n'étais alors qu'une maigre enfant, sans poil ni tétons – et il souffla la chandelle. “Ah, cher Harold ! criai-je. Venez vous allonger auprès de moi, je vous prie, car je redoute la morsure de la grande sangsue dans le noir !” Harold ne me répondit pas, mais me rejoignit aussitôt sur son lit. “Qu'est cela ? m'exclamai-je en sentant sa peau sur moi. Avez-vous dessein de recevoir vous aussi la sangsue ? Auriez-vous perdu du sang à la pareille ? – Non, dit-il en riant, mais c'est là la manière par laquelle ma sangsue doit être appliquée. Je l'ai préparée à ton endroit, chère enfant ; es-tu également prête de la recevoir ? – Non, cher Harold, dis-je, j'ai grand'peur ! Où me mordra-t-elle ? Me fera-t-elle mal ? – Elle te mordra là où elle le doit, dit Harold, et elle ne te fera mal qu'une simple minute, puis te réjouira bien assez. – Ah, bien, soupirai-je, finissons-en avec la douleur et hâtons-nous au plus vite vers le plaisir. Mais de grâce tenez ma main, ou je vais crier

quand la créature me mordra. – Tu ne crieras point, me dit alors Harold, car je te baiserais la bouche.”

« Et il m’embrassa aussitôt et baisa ma bouche que je gardais fermée, et, tandis que nous nous baisions, je sentis soudain la grande sangsue et sa cruelle morsure, et je n’étais plus fille ! Au début je pleurai, non point seulement à cause de la douleur dont il m’avait prévenue, mais à cause de l’inquiétude que j’avais eue d’apprendre la nature de la sangsue. Mais, ainsi qu’Harold m’en avait fait la promesse, la douleur bientôt disparut, et sa grande sangsue me mordit jusqu’environ le lever du soleil, heure à laquelle, quoique je ne fus en façon quelconque lasse de ses morsures, mon Harold n’avait plus de sangsue au moyen de laquelle me mordre, mais en lieu de cela un pauvre cafard ou quelque chétive fourmi, peu propre de la tâche, et qui décampa aux premières lueurs. C’est alors que je connus l’étrange vertu de cet animal : car, de même qu’en cas d’une morsure de puce, plus vous vous grattez et plus cela vous gratte, de même lors que cette créature m’eut mordue, je soupirai après de nouvelles morsures et demandai toujours après le pauvre Harold et sa sangsue, ainsi qu’un mangeur d’opium après son flacon. Et quoique depuis j’ai enduré la morsure de toutes sortes et tailles de sangsues – aucune étant aussi redoutable et vorace que celle de mon cher John –, le désir me tourmente encore si fort que je frémis à la pensée du Bonhomme Sangsue !

– Assez là-dessus, je vous en prie, la supplia Ebenezer. Je ne puis en entendre plus ! Comment ? Vous l’appeliez “Cher Oncle” et “Pauvre Harold” ! Ah, le fripon, le misérable, vous abuser de la sorte, vous qui l’aimiez et vous fiez en lui ! Le bougre était moins *sangsueux* que *licencieux*, en jetant votre jeune corps de vierge dans les bras de l’impudicité ! Qu’il soit maudit, lui et ses semblables !

– Tu dis cela avec délectation, repartit Joan en souriant, comme un qui agirait à la pareille, l’œil en feu et le cul en nage, s’il se pouvait trouver une faible enfant à ma façon. Non, Ebenezer, ne gronde pas le pauvre Harold, qui est depuis quelques années sous la terre à cause d’une fièvre attrapée après avoir trop ardemment foutu dans des chambres glaciales. Ma foi, il est dans la nature de la sangsue de mordre, et dans celle du mordu de chercher la morsure, et c’est un mystère et un étonnement pour moi – attendu qu’ils sont nombreux ceux qui goûtent la morsure et que même les plus excellentes ne peuvent contenter – comme la tienne s’est trouvée affamée, ainsi que tu le dis, ces trente années ! Quoi, es-tu quelque fieffé fainéant ? Ou possible es-tu de cette étrange sorte qui ne soupire qu’après ceux de son propre sexe ? J’avoue n’y rien entendre !

– Ni l’un ni l’autre, repartit Ebenezer. Je suis homme tant par l’esprit que par le corps, et mon innocence n’est pas du tout mon propre vœu. J’ai avant ce jour songé à la chose, mais pour moudre les graines de l’amour il faut un mortier aussi bien qu’un pilon ; nul homme ne danse

seul la danse moresque, et jusqu'à cette nuit nulle femme ne s'est jamais montrée gracieuse à mon endroit.

– Vraiment ! s'éclata de rire Joan. La brebis chasse-t-elle le béliet, ou la poule, le coq ? Le champ va-t-il à la charrue afin que d'être sillonné, ou le fourreau à l'épée afin que de rengainer ? C'est cul par-dessus tête que tu vois le monde !

– Je conviens de cela, soupira Ebenezer, mais je ne connais rien à l'art de la séduction, ni ne suis d'humeur patiente à l'apprendre.

– *Peuh !* Ce n'est point une bien grande affaire que de coucher avec une femme ! La plupart du temps, il suffit qu'un homme lui en fasse la demande, franchement et civilement.

– Comment cela peut-il être ? dit Ebenezer, tout étonné. Les femmes seraient donc si impudiques ?

– Non, dit Joan. Ne crois pas qu'il nous importe de forniquer à toute heure ainsi que le font les hommes – nous y trouvons souvent du plaisir, mais fort rarement de la passion. Néanmoins, quand les hommes soupirent après nous ainsi que des chiens après une chienne, et nous pressent d'oublier notre vertu et de nous laisser culbuter, et tout de même nous traitent de "putain" et de "bagace" si nous obéissons ; ou qu'ils nous enjoignent d'être fidèles à nos époux et ne perdent cependant aucune occasion de faire cocus leurs meilleurs amis ; ou qu'ils nous exhortent de défendre notre chasteté et cependant l'assaillent de tous côtés dans chaque ruelle, voiture ou salon ; ou qu'ils se lassent de nous si nous ne montrons nulle ardeur à la chose et cependant nous accusent d'être des pécheresses dans l'occasion contraire ; quand ils nous parlent de moralité un jour et nous violentent un autre ; quand ils nous recommandent la vertu cependant qu'ils nous poussent vers le vice, puis donc que tout n'est que contrariétés, nous autres les femmes sommes sans cesse extravagantes, défaits, et partagées entre ce qu'il nous faut faire et ce que nous voulons, et si cruellement confondues que nous ne savons jamais quoi penser de la chose et quelles bornes fixer une fois et puis l'autre ; de sorte que si un homme commence de nous flatter et de nous mignarder nous le repoussons aussitôt (quand il ne nous renverse pas et nous prend de vive force) ; et que s'il nous laisse en paix, nous nous trouvons si réjouies de ce répit que nous n'osons faire un seul mouvement ; mais qu'un homme nous approche en toute honnête amitié, et nous regarde ainsi que sa semblable et non point ainsi qu'une combinaison de seins et de fesses, d'un œil autre que celui d'un étalon, et qu'après quelque courtois entretien il nous propose poliment la chose, comme s'il s'agissait d'une partie de whist – si, dis-je, un homme apprenait de faire une telle requête d'une telle manière – eh bien son lit romprait sous la charge des femmes reconnaissantes, et il aurait les cheveux gris avant que d'être vieux ! Mais de vrai cela ne saurait être, conclut Joan, attendu que ce serait là accueillir une paire et non point prendre une esclave : ce n'est point le simple divertissement que

recherche l'homme, mais la *conquête* – sinon les coureurs de jupon seraient rares comme la peste et non point communs comme la vérole. Fais ta demande en termes courtois et polis, Ebenezer, comme si tu demandais une quelconque faveur à un bon ami, et ce que tu demandes te sera rarement refusé. Mais il te faut *demandeur*, sinon notre soulagement de n'être point harcelées sera si grand que nous t'ignorerons.

– Vraiment, confessa Ebenezer en branlant la tête, je n'avais point fait réflexion avant ce jour quel triste sort était celui des femmes. Quelles brutes que nous autres !

– Ah, soupira Joan, pour moi je n'en ai cure, hormis quand j'y songe de fois à autre : une putain gâte peu de son sommeil sur de si beaux points. Tant qu'un homme a de quoi me payer dans sa bourse, qu'il fleure plus doux qu'une fosse à tan, et me laisse en paix le matin venu, je ne lui dis pas non ni ne le rebute, lui et son marché. Et j'aime le chaste comme un enfant aime le chien nouvellement né, l'aidant à se dresser ou le faisant coucher et feindre le mort. Lève-toi, donc, et viens te coucher auprès moi, avant que tu n'attrapes la fièvre quarte à cause du froid ! Je vais t'enseigner plus d'un tour ! »

Là-dessus elle lui tendit les bras, et Ebenezer, la peau toute hérissée et transpirante du concours de son ardeur et de la froidure de mars qu'il avait endurée un quart d'heure à genoux, l'embrassa avec ferveur.

« Mon Dieu, est-il vrai ? s'écria-t-il. Quel étonnement que d'être soudainement en possession de ce que l'on a rêvé de temps immémorial ! Cher cœur, quel prodige ! Les mots me fuient ! Mes bras me manquent !

– Que ta bourse ne te manque pas, lui dit Joan, et pour le reste, laisse-le-moi.

– Mais que Dieu m'en soit témoin, je vous aime, Joan Toast ! gémit Ebenezer. Se peut-il que vous songiez encore à cette sordide bourse ?

– Donne-moi, je te prie, mes cinq guinées avant que de commencer, dit Joan, et aime-moi devant Dieu ou les hommes, cela m'est tout un.

– Vous me rendrez frénétique avec vos cinq guinées ! s'écria Ebenezer. Je vous aime comme jamais un homme n'a aimé une femme, je le jure, et je vous étranglerais, ou me laisserais étrangler, plutôt que de changer mon amour en vil maquereautage avec ces cinq maudites guinées ! Je serai votre esclave ; je parcourrai le vaste monde à vos côtés ; je me donnerai à vous corps et âme ; mais vous ne serez jamais ma putain tant qu'il me restera quelque souffle !

– Fort bien, j'entends ta fourberie ! s'écria Joan, les yeux étincelants. Tu crois me duper avec tes beaux traits et tout ce babil d'amour et de chasteté ! Je te dis de me payer, Eben Cooke, ou je te quitte sur-le-champ et pour toujours ; et nombreuses seront les heures où tu maudiras ton avarice, quand le bruit en parviendra à mon Johnny McEvoy !

– Je ne le puis, dit Ebenezer.

– Alors sache que je te méprise ainsi qu'un fripon et un sot ! dit Joan en sautant du lit et en se saisissant de ses vêtements.

– Et moi je sais que je vous aime ainsi que mon sauveur et mon inspiration ! repartit Ebenezer. Car jamais avant cette nuit n'ai-je été un homme, mais un pauvre sot et nigaud ; et jamais avant que de vous embrasser n'ai-je été un poète, mais un piètre fat et rimailleur ! Avec vous, Joan Toast, quels faits ne pourrais-je accomplir ! Quels vers ne pourrais-je écrire ! Non, quand bien vous me mépriseriez à tort et plus jamais ne me regarderiez, je vous aimerais malgré tout, et tirerais force et avantage de mon amour. Car il est si grand que même sans retour il me nourrira et m'inspirera ; mais quand Dieu permettrait que vous puissiez l'entendre, le recevoir et le retourner, eh bien, le monde résonnerait de vers comme il n'en a jamais connu, et notre amour serait un éternel exemplaire ! Rebutez-moi, Joan Toast, et je serai un excellent fou, un Don Quichotte ferrailant pour son ignorante Dulcinée ; mais je vous le promets : si vous avez assez de feu, de vie et d'esprit, aimez-moi franchement ainsi que je vous aime, et je m'en irai jouter de loyaux géants et les mettrai à bas ! Aimez-moi, et, je vous le jure : je deviendrai Poète Lauréat d'Angleterre !

– Il me semble plutôt que tu es bon pour Bedlam, repartit Joan en agrafant sa robe. Pour mon ignorance, je préférerais être sotte que friponne, et plus friponne que folle, et je crois de vrai que tu es les trois à la fois. Possible que je sois trop sotte pour entendre cette sublime passion que tu prétends si fort, mais j'ai assez d'esprit naturel pour connaître quand je suis dupée et raillée. Mon John apprendra tout cela.

– Ah Joan, Joan ! supplia Ebenezer. Seriez-vous donc vraiment indigne ? Car je vous le déclare solennellement : nul homme ne vous offrira jamais pareil amour.

– Offre-moi seulement ce que tu me dois, et je ne dirai pas un mot de tout cela à John : pour le reste de ton offre tu peux le remballer.

– Soit, soupira Ebenezer, encore transi, vous êtes donc indigne ! Qu'il en soit ainsi si cela doit être : je ne vous en aime pas moins pour cela, ou pour les tourments que je souffrirai en votre nom !

– Puisses-tu souffrir la vérole, maraud ! » repartit Joan, et là-dessus elle quitta la chambre.

Ebenezer ne remarqua qu'à peine son départ, tant il était occupé de son amour ; il arpenta fiévreusement sa chambre, les mains jointes dans le dos, méditant la profondeur et la force de son nouveau sentiment. *Me suis-je éveillé au monde après trente années de sommeil ? se demanda-t-il. Ou n'ai-je commencé de rêver qu'aujourd'hui ? Assurément jamais homme en s'éveillant n'a ressenti pareil étourdissement, ni connu dans ses rêves pareil élan vital ! À moi ! Un poème !*

Il courut à son pupitre, saisit sa plume, et coucha aisément le poème suivant :

*Priam devant Troie qui croule sous les flammes,
Andromaque éplorée devant son beau poupon,
Ulysse enfin rendu aux baisers de sa femme,
Brûlent moins que je brûle, Joan, à ton doux nom.*

*La froide Séléné adora Endymion,
La fille de Minos désira Hippolyte,
Lequel était garçon – aussi tous te prions :
De notre chasteté estime les mérites.*

*Vertu n'est ni un don jalousement gardé
– Nulle offrande jamais ne pourra l'égalier –,
Ni un précieux rubis à un trésor ravi :
C'est un bien nonpareil ainsi que l'est la vie.*

*Protégée, mon innocence ainsi me protège
De la vie, du temps, de la mort et de l'histoire ;
Sans elle c'en est fini de mon privilège :
Je dois apprendre à vivre, aussi bien qu'à déchoir !*

Sitôt qu'il eut achevé son poème il inscrivit en bas de la page « Ebenezer Cooke, Gent., Poète et Lauréat d'Angleterre », dans le seul dessein d'en apprécier le tour, et, le considérant, en fut ravi.

Il n'est plus maintenant qu'une question de temps, se réjouit-il. Vraiment, rare est le sage qui se connaît : quand je n'aurais point demeuré inébranlable devant Joan Toast, il y a grande chance que je n'aurais jamais découvert tout cela ! Aurais-je donc pris enfin un parti ? Non, car il n'y avait nul je pour ce faire ! C'est le parti qui m'a conçu, un fort noble parti que de priser mon amour plus que mon désir, et un noble parti témoigne d'un noble caractère. Qui suis-je ? Qui suis-je ? Chaste, monsieur ! Poète, monsieur ! Je suis chaste et poète ; moins que mortel et cependant plus ; non point un homme, mais la gent humaine ! Je regarderai mon innocence ainsi qu'un symbole de ma force et l'épreuve de ma vocation : que celle qui en est digne vienne me la ravir !

À ce moment précis son serviteur Bertrand toqua légèrement à la porte et entra, une chandelle à la main, avant qu'Ebenezer ait pu dire quoi que ce soit.

« Puis-je enfin me retirer ? » demanda-t-il, et il ajouta avec un énorme clin d'œil : « Ou y aura-t-il de nouveaux visiteurs ? »

Ebenezer rougit et lui dit :

« Non, non, va te coucher.

– Fort bien, Monsieur. Agréables rêves.

– Comment ? »

Mais Bertrand, après un autre grand clin d'œil, ferma la porte.

Vraiment, songea Ebenezer, l'homme est présomptueux ! Il retourna à son poème et le relut plusieurs fois en fronçant le sourcil. C'est là un joyau, admit-il, mais il lui fait défaut quelque touche finale...

Il l'étudia vers après vers ; à « *Brûlent moins que je brûle, Joan, à ton doux nom* », il s'arrêta, plissa son large front, pinça ses lèvres, loucha, battit du pied, et gratta son menton avec sa plume.

« Hum », dit-il.

Après réflexion, il trempa sa plume dans l'encre et raya « *Joan* », inscrivait en lieu le mot « *Chère* ». Puis il relut tout le poème.

« C'était là le trait du maître ! déclara-t-il avec satisfaction. L'œuvre est parfaite. »

8. UN COLLOQUE ENTRE HOMMES DE PRINCIPE, ET CE QU'IL EN SUIVIT

Aussitôt qu'il eut achevé de revoir son poème, Ebenezer le posa sur sa table de nuit, se déshabilla, se mit au lit, et reprit le somme que la visite de Joan avait interrompu, les événements de la journée l'ayant fort épuisé. Mais son somme fut encore agité – pour cette fois c'était l'excitation et non le désespoir qui le tourmentait – et, à la pareille, de courte durée : il n'était pas sous sa courtépointe depuis une heure qu'il fut derechef éveillé par de grands coups à la porte, laquelle il avait oublié de fermer au loquet après le départ de Joan.

« Qui va là ? demanda-t-il. Bertrand ! On frappe à la porte ! »

Avant qu'il ait pu faire de la lumière, ou même se lever de son lit, la porte s'ouvrit brutalement, et John McEvoy, une lanterne à la main, entra d'un bon pas dans la chambre. Il se tint près du lit et approcha la lanterne contre le visage d'Ebenezer. Bertrand, apparemment, était endormi, car au léger désagrément d'Ebenezer, il ne vint pas.

« Mes cinq guinées, s'il vous plaît, demanda calmement McEvoy en tendant son autre main. »

Ebenezer se mit incontinent à transpirer d'abondance, mais il réussit à demander d'une voix rauque :

« Comment vous devrais-je de l'argent ? Je n'ai pas souvenir de vous avoir rien acheté.

– Voilà bien la preuve de votre ignorance du monde, déclara McEvoy, car le principe premier de la prostitution est que ce qu'un homme achète à une putain n'est pas tant son cul que son bon vouloir et son temps ; quand vous louez ma Joan, peu nous importe à elle et à moi l'usage que vous faites d'elle, aussi longtemps que vous lui payez

son dû. Ainsi qu'il est apparu, vous avez choisi de parler en lieu que de foutre ; c'était là le choix d'un sot, mais c'est votre privilège que de jouer le sot si tel est votre agrément. À présent, monsieur, mes cinq guinées !

– Ah, mon ami, dit Ebenezer, en se souvenant avec effroi de son identité, il n'est que justice de vous le confesser, quand d'aventure Joan ne l'aurait pas fait : je l'aime magnifiquement !

– C'est tout un, aussi payez votre dû, repartit McEvoy.

– Cela je ne le puis, dit Ebenezer. Votre propre raisonnement en la matière l'interdit. Car s'il est vrai, ainsi que vous le déclarez, que c'est le louage de son bon vouloir et de son temps qui fait d'une femme une putain, alors vous payer pour le temps qu'elle a passé ici en ferait ma putain, encore que je ne l'aie point touchée charnellement. Et la faire ma putain, je ne le veux point – non, quand bien on me rouerait pour cela ! Je ne vous veux aucun mal, John McEvoy, et vous ne devez point me regarder comme avaricieux : j'ai assez d'or, et ne crains point de m'en dessaisir.

– Payez donc votre dû, dit McEvoy.

– Mon cher ami, dit en souriant Ebenezer, n'accepterez-vous point cinq – non, six guinées, en manière de don ?

– Cinq guinées, en manière de paiement.

– Quelle différence pour vous que j'appelle la somme “un don” et non “un paiement” ? Cela n'en vaudra pas moins sur le marché, je vous le garantis !

– Si cela ne fait aucune différence, repartit McEvoy, alors nommez cela “payer les services de ma putain”.

– Ne croyez pas que cela ne fasse aucune différence *pour moi*, dit Ebenezer. Pour moi, toute la différence est là ! Jamais un homme n'a fait de la femme qu'il aime une putain, et j'aime Joan Toast comme jamais homme n'a aimé une femme.

– Assez là-dessus ! s'écria McEvoy. Tout ce que vous dites prouve que vous n'entendez rien à l'amour. Ne croyez pas que vous aimez Joan Toast, monsieur Cooke : c'est *votre* amour que vous aimez, c'est-à-dire vous-même et non point ma Joan. Mais peu importe – aimez-la ou foutez-la, il vous faut payer. Elle ne saurait être pour quiconque, hormis moi, autre que putain ; je suis d'une humeur jalouse, monsieur, et quoique vous puissiez acheter les soins et le temps de ma Joan en qualité de client, vous ne pouvez lui faire l'amour en qualité de galant.

– Vive Dieu, c'est là une fort étrange jalousie ! s'exclama Ebenezer. Jamais je n'en ai entendu de pareille !

– Ce qui est à dire que vous n'entendez rien à l'amour », dit McEvoy. Ebenezer branla la tête et déclara :

« Je ne comprends rien. Grand Dieu, mon brave, cette divine créature, cette image excellente de la femme, cette Joan Toast – elle est votre

maîtresse ! Comment est-il que vous autorisiez des hommes à ne serait-ce que poser leurs regards sur elle, et encore moins...

– Encore moins un peu plus ? Comme il est clair que vous aimez vous-même et non point Joan ! Il n'est rien de divin dans Joan, mon ami. Elle n'est qu'argile mortelle et a ainsi que nous autres sa part de défauts. Pour cette image dont vous parlez, c'est bien elle que vous aimez et non la femme. Il ne pourrait en être autrement, attendu que je suis le seul à la connaître.

– Et cependant vous êtes son maquereau ! »

McEvoy s'éclata de rire :

« Je m'en vais vous dire une chose à votre sujet, Eben Cooke, et possible que vous vous la rappellerez de fois à autre : ce n'est point seulement à l'amour que vous n'entendez rien, c'est au *grand et vaste monde en son entier* ! Vos sens vous abusent ; votre imagination vous trompe et comble votre tête de peintures insensées. Les choses ne sont point telles que vous les voyez, mon ami – le monde est un savant écheveau, et tout est plus embrouillé que vous ne le concevez. Vous n'entendez rien à la vie : je n'en dirai pas plus. » Il sortit un document de sa poche et le donna à Ebenezer. « Lisez-le vite et payez votre dû. »

Ebenezer déplia le papier et le lut avec une grandissante consternation. Il était adressé à Andrew Cooke, II^e, Gent., et commençait ainsi :

« Cher Monsieur,

Il est de mon triste devoir d'apporter à votre connaissance certains faits regrettables concernant la conduite de votre fils Ebenezer Cooke... »

Ensuite de quoi le billet déclarait qu'Ebenezer passait ses jours et ses nuits dans les cabarets et les théâtres, à boire, à coucher avec des putains, et à écrire de fort méchants vers, qu'il ne faisait aucun effort afin que de trouver un emploi instructif ainsi qu'il lui avait été commandé. Il concluait de la sorte :

« J'attire votre intérêt sur cette déplorable situation, non seulement parce que vous avez le droit en qualité de père du jeune Cooke de la connaître, mais aussi parce que le jeune homme en question a ajouté à ces autres vices celui d'attirer trompeusement des jeunes femmes dans sa chambre sous la promesse de généreuses rémunérations, lesquelles ne leur sont jamais versées par la suite.

En qualité d'agent d'une de ces jeunes filles dupées, je me trouve être le créancier de M. Cooke pour une somme de cinq guinées, laquelle dette il refuse de m'honorer malgré les plus raisonnables allégations. J'ai la certitude que, en tant que père du gentilhomme, vous vous intéresserez dans le règlement de cette dette, soit directement, en me faisant parvenir le dû

de la jeune dame, soit indirectement, en persuadant votre fils de le régler avant que l'affaire ne reçoive une plus grande notoriété. En attendant votre avis sur ce point, je suis, Monsieur,

V^{tre} H^{ble} & O^{br} S^{vt},
John McEvoy. »

« Bon Dieu, c'est ma ruine ! murmura Ebenezer quand il eut fini de lire.

– Oui, si je la poste, convint McEvoy. Payez donc votre dû, et vous êtes libre de la détruire. Sinon je la poste sur-le-champ. »

Ebenezer ferma les yeux et soupira.

« La chose vous importe-t-elle autant ? dit en souriant McEvoy.

– Oui. Et vous ?

– Également. C'est ma rente de maquereau. »

Ebenezer aperçut son poème à la lumière de la lanterne. Ses traits commencèrent leur danse coutumière, puis, s'apaisant, il se tourna à McEvoy.

« Cela ne se peut pas, dit-il. C'est là mon dernier mot. Postez votre odieux rapport si vous le voulez.

– Je le veux, déclara McEvoy, et il se leva pour partir.

– Et joignez-y ceci si vous en avez envie », ajouta Ebenezer.

Il déchira la signature *Ebenezer Cooke, Gent., Poète et Lauréat d'Angleterre*, et tendit le poème à McEvoy.

« Quelle bravoure, dit plaisamment son visiteur en l'examinant. Mais qu'est cela ? *La fille de Minos désira Hippolyte* ? Vous rimez *Hippolyte* et *mérites* ? »

Ebenezer ne releva pas sa critique :

« Du moins cela démentira-t-il votre accusation de méchants vers, dit-il.

– *Hippolyte* et *mérites*, répéta McEvoy en grimaçant. Démentir, dites-vous ? Vraiment, monsieur, cela n'en confirmera que plus la chose ! Si j'étais dans vos chausses je paierais mon dû et livrerais lettre, *Hippolyte*, *mérites*, et le reste au feu. » Il rendit le poème à Ebenezer. « Ne voulez-vous point vous rétracter ?

– Non.

– Vous irez au Maryland pour une putain ?

– Je ne traverserai pas la rue pour une putain, dit Ebenezer d'un ton ferme, mais je traverserai l'océan pour un principe ! Possible que pour vous Joan Toast soit une putain ; pour moi, elle est un principe.

– Pour moi elle est une femme, répartit McEvoy. Pour vous elle est une chimère.

– Quelle sorte d'artiste êtes-vous, dit Ebenezer d'un ton méprisant, pour ne point voir le monstrueux amour qui me consume ?

– Quelle sorte d'artiste êtes-vous, lui répliqua McEvoy, pour ne point

le pénétrer ? Et êtes-vous vraiment vierge, ainsi que l'affirme Joan Toast ?

— Et poète, déclara Ebenezer, plein d'une nouvelle sérénité. Partez à présent, je vous prie. Faites comme il vous plaira ! »

McEvoy se gratta le nez d'un air amusé :

« Soit », promit-il, et il sortit, laissant son hôte dans l'obscurité complète.

Ebenezer était demeuré dedans son lit durant tout l'entretien, pour du moins trois raisons : premièrement, après le départ de Joan Toast il était resté avec pour toute chemise de nuit sa simple peau et, non point tant par pruderie que par timidité, il répugnait à s'exposer devant un autre homme, même si ce dernier était son valet, encore que (ainsi qu'on le verra) la chose n'était pas toutefois vraie devant une femme ; deuxièmement, même si cela n'avait point été le cas, McEvoy ne lui avait laissé que peu d'occasions de se lever ; et troisièmement, Ebenezer avait la mauvaise fortune d'être doué d'un système nerveux et d'une faculté rationnelle qui agissaient aussi indépendamment l'un de l'autre que deux Londoniens d'humeur du tout contraire qui de hasard habitent la même maison, mais vont gaiement chacun leur chemin sans s'occuper de leur voisin : peu importait combien qu'il était inébranlable, aux regards de Joan Toast et ensemble de sa nouvelle essence, la moindre émotion violente le mettait en nage, lui gâtait le muscle sinon la voix, et le rendait malade. Quand bien il en aurait eu et la détermination et l'opportunité, il n'aurait pu cependant se lever.

Ses draps étaient humides à cause de sa transpiration ; son estomac grondait. Sitôt que McEvoy fut sorti, il bondit hors de son lit afin que de fermer la porte à d'autres visiteurs, mais d'abord qu'il fut debout se trouva pris d'une nausée et dut courir vers sa chaise percée à l'autre bout de la chambre. Dès qu'il le put il revêtit sa chemise de nuit et appela Bertrand, qui apparut sur l'heure, sans perruque et en robe. Il tenait dans une main une simple chandelle et dans l'autre, son lourd bougeoir d'étain.

« L'homme est parti, dit Ebenezer. Tu peux te montrer sans crainte. »

Encore affaibli, il s'assit à son pupitre et se prit la tête à deux mains.

« Il a été bien heureux de se modérer ! » dit Bertrand en brandissant farouchement son chandelier.

Ebenezer sourit :

« Était-il dans ton dessein d'appeler au silence en frappant sur le mur en cas qu'il ne se serait point modéré ?

— Non sur le mur, mais sur son arrogante caboche, Monsieur ! Je me tenais contre votre porte durant tout l'entretien, de peur qu'il ne se jette sur vous, et j'ai bondi dans ma chambre sitôt qu'il est sorti, de peur qu'il me surprenne.

— *De peur* est bien le mot ! As-tu entendu mon appel ?

— J'avoue qu'il n'en est rien, Monsieur, et vous demande pardon pour cela. Quand il aurait frappé à l'étage ainsi que n'importe quel gentil-

homme, il ne m'aurait point échappé, je le jure ! Ce sont vos voix qui m'ont éveillé, et quand j'ai surpris le tour de votre entretien, je n'ai point osé entrer de peur d'être importun, ni m'en aller de peur qu'il vous assaille.

– Vraiment, Bertrand ! dit Ebenezer. Tu es l'exemplaire même du valet ! Ainsi tu as tout entendu ?

– Il n'était point dans mon dessein d'être indiscret, protesta Bertrand, mais je n'ai guère pu éviter d'en saisir la substance. Quel fourbe que ce drôle de maquereau, qui réclame cinq guinées pour une putain avec laquelle vous n'avez pas passé deux heures entières ! Pour cinq guinées je pourrais combler votre lit de catins !

– Non, il n'y a là nulle fourberie ; McEvoy est aussi honnête homme que moi. Il s'agissait d'une querelle de principes, non d'un vil marchandage. » Il alla se saisir d'un vêtement. « Veux-tu bien nous faire quelque feu, Bertrand, et nous préparer du thé ? Je n'ai que peu d'espoir de trouver le sommeil cette nuit. »

Bertrand alluma la lampe avec sa chandelle, mit du bois neuf dans le foyer et souffla sur les braises de l'âtre.

« Comment le misérable pourrait-il vous nuire ? demanda-t-il. Il est peu vraisemblable qu'un entremetteur se mêle de faire un procès !

– Il n'a nul besoin d'un tribunal. Il lui suffit d'entretenir mon père de l'affaire, et je pars sur-le-champ pour le Maryland.

– Pour une simple histoire avec une gaupe, Monsieur ? Pardi, vous n'êtes pas un enfant, et maître Andrew n'est pas un prêtre ! Faites excuse, Monsieur, mais votre maison n'a rien d'un couvent de catholiques, si je puis m'exprimer ainsi ! Il s'y passe quantité de choses que ni miss Anna ni vous ne connaissez, pas plus que la vieille Twigg, d'ailleurs, encore qu'elle soit un vrai furet. »

Ebenezer se refroga :

« Qu'est cela ? Que diantre veux-tu dire, l'ami ?

– Non, non, ne vous allez point mettre en colère ; de vrai, personne plus que moi ne respecte votre père, Monsieur ! Je n'entendais rien d'autre par là hormis que maître Andrew est un homme simple, si vous me suivez, ainsi que vous et moi ; un vigoureux gaillard malgré son âge, et – n'y voyez là nul manque d'égards – un veuf de longue date. Un valet voit des choses de fois à autre, Monsieur.

– Un valet voit peu et imagine fort, répondit vivement Ebenezer. Serait-ce ton opinion que mon père est un débauché ?

– Vive Dieu, Monsieur, rien de la sorte ! C'est un grand et honnête homme que maître Andrew, et je fais vanité d'avoir eu sa confiance toutes ces années. Ce n'est point par hasard qu'il m'a choisi moi pour vous accompagner à Londres, Monsieur : j'ai déjà arrangé quelque affaire de conséquence pour lui, à laquelle M^{me} Twigg, malgré sa mine superbe, n'a rien entendu.

– Dis-moi, Bertrand, demanda Ebenezer, essaies-tu de me dire que tu as fait l'entremetteur pour mon père ?

– Je ne dirai plus rien, Monsieur, ne vous en déplaît, car il y a apparence que vous êtes hors de votre assiette et prêtez un sens double à mes paroles. Tout ce que je voulais dire, c'est que si j'étais à votre place je ne paierais pas un liard pour toutes les lettres que le coquin écrirait à votre père. L'homme qui dit n'avoir jamais payé une putain doit être soit sodomite soit *castrato*, à moins qu'il soit menteur, et maître Andrew n'est aucun de ces trois-là. Laissez le fripon vous charger de vices ; je ferai le serment que c'était, à ma connaissance, la première fois que vous payiez une putain. Il n'y a nulle honte à cela. »

Il tendit une tasse de thé à Ebenezer et demeura près le feu pour boire la sienne.

« Possible que non, même si cela était véridique.

– J'en suis certain, dit Bertrand qui rappelait sa confiance. Vous avez eu votre garse comme tout un chacun, et c'est assez là-dessus. Son maquereau a demandé plus que sa valeur, et vous l'avez envoyé balader. Je vous ai conseillé de ne point lui payer un seul liard malgré ses menaces de publier l'affaire, et maître Andrew en conviendra avec moi.

– Possible que tu m'auras mal entendu à travers la porte, Bertrand, dit Ebenezer. Je n'ai point couché avec elle. »

Bertrand sourit :

« Ah, c'était en vérité fort adroit que de tenir cette position devant son maquereau, alors qu'il vous avait éveillé avant même que vous puissiez songer à quelque repartie ; mais cela n'abusera jamais une minute maître Andrew.

– Mais c'est la simple vérité ! Et quand je l'aurais culbutée je ne paierais tout de même pas un penny pour cela. J'aime cette femme et n'en ferai point ma putain.

– Voilà qui a de la grandeur dans le tour, déclara Bertrand. Cela est digne du plus rusé compère de Londres ! Mais je vous parle ici en qualité de conseiller... »

– Mon conseiller ! Tu es mon conseiller ? »

Bertrand balança un instant.

« C'est là, Monsieur, une manière de parler. Comme je le disais avant, je fais vanité d'avoir la confiance de votre père... »

– Mon père t'aurait-il envoyé ici comme gouvernante ?

– Non, non ! dit Bertrand d'un ton caressant. Je disais seulement qu'il ne m'a point détaché à votre service par hasard, Monsieur. Je fais vanité qu'il y a là une épreuve de sa foi à l'endroit de mon jugement. Je disais seulement qu'il était rusé d'avouer au maquereau que vous aimiez sa putain et ne la marchandiez point ; mais si vous rapportez ce conte à maître Andrew, il serait prudent de bien lui faire entendre que c'était un tour, afin que de ne point l'alarmer.

– Tu ne me crois pas ? Pas plus que je ne suis vierge ?
– Quel moqueur vous faites, Monsieur ! Je me demandais seulement si votre père entendrait la raillerie.

– Je vois qu'on ne te peut persuader, dit Ebenezer en branlant la tête. Peu importe, en vérité. Ce n'est point cette affaire de cinq guinées qui sera cause de ma ruine, mais une autre.

– Une autre ? Pardi, le vaurien !

– Non point une autre fille, mais une autre affaire. Possible que la chose t'intéressera, en qualité de *conseiller* : les odieuses lettres de McEvoy décrivent mon emploi chez Peter Paggen, lequel ne s'est pas amélioré ces cinq années. »

Bertrand reposa sa tasse :

« Mon bon Monsieur, payez-lui ces cinq maudites guinées. »

Ebenezer sourit :

« Quoi ? Laisser ce misérable me rançonner ?

– J'ai deux guinées par-devers moi, Monsieur, cachées dans une boîte contre mon estomac. Elles sont à vous pour cette dette. Laissez-moi seulement courir le payer, avant qu'il ne poste sa méchante lettre.

– Ta charité me réjouit, Bertrand, ainsi que ton dévouement, mais le principe est le même. Je ne paierai pas.

– Fort bien, Monsieur, il me faut donc trouver un Juif pour les trois autres guinées, et les payer moi-même. Maître Andrew aura ma tête !

– Cela ne te sera d'aucune efficace. Ce ne sont point cinq guinées que McEvoy veut, mais cinq guinées de ma main en retour de sa putain.

– Parbleu, je suis perdu !

– Comment cela ?

– Quand maître Andrew saura le mauvais usage que vous avez fait de ses conseils, il me chassera pour vous punir. Quel agrément pour le conseiller ? Si les choses vont bien, c'est l'élève qui reçoit la louange ; sinon, c'est le conseiller que l'on blâme.

– C'est en vérité un emploi fort ingrat », compatit Ebenezer. Il bâilla et s'étira. « Dormons tant qu'il fait encore nuit. Cet entretien est un merveilleux soporifique. »

Bertrand n'eut pas l'air d'entendre sa remarque, mais il se leva pour sortir.

« Vous souffrirez que je sois chassé plutôt que de payer votre dette ?

– Je doute qu'un aussi prudent conseiller soit chassé, repartit Ebenezer. Possible qu'il t'enverra au Maryland avec moi, afin que tu me puisses conseiller.

– Grand merci, Monsieur ! Vous plaisantez !

– Pas le moins du monde.

– Vive Dieu ! Périr aux mains des sauvages !

– Ah, pour cela, il vaut mieux être deux pour les combattre. Bonne nuit, à présent. »

Là-dessus il renvoya Bertrand, terrifié, dans sa chambre et tâcha de s'endormir. Mais son imagination était trop occupée des images de l'imminente confrontation entre son père et lui-même – les détails desquelles il corrigeait et complétait avec la tranquille application d'un artiste – pour lui permettre plus qu'une inquiète somnolence.

Ainsi qu'il apparut, la confrontation n'eut point lieu, quoique St. Giles ne fût qu'à une journée en voiture de l'endroit où il vivait. Le soir du deuxième jour qui suivit la menace de McEvoy, un messenger arriva au domicile d'Ebenezer (d'où il n'était guère sorti depuis deux jours, ayant abandonné son emploi chez Peter Paggen), porteur de vingt livres et d'une brève lettre d'Andrew :

« Mon fils,

On dit fort justement que les enfants sont un souci certain et ensemble un agrément incertain. Qu'il suffise de dire que j'ai appris ta méchante condition : je n'irai point souiller ma personne en me faisant le témoin direct de l'affaire. Il te faut, sous peine d'être déshérité et renié absolument, t'embarquer pour le Maryland sur le *Poséidon*, qui part de Plymouth pour Piscataway le 1^{er} avril, et de là te rendre aussitôt à Cookes Poynt afin que d'y assumer le gouvernement de Malden. Il est de mon dessein d'accomplir un ultime séjour aux plantations d'ici peut-être une année, et je fais des vœux pour trouver à cette époque un Malden prospère et un fils régénéré : un domaine digne d'être légué et un héritier digne du legs. C'est là ta dernière chance.

Ton père. »

Ebenezer se trouva plus abattu qu'étonné par la lettre, car il avait prévu un ultimatum de cette sorte.

« Parbleu, mais c'est dans une semaine ! » se fit-il réflexion avec alarme.

L'idée de quitter ses compagnons dans le moment que, ayant enfin arrêté son essence, il se sentait disposé à les estimer l'affligea cruellement ; quel que fût l'attrait fugitif qu'avaient exercé sur lui les colonies, il se dissipa devant la perspective de s'y rendre actuellement.

Il montra la lettre à Bertrand.

« Ah, je le savais : vos principes m'ont perdu. Je ne vois là nul appel à retrouver mon vieil emploi à St. Giles.

– Possible qu'il ne tardera pas, Bertrand, porté par un autre messenger. » Mais le valet ne parut pas se consoler.

« Grand Dieu ! Revoir M^{me} Twigg ! J'aimerais plutôt braver les farouches Indiens.

– Je ne souffrirai pas que tu pâtiasses à cause de moi, déclara Ebenezer. Je te paierai tes gages d'avril, et tu peux dès ce jour te chercher un nouvel emploi. »

Le valet parut incapable de prendre créance à une telle générosité :
« Soyez béni, Monsieur ! Vous êtes un véritable gentilhomme ! »

Ebenezer le renvoya et retourna à son propre embarras. Que devait-il faire ? Tout le jour durant il examina avec anxiété dans son miroir ses multiples visages ; tout le jour suivant il composa des stances à la Mélancolie, à la façon d'*Il Penseroso* de Milton (plus brèves cependant et, jugea-t-il, d'une autre sorte d'efficace) ; il passa le troisième jour dedans son lit, ne se levant qu'afin de se nourrir et de se soulager. Il refusa les services que Bertrand lui proposa d'occasion. Un change se fit en lui : il ne se coupa point la barbe, ne renouvela point ses chausses, ne lava point ses pieds. Comment faire voile vers les agrestes et barbares colonies maintenant qu'il se savait poète et était prêt d'enflammer Londres avec son art ? Et cependant comment survivre à Londres sans soutien, sans sous, au mépris de son père et aux dépens de son héritage ?

Que me faut-il faire ? se demanda-t-il le quatrième jour, mollement allongé sur son lit. C'était un matin brumeux de mars, encore qu'ensoleillé et chaud, et le brouillard éblouissant lui causait quelques douleurs à la tête. Ses draps n'étaient plus propres, pas plus que sa chemise de nuit. Son dernier feu était froid. Huit heures sonnèrent, puis neuf, mais il ne put se déterminer à se lever. Une seule fois, en manière d'une simple expérience, il retint son souffle afin que de voir s'il se pouvait laisser mourir, ne voyant plus aucune alternative ; mais au terme d'une demiminute il rejeta violemment de l'air et ne recommença plus. Son ventre grondait, et son sphincter témoignait de son désagrément. Il ne pouvait concevoir aucune raison de quitter son lit, et aucune d'y demeurer. Dix heures sonnèrent bientôt.

Près midi, alors qu'il parcourait des yeux sa chambre pour la centième fois ce matin, il aperçut quelque chose qui lui avait jusqu'à présent échappé : un morceau de papier au bas de son pupitre. Le remettant, il bondit hors de son lit sans réfléchir, le saisit, et l'examina à la lumière.

« *Ebenezer Cooke, Gent., Poète et Lauréat...* »

Le reste de l'épithète était déchiré, mais malgré ce défaut, ou possible à cause de lui, Ebenezer fut soudainement transporté par une détermination si plaisante qu'il reprit aussitôt ses esprits, rebutant ces trois journées mélancoliques ainsi qu'une brise de mars dissipe les rafales. Son dos tressaillit ; son visage se colora. Rencontrant une feuille de papier à lettres, il adressa une salutation directement à Charles Calvert, Troisième Lord Baltimore et Second Lord Propriétaire de la Province du Maryland. « *Votre Excellence* », écrivit-il, avec la même fermeté de main que quelques nuits auparavant :

« Il est de mon dessein d'embarquer pour le Maryland sur le trois-mâts Poséidon d'ici à quelques jours, afin d'aller gouverner le domaine de mon père, appelé Cooke's Point, dans le Dorchester. V^{tre} S^{rie} me fera un grand honneur, et ne se trouvera point fâchée, de m'accorder une audience avant que je ne m'embarque, afin que je puisse débattre de certains projets particuliers, lesquels j'ose croire ne déplairont point du tout à V^{tre} S^{rie}, et afin qu'aussi je puisse apprendre, de celui qui est le plus qualifié pour me le dire, où chercher dans la province l'honnête compagnie d'hommes de condition et de mérite avec lesquels passer mes heures de loisir dans ces très-civilisés travaux que sont la Poésie, la Musique et la Conversation, sans lesquels la Vie serait farouche et à peine endurable. En attendant respectueusement la réponse de Votre Seigneurie, je suis,

V^{tre} Très-H^{ble} & O^{bt} S^{vt},
Ebenezer Cooke. »

Et après avoir balancé quelques secondes il ajouta avec audace à son nom le simple mot « *Poète* », jugeant qu'il était d'une vaine modestie que de celer sa nouvelle essence.

« Juste ciel ! s'exclama-t-il, faisant retour sur ses fraîches nuées. J'ai manqué de nouveau sombrer dans les Abîmes ! Je suis, ce me semble, fort disposé à ce péril : c'est là ma Némésis, qui m'écarte des autres hommes ainsi que firent les Furies avec le pauvre Oreste ! Qu'il en soit ainsi : je sais du moins quelles sont ces redoutables Érynies et la manière désormais de prévoir leur venue. Et qui plus est – grâce soit rendue à Joan Toast ! – je sais aujourd'hui comment me protéger de leurs assauts. » Il consulta son miroir et après quelques balancements se fit cette réflexion : « La Vie ! Il me faut m'élancer dans la Vie, m'y réfugier, ainsi qu'Oreste dans le temple d'Apollon. L'action sera mon saint temple ; le zèle, mon bouclier ! Je frapperai avant que d'être frappé ; saisirai la Vie par les cornes ! Patron des poètes, ton temple est le Grand et Vaste Monde, j'y cours les bras ouverts : puisse-t-il me garder de l'Enfer, et puissent mes Érynies s'abîmer dans les vertiges que j'échappe afin que d'être changées en douces Euménides ! »

Il lut une nouvelle fois sa lettre.

« Oui, dit-il, lisez et vous réjouissez, Baltimore ! Ce n'est point tous les jours que votre province a le bonheur de posséder un poète. Mais parbleu ! Nous sommes déjà le vingt-huitième jour du mois ! Je dois l'apporter moi-même sur-le-champ ! »

Ayant pris son parti, Ebenezer appela Bertrand et, ne le trouvant point dans la maison, ôta sa malodorante chemise de nuit et commença de s'habiller. N'ayant point souci de troubler sa peau avec de l'eau, il passa ses plus beaux caleçons en lin, lesquels étaient courts, sans étrières et fortement parfumés, une chemise blanche et propre en belle toile de Hollande brodée, large et soyeuse, au col étroit, aux manches pleines et serrées aux poignets avec des rubans de soie noire, et aux revers modes-

tement ourlés. Puis il mit une paire de culottes en velours noir, serrées aux cuisses et larges de taille, et ses haut-de-chausses en soie blanche, lesquels, selon la toute dernière mode, il laissa roulés au-dessus du genou afin que d'exhiber les jarrettières de ruban noir qui les retenaient. En suite de quoi il mit ses souliers, vieux de quinze jours, en cuir noir d'Espagne, à bouts carrés, talons hauts et boucles, leur languette en forme d'arc de Cupidon retournée afin que de mettre en valeur leur attrayante doublure rouge. Eu égard à la chaleur et ensemble à la mode du jour, il laissa son gilet où il était suspendu, et revêtit un habit de serge couleur de prune bordé de gris-argent – les grands revers en étaient rabattus afin de montrer les bandes alternées de prune et d'argent –, sans col, étroit d'épaules, et à larges basques, lequel il laissa déboutonné du cou à l'ourlet pour qu'on vît chemise et ascot. Ce dernier était en mousseline blanche et se finissait en dentelle ; Ebenezer le noua lâchement, tournant les pendants en torsade, et faisant passer chacune de leurs extrémités par la boutonnière supérieure gauche de son habit, à la façon Steinkirk. Puis ce fut au tour de son épée, dont le fourreau pendait bas sur sa jambe gauche, suspendu à une ceinture bien façonnée, et enfin de sa perruque blanche et frisée, qu'il poudra d'abondance et fixa soigneusement sur sa tête, laquelle était naturellement chauve comme un œuf. Il ne restait plus qu'à disposer sur sa perruque son chapeau noir de castor aux larges bords et surmonté d'une plume, enfiler ses gants de faon cousus d'or et d'argent (les revers bordés d'un point blanc et doublés de soie jaune), saisir sa longue canne (ornée de rubans prune et blancs comme ceux de son fourreau), et examiner le résultat final dans son miroir.

« Cordieu ! s'écria-t-il fort gaïement. Quel faquin ! En garde, Londres ! Défends-toi, la Vie ! En garde ! »

Mais il lui restait fort peu pour admirer le spectacle : Ebenezer se hâta dans la rue, s'offrit les services d'un barbier et d'un cireur, prit un repas conséquent, et loua un fiacre pour se rendre au domicile londonien de Charles Calvert, Lord Baltimore.

9. L'AUDIENCE QU'EUT EBENEZER AVEC LORD BALTIMORE, ET L'HABILE PROPOSITION QU'IL FIT À CE GENTILHOMME

À sa grande réjouissance et considérable surprise, quelques minutes après qu'Ebenezer se fut présenté à la maison de ville de lord Baltimore et qu'il eut fait transmettre son billet par un domestique, on lui fit connaître que Charles recevrait le visiteur dans sa bibliothèque, et Ebenezer se trouva peu après en présence du grand homme.

Lord Baltimore était assis dans un énorme fauteuil de cuir contre la cheminée, et, quoiqu'il ne se levât point pour accueillir son visiteur, il fit signe cordialement à Ebenezer de prendre le fauteuil qui lui faisait face. C'était un vieil homme de petite corpulence, au cuir non point trop lâche malgré son âge, au nez proéminent, à la fine moustache blanche, et aux grands yeux marron d'un éclat inhabituel ; il ressemblait, se fit réflexion Ebenezer, à un Henry Burlingame ennobli par les ans. Il était vêtu plus cérémonieusement et chèrement qu'Ebenezer, mais – ainsi que ce dernier put l'observer bientôt – moins au goût du jour : de vrai, avec quelque dix années de retard. Sa perruque était celle d'un vieux soldat, ample mais point véritablement longue, et dont les boucles venaient reposer en tire-bouchon sur chaque épaule ; son ascot était lâchement noué, de lin bordé de dentelle ; son habit était de brocart rose doublé de blanche alamode, plus large à la taille et plus courte aux revers que ne le prisait le monde, et ses poches sans rabats étaient coupées horizontalement au lieu que verticalement, et disposées proches de l'ourlet. Les manches touchaient presque les poignets, retournées sur quelques pouces afin de montrer leur doublure blanche cousue d'argent, et ouverte à l'arrière en rondes oreillettes. Les fentes latérales, pratiquées haut sur la taille, étaient bordées de boutons en argent et de fausses boutonnières, et l'épaule droite arborait fièrement un nœud de passements d'argent. Sous l'habit, un gilet d'armozine indigo, qu'il portait du tout boutonné, et des culottes de soie en assortissement : on ne voyait de la chemise que ses délicats revers de blanche et légère batiste. Qui plus est, ses jarrettières étaient dissimulées sous les plis de son haut-de-chausse, et les languettes de ses souliers étaient hautes et carrées. Il tenait la lettre d'Ebenezer dans sa main et l'examinait à la faible lueur que retenaient les lourds rideaux de la fenêtre comme pour en étudier une nouvelle fois le contenu.

« Ebenezer Cooke ? dit-il en matière d'introduction à l'entretien. De Cooke's Point, dans le Dorchester ? »

Sa voix, quoiqu'elle fût encore puissante, possédait ce vague tremblement qui trahit l'emprise de la vieillesse. Ebenezer s'inclina légèrement pour acquiescer et prit le fauteuil que lui avait indiqué son hôte.

« Le fils d'Andrew Cooke ? demanda Charles en interrogeant du regard son invité.

– Soi-même, monsieur, répondit Ebenezer.

– J'ai connu Andrew Cooke au Maryland, dit Charles. Si ma mémoire ne me dessert point, ce fut en 1661, l'année où mon père me fit gouverneur de la province, que j'autorisai Andrew Cooke d'y établir ses affaires. Mais je ne l'ai revu de nombreuses années et possible ne le reconnaîtrais point aujourd'hui, ni lui moi. » Il soupira. « La vie est une bataille qui nous laisse tous couturés, vainqueurs et vaincus à la pareille.

– Oui, repartit promptement Ebenezer, mais c'est le propre de la vie que de donner cette bataille, et votre bon soldat montre ses cicatrices avec orgueil, qu'il soit vainqueur ou vaincu, car ils les a gagnées en combat loyal.

– Je n'en doute pas », murmura Charles, et il revint à sa lecture. « Qu'est ceci, à présent, dit-il : *Ebenezer Cooke, Poète*. Que cela peut-il signifier, je vous prie ? Est-ce à dire que vous gagnez votre pain en versifiant ? Ou seriez-vous quelque sorte de ménestrel, peut-être, qui bat la campagne en mendiant et déclamant ? J'avoue n'être guère expert en la matière.

– Poète je suis, répondit Ebenezer en rougissant, et un point trop méchant ; mais jamais n'ai-je gagné un sou de la sorte, ni ne le ferai. La muse aime celui qui la courtise pour elle-même, et dédaigne l'homme qui en ferait sa fille afin que de s'enrichir.

– Sans doute, sans doute, dit Charles. Mais n'est-il pas d'usage, dès lors qu'un homme attache à son nom quelque bannière destinée à flotter au gré du vent public, qu'il énonce sa vocation et la fasse connaître au monde ? Or si je lisais ici *Ebenezer Cooke, Étameur*, je vous prendrais possible pour réparer mes marmites ; *Ebenezer Cooke, Physicien*, je vous enverrais mes gens afin que vous les purgiez et leur donniez des toniques ; *Ebenezer Cooke, Gentilhomme*, ou *Esquire*, je saurais que vous n'êtes point à louer, et je sonnerais mon valet afin qu'il vous serve du brandy. Mais *Poète ! Ebenezer Cooke, Poète*. Quelle affaire est-ce là ? Comment en use-t-on avec vous ? À quels travaux vous applique-t-on ?

– C'est bien là l'affaire dont je souhaite vous entretenir, dit Ebenezer, que ces reproches n'avaient point déconfit. Apprenez, monsieur, que, encore que ce ne soit point le métier d'un homme que de courtiser la muse, c'est là cependant la *vocation* de quelques-uns, aussi n'est-ce point imprudemment que j'ai attaché à mon nom ce titre de *Poète* : ce n'est en façon quelconque ce que je fais ; poète est ce que je *suis*.

– De même qu'un autre se ferait appeler "Gentilhomme" ? lui demanda Charles.

– Précisément.

– Ce n'est donc point dans le dessein d'être loué que vous avez demandé après moi ? Vous ne recherchez aucun emploi ?

– Je ne cherche point d'emploi, déclara Ebenezer. Car de même que le galant ne désire rien que les faveurs de sa bien-aimée, lesquelles lui sont une récompense suffisante, de même le poète n'attend-il de sa muse qu'une heureuse inspiration ; et de même que le fruit du travail d'un galant est une épouse dans son lit, et son enseigne, un drap empourpré, de même le prix du poète est un vers bien tourné, et son enseigne, une page imprimée. Assurément, si d'aventure la fille apporte quelque dot, elle ne sera point refusée, ni ne le seront les quelques sous que recevra un poète de sa publication. Néanmoins, ce sont là de simples accidents, heureux mais non point recherchés.

– Fort bien, dit Charles en prenant deux pipes sur la cheminée. Je suppose que nous pouvons admettre comme établi que vous n’êtes point à louer. Acceptez donc cette pipe, et exposez, je vous prie, votre affaire. »

Les deux hommes bourrèrent et allumèrent leurs pipes, et Ebenezer retourna à son sujet.

« Je ne recherche point un *emploi*, répéta-t-il, mais une *situation*, ce qui est une tout autre affaire, et le fond et la substance mêmes de ma visite. Vous avez interrogé il y a peu : Quelle est la charge d’un poète, et à quel emploi doit-on l’attacher ? En manière de réponse laissez-moi vous demander, avec votre permission, que connaîtrait le monde d’Agamemnon, du bouillant Achille, du rusé Ulysse, du cocu Ménélas, ou du manège de tous ces Grecs et ces Troyens, si le grand Homère ne les avait couchés en vers ? Combien de batailles de plus grande valeur sont-elles perdues dans la poussière de l’histoire, d’après vous, à défaut d’un poète pour les chanter ? Plus d’une Hélène éclôt au printemps, qui connaît l’oubli dans la tombe ; mais laissez un Homère la peindre avec le fard grandiose de ses vers, et sa beauté enflamme les sangs durant vingt siècles ! En quoi consiste la grandeur d’un prince, je vous le demande ? Dans ses exploits sur le champ de bataille, ou dans celui, plus moelleux, de l’amour ? Eh bien, il suffit d’une génération pour qu’ils soient du tout oubliés ! Non, je dis que ce n’est point dans les exploits que réside sa grandeur, mais dans leur relation. Et qui donc les relate ? Non point l’historien, quand bien il connaîtrait exactement le nombre de hoplites qui accompagnèrent Épaminondas quand il battit les Spartiates à Leucres, ou le prénom du barbier de Charlemagne, car nul ne le lit hormis ses confrères chroniqueurs et ses élèves – les premiers par jalousie, les seconds par nécessité. Mais déposez exploits et acteurs entre les mains du poète, et qu’en advient-il ? Voyez, le nez crochu se redresse, la jambe débile retrouve sa vigueur, la petite vérole devient une escarre ; les faits obscurs perdent leur ternissure, les éclatants gagnent en éclat ; et tous d’être tournés en rimes mélodieuses, en traits saisissants, et en mètres excitants, afin que de marquer l’esprit comme *Greensleeves* et d’émouvoir le cœur comme les *Écritures* !

– Il est clair comme le jour, dit Charles en souriant, que le poète est un membre fort expédient de l’entourage d’un prince.

– Et ce qui est vrai pour un prince est vrai pour une principauté, continua Ebenezer, ému par sa propre éloquence. Que serait la Grèce sans Homère, Rome sans Virgile, qui chantèrent leurs gloires ? Les héros meurent, les statues se brisent, les empires s’écroulent ; mais votre *Iliade* se rit du temps, et un vers de Virgile sonne encore juste comme au jour où il fut frappé. Qui rend la vertu délicieuse, et qui le vice dégoûtant, si ce n’est le poète, puisque lui seul prodigue exemple et précepte ? Qui d’autre ploie la Nature pour satisfaire à son imagination et peint les hommes meilleurs ou pires pour satisfaire à son dessein ? Qui chante

comme le vers lyrique, loue comme le panégyrique, pleure comme l'élégiaque, blesse comme l'hudibrastique ?

– Aucun que je puisse nommer, dit Charles, et vous m'avez fort persuadé que l'ami le plus expédient et l'ennemi le plus redoutable d'un homme est le poète. De grâce, maintenant, laissez là ce préambule et dites-moi tout franchement votre sujet.

– Fort bien, dit Ebenezer, plantant sa canne entre ses genoux et saisissant fermement son pommeau. Diriez-vous, monsieur, que le Maryland fait vanité d'un excès de poètes ?

– Un excès de poètes ? répéta Charles, et il tira d'un air pensif sur sa pipe. Eh bien, puisque vous me le demandez, non, je ne le crois pas. En toute bonne foi je dois confesser, *entre nous*, il n'y a point excès de poètes au Maryland. Pas le moins du monde. Ma foi, je gagerais qu'on puisse traverser St. Mary's City en long et en large une après-midi de mai, et ne point croiser le chemin d'un seul poète.

– Je le pensais bien, dit Ebenezer. Iriez-vous jusqu'à feindre que j'aurais toutes les peines du monde, une fois établi au Maryland, à me trouver quatre ou cinq compagnons-planteurs capables de rivaliser en couplets, ou d'échanger une rime ?

– Cela n'est pas impossible, admit Charles.

– Je le pensais tout aussi bien. Et maintenant, monsieur, si je puis me permettre : serait-ce de ma part grossière présomption et simple vanité que de supposer que je serais possible le premier, l'authentique, le seul, l'unique et sans précurseur poète à poser le pied sur le sol de *Terra Mariae* ? Le premier à faire la cour à la muse du Maryland ?

– Ce n'est point moi qui nierais, repartit Charles, que, quand une telle créature que cette muse du Maryland existerait, vous puissiez lui ravir sa virginité.

– Vraiment ! s'écria gaiement Ebenezer. Réfléchissez-y seulement ! Une province, un peuple entier – et tout cela n'a jamais été chanté ! Que de faits oubliés, que de galants hommes et de galantes femmes perdus à jamais ! Vive Dieu, j'en suis tout étourdi ! Des arbres abattus, des villes érigées, une nation tout entière établie dans le désert ! Fondations, luttes, triomphes ! Ma foi, c'est là l'œuvre d'un Virgile ! Pensez-y, monseigneur, pensez-y seulement : la noble maison de Calvert, les barons Baltimore – bâtisseurs de nations, dispensateurs de lumière, fécondateurs du désert ! Une maison et une histoire glorieuses qui attendent encore d'être chantées pour la plus grande réjouissance du monde ! Parbleu, c'est là une terre vierge !

– Il y a plus d'une chose plaisante à dire au fait du Maryland, admit Charles. Mais, pour parler franchement, je crains que les vierges soient aussi rares que les poètes le sont là-bas.

– De grâce, ne raillez point ! supplia Ebenezer. Ce serait une épopée nonpareille ! *La Marylandiade*, parbleu !

– Qu'est cela ? »

Malgré son humeur taquine, Charles était devenu pensif pendant la diatribe d'Ebenezer.

« *La Marylandiade* ! » répéta Ebenezer, qui déclama, comme s'il lisait une page de titre : « Une épopée surpassant en épique toutes les épopées : l'histoire de la maison princière de Charles Calvert, Lord Baltimore et Lord Propriétaire de la Province du Maryland, relatant l'héroïque fondation de cette province ! Le courage et la persévérance de ses colons dans leur combat contre une nature rebelle et de redoutables sauvages afin que d'arracher un territoire au désert et de le changer en un paradis terrestre ! La majesté et les lumières de ses propriétaires, qui, ainsi que de royaux jardiniers, semèrent les tendres graines de la civilisation dans sa terre grossière, les cultivèrent et leur prodiguèrent tant de soins qu'il en naquit un Maryland d'une beauté nonpareille ; verdoyant, fertile, prospère, et cultivé ; peuplé d'hommes braves et de femmes vertueuses, saines, belles et élégantes : un Maryland, enfin, splendide par son passé, majestueux par son présent, et glorieux par son avenir, le plus brillant joyau de la belle Couronne d'Angleterre, gouverné pour le bénéfice des deux par une famille ne le cédant à personne dans l'histoire de tout l'univers – le tout mis en couplets héroïques, imprimé sur du lin, relié en veau, estampé d'or » (ici Ebenezer salua d'un moulinet de son chapeau) « et dédié à Votre Seigneurie !

– Et signé ? » demanda Charles.

Ebenezer se leva et se tint tout rayonnant devant son hôte, une main sur sa canne et l'autre sur sa hanche.

« Signé : *Ebenezer Cooke, Gentilhomme*, répondit-il, *Poète et Lauréat de la Province du Maryland* !

– Ah, fit Charles. *Poète et Lauréat* maintenant : c'est là une nouvelle bannière que vous avez ajoutée à votre nom.

– Considérez seulement comme elle rejaillira sur l'honneur de Votre Seigneurie, allégua Ebenezer. L'appellation témoignerait de l'autorité et ensemble de la grâce de votre empire, car ce serait donner à la province la saveur d'un royaume et l'élégance d'une cour que de nommer un fidèle lauréat pour chanter ses louanges et mettre en vers ses grandes heures ; et pour *La Marylandiade* elle-même, elle immortaliserait les barons Baltimore et en ferait des Énée ! Qui plus est, elle peindrait la province dans des couleurs si lumineuses qu'elle déterminerait les meilleures familles d'Angleterre à s'y installer ; elle exciterait les habitants au zèle et à la vertu, pour conserver la peinture telle que je la peins ; en bref, elle contribuerait à l'embellissement de la qualité et de la valeur de la colonie, et à proportion ennoblirait, fortifierait et enrichirait celui qui la possède et la gouverne ! N'est-elle point un nerf formidable pour ces exploits ? »

Là-dessus Charles s'éclata d'un tel rire qu'il s'étrangla avec sa pipe, eut les larmes aux yeux et se trouva prêt de perdre sa perruque ; il fallut l'aide vigoureuse de deux valets de corps, qui se tenaient tout près, pour qu'il retrouve son calme.

« Oh Dieu ! s'écria-t-il enfin, en se frottant les yeux avec un mouchoir. Quel exploit en vérité, que d'ennoblir et d'enrichir celui qui gouverne le Maryland ! J'ai le regret de vous dire, Maître Poète, que cet homme entretient déjà un lauréat qui le chante ! On ne saurait l'ennoblir plus qu'il ne l'est dans sa condition présente, et pour ce qui est de l'enrichir, je crois m'y être assez employé, et même plus ! Oh Dieu ! Oh Dieu !

– Qu'est cela ? demanda Ebenezer, tout éperdu.

– Mon brave homme, se peut-il que vous soyez né hier ? Ne connaissez-vous rien de l'état véritable du monde ?

– Assurément c'est bien votre province ? s'exclama Ebenezer.

– Assurément *c'était* bien ma province, corrigea Charles avec un sourire forcé, et les barons Baltimore étaient ses Véritables et Absolus Propriétaires, la plupart du temps, depuis le jour où on lui donna une charte jusqu'il y a trois ans. J'ai obtenu mes redevances, et une misérable part de mes droits de port, mais pour le reste, elle est la province du roi Guillaume, monsieur, et de la reine Marie. Pourquoi ne point adresser votre proposition à la Couronne ?

– Parbleu, j'ignorais tout cela ! dit Ebenezer. Puis-je demander d'où vient que Votre Seigneurie s'est trouvée privée de son gouvernement ? Possible qu'il était de votre goût de passer dans le calme le soir de votre vie ? Ou peut-être était-ce pure dévotion à la Couronne ? Ma foi, quelle grandeur de caractère !

– Assez, assez, s'écria Charles en tremblant d'hilarité, ou il me faudra rappeler mon homme pour qu'il me rende mes sens ! *Ha ha !* » Il soupira profondément et se frappa l'estomac avec le plat de la main. Quand il eut repris tout son empire, il dit : « Je vois que vous ignorez tout de l'histoire du Maryland, et êtes prêt de plonger dans un lieu sans en connaître tous les ressorts. Vous êtes venu afin que de me faire une faveur, vous l'avez déclaré, et – de par le ciel ! – de m'enrichir et m'ennoblir : fort bien, souffrez donc que je vous en fasse une en retour, laquelle vous épargnera peut-être un jour de gâter votre temps : avec votre permission, monsieur Cooke, j'esquisserai brièvement l'histoire de ce Maryland qui, comme le cadeau d'un sauvage, fut d'abord donné et puis repris. M'écoutez-vous ?

– C'est là un plaisir et un honneur », répondit Ebenezer, lequel était toutefois trop abattu pour goûter fort une leçon d'histoire.

10. BRÈVE RELATION DU PALATINAT DU MARYLAND, DE SES ORIGINES ET DE SES LUTTES, AINSI QU'ELLE FUT FAITE À EBENEZER PAR SON HÔTE

« On dit fort justement, commença Charles, qu'*une tête couronnée est une tête inquiète, attendu que l'envie et la convoitise ne sont jamais contentées*. Le Maryland m'appartient au regard du droit et de la loi, et cependant son histoire est celle de la lutte de ma famille pour le conserver, et des intrigues des innombrables scélérats pour nous le ravir – principalement de Black Bill Claiborne et d'un antéchrist du nom de John Coode, qui me tourmente encore.

– Mon grand-père, George Calvert, comme vous le savez peut-être, fut introduit à la cour de Jacques I^{er} en qualité de secrétaire particulier de Sir Robert Cecil, et après la mort de ce grand homme il fut nommé secrétaire au Conseil privé et deux fois commissaire d'Irlande. Il fut armé chevalier en 1617, et quand Sir Thomas Lake perdit son emploi de secrétaire d'État (à cause de la langue trop franche de son épouse), mon grand-père fut nommé à sa place, malgré le fait que le duc de Buckingham, le favori de Jacques, désirait que le poste échût à son ami Carleton. J'ai sujet de penser que Buckingham prit la chose comme un affront et devint le premier ennemi important de notre maison.

« Quelle fâcheuse période pour être secrétaire d'État ! Nous étions en 1619, et souvenez-vous que la guerre de Trente Ans venait juste de commencer ; Jacques avait dissipé le Trésor ; nous n'avions pas un seul allié puissant ! Il fallait choisir entre l'Espagne et la France, et se déterminer pour l'une c'était s'aliéner l'autre. Buckingham favorisa l'Espagne, et mon grand-père le supporta. Quel parti aurait semblé mieux avisé, je vous le demande ? Marier le prince Charles à l'infante Maria nous liait l'Espagne à jamais ; la dot de Maria renflouait le Trésor ; et en supportant le roi et Buckingham, mon grand-père témoignait loyauté à l'un et flétrissait le ressentiment de l'autre ! L'alliance, assurément, était impopulaire chez les protestants, et grand-père eut la détestable tâche (à l'instigation, ce me semble, de Buckingham) de la défendre devant un Parlement hostile. Mais c'était là une conduite sage : personne n'aurait pu deviner la fourberie du roi Philippe et de son ambassadeur Gondomar, laquelle nous fit nous aliéner la France, les princes protestants d'Allemagne, et jusqu'à Frédéric, le gendre de Jacques, et notre propre Chambre des communes, et cela seulement pour rompre les négociations à la dernière minute et nous laisser quasi impuissants !

– Ce Gondomar était un misérable, répliqua civilement Ebenezer.

– Ceci, joint à sa conversion à l'Église de Rome, mit un terme à la carrière publique de grand-père. Malgré les instances du roi, il quitta son office, et en récompense de sa loyauté Jacques le nomma "baron de Baltimore du royaume d'Irlande".

« De ce jour jusqu'à sa mort, il se consacra à la colonisation de l'Amérique. En 1622, Jacques lui avait accordé la péninsule au sud-est de Terre-Neuve, et mon grand-père, abusé par des bruits mensongers du lieu, mit une bonne partie de sa fortune dans une colonie du nom d'Avalon, où il vint s'installer. Mais le climat était insupportable. Qui plus est, les Français – avec lesquels, grâce à la politique de Buckingham, nous étions en guerre – saisissaient sans cesse nos vaisseaux et inquiétaient nos pêcheurs ; et, pour surcroît d'embarras, quelques ministres puritains firent courir le bruit au Conseil privé que des prêtres papistes étaient introduits en secret à Avalon afin d'y ruiner l'Église d'Angleterre. Enfin mon grand-père sollicita du roi Charles une concession plus au sud, sur le territoire de Virginie. Le roi écrivit en retour à grand-père qu'il lui fallait renoncer à ses projets et rentrer en Angleterre, mais avant qu'il n'ait pu recevoir la lettre, grand-père était déjà reparti pour Jamestown avec sa famille et quarante colons. Là-bas il fut reçu par le gouverneur Pott et son conseil (au nombre duquel était cette canaille de William Claiborne), tous hostiles comme des sauvages et déterminés à chasser grand-père, de peur que Charles ne lui accorde la totalité de la Virginie à leurs dépens. Ils le pressèrent de prêter serment à la suprématie royale, sachant fort qu'en bon catholique il refuserait. Même le roi n'avait point exigé la chose de lui, mais ils la lui demandèrent, et étaient prêts que de lâcher sur lui leurs brutes au cas qu'il ne jurerait pas.

– Injustice ! s'écria Ebenezer.

– Iniquité ! le corrigea Charles. Ils le traitèrent si durement qu'il fut forcé d'abandonner femme et famille à Jamestown, et après avoir exploré quelque temps la côte il rentra en Angleterre et demanda à Charles qu'il lui donne le territoire de la Caroline. La charte était rédigée, mais avant qu'elle lui soit accordée, qui croyez-vous qui apparut en Angleterre si ce n'est maître Claiborne, lequel entreprit aussitôt de conspirer contre l'affaire. Afin que d'éviter une querelle, grand-père renonça noblement à la Caroline et sollicita en son lieu les terres au *nord* de la Virginie, des deux côtés de la baie de Chesapeake. Charles essaya vainement de le persuader de vivre à l'aise en Angleterre et de ne plus s'occuper de concessions et de colonies, mais grand-père ne voulut point d'une telle inaction et persuada enfin le roi de lui céder sa terre, laquelle il voulut nommer *Crescentia*, mais que le roi appela *Terra Mariae*, ou Mary-Land, d'après Henriette-Marie, la reine.

– Noble égard.

– Une charte fut alors rédigée, laquelle, par son autorité et son étendue, surpassait tout ce qu'avait à ce jour composé la Couronne d'Angleterre. Elle accordait à mon grand-père toutes les terres s'étendant du fleuve Potomac, au sud, au quarantième degré de latitude nord, et de la Côte atlantique, à l'ouest, au méridien de la première source du Potomac. Afin que de la distinguer de toutes les autres régions du territoire, le Maryland fut appelé "province", un palatinat dont nous fûmes,

nous les barons Baltimore, les véritables et éminents Lords Propriétaires. Nous avons autorité sur les Églises ; nous avons le droit de faire des lois et de créer des cours seigneuriales et des cours de centurie pour les faire exécuter ; nous pouvions punir les mécréants, aussi bien leur ôter un membre que la vie ; nous pouvions conférer des dignités et des titres...

– Ah, dit Ebenezer.

– ... Nous pouvions monter des armées, faire la guerre, lever des impôts, concéder des terres, commercer avec l'étranger, établir des villes et des ports de passage...

– Seigneur !

– En résumé, déclara Charles, pour un cens de deux flèches d'Indiens par année, le Maryland était à notre entière et libre disposition ; et qui plus est, il était inscrit dans la charte que si d'aventure un mot, une clause ou une phrase prêtaient à dispute, ils devaient être interprétés à notre avantage !

– Ma foi, j'en suis tout étourdi !

– Oui-da, c'était là une charte puissante. Mais avant qu'elle ne reçût le Grand Sceau, grand-père mourut, consumé à l'âge de cinquante-deux ans, et la charte échut à Cecil, mon cher père, qui donc en 1632, alors qu'il n'avait que vingt-deux ans, devint Deuxième Lord Baltimore et Premier Lord Propriétaire de la Province du Maryland. Il entreprit aussitôt d'armer des vaisseaux et de rassembler des colons, provoquant la grande fureur de Bill Claiborne et force grincements de dents et arrachage de cheveux parmi les membres de la vieille Compagnie de Virginie, dont la charte avait depuis longtemps été révoquée ! Ils allèrent clamer à Limehouse que l'*Arche* et la *Colombe* s'équipaient afin d'embarquer des nonnes pour l'Espagne, et protestèrent à Kensington que mon père les garnissait pour transporter des soldats espagnols. Si nombreux et si rusés étaient ses ennemis que père dut demeurer à Londres pour préserver ses droits et confier le voyage à mes oncles Leonard et George, qui quittèrent Gravesend à destination du Maryland en octobre 1633. Mais à peine *L'Arche* avait-elle levé l'ancre qu'un des espions de Claiborne, espérant nous défaire, courut à la Chambre des actes et rapporta que nous n'avions point acquitté la douane et que notre équipage n'avait pas prêté le serment d'allégeance. Le secrétaire Coke envoya des courriers à l'amiral Pennington, dans le détroit de Sandwich, et nous dûmes rentrer à Londres.

– Connivence !

– Au terme d'un mois de disputes, père parvint à prouver que ces charges étaient fausses et mensongères, et nous partîmes derechef. Afin que de ne point fournir à Claiborne d'autres munitions, nous chargeâmes les protestants à Gravesend, leur fîmes prêter serment loin de Tilbury, et descendîmes le détroit jusqu'à l'île de Wight où nous embarquâmes nos catholiques et un couple de jésuites.

– Très habile, dit Ebenezer sans grande conviction.

– Puis, par la grâce du ciel, nous fîmes voile enfin vers le Maryland, avec ordre de notre père de ne point célébrer nos messes en public, de ne point débattre de religion avec les protestants, de ne point jeter l'ancre à portée de canons des Virginiens à Port Comfort, mais plutôt de mouiller de l'autre côté d'Accomack, sur la rive est, et de ne point avoir affaire avec le capitaine Claiborne et ses gens la première année.

« Avec les sauvages, des Piscataways, nous n'avions nulle querelle, car ils eurent l'heur de joindre nos rangs contre leurs ennemis, les Seneques et les Susquehannoughs : ce fut le félon Claiborne qui causa notre embarras ! Ce Claiborne était un agent de Cloberry et Compagnie, et secrétaire d'État de l'Empire sur ordre de Charles I^{er}, lequel était aisément trompé. Il prenait son principal intérêt dans Kent Island, à mi-chemin du Chesapeake, où son poste de commerce était établi : il aurait plutôt fait abandon de son bras que de Kent Island, encore que celle-ci fit clairement partie de notre territoire.

– Que fit-il ? demanda Ebenezer.

– Eh bien, se fit-il réflexion pour lui-même, la charte de Baltimore ne lui accorde-t-elle point la terre *hactenus inculta* – “jusqu'ici inculte” ? Aussi doit-il renoncer à Kent Island, car mes marchands l'ont devancé ! C'est ainsi qu'il plaida devant les lords commissaires des Plantations. Mais veuillez observer que ce maudit *hactenus inculta* ne valait que comme simple description de la terre ; c'est là le langage commun des chartes, et il ne doit point être entendu comme une condition de la concession. Et pour dire la vérité, les marchands de Claiborne n'avaient point cultivé l'île : ils troquaient leurs marchandises pour le maïs nécessaire à leur survie ainsi que pour des fourrures destinées à Cloberry et Compagnie. Les lords commissaires rebutèrent sa revendication, mais il ne pouvait se résoudre d'abandonner Kent Island. Les Marylandiens abordent en mars 1634 – il y aura cinquante-quatre ans de cela ce mois, s'installent à St. Mary's, et informent Claiborne que Kent Island leur appartient ; celui-ci refuse de jurer allégeance au propriétaire ou d'accepter de lui quelque titre que ce soit sur Kent, mais demande plutôt au Conseil ce qu'il doit faire. Vous pouvez gager qu'il ne leur dit mot du règlement des lords commissaires, et les nouvelles vont lentement entre le Conseil privé et l'Amérique ; aussi lui conseille-t-il de persévérer, ce qu'il fait, excitant tous ceux qu'il peut rencontrer contre mon père.

« À St. Mary's, oncle Leonard laisse achever l'année de grâce de Claiborne, puis lui fait commandement de reconnaître les droits de père ou de souffrir l'emprisonnement et la confiscation de l'île. Le roi Charles ordonne au gouverneur Harvey, de Virginie, de nous protéger des Indiens et d'autoriser le libre commerce entre les colonies, et au même moment, étant abusé par les agents de Claiborne au point de croire que Kent Island est en dehors de notre privilège, il ordonne à père de ne point inquiéter

Claiborne ! Il faut dire que ce Harvey était un honnête chrétien, d'une humeur fort tolérante ; aussi Claiborne eut-il tôt fait de mener une faction visant à renverser le pauvre homme et à le chasser de la colonie. C'est ainsi que quand Harvey, obéissant aux ordres du roi, déclare son soin de commercer avec le Maryland, les Virginiens se dressent rageusement contre lui et déclarent qu'ils préféreront assommer leur bétail que nous le vendre.

« Ce fut dès lors un état de guerre déclaré. Oncle Leonard saisit une des pinasses de Claiborne sur le fleuve Patuxtent et arrêta le capitaine Thomas Smith pour avoir commercé sans autorisation de mon père. Claiborne arme une chaloupe et donne ordre à son capitaine d'attaquer tout vaisseau du Maryland qu'il rencontre. Oncle Leonard envoie deux pinasses pour lui livrer combat, et au terme d'une lutte sur le fleuve Pocomoke, la chaloupe se rend. Deux semaines plus tard un autre vaisseau de Claiborne, sous les ordres du même Tom Smith, se bat jusqu'au bout dans le port du Pocomoke. Le pauvre gouverneur Harvey se trouve à ce moment tellement pressé par son Conseil qu'il va chercher refuge en Angleterre.

« Pendant ce temps oncle Leonard isole du tout les habitants de Kent Island, et la terre se trouvant tout à fait *inculta*, ils commencent de périr de faim. Père le signale à Cloberry et Compagnie, et les persuade si bien qu'ils cessent de prétendre au titre de Kent Island mais envoient un nouvel avocat au Maryland, avec autorité pour écarter Claiborne. Enfin le démon cède, demandant seulement à ce nouveau personnage, George Evelyn, de ne point livrer Kent Island aux Marylandiens ; mais Evelyn refuse de promettre, aussi Claiborne se retire-t-il à Londres, où il est poursuivi en justice par Cloberry et chargé de mutinerie par le gouverneur Harvey. En outre, Evelyn entreprend de saisir toutes les terres de Claiborne en Virginie, au nom de Cloberry et Compagnie.

– Il n'a que ce qu'il méritait, dit Ebenezer.

– Il vit que nous avions l'avantage sur lui pour cette fois, aussi changea-t-il de batterie ; il acheta l'île de Palmer à ses compères les Susquehannoughs, laquelle était située à la source du Chesapeake où leur rivière le rejoint, et il y installa un nouveau comptoir, protestant qu'il était en dehors de notre privilège. Puis il pria Charles de faire défense à père de l'inquiéter et demanda en outre – en montrant un franc visage, notez bien ! – toutes les terres sur douze lieues, des deux côtés du fleuve Susquehannough, s'étendant au sud jusqu'à la Baie et au nord jusqu'aux Grands Lacs du Canada !

– Je ne puis le croire ! s'écria Ebenezer, effrayé, encore qu'il n'eût point en mémoire la moindre peinture des lieux.

– Cela est vrai, reprit Charles. L'homme était fou ! Cela lui aurait conféré une parcelle de Nouvelle-Angleterre de vingt-quatre lieues de large et près de trois cents de long, plus tout le Chesapeake et les trois quarts du Maryland ! Il espérait tromper le roi une fois de plus ainsi qu'il l'avait fait par le passé, mais les lords commissaires rejetèrent sa demande. Evelyn

reconnut alors à mon père son titre sur Kent, et oncle Leonard le nomma commandeur de l'île. Il tâcha de persuader les insulaires de reconnaître à mon père ses droits sur l'île – et y serait parvenu si ce maudit Tom Smith n'avait point été établi là-bas, en même temps que le beau-frère de Claiborne. Il ne lui restait plus qu'à les soumettre pour de bon. Oncle Leonard mena en personne deux expéditions contre les insulaires, les soumit, emprisonna les alliés de Claiborne, et confisqua toutes ses terres dans la province.

– J'espère que cela assagit le coquin !

– Pour un temps, répondit Charles. Il acquit une île dans les Bahamas en 1638, et nous ne le vîmes de quatre ou cinq ans. Pour ces alliés, nous les avions mis aux fers, mais, attendu que l'Assemblée ne s'était jamais réunie, nous n'avions ni jury pour les traduire en justice ni tribunal pour les juger !

– Comment vous y êtes-vous pris ? demanda Ebenezer. De grâce, ne me dites pas que vous les avez libérés !

– Eh bien, nous avons réuni l'Assemblée pour qu'elle enquête sur l'accusation qu'il y avait lieu de porter, puis nous l'avons métamorphosée en tribunal pour instruire le procès et déclarer les prisonniers coupables. Oncle Leonard condamne alors les prisonniers à la pendaison, le tribunal redevient une assemblée et change la sentence en loi (attendu que nous n'avions aucune loi au moyen de laquelle instruire le procès), et oncle Leonard commue la peine afin de s'assurer que nulle injustice n'a été commise.

– La brillante manœuvre ! s'exclama Ebenezer.

– C'était le commencement de nos malheurs, dit Charles. À peine l'Assemblée s'était-elle réunie qu'ils demandèrent le droit de faire des lois, quoique la charte réservât clairement ce droit au propriétaire, n'exigeant des citoyens que leur assentiment. Père résista quelque temps mais dut bientôt céder, du moins pour cette fois, afin que d'éviter une mutinerie. De ce jour l'Assemblée fut en perpétuel désaccord avec nous, nous abusant et ne perdant pas une occasion de diminuer notre pouvoir et d'accroître le sien. » Il poussa un soupir. « Et pour surcroît d'embarras, ce fut environ cette époque que nous apprîmes que les missionnaires jésuites, qui avaient converti les Piscataways, s'étaient emparés tout ce temps durant de vastes étendues de terre au nom de l'Église ; et un beau jour ils nous annoncent qu'il est de leur dessein de regarder cet énorme territoire comme indépendant du propriétaire ! Ils savaient que père était catholique et protestèrent que le droit canon avait toute autorité sur la province, et que, au regard de la bulle papale *In Coena Domini*, eux et leurs frauduleuses possessions n'étaient pas soumis à la loi commune !

– Ah Dieu ! dit Ebenezer.

– Ce qu'ils ignoraient, reprit Charles, c'est que grand-père, avant qu'il ne se fasse catholique, avait vu tout son soûl de jésuitisme en Irlande, quand Jacques lui avait donné mission d'enquêter sur le mécontentement qui régnait là-bas. Afin que de détruire l'affaire dans son germe avant que les jésuites ne s'emparent de toute la province, d'une

part, ou que les protestants utilisent l'incident pour prétexter une insurrection antipapiste, d'autre part, père sollicita de Rome qu'elle rappelle les jésuites et lui envoie plutôt des prêtres séculiers ; et au terme de quelques années de dispute, la Propagande ordonna qu'il soit fait ainsi.

« Puis vinrent les troubles indiens. Les Susquehannoughs au nord et les Nanticokes sur la côte est avaient toujours inquiété les autres tribus de fois à autre, étant des chasseurs et non point des cultivateurs. Mais après 1640 ils entreprirent d'attaquer les plantations ici et là dans la province, et on racontait qu'ils excitaient nos amis les Piscataways à les joindre dans un grand massacre. Certains disaient que les Français étaient derrière tout cela ; d'autres protestaient que c'était l'œuvre des jésuites ; mais je crois pour moi qu'il fallait y voir l'intrigante main de Bill Claiborne.

– Claiborne ! dit Ebenezer. Comment cela se peut-il ? Ne vous ai-je pas entendu affirmer que Claiborne se cachait aux Bahamas ?

– En effet. Mais en 1643, tant à cause des troubles jésuites, indiens, que des quelques dissensions dans la colonie au fait de la guerre civile entre Charles et le Parlement, oncle Leonard retourna à Londres pour débattre des affaires de la province avec père. Mais à peine s'était-il embarqué que Claiborne entreprit de remonter secrètement la Baie, dans le dessein d'exciter les habitants de Kent Island à la sédition. C'est environ cette époque qu'un certain Richard Ingle – un capitaine de navire, un athée, et un traître – aborde à St. Mary's avec un navire marchand baptisé la *Réformation*, s'enivre, et déclare à qui veut l'entendre que le roi n'est pas le roi, et qu'il coupera la tête à tout royaliste qui osera le contredire.

– Trahison ! s'exclama Ebenezer.

– C'est ce que dit notre homme Giles Brent, qui était gouverneur au moment du retour d'oncle Leonard ; il fit emprisonner Ingle et confisqua son navire. Mais à peine avons-nous mis le scélérat aux fers qu'il est libéré sur ordre de notre conseiller, le capitaine Cornwaleys, qu'on lui rend son bateau, et le voilà libre comme l'air.

– Je suis étonné.

– Or, ce Cornwaleys était un soldat et il avait mené il y a peu des expéditions pour faire la paix avec les Nanticokes et repousser les Susquehannoughs. Quand nous le chargeâmes d'avoir libéré Ingle, il fut déclaré pour sa défense qu'il avait arraché au coquin la promesse de nous fournir un baril de poudre et quatre quintaux de munitions pour la défense de la province – bien entendu le drôle revient peu après, maudissant et assaillant tous ceux qu'il rencontre, et il engage les munitions comme caution contre un prochain tribunal. Mais avant que nous ne voyions une seule de ses balles, le voilà qui reprend la mer, faisant fi des acquits et des droits de port, et embarquant avec lui son ami Cornwaleys.

« Il était fort clair qu'Ingle et Claiborne, nos deux pires ennemis, s'étaient ligüés ensemble pour nous ruiner, se servant de la guerre civile comme d'un alibi. Claiborne aborda à Kent Island, exhiba un faux par-

chemin, et jura que c'était là un ordre du roi l'autorisant à disposer de l'île. Au même moment, cette Tête-Ronde d'Ingle donne l'assaut à St. Mary's avec un bateau armé et son propre faux parchemin ; il soumet la ville, oblige oncle Leonard à fuir en Virginie, et avec l'appui de Claiborne revendique la totalité du Maryland, lequel durant l'espace de deux années souffre une complète anarchie. Il pille ici, butine là, s'empare des terres, vole jusqu'aux serrures et aux charnières des portes des maisons, et ravit le Grand Sceau du Maryland, d'une valeur de quarante livres de bon argent. Il ne fait même pas scrupule de prendre la maison et les biens de son sauveur Cornwaleys, mais plutôt les pille avec le reste, et fait ensuite emprisonner Cornwaleys à Londres comme débiteur, et traître en sus ! Pour comble de méfait, il jure devant la Chambre des lords qu'il a agi de la sorte pour l'acquit de sa conscience, attendu que Cornwaleys et ses autres victimes étaient des papistes et des malins !

– Je ne puis l'entendre, avoua Ebenezer.

– En 1646, oncle Leonard réunit des forces avec l'aide du gouverneur Berkeley et reprend St. Mary's et bientôt tout le Maryland – Kent Island étant la dernière à se rendre. La province était de nouveau à nous, encore qu'oncle Leonard fût mal récompensé de sa peine, car il mourut l'année suivante.

– Hé ! s'écria Ebenezer. Que d'agitation ! J'espère de tout mon cœur que vous ne fûtes plus tourmentés par Claiborne et ses semblables mais que vous goûtâtes votre province dans la paix et l'harmonie !

– Nous le méritions, cordieu ! Mais trois années ne passèrent pas que déjà la marmite de la sédition et de la faction bouillait derechef.

– Je brûle de savoir.

– La cause en était principalement Claiborne, ligué pour cette fois avec Oliver Cromwell et les protestants, encore qu'il ait été fanfaron de royalisme depuis peu. Quelques années auparavant, quand les anglicans chassèrent les puritains de Virginie, oncle Leonard leur avait donné licence de bâtir la ville de Providence près le fleuve Severn, puis donc qu'aucun n'était inquiété pour sa foi au Maryland. Mais ces protestants nous méprisaient, nous les catholiques romains, et refusaient de jurer allégeance à père. Quand Charles I^{er} fut décapité et Charles II forcé à l'exil, père ne protesta point mais reconnut plutôt l'autorité du Parlement ; il veilla même que le catholique Thomas Greene, gouverneur à la mort d'oncle Leonard, soit remplacé par un protestant et ami du Parlement, William Stone, afin que de ne point donner aux mécontents de Providence motif à rébellion. En reconnaissance de sa sagesse, Charles II, alors exilé dans l'île de Jersey, le déclara Tête-Ronde et accorda le gouvernement du Maryland à Sir William Davenant, le poète.

– Davenant ! s'exclama Ebenezer. Ah, quelle noble et juste vision que celle de poète-roi ! Cependant je rougis pour mon art en apprenant que l'homme acquit un prix si injustement offert.

– Il n'en fit guère un long usage, car à peine s'était-il embarqué pour le Maryland qu'un croiseur du Parlement l'arrêta au large de Land's End, et fut cause sa perte. La Virginie, comme vous le savez, était fort royaliste, et quand elle proclama roi Charles II aussitôt après la décollation de son père, le Parlement arma une flotte afin que de la soumettre. Au même moment, en 1650, notre gouverneur, Stone, se rendit en Virginie pour affaires et chargea son prédécesseur Thomas Greene de gouverner jusqu'à son retour. C'était là une sottise décision, attendu que ce Greene souffrait encore d'avoir été remplacé. Aussitôt qu'il est député, il se déclare avec la Virginie pour Charles II, et, malgré l'empressement du gouverneur Stone à le déposer au plus tôt, le mal est fait ! Le poltron Dick Ingle était encore citoyen de Londres, et dès qu'il sut l'affaire, il courut au comité qui avait charge de soumettre la Virginie et lui fit ajouter le Maryland à la commission. Mais père apprit le bruit, et avant que la flotte n'ait appareillé, il fit connaître que la proclamation de Greene avait été faite sans son autorité ou connaissance, et obtint que le nom du Maryland soit supprimé de la commission. Considérant cette caution suffisante, il se retira ; aussitôt le rusé Bill Claiborne se montre et, persuadé à l'ordinaire que le comité est ignorant de la géographie américaine, il veille que la commission soit réécrite et comprenne *toutes les plantations dans les limites de la baie de Chesapeake* – c'est-à-dire tout le Maryland ! En outre, il se fait nommer commissaire suppléant du Parlement afin que de rejoindre la flotte. Il y avait trois commissaires – tous gentilshommes fort raisonnables, encore qu'abusés – et deux suppléants : Claiborne et un autre drôle du nom de Richard Bennet, lequel avait trouvé refuge dans notre Providence à l'époque où la Virginie avait expulsé ses puritains.

– Parbleu ! s'écria Ebenezer. Je n'ai jamais entendu pareille perfidie !

– Attendez, dit Charles. Non contents d'être suppléants, Claiborne et Bennet veillent que deux des commissaires se perdent en mer durant la traversée, et ils abordent à Point Comfort avec pleine autorité sur la Virginie et le Maryland !

– L'homme est un Machiavel !

– Ils soumettent la Virginie ; Bennet se nomme lui-même gouverneur, et Claiborne, secrétaire d'État ; puis ils se tournent vers le Maryland où les misérables de Providence les accueillent à bras ouverts. Le bon gouverneur Stone est déposé ; les catholiques, dépouillés de tous leurs droits, et l'autorité de père, balayée. Pour couronner le tout, Claiborne et Bennet pressent la vieille Compagnie de Virginie de demander que le Maryland soit rayé de la carte et que la Virginie retrouve ses anciennes frontières ! Père plaida sa cause devant les commissaires aux Plantations, et cependant qu'elle était à l'étude, il rappela à Cromwell que le Maryland était demeuré fidèle à la république au rebours de ses voisins royalistes. Cromwell l'écouta jusqu'au bout, et, plus tard, quand il eut dissous

le Parlement et se fut nommé lui-même "lord protecteur", il assura père de sa faveur.

« Pendant ce temps le gouverneur Stone était rentré dans son office, et père lui ordonna de proclamer le Protectorat et de déclarer la fin de l'autorité des commissaires. Claiborne et Bennet lèvent une armée et déposent Stone au profit du puritain William Fuller, de Providence. Père fait appel à Cromwell ; Cromwell donne ordre à Bennet et Claiborne de se rendre, et père ordonne à Stone de lever une armée et de marcher sur Fuller à Providence. Mais Fuller possède plus de canons, aussi contraint-il les hommes de Stone à se rendre sous la promesse de les épargner. À peine ont-ils accepté qu'il assassine quatre des lieutenants de Stone et jette ce dernier, gravement blessé, en prison. Les brutes de Fuller saisisent alors le Grand Sceau, confisquent et pillent, et chassent de la province tous les prêtres catholiques ; Claiborne et ses cohortes crient de nouveau haro sur les commissaires aux Plantations ; mais tous ces bruits sont vains, car enfin, en 1658, la province est rendue à père, et le gouvernement confié à Josias Fendall, lequel avait été nommé par père pour le représenter après l'emprisonnement de Stone.

– Grâce au ciel ! dit Ebenezer. *Tout est bien qui finit bien !*

– Et mal qui finit mal, repartit Charles, car la même année Fendall nous trahit.

– C'en est trop ! s'écria Ebenezer.

– C'est la vérité. Certains disent qu'il était l'instrument de Fuller et de Claiborne ; quoi qu'il en soit, Cromwell étant mort et son fils faisant le dameret, Fendall persuada l'Assemblée de se déclarer indépendante du propriétaire, de renverser la constitution de la province, et d'usurper chacun des pouvoirs de père. Nous aurions vécu de fort tristes heures si Charles n'avait pas été restauré sur le trône peu après. Père, Dieu seul sait comme, fit la paix avec lui, et obtint des lettres royales ordonnant à tous de supporter son gouvernement et chargeant Berkeley de Virginie de l'assister. Oncle Philip Calvert fut nommé gouverneur, et l'entière conspiration échoua.

– Oserai-je espérer que vos épreuves s'achevèrent alors ? demanda Ebenezer.

– Nous n'eûmes plus à souffrir d'autres rébellions pour un temps, admit Charles. J'arrivai en qualité de gouverneur à St. Mary's en 1661, et en 1675, quand père mourut, je devins Troisième Lord Baltimore. Durant cet espace nos seuls véritables ennuis étaient les assauts des Indiens et les tentatives des Hollandais, des Suédois, et d'autres pour s'emparer de notre terre par la vieille ruse du *hactenus inculta*. Les Hollandais s'étaient installés illégalement sur le fleuve Delaware, et le gouverneur D'Hinoyossa de New Amstel excitait les Jhonadoes, les Cingoes et les Mingoos contre nous. Je songeai à lui faire la guerre, mais y renonçai de peur que le roi Charles (qui avait déjà brisé divers de mes

privilèges) ne prenne occasion de saisir la totalité du territoire du Delaware. Je dus le céder toutefois en 1664 à son frère le duc de York, et ne pus prononcer un mot de protestation.

« L'année où je devins lord Baltimore, les Cinagoes (que les Français appellent "Seneques") marchèrent sur les Susquehannoughs, lesquels envahirent à leur tour le Maryland et la Virginie. Les outrages qui s'ensuivirent donnèrent prétexte à la rébellion de Bacon en Virginie et furent cause d'une grande agitation au Maryland. Peu auparavant, afin que de brider les mécontents dans l'Assemblée, j'avais borné le suffrage aux meilleurs citoyens, et retenu l'Assemblée pour de longues sessions afin d'éviter le risque de nouvelles élections ; mais cela même échoua à calmer les choses. Mes ennemis intriguaient contre moi de tous côtés. Même le vieux Claiborne réapparaît sur la scène, quoiqu'il ait passé les quatre-vingts ans, et, posant derechef pour un royaliste, travaille à ma ruine auprès du roi – en vain, fort heureusement, et j'eus peu après l'indicible joie d'apprendre la mort du misérable en Virginie.

– J'ai plaisir également à l'apprendre aujourd'hui, déclara Ebenezer, car je débute de craindre que le drôle ne fût immortel.

– Je fus accusé de tout, de papisme aussi bien que de frauder le Trésor du roi, reprit Charles. Quand Nat Bacon tourna son armée propre contre le gouverneur Berkeley de Virginie, une paire de fripons nommés Davis et Pate entreprirent une semblable rébellion dans le comté de Calvert – pressés, ce me semble, par les renégats Fuller et Fendall, qui erraient çà et là en secret dans la province. J'étais alors à Londres, mais quand j'appris la chose, j'envoyai aussitôt mon représentant pour qu'il les fasse pendre tous deux. Cependant, quatre ans ne sont pas achevés que le traître Fendall conspire avec un nouveau gredin pour provoquer une nouvelle révolte : il s'agit là du faux prêtre John Coode dont je parlais, lequel ombrage même Bill Claiborne. J'écrasai leur manœuvre à temps et bannis Fendall à tout jamais, encore que l'Assemblée, complice, laissât Coode aussi libre que l'oiseau, et capable bientôt de nouveaux tourments.

« Là-dessus, les intrigues et les tribulations vinrent à la foule. En 1681, afin que de régler une dette particulière, le roi Charles cède un vaste territoire au nord du Maryland à William Penn – que la graisse de ce quaker fonde en enfer ! – et il me faut aussitôt défendre ma frontière nord contre ses machinations. Il était écrit dans ma charte que la limite nord du Maryland était la latitude quarante, et pour distinguer ce parallèle j'avais depuis longtemps fait construire un fortin contre les Susquehannoughs. Penn s'accorda avec moi que sa limite devait passer au nord du fortin, mais quand nous vîmes son acte de cession, il n'en était fait en façon quelconque mention. En lieu, c'était une enfilure de balivernes capable d'hébéter n'importe quel étudiant en droit, et pour assurer son dessein Penn désigna un géomètre fort mensonger avec un sextant faussé

pour faire ses observations. Le résultat de tout cela fut qu'il déclara que la limite sud devait être à huit miles au sud de mon fortin, et il recourut à toutes sortes de détours et de subterfuges pour éviter de s'entretenir avec moi sur ce point. Quand enfin nous l'eûmes embarrassé et que nous lui proposâmes une observation mutuelle, il protesta que son sextant était cassé ; et quand notre propre instrument montra où se trouvait véritablement la ligne, il m'accusa de subvertir l'autorité du roi. Il portait tellement intérêt à ce que la limite tombât à l'endroit qu'il souhaitait qu'il déploya toutes sortes d'artifices malicieux pour ce faire. Mesurez au nord depuis les Capes, dit-il, à la faible distance de soixante miles au degré ; abaissez votre limite sud de trente miles, dit-il, et emparez-vous des terres des Virginiens ; mesurez deux degrés au nord depuis Watkins Point, dit-il. Aussi lui demandé-je : "Que signifient ces mesures et ces rapines ? Pourquoi ne point utiliser le sextant et trouver tout de bon le quarantième parallèle ?" Enfin il s'accorde avec nous, mais à la seule condition que, si la ligne tombait au nord de là où il le souhaite, je lui vende la différence à "un prix de gentilhomme".

– Je n'y entends rien, reconnut Ebenezer. Toute cette causerie au fait de sextants et de parallèles me laisse épuisé.

– La vérité était, dit Charles, que Penn avait assuré à sa société marchande que sa concession comprenait les sources de la Baie, et il était ferme à l'obtenir. Quand tout se révéla vain, il entreprit de comploter avec son voisin et ami le duc d'York, et quand à mon grand désarroi le duc monta sur le trône et devint Jacques II, Penn lui rappela derechef cette chimère de *hactenus inculta* et se vit accorder la totalité du territoire du Delaware, lequel n'était point à lui de recevoir ni à Jacques de céder, mais clairement mon bien.

« L'affaire en arriva à une telle extrémité que, quoique je craignisse de laisser la province à mes ennemis durant même une minute, je n'eus d'autre recours que de faire voile pour Londres en 1684 afin que de contrarier les intrigues de Penn. Or j'avais été quelque temps faussement accusé de permettre à des fraudeurs de détourner les droits de port du roi et de manquer d'assister les collecteurs de la taxe royale, ce pour quoi j'avais même payé une amende. Sitôt ai-je levé l'ancre pour rejoindre Londres que mon allié à St. Mary's, George Talbot, souffre qu'un damné maraud de collecteur le fâche et le tue d'un coup de couteau. C'était là une sottise action, et mes ennemis s'en emparèrent sur l'heure. Contre toute justice ils refusent de le juger dans la province mais plutôt le livrent à Effingham, alors gouverneur de Virginie – lequel, soit dit en passant, intrigua plus tard avec le Conseil privé pour qu'on lui cède la totalité du Maryland ! – et je fis tout ce que je pus pour lui sauver la tête. Peu après cet événement, un autre commis de la douane est assassiné, et encore qu'il s'agît là d'une querelle privée, mes ennemis mêlent l'une et l'autre pour me faire passer pour traître à la Couronne. Penn, cependant, entre-

prit une action qui de droit contre ma charte, et avec l'assistance de son ami sur le trône je ne doute pas de ce qui en aurait résulté : il se trouva que le peuple d'Angleterre fit valoir alors son propre droit, pour ainsi dire, contre le roi Jacques, et le projet de Penn fut ruiné, pour cette fois, par la révolution.

– Je ne puis dire à quel degré je suis soulagé de l'entendre ! déclara Ebenezer.

– Ce fut également ma perte, soupira Charles. Quand Jacques fut sur le trône, mes ennemis m'accusèrent de lui être infidèle ; quand il partit en exil, et que William débarqua en Angleterre, tout ce qu'ils voulurent bien se souvenir, c'était que Jacques et moi étions catholiques. C'est alors, au moment le plus extrême, que mon âne de gouverneur adjoint croit bon de déclarer à l'Assemblée sa foi dans le droit divin des rois et, folie des folies, contraint le Maryland à proclamer officiellement la naissance du fils catholique de Jacques !

– Je tremble pour vous, dit Ebenezer.

– Naturellement, dans le moment que William montait sur le trône j'envoyai un mot au Maryland pour qu'il le reconnaisse. Mais soit causes naturelles, soit, ainsi que je le gage, malice de mes ennemis, le messenger mourut durant la traversée et fut abandonné aux flots, et sa commission ensemble, de sorte que le Maryland demeura silencieux alors que la Virginie et la Nouvelle-Angleterre l'avaient proclamé. J'envoyai aussitôt un second messenger, mais le mal était fait, et ceux qui ne criaient pas "papiste !" criaient "jacobite !". Pour surcroît de mésaventure, en 1689 mes ennemis en Angleterre me firent proscrire en Irlande sous la charge d'y avoir fait acte de trahison envers William en faveur de Jacques – encore que, de vrai, je n'eus jamais de ma carrière posé le pied sur la terre irlandaise et étais au même instant en Angleterre, occupé ferme à contrarier les efforts de Jacques et de Penn pour me ravir le Maryland ! Pour comble, en mars de la même année ils répandent le bruit dans le Maryland qu'une grande conjuration de neuf mille catholiques et Indiens a envahi la province afin que d'occire tous les protestants de la région : les hommes envoyés à Mattapany, à l'embouchure du Potomac, sont avertis de massacres à la source du fleuve et, s'y précipitant pour mener la bataille, découvrent les colons qui s'arment contre les mêmes massacres dont ils ont entendu parler à Mattapany ! Et quoique mes amis leur déclarent qu'il n'y a là qu'absurde crainte et chimère, toute la province s'arme contre les catholiques.

– Aveuglement ! Aveuglement !

– Cela valait bien l'antipapisme qui faisait rage à Londres, dit Charles. Mon seul plaisir en cette heure sombre fut de voir ce menteur de quaker de Penn arrêté et jeté en prison comme jésuite !

– Vraiment, cela me réjouit à la pareille !

– Il ne restait plus aux conspirateurs qu'à porter le coup de grâce. Ce qu'ils firent en juillet, menés par le faux prêtre Coode. Ce dernier

marche sur St. Mary's avec une armée, s'élève lui-même au grade de général, et quoiqu'il ait été lui-même catholique, crie au papiste et au jésuite jusqu'à ce que la ville entière se rende. Le président et le conseil fuient à Mattapany, où Cooode les assiège dans le fort jusqu'à ce qu'ils lui abandonnent le gouvernement. Puis, se nommant eux-mêmes "les Protestants associés", ils demandent au roi William de s'emparer du gouvernement !

– Assurément le roi William les fit pendre ! » dit Ebenezer.

Charles, qui avait parlé aussi vite et distraitemment que s'il disait un pénible rosaire, sembla alors vraiment remarquer son visiteur pour la première fois depuis le commencement de son exposé.

« Mon cher poète..., dit-il en souriant faiblement. William est en guerre contre le roi Louis : en premier lieu, rien ne témoigne que la guerre ne s'étende pas à l'Amérique, et il est fort désireux d'accroître son empire sur toutes les colonies au cas où cela serait. En deuxième lieu, la guerre est coûteuse, et mes richesses peuvent l'aider à payer ses soldats. En troisième lieu, il détient la Couronne en vertu d'une révolution anti-papiste, et je suis papiste. En quatrième lieu, le gouvernement du Maryland l'implorait de délivrer la province de l'oppression des catholiques et des Indiens...

– Assez ! s'écria Ebenezer. Je crains fort qu'il l'ait repris ! Mais de quel droit légal...

– Ah, cela était merveilleusement légal, dit Charles. William enjoignit l'avocat général d'instruire contre ma charte par manière de *scire facias*, mais considérant ensuite le temps qu'exigeraient de telles chicanes, la cruelle nécessité dans laquelle était le Trésor, et la possibilité que le tribunal se déclare en ma faveur, il demande au Premier Président Holt de trouver un moyen plus aisé de me ravir le Maryland. Holt réfléchit un moment puis se rappelle que *jus est id quod principi placet*, et déclare alors, en toute solennité, que, combien qu'il serait plus avantageux que la charte soit confisquée par une enquête appropriée, mais attendu cependant qu'aucune enquête n'a été décidée, il considère que le roi peut s'emparer du gouvernement pour l'instant et mener son enquête plus tard.

– Eh bien, dit Ebenezer, cela revient à pendre un homme aujourd'hui et à faire son procès demain. »

Charles acquiesça.

« En août 1691, Sir Lionel Copley devint le Premier Gouverneur royal de la Couronne de la Colonie du Maryland, dit-il en manière de conclusion. Mon rang déchut de celui de comte palatin, avec autorité de vie et de mort sur mes sujets, à celui de simple propriétaire, ayant pour seuls droits mon cens, mon droit de port de quatorze pence par tonnes sur les vaisseaux étrangers, et mon droit de tabac d'un shilling par muid. Les commissaires du Petit Sceau, cela dit en leur honneur, disputèrent la

décision de Holt, et quand le qui de droit fut provoqué, les charges contre moi tombèrent en lambeaux par défaut de preuve, et aucun verdict ne fut prononcé. Mais c'était précisément parce qu'il avait prévu cela que William s'était hâté : vous pouvez compter qu'il tint ferme le Maryland, et l'étreignit ainsi qu'un galant sa maîtresse ; car *la possession est le neuf-dixième de la loi*, et avec un roi, Parlement, code et tribunaux sont confondus ! On dit fort justement que *la faveur d'un roi n'est point héréditaire* ; et qu'*un roi promet tout, et tient ce qu'il lui plaît*.

– Et, ajouta Ebenezer, que *celui qui mange l'oie du roi s'étranglera avec ses plumes*.

– Quoi ? lui demanda Charles, en colère. Me raillez-vous, l'ami ? Pensez-vous que le Maryland était l'oie du roi William ?

– Non, non, protesta Ebenezer. Vous avez mal entendu le dicton ! Il ne signifie rien sinon qu'*une grande dot est un lit plein de ronces*, ou, si vous préférez : *un grand homme et une grande rivière font de mauvais voisins*, ou *les largesses d'un roi cachent ses petitesesses*.

– Cela suffit, j'entends. Fort bien, donc, voilà votre Maryland, l'ami. Pensez-vous qu'il soit fait pour une *Marylandiade* ?

– Ma foi, répartit Ebenezer, il serait plutôt fait pour une Jérémiade ! Jamais n'ai-je rencontré un tel chapelet de complots, de cabales, de meurtres et de machinations dans la vie ou la littérature comme cette histoire que vous m'avez contée ! »

Charles sourit :

« Et cela inspire-t-il votre plume ?

– Ah Dieu, pour quel sot et quel rustre Votre Seigneurie doit-elle me prendre, pour m'être ainsi précipité sur vous avec de grandes idées de couplets et de panégyriques ! Je vous fais le serment que j'en suis tout marri : je vais me retirer sur-le-champ.

– Restez, restez, lui dit Charles. Je veux vous avouer que votre *Marylandiade* ne laisse pas de m'intéresser.

– Non, dit Ebenezer, vous me raillez en manière de punition.

– Je suis un vieil homme, déclara Charles, et il ne me reste que peu à vivre sur cette terre...

– Que le ciel vous garde !

– Non, c'est là la vérité, insista Charles. Le printemps de ma vie, et plus, je l'ai passé sur l'autel d'un Maryland prospère et bien gouverné, lequel m'avait été confié par mon cher père, et à lui par le sien, afin que de le cultiver et l'exploiter, et je rêvais de céder à mon fils un domaine plus riche et plus digne pour avoir été sous mon empire.

– Parbleu, je suis en pleurs !

– Et aujourd'hui, à mon vieil âge, je découvre que cela ne sera point, continua Charles. En outre, je suis trop vieux et débile pour entreprendre une nouvelle traversée de l'océan, aussi dois-je mourir ici, en Angleterre, sans revoir cette terre aussi chère à mon cœur que ma propre

épouse, et dont l'enlèvement et le viol me tourmentent plus que ne le fut jamais Ménélas par ceux d'Hélène.

– Je ne puis en souffrir davantage ! dit en pleurant Ebenezer, et il enfouit délicatement son nez dans son mouchoir.

– Je n'ai point autorité, conclut Charles, et ne puis donc plus conférer dignités et titres comme autrefois. Mais je vous déclare ceci, monsieur Cooke : allez au Maryland ; oubliez son histoire et considérez ses vertus nonpareilles. Étudiez-les ; observez-les bien ! Puis, si vous le pouvez, couchez ce que vous voyez en vers ; mettez-le en musique, que le monde l'entende ! Rimez à merveille, Eben Cooke ; faites-moi un Maryland tel que ni le temps ni l'intrigue ne me le puissent ravir ; que je puisse le léguer à mon fils et au fils de mon fils et à toutes les générations à venir ! Chantez-moi cette chanson, monsieur, et par ma foi, aux yeux et au cœur de Charles Calvert et à ceux de tout amoureux chrétien de la Beauté et de la Justice, vous êtes de vrai Poète et Lauréat de la Province ! Et si jamais devait être ce jour – ce pour quoi, contre toute espérance et attente, je prie toutes les nuits la Vierge Marie et tous les saints –, ce jour où l'entière complexion des choses se trouve changée, et que ma douce province soit rendue de nouveau à son propriétaire, alors, au nom du ciel, je vous donnerai tout de bon ce titre, gravé sur de la basane, enrubanné de satin, signé de ma main, et estampé du Grand Sceau du Maryland pour le plus grand ébahissement du monde ! »

Le cœur d'Ebenezer débordait de mots.

« Entretiens, continua Charles, je vais, s'il vous plaît, au moins vous donner commission d'écrire le poème. Non, mieux, je vais rédiger un projet de votre commission de lauréat, et si Dieu un jour daigne me rendre mon Maryland, celle-ci prendra acte à rebours en ce jour.

– Cordieu ! Cela est incroyable ! »

Charles se fit apporter du papier, de l'encre, et une plume, et avec l'air de celui qui est accoutumé au langage de l'autorité, écrivit rapidement la commission suivante :

CHARLES EMINENT LORD & PROPRIÉTAIRE DE LA PROVINCE DU MARYLAND & D'AVALLON LORD BARON DE BALTIMORE & A Notre Fidèle et Bien-Aimé Cher Ebenezer Cooke Esq^r de Cookes Poynt Dorset County Salut Attendu qu'il est notre Désir que les Diverses Qualités de Notre Province du Maryland susdit soient couchées en Vers pour les Générations à Venir et Attendu qu'il est Notre Conviction que Vos Talents Vous Equipent Fort pour cette Tâche & Nous Vous Commandons par la Fidélité que Vous Nous Devez de composer et bâtir une telle Épopée, Laquelle montrera la Bonté des Habitants du Maryland, Leurs Bonnes Manières et Excellentes Demeures, la Majesté de ses Lois, la Commodité de Ses Auberges et Tables & et à cet Effet Nous Vous Donnons Nom et Qualité de Poète et Lauréat de la Province du

Maryland Susdit. Fait en la cité de Londres le vingt-huitième Jour de Mars, dans la dix-huitième Année de Notre Empire sur Notre dite Province du Maryland Anno Dom 1694.

« Cela suffit, s'écria-t-il en tendant le projet achevé à Ebenezer. Cela est fait et je vous souhaite une heureuse traversée. »

Ebenezer lut la commission, se jeta à genoux devant lord Baltimore, et pressa l'ourlet de ce grand homme à ses lèvres dans un élan de gratitude. Puis, marmottant et trébuchant, il mit le document dans sa poche, s'excusa, et quitta la maison en courant pour se retrouver dans les rues animées de Londres.

11. OÙ EBENEZER RETOURNE AUPRÈS DE SES COMPAGNONS,
LES TROUVE DIMINUÉS D'UNE PERSONNE,
LES QUITTE DIMINUÉS D'UNE AUTRE, ET MÉDITE

« Chez Locket ! » lança Ebenezer à son cocher, et il bondit dans le fiacre avec les gestes désordonnés d'une marionnette mal dirigée.

Avec quelle soudaineté il avait gravi les hauteurs du Parnasse, quand ses compagnons pataugeaient encore dans les contreforts ! Se saisissant de sa commission, il lut derechef le doux nom de lauréat et le catalogue des mérites du Maryland.

« Douce terre ! s'exclama-t-il. Grosse de poésie ! Ta délivrance approche ! »

Ce trait-là méritait d'être sauvé, se fit-il réflexion : le mot *délivrance*, par exemple, avec sa double suggestion de sage-femme et de sauveur... Il déplora de n'avoir ni plume ni papier autre que la commission de Baltimore, laquelle après l'avoir baisée il remit dans sa veste.

« Il me faut acheter un cahier, décida-t-il. Il serait fâcheux que de telles fleurs des champs meurent sans avoir été cueillies. Il ne me faut plus seulement songer à mon propre agrément, car un lauréat appartient au monde. »

Bientôt le fiacre fut devant Locket, et après avoir récompensé le cocher, Ebenezer se hâta de retrouver ses compères, lesquels il n'avait point revus depuis la nuit du pari. Sitôt à l'intérieur, toutefois, il affecta un pas plus lent et plus digne, en harmonie avec sa position, et se faufila entre les tables combles vers ses amis qu'il avait aperçus.

Dick Merriweather le vit le premier :

« Palsembleu ! cria-t-il. Regardez qui va là ! Le vin m'a-t-il tourné les sens, où est-ce Lazare sorti de sa tombe ?

– Allons, ajouta Tom Trent. La brise printanière t'a-t-elle dégelé, mon garçon ? Je craignais que tu ne te sois tout de bon fossilisé.

– Dégelé ? dit Ben Oliver en clignant de l'œil. Non, Tom, car comment se pourrait-il qu'un tel galant soit gelé ? Je gage qu'il n'a qu'à cette heure retrouvé sa force après la terrible lutte de la nuit de notre pari, et qu'il est prêt de recommencer.

– Doucement, Ben », lui fit reproche Tom Trent, et il jeta un œil à John McEvoy qui se tenait à ses côtés, lequel était du tout abîmé dans la contemplation d'Ebenezer et ne paraissait en façon quelconque avoir entendu la remarque. « Il ne sied point à un gentilhomme de garder rancune d'une telle vétille.

– Non, non, insista Ben. Qu'y a-t-il de plus plaisant et de plus instructif, je vous le demande, que d'entendre le récit des hauts faits des lèvres mêmes de leurs héros ? Viens par ici, Ebenezer. Bois une bière avec nous et dis-nous tout franc, entre hommes : Que penses-tu maintenant de cette Joan Toast que tu as culbutée ? Comment est-elle au lit, enfin, et quel redoutable affaire as-tu obtenue en retour de tes cinq guinées, pour que nous ne vous ayons vus ni toi ni elle de toute la semaine ? Parbleu, quel homme !

– Rentre ta méchante langue, lui dit Ebenezer d'un ton cassant en s'asseyant. Tu sais l'histoire aussi bien que moi.

– Hé ! s'écria Ben. Quelle bravoure ! Quoi, tu ne diras rien pour t'expliquer ou te défendre quand une bagasse te rebute ? »

Ebenezer haussa les épaules :

« Elle n'a jamais été aussi proche de la grandeur.

– Juste ciel ! s'exclama Tom Trent. Quel est cet étranger aux répliques si nobles ? Je connais et le visage et la voix, mais, ma foi, ce n'est point là notre Eben Cooke d'antan !

– Non, reconnut Dick Merriweather, ce sera quelque fanfaron d'imposteur. Le Cooke que je connaissais était un homme timide, quelque peu embarrassé de sa personne, et point trop adroit à la raillerie. Sauriez-vous d'aventure où il est ? demanda-t-il à Ebenezer.

– Oui, dit en souriant Ebenezer. Je le connais bien, car moi seul l'ai vu mourir et écrire son élégie.

– Et, de grâce, monsieur, quelle fut la cause de son trépas ? l'interrogea Ben Oliver d'un air aussi moqueur que lui permettait sa récente confusion. Possible était-ce la douleur d'un amour sans retour ?

– La vérité de tout cela, messieurs, répliqua Ebenezer, est qu'il périt dans l'enfantement la nuit du pari et ne sut jamais que les maux qu'il avait soufferts étaient ceux du travail – d'autant plus intenses qu'il portait le fœtus depuis son enfance et ne s'est alité que singulièrement tard. Néanmoins, le monde a eu l'heur de l'assister d'une habile sage-femme, qui mit au monde l'homme fait que vous voyez devant vous.

– Vraiment ! déclara Dick Merriweather. Je crois bien t'avoir perdu dans tous ces tours et détours ! Parle tout franc, je t'en prie, ne serait-ce

qu'une phrase, et dévoile clairement ce que signifie toute cette histoire de sage-femme et de mort, et le reste de l'allégorie.

— Fort bien, dit en souriant Ebenezer, mais j'aurais aimé que Joan Toast fût présente, attendu que c'est elle qui joua en toute innocence le rôle de sage-femme. Va-t'en la chercher, McEvoy, que le monde entier connaisse que je ne vous veux aucun mal, à l'un comme à l'autre. Encore que tu aies agi méchamment ; cependant, ainsi que le dit le proverbe : *Plus d'une chose pousse dans le jardin, qui n'y a point été plantée* ; ou encore : *La fortune d'un homme peut être faite par ses envieux*. La chose est sûre : ta malice a porté des fruits au-delà de mes rêves les plus grands ! Tu as dit une fois que je n'entendais rien à la vie, et possible est-ce vrai ; mais il te faut reconnaître aussi que *les fous s'aventurent là où les sages n'osent aller*, et qu'un *château peut être pris par la tempête quand aucun siège n'en viendrait à bout*. Il y a que j'ai de merveilleuses nouvelles à conter. Iras-tu la chercher ? »

Depuis l'apparition d'Ebenezer dans le cabaret, McEvoy était demeuré calme, pour ne pas dire sombre. Il se leva soudain et dit tout haut : « Va donc la chercher toi-même, maraud ! » et là-dessus quitta l'endroit, fort marri.

« Qu'a-t-il ? demanda Ebenezer. L'homme me voulait du mal — aurait-il du chagrin que la chose ait tourné à mon avantage ? Ma requête était civile ; quand j'aurais su où était Joan Toast, je serais allé moi-même la chercher.

— À la pareille pour lui, je n'en doute point, dit Ben Oliver.

— Que veux-tu dire ?

— N'as-tu point entendu ce qu'on disait tantôt ? demanda Tom Trent. Nous n'avons vu ni le cuir ni le poil de ta Joan Toast depuis trois jours.

— J'ai cru à une plaisanterie, dit Ebenezer. Serait-il vrai qu'elle soit partie ?

— Oui-da, affirma Dick. La catin s'est envolée, et ni McEvoy ni quiconque n'en sait davantage. Elle a été vue pour la dernière fois le lendemain du pari. Elle était dans une terrible agitation.

— Ma foi, intervint Ben, il était impossible de lui parler !

— Nous avons pris cela pour une mine, reprit Dick, attendu que tu... C'est-à-dire que...

— Elle avait dédaigné les quatre guinées d'un honnête homme, déclara Ben dans un dernier élan méprisant, et reçu en échange un grand discours avaricieux de...

— ... D'Ebenezer Cooke, mes amis, acheva Ebenezer, incapable de retenir plus longtemps sa langue. Lequel, ce jour même, a été nommé par Lord Baltimore *Poète et Lauréat de la Province du Maryland* ! Et vous n'avez point revu la fille depuis ce jour, disiez-vous ? »

Mais aucun n'entendit la question : ils se regardèrent, puis se tournèrent vers Ebenezer.

« Ma foi !

– Palsembleu !

– Est-ce vrai ? Tu es Lauréat du Maryland ?

– Oui », dit Ebenezer, qui de vrai avait seulement dit qu'il avait été nommé lauréat, mais considéra qu'il était trop tard, entre autres choses, pour dissiper le malentendu. « Je m'embarque d'ici quelques jours pour l'Amérique, afin d'y gouverner le domaine où je suis né, et sur ordre de lord Baltimore pour y exercer l'emploi de lauréat de la colonie.

– As-tu commission et le reste ? » s'étonna Tom Trent.

Ebenezer n'hésita pas :

« La commission de lauréat est à l'étude, expliqua-t-il, mais je suis déjà commissionné pour lui écrire un poème. »

Il affecta de fouiller ses poches et en sortit le document, lequel il fit passer autour de la table pour le plus grand effet.

« Juste ciel, c'est vrai ! dit Tom d'un ton respectueux.

– Lauréat du Maryland ! J'en chancelle ! dit Dick.

– J'avouerai, dit Ben, que je n'aurais jamais cru la chose possible. Mais cela suffit ! Prends cette bière, maître Lauréat ! Holà, tavernier, une pinte pour la tablée ! Viens, Tom ! Ho, Dick ! Portons un toast ! J'ose y prétendre, dit-il en passant son bras autour des épaules d'Ebenezer, car Eben a plus d'une nuit enduré mes railleries de bonne grâce, quand un plus méchant esprit s'en serait trouvé enflammé. Ce sera un honneur aussi grand de te proposer ce toast, mon ami, que de le payer. Je t'en prie, fais-moi cette faveur, et elle témoignera d'un pardon égal à ton talent.

– Tes louanges me flattent à l'excès, dit Ebenezer, car je sais fort – ô combien ! – que tu n'as rien d'un flatteur. Portons ce toast, et longue vie à toi ! »

Le garçon venait d'apporter les pintes, et les quatre hommes levèrent leurs verres.

« Oyez, ivrognes et rimailleurs ! cria Ben à l'assemblée en sautant sur la table. Cessez vos causeries et portons un toast comme jamais il n'en a été porté dessous ses poutres !

– Non, Ben ! protesta Ebenezer en le tiraillant par sa veste.

– Bravo ! crièrent plusieurs clients, car Ben était le plus prisé d'entre eux.

– À l'assaut, jeune échalas, et lève ton verre ! cria quelqu'un.

– Monte ici, ordonna Ben, et Ebenezer fut hissé bon gré mal gré sur le plateau de la table.

– À la longue vie, à la bonne santé, et à l'inépuisable talent d'Ebenezer Cooke, proposa Ben – et tous levèrent leurs verres –, qui, quand nous autres, menu fretin, gâtions nos forces à brailler et à se pavaner, demeurait à l'écart à cultiver son jardin, et n'avait cure de faire le coq, se sachant un aigle, ni ne se souciait un grain de ce que la basse-cour pensait de lui ; et qui, quand nous autres les coquelets devons jalousement

fouiller notre fumier, déployait ses ailes et prenait son envol, pour Dieu seul sait quelle aire ! Je lève mon verre à la santé d'Ebenezer Cooke, mes amis, raillé par tous – et en premier par moi –, qui ce jour a été sacré Poète et Lauréat de la Province du Maryland ! »

Un murmure général parcourut l'assemblée, suivi par des bruits de courtoise félicitation qui montèrent comme du vin à l'esprit d'Ebenezer, car c'était là la première expérience semblable de sa vie.

« Je vous remercie, dit-il à l'assemblée d'une voix pâteuse. Je ne puis en dire plus !

– Bravo ! Bravo !

– Un poème ! lança quelqu'un.

– Oui, un poème ! »

Ebenezer reprit ses sens et fit taire la clameur d'un geste.

« Non, dit-il, la muse n'est point un ménestrel, qui chante pour une bière dans les cabarets ; de plus, je n'ai sur moi aucun vers. L'endroit est au toast, et non point à la poésie, et j'aurais grand plaisir si vous vous joigniez à moi pour boire à la santé de mon magnanime patron Baltimore... »

Quelques verres furent levés, mais point trop, car le sentiment antipapiste était puissant à Londres.

« À la muse du Maryland », ajouta Ebenezer, s'apercevant du faible enthousiasme, et quelques autres verres se levèrent à son embarras.

« À la poésie, le plus noble des arts ! » De nombreux autres verres furent levés. « Et à tous ceux, poètes et compagnons dans ce cabaret, lequel pour ses gais et doués clients n'a pas son pareil dans l'hémisphère !

– *Bravo !* » salua la foule, et tous les verres furent vidés jusqu'au dernier.

Il était quasi minuit quand Ebenezer revint enfin dans ses appartements. Il appela en vain Bertrand et entreprit de se déshabiller en titubant, encore fort plein de son succès. Mais, soit à cause du silence de sa chambre après le tumulte de chez Locket, soit à cause de la vue funeste de son lit encore défait ainsi qu'il l'avait laissé au matin, les draps tout froissés et souillés par ses quatre journées d'affliction, soit à cause d'une plus subtile entremise, sa gaieté parut l'abandonner avec ses habits ; quand enfin il eut quitté souliers, culottes, chemise et perruque, et se trouva nu-tête et dans le costume d'Adam au milieu de la pièce, son esprit était hébété, ses yeux mornes, sa position incertaine. Son premier grand succès le faisait encore frissonner, mais il n'était plus en façon quelconque un agréable transport. Son estomac le tourmentait. Tout ce que Charles lui avait dit de l'histoire du Maryland lui revint en mémoire comme un mauvais rêve et, éteignant la lampe, il se hâta à la fenêtre en quête d'air frais.

Malgré l'heure tardive, Londres grouillait dans les ténèbres devant et tout autour de lui, et il pouvait entendre de fois à autre ici le cri d'un ivrogne, là le juron d'un cocher, le rire d'un promeneur, le hennissement d'un cheval. Une brise humide et printanière montait de la Tamise et lui soufflait dessus : là-bas, sur le fleuve, on levait des ancres qu'on amenait au bossoir, on déferlait les voiles des vergues, on bordait les écoute à toucher, on relevait les gisements, on annonçait les sondages, et de noirs vaisseaux descendaient le courant, dépassaient l'obscur chenal et s'en allaient dans l'océan infini, flottant et ballottant sous la lune. De grandes créatures sans repos s'agitaient et glissaient dans les profondeurs ; de pâles et gris oiseaux de mer tournoyaient et criaient, soit emportés par la brise nocturne, soit luttant ferme contre les rafales. Était-il possible de feindre que quelque part, loin sous les étoiles, existait réellement un Maryland, contre les longues plages de sable duquel venait mourir la sombre mer ? Que, à cet instant précis, d'aventure, quelque Indien nu rôdait dans les dunes couvertes de roseaux ou chassait sa proie dans les retentissantes forêts ?

Ebenezer frissonna, se détourna de la fenêtre, et tira promptement les rideaux. Son estomac était cruellement incommodé. Il s'étendit sur le lit et tâcha de dormir, mais sans succès : la hardiesse de son entrevue avec Charles Calvert, et tout ce qui s'en était suivi l'agitaient encore longtemps après que ses muscles eurent commencé de le tourmenter et ses yeux de le brûler par faute de sommeil. Les spectres de William Claiborne, Richard Ingle, William Penn, Josias Fendall et John Coode – leur étrange et terrifiante vitalité, leurs intrigues et leurs rébellions – le glaçaient et lui soulevaient le cœur mais refusaient de laisser en paix sa conscience ; et il ne pouvait se résoudre de cesser de songer à son titre et de le prononcer, même après que la répétition en eut ôté le plaisir et l'air réduit à un cauchemardesque chapelet de sons. Sa salive coulait malgré lui ; il allait être malade. *Poète et Lauréat de la Province du Maryland* ! Il était impossible de revenir en arrière. Là-bas, au fond de la nuit, le Maryland et sa simple destinée de mortel l'attendaient.

« Ah, Dieu ! » dit-il enfin, tout éploré, et il sauta à bas de son lit sous le coup d'une sueur glacée. Il courut jusqu'à son pot de chambre, en souleva promptement le couvercle, et avec un haut-le-cœur vomit tout le vin de sa gloire. Quand il se fut soulagé, il se sentit un peu plus calme : il retourna à son lit, serra ses genoux contre sa poitrine afin d'apaiser l'agitation de son estomac, et réussit ainsi, après nombre soupirs et sanglots, à trouver une sorte de sommeil.

DEUXIÈME PARTIE
EN ROUTE POUR MALDEN

1. OÙ LE LAURÉAT ACQUIERT UN CAHIER

Encore que le repos du lauréat ait été troublé et souillé par toutes sortes de craintes et de doutes nocturnes, quand le soleil se leva sur Londres ils se dissipèrent avec la brume de la Tamise. Il s'éveilla à neuf heures, le corps et l'esprit reposés, et quand il se souvint des événements de la veille et de son nouvel emploi, ce fut avec grand plaisir.

« Bertrand ! Oh, Bertrand ! cria-t-il en sautant de son lit. Es-tu là, l'ami ? »

Son valet sortit aussitôt de la chambre voisine.

« Avez-vous bien dormi, Monsieur ? »

– Comme un nouveau-né. Quelle matinée ! J'en suis tout transporté !

– Il me semble vous avoir entendu rendre gorge cette nuit.

– Cordieu, ce sera une bière aigre de chez Locket, repartit Ebenezer sur un ton léger, ou quelque pinte trop verte. Passe-moi ma chemise, veux-tu ? Là, tu es un bon garçon. Ma foi, il n'est rien qui sente aussi bon ou paraisse plus propre qu'une chemise bien empesée !

– C'est merveille que vous l'ayez ôtée ! Que de gémissements et quel dégorgement !

– Vraiment ? » dit Ebenezer en riant, et il entreprit de se vêtir avec un soin mesuré. « Non, pas celles-ci ; celles en coton aujourd'hui. Des *gémissements*, dis-tu ? Quelque cauchemar passager, sans aucun doute ; je n'en ai point souvenir. Pas assez que d'appeler un chirurgien ou un prêtre.

– Un prêtre, Monsieur ! s'exclama Bertrand non sans quelque alarme. Ils diraient donc vrai ?

– Possible que oui, ou possible que non. Qui sont-ils, et que disent-ils ?

– Certains prétendent, Monsieur, répondit Bertrand avec faconde, que vous êtes au service de Lord Baltimore, qui comme chacun sait est un fameux papiste, et que vous ne devez votre emploi qu'à votre conversion à Rome.

– Diantre ! dit Ebenezer en se retournant vers son valet, l'air incrédule. Quelle vile calomnie ! D'où la tiens-tu ? »

Bertrand rougit.

« Je vous fais excuse, Monsieur, mais vous avez peut-être déjà remarqué que, encore que je sois garçon, je ne suis pas sans prendre

intérêt dans les dames et que, pour dire tout franc, moi et une certaine jeune servante de l'étagé en-dessous sommes, comme vous diriez...

— En intelligence, suggéra Ebenezer avec impatience. Crois-tu pas que je te connaisse, maraud ! Crois-tu pas que je vous ai entendus folâtrer tous deux toutes ces nuits dans ta chambre, quand tu me croyais assoupi ? Pardi, cela était bien assez que de réveiller les morts ! Si mes modestes dégorgements t'ont coûté hier une heure de sommeil, ce n'est là qu'à peine le centième de ce que je te dois ! C'est elle qui t'a conté cette histoire à dormir debout ?

— Oui, admit Bertrand, mais elle n'est point de son invention.

— D'où vient-elle, alors ? Viens-en au point, l'ami ! L'affaire est grave quand un poète ne saurait accepter un honneur sans aussitôt souffrir les médisances des envieux, ou faire un trope inoffensif sans que son homme crie au papiste !

— J'implore votre pardon, Monsieur, dit Bertrand. Il n'y avait là nulle charge, seulement de l'intérêt ; j'ai cru de mon devoir de vous rapporter ce que disent vos ennemis. Le fait est que ma Betsy, une fille fort affectueuse et qui a le sang chaud, a la mauvaise heur d'être mariée, et cela avec un homme morne et glacial dont les seules passions sont l'ambition et l'avarice, et qui, encore qu'il aimerait avoir un fils vigoureux qui lui ramenât le soir quelque argent, est aussi ménager de ses caresses que de ses pièces. C'est un tel grippe-sou qu'après avoir travaillé le jour comme employé d'un secrétaire des douanes il tâte du violon la moitié de la nuit chez Locket pour épargner quelque couronne, prétextant qu'il s'agit là d'un pécule en cas qu'elle se trouverait grosse un jour. Mais, palsembleu, cela prend tellement son temps que c'est tout juste s'il la voit d'une fois à l'autre, et gâte tant ses forces qu'il n'a point le moyen de la contenter quand il la voit enfin ! Cela me parut un coupable dommage que de voir d'un côté la pauvre Betsy seule et toute tourmentée de ne point avoir d'homme, et de l'autre son époux Ralph amasser de l'argent vainement ; aussi, comme un bon Samaritain, je fis ce que je pus pour les deux : Ralph jouait de l'archet, et moi, du fichet !

— Que dis-tu là, l'animal ! Pour les deux ! C'est une piètre faveur que tu fais au mari en le dotant de cornes ! Quelle scélératesse !

— Ah, bien au rebours, Monsieur, ce fut, si je puis dire, une double faveur que je lui fis, car non seulement ai-je labouré son champ, lequel autrement serait resté en friche, mais encore l'ai-je ensemencé, et il y a grande apparence que la moisson sera exceptionnelle à l'automne. Veuillez bien considérer l'affaire, Monsieur, avant que de me traiter de monstre ; l'homme ne savait auparavant que s'échiner au travail, et il n'y prenait nul plaisir, si ce n'est celui d'en tirer quelque argent. Il retrouvait chez lui une femme qui le chicanait et le querellait par défaut d'affection et qui était près de le quitter tout de bon, ce qui lui aurait été assurément mortel. À présent il travaille plus que jamais, fier comme un paon d'at-

tendre un fils, et ses emplois de clerc et de violoneux, de simples tâches qu'ils étaient, sont devenus un divertissement de roi. Pour Betsy, laquelle avait coutume de le harceler avant cela, elle est devenue aussi douce qu'un sucre d'orge et lui passe tous ses caprices ; elle ne le quitterait pas pour le duc d'York. L'homme et la femme n'en sont tous deux que plus heureux.

– Et tu t'en trouves plus riche d'une maîtresse qui ne te coûte pas un liard, ajouta Ebenezer, et de laquelle tu peux avoir autant de bâtards qu'il te plaît en toute impunité ! »

Bertrand haussa les épaules en ajustant l'ascot de son maître.

« En un sens, oui, reconnut-il, encore que j'aie entendu dire que la vertu est sa propre récompense.

– C'est donc ce cocu de ménétrier qui est cause de l'histoire ? demanda Ebenezer. Je traînerai le misérable devant un tribunal !

– Non, ce n'était qu'un bruit qu'il a confié à Betsy la nuit dernière, laquelle me l'a confié ce matin. Il le tenait des buveurs de chez Locket, après que tous les toasts aient été portés et que vous fûtes parti.

– Malice, envie et déraison ! s'écria Ebenezer. Quelle est ton opinion ?

– Vraiment, Monsieur, votre confession ne me regarde en aucune façon. Je vous avouerai m'être demandé, après que Betsy m'a dit cela, si toute cette agitation et ces plaintes de la nuit dernière n'étaient pas quelque batterie entre vous et votre conscience, ou quelque étrange cérémonie papiste, car je sais qu'ils en connaissent plus d'une pour chaque heure de la journée. Ma foi, c'est un fort bon marché, ce me semble, que de prononcer des vœux idolâtres, si c'est là la condition qu'il met à votre emploi. Tôt ou tard, il nous faut tous faire commerce avec le monde. Toute chose a son prix, et le vôtre n'était pas trop coûteux, attendu que ni Sa Seigneurie Baltimore ni aucun autre jésuite ne peuvent voir ce qu'il y a dans votre cœur. Il suffit que vous lui disiez ses billevesées chaque fois qu'il les veut entendre ; pour le reste du monde, ils n'ont d'intérêt dans l'emploi qui est le vôtre, ou dans ce qu'il vous coûte, ou dans qui vous l'a donné. Taisez-vous sur ce point, prenez votre argent, et laissez le pape et le monde se faire pendre ailleurs.

– Seigneur, entends ce cynique ! dit Ebenezer. Sur ma parole, Bertrand, je n'ai conclu aucune affaire avec lord Baltimore, ni marchandé et discuté aucun *quid pro quos*. Je ne suis pas plus papiste ce matin que je ne l'étais la semaine dernière, et, pour le salaire, mon emploi ne me rapporte pas un shilling.

– C'est là la plus sage des positions à prendre, acquiesça Bertrand d'un air entendu, si jamais l'on vous interroge.

– Mais c'est la simple vérité ! Et loin de garder secrète ma charge, j'entends la déclarer à tous – dans les limites de la modestie, bien sûr.

– Ah, vous le regretterez ! l'avertit Bertrand. Si vous publiez l'emploi, il ne servira à rien de nier que vous êtes devenu papiste en retour. Le monde croit ce qu'il lui plaît.

– Et ne goûte-t-il rien tel que la calomnie, la rancune et de chimériques allégations ?

– Il n'y a rien là de si chimérique, dit Bertrand, encore que je ne dis pas, notez bien, que cela soit vrai. *De secrètes poignées de main font plus l'Histoire que des batailles, des ordonnances et des proclamations.*

– Non ! protesta Ebenezer. De telles calomnies ne sont que l'arme du médiocre contre l'homme de talent. Ces fâts qui vont chez Locket me calomnient pour mieux se consoler eux-mêmes ! Et pour ta philosophie cynique, qui voit une machination dans toute élévation, elle n'est ce me semble qu'avide opinion, la marque d'un esprit inférieur, qui attribue au monde en général tout le drame et tous les sombres transports qu'il ne peut trouver dans sa propre existence.

– Cette philosophie est bien au-dessus de moi, dit Bertrand. Je ne sais que ce qu'ils disent.

– *Papiste*, vraiment ! Mon Dieu, je suis las de Londres ! Va me chercher ma perruque de voyage, Bertrand ; je ne resterai pas un jour de plus dans cet endroit !

– Où irez-vous, Monsieur ?

– À Plymouth, par la diligence de l'après-midi. Veille à ce que mes malles et mes coffres soient faits et chargés, veux-tu ? Cordieu, comment endurerais-je encore ne serait-ce qu'une autre matinée dans cette ville corrompue ?

– Plymouth, Monsieur ? Si tôt ? demanda Bertrand.

– Le plus tôt sera le mieux. As-tu trouvé une place ?

– Je crains que non, Monsieur. C'est une mauvaise saison pour en chercher, dit ma Betsy, et je ne prendrai pas n'importe quelle place.

– Ah, bien, il importe fort peu. Ces appartements sont loués jusqu'à la fin d'avril, et tu as toute licence d'y rester. Tes gages sont payés jusque-là, et j'ai une autre couronne pour toi si mes bagages sont dans la diligence pour Plymouth à temps.

– Je vous remercie, Monsieur. Je préférerais ne point vous voir partir, j'en fais serment, mais vous pouvez compter que votre équipage sera bien dans la diligence. Vraiment, je ne reverrai pas de sitôt un maître aussi civil !

– Tu es un bon garçon, Bertrand, dit en souriant Ebenezer. Quand je n'aurais pas une si maigre rente, je t'emmènerais avec moi au Maryland.

– Ma foi, je ne prise guère les ours et les sauvages, Monsieur ! Et, ne vous en déplaît, je resterai ici et laisserai le soin à ma Betsy de me consoler de votre perte.

– Alors bonne chance à toi, dit Ebenezer comme il s'en allait, et puisse ton fils être un beau gaillard. Je ne reviendrai pas ici : j'entends occuper toute la matinée à l'achat d'un cahier pour mon voyage. Possible te verrai-je à la poste.

– Bonne journée, Monsieur, dit Bertrand, et Dieu vous garde ! »

Aussi fastidieuses qu'avaient pu être les médisances de ses faux amis, elles sortirent de l'esprit d'Ebenezer aussitôt qu'il fut dehors. La journée était trop belle, son âme trop élevée, pour qu'il s'inquiât plus avant de ce qui n'était que simple jalousie. *Laissons les petites pensées aux petits esprits*, se dit-il à lui-même, et s'affranchit sans plus de façon de l'affaire.

Combien plus importante était sa tâche présente : choisir et acheter un cahier. Déjà son excellent trope de la veille – qu'il avait désiré coucher pour les générations futures – avait fui sa mémoire ; combien d'autres au cours de ces années avaient à la pareille vite traversé son esprit, ainsi que de jolies femmes, une chambre, et qui n'avaient point reparu ? Cela ne doit plus arriver. Laissons le rimailleur et le méchant lettré affecter cette insouciance fécondité qui se rit des notes et des livres de notes : l'artiste mûr et dévoué a plus d'esprit, il amasse chaque gemme qu'il extrait de la veine de son imagination, et sépare à ses heures libres les diamants des autres pierres.

Il se rendit à l'établissement d'un certain Benjamin Bragg, *À l'Enseigne du Corbeau* dans Paternoster Row – un imprimeur, libraire et papetier qu'il favorisait ainsi que nombre de ses compagnons. La boutique était une bourse aux cancans littéraires ; Bragg lui-même – un petit homme à la taille de guêpe, aux yeux vifs, à la voix melliflue, la quarantaine, et dont on disait qu'il était sodomite – connaissait quasi tous ceux qui faisaient prétention d'écrire dans la ville, et encore qu'il ne fût, après tout, qu'un vulgaire marchand, sa faveur était fort recherchée. Ebenezer se trouvait fort incommodé dans cet endroit, et cela depuis le premier jour où il avait été présenté à l'imprimeur et à sa clientèle, il y a quelques années. Il avait toujours, jusqu'à ce jour, balancé entre deux opinions au fait de son propre talent, comme au fait de toute autre chose – assuré, d'une part (par ô combien d'intenses ravissements ! ô combien de transports inspirés !), qu'il était doué du plus grand talent depuis celui de l'aveugle John Milton et destiné à prendre tout seul la littérature par le fondement et à grimper jusque sur sa perruque ; également assuré, d'autre part (par ô combien d'abîmes, de ténèbres, d'heures de désœuvrement loin des muses, de complète immobilité !), qu'il était dépourvu de talent, pour ne rien dire du génie ; un raisonneur, un malitorne, un sot enfin comme tant d'autres – et ses visites à la boutique de Bragg, dont les habitués, toujours sûrs d'eux, le réduisaient à une marmottante ataraxie en un rien de temps, ne manquaient jamais de le convertir à cette dernière opinion, quoiqu'en d'autres circonstances il pût tourner leur esprit à son avantage. Dans tous les cas, il avait coutume de voiler son cruel embarras avec le masque de la timidité, et Bragg ne le remarquait quasi jamais.

Aussi se trouva-t-il fort content quand, après être entré dans l'établissement et avoir secrètement demandé à un commis de lui montrer quelques cahiers, Bragg lui-même renvoya le garçon et délaissa le client

de petite taille et sans perruque avec lequel il s'était entretenu, afin que de le servir en personne.

« Cher monsieur Cook ! s'écria-t-il. Vous devez accepter mes félicitations pour votre distinction !

– Quoi ? Oh, vraiment, dit Ebenezer en souriant pudiquement. Comment avez-vous su la chose si tôt ?

– Si tôt ! gazouilla Bragg. Tout Londres en parle ! Je l'ai apprise hier de ce cher Ben Oliver, et aujourd'hui d'une vingtaine d'autres personnes. Lauréat du Maryland ! Dites-moi, demanda-t-il ingénument, cette nomination est-elle le fait de Lord Baltimore, comme certains le prétendent, ou celui du roi ? Ben Oliver déclare que vous la devez à Lord Baltimore, et il a fait le vœu de se faire quaker et d'en recevoir autant de William Penn pour la Pennsylvanie !

– Je dois cet honneur à Lord Baltimore, répondit froidement Ebenezer, lequel, quoique catholique romain, est un gentilhomme fort courtois et doué d'une oreille admirable aux vers.

– J'en suis certain, reconnut Bragg, encore que je n'aie jamais rencontré l'homme. De grâce, monsieur, d'où vient qu'il connaît votre œuvre ? Nous sommes tous fébriles à l'idée de vous lire, et cependant j'ai beau chercher, je ne puis trouver aucun de vos poèmes imprimés, et aucun de ceux que j'ai interrogés n'a entendu ne serait-ce qu'un vers de votre façon. Vraiment, je vous l'avouerai : nous ne savions presque pas que vous en ayez écrit un seul !

– *Un homme peut aimer sa maison et ne point grimper sur son faîtage*, lui fit observer Ebenezer, et on n'est pas moins poète quand on ne le clame pas dans toutes les tavernes ou qu'on n'imprime pas ses créations dans le seul dessein qu'elles se vendent sur le pont de Londres comme de vulgaires marrons.

– Bien dit ! gloussa Bragg en battant des mains et en se dressant sur ses ergots. Oh, quel trait mordant ! Ce sera répété à toutes les tables de Locket durant quinze jours ! Ah, vive Dieu ! comme c'est habilement tourné ! » Il tapota ses yeux avec son mouchoir. « Pourriez-vous me dire, monsieur Cooke, sauf correction, si Lord Baltimore vous a fait cet honneur sous la forme d'une recommandation du roi William et du gouverneur du Maryland, ou s'il est encore dans le pouvoir de Baltimore de faire et de pourvoir des postes officiels ? Il y avait sur l'affaire quelque débat ici l'autre soir.

– Je n'en doute pas, dit Ebenezer. J'ai eu la bonne fortune de n'y point assister. Suggérez-vous que Lord Baltimore outrepasserait de dessein formé son pouvoir et exercerait des droits auxquels il ne saurait prétendre ?

– Oh, le ciel m'en préserve ! s'écria Bragg, les yeux écarquillés. Ce n'était là, je vous l'assure, qu'une simple et courtoise demande ! N'y entendez aucune malice !

– Fort bien. Finissons-en avec les questions, ou je vais manquer la diligence pour Plymouth. Me montrerez-vous quelques cahiers ?

— Certes, monsieur, tout de suite ! Quelle sorte de cahier avez-vous en tête ?

— Quelle sorte ? répéta Ebenezer. Il y aurait donc des sortes de cahiers ? Je n'en savais rien. N'importe lequel fera l'affaire, je crois bien. Il ne s'agit que de prendre des notes.

— De longues notes, monsieur, ou des courtes ?

— Comment ? Quelle question ! Comment le saurais-je ? Les deux, je suppose !

— Ah. Et prendrez-vous ces longues et ces courtes notes chez vous, monsieur, ou en voyage ?

— Ma foi, que vous importe ? Les deux, dirais-je. Je ne désire qu'un simple et vulgaire cahier.

— Patience, monsieur, il me faut m'assurer que je ne vous vends que ce dont vous avez besoin. *L'homme qui sait ce qu'il lui faut*, comme on dit, *obtient ce qu'il veut* ; mais celui qui ne se détermine point est toujours tiré à hue et à dia, et accuse injustement le monde.

— Assez de ces sagesses, je vous prie, dit Ebenezer. Vendez-moi un cahier propre aux notes longues et courtes, pour la maison et ensemble le voyage, et finissons-en avec ça.

— Fort bien, monsieur, dit Bragg. Il me faut seulement connaître encore une toute petite chose.

— Pardi, serions-nous à Cambridge et serait-ce là un examen ! Qu'y a-t-il encore ?

— Avez-vous coutume de prendre ces notes toujours à votre étude, que ce soit chez vous ou à l'étranger, ou les couchez-vous quand elles vous viennent, que ce soit en vous promenant, à cheval, ou pendant votre repos ? Et, dans ce dernier cas, vous gardez-vous de les noter en public, ou bien vous moquez-vous du public et les prenez quand il vous plaît ? Et dans ce dernier cas, souhaitez-vous qu'on voit en vous un homme dont le goût est avéré par ce qu'il possède ; un homme qui, dirions-nous, est épris des choses de ce monde ? Un Geoffrey Chaucer ? Un Will Shakespeare ? Ou préféreriez-vous qu'on vous tienne pour un stoïque, qui n'a cure de cette vallée d'imperfections, mais garde ses yeux toujours fixés sur les Éternelles Beautés de l'Esprit : j'entends un Platon, ou un John Donne ? Il est de la plus haute importance que je l'apprenne. »

Ebenezer abattit son poing sur le comptoir.

« Maudit marchand, tu te railles à mes dépens ! Aurais-tu fait quelque pari avec ce gentilhomme, que tu me veux faire le sot devant lui ? Parbleu, c'est mon grand dégoût pour les railleurs et les façonniers qui m'a conduit ici, afin que de passer ma dernière matinée à Londres, retiré parmi les outils de mon art, comme un soldat dans sa salle d'armes ou un marin dans celle d'un armateur ; mais même ici je ne trouve point refuge. Par le ciel, je ne crois pas que les lions de Néron avaient licence de pénétrer dans le donjon où les martyrs priaient et se fortifiaient, mais qu'il

leur fallait plutôt contenir leur faim jusqu'à ce que les malheureux soient enfin dans l'arène. Me refuseras-tu cette maigre consolation avant que je ne m'embarque pour les vastes solitudes ?

– Doucement, monsieur, doucement je vous prie, le supplia Bragg, et ne pensez aucun mal de ce gentilhomme, lequel m'est du tout inconnu.

– Fort bien. Mais expliquez-vous sur-le-champ et vendez-moi un vulgaire cahier tel qu'en peut désirer un poète, qu'il soit stoïque ou bien épicurien.

– Je ne désire rien d'autre que cela, déclara Bragg. Mais je dois savoir si vous voulez un in-folio ou un in-quarto. L'in-folio, dirais-je, convient aux poètes, attendu qu'un poème se peut souvent contenir sur deux pages, où on le verra dans son entier.

– Fort juste, reconnut Ebenezer. C'est un in-folio qu'il me faut.

– D'un autre côté, l'in-quarto se transporte plus volontiers, surtout quand vous marchez ou montez à cheval.

– C'est vrai, c'est vrai, admit Ebenezer.

– De même, une reliure cartonnée est peu coûteuse et d'une allure simple et franche ; mais le cuir est plus résistant au voyage, plus plaisant à manier, et plus satisfaisant à posséder. D'abondant, je puis vous fournir des feuilles non réglées, lesquelles affranchissent l'imagination des bornes mondaines, s'adaptent aux mains de toutes tailles et présentent bellement au regard d'abord qu'elles sont finies ; ou des feuilles réglées, qui épargnent du temps, assistent l'écriture quand on est en voiture ou en bateau. Enfin, vous pouvez choisir un cahier mince, commode à transporter mais bientôt rempli, ou un cahier épais, fâcheux à voiturer mais propre à recevoir des années de pensées entre ces deux seules couvertures. Lequel sera le cahier du lauréat ?

– Cordieu ! Me voilà tout enfumé ! Huit sortes de vulgaires cahiers ?

– Seize, monsieur ; seize, si je puis me permettre, dit fièrement Bragg. Vous pouvez avoir :

un in-folio mince, cartonné et uni

un in-quarto mince, cartonné et uni

un in-folio mince, relié cuir et uni

un in-folio mince, cartonné et réglé

un in-folio épais, cartonné et uni

un in-quarto mince, relié cuir et uni

un in-quarto mince, cartonné et réglé

un in-quarto épais, cartonné et uni

un in-folio mince, relié cuir et réglé

un in-folio épais, cartonné et réglé

un in-folio épais, relié cuir et uni

un in-quarto mince, relié cuir et réglé

un in-quarto épais, cartonné et réglé

un in-quarto épais, relié cuir et uni

un in-folio épais, relié cuir et réglé, ou

un in-quarto épais, relié cuir et réglé.

– Assez ! s'écria Ebenezer en branlant la tête. C'est l'Enfer !

– Je puis également vous dire que j'attends quelques superbes demimaroquins cette semaine, et si besoin est je puis vous garder de plus belles ou moins coûteuses qualités de papier que celles que j'ai en réserve.

– Prends garde, sodomite ! s'écria Ebenezer en tirant son épée. C'est ta vie ou la mienne, car une autre de tes méchantes propositions et je ne réponds plus de moi !

– *Paix ! Paix !* brailla l'imprimeur, et il plongea sous son comptoir.

– La paix, nous l'aurons si je t'attrape, menaça Ebenezer. Et deux paix ne suffiront à faire la paire, car j'en veux au moins seize, entends-tu !

– Du calme, maître Lauréat », intervint promptement le petit client sans perruque, lequel était demeuré jusqu'alors à l'autre bout de la pièce et avait écouté avec intérêt la conversation ; il traversa la boutique et vint poser sa main sur le bras armé d'Ebenezer. « Apaisez votre courroux, avant qu'il ruine votre charge.

– Eh ? Oh, assurément », dit Ebenezer, et il remit son épée dans son fourreau non sans quelque gêne. « La tâche du soldat est de combattre, n'est-ce pas, et celle du poète, de chanter le combat. Mais du diable, qui peut se prétendre un homme s'il ne lutte point pour sauver sa raison ?

– Et qui se prétendre raisonnable, lui repartit l'étranger, s'il est assez gouverné par ses passions que de prendre les armes contre un faible boutiquier ? Vous êtes fort embarrassé, à ce que je vois, de ce que tous ces cahiers ont leurs vertus particulières ; aucune toutefois n'est suffisante attendu que vos besoins combinent des choses contraires.

– Vous m'avez fort bien entendu, admit Ebenezer.

– Ce pauvre garçon n'est donc point en façon quelconque coupable, n'est-ce pas, pour vous avoir laissé le choix ? Il mérite mieux d'être loué que roué. Laissez là votre courroux, car *le courroux commence avec la folie et finit avec le repentir* ; le riche en est pour cela haï et le pauvre, méprisé, et loin de résoudre les problèmes, cette humeur ne fait que les multiplier. Suivez plutôt la douce lumière de la Raison, laquelle, comme l'étoile polaire, guide le sage timonier à bon port à travers les mers inquiètes de la passion.

– Vous m'apaisez, l'ami, dit Ebenezer. Il est bon, Ben Bragg, n'ayez plus de crainte : je suis de nouveau tout à moi.

– Cordieu, vous êtes bien emporté pour un poète ! s'exclama Bragg en réapparaissant de sous son comptoir.

– Pardonnez-moi.

– Voilà un sage homme ! dit l'étranger. *Le courroux brille dans le sein du sage, mais ne consume que l'esprit du fou.* N'écoutez d'autre voix que celle de la Raison.

– Grand-merci pour ce bon conseil, dit Ebenezer. Mais je vous

avoueraï que je n'entends point comment Salomon lui-même pourrait accommoder ces contraires et rendre élégant un livre grossier, ou épais un livre mince. Toute la logique de Thomas d'Aquin n'y pourrait suffire !

– Remontez donc plus avant, dit l'étranger avec un sourire, jusqu'à Aristote lui-même, et quand vous découvrez des contraires extrêmes, cherchez toujours le Juste Milieu. Ainsi commande la Raison : transigez, monsieur Cooke ; transigez. Adieu. »

Là-dessus l'homme se retira, avant qu'Ebenezer ait pu le remercier ou même lui demander son nom.

« Quel était ce gentilhomme ? demanda-t-il à Bragg.

– Un certain Peter Sayer, répondit Bragg, qui m'a tout à l'heure commandé de lui imprimer quelques placards – je n'en sais pas plus.

– Je gagerais qu'il n'est point natif de Londres. Quelle merveille de sagesse que cet homme-là !

– Et il a encore ses véritables cheveux, soupira l'imprimeur. Que pensez-vous de son conseil ?

– Il est digne d'un Premier Président, déclara Ebenezer, et j'entends bien le mettre à exécution sur-le-champ. Donnez-moi un cahier point trop épais ni point trop mince, point trop grand ni point trop petit, point trop simple ni point trop élégant. Un qui soit digne d'Aristote de pied en cap !

– Faites excuse, protesta Bragg, mais je vous ai déjà tout dit de mes réserves, et il ne se trouve point parmi elles de Juste Milieu. Cependant je crois que vous pourriez acheter un livre et puis le remanier à votre gré.

– Et comment, s'il vous plaît, demanda Ebenezer jetant un regard inquiet vers la porte par laquelle Sayer était sorti, quand je ne sais pas plus l'art de faire des livres qu'un libraire l'art de faire des vers ?

– Paix ! Paix ! supplia Bragg. Rappelez-vous la voix de la Raison.

– En effet, dit Ebenezer. *Chacun son métier*, comme dit le bon sens. Voilà une livre pour le cahier et ses modifications. Commencez sur l'heure, et ne laissez point votre œil se soustraire ne serait-ce qu'un seul instant à l'étoile de la Raison.

– Fort bien, monsieur, répondit Bragg en empochant l'argent. C'est la raison, n'est-ce pas, qu'un grand format peut être raccourci, mais qu'un petit format ne saurait être agrandi ? Et qu'un livre épais, à la pareille, peut être aminci, mais que jamais un livre mince ne saurait être épaissi ?

– Il serait sot de contredire à cela, admit Ebenezer.

– Bien, donc, dit Bragg en prenant sur une étagère un gros et bel in-folio, uni et relié cuir. Nous avons ici un bon gros gaillard, nous l'ouvrons bien à plat, et nous *transigeons* ! »

Maintenant ferme ouvert le livre sur le comptoir, il en arracha plusieurs pages.

« Ouah ! Arrêtez ! s'écria Ebenezer.

– Puis, continua Bragg sans lui prêter la moindre attention, comme la Raison nous dit qu’une belle veste peut se gâter, mais qu’une vieille veste ne saurait embellir, aussi transigerons-nous sur le maroquin ici et là. »

Il se saisit d’un coupe-papier et commença de taillader et d’échancrer la reliure en cuir.

– Holà ! Mon cahier !

– Pour les pages, reprit Bragg en délaissant le coupe-papier pour une plume et un encrier, vous pouvez les régler à votre gré, avec la Raison pour guide : en biais – il biffa hardiment une demi-douzaine de pages – en long – il traça sur ces mêmes pages de hâtives verticales – ou comme il vous plaira ! – il barbouilla au hasard à travers tout le cahier.

– Palsembleu ! Mon argent !

– Il ne reste plus que le problème de la taille, conclua Bragg. Il doit être plus petit qu’un in-folio et cependant plus grand qu’un in-quarto. Écoutez-bien : la voix de la Raison, ce me semble, commande que...

– ... *l’on transige* ! s’écria Ebenezer, et il abattit son épée sur le livre mutilé avec une telle force que si Bragg ne s’était pas à l’instant reculé pour contempler sa création, il aurait assurément contemplé son Créateur. Les couvertures se séparèrent ; la reliure se défit ; les pages volèrent dans tous les sens.

– Et voilà pour ton maudit Juste Milieu !

– Insensé ! cria Bragg, et il s’enfuit dans la rue. À l’aide, à moi ! »

Il n’y avait pas de temps à perdre : Ebenezer rengaina son épée, se saisit du premier cahier qu’il vit – lequel était juste à portée de main, sur le tiroir-caisse –, courut au fond de la boutique, traversa l’imprimerie (où deux apprentis levèrent des yeux étonnés de leurs ouvrages), et sortit par la porte de derrière.

2. OÙ LE LAURÉAT QUITTE LONDRES

Encore qu’il lui restât quelques heures avant le moment du départ, Ebenezer se rendit directement de la boutique de Bragg à la poste aux chevaux, prit un repas matinal, et but de la bière par petites gorgées inquiètes en attendant que Bertrand arrive avec sa malle. Jamais la perspective d’aller à Malden ne lui avait paru aussi plaisante : il lui tardait de s’embarquer ! D’un côté, en suite de l’aventure chez Bragg, il se trouvait plus que jamais dégoûté de Londres ; d’autre part, il craignait que Bragg, auquel il avait mentionné l’heure de la voiture pour Plymouth, lançât des gens après lui, quoiqu’il fût certain que son argent suffisait grandement à l’achat de deux cahiers. Et il y avait une autre raison : son cœur battait

encore fort vite au souvenir de son récent assaut d'armes, et le sang lui montait au visage.

Quel geste ! songea-t-il avec admiration. "Et voilà pour ton maudit Juste Milieu !" Bien dit et bien fait ! Comme le pauvre garçon était terrifié, ma foi ! Un bon commencement ! Il posa son cahier sur la table : c'était un in-quarto, épais d'environ un pouce, aux couvertures cartonnées et au dos relié cuir. *Ce n'est point là ce que j'aurais choisi*, se fit-il réflexion sans chagrin, *mais l'affaire fut enlevée fort virilement, et cela ira.* « Garçon ! appela-t-il. De l'encre et une plume, s'il vous plaît ! »

Quand il eut de quoi écrire, il ouvrit le livre afin que d'y inscrire une dédicace : il fut surpris d'y trouver déjà marqué sur la première page *B. Bragg, Imprimeur & Libraire, À l'Enseigne du Corbeau, Paternoster Row, Londres, 1694*, et sur les deuxième et troisième et quatrième pages des écritures telles que *Bangle & Fils, vitriers, carreaux, 13/4*, et *Eastbury, partitions, 1/3/9*.

« Palsembleu ! C'est le livre de comptes de Bragg ! Un vulgaire registre ! » Poussant plus avant son examen, il découvrit que seul le premier quart du livre avait été utilisé : la dernière écriture, datée du jour même, indiquait *Col. Peter Sayer, placards, 2/5/0*. Les pages restantes étaient vierges. *Fort bien*, se dit-il en souriant, et il arracha les pages utilisées. *N'était-ce point mon dessein que de rendre un compte exact de mon commerce avec la muse ?* Il trempa sa plume dans l'encre et écrivit sur la nouvelle première page : *Ebenexer Cooke, Poète et Lauréat du Maryland*, puis il s'aperçut (le livre étant un registre à double écriture) que son nom tombait dans la colonne Débit et son titre dans la colonne Crédit.

Non, cela n'ira jamais, décida-t-il, *car si ma charge est à mon actif, alors je suis au passif de mon titre.* Il déchira la feuille et inversa l'inscription. *Cependant Poète et Lauréat Eben Cook est aussi faux que l'autre*, songea-t-il, *car si je souhaite être un crédit à ma charge, toutefois la charge n'est point à mon passif. Il serait mieux que la chose soit inscrite dans l'autre sens, dans la colonne des crédits, afin que d'exprimer le réciproque bénéfice du titre et de l'homme.* Mais avant qu'il ne déchirât la deuxième feuille il lui apparut que « crédit » n'avait de sens qu'en tant que crédit à quelqu'un – et cependant tout ce qu'il y portait devenait un passif. Il devint comme fou pendant un court instant. *Allons !* se commanda-t-il à lui-même en transpirant. *La faute n'en est pas à la nature du mot, mais aux catégories de Bragg. Je n'aurai qu'à coller tout simplement ma commission sur la page de titre.*

Il demanda de la colle, mais quand il chercha dans ses poches la commission de Lord Baltimore, il ne la put trouver dans aucune.

Pardi ! Elle est dans la veste que je portais l'autre soir chez Locket, et c'est elle que Bertrand a emballée et emportée !

Il alla chercher son homme alentour la poste, sans succès. Mais combien grande fut sa surprise quand il découvrit dans la rue, où l'on apprêtait la voiture, sa sœur Anna.

« Par la Sainte Vierge ! cria-t-il, et il se hâta d'aller l'embrasser. Les gens disparaissent et m'apparaissent depuis peu comme dans une comédie de Drury Lane ! Comment se fait-il que tu sois à Londres ?

« Je suis venue te voir avant ton départ pour Plymouth », dit Anna. Sa voix n'avait plus rien d'enfantin : l'inflexion en était au contraire modérée et même triste. On lui aurait plutôt donné trente-cinq ans que vingt-huit. « Père me l'a interdit mais refusait de venir lui-même, aussi me suis-je enfuie – et que le diable l'emporte. » Elle se recula et examina son frère. « Ah, ma foi, te voilà fort mince, Eben ! J'ai entendu dire qu'il était sage de grossir avant que de traverser l'océan.

– Je n'ai eu qu'une semaine pour grossir », rappela Ebenezer à Anna.

Durant son séjour chez Peter Paggen il n'avait vu Anna qu'une fois par an, et il était grandement ému des changes de son extérieur.

Elle baissa les yeux, et il rougit.

– Je suis à la recherche de ce grand cynique de valet, dit-il gaiement en se retournant. Tu ne l'as point vu, je suppose ?

– Tu parles de Bertrand ? Je l'ai renvoyé moi-même il n'y a pas cinq minutes, quand il a eu fini de mettre tes affaires dans la voiture.

– Ah, c'est dommage. Je lui avais promis une couronne pour cela.

– Et je la lui ai donnée, avec l'argent de père. Il va retourner à St. Giles, j'ai opinion, car M^{me} Twigg a un élancement du sang et on lui donne peu à vivre encore.

– Mon Dieu ! Chère vieille Twigg ! Quel dommage que de la perdre ! »

Ils demeuraient là, fort embarrassés. Comme il se tournait afin que d'éviter de la regarder dans les yeux, Ebenezer aperçut le petit homme sans perruque de la librairie, Peter Sayer, qui se tenait au coin de la rue.

« Bertrand t'a-t-il entretenue de mon élèvement ? demanda-t-il sur un ton enjoué.

– Oui, il m'en a parlé. Je suis fière de toi. » Anna semblait d'une humeur distraite. « Eben... » Elle lui prit le bras. « Serait-ce vrai, ce que disait cette lettre ? »

Ebenezer rit, quelque peu fâché du défaut d'attention d'Anna à l'endroit de sa condition de lauréat.

« Il était vrai que je n'arrivais à rien chez Peter Paggen, durant toutes ces années. Et il était vrai qu'une femme était dans ma chambre.

– Et l'as-tu abusée ? demanda sa sœur avec anxiété.

– Oui-da », répondit Ebenezer.

Anna se détourna en retenant sa respiration.

« Attends ! s'écria-t-il. La chose ne s'est point passée ainsi que tu l'entends. Je l'ai abusée, attendu qu'elle était une putain venue me trouver afin que je la prenne contre cinq guinées ; mais je me suis pris d'un grand amour pour elle et je ne l'ai point voulu prendre ni payer à ces conditions. »

Anna essuya ses yeux et le regarda :

« Cela est-il bien vrai ?

– Oui, dit en riant Ebenezer. Possible ne me croiras-tu pas homme pour cela, Anna, mais je te fais serment que je suis aussi vierge aujourd'hui que le jour de notre naissance. Quoi, tu pleures derechef !

– Mais non point de chagrin, dit Anna en l'embrassant. Sais-tu, frère, je me suis fait réflexion depuis que tu es parti pour Magdalene College que nous ne nous connaissions plus – mais peut-être avais-je tort. »

Ebenezer fut ému par cette déclaration, et d'autant plus troublé quand Anna le serra davantage. Les passants, au nombre desquels était Peter Sayer, se tournèrent à eux et les regardèrent : il y avait toute apparence qu'ils semblaient deux amants prêts de se séparer. Toutefois son embarras n'était pas sans lui causer quelque honte. Il se rapprocha de la voiture afin que de prévenir un trop grand malentendu, et prit la main de sa sœur, du moins pour se garder de nouvelles étreintes.

« Penses-tu encore au passé ? lui demanda Anna.

– Oui.

– Quelles heures nous avons vécues ! Te souvient-il comme nous avions coutume de nous entretenir des heures durant après que M^{me} Twigg avait soufflé la chandelle ? » Les larmes jaillirent derechef de ses yeux. « Vraiment, tu me manques, Eben ! »

Ebenezer lui tapota la main.

« Et toi aussi, dit-il avec sincérité encore qu'embarras. Je me souviens d'un jour quand nous avions treize ans, tu étais au lit à cause d'une fièvre, aussi Henry et moi étions allés visiter seuls l'abbaye de Westminster. C'était ma toute première journée loin de toi, et quand vint l'heure du dîner tu me manquais si cruellement que je priai Henry de me ramener à la maison. Mais au lieu de cela nous allâmes à St. James' Park, et en suite du souper au Dukes Theater dans Lincoln's Inn Fields, et minuit était fort passé quand nous rentrâmes à la maison. Je me sentais plus vieux de dix ans à cause des événements de la journée et ne concevais en façon quelconque comme je pourrais jamais tout te raconter. J'avais pris mon premier repas loin de la maison, été pour la première fois au théâtre, et goûté de mon premier brandy. Nous ne nous sommes entretenus de rien d'autre pendant des semaines, et cependant je gardais souvenir de vétilles que j'avais oublié de te conter. D'y songer m'affligeait tant qu'à la longue j'en vins à regretter tout de bon cette sortie et m'en ouvris à Henry, car il me semblait que tu ne pourrais jamais plus me rattraper.

– Je m'en souviens comme s'il s'agissait de la semaine dernière, dit Anna. Combien de fois me suis-je demandé si tu l'avais oublié. » Elle soupira. « Et je ne t'ai jamais rattrapé ! J'avais beau t'interroger, je ne pouvais embrasser tout ton récit. L'affreuse vérité de tout cela était que *je n'avais point été présente !* »

Ebenezer la rompit en riant :

« Vraiment, même aujourd'hui je me rappelle une chose que j'avais oublié de te dire ! Après avoir soupé dans quelque taverne ce jour-là, je

demeurai seul une demi-heure à notre table pendant qu'Henry était à l'étage pour une raison ou une autre. » Il s'interrompit et devint écarlate, comprenant soudain, au terme de quinze années, ce que fort possiblement Henry Burlingame était allé faire à l'étage. Anna, toutefois, à son soulagement, ne parut point avoir entendu la chose. « Le vin m'était monté à la tête, et tout un chacun me paraissait étrange, à commencer par moi-même. Ce fut alors que je composai de tête mon premier poème. Un petit quatrain. Je dois avouer qu'il n'y a là aucun défaut de ma mémoire : je le gardais secret, Dieu seul sait pourquoi. Je peux encore te le réciter aujourd'hui :

*D'étranges visages qu'aucun dieu ou titan
N'aurait su concevoir pour son Humanité :
Mais que seule Nature...*

« Hélas, j'ai oublié la suite. Vive Dieu », dit-il, ferme à inscrire ces vers dans son cahier sitôt qu'il serait monté dans la voiture, « toutes ces années pendant lesquelles nous avons vécu séparés ! Que de crises et d'aventures chacun a-t-il connues, et desquelles l'autre ne sait rien ! Il est dommage tout de même que tu aies eu la fièvre ce jour-là !

Anna branla la tête :

« J'ai moi aussi un secret, Eben, que M^{me} Twigg connaissait, et que Henry devinait, mais que ni toi ni père ne sûtes jamais. Ce n'était point la fièvre qui m'avait fait prendre le lit, mais mes premières règles ! J'étais passée de l'enfance à l'âge mûr ce matin-là, et en avais ressenti la gêne ainsi que nombre de femmes. »

Ebenezer serra sa main, ne sachant quoi dire. L'heure était venue de monter dans la voiture : les valets de pied et le cocher s'occupaient des derniers apprêts.

« Je ne te reverrai de longtemps, dit-il. Possible seras-tu alors une grosse matrone avec une demi-douzaine d'enfants !

— Certes non, dit Anna. Mon sort sera celui de M^{me} Twigg à sa mort, une vieille fille gouvernante. »

Ebenezer la railla :

« Tu es une perle digne du meilleur des hommes ! Quand je trouverais ton égale, je ne resterais pas longtemps et vierge et garçon. »

Il la baisa, la pria de transmettre ses respects à son père, et commença de monter dans la voiture.

« Viens ! » s'écria vivement Anna.

Ebenezer balança, ne sachant ce qu'il devait entendre. Anna ôta de son doigt une bague en argent montée d'un sceau que le poète connaissait fort bien, attendu qu'il s'agissait du seul souvenir de leur mère, laquelle ils n'avaient jamais vue ; Andrew l'avait achetée durant le bref espace de sa cour et l'avait offerte à Anna quelques années auparavant. Les lettres *A N N E B*, pour Anne Bowyer, étaient espacées également autour du sceau, et

au centre, se chevauchant et relié par un trait, on pouvait voir deux *A* ornés, symbolisant l'union d'Anne et d'Andrew. Le sceau avait cette figure :



« De grâce, prends cette bague, le pressa Anna en la regardant d'une mine songeuse. J'ai... j'ai coutume d'en altérer quelque peu la signification... mais il n'importe. Voilà, laisse-moi te la passer. » Elle lui prit la main gauche et fit glisser la bague à son petit doigt. « Promets-moi... », commença-t-elle, mais n'acheva point.

Ebenezer rit, et, afin que de mettre un terme à cette situation fort empêchante, promit que, puisque une partie de Malden constituait quasi toute sa dot, il veillerait à ce qu'elle prospère.

Il était temps de partir. Il la baisa derechef et monta dans la voiture, prenant la place d'où il la pourrait saluer. À la dernière minute l'homme sans perruque, Peter Sayer, monta dans la voiture et s'assit en face d'Ebenezer. Un valet ferma la porte et grimpa à son poste – il y avait toute apparence qu'il n'y aurait point d'autres voyageurs. Le cocher fouetta les chevaux, Ebenezer fit des signes à sa jumelle, silhouette solitaire devant la porte de la poste, et la voiture s'éloigna.

« Ce n'est point une affaire aisée que de laisser la femme qu'on aime, dit Sayer. Est-ce votre femme, ou quelque bonne amie ?

– Ni l'une ni l'autre, soupira Ebenezer. C'est ma sœur jumelle, laquelle je ne reverrai pas avant Dieu seul sait combien de temps. » Il se tourna à son compagnon. « Vous êtes mon sauveur de chez Ben Bragg, je crois – monsieur Sayer ? »

Le visage de Sayer montra quelque alarme.

« Ah, vous me connaissez ?

– Seulement de nom, par Ben Bragg. » Il tendit sa main. « Je suis Ebenezer Cooke, en route pour le Maryland. »

Sayer lui serra la main avec circonspection.

« Habitez-vous à Plymouth, monsieur Sayer ?

L'homme regarda fixement Ebenezer :

« Se pourrait-il vraiment que vous ne connaissiez point le colonel Peter Sayer ? demanda-t-il.

– Ma foi, non, dit Ebenezer en s'efforçant de sourire. Je suis honoré de votre compagnie, monsieur.

– Du comté de Talbot, dans le Maryland ?

– Le Maryland ! Parbleu, quel étrange concours !

– Point si étrange, dit Sayer, attendu que la flotte de Smoker y est ancrée. Quiconque se rend à Plymouth ces jours-ci a des chances d'aller aux colonies.

– Eh bien, ce sera une agréable traversée. Le comté de Talbot est-il proche de Dorchester ?

– Vraiment, monsieur, vous vous moquez de moi ! s'écria Sayer.

– Nenni, je vous le jure ; j'ignore tout du Maryland. C'est ma première visite depuis l'âge de quatre ans. »

Sayer paraissait encore sceptique.

« Mon cher ami, vous et moi sommes voisins, et seul nous sépare le Grand-Choptank.

– Parbleu, quelle merveille que ce petit monde ! Il vous faudra me rendre visite, monsieur : je dirigerai notre propriété de Cooke's Point.

– Et écrirez quantité de vers, si j'ai bien entendu M. Bragg. »

Ebenezer rougit :

« Il est vrai, j'ai dessein de tourner un vers ou deux.

– Allons, laissez-là votre modestie, maître Lauréat ! Bragg m'a entretenu de l'honneur que vous a fait Lord Baltimore.

– Ah, bien, pour cela il semblerait qu'il ait mal compris. Ma commission est d'écrire un panégyrique du Maryland, mais je ne serai actuellement lauréat que le jour où Baltimore rentrera en possession de sa province.

– Lequel jour, dit Sayer, vous et vos amis jacobites désirez ardemment, je suppose ?

– Holà ! s'écria Ebenezer. Je suis aussi loyal que vous. »

Sayer sourit un instant, mais dit d'un ton sérieux :

« Toutefois vous souhaitez que le roi William abandonne sa province à un papiste ?

– Je suis poète, déclara Ebenezer, prêt d'ajouter *et vierge* par habitude. Je ne sais rien des jacobites et des papistes et n'en ai cure.

– Pas plus que vous ne connaissez le Maryland, ce me semble, ajouta Sayer. Que savez-vous au juste de votre patron ?

– Rien, hormis qu'il est grand et généreux homme. Je ne me suis entretenu avec lui qu'une seule fois, mais l'histoire de sa province m'a convaincu qu'il avait subi une terrible injustice. Vraiment, comme ces misérables l'ont rançonné et calomnié ! Je suis certain que le roi William ne sait rien du vrai de toute l'affaire.

– Mais vous, si ?

– Je ne dis point cela. Mais un coquin est un coquin ! Ce Claiborne, dont on m'a parlé, et ce Ingle, et John Coode, qui dirigea la dernière insurrection...

– N'a-t-il point porté un grand coup en faveur de la foi, contre les papistes ? » demanda Sayer.

Ebenezer commença d'éprouver de l'embarras.

« J'ignore où vont vos sympathies, colonel Sayer ; possible êtes-vous colonel dans la milice de Coode et me ferez jeter en prison sitôt que nous aborderons le Maryland...

– Ne serait-il point plus prudent, par conséquent, de surveiller vos paroles ? Je ne dis pas que je suis un ami de Coode, mais pour ce que vous en savez cela se pourrait être.

– Oui, il serait en effet plus prudent, dit Ebenezer, quelque peu effrayé. Vous pouvez prétendre qu'il n'est point toujours prudent d'être juste, et moi, qu'il n'est point toujours juste d'être prudent. Je ne suis pas catholique romain, monsieur, pas plus que papiste, et je m'interroge s'il s'agit d'une affaire entre protestants et papistes ou entre fripons et honnêtes gens, quelle que soit leur foi.

– Un tel discours pourrait vous valoir là-bas la prison, dit Sayer en souriant.

– C'est bien là le témoignage de leur iniquité, déclara Ebenezer point trop rassuré, car je ne suis d'aucun bord. Lord Baltimore m'impressionne par sa probité, et voilà tout pour l'affaire. Il se pourrait que je m'abuse. »

Sayer s'éclata de rire :

« Non, vous ne vous abusez pas. Je ne faisais qu'éprouver votre loyauté.

– Envers qui, je vous prie ? Et à quoi concluez-vous ?

– Vous êtes un homme de Baltimore.

– Irai-je en prison pour cela ?

– Cela se peut, répondit Sayer, mais point par ma volonté. Je suis en ce moment même en état d'arrestation au Maryland pour avoir tenu des propos séditieux contre Coode, et cela depuis juin dernier.

– Non !

– Oui-da, ainsi que Charles Carroll, Sir Thomas Lawrence, Edward Randolph, et une demi-douzaine d'autres personnes qui ont parlé contre le félon. Pas plus ne suis papiste, mais il y a que Charles Calvert est de mes vieux et bons amis. Puisse le jour où je redouterai de mal dire des poltrons être le dernier de ma vie ! »

Ebenezer balança.

« Comment puis-je savoir si ce n'est point maintenant que vous m'éprouvez, et non l'instant d'avant ?

– La chose est impossible, repartit Sayer, et particulièrement au Maryland, où les amis changent de couleur comme des rainettes. Allez savoir pourquoi l'avocat Bob Goldsborough, mon voisin et ami depuis des années, a déposé contre moi auprès du gouverneur Copley ? Il est le dernier homme que j'aurais cru renégat ! »

Ebenezer branla la tête :

« *Un homme vendra son âme pour sauver sa tête.* Vraiment, c'est là une fort lugubre peinture !

– Et cependant il faut bien dire, reprit Sayer, que le choix n'en est que plus clair : il vous faut ou ne vous fier qu'à votre conscience ou

parler franc et en souffrir les suites – dites adieu à la discrétion et vous ne pourrez plus transiger.

– Est-ce la voix de la Raison qui parle ici ? demanda Ebenezer.

– Non, c'est la voix de l'Action. Il ne sert de transiger que lorsqu'aucun extrême ne vous saurait contenter : mais il y a des choses qu'un homme ne saurait souffrir. De quel appui est un corps, s'il vous plaît, quand l'âme est mortellement blessée ? C'est moi qui écrivis à Baltimore le premier rapport complet sur la rébellion de Coode, et plutôt que de vivre sous l'empire de ses hommes, j'ai quitté maison et terres pour venir en Angleterre.

– D'où vient que vous retournez là-bas ? N'allez-vous point être mis aux fers ?

– Cela se peut, dit Sayer. Néanmoins, je ne le pense pas. Copley est mort en décembre, et Baltimore en personne a pris part à la nomination de Francis Nicholson pour lui succéder. Connaissez-vous Nicholson ? »

Ebenezer avoua qu'il n'en était rien.

« Eh bien, l'homme a ses défauts – il est colère et goûte fort le pouvoir – mais on a su lui parler, et la bande de Coode n'en doit attendre que peu d'assistance. Avant que d'avoir cette charge, il était avec Edmund Andros en Nouvelle-Angleterre, et ce fut la rébellion de Leister à New York qui l'a chassé – le parfait exemplaire de la rébellion de Coode au Maryland. Non, je ne redoute point Nicholson.

– Quoï qu'il en soit, c'est là un audacieux parti », hasarda Ebenezer. Sayer haussa les épaules :

« La vie est brève ; l'heure n'est qu'aux audacieux partis ! »

Ebenezer tressaillit et regarda attentivement son compagnon.

« Qu'y a-t-il ?

– Rien, dit Ebenezer. Seulement un de mes bons amis avait coutume de me dire cela. J'ai perdu sa trace ces cinq ou six années.

– Possible qu'il aura pris lui-même quelque audacieux parti, suggéra Sayer, encore que la chose soit plus aisée à recommander qu'à faire. Avez-vous suivi son conseil ? »

Ebenezer opina :

« La preuve en est ce voyage et ma condition de lauréat », dit-il, et comme il leur restait encore une longue route à parcourir ensemble, il conta à son compagnon de voyage l'histoire de son échec à Cambridge, son bref séjour à Londres avec Henry Burlingame et son plus long séjour chez Peter Paggen, le pari dans la taverne, et son entrevue avec Lord Baltimore. Les mouvements de la voiture avaient dû lui délier la langue, car il s'aventura dans de considérables détails. Quand il acheva avec sa solution au problème du choix d'un cahier et lui montra le registre de Bragg, Sayer s'étouffa si fort de rire qu'il dut se tenir les flancs.

« Oh ! Ha ! s'écria-t-il. Et voilà pour ton maudit Juste Milieu ! Oh, palsembleu ! De vrai, vous êtes digne de votre tuteur !

– C'était là mon premier fait en qualité de lauréat, dit en souriant Ebenezer. J'y ai vu une façon d'embûche.

– Vraiment, vous l'avez réchappé à merveille ! Et vous voici : *vierge et poète* ! Croyez-vous que les deux demeureront sous le même toit sans se quereller jour et nuit ?

– Bien au contraire, ils vivent non seulement en harmonie mais s'inspirent l'un l'autre.

– Mais que diable peut donc chanter celui qui est vierge ? Qu'y a-t-il dans votre registre ?

– Seulement mon nom, admit Ebenezer. J'avais dessein d'y coller ma commission, mais elle a été emballée dans ma malle. Toutefois, je dois y copier deux poèmes que j'ai en mémoire, dès que j'en aurai le loisir. Celui dont je vous ai déjà entretenu, lequel a été écrit la nuit du pari : le sujet en est mon innocence. »

À la demande de son compagnon, Ebenezer récita le poème.

« Excellent, dit Sayer quand il eut achevé. Votre idée, ce me semble, y est tournée assez juste, encore que je ne sois point censeur. Mais que chanterez-vous, hormis votre innocence ? Cela m'est un mystère. De grâce, daignez me réciter l'autre poème.

– Non, il ne s'agit que d'un méchant quatrain que j'ai écrit enfant – le premier que j'aie jamais composé. Et il ne m'en reste en mémoire que trois vers.

– Quel dommage. Le premier poème du lauréat : je gage qu'il aura un jour du prix, quand vous serez fameux de par le monde entier. Me régalez-vous de ces trois-là ? »

Ebenezer balança :

« Vous ne vous moquez point ?

– Nenni ! l'assura Sayer. N'est-ce point curiosité naturelle que de s'interroger sur les premiers essors de l'aigle tout-puissant ? N'admirons-nous pas chez le vieux Plutarque ces contes où le jeune Alcibiade se jette devant le charretier, ou ceux où Démosthène se rase la moitié du crâne, ou ceux où César insulte les pirates siciliens ? Et ne trouveriez-vous pas vous-même plaisant d'entendre quelques vers d'enfance de Shakespeare ou du grand Homère ?

– Certainement, admit Ebenezer. Mais n'allez-vous point juger l'homme d'après l'enfant ? C'est le poème seul, ce me semble, qui importe, et non son origine, et il doit demeurer ou faillir de par ses propres vertus, hors de son créateur et du temps.

– Sans doute, sans doute, dit Sayer en faisant un geste d'indifférence, encore que ce mot de "vertu" me soit un parfait mystère. Je parlais d'intérêt, et de savoir s'il est bon ou mauvais en lui-même, assuré que je suis que votre *Hymne à l'Innocence* est d'un plus grand intérêt pour celui qui connaît l'histoire de son auteur que pour celui qui ignore tout des circonstances de sa naissance.

– Votre opinion a ses vertus, reconnut Ebenezer, fort impressionné d'entendre un planteur lui faire d'aussi beaux raisonnements.

– La peste soit de votre *vertu* ! dit en riant Sayer. Mon opinion a un intérêt, peut-être, pour qui connaît et son auteur et l'histoire de telles querelles depuis Platon.

– Mais cependant l'*Hymne* a bien quelque vertu, ni plus ni moins selon que celui qui le lit est un docteur de Cambridge ou un stupide valet – ou, si l'on veut, qu'il soit lu ou point.

– Possible qu'il en ait, dit Sayer en haussant les épaules. C'est bien là une question de scolastique, que de savoir si l'arbre qui tombe sur une île déserte fait du bruit ou non, attendu qu'aucune oreille ne le peut entendre. Je n'ai point d'opinion sur la chose, encore que j'avouerai que la dispute n'est pas sans intérêt : elle est ancienne, et possède plus d'une suite remarquable.

– Cet *intérêt* est le fondement de votre vocabulaire, remarqua Ebenezer, de même que *vertu* semble être celui du mien.

– Du moins cela autorise-t-il la conversation, dit Sayer en souriant. Je vous prie, lequel glane le plus de plaisir en lisant votre *Hymne* ? Le valet qui ne connaît ni Priam ni le roi Wenceslas, ou le docte qui appelle les anciens par leurs sobriquets ? L'Indien sauvage qui n'a jamais entendu parler de chasteté, ou le chrétien qui a appris à mêler l'innocence à la virginité ?

– Vraiment ! s'exclama Ebenezer. Votre question est de quelque mérite, l'ami, mais, je l'avoue, je refuse d'admettre que la muse chante plus clairement pour les doctes ! Ce n'est point à eux que je songeais quand j'ai écrit ces vers.

– Non, vous vous méprenez sur mes propos, dit Sayer. Le point n'en est pas la simple instruction, encore que celle-ci ne soit en façon quelconque inutile. Je parle de l'humaine expérience : de la connaissance du monde, telle qu'elle est contenue dans les livres et telle qu'on l'apprend dans l'épineux texte de la vie. Votre poème est une véritable fontaine, maître Lauréat – cordieu, tout ce que nous découvrons n'est-il point une fontaine ? D'autant plus que notre coupe est grande, d'autant plus nous puisons, et d'autant plus nombreuses sont les sources auxquelles nous nous abreuvons, d'autant plus croît notre coupe. Si je contredis à votre opinion, c'est qu'un tel penser pille le trésor de l'humaine expérience, où j'ai un considérable fonds. Je ne saurais boire avec un homme qui me prive de ma coupe. Enfin, monsieur, quoique je ne sois ni poète, ni censeur, ni même un vulgaire *Artium Baccalaureus*, mais seulement un planteur qui a lu un livre ou deux dans sa vie et vu un peu le vaste monde, je suis toutefois certain d'entendre plus votre poème que vous ne l'entendez vous-même.

– Quoi ! Quand vous n'êtes ni vierge ni poète !

– Pour le premier, je l'ai été autrefois et considère la chose depuis les hauteurs de l'expérience, ce qui n'est point votre fait. Pour le second, il n'y

a là qu'une vue différente. Non plus ne suis-je le plus stupide des lecteurs : j'apprécie fort les équivoques dans votre premier quatrain, par exemple.

– Des jeux de mots ? Quels jeux de mots ?

– Eh bien, *pure et chaste Pénélope*, pour commencer, dit Sayer. Quelle pointe pour une femme pressée vingt années durant par des prétendants ! Le choix était habile.

– Merci, murmura Ebenezer.

– Et *Andromaque balançant son poupon*, continua Sayer, lequel fut jeté à bas des murs de Troie...

– Non, c'est grotesque ! protesta Ebenezer. Je n'entendais point pareille chose !

– Non point si grotesque. Cela sent son Shakespeare.

– Le pensez-vous ? » Ebenezer reconsidéra le vers à part lui. « Cela se peut. Néanmoins vous lisez plus que je n'y ai entendu.

– C'est donc admettre, dit Sayer, que je lis plus que vous ne lisez, ce dont je vous protestais. Votre poème a plus de sens à mon endroit.

– Vraiment, je n'ai pas le moyen de vous contredire ! déclara Ebenezer. Si vous étiez bien un exemplaire de mes amis planteurs, monsieur, alors le Maryland doit être le jardin des muses, et un paradis pour les poètes ! Vous êtes de vrai la voix et le souffle mêmes de la Raison, et j'ai grand honneur d'être votre voisin. Ma coupe déborde. »

Sayer sourit :

« Possible qu'elle désire s'agrandir ?

– Elle est plus vaste qu'à mon départ de Londres. Vous n'êtes point méchant docteur.

– Pour salaire, puis donc que je suis votre précepteur, vous me devez quelques vers, repartit Sayer. Ces trois-là qui furent cause de notre débat.

– Comme il vous plaira, dit en riant Ebenezer, encore que Dieu seul sait ce que vous y trouverez ! C'est dans quelque taverne de Pall Mall, après mon premier verre de malaga, que je les ai composés, quand le monde entier me paraissait étrange. »

Il s'éclaircit la gorge :

*D'étranges visages qu'aucun dieu ou titan
N'aurait imaginés pour son Humanité,
Mais que seule Nature...*

« De vrai, ce ne sont que deux vers et demi ; j'ai oublié le reste, mais le sens en était simplement que nous autres humains étions trop absurdes pour faire honneur à un Sublime Entendement. Nulles pointes ou équivoques, ce me semble.

– C'est là une fort cynique opinion pour un jeune homme, dit Sayer.

– Ce n'était là que ma façon de voir les choses dans ma coupe. Ma foi, ce dernier vers se joue de ma mémoire ! »

Sayer caressa sa barbe et regarda par la fenêtre. Un jeune rustre de douze à treize ans, qui allait indolent son chemin, s'écarta sur leur passage et leur fit des signes.

*D'étranges visages qu'aucun dieu ou titan
N'aurait imaginés pour son Humanité,*

récita Sayer, puis, se tournant et souriant malicieusement à Ebenezer :

*Mais que seule Nature, capricieuse et zélée,
Façonna en riant dans l'argile cassant.*

« Est-ce bien cela, Eben ? »

3. OÙ LE LAURÉAT APPREND LA VÉRITABLE IDENTITÉ DU COLONEL PETER SAYER

« Non ? Vive Dieu ! »

Ebenezer cligna des yeux, branla la tête, et allongea le cou comme s'il cherchait dans les traits de son compagnon quelque message.

« Oui, c'est bien moi. Honte à toi, ainsi qu'à ta sœur, qui ne m'avez point reconnu.

– Mais, Henry, vous avez si changé que j'en doute encore ! Plus de perruque, une barbe...

– Un homme change en sept années, dit en souriant Burlingame. J'ai quarante ans maintenant, Eben.

– Jusqu'à ces yeux ! dit Ebenezer. Et votre façon de parler ! Votre voix même est différente, et vos manières ! Êtes-vous Sayer contrefaisant Burlingame, ou Burlingame ajusté en Sayer ?

– Ce n'est point un ajustement, comme tout chacun qui connaît le véritable Sayer peut témoigner.

– Cependant je connaissais le véritable Henry Burlingame, dit Ebenezer, et quand vous ne connaissiez point mon quatrain, je ne dirais point que vous êtes lui ! Je n'ai dit le poème qu'à Henry, et cela une seule fois, il y a quinze années.

– Quand je te ramenaïs chez toi de St. James's Park, ajouta Henry. Minuit était passé, et le malaga avait délié ta langue. Toutefois tu dormais avant que d'arriver à St. Giles, ta tête sur mon épaule.

– Vraiment ? Je l'avais oublié ! » Ebenezer se pencha et saisit le bras de Burlingame. « Ah, Dieu, dire que je vous ai trouvé, Henry !

– Tu conviens donc que c'est bien moi ?

– Pardonnez ma défiance ; j'ignorais qu'un homme pût changer autant. »

Burlingame leva un doigt doctoral :

« Le monde peut changer du tout un homme, Eben, ou l'homme se changer lui-même, jusqu'à sa propre essence. N'as-tu point, de ton propre avis, décidé, non point que tu étais, mais que tu serais vierge et poète ? Non, un homme doit changer bon gré mal gré durant sa course vers la tombe ; il est un fleuve qui va vers la mer, lequel n'est jamais le même d'une heure à l'autre. Que reste-t-il dans le Lauréat du Maryland du garçon que je trouvai à Magdalene College ?

– Fort peu et c'est tant mieux ! répartit Ebenezer. Cependant je suis toujours Eben Cooke, encore qu'il ne s'agit sans doute plus du même Eben Cooke, pareillement que la Tamise est la Tamise, quel que soit son débit.

– N'est-ce point seul le nom qui demeure ? Et était-elle la Tamise au jour de sa création ?

– Vraiment, Henry, vous avez toujours aimé les énigmes ! Est-ce donc la forme qui fait l'homme, de même que la rive fait le fleuve, quels que soient le nom et la substance ? Non, j'entends déjà l'objection, laquelle est que la forme n'est point éternelle. L'homme devient gaillard ou bossu avec les ans, et l'eau qui coule façonne et altère les rives. »

Burlingame branla la tête :

« C'est là un change trop lent pour que les hommes le remarquent, hormis par après. Le vieil homme voûté se souvient de sa jeunesse, et les documents témoignent de l'ancien lit d'un fleuve, lequel coule aujourd'hui en d'autres lieux. Seule la grossièreté de nos sens nous autorise à parler de la *Tamise* et du *Tigre*, ou de la France et de l'Angleterre, mais surtout de moi et de toi, comme si ce que nous entendions par ces noms ou d'autres avait quelque lien avec l'objet présent, crois-tu pas ? Ma foi, pour ce point, comment se fait-il que nous parlions d'objets si ce n'est que notre grossière vision est impropre à en noter les changes ? En vérité le monde est un flux, ainsi que le déclarait Héraclite : l'univers lui-même n'est que change et branle. »

Ebenezer avait écouté ce discours d'un air troublé, mais à présent il rayonnait :

« En regardant au-delà du Précipice, n'auriez-vous point manqué le Chemin ?

– Je n'entends pas ce tour-là.

– Comment est-il que vous m'avez convaincu que vous êtes Henry Burlingame, quand et le nom et la forme étaient changés ? Comment est-il que nous distinguions des changements si subtils que l'œil ne les saurait voir ? » Il rit, satisfait qu'il était de son adresse. « Voyons, pour ce flux et ce branle dont vous faites grand cas : comment se peut-il que nous en puissions parler, qu'il soit lent ou prompt, s'il n'y a que nous nous

souvenons de ce qu'étaient autrefois les choses ? Votre mémoire vous a tenu de document, n'est-ce pas ? Elle est la maison de l'Identité, la demeure de l'Âme ! Votre mémoire, ma mémoire, la mémoire de la race : voilà la certitude qui nous permet de mesurer le change, voilà notre soleil. Sans elle, tout ne serait que chaos.

– Pour faire court, donc, tu es ta mémoire ?

– Oui, admit Ebenezer. Ou, mieux, je ne sais ce que je suis, mais je sais que je suis, et que j'ai été, à cause de la mémoire. C'est le fil qui court à travers toutes les perles et les assemble en un collier ; ou, comme ce fil qu'Ariane donna à l'ingrat Thésée, il me montre le chemin dans le labyrinthe de la vie et me relie à mon point de départ. »

Burlingame sourit, et Ebenezer remarqua que ses dents, naguère si blanches, étaient à présent jaunies et cariées – deux d'entre elles au moins manquaient.

« Tu fais grand cas de cette mémoire, Eben.

– J'avoue n'avoir point fait réflexion sur son importance avant ce jour. Voilà de quoi nourrir un sonnet ou deux, ne croyez-vous pas ? »

Burlingame se contenta de hausser les épaules.

« Allons, Henry ; je ne puis croire que vous êtes offensé de ce que j'ai évité votre gouffre !

– Plût à Dieu que tu l'aies évité ! dit Burlingame. Mais je crains fort que tu ne sois séduit par les métaphores, comme l'était le vieux Descartes.

– Qu'est cela, je vous prie ? Me pouvez-vous contredire ?

– Quelle meilleure contrariété ai-je besoin de faire contre ton dieu mémoire, si ce n'est que tu oublies quelque chose ?

– Quoi ?... »

Ebenezer s'interrompit et rougit en concevant la suite des propos de son ami.

« Tu ne te souviens pas d'avoir dormi sur mon épaule en rentrant de Pall Mall, lui rappela Burlingame. Cela démontre le premier faible de ton fil salvateur, à savoir qu'il a rompu. Il en existe trois autres.

– Si cela est, dit en soupirant Ebenezer, j'ai grand-crainte pour mon argument.

– Tu as dis que nous avons bu du malaga cette nuit ?

– Oui, je m'en souviens fort bien.

– Et moi j'ai souvenir que c'était du madère. »

Ebenezer rit :

« Pour cela, je croirai plutôt ma mémoire que la vôtre, attendu que c'était là mon premier vin, et qu'il n'y a pas apparence que j'en oublie le nom.

– Fort juste, admit Burlingame, si tu avais eu raison alors. Mais j'ai à la pareille bien observé que c'était ton premier verre, et je sais distinguer le malaga du madère, alors que pour toi les noms étaient nouveaux et privés de sens, aussi les as-tu aisément confondus.

– Il se peut, mais je suis certain que c'était du malaga.

– Il n'importe, déclara Burlingame. Quand les mémoires disconviennent, il est souvent impossible de décider, et tel est le deuxième faible. Le troisième est que la plupart du temps nous ne nous souvenons que de ce que nous voulons, et oublions le reste. Avant que tu n'évoques ton quatrain, par exemple, j'avais oublié être monté à l'étage pour voir une putain tandis que tu le composais. Ma honte de t'avoir ainsi laissé seul me l'a fait sortir de l'esprit.

– Ma foi, mon étoile polaire me mène droit sur les rochers ! lamenta Ebenezer. Quel est le quatrième faible ?

– Il est que même les choses qu'on tient pour solides voient leurs couleurs changer, repartit Burlingame. C'est comme si Thésée, à chaque détour, enroulait son fil pour le dérouler ensuite en un plus plaisant motif.

– Je crains que vos objections ne soient funestes, dit Ebenezer. Elles sont comme les quatre corbeaux noirs qui mangèrent les pois de Gretel, avec lesquels elle avait marqué son chemin dans la forêt.

– Non, ce ne sont que des infirmités, et non point de mortelles blessures, dit Burlingame. Elles n'effacent point le chemin mais seulement l'obscurcissent, de sorte que quoi que nous fassions, nous ne puissions jamais avoir quelque certitude. » Il sourit. « Toutefois, il y a encore un cinquième argument, qui par lui seul ferait l'affaire.

– Vive Dieu, vous feriez mieux de libérer le maraud afin que nous le puissions voir du tout.

– Ma mémoire, dis-tu, est mon document, reprit Burlingame. Émoussées, imparfaites à cause d'un usage trop insouciant, nos mémoires s'accordent en suffisamment de points pour te convaincre que je suis Burlingame, encore que je ne puis autrement te le prouver. Mais prenons que le fil se perde complètement, ainsi qu'il arrive parfois. Prenons que je n'aie nul souvenir de mon passé ?

– Alors vous auriez été pour moi le colonel Sayer, repartit Ebenezer. Ou, quand vous auriez protesté être mon Henry sans en savoir davantage, jamais je n'aurais porté créance à votre conte. Mais il est fort rare, n'est-ce pas, que la mémoire fasse à ce point défaut, et encore plus rare qu'on ne puisse trouver de preuves au fait de son identité ?

– Nul doute là-dessus. Mais prenons derechef que j'ai la figure de l'homme qui t'a ramené à Londres, que je parle et m'habille comme lui, et que même Trent et Merriweather m'appellent Burlingame. En outre, prenons que j'ai devant témoins signé de ce nom dont Burlingame a coutume de signer. Prenons alors qu'un jour j'ai juré n'être point Burlingame, ni ne savoir où il demeurerait, mais être seulement un habile comédien propre à imiter les signatures et m'être fait passer pour Henry en manière de plaisanterie.

– Votre supposition me donne le tournement ! s'écria Ebenezer.

– Pour fermes que soient tes convictions, continua Burlingame, tu n'aurais jamais de preuve que j'étais lui.

– Je dois avouer que cela est vrai, encore que cela m'afflige.

– Examinons un autre argument...

– Gardez-le, de grâce ! dit Ebenezer. J'en suis bardé de la tête aux pieds.

– Allons, il le faut. Prenons qu'aujourd'hui j'aie protesté être Burlingame, malgré tous mes changements, et composé un vers pour parfaire ton quatrain, lequel vers n'ait point été en accord avec ton souvenir ; et, quand tu l'aurais mis en doute, prenons que j'aie contesté ta propre identité, et t'aie dévoilé comme étant l'habile imposteur. Au mieux n'aurais-tu aucune preuve, n'est-ce pas ?

– Je le crois bien, admit Ebenezer. Hormis ma propre certitude. Mais il me paraît que le faisceau de preuves demeurerait avec vous.

– En ce cas, oui. Mais j'ai dit *au mieux*. Si j'avais connu ton passé, toutefois, les contrariétés pourraient être imputées au faible de ton propre esprit, et si d'abondant j'amenais quelqu'un qui te ressemble fort par l'extérieur, il y a toute apparence que le faisceau de preuves serait contre toi. Et si je mettais dans la confidence et amenais quelques-uns de tes amis, ou même le vieil Andrew et ta sœur, afin qu'ils te désavouent, je gage même qu'alors tu douterais de ton authenticité.

– Pitié, pitié ! s'écria Ebenezer. Assez de ces subtiles hypothèses, ou je perds la tête ! Je suis convaincu que vous êtes Henry ; je vous jure que je suis Ebenezer, et assez là-dessus ! De telles spéculations de casuiste ne mènent qu'en Enfer.

– Il y a du vrai dans cela, dit Burlingame sur un ton enjoué. Je ne voulais qu'établir que toutes ces prétentions de toi et de moi sont des actes de foi, impossibles à vérifier.

– J'en conviens, j'en conviens. Cela est établi comme le... » Il eut un geste d'impuissance. « Vraiment, votre discours m'a privé de mes comparaisons : je ne sais plus rien qui soit immuable et certain !

– C'est le premier pas sur la route du ciel, dit en souriant Burlingame.

– Cela se peut, dit Ebenezer, ou possible est-ce la route qui mène en Enfer. »

Burlingame haussa les sourcils :

« C'est la même route, ou alors le bon Dante est un menteur. Es-tu bien certain que je sois Burlingame ?

– Absolument, je le jure !

– Et tu es Ebenezer ?

– Je n'en ai jamais douté ; et je suis encore votre élève, ainsi que l'a montré ce voyage en voiture.

– Bien. Une autre fois, je te demanderai à quoi se rapportent moi et toi.

– Une autre fois, oui, car j'ai mille choses à vous demander !

– Et moi à te dire, répondit Burlingame. Mais c'est un conte si fantastique que j'ai d'abord eu souci de ta crédulité, et c'est pourquoi j'ai jugé nécessaire tout ce discours de sophiste. »

Peu de temps après cela, la voiture s'arrêta à Aldershot, car l'heure du souper était depuis longtemps passée et les voyageurs n'avaient point mangé. Aussi Burlingame, ainsi qu'il en avait la coutume, repoussa à plus tard l'entretien tandis qu'Ebenezer et lui dînaient d'un chapon froid et de pommes de terre. Plus tard, ayant été informés par leur cocher que ses chevaux et lui se reposeraient deux heures avant que de les conduire à Salisbury, Exeter, et Plymouth, ils s'assirent devant le feu, à l'invitation de Burlingame, avec leurs pipes, et une pinte de sherry chacun. Dehors il faisait déjà sombre ; une pluie légère commençait de tomber. Ebenezer attendait impatiemment que son ami commence son récit, mais Burlingame, d'abord qu'il eut allumé sa pipe et rempli son verre, poussa un grand soupir d'aise et demanda seulement :

« Comment se porte ton père ces jours-ci, Eben ? »

4. OÙ LE LAURÉAT ENTEND LE RÉCIT DES DERNIÈRES AVENTURES DE BURLINGAME

« Au diable mon père ! s'écria Ebenezer. J'ignore s'il est vivant ou mort, et ne m'en soucierai point tant que je n'aurai pas entendu votre histoire !

– Cependant tu sais qui il est, vivant ou mort, n'est-ce pas ? Et à cet égard, sinon à d'autres, qui tu es ?

– De grâce, délaissiez-là le vieil Andrew pour le moment, supplia Ebenezer, comme il m'a délaissé. Où êtes-vous allé, et qu'avez-vous fait et vu ? D'où ce nom de Peter Sayer et vos extraordinaires changements ? Commencez votre histoire, et fi du vieil Andrew !

– Mais la manière de le délaisser ? demanda Burlingame. C'est lui qui est à l'origine de mon histoire, du jour où il me renvoya.

– Quoi ? Songeriez-vous à ces fadaises au fait d'Anna ? Quel rôle jouent-elles dans votre histoire ?

– Ah, l'affreuse colère ! dit Burlingame. Quels meurtriers transports ! Vive Dieu, comme il m'avait en haine – j'en tremble encore !

– Je ne le lui ai jamais excusé, dit brièvement Ebenezer.

– C'est le privilège du fils. Mais moi, Eben, je l'ai excusé sur l'heure ; je lui ai pardonné – mieux : je l'ai même admiré pour cela. Quand il aurait essayé de me tuer... ah, bien, il n'importe. »

Ebenezer branla la tête :

« Cela dépasse mon entendement. Mais dites-moi si je dois perdre tout espoir d'entendre votre récit ?

– Tu l'entends déjà, déclara Burlingame. C'est la colonne sur laquelle repose toute l'histoire ; c'est le morceau de luth qui précède la chanson.

– Fort bien. Mais je crains qu'en fait d'histoire celle-ci ne ressemble à un têtard, la tête duquel est plus grosse que le corps. Vous disiez que vous l'aviez pardonné ?

– Plus : je l'ai aimé pour cela, et me suis enfui de honte.

– Cependant, c'est très-faussement qu'il vous a chargé de ce crime vicieux ! »

Burlingame haussa les épaules :

« Pour cela, ce n'était point sa justice que je redoutais, mais le grand intérêt qu'il prend dans son enfant.

– Le merveilleux intérêt qu'il prend en nous, vraiment ! dit Ebenezer. Il nous ruinera, avec son intérêt ! Prenez qu'il ait donné les verges à Anna, ainsi qu'il en avait fait la menace devant vous : respecteriez-vous et adoreriez-vous toujours son intérêt ?

– Je le tuerais, repartit Burlingame, mais ne l'aimerais pas moins.

– Ma foi, le prodigieux chemin que celui que vous avez fait depuis Londres, quand je vous y ai laissé ! Pourquoi n'avez-vous point approuvé mon parti de rentrer à la maison avec Anna, attendu qu'il était inspiré par la simple sollicitude filiale ?

– Tu te trompes sur mes propos, dit Burlingame. Je m'y opposerais encore, et ne voudrais point qu'Anna cède à tous ses caprices. Si j'étais son fils, je serais déjà désavoué pour avoir insulté à son attention ; mais combien ce prix est sans valeur, Eben ! Quel homme riche je serais pour avoir rejeté un tel trésor ! Le vieux lamente ta perte cruelle du fond de son lit ; il dicte le cours de ta vie afin que tu sois digne de ta race ! Qui donc, je te prie, s'inquiète à mon endroit, ou se soucie que je sois fat ou philosophe ? Qui m'impose une tâche à laquelle je puis tourner le dos, ou des valeurs que je puis railler ? Enfin, qu'ai-je à faire dans ce monde, quel lieu ai-je besoin de fuir, quelles créances de détester ? Si j'avais un foyer, je le quitterais ; une famille, vivante ou morte, je la mépriserais et irais en étranger de par les villes lointaines. Mais quel fardeau et quel désespoir que d'être étranger au monde entier et de n'avoir aucun lien avec l'Histoire ! C'est comme si j'étais apparu *de novo*, tel le ver de la viande, ou si j'étais tombé du ciel. Quand je parlerais la langue des anges, je ne pourrais te dire quelle solitude cela est !

– Je n'y entends rien, déclara Ebenezer. Est-ce là l'homme de Thames Street qui louait les cieux de ne rien connaître de ses ancêtres ?

– C'était un discours sans espoir, dit Burlingame en souriant, comme la diatribe d'un pauvre sur l'iniquité des richesses. Quand vous fûtes tous deux partis, je ressentis plus que jamais ma solitude et songeai longtemps au capitaine Salmon et à la douce Melissa qui m'avaient élevé. Te

souviens-tu de ce jour à Cambridge où tu voulus savoir d'où je me nommais Henry Burlingame III ?

– Oui, vous m'aviez dit que vous portiez ce nom depuis votre naissance.

– Je passai plusieurs heures à grommeler dans ma chambre, dit Burlingame, et enfin je conçus combien ce nom pompeux était la chose la plus précieuse que je possédais. Qui me l'avait donné ? Pourquoi donc Burlingame III, et non point seulement Burlingame ?

– Parbleu, je vous entends ! dit Ebenezer. C'est votre nom qui vous relie à vos ancêtres : vous n'êtes point tout à fait *ex nihilo*, après tout ! Il y a là comme une sorte de clef à votre énigme ! »

Burlingame fit signe que oui.

« Et n'ai-je point prétendu être savant ? » Il se reversa un verre de sherry de Bristol. « Je fis aussitôt le vœu d'apprendre le nom et la condition de mon père, les circonstances de ma naissance, et si possible l'endroit et les raisons de sa mort ; je ne priserais rien tant que cette affaire, et remuerais dans ma quête tout le globe jusqu'à ce que je découvre quelque chose ou que je meure à l'ouvrage. Et j'ai cherché – ô combien ! – ces sept années. C'est toute l'affaire de ma vie.

– Aussi me faut-il en entendre le récit, lequel j'ai déjà trop attendu. Buvez votre sherry et commencez, et je ne vous romprai de toute votre histoire.

– Comment un homme pourrait-il découvrir l'histoire de sa naissance quand il ne sait d'où il vient ni comment, ou même si le nom qu'il porte est authentique ? Car ne va pas croire que j'étais aveugle, Eben, et ne voyais point que cet espoir pouvait être un faux espoir : quelle preuve avais-je que ce nom n'était pas le fruit d'une plaisanterie ou d'un hasard, ou possible celui de tuteurs qui m'avaient élevé depuis ma petite enfance jusqu'au jour où d'aventure arriva le capitaine Salmon ? Il faut du cœur pour jurer de construire un pont, et toutefois le cœur ne peut suffire à l'ouvrage. Je regardai tout d'abord autour de moi, puis me rendis à Bristol, où j'espérais trouver quelqu'un qui connût au moins mon capitaine et se souvînt de l'orphelin qu'il gardait – priant secrètement, je l'avoue, de rencontrer un de ses vieux et fidèles amis, ou un parent, qui pourrait connaître le récit de mes origines. Il n'était pas impensable qu'il ait raconté l'histoire, sinon à tout un chacun, du moins à un ou deux, à moins qu'il n'y ait eu à son fait quelque terrible souillure. »

Ebenezer se refroгна :

« Et laquelle, je vous prie ? L'homme que vous m'avez peint ne s'abaisserait jamais à un enlèvement. »

Burlingame fit la moue et leva les mains, puis les laissa retomber.

« Il n'avait pas d'enfant, à ma connaissance, et le désir d'avoir des fils peut mener loin un homme et une femme. En outre, l'entreprise se peut accomplir aisément : *Plus d'une ancre est jetée à la brune qu'on lève avant*

l'aube. Mais ce n'était point tant à un enlèvement que je songeais, encore que je ne l'excluai point – il y avait plus apparence que, s'il m'avait eu d'une manière inconvenante, c'était avec une maîtresse dans quelque port d'escale.

– J'en doute, dit Ebenezer. J'ai lu en effet que le marin est un grand coureur de jupon, de fois à autre bigame, à cause de son occupation, mais le capitaine Salmon, tel que je le vois, n'avait ni la jeunesse ni l'humeur pour de pareilles folies, et d'autant moins qu'il n'était point un simple marin, mais le maître d'un vaisseau. Il serait aussi peu probable qu'un tel homme s'embarrasse d'un bâtard que Salomon débite des sottises ou qu'un Juif conclue une honnête affaire. »

Burlingame sourit :

« Ce qui est à dire que la chose n'est point hors de question. Suis Horace s'il t'agréa quand tu fais des vers – *flebilis Ino, perfidus Ixion, et cætera* –, mais ne crois pas que les hommes d'aujourd'hui sont aussi simples. Plus d'un Juif a dû vendre sa chemise et plus d'un saint a, en secret, foutu son valet. L'avaricieux peut être généreux à l'occasion, et la fourmi aussi peut se faire raison. Enfin, quoiqu'il y ait peu apparence que le capitaine Salmon ait semé à tous vents, ce ne serait point du tout improbable que, ayant conçu que son champ était infructueux, il ait songé à en trouver un qui soit plus fécond. Il se peut même que Melissa l'ait pressé d'agir dans ce sens.

– Une femme, inviter son mari à être infidèle ?

– Il n'y aurait là, ce me semble, nul parjure. Néanmoins, il n'importe : en premier lieu je ne le croyais pas homme à m'avoir obtenu de manière si sinistre mais plutôt à s'être pris d'affection pour un petit orphelin comme tout un chacun qui a un cœur chrétien ; en second lieu, je me souciais peu de la façon dont j'avais été trouvé tant que je la pouvais découvrir.

– Et avez-vous réussi ? »

Burlingame secoua la tête :

« Je trouvais trois ou quatre personnes qui avaient connu Salmon et se souvenaient de son ingrat fardeau : l'un d'entre eux me dit, quand je lui révélai mon nom, que c'était le chagrin de m'avoir perdu qui avait tué le capitaine, et celui de l'avoir perdu lui qui avait tué Melissa. J'aspirai à porter créance à cette histoire, de peur que ma conscience ne m'accuse autrement de fuir une si terrible charge ; il existe cependant une humeur facile à mêler le passé et la comédie, à embrouiller le raisonnable de l'historique, et à s'installer comme Radamanthe dans le jugement éternel. Cet homme, je te le dis sans joie, était de cette humeur. En toute manière, personne ne savait rien de mon origine sinon que le capitaine Salmon m'avait ramené un beau jour à bord de son vaisseau. Je demandai alors qui était le confident du capitaine, et qui la confidente de Melissa ? Chacun des hommes protesta que c'était lui, et chacune des femmes que c'était elle. Enfin je demandai si l'un d'entre eux se souvenait qui était second sur le

vaisseau de Salmon à l'époque ; mais Bristol est un port industriel, où les hommes changent de bateau d'un voyage à l'autre, et il est peu vraisemblable qu'ils l'auraient pu savoir même si la chose avait daté d'une année au lieu de trente. Cependant, ainsi qu'il arrive souvent lorsqu'on interroge les autres, je trouvai moi-même la réponse, ou sinon la réponse, du moins un nouvel espoir : un homme du nom de Richard Hill avait été second lors des cinq voyages que j'avais faits avec le capitaine Salmon, et j'avais le sentiment, à en croire leurs manières plutôt que ce qu'on disait, que lui et le capitaine étaient camarades de bord depuis quelques années. Il n'était pas impossible qu'il ait été second sur ce voyage dix ans auparavant, encore qu'il y eut fort peu de chances ; et si cela avait vraiment été, eh bien, il ne faisait aucun doute qu'il en saurait plus que moi sur l'affaire. Bien sûr, pour ce que je savais, ce Hill pouvait être mort depuis longtemps, ou le trouver, aussi difficile que trouver mon père...

– Je vous l'accorde, je vous l'accorde, le rompit Ebenezer. De grâce, croyez que j'apprécie assez vos empêchements pour ne me les point tous conter, hormis ceux qui font progresser l'histoire, et dites-moi vite si vous les avez résolus. Avez-vous trouvé ce nommé Hill ? Et avait-il quelque chose à vous dire ?

– Il te faut en connaître le comment, dit Burlingame, ou bien tu es aussi béotien que celui qui ne lit de l'*Iliade* que l'invocation parce qu'on y conte clairement l'événement. Ainsi qu'il advint, personne ne se souvenait de façon certaine de ce Richard Hill, mais il y en eut deux qui avaient encore coutume de se promener sur les quais, lesquels me déclarèrent qu'il y avait un Richard Hill qui prenait part au transport du tabac. Cependant, quoiqu'il fût de fois à autre escale à Bristol, il n'en était pas natif, pas plus qu'il n'était anglais ; il venait soit de Virginie soit du Maryland ; et il n'était pas second, mais capitaine de son propre vaisseau.

« Je pris cela pour de bons avis plutôt que de mauvais. Quand je fus certain que ni le capitaine Hill ni d'autres nouvelles de lui ne se pouvaient plus trouver à Bristol, je me dépêchai de rentrer à Londres.

– Et non point de rejoindre les colonies ? demanda Ebenezer, en affectant quelque dépit. Cela ne vous ressemble pas, Henry !

– Non, de vrai j'étais prêt de partir pour l'Amérique, répliqua Burlingame, mais *qui veut voyager loin ménage sa monture*. Londres est le foie et le poumon du commerce du tabac ; il me suffit d'une demi-journée pour y apprendre que le capitaine Hill était en fait natif du Maryland, du comté de Anne Arundel, et maître de son navire *L'Espoir*, lequel était mouillé en ce moment même sur la Tamise avec d'autres vaisseaux de la flotte pour décharger ses cales. Je courus tout de bon au quai où il mouillait, et, non sans quelque épine (car je n'avais pas le sou), parvins à obtenir une entrevue avec le capitaine Hill. Mais je n'eus pas à poser ma grande question, car d'abord qu'il eut entendu mon nom il interrogea si j'étais le garçon d'Avery Salmon, celui qui était descendu à

Liverpool. Quand nous eûmes fini de branler la tête au souvenir de ma folle jeunesse et de chanter les louanges du capitaine Salmon (lequel, d'ailleurs, me dit-il, était mort de tumeur et non point de chagrin), je lui dis la raison de ma visite et le priai de me communiquer les avis qu'il aurait pu avoir sur ce sujet. "Eh bien, déclara-t-il, je n'étais pas le second d'Avery à cette époque, Henry. Je sais ce qu'on en sait, et pas plus. – Et, de grâce, que sait-on ? – Rien que tu ne saches déjà, dit-il. Tu fus repêché dans les eaux du Chesapeake comme un pauvre crabe."

– Vive Dieu ! s'écria Ebenezer. Je ne vous ai jamais entendu parler de cela, Henry !

– La chose m'était alors aussi nouvelle qu'elle l'est pour toi aujourd'hui, dit Burlingame. J'exprimai ton étonnement au décuple et assiégeai le capitaine Hill de mes questions. Quand enfin je l'eus persuadé que j'ignorais tout de l'histoire, il me conta qu'au début de 1654 ou 1655, autant qu'il s'en souvenait, alors qu'ils remontaient le Chesapeake, entre Piscataway et Kent Island, le navire du capitaine Salmon avait rencontré un canoë vide que le vent chassait devant lui. Les marins pensèrent qu'il était le fait d'un Indien et ne s'en seraient davantage soucié si, au point de le dépasser, ils n'avaient entendu d'étranges cris monter de l'embarcation. On rapporta la chose au capitaine Salmon, lequel donna ordre de mettre le vaisseau en panne et d'envoyer un canot pour s'enquêter.

– Mon dieu, Henry ! dit Ebenezer en retenant son souffle. C'était vous ?

– Oui bien, un garçon de deux ou trois mois, tout nu et prêt à mourir de froid. Mes mains et mes pieds étaient attachés avec du cuir, et sur ma peau, comme le tatouage d'un marin, était écrit le nom *Henry Burlingame III*, en petites lettres rouges. On me transporta à bord du navire...

– Attendez, je vous prie ! Il me faut digérer toutes ces merveilles que vous lâchez aussi aisément qu'une oie ses fientes ! Nu et tatoué, vraiment ? Le peut-on encore voir ?

– Non, il a depuis longtemps disparu.

– Mais comment vous êtes-vous retrouvé là ? Assurément il y avait là quelque scélératesse !

– On ne sait, dit Burlingame. Le canoë et les lanières avec lesquelles j'étais attaché témoignent la férocité ; toutefois, il n'y a pas dans toute la province un seul Indien qui sache son alphabet, et ma peau et mon scalp étaient intacts.

– Ma foi ! s'écria Ebenezer. Qui donc peut vouloir mal à ce point à un pauvre enfant, pour non seulement le condamner à mort mais faire encore que cette mort soit longue et cruelle ?

– Le mystère est entier à ce jour. En toute manière, le capitaine Salmon me fit entourer de couvertures dans sa propre cabine, où durant dix jours et dix nuits je demurai entre ce monde et l'autre, me nourrissant de lait de chèvre. Enfin ma fièvre tomba et ma santé revint ; le capitaine Salmon se prit d'affection pour moi, et décida avant de retourner à Bristol que je

serais son fils. Mon capitaine Hill n'en savait pas plus, et encore que cela dépassait en quantité tout ce que je savais jusqu'à présent, loin d'apaiser ma curiosité cela ne fit que l'aiguillonner un peu plus. Je proposai sur-le-champ de joindre l'équipage de *L'Espoir* pour faire le voyage au Maryland, où je voulais remuer tous les marais en quête de nouveaux indices.

– N'était-ce pas là un parti désespéré ? dit en souriant Ebenezer. Et d'autant plus que vous ignoriez d'où venait le canoë et à quel endroit le vaisseau l'avait croisé.

– En effet, admit Burlingame, encore qu'un parti désespéré puisse parfois connaître un heureux succès. En toute manière, c'était cela ou abandonner ma quête. Il me restait deux semaines avant que *L'Espoir* n'appareille, et, comme un érudit parfait, je dépouillai toutes les archives des douanes. Mon dessein, à cette fois, était de rechercher tous les Burlingame du Maryland, car, sitôt que dans la province, je voulais me rendre auprès chacun, et tout de bon m'enquêter.

– Bien, dit Ebenezer, et lesquels avez-vous pu trouver ?

– Autant que j'aie pu le savoir, ni homme ni femme de ce nom ne vît aujourd'hui dans la province, ou y a vécu depuis sa fondation. Ensuite je décidai d'examiner les registres de toutes les autres provinces pareillement, en allant du nord au sud à l'entour du Maryland. La tâche était rendue plus malaisée par les nombreux changes dans les concessions et les chartes au cours des années, et encore plus par la crainte de la guerre civile, qui est toujours fort ruineuse pour la confiance qu'a l'agent des douanes à l'endroit de son semblable. Je commençai par la Virginie, remontant depuis l'année courante, mais avant que d'être parvenu à l'époque de Cromwell, les deux semaines étaient écoulées, et je m'embarquai pour le Maryland. » Burlingame sourit et fit tomber les cendres de sa pipe. « Si le vent avait été défavorable encore quinze jours, j'aurais trouvé de quoi raviver mes espoirs. En fait, je dus attendre presque deux ans pour le savoir.

– Et de quoi s'agissait-il ? Des avis de votre père ?

– Non, Eben – pour ce gentilhomme, je n'en sais pas plus aujourd'hui qu'à l'époque.

– Ah, il aurait mieux valu me le taire, déclara Ebenezer, car cela gêne l'histoire. Quel plaisir peut-on prendre dans une quête, ou dans le récit d'une quête, si l'on sait déjà que celle-ci sera vaine ?

– Voudrais-tu que je renonce au reste ? demanda Burlingame. Les nouvelles concernaient seulement mon grand-père, ou du moins je le crois – j'ai fini par en savoir un peu sur celui-ci, au moins.

– Ah, vous vous moquiez de moi ! »

Burlingame remua la tête et se leva :

« Je n'en sais pas plus sur mon père qu'avant, mais cela ne veut point dire que je ne suis pas plus près de savoir. Néanmoins, le récit devra attendre une fois prochaine.

– Quoi ! Se peut-il que vous soyez offensé, Henry ?

– Non, non, repartit Burlingame. Mais j’entends notre cocher qui harnache l’attelage dans la cour. Détends un peu tes jambes, mon garçon, et va te soulager avant que nous partions.

– Mais sûrement vous reprendrez votre récit ? » le pria Ebenezer.

Burlingame haussa les épaules :

« Il vaudrait mieux que tu dormes si tu le peux. En cas que non, eh bien ma foi il est bon d’avoir quelque histoire en attendant le matin. »

À ce moment le nouveau cocher entra, jurant la pluie, et dit aux voyageurs de se préparer à partir. En conséquence de quoi ils allèrent dehors, où un fort vent de mars dissipait la pluie légère en embruns.

5. OÙ BURLINGAME POURSUIT SON RÉCIT, PUIS S’ENDORT

D’abord qu’ils se furent installés dans la voiture pour la deuxième étape de leur voyage, Ebenezer et Burlingame tâchèrent de dormir, mais ils trouvèrent la route trop raboteuse. Nonobstant leur fatigue, au terme d’une demi-heure de culbutes ils conçurent que la chose était vaine et n’y pensèrent plus.

« Fi donc ! soupira Ebenezer. Nous dormirons bien assez dans notre tombe, comme dit mon père.

– Bien dit, s’accorda Burlingame, encore qu’y trop différer c’est s’y rendre au plus tôt. »

Sur l’avis d’Ebenezer, ils bourrèrent et allumèrent leurs pipes. Puis le poète déclara :

« Pour moi, je me réjouis de ce retardement. Quand ma vessie serait pleine du whiskey des Enfers plutôt que du sherry de Bristol, je ne pourrais quand même oublier le récit que vous m’avez fait ni me résoudre à dormir avant que de l’avoir entendu en entier.

– N’en es-tu point las ?

– *Las ?* Hormis l’histoire de vos journées avec les bohémiens, laquelle vous m’avez contée il y a des années à Cambridge, je n’ai de ma vie entendu de telles merveilles ! Il fait bon que je vous sache étranger aux menteries, ou j’aurais peine à donner créance à de tels miracles.

– J’aurais mieux fait de m’abstenir, ce me semble, dit Burlingame, car l’on ne connaît jamais sûrement le cœur de son prochain, et ce que je t’ai dit jusque-là n’est, pour ainsi dire, que simple accordement.

– Jouez donc sans plus de retard, et fiez-vous sur moi pour vous croire.

– Fort bien. L’histoire n’est pas si cruellement longue, mais je dois avouer qu’elle est assez enveloppée, très-abondante en écarts et circuits, et encombrée de mille noms dont il faut se souvenir.

– *Une vigne embrouillée n'en porte pas moins de grappes* », repartit Ebenezer, et Burlingame reprit son récit sans autre délai :

« Dick Hill aurait bien aimé me garder à son service, car, au terme d'une semaine, tout l'art du marin, que je n'avais point pratiqué depuis quinze années, m'était revenu à l'esprit. Mais sitôt que nous arrivâmes au Maryland, je quittai son vaisseau et, ne souhaitant point me fixer dans l'enseignement, je trouvai un emploi dans la plantation de Hill.

– N'était-ce point également contraignant ? demanda Ebenezer.

– Pas longtemps. Je commençai par tenir ses livres – car il est rare qu'un planteur fasse exactement ses comptes. Il prit bientôt une si grande confiance en moi qu'il me chargea de l'administration de toutes ses possessions de tabac sur le Severn, déclarant que, encore que ce soit là une affaire de trop de conséquence pour qu'on la laisse déchoir, il ne la goûtait cependant que fort peu et préférerait passer son temps comme marin.

– Ma foi, vous avez donc été courtier en tabac au Maryland avant moi ! Je dois savoir comme vous avez ménagé l'affaire.

– Une autre fois, repartit Burlingame, car ici l'histoire fait voile et lève l'ancre. C'était en 1688, et les provinces étaient dans une aussi grande agitation que l'Angleterre à l'endroit des papistes et des protestants. Au Maryland et en Nouvelle-Angleterre, les troubles étaient particulièrement abondants : Baltimore en personne et la plupart des membres du Conseil du Maryland étaient catholiques, et le gouverneur et le lieutenant-gouverneur de Nouvelle-Angleterre – Sir Edmund Andros et Francis Nicholson – étaient également connus pour n'être point ennemis du roi Jacques. Le chef des rebelles était un certain John Coode...

– Oui, Baltimore m'a parlé de lui, dit Ebenezer. C'est le faux prêtre qui s'est emparé du gouvernement.

– Un homme extraordinaire, Eben, j'en fais serment ! Possible le rencontreras-tu, car il est encore en liberté. Son équipollent à New York s'appelle Jacob Leisler, lequel a des visées sur Nicholson. Or il y a eu cet hiver que Leisler est venu au Maryland dans le but de se mettre d'intelligence avec Coode. Nous avons tout juste appris le débarquement du roi William, et qu'il était de leur dessein de frapper ensemble, l'un à St. Mary's, l'autre à New York. Pour faire court, le capitaine Hill en eut vent et me dépêcha à New York en janvier, avant le retour de Leisler, afin que je prévienne Nicholson.

– Le capitaine Hill est donc un papiste ?

– Pas plus que toi ou moi, répondit Burlingame. Il ne s'agissait point de foi, au Maryland. Le vieux Coode n'est pas plus pour William que pour Jacques : c'est le gouvernement lui-même qu'il abhorre, et toutes sortes d'ordres ! À côté de lui, Leisler n'est qu'un dameret.

– Fasse le ciel que je ne rencontre jamais ce Coode ! dit Ebenezer. Parvîntes-vous à New York ?

– Oui, et Nicholson jura comme un canonnier quand il connut les avis que je lui apportais. Lui-même était venu auprès d’Andros en 1686 en qualité de capitaine d’une troupe de papistes irlandais, et il avait célébré à New York la naissance du fils de Jacques ; il savait bien que les rebelles le considéraient comme un catholique romain et ne manqueraient aucun sujet de le chasser. Il tâcha vainement de garder secrètes les nouvelles, et, attendu que Dick Hill m’avait placé à son service, il m’envoya à Boston pour prévenir Andros. Je m’attachai la confiance des deux hommes, et, sur ma propre requête, servis les quelques mois qui suivirent de messenger secret entre eux – j’avais pour vertu de n’être point membre de leurs familles officielles et par conséquent de pouvoir aller et venir aisément parmi les rebelles. Et j’avouerai avoir plus d’une fois m’être fait passer pour un des leurs et avoir pu ainsi rapporter de fois à autre leurs gestes au gouverneur.

– Vraiment vous êtes sans peur, Henry !

– Eh ? Ah, bien, sans peur ou non, j’ai peu fait pour le parti de l’ordre. Les rebelles capturèrent Andros au printemps sitôt qu’ils eurent vent de l’avancée de William, et ils le mirent dans la prison de Boston. À New York, ils répandirent le bruit que Nicholson voulait incendier la ville, et, prétextant cette rumeur, Leisler réunit assez d’hommes armés pour prendre la garnison.

– Et Nicholson ? Parvint-il à s’échapper ?

– Oui, dit Burlingame. Il embarqua en juin pour Londres, et, malgré que Leisler le traitât de corsaire, il put rentrer sauf.

– *Sauf !* s’écria Ebenezer. N’était-ce point là tomber de fièvre en chaud mal, que de fuir Leisler pour se retrouver dans les bras de William ? »

Burlingame rit :

« Non, Eben, le vieux Nick n’est point aussi sot, ainsi que tu le verras bientôt.

– Bien, mais vous, Henry ? Avez-vous réussi à rejoindre le Maryland ?

– Non pour cette fois encore, car c’eût été tout de bon attraper la fièvre quarte ! Cooode avait tout mis en œuvre en juillet, et c’est en août qu’il assiégea le conseil du gouverneur dans le fortin du Mattapany. Non, je demeurai en Nouvelle-Angleterre – d’abord à New York, puis, quand Nicholson fut sauf, à Boston. Mon dessein était de sortir Sir Edmund Andros de sa prison de Castle Island.

– Parbleu ! dit Ebenezer. L’histoire est digne d’Esquemeling !

– Oui bien, et de plus une façon, répondit Burlingame en souriant. Une frégate anglaise était mouillée dans le port de Boston, *La Rose*, laquelle avait pour dessein de protéger les vaisseaux de la région contre les pirates. John George, son capitaine, était suffisamment l’ami d’Andros pour que les rebelles le veuillent prendre en otage, à moins qu’il ne bombarde la ville et délivre le gouverneur. C’était exactement ce que je souhaitais faire, au besoin, ainsi que l’envoyer en France à bord de *La Rose*.

– Y avez-vous réussi ?

– Nenni, encore que la faute n'en soit pas à mon plan. J'avais rencontré un ami du capitaine George, un nommé Thomas Pound, pilote et cartographe, lequel était prêt, moyennant récompense, à montrer sa fidélité à Andros. Le gouverneur s'échappa, et cinq jours plus tard nous quittâmes le port et entrâmes dans la baie du Massachusetts, déguisés en pirates, et nous commençâmes d'inquiéter les pêcheurs.

– Cordieu !

– Notre intention était de les tourmenter jusqu'à ce qu'enfin ils nous envoient le capitaine George et sa frégate *La Rose* pour nous réduire ; nous comptions alors de faire voile vers Rhode Island, de retrouver Andros et de rentrer en France. Mais avant que nous les ayons pressés à de telles extrêmes, nous apprîmes qu'Andros avait déjà été repris et était en route pour Londres.

– En toute manière, dit Ebenezer, la tentative était de grand mérite.

– Possible qu'elle l'était, au commencement, répondit Burlingame. Mais comme il apparut, quand Tom Pound apprit que tout se révélait vain, il fut dans de beaux draps : il ne pouvait rentrer au port de Boston sans qu'on l'y pendre pour piraterie ; et il ne pouvait rentrer en France par défaut de provisions. Le fin mot de tout cela, c'est que nous finîmes par faire tout de bon ce que nous avions feint jusqu'alors.

– Non, vive Dieu !

– Oui, c'est ce que nous fîmes : nous devînmes pirates et courûmes la côte.

-- Mais vraiment, Henry – vous étiez parmi eux ?

– C'était ça ou être jeté aux poissons, Eben. Oui, je me suis battu parmi eux, et de vrai je ne saurais dire que je haïssais cela, combien que je savais la chose malicieuse. Il y a, dans le brigandage, un attrait que l'honnête homme ne se peut représenter... C'est une liqueur...

– J'espère qu'elle ne vous a point longtemps enfumé ! dit Ebenezer. Le breuvage semble être dangereux.

– Ce n'est point de la bouillie pour nourrisson, je dois le reconnaître. Durant deux mois Pound pillait et butina, quoiqu'il ne lui échût, en retour de sa peine, qu'eau douce et porc salé. En octobre il fut attaqué par une corvette de Boston au large de Martha's Vineyard, et tout l'équipage fut tué ou blessé. Grâce à Dieu, je m'étais échappé quelques semaines auparavant, en Virginie, et, attendu que j'avais pris un autre nom tout le temps que j'étais demeuré en Nouvelle-Angleterre, je ne craignais d'être découvert. Je me hâtai de rentrer au Maryland et rejoignis Dick Hill à Anne Arundel, lequel m'avait longtemps cru mort. Je redoutais fort de laisser Pound attendu que John Coode tenait le capitaine Hill pour un ennemi et était assuré de lui causer quelque tourment d'ici peu. En outre, j'avais une autre raison, plus égoïste, sans doute, mais non moins pressante : j'avais appris qu'il existait des Burlingame en Virginie !

– Quoi ? C'est merveilleux ! s'écria Ebenezer. Des parents à vous ?

– Cela, je l'ignorais, ainsi que s'ils étaient encore vivants. Je savais seulement qu'un Burlingame – en fait un Henry Burlingame – faisait partie des tout premiers colons de ce territoire, et je voulais trouver un prétexte d'aller là-bas et d'y faire mes recherches.

– Par quel moyen l'aviez-vous su, alors que vous étiez bon gré mal gré sur l'océan ? Cela tient du miracle !

– Point du tout, ou bien c'est là l'œuvre d'un étrange dieu. Le récit n'en est aucunement un miracle de brièveté, Eben.

– Il vous le faut cependant conter », insista Eben.

Burlingame haussa les épaules :

« Je faisais alors route avec Pound, lequel était au faîte de sa piraterie. À l'ordinaire, nos prises se bornaient à des bateaux marchands et des chasse-marées ; nous les rattrapions, déroptions ce qu'il nous plaisait, puis les laissions libres, ne faisant mal qu'à ceux qui nous voulaient résister. Mais une fois qu'un vent de nord-est nous avait conduits dans les eaux virginienues, nous surprîmes une vieille pinasse à l'embouchure de la York, qui faisait voile vers Chesapeake, laquelle, quand nous eûmes achevé de dépouiller tout son équipage, se trouva transporter trois passagers en sus : un butor d'une cinquantaine d'années ; sa femme, plus jeune de quelques années ; et leur fille, laquelle n'avait pas encore passé vingt ans. C'était un rare et beau bouchon, le poil noir et l'humeur ardente, ainsi que l'était sa mère. Quand ils les virent, nos hommes laissèrent là toute idée de pillage, lequel en vérité avait été fort maigre, et les voulurent culbuter toutes deux sur-le-champ. Le capitaine Pound n'osa point les contrarier, quoiqu'il fût pour lui contraire à la violence, car ils étaient si féroces, à cause qu'ils n'avaient vu ni le poil ni le cul d'une femme du jour que nous avions quitté Boston, qu'ils se seraient mutinés sans délai. Et quand j'aurais fait le plus petit geste pour les empêcher, ils m'auraient jeté incontinent aux poissons !

« En moins de deux, les brigands les déshabillèrent et les traînèrent au bastingage. C'est la coutume des pirates que d'amener leurs captives au bastingage, et de les y attacher sur le dos ou de les suspendre par-dessus bord pieds et poings liés. Un de mes compagnons a vu une fois une fille être forcée par treize brigands de la première manière, les reins pressés contre la lisse de couronnement, jusqu'à ce qu'ils lui rompent l'échine et la passent par-dessus bord. Ce n'est que pour rendre la chose plus cruelle, ce me semble, qu'ils agissent de la sorte : le capitaine Hill m'a parlé une fois d'un vieux coquin de Français qu'il avait rencontré à la Martinique, lequel protestait qu'une femme ne lui agréait que si elle regardait les requins qui l'allaient manger une fois le viol achevé, et que du jour qu'il avait goûté d'un plaisir si raffiné il ne pouvait plus culbuter une femme à terre.

– Assez, je vous en prie ! s'écria Ebenezer. Ce n'est point une histoire de la férocité que je désire, mais des nouvelles de ces infortunées.

– Tu es par trop impatient, dit doucement Burlingame. Le crime le plus abject a une leçon pour celui qui veut apprendre. Mais il n'importe, où avais-je laissé les femmes ?

– Au bastingage du navire, leur vertu *in extremis*.

– Ah, de vrai, il ne faisait pas bon être une femme, avec seize hommes prêts de les chevaucher. Cependant le mari demandait grâce pour lui, sans un seul mot pour les femmes, et son épouse résistait de toutes ses forces ; mais la fille, quand elle conçut le dessein des pirates, s'entretint vite avec sa mère en français, lequel parler personne n'entendait hormis moi, et elle n'offrit point de résistance, mais demanda calmement aux marins, avec un accent français dans la voix, ce dont ils avaient le plus l'usage, sa pudeur ou une centaine de livres par tête. Au début les hommes l'ignorèrent, tant la vue de la fille nue les transportait. Mais tout durant le chemin jusqu'au bastingage elle plaida sa cause – ou plutôt répéta son offre, car sa voix avait le même froid que celle d'un marchand. Elle était de noblesse française, déclara-t-elle, de même que sa mère, et quand elles subiraient le moindre tourment, tout l'équipage finirait assurément pendu pour cela ; mais si elles étaient relâchées saines et sauvées, chaque homme à bord aurait une centaine de livres dans la semaine.

« Je vis ici un sujet de les aider, si je pouvais borner ne serait-ce qu'un instant la convoitise des pirates. Dans ce dessein, je me joignis à leurs mignotises – en rebutant même quelques-uns sur le côté et la pressant moi-même contre le bastingage, comme si j'avais voulu être le premier – mais tardai alors, et quand elle répéta son offre je m'écriai : “Du calme, mes amis, écoutons cette fille avant que de la culeter. Avec cent livres, nous pourrions nous payer quantité de garces.” Je leur rappelai en outre notre dessein de nous rendre en France quand nous aurions notre souïl de butin, et leur demandai s'il serait prudent de mettre ainsi en péril notre accueil là-bas. Mon intention première était de les retenir au moins quelque instant et de les faire réfléchir, pour ce que la réflexion est un fameux ennemi de la violence – seule une bête peut violer après avoir fait réflexion ! Ma ruse fut cause qu'ils se mirent à railler sa proposition mais n'entreprirent rien plus avant.

« “Comment est-ce que vous autres des dames de la Cour vous voyagez sur un tel raffiot ?” demanda l'un d'entre eux, et la fille répondit qu'ils n'étaient point riches, mais avaient assez d'argent pour payer la rançon qu'elles avaient promise et seraient pauvres après cela. Un autre fit cette question sacrilège à la mère : “Comment est-ce qu'une noble femme pouvait estimer aussi peu son noble cul qu'elle le laissait à un lâche et un butor ?” La question me parut fort pénétrante, attendu que tout son extérieur témoignait le vulgaire marchand. Mais la fille parla rapidement en français, et la dame protesta que son mari venait d'une des plus grandes familles de Virginie. Là-dessus la fille ajouta : “Si vous voulez vraiment savoir, c'était un mariage de raison” et nous dit que, de

même que son père avait acheté l'honneur de sa mère avec son domaine, pareillement elle nous le rachèterait contre ce même domaine. Les hommes prirent cela très gaiement et couvrirent de ridicule le mari, lequel était prêt de faire dans ses basques tellement il avait peur. Ils balançaient à présent entre les culbuter et recevoir leurs cent livres, mais ne savaient s'ils devaient porter créance à l'histoire des deux femmes.

« Il te faut savoir, maintenant, que j'étais accoutumé chaque fois que je rencontrais un étranger de l'interroger s'il avait jamais connu un homme du nom de Burlingame. Et d'expliquer que j'avais un ami qui s'appelait Henry Burlingame III, lequel souhaitait grandement prouver qu'il n'était point bâtard. Tout l'équipage s'était habitué à cela, et avait fait une plaisanterie entre eux que de parler de Henry Burlingame III comme d'un grand personnage que tout le monde devait connaître. Pour cette raison, quand la dame eut fini de parler, un plaisantin parmi nous dit : "S'il est un grand de Virginie, alors sûrement qu'il connaît Sir Henry Burlingame, le plus noble Virginien qui ait jamais chié sur un plant de tabac." Et il ajouta que si elles ne le connaissaient pas, alors c'est qu'elles étaient des imposteurs, et leur place était au bastingage. Là-dessus il me parut que l'affaire était réglée, attendu que ce n'était là qu'une sottise demande, et un prétexte pour les culbuter. Mais la fille répondit qu'elle connaissait en effet un Henry Burlingame à Jamestown, lequel s'était installé là-bas avec les premiers colons et s'était prétendu chevalier, et elle ajouta pour preuve qu'on doutait fort dans son cercle qu'il fût véritablement de race noble.

« Là-dessus, les hommes furent très-étonnés, à commencer par moi, et je résolus de risquer ma vie, si besoin était, pour sauver les leurs afin que de les pouvoir interroger plus avant sur ce sujet. Je déclarai aux hommes que tout ce que la fille avait dit au fait de Burlingame était vrai, et que pour moi je croyais son récit et étais prêt à échanger sa pudeur contre une centaine de livres. La plupart des hommes parurent disposés à me suivre, maintenant qu'ils s'étaient refroidis – d'autant plus que nos brigandages ne nous avaient jusqu'alors rapporté que fort peu. Le capitaine Pound souleva alors la question des otages, et l'on détermina que l'un d'entre eux devait rester ici jusqu'à ce que la rançon soit payée, et payer de sa vie et de son honneur si elle ne l'était pas. Là-dessus, mère et fille se parlèrent brièvement en français, après quoi chacune supplia qu'on la laisse en otage, et qu'ainsi soit épargné le père.

– Cordieu, quelle sollicitude ! s'écria Ebenezer. Le misérable ne méritait point un tel attachement ! »

Burlingame rit :

« C'est bien ce qu'il sembla à tout l'équipage, hors moi, qui avais clairement suivi ce qu'elles disaient. Apprends, Eben, que ces belles dames étaient de vulgaires imposteurs. La fille avait imaginé la ruse puis l'avait rapportée à sa mère en français. Et quand le point des otages fut soulevé, la mère avait dit : "Prions Dieu qu'ils prennent Harry, car alors nous

serons tout de bon dépêtrées de lui, et en aucune manière plus pauvres.” Et l’excellente réponse de la fille avait été : “Il est certain qu’ils nous prendront vous ou moi pour leur plaisir, à moins que nous les persuadions de son prix. — *Peuh !* s’écria la mère. La bête n’a pas plus de prix que les crottes d’un bouc.” À ceci la fille répondit que tel était exactement son opinion, et que le seul recours était de s’offrir elles-mêmes et de plaider pour sa libération, faisant fond sur notre crédulité.

« Les hommes ignorèrent d’abord cet appas, jusqu’à ce que je demande aux dames d’où elles avaient cette dévotion, attendu qu’il n’était qu’une brute et un lâche, et n’avait montré nul intérêt dans elles quand nous avions tenté de les violer, mais avait plutôt pleurniché sur son sort. À ceci la fille me répondit que, bien qu’il fût vrai qu’il ne se soit point soucié d’elles et ait préféré les quitter plutôt que de perdre dix couronnes, cependant elles l’adoraient comme seules les sottes femmes le peuvent, et périraient avant que de le voir inquiété. Le mari fut si vivement étonné de ce discours que la rage et la terreur l’empêchèrent d’abord de parler, et avant qu’il ait repris ses sens je déclarai qu’il ne le fallait point laisser descendre à terre mais plutôt le garder en otage, et envoyer les dames chercher la rançon, attendu que leur dévotion à son endroit garantissait leur retour. Les hommes étaient fort contraires à laisser partir les femmes, mais le capitaine Pound approuva mes raisons, et ordonna qu’on agît de la sorte. L’homme fut mené en bas et mis aux fers, les dames prirent de nouveaux habits dans leurs malles, et on prépara un canot pour les conduire à terre ; mais avant qu’elles partent, je m’entretins secrètement avec le capitaine, le suppliant de m’envoyer avec elles afin que d’assurer leur retour, attendu que je comprenais leur langue, ce qu’elles ignoraient, et d’être ainsi prévenu de toute trahison. Il rebutait à me laisser partir, mais à la fin je le persuadai, et montai avec les femmes dans une chaloupe. L’accord était que Pound devrait courir la côte durant quelques semaines et revenir aux Capes où je le rejoindrais vers la fin de septembre. En outre, afin de calmer les soupçons de l’équipage, et l’envie qu’ils avaient de mon sort, je leur déclarai à part que je m’arrangerais pour que ce soit les femmes elles-mêmes qui ramènent la rançon, lesquelles ils pourraient alors culbuter jusqu’à ce que le bastingage se rompe !

— Henry ! s’exclama Ebenezer. Se peut-il que...

— Attends, le rompit Burlingame, que le récit s’achève. Nous fûmes débarqués environ Accomack, sur la berge est de la Virginie, d’où nous devions commencer notre voyage jusqu’à leur domaine. Il faisait nuit quand nous débarquâmes, car nous craignions d’être découverts, et nous résolûmes de ne point aller plus loin avant l’aube, et fîmes un feu sur la plage pour nous réchauffer. Tandis que nous observions les pirates appareiller et se mettre en route dans le clair de lune, les deux femmes pleuraient de joie, et la mère dit, en français : “Que Dieu te bénisse, Henrietta ; tu nous as débarrassées des pirates et de ton père d’un seul coup !”

La fille répondit : “Bénissez plutôt cet homme, qui a été si merveilleusement sot pour croire mes mensonges. – De vrai, dit la mère, qui aurait cru qu’un aussi beau corps puisse abriter un tel sot.” Là-dessus elles s’étouffèrent de rire à cause de leur témérité, ne concevant en façon quelconque que je puisse entendre chacun de leurs mots, et, afin que de prolonger la plaisanterie, la fille déclara : “Oui, c’est vrai qu’il est bel homme, mère, et je ne crois pas que nous en ayons connu toutes deux d’aussi beau. – Et n’en connaîtrions jamais, dit l’autre, si nous ne nous étions débarrassées d’Harry. Je dois avouer qu’en cas qu’il m’aurait menacée, tout seul, je l’aurais laissé me violer et épargner notre argent. Je n’aurais point souffert cependant qu’il te touchât. – Oh là, repartit la fille, ne croyez pas que j’aie résolu de perdre un seul penny : le beau fripon dormira tantôt, et nous nous enfuirons ou le tuerons. Pour de mon pucelage, ce n’est qu’un bouchon de champagne, lequel il me faut faire sauter avant que de passer aux réjouissances.” Et, me regardant dans les yeux, elle me dit en manière de taquinerie : “Que dis-tu, l’ami : *veux-tu être mon tire-bouchon ? Eh ? Veux-tu me vriller avant que je te tue* ?*”

– Je n’entends point cette langue, dit Ebenezer, mais le son est loin d’en être chaste.

– Honte à toi, qui ne l’as point apprise, le gronda Burlingame. C’est une langue merveilleuse pour faire l’amour. Je ne puis te décrire quel transport c’était que d’entendre de telles malices dites d’une voix si douce. “*Époinçonnes-tu mon petit liège* ?*” – je l’entends encore, ma foi, et tremble et soupire ! Il ne me parut pas utile de remettre plus avant la déception, aussi répliquai-je, dans un parfait français de Paris : “Ce sera un honneur, *mademoiselle et madame**, et point n’avez besoin de me tuer après, car votre joie à quitter ces brigands ne saurait éclipser la mienne.” Elles manquèrent périr d’étonnement et de honte à ces mots, surtout la fille ; mais quand je leur représentai comme il s’était fait que j’étais avec les pirates, et ce que je recherchais, elles furent bientôt apaisées – que dis-je, cordiales, et même plus que cordiales. Elles avaient peine de cesser de m’exprimer leur gratitude et, attendu que la mine était éventée, nous passâmes la nuit à badiner sur le sable.

– Charmant conte en effet, sinon vertueux, dit Ebenezer. Mais n’en apprîtes-vous point davantage sur ce vieux Burlingame, pour lequel vous aviez sauvé ces femmes ?

– Oui bien, dit Burlingame. Cette même nuit je leur demandai s’il s’agissait d’une fiction qu’elles avaient imaginée à l’endroit de Burlingame. Et la fille me répondit que ce n’était en façon quelconque une fiction, que son père était un grand amoureux des distinctions, lequel, encore qu’il fût actuellement un bâtard, s’évertuait fort à célébrer sa race et courait sans

* Les mots et expressions en italiques suivis d’un astérisque sont en français dans le texte original. (N. d. A.)

cesse ici et là pour découvrir d'anciennes archives, lesquelles sa fille devait examiner au fait du nom de la famille. C'était dans ce dessein qu'elles avaient fait le voyage à Jamestown, où parmi de nombreux et vieux papiers elle avait trouvé ce qui semblait être les quelques pages d'un journal écrit par un certain Henry Burlingame. Néanmoins, elle ne l'avait examiné que fort légèrement, concevant qu'il n'y était point fait mention de sa famille, et elle se souvenait seulement qu'il parlait d'un voyage loin de Jamestown ; que le capitaine John Smith était le chef ; et qu'il paraissait y avoir quelque mauvais sentiment entre lui et l'auteur du journal. Hors ça, elle n'en avait pas lu ni ne s'en souvenait davantage. J'eus bientôt mon souï de culbutes – car à trente-cinq ans on n'a plus guère d'endurance à la chose – et m'endormis près le feu. Quand le soleil me réveilla, les femmes étaient parties et je ne les ai point revues depuis. Ce fut la délicatesse, ce me semble, qui les fit s'en aller avant que je m'éveille – plus d'une action qui fleurait bon la nuit pue sitôt qu'il fait jour. En outre, leur nom était sauf, car à aucun moment depuis que nous avons arrêté leur vaisseau, elles n'avaient révélé leur identité, pas plus que l'endroit où elles vivaient, hormis qu'il était sur la berge est du Maryland.

– Et vous êtes-vous dirigé vers Jamestown ?

– Non, vers Anne Arundel County et le capitaine Hill. J'avais grand'hâte d'apprendre si Cooode lui avait fait du mal, et en outre je n'avais plus un sou pour manger. Mon dessein était de travailler pour Hill puis de poursuivre ma quête, car j'avouerai que je n'étais pas indifférent à la politique de l'endroit, et aurais volontiers accepté une autre mission comme celle dont je retournais.

– Vous êtes affamé d'aventure, dit Ebenezer.

– Possible le suis-je ou, mieux, affamé du vaste monde, duquel je ne vois ni n'apprend jamais assez.

– Je gagerai que le capitaine Hill était heureux de vous voir, non moins que surpris !

– De vrai il l'était, car il n'avait plus entendu parler de moi depuis la rébellion de Leisler à New York, et craignait que je fus mort. Il m'apprit que sa position lui était cruellement dangereuse, attendu que Cooode et ses hommes dévastaient chaque jour les domaines de ses ennemis, et avaient épargné le sien soit caprice soit incertitude quant à l'influence de Hill en Angleterre. L'idée était venue à Cooode de se faire appeler Masaniello, d'après le rebelle napolitain ; le colonel Henry Jowles de Calvert County, son lieutenant-chef, jouait le comte de Scamburgh ; le colonel Ninian Beale, le comte d'Argyll ; et Kenelm Cheseldyne, le président de l'Assemblée, était le président William. Cependant qu'ils jouaient de la sorte, et tourmentaient St. Mary's, je passai l'hiver à ranger le domaine de Hill. Toutefois que cela était utile je faisais des excursions dans la province afin de fomenter une opposition dans les divers comtes, et au printemps, quand il vint à l'apprendre, Cooode résolut de nous exterminer.

Prétextant des propos séditieux, il dépêcha pas moins de quarante hommes pour nous détruire. Ils s'emparèrent du bateau *L'Espoir*, lequel avait coûté au capitaine Hill sept cents livres pour l'armer, pillèrent son domaine, et, de bonheur pour nous, nous pûmes nous réchapper par les bois et sauver nos vies.

« Je visitai aussitôt divers capitaines, tous amis de Hill et ennemis du colonel Coode...

– *Colonel !* le rompit Ebenezer. Il me semblait qu'il était prêtre ?

– L'homme est ce qu'il lui plaît de s'appeler, repartit Burlingame. Il ne reconnaît d'autre maître que lui-même, et est contraire ensemble aux hommes et à Dieu. En toute manière, j'appris de ces hommes que Francis Nicholson, destitué par Leisler comme étant jacobite, était maintenant lieutenant-gouverneur de Virginie (c'est-à-dire premier officier, le gouverneur vivant en Angleterre), et cela sur ordre du roi William en personne ! Il paraît que le roi se soucie peu des noms qu'un homme reçoit de ses ennemis, tant qu'il remplit bien son office, et en vérité le vieux Nick est un sacré bon gouverneur malgré ses défauts. Ces avis me furent très-doux attendu que Nicholson était l'homme le plus facile à nous protéger, et Jamestown, l'endroit où je désirais le plus me rendre. Je demandai aux amis de Hill d'écrire à Nicholson et de lui décrire la férocité de Coode, et de lui demander asile pour le capitaine et sa maison, et avant la fin juin nous étions à Jamestown. "Masaniello" et ses hommes suppliaient et menaçaient par tour Nicholson de nous mettre la main dessus, mais cela ne servit de rien. C'est ensemble un défaut et une vertu en Virginie, que ceux qui fuient le Maryland y trouvent toujours un asile.

– Mais avez-vous trouvé le précieux journal que vous cherchiez ? demanda Ebenezer. Ou ne s'agissait-il que d'un conte à dormir debout que vous avait bayé la garse sur le rivage ? De grâce, ne différez plus avant le sujet, il me faut apprendre si pareille odyssee porta ses fruits ! »

Burlingame rit :

« Ne sois pas si hâté de toucher à la fin, Eben ; cela gêne le pas et embrouille les figures. Qui donc vit jamais une odyssee porter des fruits ?

– Cessez de me railler ! s'écria Ebenezer.

– Fort bien, maître Lauréat : je mis en effet la main sur le journal, ou du moins ce qu'il en restait ; en outre, j'en fis une copie, fidèle à la lettre hormis pour un ou deux passages ennuyeux que j'extrayai. Je l'ai ici dans ma veste, et tu la liras le matin venu. C'est assez que de le dire, je suis persuadé qu'il s'agit d'un journal *bona fide* de Sir Henry Burlingame ; mais l'homme est-il ou non mon ancêtre, de cela je n'ai point encore la preuve.

– Vraiment, je suis heureux que vous l'ayez trouvé et ne puis qu'avec peine attendre jusqu'à l'aube ! Mais il est bon que votre récit ne soit point achevé, car s'il l'était, les heures qui suivent nous sembleraient bien longues. Quelle merveilleuse chose vous est-il ensuite arrivé ?

– Assez pour cette nuit, déclara Burlingame. La route est ici plus commode, et la nuit quasi achevée. Le reste du récit peut attendre jusqu'à Plymouth. »

Là-dessus il ne voulut point entendre les protestations d'Ebenezer, étendit ses jambes du mieux qu'il put, et s'endormit incontinent. Le poète, néanmoins, se trouva moins heureux : malgré tous ses efforts, il ne réussit même pas à garder les yeux clos, et encore moins à se résoudre à dormir, encore que la fatigue lui donnât des élancements dans la tête. Derechef son esprit se trouva plein de noms, les noms dont l'avait tout d'abord entretenu Baltimore et qui avaient pris désormais forme et vie dans le récit de Burlingame ; puis des figures terrifiantes par leur vigueur et leur dessein se mirent à hanter sa fantaisie – et premier parmi eux son ami et tuteur.

6. OÙ BURLINGAME POURSUIT SON RÉCIT PLUS AVANT ; OÙ LE LAURÉAT LIT LES PAGES DU JOURNAL SECRET DE SIR HENRY BURLINGAME ET DISPUTE DE LA NATURE DE L'INNOCENCE

Lorsque, au matin, les voyageurs s'arrêtèrent pour manger à Yeovil, Ebenezer demanda à voir sur l'heure le document dont l'avait entretenu Burlingame, mais son précepteur s'y opposa tant qu'ils n'auraient point mangé. En suite de quoi, le soleil étant haut et chaud dans le ciel, ils sortirent afin que de fumer et de se détendre les jambes, et Burlingame sortit de la poche de sa veste plusieurs feuilles pliées. En tête de la première, le poète lut : « *Le Journal secret de Sir Henry Burlingame.* »

« Je te représenterai d'abord que ce titre est mon fait, dit Burlingame. Ainsi que tu le peux voir, le Journal est un fragment, mais le voyage qu'il décrit se trouve dans l'*Histoire générale* de John Smith. Ce fut durant le mois de janvier de l'an 1607, le premier hiver de la colonie, qu'ils remontèrent la rivière Chickahominy pour joindre le village de Powhatan, empereur des Indiens. On nourrissait à l'époque force mauvais sentiments contre le capitaine Smith à Jamestown : certains s' alarmaient de ses machinations pour renverser les présidents Wingfield et Ratcliffe ; d'autres l'accusaient de faire fi des ordres de la Compagnie de Londres, pour ce qu'il s'occupait peu à chercher de l'or ou une voie d'eau vers l'est ; d'autres encore avaient simplement faim, et il leur semblait qu'il aurait dû tâcher de commercer avec Powhatan. Il est clair que le voyage sur le Chickahominy était une heureuse invention, pour ce qu'elle promettait une solution à tous ces maux : le capitaine resterait un moment en dehors de la politique, d'une part et certains prétendaient que le Chickahominy coulait à l'ouest vers l'orient ; en toute manière, il était quasi assuré que le village

de l'empereur n'était qu'à quelques miles en amont de la rivière. Smith raconte dans son *Histoire* comme il fut capturé par un des lieutenants de Powhatan, du nom de Opecancanough, et échappa la mort au moyen de ruses magiques avec sa boussole. Il prétendait ensuite qu'il avait été conduit seul devant Powhatan, condamné à mort, et sauvé par l'entremise de la fille de l'empereur. J'ai copié sa version ici, dessous le titre. »

Ebenezer lut la brève inscription :

Comme ils l'alloient mettre en capilotade avecque leurs bastons, Pocahontas, la très-chère fille du Roy, ayant eu inutilement son recours aux supplications, prit sa teste dedans ses bras, & posa la sienne dessus pour luy sauver la vie ; là dessus l'Empereur s'accorda qu'il vivroit et luy feroit des haches, et à sa fille des clochettes & des perles ; pour ce qu'ils le regardoient aussi bien qu'eux mesmes.

« Ma foi, dit-il, c'est là un secours merveilleux !

— C'est là une merveilleuse fiction, corrigea Burlingame, car la matière du Journal est que ce Burlingame était présent durant tout l'événement, lequel n'était point, de compte fait, une telle merveille d'héroïsme. Je n'en dirai pas davantage, mais te laisserai lire le fragment sans délai. »

Là-dessus, Burlingame retourna dedans l'auberge, et Ebenezer, découvrant un banc au soleil, s'installa confortablement et lut ce qui suit dans le Journal :

Le Journal secret de Sir Henry Burlingame

J'avois [...] souventesfois averty [Smith] que nostre guide, un fripon de sauvage qui auroit plus tost dérobé vostre porte-cartes que veillé à vous, ne devoit aucunement estre cru, assuré qu'il estoit à la solde de l'Empereur [Powhatan]. Ains il ne me voulut pas escouter, & quand, la rivière s'estant treuvée trop peu profonde pour nos nefs, ce mesme sauvage offrit d'aller à pieds jusques au village de l'Empereur, lequel il protestoit estre très-prochain, nostre Capitaine s'accorda sur l'heure, maugré le faict, que je luy avois remontré, que les bois là bas y estoient espais comme des fourrez, & que nous y serions aysément surpris par les sauvages. Le Capitaine respondit comme à l'accoutumée, toutefois qu'on luy descouvroit son ignorance & sa deraison, c'est à dire : que j'estois un coyon, un escornifleur, un badault, & possible un eunuque sur le marché. Il regardoit ceste dernière comme la supresse insulte qu'il pust lancer, pour ce que luy mesme esprouvoit une fierté peu commune en sa virilité. De vray, nostre Capitaine estoit un tel devot de Vénus que rares estoient les fois qu'il ne faisoit vanité apertement, & dans les termes les plus crus, de ses conquestes & regales amoureuses sur tout le Continent & parmy les Mores, les Turcs,

& les Africains. Il se figuroit estre luy mesme un Maistre es Arts Vénériens, se targuant d'avoir cogneu charnellement toutes sortes de femmes sur le globe, dans toutes les positions de l'Arétin. En addition de quoi, il possédoit quantité d'odieux *eroticka*, amassez durant ses voyages, lesquels il étoit souventesfois à couvert pour plusieurs d'entre nous, avecque la figure bragarde d'un cognoisseur. Pour ce que je cognoissois des interets de mon Capitaine dans ces choses cy, qui souventesfois monstrent des vices contre nature aussi bien que naturels, je n'aurois point esté estonné d'apprendre que ses gousts emportoient fort ceux des vulgaires desbauchez...

[L'Auteur décrit ici comme la troupe aborda et fut jetée par leur traître de guide entre les mains des Indiens.]

Les Sauvages nous ayant attaquez, ainsi qu'il avoit esté predict par des hommes plus avisez que nostre Capitaine, nous les combattismes du mieux que nous pusmes, sans succez, pour ce que les quartiers estoient prochains & nos attaquans quasi au dessus de nous. Nostre chef, pour luy, poussa malicieusement ce Ganelon de Guide devant luy à la façon d'un bouclier, & escampa en toute haste, nous exhortans cependant de nous battre comme des hommes. Heureusement, il se prit le pied dedans une racine de cyprez, & tomba cul par dessus teste dans la crotte & la glace. Les Sauvages nous ayans à ceste heure capturez, bondirent dessus luy & lui tinrent ferme les bras derriere le dos, & quand nous leur eusmes appris, à leur requeste, quel estoit notre chef, c'est à dire luy, leur Chef, Opecan-canough, & ses nombreux lieutenans, se plurent apertement, & nous particulièrement, de lascher de l'eau sur luy, chacun par tour selon son rang.

[Les prisonniers, au nombre de cinq, sont emmenés dans une clairière, où ils sont attachés l'un après l'autre à un liquidambar, et percés de flèches, jusqu'à ce qu'il ne demeure personne hors Smith et Burlingame.]

[...] approchans enfin mon Capitaine, ils eurent l'air de s'emparer de luy, pour le conduire au mesme sort qu'avoient cogneu les autres. Gentil-homme à l'extresmité, (Smith) me suggera modestement de le preceder. Que cela soit dict, qu'en pareilles matieres, ma generosité propre n'a point d'égale, & qu'en cas qu'il auroit esté necessaire, j'aurois rebuté ferme le geste de mon Capitaine. Neantmoins, Opecan-canough ne laissa pas de l'ignorer, & prenant luy mesme le Capitaine par le bras, le poussa contre l'arbre sanglant. En ces altères, le Capitaine (qui plus tard me confessa qu'il recherchoit son charme africain) sortit de sa veste un paquet de petites cartes colorées, lesquelles, sous un dehors d'innocence, il laissa tomber sur la terre. Les Sauvages devinrent sur l'heure espoinçonnez, & grimperent les uns sur les autres, afin de sçavoir lequel en attraperoit le plus. Comme ils les examinoient, ils conçurent que les cartes represen-

toient, en de vives couleurs, des Dames & des Gentils-hommes dans le costume d'Adam, ayans part à diverses postures amoureuses : à deux, trois, quatre, & mesme cinq, ces personnes estoient peintes en train d'accomplir de licencieuses badineries, lesquelles auroient exigé, si on les avoit voulu executer veritablement, en outre d'une peu commune lubricité, une imagination considerable & un point trop commun tallent en la gymnastique.

On peut feindre avecques quels cris & quelles risées les Sauvages accueillirent ces œuvres de l'art des pornographes, pour ce que les Sauvages sont une race degenerée, guere plus élevez que les bestes qu'ils chassent, & partagent avecques les hommes blancs de la mesme trempe un amour pour tout ce qui est sale & vicieux. Ils avoient du moins en leur faveur qu'ils n'avoient encor jamais veu de femmes blanches vestues, & encor moins devestues, & ne s'étoient poinct amusez à de pareilles niverteries comme celles qui leur estoient decouvertes. Ils s'esbouffoient & crioient, & s'entr'arrachioient les cartes.

[Ils] demanderent [à Smith] s'il avoit encor des cartes, sur quoi il usa de l'occasion pour tirer de ses pochettes une petite boussole, laquelle avoit d'esmerveillans (pour ce que je l'avois veuë avant, à ma grand'confusion), que non seulement elle indiquoit les points, laquelle merveille ce me semble auroit suffy à en imposer aux Sauvages... mais encor, par la vertu de minuscules peintures dessus de petites pieces de verre montez à l'intérieur, regaloit l'œil despravé de celui qui regardoit à travers de petits trous faits sur le costé, par des scenes pareilles à celles des cartes, ains plus veritables, car leur diabolique créateur avoit le rare tallent de donner à ces scenes une semblance de profondeur, de sorte qu'on avoit le sentiment (plaisans aux degenez) de regarder par le trou d'une serrure, d'espier des gentils-hommes qui se comportoient comme des courciers, & des dames comme des juments en rut [...]

Neantmoins, le maudict mestier devoit estre teneu d'une certaine maniere, de façon que ses lentilles attrapent le soleil selon un angle propre. Les Sauvages & Opecanough mesmement, estant du tout incapables de maistriser ce simple tour, il estoit necessaire qu'ils preservent la vie de mon Capitaine, afin qu'il leur puisse désor servir d'operateur dans ces déduits. Ils estoient si espoinçonnez par leurs tresors, que maugré ce que je pry pour une opinion de mon Capitaine, laquelle estoit que luy seul suffisoit à faire fonctionner la miraculeuse boussole, les Sauvages nous emmenerent tous deux jusques au village de Opecanough, lequel estoit situé, nous dirent ils, tout prochain de celui de l'Empereur [...] oubliant entierement, dans leur vicieux transport, de combler mon estomac de fleches [...]

[Les deux hommes sont conduits jusques au village de Opecanough, et de là jusques à celui de Powhatan, et enfin en présence de l'empereur lui-même.]

[Ce dessein] sembla plaire grandement à mon capitaine, pour ce qu'il ne m'entretint de rien d'autre, quand il daigna me parler, que de la tres-efficace façon qu'il avoit treuvée de gagner les faveurs de l'Empereur, sitost qu'il seroit présenté à ce grand homme. Je [...] le previns, plus, je l'avoue, à l'endroit de mon propre salut, lequel j'avois souci de ne point perdre, qu'à celuy du sien, que nous estions, pour tout ce que je pouvois voir, encor de simples prisonniers, & non des ordinaires du Roy, & qu'en tant que tels, je serois content si je quittois la proche entrevue avecque ma teste affixée sur mes espauls & mon ventre franc de fleches, sans m'empestrer davantage des faveurs imperiales ou des conventions mercadentes. En replique de quoi, mon Capitaine me chanta pouilles comme à l'accoutumée. [...]

Dans le temps que nous estions conduits dans la case de Powhatan, mes craintes redoublerent, car je fois serment qu'il estoit l'estre le plus maléficié par son exterieur que j'aurois voulu rencontré. Il sembloit estre aagé d'une soixantaine d'ans ; sa peau brune estoit dessechée & ridée comme celle d'une pomme abandonnée au soleil, & sa mine aussi aigre que le seroit la mesme pomme pour la langue. Je ne vy nulle faveur dans ceste figure [...]. Ses yeux m'estonnoient autant, car maugré une certaine severité, comme du vieux fuzil, ce qui me sembloit les distinguer le plus, c'estoit une estrange desbauche, telle qu'on la peut voir dans les yeux des sclerats & autres vieilles personnes déhontées. Mon Capitaine, dirais je, avoit l'esbauche de pareils luminaires, & à soixante ans, il me plaist de songer qu'il ressemblera du tout ce Powhatan.

Les entours de l'Empereur me confirmerent d'abondant dans mon opinion : en plus de ses gardes du corps, un bon nombre de tendrons baguenaudoient par la piece, vestues comme Dame Eve, seulement accommodées d'un morceau de peau de beste sur ceste partie que nostre Mere à tous avoit coutume de dissimuler par quelque feuillage. L'une portoit à son Seigneur un peu de petun ; une autre se penchoit dessus luy pour allumer sa pipe avecque un brandon ; une autre luy frottoit le dos avecque de la graisse d'ours, ou quelque autre malodorante decoction [...] & luy de les recompenser toutes par une cruelle pince, ou semblable postiquerie, lesquelles, à son aage avancé, n'auroient duës estre pour luy que lointains & doux souvenirs. Toutes choses que les garses souffroient sans plaindre [...] & de vrai elles sembloient se disputer les droleries du vieux satyre, & remplissoient leur office avecque toute la volupté possible, comme si elles vouloient ainsi exciter leur Roy à des actes plus propres à un homme de mon aage qu'à un barbon du sien [...]. Mon Capitaine observoit ces filles avec un zeile extraordinaire, & je voyois dans ses yeux plus d'attention qu'il n'en auroit esté necessaire pour tourner ceste scene dans sa fameuse *Histoire*. Pour moy, j'estois trop empesché à retenir mon eau, lequel encombre est bien assés cruel dans de telles traverses, pour m'interessier dans les attraicts qu'offroient ces gaupes de païennes à leur Empereur, ou dans quelle vile conduite il leur respondoit. [...]

[...] Je dois conter icy, que Powhatan estoit assy dessus une sorte d'autel, lors qu'à costé de luy estoit assise une jeune sauvage d'une beauté nonpareille, aagée d'à peine seize années, laquelle par la richesse de son costume & la deference que lui montroient les autres Sauvages, me parut estre la Reyne. Cependant que dura le convive qui suivit nostre entrée dans la maison, ceste fille ne nous quitta quasi onques des yeux, & encore qu'à la difference de mon Capitaine, je ne sois point homme facile à m'abuser sur mes attraicts à l'endroit du sexe, je puy seulement dire, en verité, que ce qui estoit dans ses yeux l'emportait sur la curiosité naturelle, laquelle se peut concevoir dès lors qu'aucun descouvre pour la première fois des hommes à la peau claire. Powhatan, je gage, entendit cela, car sa figure devint encor plus amere pendant le repas. Pour ceste raison, j'esvitois assidument au regard de la Reyne, pour ne point ruiner davantage nostre situation. Mon Capitaine, pour luy, [...] respondoit à ses traicts amoureux par ses propres regards, lesquels estoient d'un dessein si clair que, quand j'aurois esté l'Empereur je l'aurois incontinent meurtry. Mon pauvre cœur trembloit pour le salut de ma teste [...].

[Suit une description de la fête donnée aux deux prisonniers. C'est un banquet gargantuesque, mais l'Auteur se trouve incapable de garder un morceau dedans son estomac. Smith, au contraire, fait carousse comme un porc dans un abattoir.]

Mon Capitaine [...] prit sur luy mesme de prononcer un bref discours, le point duquel estoit (car j'entendois également un peu de ce baragouin païen), qu'il avoit apporté avecque luy un present semblable pour l'Empereur, mais qu'il avoit eu la male heure d'en estre privé par le lieutenant de l'Empereur (ce mesme infame Opecanough qui avoit esté cause de la mort de nos compagnons). Powhatan manda aussitost Opecanough & luy ordonna de rendre le present, en cas qu'il l'avoit. Quoy qu'il respugnast à s'en separer, Opecanough tendit la meschante boussolle cy avant descrite, & la donna à son Chef, lequel commanda donner les verges à son lieutenant pour l'avoir desrobée. Cela estoit, pour sûr, une enorme injure, attendu que Opecanough n'avoit point eu cognoissance que la boussolle estoit reservée à Powhatan, pas plus que mon Capitaine, dans le moment que pour sauver sa peau il avoit donné la vicieuse machine à Opecanough. Nonobstant cela, le Sauvage fust chassé de la piece afin que d'estre fouetté, & je ne vy là dedans aucun bon advenir pour nous. [...]

Puis le Capitaine, à mon grand estonnement, entreprit de monstrier à Powhatan les secrets de la boussolle, dirigeant ses petites lentilles contre le feu afin d'illuminer les honteuses images. J'estois persuadé que nostre fin estoit prochaine, & me preparois à mourir ainsi qu'il convient à un gentil-homme, car de vrai aucun homme, & pas mesme un sauvage, qui

a qualitez de s'élever luy mesme au rang de prince, & mesme au dessus d'une nation de païens plongeé dans les tenebres, ne sauroit estre sinon que desgousté devant pareils monstres, tels ceux qui ores estoient illuminez devant les yeux de l'Empereur. Pour la milliesme fois, je maudissay mon Capitaine & lui donnay les noms de fieffé coquin.

C'estoit cependant compter sans la degenerescence des Sauvages, dont l'imagination bestiale se resjouit tousjours des choses les plus viles. Loin d'en prendre de l'ombrage, Powhatan manqua crever de rire en contemplant les petites peintures : il se battist les genoux & bava abondamment dessus ses levres ridées. Il fut un long espace avant qu'il ne se pust destourner les yeux des respugnans judas, & ce ne fut que pour y regarder derechef, & derechef, s'esbouffant chacune fois de joie.

Enfin mon Capitaine lui representa que la Reyne egalement recevroit un present. A quoy je fermy mes yeux & fy ma paix avecque Dieu, pour ce que, cognoissant lors assés bien la nature des presens de mon Capitaine, & percevant de surplus la jealousy de l'Empereur, je m'attendois à tout moment à sentir le tomahawke dessus mon cou. La Reyne, toutefois, parust grandement transportée à ce project. Comme je l'aurois pû deviner, mon Capitaine avoit gardé pour elle le plus impressionnant de tous ses presens. Il sortit de son inepuisable pochette une façon de petit livre, composé d'un nombre de petites pages fermement attachées par le haut (j'avois egalement veu ce miracle à Jamestown). Sur chacune page estoit un dessin, de la sorte de ceux qu'aucun rebuteroit monstrier à sa femme, lesquels dessins n'estoient que legerement alterez par rapport à leurs prochains, & le tout formoit une sorte de suite, en façon que si l'on attrapoit le vicieux bouquin par le haut &, le tordant legerement, on laissoit les pages passer promptement l'une apres l'autre devant l'œil, il en resultoit que les figures affectoient une semblance de vie, en ce qu'elles alloient & venoient leur peccable branle.

Las ! La Reyne, cela paraissoit clair, estoit aussi despravée que son compagnon. Si tost qu'elle eust appry la vertu du petit livre, elle fist mouvoir infiniment les acteurs, s'esbouffant grandement toutefois et quantes qu'elle les voyoit [...].

[On leur sert derechef de la nourriture, ainsi qu'une sorte de liqueur indienne, toutes choses dont Smith reprend abondamment. La Reine en personne tient à servir Smith, baignant ses mains et lui faisant porter des brassées de plumes de dindon sauvage pour qu'il se les puisse sécher avec.]

Durant qu'ils festinoient une seconde fois, je reussy à reprendre assez cœur pour observer Powhatan, esperant lire dessus sa figure les signes de ce qui alloit suivre. Ce que je vy ne rafraischit point mes esprits... L'Empereur ne destachoit jamais son regard de la Reyne, laquelle à son tour ne le destournoit pas de mon Capitaine, avecque dans ses yeux toutes sortes

de promesses impudiques. Elle le servoit de toutes parts, portant cecy & ostant cela, tous ses mouvemens exagerez & en rien semblables à ceux d'une vestale, sinon qu'elle soit de Drury Lane. Mon Capitaine, soyt à cause de son ignorance propre, soyt, ce qui estoit plus vraysemblable, qu'il poursuivist quelque vicieux dessein particulier, respondit à son tour à ses mignardises. Rien de tout cela n'eschappa à l'Empereur, lequel, ce me semblast, estoit quasi incapable de delaisser sa desbauche de table pour les regarder. Quand enfin ce Powhatan manda aupres sa couche trois de ses hideux lieutenans, tous crottez & huilez & barbouillez & accoutrez de glans, & entra avecque eux en propos faicts de grondemens & de murmures païens, le point duquel estoit sans equivoque aucune, je commanday derechef mon asme au pardon de Dieu, car je m'attendois à le rencontrer tantost. Mon Capitaine n'en fist point conte, mais continua aveuglement ses deduits.

Mes [...] craintes, comme j'en eus bientost l'epreuve, estoient justifiées. L'Empereur fit un signe, & les trois grands Sauvages saisirent mon Capitaine. Malgré sa protestation, laquelle estoit faicte en haute gamme, il fust traîné jusques à la couche de Powhatan, où ils l'obligèrent à s'agenouiller. Les Sauvages posèrent sa teste dessus deux grandes pierres, mises là dans ce dessein, &, s'emparans de leurs vilains gourdins, auroient chassé le peu de cervelle que pouvoit prétendre mon Capitaine si, voyant cela, la Reyne elle mesme, à mon estonnement, n'estoit intervenue. Courant jusques à l'autel, elle se jeta toute entière dessus mon Capitaine, & declara à Powhatan qu'elle perdrait mieux sa propre teste plutost que de les laisser briser la sienne. Quand j'aurois esté l'Empereur, j'avoue que je les aurois faict tuer tous deux, pour ce qu'il estoit fort clair qu'une pareille alliance ne pouvoit que mener tantost à l'adultere. Mais Powhatan retint ses brutes ; l'assemblée fut remerciée, hors seulement l'Empereur, sa Reyne, mon Capitaine, & moy mesme (que tous sembloient avoir oublié, grace à Dieu), & pour encor, il y avoit toute apparence que mon cœur continueroit de battre dedans mon estomac. [...]

[Il suivit] un discours de l'Empereur, lequel discours, par ce que je crus en entendre, estoit aussi inaccoutumé qu'inconvenant. Une party, je l'avoue, m'eschappa, car ce Powhatan parloit avec une grande rapidité & de surplus avaloit ses mots. Mais la substance en estoit que la Reyne n'estoit pas sa Reyne, pas plus que l'une de ses concubines, mais sa fille, le nom de laquelle estoit *Pocahontas*. Ce nom signifioit, dans leur langue, *la toute-petite*, ou *celle-qui-est-estroite-&-impenetrable*, & cela, il me parut, ne se rapportoit ny à la stature de la fille, laquelle de vray estoit tres-mince, ny à son esprit, lequel se pouvoit penetrer assés aysement. Il designoit plutost, encore que grossierement, un defect physique tres-singulier, qui consistoit en cecy que ses parties privées estoient d'une petitesse fort deslicate & la membrane qui les protegeoit d'une dureté qui la rendoit quasi infrangible. Le point inquistoit grandement l'Empereur, car

dedans sa nation la coutume barbare veut que, toutefois qu'une fille est fiancée, le Sauvage qui souhaite l'épouser, doit premier rompre ceste mesme membrane, ce sur quoy le galant est jugé digne de sa fiancée & les espousailles sont celebrées. Or Powhatan, nous dit on, avoit en diverses occasions choisi des guerriers parmi son peuple pour marier Pocahontas, mais en toute maniere la ceremonie avoit deu estre remise, voyant que, quelque hardiment qu'ils besognassent, aucun n'avoit pû la desflorer, & de vrai la plus part s'estoient blessez eux mesmes dans leurs efforts ; alors que l'affaire estoit qu'il falloit causer un dommage à la jeune vierge, & cela aussi grièvement que possible, le degré du mal faysant cas de mesure pour la virilité de l'homme. Attendu que les Sauvages ont coutume de marier leurs filles environ l'age de douze années, il estoit jugé deshonorant que l'Empereur ayt une fille de seize ans qui fut cependant vierge.

Continuant ce discours, [Powhatan] dit qu'attendu que sa fille avoit cru bon de sauver la vie de mon Capitaine, dans le moment qu'il avoit plust à l'Empereur de lui briser la teste, mon Capitaine devoit s'estimer fiancé avecque elle, & se soumettre luy mesme à cette mesme besogne (à savoir tascher à forcer les portes de la grotte de Venus) ainsi que ses precedens galans. Mais [...] à ceste difference, que là où, ayans échoué, ses agrestes galans avoient seulement estez disgraciez, & raillez ainsi que des vieilles femmes, mon Capitaine, s'il ne faisoit point l'épreuve de sa virilité, verroit sa teste posée derechef dessus les pierres, & le bris de sa caboche executé sans délai ni repit.

Pocahontas entendit tout cela avecque un grand enjouement, mal-gré sa nature, laquelle auroit mortifié une dame angloise ; & à la pareille mon Capitaine s'accorda là dessus promptement (aussi n'avoit il point le choix en la matiere). Pour moy, j'estois content de surseoir derechef mon trepas, encor que ce ne pouvoit estre pour long temps, car je ne voyois point, puis donc que les Sauvages estoient d'une large stature & mon Capitaine si léger de complexion, comme il pourroit triompher là où ils avoient eschoué, sinon qu'il y eust quelque merveille de disproportion, dans les deux cas, entre la taille de ce qui estoit visible & de ce qui estoit dissimulé à l'œil. Mon sort, ce me sembloit, estoit despendant de celui de mon Capitaine, & pour cela je le confiai à la grace de Dieu, preferant l'entendre faire vanité de son talent (ce qui assurément suivroit son succès), plustost que de souiller de ma cervelle les gourdins des Sauvages, lequel sort m'attendoit en cas qu'il echoueroit. La joute charnelle estoit preveuë pour le lever de soleil, en une sorte de place publique qui faisoit face à la case de l'Empereur, & tout le village avoit ordre d'y assister. Cela seul, je l'avoue, auroit suffy à amollir un vulgaire homme, et moy mesme à la pareille, qui ay coutume d'adorer Venus (à ma façon) dedans l'intimité des couches obscures ; mais mon Capitaine ne paraissoit pas un brin ému, & pour vray dire sembloit désireux de faire son exploit publiquement. Cela, je l'entends bien, est l'exacte mesure de sa bestiale nature,

car lors qu'un gentil-homme, s'il doit par force commettre quelque abominable besogne, s'en acquitte avecque autant de zele & de discretion qu'il le peut, à l'antipode le roué faict grand-bruyt de l'affaire, attrayant les luminaires du monde sur sa folie & sa licence, & n'est jamais aussi content que lorsqu'il a une audience pour sa malice. [...]

[Ici s'achève le fragment retrouvé du journal.]

« Vive Dieu, quel endroit pour une fin ! » s'écria Ebenezer quand il eut fini le manuscrit. Il se hâta de rejoindre Burlingame. « N'y en avait-il pas plus, Henry ? »

– Pas un mot de plus, j'en fais le serment, car j'ai écumé toute la ville pour trouver le reste.

– Mais vraiment, on a envie d'en connaître l'événement – si cet odieux Smith justifia ses vanteries, ou si votre pauvre ancêtre perdit la vie.

– Eh bien, repartit Burlingame, nous savons cela et même plus, à savoir que tous deux s'échappèrent, car Smith s'en alla la même année explorer le Chesapeake, et Burlingame, du moins, coucha par écrit ce récit. De surplus, si je ne suis point un bâtard il a dû se trouver une épouse quelques années plus tard, car il n'en est point fait ici mention. Cordieu, Eben, j'ai peine à te dire comme j'ai hâte de connaître la suite !

– Et moi, dit en riant Ebenezer, car encore qu'il n'y ait pas apparence qu'elle soit poète, Pocahontas était deux fois plus vierge que moi ! »

À la surprise d'Ebenezer, Burlingame rougit grandement :

« Ce n'est point là ce que j'entendais.

– Je le sais fort bien ; c'est de votre ancêtre que vous vous intéressez. Cependant l'autre point n'a rien d'une vulgaire curiosité : la perte de la virginité est instructive, et le monde jamais ne se lasse du conte. Et plus difficile est cette perte, mieux elle est.

– Vraiment ? demanda en souriant Burlingame, l'esprit de nouveau remis. Et, de grâce, quelle leçon vous est ainsi enseignée ?

– Il est étrange que je sois le professeur et vous l'élève, dit Ebenezer, cependant j'avouerai que le sujet me tient à cœur, et que je ne l'ai point légèrement étudié. Ma conclusion est que la gent humaine voit dans ces contes deux morales : la perte de l'innocence, ou celle de la gloire. Seule la première n'a pas cet aiguillon tragique qui distingue la seconde : la vierge simple et pure, telle Pocahontas, n'est ni bonne ni vicieuse pour son hyménée ; elle est seulement enviée, ainsi que l'est Adam, par les déchus. Ceux-ci se réjouissent à couvert de la voir ravalée, de même que les pauvres gens sourient quand on dérobe un homme riche – même les déchus vertueux ne ressentent pour elle qu'abstraite pitié. La seconde est la substance même du drame, car l'homme noble souvent excite notre admiration ; nous vivons ses triomphes, pour ainsi dire, par réflexion, et à la pareille sommes purifiés et instruits par sa chute. Quand

nous chargeons Satan de reproches, n'est-ce point nous-mêmes que nous grondons, en ce que nous admirons secrètement sa céleste rébellion ?

– Tout cela paraît sensé, dit Burlingame. Il suit, n'est-ce pas, que, quand tu protestes d'abhorrer le capitaine, tu ne fais que te blâmer toi-même, ou du moins cette partie de toi qui lui souhaite de réussir ?

– Cela est sans équivoque aucune, s'accorda Ebenezer, toutefois que le censeur est du nombre des déçus. Pour moi, ce serait comme si une vierge fêtait son ravisseur, ou comme si Lord Baltimore supportait John Coode.

– Je crois que les deux ne sont en rien impossibles, mais passons. C'est assez que de dire que ta propre déchéance, lors qu'elle adviendra, devra être excellente, attendu que tu es ensemble innocent et orgueilleux.

– Et quelle est donc la cause de cet orgueil ? demanda Ebenezer, fort déconcerté par l'observation de son ami.

– Ton innocence, laquelle tu élèves au-dessus des simples circonstances et ériges en vertu particulière. C'est là un hommage chrétien que tu lui rends, ma foi !

– Chrétien en un sens, repartit Ebenezer, quoique vos chrétiens – hors saint Paul – vénèrent fort peu la chasteté chez l'homme. Elle est prisée ainsi qu'un signe – non, un double signe, car on retourne toujours sur Ève et Marie. Là réside sa différence d'avec les vertus cardinales, lesquelles ne se rapportent à rien au-delà d'elles-mêmes : l'adultère est un péché mortel, proscrit par le commandement de Dieu – et non la fornication, il me semble.

– Lors la virginité est une vertu seconde, n'est-ce pas, et doit être moins admirée que la fidélité ? Je ne sache pas que More lui-même démente cela.

– Mais souvenez-vous, insista Ebenezer, j'ai dit que je ne partageais les sentiments chrétiens que dans un certain sens. Il me semble que les vertus humaines sont de deux sortes...

– Oui, cela nous l'apprenons à l'école, dit Burlingame qui semblait prêt à mettre un terme à la dispute. *Instrumentales* si elles nous conduisent à quelque fin, et *terminales* si nous les aimons en elles-mêmes. C'est le jargon des doctes.

– Non, dit Ebenezer, ce n'est point cela que j'entendais ; ces mots ne signifient pas grand'chose aux yeux des chrétiens, je crois, qui d'un côté espèrent atteindre au ciel par le moyen de ces vertus, et cependant s'accorderont que la vertu n'a d'autre récompense qu'elle-même. Ce que j'entendais, c'était que certaines vertus sont, je dirais, *distinctes*, à défaut d'un plus propre langage, et d'autres, *significatives*. Parmi les premières sont la franchise dans le parler et les gestes, la fidélité, le respect de la mère et du père, la charité, et d'autres semblables ; le second chapitre contient des choses comme manger du poisson le vendredi, se reposer le jour du sabbat, et arriver vierge à la tombe ou au lit de nocces, quelle qu'en soit la

cause ; elles ne signifient rien en elles-mêmes, comme ces traits et gri-bouillages que nous appelons "écriture" – leur vertu se trouve dans ce qu'elles représentent. Or les premières, qu'on les nomme ainsi ou non, sont affaire de conduite publique, et s'appliquent par conséquent aux sages, qu'ils soient païens ou croyants. Les secondes ont peu de lien avec la sagesse, n'étant que des signes, et changent d'une foi à l'autre. Les premières sont sociales, les secondes, religieuses ; les premières nous guident au cours de la vie, les secondes donnent forme à nos cérémonies ; les premières sont pratiques, les secondes, mystérieuses ou poétiques...

– J'entends le principe, dit Burlingame.

– Fort bien, déclara Ebenezer. De cela il suit que ces secondes sont plus pures, à leur façon, et en ce sens non point inférieures, mais l'antipode.

– Va, tu as le cœur d'un scolastique, dit Burlingame d'un ton dégoûté. Je ne vois en elles nulle *pureté*, sinon que tout leur sens en est filtré – le résidu n'est qu'un non-sens.

– Comme il vous plaira, Henry – je n'entends point ici disputer la chrétienté, mais seulement ma virginité, laquelle, si elle n'a pas de sens, n'en est pas pour autant un *non-sens* à mon endroit, mais plutôt une *essence*. Elle n'est qu'un signe chez les chrétiens, je l'admets, cependant elle ne désigne point l'Éden ou Bethléem, mais mon âme. Je ne la prise point comme une vertu, mais comme l'emblème même de ma personne, et quand je me nomme "vierge et poète", ce n'est pas plus me vanter que de dire que je suis anglais et garçon. De grâce, ne me grondez plus là-dessus, et finissons cette dispute qui vous agréé si peu.

– Néanmoins, déclara Burlingame, ce sera une déchéance digne d'être contemplée lors que tu trébucheras.

– Je ne me prétends pas déchoir. »

Burlingame haussa les épaules :

« Ceux qui grimpent non plus. Cela n'est que plus vraisemblable dans ton cas, attendu que tu voyages pour ainsi dire endormi – ton ami McEvoy n'était là-dessus en rien un sot, encore que l'homme soit sans pitié. Possible cependant la déchéance t'ouvrira-t-elle les yeux.

– Je vous aurais cru davantage mon ami, Henry, mais sur ce chapitre vous êtes aussi chagrin que vous l'étiez à Londres, quand je retournai avec Anna à St. Giles. Avez-vous oublié ce jour à Cambridge, et dans quel état vous m'aviez découvert ? Ou cette maladie dont je vous parlais hier, laquelle j'avais coutume de souffrir dedans le cabaret ? Pensez-vous que je ne me réjouirais pas, continua-t-il de plus en plus excité, si je grimpais vraiment, de savoir que ma chute m'attirerait les larmes et la pitié des hommes ? Je ne grimpe pas, mais simplement vais mon chemin, et jamais ne tomberai ni ne trébucherai, mais seulement cesserai de marcher, ou dériverai à l'aventure au gré des courants, ou possible me couvrirai de mousse comme une pierre. Je ne vois nulle montre ni instruction dans une telle déchéance. »

Burlingame cessa de disputer le point et s'excusa auprès Ebenezer de sa brusquerie. Néanmoins il demeura dans une mauvaise humeur, ainsi que le poète, pendant quelques heures, et de fait ils ne reprirent leurs esprits que peu avant d'arriver à Plymouth. Lors Burlingame, à la demande d'Ebenezer, reprit le récit de ses aventures, lequel récit il avait laissé au moment de sa découverte du journal.

7. OÙ S'ACHÈVE LE RÉCIT DE BURLINGAME ; OÙ LES VOYAGEURS ARRIVENT À PLYMOUTH

« Cette partie du *Journal secret* que tu as lue, dit Burlingame, bien loin d'apaiser l'ardeur de ma quête, n'a fait que l'enflammer d'autant, comme tu peux le concevoir, attendu qu'il y est dit qu'il y avait un Henry Burlingame, mais non point s'il eut jamais une descendance, ni si parmi ses enfants se trouvât mon père. Cela autorisait l'espoir et la spéculation : à savoir que le capitaine John Smith avait équipé une flotte cet été pour explorer le Chesapeake, sur lequel près d'un demi-siècle plus tard je fus retrouvé voguant. Cependant le nom de Burlingame n'apparaît nulle part dans son *Histoire*, pas plus que dans la liste de l'équipage. J'examinai les anciens registres de la colonie et interrogeai exactement tout Jamestown, mais je ne pus rien trouver d'autre sur ce point. J'eus même l'audace de demander à Nicholson lui-même s'il connaissait d'autres registres de par le territoire. Ce à quoi il me répondit qu'il était ici depuis si peu que c'est tout juste s'il savait où étaient les lieux d'aisance, mais il ajouta qu'il y avait une cruelle disette de papier dans les provinces, et qu'il n'était pas rare que des agents du gouvernement s'emparent de vieux registres lors que ceux-ci n'étaient écrits que sur le *recto*, afin d'utiliser le *verso* pour leur fait. Lui-même déplorait cette pratique, car c'est un homme dévoué à la cause enseignante, mais me dit qu'il n'y avait à cela nul remède tant que les provinces n'auraient pas construit leurs propres moulins à papier.

« Il y avait fort apparence, ce me sembla, que mon Journal avait connu pareil sort, attendu qu'il était écrit sur de l'excellent papier anglais, et que l'auteur n'en avait utilisé que le recto. Je désespérai de jamais découvrir le reste, et au cours de l'automne 1690 retournai à Londres avec le capitaine Hill. Notre dessein était de l'innocenter des charges de propos séditionnaires qui étaient retenues contre lui, et si possible de ruiner Coode et ses compères. L'heure était favorable, car Coode en personne et Kenelm Cheseldyne, son porte-parole, s'étaient eux aussi rendus à Londres et n'avaient donc point leurs brutes pour les défendre. J'accommodai si bien l'affaire que nombre de ses ennemis apparurent cette saison à Londres, et je

conçus que si nous déposions une foule de témoignages en sa défaveur, nous pourrions ainsi causer sa ruine ou du moins le retenir et comploter plus avant. À cette fin, je me rendis à couvert au Maryland avant que nous appareillions, dans le dessein de m'introduire secrètement dans St. Mary's City et de voler les registres des tribunaux de Coode, ou de payer pour leur vol, car on n'aurait su trouver meilleur témoignage de sa corruption. Néanmoins, l'homme prévint mon projet, ainsi qu'il en a coutume : j'appris que lui et Cheseldyne avaient emporté les registres avec eux.

« En toute manière, nous mîmes notre plan à exécution. À peine avions-nous abordé Londres en novembre que les lords commissaires du Commerce et des Plantations assignèrent Coode à confronter Lord Baltimore devant eux, pour qu'il réponde aux accusations que lui faisait ce grand homme. Dans le même moment le colonel Henry Coursey, du comté de Kent, pétitionna contre Coode et Cheseldyne, comme l'avait fait John Lillingstone, le curé de la paroisse de St. Paul dans le comté de Talbot, et dix autres âmes, tous fameux protestants – car la principale défense de Coode était qu'il faisait taire les barbares papistes. Enfin Hill fit sa propre pétition, et même notre ami le capitaine Burford de l'*Abraham & Francis*, qui nous avait aidés à rejoindre Nicholson et le vaisseau duquel les coquins avaient dernièrement croisé, déposa à Plymouth que Coode avait en sa présence maudit Lord Baltimore et fait serment de dépenser les revenus détournés de la province.

« Il sembla pour un temps que nous le tenions, mais c'est un diable de ressources et il avait un parfait bouclier contre nos assauts. L'année précédente, juste avant la rébellion, un certain John Payne, qui collectait les impôts de Sa Majesté sur le fleuve Patuxtent, avait été tué soit à bord soit prochain d'une corvette de plaisance appartenant au major Nicholas Sawall, et Coode avait chargé Sawall et quatre autres personnes présentes sur la corvette de meurtre avec préméditation. Nick Sewall était gouverneur adjoint du Maryland avant la rébellion, mais, avant toutes choses, il est le neveu de Charles Calvert, le fils de Lady Baltimore elle-même. Les rebelles le gardaient en otage à St. Mary's, et pouvaient à tout moment le traduire devant le tribunal de Neamiah Blackistone, le compère de Coode, lequel l'aurait assurément fait pendre. De la sorte nos mains se trouvaient liées et la mine était éventée, d'autant que nous ne possédions point les registres criminels pour preuves. Les lords commissaires acquittèrent le capitaine Hill en décembre, ainsi que le colonel Henry Darnall, l'agent de Lord Baltimore, qui avait été accusé de propos séditieux et d'avoir excité les Indiens Choptico à massacrer les protestants de la berge est ; mais ils ne purent atteindre Coode, ou possible ne le voulurent point, sur l'ordre de Lord Baltimore.

« Je n'avais plus besoin des services du capitaine Hill ; il avait licence de retourner au Severn, et ne goûtait plus les affaires publiques. Mais mon intérêt pour John Coode avait presque remplacé ma quête première,

laquelle paraissait un cul-de-sac. L'homme m'intriguait avec sa ruse et son audace, ses rôles changeants de ministre et prêtre, et surtout ses ressorts : il semblait ne vouloir aucun poste hormis dans la milice du comté de St. Mary's ; il pillait plus par goût du divertissement que par avarice, et était prêt à tout pour faire un bon coup. L'homme aimait l'intrigue pour elle-même, j'en fais serment, et aurait renversé un gouvernement pour le plaisir ! À la fin je désirai me mesurer avec lui, et à ce dessein offris mes services à Lord Baltimore en qualité d'agent indépendant dans les affaires du Maryland. Les lords commissaires du Commerce et des Plantations étaient bien disposés à l'endroit de Baltimore à cette époque, car ils savaient fort bien que John Coode était un coquin et que le roi William n'avait pas plus le droit que toi ou moi de s'emparer de la province. Par conséquent, quand l'heure fut venue de nommer un gouverneur royal, ils appuyèrent Monseigneur dans son choix, et il choisit ce grand niais de Sir Lionel Copley, lequel n'aurait su distinguer un chevalier d'un saint. Or j'avais eu vent que Coode était très écouté du gouverneur, et par simple méchanceté lui avait dit que Francis Nicholson de Virginie était pressenti pour le remplacer, avant que Copley ait même quitté Londres. Il dit cela, j'en suis certain, seulement pour dresser des épines entre les gouverneurs, car il n'aimait guère Nicholson et souhaitait pour le Maryland un pouvoir affaibli qui lui laisserait les mains libres. Cette conduite m'inspira la mienne, laquelle était de proposer à Baltimore de faire commissioner Nicholson lieutenant-gouverneur du Maryland, puisque l'on rapportait qu'il allait être remplacé à Jamestown par Sir Edmund Andros lui-même ; et, de surplus, de nommer Andros commandant en chef de la province, avec pouvoir de commander en cas de mort de Nicholson ou d'absence de Copley. C'était là un arrangement fantastique, attendu que Copley ne faisait pas confiance à Nicholson, que Nicholson détestait Andros, et que Coode les haïssait tous deux ! Mon dessein était de les si mal appareiller que leur gouvernement paraîtrait une farce, tellement que possible un jour William rendrait les rênes du gouvernement à Baltimore.

« Monseigneur approuva le plan d'abord que je le lui eus exposé, et voyant de surplus que j'étais dans la confidence d'Andros et ensemble de Nicholson, il me donna le poste que je souhaitais, avec pour seule condition que cela reste secret. Nicholson et Andros furent commissionnés en 1692, et sitôt que Coode le sut il prit peur : il savait bien que Copley était trop sot pour concevoir l'évidence de sa malice et trop faible pour lui causer quelque tort s'il s'en apercevait, et Andros aurait assez de besogne en Virginie ; mais Nicholson n'était ni sot ni faible et savait fort bien que Coode était un coquin. Il écrivit en grande hâte des consignes à un agent de St. Mary's afin qu'il dérobe le journal de l'Assemblée de 1691 et le détruise, car il y était rapporté tout le détail de son gouvernement. Je sus par des amis qu'un certain Benjamin Ricaud avait rejoint la flotte, et sachant qu'il faisait le messenger pour Coode, m'embarquai aussitôt à sa

suite. J'eus le bonheur qu'il embarque sur le vaisseau le *Bailey*, car son capitaine, Peregrine Browne du comté de Cecil, était ami de Hill et de Baltimore, et je le connaissais bien. En outre, nombre des nôtres étaient là eux aussi. À nous tous, nous parvîmes à fouiller les affaires de Ricaud et à intercepter la lettre, que je passai à Baltimore.

« Je résolus sur-le-champ de faire voile pour le Maryland et persuadai Baltimore de me laisser embarquer sur le même bateau que Copley. Nous avions un puissant allié au gouvernement, Sir Thomas Lawrence, lequel en qualité de secrétaire de Sa Majesté pour la province avait accès à tous les timbres et papiers. C'était mon dessein de lui faire voler le journal de l'Assemblée avant qu'il ne soit détruit, et de le passer en fraude à Nicholson, lequel en retour le ramènerait à Londres où il nous serait d'un grand expédient. J'avais grand-hâte de mettre la main dessus, pour ce que dans ce document mes deux buts semblaient mêlés : la quête de mon père et le moyen de ruiner Coode constituaient maintenant une seule et même quête !

– Comment cela est-il ? interrogea Ebenezer, qui avait écouté tout cela avec une stupeur muette. Je n'entends point du tout vos dernières paroles.

– Il s'agit de ce billet que nous avons intercepté, repartit Burlingame. Nous ignorâmes tout d'abord son importance, car il ne disait rien de plus que *Abington : des cochonneries comme celles du livre du capitaine John Smith sont bonnes pour le bûcher*. "Abington", nous le savions, était Richard Abington, un habitant de St. Mary's auquel Coode avait confié le poste de collecteur pour le Patuxent après le meurtre de John Payne ; mais nous n'entendions rien au reste. Enfin je soudoyai Ricaud, lequel était un changeant personnage, et il me dit que "le livre de John Smith" signifiait le journal de l'Assemblée de 1691, pour ce qu'il était écrit au dos d'une sorte de vieux manuscrit. Pour tout ce que j'en savais cela ne pouvait être qu'une ébauche de l'*Histoire* que j'avais lue imprimée, mais néanmoins je ne pus qu'à peine contenir ma joie en l'entendant et priai pour qu'il fasse mention de mon homonyme. Mais là ne s'arrêtait point ma bonne fortune, car le billet lui-même était écrit sur un vieux papier, fort semblable à celui du *Journal secret* trouvé à Jamestown, et j'appris par Ricaud que Coode avait voyagé souvent en Virginie et y avait des alliés, et qu'après la rébellion il avait donné à Cheseldyne et à Blackistone un paquet de vieux papiers dérobés à Jamestown pour qu'ils en fassent usage à l'Assemblée et au tribunal de St. Mary's. Pour ce que j'en savais, le reste du *Journal secret* pouvait fort bien se trouver quelque part au Maryland !

« Sitôt que j'arrivai à St. Mary's City je me fis introduire auprès Sir Thomas Lawrence et lui découvris la conduite de Lord Baltimore. Il devait voler le journal de l'Assemblée et le passer à Nicholson, lequel prendrait prétexte pour partir incontinent à Londres. De surplus, je voulais discréditer autant d'associés de Coode que possible, et à cette fin persuadai Lawrence de les abuser par la corruption. Le colonel Henry

Jowles, par exemple, était membre du Conseil du gouverneur et colonel de la milice : nous lui permîmes aisément de se remplir les poches avec des amendes illégales en qualité de clerc du comté de Calvert. Charles Carroll, ami de Baltimore et avocat papiste à St. Mary's, fit de même avec Neamiah Blackistone, le propre beau-frère de Coode, lequel était président du Conseil et bras droit de Copley. Mais le plus actif d'entre eux fut Edward Randolph, le surveillant royal de Sa Majesté, qui aimait harceler et calomnier le pauvre vieux Copley, et parlait ouvertement en faveur du roi Jacques. Enfin nous les effrayâmes tous en leur contant que les Français et les Indiens du Canada se préparaient dans la vue d'un massacre général. En juin, moins d'un mois après que nous avions débarqué, Copley se plaignait déjà de Randolph auprès les lords commissaires du Commerce et des Plantations ; en juillet, Lawrence déroba le journal, mais Nicholson le fit parvenir à Londres avant que je ne puisse y jeter un œil. En octobre, nous démasquâmes le colonel Jowles, lequel se faisait passer ensemble pour un colonel, un conseiller et un clerc. En décembre, Copley écrivit derechef pour se plaindre de Randolph, et assura aux lords commissaires que Nicholson était occupé à quelque sinistre mission à Londres – laquelle lettre nous plut fort, pour ce que nous comptions de l'utiliser à notre avantage quand Nicholson lui-même serait gouverneur.

« Aussi harcelâmes-nous Copley, qui entendit à peine ce qui se passait jusqu'au mois de février suivant, quand les lords commissaires chargèrent Blackistone de corruption. Mais trop tard, car il comprit notre projet, et au printemps de l'an dernier fit arrêter Carroll, Sir Thomas lui-même, Edward Randolph, et quantité d'autres, parmi lesquels se trouvait Peter Sayer de Talbot, l'homme en qui j'étais déguisé dans la boutique de Ben Bragg. Sir Thomas était emprisonné, ainsi que Carroll, et de surplus accusé ; Randolph avait été arrêté sur la côte est de Virginie par le shérif du comté de Somerset, mais avant qu'il ne l'expulse d'Accomack, je le fis savoir à Edmund Andros, alors à Williamsburg, lequel avait été compagnon de débauche de Randolph depuis le bon temps à Boston, et Andros le ramena à la maison en sauveté.

– Même ainsi, votre cause était gâtée, n'est-ce pas ? demanda Ebenezer.

– Ma cause ? dit en souriant Burlingame. C'est la tienne aussi bien, crois-tu pas, puis donc que nous travaillons pour le même employeur ? Disons plutôt que *notre* cause se trouva incommodée pour un temps ; nous savions fort bien que le vieux Copley ne pourrait retenir longtemps de tels hommes, mais nous voulions qu'ils sortent de prison, non seulement pour leur propre confort mais aussi de crainte que Coode ne se présente en leur absence et gagne du terrain avec Copley. Ainsi qu'il advint, nos craintes étaient vaines, car le gouverneur et sa femme moururent en septembre – ce me semble qu'ils ne s'étaient jamais accoutumés au climat du Maryland. Sa mort m'inspira une merveilleuse malice.

– Justes cieux, Henry, vous êtes pire que Coode !

— Il te souvient que j'ai dit que Lord Baltimore avait nommé Andros commandant en chef de la province, et que sa commission lui donnait pleine autorité en cas de la mort de Nicholson et de l'absence de Copley. Je conçus alors, encore que ce fût Copley qui était mort et Nicholson absent, que je pouvais néanmoins répandre un grand trouble, aussi me hâtai-je à Williamsburg pour porter ces nouvelles à Andros et le persuader que sa commission entraînait en vigueur. Il penchait à en douter, mais il n'ignorait pas que j'agissais pour Lord Baltimore ; de surplus, encore qu'il n'en fît point mention, il n'était pas contraire à dérober la foudre de Nicholson, pour ainsi dire, en restaurant la loi et l'ordre au Maryland, car lui-même avait souffert d'avoir suivi Nicholson en Virginie. Pour en finir, il marcha dans St. Mary's, renvoya Blackistone, libéra Lawrence et le ramena avec sa troupe à Williamsburg, laissant la province à la charge d'un aimable fantoche nommé Greenberry. Il était de son dessein d'y retourner au printemps et de placer Lawrence à la présidence du Conseil, mais il me faut encore savoir s'il a pu accomplir cette dernière chose.

« Je ne vis pour moi nul emploi immédiat dans la province après cela, aussi rentrai-je à Londres en janvier. Je ne suis ici que depuis deux semaines, et j'ai appris à ma consternation que ni Nicholson ni Baltimore n'avaient appréhendé le journal de l'Assemblée de peur des agents de Coode. En lieu de cela, Lord Baltimore me proteste qu'il l'a séparé en trois parties par mesure de sécurité et déposé ces parties en sauveté au Maryland, d'où je revenais tout juste ! Je le suppliai de me donner les noms des dépositaires, mais il répugnât à me les découvrir — et Nicholson lui-même, il sembla, n'en savait pas plus que moi sur ce point. Mais quelques jours plus tard il me dit qu'il avait une mission pour moi d'une importance telle qu'il ne la pouvait confier à aucune autre âme ; et je lui repartis que je n'étais assurément en aucune façon digne d'une telle confiance, attendu qu'il ne m'osait point donner le nom des gardiens du journal. Ce à quoi il sourit et me dit que j'avais gagné ; les parties du journal, avoua-t-il, étaient aux mains de plusieurs personnes fidèles, toutes surnommées "Smith", pour des raisons que je n'avais pas besoin de demander, et il me dit leurs noms. Je le remerciai et lui protestai que j'étais disposé à n'importe quel travail qu'il me donnerait, et il me dit qu'un jeune homme l'avait visité au cours de l'après-midi, lequel jeune homme était poète, et qu'il lui avait donné mission d'écrire une œuvre à la gloire du Maryland et de sa propriété — laquelle œuvre, croyait-il, si elle était noblement effectuée, pourrait plus lui profiter qu'une dizaine d'intrigues pour lui regagner la province.

— Palsembleu, quelle merveille que ce petit monde ! s'écria Ebenezer. Et comme je suis transporté de savoir qu'il fait tant de cas de la poésie ! Mais de grâce en quoi cela est-il lié à votre mission, qui exigeait de lui pareille concession ?

— Il me demanda si je connaissais le poète Ebenezer Cooke. Mon

cœur fit un bond, car je ne savais rien de toi et d'Anna depuis sept années, mais je répondis simplement que j'avais entendu parler d'un poète de ce nom. Il m'entretint alors de ta visite et de ta proposition, de sa commission, et dit que je devrais t'accompagner au Maryland – attendu que tu n'étais encore jamais sorti d'Angleterre – et être ensemble ton guide et ton protecteur. Je te laisse concevoir avec quel empressement j'acceptai la tâche, et aussitôt partis à ta recherche !

Les premières parties de ce long récit avaient arraché à Ebenezer une telle quantité de *Ah*, de *Cordieu*, de *Vraiment*, et de *Ma foi* qu'il avait fini ensuite par demeurer assis sans mot dire, la bouche béante et les sourcils froncés en une espèce de *Vive Dieu !* permanent. Enfin il se trouva tellement ému qu'il embrassa Burlingame sans retenue aucune – et dut ajouter la mauvaise haleine à la foule des altérations advenues à son ami après sept ans d'aventures : cela était sans doute causé par les caries de ses dents.

– Ah Dieu, s'écria-t-il, si Anna avait su tout ce que vous m'avez dit ! D'où vient ce rôle de Peter Sayer, Henry ? Pourquoi n'avoir point révélé qui vous étiez à Londres avant notre départ, qu'elle ait pu partager ma joie de vous retrouver ? »

Burlingame soupira, puis repartit après un moment :

« J'ai coutume d'aller et de venir sous d'autres noms que le mien, soit de fantaisie soit d'emprunt, pour diverses raisons qui découlent de mon travail. Il ne serait pas bon que Coode apprenne mon nom, ni même que j'existe. De surplus, je puis le confondre, lui et ses hommes : je passai pour Sayer chez Bragg, par exemple, simplement parce que Coode pense que l'homme est à Plymouth avec la flotte. De la sorte j'ai prétendu être ensemble ami et ennemi de Baltimore, pour avancer sa cause. Un jour, je dois l'avouer, cette fois sur le vaisseau le *Bailey* de Perry Browne, je me suis fait passer pour Coode lui-même aux yeux de ce pauvre sot de Ricaud, afin d'intercepter ces lettres. La vérité est que, Eben, personne, hors Richard Hill, Lord Baltimore et toi-même, ne connaît mon nom depuis 1687, quand je commençai à jouer pour la première fois le jeu des gouvernements ; et le jeu lui-même a entraîné de tels changes en moi que quiconque me connaissait avant ne me reconnaîtrait aujourd'hui, et je le veux ainsi. Il est mieux qu'ils me croient perdu.

– Toutefois, Anna...

– Ce n'est qu'à ta première question que j'ai répondu, le rompit Burlingame en levant l'index. Pour la seconde, n'oublie pas que nombreux sont ceux à Londres qui vont rejoindre la flotte – des hommes de Coode aussi bien que des nôtres, et possible Coode lui-même. Il aurait été insensé, voire périlleux, de jeter mon masque en cet endroit. De surplus, le temps pressait : je t'avais à peine retrouvé que nous devions partir, et note comme il m'a fallu de temps pour que je me découvre devant toi. La flotte aurait appareillé sans nous.

– Oui, cela est vrai, reconnut Ebenezer.

– Qui plus est, dit en riant Burlingame, je ne me suis point encore déterminé s'il était sage que tu connaisses la vérité.

– Quoi ! Croyez-vous que je puisse jamais trahir votre confiance ? Et pourriez-vous aussi brusquement me priver de mon unique ami ? C'est m'insulter !

– Pour le premier point, ce n'était que pour y répondre que je me suis fait passer pour Peter Sayer et t'ai interrogé – les années changent les hommes. Ben Bragg avait dit que tu n'étais qu'un opportuniste ; et ton serviteur ne portait guère plus créance à tes raisons, encore qu'il t'admirât. Comment pouvais-je connaître tes sentiments à l'endroit de Burlingame ? Le conte que tu as fait à Peter Sayer était ton garant ; quand je l'ai entendu, je me suis aussitôt révélé, mais quand tu aurais chanté un air différent, c'est Peter Sayer qui aurait été ton guide, et non point Burlingame.

– Assez. Je suis convaincu et ne puis vous dire ma joie. Cependant votre récit me rend honteux de ma timidité et de ma paresse, comme votre sagesse de mon pauvre talent. Vous êtes un Virgile digne d'un meilleur Dante.

– Oh là, le gronda Burlingame, tu as assez d'esprit, et d'oreille. De surplus, la province n'est ni l'Enfer ni le Purgatoire, mais un simple morceau du grand et vaste monde, comme l'est l'Angleterre – à cette différence, peut-être, que vastes et nouvelles sont les terres lors que le tabac n'y a point été planté. En outre, les rênes et les bornes y sont rares et faibles ; les bonnes comme les mauvaises herbes y croissent vite. Rappelle-toi, je te prie, quand les gens te paraîtraient étranges et brutaux : un homme content de l'Europe n'irait pas traverser l'océan. Le fait est que la plupart sont des réprouvés de l'Europe, ou des fils de réprouvés : rebelles, ruinés, gibiers de potence et aventuriers. Semez pareilles graines sur un tel sol, et ce serait folie que d'espérer une moisson de doctes et de nobles !

– Et cependant vous parlez comme si vous aimiez l'endroit, dit Ebenezer, et cela seul, pour moi, m'assure que je l'aimerai aussi. »

Burlingame haussa les épaules :

« Possible que oui, possible que non. Il existe là-bas une licence qui est ensemble une bénédiction et une malédiction. Il s'agit davantage que de simples licences politique et religieuse – celles-là changent d'une année à l'autre. C'est de licence philosophique dont je parle, qui naît du défaut d'histoire, laquelle rend chaque homme orphelin, comme moi, et aussi bien peut abattre et élever. Mais assez là-dessus : j'aperçois les mâts et les flèches de Plymouth. Tu connaîtras assez tôt la province et elle t'étonnera ! »

Comme Burlingame disait cela, un parfum de mer traversa la voiture, ébranlant Ebenezer jusqu'au tréfonds de son être, et quand peu après il vit l'océan pour la première fois, s'étendant devant lui jusqu'à l'horizon lointain, il frissonna deux ou trois fois et faillit d'uriner.

8. OÙ LE LAURÉAT COMPOSE UN QUATRAIN ET SOUILLE SES CHAUSSES

« Rappelle-toi, dit Burlingame comme la voiture pénétrait dans Plymouth, je ne suis pas Henry Burlingame, non plus que Peter Sayer, car le véritable Sayer se trouve quelque part sur la flotte. Tu ferais mieux de ne point me donner de nom, j'ai opinion, avant que je n'aie goûté le terrain. »

En conséquence de quoi, et sitôt que leurs malles et valises furent déchargées, ils s'enquêtèrent sur les quais du *Poséidon*, et il leur fut répondu qu'il avait déjà rejoint la flotte.

« Quoi ! s'écria Ebenezer. Nous l'avons donc tout de bon manqué !

— Non, repartit Burlingame en riant, cela n'a rien d'inhabituel. La flotte se rassemble plus loin, au large du cap du Léopard ; tu le peux voir d'ici par temps clair. »

S'enquêtant plus avant, il trouva une chaloupe qui faisait le voyage entre les Downs et le port, et il accommoda leur passage pour l'après-midi.

« Nous ferions aussi bien de prendre notre dernier repas à terre, dit-il à Ebenezer. En outre il me faut changer d'habits, car j'ai résolu de passer pour ton serviteur. Comment se nommait-il ?

— Bertrand, murmura Ebenezer. Mais vous faut-il vraiment faire le valet ?

— Oui, ou sinon inventer du tout un parfait gentilhomme qui vous accompagne. En qualité de Bertrand je puis passer inaperçu à vos côtés et en apprendre d'autant de vos compagnons de voyage. »

Là-dessus il quitta les quais en direction d'une taverne de l'autre côté de la rue, dont l'enseigne était formée de deux C se faisant face et s'entrelaçant, surmontés d'une couronne trilobée.

« Et voici *Le Roi des Mers*, dit Burlingame. Je le connais depuis fort longtemps. C'est là que j'attrapai ma première chaude-pisse, quand je n'étais qu'un mousse au service du capitaine Salmon. Je la dois à une vieille catin décharnée du pays de Galles, laquelle avait abusé de mon innocence pour me soutirer le prix d'une fille propre, et quand je compris la frasque j'étais déjà fort loin de Plymouth, en route pour Lisbonne. La chaude-pisse disparut, mais je n'oubiai pas la gausse. Quand nous fûmes à Lisbonne, je trouvai un vaisseau en partance pour Plymouth et enquêtai parmi l'équipage jusqu'à ce qu'enfin je tombe sur un vieux Portugais borgne qui était prêt de périr d'une terrible vérole d'Afrique, au prix de laquelle notre chaude-pisse anglaise n'est que morsure de puce. Je donnai à ce terrible compère mon quadrant tout neuf (lequel le capitaine Salmon m'avait acheté pour apprendre la navigation) à condition qu'il partage sa chaude-pisse avec la putain galloise du Roi des Mers dès qu'il aborderait. Mais la nourriture n'a encore ici jamais tué personne. »

La matinée n'étant qu'à demi avancée, la taverne était déserte hors une jeune servante qui frottait le dallage. Elle avait la taille petite et rondelette, le poil grossier et la peau tachetée, mais ses yeux brillaient d'une lueur enjouée et son nez n'était pas sans quelque insolence. Laissant le choix d'une table à Ebenezer, Burlingame l'aborda privément et entra avec elle en des propos qui, encore que dits sur un ton trop bas pour qu'Ebenezer les puisse distinctement entendre, la firent rire et agiter le doigt.

« La mignonne jure qu'elle n'a que du poisson dans sa dépense, dit-il en retournant, mais quand je lui ai dit qu'elle servait un lauréat, lequel pouvait ruiner l'endroit en quelques hudibrastiques, elle s'est accordée pour apaiser ta plume avec un bon rôti. Il ne tardera pas.

– Vous me gaussez », dit modestement Ebenezer.

Burlingame haussa les épaules :

« Je m'en vais changer d'habits pendant qu'elle le prépare.

– Mais notre équipage est sur le quai.

– Il n'importe. Une vie entière sépare la toile de la soie, mais l'antipode peut être l'affaire d'une minute. »

Il retourna auprès la servante, qui sourit à son approche, et lui parla doucement, la pinçant gentiment dans le même temps. Elle poussa un petit cri et, une main sur la hanche, lui désigna en riant une porte prochaine de la cheminée. Burlingame la prit alors par le bras comme pour l'emmener avec lui ; quand elle le rebuta, il murmura tout de bon à son oreille, et murmura encore quand elle ouvrit la bouche et branla la tête. Elle lança un regard vers Ebenezer, lequel rougit incontinent et feignit être occupé avec son ascot ; Burlingame murmura un troisième message, qui alluma la coquetterie dans ses yeux, et il quitta la salle par la porte qui lui avait été désignée. La fille tarda encore deux minutes dans la pièce. Puis elle lança de nouveau un regard perçant vers Ebenezer, renifla, et sortit précipitamment par la même porte.

Quoiqu'il ne fût pas peu embarrassé par ce petit drame, le poète se trouva assez content d'être seul quelques instants, non seulement pour méditer sur les merveilleuses aventures de son ami, mais aussi pour regarder sa propre situation.

J'ai été si très occupé à bérer aux corneilles devant Henry, se dit-il à lui-même, que j'en ai quasi oublié qui j'étais, et dans quelle galère je me suis embarqué. Je n'ai pas écrit un vers depuis Londres, ni même songé de consigner mon voyage.

Il étala bientôt devant lui son grand-livre à double écriture, ouvert à la page où était copié le premier quatrain de sa carrière officielle, et, allant quérir de l'encre et une plume derrière le comptoir, considéra comme il pouvait honorer la page en regard.

Je ne puis rien dire de mon voyage jusqu'ici, dans la Marylandiade, se fit-il réflexion, car je n'en ai quasi rien vu. De surplus, il serait mieux que

je commence le poème à Plymouth, où la plupart qui vont au Maryland font leurs adieux aux rochers d'Albion.

Poursuivant plus avant cette ligne de pensée, il résolut d'écrire son épopée sous la forme d'un voyage imaginaire, pensant par ce moyen découvrir au lecteur les plaisirs de la province avec la même fraîcheur et le même étonnement que ceux avec lesquels ils se découvriraient eux-mêmes au poète voyageur. Ce fut par conséquent avec plaisir et non sans quelque crainte qu'il se souvint du nom du bateau.

Poséidon ! songea-t-il. Cela présage bien, ma foi ! Un Virgile pour compagnon, et Celui-qui-ébranle-la-terre pour nocher vers cet Elysée !

Puis, retournant quelques minutes l'heureuse figure dans son esprit, il écrivit enfin :

*Tu peux, grand Océan, menacer nos chaloupes :
Nos bordages tiendront ; nos mâts résisteront.
Avecque auprès de nous le fier Poséidon
Ton ire faiblira sous chaque coup de poupe.*

En suite de quoi il ajouta « *E.C., Gent., Pt & Lt du Md* », et fut transporté de contentement. Comme il était dans ces états, deux hommes entrèrent dans la taverne et refermèrent brutalement la porte. C'étaient des marins, de par leur extérieur – mais non point de vulgaires marins –, et quasi jumeaux pour les manières et l'apparence : petits tous deux, et tous deux pesants, le nez rouge, le regard louche, les favoris noirs, et chacun ses véritables cheveux ; tous deux vêtus de chausses et de manteau noir, et portant le même chapeau à cornes jumelles de la même couleur. Ils portaient également deux pistolets au côté droit, passés sous la ceinture, et chacun un coutelas au côté gauche, et de surplus maniaient l'un comme l'autre une lourde canne noire.

« Acceptez que je vous offre une bière, capitaine Scurry, grogna le premier.

– Non, capitaine Slye, grogna le second, c'est à vous d'accepter. »

Là-dessus, ils commencèrent tous deux de cogner leurs bâtons sur une table pour commander à boire. « De la bière ! » cria l'un, et « De la bière ! » cria l'autre, et tous deux de lancer des regards noirs, de grimacer et de marmotter quand leurs cris restèrent sans réponse. Leur extérieur était si effrayant, et leurs manières si fières, qu'Ebenezer conclut qu'ils étaient des pirates mais n'eut pas le cœur de quitter la salle.

« De la bière ! » crièrent-ils derechef, et derechef frappèrent la table de leurs bâtons, inutilement.

Ebenezer s'enfouit derrière son cahier, lequel était posé devant lui sur la table, et pria pour qu'ils ne remarquent pas sa présence.

« J'ai comme l'impression, capitaine Slye, dit l'un d'eux, qu'il nous faut nous servir nous-mêmes ou bien rechercher notre homme la gorge sèche.

– Alors tirons nos bières et finissons-en, capitaine Scurry, repartit l'autre. Le coquin ne peut être bien loin. Je tirerai deux chopes, et possible entrera-t-il ici avant que nous les ayons vidées.

– Possible, possible, admit le premier. Mais c'est moi qui tirerai les chopes, car c'est vous qui êtes mon invité.

– Peste ! cria le second. C'est moi qui ai parlé le premier, et vous êtes mon invité, que Dieu vous damne !

– Vous connaîtrez l'Enfer avant moi, dit Numéro Un. C'est moi qui régale.

– Non, moi ! dit Numéro Deux, d'un ton encore plus menaçant.

– Plutôt crever !

– Je tirerai votre bière, capitaine Slye, dit Numéro Un en saisissant son pistolet, ou bien votre sang.

– Et moi à la pareille, dit Numéro Deux en agissant tout de même, ou vous ferez le régale des vers.

– Allons, gentilshommes ! s'écria Ebenezer. Au nom du ciel rangez vos armes ! »

Il regretta immédiatement ses paroles. Les deux hommes se tournèrent pour l'observer, leurs pistolets encore pointés vers chacun, et leurs expressions se firent plus menaçantes.

« Cela n'est point mon affaire », dit-il vite, car ils commençaient d'avancer vers lui. « Pas le moins du monde mon affaire, je le reconnais. Ce que je voulais dire c'était que ce serait pour moi un honneur et un plaisir que de vous payer vos bières, et aussi bien de vous les tirer, si vous me montrez la façon. Non, il n'importe, je gagerai que je puis y arriver seul, sans instruction aucune, car souventesfois l'ai-je vu faire chez Locket. Oui, continua-t-il en reculant, il n'y a là nul mystère si ce n'est qu'il suffit de presser la chope contre le robinet si le baril est plein et de laisser couler doucement la bière dedans ; ou, s'il est entamé, de laisser couler quelque espace la bière avant que de remplir le verre, de sorte qu'en tombant plus fort elle mousse d'autant...

– Assez, ordonna Numéro Un, en donnant sur la table un tel coup de canne que le cahier d'Ebenezer fit un bond. Vive Dieu, capitaine Slye, avez-vous jamais entendu pareil boniment ?

– Ni pareille impertinence, capitaine Scurry, répondit l'autre. Car, non content de s'embrouiller de nos affaires, le drôle les voudrait pour lui seul.

– Non, messieurs, vous vous méprenez ! s'écria Ebenezer.

– De grâce ferme ton bec et assieds-toi », dit le capitaine Scurry, en montrant de son bâton le fauteuil du poète. Puis il déclara à son compagnon : « Vous m'excuserez pendant que je loge une balle entre les yeux de ce nigaud.

– Tout le plaisir sera pour moi, repartit l'autre, et nous boirons alors en paix. »

Les deux pistolets étaient à présent pointés vers Ebenezer.

« Il ne sera pas dit qu'un de mes invités s'abaisse à de telles vétilles », dit le premier.

Ebenezer, tout en se tenant derrière son fauteuil, regarda de nouveau vers la porte par laquelle avaient disparu Burlingame et la servante.

« C'est là exactement mon sentiment, grommela le capitaine Slye, mais de grâce souvenez-vous qui est l'hôte, ou ce sera deux fois que je tirerai.

– Grand Dieu, mes bons capitaines ! » croassa Ebenezer, mais ses jambes et sphincter le trahirent ; incapable d'en dire plus, il tomba à genoux dans une effroyable odeur et enfouit son visage dans le siège du fauteuil. Au même instant la porte de derrière s'ouvrit.

« Ah, voilà la servante ! s'écria le capitaine Scurry. Apporte-nous deux verres, la fille, pendant que je passe par-dessus bord cette bête puante !

– Au diable les bières ! rugit le capitaine Slye, lequel pouvait voir la porte d'entrée. Voilà notre lauréat, ma foi, qui passe dans la rue !

– Pardi, attrapons-le, dit l'autre, avant qu'il ne largue une nouvelle fois ses amarres ! »

Tournant le dos aux bières et au poète, ils se précipitèrent dans la rue, de laquelle vinrent bientôt le bruit de pistolets et une clameur de jurons. Mais Ebenezer ne les entendit point, car à la mention de leur proie il s'évanouit sur les dalles de la taverne.

9. NOUVELLES POÉSIES MARINES, COMPOSÉES DANS LES ÉTABLES DU ROI DES MERS

Quand il eut retrouvé ses esprits, Ebenezer conçut qu'il se trouvait dans les étables du Roi des Mers, couché sur du foin ; son ami Burlingame, vêtu de toile écossaise, était accroupi à ses côtés et lui éventait le visage avec le livre de comptes.

« J'ai dû te faire sortir, dit en souriant Henry, ou tu aurais fait fuir les chalands.

– La peste des chalands ! dit le poète d'une voix faible. C'est à deux d'entre eux que je dois de me retrouver dans cette extrémité !

– Es-tu de nouveau toi-même, ou me faut-il t'éventer davantage ?

– C'est assez, je vous en prie, ou je succomberai tout de bon. »

Il voulut se lever, fit grise mine, et se recoucha en soupirant.

« C'est ma faute, Eben ; quand j'aurais su ton embarras, je n'aurais point tardé si longtemps dedans les aisements. Comment est-il que tu n'as pas songé d'utiliser ce foin ? Ce n'est point là un mauvais expédient.

– Je ne l'entends pas moi-même, déclara Ebenezer. Durant que vous badiniez avec la fille, deux capitaines pirates se sont trouvés prêts de me

loger une balle entre les yeux, pour cela seulement que j'ai voulu apaiser leur querelle !

– Des pirates !

– Oui, de cela je suis certain, insista Ebenezer. J'ai assez lu les récits d'Esquemeling pour reconnaître un pirate quand j'en vois un : de farouches marins en tout point jumeaux et tout de noir vêtus, avec des barbes noires et des bâtons de marche.

– Pourquoi ne point leur avoir dit et ton nom et ta charge ? demanda Burlingame. Il y a peu apparence qu'ils t'auraient osé inquiéter. »

Ebenezer branla la tête :

« Je rends grâce au ciel de ne l'avoir point fait, car autrement ma vie aurait cessé sur-le-champ. C'était le lauréat qu'ils cherchaient, Henry, afin que de le tuer tout de bon !

– Non ! Mais pourquoi ?

– Dieu seul sait pourquoi ; mais seulement dois-je la vie à un pauvre misérable qui passait d'aventure devant la fenêtre : ils le prirent pour moi et lui donnèrent la chasse. Je prie Dieu qu'ils l'aient manqué et soient partis pour une bonne fois.

– Cela se pourrait bien, dit Burlingame. Des pirates, dis-tu ! Eh bien, cela n'est pas impossible, après tout. Mais te voilà tout merdeux ! »

Ebenezer grogna :

« Ignominie ! Comment me traîner jusques aux quais dans cet état pour prendre de nouvelles culottes ?

– Morgué, je ne dirais point ça, Monsieur, dit Burlingame en contrefaisant le ton d'un valet de la campagne. Tenez, passez-moi vos chausses et vos culottes, que ma petiotte Lisette elle pis les nettoyer, et que j'ons vous en ramène des qui soient neuves.

– Lisette ?

– Oui, Joan la Rousse, du Roi des Mers. »

Ebenezer rougit.

« Et cependant elle est femme, malgré toute son impudicité, et moi lauréat du Maryland ! Je ne saurais souffrir qu'elle entende cela.

– *Qu'elle entende !* s'esbouffa Burlingame. Tu l'as quasi déjà suffoquée ! Qui crois-tu qui t'ait trouvé sur le sol, et m'ait aidé à t'amener ici ? Assez là-dessus, maître Lauréat, et fais-moi grâce de ta modestie. C'est une femme qui t'a torché le cul à la naissance, et c'est une autre qui le fera quand tu seras barbon : il n'importe qu'aucune le fasse dans cet espace ? »

Ebenezer n'ayant défait ses boutons qu'à contre-cœur, son ami prit licence de tirer puissamment ses chausses, et le poète se retrouva nu.

« Eh bien, gloussa Burlingame. Tu es fort bien mis, quoique souillé.

– Je meurs de honte et ne puis même couvrir cette souillure, plaignit le poète. De grâce hâtez-vous, Henry, avant que quelqu'un me trouve en cet état !

– Oui-bien, car qu'il soit homme ou femme tu ne resteras pas longtemps vierge, j'en fais serment, tu es si attrayant. » Il rit de nouveau devant la détresse d'Ebenezer et rassembla les vêtements crottés. « Adieu, maintenant : ton serviteur reviendra tantôt, si les pirates ne l'attrapent pas. Trouve un moyen de te nettoyer d'ici là.

– Mais la façon ? »

Burlingame haussa les épaules :

« Observez seulement autour de vous, mon bon monsieur. Homme avisé n'est jamais perdu longtemps. »

Et il traversa la cour, appelant Lisette pour qu'elle vienne chercher son butin.

Ebenezer regarda incontinent autour de lui pour trouver quelques moyens de remédier à sa méchante condition. Il rebuta aussitôt la paille, encore qu'il y en eût plus qu'assez dedans l'étable : elle ne se pouvait même pas empoigner commodément. Puis il songea à son beau foulard de Hollande et se souvint qu'il était demeuré dedans les poches de ses chausses.

C'est aussi bien, se dit-il après réflexion, *car il a une cruelle rangée de gros boutons français.*

Il ne pouvait non plus sacrifier sa veste, sa chemise ou ses bas, car il manquait et de vêtements pour s'en départir ainsi, et de cœur pour donner un surcroît de lavage à la servante. *Homme avisé n'est jamais perdu longtemps*, recorda-t-il pour lui-même, et apercevant en suite la queue d'un grand hongre bai dans une stalle derrière lui, la rebuta pour ce que son altitude et sa position la rendaient inaccessible et dangereuse. *Que cela nous enseigne-t-il*, songea-t-il en pinçant les lèvres, *hormis que l'esprit d'un homme est en vérité bien pauvre ? Les fols et les bêtes sauvages vivent par leur esprit naturel et sont instruits par l'expérience ; le sage s'en remet aux esprit et vie des autres. Pardi, aurais-je passé vainement deux années à Cambridge, et trois fois deux autres avec Henry dans le pavillon d'été de père ? Si l'esprit naturel ne me peut secourir, alors l'éducation le fera !*

En conséquence, il s'enquêta dans son éducation d'un recours, en débutant par ses souvenirs d'histoire. *D'où les hommes priseraient les relations d'autrefois*, interrogea-t-il, *sinon qu'elles les instruisent du temps présent ?* Mais encore qu'il n'ignorât point Hérodote, Thucydide, Polybe, Suétone, Salluste, et d'autres chroniqueurs anciens et modernes, il ne se put rappeler parmi eux aucun précédent à son état présent, et, partant, nul conseil. *Il est clair*, conclut-il, *que l'Histoire n'instruit point l'homme, mais plutôt la gent humaine ; l'élève de sa muse est le corps politique de ses chefs. Non, mieux*, raisonna-t-il plus outre, frissonnant un peu à cause de la brise du port, *les yeux de Clio sont pareils aux yeux du serpent, lequel ne voit que le mouvement : elle observe l'origine et la décadence de nations, mais pour les choses immuables – vérités éternelles et problèmes infinis – elle n'en a cure, de peur d'empiéter les bornes de la philosophie.*

Puis il rappela à sa mémoire ce qu'il savait d'Aristote, Épicure, Zénon, saint Augustin, Thomas d'Aquin, et les autres, sans oublier ses professeurs platoniciens et leur ami d'une fois, Descartes ; mais combien qu'ils furent fort expédients pour savoir si son mal était réel ou fantasque, et s'il méritait attention *sub specie aeternitatis*, et si son action prochaine à son endroit était déjà déterminée ou du tout entre ses mains, cependant aucun n'avait de conseils propres. *Se peut-il qu'ils chient tous des syllogismes, lesquels ne puent ni ne souillent, s'émerveille-t-il, et rien outre ? Ou y a-t-il qu'aucune peur ne passe leur Raison pour leur venir gâter les braies ?* La vérité de tout cela était, arrêta-t-il en guettant vainement Henry, que la philosophie s'occupait de généralités, de catégories et d'abstractions, comme l'éternelle densité chez More, et ne disputait des problèmes privés que dans la mesure où ils illustraient des problèmes généraux ; en toute manière, du mieux qu'il put s'en rappeler, elle n'apportait nulle réponse à des encombres aussi rustiques et pratiques que celles qui étaient les siennes.

Il ne s'embarrassa même pas à examiner la physique, l'astronomie, et les autres domaines de la philosophie naturelle, pour la même raison ; et il ne se creusa point la mémoire sur les arts plastiques, car il savait fort bien qu'aucun Phidias ou Michel-Ange ne daignerait d'immortaliser un état comme le sien, quel que soit son goût pour la misère humaine. Non, se résolut-il enfin, c'était dans la littérature qu'il devait chercher un secours, et l'aurait dû plus tôt, car de tous les arts et sciences seule la littérature prenait pour province la totalité des conduites et des destins – depuis le berceau jusques à la tombe et au-delà, de l'empereur à la pauvre putain, des villes qui brûlent aux pets que l'on lâche – et les problèmes humains quelle que soit leur ampleur : seulement dans la littérature pourrait-on trouver détaillés avec un égal souci les ancêtres de Noé, la flotte des Achéens...

« Et les torche-culs de Gargantua ! s'exclama-t-il tout haut. D'où est-ce que je n'y ai point songé avant ? »

Il repassa gaiement ce chapitre de Rabelais dans lequel le jeune Gargantua s'essaie la main, si l'on peut dire, à toutes sortes de torchons – non par désespoir, assurément, mais dans un esprit de pur empirisme, afin de découvrir, pour une bonne fois, le plus noble – et décerne enfin la palme au cou d'un *oyzon bien dumeté* ; mais encore qu'il y eût par la cour quantité de poules et de pintades, Ebenezer ne put trouver une seule oie. *L'on ne saurait*, songea-t-il, quelque peu dépité, *hormis dans les ouvrages comiques ou satiriques, user si durement d'un stupide volatile, qui périrait tantôt pour agréer nos boyaux. Le bon Rabelais l'entendait assurément en manière de plaisanterie.* En conséquence de quoi, encore que son dépit ne cessât de croître constamment, il rechercha quels autres parangons il se pouvait rappeler dans les livres qu'il avait lus, et les rejeta chacun par tour comme étranger ou inapplicable. La littérature elle aussi, conclut-il le cœur lourd, ne lui était d'aucun expédient, car com-

bien qu'elle offrît une certaine sophistication au fait de la vie et une licence à l'endroit de la simple destinée mortelle, elle n'offrait, hors d'aventure, aucune solution aux problèmes pratiques. Et après la littérature, que restait-il encore ?

Il se souvint de la charge de McEvoy selon laquelle il n'entendait rien au grand et vaste monde et à ses habitants. Et ceux qui connaissaient le grand et vaste monde, se demanda-t-il, que feraient-ils en sa place ? Mais de ce peuple savant il ne connaissait bien que deux représentants – Burlingame et McEvoy – et il était impensable que l'un ou l'autre soit un jour à sa place. Cependant la connaissance du monde, il l'entendait bien, allait plus loin que les accointances propres : qu'en était-il des hordes sauvages et des peuples païens de la terre, lesquels n'avaient jamais vu de vrai torche-cul ? Et les Arabes du désert, qui n'avaient ni feuille ni papier ? Ils avaient assurément trouvé quelques mesures particulières pour leur propreté, ou autrement chacun vivrait par force en ermite et la race périrait en une seule génération. Mais de toutes les coutumes et pratiques exotiques dont Burlingame l'avait entretenu, ou qu'il avait lues dans le livre gaillard de ses voyages, une seule se pouvait-il rappeler qui fît l'affaire : « Le peuple rustique d'Inde », lui avait un jour conté Burlingame, « ne se servait pour manger que de la main droite, attendu qu'il avait coutume de garder la gauche pour sa propreté particulière. »

« Ce n'est point là une solution, mais un simple retardement de mes épines, soupira le poète. Que peut-il bien espérer en cette contrée, celui que le monde et l'esprit ont abusé ? »

Il tressaillit, et malgré l'incommodité de sa position, rayonna de plaisir quand il conçut le distique. « Malgré tous mes encombres, je suis encore vierge et poète ! *Que peut-il bien espérer...* Plût au ciel que j'eus de l'encre et une plume, pour le coucher avant qu'il ne se refroidisse ! » Il résolut d'écarter une feuille de son cahier pour se rappeler de coucher par écrit ce dernier distique ; ce ne fut pas avant que le volume soit grand ouvert entre ses mains et qu'il ait feuilleté ses pages vierges qu'il y vit ce qu'aucun de ses précédents efforts n'avait su lui montrer.

Favorable augure, ma foi ! se dit-il, fort impressionné. Il regretta d'avoir arraché, lors qu'il était à la poste aux chevaux de Londres, ces pages du grand-livre sur lesquelles Ben Bragg tenait ses comptes, non seulement parce que ses années auprès Peter Paggen avaient gâté son goût pour le monde des débits et crédits, mais encore parce qu'il se souvenait combien rare était le papier dans les provinces ; aussi répugnait-il de gâter une seule feuille. De vrai, il y répugnait si fort que pour un moment il songea tout de bon déchirer le peu de pages sur lesquelles il avait déjà rimé : son *Hymne à l'Innocence*, le petit quatrain que lui avait rappelé Burlingame, et son salut préliminaire au vaisseau le *Poséidon*. Seuls la parfaite inconvenance et le caractère sacrilège de l'acte retinrent sa main et l'amènèrent enfin à user de deux feuilles vierges – et puis deux

autres – pour sa besogne, laquelle, accomplie non sans gros efforts à cause de l'effet séchant de la brise, il tourna en une allégorie : les feuilles encore vierges étaient des chants futurs, qui cependant avaient le pouvoir, pour ainsi dire *in utero*, de purifier et ennoblir celui qui à son heure les délivrerait – c'est-à-dire l'histoire de sa carrière à venir. Ou bien elles étaient le gage de sa double essence, trop tard venues pour dissiper sa honte, mais capables encore de purifier les rebuts de sa peur. Ou bien... – mais cette plaisante allégorie fut rompue par l'apparition de Lisette la Rousse, qui apportait à sécher culottes et chausses. En dépit de son embarras il passa la tête par la porte de l'étable et s'enquit de Burlingame, lequel était absent depuis déjà bientôt une heure ; mais la femme protesta ignorer où se trouvait celui-ci.

« Il n'a fait cependant que traverser la rue ! protesta Ebenezer.

– Je ne sais », dit Lisette avec entêtement, et elle s'apprêta à partir.

« Attends ! s'écria la poète.

– Eh bien ? »

Il rougit :

« Il y a ici quelque froideur – me pourrais-tu quérir une couverture aux étages, ou quelque autre vêtement avant que mon homme ne revienne ? »

Lisette branla la tête :

« La maison ne rend point ce genre de service, hormis à ceux qui y passent la nuit. Votre homme m'a payé un shilling pour les culottes, mais n'a jamais parlé de couverture.

– Que la peste t'emporte ! s'écria Ebenezer, oubliant presque dans sa rage de se dissimuler. Midas fut-il jamais plus avaricieux qu'une femme ? Tu auras tantôt ton maudit shilling quand mon homme reviendra !

– *Pas d'argent, pas d'éperlan*, répondit la fille avec impertinence. Rien ne me prouve qu'il reviendra.

– Ton maître sera instruit de ton insolence ! »

Elle haussa les épaules comme Burlingame.

« Un grog, alors, par Dieu, avant que je prenne froid ! Cordieu, la fille, je suis... » Il se rompit lui-même au souvenir des pirates. « C'est un gentilhomme qui te le demande, et non quelque vulgaire marin !

– Quand ce serait le roi William, il n'aurait pas une goutte à crédit du Roi des Mers. »

Ebenezer renonça sa requête.

« Si je dois attraper la fièvre dans cette immonde étable, soupira-t-il, me pourrais-tu au moins fournir de l'encre et une plume, ou la maison ne rend-elle point également ce service-là ?

– Encre et plume sont à la disposition de tous, reconnut Lisette, et elle s'empressa de les lui apporter à la porte de l'étable.

– Il vous faut utiliser votre propre livre pour écrire, déclara-t-elle. Le papier est trop rare pour être fricassé.

– Et moi qui t'ai menacée de ton maître ! Pardi, tu fais sa fortune ! »

Lors qu'il fut de nouveau seul, il écrivit sur la page cornée de son grand-livre ces deux vers aphoristiques qui lui avaient été d'un tel secours, et aurait davantage essayé sa main à d'autres vers, si l'embarras occasionné par sa situation ne rendait toute création impossible. Le passage du temps l'alarma : le soleil croisa le méridien et rentra dans sa carrière vers l'occident ; il serait bientôt à temps d'embarquer sur la chaloupe qui les devait mener au *Poséidon*, et cependant Burlingame ne donnait toujours aucun signal de lui-même. Le vent changea de direction, souffla plus franchement du port jusque dans l'étable, et glaça du tout le poète. Enfin il dut chercher refuge dedans une stalle déserte, où assez de paille fraîche était entassée pour le couvrir jusqu'à la taille une fois assis. En vérité, après son premier dégoût, il se trouva assez chaud et conforté, encore qu'un brin chagrin – aussi bien à l'endroit de Burlingame qu'au sien, car il imaginait aisément son ami aux mains des pirates. Ferme à égayer son esprit avec de plus plaisantes pensées (et ensemble à lutter contre la stupidité à laquelle son médiocre confort le réduisait), il revint à cette page du cahier où était écrit le quatrain du *Poséidon*. Et combien qu'il n'ait jamais posé les yeux sur ce vaisseau, il délibéra de joindre au premier quatrain un second, lequel déclarait franchement :

*Un bien noble vaisseau, du pont au point de drisse,
Valeureux descendant des flottes achéennes
Qui vers les murs de Troie naviguèrent jadis,
Comme du MARYLAND nous atteindrons les plaines.*

De là ce fut chose aisée que d'étendre cet hommage au capitaine et à tout l'équipage, encore qu'en vérité il n'ait de sa vie rencontré de marins hors Burlingame et les redoutables pirates. S'abandonnant tout de bon à la muse, et rejetant les quatrains pour des strophes d'une longueur plus capable de l'épouée, il écrivit :

*Semblable à quelque dieu envoyé par Neptune,
Notre bon capitaine arpente la grand-hune,
Et de sa voix puissante ordonne à l'équipage
D'assurer vite le meilleur pilotage
Et de bientôt hisser chacune des voilures
Afin que l'aquilon ne gâte la mâtûre.
Ô noble et vaillant fils de la gent de Triton
Qui divise les flots de ton grave éperon
Sans jamais succomber aux traits du vieil Éole,
De l'intrépide Albion tu restes le symbole !*

Dans une sorte de rêverie il se vit sur le pont du *Poséidon*, les chausses nettes, ses affaires remisées en bas. Le ciel était tout de lumière. Un vent

frais soufflait de l'est, qui levait des moutons sur l'océan étincelant, menaçant d'emporter son chapeau et ceux des honnêtes gentilshommes avec lesquels il s'entretenait à la poupe, et faisant passer du rouge au jaune la bourre de tabac qui brûlait dans leurs pipes. Avec quelle grâce les hommes d'équipage grimpaient en haut des mâts pour faire de la voile ! Au son de quels refrains l'ancre ruisellante s'arrachait aux profondeurs océanes tandis que le puissant vaisseau appareillait ! Les gentilshommes retenaient leurs couvre-chefs, tantôt se penchant pour voir mourir les flots d'écume sous la livarde, tantôt levant les yeux vers les oiseaux de mer qui volaient en cercles autour des vergues, les yeux à demi clos à cause du soleil et des embruns, avec des ris admiratifs pour les marins qui grimpaient en haut des mâts. Mais déjà un commis aux vivres leur faisait signe avec courtoisie, et toute la gaie compagnie se retira pour dîner dans les quartiers du capitaine. Ebenezer était assis à la droite de ce grand homme, et il n'y avait pas de plus bel esprit que le sien, ni de faim plus grande. Et quel festin s'étalait sous leurs yeux ! Trempant de nouveau sa plume il écrivit :

*Que dire du festin qui à la compagnie
Fut servi chaque jour jusqu'à la colonie ?
Jamais en vérité de si nobles morceaux,
Redevables sans doute à quelques gras troupeaux,
N'eurent l'heur de flatter les palais délicats
Du gourmand Jupiter et de la belle Héra.*

Il y avait plus à dire, mais la rêverie l'emportait tellement en douceur sur la relation, et si grande était sa fatigue, que c'est à peine s'il put rassembler ses esprits pour ajouter le coutumier « *E. C., Gent., Pt & Lt du Md* » avant que ses yeux se ferment de bon, que sa tête s'abaisse, et qu'il s'endorme.

Il lui semblait de n'avoir dormi qu'un instant ; mais sitôt qu'il fut réveillé par le bruit d'un palefrenier qui menait un cheval dedans l'étable, il observa avec alarme que le soleil était fort avancé à l'occident : le carré de lumière de la porte d'entrée s'étendait quasi jusqu'à lui. Il bondit, se souvint qu'il était presque nu, et saisit une grosse poignée de paille pour se couvrir.

« Les aisements sont au fond de la cour, Monsieur, dit le valet d'écurie sans faire montre d'étonnement, encore qu'ils ne soient guère plus commodes, je l'avoue, que cette étable.

— Non, tu t'abuses, mon garçon — mais il n'importe. Vois-tu ces culottes et ces chausses pendues sur ce fil ? Tu me rendras un grand service en les voulant bien tâter, et si elles sont sèches en me les apportant sur l'heure, car je dois attraper la chaloupe qui relie les Downs. »

Le jeune homme fit comme il lui était demandé, et Ebenezer put enfin quitter l'étable et se rendre le plus vite possible sur le quai, cependant qu'il cherchait Burlingame ou les deux pirates dans les griffes des-

quels il craignait que son ami soit tombé. Quand, à bout de souffle, il atteignit le quai, il fut tout dépité de trouver que la chaloupe était déjà partie, et sa malle avec, encore que celle de Burlingame soit demeurée sur la jetée, exactement où elle avait été déposée le matin. Son cœur chavira.

Non loin, sur un cordage enroulé, était assis un vieux marin qui fumait une pipe en terre.

« Dites-moi, monsieur, quand donc est partie la chaloupe ? »

– Il y a pas une demi-heure, répondit le vieil homme, sans prendre la peine de se tourner. Vous pouvez encore l'apercevoir.

– Y avait-il parmi les passagers un homme de petite taille, qui portait... », il était prêt de décrire la veste pourpre de Burlingame, mais se souvint à temps de l'ajustement de son ami, « qui répondait au nom de Bertrand Burton, un homme à moi ? »

– Pas que je sache. Pas de serviteur, non, pas que je sache.

– Mais pourquoi avoir laissé cette malle à terre et chargé sa voisine ? demanda Ebenezer. Elles devaient toutes deux aller sur le *Poséidon*.

– Ce n'était pas là mon affaire, dit le marin en haussant les épaules. M. Cooke a pris la sienne avec lui quand il a embarqué ; l'autre homme part ce soir sur un autre bateau.

– M. Cooke ! » s'écria Ebenezer.

Il était prêt de protester qu'il était lui-même Ebenezer Cooke, Lauréat du Maryland, mais se ravisa : en premier lieu, les pirates pouvaient encore être à sa recherche – le vieux marin, pour tout ce qu'il savait, pouvait fort bien être à eux – ; Cooke, de surplus, était un surnom en aucune façon rare, et toute l'affaire pouvait fort bien n'être qu'une méprise passagère.

« Cependant, finit-il par dire, l'homme n'était pas *Ebenezer Cooke*, Lauréat du Maryland ? »

Mais le vieil homme acquiesça :

« C'était ce rimeur en personne.

– Vraiment !

– Il portait des chausses noires comme les vôtres, repartit le marin, et une veste pourpre – pas des plus propres, malgré sa haute charge.

– Burlingame ! lâcha le poète.

– Non, c'était *Cooke*. Une sorte de poète, qui embarquait sur le *Poséidon*. »

Ebenezer n'y entendait rien.

« Et de grâce, demanda-t-il péniblement et non sans chagrin, quel peut être ce deuxième gentilhomme, le propriétaire de cette malle, qui embarque ce soir sur un autre vaisseau ? »

Le vieil homme teta sa pipe :

« Il n'a pas la mine d'un gentilhomme, déclara-t-il enfin, ni la figure d'un gentilhomme, mais plutôt un regard usé par la mer, comme tout marin ; les autres l'appelaient "capitaine", et lui à la pareille. »

Ebenezer pâlit :

« Pas capitaine Slye ? demanda-t-il, effrayé.

– Oui-bien, maintenant que vous le dites, répondit le marin, il y avait un capitaine Slye parmi eux.

– Et Scurry aussi ?

– Oui, c'étaient Slye et Scurry, de véritables jumeaux. Eux et un troisième étaient à la recherche du gentilhomme rimeur cinq minutes à peine après qu'il avait embarqué. Mais ils ne sont pas allés plus loin que ce cabaret, où il y a apparence que vous les trouverez encore autour d'une bouteille de rhum.

– Le ciel m'en préserve ! » ne put s'empêcher de lâcher Ebenezer en jetant un regard effrayé de l'autre côté de la rue.

Le vieil homme haussa de nouveau les épaules et cracha dans l'eau du port.

« Possible qu'il existe compagnie plus honnête que celle des marins, reconnut-il, mais plus enjouée, point d'affaires ! se rompit-il lui-même. Vous n'avez qu'à lire le nom sur ses bagages, lequel il a écrit il n'y a pas dix minutes. Je n'entends point moi-même les lettres, sinon j'y aurais pensé avant. »

Ebenezer examina incontinent la malle de son ami et trouva sur une poignée un morceau de carton où était écrit : « *C^{apt} J. Coode.* »

« Non ! » Ses jambes le trahirent ; il fut obligé de s'asseoir sur la malle, sans quoi il aurait de nouveau souillé ses chausses. « Ne me dites pas que c'était Black John Coode !

– Noir ou blanc, John ou Jim, c'était Coode, affirma l'autre. Le capitaine Slye, le capitaine Scurry, et le capitaine Coode. Ils sont là-bas, au Roi des Mers. »

Soudain Ebenezer comprit tout, sans que cela apaisât pour autant son effroi : Burlingame, après qu'Ebenezer l'eut entretenu dedans l'étable des pirates et de leur proie, les avait guettés ainsi que possible Coode à l'entour de la taverne, et conçut qu'on complotait contre le poète – lequel en qualité de Lauréat de Lord Baltimore était par conséquent puissant, voire ennemi mortel de leurs séditieux desseins, contre lesquels il n'existait pas arme meilleure que le tranchant hudibrastique. Quel plus noble parti, désormais, que de reprendre ses vêtements premiers, de protester être lui-même le lauréat (attendu qu'il était clair qu'ils ignoraient la figure de leur victime), et de les mettre en défaut en feignant d'embarquer, avec tout son équipage, sur le *Poséidon* ? Il y avait là un artifice digne du courage et ensemble du génie de son ami, un exploit qui rappelait la façon dont il avait échappé à Thomas Pound et intercepté les lettres de Benjamin Ricaud ! De surplus, il l'avait accompli aux dépens de ses propres biens, lesquels Coode semblait avoir maintenant appréhendés. Le cœur du poète se réchauffa : le zèle, la noble abnégation de son ami lui tirèrent des larmes. *Et penser,* songea-t-il, *que cependant je doutais de lui dans la sécurité de ma stalle !* Fort bien, résolut-il : il se montrerait digne d'une si haute considération.

« D'où vient que vous avez reçu ce Coode à prétendre ma malle ? demanda-t-il au vieux marin, lequel était retourné à sa pipe et à ses réflexions.

– *Votre malle, monsieur ?*

– *Ma malle !* Seriez-vous aveugle aussi bien qu'illettré, pour ne point avoir vu ce matin le lauréat et moi, quand nous avons fait décharger nos malles de la voiture de Londres ?

– Vraiment, je l'ignorais, déclara le vieil homme. C'est mon Joseph qui pilote la chaloupe, mon fils Joseph, et je ne m'occupe guère du mouillage en son absence.

– Et laissez les malles de vos passagers au premier fripon qui les vient réclamer ? De beaux passeurs, en vérité, que vous et votre Joseph ! Ce drôle de John Coode ne daigne même pas de feindre, mais avec votre aide dérobe ouvertement et en plein jour, et en son propre nom ! Je m'en vais quérir le shérif !

– Non, de grâce, monsieur ! s'écria l'autre. Mon garçon n'en savait rien, je le jure, et ne songeait point à aider un voleur ! Ces capitaines sont arrivés pleins de fierté, et se sont enquis du gentilhomme rimeur, et ont dit : "Cette malle est au capitaine Coode, et doit être sur le *Poséidon* à la brune."

– Et terminé tes questions avec une guinée, si je ne m'abuse ?

– Deux shillings, répondit humblement le marin. Comment aurais-je pu savoir que le bagage n'était pas à lui ?

– C'est également aider au crime, déclara Ebenezer. Deux shillings valent-ils qu'on expire sa vie en prison ? »

À force de semblables menaces, Ebenezer persuada bientôt le vieux marin de son erreur.

« Et cependant comment puis-je être certain que c'est bien là la vôtre, monsieur ? demanda-t-il. Possible est-ce vous qui êtes le voleur, et non le capitaine Coode, et qui alors me gardera de la prison ?

– Cette malle a été confiée à moi et à moi seul, repartit le poète, afin que je la garde pour mon maître.

– Vous êtes un valet et me grondez de la sorte ? » Le marin avança sa mâchoire qu'encadraient deux favoris. « Quel peut bien être votre maître, pour vêtir son homme comme un dameret de Londres ? »

Ebenezer ignore l'affront :

« Il est ce même gentilhomme rimeur qui a pris la première malle avec lui – Ebenezer Cooke, le Lauréat du Maryland. Et cela se passera mal pour vous et votre butor de Joseph quand il rapportera cette bêtise à qui de droit.

– Vive Dieu, prenez donc cette maudite malle ! s'écria le pauvre homme, qui promit d'envoyer bagage et serviteur à bord du *Poséidon* sitôt que la chaloupe serait revenue. Mais de grâce, montrez-moi seulement une épreuve ou un gage de votre emploi, supplia-t-il, afin d'apaiser

mon cœur : car que me feront ces trois capitaines, si vous êtes le voleur et eux les propriétaires ?

– Ne craignez rien, dit Ebenezer. Je vous donnerai assez d'épreuve dans deux minutes : chaque page des écrits du lauréat. »

Il venait juste de se rappeler, avec un mélange d'inquiétude et de soulagement, que son cahier était encore dans la stalle. Mais le vieil homme branla le chef :

« Quand ils seraient marqués en lettres écarlates sur votre cul ou gravés comme les Tables de la Loi, je ne distinguerais pas une voyelle d'une consonne.

– N'abusez pas de ma patience, l'ami ! avertit le poète. N'importe quel idiot sait reconnaître un poème à sa mine, qu'il en entende ou non le sens. Je vous montrerai des vers forgés pour les oreilles des dieux, et ce sera la fin de vos chicaneries ! »

Chargeant le marin de veiller à la malle de Burlingame et de préparer la chaloupe, quand elle reviendrait, pour qu'elle reparte aussitôt, il fit un énorme détour dans la rue, se garda bien d'approcher l'entrée du Roi des Mers, traversa une nouvelle fois l'allée qui menait à l'arrière-cour de l'ordinaire et, le cœur battant, rentra dedans l'étable, s'attendant à tout moment à rencontrer les trois horribles capitaines. Il se hâta vers la stalle dedans laquelle il avait composé ses vers marins : là, dans la paille, où il l'avait promptement laissé, se trouvait le précieux cahier. Il s'en empara. Possible le valet d'étable l'avait-il abîmé, ou en avait-il arraché quelques pages ? Non, il était complet, et en bon ordre.

« *Qui divise les flots de ton grave éperon* », lut-il sur la page, et il soupira d'agrément devant son propre talent. *Cela sonne de vrai comme une proue victorieuse des flots !*

Mais l'heure ne se prêtait pas à pareilles réjouissances : la chaloupe pouvait mouiller en ce moment même, et les misérables de la taverne ne boiraient pas du rhum éternellement. Du plus vite qu'il put, il relut la stance du matin – ces quatorze ou seize vers qui décrivaient le banquet du vaisseau. Il soupira derechef, plaça le livre sous son bras, et se précipita dans la cour.

« Plus un geste, maître Poète, ou tu es mort », dit une voix derrière lui, et il se retourna pour voir un couple de démons sortis des Enfers, chacun la main gauche sur une canne d'ébène et la droite dirigeant un pistolet sur la poitrine du poète.

« Doublement mort », ajouta l'autre.

Ebenezer demeurait interdit.

« Dois-je envoyer une balle dans le cœur de ce papiste, capitaine Scurry, et vous épargner ainsi votre poudre ?

– Non merci, capitaine Slys, répartit l'autre. Le capitaine Coode désire voir la mine du poisson que nous avons ferré avant que de le vider. Mais tout le plaisir sera pour vous quand l'heure viendra.

– Serviteur, capitaine Scurry, dit le capitaine Slye. À l'intérieur, Cooke, ou ma balle est pour ton ventre. »

Mais Ebenezer ne pouvait bouger. Enfin, glissant leurs revolvers désormais inutiles sous leurs ceintures, ses redoutables gardes le prirent chacun par un coude et le poussèrent, à demi évanoui, vers la porte de derrière de l'ordinaire.

« Pour l'amour de Dieu, épargnez-moi, croassa-t-il, les yeux fermés.

– Ce n'est point à ce gentilhomme de le faire, dit l'un de ses ravisseurs. Il te faudra t'entendre avec l'homme auprès de qui nous t'amenons. »

Ils pénétrèrent dans une sorte d'office ou de garde-manger, et l'un de ses ravisseurs – celui qui s'appelait Slye – alla ouvrir une autre porte, laquelle menait dans la cuisine enfumée du Roi des Mers.

« Ohé, John Coode ! brailla-t-il. Nous avons attrapé votre poète ! »

Ebenezer fut alors poussé si violemment qu'il glissa sur les carreaux gras et s'étendit de tout son long à côté d'une table au centre de la pièce, aux pieds mêmes de l'homme qui y était assis. Tout le monde s'éclata de rire : le capitaine Scurry, qui l'avait poussé ; le capitaine Slye, qui se tenait à côté ; une femme dont le pied se balançait juste devant ses yeux, et qu'Ebenezer jugea être perchée sur les genoux de Coode ; et Coode lui-même. Le poète releva les yeux en tremblant et vit que la femme n'était autre que la rousse Lisette, laquelle entourait de ses bras le cou du Malin.

Puis, aussi craintivement que s'il s'était attendu à trouver Lucifer en personne, il posa ses yeux sur John Coode. Ce qu'il vit était, encore que moins horrible, pas un brin moins étonnant : le visage souriant de Henry Burlingame.

10. OÙ LE LAURÉAT SOUFFRE QUELQUES CENSURES AU FAIT DE SES VERS, ET EMBARQUE SUR LE *POSÉIDON*

« Henry ! »

Le sourire de son ami disparut. Il se dégagea de l'étreinte de la fille, bondit sur ses pieds d'un air menaçant, et releva Ebenezer en le tenant par le devant de sa chemise.

« Maudit butor ! dit-il d'une voix courroucée avant que le poète puisse en dire plus. Qui t'a permis de rôder alentour l'étable ? Je t'avais dit d'écumer les quais à la recherche de cet idiot de poète ! »

Ebenezer était trop étonné pour parler.

« C'est Henry Cook, mon valet, dit Burlingame aux noirs capitaines. Ne savez-vous donc pas distinguer un poète d'un vulgaire valet ?

– *Votre valet ?* s'écria le capitaine Scurry. Ma foi, c'est là le même chiot brenneux qui nous ennuyait ce matin – n'est-ce pas, capitaine Slye ?

– Oui-bien, dit le capitaine Slye. De plus, il gribouillait dans ce livre-ci, lequel vous prétendez être celui du poète. »

Burlingame se tourna derechef à Ebenezer, la main levée :

« J'ai bien envie de frotter tes stupides oreilles ! Nigauder dedans une taverne là où je t'ai ordonné d'aller sur les quais ! Je suis pas étonné que le lauréat nous ait échappé ! Comment as-tu trouvé ce cahier ? » demanda-t-il, et comme Ebenezer (encore qu'il débuta de concevoir que son ami le protégeait) était incapable de songer à une repartie, il ajouta : « Je suppose que tu l'as trouvé sur le quai parmi les affaires de notre homme, et que cette découverte t'a paru digne d'être arrosée ?

– Oui, parvint à répliquer Ebenezer. C'est que... oui.

– Vive Dieu, quel butor ! déclara Burlingame aux autres. Jamais il ne quitte sa bouteille, et il ne tient pas mieux le rhum qu'un enfant de chœur. Je gage que tu t'es trouvé malade, dit-il à Ebenezer d'un ton moqueur, et que tu as vomis tout ton soûl dans l'étable ? »

Le poète acquiesça et, osant enfin se fier sur sa voix, déclara :

« Je ne suis réveillé que depuis une heure et j'ai aussitôt couru au quai, mais la malle du lauréat avait disparu. Puis je me suis souvenu que j'avais laissé le cahier dans l'étable et j'ai couru le rechercher. »

Se tournant aux capitaines, Burlingame leva les mains en signe de désespoir :

« Et vous trouvez que ce misérable a la mine du Lauréat du Maryland ? Je suis entouré de sots ! Va nous chercher deux verres et quelque chose à manger, Lisette, ordonna-t-il, et sortez tous hormis mon précieux nigaud. J'ai deux mots à lui dire. »

Le capitaine Slye et le capitaine Scurry sortirent la tête basse, et Lisette, qui avait assisté à toute la scène avec indifférence, alla quérir les verres. Ebenezer s'effondra tout de bon dans un fauteuil et agrippa la manche de Burlingame.

« Seigneur ! murmura-t-il. Qu'est-ce donc que tout cela ? D'où vient que vous passez pour Coode, et pourquoi m'avoir laissé trembler de froid tout le jour dans l'étable ?

– Doucement, l'avertit Henry en regardant par-dessus son épaule. L'endroit n'est pas sûr, quoiqu'il en soit fort utile. »

La servante revint avec deux verres de rhum et une assiette de veau froid.

« Envoie Slye et Scurry sur le quai, lui commanda-t-il, et dis-leur que je serai sur le *Morphéides* à la brune.

– Pouvez-vous vous assurer sur elle ? demanda Ebenezer quand elle fut partie. Pour sûr elle sait que vous n'êtes point John Coode, après ce matin. »

Burlingame sourit :

« Elle connaît son rôle. Mangeons à présent, et je te dirai le tien. »

Ebenezer fit comme il lui était dit – il n'avait pas mangé de la journée – et fut apaisé par le rhum, lequel toutefois le fit frissonner. Burlingame épia par une fente dans la porte qui donnait sur la salle principale du Roi des Mers, et, quasi certain qu'on ne les pouvait entendre, expliqua ainsi sa position :

« Sitôt t'avais-je quitté ce matin que je me rendis sur le quai pour te trouver de nouvelles chausses, méditant cependant ce que tu m'avais dis des deux pirates. J'avais idée que ce n'étaient point des pirates, d'autant plus que c'était toi qu'ils recherchaient – de quoi servirait un poète à un pirate ? Néanmoins, d'après la peinture que tu en avais faite, leurs manières et leur quête, j'avais une autre opinion, non moins alarmante, laquelle bientôt se révéla être la véritable. Tes deux noirs scélérats attendaient sur le quai à l'endroit même où étaient nos malles, et je les remis aussitôt comme étant Slye et Scurry, deux contrebandiers qui avaient auparavant travaillé pour Coode. Il était clair que Coode savait ta nomination et ne te voulait aucun bien, encore que je ne pouvais que deviner ses motifs ; il était clair à la pareille que tes poursuivants ne connaissaient point la figure de leur proie et pouvaient être aisément dupés. Ils s'entretenaient avec le jeune garçon qui pilotait la chaloupe ; je parvins à me cacher derrière nos malles et entendis le passeur déclarer que toi et ton compagnon étiez au Roi des Mers – fort heureusement, je ne lui avais donné aucun nom. Slye dit que cela ne se pouvait, attendu qu'ils étaient eux-mêmes au Roi des Mers quelques minutes avant, et en étaient précipitamment sortis en apercevant leur homme dans la rue, lequel ils avaient ensuite perdu.

« Oui, c'est bien cela, dit Ebenezer. C'est la dernière chose dont j'ai souvenir. Mais qui ont-ils aperçu, cela je l'ignore.

– Je l'ignorais aussi. Cependant le passeur s'en tenait à son histoire, et à la fin Slye proposa de nouvelles recherches dans la taverne. Mais Scurry protesta qu'il était temps d'aller chercher John Coode sur la flotte.

– *Coode à bord de la flotte !*

– Oui, déclara Burlingame. Cela et d'autres choses qu'ils dirent me donnèrent à penser que Coode avait voyagé déguisé depuis Londres sur le même vaisseau de guerre que le gouverneur et sa compagnie, lequel vient de rejoindre la flotte ce matin. Nul doute qu'il s'inquiète pour sa cause, et a voulu voir par lui-même quelles faveurs avaient ses ennemis pour Nicholson. Puis, crus-je comprendre, Slye et Scurry devaient le rencontrer aux Downs et l'embarquer sur leur propre navire, lequel part ce soir pour l'île de Man et de là fait voile vers le Maryland.

– Vive Dieu, quelle audace ! » s'exclama le poète.

Burlingame sourit :

« Tu le crois audacieux ? Le voyage n'est guère long entre Londres et Plymouth.

– Mais au nez et à la barbe de Nicholson ! En compagnie des hommes mêmes qu’il a chassés de la province !

– Mais tandis que j’étais tapi tout ce temps derrière nos bagages, dit Burlingame, une idée encore plus audacieuse me frappa... Mais je dois premier te dire une autre chose que j’entendis. Scurry interrogea Slye comment ils reconnaîtraient leur chef déguisé, quand ils n’avaient même pas vu son véritable visage. Et Slye proposa qu’ils usent d’une sorte de mot de passe employé par les hommes de Coode avant la révolution, pour savoir si une troisième personne était de leur côté. Or il y avait que je connaissais fort bien deux mots de passe de ces jours anciens quand je feignais être un rebelle : d’abord le premier homme demandait à son complice : “Comment ton ami Jim monte-t-il sa jument ces jours-ci ?” Ce par quoi il entendait : la position du roi William sur le trône est-elle assurée ? Le deuxième répliquait alors : “Je crains qu’il ne se fasse démonter ; il préférerait une meilleure jument.” Et le troisième homme, s’il entendait ces tours, devait répondre : “Possible est-ce la jument qui préférerait un meilleur cavalier.” L’autre mot de passe servait quand un homme désirait faire savoir qu’il était un rebelle à un parti d’étrangers : il les abordait dans une taverne ou dans la rue et leur disait : “Avez-vous vu mon ami, celui qui porte une cravate orange ?” C’est-à-dire que celui qui parlait était ami de la Maison d’Orange. Un des hommes répondait alors : “Je suis fort marri contre cet homme !” où il faut entendre un équivoque sur la reine Marie et le roi William.

« En entendant leurs plans, continua Burlingame, je résolus aussitôt de les contrarier : ma première pensée fut de nous faire passer toi et moi pour Slye et Scurry, d’aller chercher Coode sur le vaisseau de guerre, et de le retenir d’une façon ou d’une autre jusqu’à ce que nous apprenions ses plans et pourquoi il te voulait.

– Palsembleu ! Cela n’aurait jamais réussi !

– Possible que oui, admit Burlingame. En toute manière, quoique j’aie appris que Slye et Scurry ne connaissaient pas Coode, il ne suivait pas qu’ils lui étaient étrangers – de vrai, ils forment une fameuse paire de coquins. Pour cette raison, je pris le parti d’être John Coode derechef, comme autrefois sur le bateau de Peregrine Browne. Je sortis de ma cachette et m’enquêtai de mon ami à la cravate orange. »

Ebenezer exprima son étonnement et demanda si, puis donc que Burlingame portait les habits d’un valet et que Coode était censé être sur le vaisseau de guerre, il n’était pas malaisé d’agir de la sorte. Son ami lui repartit que Coode était connu pour aimer les déguisements – robes de prêtre, frocs de moine, et divers uniformes militaires, par exemple – et qu’il était fort propre pour surgir parmi ses cohortes comme de nulle part et pour disparaître à la pareille, avec une telle soudaineté que plus d’une âme simple lui prêtait des pouvoirs occultes.

« Du moins me crurent-ils, dit-il, d’abord qu’ils furent revenus de leur étonnement, et je ne leur laissai guère occasion de me questionner. Je fei-

gnis d'être fâché de leur retardement, et entrai dans une grande rage quand ils me dirent que le lauréat leur avait faussé compagnie. Les questionnant de manière la plus discrète qui soit (car il était nécessaire d'agir comme si j'en savais davantage qu'eux), je pus bientôt reconstituer un étrange récit, lequel je ne puis encore pleinement comprendre : Slye et Scurry étaient venus de Londres avec une personne qui prétendait être Ebenezer Cooke ; sur ordre de Coode, ils se firent passer pour des planteurs du Maryland et escortèrent le faux lauréat à Plymouth, où j'ai opinion qu'ils voulaient l'embarquer sur le *Morphéides* dans quelque sombre dessein – il semble qu'ils le prenaient pour un espion de Baltimore. Mais, quel qu'ait été l'homme, il a éventé la mine, car il leur a échappé ce matin.

« Mais ne va pas croire que je t'aie oublié, continua-t-il. Je craignais que tu n'aies trouvé d'autres vêtements et te montre à tout moment. Ensuite de quoi j'emmenai Slye et Scurry boire du rhum dans une autre taverne et les y retins aussi longtemps que possible, méditant sur la façon de t'envoyer quelque message. Toutes les cinq minutes je regardais en direction du quai, prétextant que je cherchais un homme à moi, et quand enfin je vis que ta malle n'était plus là, je crus que tu étais parti pour le *Poséidon*. Lors que nous y retournâmes, le vieux marin nous assura que c'était bien Eben Cooke qui venait d'embarquer dans la chaloupe avec sa malle. »

Ebenezer branla le chef d'étonnement :

« Mais...

– Attends que j'achève. Nous revînmes donc ici pour passer le temps jusqu'au soir ; j'étais bien assuré de ta sécurité, et seulement décidai de t'envoyer un message par l'homme de la chaloupe, pour que tu ne croies pas que je t'aie trahi ou sois tombé dans quelque embûche. Quand Lisette me dit que ton cahier était dans l'étable, je promis à Slye et Scurry que nous t'attraperions tout de bon, attendu qu'un poète ira jusqu'en Enfer pour son cahier, et les envoyai là-bas pour surveiller la stalle – de vrai, je voulais t'envoyer le livre avec mon message dedans, et je n'usai de l'artifice que pour me débarrasser de ces deux macaques. Feins mon alarme quand ils t'emmenèrent ici ! »

Ebenezer se souvint, non sans quelque gêne, de la scène que son entrée avait interrompue.

« Cela est fantastique, déclara-t-il. Vous pensiez que c'était moi qui étais parti, et moi que c'était vous – mais, j'y songe, l'homme portait votre veste !

– Quoi ? Impossible !

– Non, je suis certain de cela. Le vieux marin me l'a décrite : une veste pourpre et gâtée et des chausses noires. Voilà d'où j'ai cru que c'était vous.

– Vive Dieu ! Cela est merveilleux ! s'éclata-t-il de rire. Quelle comédie ! »

Ebenezer avoua qu'il n'entendait point ce tour.

« Écoute-moi bien, lui dit son ami. Quand Slye et Scurry vinrent chercher leur lauréat ce matin et t'abusèrent, sans savoir qui tu étais, Lisette et moi étions allés nous ébattre dans l'étable : dans la première stalle où nous entrâmes, nous trouvâmes un pauvre misérable qui dormait, un valet selon sa mine, et c'est avec lui que j'échangeai aussitôt mes vêtements. Il était également fort content de l'échange !

– Cordieu, vous voulez dire que c'était le faux lauréat ?

– Qui d'autre, puisque l'homme dont on a parlé portait ma veste ? Il semble qu'il venait juste d'échapper à Slye et à Scurry et se cachait.

– C'est donc lui qu'ils ont vu passer devant la fenêtre, ce qui me sauva la vie.

– Sans aucun doute ; et découvrant ta malle il a conçu de l'appréhender. L'audacieux personnage !

– Il n'ira pas loin, dit Ebenezer d'un air farouche. Je lui ferai quitter le bateau sitôt que nous embarquerons. »

Burlingame pinça les lèvres, mais ne dit mot.

« Qu'y a-t-il, Henry ?

– Tu songes d'embarquer sur le *Poséidon* ? demanda Burlingame.

– Assurément ! Quel sujet nous garde d'esquiver maintenant, tandis que Slye et Scurry nous attendent sur leur bateau ?

– Tu oublies mon devoir. »

Ebenezer leva les sourcils :

« Est-ce vous ou moi qui l'avez oublié ?

– Écoute-moi, cher Eben, lui dit chaleureusement Burlingame. J'ignore quel est cet imposteur, mais je gagerais qu'il n'est qu'un misérable fat de Londres facile à profiter de ta gloire. Laisse-le être Eben Cooke sur le *Poséidon* : possible le capitaine éventera-t-il l'imposture et le mettra aux fers, ou peut-être que Coode le tuera ou le subornera, attendu qu'ils sont dans la même flotte. Quand bien il dissimulerait sa duplicité jusques au Maryland, nous pouvons l'y attendre sur le quai avec le shérif, et mettre un terme à ses menées. Cependant ta malle est en sûreté dans la cale du bateau – il ne peut y toucher.

– Alors, par Dieu, Henry, que me proposez-vous ?

– J'ignore ce que John Coode prépare, dit Burlingame, et à la pareille Lord Baltimore et quiconque. Il est certain qu'il est alarmé par la mission de Nicholson et craint pour sa méchante cause ; il prétend, ce me semble, aborder avant la flotte, mais est-ce afin que de dissimuler toutes traces de ses précédents méfaits ou de semer les graines de nouveaux, je ne le puis deviner, pas plus que ce qu'il forme à ton endroit. J'entends continuer de passer pour Coode et joindre le Maryland sur le *Morphéides*, avec mon fidèle valet Henry Cooke.

– Ah, non, Henry ! Cela est absurde ! »

Burlingame haussa les épaules et bourra sa pipe :

« Nous gagnerions une marche sur Coode, dit-il, et possible ferions échouer de surplus son complot. »

Il expliqua alors que les capitaines Slye et Scurry importaient du tabac en fraudant les douanes grâce à l'artifice de l'exportation ; c'est-à-dire qu'ils enregistraient leur marchandise et payaient des droits sur elle à un port d'entrée anglais, puis réclamaient ce droit en exportant derechef le tabac dans l'île prochaine de Man – officiellement territoire étranger –, d'où il pouvait aisément être passé en Angleterre ou en Irlande.

« Nous les pourrions aussi bien perdre, en déposant contre eux sitôt que nous débarquerons. Quelle victoire ce serait pour Lord Baltimore ! »

Ebenezer branla la tête d'effroi.

« Allons, secoue-toi ! s'écria son ami au bout d'un moment. De vrai, tu ne peux avoir peur ? Tu n'es à ce point affolé par ce vain imposteur ?

– Pour parler franc, je suis fort affolé par celui-ci, Henry. Ce n'est point qu'il amende son marché à mes dépens – quand il m'aurait dérobé, je ne serais guère plus alarmé. Mais il m'a dérobé de moi-même ; il a fait main basse sur mon être propre ! Je ne le puis souffrir.

– Oh là, se moqua Burlingame. C'est du galimatias d'étudiant que tu me débites. Quelle est cette invention, ce *moi*, et comment l'a-t-il appréhendé ? »

Ebenezer rappela à son ami leur première dispute dans la voiture de Londres, quand il lui avait exposé sa double essence de vierge et de poète – la découverte de laquelle, après son rendez-vous avec Joan Toast, l'avait nettement assuré, sinon actuellement, et la préservation et revendication de laquelle étaient par conséquent ses vertus cardinales.

« Je ne m'esquiverai jamais plus, ni en aucune manière me dissimulerai, conclut-il. Seule la lâcheté a été cause de ma honte ce matin, et seulement est-ce mon retour à ce moi véritable qui m'en a fait échapper. J'ai été purifié par des chants en gestation, et j'ai vécu ces heures difficiles auprès de la muse. »

Burlingame avoua ne point entendre la métaphore, aussi le poète lui expliqua-t-il dans un langage simple qu'il avait usé de quatre pages blanches de son cahier afin de se nettoyer et en avait rempli deux autres avec des vers marins.

« J'ai fait alors serment de ne me plus jamais trahir, Henry : seule la surprise autorisa cette dernière tromperie. Quand Slye et Scurry entre-renaient à l'instant, je leur déclarerais tout de bon ma véritable identité.

– Et à l'instant prendrais une balle dans ta stupide caboche ? Tu es un fou !

– Je suis un poète, repartit Ebenezer en rassemblant son pauvre courage. Que celui qui l'ose le nie ! De surplus, quand bien même il n'y aurait nul imposteur à confondre, il serait cependant nécessaire de voyager sur le *Poséidon* : tous mes poèmes nomment ce vaisseau. » Il ouvrit son cahier au travail du matin. « Écoutez ceci :

*Tu peux, Grand Océan, menacer nos chaloupes :
Nos bordages tiendront, nos mâts résisteront.
Avecque auprès de nous le fier Poséidon
Ton ire faiblira sous chaque coup de poupe. »*

Morphéides gâterait le mètre, pour ne rien dire du trait.

« Le trait est déjà gâté, dit aigrement Burlingame. Le troisième vers te débordé, et le dernier confond la poupe avec la proue. Pour le mètre, il n'est rien qui te garde de préserver le nom de *Poséidon* alors que tu voyages sur le *Morphéides*.

– Non, ce ne serait point la même chose, insista Ebenezer, un peu chagriné par l'hostilité de son ami. C'est le seul et véritable *Poséidon* que je décris :

*Un bien noble vaisseau, du pont au point de drisse,
Valeureux descendant des flottes achéennes
Qui vers les murs de Troie naviguèrent jadis,
Comme du Maryland nous atteindrons les plaines.*

– Ce sont au vrai des marais que tu trouveras, observa Burlingame encore plus aigrement, et le *Poséidon* est un nid à rats.

– Le sujet de voyager à son bord n'en est pour moi que plus grand, déclara le poète sur un ton offensé, autrement je risquerais de le mal décrire.

– *Peuh !* Voilà bien une attention tardive à l'endroit des faits, crois-tu pas ? Ce serait, ce me semble, un jeu d'enfant pour toi que de changer le *Poséidon* en *Morphéides*, attendu que tu le peux décrire depuis une étable. »

Ebenezer referma son cahier et se leva.

« Je ne sais pourquoi vous tenez tant à m'offenser, dit-il tristement. Vous avez le droit de mépriser les ordres de Lord Baltimore, mais quel besoin avez-vous de gâter notre amitié pour venir à vos fins ? Ce n'est point comme si je vous avais demandé de venir avec moi – encore que le ciel sait combien j'ai besoin de votre conduite ! Mais avec ou sans Coode, je m'en vais déconfire cet imposteur et voyager sur le *Poséidon* : si vous voulez poursuivre votre téméraire dessein à tout prix, adieu, et prions le Seigneur que nous nous retrouvions à Malden. »

Là-dessus, Burlingame parut se radoucir quelque peu : encore qu'il ne voulût point renoncer à son projet de voyager avec Slye et Scurry, il s'excusa pour son acerbité et, trouvant Ebenezer également résolu d'embarquer sur le *Poséidon*, lui fit des adieux chaleureux, quoique à contre-cœur, et jura qu'il n'était pas dans son dessein de passer outre aux ordres de Lord Baltimore.

« Quoi que je fasse, je le fais en songeant à toi, déclara-t-il. C'est la cabale que mène Coode contre toi qu'il me faut contrarier. Ne crois pas que je t'abandonne pour toujours, Eben : d'une manière ou d'une autre je resterai ton mentor et sauveur.

– À Malden, donc ? demanda Ebenezer, les yeux pleins de larmes.

– À Malden », répondit Burlingame, et après un dernier serrement de mains le poète traversa l'office et sortit en grande hâte par la porte de derrière du Roi des Mers, de peur que la flotte ne parte sans lui.

Par bonheur il trouva la chaloupe au port, prête pour une nouvelle traversée. Ce n'est que lorsqu'il remarqua la malle de Burlingame parmi les autres bagages qu'il se souvint s'être fait passer pour un homme du lauréat, et pour répugnante que fût l'idée d'accréditer la duperie, il conçut en soupirant que ce serait folie que de révéler maintenant sa véritable identité, pour ce que le débat ensuivant pourrait fort bien lui faire manquer le bateau.

« Oh, là ! cria-t-il, comme le vieil homme jetait déjà les lignes de mouillage. Attendez-moi !

– Ah ah ! c'est le jeune dameret du poète, n'est-ce pas ? dit le nommé Joseph qui se tenait à la poupe. Nous vous avons quasi abandonné au sec. »

Le souffle court à cause de sa course sur les quais, Ebenezer monta dans la chaloupe.

« Attendez ! ordonna-t-il. Remettez vos lignes un moment.

– Point d'affaires ! dit en riant le marin. Nous sommes déjà en retard ! »

Mais Ebenezer déclara, au grand dégoût du père comme du fils, qu'il avait fait auparavant une erreur, laquelle il regrettait à présent sincèrement : dans son empressement à servir son maître il avait pris la malle du capitaine Coode pour celle qui était commise à ses soins. C'est volontiers, cependant, qu'il leur paierait son passage, attendu qu'ils avaient pris peine à la charger ; mais la malle devait être remise à quai avant que le capitaine Coode apprenne l'histoire.

« Il est bien indulgent, le maître qui souffrira qu'un tel sot le serve », observa Joseph.

Mais néanmoins, avec force grognements et jurons, le déchargement fut effectué, et ayant reçu chacun un shilling en façon de gage, les passeurs larguèrent une nouvelle fois leurs lignes – le vieil homme se joignant cette fois à son fils, car le vent s'était quelque peu levé depuis le début de l'après-midi. Joseph, sur le bossoir, poussa au large avec une perche, hissa le grand foc pour venir au lof, amena au plus près et borda les écoutes à toucher, puis retourna à l'avant pour amarrer les voiles du grand foc ; son père se courba sur la barre, les voiles enflèrent, et la chaloupe fila vers les Downs, donnant doucement de la bande à cause d'une bordée à bâbord. Le cœur du poète frissonna d'excitation ; le vent salé

lui fit monter le sang au visage et remuer l'estomac. Après quelques minutes de navigation, il put voir la flotte se détacher sur le soleil couchant : quelque cinquante trois-mâts, brigantins, galiotes, bricks, tous ancrés en un lâche essaim autour du vaisseau de guerre qui les escorterait à travers les eaux infestées de pirates jusqu'en Virginie, d'où ils iraient leur chemin propre. Vus de plus près, les vaisseaux débordaient d'activité : des gabares et des bacs de toutes sortes faisaient la navette entre les vaisseaux et la rive, et entre les vaisseaux eux-mêmes, avec des passagers et des chargements de dernière minute ; les marins étaient à la manœuvre, prompts à carguer les voiles aux espars ; les officiers criaient des ordres en haut comme en bas.

« Lequel est le *Poséidon* ? demanda-t-il gaiement.

– Là-bas, à tribord. »

Le vieil homme désigna du tuyau de sa pipe un vaisseau qui mouillait à un quart de mille sur leur droite, sous le vent ; la prochaine bordée les amènerait à ses côtés. Avec ses deux cents tonnes, large de joue et carré de poupe, le gaillard d'avant et l'arrière bien au-dessus du premier pont, le mât de misaine, le grand-mât et le mât d'artimon pourvus de vergues et de mâts de hune, le *Poséidon* ne se distinguait guère en apparence des autres vaisseaux de sa classe qui peuplaient la flotte : en vérité, il était même plutôt moins engageant. Pour l'œil habitué, ses drisses effilochées, ses haubans mal goudronnés, ses chaînes rouillées, et une générale négligence témoignaient d'une carrière avancée et d'un usage insouciant. Mais pour Ebenezer il emportait grandement ses voisins. « Quelle majesté ! » s'exclama-t-il. Quand enfin une bordée les amena le long de son bord, il escalada promptement l'échelle – un exploit qui d'ordinaire l'aurait rebuté – et salua le quartier-maître d'un joyeux bonjour.

« Puis-je connaître votre nom, monsieur ? demanda ce grand homme.

– Assurément, répondit le poète en s'inclinant légèrement. Je suis Ebenezer Cooke, Poète et Lauréat de la Province du Maryland. Ma place est déjà payée. »

L'officier fit signe à deux gros marins qui se tenaient non loin, et Ebenezer se trouva encadré et saisi par les bras.

« Qu'est-ce à dire que cela ? » s'écria-t-il.

Tous ceux qui étaient sur le pont du *Poséidon* se tournèrent à eux pour suivre la scène.

« Voyons s'il sait nager aussi bien qu'il ment, dit l'officier. Passez ce fripon par-dessus bord, mes garçons.

– Assez ! ordonna le poète. Je vous ferai tous fouetter par le capitaine ! Je suis Ebenezer Cooke, entendez-vous ? Par ordre de Lord Baltimore, Poète et Lauréat du Maryland !

– Je vois, dit l'officier avec un sourire peu cordial. Et Votre Honneur connaît-elle quelqu'un qui puisse témoigner de son identité ? De vrai les honnêtes gens ici présents doivent connaître leur lauréat !

– Je puis pour sûr vous en donner l'épreuve, dit Ebenezer, encore qu'il me semble que c'est vous qui devriez assurer vos propos ! J'ai à terre un ami qui... »

Il se rompit, se rappelant le déguisement de Burlingame.

« Qui jurera sa foi, attendu que vous l'aurez soudoyé, déclara l'officier.

– Il ment, dit le jeune Joseph qui avait suivi Ebenezer sur le pont. Il m'a dit qu'il était un des hommes du lauréat, et maintenant je doute même de cela. Quel serviteur prétendrait être son maître, quand son maître est tout prochain ?

– Non, vous vous abusez ! protesta Ebenezer. L'homme qui se fait appeler Ebenezer Cooke est un imposteur, je le jure ! Allez chercher ce coquin, que je le puisse confondre et démasquer !

– Il écrit des vers dans sa cabine, repartit l'officier, et ne peut être dérangé. » Puis il dit aux marins : « Passez-le par-dessus bord, et qu'il aille au diable.

– Non ! Non ! » hurla Ebenezer. Il regretta grandement de n'être point demeuré avec Burlingame au Roi des Mers. « Je puis témoigner de ce que cet homme vous abuse ! J'ai une commission de Lord Baltimore en personne !

– De grâce, montrez-la, lui dit l'officier en souriant, et c'est l'autre que je passerai par-dessus bord en lieu de vous.

– Vive Dieu ! gémit le poète en concevant la passe où il se trouvait. Je l'ai égarée ! Possible est-elle quelque part dans ma malle, en dessous.

– Possible que oui, attendu que c'est la malle de monsieur Cook. En toute manière elle n'est point égarée, car je l'ai vue – le lauréat me l'a montrée à ma requête, en façon de témoignage. Balancez-moi ce rustre à l'eau ! »

Mais Ebenezer se laissa choir à genoux sur le pont et embrassa les jambes de l'officier.

« Non, je vous en prie, ne me noyez pas ! J'avoue avoir tâché à vous duper, mes bons maîtres, mais ce n'était qu'un simple tour, un pauvre poisson d'avril. Je suis le valet du lauréat, ainsi que l'a affirmé ce gentil-homme, et j'ai ici le cahier du lauréat pour en témoigner. Emmenez-moi devant mon maître, je vous prie, et je lui demanderai pardon. Ce n'était qu'un simple tour, je le jure !

– Qu'en dites-vous, monsieur ? demanda un des marins.

– Possible dit-il vrai, reconnut l'officier en examinant un papier qu'il avait à la main. M. Cooke a payé la place pour son homme, mais il n'est point monté en sa compagnie.

– Il n'est, ce me semble, qu'un fripon d'aventurier, dit Joseph.

– Non, je le jure ! s'écria le poète, se rappelant que Burlingame avait payé ce matin deux places pour Ebenezer et lui-même sous l'apparence de son serviteur Bertrand. Je suis Bertrand Burton de St. Giles-in-the-Fields, messieurs – l'homme de M. Cooke, et celui de son père ! »

L'officier considéra le point quelques instants :

« Fort bien, emmenez-le en bas, afin que son maître le reconnaisse. »

Malgré tout son malheur, Ebenezer était soulagé : son dessein était de demeurer à bord à tout prix, car une fois en route, se fit-il réflexion, il pourrait faire valoir son cas jusqu'à ce qu'ils soient convaincus de sa véritable identité et de l'imposture du mystérieux étranger.

« Mon Dieu, je vous remercie, monsieur ! »

Les marins le conduisirent vers le gaillard d'avant.

« De rien, lui dit l'officier en s'inclinant. D'ici une heure nous serons en haute mer, et si votre maître ne vous reconnaît pas, il vous faudra être bon nageur. »

11. DÉPART D'ALBION : LE LAURÉAT EN MER

C'est ainsi que, peu de temps après – quand les ancres furent levées et caponnées, les étamines démarrées, les voiles déferlées, les écouteles, les drisses et les bras amarrés, et que le *Poséidon* eut laissé loin derrière le cap du Léopard –, Ebenezer n'eut point la commodité d'admirer le spectacle en compagnie des gentilshommes sur le gaillard d'arrière, mais demeura couché et très-désespéré dans un hamac, sur le gaillard d'avant – seul, car l'équipage avait fort à faire au-dessus. Les derniers mots de l'officier étaient au vrai assez formidables, mais il ne regrettait plus du tout le Roi des Mers. Il existait une chance, bien sûr, pour que l'imposteur ne se laisse intimider, mais il y avait toute apparence qu'en dernière extrémité il laisserait l'authentique lauréat passer pour son serviteur plutôt que de le condamner à périr noyé ; et Ebenezer ne voyait rien d'autre qu'une mort certaine dans le projet de Burlingame. De compte fait, donc, il conçut que sa manière d'agir était plutôt prudente, et possible le meilleur expédient eu égard aux circonstances ; quand il aurait pris conseil auprès Burlingame, et quand son ami aurait été là pour l'assister moralement dans l'ensuivante entrevue, il aurait cependant été encore fort effrayé, mais non plus désespéré. Le point qui l'étourdissait, rendait ses mains moites, et lui dérobait le souffle était que lui seul avait résolu d'embarquer sur le *Poséidon*, de passer pour Bertrand Burton, de déclarer à l'officier sa véritable identité, et enfin de renier cette déclaration et de risquer sa vie pour atteindre Malden. Il entendit le raclement de la chaîne d'ancre, le bruit de pas des marins sur le pont au-dessus de lui, les ordres criés par le second, les chansons de l'équipage dans les manœuvres ; il sentit que le bateau donnait légèrement de la bande à bâbord et prenait de la vitesse, et le désespoir l'envahit – aussi bien que le mal de cœur, comme dedans sa chambre la dernière nuit à Londres.

Un vieux marin apparut à mi-hauteur de l'escalier qui menait au gaillard d'avant – édenté, chauve, les yeux aigus, les joues creuses, les lèvres décolorées, la peau comme du cuir jaune, et une grande plaie le long de son nez.

« Hardi, mon gars ! chantonna-t-il depuis l'échelle. Le capitaine te veut sur la dunette. »

Ebenezer sauta aussitôt à bas de son hamac, son cahier encore à la main, et, ne comptant à rien l'inclinaison du pont, alla s'écraser lourdement contre une cloison prochaine.

« Ahhh ! Corbleu ! marmotta-t-il.

– Hé hé ! Prends garde à tes pas, fiston !

– Que me veut le capitaine ? demanda le poète en reprenant son aplomb au pied de l'échelle. Se peut-il qu'il ait enfin conçu qui j'étais et quelles indignités je souffre ?

– Possible qu'il va te faire passer sous la quille, caqueta le vieil homme, et il pinça méchamment la joue d'Ebenezer, si fort qu'il lui tira des larmes. Nous avons ici assez de morailles pour arracher la peau d'un requin géant. Allons, hâte-toi ! »

Il n'eut d'autre choix que celui de monter l'échelle jusqu'au pont principal et de suivre ce guide peu commode vers la dunette. Là se tenait le capitaine : c'était un homme au teint fleuri, sans barbe aucune, corpulent, avec une mâchoire sévère de calviniste, mais dans les yeux quelque lueur débauchée, et des lèvres rouges et humides qui auraient fait se refrognier Jacob Arminius.

Ebenezer, tout en frottant sa joue douloureuse, remarqua un murmure général parmi les gentilshommes du tillac quand il passa, et il baissa la tête. Quand il mit le pied sur l'échelle qui menait sur la dunette, le vieux marin le saisit par la veste et le tira en arrière.

« Holà ! La dunette n'est pas faite pour des garçons de ton espèce !

– C'est bon, Ned, dit le capitaine en lui faisant un signe de la main.

– Que me voulez-vous, monsieur ? demanda Ebenezer.

– Rien. » Le capitaine le regarda avec intérêt. « C'est M. Cooke, ton maître, qui désire te voir, et non point moi. Prétends-tu toujours être son homme ?

– Oui.

– Tu sais ce qu'il advient parfois aux passagers clandestins ? »

Ebenezer regarda le ciel qui s'assombrissait à l'est et se couvrait de nuages orageux à l'ouest, l'eau marbrée de blanc, et les rochers anglais qui reculaient au loin. Il sentit son cœur transir.

« Oui.

– Amène-le à ma cabine, dit le capitaine à Ned. Mais prends bien soin de frapper avant que d'entrer. M. Cooke est occupé à faire des rimes. »

Ebenezer en fut pénétré : il n'aurait jamais osé requérir un tel privilège. Quel que fût l'imposteur, il avait les façons du rang qu'il prétendait !

Le marin le tira par la manche vers un escalier au bout du gaillard d'arrière, lequel menait aux quartiers du capitaine dessous la dunette. Ils descendirent une courte échelle et se trouvèrent dans ce qui paraissait être la salle des cartes. Le vieux Ned tapota à une porte.

« Qu'est-ce ? » demanda-t-on à l'intérieur.

La voix était perçante, assurée, et légèrement ennuyée : ce n'était en aucune manière la voix d'un homme qui craint d'être démasqué. Ebenezer songea derechef au noir océan et trembla : il n'avait aucune chance d'atteindre le rivage ;

« Je vous demande pardon, monsieur Cooke, s'excusa Ned, fort intimidé. J'ai ici un coquin qui prétend être votre valet, monsieur : c'est celui qui a voulu nous faire accroire qu'il était vous, monsieur.

– Ah ah ! Fais-le entrer et laisse-nous seuls », fit la voix, comme si cette vue lui agréait.

Tout songe de victoire déserta l'esprit du poète : il résolut de ne demander à l'homme rien outre que de la pitié – et possible une promesse de lui rendre, sitôt qu'ils atteindraient Malden, la commission de Lord Baltimore, laquelle, d'une manière ou d'une autre, l'imposteur avait appréhendée. Et peut-être des excuses, car c'était, après tout, une diable d'humiliation que celle qu'il endurait !

Ned ouvrit la porte et fit entrer Ebenezer en le pinçant derechef fort méchamment, cette fois-ci à la fesse, avec un mauvais rire. Le poète ne put se garder de sursauter ; de nouveau les larmes lui montèrent aux yeux, et ses genoux faiblirent quand Ned referma la porte derrière lui. La cabine où il se trouvait était petite, quoique élégamment décorée, et située à l'arrière du vaisseau. Le parquet était protégé par des tapis ; le lit du capitaine, bâti dans la cloison, était recouvert de fine toile de Hollande. Une grosse lampe à huile en cuivre, déjà allumée, se balançait doucement au plafond et illuminait une vaste table en chêne. Il y avait même une bibliothèque à vitrine, et des peintures à l'huile à la manière du Titien, de Rubens et du Corrège scellées par des chevilles de cuivre décoratives tout le long des murs. L'imposteur, vêtu de la veste pourpre de Burlingame et perruqué ainsi qu'un militaire, se tenait le dos tourné à Ebenezer contre la cloison du fond – actuellement l'arrière du bateau, d'où il observait à travers de petits carreaux plombés le sillage du *Poséidon*. Content du départ de Ned, Ebenezer se précipita de l'autre côté de la table et se jeta aux pieds de l'homme.

« Cher, cher monsieur ! s'écria-t-il sans oser lever les yeux. Croyez-moi, il n'est point de mon dessein de vous déceler ! Point du tout, monsieur ! Je sais fort bien comme vous appréhendâtes votre costume dans l'étable du Roi des Mers et dupâtes le passeur Joseph et son père sur le quai – encore que je n'entends rien à la manière dont vous avez pu vous procurer ma commission de Lord Baltimore, celle qu'il écrivit pour moi de sa main propre il n'y a pas une semaine. »

L'imposteur émit un faible bruit et recula.

« Mais il n'importe ! Ne croyez-pas que je sois courroucé, ou vous la garde bonne ! Je ne vous demande que de me laisser passer pour votre valet sur ce bateau, et je ne soufflerai mot à personne, vous pouvez me croire ! De quoi vous servirait-il de me voir noyé ? Et quand nous aborderons le Maryland, ma foi, je ne vous chargerai de rien et nous en resterons là. Non, je vous trouverai une place à Malden, mon domaine, ou vous paierai votre passage dans quelque province voisine... »

Sur ce, levant les yeux pour voir quelles suites avait eues son discours, il se rompit et ne dit plus mot. Le sang se retira de sa figure.

« Non ! »

Il se releva d'un bond et se jeta sur l'imposteur, lequel lui échappa de justesse et se tint de l'autre côté de la table ronde. Sa perruque glissa à terre, et la lumière de la lampe révéla Bertrand Burton – le véritable Bertrand, qu'Ebenezer avait vu la dernière fois dans ses appartements de Pudding Lane, quand il les avait quittés pour aller s'acheter un cahier à l'Enseigne du Corbeau.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! répéta-t-il.

– De grâce, maître Ebenezer, Monsieur... »

La voix était bien celle de Bertrand, et elle n'était plus du tout formidable. Ebenezer se fendit derechef, mais le valet gardait la table entre eux.

« Tu m'aurais regardé me noyer ! Ramper et implorer ta pitié !

– De grâce...

– Misérable ! Que j'attrape ton cou de poltron et je t'étrangle comme un vulgaire chapon ! Nous verrons qui boira l'eau salée !

– Non, de grâce, maître ! Je ne vous voulais aucun tort, je le jure ! Je peux tout débrouiller, chaque fil ! Vive Dieu, jamais je n'aurais songé que c'était vous qu'ils avaient attrapé, Monsieur ! Pensez-vous que j'aurais souffert qu'on vous inquiêtât, vous qui avez toujours été bon maître pour moi ? Moi, qui fut durant des années l'ami fidèle et le conseiller de votre père ? Vraiment, je recevrais les verges avant que de les laisser poser la main sur vous, Monsieur !

– Pour de les verges, tu les auras tantôt, par ma foi ! dit le poète d'une voix sinistre, changeant du tout au tout sa conduite. Et je te promets davantage si je t'attrape !

– Souffrez que je vous dise, Monsieur...

– Hi ! Je te tiens presque !

– ... que la faute n'est pas à moi...

– Ha ! Le fourbe, prends garde !

– ... mais à du méchant rhum et quelque traîtresse...

– Corbleu ! Mais quand je t'aurai...

– ... et celui qu'il faut vraiment blâmer, Monsieur...

– ... je te froterai le dos...

– ... c'est le galant de votre sœur Anna ! »

La poursuite cessa aussitôt. Ebenezer se pencha par-dessus la table et se retrouva dans la clarté de la lampe, laquelle se remarquait plus à présent que les ténèbres s'accumulaient au-dehors.

« Qu'est-ce donc que tu viens de dire ? demanda-t-il avec diligence.

– J'ai seulement dit, Monsieur, que ce qui débuta toute cette affaire fut la livre sterling que votre sœur et son ami gentilhomme me donnèrent à la poste aux chevaux, quand j'y apportai vos bagages.

– Je trancherai ta langue de menteur !

– C'est la vérité vraie, Monsieur, je le jure sur les Écritures ! dit Bertrand, se déplaçant encore avec prudence tandis qu'Ebenezer se rapprochait.

– Tu les as vus tous deux ensemble ? Impossible !

– Que Dieu me foudroie si je mens, Monsieur : miss Anna et un gentilhomme avec une barbe, qu'elle appelait Henry.

– Juste ciel ! murmura le poète comme pour lui-même. Mais tu l'as appelé "son galant", Bertrand ?

– Eh bien, ma foi, n'y voyez nulle offense, Monsieur ; oh non, nulle offense ! Je n'entendais rien de plus par cela que – ah, Monsieur, vous savez fort bien comme les gens jugent hâtivement, et loin de moi...

– Assez de détours ! Qu'as-tu vu, qui te l'a fait appeler "son galant" ? Rien outre qu'un honnête entretien ?

– Cordieu, plutôt plus outre que cela, Monsieur ! Mais ne me croyez de cette sorte qui...

– Je sais fort bien qui tu es : un fripon, un menteur et un fourbe, le rompit Ebenezer. Qu'as-tu donc vu qui a fait travailler ton ignoble esprit ? Hein ?

– J'ose à peine le dire, Monsieur ; vous êtes dans une telle rage ! Qui me dit que vous ne m'occirez pas, encore que je sois tout de bon aussi innocent que l'enfant qui vient de naître ?

– Assez, soupira le poète. Je connais la chanson. Tu me rendras fous avec tes écarts et tes détours jusqu'à ce que je t'assure. Fort bien, je ne souillerais point mes mains en les frottant sur ton dos, je t'en fais serment. Parle franc, à présent !

– Ils se tenaient embrassés, dit le valet, et se becquetaient comme des fols quand j'arrivai avec vos bagages. Quand miss Anna m'aperçut, elle rougit et tâcha de se composer une mine, encore que tout le temps qu'elle et le gentilhomme me parlaient, ils ne laissaient pas de s'agiter, et se donnaient sans cesse du *mon bouchon* et *ma colombe*, se caressant et se serrant... Êtes-vous malade, Monsieur ? »

Ebenezer était devenu pâle ; il se laissa tomber dans le fauteuil du capitaine et se prit la tête dans les mains :

« Cela n'est rien.

– Bien, comme je le disais, ils ne laissaient pas de se...

– Finis ton histoire si tu le souhaites, le rompit Ebenezer, mais ne m'entretiens plus de ces deux-là, si tu tiens à ta vile existence ! Ils t'ont payé, tu disais ?

– Oui-bien, Monsieur, pour descendre vos bagages.

– Mais une livre ? Ce sont plutôt là des gages princiers pour pareille tâche.

– Ah, Monsieur, je suis après tout un vieil et fidèle... » Il s'arrêta à mi-course de sa phrase, si farouche était le regard d'Ebenezer. « De sur-plus, conclut-il, maintenant que je vois comme la chose vous frappe, il y a apparence qu'ils ne souhaitent pas que je parle de ce que j'avais vu. Derechef, Monsieur, pour rien au monde n'aurais-je voulu manquer votre départ ! Quand miss Anna et son gentilhomme n'auraient pas insisté pour que je quitte aussitôt...

– Épargne-moi ta dévotion, lui dit Ebenezer. Que fis-tu alors, et pourquoi t'es-tu fait passer pour moi ? Parle sans délai, avant que j'appelle le capitaine.

– Le récit en est tragique, Monsieur, et vous le faire me remplit de honte. Je vous conjure de vous souvenir que jamais je n'aurais agi de la sorte, s'il n'y avait eu que j'étais éperdu et sujet au chagrin à cause de votre arrestation et du cruel danger dans laquelle était ma vie.

– *Mon arrestation !*

– Oui, Monsieur, à la poste aux chevaux. C'est encore pour moi un mystère comme vous êtes libre, et comme vous êtes venu si vite de Londres. »

Ebenezer abattit sa main sur la table :

« Parle clairement, l'ami ! Assez de phrases saugrenues si tu veux que je t'entende !

– Fort bien, Monsieur, dit Bertrand. Je commencerai par le commencement, si vous le voulez bien. »

Là-dessus, il prit licence de s'asseoir à la table du capitaine, en face d'Ebenezer, et avec force écarts moralisateurs et autres commentaires délivra durant une demi-heure l'ensuivant récit :

« C'était un double chagrin que je portais dans mon cœur depuis la poste, Monsieur, attendu que j'avais perdu le plus doux et le plus aimable des maîtres que jamais n'eût serviteur, et ne pouvais même pas prétendre l'heur de le voir partir pour Plymouth et de lui dire un dernier adieu. Aussi me mis-je en quête d'un double remontant. Avec la livre que miss Anna et son... Ce que je veux dire, Monsieur, c'est que j'allai au plus proche cabaret et y bus quantité de rhum, lequel avait été coupé par ce gredin de tavernier avec de la méchante eau-de-vie, si bien que je devins quasi aveugle sur-le-champ. Trois verres suffirent à me dérober tout le jugement, mais telle était ma douleur de vous avoir perdu que j'en bus sept autres, et achetai en plus un litre de ratafia à Betsy Birdsall. C'est-à-dire que tous les esprits vitaux contenus dans toutes les bouteilles de Londres ne m'auraient

pu restaurer le mien ; aussi retournai-je au confort de vos appartements dans Pudding Lane, Monsieur. Je savais toutefois qu'ils me paraîtraient si déserts à cause de votre départ que cela ne ferait qu'accroître ma douleur que de m'y retrouver seul, et c'est pourquoi je demeurai en bas de l'escalier et appelai Betsy Birdsall – vous vous souvenez de la femme de chambre, Monsieur, celle qui avait un mari contre-nature et un rire si plaisant ? Nous montâmes ensemble les degrés, et, palsembleu ! loin d'être vides, vos appartements regorgeaient de monde, Monsieur ! Un nommé Bragg était là, qui n'avait pas plus l'air viril que le mari de ma Betsy, en compagnie d'une demi-douzaine d'hommes du shérif ; c'est vous qu'ils cherchaient, Monsieur, et ils me débitèrent quelque histoire mensongère au fait d'un grand-livre auquel je n'entendis goutte !

« Aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils se mirent à crier, et ils étaient si férés de justice que je craignis pour l'honneur de ma Betsy. Enfin je leur protestai, en réponse à leurs questions, que mon maître était à la poste, et les voilà partis pour vous saisir – non, ne me regardez pas ainsi, Monsieur ! Ce n'est point ce que vous pensez, je le jure ! Pas un seul instant n'aurais-je dévoilé la vérité si je n'avais su que votre voiture était déjà partie – j'aurais préféré mille morts ou la prison ! Mais je savais fort bien que leur quête était vaine et sans objet, aussi fut-ce un bon débarras !

« Nous nous mîmes enfin à la besogne, la garse et moi, et entre son ratafia à elle et mon rhum à moi nous ne manquâmes guère d'ardeur pour réchauffer les draps, et nous trouvâmes si fatigués quand nous eûmes achevé, que quoiqu'il fût grand-jour nous dormîmes quelques heures, tout embrouillés l'un dans l'autre. Je sus bientôt, par certains signes, que ma monture était fraîche et facile à de nouvelles culbutes ; mais je feignis somnoler encore. (La vérité de tout cela est que, combien que la garse et moi sommes jumeaux pour ce qui est de l'ardeur et de l'adresse, j'ai le double de son âge et la moitié de sa force, et plus d'une fois ai galopé bon gré mal gré alors que je n'aspirais qu'au pas.) Il y avait donc ces signes, disais-je, auxquels je ne répondais point, jusqu'à ce que Betsy poussât un cri et plongeât tête la première sous les couvertures. J'en conçus la cause aussitôt que j'ouvris les yeux, attendu que ce n'étaient point ses mains qui étaient dessus moi, mais les mains de monsieur l'apprenti clerc en personne, le violoneux de cabaret ! Oui, je le jure, c'était ce Ralph Birdsall, le mari de Betsy, qui premier avait coutume de laisser son champ en friche, mais qui depuis que je l'avais commencé était devenu un fermier si jaloux qu'il s'en allait voir ses terres cinq fois le jour. Il était venu tirer un nouveau sillon, probablement, et sur le conseil d'aucun – Tim, le fils du cuisinier, qui soupirait depuis longtemps après Betsy – était monté cautelement nous surprendre.

« Corbleu, ce fut un moment formidable, Monsieur ! Je manquai me souiller si grande était ma peur, et n'espérai plus que le fer ou le feu. Et il en était de même pour Betsy, encore que sa tête fût enfouie comme

celle de l'autruche : c'était écrit en clair sur tout son fondement. Cependant Birdsall ne paraissait pas moins inquiet : il tremblait comme un chat qui bâille et soufflait étrangement. Mais ce n'était point le courroux qui lui faisait poser ses mains dessus moi, ainsi que je le vis tantôt. De grosses larmes coulaient le long de ses joues, lesquelles étaient soyeuses comme celles d'une fille ; il reniflait et se mordait la lèvre inférieure, et ne voulait ni parler ni me frotter le dos.

« “Finissons-en ! criai-je à la fin. Me voici, et voici votre femme, foutue fort et ferme : vous nous avez surpris tout de bon. Aussi prenez votre parti, ou laissez-nous là !” Il retrouva enfin ses esprits et dit que, encore que ce fût son droit de nous occire tous deux, il ne goûtait cependant point les effusions de sang, et de surplus aimait sa femme. Les cornes lui paraient le front, dit-il, et ce n'était pas son épée qui les pourrait raccourcir. En outre, il déclara qu'en ayant culbuté Betsy je l'avais culbuté lui à la pareille, attendu que le mariage n'avait fait d'eux qu'une seule et même personne ; et pour cette raison affirma que tout ce que Betsy ressentait pour moi, il ne pouvait que le ressentir pour moi – en bref, puis donc que j'étais le galant de sa femme, j'étais aussi également le sien, et cela aux yeux de Dieu Lui-même !

« J'avais écouté stupide tout ce raisonnement de jésuite, et me trouvais néanmoins content de n'avoir point été percé de part en part, aussi ne balançai-je point à lui rappeler cette vérité consolative : *il n'y a que le cocu pour ne plus craindre les cornes*. Entendant cela, l'infortuné m'embrassa aussitôt, et combien que je n'avais aucun goût pour la chose, c'était en faire à sa tête ou perdre la mienne. Cependant Betsy, concevant que le vent tournait, rapaisa tantôt ses membres agités, et rejetant les couvertures cria qu'elle ne comptait point de tenir la chandelle et n'entendait pas comme de pareilles femelles avaient jamais pu l'engrosser. Là-dessus Ralph Birdsall fit un énorme bond et d'une voix tremblante demanda qui de nous deux était le père. Sur quoi ma Betsy s'écria : “C'est lui ! C'est mon doux Bertrand !” Il me parut que j'étais trahi, et je la traitai de menteuse ; j'assurai à Ralph que je n'avais point touché Betsy depuis plus de quinze jours, ni ne l'avais culbutée depuis plus d'une semaine, au lieu que l'enfant était déjà depuis trois mois dedans son ventre, s'il l'était vraiment. “Il ment ! jura Betsy. – Je le jure ! dis-je. – Non ! jura-t-elle. Cela fait six mois de bon que je suis sa putain, moi qui suis sans mari pour me besogner ! Plus de cent fois m'a-t-il culbutée et ensemencée, au point que me voilà aussi grosse qu'une oie qu'on a gavée !” Ralph Birdsall sortit alors sa dague, laquelle, clerc ou non, il portait toujours en évidence au côté droit. “La vérité !” cria-t-il, et se mit à trembler tout de bon comme quelqu'un qui a la fièvre. Je crus encore que Betsy me trahissait, et déclarai : “Devant Dieu, votre femme est une fieffée menteuse, monsieur, mais néanmoins elle n'est point une putain. Que je brûle en Enfer si cet enfant n'est pas le vôtre !”

« Hélas ! Quel homme peut prétendre connaître son prochain ? Qui n'aurait pas juré sa foi, quand je pouvais ainsi persuader Birdsall et ramollir son courroux – d'autant que ce n'étaient point ses cornes qui l'inquiétaient ? Néanmoins, quand j'eus tenu mon rôle et qu'il l'eût entendu, il se releva et nous foudroya du regard. "Putain !" lança-t-il à Betsy, et avec le plat de sa dague assena un énorme coup en travers de son fondement. Et il ne s'arrêta point là, mais fit mine de me transpercer, et je ne dus qu'à la rapidité de mes jambes de sauver mon cou. J'attrapai mes chausses et me ruai vers la porte, le violoneux sur mes talons, et n'osai m'arrêter pour me couvrir que lorsque je l'eus assez distancé – *mieux vaut perdre son honneur que sa vie*, comme on dit. Pour de mon indiscrète Betsy, la dernière fois que je la vis elle bondissait de-ci de-là dans la chambre, les mains sur les fesses et criant comme un héron, et je ne l'ai pas revue depuis. Le vrai de tout cela, ainsi que je le conçus plus tard, c'est que l'enfant dedans le ventre de Betsy était la preuve de la virilité du violoneux, tant que ce dernier se croyait le père ; il lui suffit de nous découvrir *rem in rem* pour être aussitôt défait. Ce n'était qu'afin de me sauver que la fille avait dit la vérité, et, corbleu ! je m'en veux dans l'excès de l'avoir traitée de faussaire, car quoique le cocu ait perdu ma trace, il s'est juré de me poursuivre jusqu'au bout du monde et de me couper cette corne qui l'a fait cornu !

« Il ne me restait d'autre parti que celui de fuir ; mais je n'avais que trois livres dedans mes chausses, et n'osais point retourner pour prendre mes vêtements et mes économies. Je fis signe à un garçon qui passait dans l'allée où je me cachais et l'expédiai avec l'argent pour me ramener chemise, bas et souliers ; puis j'arpenai les rues durant une heure, débattant de ce qu'il me fallait faire.

« Par le plus grand des hasards j'arrivai devant la poste aux chevaux, à la vue de laquelle je ne pus que pleurer en pensant à vos embarras, lesquels étaient guère plus heureux que les miens. Ce fut là que je conçus que, attendu que je ne pouvais en aucune manière vous assister, vous pouviez cependant dans votre malheur me rédimier. C'est-à-dire que vous aviez payé votre passage pour le Maryland et ne pouviez partir ; qui sait si vous n'aviez pas à la pareille acheté votre place pour Plymouth ? N'allez pas croire que j'espérais de vous duper, Monsieur ! Je ne voulais me rendre qu'à Plymouth afin que de sauver ma vie, et me fis serment de vous régaler d'abord que je le pourrais. Je ne doutais point de pouvoir jouer les poètes, encore que je n'entende rien aux vers, car je suis bon mime, Monsieur, si je puis dire. Oui, j'ai plus d'une fois fait s'esbouffer la maison de St. Giles en imitant la vieille M^{me} Twigg, avec sa démarche bancal et sa voix de quinquaiiller ! Et quand je fus à Pudding Lane, Monsieur, j'ai singé Ralph Birdsall tellement que ma Betsy en pleurait de rire et ne se pouvait contenir elle-même mais se laissait aller sur les draps. Le faible était que, en cas qu'on me défierait, je n'aurais nulle épreuve de mes dits. Pour cette raison, encore qu'il me soit inutile de dire combien

j'y répugnais, je demandai une plume et du papier à la poste, Monsieur, et du mieux que ma mémoire me put servir j'écrivis une copie de votre commission, laquelle vous m'aviez montrée avant que de partir... »

À ce point, Ebenezer, qui avait avec la plus grande difficulté contenu son croissant étonnement et son courroux tandis que Bertrand faisait son récit, s'écria :

« Le diable t'emporte s'il existe infamie à laquelle tu te puisses borner ! Voler ma place, prendre mon nom et mon rang, et même contrefaire ma commission ! Laisse-moi la voir !

– Ce n'est qu'une misérable contrefaction, Monsieur, dit le valet. J'ai fort peu de talent en matière de langage et n'avais nul sceau au moyen duquel la sceller. » Il sortit un papier de sa veste et le tendit à contre-cœur. « Cela ne duperait personne, j'en suis certain.

– Ce n'est point la main de Lord Baltimore, reconnut Ebenezer en parcourant le papier. Mais pardi ! ajouta-t-il en le lisant exactement. Les termes en sont les mêmes du début à la fin ! Et tu dis l'avoir faite de mémoire ? Récite-la-moi, donc !

– Vraiment, Monsieur, je ne le puis ; c'est déjà trop ancien.

– La première ligne, alors. Pour sûr te souviens-tu de la première ligne ? Non ? Alors c'est que tu es un fieffé menteur ! » Il jeta le papier à terre. « Où est ma commission, puisque tu l'avais quand tu a forgé celle-ci ?

– Devant Dieu, Monsieur, je ne sais pas.

– Et cependant tu l'avais quand tu as fait ce double à la poste ?

– Vous me forcez à dire vrai, Monsieur, dit Bertrand, tout honteux. J'ai de vrai composé la copie depuis l'original, et non point de mémoire ; pas plus n'était-ce dedans la poste que je commis le forfait, mais dans votre chambre, Monsieur, le jour que vous êtes parti. La commission était sur votre bureau, où vous l'aviez oubliée ; je l'y ai trouvée comme je faisais votre malle et fus tellement ému par sa grandeur que j'en fis une copie, espérant de montrer à ma Betsy quel maître j'avais perdu. J'ai mis l'original dans votre malle et l'ai portée à la poste.

– Pourquoi alors tous ces artifices ? demanda le poète. Pourquoi ne point l'avoir reconnu depuis le début ? Grâce au ciel, la chose n'est pas perdue ! »

Bertrand ne répondit rien, mais prit un air encore plus misérable.

« Eh bien ? Pour sûr qu'elle est à cette heure dans ma malle ! Pourquoi as-tu menti ?

– J'ai déposé le papier dans votre malle, Monsieur, dit Bertrand, dessus vos affaires, et emporté votre bagage à la poste ; et je n'y songeai pas plus jusqu'au moment dont je vous ai entretenu, quand, pour sauver ma vie, j'ai résolu d'usurper votre place pour Plymouth. Puis je me suis souvenu de ma copie et l'ai heureusement trouvée où elle était demeurée depuis que je l'avais contrefaite – pliée en quatre dans ma poche. Afin de m'exercer j'entrai dans la poste et déclarai à la première personne que je rencontraï :

« Je suis Ebenezer Cooke, mon brave, Poète et Lauréat de la Province du Maryland : de grâce, conduisez-moi à la voiture pour Plymouth. »

– Quelle effronterie ! »

Bertrand haussa les épaules : ce geste, propre à Burlingame, était d'autant plus frappant qu'il était accompli avec la veste pourpre du précepteur.

« C'était assez audacieux, reconnut-il. L'homme me regarda seulement et marmotta quelque chose au fait de la voiture qui était déjà partie. Je craignis qu'il n'éventa mon imposture, et d'autant quand un gaillard à la mine sauvage et tout vêtu de noir surgit et me dit : “Vous êtes, dites-vous, le poète Cooke ? Vous êtes un coquin et un menteur, car on vient de conduire le poète Cooke en prison il n'y a pas deux heures.”

– En prison ! s'écria Ebenezer. Quelle est cette histoire de prison, dont tu me parles derechef ?

– La faute en était, comme je le craignais, à ce misérable de Ben Bragg, lequel voulait vous mettre la loi à dos pour quelque fausse affaire de livre de comptes. Ce n'est que parce que je savais qu'on ne vous pouvait plus secourir, Monsieur, que je pris la licence d'user de votre place...

– Un moment ! Un moment ! protesta Ebenezer. Il y a là quelque merveille de contrariété !

– Une contrariété, Monsieur ?

– Il n'est point nécessaire d'être avocat pour la voir, dit le poète. C'est toi qui a lancé Ben Bragg sur mes talons, n'est-ce pas, quand tu l'as trouvé chez moi ? Et cela seulement parce que tu me savais parti depuis longtemps, comme tu l'as affirmé. Comment est-ce alors...

– De grâce, laissez-moi achever, Monsieur, supplia Bertrand, en se colorant de bon. Les récits sont comme les putains, lesquelles peuvent être laides de figure et cependant valoir le coup. Cet homme, disais-je, protesta que vous étiez en prison – c'était un homme formidable, tout habillé de noir, avec une grande barbe noire, et des pistolets aux côtés. Et non loin de lui se trouvait un deuxième, son jumeau exactement, lequel quand il rejoignit le premier fit fuir l'homme que j'avais premier interrogé. J'aurais agi de la sorte si la peur ne m'avait cloué sur place.

– Ils ressemblent tout de bon à Slye et Scurry !

– C'est bien ainsi, Monsieur, qu'ils s'appelaient l'un l'autre : un couple de requins comme je ne souhaite jamais plus en rencontrer ! Cependant je ne savais pas grand-chose d'eux, hormis qu'ils m'avaient contesté, aussi repartis-je aussitôt que l'homme qu'on avait jeté en prison était un imposteur, et que j'étais le véritable Ebenezer Cooke. Afin d'en donner l'épreuve, je sortis ma fausse commission, osant à peine espérer qu'elle les pourrait convaincre. Elle les convainquit cependant, et même les impressionna, je crois ; ils s'entretinrent entre eux à voix basse puis insistèrent que je me rende à Plymouth en leur compagnie, attendu que la voiture était déjà partie. Je pris aussitôt l'occasion, car je craignais de voir entrer à tout moment Ralph Birdsall et sa dague...

– Et tombai entre leurs mains, dit Ebenezer avec soulagement. Juste ciel, tu n'en méritais pas moins ! »

Bertrand frémit :

« Ne dites point cela, Monsieur ! Ah, quelle paire de démons ! Nous n'étions pas partis depuis longtemps que déjà leur dessein était clair : c'étaient des lieutenants d'un certain colonel Coode du Maryland, qui avait des vues sur le gouvernement, envoyés par lui pour s'emparer d'Eben Cooke – lequel gibier ils craignaient de voir finir dans la gibe-cièrre d'autres chasseurs, aussi s'empressèrent-ils de me croire. Quelles vues ils avaient sur vous, Monsieur, cela je ne le pouvais deviner, mais il est certain que ce n'était point pour vous demander un poème, car ils brandissaient chacun un pistolet et ne me laissèrent pas douter que j'étais leur prisonnier. Ce n'est qu'à Plymouth que je parvins à leur fausser compagnie. Un des jumeaux alla prendre avis de leur vaisseau, et l'autre s'éloigna de quelques pas pour aller réveiller le palefrenier du Roi des Mers : je m'éclipsai à la première occasion et m'enfouissai sous un tas de foin, où je demeurai caché jusqu'à ce qu'ils abandonnent leurs recherches et retournent dedans la taverne pour boire du rhum.

– Ne les suis pas davantage, dit Ebenezer. Je connais la suite de leur histoire. C'est donc dans le foin que Burlingame t'as trouvé ?

– Oui, Monsieur. J'entendis des gens venir et tremblai pour ma vie, d'autant que leurs pas se dirigeaient vers moi. Bientôt je sentis un poids considérable me tomber dessus, et croyant que j'étais assailli par Slye ou Scurry, poussai un grand cri et me débattis du mieux que je pus pour sauver ma vie. C'était cette servante de la taverne que je trouvai sur moi – jupes relevées et chausses baissées, facile à être foutue – et le galant de miss Anna se tenait à côté, riant grandement du combat.

– Assez, assez ! Comment y a-t-il que vous ne vous êtes pas reconnus, si comme tu le dis tu l'avais vu à la poste ?

– Le reconnaître ? Je l'ai reconnu aussitôt, Monsieur, et lui à la pareille, et il serait difficile de dire lequel était le plus étonné. Il ne s'enquit cependant pas de mes affaires ici, mais m'offrit sans remise d'échanger nos vêtements – j'ai opinion qu'il avait peur que je ne parle à miss Anna...

– Assez ! ordonna derechef Ebenezer.

– N'y voyez aucun mal, Monsieur, n'y entendez aucune insulte. En toute manière j'étais content de l'échange, non seulement en ce qu'il me profitait, mais aussi pour échapper à Slye et Scurry. Je n'allai toutefois pas plus loin que la porte du Roi des Mers, car ils m'aperçurent et me donnèrent la chasse ; ce ne fut qu'en me cachant derrière quelque malle sur le quai que je parvins à leur échapper. Feignez alors mon étonnement, Monsieur, quand je vis que c'était votre propre malle qui m'avait sauvé, celle que j'avais préparée moi-même peu avant ! Je savais – hélas ! – que vous n'étiez point là pour la réclamer, aussi résolus-je de porter plus avant mon

malheur ; d'embarquer sur votre bateau, monsieur, avec votre propre commission, et de me cacher jusqu'à ce que je juge qu'il soit sûr de retourner à terre. À cette fin, sitôt que je fus en sûreté à bord, j'ouvris votre malle...

– Que dis-tu ?

– Vous m'aviez laissé une clef à Londres, pendant que je la préparais. Mais je découvris que le papier n'était plus là, Monsieur.

– Plus là ? Grands cieux, Bertrand, mais où ?

– Perdu, égaré, ou volé, Monsieur, dit Bertrand. Je l'avais déposé au-dessus de vos affaires, et pourtant je ne le pus trouver nulle part. Aussi dus-je user de ma fausse commission, laquelle heureusement les persuada quoiqu'elle ne fût point marquée du sceau de Baltimore. Je demandai au capitaine de guetter mes poursuivants. Vous connaissez la suite. »

Ebenezer arpentait furieusement la cabine, le bout des doigts pressé contre ses tempes.

« Quand j'appris qu'un étranger était à bord, qui avait d'abord prétendu être le lauréat, puis l'homme du lauréat », conclut Bertrand en observant avec angoisse son maître, « je n'osai plus quitter cette pièce. Si c'était Slye ou Scurry, ou Coode lui-même, je serais assassiné sur-le-champ. Je n'avais d'autre choix que de rester ici, la mort dans l'âme, et d'observer les manœuvres du bateau. Puis l'officier vint me dire qu'il me fallait vous examiner, et si assuré étais-je de ma mort prochaine que je n'osai me détourner de la fenêtre avant que d'entendre votre voix. D'où vient que vous n'êtes point en prison, Monsieur ?

– *En prison !* dit Ebenezer avec impatience. Je n'ai jamais été en prison !

– Qui donc alors a pris votre place ? Slye assurait que quand lui et Scurry fouillaient la poste à votre recherche, ils avaient entendu parler d'un homme qu'on avait arrêté seulement dix minutes auparavant et jeté en prison. Personne ne savait quel crime il avait commis, mais tous savaient qu'il s'appelait Eben Cooke, car l'homme avait déclaré à qui voulait l'entendre son nom et son rang.

– Sans aucun doute un nouvel imposteur, repartit le poète, désireux de prostituer mon office à des fins particulières. Puisse-t-il rouiller dans les fers à jamais ! Pour de toi, puis donc qu'il n'était pas dans ton dessein de faire le voyage, tu ne voyageras pas davantage...

– Vous allez leur dire de me débarquer ? » Bertrand se jeta à genoux en signe de gratitude. « Ah, vraiment, quelle noblesse que la vôtre, Monsieur ! Quelle injustice ne vous ai-je point faite, en vous songeant capable de ne me point pardonner !

– Bien au rebours ; c'est peut-être la seule fois que tu n'auras pas été injuste.

– Monsieur ? »

Ebenezer se tourna vers les vitres de la poupe :

« Il serait bon que tu fasses ta prière avant de te lever ; j'entends que tu rentres à la nage.

– Non ! Ce serait ma fin, Monsieur !

– Comme cela aurait été la mienne, dit Ebenezer, si tu n'avais pas appréhendé... »

Il se rompit net : maître et valet s'envisagèrent un instant, puis bondirent ensemble sur la fausse commission qui était à terre – laquelle, en s'en emparant au même moment, ils détruisirent bientôt dans leur lutte.

« Il n'importe, dit Ebenezer. Il suffira d'une minute au premier sot venu pour distinguer qui de nous deux est poète et qui fieffé menteur.

– Songez-y à deux fois ! l'avertit Bertrand. Il n'est point dans mon dessein de vous causer du tort, Monsieur, mais si cela en vient à cette extrémité, il n'y aura nulle distinction ; je n'ai qu'à appeler l'homme qui vous a amené ici et jurer de pas vous connaître.

– Quoi ! Tu oserais me menacer, après avoir déjà lancé des brutes à mes trousses, dérobé mon nom et ma place, et presque causer ma mort ? Le gentil garçon ! »

Malgré tout son courroux, Ebenezer n'était pas sans concevoir l'incertitude de sa position ; il cessa de parler d'appeler un officier pour décider leur querelle et ne questionna pas davantage Bertrand sur son récit, encore que plusieurs détails faisaient défaut pour qu'il soit content. Le valet avait déclaré, par exemple, que seule la certitude du départ de son maître lui avait permis d'envoyer les brutes de Bragg à la poste ; cependant c'était sa certitude de l'arrestation d'Ebenezer qui lui avait permis, avant de retourner à la poste, de songer à se faire passer pour le lauréat. Et comment la commission avait-elle pu disparaître, si maître et valet possédaient les seules clefs de la malle ? Et que gagnerait le misérable à mentir au fait d'Anna et Henry ensemble dans la poste ? Ou, si cela n'était point un mensonge... Mais ici son imagination chancela et lui fit défaut.

« Tu ne mérites aucune clémence, dit-il d'un ton apaisé. Mais je saurai laisser le pardon modérer la justice, et ne parlerai plus de te faire passer par-dessus bord. Possible que ce sera un juste châtiment que de passer le reste de tes jours au Maryland, puis donc que tu le redoutes. Pour la suite, explique sans délai ton imposture devant tout l'équipage du vaisseau, et fais qu'une vertu future rachète tes erreurs passées.

– Vous êtes un Salomon en fait de justice, s'écria Bertrand, et un saint chrétien pour le pardon !

– Allons-y, et finissons-en.

– J'arrive, Monsieur, j'arrive, répondit le valet, si vous pensez que cela soit sûr...

– Comment pourrait-il en être autrement ?

– Il est clair, Monsieur, expliqua Bertrand, qu'il y a plus dans votre charge que ce que le simple œil ne voit. J'ignore ce qui s'est passé entre vous et Lord Baltimore, et cela n'est point mon affaire que de vous demander quel secret vous avez juré de garder... » Ici Ebenezer laissa libre étendue à un tel torrent d'invectives que son valet dut faire une

pause avant de continuer. « Tout ce que je veux dire, Monsieur, c'est qu'un vulgaire lauréat n'est point assailli par des coquins et des assassins à chaque coin de rue comme je l'ai été, et que ce n'est point la répugnance aux rimes, ce me semble, qui presse ce vilain Coode à vous rechercher. Pour autant que nous le sachions, il se peut être sur ce bateau ; et sans doute aucun il est parmi la flotte, et Slye et Scurry aussi bien...

– Non, pas eux, dit Ebenezer, mais Coode peut-être. » Il retraça brièvement l'artifice de Burlingame. « C'est Henry qui a acheté un passage en ton nom, expliqua-t-il, et laissé le coquin seul avec la flotte.

– Cela ne fera qu'enfler sa rage, dit Bertrand, et qui sait quels confédérés peuvent être avec lui ? Possible qu'il a un espion sur chaque bateau !

– Ce ne serait pas impossible, d'après ce que je sais de lui, reconnut Ebenezer. Mais de quoi sert tout ce discours ? Crois-tu me persuader de me dissimuler et de ne point découvrir mon emploi au monde ? Chercherais-tu à échapper la pénitence et la confession ? »

Bertrand protesta vertement contre de pareilles fausses estimations de ses motivations :

« Je rendrai raison, déclara-t-il, fort volontiers, et ferai pénitence de mon imposture – laquelle, je vous prie de vous souvenir, je n'ai employée qu'à la seule fin de sauver cette partie de moi qui fait que l'homme est homme. Cependant la pénitence n'a jamais refermé les plaies, Monsieur. »

Puis il loua la généreuse et indulgente nature de son maître et se reprocha qu'il avait payé de mensonges sa bonté – sans oublier de rendre une fois de plus raison de son imposture et d'examiner les diverses preuves de la haute estime et de la confiance en lesquelles le tenait le vieil Andrew. Enfin il conclut en affirmant qu'il souhaitait la réparation et non la simple pénitence ; quelques moyens par lesquels il puisse racheter l'humiliation et l'inconfort que sa très-innocente imposture avait pu causer au plus noble des maîtres que valet eût jamais servi.

« Et quels sont ces moyens auxquels tu songes ? demanda avec circonspection le poète.

– Seulement de risquer ma vie pour la vôtre, dit le valet. Quelle que soit la cause que vous serviez...

– Assez, maudit valet ! Je sers la cause de la poésie, et nulle autre.

– Ce que je voulais dire, Monsieur, c'est que, quoi que ce soit que Lord Baltimore... C'est-à-dire...

– Corbleu, dis-le donc !

– Puis donc que je vous ai remplacé à votre désavantage, dit Bertrand, laissez-moi vous remplacer à votre profit. Laissez-moi affronter ce fourbe de Coode en votre nom, Monsieur. S'il me défait, ce sera et ma juste récompense et votre salut ; sinon, il sera toujours temps que je me confesse clairement quand nous aborderons. Que dites-vous ? »

Ce dessein étonna tellement Ebenezer qu'il ne put sur le moment trouver de mots assez rudes pour châtier l'intrigant de son effronterie, et,

hélas, quand il retrouva l'usage de sa langue, ce fut pour découvrir les indiscutables mérites du projet. La condition de lauréat était de vrai une charge périlleuse – de cela il avait aujourd'hui assez l'épreuve, encore que la raison lui en échappait encore ; John Coode était sans conteste parmi la flotte et assurément fort courroucé d'avoir été dupé ; Burlingame, malgré ses dernières et ingénieuses précautions, n'était point là pour le protéger. Enfin le poète tremblait encore en se rappelant comme il avait échappé ce matin Slye et Scurry au Roi des Mers ; seule l'apparition de Bertrand dans la rue lui avait sauvé la vie.

« Si cela peut soulager ta conscience, dit-il enfin, je ne puis te dire non, du moins pour le moment – cela me laissera libre étendue pour écrire en bas quelques vers. Mais avec ou sans Coode, Bertrand, je te jure ceci : c'est la dernière fois que je passe pour un autre qu'Eben Cooke. M'entends-tu ?

– Fort bien, Monsieur, acquiesça Bertrand. Puis-je donner l'avis au capitaine ?

– L'avis ? Ah, oui – que je suis Bertrand, un fat qui se pique de la gloire. Oui, fais donner cet avis ! »

12. OÙ LE LAURÉAT DISCOURT DES JEUX DE HASARD ET DISPUTE
DE LA RELATIVE URBANITÉ DES VALETS ET DES POÈTES LAURÉATS.
OÙ BERTRAND EXPOSE LES DIVERS DEGRÉS DE LA SOPHISTICATION
ET FAIT LA DÉMONSTRATION DE SA THÈSE

Quand le *Poséidon*, poussé par une douce brise du nord-est, laissa derrière lui le cap du Léopard et, en compagnie du reste de la flotte, se dirigea au sud-est vers les Açores, la vie sur le bateau se régla à un train paisible. Les passagers n'avaient rien ou fort peu à faire : hors des trois repas quotidiens et, pour ceux qui avaient avec eux les ingrédients, des thés intermédiaires, le seul autre événement du jour était l'annonce de la distance parcourue depuis les dernières vingt-quatre heures. Parmi les gentilshommes, une belle quantité d'argent changeait de main à cette annonce, et comme les valets, dès lors qu'ils sont sujets à l'oisiveté, peuvent éprouver autant d'ennui que leurs maîtres, eux aussi prenaient des paris toutefois qu'ils se le pouvaient permettre.

Les paris, en général, étaient pris lors du second repas, puisque les distances étaient calculées d'un midi à l'autre. Sitôt qu'éveillé le matin, chacun partait à la recherche d'un homme d'équipage, afin que de s'enquêter du progrès de la nuit passée ; toute la matinée durant, la compa-

gnie observait le vent, ensuite de quoi elle faisait ses estimations. À midi le capitaine en personne montait sur la dunette, le quadrant à la main, et, à l'annonce par le premier second qu'il était douze heures précises, relevait les mesures traditionnelles pour la longitude ; se retirant ensuite dans ses quartiers, il calculait la latitude d'après la boussole, et la distance parcourue depuis la dernière évaluation de la hauteur de la Polaire avant l'aube – lequel chiffre crucial était lui-même obtenu à partir des données du loch concernant la direction et la vitesse du vent, la hauteur et la direction des vagues, et les diverses manœuvres des voiles, ensemble avec la connaissance propre qu'avait le capitaine de la direction et de la vitesse des courants maritimes dans la région à cette époque particulière de l'année, et de la capacité de chacun de ses officiers à obtenir le meilleur des hommes de son quart et du bateau lui-même. Puisque même à pleine voiles le *Poséidon* faisait rarement plus de six milles à l'heure et jamais plus de huit – en d'autres termes, une rapide avancée –, la distance du jour pouvait aller de zéro, en cas de calme plat (ou, en cas de violents vents contraires, figurer même en négatif), jusqu'à cent quatre-vingt-douze milles –, lequel maximum théorique, toutefois, il ne put jamais atteindre. Ayant calculé la latitude et la longitude, le capitaine était en mesure de déterminer la position du *Poséidon* sur sa carte au moyen d'une règle et d'un compas, et, en tenant de nouveau compte des vents, des courants, des caractéristiques de la dérive de son vaisseau et des variations de la boussole, il pouvait donner au timonier une route corrigée à suivre en attendant de nouveaux calculs. Enfin il se rendait dans la salle principale pour son repas de midi avec des dames et des gentilshommes choisis parmi ses passagers, lesquels cependant avaient mis en commun leurs paris et estimations, et, après avoir annoncé le chiffre officiel, il priait le second de chercher parmi les petits bouts de papier pliés la meilleure estimation et d'identifier le gagnant du jour.

L'enjeu ordinaire était la cagnotte suivante : cinq à dix shillings par tête, en général, pour les gentilshommes et les dames ; un shilling ou moins pour les valets, mais des spéculateurs plus ambitieux imaginèrent bientôt une variété de paris secondaires : un chiffre maximum ou minimum, par exemple, pouvait être imposé pour quasi n'importe quel pari, ou un joueur pouvait parier sur un écart maximal ou minimal entre le progrès quotidien et celui à venir. Comme le cinquième jour était passé et que l'ennui croissait, le jeu se fit plus enveloppé, et les mises plus fortes ; un jeune ministre particulièrement ingénieux du nom de George Tubman, soupçonné par les autres passagers d'être un joueur professionnel déguisé, conçut un système de mises décroissantes consistant à prendre des paris journaliers sur la date à laquelle on atteindrait Flores et Corvo – les îles occidentales des Açores –, un système par lequel l'annonce de chaque distance quotidienne modifiait les paris fixes sur les diverses dates possibles de l'accostage, selon des principes connus seule-

ment de l'habile jeune homme qui les calculait, et l'on pouvait à la lumière des progrès de chaque jour faire de nouveaux paris pour affermir ou compenser la probabilité croissante ou décroissante d'un des paris précédents sur le même point. Ce système offrait, outre les avantages d'un intérêt cumulatif, une tendance à des mises géométriquement croissantes, car quand un homme voyait tout son investissement spéculatif précédent mis en danger par une distance inhabituellement longue ou brève, il était naturellement enclin à se couvrir en misant, sur ce qui à présent paraissait une date plus probable, une somme égale ou supérieure à la totalité de ses mises précédentes ; et puisque, bien entendu, chaque jour amenait le *Poséidon* plus près du jour de l'accostage et réduisait les marges spéculatives, les paris sur les dates les plus probables baissaient grandement, avec pour résultat qu'un homme pouvait investir cinq livres dans les paris en cours sur une date généralement populaire afin de couvrir dix shillings auparavant misés sur une date désormais improbable, seulement pour découvrir deux ou trois jours plus tard qu'une troisième et plus large mise était requise pour justifier la deuxième, ou la première et la deuxième combinées, et ainsi de suite. L'excitation croissait proportionnellement ; même le capitaine, quoiqu'il branlât la tête devant la ruineuse étendue des mises, suivait les paris avec un intérêt non dissimulé, et les membres de l'équipage eux-mêmes, qui, bien entendu, n'avaient pas le droit de se joindre au jeu quand bien ils auraient pu se le permettre, se choisissaient des favoris parmi les parieurs, donnaient ou quand c'était possible vendaient des informations « confidentielles » sur le progrès du bateau aux parties intéressées, faisaient des petits paris secrets sur lequel des passagers gagnerait le plus d'argent, et enfin, pour protéger leurs propres paris, offraient ou acceptaient de l'argent pour donner de fausses informations aux parieurs autres que celui sur lequel leur argent était misé.

Pour de lui, Ebenezer s'intéressa peu au début dans cette activité, sur laquelle son attention avait été attirée plus tôt lors de la première semaine du voyage. Un matin étincelant d'avril, Bertrand l'avait rejoint à la proue, où il restait à observer des mouettes qui plongeaient pour pêcher, et lui avait demandé, sur un ton respectueux, son opinion générale au fait des jeux de hasard. De bonne humeur à cause du temps et d'un louable déjeuner, et flatté d'être ainsi consulté, Ebenezer avait exploré le sujet avec gaieté et étendue.

« Demander à un homme ce qu'il pense des jeux de hasard est égal à lui demander ce qu'il pense de la vie », fut l'une des positions qu'il adopta.

« Le maquereau ne gage-t-il pas chaque fois qu'il fait surface que les mouettes ne l'attraperont pas, et les mouettes qu'elles le feront ? Ne sommes-nous point tous des joueurs, qui rivalisons d'intelligence avec l'océan sur cette nef de bois ? Non, la vie elle-même n'est qu'un long pari, n'est-il pas vrai ? Depuis le moment de la conception, notre vie est en jeu ; chaque repas, chaque pas, chaque change est un défi à la mort ;

les hommes sont les jouets du hasard, hors des suicidés, et même eux doivent parier qu'il n'y a point d'Enfer dans lequel ils brûleront. Qui donc aime la vie, par force, aime le risque, car il est le champion de Dame Chance. De surplus, chaque joueur est un optimiste, car nul homme ne parie s'il croit qu'il perdra. »

Le visage de Bertrand s'illumina :

« Vous êtes donc favorable aux jeux de hasard ?

– Ah, ah », dit le lauréat. Il redressa la tête, agita un index, et cita un proverbe qui le fit inexplicablement rougir : « *Plus d'un chemin mène au bois*. On pourrait tout aussi bien protester que le joueur est un athée optimiste, attendu qu'il compte la volonté humaine pour rien. Parier, c'est autoriser la souveraineté du hasard dans toutes choses, ce qui revient à dire que Dieu n'intervient en rien.

– Donc, vous n'êtes point favorable, après tout ?

– Attends, pas si vite : on pourrait également dire l'antipode – que le matérialiste hobbesien ne devrait jamais être un joueur, car nul ne parie s'il ne croit à la chance, et croire à la chance, c'est nier un hasard aveugle et un froid déterminisme. Qui dit oui à la chance, pour être court, dira aussi bien oui à Dieu, et réciproquement.

– Au nom du ciel, alors ! s'écria Bertrand, quelque peu moins respectueux qu'au début. Que dites-vous des paris : est-ce oui, ou non ? »

Mais Ebenezer ne voulait point qu'on le presse :

« C'est là une de ces questions qui ont plus d'une face », dit-il gaiement, et il reporta son attention sur les mouettes.

Contrairement à ses attentes, sa position sur le *Poséidon* se révélait n'être en aucune manière déplaisante. Il avait réussi à se faire distinguer du vulgaire valet, et à passer pour une sorte de secrétaire copiste du lauréat, laquelle qualité lui donnait licence d'aller sur le gaillard d'arrière aux côtés de Bertrand et de s'entretenir avec les gentilshommes ; point ne lui était nécessaire de dissimuler son éducation, puisque des emplois comme celui qu'il prétendait étaient souvent tenus par des étudiants destitués, et, en faisant de Bertrand un exemplaire de génie hautain et taciturne, il espérait d'être capable de parler pour lui assez souvent et de protéger ainsi leurs déguisements. En outre, il pouvait se consacrer autant de temps qu'il le souhaitait à son cahier et même emprunter des livres aux gentilshommes sans éveiller leurs soupçons ; on attendait d'un secrétaire copiste qu'il s'occupât lui-même d'encre, de papier et de livres, surtout quand son employeur était un poète lauréat. En bref, il lui apparut bientôt que son rôle présentait la plupart des privilèges de sa véritable identité et aucun de ses dangers, et il compta le déguisement parmi ses plus heureuses inspirations. Tandis que les valets adoucissaient leur ennui en pariant et en s'entretenant de leurs maîtres et maîtresses, et les dames et les gentilshommes en pariant et en s'entretenant de chacun, Ebenezer passait agréablement les heures auprès de son œuvre

ou de celles des auteurs fameux du passé, avec lesquels, depuis qu'il avait été commissionné, il ressentait une forte parenté spirituelle.

De vrai, la seule chose qu'il trouvât blâmable, une fois que sa gêne première fut oubliée et qu'il se fut accoutumé de sa position, c'était la nourriture. Celle-ci n'était point ainsi qu'il l'avait imaginée : les derniers vers écrits dans son cahier, composés juste avant qu'il ne s'endormît dans l'étable du Roi des Mers, avaient été :

*Que dire du festin qui à la compagnie
Fut servi chaque jour jusqu'à la colonie ?
Jamais en vérité de si nobles morceaux,
Redevables sans doute à quelques gras troupeaux,
N'eurent l'heur de flatter les palais délicats
Du gourmand Jupiter et de la belle Héra.*

Ce à quoi, au cours de son tout premier jour en qualité de secrétaire de Bertrand, il avait ajouté :

*La plus exquise chère de tout l'hémisphère,
De la langue braisée aux crêtes financières ;
Les mets les plus savants hérités des anciens,
Des poulardes truffées aux foies de bouquetin ;
Le tout accompagné de précieuses boissons,
Du rhum de la Barbade et du porter saxon.
En vain l'on trouverait de plus noble banquet
Dans l'Orient légendaire ou dans l'Ouest secret,
De plus riches trésors de tribord à bâbord
Que sur la vaste nef du bon LORD BALTIMORE.*

Et cela alors même qu'il n'avait vu au déjeuner comme au dîner autre chose en matière d'exotisme sinon des œufs, du veau, et quelques légumes indifféremment préparés. Mais trois jours suffirent pour vider les cales du *Poséidon* de toute denrée périssable ; le quatrième jour, à la mauvaise surprise d'Ebenezer, apparut la chère habituelle aux marins et aux voyageurs des mers : une ration hebdomadaire de sept livres de pain ou de biscuit pour les maîtres et leurs valets, avec à peine assez de beurre pour en dissimuler l'absence de goût ; une demi-livre de porc salé et de pois secs par homme à chaque repas cinq jours par semaine, et les deux autres du bœuf salé en lieu de porc – sauf quand le temps était trop mauvais pour que le coq puisse faire bouillir la marmite, en quel cas chaque âme à bord devait s'accommoder pour la journée d'une livre de fromage anglais et de mal du pays.

Tout cela, néanmoins, n'était que commune désillusion, la faute n'en revenant ni à Lord Baltimore, ni au capitaine du *Poséidon*, ni à l'ordre

social, mais plutôt à l'ingénuité propre d'Ebenezer ou, ainsi qu'il le sentait confusément sans prendre cependant la peine de l'exprimer par des mots, à la nature de la Réalité, laquelle avait manqué de répondre à ses attentes. En toute manière, quoique la nourriture ait cessé d'être agréable au goût, il s'en accoutuma tantôt assez que de ne plus éprouver de dépit en suite de chaque repas. Mais une contrariété plus considérable le conduisit une après-midi à protester son déplaisir auprès Bertrand – laquelle était qu'il devait manger avec les valets, après que les dames et les gentilshommes avaient fini.

« Ne crois pas qu'il s'agisse seulement de l'ignominie de la chose, s'empressa-t-il de déclarer à son valet, encore qu'en vérité ce soient d'agrestes coquins qui se raillent sans cesse de moi. C'est à ton endroit que j'ai peur ; peur que tu ne te trouves attiré dans quelque débat à la table du capitaine et ne t'y découvres pour l'âne que tu es. Trois fois le jour j'attends des avis de ta disgrâce, et désespère de prolonger la duperie jusqu'au Maryland !

– Ah, Monsieur, n'ayez aucune crainte. » Ils se trouvaient à l'entre-deux des gaillards du navire, et Bertrand paraissait moins occupé des plaintes d'Ebenezer que de regarder une jeune femme qui se tenait en compagnie du capitaine près la lisse de couronnement. « Il n'y a pas grand-mystère dans cette affaire de gentilhomme, à ce que je vois ; un chacun pourrait jouer ce rôle s'il a l'esprit vif et sait garder ses yeux et ses oreilles ouverts.

– Vraiment ! J'en dirais tout autant pour mon ajustement, peut-être ; ce n'est point avec des sots que tu dînes, mais bien avec des gens fortunés et éduqués. »

Mais, loin d'être refroidi par cette remarque, le valet la voulut plutôt disputer, tout en regardant plus souvent la fille que son maître cependant qu'il parlait.

« Vraiment, Monsieur, nul autre que votre valet ne connaît mieux les mérites de la richesse et de la naissance, déclara-t-il avec bienveillance. Cependant, que je sois pendu si jamais homme en fut pour cela plus brillant ou plus vertueux. » Il lui jura ensuite par toute son expérience avec les belles dames et gentilshommes, ensemble comme leur valet et comme leur pair, qu'aucune pauvre aide de cuisine parmi les camarades d'Ebenezer n'était plus friponne que cette dame là-bas sur la dunette, par exemple, laquelle il savait être une certaine miss Lucy Robotham. « Malgré tout son bel équipage et son fin parler, Monsieur, elle n'a pas rougi ce midi quand le capitaine l'a pincée dessous la table, mais l'a plutôt pincé en retour ! Et moins d'une demi-heure plus tard, quand je lui ai pris la main pour l'aider à monter l'échelle, qu'a-t-elle fait sinon que de me gratter la paume ? Une putain est une putain, quelle que soit sa condition, conclut-il, et un sot un sot, quelle que soit sa richesse. »

Ebenezer ne contesta point la vérité de cette opinion démocratique, mais lui nia tout rapport avec l'affaire :

« Ce n'est point le caractère et l'esprit naturel qui vous font gentilhomme, Bertrand, dit-il en appelant le valet par son nom afin de détourner son regard de miss Robotham. Ce sont les façons et l'instruction. À mille détails le gentilhomme reconnaît son pair – un tour de phrase, le choix d'un vin, un trait de plume – et à mille autres l'imposeur et le parvenu. Aussi habile que tu sois à les singer, ce n'est qu'une affaire de temps avant qu'il ne te démasque. Ta langue fourche, ta fourchette manque : la moindre vétille te peut trahir.

– Oui-bien, s'esbouffa l'autre, mais trahir quoi, je vous prie ?

– Eh bien, que l'on n'est point, pour ainsi dire, un gentilhomme né ! » Ebenezer était troublé par la croissante impertinence de son valet, lequel ne s'était point trop montré présomptueux au début. « Comment pourrais-tu le renvier sur leurs lectures par d'autres lectures, quand tu n'as aucun livre à ton crédit ? Comment pourrais-tu disputer des nouvelles pièces qu'on joue à Londres ou de l'état des choses de par le continent, quand tu n'as jamais passé par l'université ? Ton véritable et authentique gentilhomme est galant sans être fat, a de l'esprit sans être bouffon, sait être grave sans faire la chouette, est informé sans être pédant – en somme, il n'a de toutes les qualités ni l'excès ni le défaut, mais le Juste Milieu, la Règle d'Or. »

Là-dessus le valet répliqua par un geste de la main et un sourire : « Possible que oui, ma foi, possible que oui ! » et en aurait dit davantage si Ebenezer, son intérêt dans l'affaire se trouvant enflammé par son croissant courroux, n'avait aussitôt repris son discours :

« Et de même que les propos d'un gentilhomme sont aux propos de la presse ce que le chant de l'alouette est à celui du coq – le chant du poète étant comme le chant de l'ange par rapport au chant de l'alouette, de même le gentilhomme lui-même est-il un prince parmi les hommes, et le poète devrait-il être un prince parmi les gentilshommes !

– Possible que oui, Monsieur, possible que oui », répondit encore Bertrand, et, se tournant à présent à son maître, il ajouta : « Mais le croiriez-vous ? Si médiocre est ma mémoire que, quoique j'ai réécrit votre commission mot pour mot, et vu très-clairement où elle faisait du gentilhomme un Poète Lauréat, je ne puis me rappeler la partie qui fait du lauréat un gentilhomme ! Et si misérables sont ces yeux et ces oreilles qu'ils m'ont dupé en me faisant croire que tous les poètes qu'ils ont jamais perçus – tels que maîtres Oliver, Trent, et Merriweather, pour ne citer que ceux-là –, que tous ces joyeux rimeurs ne connaissent pas plus la Règle d'Or que l'Équerre d'Airain ou le Compas de Cuivre ! Palsembleu, pour parler franc, ils sont sobres comme des babouins, modestes comme des paons, chastes comme des boucs, polis comme des pies, braves comme des souris, et courtois comme des chats en chaleur ! Votre vulgaire et journalier valet, si je puis dire, est de vrai deux fois plus gentilhomme que votre poète ne pourra jamais rêver de l'être ! Non, il est

souvent doué d'un esprit plus doux que celui du gentilhomme son maître, comme le monde entier le sait, et n'a pas son égal pour savoir comme il faut poudrer les perruques ou placer des invités à table. C'est bien lui et non votre poète, dirais-je, qui est gentilhomme ! »

Ebenezer était trop pris à l'impourvu par cette diatribe pour faire plus que loucher et s'écrier : « Assez ! » Mais Bertrand ne voulut point en rester là :

« Et cependant, reprit-il, mon savoir de gentilhomme ne me sert que fort peu maintenant que je suis Poète Lauréat ! Pardi, les dames et les gentilshommes que j'ai rencontrés, loin de considérer leur poète comme un gentilhomme, le regardent plutôt comme ensemble une sorte de saint, un singe savant, un bouffon de Cour et un bohémien diseur de bonne aventure. Vos dames me disent des choses qu'aucun prêtre papiste n'a jamais entendues, et me comblent de petits soins comme si j'étais un bichon, et me font des gestes qui feraient rougir un entremetteur ; elles me vénèrent et me méprisent par tour, tantôt comme un demi-dieu et tantôt comme un clown ambulante. Et les gentilshommes, ma foi ! Ils me croient d'entrée ou fou ou sot ; car qui d'autre qu'un s'occuperait d'écrire, hormis qu'il soit trop idiot pour ne point s'occuper d'argent ? Enfin et sans circuit, Monsieur, ils ne me tiendraient point pour poète, ou alors pour un fort mauvais, si jamais je me permettais une remarque ne serait-ce que sensée, pour ne rien dire d'une qui soit courtoise – mais n'allez pas croire que je prenne la chose si à cœur ! »

Les trait d'Ebenezer se troublèrent avant de s'immobiliser en une espèce de mine refrognée. Les deux hommes étaient à plein dans le débat à présent, lequel se devait par force d'être mené à voix basse ; ils faisaient face à l'océan, leurs coudes appuyés contre la lisse et leurs dos tournés à miss Robotham, qui était descendue de la dunette jusqu'au tillac, de l'autre côté du navire.

« Je t'accorde ceci, dit-il, qu'un freluquet de poète peut être coupable de rusticité, de même qu'un mauvais valet peut être coupable de présomption ; et les deux, coupables d'affectation. Je t'accorde de surplus que le meilleur poète n'est jamais en essence un gentilhomme...

– Au rebours de votre meilleur valet, le rompit Bertrand.

– Pour de cela, dit sèchement Ebenezer, ton valet qui éclipse son maître par sa connaissance de l'étiquette et de la mode est comme le rustaud qui peut réciter plus de textes saints que le théologien : cet unique don trahit ses bornes propres. Le valet gentilhomme et le poète gentilhomme ont ceci en commun : que leurs manières de gentilhomme leur servent à tous deux de masques. Mais le masque du valet dissimule un faquin, là où le masque du poète dissimule un dieu !

– Oh là, Monsieur !

– Laisse-moi achever ! » Les yeux d'Ebenezer brillaient, ses blonds sourcils se tordaient et saillaient. « Qui, plus que le poète, a besoin de

tous les attributs divins ? Il possède l'œil du peintre, l'oreille du musicien, l'esprit du philosophe, la persuasion de l'avocat ; comme un dieu il voit les âmes secrètes des choses, l'essence dessous leurs formes, leurs particulières connections. Comme un dieu il connaît la source du bien et du mal : il voit la graine de la sainteté dans l'esprit d'un criminel, le ver de la débauche dans le cœur d'une nonne ! Non, plus encore : de même que le poète parmi les gentilshommes est une perle parmi des pierres polies, de même le lauréat se doit d'être un diamant parmi les perles, un prince parmi les poètes, leur élite et phénix – et même un prince parmi les princes ! Que les rois lui confient leur immortalité séculaire comme ils le font de leur âme à Dieu ! Il n'y a guère de mystère dans ce que le premier vers était religieux et les premiers poètes des prêtres païens, comme certains le déclarent, ou que Platon appelle la source de la poésie une "divine frénésie" comme celle des prophètes et des sibylles. Si ton véritable poète s'écarte du chemin des bonnes façons, il n'y faut voir que l'empreinte de sa vocation, l'influence de sa muse ; et cependant le lauréat, encore qu'en vérité il soit par nécessité sujet à la plus extrême manie, doit exercer sur soi un empire divin, car il est aux yeux des hommes l'ambassadeur et l'emblème de son art : il est l'obligé non seulement de sa muse, mais de ses compagnons les poètes.

– C'est votre vœu, donc, demanda enfin Bertrand, qu'en toutes choses je joue le gentilhomme ?

– En toute manière.

– Et que je prenne leurs actions comme exemplaires ?

– Rien moins que cela.

– Eh bien, en ce cas, je dois vous demander quelque argent, Monsieur », déclara-t-il en riant, et il expliqua que les dix derniers shillings de ses faibles économies avaient été très-tôt sacrifiés dans les paris sur la distance parcourue, auxquels en qualité de gentilhomme il était absolument contraint de prendre part.

« Ah, c'est donc la raison pour laquelle tu t'es enquis de mon opinion sur les jeux de hasard il y a quelques instants !

– Je le dois reconnaître », dit Bertrand, et il rappela à son maître ce que l'on pouvait dire en faveur du jeu aussi bien qu'à son encontre. « En plus de cela, Monsieur, je dois continuer maintenant que j'ai commencé, aussi bien pour protéger nos déguisements que pour compenser mes pertes. »

Or Ebenezer n'avait lui-même de côté que le peu qu'il avait épargné pendant ses années avec le marchand Peter Paggen, et dont la totalité n'excédait pas quarante livres ; mais, à l'instance de Bertrand qu'aucune somme inférieure ne conviendrait, il alla chercher dans sa malle vingt livres et, de retour à la lisse où son mandataire l'attendait, lui donna l'argent à l'emblée, avec force exhortations et prescriptions.

À ce moment, leur entretien fut rompu par cette même miss Robotham qu'avait auparavant calomniée Bertrand ; un coup sur l'épaule les

fit se retourner pour la trouver toute prochaine derrière eux, et Ebenezer pâlit à l'idée de ce qu'elle avait peut-être entendu.

« Madame ! dit-il en ôtant son chapeau. Serviteur !

– C'est ton maître que je veux », dit la fille, et elle lui tourna le dos.

C'était une fille aux cheveux bruns et à la poitrine remarquable, âgée d'environ vingt années, et encore qu'une certaine grossièreté de façons et de complexion révélât une rustique, ou du moins coloniale essence sous l'élégance de la robe, il parut cependant vraisemblable à Ebenezer qu'elle était plus naïve que concupiscente. En fait, pour la première fois depuis qu'il avait retracé ses embarras à Henry dans la voiture qui les conduisait à Plymouth, il se souvint de Joan Toast, dont le départ précipité de Londres était dû aux soins délicats qu'il avait eus d'elle : il y avait quelque rapport dans les yeux et la peau et les franches manières.

Bertrand, qui n'avait fait aucun geste pour réciproquer la courtoisie de son maître, se pencha par-dessus la rampe et observa la visiteuse d'un air cru. Pas le moins démontée, elle joignit les mains avec enjouement, se balança quelques instants sur ses talons, et dit :

« J'ai une question littéraire pour vous, monsieur Cooke.

– Ah ah, dit Bertrand en lui prenant le menton. Qu'est-ce qu'une petite bouchonne comme vous a à voir avec la littérature, dites-moi ? »

Ebenezer, tant alarmé par la requête que par la vulgarité de son homme, s'empressa d'offrir ses services, suggérant que le lauréat ne devait point être ennuyé par de vaines questions.

« De quoi donc sert-il ? » demanda la jeune femme, affectant d'être fâchée. Puis elle pinça les lèvres, releva les sourcils, et ajouta gaiement, toujours à l'endroit de Bertrand : « Me faut-il vainement souffrir ces regards de débauché ? Qu'il dise quel poète a écrit *Honte à toi, ô courtisane, ô Fortune*, et le dise sans délai, ou mon père connaîtra quel poète m'a pincé ce midi où je rougis de dire et m'en a laissé pour preuve une meurtrissure !

– La morale de tout cela, dit Bertrand, est que celle qui a des jupes de paille doit se garder du feu.

– La morale ! C'est bien à vous de parler de morale ! Il suffit, à présent : qui a dit *Honte à toi, ô courtisane, ô Fortune* ? Shakespeare ou Marlowe ? J'ai parié là-dessus deux shillings avec le capitaine Meech, lequel se pique d'être docte. »

Moins alarmé de ce que son valet pourrait rebuter le jeu que par sa réponse ou sa conduite, Ebenezer était prêt de rompre le débat en donnant la réponse, mais Bertrand ne lui en laissa point l'occasion.

« Le capitaine Meech, dites-vous ! s'exclama-t-il avec un froncement taquin et un long regard coulant. Je parierai moi-même deux shillings que pour chaque bleu de ma main vous en avez trois de la sienne qui vous parent le fondement ! »

M^{re} Robotham et Ebenezer protestèrent tous deux, ce dernier sincèrement.

« Non ? Disons une livre, alors, repartit gaiement Bertrand. Ma livre contre votre shilling. Mais attention, je dois en voir l'épreuve moi-même ! »

Il demanda ensuite sur quel poète elle avait parié, se proposant de décider quel homme avait composé ces vers.

« Le lauréat n'a pas son pareil pour la galanterie, observa avec soulagement Ebenezer devant le jeune derrière de miss Robotham. Et de vrai, puisque la chevalerie est sauve, qu'importe que ce William...

– Oh non, protesta la fille en le rompant. Je n'accepterai de vous aucune faveur, maître Lauréat, car je sais fort bien ce qu'il m'en coûtera à la fin ! De surplus, je connais exactement la réponse, et veux seulement qu'on me la confirme :

*Honte à toi, ô courtisane, ô Fortune, et vous,
Tous les dieux, assemblez vos puissances
Et lui ravissez sa force,
Brisez la jante de sa roue et ses rayons
Et lancez son moyeu des hauteurs du ciel
Jusqu'en l'abîme infernal !*

– Bien dit, bien dit ! applaudit Ebenezer. L'acteur lui-même n'a pas mieux enchanté Hamlet que vous...

– Ma foi, toutes ces courtisanes et ces roués ! s'exclama Bertrand. Qui que ce soit qui a écrit ces vers, c'est un fameux débauché ! Pour dire vrai, jeune damoiselle, j'aurais fort bien pu les commettre moi-même, pour ce que j'en sais.

– De grâce, madame ! » s'écria Ebenezer, consterné par l'ignorance de Bertrand et le danger de la situation. Cette fois il se glissa par force entre les deux et lui prit le bras, comme s'il la voulait emmener à l'écart. « Veuillez excuser ma grossièreté, mais je ne puis vous laisser tourmenter davantage le lauréat !

– *Le tourmenter !* » Mademoiselle Robotham dégagea violemment son bras. « *Moi, le tourmenter, lui !*

– Croyez que je loue fort le soin que vous avez des vers, lequel est assez rare, même chez une jeune fille de Londres », dit le poète en s'exprimant rapidement et en jetant alentour des regards pour voir si les autres les observaient, « et n'entendez aucune censure à l'endroit de votre éducation quand je vous aurai dit que vous abusez de la galanterie de ce grand homme, attendu que vous êtes des colonies ; cependant je dois vous expliquer...

– Écoutez un peu ce maraud ! » s'écria miss Robotham en sollicitant d'abord quelque audience imaginaire, puis se tournant au capitaine Meech, lequel elle venait de voir arriver. « Je pose à M. Cooke une question fort civile, et ce manant me traite de "lourdaude" et de "rustaude" !

– N'en croyez rien, dit le capitaine d'un ton enjoué, non sans lancer un bref et méchant regard à l'offenseur. Quel est le gagnant ?

– Oh, tout le monde sait que l'auteur de ces vers est Shakespeare, dit-elle, mais M. Cooke est aussi moqueur que vous : il assure que c'est lui qui les a faits.

– Les grandes âmes ont coutume de parler par épigrammes, expliqua Ebenezer, au désespoir. Possible cela paraît-il au premier abord une simple boutade, mais par-dessous c'est aussi profond qu'une pensée : le lauréat veut dire qu'un grand poète se sent une telle parenté avec un autre grand poète, dans le service qu'ils rendent à la muse, que c'est comme si Will Shakespeare et Eben Cooke étaient un seul et même homme !

– J'ai donc perdu, soupira le capitaine, plus en réponse à la remarque de miss Robotham qu'à celle d'Ebenezer. Désormais, promit-il à Bertrand, je m'en tiendrai à ce que je sais et laisserai les choses savantes aux savants.

– Le ciel nous en préserve ! » dit en riant Bertrand. Il n'avait pas prêté la moindre attention aux frayeurs d'Ebenezer. « Je perds assez à cause de votre science de marin sans devoir de surplus parier contre vous ! »

Le capitaine Meech ayant ensuite déclaré avec un clignement d'œil que tout son argent était dans ses quartiers, miss Robotham lui prit le bras et s'éloigna avec lui afin d'aller chercher son gain.

Bertrand les regarda avec envie :

« Par Dieu, quelle impudente !

– C'en est fini de nous, gémit Ebenezer sitôt que le couple ne put plus les entendre. Tu as encloué nos canons pour de bon ! »

Il se retourna à l'océan et enfouit son visage entre ses mains.

« Quoi ? Point du tout ! Avez-vous vu comme elle a roucoulé quand je lui ai pris le menton ?

– Tu l'as traitée comme une sous-putain de bordel !

– Et c'est bien ce qu'elle mérite, dit Bertrand. Croyez-vous qu'elle soit à jouer aux cartes avec Meech à cette heure ?

– Mais son père est le colonel Robotham du comté de Talbot, lequel siégeait autrefois au Conseil du Maryland ! »

Bertrand n'en fut pas pénétré :

« Je le connais fort bien. Néanmoins c'est un drôle de père celui dont la fille parle de roués et de courtisanes, je dois dire, et sert des vers sales à table.

– Que Dieu nous sauve ! s'écria le lauréat. Si tu ne nous découvre pas avec tes bévues, tu nous feras cravacher pour ta conduite ! Ne me parle plus du raffinement du valet, je te prie ; j'en ai vu assez, pour ne rien dire de son imprudence !

– Allons, allons, reprenez-vous, dit Bertrand. C'est le lauréat que je jouais, et non le valet, ou autrement vous auriez vu du raffinement en quantité. Je savais ce que je faisais.

– Tu savais...

– Pour de la raillerie et son antipode studieuse dont vous autres les beaux messieurs faites tant de cas, reprit-il d'un ton irrité, n'importe quel valet de chambre qui s'est comme moi quelque peu retiré pour observer la chose en son entier peut vous dire franchement quel en est l'objet, à savoir sonder les sentiments de l'autre sur un point, puis en donner pour siens d'autres, de plus habiles. La distinction entre l'esprit simple et le bel esprit, pour dire vrai, est que le simple se soucie fort de la position que vous prenez sans se préoccuper le moins du monde des raisons qui vous la font tenir, là où le bel esprit se désintéresse de votre position tant que vous la défendez habilement. Ajoutez à cela ce que tout un valet vous dira, que la plupart des choses dont s'entretiennent les hommes ont deux côtés, et qu'à chaque échelon de l'échelle de l'esprit vous pouvez en entendre un qui prétend la vérité, cependant qu'au-dessus comme au-dessous les sons de cloche diffèrent.

– *L'échelle de l'esprit !* Quelles sont ces fantaisies ? demanda Ebenezer.

– Ce ne sont que celles du monde, Monsieur. Prenez le point des perruques, par exemple, qui fait tant de bruit à Londres : doit-on porter une perruque ronde ou une perruque longue ? Le simple marchand n'est point amoureux de la mode et porte une ronde sur ses cheveux naturels afin que de travailler sans gêne tout le jour ; mais baillez-lui dix livres et quinze jours de repos, et il courra s'acheter une grosse perruque française à aile de pigeon, et un demi-peck de poudre, et se prendra pour un prince ! Mais prenez ensuite une douzaine de paresseux semblables ; le plus intelligent s'achètera une ronde avec force grands sermons sur la tyrannie de la mode – j'en ai entendu plus d'un ! – et se croira loin au-dessus de ceux qui portent une longue, de même que ceux-ci croient l'être au-dessus des fils de marchands et des apprentis qui portent des rondes. Mais seulement grimpez plus haut d'un échelon, et nous revoilà à la longue, avec un sage qui a vu tant de têtes perruquées feindre de l'esprit qu'il sait qu'il n'y a là qu'affectation pratique et se croit le plus habile en exposant leur feinte au grand jour. Mais un degré au-dessus lui nous retrouvons la ronde, sur la caboche de quelque philosophe, et au-dessus d'elle la longue, et ainsi de suite. Ou prenons la question française : le rustique est pour l'Angleterre et croit que tous les Français sont des démons, mais qu'il passe une année à Londres et il se moquera de la façon dont ses compagnons de ferme raisonnent. Vient ensuite l'homme qui a voyagé : "La peste emporte ce fat de virevolteur ! De compte fait et bien fait, il n'y a que l'Angleterre !" ; et après lui en voici un qui a été à l'étranger et jure qu'il ne s'agit point de vire et de volte dès lors qu'on a voyagé, car aucun peuple ne l'enchérit sur le français, auprès duquel le citadin anglais n'est qu'un grossier rustaud. Puis vient encore celui qui n'a pas vu la France seule, mais tous les pays du globe ; il prétend que c'est le voyageur inexpérimenté qui chante de la sorte les louanges de Paris – car, pour de l'homme qui a vu tous les pays,

1. ~~La primera de las cosas que se debe considerar en la vida es la salud del alma, y para esto se requiere la gracia de Dios, que es el principio de toda virtud. Sin ella, no se puede alcanzar la felicidad eterna. Por lo tanto, el primer deber del hombre es buscar la gracia de Dios, y para esto se requiere la confesión de los pecados y la comunión frecuente con Dios.~~

~~2. La segunda de las cosas que se debe considerar es la pureza del corazón. El corazón es el templo de Dios, y si está sucio, no puede recibir la gracia. Por lo tanto, el segundo deber del hombre es purificar su corazón de todo pecado y de toda inmundicia.~~

~~3. La tercera de las cosas que se debe considerar es la firmeza de la fe. La fe es el fundamento de toda virtud, y si no se tiene fe, no se puede alcanzar la salvación. Por lo tanto, el tercer deber del hombre es fortalecer su fe, y para esto se requiere la lectura de la Biblia y la escucha de la palabra de Dios.~~

~~4. La cuarta de las cosas que se debe considerar es la caridad. La caridad es el amor a Dios y al prójimo, y es el fruto de la gracia. Sin ella, no se puede alcanzar la vida eterna. Por lo tanto, el cuarto deber del hombre es practicar la caridad, y para esto se requiere la ayuda al prójimo y la abstención de los malos hábitos.~~

~~5. La quinta de las cosas que se debe considerar es la humildad. La humildad es la conciencia de la propia debilidad y la dependencia de Dios. Sin ella, no se puede alcanzar la gracia. Por lo tanto, el quinto deber del hombre es ser humilde, y para esto se requiere la confesión de los propios pecados y la aceptación de la voluntad de Dios.~~

~~6. La sexta de las cosas que se debe considerar es la paciencia. La paciencia es la capacidad de soportar las tribulaciones de la vida sin perder la fe. Sin ella, no se puede alcanzar la salvación. Por lo tanto, el sexto deber del hombre es ser paciente, y para esto se requiere la confianza en Dios y la esperanza en la vida eterna.~~

~~7. La séptima de las cosas que se debe considerar es la perseverancia. La perseverancia es la constancia en la práctica de la virtud. Sin ella, no se puede alcanzar la gracia. Por lo tanto, el séptimo deber del hombre es perseverar, y para esto se requiere la ayuda de Dios y la compañía de los santos.~~

~~8. La octava de las cosas que se debe considerar es la esperanza. La esperanza es la confianza en la vida eterna. Sin ella, no se puede alcanzar la salvación. Por lo tanto, el octavo deber del hombre es tener esperanza, y para esto se requiere la fe en Dios y la confianza en su promesa.~~

~~9. La novena de las cosas que se debe considerar es la caridad. La caridad es el amor a Dios y al prójimo, y es el fruto de la gracia. Sin ella, no se puede alcanzar la vida eterna. Por lo tanto, el noveno deber del hombre es practicar la caridad, y para esto se requiere la ayuda al prójimo y la abstención de los malos hábitos.~~

~~10. La décima de las cosas que se debe considerar es la humildad. La humildad es la conciencia de la propia debilidad y la dependencia de Dios. Sin ella, no se puede alcanzar la gracia. Por lo tanto, el décimo deber del hombre es ser humilde, y para esto se requiere la confesión de los propios pecados y la aceptación de la voluntad de Dios.~~

~~11. La undécima de las cosas que se debe considerar es la paciencia. La paciencia es la capacidad de soportar las tribulaciones de la vida sin perder la fe. Sin ella, no se puede alcanzar la salvación. Por lo tanto, el undécimo deber del hombre es ser paciente, y para esto se requiere la confianza en Dios y la esperanza en la vida eterna.~~

~~12. La duodécima de las cosas que se debe considerar es la perseverancia. La perseverancia es la constancia en la práctica de la virtud. Sin ella, no se puede alcanzar la gracia. Por lo tanto, el duodécimo deber del hombre es perseverar, y para esto se requiere la ayuda de Dios y la compañía de los santos.~~

~~13. La trece de las cosas que se debe considerar es la esperanza. La esperanza es la confianza en la vida eterna. Sin ella, no se puede alcanzar la salvación. Por lo tanto, el trece deber del hombre es tener esperanza, y para esto se requiere la fe en Dios y la confianza en su promesa.~~

– Possible, dit Bertrand en souriant, mais je parierais votre dernier liard qu'elle me prend pour une sorte de Salomon. Nous saurons bien assez tôt qui a raison. »

Il fallut de vrai attendre quatre heures avant que le lauréat ne puisse derechef s'entretenir en privé avec son homme, car longtemps après que les serviteurs eurent fini eux-mêmes de manger, le beau monde s'attarda à table pour boire du brandy et jouer aux cartes dans la grand-salle. Ces amusements – lesquels Ebenezer entendait clairement depuis le gaillard d'avant où il était à méditer au clair de lune – semblaient témoigner de ce que rien de grave n'était advenu ; néanmoins, son agonie fut à la fin modérée par l'apparition de Bertrand et du capitaine Meech en personne, riant de quelque bon mot et allumant sa pipe. Le poète ressentit une cruelle envie, mais les façons de Bertrand n'étaient point les seules causes de son tourment ; la vérité était qu'il trouvait le cynique argument de son homme aussi attrayant que sa propre réponse, et était dans le fond satisfait d'aucune. Pour cette raison, quand il demanda ce qu'on avait dit au souper au fait du pari littéraire de l'après-midi, il fut sinon attristé, du moins peu surpris par le récit que lui fit Bertrand.

« On ne parlait que de cela à table, Monsieur. » Bertrand tira sur sa pipe en fronçant les sourcils. « La femme Robotham rapporta ce que j'avais dit et comme vous l'aviez commenté, mot à mot. Pour parler franc, Monsieur, le colonel, son père, me demanda alors pourquoi je souffrais un valet si présomptueux – veuillez me pardonnez – qu'il jugeait bon de parler pour son maître. Les autres épousèrent la querelle, et la jeune friponne dit enfin qu'on reconnaissait que j'étais poète à ma mine, et vous un boé... un bio... quelque chose comme ça.

– Un béotien, dit le lauréat d'un air maussade.

– Oui. C'était un autre de ses sales mots. »

Ebenezer s'enquit ensuite, sans enthousiasme, de la réponse qu'avait faite son homme.

« Que pouvais-je dire pour mettre un terme à leur babil ? Je leur dis tout net que rien n'importait dans un secrétaire hors de son écriture. Le capitaine évoqua de nouveau la vieille courtisane Lafortune, laquelle semblait leur putain préférée : il connaissait le passage par cœur, disait-il, mais avait seulement oublié quand on l'avait dit dans une pièce ou une autre.

– Ah. » Ebenezer ferma les yeux. « C'en est donc fini de nous pour de bon ?

– Comment cela, Monsieur ? Je n'ai pas sourcillé, Dieu merci, mais déclaré que cela avait été dit sur le bateau une heure après midi, quand le poète perdit sa dernière livre sur la distance parcourue pendant la nuit. » Il tira de nouveau sur sa pipe et cracha avec satisfaction dans l'océan. « Et on n'en a plus parlé après ça. »

13. OÙ LE LAURÉAT, PERDU DANS UNE MER DE DIFFICULTÉS,
SE RÉSOUT D'ÊTRE LAURÉAT, NON SANS COMPOSER AUPARAVANT
QUELQUE ULTIME ODE MARINE

En suite de ces entretiens avec Bertrand, le déplaisir d'Ebenezer au fait de sa condition ne se borna plus aux divers repas ; il fut bientôt sujet à une mélancolie générale et à un malaise spirituel. Il ne pouvait écrire aucun vers : même la vue d'un banc de grandes baleines, qui dans un temps plus heureux eût mis en branle sa fantaisie, ne faisait plus naître en lui à présent à la moindre rime. Au plus beau, il n'avait montré qu'indifférence à l'endroit de ses camarades de table ; maintenant ils sentaient son dégoût, et le ressentiment ajouta la malice aux tours qu'ils lui jouaient. Aussi, quand au terme d'une semaine de ce mécontentement solitaire, Bertrand lui confia d'un air enjoué que Lucy Robotham était prête de devenir la maîtresse du Lauréat du Maryland, sa réaction à l'avis fut tout hors chaleureux.

« Pose seulement un doigt dessus elle, le menaçait-il, et tu finiras ta traversée aux fers.

– Ah, bien, c'est un peu tard pour ce conseil-là, Monsieur. La caille est piégée et plumée, et n'attend plus que d'être arrosée sur la broche.

– Non, te dis-je ! insista Ebenezer, aussi impatient qu'épouvanté. Pourquoi me faut-il te le dire deux fois ! Tes paris sont contraires à mon jugement, mais la fornication... cela est contraire à mon essence même ! »

Bertrand n'était en façon quelconque troublé par le courroux de son maître :

« Pas le moins du monde, dit-il. Un poète sans maîtresse est comme un juge sans perruque : c'est l'insigne de sa charge, et le lauréat devrait en avoir toute une cohorte. Mon seul souci est de bien jouer le poète, Monsieur. »

Ebenezer ne se voulait point laisser persuader :

« C'est là un souci par trop scrupuleux que celui qui fait de la fille du colonel une putain ! »

Ici Bertrand protesta qu'en réalité son intérêt pour Lucy Robotham était en grand partie franc de toute passion : le colonel Robotham, avait-il appris, était un des premiers conspirateurs avec John Coode à avoir renversé le gouvernement de Lord Baltimore en 1689, et encore qu'il naviguât présentement sous la protection du gouverneur Nicholson, il pouvait fort bien être encore secrètement ligué avec les insurgés.

« Je ne serais point surpris, déclara-t-il, que le vieux Robotham use de sa fille comme d'un leurre. Pourquoi, sinon, nous regarderait-il continuer sans un mot ? Oui, de par le ciel, je le prendrai à son propre piège ! »

Face à cette nouvelle information et à l'apparent talent de son valet pour l'intrigue, la résolution d'Ebenezer débuta de faiblir : son indignation laissa la place à l'emportement :

« Tu as un don de sophiste pour peindre le vice avec les couleurs de la vertu, dit-il. Il est clair que tu espères de tirer le meilleur parti possible de mon nom et de ma charge.

– Est-ce à dire que j'ai votre permission, Monsieur ?

– Je m'étonne que tu prennes même la peine de me la demander.

– Ah, merci Monsieur ! » La voix de Bertrand témoignait d'un soulagement évident. « Vous êtes un parfait gentilhomme et avez deux fois plus de jugement que d'aucun sur ce bateau ! J'ai su que vous étiez une belle âme sitôt que j'ai posé mes yeux sur vous, quand maître Andrew m'a envoyé veiller sur votre bien-être à Londres. En toutes choses...

– Assez, tu me dégoûtes, dit le poète. Qu'as-tu donc qui te démange, à présent ? Je sais comme cette flatterie me coûtera cher.

– Patience, je vous prie, Monsieur », supplia Bertrand d'un ton du tout différent de celui dont il avait usé dans de précédents entretiens.

Après avoir longuement réitéré sa foi dans l'intelligence d'Ebenezer et leur commun intérêt à garder leurs déguisements, et soutenu aussi bien que leur opinion était la même eu égard à l'importance des paris, il confessa avoir besoin de nouveaux fonds pour maintenir les apparences, et cela sans délai.

« Vive Dieu ! s'écria le lauréat. Tu n'as pu perdre aussi vite vingt livres ! »

Bertrand fit signe que oui et expliqua qu'il avait fort misé sur des paris secondaires relatifs à la dernière distance parcourue afin que de recouvrer ses précédentes pertes, mais qu'en dépit de ses plus prudents calculs il avait perdu d'un chétif mille devant miss Robotham, laquelle il soupçonnait d'avoir accès à des informations secrètes par le capitaine.

« La moitié de mes économies ! Et tu as l'audace de me demander le restant pour le gâter à la pareille !

– Loin de là, Monsieur, déclara Bertrand. Bien au rebours, j'espère non seulement de regagner votre argent et le mien, mais encore d'y parvenir au quintuple. C'est la raison que j'ai besoin plus que jamais de la fille Robotham. »

Le *Poséidon*, dit-il, avait gardé son cap sud-ouest depuis déjà presque deux semaines, et l'argent sagement placé donnait les Açores pour n'être plus qu'à deux ou trois jours de distance. Si vraisemblable était cet accostage, en fait, que le révérend qui prenait les paris, monsieur Tubman, demandait une livre par shilling sur ces deux dates, attendu que n'importe quelle date avant ou après rapporterait d'excellentes mises. Le plan de Bertrand, donc, était de conquérir miss Robotham de sorte qu'elle tourne en sa faveur toute l'influence qu'elle avait sur le capitaine Meech : si son estime de la date de l'accostage était autre que celle de l'opinion

générale, Bertrand placerait tout son argent dessus et alentour la nouvelle date ; si le pronostic du capitaine concourait avec celui des passagers, miss Robotham emploierait tout son art et toute sa ruse pour l'amener à naviguer plus lentement et atteindre les îles à une date plus avancée.

— Vraiment, tu ne me laisses guère le choix ! dit amèrement Ebenezer quand son homme eut achevé. Premier tu fais paraître judicieux la prise de la fille, puis tu la fais paraître tout de bon prudente, et maintenant tu la rends nécessaire quoique tu saches aussi bien que moi qu'au fond il n'y a là que luxure et désir immodéré. Prends la fille, et mon argent à la pareille ! Fais-moi l'estime d'un joueur et d'un entremetteur et finissons-en ! »

Ayant de la sorte donné libre étendue à ses sentiments, il alla chercher dans sa malle ses vingt dernières livres et avec force craintes tendit la somme à Bertrand, exhortant une nouvelle fois son homme d'être discret. Le valet le remercia comme un gentilhomme peut en remercier un autre pour un prêt de peu d'importance et partit à la recherche de Lucy Robotham.

Cependant qu'il suivait cette transaction, le poète, de mélancolique qu'il était, devint fébrile. Tout le jour il languissait dedans son branle ou se traînait piteusement jusqu'au bastingage pour regarder l'océan ; l'annonce faite par Bertrand le matin suivant, avec force roulements d'yeux, que la séduction de miss Robotham était un fait accompli, n'arracha qu'un soupir et un hochement de tête à son maître ; et quand, dans un élan de gaieté, le valet lui déclara qu'il était prêt d'en venir à ses fins avec la courtisane Lafortune, l'unique et maussade réplique du lauréat fut la suivante : « *Celui qui tâte des courtisanes s'attache la vérole.* »

Il était, comme il le reconnaissait lui-même sans émotion, dans un état très-prochain de celui dont l'avait une fois sauvé Burlingame et, une autre, sans le vouloir, John McEvoy. Ce qui le sauva cette fois fut un événement en harmonie avec son humeur : le premier des deux jours où l'on pariait, la flotte rencontra son véritable premier gros temps. Le vent souffla du nord au sud-est, de plus en plus fort, et amena avec lui une tempête qui dura cinq jours. Le *Poséidon* tangua, embarda, roula sur les eaux tumultueuses ; les passagers restèrent confinés sous les ponts la plupart du jour. L'odeur de l'eau dans les cales pénétra les cabines, et même les marins furent malades. Ebenezer se trouva si affaibli que pendant des jours il put à peine manger à la table des serviteurs ; il ne quittait sa cabine que lorsque la nature l'appelait, soit au bastingage soit au pot de chambre. Cependant, encore qu'il joignît sa voix aux plaintes des autres, il ne nourrissait point comme eux le souhait fervent du calme : précipiter un cataclysme est une chose, et exige pour le moins de la fermeté, mais s'abandonner à un cataclysme déjà existant ne réclame autre chose sinon le désespoir.

Il ne vit pas Bertrand avant le cinquième soir de la tempête, lequel fut aussi le plus dur. Durant tout le jour il avait fait sombre, le *Poséidon* avait tremblé, ses huniers au ris, le vent ayant changé au nord-est, et le soir la

tempête grossît encore. Ebenezer était sur le gaillard d'avant, imprudemment penché à contre-vent sur la lisse, ignorant des suites fâcheuses de cette posture. C'est là qu'il fut rejoint par son valet, vêtu comme à l'accoutumée des habits de son maître, lequel s'était rendu sur le pont dans le même dessein et se mit au travail avec la même malpropreté. Pendant un moment ils peinèrent coude à coude dans l'obscurité grandissante ; enfin Ebenezer parvint à lui demander :

« Quelles chances donne le révérend Tubman de survivre à cette nuit ? Je ne parierais point dessus. »

Là-dessus Bertrand fut pris d'un terrible haut-le-cœur.

« Mieux vaudrait pour nous tous que ce maudit bateau passe par le fond ! répliqua-t-il enfin. Il m'importe peu de vivre ou de mourir.

– Est-ce bien le lauréat que j'entends ? dit Ebenezer en considérant avec contentement le malheur de son homme.

– Ne prononcez point ce mot ! gémit Bertrand en enfouissant son visage entre ses mains. Dieu maudisse le jour où j'ai quitté Londres ! »

À chacune nouvelle plainte, l'estomac d'Ebenezer se trouvait apaisé.

« Mais comment cela se peut-il ? demanda-t-il sur un ton sarcastique. Tu préférerais être un valet chapon à Londres qu'un poète gentilhomme avec une maîtresse et une fortune ? Je ne puis le concevoir !

– Ralph Birdsall aurait mieux fait de me raccourcir ! s'écria Bertrand. Le membre viril est une poignée par laquelle la femme le promène à sa guise. Oh, la putain ! La fourbe de putain ! »

Le contentement du poète s'était changé en une véritable jouissance :

« Ah ah ! le coq y va de son cocorico ! Par le ciel, la garse fait bien de te parer de cornes, toi qui prends si plaisir à en donner aux autres !

– Non, mon Dieu, ne louez point la chienne !

– Ne la point louer ? Elle a mes louanges et mon appui ; elle a ma bénédiction...

– Elle a aussi votre argent, dit Bertrand, quarante livres pour de bon. »

Puis voyant que son maître était trop stupide pour parler, il lui fit le récit de sa déception. La fille Robotham, dit-il, lui avait juré son amour, et sous l'influence de celui-ci avait engagé il y a six jours, de son propre aveu éploré, son honneur, au point d'autoriser le capitaine Meech certaines licences avec sa personne, en retour desquelles elle était en mesure de conseiller à Bertrand de placer son argent sur une date plus avancée de quelques jours que la date favorite : elle avait appris du capitaine lui-même que, quoique Flores ne fût plus qu'à un jour de distance, une tempête se préparait au sud, qui les pourrait rebuter aisément d'une centaine de milles. Au même moment elle l'avertit de ne point révéler ses mises, mais de faire croire que lui aussi pariait sur les dates convenues ; elle veillerait, lui dit-elle, à ce que le révérend tienne sa langue – *le véritable amour ne regarde pas à la dépense* ! Enfin, en cas que le *Poséidon* n'atteindrait point Flores au jour dit, elle avait une servante de laquelle

l'homme de vigie était tombé amoureux et pour les faveurs de laquelle il ferait serment d'apercevoir les côtes jaspées du Paradis.

Ainsi assuré, Bertrand avait placé son argent à quinze contre un sur le jour ensuivant le présent jour – mais hélas, ainsi qu'il ne le concevait que trop clairement à présent, la fille l'avait dupé de plus d'une façon ! Il apparut que son véritable galant n'était autre que le révérend Tubman lui-même, pour la solvabilité duquel elle avait amené chacune pauvre âme à bord à croire qu'elle était sa secrète maîtresse et ensemble à parier sur la même date. Puis, quand la tempête menaça au jour dit, chacun se mit grandement à maudire et à déplorer ses pertes, tout en riant à couvert de son avantage sur les autres ! Mais aujourd'hui, à la veille de leur triomphe, en ce jour même du Seigneur qui pourrait fort être leur dernier, en bref, une heure devant, la vigie de bâbord avait juré apercevoir les monts de Corvo depuis son perchoir en haut du mât, et encore qu'aucun autre œil hors du sien ne les ait vus, le capitaine Meech avait déclaré l'accostage imminent.

Comme pour avérer le récit du valet, le capitaine Meech apparut sur la dunette et ordonna qu'on largue les ris des faux focs – une mesure que la seule tempête rendait prudente –, que Corvo soit sous le vent ou non. De fait, l'ordre du second d'amener la grande hune et le hunier d'artimon arrivait un peu tard, car, tandis que les hommes étaient encore occupés dans les enfléchures, une rafale déchira les trois voiles et fit consentir le mât d'artimon. La voile de misaine elle-même fut amenée, avec deux ris, pour empêcher le bateau de coiffer jusqu'à ce qu'un nouveau faux foc puisse être attaché à sa vergue ; puis l'équipage se hâta de dégager les restes du hunier d'artimon qui battaient au vent – et cela point trop tôt –, car, à l'ensuivante forte rafale sur le bout de mât, un hauban d'artimon cassa net dans un bruit de mousquetade.

Ce fut lors, en cette heure des moins fortunées, qu'Ebenezer, fraîchement écœuré par l'avis de sa ruine, se pencha derechef dessus la lisse : le hauban, tendu comme une corde de violon, le vint fouetter vertement par-derrière, et c'est avec horreur qu'il se retrouva, durant un moment, en pleine mer à côté du bateau ! Personne ne le vit passer par-dessus bord ; les officiers et l'équipage avaient trop à faire, et Bertrand, incapable de regarder son maître dans les yeux durant la confession, était demeuré tout tremblant, le visage enfoui entre ses bras. Il ne pouvait crier à cause qu'il recrachait de l'eau de mer, mais rien ne l'aurait pu secourir quand bien ses cris auraient eu l'improbable heur d'être entendus. Pour faire court, c'en aurait été fini et bien fini de lui si le même vent qui premier lui avait retourné ses vomissements n'avait soufflé sur le sommet de la prochaine grande vague : crête, écume et poète inanimé retombèrent de concert sur le pont, ainsi que nombre tonnes d'eau de l'océan Atlantique, et pour le meilleur ou le pire le poète fut sauvé.

Néanmoins, il ne retrouva point ses esprits sur-le-champ. Durant ce qui aurait fort bien pu être pour lui une heure aussi bien qu'une année, il demeura dans une sorte de languissante euphorie, ignorant de son entourage et du cours du temps, et même du fait qu'il fut vivant. C'était une sensation prochaine du vertige et du rêve, en aucune manière du tout déplaisante, encore que rompue de fois à autre par de brèves espaces de lutte incertaine accompagnée d'une confuse douleur. Parfois il rêvait – non point des cauchemars, mais de tranquilles et étranges visions. Deux revenaient fréquemment : la première et la plus mystérieuse était celle de deux sommets montagneux d'albâtre, semblables en tout point, élevés et fort rebouchés en leur pointe ; des vieillards étaient assis sur leurs sommets, et alentour les bases régnaient une monstrueuse agitation dont la nature lui échappait. L'autre était une récurrence de son encombre, en une étrange et altérée version : il était dans l'eau à côté du *Poséidon*, mais le jour brillait d'un éclat glorieux au lieu que d'être orangé ; l'eau tiède était verte, d'un calme transparent, et pas même humide ; le bateau, encore que toutes voiles dehors, ne progressait pas d'un pouce ; sa sœur Anna et son ami Henry Burlingame, et non point Bertrand, le regardaient depuis le gaillard d'avant, en souriant et en lui faisant des signes, et, à l'antipode de la terreur, c'était de l'extase qui emplissait le cœur du poète !

Quand enfin il revint du tout à lui, la substance de ces rêves résista à sa mémoire, mais leur quiétude l'accompagna dans le monde éveillé. Il reposait paisiblement depuis un long espace, les yeux ouverts, s'imprégnant par degrés de la réalité. Pour débiter, il était vivant – un certain vertige, quelque faiblesse à l'estomac, et des douleurs au fondement en étaient le témoignage, encore qu'il les ressentît avec autant d'indifférence que si les membres douloureux n'étaient pas les siens. Il se rappela ses encombres sans alarme, mais ne sut ni comment cela s'était produit ni ce qui l'avait sauvé. Même le souvenir que Bertrand avait perdu tout son argent, lequel suivit immédiatement après, ne parvint à troubler sa sérénité. Par degrés il conçut qu'il reposait dans un branle dedans le gaillard d'avant : il connaissait l'endroit pour y avoir déjà été confiné. La pièce était sombre et pleine de l'odeur des lampes à huile et du tabac des pipes ; il entendait de temps à autre de brefs éclats de rire et des jurons étouffés, et le claquement de cartes qu'on abattait ; quelque part près de lui un dormeur ronflait. C'était donc la nuit. Enfin il s'aperçut que le navire progressait fort doucement : la tempête était passée, ainsi que le dangereux espace de fortes houles sans vent qui souventesfois suit les orages en mer ; le cours du *Poséidon* était constante et paisible.

Encore qu'il répugnât de quitter l'agréable contrée où son esprit venait de séjourner, il passa les jambes par-dessus son hamac et s'assit. Dans les autres hamacs alentour, les hommes dormaient, et quatre marins jouaient aux cartes à une table prochaine au centre de la pièce.

« Ma foi ! s'écria l'un deux. Voilà-t'y pas notre Belle au bois dormant qui s'éveille ! »

Les autres se retournèrent, d'étranges sourires aux lèvres.

« Bien le bonsoir », dit Ebenezer.

Sa voix était faible, et quand il se mit debout ses jambes se dérobaient, et la douleur dans son fondement recommença. Il chercha appui contre une cloison.

« Qu'y a-t-il, mon garçon ? s'enquit un des plaisants. Aurais-tu une crampe ? »

Là-dessus ils s'esbouffèrent tous de rire, et quoique l'équivoque lui échappât, Ebenezer sourit également : l'étrange sérénité avec laquelle il s'était éveillé lui faisait regarder comme insignifiant le fait qu'ils riaient sans aucun doute à ses dépens.

« Je crois que j'ai fait une chute, dit-il avec civilité. J'ai mal ici et là.

– Ce serait le diable si tu n'avais point mal ! » caqueta un vieux, et Ebenezer reconnut ce même Ned qui l'avait premier introduit auprès Bertrand et l'avait de surplus si cruellement pincé. Les autres rirent derechef, mais firent signe à leur camarade de se taire.

Un troisième marin, d'un extérieur moins farouche que celui des autres, se hâta de dire :

« Ce que Ned entend, c'est qu'il n'est pas étonnant que tu aies une meurtrissure ou deux là où le hauban d'artimon t'a frappé. » Il lui montra une bouteille : « Viens boire un coup pour te racommoder pendant que le second est sur le pont.

– Je vous remercie », dit Ebenezer, et quand il eut achevé de trembler à cause du rhum, il demanda doucement : « D'où vient que je suis là ?

– Nous t'avons trouvé évanoui sur le pont principal pendant la tempête, répondit le marin. Tu a bien failli passer par les dalots.

– L'ami Chips s'est servi de ta couchette pour le bordage », ajouta gaiement le vieux Ned, et il lui montra le marin qui avait parlé le premier – un gaillard élancé dans la quarantaine.

« Ne le prends pas mal, dit le charpentier, en jouant une autre carte. Nous prenions l'eau, et toutes mes planches avaient passé par-dessus bord. J'ai demandé dans l'entre-deux-ponts quelle couchette je pouvais prendre, et c'est la tienne qu'on m'a désignée.

– Ah bien, je ne la regretterai pas, je crois. »

S'enquêtant davantage, Ebenezer apprit que son inconscience avait duré trois jours et trois nuits, durant lesquels il n'avait eu aucune nourriture. Il mourait de faim ; le coq, s'attendant plutôt à ce qu'il meure, ne lui avait gardé aucune ration, mais les hommes d'équipage partagèrent volontiers avec lui leur pain et leur fromage. Ils témoignèrent d'une considérable curiosité à l'endroit de son coma de trois jours : en particulier, n'avait-il rien du tout senti ? L'assurance de cela parut grandement les réjouir.

« Il suffit ! déclara le charpentier. C'en est fini de cette histoire, et si tu sens quelque embarras, n'oublie pas que nous te croyions mourant.

– Quelque embarras ? »

Ebenezer ne comprenait pas. Pour le moment, le rhum avait réchauffé chacun de ses membres, et sa faim était radoucie. À la lueur de la lampe, le gaillard d'avant paraissait plutôt confortable. Cela faisait fort longtemps qu'il n'avait point été accueilli aussi civilement que le faisaient ces fiers marins, lesquels sans doute ignoraient même son pseudonyme, pour ne rien dire de sa véritable identité.

« Si embarras il y a, assura-t-il chaleureusement, c'est que dans mon état troublé je ne vous ai fait nul remerciement propre à votre gentillesse. Plût à Dieu que j'eusse quelque argent pour vous récompenser, encore que je sache fort que c'est la bonté naturelle qui vous a mus et non le vil appât du gain. Mais je suis pauvre.

– Ne t'y fie pas, répliqua l'un des hommes. C'est l'affaire de ton maître. Bois donc, à présent. »

Le lauréat sourit devant leur innocence et prit une autre rasade. Devait-il leur avouer à qui allaient en vérité toutes leurs bontés ? Non, décida-t-il affectueusement ; que la vertu soit sa seule récompense. Il lui revint à l'esprit les récits de ces rois humblement vêtus, se promenant parmi leurs sujets ; de Jésus lui-même, qui parfois voyageait incognito. Sans doute ils apprendraient un jour la vérité, par un poème ou un autre qu'il écrirait : puis l'aventure deviendrait une légende de marin, et une anecdote dans les biographies à venir.

La cordiale attitude des marins perdura pendant les quinze jours suivants, de même que la remarquable quiétude du poète. Il finit par pénétrer du moins cette dernière : la seconde de ses euphoriques visions lui était revenue, et il vit en elle, avec un calme frisson, une affirmation mystique de sa vocation, pareille à celles accordées jadis aux saints. Qu'était le bateau, après tout, sinon la Nef de la Destinée, de laquelle, en retour de ses doutes, il avait été exclu ? Qu'était le Grand Océan, sinon des Fonts sacramentels, un bain moral qui le puisse purger de son désespoir et le rendre à la Nef ? Le message ne laissait aucun doute, combien qu'il l'eût miraculeusement pressenti à son insu ! De là venait la présence de Burlingame sur le bateau rêvé, car c'était bien lui qui, au Roi des Mers (c'est-à-dire *Poséidon* !), avait raillé le troisième vers du quatrain d'Ebenezer –

*Tu peux, Grand Océan, déchaîner ton courroux :
Nos bordages tiendront, nos mâts résisteront.
Avecque auprès de nous le fier Poséidon,
Ton ire faiblira sous chaque coup de poupe.*

– lequel, prétendait-il, situait le poète dans l'océan. Ebenezer songea avec chaleur à son ami et tuteur, qui pour ce qu'il en savait pouvait

depuis longtemps avoir été retrouvé par Slye et Scurry et passé par le fond. Henry s'était montré sceptique à l'endroit de la condition de l'auréat, assurément.

« Plût à Dieu qu'il fût à mes côtés ! Je lui conteraï cette merveille. »

Depuis la conséquente annonce que Corvo était en vue, le *Poséidon* avait gardé cap à l'ouest le long du trente-septième parallèle, lequel, si tout allait bien, les mènerait droit sur les Capes de Virginie. La fâcheuse tempête avait dissipé la flotte aux quatre vents, de sorte qu'aucune autre voile n'était en vue à l'horizon ; mais le capitaine Meech espérait de rattraper le vaisseau pavillon d'un jour à l'autre, lequel il estimait être devant eux. Encore que du temps avait été perdu dans les réparations, quand Chips eut achevé de raccommoder le hauban endommagé, le *Poséidon* vogua rapidement, toutes voiles dehors sous la brise. Ils avaient quitté Plymouth depuis cinq semaines ; le mois de mai était là, et l'on ne parlait que de la date de l'accostage.

Durant cette période, Ebenezer quitta rarement le gaillard d'avant : d'une part, il lui fallut du temps pour recouvrer sa force ; d'autre part, il n'avait nul désir de revoir ses précédents compagnons de table, et en toute manière ses méditations l'occupaient agréablement. Il ne pouvait éviter, bien sûr, les contacts avec Bertrand, mais leurs rencontres étaient brèves et peu loquaces – le valet était incertain de sa position, et Ebenezer, outre qu'il appréciait l'inconfort de son homme, n'avait rien à lui dire. Quoiqu'il ne pût plus entretenir d'illusions au fait de l'excellence du bateau, son admiration pour les marins avait augmenté considérablement. Son désespoir s'était entièrement dissipé : avec une joie tranquille, il regardait les dauphins suivre le sillage du bateau et, sujet à quelque transport anticipatoire, il aiguisait ses plumes, sortait ses volumes de Milton et de Samuel Butler dont il usait comme références, et ourdissait les vers suivants pour décrire le grand événement qui l'attendait : la première apparition du Maryland.

*Celui qui tant erra, après que de Troade
Il eut enfin pillé la vaillante Cité,
Et qui, las d'avoir vogué plus d'une décade
Sur les flots courroucés par Neptune pressés,
Quand d'Ithaque les toits enfin il aperçoit,
Et que de son tourment le terme il entrevoit,
Prend ces berges aimées pour les rives célestes,
Si riantes en sont les richesses agrestes,
Malgré les vieux récifs et les vagues puissantes.
Autrement plus céleste est le sol que je chante,
Dont les grèves dorées, les sous-bois verdoyants
Et les havres coquets, où vont se reposant
Marins et passagers, ravissent le regard*

*Par leur magnificence ! En vain, pour émouvoir,
L'on chercherait poète en tout le vaste monde –
Que sa lyre soit d'or et sa muse féconde –
Facile à célébrer le gracieux MARYLAND,
Quand, sitôt ravi aux furieux éléments
Le Voyageur enfin aux bords rêvés accoste
Et, du pont où chacun court à son noble poste,
Pour la première fois contemple sa beauté !*

En suite de quoi, au bas de la feuille du registre, il ajouta dûment : *E. C., P' & L' du M'*, et examina le tout avec un contentement tel qu'il n'en avait point éprouvé depuis la nuit de la funeste visite de Joan Toast. Il était fort hâté de terminer cette feintise et de recouvrer enfin sa véritable position dans la province ; ses forces lui étaient pleinement revenues, et pour de son humeur elle n'avait jamais été aussi bonne. Quand il eut considéré les mérites de divers plans, il résolut de dénoncer la fraude en publiant à tous son identité et en déclamant ces derniers vers sitôt que le *Poséidon* accosterait : il était clair qu'aucun passager ne conspirait à sa perte, et que par conséquence chacun avait le droit de connaître la vérité sur Bertrand et lui.

Il n'eut point la chance, toutefois, de mettre son plaisant projet à exécution. Leur traversée touchant quasi à sa fin, passagers et hommes d'équipage étaient chaque jour davantage enjoués, et quoique les marins fussent officiellement interdits d'alcool sur le bateau, le gaillard d'avant pas moins que la grande salle devinrent les scènes de débauche nocturne. L'hospitalité de l'équipage à l'endroit d'Ebenezer crût en proportion : il n'avait pas d'argent à investir dans leurs jeux de cartes, mais il partageait volontiers leur rhum et leur cordialité.

Un soir, alors que chacun avait bu une belle quantité d'alcool, le vieux Ned, dont l'aimable conduite avait grandement surpris le lauréat, descendit l'escalier et annonça à la compagnie qu'il revenait juste d'une entrevue avec le sieur Ebenezer Cooke sur le pont principal. Ebenezer dressa les oreilles et sentit ses joues devenir de feu, car le ton de l'homme laissait entendre qu'il avait été envoyé en qualité d'organe pour le groupe. Les autres évitèrent de le regarder.

« J'ai dit au sieur Cooke comme nous avons veillé sur son homme, reprit Ned, en souriant désagréablement au poète. Je lui ai dit que nous l'avions arraché aux griffes de la mort, que nous lui avons rendu la santé, prêté notre lit et notre bordage sans nous plaindre. Puis je lui ai demandé s'il ne lui agréerait pas de nous donner quelque chose en retour de nos efforts, attendu qu'on approchait du jour de l'accostage...

– Qu'a-t-il répondu ? » demanda un homme.

Les traits d'Ebenezer se brouillèrent : il était dépité d'apprendre que leur générosité avait été, du moins en partie, vénale, mais en même temps concevait son obligation à leur endroit et la légitimité de leur réclamation.

Ned lui lança un regard de côté

« Ce méchant menteur a plaidé la pauvreté ! Il dit qu'il a perdu son dernier liard quand Corvo a été en vue !

– Ce n'est que trop véritable, déclara Ebenezer devant le chœur de protestations qu'avait soulevé l'annonce de Ned. L'homme est un déréglé et, non content de dissiper son argent propre, a parié également le mien, d'où vient que je n'ai pu me joindre à vos jeux. Mais je vous fais serment que vous serez payés pour votre bonté, puis donc que vous lui donnez un prix. Veuillez m'écrire vos noms, et je vous enverrai l'argent d'abord que j'arriverai à Malden.

– Si je pariais sur toi, je serais vite pauvre ! s'esbouffa Chips. Un tel vœu ne te coûte rien !

– De grâce, laissez-moi vous expliquer... »

Ebenezer résolut de leur révéler son identité sans plus tarder.

« Il n'est point besoin d'explications, dit le maître d'équipage, qui avait coutume de parler pour ses hommes de quart. Quand des marins soignent un marin souffrant, ils ne désirent aucun remerciement, mais quand ils partagent le gaillard avec un passager souffrant, on les paie à la fin du voyage.

– C'est le code de la mer, affirma Ned.

– Et il est fort juste, reconnut Ebenezer. Si vous voulez bien...

– Un instant, ordonna le maître d'équipage en souriant, et il sortit une feuille de papier de sa poche. Ton maître plaide la pauvreté, et toi à la pareille. Tu n'as d'autre choix que de signer ce papier. »

Ebenezer prit le document en hésitant et parcourut les mots grossièrement écrits.

« Qu'est ceci ? s'écria-t-il en levant les yeux pour découvrir les marins qui souriaient de son étonnement.

– C'est le code de la mer, comme l'a dit Ned, répondit le maître d'équipage. Signe ce papier et te voilà un pauvre marin comme nous tous, qui ne doit pas un pet à ses amis. »

De vrai, le document proclamait que son signataire était une sorte de membre honoraire de l'équipage du *Poséidon* et partageait les droits, privilèges et obligations d'un vulgaire marin, hormis le travail et les gages. Sa langue, polie en comparaison de son écriture, laissait entendre que ce geste était la façon traditionnelle d'endosser ce qu'Ebenezer supposait être une nouvelle condition, et la signature du capitaine Meech dans un coin témoignait de l'approbation officielle.

« Donc... vous ne voulez en retour nul argent ? »

Le maître d'équipage branla la tête :

« Ce serait contraire au code de la mer de la part d'un camarade.

– Eh bien, c'est un honneur ! dit en riant le poète, redoublant d'estime pour ces hommes. C'est avec grand plaisir que je signerai de mon nom ! »

Et prenant sa plume il écrivit ses propres nom et titres en bas du document.

« Oh, l'ami, dit Chips qui regardait par-dessus son épaule. Quel est ce tour que tu joues à notre bonté ? Signe de ton propre nom, et non de celui de ton maître !

– Serait-ce que tu as déjà entendu parler du code ? demanda Ned avec suspicion.

– Non, messieurs, je ne vous joue là aucun tour. Il est temps que vous sachiez la vérité. » Il entreprit alors de leur conter toute l'histoire de son déguisement, retraçant aussi brièvement qu'il le pouvait ce qui l'avait rendu nécessaire. L'alcool déliait sa langue : il parla avec éloquence et prolixité, et en manière d'épreuves, récita même de mémoire tous les vers de son cahier. « Vous n'avez qu'un mot à dire, conclut-il. J'irai chercher mon valet qui vous le jurera. Il ne pourra citer un seul vers de mémoire, et à peine en lire dessus la page. »

Apertement incrédules au début, les hommes se trouvèrent fort impressionnés quand le poète eut achevé. Personne ne songea d'aller quérir Bertrand pour qu'il témoigne. Leur principale retenue, il apparut bientôt, était le fait qu'Ebenezer s'était contenté d'un hamac dans le gaillard d'avant, là où son valet avait goûté les faveurs de miss Lucy Robotham ; le lauréat tourna ce point à son avantage en leur faisant se souvenir de son hymne à la chasteté : une conduite telle que celle de Bertrand était inconcevable pour un homme chez qui la virginité composait l'essence.

« Palsembleu ! s'écria le maître d'équipage. Vous voulez dire qu'un poète est comme un prêtre papiste, qui n'use de sa queue que comme d'une pompe de cale ?

– Je ne parle pour d'autre poète que moi-même », répliqua Ebenezer, qui entreprit d'expliquer, dans les bornes fixées par sa modestie, la distinction entre le célibat ecclésiastique et la véritable virginité. Le premier, déclara-t-il, n'était rien outre qu'une discipline, encore qu'elle fût hautement recommandable en ce qu'elle changeait en art noble le temps et l'énergie ordinairement dissipés dans l'accouplement, épargnait au religieux la peine de s'occuper des maîtresses et des épouses, et contribuait en général à une vie plus longue et plus productive ; mais ce n'était en façon quelconque un état aussi pur que la véritable virginité, et il n'impliquait sur ce point nulle vertu nécessaire – le plus grand débauché devient célibataire sur le tard, quand ses forces l'ont quitté. Le célibat, pour faire court, était une pratique négative presque toujours adoptée, soit par défaut soit par une autorité extérieure ; la virginité, d'un autre côté, était un état métaphysique positif, d'autant plus admirable qu'il était imposé par soi-même et n'avait en soi ni valeur instrumentale ni, chez le mâle, manifestation physique de sa possession ou de sa perte. Pour lui, cela n'avait même pas l'instrumentalité posthume d'une vertu chrétienne, attendu que l'intérêt qu'il avait d'elle était ontologique et esthétique plutôt que moral. Il disserta librement,

plus pour sa propre édification que pour celle de l'équipage, qui le regardait avec stupeur.

« Vous voulez dire, demanda poliment le maître d'équipage au milieu d'une phrase, que vous n'avez jamais calfaté un timon de votre vie ? Vous n'avez jamais manié l'épisssoir pour fendre une gaupe à matelot ?

— Et je ne le ferai jamais, dit le poète fermement, et pour prévenir davantage de curiosité il rendit le document et proposa de boire un verre à sa nouvelle position.

— Ne croyez pas que j'estime moins votre honneur en tant que lauréat, les assura-t-il. Levons nos verres, et avant la fin de la nuit je paierai mon tribut avec une chose plus douce que l'argent. »

De vrai, il espérait de leur faire rien moins que l'honneur de chanter leurs louanges pour toujours, et le tout en vers.

Les marins se regardèrent par tour.

« Eh bien soit ! caqueta le vieux Ned, et les autres approuvèrent de concert. Donnons-lui un peu de rhum, avant le prochain quart ! »

Ils tendirent la bouteille à Ebenezer et lui enjoignirent de la boire en entier et seul.

« Qu'est cela ? demanda-t-il d'un rire incertain. Une sorte de cérémonie d'initiation ?

— Non, cela vient ensuite, dit Chips. Le rhum sert à t'appréter. »

Ebenezer rebuta ces préliminaires avec apparence de zèle pour les épreuves burlesques.

« Laissons là les épices et attaquons la viande. Vous verrez que je suis fin prêt ! »

Ce fut le signal d'un tumulte général : ses bras se retrouvèrent liés sur les côtés ; sa chaise lui fut brutalement ôtée de dessous par un marin, et, avant qu'il ait pu revenir, un autre enfonça sa tête dans un oreiller posé au centre de la table, lequel oreiller avait surgi comme par magie. Peu disposé par nature aux jeux brutaux, Ebenezer se débattait difficilement ; de plus, ensemble à cause de sa charge et par simple peur de la douleur, il ne goûtait guère la perspective d'une bastonnade rituelle, laquelle il supposait être le dessein des marins.

Quand, à sa vive horreur, il devint clair quelques instants plus tard qu'ils ne désiraient point lui donner les verges, aucune force sur terre ne put le contraindre au silence ; quoique sa tête fût maintenue aussi ferme que ses membres, il poussa un hurlement tel que même la vigie de grande hune l'entendit.

« Le capitaine Meech vous pendra pour cela ! s'écria-t-il, quand il put rassembler ses mots.

— Crois-tu qu'il ignore le code de la mer ? » Ebenezer reconnut le mauvais caquetement du vieux Ned derrière lui : « Tu as pourtant vu son nom sur le papier, non ? »

Et comme pour avérer le caractère désespéré de sa situation, à peine eut-il recommencé de crier que le second passa sa tête par l'escalier et lança cette plaisante semonce :

« Le capitaine demande que vous mettiez un terme à ces cris ou que vous en finissiez d'une balle de pistolet avec ce misérable. Il ennuie les dames. »

Son unique menace ainsi contrariée, Ebenezer parut condamné à souffrir l'initiation dans sa ruineuse étendue. Mais soudain un cri retentit sur le pont – Ebenezer, à demi évanoui, n'y prêta point attention – et en un instant tous les hommes se précipitèrent vers l'escalier, laissant le novice à son sort. Affaibli par l'outrage, il les injuria dans leur fuite. Puis il entreprit de se vêtir lui-même et tâcha du mieux qu'il put de se calmer les nerfs avec des pensées vengeresses. Encore ignorant du bruit des cris et de la débandade au-dessus de lui, il déclama un ultime distique marin, les derniers vers qu'il allait engendrer avant des semaines :

*Les démons de l'Enfer ne sont pas plus vicieux ;
Des matelots anglais préserve-moi, ô Dieu !*

À présent, au tumulte général sur le pont venait de s'ajouter le bruit des mousquets, et même la fameuse détonation d'un canon, quoique le *Poséidon* ne possédât pas d'artillerie : quelle qu'ait été la cause de ce vacarme, on ne pouvait plus l'ignorer. Ebenezer se dirigea vers les degrés, mais avant qu'il les ait pu gravir il découvrit Bertrand, en chemise et bonnet de nuit, lequel sauta en bas des marches et s'étala sur le sol.

« Maître Ebenezer ! » s'écria-t-il, et, apercevant le poète sur les degrés, il se redressa en tremblant sur ses genoux.

Devant la terreur de l'homme, Ebenezer eut la chair de poule.

« Qu'y a-t-il ? Que t'arrive-t-il ?

– Nous sommes tous des hommes morts, Monsieur ! gémit Bertrand. C'en est fini de nous ! *Des pirates*, Monsieur ! Ah, maudit soit le jour où j'ai joué au lauréat ! Les démons nous abordent en ce moment même !

– Non ! Tu es soûl !

– Je le jure, Monsieur ! Nous voilà tous bons pour la planche !

En fin d'après-midi, conta-t-il, le *Poséidon* avait rattrapé un autre bateau, lequel il avait pris pour quelque membre de la flotte, se hâtant sur ordre du capitaine Meech de le gagner de vitesse avant la nuit – le vaisseau de guerre qui devait les protéger à travers les eaux infestées de pirates n'avait pas reparu depuis Corvo, et deux vaisseaux ensemble formaient une proie plus formidable qu'un bateau isolé. Mais l'on n'avait rattrapé l'étranger que depuis quelques instants seulement, et à peine avait-il été à portée qu'il leur avait tiré dessus par l'avant, et ce n'est que trop tard qu'ils avaient conçu être pris au piège.

— Plût au ciel que je sois resté pour affronter Ralph Birdsall ! se lamenta-t-il en conclusion. Plutôt perdre ma queue que ma vie ! Qu'allons-nous faire ? »

Le lauréat n'avait point à cela de meilleure réponse que son valet, lequel demeurait encore tout tremblant sur les genoux, incapable de se relever. Les coups de feu avaient cessé, mais on entendait encore plus de cris qu'avant, et Ebenezer sentit le heurt d'une autre coque contre celle du *Poséidon*. Il gravit quelques échelons de plus et risqua un œil sur le pont.

Le spectacle qu'il vit le glaça. L'autre vaisseau vint se placer à tribord du *Poséidon* et se chevilla à sa victime par divers grappins. C'était une chaloupe, grée comme une goélette et plus petite que le *Poséidon*, mais, à cause de sa proximité et des longues semaines durant lesquelles on n'avait rien vu outre que la haute mer de tous côtés, elle paraissait énorme. Des hommes avec un pistolet ou une torche dans une main et un coutelas dans l'autre escaladèrent les rambardes, tous rendus encore plus effrayants par la lueur des flammes, et ils rassemblèrent l'équipage du *Poséidon* autour du grand-mât ; il apparut que le capitaine Meech avait jugé insensé de résister. Le même capitaine, ensemble avec ses compagnons officiers, était visible un peu plus loin, chacun sous la surveillance d'un homme, près l'artimon, et déjà les passagers étaient délogés de leurs couchettes et amenés sur le pont, la plupart en chemise de nuit. Les hommes juraient et se lamentaient ; les femmes s'évanouissaient, hurlaient, ou simplement pleuraient à l'idée du sort qui les attendait. Au-dessus du mât de misaine des pirates, la lune gibbeuse brillait, et sa blanche lueur jouait sur les cornes palpitantes des huniers ; les voiles basses, qui loffaient également dans la fraîche brise nocturne, offraient des reflets orange à la lueur des torches et projetaient de grandes ombres dansantes. Ebenezer s'appuya tout contre l'échelle pour éviter de tomber. Dans son esprit se pressèrent toutes les horreurs qu'il avait lues dans l'ouvrage d'Esquemeling : comme Roche Brasiliano avait coutume de faire rôtir ses prisonniers sur des broches en bois, ou de frotter leurs plaies avec du jus de citron et du poivre ; comme l'Ollonois arrachait les langues de ses victimes à main nue et mâchait longuement leur cœur ; comme Henry Morgan faisait jaillir les yeux d'un homme hors de son crâne avec un tourniquet, le suspendait par les pouces et les gros orteils, ou le hissait en haut du mât par les parties privées.

De dessous lui parvenait le bruit des lamentations de Bertrand.

« Amarre, amarre ! » cria l'un des pirates.

Ce n'était point après la misérable carcasse des passagers qu'ils en avaient, déclara-t-il, mais après leur argent et leurs vivres. Si chacun se comportait proprement, nul mal ne serait fait, hors la perte de leurs précieux biens, quelques barils de porc et de pois, et trois ou quatre marins,

lesquels les pirates avaient besoin pour compléter leur équipage ; dans une heure ils pourraient reprendre leur voyage. Il envoya alors un peloton de pirates pour raccompagner les hommes dans leurs quartiers et réunir le butin, tandis que les femmes demeuraient sur le pont comme otages pour assurer un pillage sans encombre ; un autre détachement reçut l'ordre de piller les cales ; et un troisième, composé de trois hommes armés, partit fouiller le gaillard d'avant à la recherche d'autres marins.

« Vite ! cria Ebenezer à Bertrand en sautant à terre, Mets ces habits et passe-moi ta chemise de nuit ! »

Il entreprit d'ôter aussi vite que possible les habits du valet.

« Pourquoi ? gémit Bertrand. C'en est fini de nous, de toute manière. »

Ebenezer avait déjà ôté ses vêtements et commençait de tirer sur la chemise de nuit :

« Nous ne savons pas ce qui nous attend, dit-il d'une voix sinistre. Possible que c'est après les gentilshommes qu'ils en ont, et non les petites gens. En toute manière, ce serait mieux de regarder la chose honnêtement : si je dois mourir, je mourrai en Eben Cooke, et non en Bertrand Burton ! Enlève donc ça, maintenant ! »

Il donna une dernière secousse et la chemise passa par-dessus la tête et les bras de Bertrand.

« Grand Dieu, elle est tout embrennée !

– La peur en est la cause, reconnut le valet, qui tâcha de se trouver quelques vêtements.

– Halte-là, gentes dames ! dit une voix depuis l'échelle. Venez voir, les amis, c'est une véritable Gomorrhe flottante ! »

Ebenezer, la chemise de nuit souillée à demi passée par la tête, et Bertrand, encore nu et à quatre pattes, se retournèrent pour voir trois visages grimaçants, pistolets et épées à la main, sur l'échelle.

« Je répugne fort à gâter votre partie, nobles marins », dit le chef. C'était un Maure au regard féroce, au cou de taureau, au nez cassé, à la barbe abondante, et à la peau sombre ; un turban rouge entourait le sommet de son crâne, et une toison noire sortait de sa chemise ouverte.

« De grâce, ne vous méprenez pas à mon endroit », répondit Ebenezer en tirant sur les pans de sa chemise de nuit. Il se redressa aussi calmement qu'il put et désigna Bertrand avec dédain. « Cet homme peut parler pour lui, mais, pour de moi, je ne suis pas marin : mon nom est Ebenezer Cooke, et je suis Poète Lauréat du Maryland, Province de Sa Majesté !

14. OÙ LE LAURÉAT ASSISTE À DEUX ASSASSINATS D'IDENTITÉ,
UNE PIRATERIE, UNE TENTATIVE DE VIOL, UN ACTE DE MUTINERIE,
UN MEURTRE, ET UN ATTRAYANT DÉBAT ENTRE CAPITAINES,
LE TOUT DANS L'ESPACE DE QUELQUES PAGES

Inébranlable aux propos d'Ebenezer, l'horrible Maure et ses deux complices poussèrent les prisonniers vers le pont principal, le lauréat seulement vêtu de sa déplaisante chemise de nuit et Bertrand avec une paire de culottes hâtivement enfilées. Le tumulte s'était en partie calmé ; quoique les femmes et leurs servantes pleurassent et se lamentassent, les officiers et les hommes d'équipage se tenaient respectivement sans rien dire autour des mâts de misaine et d'artimon, et les gentilshommes, qui retournaient un par un de la grand-salle sous la garde de leurs détrousseurs, conservaient un silence de mort. Jusque-là aucun mal n'avait été fait aux femmes comme aux hommes, et le pillage du *Poséidon* s'était accompli avec une parfaite efficace : pour ce qui était des vues fixées par les pirates, lesquelles Ebenezer avait entendues auparavant, il ne fallait plus qu'acheminer les vivres dedans leurs cales et prendre par la presse trois ou quatre marins à leur service.

Pour du pillage, Ebenezer n'en avait cure, son valet l'ayant déjà tout de bon dépouillé ; c'était la perspective d'être enrôlé de force qui le terrifiait, attendu que Bertrand et lui avaient été capturés dans le gaillard d'avant et qu'aucun ne portait des habits de gentilshomme. Ses craintes s'accrurent d'autant quand ses ravisseurs le poussèrent vers le mât de misaine.

« Non, de grâce, écoutez-moi ! cria-t-il. Je ne suis point un marin ! Mon nom est Ebenezer Cooke, de Cooke's Point dans le Maryland ! Je suis Poète Lauréat ! »

Les hommes d'équipage du *Poséidon*, nonobstant la gravité de leur situation, se mirent à sourire et à se pousser du coude à son approche.

« Tu n'es qu'un menteur lauréat », grogna l'un des pirates, et il le poussa dans le groupe.

Mais la scène avait attiré l'attention, et un officier pirate, qui par son âge et son extérieur semblait être le capitaine, quitta le viborg et se dirigea vers eux.

« Qu'y a-t-il, Boabdil ? »

La voix de l'officier était douce, et sa mise, à rebours de la rusticité de celle de ses hommes, était modeste, voire délicate ; à terre, on l'aurait pris pour un honnête planteur, ou quelque armateur dans la cinquantaine, et cependant le grand Maure était apertement alarmé par sa venue.

« Rien du tout, capitaine. Nous avons surpris ces drôles en pleins ébats dans le gaillard, et le grand prétend qu'il n'est pas un marin.

– Demandez à mon homme ici ! supplia Ebenezer en tombant à genoux devant le capitaine. Demandez à ces pauvres diables là-bas si je

suis l'un d'entre eux ! Je vous en fais le serment, je suis un gentilhomme, Lauréat du Maryland par ordre de Lord Baltimore ! »

En réponse à la question du capitaine, Bertrand avéra l'identité de son maître et déclara la sienne, et le maître d'équipage vint concourir lui-même à ces propos ; mais le vieux Ned, encore que personne n'ait demandé son opinion, jura l'antipode, et pour épreuve produisit, au dam du poète, le document signé dans le gaillard d'avant, lequel publiait qu'Ebenezer était membre de l'équipage.

« Ce serait mieux pour tout le monde si vous enrôliez ces deux-là à votre bord, ajouta-t-il. Ce sont d'assez capables marins, ma foi, mais qu'ils sont voleurs et fripons ! Ne vous laissez pas décevoir par leur manège ! »

Ayant pénétré le dessein de leur vieux camarade, quelques-uns des autres hommes joignirent leur voix à la sienne, espérant par là de se garder d'être enrôlés de force. Mais le capitaine, après avoir examiné le document de Ned, le jeta par-dessus bord.

« Je connais ces choses-là, dit-il d'un ton railleur. De surplus, il est signé par le Lauréat du Maryland. » Il considéra Ebenezer avec scepticisme : « C'est donc toi, le fameux Eben Cooke ?

– Sur mon honneur, monsieur ! »

Le cœur d'Ebenezer battait vite ; il tremblait d'admiration devant l'habileté du capitaine cependant qu'il s'étonnait de ce que sa propre gloire fût déjà si largement répandue. Mais ses tourments n'étaient point achevés, car combien que le pirate semblait de vrai persuadé, il ordonna qu'on conduisît les deux hommes à l'arrière afin qu'ils soient identifiés par les passagers, ce qui lui valut la surprise d'entendre une troisième version – aucun des deux hommes n'était marin, mais c'était le plus âgé et le plus corpulent qui était le lauréat, et le grand maigre son secrétaire. Le capitaine Meech reçut ces dires, et ajouta que ce n'était pas la première fois que le valet prétendait la charge de son maître.

« Ah, dit le pirate à Bertrand, tu te caches derrière les jupes de ton maître, donc ! Comment est-ce alors que l'équipage prétend au contraire ? »

Le pillage du *Poséidon* venait de s'achever, et toutes les attentions étaient tournées à l'interrogatoire. Ebenezer désespéra de débrouiller le récit très-enveloppé de son déguisement.

« Que vous importe lequel est le menteur ? s'enquêta le capitaine Meech depuis le tillac où il était tenu en joue. Prenez leur argent et allez-vous-en ! »

Ce à quoi le pirate répondit sans se troubler :

« Ce n'est point l'argent du lauréat que je veux – je gagerais qu'il n'en a guère. » Ebenezer et Bertrand le confirmèrent à croire cette opinion : « C'est un bon valet qu'il me faut, pour m'assister à bord ; le lauréat peut aller au diable.

– Vous m’avez découvert, dit à cette heure Bertrand. J’avoue d’être le lauréat Eben Cooke.

– Misérable ! s’écria Ebenezer. Confesse que tu n’es qu’un menteur de valet !

– Allons, je vous parlerai franc, dit le pirate en observant attentivement les deux hommes. Le valet peut bien aller se faire pendre, je n’en ai cure ; mes ordres sont d’embarquer le lauréat sur mon bateau.

– Voici votre poète, monsieur, dit Bertrand en désignant sans vergogne Ebenezer. Le plus noble maître qu’ait jamais servi valet. »

Ebenezer roula de gros yeux.

« Non, non, mes bons maîtres ! dit-il enfin. Ce n’est point la première fois que je mens, comme l’a déclaré le capitaine Meech ! Cet homme-ci est le lauréat, c’est la vérité !

– Assez », ordonna le pirate, et il se tourna au Maure enturbanné : « Mets-les tous deux aux fers, et partons. »

Et c’est parmi les murmures des gens du *Poséidon* que l’infortunée paire dut se rendre sur la chaloupe, non sans cependant force protestations ; quand ils eurent confisqué toutes les armes à feu et toutes les cartouches de munitions qu’ils se purent trouver à bord, les pirates pincèrent une dernière fois les dames, escaladèrent la lisse, balancèrent leurs grappins, et firent voile vers la pleine mer, laissant bientôt loin derrière eux leurs victimes outragées. Les marins qui avaient été ravis – Chips, le maître d’équipage, et un jeunot du quart tribord – furent conduits aux quartiers du capitaine afin de signer des papiers, et les deux prisonniers, confinés en bas dans le puits aux cordages, lequel, par le moyen d’une porte barrée et de plusieurs fers, avait été transformé en une sombre geôle.

Malade de colère devant la trahison de son valet, et d’inquiétude à l’endroit de son destin, Ebenezer était également abasourdi par toute l’affaire et demanda à connaître la raison de leur enlèvement ; mais à toutes ses questions leur geôlier – ce même géant noir qui avait premier mis les mains sur eux – répondait seulement : « Le capitaine Pound a ses raisons. » Enfin, comme la brute avait fini de leur mettre les fers et verrouillait la porte, elle répéta sa réponse pour la quatrième ou cinquième fois, et ce n’est qu’alors qu’Ebenezer reconnut le nom.

« Le capitaine *Pound*, avez-vous dit ? Le nom de votre capitaine est Pound ?

– C’est bien Tom Pound, grommela le pirate, et il n’attendit pas d’autres questions.

– Juste ciel ! » s’exclama le poète.

Ils étaient seuls à présent dans l’étroite cellule, plongés dans les ténèbres absolues, le Maure ayant emporté avec lui la lampe.

« Connaîtriez-vous ce scélérat, Monsieur ? Est-il un fameux pirate ? Ah, doux Jésus, que ne suis-je de retour à Pudding Lane ! Je tiendrais moi-même la misérable chose et laisserais Ralph Birdsall accomplir son forfait !

– Oui, j’ai entendu parler de Thomas Pound. » L’étonnement d’Ebenezer face à cette coïncidence – si vraiment c’en était une – tempéra quelque peu son courroux : « C’est ce même pirate avec lequel Burlingame voyagea naguère.

– *Maître Burlingame, un pirate !* s’exclama Bertrand. Eh bien, cela ne me surprend point...

– Rentre ta langue de fourbe ! le rompit Ebenezer. Tu es un beau faquin pour critiquer mon ami, toi qui me livreras aux requins pour trois fois rien !

– Non, de grâce, Monsieur, l’implora le valet, n’ayez point si mauvaise opinion de moi. J’avoue vous avoir joué un méchant tour, mais c’était votre vie ou la mienne, et non trois fois rien. »

De surplus, ajouta-t-il, Ebenezer avait agi à la pareille un moment plus tard, quand le capitaine avait révélé son véritable dessein.

À cette vérité, le lauréat n’avait rien à répliquer, aussi pendant quelque temps les deux hommes demeurèrent silencieux, chacun faisant réflexion sur son malheur propre. En guise de lit ils avaient deux tas de vieux vêtements usés à même les membrures, lesquelles, attendu que leur cellule était située à l’extrême avant de la chaloupe, n’étaient point d’aplomb mais remontaient vers le haut, de sorte qu’elles formaient également les murs. La déclivité, ensemble avec le battement des vagues contre la proue, aurait rendu impossible tout sommeil à Ebenezer, malgré son extrême fatigue, même sans les tourments que lui pouvaient causer la peur et l’excitation. Son esprit retournait à Henry Burlingame, qui avait navigué sous les ordres du même brigand qui à présent les retenait prisonniers, – et possible sur le même bateau.

« Ah, s’il était ici maintenant, il parlerait pour moi ! »

Il songea de révéler son amitié avec Burlingame au capitaine Pound, mais rebuta l’idée. Il ignorait sous quel nom Henry avait navigué, et la manière dont son ami avait faussé compagnie à ses camarades ne rehausserait point, aux yeux du capitaine, son accointance. Ebenezer se souvint de l’histoire, qui lui avait été faite dans la voiture pour Plymouth, de l’aventure de Burlingame avec la mère et la fille qu’il avait sauvées du viol, lesquelles l’avaient remercié, entre autres choses, en lui livrant la première clef de sa race. Comme Henry lui manquait cruellement ! Il ne pouvait même pas se rappeler exactement l’extérieur de son ami ; au mieux sa peinture mentale était-elle un composé des très-différents visages et voix de Burlingame avant et après les aventures en Amérique. La remarque de Bertrand lui revint à l’esprit, et amena avec elle les troublants souvenirs des rencontres du valet avec Henry : celle à la poste de Londres, jamais prononcée par son ami, et leur échange de vêtement dans l’étable du Roi des Mers. Pourquoi Bertrand n’avait-il point été surpris d’apprendre la piraterie de Burlingame, laquelle avait si très étonné Ebenezer ?

« Pourquoi avoir ainsi décrié Burlingame ? » demanda-t-il tout haut, mais en réponse il entendit seulement un bruit de ronflements de l'autre côté de la grosse poutre de carène qui les séparait. « Quoi, de telles épines n'empêchent point ce drôle de dormir ! » s'exclama-t-il avec un mélange d'admiration et d'exaspération, mais il n'eut pas le cœur de le réveiller. Et lui-même, encore qu'il eût songé la chose inconcevable, succomba à l'extrême fatigue et, dans cet endroit des plus incommodes, s'endormit.

Au matin, l'affaire avait soit quitté son esprit ou perdu de sa conséquence, car il n'en parla point à son valet. Il apparut au cours du jour que la conduite du capitaine Pound à leur endroit n'allait point être du tout cruelle : après avoir déjeuné de pain, de fromage, et d'eau – non point une punition, mais le repas matinal de tout l'équipage –, on leur ôta leurs fers, on leur donna des vêtements volés, et ils furent autorisés à venir sur le pont, où ils purent découvrir un océan désert de toute voile. Le Maure, qui semblait être premier second, leur confia diverses besognes simples, telles que la facture de l'étope ou le briquage ; ils ne devaient retourner dans leur misérable cellule qu'à la brune, et jamais, en suite du premier jour, ils ne furent soumis aux fers. Le capitaine Pound leur découvrit apertement son cas : il était persuadé que l'un d'entre eux était le lauréat, mais ne prenait assurance sur aucune de leurs déclarations, et entendait conséquemment les retenir en captivité. Il n'en dit pas plus au fait des raisons de leur emprisonnement, sinon qu'il obéissait à des ordres, ni au fait du terme de celui-ci, sinon qu'aussitôt qu'il en recevrait l'ordre il les relâcherait. Entretemps, il ne leur fallait que veiller à leur conduite, et aucun mal ne leur serait fait.

De tout cela, Ebenezer conclut nécessairement que son ravisseur était en quelque manière un agent du grand conspirateur John Coode, sous la conduite duquel il avait tendu une embûche au *Poséidon*. L'homme ne connaîtrait point de bornes pour parvenir à ses mauvaises fins ! La perspective de la mort ou de la torture n'étant plus imminente, le lauréat déchargea tout son dépit d'avoir été ravi – lequel emportement, toutefois, il était assez prudent pour dissimuler à ses ravisseurs – et en même temps ne put que louer le respect dans quoi son ennemi tenait l'empire de la plume.

« Tout est on ne peut plus clair, expliqua-t-il à Bertrand d'un ton léger. Messire Baltimore avait plus que la muse à l'esprit quand il m'a fait la commande de *La Marylandiade*. Il sait ce que peu de princes avoueraient : qu'un bon poète vaut deux amis à la Cour pour ce qui est de faire ou défaire une cause, encore que l'homme soit trop averti des sentiments d'un poète pour le lui déclarer tout franc. Sinon, pourquoi aurait-il demandé à Henry de veiller sur moi, d'après toi ? Et d'où vient que Coode m'ait tendu une embûche, sinon qu'il connaît mon empire aussi bien que Baltimore ? Pardi, quelle formidable paire d'antipodes ! »

Si Bertrand était impressionné, il n'était guère consolé :

« Que la peste les emporte tous deux !

– Ne dis point cela, protesta son maître. Je conviens qu'il faut s'occuper de la bagatelle, mais il s'agit ici d'une lutte entre la justice et la poltronnerie, et l'homme qui hausse les épaules s'accommode de la félonie.

– Possible que oui, dit Bertrand en haussant les épaules. Je sais que votre Baltimore est un parfait papiste, mais je doute fort qu'il soit pour autant un saint. »

Quand Ebenezer le contredit, le valet reprit de plus belle et retraça un conte qu'il tenait de Lucy Robotham, et dont la substance était que Charles Calvert était au service de Rome.

« Il a passé un marché diabolique avec le pape afin d'amasser les papistes et les sauvages contre les protestants et de les massacrer jusqu'au dernier ! Puis, quand il aura fait du Maryland une forteresse romaine, les jésuites grouilleront comme des vers de par toute la contrée, et avant que vous ayez pu dire *amen* tout le pays sera à Rome !

– Vil ravaudeur ! railla Ebenezer. Quelle raison a Baltimore de causer tant de mal ?

– *Quelle raison !* Le pape a juré de le béatifier s'il convertit le Maryland, et de le canoniser s'il s'empare du pays ! Il en fera un maudit saint ! » C'était pour prévenir précisément cette catastrophe, avait déclaré Lucy Robotham, que son père et les autres s'étaient joints à Coode pour renverser les papistes du Maryland, à l'heure de la déposition du roi Jacques, et pour pétitionner William et Marie afin qu'ils assument le gouvernement de la province. « Mais le vieux Coode a été fort mal payé au retour de sa peine, dit Bertrand, car sitôt la maison fut-elle renversée que les pillleurs se fâchèrent les uns les autres, et Baltimore en profita pour confier le poste de gouverneur à son ami Nicholson. Il fait flotter les couleurs du roi William, mais tout le monde sait que c'est un papiste dans l'âme : quand il a combattu avec Jacques à Hounslow Heath, il a dit la messe avec les autres, et c'est une troupe de papistes irlandais qu'il a conduite à Boston.

– Dieu Tout-Puissant ! s'écria Ebenezer. Quel puits de calomnies que cette garse de Robotham ! Nicholson est aussi honnête homme que moi !

– Il est le bâtard du duc de Bolton, obstina le valet. Et avant qu'il s'allie aux papistes, il était l'aide de camp du colonel Kirke en Afrique. On affirme qu'il avait reçu du colonel une mesure de vin à Meknès, pour agréer l'empereur Mulay Isma'il...

– Assez !

– Certains disent que c'était du vin d'oranges et d'autres du sherry de Bristol ; miss Lucy Robotham elle-même penche pour le vin d'oranges.

– Je n'en entendrai pas davantage ! » dit le poète d'un ton menaçant.

Mais à chacune de ses protestations Bertrand faisait les mêmes répliques : « *Il se trame plus que vous ne le concevez* » ou « *C'est dans la chambre et non dans la salle du trône que se fait l'histoire* ».

« Peu m'importe qui a tort ou raison, dit-il enfin. Ce Coode nous a piégés de toute façon, et nous ne remettrons plus jamais le pied à terre.

– Qu'est-ce à dire ? demanda le poète. Je ne me porte pas plus mal ici que sur le *Poséidon*, et notre captivité prendra fin dès que Pound aura de nouveaux avis.

– Assurément ! dit le valet. Mais si vous êtes bien le canon que croit Charles Calvert, y a-t-il apparence que Coode vous relâchera et se laissera foudroyer ? C'est pour moi un mystère que nous soyons encore en vie ! »

Ebenezer ne put que convenir de la logique de cette position, encore qu'il ne put en être immédiatement terrifié. Le capitaine Pound était sans contraste formidable, mais il n'était point cruel : bien que dans l'incident retracé par Burlingame il ait apparemment connivé au viol, il semblait être tout de bon contraire au meurtre, et son pillage du *Poséidon* avait été presque courtois. De surplus, il n'était pas même avaricieux, comme le sont les pirates : pendant des semaines et des semaines la chaloupe croisa sans but apparent du nord au sud et à la réciproque, battant les couleurs de l'Angleterre ; quand une voile apparaissait à l'horizon, les pirates lui donnaient la chasse, mais sitôt qu'ils avaient gagné de vitesse l'autre bateau ils le saluaient civilement et le capitaine Pound demandait, ainsi qu'ont coutume de le faire tous les capitaines lors qu'ils croisent un autre vaisseau, vers quel port se dirigeait l'étranger et quelle était sa marchandise. Et combien que les répliques fussent parfois des bravades – « Le trois-mâts barque l'*Adélaïde*, à cent trente jours de Falmouth, en route pour Philadelphie avec de la soie et de l'argent » ou « Le brick *Le Pèlerin*, parti de la Jamaïque pour livrer du rhum à Boston » –, seulement deux fois durant les trois mois pleins de son emprisonnement Ebenezer avait-il été témoin d'actes de piraterie, lesquels advinrent de suite le même jour du mois d'août, de l'ensuivante façon.

Depuis plusieurs jours la chaloupe s'était mise en panne, quoique le temps fût au beau et que rien ne pût être aperçu de tous côtés. Aussitôt après le repas de midi du jour susdit, la vigie aperçut une voile à l'ouest, et, après l'avoir observée pendant quelques instants à travers sa longue-vue, le capitaine Pound déclara :

« C'est bien le *Poséidon*. Emmenez-les en bas. »

On reconduisit les trois marins à leurs quartiers dans le gaillard d'avant ; Bertrand fut confiné dans le puits aux cordages, et Ebenezer, qui avait toute la matinée durant transporté le chargement dans la cale, besogne en apparence anodine, fut renvoyé en bas pour parfaire sa tâche.

« Pauvre capitaine Meech ! songea-t-il. Le diable s'était mis en embûche pour mieux le défaire ! »

Encore qu'il répugnât à l'idée de piraterie en général et ne souhaitât pas plus du tourment à Meech qu'à ses passagers, il n'éprouvait aucune pitié à l'endroit des marins qui lui avaient fait subir pareille indignité ; ayant déjà été témoin de la férocité des pirates, il goûta plutôt l'idée d'un

combat entre eux et l'équipage du *Poséidon*. En toute manière, il n'était point dans son dessein de manquer le tumulte du pont : durant la chasse, qui ne dura pas plus d'une heure, il travailla avec empressement dedans la cale, déplaçant les barils et les sacs à l'arrière afin (il le comprenait à présent) de faire de la place pour un nouveau butin ; mais quand les grappins furent jetés et que tous, hors d'une poignée de pirates, eurent enjambé la lisse pour aborder, il grimpa jusqu'au niveau du pont et regarda la scène.

Son cœur bondit à la vue du vaisseau familier : il pouvait voir le tillac sur lequel il avait débattu avec Bertrand de la juste conduite du poète et duquel il avait été accidentellement chassé dans la mer ; là, sur la dunette, se tenait le capitaine Meech, l'air farouche, exhortant ses hommes comme avant de ne point mettre en danger la sauveté des passagers en résistant à l'assaut, même s'il avait fait monter un tout nouveau canon de huit livres à l'avant.

« Pauvre diable », dit Ebenezer.

Plus loin, dans le viborg, les femmes criaient et s'évanouissaient comme à l'accoutumée, tandis que les gentilshommes, tout refrognés et marris, étaient conduits à leurs cabines pour être dérobés ; près le mât de misaine, les marins s'agitaient confusément. Ebenezer vit plusieurs de ses tourmenteurs, au nombre desquels se trouvait Ned, ainsi que de nouveaux visages. Les pirates, qui n'avaient pas abordé depuis au moins six semaines, ne prirent point peine à dissimuler le désir qu'ils avaient des dames et de leurs servantes ; ils leur parlèrent dans les termes les plus crus ; les pincèrent, les flattèrent, les gourmandèrent. Le capitaine Pound avait grand-peine de contrarier à un assaut général. Il insultait l'équipage de sa voix sifflante et les menaçait de la cale s'ils ne mettaient point des bornes à leur ardeur. Même ainsi, le second lui-même, le noir Boabdil, rendu frénétique à la vue d'une belle adolescente qui, sans doute malade, avait été conduite sur le pont en robe de nuit, la jeta par-dessus son épaule et s'avança vers la lisse, espérant sans doute de l'y culbuter à la façon traditionnelle des pirates ; il fallut que le capitaine lui mette le pistolet à la tempe pour freiner l'ardeur du Maure et le renvoyer, tout grondant et se léchant les lèvres. La fille, de bonheur, s'était évanouie à sa première approche et était demeurée ignorante de la rescousse *in extremis* de sa vertu.

La situation devint si désespérée qu'à la fin le capitaine ordonna qu'ils remontent tous à bord de la chaloupe, quoique le pillage ne fût pas entièrement achevé. Il emmena avec lui le capitaine Meech, deux membres de l'équipage du *Poséidon*, et un de ses grands canots, prétextant d'un nécessaire entretien au sujet de la longitude et de la possibilité que toutes les munitions du canon de huit livres n'avaient peut-être pas été confisquées ; il les libérerait, déclara-t-il, sitôt que la chaloupe serait hors de bordée. Puis il commanda à ses hommes qui grognaient toujours d'aller ranger la provende en vue du partage des prises, et il se retira avec son otage dans la salle des cartes.

Ebenezer avait abandonné son poste d'observation sitôt que les pirates étaient revenus à bord, et leur humeur était si formidable qu'il n'attendit pas que le premier baril de vin de Porto soit halé pour se cacher tout au fond, en sûreté de leur vilain courroux. Sa cachette était un recoin vide et sombre, haut peut-être de trois pieds, lequel s'étendait des deux côtés de la quille sous les cabines, aussi loin qu'allait l'étambot à l'arrière. Attendu que l'espace donnait accès aux câbles de gouvernail qui partaient de la roue sur le pont et, par diverses poulies, rejoignaient enfin l'étambot, il était pourvu d'un faux plancher, sur lequel le lauréat se tenait allongé sans bouger. Audessus de sa tête, qui était à moins de deux pieds du timon, il entendit le bruit de chaises qu'on déplaçait, et bientôt deux ricanements distincts.

« Vive Dieu, le nègre a manqué la décharpir, fit une des voix, et Ebenezer remit aisément le capitaine Pound. J'ai cru qu'il allait me jeter aux poissons quand je l'ai contrarié ! »

L'autre rit :

« Il l'aurait embrochée tout de bon même si j'étais intervenu, Tom, parole ! C'eût été dommage, ma foi, je te l'accorderai ; la fille est un morceau de choix, et n'est point faite pour les pourceaux, et j'espère bien de l'essayer avant d'atteindre Land Ends. »

Ebenezer ne fut pas surpris d'entendre la voix du capitaine Meech, mais se trouva horrifié de l'intelligence qu'impliquaient leurs propos.

« Chercherais-tu des ennuis ? demanda Meech.

— Qui sait, Jim. Boabdil est féroce quand il s'est mis en tête d'enconner. Il leur faut tous une semaine à terre, ou je suis un homme mort.

— Bien, je n'ai pas d'ordres au fait de ton poète, mais je t'ai apporté ceci — ils l'ont fait passer en fraude à Cedar Point. »

Il y eut un silence tandis que Meech sortait l'objet dont il avait parlé, puis le bruit de papiers qu'on étale sur une table. Ebenezer se fit plus attentif, encore qu'il eût entendu exactement chaque mot jusque-là. Il oublia complètement la raison première de sa présence dans la cache.

« *Histoire secrète du voyage dans la baie de Chesapeake*, lut Pound à haute voix. Quelle sottise est-ce là ?

— Nulle sottise, s'esbouffa Meech. Le vieux Baltimore serait prêt de t'égorger pour cela ! Regarde au verso. »

Il y eut un bruit de papiers.

« Vive Dieu !

— Oui. » Meech confirma ce que son ami avait dû comprendre. « Ils le tiennent de Dick Smith, du comté de Calvert — Dieu seul sait comme ! C'est le surveillant général de Baltimore.

— Mais que me faut-il en faire ?

— Ils m'ont dit que Coode en personne viendrait le chercher d'ici environ un mois. Ce n'est qu'une part du Journal, d'après ce que j'en sais ; s'il peut trouver le reste avant que les choses ne s'arrangent, alors Nicholson ne pourra plus le toucher. En ce moment même, l'endroit est

un véritable asile de fous, Tom : tu devrais voir St. Mary's City ! Andros est venu et reparti ; Lawrence est de retour ; Henry Jowles a l'ancien office de Ninian Beale ; le vieux Robotham est rentré, celui dont tu apprécies la fille – tu te souviens de Lucy ?

– Oui, dit Pound, celle de la dernière fois. Elle a une marque de naissance sur le cul, tu me l'as dit.

– Non, Tom, pas une marque de naissance ! Des taches de rousseur, qui dessinent la Grande Ourse, je le jure, et les aiguilles montrent...

– Assez ! dit Pound en riant. Je me souviens où était la Polaire, vers laquelle toutes les aiguilles des hommes étaient pointées. Revenons au Maryland, maintenant, avant que tu ne partes.

– Vraiment, quelle fille ! dit Meech. Où en étais-je ? T'ai-je parlé d'Andros ? »

Il raconta alors que le beau-frère de John Coode, Neamiah Blackistone, si influent du temps de l'ancien gouverneur Copley, était mort dans la disgrâce en février dernier après que les envoyés des douanes, sur la foi des "extraits du *Journal de Burlingame*" dérobés à Lord Baltimore par Nicholson, l'eurent accusé de corruption. Sir Edmund Andros de Virginie était revenu à St. Mary's en mai avec Sir Thomas Lawrence, que Copley avait attaqué en justice, et l'avait fait président du Conseil et gouverneur du Maryland – à la consternation des rebelles, puisque c'était Lawrence qui avait dérobé le fameux Journal de 1691 de l'Assemblée à Nicholson. Puis Nicholson avait débarqué, suborné son vieil ami Lawrence, et nommé conseiller Edward Randolph, le surveillant royal si célèbre dans toutes les colonies pour son malin mépris des autorités provinciales. Mais loin de remercier son vieux supérieur Andros pour avoir gouverné en son absence, Nicholson avait vite proclamé ce gouvernement illégal, déclaré nulles et non avenues toutes les lois passées en son temps, et exigé (jusque-là en vain) qu'Andros retournât les cinq cents livres d'honoraires qui lui avaient été versées pour ses services par le Conseil de Lawrence ! Les insurgés, déclara Meech, profitaient dans l'excès de cette rebuffade pour dresser Andros contre Nicholson ; Coode, leur chef, occupait encore en toute impunité le poste de shérif à St. Mary's County et celui de lieutenant-colonel dans la milice du comté, et de cette façon-là recevait un salaire du gouvernement même qu'il tâchait de son mieux de renverser. Andros avait déjà offert à Coode les services de son "garde-côte" le capitaine Pound, bien sûr, et de surplus avait quasi promis à Coode l'asile en Virginie si, ainsi qu'on le craignait à tout instant, Nicholson les attaquait en justice, lui, son allié Kenelm Cheseldyne, et la veuve du vieux Blackistone. Les insurgés, dit en outre Meech, manœuvraient aussi bien en attaquant qu'en se défendant : ils écumaient la province pour trouver les autres parts du fameux Journal, qu'ils savaient être en possession de divers papistes et jacobites, et dans le même temps excitaient les Indiens Piscataways à se révolter, possible avec l'aide d'autres nations indiennes.

« Ma foi, ils jouent là un jeu fort dangereux ! dit Pound. Je suis bien heureux d'être en mer !

– Et moi, de faire voile vers Londres, Tom ; ce Coode ferait brûler une province sur un simple pari. Mais il est vrai qu'il paie largement.

– À ce propos...

– Oui », dit Meech. Il y eut une nouvelle pause. « Ils m'ont donné ceci pour toi si tu gardes Cooke, et en voilà autant pour conserver les papiers. »

Nicholson avait eu vent de l'absence du Journal, expliqua-t-il, et retournait la province sens dessus dessous afin de le retrouver – de là le parti des rebelles de ne le point conserver sur le territoire jusqu'à ce que les choses se soient rassises. Pound devait naviguer par la même latitude durant six semaines, ou jusqu'à ce que Coode envoie un bateau pour prendre les papiers. Il recevrait alors sa récompense et, selon toute apparence, des instructions au fait de ses prisonniers.

« Fort bien, dit le capitaine Pound. À présent laisse-moi te donner ta part de la dernière prise.

– S'est-elle bien passée, Tom ?

– Pas trop mal », reconnut Pound.

Et il ajouta que, puisque les termes de leur accord donnaient tout l'argent comptant aux pirates et tous les bijoux à Meech – lequel les pouvait aisément revendre à Londres –, il fallait s'attendre que, lors des voyages vers l'ouest, les pirates seraient assez heureux, mais que durant ceux à l'est, quand nombre de passagers n'auraient plus rien que des bijoux de famille, Meech se taillerait la part du lion. L'affaire fut conclue ; Meech se prépara à retourner dans le grand canot, et Ebenezer, qui avait écouté tout l'entretien avec horreur et étonnement, était prêt de quitter sa cache, les pirates ayant depuis longtemps achevé de remplir la cale.

« Encore une chose », dit Meech, et le poète rampa derechef pour écouter. « Si Coode n'a pas trouvé le reste de son Journal quand il viendra prendre cette part, dis-lui que je crois savoir où il le peut chercher, mais qu'il lui en coûtera vingt livres s'il le trouve au lieu dit. As-tu vu ce qui était écrit au dos de toutes ces pages ?

– Tu parles de ce *Voyage dans la baie de Chesapeake* ? De quoi s'agit-il ? »

Meech expliqua que Kenelm Cheseldyne avait tenu le Journal de l'Assemblée de 1691 au dos des pages d'un manuscrit in-quarto relié, lequel lui avait été fourni par Coode, et qui était un vieux journal que les rebelles avaient acquis du temps qu'ils se cachaient à Jamestown.

« C'est un nommé Smith qui est l'auteur du Journal – la chose la plus furieuse que j'aie jamais lue ! – et ils l'appellent le "livre de Smith" par sécurité, les papistes et les rebelles à la pareille, encore qu'ils sont peu nombreux à l'avoir vu.

« Quoi de plus naturel par conséquent pour Baltimore, dit-il à Pound, que de distribuer les morceaux à la sécurité de divers confédérés du même surnom ? »

Ebenezer se mit à transpirer. Pound, à son grand allègement, trouva la conjecture absurde et en rit, mais promit de la relater aux agents de Coode pour ce qu'elle valait.

« C'est-à-dire vingt livres, déclara gaiement Meech. Allez, reconduis-moi à mon bateau sous la menace, où ils pénétreront notre jeu. Je reviendrai avec la flotte de Smoker le printemps prochain ou avant. »

Ebenezer rampa hors de sa cachette, escalada les barils et les caisses, et prit l'échelle qui menait à l'entrepont, quasi malade d'indignation et d'excitation. Il brûlait de rapporter à Bertrand tout ce qu'il avait entendu ; au milieu du considérable fracas qui accompagna l'apparition des deux capitaines, il réussit à monter sur le pont et à se diriger vers l'escalier de dunette (qui menait également à son branle dans le puits aux cordages) sans trop attirer l'attention.

De vrai, les hommes étaient d'humeur rebelle, prêts de se mutiner à la moindre excuse. À contre-cœur, ils relâchèrent les deux marins terrifiés du *Poséidon*, lesquels ils avaient tourmentés durant tout l'entretien des capitaines ; leurs figures s'assombrirent cependant que le grand canot de Meech, dans la ligne de mire de leurs pistolets, s'éloignait vers le vaisseau.

Ebenezer se glissa par le gaillard jusque dans sa cellule – laquelle à l'accoutumée demeurait ouverte – et relata à Bertrand l'histoire de la trahison de Meech, des dernières intrigues de Coode, et du précieux document détenu à présent par le capitaine.

« Il me faut mettre la main sur ces papiers ! s'exclama-t-il. Comme Coode les a eus, je ne le puis pénétrer, mais Baltimore les aura ! »

Bertrand hocha la tête :

« Vraiment, Monsieur, ce combat n'est point le vôtre. Un poète ne doit point s'entremettre de ces choses-là.

– Nenni, répliqua Ebenezer. J'ai fait vœu d'embrasser la Vie sans retenue, et qu'est-ce que vivre, sinon se déterminer ? De surplus, j'ai des raisons propres de désirer ce Journal. »

Comme Burlingame sera content, se fit-il gaiement réflexion, *quand il saura que le capitaine John Smith tenait un journal secret !* Qui sait si ces papiers n'étaient pas la clef que le pauvre Henry avait si longuement recherchée afin que de démêler le mystère de sa race ?

« J'entends bien assez ces raisons, déclara le valet. Le livre atteindrait un joli prix si vous le mettiez aux enchères. Mais cela ne vous servira guère de le voler quand il nous reste moins de quinze jours à vivre en ce monde. Pardi, avez-vous vu dans quelles dispositions est le Maure ? Si ce Coode ne nous tue pas, les pirates s'en chargeront. »

Mais le lauréat ne voulut point s'accorder :

« Cette faction peut être notre salut, et non notre fin. » Il lui décrivit la délicate atmosphère qui régnait sur le pont. « C'est Pound qui nous retient prisonniers, et non l'équipage, dit-il. Ils n'ont rien à gagner en nous

tuant s'ils se mutinent, mais il se peut bien qu'ils le tuent, lui. En outre, ils ignorent l'existence de ce Journal. Possible qu'ils feront de nous leurs égaux, et, lors que le tumulte aura décréu, je trouverai moyen de dérober le livre. Puis nous attendrons un sujet d'accoster. Ou, mieux, quand nous serons des pirates comme les autres, nous pourrons nous cacher à bord d'un bateau que nous aurons attaqué ; ils ne nous regretteront pas. Laissons-les se mutiner, je te dis ; nous nous rallierons à leur cause ! »

Comme si ces derniers mots étaient un ordre, un cri retentit quelques instants plus tard sur le pont, aussitôt suivi de deux coups de feu. Ebenezer et Bertrand se hâtèrent d'aller déclarer leur allégeance aux mutins, lesquels, ils n'en doutèrent pas, s'étaient déjà assuré l'empire de la chaloupe, et de vrai ils trouvèrent Boabdil à la barre, qui souriait aux hommes assemblés sur le viborg. Mais au lieu d'être étendu mort sur le pont, le capitaine Pound se tenait derrière lui, les bras croisés, un pistolet fumant dans chaque main et un méchant sourire aux lèvres, et c'était un homme de l'équipage, un jeune borgne de Caroline nommé Patch, qui gisait ensanglanté sur l'escalier de dunette.

« Nous relâcherons au port quand je le dirai, déclara Pound, et il rangea les pistolets dans sa ceinture. »

Deux hommes s'avancèrent pour retirer leur compagnon blessé.

« Passez-le par-dessus bord », ordonna le capitaine, et combien que le mutin n'était pas encore mort, il fut basculé dans l'Océan. « La prochaine fois, je ne gâterai pas mes munitions », menaça Pound, et il ne se retourna même pas pour voir sa victime se débattre dans le sillage.

« Pourquoi le Maure est-il si gai ? murmura Bertrand à Ebenezer. Vous aviez dit que c'était le plus courroucé de tous. »

Le poète, étonné par sa première vision de la mort, branla la tête et avala furieusement sa salive pour ne point être malade.

C'est alors que la vigie cria :

« Une voile ! Une voile à l'est ! »

Les pirates aperçurent un trois-mâts qui filait dans leur direction, mais ils étaient trop fâchés que de montrer un grand intérêt.

« Tiens donc ! dit en riant le capitaine Pound après avoir observé le bâtiment dans sa longue-vue. Si Patch s'était tenu tranquille dix minutes de plus, il ne serait pas à nourrir les crabes ! Savez-vous quel est ce bateau, les hommes ? »

Ils l'ignoraient, et la perspective de le piller ne les remplissait pas d'enthousiasme.

« C'est ce bateau de Londres que je guette depuis deux semaines, déclara Pound, cependant que vous autres misérables conspiriez dans le gaillard ! N'avez-vous jamais entendu parler d'un brigantin du nom de *Cyprien* ? »

À ce dernier nom, l'équipage se mit à pousser des hourras. Ils se donnèrent des claques dans le dos, firent la cabrioie, dansèrent, et aux ordres

du capitaine bondirent comme des possédés vers les enfléchures écoutes, drisses, et bras. Huniers et petit foc furent hissés, la barre fut virée ferme, et la chaloupe fila à la rencontre de sa nouvelle proie.

« Quel est ce *Cyprien*, qui leur a si aisément changé les esprits ? murmura Bertrand.

— Je l'ignore, répondit son maître, tout marri de voir la mutinerie contrariée. Mais il a jailli de la mer comme son homonyme, et possible que nous en viendrons à l'aimer. Sois prêt de monter à son bord ; j'espère de voler le Journal si je le peux. »

15. LE RAPT DU *CYPRIEN* ; LE CONTE D'HICKTOPEAKE,
ROI D'ACCOMACK, ET LE TRÈS-GRAND PÉRIL DANS LEQUEL
S'EST TROUVÉ JUSQUE-LÀ LE LAURÉAT

En moins d'un quart d'heure, la chaloupe et le brigantin se trouvèrent chacun à portée de canons. Par douzaines, les passagers du brigantin s'étaient pressés à l'avant pour voir la chaloupe, selon toute apparence le premier vaisseau qu'ils rencontraient depuis des semaines ; ils agitaient leurs mains et leurs mouchoirs en un innocent salut. Les pirates, dont les mains inoccupées s'agitaient à la pareille, leur répondirent avec des cris formidables et tirèrent une salve dans l'eau à quelques brasses de leur proie. Ce n'est qu'alors, quand les autres passagers se mirent à crier et à courir pour se mettre à l'abri, qu'Ebenezer conçut ce qui se préparait : tous les passagers qu'il pouvait voir étaient des femmes.

« Juste ciel ! » dit-il dans un souffle.

Le capitaine du brigantin pénétra les desseins de la chaloupe et entreprit de virer au nord devant le vent, faisant feu au même moment sur son attaquant ; mais sa défense arrivait trop tard. Anticipant exactement cette manœuvre, le capitaine Pound avait déjà posté ses hommes de façon qu'ils manœuvrent semblablement, et la chaloupe avait déjà viré avant que le brigantin ait achevé de mettre à la voile. De surplus, encore que les diverses voiles gréées en carré du brigantin fussent plus propres à filer devant le vent que les gréements auriques de son poursuivant, la taille plus modeste et le poids plus léger de la chaloupe compensaient largement cette différence. Le capitaine Pound ordonna à ses hommes de ne point rendre les coups de mousquet et de pistolet ; au lieu de cela, prenant la barre lui-même, il se rapprocha tellement de l'arrière du brigantin que le nom du *Cyprien*, inscrit sur une bannière portée par deux angelots sculptés dans le chêne, fut lisible de bon sur sa traverse. Au moment même où le beaupré de la chaloupe semblait prêt de percer la

poupe de sa victime, il vira de quelques degrés à tribord ; le canonnier de proue tira un boulet à bout portant dans le gouvernail du brigantin, et c'en fut fini pour la chasse. L'équipage du *Cyprien* se rua pour diminuer les voiles avant que l'infortuné vaisseau ne chavire. Dans le temps que la chaloupe vire, le brigantin roulait à sec de voiles dans la houle ; les hommes d'équipage avaient les bras levés, le premier second hissait un drapeau blanc en haut des drisses du grand hunier, et le capitaine, les mains dans le dos, attendait sur la dunette, paré au pire.

Les pirates étaient hors d'eux-mêmes. Ils se pressèrent contre la lisse en hurlant des obscénités et en faisant des gestes impudiques. Boabdil eut peine à amener la chaloupe contre le brigantin, tant la joie rendait les hommes frénétiques : le Maure lui-même avait ôté tous ses vêtements, hors son grand turban rouge, et se tenait à la barre comme un vivant cauchemar. Enfin les grappins furent lancés ; les voiles, amenées, et les deux bateaux battirent leurs deux baux l'un contre l'autre, de sorte qu'ils semblaient deux oiseaux de mer s'accouplant sur les vagues. Puis, avec force cris, les pirates escaladèrent les lisses, jurant et trébuchant dans leur hâte. L'équipage du *Cyprien* recula d'effroi, mais personne ne lui prêta la moindre attention : de vrai, le capitaine Pound dut menacer de son arme trois de ses hommes pour qu'ils les attachent aux mâts. Les autres ne songeaient à rien d'autre qu'à briser le capot d'échelle et les portes des cabines, lesquelles avaient été verrouillées de l'intérieur par les passagères terrifiées.

Leur férocité fit blêmir Ebenezer. Derrière lui, près le grand-mât de la chaloupe, se tenait le plus vieux membre de l'équipage pirate, Carl, le voilier – un petit homme desséché à la mine méchante, la soixantaine, la barbe sale et courte, et plus une seule dent – qui gloussait et branlait la tête devant la scène.

« Le bateau serait-il plein de femmes ? » lui demanda le lauréat.

Le vieil homme hocha la tête dans l'affirmative :

« C'est le bordel flottant qui vient de Londres. »

Une à deux fois par an, lui expliqua-t-il, le capitaine du *Cyprien* prenait à son bord un chargement de dames désargentées qui souhaitaient se prostituer durant six mois aux colonies, où le défaut de femmes était extrême. Les capitaines entreprenants recevaient non seulement leurs faveurs mais aussi – en cas de filles pourvues de particularités telles que la virginité, la respectabilité, ou l'extrême jeunesse ou beauté – un bonus de la part des maquereaux, lesquels accouraient à Philadelphie de toutes les provinces dans le dessein de se réapprovisionner ou d'augmenter leurs personnels. Pour des filles, quelques-unes avaient déjà été prostituées à Londres, d'autres étaient des femmes que la pauvreté ou d'autres extrémités avaient rendu désespérées, et d'autres, simplement de jeunes servantes à la tête froide qui voulaient aller en Amérique à n'importe quel prix, et trouvaient six mois de prostitution plus plaisants que les habituels contrats de quatre ans au service d'un planteur.

« Tous les Frères de la Côte guettent le *Cyprien* à cette époque de l'année, dit le voilier. Il y a plus de cent filles derrière cette porte. Regarde un peu Boabdil ! »

Ebenezer vit le Maure, nu, qui rebutait sur le côté ses camarades et brandissait un énorme maillet qu'il avait trouvé, sans doute oublié sur le pont par le charpentier du brigantin. D'un seul coup il brisa la porte et s'élança la tête la première, les autres sur ses talons. Un moment plus tard l'air résonna de cris et de jurons.

Les genoux d'Ebenezer tremblèrent.

« Pauvres créatures ! Pauvres créatures !

— Ça ! railla Carl. C'est un foutu cri de bienvenue, voilà ce que c'est ! Tu aurais dû voyager avec le vieux Tom Tew de Newport, comme je l'ai fait. Une fois, l'an dernier, nous avons quitté Libertatia et faisons route vers la côte d'Arabie, quand, en pleine mer Rouge, nous rattrapâmes un des bateaux du Grand Mogol, avec à son bord des pèlerins qui se rendaient à La Mecque ; le vaisseau comptait une centaine de canons, mais nous l'abordâmes sans perdre un seul homme, et que crois-tu que nous trouvâmes ? *Mille six cents vierges*, monsieur ! Pas une pucelle de plus ou de moins ! Mille six cents vierges qui allaient à La Mecque, les plus belles petites Moresques que nos yeux aient jamais vues, et nous n'étions pas plus de cent ! Il nous fallut un jour et une nuit pour toutes les décoincer — notre équipage était composé de Français, de Hollandais, de Portugais, d'Africains et d'Anglais — et avant la fin le pont ressemblait à un billot de boucher. On ne connaît rien de semblable à ce jour et à cette nuit dans toutes les annales de la débauche, ma foi ! J'en ai vrillé deux moi-même, encore que j'allais sur mes soixante ans — de petites jumelles moricaudes, étroites comme des nœuds de bois, et je n'ai jamais pu redresser l'épissoir depuis ! »

Il continua de divaguer, mais Ebenezer ne put souffrir de l'entendre davantage. La scène qui s'offrait à lui sur le pont était par trop saisissante pour que son attention se pût laisser distraire : les pirates traînaient leurs victimes par une ou par deux, évanouies ou conscientes, sous la menace d'une arme ou à la force du poignet. Il vit des femmes se faire violer sur les ponts, les escaliers, contre la lisse, partout, de toutes les façons concevables. Aucune ne fut épargnée, et les plus belles prises étaient disputées par deux à trois hommes en même temps. Boabdil apparut avec une fille sur chaque épaule, qui le frappaient et le griffaient en vain : tandis qu'il en présentait une au capitaine Pound sur le gaillard d'arrière, l'autre se débattit et parvint à se libérer. Elle tenta d'échapper à son monstrueux destin en escaladant les enfléchures d'artimon. Le More lui laissa une belle longueur d'avance, puis monta calmement à sa poursuite, l'appelant à chaque degré dans un arabe voluptueux. Quand elle fut à cinquante pieds de hauteur, là où le moindre tangage se trouve amplifié, les nerfs de la fille lâchèrent : elle se laissa pendre par ses membres nus au

gréement, cependant que Boabdil, qui l'avait enfin rattrapée, la violait sans pitié. En bas, sur la chaloupe, le voilier battait des mains et gloussait ; Ebenezer, pris de nausée, se détourna.

Il vit Bertrand à quelques pas derrière lui, qui regardait la scène avec une avidité non déguisée, et il lui rappela son plan. L'heure était propice : tous les membres de l'équipage hors du vieux Carl étaient occupés au plaisir, et même le capitaine Pound, qui d'ordinaire se tenait à l'écart de toutes réjouissances, avait trouvé le trophée du More trop tentant pour le rebuter et disparut avec elle dans une cabine du brigantin.

« Fais le guet ! murmura-t-il au valet. Je vais aller chercher le Journal, puis nous essaierons de nous glisser à bord du *Cyprien*. »

Et ignorant le regard effrayé de Bertrand, il se dirigea prudemment vers la porte qui donnait sur les quartiers du capitaine Pound. Il n'eut point besoin de fouiller pour trouver ce qu'il cherchait : le Journal était en évidence sur la table, ses pages volantes retenues par un gros presse-papiers de corail. Ebenezer le souleva et parcourut la première page, le cœur battant : c'était la description d'une réunion de l'Assemblée, sans signification pour lui. Mais au recto...

« Ah ! »

« *Histoire secrète du Voiage de Jamestown, Virginie, dans la Baie de Chesapeake, entrepris en l'an 1608 de Nostre Seigneur par le Capt. John Smith, & fidèlement relatée en ses diverses parts par le mesme.* » Et en dessous, d'une écriture antique et quasi illisible, commençait le récit, non point un journal particulier mais plutôt une relation abrégée, probablement le premier état d'un chapitre de la fameuse *Histoire générale de Virginie* du même auteur :

« *Sept soldats, six gentils-hommes, le docteur Russel, chirurgien, & moy-mesme, avons embarqué en la ville de Kecoughtan, Virginie, en juin de l'an 1608,*

*Allans toujours de l'avant sur ceste voie déserte
Qu'aucune ame chrestienne n'a jamais decouverte... »*

Le poète n'osa point lire plus outre pour le moment, mais il ne se put défendre de feuilleter vite le reste du manuscrit en quête du nom *Henry Burlingame*. Il n'eut pas à chercher longtemps : *Si tost que le Roy fust endormi*, lut-il un peu plus loin, *j'allay incontinent vers la porte, & aurois accompli chacun de ses souhaits si L^d Burlingame ne m'avoit empesché &, se saisissant de mon bras, n'avoit déclaré qu'il ne souffriroit point que j'agisse de la sorte...*

« *Burlingame, un lord !* » s'exclama Ebenezer, et il dissimula non sans joie le manuscrit dans sa chemise, le maintenant ferme sous la ceinture de ses chausses. Il jeta un œil sur le pont. La voie paraissait assurée : le seul homme qui pût l'apercevoir était le More, lequel était trop occupé à

redescendre vers de nouvelles conquêtes, une fois ravie la première. Le soleil déclinait ; ses derniers longs rais illuminaient la scène de façon sur-naturelle, obliquement, la baignant d'or et de rose.

« Hé ho, maître Eben ! »

Le lauréat sentit défaillir son cœur en entendant la voix ; mais c'était celle de Bertrand.

« L'imbécile ! Il nous fera pendre ! »

Il chercha vainement le valet sur le pont de la chaloupe : seul le voilier se tenait près la lisse.

« Venez donc, maître Eben ! Par ici ! »

La voix venait du brigantin. Avec horreur, il vit Bertrand à l'arrière du vaisseau, prêt de culbuter une grosse fille qu'il maintenait ferme contre la lisse de couronnement. Furieux, Ebenezer lui fit signe de revenir, mais Bertrand se contenta de rire et de hocher la tête :

« Ils nous invitent à faire comme eux ! » dit-il, et il retourna à sa besogne.

Après cette défection, Ebenezer ne pouvait plus espérer de se glisser sans être vu à bord du *Cyprien*. Partout sur le brigantin, la débauche faisait rage ; les infortunées créatures, que les rais du soleil couchant teignaient d'or, avaient pour la plupart abandonné tout espoir et, plutôt que de courir, se soumettaient à leurs attaquants, soit en implorant leur pardon soit en gardant un silence affligé. Le poète frémit et retourna à sa cellule dans le puits aux cordages, ferme, puis donc qu'il ne pouvait plus s'échapper, à profiter du divertissement pour lire en son entier le précieux manuscrit. Il emprunta une lampe dans le gaillard d'avant, referma la lourde porte, sortit le Journal, et s'allongea sur sa couche de linges déchirés, où il lut les ensuivantes pages :

Sept soldats, six gentils-hommes, le docteur Russel, chirurgien, & moy-mesme, avons embarqué en la ville de Kecoughtan, Virginie, en juin de l'an 1608,

*Allans toujours de l'avant sur ceste voie déserte
Qu'aucune ame chrestienne n'a jamais decouverte.*

Nous prîmes pour le voyage une nef de trois tonneaux, à l'avitaillement duquel j'affectay aussi tost le grand Henry Burlingame de Liverpool, lequel je n'eus point osé laisser derrière, par peur qu'il souillast mon nom avecques ses calomnies & distractions. Cependant, à peine avions-nous quitté Kecoughtan, que je conçus que le fourbe m'avoit dupé ; afin que de nourrir un équipage de quinze hommes durant l'esté, il n'avoit embarqué qu'un maigre sac de blé tout-charansçonné & une barrique d'eau trouble ! Je luy demanday s'il nous vouloit tous faire mourir de faim, ou s'il eseroit de me faire rebrousser chemin. Il parta-

geoit ceste esperance, à ce que je sçavois, avecque tous ses oyseux camarades les gentils-hommes. Aussi eurent-ils tous droit à la part congreue & durent-ils pescher par dessus le plat-bord, combien que je ne coigneus aucune façon de cuire le poisson à bord d'un vaisseau. La verité estoit que j'esperois d'accoster d'ici deux jours, mais n'en voulois rien dire, & je rejetay les poissons dans la Baie toutefois qu'ils en prenoient. Lors, j'entrepris d'instruire tout un chacun de l'art de la voile & de la barre, toutes choses auxquelles les soldats s'adonnerent volontiers, mais que les gentils-hommes desplorèrent fort – aucun davantage que L^d Burlingame, à qui je faisois pomper l'eau de la cale.

Ce dernier disoit à ses voisins, Qu'importe au capitaine que nous perissions ? Premier qu'il ne nous jette dans des embusches, nous autres gentils-hommes devons le dérober tout de bon, autrement quelque jeune garse d'Indienne descendra des Cieux pour le sauver. Par cela il songeoit à Pocahontas, la fille de Powhatan, laquelle m'avoit secouru il y a quelques mois, & je conçus qu'il me vouloit tourmenter durant tout le voiage.

Le jour d'après nous atteignismes un cap de terre, au nord de Kecoughtan, & les hommes se rejouirent du tout de ce succez, attendu que leurs ventres desploroient les repas & l'eau trouble. Nous abordasmes incontinent & decouvrismes deux feroces sauvages, armez de lances dont la pointe estoit faite d'os. Je me delibray à les saluer, & j'eus l'heur d'apprendre qu'ils parloient la mesme langue que l'empereur Powhatan, duquel ils declarerent estre les sujets. La ferocité de ces hommes estoient seulement dans leurs peintures ; ils ne faisoient que pescher dans les eaux alentours. Sur mes instances ils nous conduisirent à leur ville & à leur Roy, lequel s'appeloit Hicktopeake.

Lors ensuivit une adventure, laquelle je ne puy aysément inclure parmi mes Histoires. Je la retracerai dedans ces pages privées, attendu qu'elle monstre de plus belle ceste inimitié dont j'ay parlé, entre L^d Burlingame & moy, inimitié qui nous conduisit bientost aux portes mesmes de la Mort...

« Seigneur ! » s'écria Ebenezer, et il tourna la page.

Ce Hicktopeake nous bienveigna dedans son Royaume, lequel il appelloit Accomack, & il nous servit un somptueux convive. Je l'observay cependant qu'il mangeoit, & je fays serment qu'il estoit le sauvage le plus avenant, le plus propre & le plus courtois que j'aye jamais rencontré. Je fy bonne carrousse à mon habitude, ainsi que le medecin Walter & les soldats, mais nos gentils-hommes monstrent peu d'appetit pour la cuisine sauvage. Burlingame, en particulier, n'eut point la lippée franche pour un homme de sa corpulence & qui s'estoit montré si inquiet de son estomac. Le repas achevé, Hicktopeake prononça un petit discours, nous souhaitant derechef bienvenue dedans sa ville, & offrant de nous regaler

de provende premier que nous le quittions. Il me parust alors qu'il estoit fort convoiteux de nous voir sejourner quelque temps avecque luy, mais je n'en penetray point aussi tost la cause.

Lors que je m'enquy de l'estendue de son Royaume, Hicktopeake me respondit seulement qu'il estoit d'une grandeur considerable, & s'elargissoit vers le nord. Il gouvernoit ce territoire ensemble avecque son frere, un certain Debedeavon, que les sauvages appeloient le Roy-qui-Rit d'Accomack. La ville de Debedeavon, à ce que nous apprismes, estoit plus avant dedans les terres, & il y vivoit avecque sa Reyne dans une agreable maison. Je luy demanday alors où estoit la Reyne son épouse, n'esperant par là rien outre que la seule courtoisie. Mais voyant sa face devenir toute enragée, je vouleus changer de point, & luy demanday pour quoy l'on appeloit Debedeavon le Roy-qui-Rit. Là dessus, encor que je n'en seu pas la cause, le courroux d'Hicktopeake ne fist que croistre, tellement qu'il se put à peine contenir luy mesme. Je ne vy nulle expedient à m'enquister davantage, & garday le silence, le fumant tabac qui circuloit alors.

Enfin Hicktopeake retrouva un peu de sa temperance, & ordonna qu'on nous donne un logement pour la nuit, à quoy je consenty, pour ce que le ciel se couvroit de nuages & promettoit de la tempeste. Les gentils-hommes & moy mesme fusmes conduits dedans les appartemens d'Hicktopeake, lesquels, malgré qu'il fust Roy, estoient une simple chambre de large dimension. Tous se mirent aussi tost à dormir, fors Burlingame, qui toujours s'attachoit à mes pas & ne dormoit que lors que je dormois. Le Roy & moy fumasmes nombre de pipes devant le feu, dans le plus grand silence. Je savois bien comme il desiroit de me parler davantage, mais qu'à la maniere des sauvages il attendroit long temps premier que de commencer. Pour ceste raison, je souhaitois que Burlingame se retirast, afin que nous puissions nous entretenir privéement, mais il ne le voulut point, malgré mes nombreux avis.

Enfin Hicktopeake parla, & disputa longuement de diverses bagatelles ainsi qu'ont coutume de le faire les sauvages. Puis il dit, en substance (pour ce que je tourne ici ses propos dans nostre langue) : Monsieur, vous avez sans doute observé que je suis garçon, puis donc qu'aucune femme n'est presente dans ma maison ou à ma table, et de surplus, qu'à vostre demande où estoit ma Reyne, je ne vous ay point repliquer. Pour de cela, neantmoins, vous avez esté duppé. J'ay de vrai une Reyne, d'une beauté rare, laquelle je n'ay que fraichement espousée. Et toutefois elle n'est point femme, car n'est ce point la premiere qualité d'une femme que de ne pas rechercher sa felicité ailleurs que chez son espoux ? Mais ma Reyne me treuve defaillant, encor que je crois estre homme en toutes façons, & elle ne se peut satisfaire. A la pareille n'est elle point Reyne, car n'est ce point la premiere qualité d'une Reyne que d'agir seulement pour monstrier la grandeur de son Roy ? Mais ma Reyne, à cause du despit qu'elle a de ma virilité, s'en va tousjours chercher le

plaisir dans les maisons des autres hommes, attirant par ce truchement la disgrâce dessus ma teste ; et cependant elle est encor insatisfaite, de son avis propre. Or c'est là qu'est le mal, car non seulement ceste femme me deshonne, & me fatigue tousjours, mais aussi elle ereinte tous les jeunes hommes de ma ville, & les vieux à la pareille. Elle est comme la sangsue, qui ayant gousté du sang n'en a désor jamais son soul ; ou comme la chouette, qui desvore toutes les souris des champs, & retourne cependant affamée dedans son nid. Mon frere, Debedeavon, fait fort de ce point, & se rit de moy (d'où vient qu'ils l'appellent le Roy-qui-Rit). Il a une femme, laquelle il contente de bon, & pour cela s'estime meilleur que moy, et son peuple à la pareille. (Mais sa femme de vray est comme une souris, aysément satisfaite, pour ce que je l'ay souventesfois essayé moy mesme durant que mon frere estoit à la pesche.) Aussi je te demande, estranger à la peau claire, de tascher d'agréer la Reyne, ou de l'instruire du moyen de se contenter de ce qu'elle a desjà, à fin que paix & honneur puissent regner dedans ma ville, et que mon frere ne me raille plus outre. Car je vois par ta mine, ton estrange nef, & ton port viril que tu n'es point un homme commun, mais un facteur de merveilles.

Ainsi parla Hicktopeake, et je l'escoutay avecque estonnement, attendu que la plupart des hommes qui ne peuvent satisfaire leur femme rebutent de confesser leur faible à un autre homme. Cependant j'admiray sa sincerité, sa candeur & sa generosité, en m'invitant à tascher de faire ce qu'il ne pouvait point faire. Avecque le plus d'application que je peus rassembler, j'acceptay l'offre d'Hicktopeake, et là dessus il me monstra une porte de sa maison, laquelle me dit il rendoit à la chambre de la Reyne. Puis il s'allongea à son tour près le feu, & dormit, encor que d'un sommeil fort agité, ainsi que peut l'estre celui de l'homme qui a donné libre estendue à un autre de rejoindre sa femme dedans son lit propre.

Si tost que le Roy fust endormi, j'allay incontinent vers la porte, & aurois accompli chacun de ses souhaits si L^d Burlingame ne m'avoit empesché &, se saisissant de mon bras, n'avoit déclaré qu'il ne souffriroit point que j'agisse de la sorte. Je luy demanday d'où venoit qu'il protestoit, attendu que je sçavois qu'il n'estoit point un saint. Ce à quoy il me respondit qu'il avoit dessein d'accomplir la chose luy mesme, pour ce que j'avois reçu les faveurs de Pocahontas, & avois desfloré la mesme garse par un vil artifice, là où il n'avoit point joui d'elle, ny couché avecque d'autres femmes depuis qu'il estoit party de Londres. De surplus, declara-t-il, quand bien je luy rebutterais ceste faveur (encore qu'il fust mon desbitteur pour de sa miserable existence), il esperait de publier la verité au fait de mon artificieuse aubergine de par tout Jamestown, & Londres aussi bien.

Là dessus je luy repliquay qu'il pouvoit culbuter la Reyne autant qu'il luy agréoit, que je n'en avois cure, & luy dy en outre que, quand elle ne seroit qu'à demi la Messaline que le bon Hicktopeake pretendoit, il faudroit davantage qu'une dizaine de Burlingame pour la rasseoir. Cela dict,

je luy montray la porte, & rejoigny mes compagnons qui ronfloient devant le feu. Et je n'allay point dormir moy mesme, mais restay esveill   à fumer du tabac & à songer qu'il y avoit grande apparence que mes adventures nocturnes n'estoient point achev  es.

A la fin Burlingame revint, fort fascheux, & comme je luy demanday s'il se pouvoit que la Reyne fust aussi aysément content  e, il lascha seulement un vent à mon endroit, &, voyant que le Roy dormoit tousjours, dit que la Reyne estoit une louve & une bagasse. Il l'auroit, me dit-il, chevauch  e de bon courage, attendu qu'elle l'avoit fort courtoisement re  eu, mais que, d'abord qu'il avoit est   prest d'accomplir sa besogne charnelle, elle luy avoit demandé où estoit son argent, & comme il n'avoit rien à luy offrir fors une part de tabac, elle s'estoit aussi tost retourn  e dessus son ventre & n'avoit plus voulu de luy. Aussi l'avoit-il quitt  e.

Je m'esbouffay grandement à ce conte, & luy protestay qu'il echoueroit tousjours dans sa conquête des femmes, puis donc qu'il se laissoit si aysément rebuter. Et qu'il estoit fort heureux pour nos deux testes que Powhatan m'ait choisi plus tost que luy pour percer la cuirasse inferieure de sa fille. En maniere de response, Burlingame lascha derechef un vent, & desclara que la porte n'estoit pas encor ferm  e, et que la Reyne reposoit encor dessus sa couche. Pour de luy, il ne vouloit plus de la putain, qu'elle soit Reyne ou chambrillon.

Adonc je me dirigeay sans remise vers les appartemens de la Reyne, laissant Burlingame mesditer devant le feu sur sa propre poltronnerie. Si tost que mes yeux se furent accoutumez aux tenebres, j'aper  eus la Reyne en personne, une nouvelle fois sur le dos. C'estoit une assés belle sauvage, à ce que je pouvois voir, avecques de gracieux traicts, des membres bien-tournez, & un petit ventre blanc, et ses testons & autres appas estoient de nature à aiguiser le desir de n'importe quel homme. Tandis elle m'invitoit, dans son jargon de sauvage, à faire ma besogne, je dressay les oreilles comme un chien qui sent l'odeur de la viande. Je lui dis estre le capitaine John Smith de Virginie, jugeant qu'il auroit est   très-grossier de culbuter une femme sans premier eschanger des cordialitez. Ains ne presta-t-elle aucune attention à ces mots, & seulement me monstra, par certains mouvemens, qu'elle consideroit pareilles bagatelles comme une perte de temps. Adoncques je me hastay de me devestir, & l'aurois poin   onn  e sur le champ si elle n'avoit point mis des bornes à mon ardeur ; et designant ce lieu, lequel à la manière indienne elle avoit aussi impourvu de poil qu'un biscuit & de surplus enduit d'huile de pocon, elle demanda devant quelque paiement, protestant qu'elle n'avoit point coutume d'accorder ses charmes pour rien.

Cela ne me troubla point, pour ce que j'estois accoutumé de pratiquer les putains & les sauvages. Je ramassay mes chausses & en sortis une poignée de babioles, lesquelles charment tousjours les yeux des sauvages. Je les luy donnay, mais elle les jeta loin d'elle, & demanda davantage. Je

luy donnai alors un petit charme, que je tenois d'un desfant More, mais elle ne daigna point de l'accepter non plus. Puis j'offry à la garse une figure obscene en ivoire, une piécette escrite en bas arabe, & le gage de douze aunes de tissu d'Ecosse, lesquelles luy seroient livrées par le prochain bateau qui partiroit de Londres – tout cela en vain. Elle vouloit six longueurs de *wompompeag*, dit elle, ou neuf de *roanoke*, pour ses faveurs, et rien de moins, pour ce que ses autres galans avoient coutume de payer cette somme au retour de son corps de Reyne. Je luy repliquay que je n'avois sur ma personne nul argent de sauvage, ny le truchement pour en apprehender, mais quand elle m'accorderoit la satisfaction de mon désir, je luy ferois envoyer une livre Sterling de Jamestowne, assés d'argent pour s'acheter une douzaine de tartes chez un pastissier de Londres. Ains la Reyne ne voulut point de ma livre Sterling et, roulant sur le ventre, lascha un vent qui auroit fait honneur à Elizabeth elle mesme. Je declaray alors que le capitaine John Smith n'estoit pas homme à estre rebuté aussi aysément, & quand elle me respondit à la pareille, je fy serment d'avoir par force mon soul de sa personne. Les François du monde disent cecy, que par default de grives, l'on mange des cailles. Je n'attendy point plus outre, & aussi tost accomply sur la Reyne ce pesché pour lequel le Seigneur a fait pleuvoir le feu sur les Cités de la Plaine...

Quand j'eus achevé, je me retiray & attendy que la Reyne appelast ses gardes du corps pour m'aller saisir, ce qu'elle feroit sans doute très-prochainement. Un moment durant elle demeura à souffler dessus sa couche, & quand enfin elle eut retrouvé son empire, elle osta de son cou dix cordelettes de *wompompeag* qu'elle m'offrit. Elle declara qu'elle avoit eu bien assés d'amour pour ceste nuict, au point que d'en souffrir jusque la prochaine lune. Là dessus elle s'abisma dans une sorte de sommeil, et je retournay dedans l'autre piece, et raillay Burlingame pour son default de fantaisie. Il prist cela de fort meschante humeur, car je l'avois enchéri par dessus luy une nouvelle fois...

Je dormy tard dans le jour, et quand je m'esveillay, je trouvay Hicktopeake sur son throsne, avecque tous ses lieutenans autour. Il leur avoit commandé de garder le silence tandis que je dormois, et me voyant revenu à moy, il s'approcha & m'embrassa, & declara que je serois le deuxieme après luy à regner sur sa ville, et que j'aurois pour femme la plus belle sauvage de sa tribu, pour ce que j'avois rendu la paix à son peuple. Je luy demanday la raison de tout cela, et il me repliqua que la Reyne estoit venue le voir ce matin, et avoit imploré son pardon pour son infidélité, et juré qu'elle estoit si satisfaite de moy qu'elle n'iroit plus jamais baguenauder hors du lict du Roy. Seulement, dit il, il craignoit que sa resolution soyt de courte durée ; la cause en devoit estre mon extraordinaire virilité, et il me faloit quitter tantost sa ville.

Là dessus je le pry à l'écart & luy relatay le simple artifice dont j'avois usé, l'assurant qu'il pourroit faire la chose aussi bien que moy. Pour ce

que plus petit est l'estang, plus grosse semble la grenouille, Hicktopeake n'avoit jamais entendu parler d'une telle pratique (laquelle j'avois apprise chez les vicieux Arabes), & il écouta avecque admiration. Rien ne le pust alors contraindre de differer l'exécution de ce tour, et il se hasta de sortir de la piece.

Cependant qu'il estoit party faire sa besogne, je rassemblay mes hommes & leur dy de prendre la botte, pour ce que j'avois dessein d'appareiller ce matin mesme, et de reprendre le cours de nos explorations. Ils se mirent tous à l'ouvrage sur le champ, tous fors Burlingame qui desbagouloit sa rage sur la grève en donnant force coups de pieds dans les galets, & nous fusmes quasi prests de partir quand Hicktopeake sortit de sa maison & me demanda de demeurer à jamais dans sa ville, comme son Prince & Successeur. Il avoit tellement fait l'amour à la Reyne, dit il, qu'elle ne se leveroit de son lict de trois jours & seroit constipée toute la semaine. Mais je rebutay son invite, protestant que d'autres affaires m'atendoient ailleurs. Après moult desbats il se résigna enfin & me donna toute licence de partir, me comblant, moy & mon esquipage, de toutes sortes de cadeaux, d'eau & de provende pour nostre vaisseau.

Nous pusmes enfin mettre à la voile. Je rebutois un peu que de partir, et serois de bon courage demeurer plus long temps, pour ce que Hicktopeake m'avoit déclaré son dessein de se rendre dedans la ville de son frere, et là bas de chevaucher la Reyne de Debedeavon de la maniere qu'il avoit apprise, de façon à atterrer son frere à jamais. En suite de quoy, luy, Hicktopeake, deviendroit le Roy-qui-Rit d'Accomack. Toutes choses qui meritoient qu'on y assistast. Mais les faveurs d'un Roy sont capricieuses, aysément accordées & aussi aysément retirées, & je jugeay qu'il estoit plus prudent de me reschapper sans delai, durant que j'estois encor dans ses bonnes graces, puis de prendre mon temps, et possible d'aller porter mon bonjour à Accomack...

Ici s'achevait la relation, ou du moins le fragment qu'en avait confié Meech au capitaine Pound. Ebenezer la lut une deuxième fois, puis une troisième, espérant d'y découvrir un élément qui puisse rattacher Henry Burlingame à son infortuné homonyme. Mais tout semblait témoigner que l'adversaire du capitaine Smith non seulement n'avait pas d'enfant, mais encore n'était pas marié – et pour de son avenir avec la compagnie des explorateurs, il n'était guère prometteur. Le lauréat assembla en soupirant les pages du Journal et le dissimula sous son lit de toile, où il y avait peu apparence qu'on le trouverait. Puis il éteignit sa lanterne et demeura quelques instants assis dans le noir. L'horrible rumeur des viols, qui parvenait jusque dans le gaillard d'avant de la chaloupe, suscitait des peintures assez claires que de le faire frissonner. Ensemble avec l'histoire relatée dans le manuscrit – laquelle lui était autant une révélation qu'elle l'avait été à Hicktopeake –, elle contraignait sa rêverie dans un canal

unique, et il se retrouva tantôt charnellement transporté de désir. Il ne pouvait honnêtement protester que sa pitié pour les filles du *Cyprien* était entière, ou sa condamnation de leur assaut sans retenue ; s'il avait été contrarié par le spectacle, ce dernier l'avait également excité, et si très fasciné que nul autre objet que le Journal ne l'aurait pu tenir à l'écart. De vrai, la vision de la fille prisonnière dans le grément ainsi qu'une mouche dans une toile, et de Boabdil montant sans hâte pour l'envelopper comme une grosse araignée noire, lui avait chauffé les sangs, autant que le faisait à présent le simple souvenir de celle-ci.

Il lui apparaissait plus que clairement que la valeur de sa virginité n'était pas une valeur morale, ainsi qu'il l'avait déclaré à Bertrand un jour sur le *Poséidon*. Mais la valeur mystique et ontologique qu'il lui avait attribuée paraissait encore moins convaincante aujourd'hui que naguère. Le souvenir de la visite de Joan Toast dans sa chambre, par exemple, qui était à l'accoutumée dominé par son discours ou par l'hymne à la virginité composé peu après, se bornait à présent au souvenir de la fille elle-même, assise sans façon sur son lit, et refusait de passer outre. Elle s'était penchée et l'avait embrassé tandis qu'il était à genoux devant elle : ses seins avaient frôlé son front ainsi qu'une douce soierie ; sa joue s'était reposée contre le coussin de son estomac ; ses yeux s'étaient attardés près du Mystère !

Un nouveau cri lui parvint du dehors, une violente protestation qui s'acheva en lamentation. Ce cri résonnait d'un écho ancien, d'une douleur antique, qui lui firent songer à Philomèle, à Lucrèce, aux vierges sabines et aux filles de Troie, à l'immense et gémissante légion des femmes ravies. Il se dirigea vers l'escalier, grimpa quelques marches et leva les yeux. Les étoiles brillaient dans le ciel. Combien insignifiante devait leur paraître cette scène, elles qui avaient vu tant de guerres, la chute de tant de nations, et les innombrables embûches dans les champs et par les chemins ! Leur lumière n'avait-elle jamais été obscurcie au cours des siècles, quelque part sur terre, par les flammes des cités incendiées ? Dans ce moment qu'il montait sur le pont, combien de femmes entendaient – en Angleterre, en Espagne, dans la lointaine Cipango – le bruit de pas de leurs ravisseurs sur les marches, ou dans le chemin derrière elles ? L'armée des femmes violentées, forte de centaines et de milliers et de millions, de tout âge et de tout pays, emplissaient les siècles de leurs cris déchirants ; la terre entière était baignée de leurs larmes !

La scène à bord du *Cyprien* avait à présent beaucoup perdu de sa violence, sans être pour autant en aucune façon plus tranquille. Autour des mâts, l'équipage était encore fermement attaché, et regardait les festivités dans un silence de mort ; jusque-là aucun homme n'avait été tourmenté. Les pirates, une fois leurs premiers désirs assouvis, avaient bu leur soûl de rhum et commençaient d'y succomber. Déjà quelques-uns d'entre eux gisaient sans connaissance dans les dalots ; d'autres étaient étendus avec leurs prises sur les ponts et le toit des cabines, buvant et besognant par

tour, mais désormais incapables de consumer leurs feux ; d'autres encore avaient perdu tout intérêt dans les femmes – ils dansaient, chantaient des chansons obscènes, ou jouaient à la lanterne magique dans l'air embaumé, comme ils l'auraient fait n'importe quel autre soir en mer. Des cabines montait le bruit de nouvelles ripailles, mais non plus de violences : deux filles, il semblait, étaient forcées d'accomplir quelque tour contre leur gré, et Ebenezer entendit plusieurs femmes se joindre à la liesse générale.

« Comme elles acceptent leur sort avec légèreté ! »

Il songea derechef à ces veuves troyennes auxquelles Hécube exhortait d'accepter sans protestation leur condition de concubines et d'esclaves.

Le sort le moins enviable, à ce qu'il pouvait en voir, était celui de sept femmes troussées et attachées côte à côte contre la lisse de tribord du *Cyprien*, à la mode pirate, si bien que leurs têtes et la partie supérieure de leurs corps rendaient à la chaloupe, laquelle se trouvait quelque peu en contrebas ; mais même ces dernières, nonobstant l'indignité et l'incommodité de leur position, ne paraissaient guère abattues dans l'excès. Une, il est vrai, pleurait, encore qu'elle ne fût point tourmentée sur le moment, et deux autres regardaient, stupides, leurs bras attachés par les poignets aux balustres ; mais les quatre dernières bavardaient avec Carl, le voilier, lequel fumait sa pipe sur le pont de la chaloupe juste devant elles ! Elles ne se déconfortèrent nullement en apercevant Ebenezer.

« Oh mon Dieu, dit l'une en affectant quelque alarme, en voilà un autre !

– Ah, ma foi, il a la mine bien faite, dit sa voisine qui était plus âgée. Vous ne comptez point d'être discourtois, n'est-ce pas, jeune homme ? »

Dans le moment qu'elles s'esbouffaient, un pirate ivre s'avança en titubant derrière elles.

« Aïe ! cria celle à qui il avait fait connaître sa présence. Dis-lui, Carl, dis-lui que ce n'est pas mon tour ! Hi ! Le scélérat me prend pour un gigot de mouton ! Dis-lui, Carl ! »

Le voilier, à cause de son âge, avait quelque empire sur ses camarades.

« Va-t'en voir une autre, mon gars », lui conseilla-t-il.

Le pirate se dirigea obligeamment vers la jeunette qui pleurait à l'autre bout, laquelle, au premier contact, poussa un cri qui transperça Ebenezer jusqu'au cœur.

« Non, espèce de goujat, tu ne te réchapperas pas si aisément ! cria la première femme qu'il avait assaillie. Occupe-toi donc de celle qui connaît son affaire !

– Oui, laisse la petite tranquille, le gourmanda une autre. Je te montrerai comme on est faite, dans le Leicestershire ! » Et elle ajouta à part, pour ses amies : « Prions Dieu que ce ne soit point le More !

– Comme il vous plaira, dit le pirate en retournant à son premier choix.

– Vraiment, voilà un bon gaillard ! s'écria-t-elle en affectant le plaisir. *Tredame* ! Quel étalon, les filles ! » Elle murmura ensuite à sa voisine, en

aparté : « En fait de More, celui-ci n'est qu'à moitié vivant. *Aïe ! Grand merci, monsieur ! Grand merci !* »

Les trois autres étaient fort diverties.

« Ton ami est en bas, dans une cabine, dit Carl à Ebenezer. Hâte-toi si tu t'intéresses aux dames, car nous n'allons pas demeurer là encore cent ans.

– Vraiment ? » Gêné, Ebenezer balança un moment ; les femmes le regardaient avec intérêt. « Je ferais mieux d'aller voir ce que trame Bertrand.

– Ah, morbleu, il n'a point soin de nous, dit l'une des femmes. Il préfère son ami. »

Les autres entendirent le trait, même celle qui était chevauchée, et Ebenezer battut une prompte retraite.

« Je n'y comprends plus rien », se dit-il à lui-même.

Quoiqu'il eût du tout renoncé à l'idée d'embarquer sur le *Cyprien* et prît peu ou pas d'intérêt dans les présentes activités de son valet, il retira assez de cœur de ces deux projets et résolut de monter sur le brigantin, après avoir premier rebroussé chemin pour échapper aux traits des femmes. Il ne pouvait cependant se celer le dessein qu'il avait de les revoir, depuis le lieu privilégié que représentait le pont du *Cyprien* – du moins par curiosité. Il escalada la lisse en s'aidant des haubans d'artimon. Quand de hasard il leva les yeux, le clair de lune lui offrit un spectacle étonnant : tout en haut, dans le gréement d'artimon, pendait la première conquête du More, oubliée de tous ; ses bras et ses jambes étaient pris comme dans un pilori. D'en bas, il était difficile d'estimer son état : possible qu'elle demeurait là-haut par peur, espérant de réchapper à de nouvelles agressions ; ou il se pouvait qu'elle fût évanouie – et sa position l'empêchait de tomber. Il n'était pas non plus impossible qu'elle fût morte, tuée par la morsure de la grosse araignée noire. S'assurant que sa curiosité seule exigeait d'être satisfaite, mais néanmoins dans un état d'extrême excitation, Ebenezer posa le pied non sur le pont du *Cyprien* mais sur les premières enfléchures d'artimon, et méthodiquement, à la façon de Boabdil, grimpa vers la fille qui se balançait dans les hauteurs...

Son ascension fit trembler les haubans ; la fille remua, regarda en bas, et se cacha la face en gémissant. Le poète, franchement égaré par le désir, chantonna à son adresse :

« Je t'aurai, la garse ! Je t'aurai ! »

Alors qu'il n'était qu'à mi-chemin de sa proie, le capitaine Pound sortit d'une cabine, et le More donna l'ordre à tous les hommes de remonter sur la chaloupe. Ces derniers protestèrent grandement mais obéirent néanmoins, prenant d'ultimes licences tout en s'en allant. Ebenezer redoubla son allure.

« Je t'aurai ! »

Mais la voix de Boabdil retentit sur le pont :

« Eh, toi, dans le gréement ! Redescends sur l'heure ! Allez ! »

La fille était quasi à sa portée.

« Tu as de la chance ! », s'écria-t-il hardiment.

Elle baissa les yeux sur lui. Dans le clair de lune, à cette approche, elle avait quelque semblance avec Joan Toast, dont le souvenir avait été cause de son soudain désir. L'horreur se pouvait lire sur son visage.

Affaibli par l'excitation, Ebenezer lui cria derechef :

« Une minute de plus et je t'enfourchais ! »

Elle se cacha la figure et il redescendit. Quelques instants plus tard, les pirates détachèrent les grappins et mirent à la voile. Se retournant vers la croissante étendue d'océan qui le séparait du *Cyprien*, Ebenezer vit les femmes du brigantin qui détachaient leurs collègues sur la lisse et libéraient l'équipage. En haut, dans le gréement d'artimon, il apercevait encore la blanche figure de la fille, laquelle avait tellement aiguisé son désir sans qu'il ait pu l'assouvir qu'il en ressentait à présent quelque gêne. Le soulagement qui l'envahit après la rescousse fortuite de sa vertu, quoique authentique, n'était pas aussi puissant que l'avait été sa frénésie dans le gréement, laquelle il ne pouvait actuellement concevoir. Assurément, se répéta-t-il, il y avait là plus que de la simple concupiscence : sinon, pourquoi le souvenir du *More*, par exemple, le rendait-il quasi malade de jalousie ? Pourquoi avait-il choisi la fille dans le gréement plutôt que celles sur la lisse ? Pourquoi sa ressemblance avec Joan Toast (laquelle pouvait fort bien n'être que pure chimère) avait-elle enflammé plutôt que refroidi son ardeur ? Toute sa conduite en la matière lui demeurerait incompréhensible.

Il se détourna et retourna dans sa cellule, ensemble pour s'assurer de la sûreté du précieux manuscrit et pour soulager de quelque manière, s'il le pouvait, son croissant embarras. Dans le moment qu'il posait le pied sur l'échelle qui menait au gaillard d'avant, le cri perçant d'une femme retentit dans les ténèbres en provenance du brigantin, suivi d'un autre cri, puis d'un troisième.

« À leur tour maintenant », dit un homme de la chaloupe, et quelques-uns ricanèrent.

Le sang se retira du cerveau d'Ebenezer ; il chancela un instant sur l'échelle et dut faire une pause, le front appuyé contre un échelon.

Ce n'est qu'une putain, une simple putain, se dit-il pour lui-même, et il dut se recorder les mots plusieurs fois avant de pouvoir reprendre sa descente.

Soit qu'il crût l'avoir sûrement dissimulé avant d'aborder le *Cyprien* ou qu'il fût trop ivre à son retour pour en remarquer l'absence, le capitaine Pound ne découvrit pas la disparition du fragment du *Journal* avant l'après-midi du jour qui suivit, heure à laquelle Ebenezer lui avait trouvé une fort meilleure cachette. Jugeant imprudent d'avoir trop de

confiance à son valet, il avait attendu que Bertrand aille sur le pont ce matin-là pour retirer sa prise de sous son grabat et la glisser dans un pli de toile d'une voile neuve, elle-même rangée sous un tas d'autres voiles dessus une vaste étagère à portée de main. Aussi, quand dans l'après-midi Bertrand et lui durent se dévêtir ainsi que le reste de l'équipage et attendre que Boabdil et le capitaine aient fouillé tout le vaisseau, il ne fut point alarmé de les voir déplacer les paillasses de sa cellule : pour eux, déplier et replier chacune des voilures de l'étagère aurait été impensable. Après deux heures de recherches vaines, le capitaine Pound conclut qu'une personne du *Cyprien* s'était glissée à bord pour le dérober. Toute cette journée et la suivante, les pirates tâchèrent de retrouver le brigantin, mais la vue du cap Henlopen et de la baie du Delaware mit un terme à leur poursuite et les obligea à regagner la sûreté de la haute mer.

Cette disparition rendit le capitaine chaque jour plus amer et plus irascible. Ses soupçons s'abattirent naturellement sur Ebenezer et Bertrand : encore qu'il n'eût aucune raison de croire que l'un d'eux avait eu premier connaissance de la présence du Journal sur le bateau, et aucune preuve que celui-ci l'ait volé – tous les deux avaient été vus à bord du *Cyprien* –, il les fit derechef enfermer dans leur cellule, de fort méchante humeur. Au même moment il commanda au More de donner dix coups de fouet au vieux Carl, le voilier, en punition de ce qu'il n'avait point vu le voleur : le bruit des coups de verges s'entendait jusque dans le puits aux cordages, et Ebenezer dut se rappeler, non sans quelque gêne, que le manuscrit était de la plus extrême valeur pour la cause de l'ordre et de la justice au Maryland. À Bertrand, qui s'était quasi évanoui durant la perquisition de leurs quartiers, il déclara qu'il avait jeté le Journal dans la mer, de peur qu'on le découvrit, et que le vieux Carl était après tout un pirate que n'importe quel juge du continent aurait pendu haut et court.

« Néanmoins, ajouta-t-il résolument, si j'apprenais qu'ils ont le dessein de tuer ou de torturer qui que ce soit, même cette hideuse bête de Boabdil, je passerais aux aveux. »

Mais il ne se souciait guère de savoir s'il le ferait vraiment ; il avait, avant toute chose, fait ce vœu pour Bertrand, afin que de prévenir une nouvelle défection.

« Avouez ou non, cela ne changera pas grand-chose, répondit le valet. Nos heures sont comptées de toute façon. »

De vrai, il était cruellement découragé ; dès le début il avait été sceptique quant au projet d'évasion d'Ebenezer, et même cette perspective était contrariée par leur actuelle réclusion. Ce fut en vain qu'Ebenezer lui fit remarquer que c'était lui, Bertrand, qui, par sa conduite à bord du *Cyprien*, avait gâté leur meilleure occasion de s'évader – de telles vérités ne sont jamais des consolations.

Leur espoir déclinait avec l'approche du rendez-vous de la chaloupe. Ils entendaient l'équipage se plaindre dans le gaillard d'avant de la crois-

sante sévérité du capitaine : trois des leurs avaient vu leurs rations diminuer, coupables seulement d'avoir été surpris par le capitaine en train de comparer leurs souvenirs des femmes du *Cyprien* ; un quatrième, qui parlait pour le groupe et avait demandé s'ils relâcheraient tantôt au port, avait été menacé de la cale. Chaque jour les deux prisonniers redoutaient qu'il ne lui passe par l'esprit de les mettre à la torture. L'unique heureux événement de cette sombre période fut que le More, qu'ils avaient fini par craindre attendu qu'il exécutait les ordres du capitaine, avait été grâtié par une de ses victimes du brigantin d'un « mal social ».

« J'ignore si c'est la petite vérole ou quelque autre maladie, dit l'homme qui avait eu de ses avis, mais il souffre comme un diable et ne peut même pas tenir debout. »

Ebenezer supposa aisément que c'était la fille dans le grément qui avait été infectée, car combien que Boabdil n'avait assurément pas borné ses exploits à celle-ci, aucun autre pirate ne montrait des signes de la maladie. À cette découverte, il éprouva un plaisir fort embrouillé : en premier lieu, il était content de voir le More ainsi rédimé pour ses violences, et cependant il concevait fort bien l'étrangeté de cette émotion à la lueur de ses propres intentions. En deuxième lieu, le soulagement qu'il ressentait d'avoir échappé de si peu à la contagion lui-même, ensemble avec le soulagement d'avoir conservé sa vertu, ne parvenait pas à tempérer sa déception ainsi qu'il aurait dû le faire. Et troisièmement, l'existence d'une infection impliquait que la fille n'était pas vierge, et cette éventualité était cause en lui des sentiments suivants, lesquels s'additionnaient sans pour autant s'harmoniser : le *chagrin* d'avoir un peu moins de raison de haïr le More et de goûter son affliction ; la *déception* devant ce qu'il sentait être un avilissement de sa chimérique conquête ; l'*alarme* face aux suites de cette déception, lesquelles semblaient être que ses raisons de violenter la fille étaient plus cruelles que celles du More, lequel ne l'avait jamais supposée vierge ; l'*effroi* devant cette double perversité : encore que son désir ait été en partie engendré par la pitié pour ce qu'il avait cru être quelque vierge déflorée, il sentait cependant dans son cœur que cette pitié était authentique et aurait augmenté, et non diminué, s'il l'avait à son tour possédée, tandis que la révélation qu'elle n'avait pas perdu sa virginité avec Boabdil la diminuait ; et, pour finir, une espèce d'immense *joie* mêlée de *soulagement* face à un soupçon qui paraissait plus probable chaque fois qu'il l'examinait – l'idée que sa frénésie, contingente à son hypothèse de la défloration et à son ensuivante pitié, était, de par la perversité même de cette contingence rendue quasi innocente, une affaire pour ainsi dire entre vierges. Cette aspiration mystique du pur à rejoindre sa sœur violentée dans l'impureté, qu'était-ce sinon le ravissement de soi-même, c'est-à-dire une variété d'amour ? « C'est très vraisemblable », conclut-il et, de joie, il dévora l'ongle de son index.

Les six semaines s'étaient écoulées ; la nuit était déjà tombée quand, au jour dit, les prisonniers entendirent les pirates saluer un autre vaisseau et le bruit de visiteurs amenés à bord dans un long canot. Quelle que fût la teneur des pourparlers, ils furent brefs : au bout d'une demi-heure les invités s'en allèrent. Tous les hommes furent appelés aux manœuvres, et ils purent entendre depuis leur cellule le bruit des pirates qui mettaient à la voile dans la brise légère. Sitôt que la chaloupe eut commencé de filer, le premier second de service – qui n'était nul autre que le maître d'équipage du *Poséidon* engagé de force par les pirates, lequel s'était accommodé si vite et si parfaitement à sa nouvelle condition que Pound l'avait nommé pour remplacer le More, souffrant – descendit dans le gaillard d'avant, déverrouilla la porte de leur cellule, et ordonna aux prisonniers d'aller sur le pont.

« Aïe ! s'écria Bertrand. C'est la fin !

– Qu'y a-t-il ? demanda le lauréat.

– C'est la fin ! C'est la fin !

– C'est la fin de votre visite, marmotta le maître d'équipage. Pour sûr.

– Juste ciel ! s'écria Ebenezer. N'avais-je point raison, Bertrand ?

– Allez, sur le pont.

– Un moment, insista le poète. Je demande à rester seul un instant, monsieur, avant que de vous suivre. Je dois rendre grâce à mon Sauveur. »

Et sans attendre de réponse, il tomba à genoux dans une attitude de prière.

« Ah, eh bien... » Le maître d'équipage balança un moment, mais finalement sortit de la cellule. « Pas longtemps, alors ; le capitaine est d'une terrible humeur. »

Sitôt qu'il fut seul, Ebenezer s'empara du manuscrit et le dissimula sous sa chemise. Puis il rejoignit Bertrand et le maître d'équipage.

« Je suis prêt, mon ami, et c'est fort gaiement que je dis adieu à cette cellule. Un bateau est-il venu nous prendre, ou sommes-nous déjà si proches du rivage ? Palsembleu, comme mon cœur s'élève ! »

Le maître d'équipage se contenta de grommeler et les précéda vers l'échelle qui menait au pont, d'où ils purent contempler, en cette mi-septembre, une nuit douce et sans lune. La chaloupe filait calmement sous la voûte étoilée. Tous les hommes s'étaient rassemblés au milieu du pont, quelques-un munis de lanterne, et se mirent à murmurer à leur approche. Ebenezer songea qu'il serait bon de les saluer avec quelques vers, attendu qu'ils les avaient, hors des six dernières semaines, irréprochablement traités : mais le temps manquait pour composer, et tout ce qu'il avait en réserve, pour ainsi dire (son cahier étant demeuré, à son grand chagrin, sur le *Poséidon*), était un petit poème de bienvenue au Maryland qu'il avait concocté en mer et confié à sa mémoire – malheureusement sans rapport avec la situation. Aussi résolut-il de se contenter

de quelques remarques simples et brèves, mais non pas pour autant moins bien tournées, la substance desquelles serait que, combien qu'il ne pouvait approuver leur façon de vivre, il appréciait néanmoins les égards courtois qu'ils avaient eus à son endroit ainsi qu'à celui de son homme. De surplus, conclurait-il, ce qu'un homme ne peut excuser, il le peut cependant pardonner : *Plus d'une action que l'esprit réprouve trouve son absolution dans le cœur* ; et tandis qu'il ne pouvait qu'espérer, si jamais il advenait qu'ils fussent pris, que leur jugement soit juste, il pouvait néanmoins prier, et le ferait de tout son cœur, pour que leur châtiment soit emprunt de clémence.

Mais il n'eut point l'heur de débiter ces observations, car, dès qu'ils eurent rejoint l'assemblée, Bertrand et lui furent saisis par les plus proches pirates et retenus ferme par les bras. Le groupe se sépara en deux colonnes menant à la lisse de bâbord : au bout de sa course, illuminée par les lueurs tremblantes des lanternes, les prisonniers virent une planche qui avançait d'au moins six pieds au-dessus des eaux.

« Non ! cria Ebenezer dont la peau venait de se hérissier. Seigneur Dieu ! »

Le capitaine Pound demeurait invisible, mais ils entendirent bientôt sa voix quelque part derrière eux :

« Finissons-en. »

Les pirates, la mine farouche, sortirent leurs coutelas et se tinrent prêts ; Ebenezer et Bertrand faisaient face à la planche, libres de leurs mouvements et cependant pressés par des épées et des couteaux pour qu'ils avancent.

« Depuis le début, messieurs, j'ignorais lequel de vous deux était Ebenezer Cooke, dit le capitaine Pound. Je sais à présent que vous êtes tous deux des imposteurs. Le vrai Ebenezer Cooke est à St. Mary's City, et cela depuis plusieurs semaines.

– Non ! » s'écria le poète, et Bertrand poussa un hurlement.

Mais les rangs des armes blanches se refermaient derrière eux ; ils se retrouvèrent bientôt tout chancelants dessus la planche. Au-dessous d'eux, la sombre mer bruissait et filait sous le franc-bord ; Ebenezer la vit, qui scintillait à la lueur des lanternes, et il tomba à genoux, s'agrippant ferme à la planche. L'heure n'était pas à un chant d'adieu comme celui d'Arion, dont la musique avait attiré les dauphins à sa rescousse. En l'espace de deux secondes, Bertrand, qui se trouvait plus avant, perdit l'équilibre et tomba à l'eau en criant.

« Saute ! crièrent quelques pirates.

– Tirez-lui dessus ! lancèrent d'autres.

– Vive Dieu ! » gémit Ebenezer, et il se laissa tomber de la planche.

16. OÙ LE LAURÉAT ET BERTRAND, PRÊTS DE SOMBRER,
SE CHOISISSENT UNE PLACE DANS LE PANTHÉON CÉLESTE

Pour le meilleur ou pour le pire, le lauréat trouva que l'eau était tiède ; le heurt premier de l'immersion était passé dans le moment qu'il eut rejoint la surface, et quand il ouvrit les yeux, il vit les lumières de poupe de la chaloupe, déjà distante de quelques vergues, qui s'éloignaient d'un train égal. Nonobstant la température modérée de l'eau, son cœur transit. Il n'entendait quasi rien aux derniers événements : son esprit n'était pas tant inquiet de l'imminence de la mort que de la dernière déclaration du capitaine Pound, à savoir que le *vrai* Ebenezer Cooke était à St. Mary's City. Un nouvel imposteur ! Quelle merveille de complot était-ce donc là ? Il y avait assurément la possibilité que Burlingame, si facile à se déguiser, soit arrivé sain et sauf et ait jugé expédient de contrefaire le poète afin que de confondre Coode. Mais s'il avait appris la capture d'Ebenezer par des passagers du *Poséidon*, ainsi qu'on le pouvait feindre, alors il devait concevoir que prétendre son identité ne pourrait que mettre en danger la vie de son ami ; et si, à rebours, il croyait son pupille et protégé mort, il était difficile d'imaginer qu'il ait le cœur à l'imposture. Non, il y avait plus apparence que c'était Coode lui-même qui était cause de ce tour-là. Et dans quel mauvais dessein son nom serait-il tourné ? Cette seule pensée fit trembler Ebenezer. Il se débarrassa de ses souliers afin que de mieux flotter ; il fit de même avec le précieux manuscrit, non sans répugnance. Puis il se borna à une économie de mouvements pour ne point gâter ses forces.

Mais à quoi bon ? Le caractère désespéré de la situation débuta de lui apparaître clairement. Déjà les lumières de la chaloupe s'éloignaient, un peu plus éclipsées à chaque vague ; bientôt elles auraient tout de bon disparu, et ce serait l'obscurité parfaite. Pour ce qu'il en savait, il se trouvait en plein Atlantique ; assurément, il était à des dizaines et des dizaines de milles de la terre, et les chances pour qu'un autre bateau soit en vue d'ici l'aube étaient quasi inexistantes. De surplus, la nuit était peu avancée : il ne devait pas rester moins de huit heures avant l'aube, et quoique la mer ne fût pas agitée, il ne pouvait espérer de survivre aussi longtemps.

« Corbleu, je vais mourir ! s'exclama-t-il en son for intérieur. Il n'y a point d'autre issue ! »

C'était là une chose sur laquelle il avait souventesfois fait réflexion. De tout temps, en fait – depuis son enfance à St. Giles, quand Anna et lui jouaient aux saints et aux Césars, ou qu'Henry leur contait des histoires du temps passé –, il avait été fasciné par le visage de la mort. Que ressentent le détrousseur ou l'assassin, quand ils montent les degrés qui

mènent au gibet ? Que ressent le montagnard, lorsqu'il tombe et voit le rocher sur lequel son corps va se rompre ? La nuit, depuis leurs chambres respectives, sa sœur et lui avaient examiné toutes les formes de mort qu'ils connaissaient, et comparé leurs diverses affres. Ils avaient même fait l'épreuve de la mort : une fois, ils avaient pressé la pointe d'un coupe-papier contre leur sein, aussi fort qu'ils l'osaient, mais ni l'un ni l'autre n'avaient eu le cœur de faire couler le sang ; une autre fois, chacun avait tâché d'étrangler l'autre, afin de voir lequel se contraindrait assez que de ne pas crier grâce le premier. Mais de tous ces jeux, le meilleur était celui qui consistait à savoir qui des deux retiendrait son souffle le plus longtemps ; à savoir, plus précisément, lequel était assez brave que de le garder jusqu'à l'évanouissement. Aucun n'avait jamais atteint cet extrême, mais l'émulation était telle qu'ils étaient parvenus à d'étonnants succès : ils devenaient bigarrés, leurs yeux saillaient, leurs mâchoires se crispaient, puis tous deux explosaient enfin sous la presse du souffle et demeuraient longtemps stupides et pantois. Il y avait quelque chose d'effrayant dans l'excitation que procurait ce jeu ; aucun autre n'était aussi prochain de la mort, surtout si l'on feignait d'être enseveli vivant, ou de quelque autre façon qui ne permettait point de respirer à son gré.

Il n'est donc point pour surprendre que, quelque inouïe que fût cette expérience, elle n'était en aucune manière nouvelle à sa fantaisie. Même le détail de la planche et du saut en pleine nuit, de la lutte pour remonter à la surface et des lumières qui s'éloignaient leur était familier, et Ebenezer savait quasi à l'avance comme serait la fin : l'eau qui rentre dedans la gorge et pique le nez, la toux frénétique afin que de la recracher, l'inévitable et vaine inspiration, et l'écoulement de l'eau dans les poumons ; puis le vertige, la formidable pression dans la tête et la poitrine, et le pire, la folle angoisse du corps à l'idée de mourir, cet instinctif appétit d'air qui sépare irrémédiablement le corps de l'âme. Quand Anna et lui se choisissaient une mort, la noyade – ensemble avec la mort par le feu, le lent écrasement des corps, et semblables autres agonies prolongées – était rebutée sur-le-champ, et l'avis que quelqu'un venait d'endurer une telle fin était cause qu'ils frissonnaient au point d'en éprouver des tourments de tête. Mais dans son cœur, la mort et toutes ses sensibles anticipations étaient pour Ebenezer comme la vie, l'histoire et la géographie, lesquelles, de par son éducation et ses dispositions naturelles, il regardait toujours du point de vue du narrateur : il en connaissait abstraitement la finalité ; il en goûtait indirectement l'horreur ; mais il ne pouvait jamais en éprouver les deux ensemble. Ces vies sont des histoires, admettait-il ; ces histoires ont une fin, reconnaissait-il – comment sinon en pourrait-on débiter une autre ? Mais que le conteur lui-même puisse vivre un conte propre et mourir... Inconcevable ! Inconcevable !

Même à présent, alors qu'il ne voyait pas la moindre raison d'espérer et qu'il savait que les deux terribles minutes seraient tantôt sur lui, son

désespoir était aussi abstrait, son horreur aussi indirecte que s'il était en train de jouer au jeu de la mort dans sa chambre à St. Giles. Bertrand, songeait-il non sans quelque envie, s'était étouffé avec l'eau et avait péri ; il n'y avait aucune raison pour qu'il n'en finisse pas lui-même sur-le-champ. Mais ce n'était pas seulement la peur qui le maintenait en branle ; c'était également cette même défaillance constitutionnelle qui l'avait rendu incapable de faire couler son propre sang, d'atteindre l'évanouissement, ou de reconnaître dans son cœur qu'il y avait *vraiment* eu un Empire romain. La chaloupe était partie. On ne voyait plus rien fors les étoiles ; et il n'entendait plus que le clapotis des vagues contre son cou. Cependant il était quasi d'une humeur égale.

Soudain, il entendit un bruit dans l'eau tout près de lui ; son cœur bondit. *Un requin !* songea-t-il, et il envia Bertrand plus que jamais. Voilà une chose à laquelle il n'avait point songé ! Pourquoi ne s'était-il pas noyé sur l'heure ? La chose se fit entendre plus près ; à l'ensuivante vague ils se retrouvèrent dans le même creux. Tandis qu'Ebenezer s'efforçait de s'éloigner, sa jambe gauche toucha le monstre.

« Ah ! hurla-t-il.

– Non ! cria l'autre, également alarmé.

– Vive Dieu ! dit Ebenezer. Est-ce toi, Bertrand ?

– Maître Eben ! Dieu soit loué, je croyais que c'était un serpent de mer ! Vous n'êtes point noyé ? »

Ils s'embrassèrent et remontèrent à la surface en crachant.

« Assez là-dessus, ou nous le serons tout de bon ! » dit le poète, aussi heureux que si son valet avait apporté un canot.

Bertrand observa que ce n'était après tout qu'une question de temps, et Ebenezer répliqua que la mort serait moins terrible à deux que seul.

« Qu'en dis-tu ? s'enquit-il, dans le même esprit avec lequel il était accoutumé de proposer le jeu de l'asphyxie à Anna. En finirons-nous maintenant, ensemble ?

– En toute manière, ce n'est l'affaire que de quelques minutes, dit Bertrand. Les muscles me manquent déjà.

– Regarde là-bas, comme les étoiles s'assombrissent, dit Ebenezer en désignant une sombre étendue à l'ouest. Du moins n'aurons-nous point à souffrir cette tempête.

– Pas moi, c'est certain. » Le souffle du valet était court à force des efforts qu'il faisait pour demeurer à la surface. « Encore une minute et c'en est fini de moi.

– Combien que tu m'aies naguère causé bien du tort, mon ami, je te pardonne. Nous partirons ensemble.

– Avant que ce moment n'arrive, haleta Bertrand, j'ai une chose à vous dire, Monsieur...

– Pas de Monsieur ! s'écria le poète. Crois-tu qu'il importe à l'Océan lequel est le maître et lequel le valet ?

– ... Il s'agit de mes paris à bord du *Poséidon*, reprit Bertrand.

– Pardonnés depuis longtemps ! Tu as perdu mon argent : j'espère que tu en as fait bon usage ! Quel besoin ai-je d'argent à cette heure ?

– Il y a plus, Monsieur. Vous vous souvenez que le révérend Tubman avait proposé des paris...

– Pardonnés ! Que pourrais-je perdre encore, quand tu m'as tout de bon dérobé ! »

Mais Bertrand ne se voulait point consoler :

« Comme je me sens misérable, Monsieur ! J'ai répondu en votre nom, mangé à votre place, prétendu les honneurs de votre poste...

– Cela est bien fini, dit doucement Ebenezer.

– De grâce, écoutez-moi jusqu'au bout, Monsieur. Quand ce terrible orage se fut en allé et que nous filâmes vers l'ouest, je fis vœu de recouvrir votre argent et même davantage, afin de vous rédimier de vos malheurs. Le révérend avait préparé une nouvelle escroquerie, aussi décidai-je de courtiser miss Lucy Robotham et de la gagner à ma cause. Ainsi nous aurions pu filouter le filou !

– C'est là un parti fort charitable, mais tu n'avais rien à mettre en jeu...

– Pas plus que ceux qui avaient été dupés, repartit Bertrand. Ceux-ci menacèrent de donner le bâton à Tubman malgré qu'il fût un prêtre. Mais il éventa la mine et leur offrit une chance de parier de nouveau sur le Maryland. Ils n'avaient qu'à engager quelques terres à eux...

– Vraiment ! s'écria Ebenezer. Sa soutane dissimulait un véritable Juif !

– Il avait des papiers rédigés, ainsi qu'un véritable avocat : il ne nous fallait que signer, nous dit-il, et nous pourrions engager une somme sur la valeur de la propriété.

– Tu as signé un engagement ? demanda Ebenezer, incrédule.

– Oui, Monsieur.

– Vive Dieu ! Sur quoi ?

– Sur Malden, Monsieur. Je...

– *Sur Malden !* » Le poète se trouva si stupide qu'il oublia d'agiter les jambes, et la vague suivante recouvrit sa tête. Quand il put de nouveau parler, il demanda : « Mais assurément cela ne dépassait pas une livre ou deux ?

– Je ne vous le dissimulerai point, Monsieur ; c'était bien davantage.

– Dix livres, alors ? Vingt ? Ah, allons, l'ami ! Que sont quarante livres à un homme qui se noie ? Que m'importe que tu en aies perdu cent !

– C'est bien ce que je pense, Monsieur, dit faiblement Bertrand. » Sa force était quasi en allée. « Et c'est la raison que je vous l'ai confessé, attendu que nous nous noyons. Regardez comme la nuit approche. Il me semble avoir entendu le vent se lever, mais je ne serai plus là pour sentir la pluie. Adieu, Monsieur.

– Attends ! s'écria Ebenezer en saisissant son valet par un bras pour le retenir.

– C'en est fini de moi, Monsieur ; laissez-moi partir.

– Et moi, Bertrand ! Je partirai avec toi ! Était-ce deux cents livres, dis-moi ?

– Ce n'était qu'un engagement, Monsieur, dit Bertrand. Qui sait si j'ai perdu un seul liard ? Pour ce que j'en sais, vous êtes possible un homme riche en ce moment.

– Qu'as-tu engagé, l'homme ? Trois cents livres ? »

Bertrand avait cessé de lutter et aurait coulé si Ebenezer, battant furieusement des pieds, ne l'avait retenu d'une seule main par le devant de sa chemise.

« Qu'importe, Monsieur ? J'ai tout engagé.

– Tout !

– Les terres, le manoir, le tabac dans l'entrepôt – Tubman possède tout.

– Engagé mon héritage !

– De grâce, laissez-moi couler, Monsieur, si vous ne le voulez point pour vous.

– Oui-bien ! dit Ebenezer. Disparu, mon cher Malden ? Adieu, donc, et que Dieu te pardonne !

– Adieu, Monsieur !

– Attends, je suis encore avec toi ! » Maître et valet s'embrassèrent.
« Adieu ! Adieu !

– Adieu ! » cria derechef Bertrand, et ils sombrèrent.

Aussitôt tous deux se libérèrent et remontèrent pour respirer.

« Ce n'est point la façon ! dit Ebenezer. Adieu !

– Adieu ! » dit Bertrand.

De nouveau ils s'étreignirent et disparurent, et de nouveau se libérèrent.

« Je ne puis m'y résoudre, dit Bertrand. Encore que mes muscles ne puissent quasi plus bouger, ils me portent quand même.

– Adieu, donc, dit le poète amèrement. Ta confession me donne la force de mourir seul. Adieu !

– Adieu ! »

Comme auparavant, Ebenezer retint sa respiration avant de couler et ne put rien faire de plus que de mettre la tête sous l'eau. Cette fois, néanmoins, son parti était pris : il expira profondément, dit un dernier adieu au monde, et coula pour de bon.

Au bout d'un moment il réapparut, mais pour une tout autre raison.

« Le fond ! Je touche le fond, Bertrand ! Il n'est qu'à deux brasses !

– Non ! haleta le valet qui avait quasi sombré lui-même. Comment cela peut-il être, en plein milieu de l'Océan ? Possible que c'était une baleine ou quelque autre monstre.

– C'était un vrai fond de sable ! » insista Ebenezer.

Il se laissa derechef couler, cette fois sans crainte, et, d'une profondeur d'à peine huit pieds, rapporta une pleine poignée de sable en témoignage.

« Sans doute quelque banc de sable, dit Bertrand. Quarante brasses ou deux, c'est égal ; nous ne pouvons tenir debout. Adieu !

– Attends ! Ce ne sont point des nuages là-bas, mais une île vers laquelle nous dérivons ! Ce sont ses falaises qui nous cachent les étoiles, et ce bruit est celui des vagues qui échouent sur sa plage !

– Je ne pourrai l'atteindre.

– Tu le peux ! Le rivage n'est plus qu'à deux cents mètres, et nous aurons pied bien avant. »

Inquiet quant à son endurance propre, il n'attendit pas que son homme soit convaincu et se dirigea vers la sombre masse. Il entendit bientôt Bertrand qui soufflait et pataugeait derrière. Au fur et à mesure qu'il progressait, son hypothèse paraissait plus probable ; le bruissement du ressac se précisait tandis que se dessinaient plus nettement les noirs contours d'une terre.

« À défaut d'une île, ce sera quelque rocher, lança-t-il par-dessus son épaule, d'où nous pourrions guetter le passage d'un bateau. »

Quand ils eurent parcouru une centaine de mètres, ils furent incapables de nager davantage ; heureusement, Ebenezer trouva qu'en demeurant sur la pointe des pieds il pouvait maintenir son menton à la surface.

« Fort bien pour vous qui êtes grand, se lamenta Bertrand, mais il me faut périr ici, si proche de la terre ! »

Ebenezer, toutefois, ne voulut rien entendre à ces propos : il commanda au valet de se laisser flotter derrière lui, les mains sur les épaules du poète. Leur progrès était malaisé, surtout pour Ebenezer dont seule l'extrémité des pieds touchait le fond : le poids de son fardeau le déséquilibrait à chaque pas, et encore que Bertrand pataugeât de son mieux, sa masse maintenait Ebenezer à une constante profondeur, de sorte qu'il ne pouvait prendre sa respiration qu'entre deux vagues. Ils progressaient de l'ensuivante manière : Ebenezer assurait son appui et prenait de l'air ; quand la vague arrivait, il battait des deux bras et, la tête sous l'eau, faisait au plus deux pas – dont l'un était vain à cause du léger courant qui survenait avant qu'il ait repris son équilibre. Il suffit d'une demi-heure, durant laquelle ils ne couvrirent pas plus de quarante ou cinquante pas, pour qu'il se retrouvât à bout de forces, mais l'eau était alors assez basse que le valet puisse se tenir debout. Il leur fallut encore une trentaine de minutes pour parcourir les derniers mètres : quand il y aurait eu des brisants, ils se seraient sans doute noyés, mais les vagues ne dépassaient jamais deux pieds de haut, et bien souvent un pied. Enfin ils atteignirent une grève caillouteuse et, trop épuisés pour parler, se traînèrent à quatre pattes jusqu'au bas de la plus proche falaise, où ils demeurèrent étendus, quasi évanouis.

Bientôt, toutefois, en dépit de la douceur de la nuit et de la protection que leur assurait la falaise contre le vent d'ouest, ils trouvèrent l'endroit trop froid et durent chercher un meilleur abri jusqu'à ce que leurs vêtements soient secs. Ils partirent vers le nord en suivant la plage et eurent assez de chance que de trouver tantôt un lieu où la haute falaise de grès était coupée par une ravine boisée qui débouchait sur le rivage. Là, de hautes herbes semblables à des épis de blé poussaient entre les pins et les baies de laurier ; les naufragés se lovèrent l'un contre l'autre, comme des animaux dans un nid, et dormirent jusqu'à l'aube.

Ce furent les puces de mer qui les réveillèrent : des dizaines et des dizaines de puces de mer qui bondissaient et se déplaçaient dessus eux – attirées, heureusement, non par la faim mais par la chaleur de leurs corps.

Ebenezer se redressa d'un bond et regarda autour de lui d'un air incrédule :

« Vive Dieu ! dit-il en riant. J'avais oublié ! »

Bertrand se releva également, et les puces de mer – en aucune façon des parasites – sautèrent affolées pour se mettre à couvert.

« Et moi, dit-il d'une voix rauque, je rêvais que j'étais à Londres avec ma Betsy. Que la peste emporte ces vermines pour m'avoir éveillé !

– Mais au moins sommes-nous vivants. C'est plus que nous n'en espérons.

– Grâce à vous, Monsieur ! » Bertrand tomba à genoux devant le poète. « Il faut être un saint pour sauver l'homme qui vous a ruiné !

– Ne me traite point de saint aujourd'hui, déclara Ebenezer, ou tu me diras jésuite demain. » Mais il était néanmoins flatté. « Nul doute que je serais mieux au fond des mers le jour où père saura la chose ! »

Bertrand joignit ses mains :

« Nombreux sont les torts que je vous ai causés, Monsieur, et pour lesquels il me faudra tantôt payer en Enfer – et je ne manquerai guère de compagnie dans les flammes. Mais je vous fais le serment d'être à jamais votre esclave, d'agir à votre guise, et si d'aventure nous sommes secourus de cette île, je donnerai ma vie pour recouvrer vos biens. »

Le lauréat, que de telles protestations embarrassaient, lui répondit :

« Je n'ose t'en demander autant, de peur que tu n'engages mon âme ! »

Et il proposa de se mettre sur l'heure à la recherche de quelque nourriture. La journée était lumineuse et chaude pour la mi-septembre ; ils étaient transis d'être demeurés exposés au soleil, et quand ils eurent chassé le sable de leurs habits, ils trouvèrent leurs articulations très-engourdis et chacun de leurs muscles endolori par les efforts de la nuit dernière. Mais leurs vêtements étaient secs, fors le côté sur lequel ils avaient dormi, et après s'être dégourdi les jambes et avoir remué les bras, ils purent sentir de nouveau le sang circuler dans leurs corps réchauffés. Ils n'avaient ni chapeau, ni perruque, ni souliers, mais étaient vêtus de solides habits de marin. Il leur fallait néanmoins se procurer quelque

nourriture, malgré le grand désir qu'avait Ebenezer d'explorer l'île sans délai ; leurs estomacs grondaient, et ils n'avaient plus guère de forces. Faire cuire leur repas ne poserait guère d'encombre : Bertrand avait encore la petite boîte à amadou qu'il gardait dans sa poche pour les occasions de fumer, et encore que la mèche fût humide, le fusil et le caillou étaient comme neufs, et la plage offrait quantité de bois mort et d'algues sèches. Mais trouver de quoi manger était une autre histoire. Les bois regorgeaient assurément de petit gibier – des mouettes, des martins-pêcheurs, des râles et des pluviers volaient çà et là le long de la plage – ; mais ils ne possédaient pas la moindre arme.

Bertrand désespéra de plus belle :

« C'est un tour fort cruel que nous joue là le destin, en nous abandonnant à une mort lente en lieu que d'une prompte ! »

Et malgré sa fraîche reconnaissance, la mauvaise humeur avec laquelle il rebuta les diverses propositions pour improviser des armes trahissait un certain ressentiment à l'endroit d'Ebenezer pour l'avoir sauvé. De vrai, il renonça vite aux recherches et s'en alla ramasser du bois, protestant qu'il était de son dessein de mourir de faim dans un certain confort. Ebenezer, abandonné à son génie propre, résolut de suivre un moment la plage dans l'espoir de trouver l'inspiration en chemin.

C'était une longue plage. En fait, l'île apparut être d'une taille considérable, car encore que le rivage s'étendit à perte de vue de chaque côté, sa lointaine réapparition au sud témoignait de l'existence d'une crique ou d'une baie, possible d'une enfilure de celle-ci ; il n'était pas possible de déterminer l'exact périmètre de l'île d'après son rivage. De sa forme, on ne pouvait rien savoir fors la ligne des falaises stratifiées, rongées par la mer, et dont les couleurs variaient du marron à l'orange ; les arbres de la lisière penchaient vers le précipice – certains avec la moitié de leurs racines à nu, d'autres ayant déjà dévalé les soixante ou cent pieds jusqu'à la plage, à présent polis comme de l'étain par l'air marin et le sable. *Si l'on pouvait escalader ces falaises, que découvrirait-on ?*

Ebenezer avait connu la mer durant quasi une demi-année en tout, et cependant il ne l'avait jamais vue aussi calme. Il n'y avait point de lames de fond du tout : seulement des brises qui ridaient ici et là la surface, et des crêtes de vagues qui n'excédaient pas huit pouces. Il aperçut tantôt des vairons qui filaient dans les eaux basses et des bancs de perches blanches qui faisaient des sauts hors de l'eau. Des crabes, d'une espèce jusqu'alors inconnue de lui, couraient de travers à son approche pour s'aller mettre en sûreté ; dans l'eau, leurs carapaces faisaient une tache olive sur le sable jaune, mais celles qu'il trouva le long de la plage étaient rouge-orange, comme cuites par le soleil.

« Plût à Dieu que j'eusse un filet ! »

Au détour d'une courbe, pas loin de l'endroit où ils s'étaient traînés, la vue était étonnante – tout le long du rivage, en deçà de la ligne

d'algues et de bois morts qui marquait la limite de la marée, le sable était jonché de feuilles de papier blanc ; d'autres roulaient alentour la grève. La pensée que l'île puisse être habitée lui fit monter les sangs au visage, sans que la joie en fût la cause – de vrai, il ressentit un étrange soulagement quand les papiers s'avérèrent être le récit d'Hicktopeake, le Roi-qui-Rit d'Accomack – ; mais il n'aurait su dire franchement ce qui le soulageait. Il rassembla toutes les pages qu'il put trouver, encore que l'encre en eût passé, ne laissant à l'occasion que quelques mots de lisibles ; ces feuilles, sitôt que sèches, seraient propres à allumer des feux.

Il reprit sa marche tout en rêvant gaiement aux aventures de John Smith. Cet étrange bien-être découlait-il du fait que, comme Smith, il était en *terra incognita*, ou y avait-il plus ? Il espéra de ne point rencontrer d'Indien, du moins comme de ces féroces sauvages que Smith avait découverts en train de pêcher le long du rivage...

« Vive Dieu ! » s'écria-t-il tout haut, et il baisa le miraculeux Journal.

Une heure plus tard leur dîner était sur le feu : sept perches d'un demi-pied rôtièrent sur un tournebroche de laurier vert, et, sur une fine plaque d'argile comme on en pouvait ramasser un peu partout le long des falaises, quatre crabes – une expérience sans précédent – cuisaient dans leur propre jus. Ceux dont la carapace était dure ne se pouvaient point percer, mais en essayant de les attraper, Bertrand en avait trouvé d'autres – semblables en apparence, mais avec une peau aussi tendre que du chevreau d'Espagne, lesquels somnolaient dans les joncs près le rivage. Ils ne manquaient point d'eau : en une douzaine d'endroits en bas des falaises, Ebenezer avait trouvé des sources naturelles qui jaillissaient de ce qui semblait être des lits d'argile séchée. Il fallait assurément faire attention quand on approchait de ces sources, car leurs lits étaient glissants et en certains endroits traîtreusement mous, comme Ebenezer l'apprit à ses dépens : on pouvait se retrouver enfoncé jusqu'aux genoux dans ce qui avait la solide apparence en surface d'un roc. Mais l'eau était propre et douce à cause qu'elle avait été filtrée par la pierre, et si froide qu'elle faisait mal aux dents.

Pour tirer le plus de profit du soleil, ils prirent leur repas sur la plage. Bertrand, ravalé derechef par l'inspiration de son maître, attendait le repas ; Ebenezer se servit d'un tronc prochain pour reposer son dos et fut content de mâcher un roseau en regardant baver les crabes.

« Où croyez-vous que nous soyons ? demanda le valet dont la curiosité était revenue.

– Dieu seul le sait ! répondit gaiement le poète. Sur quelque île de l'Atlantique, pour sûr, et possible une qui ne figure point sur les cartes, autrement je doute que Pound aurait choisi l'endroit pour nous y abandonner. »

Cette conjecture plut grandement au valet.

« J'ai entendu parler des îles Fortunées, Monsieur ; la vieille Twigg avait coutume d'en parler toutefois que sa goutte l'incommodait.

– Je m'en souviens fort bien ! dit en riant Ebenezer. On m'a plus d'une fois raconté comme elle faisait le guet quand nous avons quitté le Maryland, espérant de les apercevoir !

– Pensez-vous que ce soit l'une d'elles ?

– Ma foi, elle est bien assez belle pour cela, reconnut le poète. Mais l'océan fourmille d'îles dont l'homme ne sait rien. Combien de fois ma chère Anna et moi avons supplié Burlingame de nous parler de ces îles – Grocland, Helluland, Stokafixa, et les autres ! Combien d'heures passionnantes n'ai-je pas passées en compagnie de Zénon le Vénitien, de saint Pierre le martyr, et des livres de voyage du bon Hakluyt ! Même à Cambridge, là où j'aurais mieux fait de m'occuper à d'autres tâches, je passais des soirées entières à étudier les cartes anciennes et les vieux manuscrits. C'est là, à Magdalene, dans l'ancien Livre de Lismore, que j'ai vu décrites les îles Fortunées dont rêvait tant cette chère vieille Twigg, et lu comme saint Brendan les trouva. C'est là que j'ai appris l'existence de Markland, également, l'île de bois ; et Frisland, et Icarie. Qui sait laquelle est celle-ci ? Possible est-ce Atlantis surgie des eaux, ou l'île engloutie de Buss, que le vieux Frobisher découvrit ; possible est-ce Bra, où les femmes éprouvent tant de douleur à porter un enfant, ou la magique Daculi, l'île-berceau, où elles s'en vont chercher une plus douce délivrance.

– Il m'importe peu, dit Bertrand, tant que nous ne sommes pas tués par des sauvages. C'est là une chose dont j'ai grande appréhension depuis notre arrivée. Avez-vous lu quelles sortes d'époux étaient les leurs ?

– J'ai partagé tes craintes, admit Ebenezer. Certaines îles sont désertes d'hommes ; d'autres, comme la fameuse Cibola, possèdent de merveilleuses cités. D'autres sont comme Estotiland, dont le peuple est versé dans tous les arts et lit des livres latins ; d'autres encore sont comme sa voisine Drogio, où Zénon dit que les sauvages mangent leurs prisonniers.

– Plût au ciel que ce ne soit point Drogio !

– Nous grimperons en haut de cette falaise quand nous aurons fini de manger, dit Ebenezer. Si je puis voir l'île en son entier, je pourrai peut-être la nommer. » Il entreprit d'expliquer que, là où le lieu et la taille des îles variaient grandement d'une carte à l'autre, il y avait parmi les cartographes un certain accord quant à leur forme. « Si la forme en est celle d'un grand croissant, par exemple, ce sera par nécessité Mayda ; si c'est celle d'un petit, ce sera sans doute Tanmare, dont saint Pierre parle. Un large parallélogramme signifiera les Antilles ; un petit, Salvagio. Un simple rectangle nous fera reconnaître Illa Verde, et un pentagone, Reylla. Si nous trouvons une île qui soit un cercle parfait, nous devons étudier ses traits intérieurs : si elle est traversée en son milieu par une rivière, nous saurons que c'est Braxil, mais si à rebours c'est une sorte d'anneau avec en son centre un lac, lequel possède diverses petits îlots, alors le ciel nous aura souri comme il ne l'a jamais fait à Coronado, car ce sera Cibola, l'île aux Sept Cités d'Or !

– Palsembleu, pourvu que ce soit elle ! dit Bertrand. Les gens qui vivent dans des cités d'or ne mangent pas les étrangers, n'est-ce pas ?

– Non, il est plus vraisemblable qu'ils nous prendraient pour des dieux et nous accorderaient nos moindres souhaits, déclara Ebenezer.

– Ma foi, j'espère qu'il s'agit de l'île aux Sept Cités d'Or, alors ; j'en aurai trois et vous le reste, pour vous rédimer de la perte de Malden ! Votre livre dit-il si les femmes de ces villes ont la taille grosse ou fine, et si elles sont belles de figure ?

– Je n'en ai point le souvenir, répliqua le poète.

– Vive Dieu, faisons un sort à ces poissons, Monsieur ! dit Bertrand en les faisant glisser de leur broche de laurier sur les ardoises polies qu'ils avaient trouvées en façon de plats. Je ne puis attendre davantage mes villes dorées !

– Ne sois pas si hâté ; possible n'est-ce point Cibola après tout. Pour ce que nous en savons, elle peut avoir la forme d'une main humaine, en quel cas nos heures sont comptées : la Main de Satan est ainsi faite, et c'est l'une des *Insulae Demonium* – les îles du Démon. »

Cette dernière possibilité les engagea à ne point faire attendre les perches et les crabes, qu'ils dévorèrent de fort bon appétit et firent passer avec de l'eau de source qu'ils burent dans des coquilles de praire. Puis ils empochèrent chacun un crabe, encore tout grasseyé, et grimpèrent par la ravine en haut de la falaise, d'où ils eurent le chagrin de ne voir rien outre que l'eau à perte de vue d'un côté et des arbres de l'autre. Le soleil était à quarante-cinq degrés à l'orient ; ils avaient encore devant eux plusieurs heures d'exploration avant que de songer à dîner et à trouver un abri pour la nuit.

« Que proposez-vous, Monsieur ? demanda Bertrand.

– J'ai un plan, dit Ebenezer. Mais avant que de te le dire, quel est le tien ?

– Ce n'est pas à moi de parler, Monsieur. J'avoue avoir déjà parlé quand ce n'était point mon tour, mais cela est du passé. Vous m'avez sauvé la vie et pardonné les torts que je vous ai causés ; je battrai la mesure que vous direz. »

Ebenezer reconnut l'honnêteté de ces sentiments, mais les contesta néanmoins :

« Nous avons été rejetés sur quelque île abandonnée de Dieu, dit-il, à mille lieues du monde des perruques et des chicaneries. Quel sens ont ici les titres de *poète* et de *lauréat*, et quel ceux de *maître* et de *valet* ? Tu es un homme, et moi un autre, et c'est assez là-dessus ! »

Bertrand considéra la chose un moment.

« J'avoue avoir mes préférences, dit-il. Quand ce serait à moi de décider, je m'enfoncerais à l'intérieur des terres en toute hâte. Possible y découvrirons-nous une ou deux cités d'or avant l'heure du dîner.

– Nous ne savons point de certitude s'il s'agit de l'île des Sept Cités,

lui rappela Ebenezer, et j'appréhende que de marcher sans souliers. Ce que *je* propose, c'est que nous marchions le long du rivage afin que d'apprendre la forme et la longueur de l'île. Peut-être nous enseigneront-elles quelle est notre découverte, ou nous montreront quelle sorte de gens vivent ici, si gens il y a. Mieux encore, nous avons du papier en quantité, et du charbon de bois pour écrire dessus : nous pouvons compter nos pas à chaque tournant et dessiner une carte en cheminant.

– Soit, admit le valet. Mais cela signifiera un autre repas de poissons et de crabes, et une autre nuit sur le sol. Si nous pénétrons maintenant dedans les terres, nous trouverons peut-être des plats en or pour manger et des lits en or pour dormir, juste ciel ! » Sa voix devint frénétique. « Feignez seulement deux dieux comme nous, Monsieur ! N'aurions-nous point droit de cuissage sur leurs vierges ? C'est là un meilleur poste que la chétive sainteté de Baltimore, ma foi ! Je n'échangerais point ma place contre celle du pape !

– Tout cela peut fort bien advenir, dit Ebenezer. D'un autre côté, nous pouvons rencontrer des monstres, ou des sauvages qui nous mangeront au souper. Il serait, ce me semble, plus sage de partir en reconnaissance, et d'établir la figure de l'île : que sont quelques jours à un dieu immortel ? »

La prudence de son dessein ne se pouvait contester ; aussi répugnant qu'il fût à l'idée de retarder ne serait-ce qu'au lendemain les joies d'être une déité, Bertrand n'était point non plus transporté à la perspective de contenter l'appétit de sauvages ou de dragons – l'existence desquels il aurait mis en doute à Londres, mais point ici. Il finit donc par s'accorder avec Ebenezer, encore que sans enthousiasme. Ils redescendirent vers la plage, marquèrent leur point de départ avec un piquet auquel ils attachèrent une pièce de tissu, et dressèrent leurs pas vers le nord, cependant qu'Ebenezer en tenait le compte exact.

Il n'avait pas atteint les deux cents quand Bertrand l'empoigna par le bras.

« Écoutez ! murmura-t-il. Écoutez donc ! »

Ils s'immobilisèrent. De derrière un arbre abattu, non loin d'eux, un bruit épouvantable était porté par la brise : c'était ensemble un gémissement et un chant discordant, lugubre et féroce.

« Escampons ! murmura Bertrand. C'est l'un de ces monstres !

– Non, dit Ebenezer, la peau toute hérissée. Ce n'est point une bête.

– Un sauvage affamé, alors ; partons ! »

Le cri leur parvint de nouveau.

« Il me semble que c'est un cri de douleur, et non de faim, Bertrand. Quelque malheureux gît, blessé, derrière cet arbre.

– Dieu ait pitié de lui ! s'écria le valet. Si nous nous approchons, ses amis nous prendront à revers et feront carousse de nos personnes.

– Tu abandonnerais ton poste aussi légèrement ? le railla Ebenezer. Quelle sorte de dieu es-tu donc, pour ne point secourir tes adorateurs ? »

Le pitoyable cri retentit une troisième fois, et quoique le valet fût trop effrayé pour bouger, Ebenezer s'approcha de l'arbre mort et regarda par-dessus. Un homme noir était couché nu sur le sable, la face contre le sol, ses poignets et ses chevilles entravés ; son dos était marqué par des cicatrices des verges, et le sang coulait de ses jambes sur le sable par mille petites plaies et écorchures. C'était un homme grand et musclé dans la fleur de l'âge, mais apertement épuisé ; sa peau était couverte de sueur, et une traînée de sang allait de son corps jusqu'au bord de l'eau. Cependant qu'Ebenezer l'observait sans être vu, il redressa la tête dans un puissant effort et reprit sa lamentation, chantant dans une langue aux accents sauvages.

« Viens par ici ! » lança le poète à Bertrand, et il enjamba l'arbre.

Le Nègre se tordit sur le flanc et se recroquevilla contre le tronc d'arbre, jetant un regard terrorisé sur le nouveau venu. C'était un homme à l'aspect engageant, aux pommettes saillantes et au front haut, aux arcades proéminentes et aux grands yeux blancs, au nez épaté, au poil quasi ras sur son crâne, lequel était étrangement scarifié ainsi que ses joues, son front, et ses avant-bras.

« Dieu Tout-Puissant ! » s'écria Bertrand à sa vue. Les yeux de l'homme noir roulèrent dans sa direction. « C'est un vrai sauvage !

– Ses mains sont attachées dans son dos, et il s'est blessé en rampant sur les pierres.

– Fuyons sans tarder ! Il ne nous rattrapera jamais !

– Bien au rebours », dit le lauréat, et, se tournant à l'homme noir, il dit à haute et intelligible voix : « *Laisse-moi-défaire-tes-liens.* »

Il reçut pour toute réponse une enfilure de baragouin exotique ; l'homme noir s'attendait clairement à ce qu'ils le tuent.

« Non, non, protesta Ebenezer.

– De grâce, n'en faites rien, Monsieur ! dit Bertrand. Le misérable nous sautera dessus dans la minute qu'il sera libre ! Croyez-vous vraiment que ces sauvages entendent quoi que ce soit à la gratitude ? »

Ebenezer haussa les épaules :

« Ils ne peuvent l'entendre moins que ne le font certains. N'a-t-il point été jeté, comme nous, dedans la mer afin que d'y périr, et ne s'est-il point traîné par sa seule force jusqu'au rivage ? *Je-suis-le-Poète-Lauréat-du-Maryland*, déclara-t-il à l'homme noir, *je-ne-te-ferai-pas-de-mal.* » Afin d'illustrer ces propos, il brandit un bâton comme s'il voulait le frapper, mais le brisa au lieu de cela contre son genou et le lança au loin, hochant la tête et souriant. Il désigna Bertrand, puis lui-même, posant cordialement le bras autour des épaules du valet, et dit : « *Cet-homme-et-moi-sommes-amis. Toi – il désigna chacun par tour – seras-également-notre-ami.* »

L'homme paraissait encore effrayé, mais on lisait à présent dans ses yeux plus de méfiance que de terreur. Quand Ebenezer vint se placer derrière lui pour lui délier les mains, et que Bertrand, sous la presse de

son maître, s'attaqua à contrecœur aux cordes qui entravaient ses pieds, le sauvage se mit à sangloter.

Ebenezer lui tapota l'épaule :

« N'aie point peur, l'ami. »

Il fallut quelque temps pour défaire les cordes, car l'eau avait fait gonfler les nœuds et les efforts du captif les avaient resserrés.

« Quelle sorte de prisonnier pensez-vous qu'il soit ? demanda Bertrand. Mon opinion est que c'est un de ces sacrifices humains dont vous m'avez parlé, que le peuple des Cités d'Or use en guise d'argent le jour du sabbat.

– Cela se pourrait fort, reconnut le poète. Ses attaquants doivent être en vérité des hommes d'esprit, et non de simples sauvages, autrement ils n'auraient jamais pu fabriquer de telles cordes ou les nouer de telle façon. Possible qu'ils le transportaient à l'autel quand il s'est réchappé ; ou possible qu'il était destiné à quelque dieu marin. Rompons ces nœuds !

– En toute manière, dit Bertrand, cela ne leur agréera guère d'apprendre que nous l'avons libéré. C'est comme voler dans la quête à l'église.

– Ils n'ont pas besoin de l'apprendre. De surplus, ne sommes-nous point leurs dieux ? Ce que nous faisons de nos offrandes nous regarde seuls. »

Il dit cela, assurément, en manière de plaisanterie. Ils défirent les derniers nœuds et reculèrent de quelques pas pour plus de sûreté.

« Nous nous enfuirons dans différentes directions, dit Ebenezer. Si d'aventure il me donne la chasse, tu lui courras après. »

Le Noir se débarrassa de ses liens, et regardant toujours autour de lui avec suspicion, se leva tant bien que mal. Puis, comme s'il comprenait qu'il était libre, il étira ses membres, grimaça d'abondant, tendit ses bras au soleil, et y alla d'une brève harangue, entremêlant ses propos de gestes dans leur direction.

« Regardez un peu comme il est fait ! s'émerveilla Bertrand. C'est autre chose que Boabdil ! »

Ebenezer se refroga à la mention du More :

« Il me semble qu'il s'adresse au soleil, à présent ; ce doit être une prière de remerciement.

– C'est un vrai percheron ! »

Puis, à leur alarme, l'homme acheva son discours et se tourna à eux ; il avança même d'un pas.

« Courons ! » s'écria Bertrand.

Mais il n'y eut aucune violence ; au lieu de cela, le Noir se prosterna à leurs pieds et avec force révérences et marmottements embrassa leurs chevilles chacun par tour ; et il ne voulut point se relever quand il eut fini, mais s'agenouilla le front contre le sable.

« Parbleu, Monsieur ! Qu'est-ce que cela signifie ?

– Je n'en suis pas certain, répliqua Ebenezer, mais il me semble que tu as ce que tu désirais tantôt : cet être a fait ses adieux au soleil et nous a pris pour ses dieux.

– Vraiment ? dit le valet non sans gêne. Nous n'en demandions pas tant ! Que diable attend-il de nous ?

– Qui le sait ? répondit le poète. Je n'ai encore jamais été un dieu. Nous lui avons rendu la vie, et il est à nous pour le meilleur ou pour le pire, je suppose. » Il soupira. « En toute manière, enjoignons-lui de se lever, ou il attrapera quelque courbature : un dieu ne saurait garder éternellement un homme à genoux. »

17. OÙ LE LAURÉAT RENCONTRE LE ROI ANACOSTIN ET APPREND LE NOM VÉRITABLE DE SON ÎLE

« Une chose est certaine, dit Ebenezer quand ils reprirent leur exploration de la plage. Nous devons demander obéissance à cet homme si nous voulons être ses dieux. C'est l'attribut le plus éclatant des dieux, d'une part, et la plus sûre politique de l'autre : il pourrait fort bien nous tuer s'il apprenait que nous sommes mortels. »

Après qu'ils eurent relevé l'homme noir, ils le prièrent qu'il se lavât les plaies, lesquelles heureusement n'étaient autre chose sinon que de simples écorchures causées par les coquillages, et lui offrirent les crabes qu'il leur restait – tous froids et en charpie, mais néanmoins bons à manger –, puis ils se tinrent à l'écart cependant qu'il les dévorait à belles dents. Leur charité fut cause d'une nouvelle montre de gratitude, en suite de quoi ils s'assirent avec le sauvage sur le sable et s'efforcèrent, par des mots, des gestes et des dessins faits avec des bâtons, de converser avec lui. Comment s'appelait l'île ? lui avait demandé Ebenezer. Quel était son nom à lui ? Où se trouvait son village ? Qui l'avait ainsi attaché et jeté à la mer, et pour quelle raison ? Et Bertrand, qui ne voulait point être de reste, y était allé de ses propres questions : À quelle distance était située la première Cité d'Or ? Quelle sorte de faux dieux adoraient ses citoyens, et les dames avaient-elles la peau sombre ou claire ?

Mais quoique l'homme noir eût écouté leurs questions avec une attention respectueuse, ses yeux avaient plus témoigné amour qu'intelligence ; tout ce qu'ils purent obtenir de lui fut son nom – lequel était à n'en pas douter barbare, et sonnait diversement à l'oreille d'Ebenezer, tantôt comme *Drehpunkter*, tantôt comme *Dreipunkter*, ou *Dreckpätcher*, *Droguépêcheur*, *Droitpacteur*, *Drupègre*, *Drêcheporteur*, ou même *Despartidor*, et à celle de Bertrand invariablement comme *Drakepecker*. Mais il

se pouvait fort bien que cela ne fût point du tout son nom, mais plutôt quelque invite sauvage à l'adoration, attendu que toutefois qu'ils pronçaient le mot l'homme faisait une gémflexion.

« Qu'allons-nous faire de lui ? demanda Bertrand. Il ne semble pas vouloir retourner à ses affaires.

– Eh bien soit, répliqua Ebenezer. Qu'il vienne en aide aux nôtres, alors. C'est la facilité à recevoir des ordres qui fait le sujet, et celle à en donner qui fait le souverain. De surplus, si nous lui fournissons assez de besogne, il ne nous pourra point créer d'encombre. »

Aussi résolurent-ils que de laisser le grand Noir les accompagner en qualité de ramasseur de bois, de cuisinier, et de factotum ; en vérité, ils n'avaient guère le choix, car il n'était apertement pas dans son dessein de les quitter et il les aurait pu détruire tous deux en quelques secondes en cas qu'il se serait courroucé. Les trois hommes reprirent leur marche vers le nord, Ebenezer et Bertrand en tête, et Drakepecker respectueusement à un ou deux pas derrière. Pendant une heure, ils avancèrent sur des galets, du sable mou, et des lits d'argile rouge, bleue, et blanche, avec en permanence à main gauche la ligne escarpée des falaises, et à main droite la masse étrangement placide de l'Océan ; à chaque tour, Bertrand s'attendait à découvrir une Cité d'Or, mais ne voyait en sa place qu'une petite crique ou quelque autre échancrure du front de mer, lequel dans son ensemble remontait droit vers le nord. Puis, les jambes lasses et les pieds meurtris, ils s'arrêtèrent pour se reposer sous l'ouverture d'une caverne naturelle située à quelque dix ou vingt pieds dans la paroi de la falaise. Le sauvage, auquel Ebenezer avait confié la grossière lance qu'il avait utilisée pour attraper leur déjeuner, témoigna en la brandissant et en se frottant l'estomac son désir de partir à la recherche du dîner ; en ayant reçu la licence, il escalada la façade rocheuse à la façon d'un singe et disparut.

Bertrand l'observa s'éloigner et soupira :

« C'est la dernière fois que nous voyons Drakepecker – et j'ose dire que c'est un bon débarras.

– Quoi ! dit en souriant Ebenezer. Te voilà déjà las de ta déité ? »

Le valet convint de la chose :

« J'aurais préféré faire le travail moi-même plutôt que de la remettre à un être aussi redoutable. En ce moment même, il se pourrait bien qu'il complotte de nous embrocher tous deux sur sa lance et de nous faire rôtir pour son dîner !

– Je ne le crois pas, dit le poète. Il aime à nous servir.

– Ah, Monsieur, aucun homme n'aime sa servitude ! Croyez-vous qu'il y aurait un seul serviteur au monde si chacun avait le choix ? Ce sont seules la mauvaise fortune, la force et la pénurie qui font que certains hommes en servent d'autres ; ces trois-là sont de terribles maîtres.

– Qu'en est-il alors de la coutume, et de l'inclination naturelle ? le railla Ebenezer. Certains hommes sont nés pour servir. »

Bertrand considéra ces propos un moment, puis dit :

« La coutume n'est point la cause première, mais seulement la fille de la morne nécessité. Nos jambes se sont endurcies sous les fers des pirates, mais nous espérons néanmoins que de les ôter. Pour de ce penchant naturel à la servitude, c'est là une fable ourdie par les maîtres : aucun esclave ne la croit.

– Tu parlais tout à l'heure d'accomplir ces tâches toi-même, dit Ebenezer, mais à aucun moment tu ne m'as requis ; cependant c'est moi qui t'ai proposé d'oublier nos conditions premières, puis donc que le désert n'a que faire des classes. »

Bertrand s'esbouffa de rire :

« Ajoutez donc à la suite de mes jougs celui d'obligation ; il n'est point de maître plus doux.

– Donne-lui plutôt les noms de *gratitude* ou d'*amour*, repartit Ebenezer, et considère comme l'homme se plaît dans ses liens ! Ce Drake-pecker, ainsi que tu l'appelles, a choisi sa présente servitude quand nous l'avons délivré d'une pire, et il la peut terminer quand bon lui semblera. Aussi ne le crains-je point, et entends qu'il nous serve plus d'une journée. »

Il demanda ensuite au valet comme il se proposait de gouverner une entière cité, lors qu'un seul de ses sujets l'effrayait tellement.

« C'est dieu que je veux être, et non point roi, dit le valet. Je laisse aux autres le soin de donner ou recevoir des ordres, de mener ou étouffer des révoltes ; j'aurais un temple plein de nourriture et de boissons et dormirais toute la matinée dans mon lit en or ! J'aurais pour compagnie dix jeunes prêtresses, qui iront à confesse et diront leurs prières à l'église, et deux grands eunuques pour faire la quête et garder l'argent.

– Ladrerie, vicieuse nature !

– N'agiriez-vous point de la sorte, vous, ou n'importe quel autre ? Qui veut s'embarrasser de gouverner ? C'est la couronne que les hommes recherchent, et non le sceptre.

– Qui porte l'une doit tenir l'autre, répondit Ebenezer. L'homme devant qui ses semblables se prosternent est comme le mouton qui mène le troupeau, lequel doit régler son pas ou périr.

– Vous gouvernez, donc, dans votre cité ? voulut savoir Bertrand.

– Oui », dit Ebenezer. Ils étaient assis côte à côte, leurs dos appuyés contre la falaise, le regard perdu sur les flots. « Et quel gouvernement j'établirais ! Ce serait une république antiplatonicienne.

– Je le veux espérer, Monsieur ! Quel besoin avez-vous d'un pape, vous qui êtes un dieu ?

– Non, Bertrand. Ce Platon parlait d'une nation gouvernée par les philosophes, d'où les poètes étaient exclus, fors ceux qui chantaient les louanges du gouvernement. C'est là une antique querelle entre poètes et sages.

– Vraiment, pour de cela, dit Bertrand, cela ne met guère de différence avec l'Angleterre ou tout autre lieu ; aucun roi prudent ne souffre la censure du poète. D'où vient que Lord Baltimore vous emploie, sinon que pour chanter les louanges de son gouvernement, ou que John Coode travaille à votre ruine, sinon que pour couper le sifflet à votre poème ? Ma foi, cette place merveilleuse dont vous parlez pourrait aussi bien être le Maryland !

– Tu m'entends mal, dit Ebenezer avec embarras. Interdire de chanter un sujet est une chose ; le prescrire en est une autre. Dans ma cité, les philosophes seront tous bienvenus – tant qu'ils ne débiteront point de rébellion –, mais ils auront pour dieu un poète, et un poète pour roi, et tous leurs conseillers seront poètes : ce sera une poétocratie ! C'était, ce me semble, ce qu'avait en tête Sir William Davenant quand il voulut aller gouverner le Maryland. Le roi poète, Bertrand – voilà une idée qui mérite qu'on y songe ! Et elle n'est point une chimère, j'en fais serment : qui lit le mieux le cœur des hommes, du philosophe ou du poète ? Lequel est en meilleure harmonie avec le monde ? »

Il en avait encore à dire à Bertrand sur le sujet, lequel avait laissé travailler son imagination toute la matinée durant, mais au même moment deux sauvages tombèrent pour ainsi dire du ciel devant eux, la lance à la main. C'étaient de jeunes garçons, de dix ou douze ans au plus, vêtus de veste et de pantalon de peau de daim ; leur cuir n'était pas brun foncé comme celui de Drakepecker, mais plutôt marron-cuivre, de la couleur des falaises, et leurs cheveux, loin d'être courts et crépus, tombaient droitement dessus leurs épaules. Ils affectèrent le plus féroce regard qu'ils purent et pointèrent leurs lances vers les hommes blancs. Bertrand poussa un cri.

« Ventrebleu ! s'écria Ebenezer, et il leva les bras pour se protéger le visage. Drakepecker ! Où est Drakepecker ? !

– Il nous a trahis ! gémit Bertrand. Le misérable s'est joué de nous ! »

Mais il était inconcevable que les enfants eussent sauté du haut de la falaise, et peu vraisemblable qu'ils l'aient dévalée sans faire de bruit ni déloger un caillou. Il parut probable à Ebenezer qu'ils étaient demeurés cachés dedans la grotte, au-dessus de leurs têtes, attendant l'heure de sauter. L'un d'eux s'adressa sèchement aux prisonniers dans une langue inconnue, leur faisant signe de se lever, et leur désignant l'ouverture de la caverne.

« Devons-nous grimper ? demanda Ebenezer, et pour toute réponse il sentit une lance lui piquer le gras de la cuisse.

– Dites-leur que nous sommes des dieux ! le pressa Bertrand. Ils vont nous manger tout cru ! »

L'ordre fut réitéré ; ils escaladèrent les rochers jusqu'au bord de la caverne. Les garçons parurent s'entretenir dans leur babil avec un autre sauvage, et une voix, plus âgée et plus sereine, leur répondit dans l'ombre. Les prisonniers furent contraints d'entrer en se courbant,

attendu que la grotte ne faisait pas plus de cinq pieds de haut. L'intérieur puait l'excrément et autres innommables odeurs. Au bout de quelques instants, quand leurs yeux se furent accoutumés à l'obscurité, ils distinguèrent un sauvage étendu nu sur une couverture, laquelle était jonchée de coquillages, d'os, et de pots de terre. La moitié au moins de la puanteur était causée par son genou droit, lequel était entouré de vieux bandage. Il se redressa sur le coude en grimaçant de douleur, et examina les prisonniers. Puis, à leur indicible étonnement, il dit :

« Anglais ? »

– Vive Dieu ! s'exclama Ebenezer. Qui êtes-vous, monsieur, pour parler notre langue ? »

Le sauvage examina derechef leurs chevelures emmêlées, leurs habits déchirés, et leurs pieds nus.

« Vous cherchez Quassapelagh ? Est-ce Warren qui vous envoie chercher Quassapelagh ? »

Ses fils se rapprochèrent avec leurs lances.

« Nous ne cherchons personne, dit le poète d'un ton haut et ferme. Nous sommes des Anglais, abandonnés en pleine mer par des pirates ; nous avons atteint cette île la nuit dernière, par la plus grande fortune, mais nous ne savons pas où nous sommes. »

Un des garçons prononça quelques paroles excitées et brandit sa lance, désireux de s'en servir, mais l'homme le fit taire d'un mot.

« De grâce, épargnez-nous, supplia Ebenezer. Nous ne connaissons point ce *Warren* dont vous parlez, ni aucune autre âme qui vive ici. »

De nouveau les jeunes voulurent les percer. Le sauvage blessé les gronda encore plus sèchement qu'avant et leur ordonna selon toute apparence d'aller monter la garde dehors, car ils quittèrent la grotte humide avec force signes de répugnance.

« Ce sont de bons garçons, dit le sauvage. Ils haïssent les Anglais autant que moi, et veulent vous tuer.

– Il y a donc des Anglais sur cette île ? Quel est son nom ? »

Bertrand avait trop peur pour parler, mais Ebenezer, malgré sa vision encore fraîche d'une île de poètes, ne put contenir sa joie à l'idée de retrouver ses compatriotes.

Le sauvage les regarda attentivement :

« Vous ne savez pas où vous êtes ? »

– Sinon qu'il s'agit d'une île, répliqua le lauréat.

– Et vous ne connaissez pas le nom de Quassapelagh, le roi Anacostin ?

– Non. »

Pendant quelques instants, leur ravisseur continua de sonder leurs visages. Puis, comme s'il était convaincu de leur innocence, il se recoucha dessus son grabat et regarda le haut de la caverne.

« Je suis Quassapelagh, déclara-t-il. Le roi Anacostin.

– *Un roi !* murmura Bertrand à l'adresse d'Ebenezer. Croyez-vous qu'il soit roi d'une de nos Sept Cités d'Or ?

– C'est la terre des Piscataways, reprit Quassapelagh. Ces champs et ces forêts sont aux Piscataways. Cette eau est l'eau des Piscataways ; ces falaises sont nos falaises. Elles appartiennent aux Piscataways depuis le commencement du monde. Mon père était roi en ce pays, et son père, et le père de son père ; et je l'ai été un temps. Mais Quassapelagh n'est plus roi, et ses fils et petit-fils ne régneront pas.

– Demandez-lui quel est le chemin vers la plus proche Cité d'Or, murmura Bertrand, mais son maître lui fit signe de se taire.

– Pourquoi reposez-vous ainsi dans cette antre misérable ? demanda Ebenezer. Ce n'est point, ce me semble, une place pour un roi.

– Ce pays n'est plus à Quassapelagh, repartit le roi. Votre peuple me l'a pris. Ils sont venus par bateau, avec des épées et des canons, et ils ont pris les champs et les forêts de mon père. Ils nous ont rassemblés comme des animaux et nous ont chassés. Et quand j'ai dit : "Cette terre appartient aux Piscataways", ils m'ont jeté en prison. Notre empereur, Ochotomaquath, doit se cacher comme un animal dans les collines, et à sa place est assis un jeune drôle, Passop, qui lèche les bottes de l'empereur anglais. Mon peuple doit lui obéir, ou mourir de faim.

– Injustice ! s'écria Ebenezer. As-tu entendu, Bertrand ? Quel est ce *Warren* qui agit de la sorte, et me fait ressentir de la honte d'être anglais ? Quelque fripon de pirate, je gagerais, qui a prétendu l'île sa propriété. Vraiment ! » Il tira sur la manche de son valet : « Je me souviens que le vieux Carl, le voilier, parlait d'une ville pirate du nom de Libertatia, sur l'île de Madagascar ; prions Dieu que ce ne soit point celle-là !

– Je ne connais pas le nom de l'empereur, dit Quassapelagh, car il n'a que fraîchement débarqué pour opprimer ma nation. Ce *Warren* n'est qu'un geôlier et le chef des soldats... »

À ce moment, un grand tumulte se fit entendre dehors la caverne.

« *Drakepecker !* » s'écria Bertrand.

À l'entrée de la grotte se tenait en effet le grand Noir : de colère, il avait jeté à ses pieds la lance grossière improvisée par Ebenezer, sur laquelle étaient empalés deux lapins en sang, et dans chacune de ses grandes mains il tenait un garçon par le cou. L'un avait été déjà désarmé, et avant que l'autre ne puisse user de son arme à son avantage, le terrible Nègre choqua ensemble leurs deux têtes et jeta à bas les enfants sur le sable.

« Bravo ! lança Ebenezer.

– Ici, *Drakepecker !* cria Bertrand en bondissant sur Quassapelagh pour l'attacher. Par ici, viens lui écraser sa maudite caboche, à lui aussi ! »

Le Nègre ramassa sa lance et chargea dans la grotte en rugissant, avec le ferme dessein d'ajouter Quassapelagh à ses autres trophées.

« Arrête ! *Drakepecker !* lui ordonna Ebenezer.

– Perce-le ! cria Bertrand en retenant les bras de Quassapelagh dans son dos. »

Le sauvage n'offrit aucune résistance, mais regarda l'intrus avec un sévère mépris.

« Je te l'interdis ! » dit Ebenezer, et il empoigna la lance.

Bertrand protesta :

« C'est le sort que nous réservait le misérable, Monsieur !

– Si cela était, il n'en a point fait montre. Relâche-le. » Quand ses bras furent libres, Quassapelagh se recoucha sur la couverture et regarda impassiblement le plafond. Les deux hommes s'éloignèrent, non sans que Bertrand proteste grandement, et Ebenezer dit enfin à Quassapelagh : « Pardonnez mon homme pour avoir fait du mal à vos fils ; il a cru que nous étions en danger. Nous ne vous voulons aucun mal, monsieur. Vous avez assez souffert par la main des Anglais. »

Mais le sauvage demeurerait impassible.

« Dois-je me réjouir d'avoir trouvé un Anglais miséricordieux ? » Il montra son genou malodorant.

Bertrand et le Nègre revinrent alors, avec au bout de leurs lances les deux jeunes garçons, qui ne semblaient souffrir que de bleus et de bosses.

« Il me suffit que mes fils vivent, dit Quassapelagh. Dis à ton homme de me tuer.

– Non, j'ai une meilleure tâche pour lui », repartit Ebenezer, et il annonça à Bertrand : « Drakepecker restera ici avec le roi et lui obéira pendant que nous irons sonder l'humeur de ces bandits anglais. Les garçons nous conduiront jusqu'aux abords de leur campement.

– Ce n'est pas à moi de disputer, soupira Bertrand. J'espère seulement qu'ils ne se sont pas emparés de toutes les Cités d'Or et se sont déclarés rois. »

Ebenezer fit alors comprendre clairement au Nègre par des signes qu'il voulait qu'il nourrisse le roi et soigne son genou infecté ; à cette dernière requête, qui était présentée moins comme un ordre que comme une prière, l'homme noir répondit avec de grands mouvements de tête affirmatifs et un babil enthousiaste qui témoignaient une connaissance des mesures prophylactiques ou thérapeutiques. Sans plus attendre, il ôta le pansement sale et examina la malodorante inflammation avec un véritable intérêt de chirurgien. Puis, dans sa propre langue, accompagnant ses ordres d'assez de gestes que de se faire entendre, il envoya un des garçons préparer et cuire les lapins et l'autre chercher deux pots d'eau.

« Corbleu ! dit Bertrand avec respect. L'homme est un vrai physicien ! C'est un honneur que d'être son dieu, n'est-ce pas, Monsieur ? »

Le poète sourit :

« Possible en mérite-t-il un meilleur, Bertrand. C'est de vrai une excellente créature. »

Avant que deux heures ne se furent écoulées, les lapins étaient cuits et

mangés – ainsi que des huîtres crues fournies par les enfants et une sorte de maïs grillé appelé *rockahominy*, dont le roi possédait une pleine jarre, et la plaie de Quassapelagh avait été percée et purgée de son pus, puis lavée proprement, et soignée avec quelque décoction préparée par le Nègre à partir de diverses racines et herbes qu'il avait ramassées dans les bois cependant que les lapins rôtissaient. Même les sauvages étaient impressionnés par sa besogne : les garçons tâtaient leurs bosses avec plus de stupeur que de ressentiment, et le regard sévère de Quassapelagh brillait.

« Si les Anglais ne sont pas trop loin, j'aimerais leur rendre visite avant la tombée de la nuit », annonça le lauréat.

Quand Quassapelagh lui répliqua qu'ils étaient à moins de trois lieues, il réitéra ses ordres au Nègre, lequel, agenouillé comme à l'acoutumée au son de son nom, convint en larmes de la séparation.

« Si nous trouvons que ce sont des pirates ou des bandoliers, nous reviendrons sur l'heure, dit Ebenezer au roi.

– L'empereur des Anglais ne vous fera aucun mal, dit Quassapelagh, et point n'est besoin de vous faire du souci pour mes fils, car ils lui sont inconnus. Mais ne prononcez jamais le nom du roi Anacostin devant quiconque, à moins que vous ne vouliez ma mort, et ne retournez point à cette caverne. »

Il s'adressa dans sa langue natale à l'un de ses fils, qui alla chercher un petit paquet en cuir au fond de la grotte.

« C'est une carte des Sept Cités qu'il veut nous montrer ! murmura Bertrand.

– Prenez ceci », dit le roi, et il leur donna à chacun une petite amulette, sculptée, il apparut, dans les vertèbres d'un grand poisson – une espèce de bague en os, blanche, et de peut-être trois quarts de pouce de largeur pour la moitié en diamètre, avec de petites saillies là où les côtes dorsales et ventrales avaient été sectionnées, et cette quasi-transparence caractéristique des os de poissons. Bertrand se refroigna. « Cela peut paraître une maigre récompense pour m'avoir sauvé la vie, dit gravement Quassapelagh, mais c'est en échange de l'une de ces choses que Warren m'a relâché.

– Ce Warren est un sot », marmotta Bertrand.

Le roi l'ignora :

« Portez-la à votre doigt comme une bague, dit-il à Ebenezer. Un jour que la Mort sera très-prochaine, cette bague la pourra rebuter. »

Ebenezer était également déçu par le présent, dont les grossières sculptures ne pouvaient même pas être qualifiées de *décoratives*, mais il l'accepta civilement et, puisque le diamètre extérieur en était trop large pour le confort, il la suspendit à une fine lanière de cuir qu'il passa autour de son cou, sous sa chemise. Bertrand, pour de lui, la fourra sans grâce dans une poche de son pantalon. Puis, l'après-midi étant déjà fort avancée et la plage déjà assombrie par les falaises, ils firent de chaleureux adieux au grand Nègre et à Quassapelagh, et, avec les enfants du sauvage

pour guides, se dirigèrent vers la forêt et firent route plus ou moins vers le nord, se déplaçant lentement à cause de leurs pieds nus.

« Tu n'es point transporté de joie à l'idée de retrouver tes compatriotes, fit observer Ebenezer à Bertrand.

– Je ne suis pas transporté de joie à l'idée de tomber entre les griffes de pirates, là où nous pourrions aisément chercher les Cités d'Or, reconnut le valet. Et nous n'avons pas eu bon marché de Drakepecker en l'échangeant contre une paire d'arêtes.

– Ce n'était point un échange, pas plus toutefois qu'un présent, dit le poète. S'il était notre obligé pour sa vie, alors, en sauvant les nôtres, il s'est dégagé de son obligation. »

Mais Bertrand ne se laissa pas apaiser aussi facilement :

« Palsembleu, Monsieur, sans vouloir faire montre d'égoïsme ou de blasphème, il est tout de même fort rare qu'un valet devienne un dieu ! Et cependant j'avais à peine débuté de prendre la mesure de mon office, pour ainsi dire, et de m'y habituer que vous aviez déjà troqué un de mes paroissiens contre une pitoyable paire d'arêtes de poisson ! Je ne voulais qu'une ou deux journées de plus de ce régime avant que de rendre sa liberté à ce brave Drakepecker.

– Pas moi, dit le lauréat. C'est un poste dont je me passe fort bien. Nous l'avons trouvé rejeté par la mer et sans secours, et nous le laissons au secours d'un homme dans une grotte ; il a été l'esclave d'un dieu et est à présent le serviteur d'un roi. Ce qu'il sera ensuite ne regarde que lui. Nous avons bien fait tous deux de croiser son chemin – n'est-ce point assez user de la divinité ? De surplus, conclut-il, tu n'avais pas la tâche de le garder occupé, ainsi que je l'ai fait, ou tu ne te plaindrais pas ; j'ai été heureux de lui trouver cette besogne. Si nous atteignons nos Cités d'Or, la mienne sera une république, et non une théocratie, et je ne souhaite aucunement la gouverner. Drakepecker m'aura au moins appris cela. »

Bertrand sourit :

« Cela ne fait pas longtemps que vous êtes un maître, pour parler franc, Monsieur ! Pensez-vous que j'espère de me bourrer le crâne avec des dogmes et des décrets, quand je serai dedans mon temple ? C'est la tâche du menu fretin – des prêtres, des clercs, et des autres de cet acabit. Un dieu se contente de rester assis et de respirer l'encens, de compter son argent, et de goûter sa part de jeunes garses.

– J'ai opinion que ton règne au ciel sera de courte durée, observa Ebenezer.

– Il n'a point besoin d'être long », dit son valet.

Au bout d'un moment le bois s'éclaircit, et ils aperçurent derrière les arbres un champ d'une taille considérable, dans lequel poussaient en ordre des rangs d'une plante verte aux feuilles larges qui leur était inconnue. Le cœur d'Ebenezer bondit à cette vue.

« Regarde là-bas, Bertrand ! Ce n'est point une culture de sauvage ! »

Il prit un de leurs guides par le bras et lui montra le champ, et cria, comme s'il pouvait ainsi se mieux faire comprendre : « Quel est le nom de cette chose ? Les Anglais ont-ils planté ce champ ? »

Le jeune garçon reprit gaiement le mot et acquiesça :

« Anglais, Anglais. »

Puis il se lança dans de plus amples explications, dans le cours desquelles Ebenezer reconnut le mot *tabac*.

« *Tabac* ? s'enquit-il. C'est du tabac ? »

— Comment cela se peut-il ? s'étonna Bertrand.

— Cela n'est point si étrange, après tout, dit le lauréat. Le capitaine Pound avait coutume de suivre la latitude des Açores, qui passe par les caps de Virginie, et n'importe quelle île sur ce parallèle aura le climat de la Virginie, n'est-ce pas ? »

Bertrand voulut alors connaître pourquoi un peloton de pirates perdrait son temps à cultiver des terres.

« Nous n'avons point d'épreuve qu'ils soient des pirates, lui rappela Ebenezer. Ils peuvent fort bien être des trafiquants de tabac — Henry Burlingame assure qu'ils sont fort nombreux, ou de simples et honnêtes planteurs. Il faut l'espérer, crois-tu pas ? »

Un sentiment contraire apparut sur le visage de Bertrand, mais, avant qu'il puisse l'exprimer, les deux garçons leur firent signe de se taire. Les quatre hommes franchirent prudemment un dernier bouquet d'arbres, et découvrirent au nord la berge d'une rivière, et à l'ouest un chemin de rondins. La rumeur d'une activité montait d'une espèce d'entrepôt en bois, de toute évidence l'ouvrage de Blancs ; sous la conduite de leurs guides, ils longèrent le mur de derrière, d'où, le cœur battant, ils purent sûrement observer la route.

« Vive Dieu ! » murmura Ebenezer.

Le bruit qu'ils avaient entendu, un roulement mêlé à un chant, était le fait de plusieurs groupes de chacun trois Nègres, lesquels, pieds et torse nus, faisaient rouler d'énormes futailles de bois sur la route jusqu'à un débarcadère au bord de la rivière, et chantaient tout en travaillant. Sur une jetée se tenait un groupe d'hommes, la tête et les pieds nus, vêtus de toile écrue et déchirée, lesquels, malgré leurs visages tannés et leur apparence plutôt agreste, étaient apertement des Européens et non des barbares ; ils ne faisaient rien d'épuisant sinon que de demeurer le dos contre les pilotes, fumant la pipe, faisant circuler une cruche (après chaque lampée de laquelle ils s'essuyaient la bouche avec le haut de leur avant-bras poilu), et regardant les Nègres qui se peinaient pour mettre leurs fardeaux dans deux gabares. À leur vue, Ebenezer se réjouit ; mais il y avait plus merveilleux encore : à mi-chemin du grand fleuve, qui devait à cet endroit mesurer deux milles de large, un imposant vaisseau trois-mâts était à l'ancre, chargeant la cargaison des gabares, et son grand-mât arborait des couleurs rouge, blanche, et bleue, lesquelles ne pouvaient être que celle du roi.

« Ce ne sont point des brigands, mais d'honnêtes planteurs anglais ! dit en riant Ebenezer. Nous avons abordé quelque île des Antilles ! »

Et combien que les autres l'avertirent de rester silencieux, il poussa un cri de joie et déboula sur la route, poussant mille hourras jusques au quai. Les jeunes sauvages s'enfuirent dans la forêt ; Bertrand, en proie à la tristesse et la consternation, longea les murs de l'entrepôt.

« Compatriotes ! Compatriotes ! » s'écria Ebenezer.

Les Nègres cessèrent de chanter et de travailler pour le regarder passer, et les hommes blancs se retournèrent également de surprise à cette clameur. C'était en vérité un fort étrange spectacle : plus maigre qu'à l'accoutumée à cause des rigueurs de son séjour en mer, Ebenezer bondissait le long de la route comme une cigogne hirsute. Ses pieds étaient nus et couverts d'ampoules ; sa chemise et ses chausses, à l'état de haillons – chauve et imberbe au moment de son enlèvement du *Poséidon*, il avait laissé pousser le poil sur son crâne et sur son menton de sorte qu'à présent, encore que d'une médiocre taille, sa barbe et ses cheveux étaient touffus et emmêlés. En surcroît de quoi il était plus hâlé que les planteurs et au moins aussi sale qu'eux, la peinture même d'un naufragé, et sa hâte d'autant plus grotesque qu'il conservait les deux bras serrés sur la poitrine, afin de retenir les pages cornées du Journal.

« Compatriotes ! cria-t-il derechef quand il fut parvenu sur le débarcadère. Dites vite quelque chose, que je puisse connaître quelle langue est la vôtre ! »

Les hommes échangèrent des regards ; quelques-uns changèrent de position, et d'autres tirèrent d'un air gêné sur leurs pipes.

« C'est un fou, suggéra l'un d'eux, et avant qu'il n'ait pu reculer, il se retrouva embrassé.

– Vous êtes anglais ! Dieu merci, vous êtes anglais !

– Oh, du large ! »

Ebenezer montra la mer en jubilant :

« Où se rend ce vaisseau, monsieur, puis donc que vous êtes un bon chrétien d'Anglais ?

– À Portsmouth, avec la flotte...

– Dieu soit loué ! » Il bondit et battit des mains et s'écria en direction de l'entrepôt : « Bertrand ! Bertrand ! Ce sont tous d'honnêtes gentilshommes ! Viens ici, Bertrand ! Et s'il vous plaît, merveilleux Anglais », dit-il en empoignant un autre planteur, lequel, à cause de l'eau qui était derrière lui, ne se put réchapper.

« Ta cervelle a trop mariné dans le rhum, gronda le planteur en se libérant.

– Les Bermudes, peut-être ! » cria Ebenezer. Il tomba à genoux et étreignit les jambes du colon.

« Ce n'est ni l'une ni l'autre, ni quelque autre île, dit le planteur. C'est ce foutu pays merdique du Maryland, pauvre bigle. »

18. OÙ LE LAURÉAT PAIE SA TRAVERSÉE DU FLEUVE

« Le Maryland ! » Ebenezer lâcha les jambes de sa victime et se tourna pour regarder les bois dont il était sorti, les champs de vert tabac et les Nègres qui souriaient à côté de leurs futailles. Son visage s'illumina. Encore agenouillé, comme cloué sur place, il posa la main droite sur son cœur et leva la gauche vers les proches collines, derrière lesquelles le soleil se dissimulait déjà. « Riez, ô monts gracieux et vous, bois couronnés ! déclama-t-il. Votre bon chanfre, le lauréat, est venu publier votre gloire ! »

C'était là un poème de réception qu'il avait composé à bord du *Poséidon* quelques mois auparavant, jugeant convenable à un Lauréat du Maryland de saluer poétiquement sa patrie le premier jour qu'il l'aborderait, et espérant également de ne laisser aucun doute parmi ses nouveaux compatriotes quant à sa vocation de poète. Aussi ne fut-il pas peu offensé en voyant que sa première déclamation en public avait été reçue avec une grande hilarité par son audience : chacun s'esbouffait de rire et reniflait, se frappait les cuisses et se tenait les côtes, se frottait les yeux et donnait des coups de coude à son voisin, désignait de ses doigts calleux Ebenezer, et lâchait des vents.

Le lauréat abandonna sa pose et se releva, fronça ses grands sourcils blonds, pinça les lèvres et dit :

« Je ne vous jetterai plus de perles, mes amis. Prenez garde, ou je veillerai à ce que vos maîtres vous fassent tous fouetter. »

Il leur tourna le dos et se hâta au pied du débarcadère, où Bertrand se tenait, mal à l'aise, sous le regard inquisiteur de plusieurs nègres ravis.

« Renonce à ton rêve des Sept Cités, Bertrand : tu es sur le sol béni du Maryland !

– J'avais bien entendu, dit le valet amèrement.

– N'est-ce point un paradis ? Regarde là-bas, comme le soleil couchant embrase ces arbres !

– Vos amis du Maryland sont loin d'être des archanges, ce me semble.

– Allons, qui les blâmerait pour leur insolence ? » Ebenezer regarda sa mise et celle de Bertrand, puis rit. « Quel homme verrait là un poète lauréat ? De plus, ce ne sont que de simples serviteurs.

– Il est bien ladre, le maître qui les souffre boire toute l'après-midi, dit Bertrand avec scepticisme. Je ne puis blâmer Quassapelagh...

– Allons ! l'avertit le poète. Ne prononce point son nom !

– Je disais simplement que je partage son point de vue.

– Songe seulement ! s'étonna Ebenezer. Il était roi des Indiens du Maryland ! Et Drakepecker... »

Il jeta un regard effrayé aux Nègres musculeux et se refroigna.

Bertrand suivit sa pensée, et ses yeux se remplirent de larmes.

« Ce noble personnage serait un esclave ? La peste soit de votre Maryland !

– Nous ne devons pas juger si hâtivement, dit Ebenezer, mais il se caressa songeusement la barbe. »

Tout durant ce colloque, les Anglais étaient demeurés à l'écart, sifflotant et ricanant. L'un d'entre eux – un vieux débauché, maigre et ridé, les oreilles mutilées et la main marquée au fer – s'avança vers eux avec force révérences et courbettes et leur dit, sur un ton contrefait dans l'excès :

« Votre Grâce nous doit pardonner notre grossièreté. Nous sommes à votre service, Votre Honneur.

– Fort bien », dit aussitôt Ebenezer, et, lançant à Bertrand un regard complice, il se rendit sur la jetée et s'adressa à la compagnie : « Sachez, mes braves, qu'en dépit de mon extérieur très-grossier, je suis Ebenezer Cooke, nommé par le lord propriétaire au poste de Poète Lauréat de la Province du Maryland ; mon homme et moi sommes tombés entre les mains des pirates et n'avons réchappé à une mort cruelle que de justesse. Je ne reporterai point pour cette fois votre conduite à vos maîtres, mais veuillez dès cette heure me montrer plus de respect, sinon pour moi, au moins pour la Poésie ! »

Ils accueillirent ce discours avec force cris rauques et hourras, lesquels le lauréat prit pour des signes de gratitude à l'endroit de sa générosité. Il esquissa un sourire bienveillant.

« Bien, dit-il. J'ignore à quel endroit du Maryland je me trouve, mais il me faut aller sur-le-champ à Malden, mon domaine de Choptank River. Je vous demanderai et le chemin et le moyen pour m'y rendre, car je ne connais point la province. Toi, l'homme, dit-il en s'adressant au vieux à la main marquée qui premier avait parlé, me conduiras-tu là-bas ? Je suis certain que ton maître ne s'y opposera pas, quand il saura la condition de ton passager.

– Ma foi, c'est certain ! répondit le bonhomme en jetant un coup d'œil à ses compagnons. Mais dites-moi, messire Poète, combien me donnerez-vous pour ma peine ? Car il faut ramer ferme sur ce fleuve-ci, et rien ne flotte mieux qu'un peu d'or. »

Ebenezer dissimula son embarras derrière une mine altière :

« Il se trouve, mon brave, que l'or que je possède n'est pas sur ma personne. En toute façon, j'ose croire que ton maître ne te souffrirait point vouloir de l'argent au retour d'un si noble service.

– Je resterai donc ici, répondit le vieux. Si vous ne pouvez me payer, vous traverserez par vos propres moyens. Se peut-il qu'un si grand homme n'ait sur lui quelque anneau ou autre bien de valeur ?

– Voici le mien, grogna Bertrand. C'est une relique que je tiens d'un sauvage, lequel m'a assuré de son immense valeur. » Il chercha au fond de sa poche. « Eh, je l'ai perdue par un trou... »

– Il suffit ! s'exclama Ebenezer, que l'attitude du Marylandien impatientait. Ce n'est pas pour rien que je suis lauréat de cette province ! Fais-moi traverser, l'ami, et tu seras récompensé par le plus bel or jamais extrait : la pièce sonnante de la poésie ! »

Le vieux redressa la tête comme s'il était impressionné :

« *Pièce de poésie*, dites-vous ? Est-ce à dire que vous allez me réciter des vers pour traverser le fleuve ? »

– *Réciter* ? railla Ebenezer. Non, l'homme, je ne réciterai point ; *je composerai ! J'improviserai !* Ton or ne sera point terni par mille mains, mais jaillira de la roche même devant tes yeux ! »

Le vieux se gratta l'une de ses oreilles mutilées :

« Ma foi, je ne sais pas. J'ai jamais entendu parler de commerce de cette sorte. »

– Fi donc, le rassura Ebenezer. Cela se fait chaque jour en Europe, et pour de plus sérieuses affaires qu'une piteuse traversée. Cervantès ne nous conte-t-il pas l'histoire d'un poète espagnol qui s'était payé une courtisane pour trois cents sonnets sur le thème de Pyrame et Thisbé ?

– Incroyable ! s'émerveilla le passeur. Trois cents sonnets ! Et qu'est-ce donc, s'il vous plaît, qu'un *sonnet* ? »

Ebenezer sourit devant l'ignorance de l'homme :

« C'est une forme de poème. »

– *Une forme de poème*, ça alors !

– Oui. Nous autres poètes ne faisons pas seulement des poèmes ; nous faisons certaines sortes de poèmes. De même que pour les pièces vous avez des farthings, des pence, des shillings et des couronnes, de même en poésie avez-vous des quatrains, des sonnets, des villanelles et des rondeaux.

– Ah, ah ! dit le passeur. Et ce *sonnet*, donc, est comme un shilling ? Ou une demi-couronne ? Car je veux une couronne pour traverser le fleuve.

– Une couronne ! s'écria le poète.

– Pas moins, Votre Excellence – à cause des nombreux courants à cette époque. »

Ebenezer regarda d'un air sceptique les flots immobiles.

« L'homme est un fourbe et un parfait Juif, dit Bertrand. »

– Allons, il n'importe, Bertrand. » Ebenezer cligna de l'œil à son valet et se tourna derechef au Marylandien. « Mais vois-tu, mon ami, il te faut savoir qu'un sonnet vaut une demi-livre sterling sur le marché de Londres. »

– Épargnez-moi le dernier vers, en ce cas, dit le passeur, car je ne rends point la monnaie.

– Marché conclu. » Et, se tournant vers les spectateurs qui avaient assisté au marchandage avec amusement, il dit : « Soyez témoins que cet homme a accepté, en considération d'un sonnet, fors le dernier vers, de

passer Ebenezer Cooke, Poète et Lauréat du Maryland, et son homme sur l'autre rive du... Dis-moi, comment appelles-tu ce fleuve ?

– Le Choptank, répondit vite le batelier d'Ebenezer.

– Que dis-tu ! Alors Malden doit être très-prochain !

– Oui, assura le vieil homme. C'est juste derrière ces arbres Vous pourrez y aller facilement à pied une fois le fleuve franchi.

– Excellent ! Affaire conclue, donc ?

– Affaire conclue, Votre Altesse, affaire conclue ! » Il leva un doigt point trop propre. « Mais je veux mon argent à l'avance.

– Ah, allons bon ! protesta Ebenezer.

– Quelle importance ? murmura Bertrand.

– Quelle garantie ai-je que vous êtes vraiment poète ? insista l'homme. Payez-moi maintenant, ou pas de traversée. »

Ebenezer soupira :

« Eh bien soit. » Puis, à l'attention du groupe : « Un peu de silence à présent, s'il vous plaît. »

Alors, pressant un doigt contre sa tempe et plissant les deux yeux, il prit une attitude méditative, et au bout d'un moment déclama :

*Là, durs soupirs, plaintes et cris aigus
Résonnaient par la nuit veuve d'étoiles,
De quoi me pris maintenant à pleurer.*

*Langues étranges et horribles jargons,
Paroles de douleur, accents de rage,
Voix haut montées et folles, et solitaires,*

*Formaient ensemble un tumulte qui roule
Sans fin par l'air merveilleusement sombre.*

Il y eut quelques instants de silence.

« Eh bien, en route, l'homme ! pressa le poète. Tu as ton argent !

– Quoi ? C'est là un sonnet ?

– Sur mon honneur, l'assura Ebenezer. Moins le dernier vers, assurément.

– Assurément, assurément. » Le batelier tirailla son oreille mutilée. « Voilà donc mon sonnet d'une demi-livre ! C'était un sonnet fort laid, avec tous ces cris et ces hurlements.

– Qu'importe ? Ferais-tu le dégoûté devant une pièce d'or si le roi avait une vilaine tête ? Un sonnet est un sonnet.

– Oui, oui, cela est vrai », soupira le passeur, et il branla la tête comme si tout cela le dépassait. « Fort bien, ma pirogue est là-bas.

– Allons-y », dit le poète, et il empoigna triomphalement le bras de son valet.

Mais quand il vit l'embarcation dans laquelle ils allaient traverser, il fut quasi prêt de laisser le sonnet gratis au passeur.

« Si j'avais su que cette auge à cochons nous servirait de bateau, j'aurais gardé mes *langues étranges et horribles jargons* dedans ma bourse.

– Cessez de vous plaindre, répondit le batelier. Si j'avais su quelle chétive pitance était votre sonnet, il vous aurait fallu aller à la nage. »

S'étant de la sorte entendus, passeur et passagers montèrent avec précaution à bord de la pirogue et s'éloignèrent sur le fleuve, lequel était aussi lisse qu'un miroir. Quand ils eurent parcouru plus de la moitié de la distance et qu'ils virent que la surface n'était en aucune manière troublée par quelque courant que ce fût, les passagers débutèrent de soupçonner que la difficulté de la traversée avait été exagérée.

« Dis-moi, l'interrogea Ebenezer, où sont ces méchants courants qui rendaient ce voyage si coûteux ?

– Nulle part hormis dans mon imagination, dit le passeur en souriant. Attendu que vous payiez votre passage d'un poème, autant en demander un gros – cela ne vous coûtait rien outre.

– Oh oh ! s'écria Ebenezer. Tu m'as donc trompé ! Eh bien, ne te crois pas plus riche pour autant, l'ami, car le sonnet n'était pas de moi : je le tenais d'un autre dont le génie vaut le mien... »

Mais le batelier ne fut en aucune façon déconfit par cet avis.

« L'or de l'année dernière est aussi bon que celui de cette année, déclara-t-il, et un homme en vaut un autre. Malgré que vous ayez trahi votre promesse, je n'en suis pas plus pauvre pour cela. Une demi-livre est une demi-livre, et un sonnet est un sonnet. » À ce moment la pirogue toucha à la berge opposée du fleuve. « Nous y voilà, messire Poète, et c'est vous le dupe.

– Goujat », marmotta Bertrand.

Ebenezer sourit :

« Comme il vous plaira, mon brave, comme il vous plaira. » Il mit le pied à terre, ainsi que Bertrand, et attendit que le passeur retourne dessus le fleuve ; puis il éclata de rire et l'appela : « La vérité est, maître Nigaud, que je vous ai tondu de la nuque au mollet ! Non seulement votre sonnet n'est pas de moi, mais ce n'est même pas un sonnet ! Le bonjour, monsieur ! »

Il était prêt de s'enfuir dans les bois vers Malden, en cas que le passeur les voudrait poursuivre, mais le bonhomme se contenta de glousser entre deux coups de rame et lui dit :

« Il n'importe, maître Benêt. Ce n'est pas non plus le fleuve Choptank. Le bonsoir, monsieur ! »

Dans le moment qu'il conçut que le passeur l'avait abandonné dans des bois étrangers, Ebenezer se mit à crier à la force, espérant ainsi d'attirer quelqu'un sur l'autre rive qui le vienne secourir ; mais, de vrai, tous avaient part dans ce lâche tour, car ils se détournèrent et abandonnèrent les deux infortunés à leur sort. Déjà la lumière déclinait : enfin il cessa d'appeler au secours et observa les bois à l'entour, lesquels se faisaient plus obscurs à chaque minute.

« Songes-y seulement ! dit-il. Nous étions au Maryland depuis le début ! »

Bertrand choqua du pied une souche d'arbre :

« C'est d'autant plus fâcheux. Votre Maryland ne compte pas un seul vrai gentilhomme.

– Ah, mon ami, tu rêvais d'une Cité d'Or, et le Maryland n'en a point ; mais *l'or est où on le trouve*, n'est-il point vrai ? Quel trésor a plus de prix que celui-ci : aborder sain et sauf au terme de notre voyage ?

– J'aurais préféré rester sur la plage avec Drakepecker, dit le valet. Quel bien nous est-il advenu depuis que nous savons où nous sommes ? Qui sait quelles bêtes nous trouveront sous ces ombres prochaines ? Ou quels sauvages, qui haïssent tout de bon les minois anglais ?

– Et cependant, c'est là le Maryland ! soupira gaiement Ebenezer. Qui sait si mon père, et le père de mon père, n'ont point traversé ce même fleuve et vu ces mêmes arbres ? Songes-y, l'ami : nous ne sommes pas loin de Malden !

– Est-ce donc une pensée si heureuse, Monsieur, dès là que ce domaine n'est plus à vous ? »

Ebenezer se retrouva tout déconfit :

« Vraiment, j'avais oublié ton pari ! » À cette pensée, il se refroigna ainsi que son valet et s'assit au pied d'un proche bouleau. « De compte fait, nous ferions mieux de ne point explorer ces bois cette nuit. Faisons un feu, et nous chercherons notre chemin à l'aube.

– N'allons-nous point attirer de la sorte les Indiens ? demanda Bertrand.

– Cela se peut, dit sombrement le poète. D'un autre côté, cela tiendra les bêtes à l'écart. Fais comme il te plaît. »

Mais, alors que Bertrand débutait de frapper sur la pierre à feu de sa boîte à amadou – dans laquelle il tenait une petite provision d'algues séchées, ramassées sur la plage en guise de mèches, les deux hommes entendirent le grognement d'un animal derrière les arbres, à quelques mètres en amont du fleuve.

« Écoute ! » Les poils se hérissèrent sur les bras du lauréat, et il bondit sur ses pieds. « Hâte-toi de faire du feu ! »

Le grognement retentit de nouveau, accompagné d'un bruissement de feuilles ; puis un autre lui répondit de plus loin, puis encore un, et un quatrième, jusqu'à ce que tout le bois résonnât de cris de bêtes qui se dirigeaient vers eux. Tandis que Bertrand choquait furieusement la pierre, Ebenezer cria derechef à la force, mais il n'y avait plus personne pour l'entendre sur l'autre berge.

« Une étincelle ! J'ai une étincelle ! s'écria Bertrand en mettant les mains en coupe pour aider la mèche à prendre feu. Préparez le petit bois !

– Corbleu, nous n'en avons pas une seule brindille ! » Les grognements les avaient quasi rejoints à présent. « Vite, au fleuve ! »

Bertrand lâcha le bout d'algue, et ils coururent se réfugier sur le bas-fond ; ce n'est que lorsqu'ils furent dans l'eau à mi-genoux qu'ils entendirent les animaux débouler des bois, et couiner et renifler dans la vase.

« Vous, là-bas ! fit une voix de femme. Êtes-vous fous, ou seulement soûls ?

– Tredam ! dit Bertrand. C'est une femme ! »

Surpris, ils se retournèrent et virent, dans la lumière déclinante, debout sur la berge boueuse, une femme échevelée et d'un âge incertain, vêtue, à la semblance des hommes du débarcadère, de vieille toile délavée, et tenant dans sa main un bâton avec lequel elle conduisait un troupeau de porcs. Ces derniers grognaient et fouissaient la terre tout le long du rivage, s'arrêtant souvent pour regarder d'un œil torve les deux hommes.

« Juste ciel, nous avons été joués ! s'écria le poète, et il fit de son mieux pour rire. Mon homme et moi sommes étrangers à cette province, et avons été débarqués ici par quelque butor en façon de plaisanterie !

– Approchez donc, dit la femme. Ces porcs ne vous mangeront pas. »

Afin que de les rassurer, elle chassa le plus proche porc avec son bâton, et les deux hommes pataugèrent jusqu'au rivage.

« Je vous suis gré de votre gentillesse, dit Ebenezer. Possible est-il en votre pouvoir de me faire quelque autre faveur, car j'ai besoin d'un logement pour cette nuit. Mon nom est Ebenezer Cooke, Poète et Lauréat de la Province du Maryland, et je... non, madame, ne craignez point pour votre pudeur ! » La femme avait retenu un cri et s'était détournée à leur approche. « Nos vêtements sont mouillés et déchirés, mais ils nous couvrent assez ! s'empressa d'ajouter Ebenezer. De vrai, je ne suis point la peinture d'un poète lauréat, j'en conviens ; la cause en est aux nombreuses épreuves que j'ai traversées, lesquelles quand je vous les conte-rais vous ne croiriez pas. Mais d'abord que j'aurai rejoint mon domaine sur le Choptank – *mon Dieu !* »

La femme s'était tournée vers lui et avait relevé la tête. Ses cheveux noirs paraissaient tout ignorer de la brosse et du savon, et sa peau n'avait pas dû souffrir d'un entretien extrême. Mais ce qui avait été cause qu'Ebenezer s'était rompu à mi-chemin de sa phrase était le fait que, fors sa malpropreté et les plaies encore ouvertes qui même dans l'ombre se

devinaient sur son visage et sur ses bras, la porchère aurait pu passer pour la fille dans le grément du *Cyprien* ; et, à une dizaine d'années près, elle avait quelque ressemblance avec la jeune prostituée Joan Toast.

« Suis-je donc si horrible ? demanda rudement la femme.

– Non, non, pardonnez-moi ! supplia Ebenezer. C'est tout le rebours : vous ressemblez par certains aspects à une fille que j'ai connue à Londres – il y a si longtemps !

– Vous m'en direz tant ! Cette fille avait-elle mes beaux atours et ma belle complexion, et montrait-elle un grand souci au fait de son pucelage ?

– Ah, de grâce, ne parlez point si amèrement ! dit le lauréat. Si j'ai dit quoi que ce soit qui vous ait offensée, je fais serment que ce n'était point de dessein formé ! »

La fille s'éloigna, toute refrognée :

« La maison de mon maître est là-bas, à moins d'une lieue. Vous pourrez y dormir si vous le souhaitez.

– Elle a quelque rapport avec Joan Toast, murmura Ebenezer à Bertrand.

– Comme la chauve-souris avec le papillon, répliqua le valet sur un ton méprisant, lesquels vont leur chemin par les mêmes moyens.

– Allons ! » protesta le poète, et le souvenir de son aventure sur le *Cyprien* lui donna un tournement de tête. « Ce n'est qu'une porchère, une pauvre souillon, et cependant elle a quelque rapport...

– Cela vient de ce que le vent est de son côté, si vous voulez mon opinion. »

Mais Ebenezer ne se laissa point recagner ; il rattrapa la femme et lui demanda quel était son nom.

« Eh bien, c'est Susan Warren, répondit-elle fort peu civilement. Je gage que vous me voulez pour putain ?

– Juste ciel, non ! Ce n'était qu'une vaine plaisanterie, je le jure ! Croyez-vous qu'un lauréat s'amuse aux putains ? »

Pour toute réponse, Susan Warren renifla.

« Quel est ton maître ? demanda Ebenezer avec moins d'égards. Ce serait un plaisir extrême que de rencontrer un vrai gentilhomme, car je n'ai pas encore vu de Marylandien qui ne soit ou un goujat ou un nigaud. Et cependant, Lord Baltimore, quand il rédigea ma commission, fit grand-cas des façons et de l'éducation de cette province, m'engageant de les décrire. »

Au lieu que de répondre, la porchère, au grand étonnement d'Ebenezer, débuta de pleurer.

« Eh bien, qu'est cela ? Ai-je dit rien qui t'ait offensée ? »

Le cortège s'arrêta, et Bertrand les rejoignit en ricanant :

« Il paraît que la dame a l'âme délicate, Monsieur. C'était fort rustique de votre part que de la décevoir ainsi.

– Assez ! » s'écria le poète, lequel s'adressa à Susan Warren en ces termes : « Je ne suis point accoutumé de commercer avec les prostituées, madame ; pardonnez-moi si je vous ai laissé songer autrement.

– Vous n'êtes point le fautif, monsieur, répondit la femme, et elle reprit sa marche. La vérité est que mon maître est un parfait gredin, qu'il me traite si mal que la seule pensée m'en arrache des larmes.

– Et que fait-il ? Vous bat-il ? »

Elle branla la tête et renifla :

« S'il ne s'agissait que d'être fouettée de fois à autre, je ne me plaindrais pas. Les verges ne sont qu'une de mes nombreuses peines, et des moindres.

– Il fait pis ? s'exclama Ebenezer.

– Ma foi, les divertissements doivent lui défaillir », dit le valet, qui s'attira un regard sévère de son maître.

Susan Warren s'abandonna derechef au chagrin et aux larmes, après quoi elle poussa un énorme soupir, botta un porc qui s'était arrêté devant elle pour faire son eau, et débita au lauréat toute l'histoire de ses tribulations, comme il ensuit :

« Mon premier nom est Susan Smith, dit-elle, et ma mère est morte en me donnant le jour. Mon père était tonnelier et possédait une petite boutique à Londres, près de Puddle Dock. Un jour – j'avais alors dix-huit années et étais fort jolie –, je traversai Blackfriars et poussai jusqu'à Ludgate, où je fus saluée par un homme de belle mine qui m'appela *miss Williams*, et me demanda s'il pouvait m'accompagner. "Cela ne se peut, lui dis-je, et mon nom n'est point *miss Williams*. – Qu'est-ce à dire ? s'écria-t-il. Vous n'êtes point *miss Elizabeth Williams* de Gracechurch Street ? – Non, dis-je. – Veuillez me pardonner, dit-il, vous êtes sa parfaite jumelle."

« Il m'était tout net que l'homme parlait franchement, car c'était un gentilhomme courtois, et il rougit de sa méprise. Il me confessa être amoureux de cette *miss Williams*, mais que celle-ci, encore qu'elle lui dit l'aimer, n'en voulait point pour son époux, et parlait de quelque grand péché qui ternissait son âme. Mais ce Humphrey Warren (c'était son nom) protestait qu'il la prendrait pour femme, quand bien elle aurait sur la conscience tous les péchés de l'humanité.

« Je revis souvent le pauvre Humphrey à Ludgate, car *miss Williams* était chaque jour moins ardente ; il me conta toutes ses épreuves, et me dit que nous nous ressemblions tellement que c'était comme s'il lui parlait à elle plutôt qu'à moi. Pour ma part, j'enviais fort cette *miss Williams*, et la jugeais assez folle que de refuser un si parfait gentilhomme. Le cher Humphrey n'était pas riche, mais il occupait un emploi décent dans la maison d'un certain capitaine Mitchell, le demi-frère aîné de *miss Williams*, et avait toutes les autres vertus que puisse désirer le cœur d'une femme.

« Mais un jour Humphrey se rendit à la boutique de père, près de Puddle Dock, mortellement éploré, et déclara que *miss Williams* venait

de s'empoisonner ! Je pris l'homme en pitié, quoique dans mon cœur je n'en eus aucune pour miss Williams, et me réjouis quand il me vint voir tous les jours. Il me dit enfin : "Chère Susan, votre rapport avec Elizabeth est mon malheur et mon salut ! Je pleure quand je vous vois, la sachant morte ; et cependant je ne puis croire qu'elle le soit, avec sa vivante image devant moi chaque jour." À quoi je lui répondis : "Je souhaiterais, monsieur, que vous vissiez au-delà de ce rapport."

« Cela lui fut un sujet de réflexion, et il alla tantôt voir père, et nous nous mariâmes. Mais combien que je tâchais de gagner l'amour de mon Humphrey, je voyais bien que c'était à l'image de miss Williams qu'il faisait l'amour. Une nuit qu'il dormait profondément, je le baisai, et il murmura dans son sommeil : "Dieu te garde, chère Elizabeth !" Sotte que je fus ! Je l'éveillai incontinent, et lui demandai de choisir entre nous deux. "Elizabeth est morte, lui dis-je, et je suis en vie. Si vous m'aimez, aimez-moi pour moi et non pour ma ressemblance, ou je ne resterai pas dans ce lit une minute de plus !"

« Ah, mon Dieu ! Quand j'aurais été plus âgée de dix années, ou quand j'aurais eu pour deux sous de bon sens, j'aurais gardé ma langue ! Que me faisait comme il m'appelait, pourvu qu'il m'aimât ? Quoi, ne m'appelait-il pas *mon bouchon* et *mon cœur*, et quantité d'autres noms, aussi bien que *Susan* ? Je regrettai aussitôt mes paroles, mais le mal était fait. "Chère *Susan* ! s'écria Humphrey. Pourquoi m'avoir fait cela ? Plût à Dieu que vous ne m'ayez jamais demandé de choisir !"

« Toutes mes prières et tous mes pleurs furent vains ; il ne voulut point oublier mes paroles et se résolut de prendre son parti. Et, assurément, il le prit, encore qu'il n'en dit mot. Le lendemain matin il était trop malade pour se lever, et il mourut quatre jours après. C'est ainsi que je me retrouvai veuve à dix-neuf ans...

« Mon père avait ses propres embarras, car son commerce allait fort mal, et les funérailles d'Humphrey engloutirent toute son épargne. Il s'endetta bientôt, et quand il n'eut plus rien et que les créanciers firent notre siège, un homme vint nous passer commande de barriques pour son vaisseau, lequel devait partir pour le Maryland à la fin du mois. Père fut si heureux de cette commande qu'il me dit d'aller servir le thé à ce chaland providentiel. Mais à ma vue l'homme pâlit et éclata en sanglots, malgré qu'il fût un gros gaillard barbu !

« "Qu'y a-t-il ?" lui dis-je, moi qui avais été prête de mourir de chagrin ces dernières semaines. Le capitaine me demanda pardon et me dit que c'était ma ressemblance avec sa chère sœur défunte qui était cause de ses larmes. Pour faire court, nous apprîmes qu'il était le capitaine William Mitchell de Gracechurch Street, le demi-frère d'Elizabeth et le dernier employeur de mon Humphrey. Si j'avais pu savoir quelle vipère dissimulait sa gracieuse mine, je l'aurais chassé et aurais tiré deux fois le verrou de la porte ! Mais au lieu de cela nous pleurâmes ensemble : moi

pour mon Humphrey, le capitaine Mitchell pour sa sœur, et père pour les malheurs de cette existence, dans laquelle nous perdions ceux que nous aimions sans pouvoir même les pleurer convenablement à cause qu'il fallait s'éreinter pour nourrir les vivants. »

À cet endroit, Susan dut rompre son récit pendant quelques instants pour donner libre étendue à son chagrin. Les larmes coulaient également sur le visage d'Ebenezer, et même Bertrand n'était plus défiant, mais soupirait de compassion.

« Le capitaine Mitchell nous rendit alors souvent visite, reprit-elle, et père et moi étant ignorants de la perversité du monde, nous le prîmes en affection. Nous n'avions pas de secrets qu'il ne partageât, encore qu'il ne nous en apprît que fort peu à son endroit. Néanmoins, nous le croyions riche, car il parlait d'emmener vingt domestiques au Maryland, où il devait se rendre pour occuper quelque poste important dans le gouvernement.

« Puis, quand les barils furent achevés et acheminés au port, le capitaine Mitchell fit à mon père une étrange proposition : il paierait toutes les dettes de mon père et le mettrait tout de bon hors d'embarras si j'acceptais d'aller au Maryland avec M^{me} Mitchell et lui-même. Il me traiterait comme sa propre sœur, déclara-t-il ; non, mieux – c'était cette ressemblance qui l'avait déterminé, et il me donnerait le nom même d'Elizabeth Williams. Je serais une sœur pour lui, et une amie pour sa femme souffrante...

« Mon père pleura et le remercia de sa bonté, mais dit qu'il ne pourrait vivre si je le quittais, sur quoi le capitaine Mitchell lui proposa de vendre sa boutique et d'aller débiter une vie nouvelle en Amérique. Transportés de joie au point d'en défaillir, nous lui apportâmes nos livres de comptes et il paya nos créanciers argent comptant. "Assurément cette bonté a quelque prix !" s'écria mon père, mais le capitaine Mitchell lui répondit : "Aucun hors de ce que j'ai dit : miss Warren est à présent ma sœur."

« Ainsi fut conclue l'affaire, avec mon accord. Cette nuit-là, quand les choses furent de nouveau rassises, je ressentis du trouble d'être Elizabeth Williams, elle que j'avais enviée et méprisée, et je m'interrogeai si je n'avais point parlé trop vite. Mais il y avait également quelque plaisir à cela, attendu qu'Humphrey avait aimé en vain Elizabeth et aurait à présent son amour rendu au centuple !

« Une fois sur le bateau, je fus logée dans la cabine de M^{me} Mitchell, tandis que mon père se retrouvait avec les domestiques du capitaine dans l'entrepont. M^{me} Mitchell devait garder le lit à cause d'une étrange maladie, mais elle montra de la bonté à mon endroit. Elle m'appela *Elizabeth*, et me dit d'obéir en toutes choses à son époux, parce que c'était un homme généreux sans qui elle n'aurait pu vivre. Deux fois par jour je lui donnais sa médecine dans de petites fioles que le capitaine Mitchell gardait dans un coffre en bois : si je tardais trop, elle devenait quasi frénétique, mais une fois qu'elle avait ses fioles, elle s'endormait sur-le-

champ. Le capitaine Mitchell avait un grand nombre de ces fioles, et un matin il me dit d'en prendre une afin de ne point ressentir le mal de mer.

« Merci, lui dis-je, mais depuis huit jours que nous sommes en mer, je n'ai point encore été malade. » Le capitaine Mitchell vint alors près de moi et mit son bras autour de ma taille, juste devant les yeux de M^{me} Mitchell, et me dit : « Sœur, vous devez faire ce que votre frère vous dit. » Et M^{me} Mitchell s'écria : « Oui, oui, Elizabeth, fais comme ton frère te le dit ! »

« Il me donna alors une fiole, et, pour les apaiser tous deux, je fis comme il me le disait, et mâchai la gomme marron qu'il y avait dedans. Ah, Seigneur, si l'amertume de cette première bouchée m'avait pu tuer ! Ce n'était point de la médecine que j'avais prise, mais une maladie encore plus terrible que la mort : j'avais mangé de l'*opium*, messieurs, en toute innocence !

– Corbleu ! s'écria Bertrand.

– Le misérable ! s'écria Ebenezer.

– C'était l'*opium* qui gardait M^{me} Mitchell au lit et la rendait folle toutes les fois qu'elle en manquait ! C'est l'*opium* qui causa ma ruine et celle de mon père, et m'a réduite à cet état que vous voyez : une immonde catin qui mène les porcs ! Dieu maudisse la main qui cultiva le pavot dont on fit l'*opium* que je mangeai ce jour-là ! Mais je crus que c'était une simple médecine, quelque soporifique, et, encore qu'il fût fort amer, je le mangeai en entier. Aussitôt je m'assoupis debout, et la chambre bascula ; j'étais dessus le lit avec M^{me} Mitchell, laquelle me tenait par la main, et le capitaine se penchait au-dessus de nous. Sa tête était devenue gigantesque ; ses yeux étaient de feu. « Sœur Elizabeth ! Sœur Elizabeth ! » disait-il...

« Dans mon rêve je planais loin au-dessus du bateau, main dans la main avec M^{me} Mitchell. Le ciel était d'un bleu saphir, et la mer en dessous de nous paraissait du crêpe. Le vaisseau était une toute petite chose, claire et lumineuse, et au beau milieu de l'horizon il y avait le soleil. Puis le soleil devint l'œil d'un homme, et M^{me} Mitchell me dit : « Regarde là-bas, Elizabeth : cet homme est Christ Tout-Puissant, et tu dois faire ce qu'il te dit, en bonne catholique que tu es. » Nous nous élevâmes jusqu'au grand œil de Christ, et quand Il nous regarda, nous étions nues et attendions son jugement.

« *Sœur Elizabeth*, me dit-il, tu seras bientôt élue pour un grand œuvre. Je fais dessein d'avoir un enfant de toi, comme mon père l'a fait de Marie ! » Je me vis ensuite dans les habits d'une nonne, et M^{me} Mitchell m'appela *sœur Elizabeth*, épouse de Christ. Puis la voix de Christ monta dans mon dos comme un grand vent chaud, me disant : « Sœur ! Sœur ! Sœur ! » et pendant que M^{me} Mitchell me tenait, je fus violée.

« Tout m'apparut nettement à mon réveil, car le visage de Jésus était celui du capitaine Mitchell : je conçus pourquoi Elizabeth s'était détournée honteusement de Humphrey et avait mis fin à ses jours ; je conçus pourquoi le capitaine Mitchell m'appelait sa sœur, dans sa ter-

rible perversité, et pourquoi M^{me} Mitchell devait l'aider dans son péché. Depuis ce jour je fus perdue, et le capitaine Mitchell ne me cela pas plus longtemps sa véritable nature. Maintes et maintes fois ils me donnèrent par force de la drogue, tant qu'enfin je rêvais la moitié du jour à Christ mon amant. Le besoin s'empara tellement de moi que j'aurais tué quiconque afin que d'avoir mes fioles. Il me les vendait cinq livres chacune, et j'eus bientôt emprunté à mon père tout l'argent que le capitaine Mitchell lui avait donné. Après cela, je n'eus d'autre choix que de vendre mes futurs services, à raison d'un mois de servitude pour chaque fiole : je signai un contrat en blanc au service du capitaine Mitchell, et sus que je serais son esclave et sa catin pour la vie.

« Tout ce temps durant, je ne vis pas mon père une seule fois, et point ne le voulus. Le capitaine Mitchell lui dit que j'étais malade et que l'argent passait dans les médecines. Quand tout fut parti, le pauvre homme faillit de perdre la raison ; il sollicita davantage d'argent, mais le capitaine Mitchell l'invita à se mettre au service du capitaine du bateau, lequel ensuite revendrait ses services au port. Mon père se vendit d'abord lui-même pour deux années, puis pour quatre, et tout l'argent alla au capitaine Mitchell pour mes médecines.

« Un jour, alors que la traversée touchait à son terme, le capitaine Mitchell donna à son épouse deux fioles à guise d'une seule, et deux autres encore après cela, jusqu'à ce qu'elle meure sous mes yeux. Attendu que nous n'avions aucun médecin, et que tout un chacun savait que sa femme était malade, son corps fut abandonné en haute mer, et personne ne s'enquit de rien. Quand nous atteignîmes *St. Mary's City*, les services de mon père furent vendus à un M. Spurdance, sur la rive est, et je ne l'ai pas revu depuis ces cinq années. Le capitaine Mitchell s'installa dans une belle et grande maison à *St. Mary's*, et je cessai de passer pour Elizabeth Williams (sauf dans son lit), et fus derechef Susan Warren, sa servante.

« J'avais coutume de me répéter à moi-même *St. Mary's City*, *St. Mary's City*, et dans mes rêves d'opium cela devenait *St. Susan's City*, sur laquelle je régnaï, et le Christ descendait et me possédait nuit après nuit. Un matin, M^{me} Sissly, la voisine, me dit : "Mademoiselle Warren, vous attendez un enfant", et je lui dis : "Madame Sissly, si j'attends un enfant, je ne le dois à aucun homme, mais au Saint-Esprit." Mais M^{me} Sissly pensa que j'avais couché avec quelque domestique de la ville, et rapporta l'histoire au capitaine Mitchell. Il entra dans une grande rage en apprenant la nouvelle, malgré qu'il fût le père ; il dit à Martha Webb, la cuisinière, de me faire cuire un œuf pour le lendemain matin, mit dedans quelque horrible drogue, et me le fit manger en entier. Puis il mit une serviette autour de son cou et dit à M^{me} Webb qu'il avait pris lui-même une médecine, et qu'il ne voulait pas qu'on le dérangeât cependant qu'il se purgeait. C'était une drogue terriblement

forte, qui me retint trois jours sur la chaise. Elle me causa grand-mal et rendit mon corps tout scorbutique ; je me couvris de furoncles et de pustules, et perdis tout le poil de la tête et des parties privées. Puis le bébé que je portais périt, et je compris pourquoi il m'avait donné cette drogue...

« Que dis-tu de cela, à présent ? me demanda-t-il. Me joueras-tu de nouveau ce tour ? » Je lui dis : « Cet enfant était sacré, Monsieur ; il m'a été conçu par Jésus en votre personne. » Et lui de répondre : « Jésus-Christ, vraiment ! Il n'existe point de telle personne, sœur, pas plus que d'Esprit-Saint ! » Et il me dit être fort étonné que le monde ait été dupé depuis tant d'années par un homme et un pigeon.

« Or il advint que M^{me} Webb et M^{me} Sissly ouïrent ces blasphèmes, car elles écoutaient souventesfois à nos portes, et, étant toutes deux de bonnes chrétiennes, elles rapportèrent l'histoire au shérif. Le capitaine Mitchell fut convoqué devant le tribunal et accusé de fraude, de meurtre, d'adultère, de fornication, de blasphème, et d'intention de donner la mort. J'en fus fort réjouie, encore qu'il fût en possession de l'opium, et que ma vie prendrait fin avec la sienne.

« Mais, hélas, j'avais oublié la position du misérable et la malignité des tribunaux du Maryland : le capitaine Mitchell dut s'acquitter d'une amende de cinq mille livres de tabac, dont un tiers lui fut remis par le gouverneur, cependant que je fus condamnée – et Dieu sait si j'avais assez souffert – à recevoir trente-neuf coups de fouet sur mon pauvre dos nu, devant le palais de justice, pour avoir mené un train de débauchée ! Ils retirèrent également son emploi à mon maître – non point pour sa malignité, mais pour ses blasphèmes – et me rendirent ma franchise. Mais cela ne servit de rien, car je dus derechef me mettre à son service pour une nouvelle fiole, et reçus une nouvelle bastonnade de ses propres mains !

« Nous nous établîmes ensuite ici, dans le comté de Calvert, où mon maître cultive le tabac. Je suis plus misérable que jamais, car, depuis que la drogue m'a privée de ma beauté, il ne me culbute plus qu'une fois à autre. Il courtise une autre fille, fraîchement débarquée de Londres, une toute jeune enfant qui a le visage d'Elizabeth Williams et de moi-même, et il la traite comme une reine cependant que je dois mener les porcs. Mais il me donne encore mes fioles, et je sais bien pourquoi : il faudra bientôt que je la maintienne pour lui, quand il lui mettra le premier opium dans sa bouche et l'appellera *sœur Elizabeth*. Ensuite de quoi je n'aurai plus de fioles : j'irai me jeter dans le Patuxtent et n'en serai que mieux, et il aura sa jeune et nouvelle sœur pour tout de bon... »

Ebenezer et Bertrand écoutèrent, stupides, ce récit, ensuite de quoi le poète s'écria :

« Fi donc, mais ton maître est le diable en personne ! Charles ! Charles ! À quoi la majesté des lois du Maryland, quand une femme est si très tourmentée ? Plût au ciel que mes bagages fussent ici et non Dieu seul sait où ; je brandirais mon épée et m'en irais parler sans circuit à ce capitaine Mitchell !

– Ah, non, n'en faites rien, l'avertit Susan. Rapportez une seule de mes paroles, et nous sommes tous morts.

– En ce cas, dit le lauréat après quelque réflexion, je ne lui ferai pas l'honneur de ma visite. Oui, le rustre apprendra comme les gens honnêtes évitent à pareilles bêtes que lui !

– Vraiment ? s'étonna Bertrand. C'est là un redoutable châtiment que vous lui infligez, Monsieur ! »

Susan recommença aussitôt de pleurer :

« C'en est fini, donc ! déclara-t-elle. C'en est fini et bien fini !

– Qu'est cela ? s'enquit le poète. Qu'est-ce qui est fini ?

– Moi, répondit la servante, car, en voyant votre mine et en apprenant votre haute condition, mon pauvre esprit avait bâti un plan. Mais ce que j'ai bâti, vous l'avez défait, et c'en est fini de Susan Warren.

– *Un plan*, dis-tu ? »

La porchère hocha la tête :

« Pour me réchapper et être franche de cet Antéchrist.

– Expose-le, je te prie, que nous en puissions juger.

– Il y a quelque temps, dit-elle, quand le capitaine Mitchell découvrit cette nouvelle proie, je compris que mes fioles lui deviendraient bientôt un fardeau, aussi, cependant que je feignais de les toutes avaler, j'en remisais en fait chaque fois une part, que je gardais dans ma tabatière. Je prenais un peu moins de chaque fiole, en gardant ainsi un peu plus, jusqu'à ce qu'aujourd'hui j'en possède un mois entier d'avance ; de plus, j'ai caché ma seule bonne robe, laquelle M^{me} Sissy m'avait donnée pour recevoir les verges. Or je sais de source secrète que le contrat de père vient de toucher à son terme et que M. Spurdance son maître lui a donné à cultiver une vingtaine d'arpents sur la côte est. Si je peux m'enfuir de cette maudite maison, je rejoindrai la ferme de mon père et m'y cacherais tant que je sois guérie ; puis nous chercherons tous deux le moyen de rentrer à Londres.

– Brave plan ! dit Bertrand, que la condition de la porchère avait du tout amolli. Que pouvons-nous faire pour t'aider ?

– Ah, monsieur ! dit en pleurant Susan, toujours à l'adresse d'Ebenezer. Ce brave plan est bien insensé si je dois seulement prendre la route.

La justice n'est pas tendre avec les servantes en fuite, et mon dos n'appête guère de nouvelles verges. Je n'ai besoin pour fuir ce puits de l'enfer que d'une somme d'argent, laquelle vous ne regretterez pas ; j'ai trouvé un batelier qui risquera les verges pour m'emmener de l'autre côté de la Baie, mais il demande salaire. Deux livres, mon seigneur ! » s'écria-t-elle, et elle déconcerta grandement le lauréat en tombant à genoux devant lui et en embrassant ses jambes. « Deux livres me mettront en sûreté près de mon cher père ! Oh, monsieur, ne m'éconduisez point ! Songez à une dame que vous aimez en de pareilles altères – votre sœur, ou quelque galante !

– Mon Dieu, j'aimerais pouvoir vous aider, dit Ebenezer, mais je suis sans le sou. Je n'ai que cette bague, laquelle est en os et de peu de valeur... »

Il la sortit piteusement de sa chemise afin que de montrer sa pauvreté, mais à sa vue Susan bondit et s'écria :

« Juste ciel ! Par qui la tenez-vous ?

– Je ne puis le dire, répondit le poète. D'où vient que sa vue vous alarme ?

– Il n'importe, dit Susan, et elle empoigna l'anneau qui pendait encore par une cordelette autour du cou du poète. Elle a un certain prix sur le marché, et ce me semble que le passeur l'acceptera en paiement. »

Mais Ebenezer balançait :

« C'était une sorte de don, dit-il. Je répugne à m'en défaire...

– Seigneur, ô seigneur ! gémit Susan. Vous m'éconduirez ! Regardez donc comme ce démon me tourmente ! Souhaitez-vous qu'il recommence ? »

Elle retroussa sa jupe en lambeaux au-dessus de ses genoux et lui découvrit deux jambes qui, encore qu'elles fussent marquées et zébrées, n'avaient point été gâtées par la drogue qui avait enlaidi le reste de son corps. En vérité, c'étaient de fort belles jambes, les premières qu'Ebenezer ait vues depuis ce fameux jour sur le *Cyprien*.

« Ah, bien, vous êtes encore une femme, dit Bertrand en connaisseur, et une belle fille est assise sur son meilleur argument. »

Cette remarque arracha de nouvelles larmes à Susan et un regard noir à Ebenezer.

« J'ai eu mon souï de débauche, déclara-t-elle, et le batelier est trop âgé pour la chose.

– Vraiment ? dit en souriant le valet. Mais mon maître et moi ne le sommes pas.

– Tiens ta langue ! » lui ordonna le poète.

Susan se releva, et il fut plus que jamais troublé par son étrange histoire et son rapport à Joan Toast.

« Vous ne voulez plus que l'on me batte, n'est-ce pas, monsieur ? » Ils apercevaient à présent la maison, dont les fenêtres éclairées brillaient derrière les champs de tabac.

Ebenezer éprouvait quelque difficulté à parler :

« Ce serait en vérité dommage, croassa-t-il.

– Je ne le permettrais pas, dit la fille à voix basse. Quand l'homme que je hais le plus au monde me prend quand il lui plaît, irais-je rebuter l'homme qui me délivrera de toutes mes peines ? » Elle toucha du doigt la bague et sourit. « Voici la maison du capitaine Mitchell ; il vous fera bon accueil, mais me fouettera en secret jusqu'à ce qu'il se fatigue.

– De grâce, n'en dites pas davantage, répondit Ebenezer. Ma conscience ne connaîtra le repos tant que je me dresserai entre votre père et vous. Vous aurez la bague. »

Il fit passer la cordelette par-dessus sa tête et lui tendit l'anneau de Quassapelagh. À son léger dépit, la porchère ne se confondit pas sur l'heure en remerciements ; au vrai, elle se raidit quelque peu en recevant le présent, et son sourire n'était pas sans amertume.

« Soit », dit-elle, et elle fourra la bague et la cordelette dans une poche de sa robe.

Ils se tenaient à l'orée du bois, devant un champ de tabac ; la lune, qui s'élevait au-dessus de l'embouchure du fleuve, donnait une nuance blanchâtre à leurs visages ainsi qu'aux flancs des porcs qui fouissaient paresseusement les vertes cultures. Susan s'avança dans le champ, déposa son bâton entre deux rangs, et se retourna vers eux les poings sur les hanches.

« À présent, messire Lauréat, dit-elle, venez me besogner entre les plants de tabac et qu'on n'en parle plus. »

Le poète était choqué :

« Cordieu, madame Warren, vous tournez à mal mon geste !

– Ah ! » Elle repoussa ses cheveux emmêlés de sur son visage. « Plus tard, alors, dans la meule de foin près la ferme ? Ne me dites pas que vous êtes de ceux qui ont besoin d'un lit ! »

Ebenezer avança pour protester :

« Je ne vous demande, madame...

– Ce n'est pas la présence de votre valet qui vous gêne, au moins ? dit-elle sur un ton moqueur. Vous paraissez être de ceux qui foutent en plein jour et se moquent d'autrui ! Possible aimeriez-vous que je feigne le viol ?

– Vive Dieu, dit Bertrand, la coquine a de l'esprit ! Maudite soit l'heure où j'ai perdu ma bague !

– Il suffit ! s'écria le lauréat. Je n'ai aucune vue sur votre personne, madame Warren, et je ne cherche aucune récompense d'aucune sorte, hormis que vous rejoigniez votre père et soyez franche de cet horrible besoin qui a été cause de votre ruine. Coucher avec des femmes est contraire à mes vœux, et donner un prix à la charité est une offense à mes principes. »

Cela donna à réfléchir à la porchère ; elle croisa les bras et détourna la tête en enfonçant un orteil songeur dans la terre.

« Mon maître est une espèce de prêtre poète, expliqua vite Bertrand. L'évêque, si vous voulez, de tous les poètes. Mais il est bien connu

que les vœux d'un prêtre n'engagent pas son sacristain, et les principes de mon maître ne s'étendent point jusques à moi...

– Sont-ce les principes qui font que ton maître me méprise ? le rompit Susan, et quoique sa question s'adressât à Bertrand, c'était Ebenezer qu'elle regardait. Ou est-ce mon triste état qui le rend très-moral ? Il chanterait autrement, ce me semble, si je n'avais point ces marques et cette odeur de cochons, et si j'étais jeune et gaillarde comme cette Joan Toast.

– Quel est ce nom ? s'écria le poète. Vive Dieu, j'ai cru entendre *Joan Toast* ! »

Susan hocha la tête dans l'affirmative, se répandant de nouveau en longs sanglots.

« C'est la fille dont je vous ai parlé, qui tantôt sera la nouvelle *sœur* de mon maître, et causera la mort de Susan Warren. »

Ebenezer prit son valet à témoin :

« Cela est très-fantastique, Bertrand !

– Je puis à peine y prendre créance moi-même, Monsieur, dit Bertrand. Et cependant il y a cet étonnant rapport, que son récit explique.

– La chose n'est point si étrange, dit la fille avec humeur. Malgré ses belles mines, cette Joan Toast n'était, il y a peu, qu'une prostituée de Londres, et elle a connu plus d'un homme.

– Je vous interdis de parler ainsi ! ordonna le lauréat. J'ai quelque admiration pour Joan Toast ; elle occupe une place étrange dans mon cœur, pour des raisons de nous seul connues. Où est-elle, pour l'amour de Dieu ? Nous devons la protéger de ce Mitchell !

– Mais le moyen ? demanda Bertrand. Nous n'avons ni armes ni argent. »

Ebenezer empoigna la porchère par le bras :

« Vous devez l'emmener avec vous dans la ferme de votre père ! dit-il. Dites-lui votre histoire et lui découvrez dans quel péril elle est. Sitôt que je serai à Malden, je la ferai venir... »

– Et l'épouserez ? demanda Susan avec une certaine amertume. Ou deviendrez-vous plutôt son souteneur, et garderez ainsi vos vœux ? »

Le lauréat rougit :

« L'heure n'est pas à de pareils calculs !

– Quoi qu'il en soit, je ne puis l'emmener, dit Susan. Je n'ai de quoi payer qu'un seul passage.

– Nous pouvons y remédier sur l'heure ! dit en riant Bertrand qui bondit pour lui tenir les bras. Reprenez la bague, Monsieur, pendant que je la tiens ferme !

– Porc ! hurla-t-elle. Je t'arracherai les yeux !

– Non, Bertrand, dit Ebenezer, laisse-la.

– Cette friponne ? s'écria Bertrand, qui riait de ses efforts pour se libérer. Ce n'est qu'une catin, Monsieur ! Prenez la bague ! »

Ebenezer branla la tête avec tristesse :

« Catin ou pas, je la lui ai donnée en toute bonne foi. De surplus, nous ne connaissons pas ce passeur, ni où se peut trouver Joan Toast. Libère-la. »

Bertrand relâcha les bras de la porchère et lui donna un pincement. Elle jura une nouvelle fois, ramassa son bâton et lui assena un tel coup que s'il ne s'était pas vivement écarté il y aurait perdu quelques côtes.

« Ah, tu me traites de *catin* ! » dit-elle d'une voix féroce, et elle lui courut après à travers le champ.

Ebenezer, plus ennuyé du sort de Joan Toast que de leur querelle, se remit en marche, le front songeur.

« Votre valet est un porc et un débauché », lui dit Susan en le rattrapant un moment plus tard. D'une main elle rabattit ses cheveux en arrière, puis frotta les porcs avec son bâton pour qu'ils avancent. « Je vous demande pardon pour lui avoir donné la course.

– Il l'a bien cherché, répondit distraitemment le poète.

– Et je vous remercie d'avoir respecté votre don, même si ce n'est pas du tout la charité qui vous a ému. Vous devez avoir une haute opinion de cette Joan Toast.

– Je ferais n'importe quoi pour la sauver, dit Ebenezer.

– Je pense pouvoir trouver un accommodement avec le batelier, dit Susan. Il ne prend aucun goût de moi, mais une jeune putain comme Joan sait plaire aux plus faibles.

– Non, je ne le souffrirais pas ! Je trouverai quelque autre moyen. Où est-elle ? »

La porchère ignorait où habitait Joan Toast, mais lui apprit qu'elle rendait visite au capitaine Mitchell à la brune.

« Il espère cette nuit même de lui donner de l'opium, avec mon aide. Je l'instruirai avant qu'elle vienne, si vous le souhaitez, et l'enverrai en quelque lieu secret pour vous rencontrer. »

Ebenezer s'accorda très-volontiers sur ce plan, et encore qu'il tremblât à l'idée de rencontrer le capitaine Mitchell, Susan le résolut à partager le souper du planteur.

« Le Diable en personne peut feindre le gentilhomme, dit-elle. Tout un chacun est bienvenu à la table du capitaine, et possible qu'il vous donnera de nouveaux habits quand il connaîtra votre récit. Je vous ferai savoir quand Joan Toast sera en sûreté, et vous conduirai à elle avant que d'aller rejoindre mon père.

– Soit ! s'exclama le poète, fort réjoui. Je ne puis concevoir pourquoi elle est au Maryland, mais je serai transporté de la revoir !

– Mais, dites-moi, êtes-vous certain qu'elle le sera à la pareille ? le railla la porchère. Une putain peut-elle croire que vous êtes encore vierge ?

– Cela importe peu, déclara Ebenezer. Personne ne me prendrait non plus pour un lauréat, en cette condition, et cependant je suis lauréat, aussi bien que vierge. Vraiment, Susan, comme il me tarde de voir la fille ! Je vous implore de ne point me défaillir ! »

Susan l'assura sur ce point en reniflant, et ils arrivèrent devant la maison, laquelle était faite de mauvais rondins et paraissait fort mal entretenue. Elle se trouvait au beau milieu des verts champs de tabac, dans un espace défriché qui sentait la fiente de poules.

« Votre maître a ce me semble bien déchu, observa Ebenezer, pour en être réduit à pareille demeure.

— Qu'est-ce à dire ? s'exclama la femme. C'est l'une des plus belles au bord du fleuve ! Bien trop belle pour un misérable de son espèce ! »

Ebenezer n'en dit pas plus, mais se demanda brièvement s'il devait bannir de son esprit certains vers qui louaient la grâce des habitations du Maryland, ou les garder en cas que l'instruction de Susan fût imparfaite. Quand la porchère le quitta afin que de conduire ses bêtes à la grange, il appela Bertrand, lequel arriva en pestant après la fille, et ils se dirigèrent vers l'entrée de la maison.

« Prions le ciel que la garse n'ait pas menti sur son maître, dit Ebenezer, et il frappa à la porte.

— Je n'ai guère confiance à la perfide, marmotta Bertrand. Il pourrait fort bien nous occire dans nos lits. »

La porte s'ouvrit, et ils découvrirent un homme bien en chair, d'une cinquantaine d'années, au nez rouge et à gros favoris, mais dont la mine donnait néanmoins une impression de bonne éducation.

« Le bonsoir, gentilshommes », dit-il avec une petite révérence moqueuse.

Ses habits étaient élégants, encore qu'élimés, et la remarquable gravité de sa voix venait partie de son éducation, soupçonna Ebenezer, et partie d'un larynx dulcifié par l'alcool. Malgré leurs méchantes mines, il leur fit aussi bonne chère que Susan l'avait prédit : il leur dit s'appeler le capitaine Mitchell et les invita très-civilement à entrer dans sa maison, insistant pour qu'ils y passent la nuit.

« Que vous veniez du collège ou de la prison, déclara-t-il, vous êtes ici les bienvenus. Nous allons dîner, aussi je vous convie à vous asseoir avec les autres, il y a du cidre pour aiguiser votre faim. »

Ebenezer remercia son hôte et entreprit de lui expliquer la raison de leur extérieur, mais le capitaine Mitchell refusa plaisamment de l'entendre, suggérant qu'elle divertisse plutôt la tablée. Les invités furent alors conduits à la salle à manger, d'où leur étaient parvenus tout ce temps des bruits de réjouissances, et furent présentés à une compagnie d'une demi-douzaine de planteurs du voisinage, parmi lesquels, à sa considérable surprise, Ebenezer vit le vieux passeur aux oreilles mutilées et un ou deux autres qui étaient avec lui sur le débarcadère. Ils l'accueillirent gaiement et sans malice.

« Nous vous cherchions, messire Cooke, dit l'un. Veuillez pardonner à Jim Keech sa petite farce.

— Oui-bien, dit Ebenezer, qui ne vit d'autre parti à prendre que celui d'acquiescer. J'avoue ressembler plus à un mendiant qu'au Poète Lau-

réat du Maryland, mais quand vous aurez entendu les épreuves que nous avons souffertes, mon homme et moi, vous pourrez juger de notre état.

– Nous n'en doutons pas, dit leur hôte d'une voix mielleuse, vraiment, nous n'en doutons pas. »

Il envoya Bertrand manger en cuisine et trouva une place à table pour Ebenezer, laquelle table compensait par la quantité ce qui lui faisait défaut en qualité. Plein d'appétit, Ebenezer se mit à l'œuvre incontinent et se gava de pain de maïs, de lait, de bouillie de cidre au gras de jambon et à la mélasse, faisant passer le tout avec du cidre fort qu'il tirait à même une barrique prochaine. De vrai, il avait disputé un moment la sagesse de révéler son identité, mais attendu qu'il l'avait déjà révélée sans réfléchir aux hommes du débarcadère, et attendu que la compagnie ne lui témoignait pas d'hostilité, il ne vit rien de contraire à leur conter toute son histoire. Et il débuta sa relation sitôt le repas achevé, après que tous les invités se furent retirés au salon sur des couches de cuir gras ; il ne laissa de côté que les aspects politiques de sa capture et l'aventure avec Drakepecker et le roi Anacostin, dont son récit aurait pu menacer la sûreté. Son audience l'écoutait avec grand-intérêt, particulièrement quand il en vint au viol du *Cyprien* – la langue déliée par le petit baril de rhum du salon, Ebenezer parla avec éloquence de Boabdil dans le gréement et des dames à la noble insouciance sur la lisse de couronnement –, mais quand il eut fini, il ne vit, à son léger chagrin, que peu de signes de la pitié et de la terreur que son récit aurait dû éveiller chez le plus endurci des auditeurs : au rebours, les hommes applaudirent, comme s'ils avaient assisté à quelque représentation, et le capitaine Mitchell, loin de témoigner de la pitié, demanda qu'il leur récite un poème ou deux.

« Je suis obligé de refuser, dit le lauréat, offensé. Cette journée a été épuisante, et la voix me manque.

– Dommage que notre Timmy ne soit pas avec nous, dit Jim Keech, l'homme à la main marquée. Il nous en aurait débité un digne d'une autre traversée de la Baie !

– Mon fils Tim se connaît un peu à faire des vers, expliqua le capitaine Mitchell à Ebenezer, mais ils sont, si je puis dire, d'une plus grossière facture.

– Il est également lauréat, affirma Jim Keech en souriant. Il se fait appeler le Lauréat de la Lubricité, ce qui veut dire, d'après lui, des propos graveleux.

– Vraiment ? dit le poète, plus par politesse que par authentique curiosité. J'ignorais que notre hôte avait un fils. »

De vrai, il s'inquiétait de Joan Toast et de la porchère, auxquelles lui avait fait songer la mention par Keech de la traversée de la Baie. Le capitaine Mitchell s'excusa auprès de la compagnie pour l'absence de son fils, lequel il déclara être allé faire quelque affaire à St. Mary's City et ne devoir rentrer que dans la nuit ou le jour suivant ; Ebenezer avait du mal

à concevoir que l'affable propriétaire campagnard qu'il avait devant lui était le scélérat du récit de Susan Warren, et cependant il y avait ces marques de fouet sur ses jambes, tout aussi cruelles que celles sur le dos de Drakepecker, et la ressemblance, autrement inexplicable, entre les victimes de sa passion.

La compagnie avait cessé à présent de prendre intérêt dans lui : on avait distribué des pipes préparées à la manière indienne, et la pièce était pleine de fumée et de babil. Ne connaissant rien aux cultures, à la pêche, aux serpents à sonnettes ou aux personnalités dont on s'entretenait, fâché que sa condition n'ait pas éveillé plus de commisération, et épuisé par cette longue journée fertile en événements durant laquelle il avait été par tour un naufragé, un dieu, un sauveur de roi et de femme en détresse, et Poète Lauréat du Maryland, Ebenezer cessa de prêter attention à leur conversation et s'abandonna à une sorte de rêverie inquiète : *Comment Joan Toast l'accueillerait-elle, après tout ? Où donc avait-elle été après avoir quitté sa chambre de Pudding Lane, et comment son terrible courroux l'avait-il conduite ici ?* Il brûlait de le savoir, et néanmoins redoutait les réponses à ces questions. Il se faisait tard ; bientôt, si elle ne le décevait pas, Susan Warren lui ferait savoir ce qu'il en était du rendez-vous, et cette perspective était loin de l'amollir. Il se souvint de Joan Toast dans sa chambre et de la fille qu'il avait voulu posséder à bord du Cyprien...

Juste ciel ! s'écria-t-il en son for intérieur, et il tressaillit jusqu'à la moelle. Le rapport qu'il n'avait pas encore vu l'emplit de remords et de consternation : *Joan Toast avait-elle pu d'une manière ou d'une autre embarquer sur le Cyprien ? Était-ce elle qu'il avait chassée avec d'ardents cris, et elle que l'horrible More... ?*

Ses traits devinrent si frénétiques à cette folle pensée que son hôte s'inquiéta aussitôt de sa santé.

« Ce n'est rien, monsieur, parvint à dire Ebenezer. Ce n'est que la fatigue, je vous assure !

– Au lit, donc, avant que vous ne mouriez en plein salon, dit en riant le capitaine Mitchell. Je vous montrerai où dormir.

– Non, de grâce..., supplia le poète, de peur de manquer le rendez-vous.

– Au diablé vos manières de Londres, messire Cooke ! insista son hôte. Au Maryland, quand un homme est fatigué, il dort. Susan ! *Susan*, ladre de garse, viens ici !

– Ah, bien, monsieur, si ce n'est point vous offenser, vous ou vos charmants invités... »

La porchère apparut à l'entrée du salon, répondit au regard d'Ebenezer par un bref hochement de tête, et promena un morne regard sur les planteurs, lesquels accueillirent sa venue par d'obscènes saluades.

« Conduis ce monsieur Cooke à sa chambre », ordonna Mitchell.

Et il souhaita bonne nuit à son hôte.

« Croyez-vous qu'elle couchera pour un sonnet, lui lança Jim Keech, comme cette putain espagnole dont vous avez parlé ? »

– Allons, Keech, répondit un autre. Quel besoin a Susie d'un poète lauréat ? Elle a déjà le sanglier roux de Bill Mitchell pour se distraire ! »

Si ces remarques affligèrent Ebenezer, elles le chatouillèrent également, et rallumèrent la vague ardeur que sa dernière conjecture n'avait pas entièrement amollie. La porchère avait revêtu la robe de M^{me} Sissly, laquelle, à défaut d'être plus élégante que l'autre, était au moins propre, et à en juger par son odeur elle s'était lavée. Sitôt qu'ils furent sur le degré, il lui prit le bras et murmura :

« Où est Joan Toast ? Je ne puis plus attendre ! »

L'imparfaite denture de la femme scintilla à la lueur de la chandelle.

« Vous êtes très-ardent pour quelqu'un de vierge, maître Lauréat ! J'ai peur pour vos vœux quand vous la verrez dans votre chambre... »

– *Ma chambre ?* Ah, Dieu, madame Warren, c'est dans ma chambre que je la vis pour la dernière fois, nue et rose comme dans le plus galant des rêves ! Vous ne pourriez concevoir comme sa peau était douce au toucher, ou comme tout son petit corps était tourné et enjoué... ah, attendez, ce n'est pas tout : comment pourrais-je oublier les rondeurs de ses petites fesses et de ses jeunes et fermes muscles ? Ou la douceur de ses seins, qui s'apaisèrent légèrement quand elle s'allongea, mais pendirent comme des pommes du Paradis quand elle se pencha sur moi ? Je frémis à ce souvenir !

– Vraiment, vous êtes en feu, monsieur ! dit Susan en le conduisant à travers une autre salle. Je n'ose laisser la pauvre fille entre vos griffes : vous paraissez plus un violeur qu'un prêtre ! »

Elle dit cela sèchement, sans trop y songer, mais la mention de viol suffit à refroidir la fièvre du poète.

« Je vous demande pardon d'avoir parlé de la sorte, madame : j'ai parlé sous l'empire du rhum, de la fatigue et de la joie. De grâce, souvenez-vous que je n'ai jamais possédé cette fille, encore qu'elle soit tout ce que j'ai dit, et beaucoup davantage. Je ne souhaite point rompre mes vœux. »

Susan s'arrêta devant une porte et se retourna vers lui, de sorte que sa chandelle éclairait de sa flamme incertaine son visage gâté :

« Comment pouvez-vous savoir si elle a encore toute sa beauté ? dit-elle. J'ai moi aussi été belle, et il n'y a pas si longtemps. Mon époux pleurerait de joie en voyant mon corps, et si je mettais ici sa main, ses genoux lui manqueraient. Aujourd'hui cela le ferait vomir. »

– Vous êtes trop sévère, protesta le poète.

– Croyez-vous que je ne vois pas ce que vous avez en tête ? Vous aimeriez que je parte le plus vite possible pour vous repaître de ces *fruits divins* dont vous avez si grande envie. Mais la vie nous cicatrise tous, la pure et ensemble la mauvaise, et une belle fille est souvent la plus marquée. Vous aussi avez changé, je gagerais, depuis la dernière fois qu'elle vous a vu. »

Ebenezer passa la main dans sa barbe emmêlée.

« Je ne suis point, il est vrai, homme de Cour, admit-il, et je pue la crotte et la fumée de bois. Y aurait-il par ici un seau afin que je me puisse laver ? Ah, au diable tout cela ! Qu'elle me reçoive comme il lui plaît, je ne puis plus attendre de la voir ! Bonne nuit à vous, madame Warren, et bonne chance. Mille mercis pour avoir aidé ma chère Joan ! Adieu, maintenant, et bon voyage ! »

Il la voulut contourner et passer la porte.

« Non, attendez ! supplia-t-elle.

– Pas un instant de plus ! »

Il la repoussa et entra dedans la chambre, laquelle, combien qu'elle donnait sur la rivière et recevait conséquemment quelque faible lumière de la lune, était plongée dans l'obscurité.

« Joan Toast ! appela-t-il doucement. Précieuse fille, où êtes-vous ? C'est Eben Cooke le poète, venu pour vous sauver ! »

Le clair de lune ne laissait voir personne dans la chambre, et aucune réponse ne montait de l'ombre environnante ; quand la porchère entra tout éplorée, sa chandelle le confirma dans ses craintes.

« Où est-elle ? demanda-t-il, et quand elle baissa la tête, il la prit par les épaules et la secoua rudement. M'as-tu déçu également, ingrater catin ? Emmène-moi sans plus tarder auprès de Joan Toast !

– Elle n'est pas ici », sanglota la porchère.

Elle posa la chandelle et s'élança vers le vestibule, mais Ebenezer la retint et referma la porte.

« Dieu du ciel, parleras-tu, vile chienne ! dit-il en la maintenant ferme par-derrière. Si jamais il advient quelque mal à Joan Toast, je te tuerai ! »

Quelque grande que fût son alarme, il ne pouvait pas ne pas être sensible aux hanches dépourvues de corset de Susan Warren sous sa robe de coton, et à ses seins qu'il écrasait dessous ses bras. Sa rage légitime lui donna quelque transissement : le souffle court, il la serra jusqu'à ce qu'elle cessât de se débattre. Il la poussa sur le lit, pressé par le désir de punir. N'ayant point d'exemplaire propre de tels ébats, il la bourra d'abord fort maladroitement dans le dos, tout en disant d'une voix brutale :

« Où est Joan Toast ? »

Ensuite de quoi il la força de demeurer couchée en lui appuyant le genoux contre les reins, et entreprit de la fesser vigoureusement avec le plat de la main, comme d'aucuns le feraient avec leur fille vagabonde.

« Elle est en sauveté ! brailla Susan. Assez ! »

Ebenezer s'arrêta entre deux coups, mais la maintint ferme avec son genou.

« Où est-elle ?

– Elle est en route vers le comté de Dorset, où elle vous attendra à Malden, dit Susan. Le batelier a dit qu'il connaissait bien la seigneurie.

– Qu'est cela ? » Ebenezer relâcha incontinent son étreinte et se redressa, mais la porchère, le visage piteusement enfoui dans la courte-

pointe, ne fit aucun geste pour se lever. « Où a-t-elle eu le prix du passage, et d'où vient que vous n'êtes point avec elle ? »

– Elle était sans le sou, dit Susan. Je l'ai croisée alors qu'elle allait emprunter de l'argent au capitaine Mitchell, ce qui aurait été sa ruine ; mais du diable si elle voulait accepter la bague, tant que je lui dise à la fin qui me l'avait donnée et où il lui fallait se réfugier. Alors elle la voulut bien prendre et souhaita de vous voir sans remise, mais je la priai d'aller vite voir le batelier avant qu'il ne parte. »

Les larmes jaillirent des yeux d'Ebenezer ; un genou sur le lit, il étreignit le dos de la fille.

« Palsembleu, et je t'ai battue pour m'avoir trahi ! Pardonne-moi, Susan, ou je périrai de remords ! Nous trouverons un moyen de te sauver, j'en fais le serment ! »

Elle branla la tête :

« La fille que vous aimez est fraîche et très-mignonne, monsieur, encore qu'elle ait fait la catin à Londres ; elle m'a dit qu'elle se trouvait soule des hommes qui se conduisent comme des boucs, et qu'elle avait renoncé à son métier premier qu'il ne la ruine. Elle vous a méprisé une fois quand vous ne l'avez point voulu payer, et une autre quand vous avez résolu de demeurer vierge ; mais d'autant plus qu'elle y a réfléchi, d'autant plus vous lui êtes apparu noble, et lorsqu'elle a connu que son maquereau vous avait réduit de partir pour le Maryland, elle l'a quitté et vous a suivi par amour.

– Vive Dieu ! Vive Dieu ! Par amour ! murmura le poète. Mais il faut que vous soyez une sainte pour vous être ainsi sacrifiée !

– Joan Toast valait bien qu'on la sauvât, répondit Susan. La fille Warren ne méritait point autant d'égards. Laissez mourir cette pauvre misérable.

– Je ne le souffrirai pas ! s'écria le poète en se relevant brusquement. Vous êtes trop bonne ! »

Susan s'assit sur le lit.

« Il n'y a pas si longtemps que vous m'appeliez *vile chienne*, et il me semble que vous avez pris quelque plaisir à me battre.

– Il fallait que je sois une bête pour oser vous toucher ! dit Ebenezer. Plût au ciel que vous m'eûtes rendu mes coups au centuple ! »

Elle se couvrit la face avec les mains :

« Je suis tant laide !

– Point tant ! mentit le poète. Vous êtes encore d'une rare beauté, je le jure. » Il s'agenouilla devant elle, embarrassé et contrit, et cependant encore chatouillé malgré lui par le récent combat. « Je vous ferai l'ensuivante confession pour épreuve, dit-il. En vous frottant le dos, mon plaisir était deux fois vicieux, car non seulement vous ne le méritiez point, mais encore – ah Dieu, combien criminel – j'y ai pris du plaisir, ainsi que vous m'en accusez. Et ce plaisir n'était en façon quelconque honnête : il était impur ! Votre vue, votre toucher – ou ce que je vis et

touchai – ont embrasé mes veines de désir. Cela ne prouve-t-il point que vous n'avez rien perdu de votre beauté, Susan ? »

La hardiesse de ses propos l'excita davantage, mais Susan ne se laissa pas aussi aisément consoler.

« Cela témoigne de ce que mon derrière est plus beau que ma figure. Ce n'est point là le genre de louanges qu'une femme souhaite d'entendre. »

Le lauréat pressa son front contre ses jambes. Ses genoux commençaient à lui douloir d'être contre le sol, et il se souvint en frissonnant que la dernière fois qu'il s'était agenouillé devant un lit, c'était les jambes de Joan Toast qu'il avait embrassées.

– Que puis-je pour vous témoigner mon estime ?

– Ce n'est pas de l'estime que vous ressentez : ce n'est que de la gratification. »

Mais Ebenezer ignora cette sombre réplique, car, dans le moment même que Susan disait ces mots, le génie lui souffla cette réponse :

« Donnez à ce mouvement le nom qu'il vous plaira, il n'en est pas moins haut, dit-il. Vous avez sacrifié votre honneur pour sauver la fille que j'aime ! Très bien, donc : je sacrifierai mon essence afin que de sauver votre honneur ! »

La porchère le regarda avec stupidité.

« M'entendez-vous ? » Ebenezer se leva, la respiration si embarrassée que ses mots venaient avec difficulté. « Si grande est mon estime... que... combien que j'ai promis de garder ma vertu... elle est à vous en gage de ma gratitude. Cela prouvera que vous n'avez pas perdu votre pouvoir de plaire à un gentilhomme ! » Tremblant de la tête aux pieds, il posa ses mains sur ses épaules.

Susan leva des yeux inquiets sur son visage empourpré.

« Vous voulez me culbuter, monsieur ? Que pensera Joan Toast, qui vous aime pour votre vertu ?

– Ma chasteté m'est plus chère que ma vie, dit le poète, autrement je ne prétendrais pas la mesurer à votre sacrifice. Ma perte est grande, mais subtile, et ne rompt nul hymen. Personne ne le saura fors vous et moi, et je n'en dirai rien. Allons, ma fille, articula-t-il d'une voix cassée, ne tardez pas plus ! Je brûle de donner bataille ! »

Mais Susan se dégagea et recula d'un pas.

« Vous la tromperiez, elle qui a fait tant de chemin par amour ! Possible n'êtes-vous déjà plus vierge, alors !

– Devant Dieu, je le suis jusqu'à cette heure, dit-il, et si vous appelez ce geste *une trahison*, alors accordez-moi au moins qu'il est fait pour une noble cause ! »

Elle se détourna en pleurs, mais quand, rassemblant chacune particule de son courage, Ebenezer l'embrassa par-derrière, elle n'offrit d'autre résistance que ce cri :

« Que dois-je penser ?

– Que vous êtes encore très-mignarde ! »

Étonné de sa propre témérité, il l'osa caresser. Et quand il vit qu'elle ne résistait pas, son indolence l'enflamma et lui donna du cœur.

« Oh là, s'écria-t-il, au lit, ma fille ! » Étourdi par cet heureux succès, il lâcha les brides à sa langue : « Je te pourfendrai avec la lame du poète, te fumerai avec les vapeurs de l'amour, te farcirai avec les lardons du Parnasse, t'arroserai et te baignerai du nectar des muses, et te dévorerais cependant que tu palpiteras encore !

– Non, de grâce, dit Susan. Vous avez prouvé votre point !

– Et je le presserai et le plaiderai comme saint Thomas, dit Ebenezer, tant que ma plume virginale ait écrit une véritable *Summa* !

– Ce serait cruel que de feindre une pareille passion par gratitude, et malicieux que de tromper Joan Toast ! »

Elle lui résistait à présent, mais Ebenezer ne la voulait point lâcher.

« Alors traite-moi de cruel et de malicieux puis donc que je te vais culbuter ! »

Il la poussa sur le lit.

« Ce sera du viol, ni plus ni moins ! hurla-t-elle.

– Eh bien soit !

– Pas ici, alors ! Merci de moi, pas ici !

– Pourquoi non, je te prie ? » demanda le poète.

Il s'arrêta, sa vertu toute prête.

« Certaines femmes font la chose sans un mot, dit la porchère en détournant les yeux, mais je ne le puis ; que ce soit par force ou de gré, il me faut brailler comme une chatte en rut et faire le moulinet.

– Ce n'en sera que mieux, dit Ebenezer.

– Cela va faire accourir la maison... Arrêtez, je vous ai prévenu !

– Ils n'ont rien d'hypocrites puritains, ce me semble... Allons, tiens-toi tranquille, là !

– Alors, culbutez-moi, maudit maraud ! s'écria Susan, abandonnant du tout la lutte. Rompez votre vœu, trompez Joan Toast, laissez accourir le capitaine Mitchell à mes crieries ! Il rira de la montre, et me frotera plus tard, et racontera l'histoire à toute la province ! »

Cette éventualité fit réfléchir le poète. Il relâcha son étreinte, et elle en profita pour se dégager et s'asseoir à l'écart.

« Je te bâillonnerai s'il le faut », dit-il, mais la menace était plus méchante que sincère.

« Ce ne sera point nécessaire, marmotta Susan. Débandez-vous un peu, avant que d'attraper quelque crampe d'amour, et me venez rejoindre tantôt dedans la grange.

– Allons, ne perdons plus de temps. On ne me trompe pas si aisément. Nous irons ensemble. »

Mais Susan lui remarqua qu'on les verrait sans doute ensemble, et que le scandale serait le même.

« J'irai la première, dit-elle, et vous me rejoindrez dans une demi-heure. Vous pourrez alors faire la bête à deux dos tout votre soûl, avec mes porcs pour seuls témoins. »

Et sur cette promesse ambiguë, elle s'en alla avant que le poète ne la puisse retenir.

21. OÙ LE LAURÉAT ÉCOUTE DERECHÉF LA PORCHÈRE

Peu après le départ de Susan, Bertrand entra dans la chambre du lauréat et trouva son maître qui faisait les cent pas d'un air marri, soupirant et se frappant la paume du poing.

« Ventredieu, comme ces gueux mangent ! » dit le valet. Sa voix était épaisse et sa démarche incertaine. « C'est rustique, j'en conviens, mais copieux.

– Il me semble que tu as plus qu'étanché ta soif, lui répondit sans façon Ebenezer. Que me veux-tu ?

– Eh bien, rien que je sache, Monsieur. À ce qu'ils m'ont dit, je dois dormir ici.

– Dors, donc, et que Dieu te damne. Voilà le lit.

– Ah, Monsieur, c'est le vôtre, non le mien. Laissez-moi seulement cette courtepoinle ; je n'en demanderai pas davantage. »

Ebenezer haussa les épaules et se rendit devant la fenêtre ; il ne put malheureusement voir la grange de là. Son valet étala la courtepoinle sur le sol, se laissa lourdement tomber dessus, et poussa un énorme soupir.

« Ce n'est point comme d'être dieu dans une Cité d'Or, déclara-t-il en se frottant l'estomac, mais cela ira pour le moment, ma foi ! Je me demande comment va notre ami Drakepecker. »

Quand il vit qu'on ne lui répondait pas, il soupira encore, se tourna sur le côté, et s'endormit aussitôt.

Son maître, moins tranquille, faisait craquer ses jointures et claquer sa langue, disputant du parti à prendre. Au premier faible de Susan Warren, son fol désir avait chancelé, et à son départ de la chambre, il avait de nouveau décliné. Il était tout extravagué. Par deux fois déjà il avait manqué de se livrer à la fornication – pire, à un viol absurde – et son intégrité n'avait dû son salut qu'au hasard, qu'à quelque circonstance extérieure. La fille dans le grément du *Cyprien* avait été assaillie et était sans défense ; la femme Warren avait été assaillie et était laide et grossière de figure ; toutes deux n'appelaient pas la passion, mais la pitié, et la ressemblance qu'elles entretenaient avec Joan Toast, loin d'être une excuse à son impardonnable conduite, ne l'accusait que davantage. Il

concevait tout cela nettement, et se rappelait le soulagement et la honte qu'il avait ressentis quinze jours auparavant, après que le sort l'eût arraché aux enfléchures d'artimon. Aller à présent dedans la grange, ce serait décevoir la fille qui avait parcouru quasi la moitié du globe par amour pour un homme à qui nulle autre femme que sa sœur n'avait jusqu'ici souri, et en outre sacrifier une bonne part de son essence à une catin toute gâtée qui comme lui n'aurait que mépris pour le forfait. Mais il voyait également, sans pour autant l'entendre du tout, qu'au fond de lui le point demeurerait irrésolu.

C'est trop absurde ! songea-t-il, et il se jeta, fâché, sur le lit où ils s'étaient battus. Il regarda Bertrand avec envie, mais dormir lui était pour l'instant impossible : sa fantaisie s'enflammait aux peintures de la porchère en train d'endurer ses châtiments, de confesser les yeux baissés qu'elle faisait grand-bruit quand on la besognait, et de l'attendre en ce moment même dans la grange. Sur la balance de la Prudence, un plateau demeurerait vide, tandis que tout le poids de la Raison faisait pencher l'autre ; quelle sombre force, sur la balance du Choix, faisait donc contrepoids ?

Cependant qu'il débattait de la sorte, son valet, quoique endormi, n'était en façon quelconque au repos. Ses entrailles débutèrent de grogner et de gronder, comme des chiens courants devant un renard tapi ; la bouillie de maïs et le cidre qu'il avait ingurgités bouillonnèrent et entrèrent en effervescence ; bientôt ce furent quelques hommages à la lune montante, et la chambre se trouva bientôt pleine de l'aigre odeur de la fermentation. L'auteur de tout cela ronflait profondément, mais son maître n'avait pas tant de bonheur ; il dut à la fin quitter la chambre tant les oreilles lui bourdonnaient, la tête lui tournait et les yeux lui cuisaient à cause des vents. Les invités faisaient encore carrousse dans le salon ; Ebenezer jugea d'après ce qu'il put entendre que Timothy, le fils de leur hôte, était rentré et les réjouissait de vers peu délicats. Il se glissa jusqu'à la porte de devant sans se faire voir afin que de respirer l'air frais qu'apportait la rivière, et de là il se dirigea sans délai vers la grange, sourd au jugement de sa conscience.

La lune éclairait assez que de traverser la cour, mais l'intérieur de la grange était noir comme l'Enfer. Il pensa d'appeler Susan, mais n'en fit rien.

Je l'approcherai en silence et l'enlacerai comme un brigand dans le noir !

C'était là une pensée très-pénétrante : il dressait les oreilles à chaque bruissement dans la grange, et les crampes de l'amour, pareilles à mille poussins prêts d'éclore, brûlaient de quitter leur prison. De surplus, six pas furtifs dans le noir furent assez que d'ébranler sa vessie ; il dut se soulager sur-le-champ avant que d'aller plus avant.

Aide-toi et le Ciel t'aidera, songea-t-il.

Mais à la différence d'Onan, qui n'atteignit d'autre cible que la terre, l'infortuné lauréat eut l'heur d'atteindre un chat, un gros matou assoupi à moins de trois pieds et qui avait paru quelque gris rocher dans le noir. Et

pareil à la chiquenaude du Dieu de Descartes, dont l'avait une fois entre-tenu Burlingame, ce choc infime dans la nuit mit en branle un univers entier ! Le souricier s'éveilla en sifflant et se jeta toutes griffes dehors sur le plus proche animal – c'est-à-dire non point heureusement Ebenezer, mais un des gorets de Susan. Le jeune cochon couina, et bientôt la grange résonna des cris des animaux effarouchés. Ebenezer était lui-même effrayé, d'abord par les animaux dont il n'avait soupçonné ni le nombre ni la variété, et ensuite par le tumulte, auquel venaient de se joindre les aboiements des chiens dehors, tumulte dont il redoutait qu'il n'éveillât la maison. Comme il faisait un bond en arrière, retenant ses chausses d'une main, il trouva un bâton qui reposait contre le mur – la badine de Susan, sans doute. Il s'en saisit, criant dans le même temps et frappant à droite et à gauche tant que les animaux s'étaient enfuis – le porcelet dans la stalle des vaches et le chat dans un coin d'où étaient parvenus quelques bruits de volaille. Un moment plus tard, le répit cessa : la grange fut pleine de caquètements et de gloussements ; des canards, des oies et des poules battirent vivement l'air pour essayer d'échapper au chat, et Ebenezer reçut quantité de coups de bec sur la tête et les jambes à chaque nouvel envol de volatile. Ce nouveau tumulte fut de trop pour les chiens, un couple de solides épagneuls : ils déboulèrent de la cour à la poursuite de ce qu'ils croyaient être un renard ou une belette en train d'attaquer la volaille, et quoique le lauréat fit le moulinet avec son bâton, ils le chassèrent de la grange et l'obligèrent à grimper dans un peuplier près d'une remise à tabac. Là, ils l'acculèrent durant quinze minutes avant de retourner à leur sieste, leur manque d'enthousiasme naturel l'emportant sur leur brève ambition.

Jusqu'à présent le poète n'avait vu aucun signe de Susan, et il débuta de craindre qu'elle ne l'ait après tout déçu. Il résolut de descendre de l'arbre et de retourner une nouvelle fois dedans la grange, ensemble pour affermir ses soupçons et se mettre en sûreté des moustiques, lesquels faisaient rage sur son visage et ses chevilles ; mais comme il descendait, il entendit dans l'herbe un bruit, une sorte de sifflement ou de bruit de crécelle. Était-ce seulement un vulgaire grillon, ou l'un de ces serpents que M. Keech avait décrits durant le souper ? La perspective de redescendre perdit aussitôt tout son attrait, et combien qu'il n'entendît plus ledit bruit et que les moustiques ne cessèrent point de le tourmenter, il demeura fort longtemps dans l'arbre, trop effrayé pour composer quelques hudibrastiques indignés.

Il aurait pu en vérité demeurer là jusqu'au lever du soleil – car sur les talons de la Peur, comme une catin derrière son maquereau, viendrait la Honte, laquelle, il le savait, s'emparerait de lui tôt ou tard, et la Honte amènerait sa sœur-putain à l'œil cave, le Désespoir –, mais à la fin il entendit un homme au fond de la maison qui disait : « C'est assez, Susan ; bonne nuit et file d'ici ! » puis la porte de la maison se referma, et une silhouette enveloppée dans un manteau traversa la cour et entra dans la grange.

Ce coquin de Mitchell la gardait dans son salon ! songea Ebenezer, et il se rappela la privauté avec laquelle le planteur l'avait saluée. Elle a été accostée en partant et contrainte à quelque vicieux déduit, et seulement maintenant a-t-elle pu s'en aller !

Cette conjecture, loin de le combler de pitié, raviva aussitôt son ardeur, ainsi que l'avait fait la condition des femmes du *Cyprien* ; se gardant de faire le moindre bruit, il se glissa à bas du peuplier et s'avança dans l'herbe haute vers la grange, s'attendant à tout moment de sentir les crocs de la vipère sur son talon. Parvenu sûrement devant le bâtiment, il entra sans rien dire et devina seulement la faible lueur d'une lanterne en partie dissimulée.

« Tsss ! murmura-t-il.

– Tsss ! » lui fut-il répondu.

Ebenezer entendit une respiration inégale, sans aucun doute humaine, juste au bas du mur près duquel il se tenait, aussi résolut-il de se taire et d'exécuter son premier dessein, c'est-à-dire de la prendre par surprise. Il avança très-lentement vers sa proie, qu'il localisa aisément dans l'enclos à cochons à cause de son souffle saccadé et de l'incessant bruissement d'une truie prochaine. Ce n'est que lorsqu'il se jugea suffisamment proche qu'il murmura : « Susie, Susie, ma colombe, ma toute-douce », se jetant avec amour dans le même temps sur la forme.

Il sentit des jambes nues, des cuisses, et...

« Seigneur Tout-Puissant, qu'est-ce que cela ?

– Oui-bien, qu'est-ce donc ? » s'écria une voix d'homme, et, après une brève lutte, le poète se retrouva la face dans la paille de l'enclos. Sa prétendue victime était assise sur son dos et lui tenait ferme les bras ; des truies, des porcs et des gorets grognaient frénétiquement à l'autre bout de l'enclos. « Vous me preniez pour votre colombe, votre toute-douce, dites-moi ? Quel drôle êtes-vous ?

– De grâce, laissez-moi vous expliquer ! supplia Ebenezer. Je suis l'hôte du capitaine Mitchell !

– Notre hôte ? Quelle est cette manière de nous rendre notre hospitalité ? Vous buvez notre cidre et mangez notre bouillie, et puis vous tâchez de culbuter ma Portia !

– Portia ? Qui est Portia ?

– La même que mon père nomme Susie. Je gagerais qu'il vous a passé le mot ! »

Le cœur du lauréat chavira.

« Votre père ! Alors, vous êtes Tim Mitchell ?

– Lui-même. Et quel méchant ingrat êtes-vous ?

– Je suis Ebenezer Cooke, monsieur, Poète et Lauréat de la Province du Maryland...

– Eh bien ! » dit Mitchell nettement impressionné, et à la grande surprise d'Ebenezer il relâcha aussitôt son étreinte. « Asseyez-vous, mon-

sieur, je vous prie, et me pardonnez ma brutale conduite ; mon seul soin était la chasteté de ma Portia.

– Je... je vous pardonne », dit le poète. Il s'assit promptement, très-étonné par les propos du fils Mitchell. Tim, à en juger par sa voix, était un homme du même âge au moins qu'Ebenezer ; comment pouvait-il parler de la chasteté de Susan ? « Je veux croire que vous vous moquez de moi, monsieur Mitchell ?

– Ou vous de moi, soupira l'autre. Ah, bien, vous nous avez tout de bon surpris, et la vie de Portia est entre vos mains.

– *Sa vie* ? Elle est ici, dans cet enclos ?

– Sans doute, monsieur. Là-bas, avec les autres. Je vous supplie de n'en point souffler mot à père !

– Vraiment ! s'écria le poète. Quelle folie est-ce là, monsieur Mitchell ? Expliquez-vous, je vous en prie ! »

L'autre soupira :

« Autant tout vous dire, car si vous me voulez ruiner, vous le ferez, et si vous êtes gentilhomme, d'aventure nous laisserez-vous en paix.

– Vous êtes amoureux de Susan ? demanda Ebenezer avec incrédulité.

– Oui-bien, repartit Tim Mitchell, et je le suis du jour que je l'ai vue. Son vrai nom est Portia, monsieur Cooke ; c'est père qui l'appelle Susie, d'après une putain qu'il a eue autrefois pour galante. Il la regarde comme sa propriété, monsieur, et la traite comme une bête ! S'il venait à apprendre la vérité sur notre amour, il n'y aurait plus de borne à son courroux ! »

Le cerveau d'Ebenezer était pris de tournoiement :

« Cher monsieur Mitchell...

– Le misérable ! continua Timothy, d'une voix mal assurée. Avant qu'il ait cette nouvelle fille en son pouvoir, il venait chaque soir près la pauvre et tendre Portia, dont il prétendait le pucelage alors elle n'était encore qu'un goret incapable de se défendre. »

Ebenezer ne put qu'admirer la métaphore du goret, et cependant il y avait là quelque contradiction avec l'autre version du passé de Susan.

« Je vous proteste, déclara-t-il, que ce n'est point...

– La poltronnerie de l'homme ne connaît point de borne, souffla Timothy. Combien qu'il est mon père, monsieur, je le hais comme le Diable ! Ne dites rien de tout cela, je vous supplie, car dans sa malignité, s'il apprenait notre amour, il la donnerait au vertrat débauché de l'autre enclos, lequel l'a de tout temps regardée avec les plus vicieux desseins, et lui laisserait en user à sa guise. »

Ebenezer ouvrit grand la bouche :

« Vous ne voulez pas dire que... »

Mais alors que la vérité débutait de lui apparaître, le jeune Mitchell murmura : « Portia ! Portia ! *Su-sie* ! » et un animal arriva en grognant.

« Regardez-moi ça, comme elle est gentille ! dit Tim avec fierté.

– Assez ! s'exclama le lauréat.

– Songez à elle comme à votre propre sœur, monsieur ; souffririez-vous qu'elle soit violée par une bête immonde ?

– En aucun cas, s'exclama Ebenezer, et vous me voyez offensé par cette analogie ! De vrai, je ne saurais dire quel est le plus bestial, du bougre ou du verrat ; c'est le vice le plus vicieux que j'aie jamais rencontré ! »

La voix de Timothy Mitchell marqua plus du dépit que de la crainte à cette déclaration.

« Ah, monsieur, nulle pratique amoureuse n'est en soi un vice – pouvez-vous vraiment être poète et ne point l'entendre ? L'adultère, le viol, la fourbe, la vile séduction – voilà les véritables vices, et non l'accouplement des parties : le péché n'est pas dans l'acte, mais dans les circonstances. »

Ebenezer aurait bien voulu voir le visage de cet étrange moraliste.

« Ce que vous dites est peut-être vrai, mais vous parlez des hommes et des femmes... »

– Honte au poète qui écoute si légèrement ! le gronda Tim. C'était des mâles et des femelles que je parlais, non des hommes et des femmes.

– Quoi ! Une si vile union, contraire à la nature même ! »

Timothy rit à ces mots.

« Il me semble que dame Nature ne soit pas si difficile que vous, monsieur. Je vous accorde qu'un lévrier en chaleur cherche pour s'accoupler une chienne, mais que lui importe que celle-ci soit tournebroche ou simple mâtine ? Non, mieux, par le ciel, il s'appariera sans façon, qu'il s'agisse d'une chienne, de son frère, ou de la botte de son maître ! Son désir est naturel, et a pour cible la nature entière – avec pour centre de cette cible une chienne, si l'on veut. J'ai vu ces épagneuls-ci monter des moutons... »

Ebenezer poussa un soupir :

« Et cependant le visage de la sodomie possède un côté criminel, malgré toute la farine et le plâtre de votre rhétorique. Ces pauvres et stupides créatures se trompent sans le vouloir, mais l'homme a assez de lumière que de voir le dessein de dame Nature.

– Et assez d'esprit que de voir qu'il n'a point d'objet, sinon que de perpétuer les espèces, ajouta Timothy. Et assez de génie que de faire par plaisir ce que les animaux font bon gré mal gré. Je n'ai point de répugnance aux femmes, maître Poète : j'ai aimé jusqu'à ce jour plus d'une fille, et sans doute en aimerai encore. Mais de même que les Écritures nous disent que la Mort est le fruit de l'arbre de la Connaissance, de même l'Ennui, ce me semble, est le fruit de l'Esprit et de la Fantaisie. Qu'une nouvelle maîtresse repose sur le dos, dans une belle chambre, la nuit, et voilà son galant satisfait. Mais bientôt ce simple plaisir s'émousse, et ils se mettent en devoir de subtiliser leurs ébats : avec l'Arétin, ils apprennent les joies des diverses postures et combinaisons ; dans Boccace, ils décou-

vrent l'amour en plein jour, dans les champs, les futailles de vin, et les coins de cheminée ; avec Catulle et les vicieux Grecs, ils sont instruits que *plus d'un chemin mène au bois*, et que plus d'un bois veut être exploré de plus d'une façon. S'ils ont de l'esprit et quelque hardiesse, leurs exploits ne connaîtront point de bornes, et si d'abondant ils lisent, ils auront à leur portée toutes les quêtes amoureuses des hommes : les plaisirs de Cathay, des Mores, des Turcs et des Africains, et des peuples les plus industriels d'Europe. Quand nous nous affectionnons à une femme, nous tombons amoureux de chacune de ses parties ; nous n'avons de repos que nous ne connaissions par tous nos sens les moindres régions, secrètes et visibles, de notre bien-aimée, et puis nous renasquons de ne point pouvoir aller dessous sa peau ! Je ne suis point grand poète comme vous, monsieur, mais c'est ce désir-là que j'ai une fois tourné en vers, de la manière que voici :

*Laisse-moi goûter aux larmes de tes yeux,
À la cire de tes oreilles ;
Laisse-moi m'enivrer du vin frais de ton corps...*

– Eh ! Cordieu ! Vous me jouez de bon ! s'écria Ebenezer. *Du vin frais de ton corps* ! Jamais je n'ai entendu pareils vers !

– Vous ne connaissez donc point maître Barnes, le poète ? Il arde d'être le xérès dans le verre de sa galante, afin qu'elle le puisse tourner autour de sa langue, s'en réchauffer amoureusement les sangs, et le rendre tantôt quand elle ira pisser...

– Il y a du vrai dans tout ce que vous me dites, admit Ebenezer. Je vous accorderai de plus que, quand je n'aurais point pris le parti de demeurer chaste – non, ne riez pas, monsieur, c'est la vérité, et je vous en apprendrai tantôt la raison –, quand je n'aurais pas pris ce parti, disais-je, et aurais une galante comme tout un chacun, je sentirais ce désir dont vous parlez, qui est de la connaître en toute façon, fors seulement ce “vin frais de son corps” et autres liqueurs semblables, lesquelles peuvent bien rester dans sa distillerie pour ce que j'en voudrais boire ! Il n'y rien à cela qui soit contre nature : ce n'est que l'antique vœu dont parle Platon, qui est de ne faire qu'un avec l'être aimé ; et cela n'a rien qui doive étonner, même chez les poètes, attendu que les mots d'*amour* et de *femme* forment la substance de leurs vers. Cependant, c'est faire un bien grand bond que de passer de la Laure de Pétrarque, ou même de la fille altérée de Barnes, à votre grosse truie de Portia ici présente !

– Bien au rebours, monsieur, il n'y a là aucun bond, lui dit Tim. Vous avez déjà plaidé ma cause. Votre Socrate avait Xanthippe pour lui chauffer sa couche, mais il prenait son plaisir avec de jeunes enfants grecs, n'est-ce pas ? Vous dites que les femmes sont la substance de la poésie, mais n'est-ce point en vérité le grand et vaste monde que chante le poète ? Tout ce que Dieu a créé est sa galante, et il éprouve pour elle

ce même amour et cette même et infinie curiosité. Il aime le corps de la femme – ô combien ! –, ce petit espace creux entre ses cuisses, qui tant aime qu'on le frotte ; et les deux petites fossettes au creux de ses reins, lesquelles ne rebutent point aux baisers.

– C'est un fait affermi, dit Ebenezer, les sangs de nouveau allumés, que la forme féminine est une merveille de montre !

– Mais doit-elle vous rendre aveugle à la mâle beauté, monsieur ? Nenni, si vous avez les yeux de Platon ou ceux de Shakespeare. Quelle beauté que celle d'un homme bien formé ! Ce superbe coffre d'os, et la masse musculeuse de ses mollets et de ses cuisses ; la perfection de ses mains, sillonnées et quadrillées de veines et de tendons, et plus plaisantes à voir que celles d'une femme ; le poil de sa poitrine, que les plus habiles sculpteurs ne peuvent rendre ; et la plus noble des choses sa virilité au repos ! Quelle contraste avec la douce retenue des femmes ! Le plus grand faible des statuaires grecs, ce me semble, est que leurs marbres ont les parties de petits enfants : c'est là un art pédérastique, et je l'abhorre. Comme c'eût été merveille s'ils avaient ciselé la vivante vérité, que les peuples d'autrefois avaient coutume de vénérer – le sceptre et les globes mêmes du pouvoir !

– J'ai, moi aussi, admiré les hommes de fois à autre, dit Ebenezer à contrecœur, mais ma chair répugne à la pensée d'une telle union amoureuse ! »

Les paroles de son invisible compagnon, en vérité, lui avaient fait ramentever les indignités qu'il avait souffertes plus de trois mois auparavant dans le gaillard du *Poséidon*.

« C'est d'autant plus dommage, dit Tim d'un ton léger, car il y a fort à dire en vers sur les hommes. Ma foi, je regrette parfois de n'avoir point le don des mots, monsieur, ou qu'un poète n'ait point mon âme : quels vers j'écritrais alors sur les corps des hommes et des femmes ! Et sur tous les autres de la Création ! » Ebenezer l'entendit patiner Portia. « Les superbes et onduleux lévriers, les juments au poil luisant, ou les vaches dorées – comment les hommes et les femmes peuvent-ils se contenter de caresser de si belles créatures ? Moi, je les aime dans les plus secrets replis de mon âme ; mon cœur brûle de passion pour leur corps !

– *Perversité*, monsieur Mitchell ! le gronda Ebenezer. Vous venez de fausser compagnie à Platon et Shakespeare, aussi bien qu'à tout autre gentilhomme !

– Mais point à la gent humaine, déclara Timothy. Europe, Lédä et Pasiphaé sont mes sœurs ; mes enfants sont le Minotaure, les Gorgones et les Centaures, les dieux à tête d'animal des Égyptiens, et tous les beaux princes des contes de fées, lesquels se font aimer sous la forme de crapauds, d'oies ou d'ours. J'aime le monde, monsieur, et conséquemment lui fais l'amour ! J'ai déposé ma semence dans des hommes et des femmes, dans une douzaine d'espèces de bêtes, dans les troncs moussus

des arbres et dans le cœur mielleux des fleurs ; j'ai flatté le noir sein de la terre, et l'ai embrassé ferme ; j'ai fait l'amour avec les vagues de la mer, et pénétré les quatre vents, et jeté ma flamme jusqu'aux étoiles ! »

Cette confession avait été faite sur un ton si exalté qu'Ebenezer s'écarta le plus discrètement qu'il pût de son auteur, dont la manie déboutait de lui apparaître nettement.

« C'est une opinion... très-intéressante, dit-il.

– J'étais assuré qu'elle vous plairait, dit Timothy. C'est la seule façon pour un poète de regarder le monde.

– Ah, mais je n'ai point dit que je partageais vos goûts licencieux !

– Allons, allons, monsieur, dit en riant Timothy. Ce n'était point dans votre sommeil que vous êtes venu ici en criant le nom de Susie ! »

Ebenezer eut un faible murmure de protestation ; d'un côté, il ne voulait pas laisser croire à Timothy que le Lauréat du Maryland partageait sa vicieuse inclination au bétail, mais, d'un autre côté, il n'était point préparé à révéler la véritable raison de sa présence dans la grange.

Ebenezer l'entendit se rapprocher, et il se recula encore un peu plus.

« C'était une méprise ! s'écria-t-il en tremblant de honte. Je peux tout expliquer !

– Et pourquoi ? Croyez-vous que je veuille ternir votre nom, alors que vous avez épargné ma Portia ? Susan Warren m'a tout dit, et je l'ai envoyée vous attendre ; je vais vous conduire de ce pas auprès d'elle, et vous pourrez batifoler toute la nuit durant. »

Il empoigna Ebenezer par le haut du bras avant que celui-ci ne puisse décamper.

« C'est fort courtois de votre part, dit le lauréat avec appréhension, mais je ne désire point y aller. Je suis vraiment vierge, je le jure, malgré tous mes vicieux desseins sur Susan Warren ; c'était quelque soudaine et monstrueuse passion qui m'a saisi et dont j'ai à présent grand'honte. » Derechef, et très-amèrement, il se souvint de ses propres indignités sur le *Poséidon*. « Grâce au ciel, j'ai été retardé tant que la prudence a refroidi mon ardeur, autrement je lui aurais fait grand tort, aussi bien qu'à moi !

– C'est donc vrai que tu es encore vierge ? demanda doucement Tim, en affermissant sa prise sur le bras du poète. Et ton entreprise est toujours de le rester, quoi qu'il advienne ? »

Il avait parlé d'une voix du tout distincte de celle dont il avait jusqu-là usé ; cela fit se hérissier la peau du lauréat, et le surprit tellement qu'il ne put plus parler.

« Il n'était guère aisé de le croire, ajouta la nouvelle voix. C'est pour quoi je t'ai dit que j'allais te conduire à la porchère.

– Je ne puis en croire mes oreilles ! s'écria le poète.

– Ni moi les miennes, quand Mitchell m'a parlé de son nouvel invité. Devrons-nous plutôt en croire nos yeux ? »

Il découvrit du tout la lanterne : à la jaune clarté, laquelle attira l'attention de l'indolente truie, Ebenezer vit non pas le Burlingame barbu et aux cheveux noirs de Plymouth – quoique c'eût été bien assez incroyable – mais le tuteur aux beaux habits, au menton lisse, et au crâne perruqué de St. Giles et de Londres.

22. OÙ LE LAURÉAT NE PROGRESSE PAS D'UN POUCE DANS SA QUÊTE, MAIS OÙ IL NE RECOULE PAS NON PLUS

« Est-ce la première, la deuxième, ou la troisième fois que je suis abusé ? s'exclama le poète. Est-ce Burlingame que j'ai à présent devant moi, ou était-ce Burlingame que j'ai quitté à Plymouth ? Ou êtes-vous tous deux des imposteurs ?

– Le monde est un climat facile à l'imposture, admit Burlingame en souriant.

– Vous aviez tant changé la dernière fois que je vous ai vu, et maintenant vous voilà redevenu comme vous étiez !

– C'est assez que de dire ce que je t'ai souvent déjà dit, Eben : ton véritable et constant Burlingame n'existe que dans ton imagination, ainsi que le fait l'ordre supposé du monde. De vrai, ce que tu vois est un flux héraclitéen : que ce soit nous qui changions, nous gâtions et nous évaporions, ou que ce soit tes verres qui changent de couleur, de champ, et de foyer, ou bien encore les deux ensemble, l'issue en est la même, et tu la peux soit rejeter ou adopter. »

Ebenezer branla la tête :

« En vérité, vous êtes l'homme que je connaissais à Londres. Cependant je ne puis croire que Peter Sayer était un imposteur ! »

Burlingame haussa les épaules, la lanterne toujours à la main :

« Prenons alors qu'il a rasé ses cheveux et sa barbe depuis ce jour, comme le fait ma version des faits, *et qu'il a cessé d'affecter un ton de voix comme celui-ci.* » Il dit ces derniers mots de la voix qu'Ebenezer lui avait connue à Plymouth. « Si tu veux vivre dans le monde, mon ami, il te faudra danser sur la musique des autres, ou bien créer la tienne propre et faire que le monde danse selon.

– C'est la raison que je répugne à m'élancer sur la piste, dit en riant Ebenezer, encore que j'aie manqué de peu le faire cette nuit. »

Henry posa sa main sur l'épaule du poète :

« Je connais l'histoire, mon ami, et la putain t'a tondu pour cette fois. Mais je lui ferai rendre tantôt tes deux livres.

– Il n'importe, dit le poète en souriant tristement. La bague que je lui

ai donnée n'avait que peu de prix, et je bénis l'heure où elle a déjoué mon vicieux dessein. » Là-dessus, il se souvint du discours encore frais de son ami dans le noir, et il rougit et rit derechef. « C'était en manière de plaisanterie que vous avez feint cette passion pour une truie, et le reste !

– Pas le moins du monde, déclara Henry. C'est-à-dire que je n'avais pas d'amour particulier pour elle, mais elle est en vérité un beau morceau malgré son âge, et plus d'une fois l'ai-je...

– Assez, vous me jouez encore !

– Pense ce qu'il te plaît, dit Burlingame. La vérité est, Eben, que je partage tes vues sur l'innocence. »

Ebenezer fut si surpris et si réjouï d'entendre cet aveu qu'il prit son ami dans ses bras ; mais Burlingame eut en réponse un geste si très éloquent que le poète poussa un cri et recula aussitôt, choqué aussi bien que blessé.

« Ce que je veux dire, reprit plaisamment Burlingame, c'est que moi aussi je me suis accroché à ma virginité, et pour la même cause dont tu as parlé dans ton poème. Mais je l'ai bien vite perdue, et me suis abandonné au monde ; c'est alors que j'ai fait le serment, attendu que j'avais déchu, de vénérer le serpent qui m'avait trahi, et de connaître avant de mourir le goût de chaque fruit de ce jardin ! D'où vient, je te le demande, que j'aie conquis un saint comme Henry More ? Et le splendide Newton, que j'ai quasi rendu frénétique d'amour ? Comment ai-je obtenu ce poste de Baltimore, et mené par le bout du nez Francis Nicholson ?

– Malepeste, vous ne voulez pas dire qu'ils sont tous...

– Non, dit Henry, prévenant la contrariété. Enfin, c'est ce qu'ils croient. Mais avant que d'avoir vingt ans, j'en savais plus sur les passions du monde que Newton sur sa course dans l'espace. Je ne laisse derrière moi aucun fragment d'*experimenta* ; j'aurais pu écrire mes propres *Principia* de la chair ! Quand Newton mettait en branle ses pendules, connaissait-il quelles forces les mouvaient ? Pas plus que Newton ne savait – et Portia à la pareille, pour n'en point nommer d'autres – quels nerfs et autres cordes amoureuses je pinçais, pour causer la réaction qu'il me plaisait. »

Le lauréat était si très étonné par ces révélations que, avant qu'il ne les puisse digérer, Henry était passé à un sujet en apparence plus pertinent : leurs routes respectives depuis Plymouth et leurs présentes situations. Il avait, déclara-t-il, abusé avec un heureux succès les capitaines Slye et Scurry, leur faisant croire qu'il était John Coode, et sous ce nom les avait accompagnés au Maryland, confirmant par là l'autorité de Coode dans un trafic de contrebande à double sens : sous la conduite des rebelles, de nombreux armateurs transportaient du tabac du Maryland à New York sans payer d'impôts ; des confédérés hollandais allaient alors le vendre illégalement aux Antilles, au Surinam, ou à Terre-Neuve ; ou ils l'exportaient aux Barbades, et le transféraient des futailles dans d'innocentes petites boîtes avant de l'introduire en Angleterre ; ou ils le faisaient passer directement en Écosse. Lors des voyages de retour, ils

importaient des marchandises étrangères en soudoyant tout simplement les receveurs locaux avec des barils de rhum et des caisses de biens à peine manufacturés.

« C'est de cette façon, dit-il, que Coode réunit une bonne part de l'argent pour ses manœuvres séditionnelles, encore qu'il a sans doute d'autres revenus. »

Il expliqua ensuite qu'il y avait toute apparence que le conspirateur paraît un coup d'État, possible dans l'année ; diverses remarques de Slye et de Scurry laissaient peu de doute là-dessus, quoiqu'ils ne paraissent rien savoir de l'entremise par laquelle le renversement devait être effectué.

« D'où vient alors que vous êtes ici et non point chez Nicholson ? demanda le lauréat. Nous devons l'informer ! »

Burlingame branla la tête :

« Nous ne sommes point aussi assurés de sa propre fidélité, Eben, malgré toute son apparente honnêteté. En toute manière, cela ne le rendrait guère plus alerte sur le danger qu'il ne l'est déjà. Mais laisse-moi achever. »

Il lui dit comment il s'était dérobé de Slye et de Scurry à Kecoughtan, en Virginie, de peur que le vrai Coode ne soit présent quand ils accosteraient à St. Mary's, et comment il s'était rendu au Maryland dans le présent déguisement – ou vêtement, si Ebenezer préférerait – il y avait à peine quelques semaines. S'enquêtant du *Poséidon* à St. Mary's, il avait appris, à son horreur, l'enlèvement du lauréat par les pirates.

« Vive Dieu, comme je me suis maudit pour ne pas avoir voyagé avec toi ! s'exclama-t-il. Je ne pouvais que supposer que les misérables t'avaient occis, pour une raison ou une autre... »

– De grâce, Henry, le rompit Ebenezer, est-ce vous qui vous êtes fait passer pour lauréat quelque temps après ? »

Burlingame hocha la tête :

« Il te faut me pardonner. Je n'ai usé que de ton nom, pour une pétition : je songeais comme tu étais mort avant que d'avoir pu servir ta cause et comme le vieux Coode s'en réjouirait. C'est alors que Nicholson déclara qu'il voulait déplacer le gouvernement de St. Mary's dans Anne Arundel Town, afin d'en ôter le fard papiste, mais quelques personnes de St. Mary's firent circuler une pétition de protestation. Je vis dessus le nom de Coode, et aussi y apposai-je le tien, pour le confondre.

– Cher ami ! » Les larmes montèrent aux yeux d'Ebenezer. « Ce simple geste fut près de me causer la mort ! »

Étonné, Burlingame s'enquit de la raison, mais Ebenezer lui demanda de conclure son récit, après quoi il lui conterait le récit de son propre voyage mouvementé depuis Plymouth jusqu'à cette grange où ils étaient assis.

« Il y a peu à dire, dit Henry. Ils avaient emporté ta malle en cas qu'elle aurait un jour quelque prix, mais j'ai réussi à entrer en possession de ton cahier... »

– Dieu soit loué !

– Combien de larmes j'ai versées sur tes poèmes ! Je l'ai ici dans cette maison, mais jamais je n'aurais espéré d'en revoir le propriétaire. »

Durant son séjour à St. Mary's, dit-il, il avait appris que Coode avait su la duperie et en avait été si très enragé qu'il avait écarté Slye et Scurry de la contrebande pour les punir. En fait, craignant les embûches que lui pourrait tendre cet espion inconnu, Coode avait été forcé de suspendre quasi tout trafic dans la province pour quelque temps : les revenus du tabac de Sa Majesté avaient rarement été tant élevés,

« Je savais que le scélérat devait se trouver de nouveaux revenus, reprit Henry, aussi le suivis-je d'aussi près que je le pus. De cette façon je découvris le capitaine Mitchell : c'est l'un des principaux agents de la sédition, et sa maison est souvent le lieu de rendez-vous des rebelles.

– Je n'en suis pas le moins du monde surpris, d'après ce que j'ai pu entendre, dit Ebenezer, qui aussitôt pâlit. Mais, par Dieu, je lui ai dit mon nom, et lui ai raconté toute l'histoire de ma capture !

– C'est ce qu'il m'a conté quand je suis arrivé, et tu es ma foi l'être le plus heureux du Maryland. Il pensait que vous étiez tous deux des fous, et vous a gardés pour divertir ses invités. Il vous chassera demain, et si jamais il lui venait à l'esprit que tu puisses être le vrai Eben Cooke, il vous tuerait tous deux, j'en suis certain. »

Revenant à son histoire, il lui découvrit ce qu'il avait appris au fait de Mitchell, lequel l'avait enseigné utilement sur deux points : il était homme de service dans le nouveau et sinistre complot de Coode, et il avait un fils, Timothy, qu'il avait laissé en Angleterre quatre années auparavant pour parfaire son éducation, lequel n'était point connu au Maryland.

« Je résolus aussitôt de me faire passer pour le fils de Mitchell : j'avais vu son portrait suspendu à un mur de la maison, et il ne m'était pas si dissemblable que quatre années de beuveries assidues ne puissent expliquer le changement ; même ainsi, pour plus de sûreté, j'écrivis à Mitchell une lettre sous le nom de Coode, laquelle déclarait que son fils Tim était à présent au service de Coode et retournait chez lui afin que de régler quelques affaires pour son père. C'est la coutume de Coode que d'écrire des messages sibyllins, et il est fort malaisé d'y entendre quoi que ce soit ! Je suivis de peu la lettre, et me présentai comme étant Tim Mitchell, de retour de Londres. Peu importait alors que le capitaine me crût son fils ou un agent de Coode : quand il me questionna, je souris et me détournai, et il ne s'enquit pas plus de moi. Cependant, je dois encore apprendre quel est ce complot.

– Possible que cela a à voir avec l'opium », suggéra Ebenezer, et devant le regard perçant de Burlingame il dit pour sa défense : « C'est avec cela qu'il a causé la ruine de la porchère, et assassiné aussi bien son épouse. »

Il raconta brièvement l'histoire de Susan Warren, rapportant la merveilleuse coïncidence de la présence de Joan Toast et du noble sacrifice

de Susan pour la sauver. Pendant tout le temps que dura cette brève relation, toutefois, Burlingame ne cessa de froncer les sourcils et de branler la tête.

« Cela ne tient-il pas proprement du miracle ? demanda le poète.

– Un peu trop, ma foi, dit Henry. Il n'est point dans mon dessein d'être sceptique, Eben, ou de décevoir tes espoirs ; la fille est de vrai gâtée par l'opium, je l'accorde, et il se peut fort bien que tout ce qu'elle dit soit parole d'Évangile. Mais là-bas, près du fleuve, se trouvent côte à côte deux tombes ; la première indique *Pauline Mitchell*, et l'autre, *Elizabeth Williams*. Et je t'assure que le nom de Joan Toast n'a pas été prononcé dans la maison – du moins en ma présence. La seule fille que je sache qu'il culbute est Susan Warren elle-même, laquelle nous avons tous patinée de fois à autre. Et je n'ai pas vu une seule fiole d'opium dans les environs, encore qu'il la puisse approvisionner en secret. J'ai opinion qu'elle connaît le nom de Joan Toast par ton valet – sa langue est très-déliée. Pour du reste, ce n'était qu'un conte pour te soutirer quelque argent ; quand il a échoué, elle a feint ce sacrifice dont tu as parlé, dans l'espoir de faire mieux la seconde fois. N'as-tu pas dit qu'elle se trouvait dans la cuisine avec ton valet durant tout le souper ?

– Cela est vrai, admit Ebenezer. Mais il me semble qu'elle...

– Ah, bien, rit Burlingame, tu n'es pas plus dupe que Susan, de compte fait, et si Joan Toast est ici, nous la trouverons. Mais conte-moi à présent tes propres aventures : ma foi, tu as vieilli de cinq ans depuis la dernière fois que je t'ai vu !

– À juste cause », soupira Ebenezer.

Et combien qu'il eût l'esprit encore tout plein des pensées de Joan Toast, il raconta aussi brièvement qu'il le put l'histoire de sa rencontre avec Bertrand sur le *Poséidon*, sa déconfiture en suite des paris du valet, les indignités souffertes aux mains de l'équipage, et leur capture par Thomas Pound. À chacune nouvelle découverte, Burlingame branlait la tête ou compatissait par quelque murmure ; oyant le nom de Pound, il poussa un cri d'étonnement – non seulement à cause de la coïncidence, mais aussi de ce que Coode avait eu recours à l'aide du gouverneur Andros de Virginie, lequel avait donné à mission à Pound de garder la côte.

« Et cependant cela n'est point si étrange, dit-il après réflexion. Andros et Nicholson ne peuvent plus se souffrir. Mais t'imaginer dans les griffes de Pound ! Cette grosse brute noire de Boabdil faisait-elle encore partie de son équipage ?

– Oui, comme premier second, dit en frissonnant le poète. Juste ciel, quelles horreurs il a commises à bord du *Cyprien* ! Cette fille dont je vous ai parlé, pour laquelle j'ai escaladé le grément, il l'a quasi écarquillée comme une huître. J'ai été très-réjoui d'apprendre qu'elle avait gratifié le scélérat de sa vérole !

– Tu l’as presque attrapée toi-même, lui rappela calmement Burlingame. Et pas seulement une fois, mais deux. As-tu vu les rougeurs sur la peau de Susan Warren ?

– Mais vous-même...

– Ai eu quelque divertissement avec elle, conclut Henry. Mais je connais plus d’un divertissement avec les femmes. » Impressionné, il se frotta le menton. « J’ai déjà entendu parler de bordels flottants, mais je croyais qu’il s’agissait là d’une légende de marins. »

Ebenezer lui conta alors la collusion entre Pound et le capitaine Meech du *Poséidon*, postposant la mention du *Journal secret* de John Smith, et achevant avec l’histoire de leur exécution, rescousse et découverte de Drakepecker et Quassapelagh, le roi Anacostin.

« C’est stupéfiant ! s’écria Henry. Ton *Drakepecker* est un esclave africain, je n’en doute pas, mais ce Quassapelagh... Sais-tu qui il est, Eben ?

– Un roi des Piscataways, m’a-t-il dit.

– En effet, et un roi fort mécontent ! En juin dernier il a assassiné un Anglais du nom de Lysle, et a été placé sous la surveillance du colonel Warren, lequel était encore un fidèle ami de Coode. Une nuit, ce Warren a libéré le sauvage pour une raison inconnue, ensuite de quoi on l’a ravalé, mais on n’a jamais revu Quassapelagh depuis lors. Le bruit courait qu’il essayait d’exciter les Piscataways contre Nicholson.

– Ce serait une terrible chose, si cela était, dit le lauréat, mais je me dois de répondre de cet homme, Henry ; j’aimerais que nos planteurs du Maryland aient la moitié de sa noblesse. Mais dites-moi ceci devant que je continue : qu’avez-vous appris au fait de Sir Henry Burlingame, votre ancêtre ? »

Burlingame soupira :

« Rien que je ne savais déjà à Plymouth. Souviens-toi, je t’avais dit que le *Journal* avait été morcelé entre divers papistes du nom de Smith. Eh bien, le premier d’entre eux était Richard Smith, dans ce même comté de Calvert, c’est-à-dire l’inspecteur en chef de Lord Baltimore. Sitôt que je me fus établi ici, je me découvris à Nicholson et me mis en devoir de rassembler les diverses parts, de sorte que Coode et toutes ses cohortes puissent être poursuivis. Mais quand je trouvai Dick Smith et lui donnai le mot de passe du gouverneur...

– ... Il vous répondit que Coode avait depuis longtemps obtenu sa part par quelque artifice, dit en riant Ebenezer.

– Le tour n’a rien de plaisant, cordieu ! Dick Smith a essayé d’aider quelques-uns de ses amis papistes en les nommant inspecteurs adjoints, et, à la mort du gouverneur Copley, Coode en a profité pour crier au papiste et mettre la propriété de Smith sens dessus dessous. D’où vient que tu connais l’affaire ? »

Ebenezer retira de sa poche les quelques pages pliées du *Journal* qu’il lui restait.

« Comment ne m'y connaîtrais-je pas moi-même en intrigue, avec un précepteur aussi merveilleux ? Vous ne trouverez ici rien à lire, mais ces pages proviennent du document dont vous parliez. »

Burlingame s'en empara vivement et les observa à la lueur de la lanterne.

« Seigneur ! s'écria-t-il. Il n'y a quasi pas un seul mot de lisible !

– Pour du Journal de l'Assemblée », reconnut Ebenezer. Il lui conta comment il avait volé les papiers à Pound et les avait emportés sur lui en sautant dans l'eau. « Il n'a pas plu au Maryland que nous en gardions les épreuves, conclut-il, et il rit derechef en voyant le chagrin de Burlingame. Courage, Henry ! Croyez-vous que j'aurais gardé un tel trésor plus de deux minutes sans en lire le recto en entier ?

– Dieu soit loué ! Tu t'y connais également en manière de raillerie ! »

Sans plus tarder, et quoique la nuit fût quasi achevée, Ebenezer lui décrivit l'histoire secrète du voyage du capitaine John Smith le long du Chesapeake, et lui conta, avec quelque embarras, l'histoire de l'insatiable épouse d'Hicktopeake.

« C'est trop excellent ! s'écria Henry quand il eut achevé. Nous savons que Sir Henry est revenu vivant avec Smith du village de Powhatan et a remonté la Baie avec lui. D'abondant, d'après tout ce que nous avons appris, chacun haïssait l'autre et lui souhaitait du mal, et il n'est pas fait mention de Burlingame dans l'*Histoire générale* de Smith – crois-tu que Smith l'ait tué ?

– Espérons qu'il ne l'a point fait avant que Henry n'ait un fils, dit Ebenezer. Au mieux, il pourrait être votre aïeul. » Il se souvint alors de ce que Meech avait proposé à Pound : à savoir que si lui était Baltimore, il répartirait le Journal entre divers collègues du nom de Smith. « J'y aurais songé plus tôt si je n'avais été mort de fatigue ; possible que Pound n'en ait pas parlé, Cooke était si enragé contre lui.

– Ou possible qu'il l'a fait, afin que de se racheter à ses yeux. » Burlingame se leva et s'étira. « En toute manière, nous ferions mieux d'aller chercher le reste sans plus tarder. Allons dormir un peu, et nous aviserons au matin. »

Le désir qu'avait le lauréat de dormir l'emporta sur ses craintes à l'endroit du capitaine Mitchell, et ils retournèrent par la maison endormie jusqu'à la chambre à coucher où il avait manqué perdre sa fleur quelques heures plus tôt. Bertrand n'était pas là.

« C'est Bertrand que j'ai vu en premier, lui dit Henry, et c'est à peine si je pouvais en croire mes yeux ! Quand il m'a dit que tu étais ici, je l'ai envoyé se coucher avec nos serviteurs, de sorte que toi et moi puissions parler en paix. Il pourra se rendre à St. Mary's en charrette avec un de nos hommes pour réclamer votre malle.

– Ah, fort bien », dit Ebenezer, mais il n'avait entendu qu'à moitié les paroles de Burlingame.

Peu avant, dans la grange, il avait été étrangement troublé en entendant son ami parler de Bertrand, sans savoir toutefois pourquoi ; maintenant il se souvenait de ce dont l'avait entretenu le valet lors de leur première rencontre sur le *Poséidon*, il y avait déjà presque six mois : des diverses entrevues entre valet et précepteur non rapportées par Burlingame, et des liens entre Burlingame et Anna – et ce dernier souvenir, naturellement, était fort déplaisant à la lumière de ce qu'il venait d'apprendre au fait des pratiques amoureuses de son ami.

Burlingame posa la lanterne et commença de se dévêtir pour se mettre au lit.

« Le plus sage serait alors qu'il transporte la malle directement à Malden. Ce n'est qu'une affaire de... »

– Henry ! le rompit le lauréat.

– Qu'y a-t-il ? Pourquoi tant d'alarme ? Allons, l'aube est prochaine.

– Où est ma commission de Lord Baltimore ? »

Pendant quelques instants, Burlingame eut l'air étonné ; puis il sourit et dit :

« Ton valet t'a donc dit que je l'avais ? »

– Non, dit froidement Ebenezer. Seulement que je ne l'avais pas.

– Alors sans doute a-t-il oublié de te dire que c'est à lui que j'ai dû l'acheter, repartit avec humeur Henry, pour cinq livres, et simplement pour la protéger jusqu'au Maryland ? J'eusse aimé que Slye et Scurry attrapassent ce misérable pendant qu'elle était encore en sa possession ! Ne comprends-tu pas, Eben ? Ce papier signifiait l'arrêt de mort de son porteur ! Même ainsi, ton fidèle valet s'en est fait une belle copie, m'assurant que ce n'était que pour s'en faire vanité à Londres – j'étais loin de songer qu'il te volerait ta place sur le *Poséidon* ! » Il posa sa main sur le bras du poète. « Mon garçon, il est bien tard pour se quereller. »

Mais Ebenezer se dégagea :

« Où est caché le papier ? »

Burlingame soupira et grimpa dedans son lit :

« Dans l'Océan, au large des Bermudes, par quarante brasses de fond.

– *Quoi ?*

– Cela remonte à la fois où Slye et Scurry ont voulu m'abuser. Je les ai surpris qui parlaient de fouiller ma cabine pour trouver des bijoux, lesquels ils croyaient que le roi de France avait donnés à Coode ; j'avais une heure pour rédiger des papiers au nom de Coode et jeter tous les autres. Non, ne prends pas cette mine si triste ! Je t'en ai depuis longtemps rédigé une autre, dans l'espoir que tu étais vivant.

– Mais comment pouvez-vous...

– En qualité d'agent de Sa Seigneurie », dit Burlingame. Il sortit du lit et, retirant de ses chausses une clef, alla ouvrir une petite malle dans un coin de la chambre. S'aidant de la lanterne, il choisit un papier parmi de nombreux autres documents et le présenta à Ebenezer. « Cela te sied-il ? »

– Mais, c'est l'original ! Vous vous moquez de moi ! »

Burlingame branla la tête :

« Elle a deux semaines au plus ; je pourrais la refaire en cinq minutes.

– Ma foi, il faut que vous soyez le meilleur contrefacteur du monde !

– Possible que je le suis, mais c'est trop me faire honneur en ce cas. »

Il sourit : « C'est moi qui ai rédigé l'original.

– Impossible ! s'écria le poète. Je l'ai vu écrire moi-même ! »

Henry hocha la tête :

« Je m'en souviens bien. Tu n'arrêtais pas de tribouiller les rubans de ton fourreau et tu as failli de pisser de joie.

– C'était Baltimore lui-même...

– Tu n'as jamais vu Charles Calvert, dit Burlingame. Pas plus qu'aucun autre étranger qui l'ait visité fraîchement sans en avoir été prié : c'était l'une de mes fonctions que d'accueillir de tels gens et de les pénétrer. Quand on t'a annoncé, j'ai demandé à Sa Seigneurie de me souffrir déguiser comme elle, ainsi que j'en avais la coutume avec les visiteurs douteux. Il me suffisait de me poudrer la barbe et de feindre quelque raideur dans les membres... » Il altéra sa voix afin qu'elle sonnât exactement comme celle qui avait retracé l'histoire de la Province à Ebenezer. « Ce n'était plus qu'un jeu d'enfant que d'imiter et la voix et l'écriture. »

Ebenezer ne put dissimuler son dépit ; ses yeux se mouillèrent.

« Allons, quelle importance ? » Burlingame s'assit à ses côtés sur le lit et mit un bras autour de ses épaules. « C'est pour la même raison que je me suis fait passer pendant un temps pour Peter Sayer : pour t'éprouver. De plus, Baltimore a écouté et appuyé tout ce que je t'ai dit. Ta commission a son entière bénédiction, je t'en fais le serment.

– Parlez-moi franchement, Henry, demanda le lauréat. Quels sont vos liens avec Anna ?

– Ah, revoilà l'ami Bertrand, dit calmement Burlingame. Qu'en penses-tu, Eben ?

– Je crois que vous êtes secrètement amoureux d'elle, l'accusa Ebenezer.

– Tu te trompes, donc, car il n'y a rien de secret en cela.

– Pas de rendez-vous secrets ? Pas de *mon bouchon* ou *ma toute belle* ?

– Mon cher ami, un peu de retenue ! lui dit fermement Henry. Ta sœur me fait l'honneur de me rendre mes égards et a le bon sens de ne point éveiller le courroux de son frère et de son père. Pour de moi, je l'aime de la même façon que je t'aime – ni plus, ni moins.

– Oui, et quelle est cette façon ? demanda le poète. Ne devons-nous point ajouter Portia à la liste, et Lisette du Roi des Mers, et Henry More, et le *tronc moussu des arbres* ? D'où vient que mon père vous a congédié ?

– Tu es exténué, lui dit Burlingame, toujours assis dessus le lit. Laisse-moi t'apaiser. »

Les larmes ruisselèrent sur les joues d'Ebenezer :

« Enfant de Sodome ! s'écria-t-il, et il bondit sur son précepteur. Vous avez dérobé ma sœur de sa virginité et maintenant vous convoitez la mienne ! »

Quoique la taille et l'initiative fussent de son côté, le lauréat n'était pas de force à lutter contre Burlingame, lequel était plus lourd, mieux coordonné, et infiniment plus exercé dans les arts du combat : en moins d'une minute, il cloua Ebenezer la face contre le lit, les bras tordus dans le dos.

« La vérité, Eben, déclara-t-il, c'est que j'ai aspiré à vous avoir tous deux depuis que vous aviez douze ans, tant je vous aimais. C'est quelque avis de cet amour qui emporta le vieil Andrew, et il me congédia. Mais, sur ma foi, ta sœur est encore vierge pour ce qui me concerne. Pour de toi, crois-tu pas que je te pourrais forcer maintenant, si tel était mon parti ? Cependant je ne le fais pas, et ne le ferai pas ; le viol a ses joies, mais elles ne valent pas ton amitié, ou l'amour de ta sœur. »

Il relâcha son étreinte et s'allongea, tournant le dos à Ebenezer. Le poète, frappé par ce qu'il venait d'apprendre, ne tenta point une autre recharge ni n'osa changer de position.

« Que pourrait-il advenir d'un amour entre Anna et moi ? demanda Burlingame. Je n'ai ni fortune, ni condition, ni même parents. Crois-tu que j'irais perdre ma semence avec des truies, si je pouvais faire un enfant à Anna Cooke ? Crois-tu que je courrais de par le monde si je pouvais la prendre pour épouse ? Il me semble que ton ami McEvoy avait raison, Eben : tu ne connais rien du grand et vaste monde ! »

De vrai, le lauréat éprouva aussitôt du chagrin pour son ami, mais, parce qu'il ne savait pas jusqu'à quel degré il devait se sentir offensé, et parce que ce qu'il avait appris au fait d'Anna et de Lord Baltimore l'emplissait d'amertume et de mélancolie, il ne put donner libre étendue à son courroux ni à sa compassion. Il ne voyait pas comment, à la lumière de tout cela, il pourrait jamais souffrir de revoir Burlingame, et encore moins de dormir dans le même lit que lui. Que pourraient-ils se dire désormais ? Il se sentait indiciblement abusé et trompé – un sentiment en aucune façon du tout déplaisant. Le visage enfoui dans l'oreiller et baigné par des larmes de pitié, il se rappela l'un des merveilleux rêves qu'il avait faits quand il gisait sans connaissance dans le gaillard du *Poséidon* : Burlingame et Anna côte à côte devant le bastingage du vaisseau, lui faisant signe tandis qu'il nageait dans la mer étale, verte et tiède. Cette vision était si pénétrante qu'il s'y abandonna complètement ; il ferma les yeux, et laissa la mer s'écouler chaudement le long de ses cuisses.

23. OÙ, DANS SES EFFORTS POUR ALLER AU FOND DES CHOSES,
LE LAURÉAT ARRIVE EN VUE DE MALDEN, MAIS OÙ, LOIN DE S'Y RENDRE,
IL TOMBE QUASI DANS LES ÉTOILES

Le matin avait déjà débuté de poindre quand le lauréat s'éveilla : le pâle soleil d'automne caressait ses paupières, et c'est très-mortifié qu'il conçut que, pour la première fois depuis sa petite enfance, il avait mouillé son lit. Il n'osait bouger, de peur de réveiller Burlingame et de lui découvrir sa honte. *Mais le moyen de la dissimuler ?* Il songea de renverser accidentellement la cruche d'eau sur le lit, mais rejeta le projet comme n'étant pas assez convaincant. Le seul autre parti à prendre était de quitter furtivement les lieux, attendu qu'il ne pouvait plus aucunement commercer avec son ami, et de rejoindre Malden par ses propres moyens avant que l'on s'éveillât ; mais le cœur lui manquait pour une telle entreprise, et il ignorait également comment se procurer de la nourriture et des montures pour son valet et lui.

Comme il considérait et rejetait ces divers partis, il s'endormit derechef, et cette fois la matinée était déjà fort avancée quand il se réveilla. Burlingame, dans cet entretemps, s'était habillé et était parti, et dessus la table, à côté de la cruche et de la cuvette, se trouvaient un morceau de savon, un rasoir, un équipement complet de gentilhomme, y compris des souliers, un chapeau et une épée, et – merveille des merveilles – le livre de comptes acquis chez Ben Bragg à l'Enseigne du Corbeau ! Le lauréat se réjouit de la vue de ces cadeaux, et malgré tout son dépit de la nuit passée, il ne se laissa pas d'éprouver quelque affection pour son bienfaiteur. Il bondit hors du lit, se défit des hardes humides et rongées par la vermine qu'il avait portées nuit et jour depuis que les pirates l'avaient capturé, et se dégrassa furieusement des pieds à la tête. Puis, avant de se raser, il ne résista pas de relire les poèmes de son cahier – même l'hymne à la chasteté, dont le sens, que Susan Warren lui ait menti ou non, se trouvait accru par la mention qu'elle avait faite de Joan Toast et par les dernières aventures du lauréat. Tout en se rasant, il se recorda les strophes de son poème, avec une sensation croissante de bien-être physique et spirituel. C'était une matinée splendide pour de tels élancements – lumineuse et claire et fraîche comme un matin d'avril, malgré la saison. Il rasa sa barbe et enfila ses habits, lesquels, à défaut de lui seoir exactement, étaient au moins de bonne qualité ; fors son visage hâlé et sa chevelure quelque peu hirsute, il paraissait et se sentait plus lauréat quand il eut fini qu'il ne l'avait fait depuis son départ de Londres. Il avait grand'hâte de partir pour Malden, surtout depuis qu'il se pouvait fort bien que Joan Toast soit là-bas à l'attendre !

Mais ses sourcils se contractèrent, et ses traits se mirent à danser la gigue : il lui fallait encore échapper aux griffes du capitaine Mitchell et

se déterminer pour une conduite à l'endroit de Burlingame. La première enclouure paraissait infiniment plus simple que la seconde, laquelle était embrouillée non seulement par l'incertitude dans laquelle il était quant à sa réaction aux révélations de son ami, mais aussi par l'embarras d'avoir mouillé le lit, enfantillage qu'Henry avait sans doute remarqué, et par sa gratitude pour les vêtements offerts. En fait, d'autant plus il considérait les divers partis possibles, d'autant plus le problème l'abîmait dans la perplexité, et il finit par retourner devant la fenêtre, d'où il regarda distraitement les deux tombes jumelles qui étaient au bord du fleuve.

Au bout d'un moment il entendit quelqu'un qui montait les degrés, et Henry en personne passa sa tête dans la chambre.

« Allons, remue-toi, maître Lauréat, ou tu vas manquer le déjeuner ! Hé, la belle mine que voilà ! »

Ebenezer rougit :

« Henry, je dois avouer...

— *Chuuut !* fit Burlingame. Mon nom est Timothy Mitchell, monsieur. » Il entra dans la chambre et referma la porte. « Ils attendent en bas, aussi serai-je bref. J'ai envoyé ton homme quérir ta malle à St. Mary's : il sera à Malden avant nous et te préparera le terrain. Écoute-moi, à présent : il existe dans le comté de Dorchester un Edward Cooke, un ivrogne et un cocu, planteur de son métier ; il y a deux ans, il s'est plaint des infidélités de sa femme dans une pétition au gouverneur Copley, et s'est retrouvé tellement la butte des risées qu'il s'est épris de la bouteille. J'ai dit à Bill Mitchell que tu étais ce même pauvre diable, que tu avais coutume, dès que tu avais bu, de jouer le lauréat, et il me croit. Fais le sobre et celui qui a honte, ce matin, et tu ne craindras rien. Hâte-toi, maintenant ! »

Et sans laisser au poète le temps de protester, Henry le prit par le bras et l'entraîna dans l'escalier, s'exprimant toujours à voix basse et vite-ment :

« Ton amie la porchère a déserté le poulailier, et Mitchell déclare qu'elle veut joindre Cambridge grâce à la bague en os que tu lui as donnée. Je dois partir sur l'heure à sa recherche et la lui ramener ; il te faut lui demander pardon et proposer ton aide dans cette quête, afin que de racheter tes fautes. Nous pourrons prendre le reste du Journal en allant à Malden, et je le remettrai à Nicholson quand je rentrerai. » Ils approchaient de la salle à manger.

Ebenezer n'eut l'heur ni d'applaudir ou de contredire au tour que prenaient les événements : il se retrouva projeté dedans la salle à manger, où le capitaine Mitchell et quelques-uns des invités de la veille au soir déjeunaient de rhum et de ce qui parut être à Burlingame du lard d'ourson grillé. Ils regardèrent Ebenezer, qui avec amusement, qui avec une certaine rancœur, laquelle toutefois, ayant observé qu'il était un ami de Timothy, ils n'exprimèrent pas apertement. Quand les deux nouveaux

arrivants se furent assis et servis, Burlingame annonça à la compagnie ce qu'il avait déjà dit à Mitchell : que leur distingué visiteur n'était pas Ebenezer Cooke le poète, mais Edward Cooke le cocu. La nouvelle déclencha une salve d'obscénités, en suite desquelles Ebenezer fit un plaisant discours où il s'excusait de son imposture et autres basses menées, et se proposa d'assister Timothy dans sa recherche de la servante en fuite.

« Comme il vous plaira », bougonna le capitaine Mitchell, et il donna quelques dernières instructions à Burlingame. « Sois prudent quand tu seras chez le vieux Ben Spurdance, Timmy. C'est un repaire de voleurs et de putains, et possible qu'elle s'y est réfugiée derechef. Elle veut sans doute rejoindre ses paillasses de sœurs maintenant que le tribunal de Cambridge siège là-bas.

– J'y veillerai, dit en souriant Burlingame.

– Ne va pas baguenauder en route, et ramène miss Susan ici avant la fin de la semaine, car j'ai deux mots à lui dire. J'entends mettre un terme à sa débauche et à ses escapades, cordieu ! Chaque nigaud qui passe ici lui paie deux livres pour voir son cul et avale sur le marché son conte à dormir debout, et c'est moi qui dois souffrir le prix de son retour à la maison ! »

Disant cela, il lança à Ebenezer un regard si accusateur que le poète vira au pourpre, au grand amusement des autres invités, et offrit de prendre sur lui les dépenses de l'expédition de Timothy. Il fut très-content de quitter la table quand l'interminable repas s'acheva, encore qu'il ne pouvait contempler avec plaisir la perspective de se rendre sur la berge avec Burlingame. Une fois sur la route, et seul avec lui, il lui faudrait débattre de ce délicat sujet remis à plus tard le matin même, faute de temps : leurs futures relations. Qu'elles puissent demeurer ce qu'elles avaient été jusque-là, et que les révélations de la nuit demeurent sans suite, cela était impensable.

Cependant, quand près de midi ils se mirent en route – Ebenezer sur une vieille jument rouane du capitaine Mitchell et Burlingame sur un vaillant cheval hongre de trois ans qui lui appartenait –, il ne trouva aucun artifice au moyen duquel débiter la discussion, et Burlingame ne montra aucune inclination à parler, sinon que de choses impersonnelles comme la chaleur hors de saison (que les colons appelaient, lui dit-il), les quelques planteurs et Indiens qu'ils rencontrèrent sur la route, et le but de leur expédition.

« Le comté de Calvert est juste de l'autre côté du Chesapeake, en face de celui de Dorset, expliqua-t-il. Si nous naviguions à l'est depuis ce point, nous aborderions très proche de Cooke's Point. Mais nous allons plutôt voguer un peu plus au nord-est, où vit Tom Smith dans le comté de Talbot, juste au-dessus du Dorchester ; c'est l'homme qui a l'autre part du Journal.

– Je ferai comme vous l'entendrez », répondit Ebenezer.

Et malgré son désir d'aborder apertement l'enclouure, il se retrouva au lieu de cela à parler de Susan Warren, à qui il déclara être reconnaissant à cause qu'elle avait rompu son engagement, et il pressa Burlingame de ne point l'empêcher de rejoindre son père. Burlingame promit de ne point poursuivre la porchère, et passa à un autre sujet, également éloigné de ce qui occupait le plus l'esprit du poète. Ils chevauchèrent de la sorte pendant deux ou trois heures durant l'après-midi, leurs montures allant d'un pas égal et lent. À chaque nouvel échange de propos anodins, il devenait toujours plus malaisé pour Ebenezer d'en venir à son point, jusqu'à ce que, ayant atteint leur première destination – un embarcadère sur la baie du Chesapeake, du côté du comté de Calvert –, il conçut qu'engager la dispute maintenant ne ferait que souligner sa ridicule, et c'est en soupirant qu'il décida de remettre au lendemain matin la querelle, sinon au soir même.

Burlingame loua une pinasse pour les transporter eux et leurs bêtes jusqu'à Talbot, et ils franchirent les dix milles sans encombre. Comme ils pénétraient dans la large embouchure du fleuve Choptank, lequel sépare les comtés de Talbot et de Dorchester, Burlingame désigna une langue de terre boisée à quelque deux milles à tribord et dit :

« Si je ne me trompe guère, l'ami, cet endroit là-bas est ton fameux Cooke's Point, et Malden se cache quelque part derrière ces arbres.

– Juste ciel ! s'écria Ebenezer. Vous ne m'aviez pas dit que nous allions passer si près ! De grâce, déposez-moi là-bas tout de suite et me rejoignez quand votre besogne sera achevée !

– Ce serait doublement imprudent, repartit Henry. D'une part, tu n'es pas accoutumé à commercer avec les gens de la province, comme je le suis ; ensuite, il serait peu convenable que Sa Majesté le Lauréat arrive seul et sans escorte, crois-tu pas ?

– Alors il vous faut m'accompagner, Henry », supplia Ebenezer, et il se départit enfin du ton refrigné qui avait été le seul témoignage, durant tout le jour, de son chagrin. « Vous pouvez appréhender le Journal plus tard, n'est-ce pas ? »

Mais Burlingame branla la tête :

« Ce n'en serait pas moins imprudent, Eben. Nous avons encore deux parties du Journal à trouver : celle de Tom Smith de Talbot, et celle de William Smith du Dorset. Je connais Tom Smith de vue, et je sais où il vit ; nous pouvons aller quérir sa part demain et partir pour Cambridge. Mais ce William Smith m'est du tout un étranger : dans le temps que nous le trouvions, Coode peut fort bien tuer et dérober les deux. De sur-plus, à Oxford, où nous accosterons, il y a un barbier qui te coupera les cheveux ou te les rasera pour te perruquer, à mes frais. »

Ebenezer ne pouvait contrarier à pareilles raison et bonté, encore que son cœur chavirât quand ils laissèrent Cooke's Point derrière eux et remontèrent vers le nord la rivière Tred Avon jusqu'au village diverse-

ment appelé Oxford, Thread Haven, ou Williamstadt. Là, ils abordèrent et se rendirent premier chez le barbier promis – à qui Ebenezer, dans un mouvement spontané de camaraderie, pria de couper ses cheveux selon la mode de la province plutôt que de les raser et de le perruquer –, puis dans une auberge proche du quai, où ils dînèrent de canard rôti froid et de bière, toujours aux frais de Burlingame. Supposant qu'ils y dormiraient également, le lauréat se promit de revoir l'entière question des relations de Henry avec Anna sitôt qu'ils se retireraient pour dormir, afin que de savoir pour une bonne fois quels devaient être ses sentiments à son endroit ; mais Henry délaya son projet en déclarant, après le souper, qu'il leur restait assez de lumière du jour pour atteindre le domicile de Thomas Smith, et en proposant qu'ils ne perdent pas plus de temps dans leur quête du Journal.

« Car je t'assure, dit-il en s'essuyant la bouche du revers de sa veste, que cette preuve est si très accablante pour Coode qu'il ne reculera devant rien pour l'obtenir, et ne négligera aucune piste quant à sa cache. Partons. »

Il se leva de table et se dirigea vers les chevaux : ce n'est que lorsqu'il fut à mi-chemin de la porte qu'il se retourna et vit qu'Ebenezer, au lieu que de le suivre, était encore assis devant son assiette vide, tout soupir, le sourcil trépidant, et la langue agitée comme un battant de cloche.

« Allons bon, dit-il en revenant sur ses pas. Te voilà troublé. Est-ce d'avoir passé si près de ton domaine et de n'y être point allé ? »

Ebenezer branla la tête d'une façon qui n'était ni tout à fait affirmative ni tout à fait négative.

« En partie seulement, Henry ; vous allez à un tel train, je n'ai point le temps de réfléchir comme il le faudrait ! Je ne puis même rassembler assez mes esprits que de songer à toutes les questions que je voudrais poser, et encore moins que d'examiner vos réponses. Comment savoir ce que je dois faire et où j'en suis ? »

Burlingame posa son bras sur les épaules du poète et sourit :

« Que peins-tu là, mon ami, sinon le sort de tout homme ? Engendré par un désir stupide, il est chassé par une stupide créature du sein édénique dedans le vaste et stupide univers. Il est le jouet de la Chance, et celui de l'aveugle Nature – un éphémère emporté dans la tourmente du Chaos !

– Vous m'avez mal entendu », dit Ebenezer en baissant les yeux.

Burlingame demeura inébranlé ; ses yeux pétillaient :

« Pas si mal, ce me semble. Il y a longtemps de cela, nous étions assis de la sorte, dans une auberge près de Magdalene College – t'en souvient-il ? Et je t'ai dit : "Nous sommes assis sur un obscur rocher qui branle dans le ciel, et nous précipitons vers la tombe." C'est notre destin que de chercher, Eben, et si nous sondons notre âme, nous trouvons un morceau de ce même noir Cosmos d'où nous sommes jaillis et dans lequel nous retombons : le vent infini de l'espace... »

De vrai, un vent s'était levé, qui ébranlait l'auberge. Ebenezer frissonna et se cramponna au bord de la table.

« Mais tant de choses demeurent sans réponse ! Cela m'étourdit !

– Vraiment ! s'esbouffa Henry. Si tu y voyais assez clair, cela ne t'étourdirait pas : cela te rendrait fou ! Cette auberge te paraît un îlot dans un océan de folie, n'est-ce pas ? Cependant regarde autour de toi ces hommes qui dînent et jouent aux cartes, comme si le ciel était le sein même de leur mère ! Ils me rappellent ces poussins que je vis une fois servir de pâture à un serpent géant d'Afrique : quand le serpent en attrapa un, les autres se mirent à piailler et à battre des ailes, mais un moment plus tard ils grattaient le sol pour trouver des graines, ou montaient sur le dos même de la bête pour se lisser les plumes ! D'où vient que ces hommes ne dévalent pas les rues en hurlant, sinon que leurs esprits sont assoupis ? » Il pressa le bras du poète. « Tu sais aussi bien que moi combien magnifique peut être l'ouvrage de l'homme ; mais au regard de ce qu'il y a là-dehors – il désigna le ciel – ce n'est que folle agitation ! Qui, le mieux, entend l'état des choses : le coq qui se pavane sur le dos du python, ou l'insensé qui tremble dans sa cellule ? »

Ebenezer soupira :

« Cependant je vois mal la justesse de tout cela ; ce n'est point du tout en rapport avec ce que j'avais...

– *Point du tout en rapport !* s'exclama Burlingame. C'en est la racine et le tronc mêmes ! Deux choses seulement peuvent garder un homme de la folie. » Il montra les autres clients de l'auberge. « La stupidité en est une, et de loin la plus commune : la vérité qui rend fous les hommes doit être recherchée avant qu'elle ne nous trouve elle-même, car elle déçoit le chasseur sot ou le myope. Mais lors qu'elle est attrapée et sondée, soit par connaissance ou par entendement, l'unique expédient de son détenteur est de lui imprimer sa volonté dessus avant qu'elle ne cause sa ruine ! D'où vient que tu attaches tant de prix à ton innocence et à tes vers, et moi à découvrir mon père et à défaire Coode ? Il faut façonner son âme et s'y attacher ferme, ou s'en retourner babiller dans son coin ; il faut choisir ses dieux et ses démons, apposer son cachet sur l'univers, et déclarer : "Je suis *cela*, et le monde est ainsi fait !" Il faut *prétendre, prétendre, prétendre*, ou bien s'enfuir en criant comme un frénétique. Quel autre parti demeure-t-il ?

– Celui-là, dit Ebenezer en rougissant. Celui que je fuis...

– Quoi ? Ah, cordieu, vraiment ! L'état dans lequel je t'ai trouvé au collège ! Combien n'en ai-je pas vu à la pareille dans l'asile de fous de Bedlam – les yeux grands ouverts, baignant dans leurs humeurs féculentes, et aveugles au monde ! Certains réduisent leur vie en un geste unique qu'ils répètent à l'infini ; d'autres sont si très paralysés que leurs membres demeurent dans la position où vous les disposez ; d'autres

encore revêtent de fausses identités : Alexandre, ou le pape de Rome, ou même le Poète Lauréat du Maryland... »

Ebenezer releva les yeux, ne sachant si c'était à lui ou aux imposteurs que Burlingame prenait visée.

« La fin de tout cela, conclut son ami, c'est que si tu veux réchapper ce destin, il te faut ou m'embrasser ou me rebuter, et avec moi la mission qui nous est échue, et cela malgré les lueurs changeantes que nous traversons, de même qu'il te faut embrasser ton Moi de poète et de vierge, ou le renoncer pour un meilleur. » Il se leva. « En toute manière, n'espère pas à une intelligence absolue – la quête serait vaine, et le temps nous presse. Me suivras-tu à présent, ou resteras-tu ? »

Ebenezer fronça les sourcils et loucha.

« Je viens », dit-il enfin ; et il suivit Burlingame auprès des chevaux.

La nuit était orageuse, mais non point déplaisante : un vent chaud et humide soufflait du sud-est, levait l'écume sur la mer, ployait les pins comme des fouets, et chassait de furie un nuage à travers le ciel étoilé. Les deux hommes s'abîmèrent dans le spectacle splendide de la nuit.

« Oublie le mot de *ciel*, dit brusquement Burlingame en montant sur son hongre. Il ne peut que t'aveugler. Il n'existe là-haut nul *dôme céleste*. »

Ebenezer cligna deux ou trois fois des yeux : fort de ses enseignes, il voyait pour la première fois de sa vie le ciel nocturne. Les étoiles n'étaient plus seulement des points sur un noir hémisphère, suspendu au-dessus de sa tête comme un toit protecteur ; il voyait maintenant leurs rapports en trois dimensions, et celle qu'il ressentait le plus intensément était la profondeur. La longueur et la largeur de l'espace entre les étoiles semblaient en comparaison une bagatelle : ce qui le frappait à présent, c'était que certaines étaient plus proches, d'autres plus éloignées, et d'autres incroyablement lointaines. Vues de cette manière, les constellations perdaient du tout leur sens ; leur caractère double se révélait, ainsi que le fait la mauvaise estime du nautonier, et Ebenezer se sentait privé de points de repère. Il ne pouvait plus penser à un haut et à un bas : les étoiles étaient seulement *là*, aussi bien au-dessous qu'au-dessus de lui, et le vent paraissait souffler non de la Baie, mais du firmament lui-même, des infinies galeries de l'espace.

« Folie ! » murmura Henry.

L'estomac d'Ebenezer s'agita ; il balança sur sa selle et se couvrit les yeux. Pendant un étourdissant moment, avant qu'il ne détourne les yeux, il lui parut qu'il était cul par-dessus tête sur la planète, le regard plongé vers les étoiles et non point levé vers elles, et que seules la pression de ses jambes contre les flancs de sa jument et sa prise à deux mains sur l'arçon de sa selle le gardaient de tomber tête la première dans ces vastes étendues !

24. OÙ LES VOYAGEURS APPRENNENT LE SINGULIER MARTYRE
DU PÈRE JOSEPH FITZMAURICE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS :
UN RÉCIT MOINS PERTINENT EN APPARENCE
QU'IL NE SE RÉVÉLERA L'ÊTRE EN VÉRITÉ

Il fallut moins d'une heure de route venteuse à Ebenezer et Henry Burlingame pour atteindre leur destination ; ils chevauchèrent près d'une lieue et demie à l'est du village d'Oxford puis prirent au sud le long d'un chemin qui passait à travers bois et champs de tabac jusqu'à une petite cabane de bois près la rivière Island Creek, laquelle, à la pareille de la Tred Avon River, débouchait dans le Grand-Choptank.

« C'est un homme peu commun que tu vas rencontrer là, dit Burlingame comme ils approchaient. Il est une sorte de Coode à sa façon, mais du côté des anges. Un homme de valeur.

– Thomas Smith ? demanda Ebenezer. Je ne crois pas que Charles Calvert m'ait jamais parlé... » Il se rompit et grimaça. « C'est-à-dire que je n'ai jamais entendu parler de lui.

– De vrai, dit Henry en riant, il se peut que je n'aie point prononcé son nom. C'est un jésuite nonpareil, et il ne fait aucun doute que Tom Smith n'est pas son véritable nom. Mais, néanmoins, c'est un bon et brave gaillard qui aime sa bière et ses chevaux. Chaque vendredi soir il fait carrousse avec le prêtre Lillingstone (le même qui m'aïda il y a deux années à voler des lettres de Coode, dans la baie de Plymouth) ; c'est après l'une de ces débauches qu'ils ont fait entrer un cheval dans le tribunal de Talbot et l'ont baptisé *la Chambre des Rosses* ! Certains prétendent que ce Smith est venu du Canada afin que d'espionner pour le compte des Français...

– Vraiment, et Baltimore lui fait confiance au fait du Journal ? »

Burlingame haussa les épaules :

« Ils ont un sens de la loyauté autrement plus vaste qu'en France et en Angleterre, dirais-je. En toute manière, il y a fort peu à espionner ici pour lui, et nous avons d'amples témoignages de son génie : l'an dernier, il a été accusé par le gouverneur Copley de propos séditeux, ainsi que le colonel Sayer, et il a manqué de peu être arrêté. »

Ebenezer fut troublé par les termes de *loyauté autrement plus vaste*, mais il était encore trop occupé de ses propres problèmes pour demander à Burlingame s'il se référait par là à la cause de la justice, ou, disons, au catholicisme romain international. Ils attachèrent leurs chevaux, et Burlingame frappa trois coups secs et espacés contre la porte de la cabane.

« Oui ? Qui va là ? »

– Tim Mitchell, l'ami, dit Burlingame.

– Tim Mitchell, dites-vous ? J'ai déjà entendu ce nom. » La porte s'ouvrit assez que de permettre à l'homme de passer une lanterne, mais demeurait encore enchaînée ferme au montant. « Que me voulez-vous à cette heure de la nuit ?

– Je viens rapporter une jument à son maître, répondit Burlingame en faisant un clignement d'œil à Ebenezer.

– Tiens donc ! C'est beaucoup de peine pour une maigre récompense, ne croyez-vous pas ?

– Mes comptes seront faits le jour du Jugement, mon père ; pour le moment, il me suffira que *l'homme retrouve sa jument*. »

Ebenezer avait cru que Burlingame, pour des raisons de discrétion, parlait de la fuite de Susan Warren par allégories, mais il reconnut enfin le mot de passe entre les jacobites.

« Ha ! s'écria l'homme en déverrouillant la porte et en l'ouvrant toute grande. Il la retrouvera, si la Compagnie de Jésus n'a pas perdu toute son adresse ! Entrez, messieurs, entrez, je vous en prie ! J'aurais fait montre de moins de vigilance si vous n'aviez pas été deux. »

Leur hôte, ainsi que le découvrit Ebenezer en entrant dans la cabane, n'était aucunement aussi effrayant que sa voix de basse et le récit de ses exploits ne l'avaient suggéré ; il ne faisait guère plus de cinq pieds de haut ; il était d'une charpente plutôt étriquée, et sa figure vermeille – plus teutonique que gauloise sur son col d'ecclésiastique – avait, malgré ses bientôt cinquante années, cette mine enfantine qui marque souvent le célibat. La cabane était propre et, hors une bouteille de vin sur la table et un rang de petits barils sur le manteau de la cheminée, elle était meublée avec autant d'austérité que la cellule d'un moine. Malgré tous ses excès de vin, le prêtre paraissait être une sorte d'érudit : les murs étaient tapissés de plus de livres que le lauréat n'en avait vu dans une seule pièce depuis qu'il avait quitté Magdalene College, et autour de la bouteille de vin étaient étalés d'autres livres, nombre de papiers, et de quoi écrire.

« Ce jeune homme est Eben Cooke, de Londres, dit Burlingame. C'est un poète et un de mes amis.

– Vraiment, *un poète* ! » Smith serra vigoureusement la main d'Ebenezer. Il avait l'habitude – redevable sans doute en partie à sa petite stature, mais révélatrice aussi bien d'une certaine mollesse – de se hausser sur la pointe des pieds et d'ouvrir grand ses yeux bleu clair toutefois qu'il parlait. « Comme cela est admirable et rare, monsieur ! Et rime-t-il *ad majorem Dei gloria* ; ainsi qu'il le devrait ? »

Ebenezer ne put songer à aucun repart d'esprit ensuite de cette pointe, mais Burlingame dit :

« C'est plutôt *ad majorem Baltimorensi gloriam*, mon père : Charles Calvert l'a nommé Poète Lauréat du Maryland.

– De mieux en mieux !

– Pour de sa loyauté, n'ayez aucune crainte. »

Le prêtre s'éclata de rire :

« Assurément, monsieur Mitchell, assurément, car Satan lui-même a sa loyauté infernale ! C'est l'objet de celle-ci que je redoute, et non point son existence. »

Burlingame s'empessa d'apaiser ses craintes, mais quand il lui déclara le but de leur visite et lui montra l'autorisation du gouverneur Nicholson pour rassembler les précieux documents, la face du jésuite montra encore quelque retenue.

« J'ai ici ma part du Journal en lieu sûr, dit-il, et je vous sais un agent de notre cause. Mais quelle épreuve avons-nous de la fidélité de votre ami ?

– Il me semblait que ma charge en était une preuve suffisante, dit Ebenezer.

– D'*allégeance*, oui, mais non de fidélité. Seriez-vous prêt à mourir pour le progrès de notre cause ?

– Il a été prêt de le faire déjà », dit Burlingame.

Et il conta brièvement à leur hôte les aventures du lauréat avec les pirates.

« Il a les qualités d'un saint, je le reconnais, dit le prêtre. Il ne faut que savoir pour quelle cause il se fera martyr, je suppose. »

Ebenezer eut un rire embarrassé :

« Alors je vous avouerai que je ne mourrai pas pour Lord Baltimore, combien que j'affectionne sa cause et abhorre celle de Coode, »

Le prêtre haussa les sourcils. Aussitôt Burlingame dit :

« Voilà une réponse fort juste, monsieur : un martyr est de quelque expédient lors qu'il est mort, mais vivant il nuit souvent à sa cause. » Puis, sur un ton de raillerie : « C'est la raison pour laquelle on ne connaît pas de jésuites martyrs.

– Cela est vrai, encore qu'on puisse en prétendre un ou deux. Mais, *nom de Dieu**, pardonnez ma rudesse ! Prenez un siège et acceptez ce verre de vin ! » Il les invita à s'asseoir à table et entreprit de débarrasser celle-ci de nombreux papiers. « Des lettres de la Compagnie », expliqua-t-il en observant la curiosité d'Ebenezer, et il leur montra quelques pages en latin d'une fort belle écriture. « Je me mêle un peu d'histoire ecclésiastique, et suis en train d'écrire une relation des missions jésuites au Maryland, de 1634 à nos jours. C'est une *Iliade* de soixante années en soi, et la place forte n'est pas encore tombées !

– C'est tout à fait passionnant », murmura Ebenezer.

Il concevait que sa bévue avait été mal reçue, et cherchait un moyen de la réparer.

Le prêtre alla chercher deux autres verres sur le buffet et leur versa du vin de la bouteille qui était sur la table.

« *Xérès*, des caves poussiéreuses de Cadix. » Il leva son verre devant la flamme de la chandelle.

Quand ils eurent bu, Burlingame dit : « Judas, voyez comme il est clair ! Si le porto est le sang de Jésus, alors voici l'ichor même du *spiritu sancti*. À votre santé, messieurs.

– Et maintenant, mon père, si vous êtes du tout persuadé de notre loyauté...

– Oui, oui, assurément », dit le prêtre, mais il les servit derechef et ne fit pas un geste pour aller quérir les documents cachés. En lieu de quoi il fouilla de nouveau dans ses papiers, comme s'il était préoccupé, et dit : « De compte fait, le premier martyr d'Amérique était un prêtre jésuite, le père Joseph FitzMaurice – c'est son histoire que j'ai ici rassemblée. »

Ebenezer feignit être fort intéressé, et dit, afin que de complaire à leur hôte :

« On pourrait penser que la Compagnie de Jésus l'enchérit sur tous en matière de saints et de martyrs, n'est-ce pas ? Les saints et les simples citoyens partagent exactement les mêmes principes moraux, mais l'homme ordinaire mitigera et y contredira à chaque fois, là où le saint les suivra jusqu'aux portes mêmes de la mort. Ce que j'entends, c'est que l'état normal de l'homme est irrationnel, et d'autant plus que les jésuites sont connus pour être de grands logiciens, d'autant plus ils s'approchent de l'état de sainteté.

– Plût au ciel que votre argument soit sensé ! » Le prêtre sourit tristement. « Mais n'importe quel jésuite peut vous en montrer le faible. Vous confondez *rationnel* et *raisonnable*, d'une part, et les grands discours et l'usage, d'autre part. La triste vérité est que nous sommes le plus *raisonnable* des ordres – c'est-à-dire que nous transigerons souvent avec nos principes pour atteindre notre but. Le saint homme FitzMaurice, par exemple...

– L'homme est un bienheureux, j'en suis certain, rompit Burlingame, mais avant que nous n'entendions cette histoire, pourrions-nous jeter ne serait-ce qu'un regard sur les...

– Non, non, rien ne presse, protesta Ebenezer, le rompant à son tour. Nous avons toute la nuit pour prendre le Journal, maintenant que nous sommes là, et j'aimerais fort entendre ce récit. Possible qu'il méritera de figurer dans ma *Marylandiade*. » Il ignora le regard de dégoût de son ami, dont l'empressement, pensait-il, contrariait leur hôte. « De quelle façon est mort l'homme ? »

Le prêtre les regarda tous deux avec un sourire pensif :

« Le père FitzMaurice a été brûlé comme hérétique dans un véritable autodafé.

– Que dites-vous là ? »

Le père Smith acquiesça :

« Je connais cette histoire en partie par les relations des missions du Vatican et en partie par des enquêtes faites parmi les Indiens de la région ; le reste, je l'ai déduit des rumeurs et des circonstances. C'est un

émouvant récit, ce me semble, qui montre ensemble les forces et les faiblesses de la sainteté, dont M. Mitchell a fait mention.

– Un jésuite, condamné et brûlé ! Allons, mon père, il me faut l'entendre en son entier. »

La soirée était à présent fort avancée, et le vent sifflait encore autour des avant-toits de la cabane. Ebenezer accepta une pipe de tabac de son hôte, l'alluma à la flamme de la chandelle, et s'installa avec une grande montre de bien-être ; mais l'effet de sa diplomatie fut sans doute diminué par Burlingame, qui vida son verre et s'en resservit un autre sans attendre d'y être invité, et qui ne fit aucun effort pour dissimuler sa désapprobation quant au cours des événements.

Le père Smith alluma également une pipe et ignora la conduite grossière de son invité.

« Dans les registres de la Compagnie de Jésus à Rome, débuta-t-il, se trouvent toutes les lettres annuelles de la mission du Maryland. Deux prêtres et un coadjuteur sont venus ici à bord de *L'Arche* et de *La Colombe* avec les premiers colons, et un autre prêtre accompagné également d'un coadjuteur les suivirent avant la fin de l'année. Dans la toute première lettre envoyée à Rome... » Il pêcha dans la pile de papiers devant lui. « Ah, voilà ma copie. Nous lisons : *Deux de nos ministres furent désignés cette année pour accompagner un certain gentilhomme qui s'en allait explorer des terres inconnues. C'est le cœur grand qu'ils accomplirent un voyage inconfortable d'environ huit mois, tous deux très-ébranlés dans leur santé, sujets à de fréquentes fièvres, et ils ne nous donnèrent que peu d'espoir de récolter un jour une abondante moisson, dans de vastes et excellentes régions.*

– Est-ce du Maryland qu'ils parlent ? demanda Ebenezer. Pourquoi n'usent-ils pas du nom de leur patron ? C'était quelque peu ingrat de leur part, ne trouvez-vous pas ? »

Il se souvenait avoir entendu Charles Calvert – ou, plutôt, Burlingame dans ses habits – décrire les encombres qu'avait éprouvés le gouverneur Leonard Calvert avec ces mêmes premiers jésuites.

« Point du tout, l'assura le prêtre. Ils savaient fort bien que le vieux Cecil Calvert était catholique dans l'âme, encore que d'un esprit un peu trop libéral, mais il était nécessaire de se précautionner en toute chose, attendu que les forces de l'Antéchrist avaient encore plus d'empire qu'aujourd'hui, et que les jésuites vivaient en un constant péril. Ils avaient coutume de voyager incognito, ou sous un non d'emprunt, et parlaient de leurs bienfaiteurs au moyen d'épithètes codées telles que *un certain gentilhomme*. Le certain gentilhomme en question était George Calvert – non point le premier Lord Baltimore, mais le frère de Cecilus et de Leonard. De la même façon, Baltimore lui-même publia que le Maryland avait été ainsi nommé d'après la reine Henriette-Marie, quoiqu'il l'ait été en vérité d'après la Reine des Cieux, aussi sûrement que l'est St. Mary's City.

– Diriez-vous vrai ? » Ebenezer était très-troublé par tous ces liens entre les Baltimore et les jésuites, qui lui faisaient ramentouvoir les noirs complots dans lesquels Bertrand avait cru. « Je croyais que c'était le roi Charles qui l'avait appelé *Maryland*, après que Baltimore eut proposé le nom de... » Il se tourna à Burlingame, qui regardait songeusement dedans l'âtre. « Quel était déjà le nom, Henry ? Il m'échappe à présent.

– *Crescentia*, répliqua Burlingame. Qu'il ait voulu désigner le croissant lunaire de Mohammed ou celui, plus charnel, si cher à Priape est un point dont disputent encore les érudits.

– Ah, Henry ! »

Ebenezer rougit de la rudesse de son ami.

« Il n'importe, dit avec indulgence le prêtre. En toute manière, ce n'était que civilité de la part de Calvert d'établir qu'il avait adopté la suggestion du roi plutôt que la sienne.

– Aussi, de grâce, reprenez votre récit, monsieur, et je ne vous romprai plus davantage. »

Le père Smith reposa la lettre sur la pile.

« Les deux prêtres qui firent le premier voyage s'appelaient le père John Gravener et le père Andrew White, dit-il. Le nom du père White est authentique – il écrivit ce beau récit, appelé *Une brève relation du voyage au Maryland*. L'autre nom est un nom d'emprunt du père John Altham. L'un d'eux accompagna George Calvert lors du voyage dont parle la lettre que vous avez lue, lequel voyage paraissait être une expédition en Virginie. Je gage que c'était le père White, car c'était un gaillard d'une fougue nonpareille. Mais l'autre personnage, dont le nom est absent des lettres, était en fait le saint dont j'ai parlé : le père Joseph FitzMaurice, qui se fait également appeler Charles FitzJames et Thomas FitzSimmons. Le fait est qu'il n'est jamais revenu de l'expédition.

– Mais la lettre que vous avez lue déclarait...

– Je le sais – à la grande honte de son auteur. C'était sans doute afin que d'impressionner ses supérieurs de Rome avec le succès de la mission. Le père FitzMaurice fut le dernier des trois prêtres à venir ici en 1634. Son âme trop zélée n'était pas convenable au Londres tumultuaire de l'époque, où l'œuvre de Dieu se devait accomplir dans la plus grande discrétion, aussi est-ce sur l'ordre de ses supérieurs qu'il s'embarqua pour le Maryland. Mais hélas, à son arrivée à St. Mary's, le père FitzMaurice trouva que ses frères glissaient chaque jour un peu plus vers l'apostasie. Il perdit ensuite ses illusions avec les Piscataways du coin, lesquels, loin d'être des païens, éclipsaient grandement leurs frères anglais pour de la dévotion en la foi. Le père White avait fait un premier converti de leur tayac, ainsi qu'il est dans notre politique de le faire, et bientôt tous les sauvages du village se mirent à fabriquer des rosaires en *roaneke*. Il y a peu sujet de s'étonner que, quand George Calvert proposa ce voyage d'exploration, le père FitzMaurice s'offrit aussitôt de l'accompagner.

C'était le dessein avoué de Calvert que de connaître les limites occidentales du palatinat de son frère, mais son véritable dessein était de marchander secrètement avec le capitaine William Claiborne au sujet de Kent Island.

– Je me souviens de ce nom, dit Ebenezer. Il était le père spirituel de John Coode !

– Aussi sûr que Satan était celui de Martin Luther, s'accorda le prêtre. Le père FitzMaurice conçut le faible des provisions de George Calvert, aussi mit-il à côté une large réserve pour lui ; indifférent à la longueur de l'expédition, il projeta de vivre quelques mois parmi les païens les plus sauvages qu'il pourrait trouver, et de ramener de nouvelles âmes devers le Seigneur Propriétaire Tout-Puissant.

– Cela est bien dit », dit Ebenezer en connaisseur.

Le prêtre eut un sourire reconnaissant.

« Il remplit un coffre de marin de pain, de fromage, de maïs vert séché, de fèves et de farine ; dans un autre il mit trois bouteilles de vin de communion et quinze d'eau bénite pour les baptêmes ; un troisième renfermait la vaisselle sacrée et une plaque de marbre pour servir d'autel ; et un quatrième était bourré de rosaires, de crucifix, de médaillons, et de diverses babioles et verroteries pour l'apaisement et la conversion des païens. Le tout fut chargé sur la pinasse *La Colombe*, et le 4 septembre ils firent voile vers le sud. Toutefois, avant la fin de l'après-midi, la pinasse vira de bord et remonta le Chesapeake. Quand le père FitzMaurice s'enquit de la raison de cette manœuvre, il lui fut répondu qu'ils louvoyaient simplement dans le vent, et, attendu qu'il ne connaissait rien à la navigation, il dut se résoudre de se taire.

« Au couchant, ils jetèrent l'ancre à l'abri d'une vaste île, que le guide piscataway appelait *Monoponson*, mais que George Calvert appelait *Kent Island*. Le père FitzMaurice se rendit sur la rive dans la première chaloupe et se trouva fort dépité une nouvelle fois, car elle était cultivée d'un bout à l'autre et abondait en hommes blancs, lesquels étaient hérétiques et très-impraticables, mais en aucune façon païens. Feignez donc son chagrin quand Calvert révéla à la Compagnie que telle était en fait leur destination, et que sa véritable mission était de décider les querelles de Lord Baltimore et du capitaine Claiborne !

« Cependant, quand il s'ouvrit de son dépit au père White, ce saint homme lui recommanda l'obéissance. "Nous devons faire de nécessité vertu", fut sa réponse. "Si Claiborne commerce avec les sauvages, il ensuit conséquemment et logiquement qu'il y a des Indiens sur cette île. Qui sait si nos pas n'ont pas été guidés ici pour l'instruction de ces mêmes sauvages et la poursuite de la foi ? Ne serait-ce point de l'impiété, un déni de l'autorité divine, que de ne point rester ici pour recueillir nos fruits parmi les païens ?"

– Voilà un bel exemplaire de casuistique, remarqua Burlingame.

– C'était raisonné assez exactement, admit le prêtre, mais le père FitzMaurice ne s'en voulut point contenter, et n'eut de cesse qu'il se retrouvât parmi de véritables sauvages. Des païens comme ceux qui demeuraient sur l'île, dit-il, étaient déjà à demi convertis par les Virginiens, encore que ce fût assurément à quelque vicieuse hérésie ; la valeur d'un missionnaire ne se pouvait éprouver que parmi les authentiques païens qui n'avaient jamais posé leurs yeux sur des hommes blancs.

« Le père White l'entretint davantage, mais en vain, tant le père FitzMaurice était enflammé ; ils se retirèrent enfin en compagnie de quelques passagers sur le vaisseau, tandis que le reste demeurait à terre pour faire bombance. Le lendemain, on ne trouva plus trace du père FitzMaurice, pas plus que de ses quatre petits coffres, ni du petit bateau qui était ancré à côté de *La Colombe*. Il ne laissa qu'un seul message, près du bréviaire du père White : *Si pereō, pereō A.M.D.G.* On ne le revit plus, et à la longue la Compagnie le donna pour mort et raya son nom des registres. Nul ne sut jamais où il poussa son embarcation, ni quel fut son destin, jusqu'à ce que je débute mes recherches il y a une quinzaine d'années : j'eus alors la bonne fortune de converser avec un nommé Tacomon, un ancien sauvage qui avait été autrefois roi d'un village à Castlehaven Point, juste de l'autre côté du Choptank, et j'appris de lui un conte dont le héros ne pouvait être que le père FitzMaurice...

« D'après ce que j'ai compris, le père FitzMaurice partit de Kent, dépassa Tilghman's Island, et s'engagea à l'est dans l'embouchure de la Choptank, puis se dirigea vers la rive sitôt qu'il aperçut le village des sauvages. Attendu qu'il était à l'avant de son canot tout cependant qu'il ramait, les Indiens l'avaient depuis longtemps distingué et reconnu en lui l'homme blanc, aussi le roi Tacomon se rendit en compagnie de divers de ses *Wisos* sur la plage afin que de l'accueillir.

« Quand l'étranger mit pied à terre, ils remarquèrent qu'il portait une étrange robe noire, et que l'image d'un oiseau était peinte sur son bateau. Ce sont ces deux détails qui me mirent en alerte quand je les entendis, car le canot de *La Colombe* portait un pareil emblème sur sa proue, et le père FitzMaurice n'ôtait jamais sa soutane sinon que pour dormir. D'extraordinaire, il avait quatre coffres en bois dans sa barque, et quand il atteignit le rivage, il tomba à genoux et se mit à adresser des prières – sans doute à *Maria Stella Maris*, afin que de la remercier pour cet heureux événement. Les sauvages montrèrent un grand intérêt en toutes ces choses, et davantage encore quand le père FitzMaurice leur offrit diverses babioles que contenait un de ses coffres. Tacomon envoya aussitôt un homme au village, lequel rapporta bientôt une belle quantité de fourrures ainsi que tous les autres hommes du village.

« Le père FitzMaurice fut transporté, j'en suis certain, devant le nombre de païens qui, il n'en doutait guère, n'avaient jamais vu de chrétien avant ce jour. Feignez-le en train de distribuer des breloques de la

main gauche et de bénir leurs bénéficiaires de la droite, parlant une langue qu'aucun d'eux ne connaissait. Ils déposèrent des fourrures dans sa barque jusqu'à ce qu'enfin il conçoive qu'ils le prenaient pour un marchand, ce sur quoi il donna à chacun un crucifix et tâcha sans doute d'expliquer, par des signes, la Passion de notre Sauveur.

« Bientôt, Tacomon, quand il eut examiné le crucifix, donna des ordres à l'un de ses Wisos, désignant dans le même temps la croix. L'homme courut derechef au village et revint avec une petite boîte en bois, à la vue de laquelle tous les sauvages tombèrent, prostrés, sur la plage. Le père FitzMaurice devina-t-il que la boîte contenait quelque relique païenne sacrée aux yeux de la tribu ? Je le vois recorder dans son esprit la cérémonielle mise à bas de leur idole, ainsi que le fit Moïse après être descendu du mont Sinaï, et s'interrogeant sur la quantité d'eau bénite nécessaire à les tous baptiser.

« Mais, hélas pour lui, ses épreuves n'étaient pas encore achevées ; le fait était que ce village si très pur avait été défloré des années auparavant par quelque marchand de passage – et, ce qui était pire, par un fieffé de Virginien hérétique ! Tacomon ne sortit nul Veau d'Or de la boîte, mais une bible reliée en cuir, laquelle portait en frontispice une gravure de la Crucifixion. En regard de celle-ci (car j'ai vu moi-même le livre) la dédicace disait : *Au Très-Haut et Très-Puissant Prince Jacques [...] afin que l'Église d'Angleterre fasse ainsi honorable moisson... !* Le roi brandit le livre afin que tous le puissent voir, après quoi, d'un seul accord, l'assemblée des Indiens chanta de mémoire le *Te Deum* anglican :

*Nous te louons, ô Dieu, nous te reconnaissons
Pour notre Seigneur.
La terre entière Te vénère,
Toi Notre Père éternel...*

« Le pauvre père a dû manquer défaillir ; en toute manière, il reprit deux ou trois crucifix à Tacomon et ses *caucawaassoughs*, bondit dans son bateau, et ne s'arrêta pour se signer que lorsqu'il fut hors de portée de leurs arcs. Pour des Indiens, quand ils le virent agiter son poing à leur endroit, ils prirent cela pour quelque adieu, lequel adieu ils lui rendirent en reprenant leur hymne.

– Le pauvre infortuné ! dit en riant Ebenezer, et même Burlingame ne put s'empêcher de sourire et de remarquer que le chemin de la sainteté est un chemin difficile.

– Quand j'eus appris son lot d'infortunes, dit le prêtre, je n'eus de cesse que de connaître sa fin. Je m'enquis de par toute la province, et même dans le comté de Dorchester, car je feignais qu'après ce premier échec il irait plus au sud à la recherche de païens. Longtemps mes efforts furent vains. Puis, il y a quelques années, un Indien fut jugé à

Cambridge pour avoir tué une famille entière de Blancs, et, comme des affaires m'appelaient dans la région, je pris sur moi d'absoudre le pauvre homme de ses péchés. Il ne voulut point de mes services et fut tantôt pendu, mais, lors de nos vains entretiens, j'appris, pour ainsi dire par accident, le destin du père FitzMaurice.

« Le sauvage avait pour nom Charley Mattassin. Il venait d'une bande de guerriers nanticokes qui, dans les temps anciens, ont franchi les marais du Dorchester et dont on rapporte qu'ils y vivent encore dans une fière solitude. Ce Charley était en fait le fils du tayac, et combien qu'il eût fui avec une prostituée anglaise, laquelle se trouva être plus tard du nombre des âmes qu'il occit, il portait une haine nonpareille aux Anglais, sentiment qu'il avouait tenir de son père le tayac. Il me méprisa particulièrement, quand je vins vers lui avec de l'eau bénite et un crucifix pour le baptiser et l'absoudre : il cracha sur ma soutane et déclara que son peuple avait jadis brûlé un homme comme moi sur une croix ! Je lui demandai alors s'il parlait d'un Anglais, car je n'avais jamais eu vent d'un tel crime. À quoi il me répondit, en essence, que non seulement il était anglais, mais encore que c'était un prêtre en robe noire avec un crucifix et un bréviaire, comme moi, lequel malgré toute son eau magique n'avait pu refroidir le feu qui le consumait. Et, chose encore plus curieuse, ce prêtre était le propre grand-père de Charley, à ce qu'il déclara, et il fut brûlé par le père de Charley.

– Allons, cela est incroyable ! s'écria Ebenezer.

– Quand j'eus appris cela, je remis à plus tard ma sainte mission et le priai de m'en dire davantage. Je répondrai de cette âme indienne devant Dieu, mais, ma foi, un beau récit vaut bien une conscience coupable, croyez-vous pas ? D'abondant, je ne puis que croire qu'il était de la volonté de Dieu que je l'entendisse, attendu que, lorsque ce fut fait, je connaissais l'entière et tragique histoire du père FitzMaurice...

« Quand ce saint homme quitta Castlehaven, qui sait combien de temps il dériva vers le sud, ou combien nombreuses furent ses vaines excursions sur le rivage ? Quelle force autre que miraculeuse garda son vaisseau à flot durant des heures et des jours sur les eaux vives du Chesapeake, et l'échoua enfin auprès des sauvages et méchants Nanticokes ? Ainsi que Charley me le dit, lequel tenait le conte de son père le tayac, soixante automnes auparavant un terrible ouragan avait balayé les marais et fait échouer un étrange bateau dans le village indien. Dans ce bateau, quasi au seuil de la mort, se trouvait un Anglais en robe noire, possible le premier qu'ils voyaient, ainsi que divers coffres aux serrures de cuivre.

– Ce ne pouvait être que le père FitzMaurice !

– C'est ce que me dit mon cœur en apprenant cela, répliqua le prêtre, encore que la coïncidence fût par trop extraordinaire pour que je l'osai croire du tout. Néanmoins, les ensuivantes paroles de mon informateur dissipèrent tout doute : il existait une vieille croyance parmi sa tribu, dit-il, selon laquelle les hommes à peau blanche étaient aussi doubles que

des vipères d'eau, et devaient être massacrés à vue. Mais la mine du visiteur était si inhabituelle, et la façon dont il avait surgi parmi eux si étrange, que certains craignèrent qu'il ne fût un mauvais esprit chargé de répandre le mal parmi eux ; et ils craignaient cela d'autant plus que sa soutane ressemblait aux noires nuées orageuses, *et que le traversin de son bateau arborait une peinture d'oiseau !*

« Ils surmontèrent bientôt leur peur, attendu que l'homme paraissait impotent, et pendant qu'il reposait sans connaissance, ils le portèrent dedans une cabane et lui lièrent les chevilles avec de solides liens de cuir. Puis ils forcèrent ses coffres et se parèrent des perles et des crucifix qu'ils y trouvèrent. Quand le prisonnier s'éveilla, il s'agenouilla un instant, tête baissée, puis s'adressa à eux dans une langue qu'ils ne connaissaient pas. Cependant que les anciens du village tenaient conseil sur ce qu'ils devaient faire de lui, les plus jeunes lui donnèrent de la nourriture et restèrent pour observer ses gesticulations, lesquelles ils trouvaient extrêmement divertissantes. Il aperçut les crucifix, et durant quelques heures répéta un rituel de gestes qu'aucun des sauvages ne comprit, mais que tous trouvèrent si plaisants qu'ils les répétèrent à leur tour et les transmirent aux générations suivantes. Même Charley Mattassin se les pouvait rappeler, lui qui les avait appris de son père, et, pour ce que j'en sais, sa tribu les perpétue possible encore dans les marais du Dorchester. Tel était le premier de ces gestes, ainsi qu'il m'en fit la montre – voyez ce que vous en pouvez faire. »

Se levant de table, le père Smith se désigna lui-même, puis successivement et vite, tira sur sa soutane, brandit le crucifix, se signa, tomba à genoux en une prière feinte, bondit debout, ouvrit grand les bras et leva les yeux au ciel en une imitation du Christ sur la Croix.

« Il voulait montrer, ce me semble, qu'il était prêtre, dit Burlingame.

– Oui ! acquiesça le lauréat avec excitation. Cordieu, c'est comme une voix qui parlerait de l'au-delà !

– Mais ce n'est encore rien en comparaison de ces gestes-ci, dit le prêtre.

– Comment cela ? Les sauvages s'en rappelaient d'autres ? »

Le père Smith approuva fièrement :

« Le premier n'était qu'une simple identification, mais ceci : ce n'est rien moins que la doctrine chrétienne, mise en signes ! D'abord venait ceci... »

Il éleva trois doigts, lesquels Ebenezer interpréta ric à rac comme symbolisant la Sainte Trinité.

« Puis cela... »

Après avoir indiqué le premier des trois, le prêtre se haussa sur la pointe des pieds et désigna le ciel de sa main droite, empoignant de la gauche l'endroit où étaient ses parties génitales.

« Mon dieu ! s'esbouffa Burlingame. Je crains que ce ne soit là *Notre Père qui êtes aux cieux !*

– Pas moins », dit le prêtre, ravi.

Puis il croisa ses deux premiers doigts, et successivement berça un enfant invisible dans ses bras et brandit un crucifix, représentant sans équivoque le Fils. Dressant ensuite son annulaire derrière les deux autres, il demeura un instant prostré sur le sol, les yeux clos, puis, fixant le plafond, se leva lentement tout en battant des bras comme si c'étaient des ailes pour figurer l'Ascension et par là le Saint-Esprit.

« Merveilleux ! applaudit le poète.

– N'était-il pas dans ses pouvoirs de faire la naissance de la Vierge ? » s'enquit Burlingame.

Le père Smith ne laissa paraître à cela aucune contrariété :

« La foi déplace les montagnes, déclara-t-il. Comment pouvons-nous douter de sa prouesse en chaque point de la doctrine, quand il dispense aussi lucidement que cela un très-subtil mystère comme celui de l'unité de la Trinité ? »

Levant ensemble les trois doigts comme auparavant, il les écarta et les joignit alternativement.

« Bravo !

– Bien sûr, dit-il, c'était là une perte totale de génie, pour ce qu'aucun païen dans la cabane n'entendait ce qu'il faisait. Ce me semble qu'ils durent se rouler par terre de rire, et quand le pauvre prêtre se lassa, ils le pressèrent avec un bâton de recommencer son pantomime.

– Assurément votre informateur n'a pu vous rapporter pareils détails, dit Burlingame avec scepticisme. Toutes ces choses sont advenues avant sa naissance.

– Il ne l'a pu, ni n'en a eu le besoin, repartit Smith. Tous les sauvages se ressemblent, qu'ils soient indiens, turcs, ou qu'ils soient des Anglais non rachetés, et je connais bien les sauvages. Pour cette raison je parlerai désormais du point de vue du martyr, pour ainsi dire, ajoutant ce que je puis deviner des choses que m'a contées Charley Mattassin. Cela ne pourra qu'améliorer le récit, et ne fera nulle violence aux maigres faits que nous possédons. »

Il retourna à la table et versa une quatrième tournée de *Xérès*.

« Prenons que les jeunes hommes le moquent durant quelques heures, mimant ses gestes et le tourmentant avec des bâtons. Ils deviennent très-curieux au fait de la couleur de sa peau : l'un prend la main du prêtre dans la sienne, s'entretenant avec ses compagnons cependant qu'il compare les teintes ; un autre se bat le gras du ventre et montre du doigt la soutane du père FitzMaurice, se demandant si le prêtre a cette même couleur étrange de la tête aux pieds. Les autres raillent cette opinion, à la grande indignation du curieux ; il soulève alors son pagne en peau de rat musqué et émet une seconde hypothèse, si fantastique pour ses frères que des larmes d'hilarité leur montent aux yeux. Ils en viennent à parier – quatre, cinq cordelettes de *wompompeag* – et à la fin ils dépouillent le père FitzMaurice de ses vêtements usés afin que de décider l'énigme.

Ecce homo ! Le voilà, tout misérable et frissonnant ; son ventre est aussi blanc que le ventre d'une rascasse, et encore que ses parties aient aussi peu servi qu'un livre de prières au Vatican, elles sont pourtant bien là et au grand complet. L'auteur du défi sort avec ses gains, et le jeune tayac, qui n'a guère plus de trente années, ordonne aux autres de cesser le jeu.

– Ah, de grâce, attendez un instant, protesta Burlingame. Tout cela tient du pur fantastique !

– Disons plutôt du pur fanatique, répondit l'imperturbable Smith, écarquillant ses yeux bleus à ce tour d'esprit.

– Pour de moi, je la préfère ainsi, déclara impatiemment Ebenezer à son ami. Laissez-le mettre en chair ces faits squelettiques. »

Burlingame haussa les épaules et se retourna vers l'âtre.

« Les femmes apportent alors le repas du soir, reprit le prêtre. À l'égard du père FitzMaurice, blotti nu et tremblant sur une natte dans un coin, la scène paraît interminable, mais bientôt elle s'achève ; les femmes restent, le tabac passe de main en main, et une débauche générale s'ensuit. Le prêtre lève les yeux, abattu mais curieux, car, quoiqu'il soit jésuite, il est homme aussi bien, et a de surplus le dessein d'écrire un traité sur les coutumes indiennes si la vie lui est épargnée. Personne ne semble pour le moment remarquer sa présence, et tandis qu'ils s'ébattent dans l'erreur, il se creuse l'esprit pour trouver un moyen de communiquer avec eux, et de débiter ainsi le travail de la conversion.

« L'heure vient où le jeune tayac s'adresse à l'assemblée, ensuite de quoi certains se tournent pour regarder le prêtre. Deux anciens, chenus et peinturlurés, quittent la hutte et reviennent avec un mât sculpté, d'une dizaine de pieds de long, avec à sa base une peau de putois, et en haut un rat musqué grossièrement fixé. Les sauvages s'agenouillent alors à cette vue, et les porteurs le présentent au père FitzMaurice. Le tayac pointe son doigt vers le rat musqué et débite quelque baragouin, sur un ton impérieux qui n'a nul besoin d'être traduit : il l'invite ainsi à les imiter dans leur adoration.

« Le père FitzMaurice juge alors le moment opportun. Oubliant sa nudité, il se lève d'un bond et branle la tête en signe de refus. Puis il brandit derechef son crucifix, hoche la tête en une vigoureuse affirmation, et esquisse le geste de renverser l'idole. Le tayac entre alors dans une grande fureur ; il réitère la même commande, sur un ton plus élevé. Mais le père FitzMaurice demeure inébranlable : levant le doigt, il fait comprendre que la figure sur le crucifix est le seul et unique Dieu, et va jusqu'à cracher sur l'effigie païenne. Aussitôt le tayac le terrasse ; les porteurs d'idole placent le bout du mât contre sa nuque afin de le clouer dans la poussière, et le tayac prononce une incantation solennelle, à laquelle les autres joignent leur voix.

– Pauvre homme, soupira Ebenezer. J'ai peur que son martyre soit proche.

– Pas encore, déclara le prêtre. À présent la hutte est désertée, et le père FitzMaurice demeure tout tremblant dans la poussière. Bientôt une

douzaine de jeunes Indiennes font leur apparition, tout enduites d'huile de pocon ; elles étendent leurs nattes par terre et selon toute apparence se préparent pour la nuit...

– La suite ne fait aucun mystère, remarqua Burlingame, si ces Nanticoques sont comme les autres Indiennes. »

Mais Ebenezer, qui était du tout ignorant dans ces sujets, pria le père Smith de continuer son récit.

« Le père FitzMaurice se trouve d'autant humilié par la présence des garses, dit le prêtre, qu'il paraît être l'objet d'un débat entre elles, dont lui parviennent mille murmures moqueurs. Il compose une note en esprit, pour son traité, établissant que les femmes qui n'ont pas encore d'époux partagent toutes la même chambre, et il se réjouit quand enfin le feu s'éteint, le laissant draper sa honte du manteau des ténèbres.

« Mais sa solitude est de courte durée : il n'a pas prononcé plus de trois *Ave Maria* qu'une jeune Indienne, parfumée à la graisse d'ours et guère plus couverte qu'une adamite, se jette sur lui et le mord au cou !

– Vive Dieu ! s'écria Ebenezer.

– Le saint homme se débat, mais la fille est robuste, et d'abondant ses pieds sont entravés. Elle empoigne alors la chandelle de la messe charnelle, et, *mirabile*, plus elle la polit et plus elle croît ! Le père FitzMaurice a grand'peine à rassembler tout son latin, mais il s'efforce tant de faire au moins une convertie avant que de mourir qu'il parvient à balbutier quelque bénédiction. Pour toute réponse, la païenne lui lèche l'oreille, sur quoi le père FitzMaurice entreprend de réciter vitelement quelques paternôtres, plus inquiet à présent de la conservation de sa propre grâce que de l'institution de celle de sa gardienne. Mais à peine s'est-il engagé dans cette voie épineuse que *pschht* ! elle coiffe la chandelle de ce moucheur que tout prêtre fuit, lequel loin d'éteindre le feu ne fait que le raviver et l'accroître en chaleur et brillant. Pour faire court, là où il a espéré de gagner une convertie, c'est le père FitzMaurice qui se retrouve lui-même converti, en moins de temps qu'il n'en faut pour former un syllogisme – et baptisé, catéchisé, reçu, et instruit sur le marché ! »

La concentration avec laquelle Ebenezer suivait le récit fit sourire Burlingame :

« Cela t'émeut-il intimement, Eben ?

– Barbarie ! dit le poète dans un transport. Déchoir ainsi de ses vœux sans en porter la faute ! Quelle misère a dû souffrir cette noble âme !

– Allons, déclara le père Smith, vous oubliez qu'il a l'étoffe d'un saint, et qu'il est également jésuite. »

Ebenezer protesta qu'il n'entendait point cela.

« Il explore les *pros* et les *contras* de son cas, expliqua le prêtre, et met en avant quatre bons arguments pour soulager sa douloureuse conscience. Pour commencer, il est toujours d'usage chez les missionnaires prudents d'observer, dans un premier temps, les diverses et

curieuses coutumes du peuple qu'ils souhaitent convertir. En deuxième lieu, il encourage les liens entre les païens et lui, lesquels doivent être établis avant que la conversion ne puisse commencer. Troisièmement, c'est pour son bien ultime qu'il pêche, ainsi qu'en témoigne sans détour cet illustre précédent : le grand Augustin n'a-t-il point goûté des multiples raffinements de la chair afin que de mieux connaître et apprécier la vertu ? Et enfin, de crainte que ces raisons n'aient un air de casuistique, il est entravé et immobilisé des pieds à la tête, et n'a conséquemment nul choix ou culpabilité dans l'affaire. De compte fait, loin de se lamenter sur son indignité, il finit par y voir la main de la Providence et se joint à l'ouvrage avec ardeur. Si sa moisson se révèle équipollente à son labourage, se fait-il réflexion, alors il se peut bien que Rome lui élève un évêché !

« Quand tantôt la fille est labourée et hersée, le père FitzMaurice la voit remplacée par une autre, laquelle il ne perd aucune chance d'amorcer comme la première en vue de sa conversion. Avant l'aube, avec l'aide de Dieu, il a persuadé toutes les femmes de la hutte de la claire supériorité de la foi, et, attendu qu'elles étaient en tout une dizaine, quand la dernière est catéchisée, il sombre, épuisé, dans le sommeil.

« Peu de temps après, il se réveille d'une humeur enjouée : il a fait de si grands pas dans la conversion des femmes qu'il est sûr de progresser dans celle des hommes. Et ses espoirs ne paraissent pas sans fondement, car bientôt le tayac et ses cawcawaassoughs entrent et disent aux femmes de quitter la hutte, après quoi ils tranchent les liens qui entravaient ses pieds. "Soyez bénis, mes amis, s'écrie-t-il. La foi vous a été révélée !" Et il leur pardonne les indignités qu'ils lui ont infligées. Ils le relèvent et le conduisent hors de la hutte, et ce qu'il voit alors le transporte de joie : la tempête s'est éloignée, et les rayons du soleil percent les derniers nuages noirs pour tomber sur une grande croix de bois, érigée sur la place du village, ainsi que sur les quatre précieux coffres de marin qui sont devant. Le tayac désigne d'abord le crucifix du père FitzMaurice, puis la grande croix.

« "C'est là l'œuvre de Dieu, déclare le missionnaire. Il vous a montré votre erreur, et à votre modeste façon vous Lui rendez hommage !" Il tombe à genoux en une reconnaissante prière à Dieu, lequel il remercie pour avoir exercé Sa divine volonté sur les esprits des païens et pour avoir accordé à son très-misérable émissaire les moyens d'exercer Sa volonté sur les jeunes sauvages. Mais hélas ses prières sont rompues par deux hommes robustes qui l'empoignent par les bras et le conduisent vers la croix. Le père FitzMaurice a un sourire d'indulgence devant cette grossièreté, mais en un rien de temps ils l'attachent ferme à la croix par les chevilles, les bras, et le cou, puis ils entassent des fagots de bois sur les coffres de marin qui sont à ses pieds. C'est bien en vain qu'il crie grâce à la foule assemblée. Ses novices de la nuit passée, quand il s'adresse à elles, se contentent de regarder la scène avec intérêt : la loi veut que dans leur pays, lors qu'un homme est condamné à mort, il

puisse jouir des filles de la tribu la veille de son exécution, et c'est de cette obligation qu'elles se sont dûment acquittées !

« Puis vient le plus noble instant de cette très-grande âme. Le tayac l'éprouve pour la dernière fois, tenant dans une main le rat musqué sacré, et dans l'autre une torche enflammée, et il lui demande une dernière fois de se soumettre. Mais encore qu'il sache sa cause perdue, le père FitzMaurice rassemble le peu de cœur qu'il lui reste et crache une nouvelle fois sur l'idole.

– Il est très-étonnant qu'il puisse encore rassembler quelque salive, fit observer Burlingame.

– Aussitôt un cri retentit, et le tayac lance sa torche sur les fagots ! Les sauvages dansent en agitant le totem sacré devant lui – car c'est en fait en qualité d'hérétique qu'ils le condamnent – et les flammes débutsent de le roussir. Le saint homme sait que nos afflictions ne sont que des bienfaits divins travestis, aussi conçoit-il qu'il n'était point fait pour être missionnaire, mais pour être martyr. Il lève les yeux vers le ciel, et dans un dernier et pénible souffle il dit : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font... » »

Quoiqu'il fût peu enclin à la religiosité, Ebenezer était si ému par le conte qu'il murmura « amen ».

« Cela aurait possible rendu sa mort plus douce, à défaut de moins ardente, quand le père FitzMaurice aurait su que, durant qu'il rôissait, trois marmots blancs croissaient dans le sein de ses novices. Pour de ceux-ci, l'un mourut en couches, l'autre fut abandonné dans les marais, et le troisième, une fille, devint la mère de mon informateur. Pour de la mission jésuite, quand George Calvert retourna enfin à St. Mary's, ses négociations avec Claiborne s'étant révélées vaines, les prêtres qui restaient firent le vœu de ne point rapporter la défection de leur collègue à Rome jusqu'à ce qu'ils en apprennent davantage au fait de son destin. À cette fin, ils rapportèrent, dans la lettre annuelle que je vous ai lue, que les deux prêtres étaient rentrés de l'expédition. À cette époque diverses rumeurs circulèrent à son endroit, si bien qu'ils remirent sans cesse à plus tard l'annonce de son absence. De nouveaux prêtres vinrent dans la province ; l'œuvre de Dieu s'y accomplit avec moins de zèle mais avec plus de fermeté, et le nom du père FitzMaurice finit par tomber dans l'oubli. »

Il en aurait dit davantage si Burlingame ne l'avait rompu pour lui demander :

« Et quelle est votre opinion sur lui, mon père ? L'homme était-il un fou, ou un saint ? »

Le prêtre tourna ses yeux bleus à son interlocuteur :

« Ce ne sont point là de véritables alternatives, monsieur Mitchell : c'était un fou de Dieu, ainsi que l'ont été maints saints hommes avant lui, et le mieux que l'on puisse dire est que son chemin n'était pas le même

que celui de la Compagnie. Un missionnaire mort ne fait pas de convertis, pas plus qu'un martyr vivant.

— On dit très-justement, déclara Ebenezer, que *plus d'un chemin mène au bois*.

— Aussi souffrez que je vous pose une question plus intime, insista Burlingame. Quel chemin est le plus convenable à *votre nom* ? »

Le père Smith parut considérer le point quelques instants avant de répondre. Il tapota sa pipe et déplaça des papiers sur la table.

« Pourquoi cette question ? demanda-t-il enfin, combien que son ton suggérât qu'il en connaissait déjà la raison. Il y a peu apparence qu'un chacun puisse juger de ses dispositions au martyre avant que le sort ne l'ait décidé pour lui. »

Là-dessus Burlingame se contenta de sourire, mais l'on ne pouvait se méprendre sur le sens de ce sourire. Ebenezer rougit d'horreur.

« De compte fait, reprit le prêtre, je n'ose guère remettre le Journal entre vos mains. Les voies de Coode sont très-tortueuses, et votre autorisation est signée par Nicholson, et non point par Lord Baltimore.

— Nous y voilà ! s'exclama Burlingame d'un rire sinistre. Vous n'avez pas confiance à Nicholson, lequel doit sa charge à Baltimore ? »

Le prêtre branla la tête :

« Francis Nicholson n'est l'agent de personne, mon ami. N'a-t-il pas déjà porté des coups au gouverneur Andros, lequel était premier son supérieur ? N'a-t-il point dessein de déplacer la capitale de St. Mary's à Anne Arundel, dans le seul but de montrer son allégeance au roi protestant ?

— Mais, vive Dieu ! s'écria Burlingame. C'est Nicholson qui a volé le Journal le premier, et l'a fait parvenir à Baltimore !

— C'est bien ce que je disais tantôt au sujet de monsieur Cooke, expliqua le père Smith. Tous les hommes sont fidèles, mais les objets de leur allégeance sont au mieux des estimes. Ainsi le père FitzMaurice montrait un zèle fidèle au service de la province, comme le firent les pères White et Altham, mais, une fois sur place, ce même zèle fut cause de sa défection ; personne ne sut avant ce jour quel autre destin il s'était fixé. Comment pourrais-je tourner la chose ? »

Il eut un sourire crispé.

« Nombreux sont les voyageurs qui empruntent la diligence pour Plymouth, suggéra Burlingame, mais tous n'ont pas le Maryland pour destination.

— Notre lauréat ici présent ne l'aurait pu mieux tourner ! Si je pouvais voir une autorisation de la main de Lord Baltimore, avec sa signature apposée, ainsi que l'on m'a instruit d'en faire la requête, alors je remettrais le Journal à Calvin lui-même. C'est assez là-dessus. »

Redoutant les extrêmes auxquels son ami en pouvait venir, Ebenezer fut prêt d'implorer le prêtre de prendre confiance à lui personnellement, en qualité de Poète Lauréat de Charles Calvert, s'il ne voulait point la

prendre à Nicholson ou Burlingame ; mais il s'arrêta en se souvenant derechef, non sans quelque dépit, que sa commission n'était pas authentique, et que, quand bien elle l'aurait été, il ne la pouvait fournir pour épreuve.

Une nouvelle expression se dessina sur le visage de Burlingame ; se penchant par-dessus la table vers leur hôte, il sortit de sa ceinture une dague au manche de cuir, et, à la lueur de la chandelle, passa son pouce sur son tranchant.

« J'aurais cru que le billet du gouverneur suffirait à vous convaincre, dit-il, mais voici assez de logique pénétrante que d'influencer le plus inflexible des jésuites ! Le Journal, s'il vous plaît ! »

Encore qu'il eût anticipé une semblable menace, Ebenezer fut tellement ébranlé par ce geste qu'il demeura bouche bée.

Le père Smith regarda la lame avec des yeux ronds et se lécha les lèvres.

« Je ne serai pas le premier à périr au service de la Compagnie. »

Même aux oreilles d'Ebenezer, cette remarque sonna plus comme une feintise que comme une bravade. Burlingame sourit.

« Il faudrait être bien lâche en effet pour redouter un clair coup de poignard ! Même le père FitzMaurice connut un sort plus terrible, pour ne rien dire de Catherine, sur la roue, ou de Lawrence, sur le gril : de quoi me servirait-il de vous laisser joindre leur compagnie ? Je n'en serais pas pour autant plus proche du Journal.

– C'est donc à quelque torture que vous songez ? murmura le père Smith. Nous autres chrétiens n'y sommes point non plus étrangers.

– Mêmement la Sainte Église romaine, dit Burlingame d'un ton cynique, laquelle a autorisé des délices qu'aucun Sarrasin n'aurait osé imaginer ! »

Sans quitter le prêtre des yeux, il entreprit de décrire, possible pour l'instruction d'Ebenezer, diverses persuasions auxquelles avaient recours les agents de l'Inquisition : l'estrapade, les *aselli*, l'*escalera*, le *potro*, les *tablillas*, le chevalet, la Vierge de Fer, les briques de feu, la géhenne, et autres. Le lauréat fut assez impressionné par cette énumération, combien qu'elle ne le rassurât guère pour de l'affaire en cours. Le père Smith était resté de marbre tout ce temps.

« Mais ce sont là des raffinements de connaisseur, déclara Burlingame. Qui les inflige goûte le tourment de sa victime comme une fin, et non comme un moyen, et je n'ai ni le goût ni le temps pour semblable divertissement. » Tout en continuant de passer son pouce sur le tranchant du couteau, il se leva de table – sur quoi le prêtre ne put s'empêcher de sursauter – et alla mettre le loquet à la porte de la cabane. « J'ai observé parmi les pirates des Caraïbes qu'ils forcent un homme à manger ses propres oreilles, ou à enfourcher sa fille avec une épée ; mais lors qu'ils recherchent certaine information, ils ont recours à un expédient plus simple et d'une merveille de brièveté. » Il s'avança vers la table, le couteau à la main. « Attendu que vous êtes prêtre, leur perte ne vous causera aucun regret ; ce qui va vous

délier la langue, monsieur, sera la façon dont vous les perdrez. C'est un grand malheur que de perdre un trésor en une seule fois, mais combien il est plus pénible de s'en voir dérober bijou par bijou ! En dirai-je plus ?

– Corbleu, Henry ! s'écria Ebenezer en se levant d'un bond. Je ne puis croire que vous vouliez vraiment le faire !

– *Henry*, dites-vous ? dit le prêtre d'une voix pesante. Vous êtes donc des imposteurs ! »

Burlingame lança un regard noir à Ebenezer.

« J'entends bien agir ainsi, et tu m'aideras. Tiens-le ferme tant que je trouve une corde pour l'attacher ! »

Encore que le prêtre ne montrât nulle inclination à résister, Ebenezer ne pouvait se déterminer à prendre part à l'affaire. Il balançait, incertain.

« À présent que je vous sais un agent de John Coode, déclara le père Smith, je suis prêt à endurer mille maux. Vous n'aurez pas le Journal. »

Quand Burlingame gronda et fit un autre pas en avant, le prêtre se saisit d'un coupe-papier de sous ses manuscrits et recula vers un mur de la cabane, où, plutôt que d'adopter une posture de défense, il se plaça la pointe de l'arme contre le cœur.

« Un autre pas, et c'en est fini de ma vie ! »

Burlingame s'arrêta.

« Ce n'est qu'une feinte.

– Approchez, et voyez si je mens !

– Croyez-vous que votre Dieu pardonne le suicide ?

– J'ignore ce qu'Il pardonne, dit le prêtre. C'est l'Église que je sers, et je sais bien qu'elle expliquera mon geste. »

Après une pause, Burlingame haussa les épaules, sourit, et replaça le poignard dans sa ceinture.

« *Pourquoi tuerais-je un homme si loyal à la cause sainte* ?* »

La méfiance quitta le visage du prêtre pour faire place à l'incrédulité.

« Qu'avez-vous dit ?

– *J'ai dit : vous avez démontré votre fidélité, et aussi votre sagesse ; je ne me confie pas plus que vous à Nicholson. Allons, le Journal* !* »

Cet artifice ne mystifia pas moins Ebenezer que le père Smith.

« Je ne puis suivre votre français, Henry ! » se plaignit-il.

Mais, au lieu que de traduire, Burlingame se retourna à lui avec son poignard et le fit reculer jusqu'au mur.

« Tu comprendras en temps, sot ! » s'écria Henry, et au prêtre encore effrayé il ordonna : « *Fouillez cet homme pour les armes, et puis apportez le Journal* !*

– Que vous arrive-t-il ? » demanda le poète.

Advenant en suite de tous ses autres doutes à l'égard de Burlingame, ce nouveau tour d'événements était particulièrement inquiétant.

« Qui êtes-vous ? demanda le prêtre. Et quelles garanties me pouvez-vous montrer ?

– *Parlons une langue plus douce*, dit en souriant Burlingame. *Je n'ai pas d'ordres écrits de Baltimore, et je n'en veux pas. Vous admettez qu'il ne soit pas la source seule de l'autorité ? Quant à mes lettres de créance, je les porte toujours sur ma personne**. » Il déboutonna sa chemise et exposa les lettres MC gravées sur la peau de sa poitrine. *« Celles-ci ne sont-elles pas connues de Thomas Smith* ? »*

– Monsieur Casteene ! s'exclama le père Smith. *Vous êtes monsieur Casteene ?*

– *Ainsi que vous êtes jésuite*, dit Henry, *et je peux faire plus que Baltimore ne rêve pour débarrasser ce lieu de protestants anglais. Vive Jacques et Louis, et apportez-moi le sacré Journal !*

– *Oui, monsieur, tout de suite ! Si j'avais connu qui vous étiez...*

– *Mes soupçons n'ont pas été plus petits que les vôtres, mais ils ont disparu. Cet épouvantail-ci paraît être loyal à Baltimore, mais il n'est pas catholique : s'il fait de la peine, je le tuerai...*

– *Oui, monsieur !* dit le prêtre ravi. *Mais oui, j'apporterai le Journal tout de suite* ! »*

Il courut ouvrir une cassette qui était cachée dans un coin de la cabane.

« Au nom du ciel, que veut dire tout cela ? s'écria Ebenezer, en proie à un terrible doute.

– Cela veut dire, répondit son compagnon, que je ne suis pas ce Henry pour lequel vous m'avez pris, ni le Timothy Mitchell que j'ai prétendu être. Je suis monsieur Casteene !

– *Qui ?*

– Votre gloire ne s'est pas encore étendue jusqu'à Londres, monsieur », dit en riant le prêtre depuis son coin. Il sortit un paquet de feuilles manuscrites de la cassette et se tourna avec mépris vers le lauréat. « Monsieur Casteene est connu de par toutes les provinces comme le Grand Ennemi des Anglais. Il a été gouverneur du Canada, et combattu Andros et Nicholson à New York.

– Jusqu'au jour où mes ennemis gagnèrent les faveurs du roi Louis et me défrent, dit l'autre amèrement.

– Monsieur Casteene rejoignit alors les Indiens, reprit Smith. Il vit parmi eux, et a pris pour femme une Indienne...

– Deux Indiennes, père Smith : c'est un péché que Dieu me pardonnera, en retour du massacre de Schenectady.

– Je m'étais laissé dire que vous étiez dans le manoir du colonel Hermann, dans le comté de Cecil, dit le prêtre. Est-il possible que le colonel Hermann lui aussi soit plus qu'un simple homme de Lord Baltimore ?

– Avec la foi, toutes choses sont possibles ; du moins a-t-il nié ma présence, ainsi qu'avoir connaissance d'Indiens au nord.

– Vous êtes donc des traîtres, tous les deux ! s'écria Ebenezer. Vous êtes un traître, dit-il en particulier à son compagnon, et moi qui vous

prenais pour mon cher ami Burlingame ! Comme ce changement explique de choses ! »

L'homme au couteau eut un rire bref et moqueur, puis tendit la main au père Smith pour le Journal.

« *Permettez-moi de regarder ce livre merveilleux pour lequel j'ai risqué ma vie**. »

Le prêtre le lui donna très-volontiers, ensuite de quoi, sans plus balancer, Burlingame lui assena un violent coup sur la nuque qui lui fit perdre les esprits et tomber par terre.

« Je ne pensais pas qu'il serait aussi sot. Trouve de la corde et attache-le, Eben, et nous verrons ce que nous avons là avant de partir. »

25. NOUVEAUX EXTRAITS DE *L'HISTOIRE SECRÈTE DU VOYAGE
DANS LA BAIE DE CHESAPEAKE*, DU CAPITAINE JOHN SMITH :
DÉCOUVERTE DU DORCHESTER, ET COMMENT LE CAPITAINE
FUT LE PREMIER À Y ABORDER

« Allons, attache-le, répéta Burlingame en étalant le Journal sur la table. Il remue déjà. » Mais voyant qu'Ebenezer était encore trop dérégé pour agir, il alla chercher de la corde et lia les mains et les pieds du prêtre. « Aide-moi au moins à le porter sur une chaise ! »

Revenant lentement à lui, le père Smith cligna des yeux, puis regarda sombrement le Journal. Il retrouva sa voix avant le poète.

« Qui donc êtes-vous ? John Coode ?

– Seulement Tim Mitchell, dit en riant Burlingame, ainsi que je l'ai dit au commencement, et un loyal ami de Baltimore, sinon du roi Louis et du pape. Votre manque de foi vous coûte quelque raideur à la nuque, mon ami. »

Puis il expliqua à Ebenezer, dont les traits turbulents trahissaient encore quelques doutes, que les rumeurs couraient bon train au Maryland depuis 1692 sur la présence du légendaire M. Casteene près de la frontière de Pennsylvanie. Le colonel Augustine Hermann de Bohemia Manor dans le comté de Cecil avait nié la présence de Casteene et des prétendus Stabbernowles, les Indiens du Nord, mais la crainte d'un massacre général par les Français et les Indiens était si grande – surtout à la lumière du refus persistant du Maryland et de la Virginie d'aider le gouverneur Fletcher de New York, alors assiégé, et de la défiance mutuelle entre les divers gouvernements de province – que la rumeur persistait, et que les plus étranges détails de la légende de Casteene, tel celui du monogramme gravé sur sa poitrine, étaient encore largement accrédités.

« J'ai gravé ces lettres avec mon poignard ce soir-même à Oxford, conclut-il en les exposant derechef à la lueur de la chandelle. Voyez comme elles sont fraîches ! C'est là une carte que je n'aurais point osé abattre en plein jour ! »

Ebenezer était assis, sans force, sur une chaise.

« Vraiment, comme vous m'avez alarmé ! Je ne vous reconnais pas d'une heure à l'autre !

– Et ne dois point essayer. Verse une nouvelle tournée de cet admirable vin et songe à ce que je t'ai dit dans la taverne il y a quelques heures. » Il assena une claque sur l'épaule du prêtre. « Il est bien ingrat l'invité qui attache son hôte à une chaise pour la nuit, mais c'est ainsi. De surplus, il y va de cette cause pour laquelle vous étiez près de mourir, et non point d'un martyr comme celui d'être châtré... *n'est-ce pas* ?* »

Il éclata de rire devant l'expression de dégoût du prêtre, et quand le vin fut servi, les invités entreprirent de lire de concert le verso (lequel était en vérité le recto original) du document :

Ayans esté tres cordialement bienveignez [*ainsi débutait le fragment de l'histoire*] par les Sauvages d'Accomack & ceux du fleuve Wighcocomoco, nous prismes derechef la mer [...]

« C'est du village d'Hicktopeake qu'il parle », avança Ebenezer, encore qu'en vérité il était le siège d'un tel ambigu de sentiments à l'endroit de son ancien précepteur qu'il ne parlait qu'avec une grande retenue. « Le Roi-qui-Rit dont je vous ai parlé. J'ignore tout des autres Indiens.

– Il existe deux fleuves du nom de Wicomico au Maryland, dit Burlingame d'un air songeur. L'un passe près du comté de St. Mary's sur la berge occidentale, et l'autre au sud du comté de Dorchester. Ce me semble qu'il parle du second, attendu qu'il remonte la Baie depuis Accomack. »

[...] ains par default d'eau fraische, nous fusmes contrains au terme de la deuxieme journée de pousser nostre nef jusques au rivage, afin que de nous rafraischir. Nous descouvristmes diverses isles, toutes inhabitées & tres nombreuses, dont les hautes terres dominaient le fleuve.

« Possible étaient-ce les falaises de Calvert qu'il avait vues, suggéra Ebenezer en se rappelant son île aux Sept Cités. Continuons. »

Lors donc que nous progressions pres le rivage, nous descouvristmes une mare d'eau fraische, quoy qu'assés ardente. Neantmoins, nous estions tellement alterez, que maugré mes avis contraires, savoir que l'eau estoit sans doute viciée, mes compagnons n'eurent de cesse qu'ils n'e-

rent empli leurs barriques avecque & bu d'abondant, tant qu'enfin leurs estomacs debuterent de leur doulour. Ils en vinrent à le regretter, mais de cela je parleray plus outre.

De Wighcocomoco jusques à cette place, toute la coste n'est qu'un cha-pelet d'isles marecageuses, d'un mille ou deux pour la largeur, & de dix ou douze pour la longueur, fort malines & relentes à cause des eaux qui y stag-nent. Pour surcroist d'embaras, l'air est plein de cruels insectes, qui sucent le sang de l'homme comme s'ils n'avoient encor oncques rien gousté. Pareille contrée n'est en verité faicte que pour les sauvages [...]

« Cette peinture ne peut s'appliquer qu'à un seul endroit, dit en riant Burlingame qui avait lu le passage à haute voix. Le connaissez-vous, mon père ? »

Et le prêtre, dont la curiosité historique avait été éveillée en dépit des circonstances, acquiesça d'un hochement de tête douloureux :

« Les marais du Dorset.

— Oui, confirma Burlingame. L'archipel des Hooper, l'île Bloodsworth, et le Marais du Sud. Voilà de quoi étoffer ton épopée, Ebenezer : le premier homme blanc à poser le pied sur la terre du Dorset. »

Ebenezer en convint distraitement, mais fit remarquer que pour l'instant le capitaine n'avait pas abordé à son rivage et possible dépasserait la région sans s'y attarder. Il fit montre de moins d'impertinence dans sa réponse au prêtre, lequel témoignait d'un grand intérêt dans le document et déplorait d'avoir été jusque-là ignorant de son existence, et pour son instruction il lut le reste du fragment à voix haute.

S'estans ainsi desalterez, maugré mes avis, & comme nous nous diri-gions vers d'autres isles, nous rencontrasmes la tempeste, & les flots se dechainerent si tres sous la presse du tonnerre, des esclairs & de la pluie, que, combien que tous mes soldats & moy mesme ramenassmes les voiles & amarrassmes les lignes, nos mast & voile passerent par dessus bord. Des ondes si meschantes s'abattirent sur notre chetive nauf, que je dus ramener nos gentils hommes à escoper l'eau avecque leurs couvre-chefs, ou autrement nous aurions tout de bon sombré. Nous jetasmes l'ancre, n'estant prochain d'aucun lieu facile à nous abriter, cependant que la rafale souffloit, avecque fort peu à morfer fors l'eau viciée des barriques.

Ceste mesme eau, laquelle mes hommes avoient beue à rebours de mes avis, s'avera de vray estre maline, pour ce qu'ayans rassis leur soif avecque icelle, toute la compagnie fut sujette à une colique nonpareille, en outre d'une dysenterie & d'une foiblesse dedans les reins, laquelle les forcoit de faire de l'eau & de se purger leurs intestins. Mes hommes avoient peu d'entretien tout le jour durant, & la nuict, tandis que nous estions ainsi ancrez, ils se contentoient de souiller leurs braies. A la fin, le temps estant redevenu chaud, encor qu'orageux, j'ordonnay à chacun de se devestir de

ses braies, lesquelles estoient trop breneuses pour estre encor de quelque expedient, & de les jeter aux poissons. Ce qu'ils firent, mais avecque mots de gueule, & mêmeement mon rival Burlingame, lequel ne perdoit aucune occasion de semer les graines de la discorde & de la revolte.

« Grâce au ciel, il est encore de la partie ! s'exclama Burlingame. Je craignais que le vieux John ne l'ait déconfit en quittant Accomack.

– Ce n'est point une mince affaire que de choisir entre les deux, lui marqua Ebenezer. Le capitaine Smith est sans conteste plein de ressources, et nul chef ne saurait souffrir un esprit rebelle sans se mettre en péril.

– Cela vaut assez pour toi, repartit sèchement Burlingame. Il n'est point ton ancêtre. Pour de moi, le choix ne fait aucun doute.

– Nous n'avons aucune assurance qu'il est votre ancêtre, dit le poète. De compte fait, la chance en est incroyablement maigre, croyez-vous pas ? »

Cette remarque blessa si apertement Burlingame qu'Ebenezer regretta aussitôt de l'avoir faite, et lui fit des excuses.

« Il n'importe, dit Burlingame en lui faisant un signe. Lis. »

Lors qu'ils se retrouvèrent de la sorte, les fondemens à l'air, je leur ordonnay d'aller s'asseoir dessus le plat bord, attendu que la baie de Chesapeake estoit de grande taille & les pouvoit mieux accommoder que nostre nauf. Ains ceste nouvelle conduite ne diminua guere nostre tourment, car maugré qu'ils laissoient leurs matieres aux poissons, l'air alentour n'en estoit pas moins relent par leur commun labeur. Nostre docteur en physique ne pouvoit rien pour les soulager, & je souhaitay ardemment d'atteindre le rivage, où, avecque la seve du liquidambar & diverses autres herbes, lesquelles pousoient en abondance dans les bois alentour, je leur prepareray une decoction facile à les rendre tous constipez durant quinze jours. De vray, les choses ne firent qu'empirer, pour ce que ces butors ne vouloient point borner leur soif, mais retournoient boire l'eau, apres quoy leurs dysenteries & coliques accrurent vitement. Seulement deux d'entre nous ne montroient aucun signe de la maladie, à savoir moy mesme, qui n'avoit point daigné de boire aux barriques, mais avoit plus tost pris le party de mascher du poisson cru, & l'ami Burlingame, qui avoit bu assés pour trois, mais devoit avoir un tres grand empire sur ses reins, pour ce qu'il ne se souilla à aucun moment durant ces deux jours.

Quand l'orage enfin s'eloigna, & que le temps redevint clement, j'ordonnay en toute haste que les voiles soient raccoutrées, ce que les hommes firent tres volontiers, usant de leurs chemises en place de toiles. Ils estoient fort disposez à retourner au rivage, combien qu'ils fussent désornus comme Adam, afin que d'emplir leurs estomacs de nourriture & d'eau pure, et d'en finir enfin avecque leur dysenterie. A cause de l'exces des rafales, du tonnerre, de la pluie, des orages & du mauvais temps, nous

appelâmes ce passage, où nous estions demeurez si long temps, *Les Limbes*, mais je crois qu'avecque tous les pets & autres encombres que nous avons soufferts, nous aurions mieux fait de l'appeler *Purgatoire*.

Au terme d'une journée de navigation malitorne dans l'excès, et ne progressant que chichement, pour ce que les hommes d'équipage devoient continuellement suspendre leurs fondemens par le travers, nous desbouchâmes sur une assés belle riviere à l'est, du nom de Cuskarawaok [...]

« C'est un mot de la langue nanticoke, le rompit le père Smith. Dans les temps anciens, il s'appliquait à cette même rivière que nous appelons aujourd'hui *le Nanticoke*.

– Vraiment, dit en riant Burlingame. C'est un bien petit progrès qu'il a accompli malgré toutes ces méchantes journées ! »

Il expliqua à Ebenezer que la rivière Nanticoke, qui marque la limite entre les comtés de Dorchester et Somerset, se jette dans le détroit de Tanger, conjointement avec le Wicomico, d'où, si l'on en croyait le document, Smith était parti plusieurs jours auparavant.

Je debutay de trouver la journée tres plaisante [*reprit Ebenezer*], encor qu'elle fust bien assés malodorante, lors que les entrailles de Burlingame parurent de le tourmenter, pour ce qu'il ne laissoit pas d'aller & venir dans la barque, sa figure faisant montre d'un tracas empirant, et croisoit et decroisoit ses jambes, et son defaut d'empire sur soy estoit une scene fort agreable à voir. Lors qu'il ne pourroit plus se retenir, je gageois que ce seroit un digne spectacle, à cause de sa grande corpulence, et du long espace durant lequel il avoit contrarié ses reins [...]

« Méchant homme, dit Burlingame, qui goûte les maux de ce misérable ! Et voilà que tu lis cela avec la même méchante délectation, Eben !

– Je vous demande pardon, dit en souriant Ebenezer. L'affaire est si merveilleuse qu'elle éveille mon intérêt cependant que je lis. Je prends qu'il est prêt d'aborder au Dorset. »

Et sur un ton quelque peu moins partial il reprit :

Nous nous dirigeâmes aussi tost vers le rivage, ains ne pusmes en façon quelconque aborder, ayant vu un grand peloton de sauvages sortir des bois, & montrans tous les signes de l'hostilité. Dans le moment qu'ils virent quelle sorte d'hommes nous estions, n'en ayans onques encor vu de semblables, ils coururent comme des frenetiques dans tous les sens, certains grimpan en haut des arbres, et ils n'estoient economies ni de leurs fleches ni de leur courroux. Cependant qu'ils tiroient, nous demeurions au mouillage hors de leur portée, leur adressant tous les signes d'amitié que nous pouvions. Mais c'estoit là une affaire assés embarrassée, attendu qu'à chaque salut enjoué de ma main, un soldat ou

un gentil-homme de ma compagnie laschoit un pet, lequel les sauvages prenoient pour une offence, et tiroient davantage de fleches.

Ils revinrent le demain, sans arme pour ceste fois, ains chacun avecque un panier, et ils danserent en rond, afin que de nous embabouiner sur le rivage ; mais concevant qu'il n'y avoit rien chez eux outre que de la malice, nous deschargeasmes incontinent nos mousquets, lesquels estoient chargez de balles de pistolets ; là dessus ils se jeterent tous à terre, & se traisnerent à l'escorche-cul vers un gros massif de roseaux, où s'estoient mis en embusche leurs hommes. Nous attendismes, et comme il parut qu'ils avoient deserté la place, nous voguasmes vers le rivage, pour ce que tous enrageoient de quitter pour un moment notre barque. Mon opinion estoit d'aborder le plus cautelement qu'il estoit possible, de treuver assés de nourriture & d'eau fraische, puis de filer vers quelqu'endroit plus hospitalier. Pour ceste raison, j'ordonnay qu'attendu qu'aucun homme de l'équipage ne pouvoit contenir ses vents, lesquels assurément previendoient nostre venue, chacun, lors qu'il en sentoit le besoin, devoit plonger son fondement dans l'eau, & de la sorte immergé faire ce qu'il luy agreoit. Mais le premier qui voulut bien essayer de ceste conduite, un soldat du nom d'Anas Tod-kill, avoit à peine mouillé son cul qu'il fut mordeu par une grande ortie de mer, une espece de meduse tres abondante dans ces eaux, qui luy laissa une marque rouge sur les fesses, & lui causa grande douleur. Après quoy je dus recourir à mille prieres pour les persuader d'agir à la pareille. Pour de Burlingame, l'imminence de sa prochaine defecation se lisoit sur tout son visage, & il n'osoit mesme pas parler, peur d'exploser ; ains l'affaire de la meduse l'ebranla grandement, & il lutta contre luy mesme afin que de se contraindre une minute encor tant que nous touchions terre.

La proue de nostre barque ayant enfin choqué le bord (lequel n'estoit que roseaux & boue), je lançay nostre ancre le plus loin possible, & nous nous preparasmes à débarquer. Ainsi que j'en avois la coutume, je m'avançay sur la livarde, et estois prest de mettre pied à terre, pour ce que je me reserve toujours le privilege d'aborder le premier toute terre nouvellement decouverte, et ceste place ne devoit point faire exception. Mais Burlingame, dans son empressement à descendre du vaisseau afin que de lascher la bonde à sa vile marchandise, me poussa rudement de costé, combien que j'estois son capitaine & partant son Sauveur, & me passa devant. Je fus incontinent fasché de son insolence, & l'aurois tout bon empoigné, si au mesme instant un peloton de sauvages n'estoit sorti des broussailles alentours, & n'avoit saisi la pantoire de l'ancre, dans le dessein de nous tirer à sec, & de nous capturer nous & notre vaisseau. Me retrouvant en ces alteres, je fus content que Burlingame ait pris l'avant garde, pour ce que sa grosse carcasse nous protegeroit.

« Ah, Dieu, murmura Burlingame, j'ai peur que mon ancêtre soit dans un bel embarras ! »

La conduite idoine [*reprit Ebenezer*] consistoit à tirer une salve sur ces païens pour les faire lascher prise, mais ils estoient quasi sur nous, & je confesse que nous n'avions pas chargé un seul mousquet, pour ce que j'avois cru le rivage desert de sauvages. J'aurais pu commander qu'on tranchast la pantoire, & nous debarrasser ainsi des Indiens, mais je repugnaïs de sacrifier nostre ancre, laquelle nous avait bien servi durant la tempeste passée, & nous seroit encor assurément de quelque efficace. D'abondant, les sauvages avoient surgi si soudainement que j'avois eu peine de déterminer un parti. A la fin, je ne choisis aucun de ceux cy, mais empoignai nostre bout de la corde, & la tendant aux hommes d'équipage, nous nous mîmes à tirer afin que de reprendre nostre ancre & nostre liberté. Les sauvages, heureusement, n'estoient pas armez, esperant de nous mettre à sec sans encombre, aussi n'estions nous point exposez à leurs fleches. Burlingame estoit trop sous l'empire de l'effroi pour nous secourir, & demeuraît stupide à l'avant, sans pouvoir remonter sur le vaisseau, pour ce que nous estions tous rassemblez derriere, tirant sur la corde.

La lutte à la corde qui ensuivit fus une tres belle partie, que nous aurions ce me semble gagnée, quand rien ne seroit venu empêcher nos efforts. Mais les sauvages qui se voyoient faiblir pousserent de tels hurlements qu'ils effrayèrent Burlingame, lequel enfin lascha la bride à ses reins, & se tenant sur nostre proue comme une vilaine figure d'avant, s'allegea du tresor qu'il avoit amassé depuis deux jours. J'eus la mauvaise fortune d'estre juste derriere luy, & de surplus accroupi dessous ses grosses fesses, afin que de mieux tendre mes pieds pour tirer, & relevant alors les yeux à ce moment, pour voir si Burlingame estoit encor avecque nous, je me retrouvay incontinent breneux, tellement que je ne pus plus ni voir ni parler. Puis les sauvages tirèrent puissamment sur la corde, & le pont estant tout souillé, je perdis la balance de mes pieds & glissay entre les jambes de Burlingame & me retrouvay teste la premiere dans la crotte du rivage. Ainsi ebranlé, Burlingame me suivit de peu dans ma chute, & atterrit le fondement sur ma teste.

Je recrachay aussi tost la crotte qui estoit dedans ma bouche et criay à mes soldats de charger leurs mousquets et de tirer sur les sauvages, mais ces mesmes sauvages bondirent incontinent sur moy, ainsi que sur Burlingame, et userent de nous comme des boucliers & otages, exigeant par des signes que la compagnie se rende. Je leur ordonnay de tirer, et au diable nos vies, mais ils repugnerent de le faire, peur de me toucher, et nous dusmes tous nous rendre aux sauvages, qui nous conduisirent dedans leur village.

C'est donc ainsi, d'une maniere que je n'avois pas accoutumée, que j'aborday pour la premiere fois ce maudict rivage, duquel une plus ample relation s'ensuit...

Ebenezer avait achevé à peine les dernières lignes tant il riait ; même le prêtre prisonnier ne pouvait contenir son hilarité. Pendant un moment, Burlingame parut ne point concevoir que la relation était finie, mais soudain il se leva de sa chaise.

« Est-ce là la fin ?

– C'est la fin de cette partie, dit Ebenezer en se frottant les yeux. Vraiment, quelle audace ! Et par quelle merveilleuse façon ma terre fut-elle découverte !

– Mais, palsembleu, s'écria Burlingame, ce n'est point un endroit pour s'interrompre ! » Il se saisit du Journal pour voir par lui-même. « Ce pauvre, cet infortuné gentilhomme – comme je souffre pour lui ! Et je te le dis, Eben : encore que je ne partage point sa complexion, je suis plus assuré à chaque nouvel épisode que Sir Henry est mon ancêtre. Je l'ai senti la première fois que j'en ai entendu parler par ces dames que j'ai sauvées, et d'abondant quand j'ai lu son *Journal secret*. Je le crois encore plus à présent que nous le retrouvons à Dorchester ! N'a-t-il pas remonté la moitié du Chesapeake ? Or c'est là que le capitaine Salmon m'a repêché !

– C'est en vérité une bien étrange proximité, reconnut Ebenezer, mais quasi cinquante années séparent ces deux événements, si je ne m'abuse. Et, attendu que nous connaissons que John Smith retourna tantôt à Jamestown, nous n'avons aucune épreuve que Sir Henry fut abandonné dans l'espace.

– Tu prouverais aussi bien à ce jésuite que saint Joseph était cornu, dit en riant Burlingame. Je suis aussi assuré de mon ancêtre qu'il l'est de celui du Christ, quoiqu'il nous faille encore apprendre l'exact cheminement de la race. Corbleu, je donnerais un bras pour entendre la fin du conte ! »

Ces remarques éveillèrent la curiosité du père Smith, et il pria instamment Burlingame de lui débrouiller le mystère avant que de partir.

« Ne croyez pas que vous nous verrez partir de sitôt ! » lui repartit Henry, mais leur commune attention à l'histoire ayant dissipé la mauvaise disposition qui régnait entre eux, il finit par dire que, quoique son nom fût Timothy Mitchell, il n'était que le fils adoptif du capitaine William Mitchell, et avait des raisons de soupçonner que Sir Henry Burlingame fût son ancêtre. Il gratifia alors le prêtre d'un long détail de ses recherches et des fruits qu'elles avaient portés jusque-là, mais, nonobstant cette relative civilité, il insista que le père demeure entravé tant qu'ils soient à l'abri, après quoi l'infortuné ministre fut contraint de passer la nuit attaché sur sa chaise tandis que les deux visiteurs partageaient son lit.

Néanmoins, la chandelle n'avait pas été soufflée depuis plus d'une demi-heure qu'Ebenezer se retrouvait le seul à ne point encore dormir dans la cabane. N'ayant jamais eu le sommeil aisé, il était en outre troublé par la présence de son ami et celle du prêtre – d'autant que le premier (dans son sommeil, selon toute apparence) lui serrait la main tant bien que le poète était trop embarrassé pour se libérer, et que le second

ronflait ; mais la raison en était surtout qu'il ne pouvait encore accorder et comprendre tous les aspects du caractère de Burlingame auxquels il avait été exposé, et parce que l'apparente connivence du père Smith avec les Français et les Indiens, combien qu'elle ne décréditât nullement en soi la personne de Lord Baltimore, jetait néanmoins une nouvelle et complexe lumière sur les brigues de ce gentilhomme. Et ces inquiétantes réflexions ne composaient pas la totalité de sa distraction : l'image de Joan Toast ne quittait jamais longtemps son esprit. Malgré le scepticisme de Burlingame, Ebenezer portait créance aux dires de Susan Warren ; il s'attendait tout de bon à retrouver sa bien-aimée dès qu'il parviendrait à Malden. Quand, après une odyssée aussi bouleversante que la sienne – et qui sait ce qu'avaient été les pérégrinations de la pauvre Joan ? –, ils seraient enfin réunis sur son propre domaine, qu'advviendrait-il ? Il y avait là de quoi alimenter l'ardente imagination d'un poète !

En bref, il ne pouvait dormir, et au bout d'une heure rassembla assez de cœur que de quitter le lit. Il alluma une chandelle et, usant librement de la plume et de l'encre du jésuite assoupi, il étala son grand-livre et voulut s'épancher dans des vers.

Mais il ne parvenait point à accommoder ensemble les sombres pensées qui emplissaient sa tête ; aussi, s'appuyant simplement sur des notes qu'il avait inscrites sur la feuille en regard, il ne composa rien de plus sublime ou convenant qu'une centaine de vers au fait des Indiens d'Amérique. L'exploit ne lui fut d'aucun soulagement, mais au moins eut-il la vertu de l'épuiser : quand il ne put plus garder les yeux ouverts, il souffla la chandelle, et, laissant le lit à Burlingame, posa sa tête sur le livre de comptes et s'endormit.

26. LE VOYAGE À CAMBRIDGE, ET LA CONVERSATION QU'EUR EN ROUTE LE LAURÉAT

Au matin, Burlingame libéra le père Smith de ses liens et s'occupa lui-même d'apprêter le déjeuner tandis que le prêtre exerçait ses membres douloureux. Durant tout ce temps, toutefois, il conserva le Journal près de lui, et, en dépit de la promesse du jésuite de rien tenter outre pour les arrêter, insista que le prêtre soit attaché derechef quand le repas fut achevé et qu'ils furent prêts à partir, et il ne voulut point écouter les appels à la clémence que lui fit Ebenezer.

« Tu déduis le reste de l'humanité de ta personne, le gronda-t-il. Parce que *tu* n'essaierais pas davantage de m'empêcher quand tu serais dans sa position, tu crois qu'il n'en ferait rien non plus. Ce à quoi je te réponds que

mon raisonnement est identique au tien, et que je ferais tout, si j'étais lui, pour récupérer le Journal avant que tu n'atteignes le fleuve Choptank.

– Mais il va mourir ! C'est égal à l'assassiner !

– Point du tout, se moqua Burlingame. S'il est un bon prêtre, il manquera sans délai à ses paroissiens, lesquels le viendront chercher et le libéreront avant midi. Sinon, ils récompenseront son manquement par le leur, ainsi que son Dieu le souhaiterait, ou plutôt Son ordre. » Il dit ces derniers mots en se tournant vers le père Smith, lequel demeurerait impassible sur sa chaise, et ajouta : « Nous vous sommes obligés pour la chère et le lit, monsieur, et pour votre irréprochable *Xérès*. Vous pouvez compter de voir tantôt John Coode très-empêtré, et d'apprendre que vous avez joué votre rôle, encore qu'à contrecœur. » Il poussa Ebenezer vers la porte. « *Adieu**, mon père ; quand vous reprendrez votre saint combat, épargnez mon ami, qui a intercédé en votre faveur. Pour de moi, Monsieur Casteene lui-même ne saurait me retrouver. *Ignatius vobiscum*.

– *Et vobiscum diabolus* », répondit le prêtre.

Là-dessus, ils partirent sans qu'Ebenezer, trop honteux pour cela, osa dire au revoir à leur hôte, et après avoir sellé leurs chevaux, s'engagèrent sur une route qui, lui dit Burlingame, décrivait une vaste courbe au sud jusqu'au bac du fleuve Choptank, d'où ils avaient dessein de se rendre à Cambridge, de s'enquêter sur le domicile de William Smith, puis de se diriger vers Malden. C'était une magnifique matinée d'automne, vivifiante et lumineuse, et quelle que fût l'humeur du lauréat, celle de Burlingame était nettement enjouée.

« Encore un morceau de l'histoire de Smith à trouver ! lança-t-il comme leurs chevaux allaient l'amble sur la route. Songes-y seulement : possible saurai-je bientôt qui je suis !

– Espérons que ce William Smith sera moins réfractaire, répliqua le poète. La quête de sa race peut coûter plus de fautes que sa découverte ne saurait en racheter. »

Burlingame demeura silencieux pendant quelques minutes avant d'essayer une nouvelle fois de débiter la conversation.

« Ce me semble que Lord Baltimore a été mal inspiré sur le caractère de ce jésuite, mais un général ne peut connaître tous ses lieutenants. Il existe un proverbe chez les papistes qui dit : *Ne juge pas tout le clergé par un seul prêtre*.

– Il en est un autre dans les Évangiles, dit Ebenezer. *Tu les reconnaitras à leurs fruits...*

– Te voilà bien étroit, l'ami ! dit Burlingame, non sans quelque montre d'impatience. Serait-ce que tu n'as point assez dormi la nuit dernière ? »

Le lauréat rougit.

« J'avais en tête cette nuit quelques vers, et je les ai couchés de peur de les oublier.

– Vraiment ! J'aurais grand plaisir à les entendre. Tu es demeuré trop longtemps à l'écart de ta muse. »

Le soin qu'il perçut dans la voix de son ami dissipa, du moins pour un temps, les inquiétudes d'Ebenezer, et, quoiqu'il le soupçonnât de le moquer, il lui sourit et dit, non sans quelque pudeur :

« Leur sujet en est le sauvage indien, lequel a fait grand effet sur moi.

– Qu'attends-tu ? Je les veux entendre ! »

Après avoir balancé un moment, Ebenezer consentit, non qu'il crût réellement que la sincérité de Burlingame était authentique, mais plutôt parce que, dans le fatras de sentiments contraires qu'il ressentait à l'endroit de son compagnon, son génie poétique était le seul terrain sur lequel, dans ses relations avec son ancien précepteur, il sentait qu'il pouvait avancer fermement sans être déconcerté. Il sortit son cahier de la large poche de sa veste et, laissant sa jument aller librement son chemin, l'ouvrit à la plus fraîche page.

« C'est un sauvage que nous vîmes hier matin qui m'a inspiré, expliqua-t-il, et il débuta de lire, sa voix se réglant sur le pas cadencé de sa monture :

*À peine du vaisseau avais-je débarqué
Et pressé ma monture aux bords du Chesapeake
Que surgit un brocard sujet à la panique.
Le jeune daim fuyait un sauvage endiablé
Dont la face effrayante à nos yeux apparut.
Chacun de s'arrêter et de s'examiner
Tant cette conjonction nous laissait étonnés.
Enfin je détaillai l'étrange hurlubrelu,
Son visage grossier, sa tenue insolite,
Ses dehors licencieux et sa mise indécente,
Sa charpente membrue, toute de graisse enduite,
Son buste très-fardé de couleurs insolentes
Invitant au péché les femmes sans attraits,
Usées par le plaisir, ou du veuvage lasses,
Qui des douces vertus ont résigné les grâces,
Préférant s'égarer dans la vaste forêt
Où règnent la luxure et la fornication,
La molle volupté et la copulation,
Les lascives...*

« Bien tourné ! s'écria Burlingame. Hors du sermon de la fin, c'est bien et beau mon opinion. Je te soupçonne fort de n'avoir pas songé qu'aux vulgaires païens l'autre nuit : tout ce babil d'amour me fait enrager après ma douce Portia !

– Un instant, le rompit aussitôt le poète. N'allez point verser dans l'erreur commune des censeurs, qui jugent un ouvrage avant que d'en connaître l'ensemble. Je spécule ensuite sur l'origine des Indiens.

– Grand pardon, dit Burlingame. Si la suite est aussi excellente que le début, tu es un véritable poète. »

Ebenezer rougit de plaisir et reprit sa lecture, avec un peu plus d'assurance :

*Quelle est donc cette race barbare et cruelle
Qui a su à ces lieux se montrer si fidèle ?
Sont-ils les descendants de ces lointains ancêtres
Dont nous parlent Platon et autres gens de lettres,
Qui virent leur patrie, la fameuse Atlantide,
Engloutie violemment par les flots intrépides ?
N'est-il pas plus sensé celui qui attribue
Leur antique genèse à ces douze tribus
De Juifs infortunés qui durent s'exiler,
De leur cher Israël, et qui, en vérité,
N'ont laissé derrière eux nulle trace superbe –
Ces sauvages seraient des Sémites imberbes ?
Sont-ils les rejetons, comme d'aucuns l'attestent,
De l'ombrageux Caïn coupable de l'inceste
Qui pour sa sœur conçut un amour criminel
Et lâchement tua son propre frère Abel :
Se gardant désormais des foudres de Yahvé,
Se peut-il qu'il soit son âme dépravée
Dans les sombres forêts du lointain Maryland
Afin de ses péchés faire honorable amende,
Et là, s'abandonnant à ses plus vils instincts,
Engendra sans remords d'innombrables païens ?
D'autres croient cependant que ce peuple d'ébène
Réchappa au Déluge et aux vents de galerne
Comme du vieux Noé l'audacieuse nef
Qui vogua plus d'un mois sans faillir à son chef ;
L'humanité sombra hormis deux spécimens :
Les marins victorieux des eaux diluviennes
(Dont le nombre, on le sait, approchait la quinzaine)
Et le fameux sauvage aux membres vigoureux
Qui trouva un asile en ce sein bienheureux
Et vit périr noyés les mortels égarés
Alors que ses pareils parcouraient la contrée.
Certains commentateurs se plaisent à songer
Que cette étrange gent en costume d'Adam
Connut du genre humain les doux commencements,
Ceux-là mêmes qu'Ovide appelait l'Âge d'or
Quand Saturne clément modérait les transports.
Ces mêmes érudits ont finement jugé*

Que leur vaste forêt est l'illustre verger
 Aux branches décorées de fabuleux trésors :
 En ces lieux très-secrets Hercule sans renfort
 Ravit les pommes d'or aux soins des Hespérides.
 D'autres savants docteurs, à l'esprit intrépide,
 Estiment à bon droit que le Jardin d'Éden –
 Où Adam était roi et Ève souveraine
 Avant que de goûter à son fruit défendu –
 Est la source avérée des âmes corrompues.
 Des lettrés ingénieux, ayant examiné
 La légende d'Arthur, ont préféré parier
 Sur les rives sacrées de la douce Avalon,
 Lors que d'autres misaient, non sans quelque raison,
 Sur l'Orient secret. Puis l'on s'interrogea
 Sur ce noble Viking, connu pour ses exploits,
 Qui d'emblée fut charmé par ces terres nouvelles,
 Les peuplant chaque année d'une armée fraternelle,
 Sauvage par la mère et guerrier par le père.
 On glose également sur le haut caractère
 Des anciens Phéniciens aux natures instables
 Qui poussèrent, dit-on, leurs flottes redoutables
 Jusques aux bords sacrés du lointain Maryland
 Sur de lestes vaisseaux aux cales abondantes
 Où ni juges ni prêtres n'auraient pu se cacher.
 Chacun de disputer de l'authenticité
 De ces terres baignées de mystères nombreux.
 Enfin, si d'aventure on se montrait douteux
 Et qu'on voulait tenir pour fables erronées
 Ces sages opinions par les doctes rêvées,
 Je conseille à ceux-là qui aiment à mécroire
 De porter vers Satan leurs dédaigneux regards,
 Lui qui dans sa malice engendra ric à ric
 Les Indiens cruels et les esprits caustiques !

« Ma foi, tout cela est diablement ingénieux ! s'exclama Burlingame.
 Que la cause en soit aux indignités de ta traversée ou à ta demi-année
 d'âge en plus, je jure que tu es deux fois le poète que tu étais à Plymouth.
 Les vers sur Caïn m'ont paru particulièrement bien tournés.

– Vous êtes bon de louer le poème, dit Ebenezer. Possible trouvera-t-il sa place dans la *Marylandiade*.

– J'aimerais savoir tourner de pareils vers. Mais dis-moi, cependant que la chose est encore fraîche à mon esprit, Maryland rime-t-il vraiment avec *abondantes*, et *ébène* avec *galerie* ?

– Assurément, répliqua le poète.

– Mais ne serait-il pas mieux, persista cordialement Burlingame, de faire rimer *abondantes* avec *excellentes*, disons, et *ébène* avec *aubaine* ? Mais il est vrai que je ne suis point poète.

– Point besoin n'est d'être une poule pour juger un œuf, reconnut Ebenezer. Le fait est que les rimes dont vous parlez sont ensemble et meilleures et moins bonnes que les miennes : meilleures, parce qu'elles sonnent plus exactement comme les mots avec lesquels elles riment ; et moins bonnes, parce qu'une pareille proximité n'est point au goût du jour. *Excellentes* et *abondantes* : cela manque de caractère, ne croyez-vous pas ? Mais *Maryland* et *abondantes* – là est la surprise, là est la couleur, là est le génie ! C'est en vérité un parfait hudibrastique.

– *Hudibrastique*, dis-tu ? J'ai entendu les habitués de chez Locket parler en bien de *Hudibras*, mais, pour de moi, je l'ai toujours trouvé assommant. Qu'entends-tu par *hudibrastique* ? »

Ebenezer avait peine à croire que Burlingame ignorât réellement la rime hudibrastique, mais si plaisant était le renversement de leurs rôles habituels qu'il préféra de renoncer son scepticisme.

« Une rime hudibrastique, expliqua-t-il, est une rime riche, mais non point seulement harmonieuse. Prenez le mot *voiture* : avec quoi le feriez-vous rimer ?

– Eh bien, voyons, dit Burlingame d'un air songeur. Ce me semble que *mature* ferait l'affaire, ou *torture*.

– Cela ne va point, dit en souriant Ebenezer. On s'y attend trop ; c'est là ce que le premier rimailleur proposerait – sans vous offenser, bien sûr.

– Je t'écoute.

– Non, avec *voiture*, vous devez faire rimer *mergitur*, ou *Turc* ; un peu, vous voyez, mais pas trop.

Les Indiens ne vont pas leur chemin en voiture

Mais usent d'une barque à la façon des Turcs.

Voiture, Turc – me suivez-vous ?

– J'entends le principe, déclara Burlingame, et j'ai souvenir de pareilles rimes dans *Hudibras* ; mais je doute de les pouvoir jamais appliquer.

– Mais bien sûr que vous le pouvez ! Il ne faut qu'un peu d'audace, Henry. Prenez *quereller*, maintenant : *Chacun de disputer et de se quereller*. Avec quoi le rimerons-nous ? »

Burlingame examina le point un instant.

« Que dirais-tu de *franc-parler* ? aventura-t-il enfin,

Chacun de disputer et de se quereller

Et d'user aussi bien de tout son franc-parler.

– Le vers est correct, répliqua le lauréat, et dénote quelque esprit. Mais la rime manque cruellement d'humour. *Quereller, franc-parler* – non, cela est trop prochain.

– *Vérolé*, alors ? demanda Burlingame, se prenant apparemment au jeu. *Chacun de disputer et de se quereller*

Ainsi que font souvent les pauvres vérolés.

– Encore plus ingénieux ! applaudit le poète. Tom Trent n'aurait pas fait mieux, même avec l'aide de Dick Merriweather ! Mais vous n'avez toujours pas d'hudibrastique. *Quereller, franc-parler ; quereller, vérolé.*

– Je renonce, dit Burlingame.

– Considérez ceci, alors :

Chacun de disputer et de se quereller

Tant qu'à la fin tous deux sont las de harceler.

Quereller, harceler : voilà qui est hudibrastique. »

Burlingame fit la grimace :

« Ils tintent et s'entrechoquent !

– Précisément. Plus ils s'entrechoquent, et mieux est le distique.

– Ah ah ! s'écria le tuteur. Que dit mon lauréat de cela :

Chacun de disputer et de se quereller

Au fait de qui devrait sans délai reculer.

– *Quereller et reculer ?* s'exclama Ebenezer.

– Cela ne sonne-t-il pas comme les cloches mêmes de l'Hadès ?

– Non, cela n'ira jamais ! » Ebenezer branla la tête fermement. « Je croyais que vous aviez saisi l'essence de la chose, mais il faut que les mots aient entre eux quelque rapport si vous voulez qu'ils résonnent. *Quereller et reculer* sont des vaisseaux dans deux océans différents : ils ne peuvent actuellement se heurter, et le heurt est ce que nous recherchons.

– Alors essaie ceci, proposa Burlingame :

Chacun de disputer et de se quereller

Afin que d'hériter du gentil carrelet.

– *Carrelet ! Carrelet*, dites-vous ? » Le visage d'Ebenezer s'empourpra. « Que vient faire ici ce carrelet ? Comment en usez-vous ?

– C'est un hudibrastique, répondit Burlingame en souriant. Je m'ensers pour me torcher.

– Vraiment ! » Il éclata d'un rire embarrassé. « C'est le plus torchecul de tous les hudibrastiques que j'aie jamais entendus !

– Veux-tu en entendre davantage ? demanda Burlingame. Je suis un écolier zélé en rimes discordantes.

– Vous m'avez torché, déclara le poète. Votre leçon est finie !

– Non, je débute à peine d'en saisir l'esprit ! Possible me mettraï-je un jour à versifier, car la chose ne paraît guère éreintante.

– Mais vous connaissez le dicton, Henry : *On ne devient pas poète, on le naît.*

– Fi ! le railla Burlingame. N'as-tu point été fait lauréat avant que d'avoir tourné un seul vers ? Je gagerais que je pourrais rimer avec les plus adroits, quand je déciderais de m'y atteler.

– Personne ne connaît mieux que moi vos nombreux talents, dit Ebenezer d'un ton offensé. Cependant le vrai poète peut n'avoir d'autre don que les vers.

– Mets-moi seulement à l'épreuve, le défia Burlingame. Donne-moi quelques mots, et entends mes rimes.

– Fort bien, mais les vers sont plus qu'un simple appareillage de mots. Il vous faut répondre par un vers au vers que je vous lancerai.

– Lance tes vers, et nous verrons quels poissons mordront à l'hameçon !

– Soyez prêt, l'avertit Ebenezer, car je commencerai par un difficile :

Enfin le chevalier renonça sa mission.

– Cela est tiré d'*Hudibras*, marqua Burlingame, mais j'ai oublié avec quoi Butler le rime. *Mission, mission* – ah, cela n'a rien d'une enclouure :

Enfin le chevalier renonça sa mission

Laquelle avait usé toute son ambition.

– Trop proche, dit Ebenezer. Donnez-moi un hudibrastique.

– Tes hudibrastiques me rompront la mâchoire ! Toutefois, si c'est la discorde que tu cherches, je te ferai chauffer les oreilles :

Enfin le chevalier renonça sa mission

Et tomba gravement dans la stupéfaction.

Es-tu assez choqué ?

– Cela comble la brèche, admit Ebenezer. Mais la différence entre le poète et le mirliflore est précisément que ce dernier comble la brèche comme un arrimeur calfate un joint, seulement pour garder à flot le navire, là où le premier fait sa besogne comme le fait un homme avec une fille : il bouche le trou, mais avec vigueur, finesse, et soin ; il y a de la beauté et de la joie aussi bien que de l'utilité dans ce comblement.

– Corbleu, mon ami, dit Burlingame, tu parles comme les dieux eux-mêmes ! Comment un Poète Lauréat boucherait-il ce trou, je te prie, qui bâille comme le puits de l'Enfer ?

– Sam Butler l'a ainsi comblé – observez l'art, maintenant, le bel heurtement :

Enfin le chevalier renonça sa mission

Et perdit en chemin tout son appétition.

– Ah non ! s'écria Burlingame. Cela est trop ! *Son appétition* ! C'est une incongruité – oui, une chimère ! *Son appétition*, dis-tu ! Pourquoi messire Butler, s'il était si très enragé des mots extravagants, n'a-t-il point lancé un *maudisson*, et rimé avec cela ?

– Pourquoi pas, en vérité ? Que feriez-vous rimer avec *maudisson*, Henry ?

– La chose m'est fort aisée, railla Burlingame. Pour rimer avec *maudisson... maudisson*, dis-tu... »

Il hésita.

« Vous voyez, dit en souriant Ebenezer. En son inspiration le poète trouve une rime avec *mission* qui est aussitôt et une rime et un hudibrastique, et évite ainsi votre embarras. Abandonnez, maintenant ; *maudisson* ne saurait bien rimer.

– J'abandonne, dit Burlingame avec une feinte humilité. Je puis concevoir le premier vers – *Enfin le chevalier lança un maudisson* –, mais je cherche en vain une rime à ce maudit son ! »

Les deux voyageurs échangèrent un regard.

« Il suffit, marmotta Ebenezer, la leçon est finie. »

Mais Burlingame était ravi de son involontaire coup de maître ; il se mit à déclamer théâtralement depuis son cheval :

*Enfin le chevalier lança un maudisson
Renonça sa mission, et ayant maudit son
Destin, s'attaqua sans délai aux noirs démons
Qui peuplent les donjons et sont tétralégions
(La chose est assurée dans les registrions
Et autres documents des sages doctillons
Sans même mentionner les savants prêtrillons)...*

« Assez ! ordonna Ebenezer. Cessez de me débiter ces vers de mir-liton, Henry, ou je vais rendre gorge sur-le-champ !

– Pardonne-moi, dit en riant Burlingame. J'étais inspiré.

– Vous me tourmentiez, lui dit le poète, d'un ton indigné. N'allez pas vous enfler de si vaines victoires, lesquelles nous autres poètes surpassons au centuple à chaque page ! Vous avez une certaine adresse à rimer, j'en conviens ; mais n'allez pas croire que vous pouvez rimer tous les mots de notre langue, car un poète pourrait bien vous lancer quelques mots qui n'ont point leur semblable.

– *Ah ! Oh ! Ah !* » Burlingame s'esbouffa très-gaiement. « Je viens d'en ourdir de nouveaux ! Vive Dieu, ils se pressent dans mon esprit comme les gorets contre les tétons de Portia !

*Prête-moi, Xénophon, ton art de la leçon
Et toi, ô Cicéron, celui de la diction
Que je puisse parler sans lever les soupçons
Et dire sans circuit pourquoi les enfançons
En cas qu'ils souffriraient de graves malfaçons
Peuvent ne pas périr comme des limaçons
Et donner à leur mère un coup de caveçon.
Il faut que désormais chaque contrefaçon
Soit tranchée violemment d'un coup d'estramaçon ;
Que l'on procède ainsi avec les nourrissons
Lors qu'il est apparu que ce sont des bessons
Par le col attachés ; si ce sont des garçons,
Qu'on applique aussitôt une paire de glaçons
En chaque point du corps où l'on veut la scission...*

– Vous ne m'aimez point ! dit Ebenezer, tout courroucé. Je n'en veux pas entendre davantage !

– Allons, de grâce, dit Burlingame, ne me rebute pas !

– Coupable superbe ! gronda le poète quand il eut recouvert un peu de son empire.

– Ce n'était qu'une risée, Eben ; si elle t'a fâché, je fais pénitence. C'est toi qui es à présent le professeur, et non point moi, et tu peux décider d'enseigner ce qu'il te plaît. En vérité tu m'en as plus appris que je n'en savais déjà.

– Il est clair que votre génie a plus besoin d'un mors que d'une cravache, dit Ebenezer.

– Me conduiras-tu, alors ? »

Ebenezer considéra la chose pendant quelques instants, puis s'accorda :

« Soit, mais assez de raillerie. Je vais vous administrer la plus cruelle épreuve de l'art de la rime : le plus glissant rocher sur la face escarpée du Parnasse !

– Administre à ta guise, dit Burlingame. Lors qu'il s'agit de rimes, je jure que je suis le meilleur, car j'ai exploré notre langue en ses plus secrets recoins. Mais trouvons un gain à ce défi, veux-tu ? Autrement, ce serait égal que de gagner ou de perdre.

– Je n'ai rien à engager, dit Ebenezer, et vous ne devriez point parier si j'avais quelque argent à engager, car le mot que je vais vous bailler n'a point son pareil. » Puis il eut une pensée plus enjouée : « Dites-moi, à quelle distance se trouve le bac dont vous avez parlé ?

– Environ cinq ou six milles d'ici, je pense.

– Prenons alors pour pari nos montures, si cela vous agréé. Si vous ne rimez point mon vers, vous devrez aller à pied jusqu'à Cambridge ; si vous le pouvez, c'est moi qui marcherai. Topez-vous ?

– Beau pari, dit gaiement Burlingame, et j'ajouterai : celui qui perdra ne devra pas seulement marcher, mais marcher derrière cette vieille jument roane, laquelle ne cesse de pétarader dès le matin. Cela ajoutera quelque épice à la victoire du vainqueur !

– Fort bien, s'accorda le poète. Débutons la joute. Je vais vous jeter un vers, et vous le devrez rimer. Non point un hudibrastique, entendons-nous, mais un parfait équipollent.

– Est-ce *orgue* ? demanda Burlingame. Je te répondrai avec *morgue*.

– Nenni, sourit le lauréat, pas plus que *littérature*.

– La belle aventure ! répondit en riant son tuteur.

– Ni *éteigneur*.

– Loué soit le Seigneur !

– Ni *équinoxe*.

- Ce serait un paradoxe !
- Ni *zéphyr*.
- Cela devrait suffire.
- Ni *L'Arioste*.
- J'aurais trouvé riposte !
- Ni *pataquès*.
- Tu m'épates ! Qu'est-ce ?
- Ni *abracadabra*.
- Comme tu voudras !
- Ni *hypocondriaque*.
- J'en serai très-patruque.
- Ni *ecclésiaste*.
- La question est vaste !
- Ni *quadragésimal*.
- Quoi de plus normal !
- Ni *breloque*.
- Tu t'embarlucoques !
- Ni *trousse-pimousse*.
- Je crois que tu t'émousses...
- C'est *quinze*, dit Ebenezer.
- *Quinze* ? s'écria Burlingame.
- *Quinze*, répéta le lauréat. Trouvez-moi une rime avec quinze. *Dix à cinq ajouté ne peut faire que quinze*.
- *Quinze* ! dit derechef Burlingame. Ce n'est qu'une seule syllabe !
- Eh bien, ce ne sera que plus aisé, dit en souriant Ebenezer. *Dix à cinq ajouté ne peut faire que quinze*.
- *Dix à cinq ajouté ne peut faire que quinze*. »

Burlingame débuta de montrer quelque alarme cependant qu'il sondait son vocabulaire.

« Pas de zézaïement, l'avertit Ebenezer. Ne me dites point : *Qui prétend le rebours n'est qu'un minus habens*. Cela n'ira pas. »

Burlingame soupira :

« Et pas d'hudibrastique, as-tu dit ? »

- Non, confirma Ebenezer. Vous ne pouvez dire : *Dix à cinq ajouté ne peut faire que quinze*. La chose est avérée dans toute les provinces. Ben Oliver l'a essayé chez Locket et fut aussitôt disqualifié. Je veux une rime claire et naturelle.

- En est-il une ? demanda Burlingame.

- Non, déclara le poète, ainsi que je vous en avais prévenu avant que nous ne releviez le défi. »

Burlingame fouilla sa mémoire si minutieusement que des gouttes de sueur apparurent sur son front, mais il fut obligé, au bout de vingt minutes, de renoncer.

« Je me rends, Eben ; tu as gagné. »

À contrecœur, sous le sourire triomphant de son protégé, il descendit de cheval, et, allant se placer derrière la vieille roane, se prépara d'affronter les odieuses suites de son pari.

« À l'avenir, Henry, lui conseilla audacieusement Ebenezer, ne vous engagez point avec des poètes sur leur propre terrain. Si je puis parler avec quelque candeur, le don de la langue n'est accordé qu'à un petit nombre, et quoiqu'il n'y ait nulle grande honte à ne point l'avoir, ce serait folie que d'y prétendre lors que vous ne l'avez pas. »

Et s'étant déchargé de cette inhabituelle pointe, Ebenezer se mit à fredonner un air, fort satisfait. À la première élévation du terrain, la jument roane, déjà épuisée, lâcha un vent bruyant. Burlingame grommela un méchant juron et s'écria, tout dégoûté :

« Quelle sorte de pauvre vocabulaire est-ce là, qui ne possède ni nom ni verbe pour égaler le *inze* de *Dix à cinq ajouté ne peut faire que quinze* ?

– N'allez point chanter pouilles à la langue, lui répondit Ebenezer, c'est en vérité la plus admirable des langues... »

Il s'arrêta, ainsi que Burlingame et la jument. Les deux hommes se regardèrent avec circonspection.

« Il n'importe, hasarda Ebenezer. L'épreuve était finie.

– Oh que non, messire Lauréat ! dit en riant Burlingame. La mienne est achevée, mais la tienne ne fait que débiter ! Descends donc, à présent !

– Mais *inze*, protesta Ebenezer, en descendant toutefois. Ce n'est point un mot de la langue. Que veut-il dire ?

– Allons donc ! dit Burlingame en remontant sur son jeune hongre, nous n'avons parlé d'aucun critérium tel que le sens, si j'ai bonne mémoire. "Pour égaler le *inze*...", voilà mes mots : *inze* est le complément d'*égaler* ; les compléments des verbes sont des substantifs ; les substantifs sont des mots. Va derrière cette jument ! »

Ebenezer soupira, Burlingame s'éclata de rire, la jument lâcha de nouveau un vent, et les voyageurs reprirent leur route vers Cambridge, tandis que Burlingame chantait avec entrain :

*C'est là en vérité un merveilleux lexique
Celui dont ni les noms ou les verbes prolixes
Ne sauraient, pour la rime, débeller sans appel
Le digne rejeton du valeureux Mitchell !*

À leur arrivée au bac du fleuve Choptank, Burlingame déclara qu'Ebenezer avait purgé sa peine ; il paya un shilling par tête pour leur passage et un autre pour celui des deux chevaux, et les voyageurs s'installèrent sur le chaland à destination de Cambridge.

Burlingame désigna, à deux milles devant eux, quelques bâtisses dispersées, à peine visibles de l'autre berge.

« C'est là-bas que se trouve le siège du comté de Dorset. La dernière fois que ton père l'a vu, ce n'était qu'un simple débarcadère. »

Épuisé par ses peines, Ebenezer ne fit aucun effort pour celer son dépit.

« Je savais que cela ne ressemblerait pas à notre Cambridge anglais, mais j'avouerai ne point avoir songé qu'il serait aussi grossier que ça. Qu'y a-t-il là qui mérite d'être chanté en vers épiques ?

– Qui sait quelle sorte de cabanes délabrées composait la véritable Ilion, et qui s'en soucie ? répliqua son ami. C'est au génie du poète de transcender son matériau ; et point besoin n'est d'être très-éloquent pour déclarer que plus vil est le sujet et plus grande doit être la transcendance. »

Là-dessus, le lauréat répondit :

« Ce me semble que le jésuite l'empiète sur vous, après tout : vous avez emprisonné son corps, mais il a converti votre raison. »

Burlingame se hérissa à ce lardon, car ce n'était point le premier qu'Ebenezer lui eut déchargé ce même jour.

« Cela te va bien de défendre le prêtre, gronda-t-il à voix basse pour que le passeur ne l'entende pas. Ce n'est point la cause du pape que nous servons, mais celle de Baltimore : la cause de la Justice.

– Oui-bien, s'accorda le poète. Cependant, qui peut dire quelle cause est celle de la Justice ? La Justice est aveugle.

– Mais les hommes ne le sont point ; et pour de la Justice, sa cécité est celle du désintérêt, et non de l'innocence.

– Je conteste cela, dit Ebenezer avec allégresse.

– Te voilà devenu bien raisonnant et chicaneux !

– Vous avez quasi quarante années, et je n'en ai que vingt-huit, déclara le lauréat, et, pour de l'expérience, vous avez au moins trois fois mon âge ; mais malgré mon innocence – ou plutôt à cause d'elle –, je ne m'estime pas moins que vous autorisé en matière de Justice, de Vérité, et de Beauté.

– Absurde ! s'écria son ami. D'où vient que les hommes choisissent parmi eux les plus avancés dans la carrière et les plus instruits afin que de les juger, si ce n'est que la prudence est l'élément premier de la Justice ? »

Mais Ebenezer ne voulait point se dédire :

« Ce n'est là qu'une commune erreur, comme tant d'autres. »

Burlingame montrait davantage d'humeur à chaque minute :

« Quelle différence y a-t-il entre l'*innocence* et l'*ignorance*, je te prie, sinon que l'une est latine et l'autre grecque ? Pour du fond, ce sont les mêmes : l'innocence n'est qu'ignorance.

– Vous entendez par là, rétorqua aussitôt Ebenezer, que l'innocence du monde est égale à son ignorance ; personne ne peut disputer cela. Cependant la chose la plus assurée au fait de la Justice, de la Vérité et de la Beauté est qu'elles ne vivent point dans le monde, mais sont des entités transcendantes, nouménales et pures. C'est chose reconnue comme les enfants perçoivent souvent la vérité immédiatement, là où leurs aînés en ont été écartés par un jugement alambiqué. De quoi cela témoigne-t-il, sinon que l'innocence a des yeux pour voir ce que l'expérience ne peut voir ?

– Fi ! railla Burlingame. Ce n'est là que du boniment de Cambridge, comme celui qu'a toujours affectionné ce cher vieux Henry More. Remercions le ciel que de tels marmots soient sans empire dans notre société – songe ce que cela serait si tu en avais un pour juge !

– Possible que la Justice se montrerait digne de sa devise pour la première fois, dit Ebenezer.

– Je le veux croire ! dit en riant Burlingame. On la pourrait représenter portant des dés en lieu que d'une balance, car là où l'innocence aveugle est juge, le jury ne saurait être que l'aveugle fortune ! Je ne puis déterminer, ajouta-t-il, si tu conserves ton innocence parce que tu tiens semblables opinions, ou si tu tiens ces opinions pour justifier ton innocence. »

Ebenezer se détourna et posa un regard marri sur le quai approchant, où une activité considérable paraissait régner.

« Ce me semble qu'il serait plus convenant de vous le demander à vous, Henry : un homme peut renoncer sa vertu quand il lui plaît, mais non point sa connaissance. »

L'argument s'acheva sur ce trait peu consolatif, car le bac avait atteint sa destination. Les voyageurs, pareillement fâchés, montèrent sur le quai, lequel était bâti à la jonction du fleuve Choptank et d'un large cours d'eau, et, non sans quelque peine – car la marée était basse –, aidèrent leurs montures à escalader une passerelle pentue.

Peu avenante lors qu'on l'apercevait de loin, la ville de Cambridge était encore moins imposante vue de près. Il n'y avait, en vérité, nulle ville du tout : Burlingame identifia un petit édifice en bois comme étant le tribunal du comté, dont la construction datait d'à peine sept années. Plus près de la rivière se trouvait une sorte d'auberge, de construction encore plus fraîche, et au pied du quai lui-même s'étendait ce qui paraissait être un assez vaste entrepôt qui servait aussi bien de comptoir – un bâtiment qu'avait sans doute connu le père d'Ebenezer vers 1665. On n'apercevait aucun autre établissement, et il n'y avait pas apparence qu'il y eut aucune maison privée.

Toutefois, une vingtaine au moins de personnes arpentaient le quai et les alentours de l'entrepôt ; les clameurs d'une grande liesse montaient

de la taverne ; et, en plus des nombreuses petites embarcations qui mouillaient ici et là le long du rivage, deux plus vastes vaisseaux – une barque et un trois-mâts – étaient en panne dans le chenal. Cette industrie, l'apprit bientôt Ebenezer, si peu en rapport avec la taille et l'aspect de la ville, était due à son rôle comme siège du comté et à la commodité de son quai et de son entrepôt pour les plantations avoisinantes, et plus particulièrement à la session d'automne de son tribunal, lequel procurait un rare divertissement à la populace.

Ils attachèrent la jument roane et le hongre à un arbuste près le cours d'eau, et après une collation à l'auberge les voyageurs se séparèrent, au soulagement du lauréat. Burlingame demeura à l'auberge dans le dessein de louer des chambres pour la nuit, de s'enquêter du domicile de William Smith, et de rapaiser sa soif ; et Ebenezer, laissé à lui-même, remonta lentement la route qui menait au tribunal, tout à ses pensées. La journée étant chaude, le tribunal exigu, et un procès, un divertissement fort prisé des colons, la cour siégeait dehors, dans un petit vallon tout prochain du bâtiment. Ebenezer trouva là rassemblée une centaine de personnes, encore que la cour ne se fût pas encore réunie ; ils s'amusaient à manger, à boire d'abondant, à s'appeler et se faire signe de part et d'autre du naturel amphithéâtre que formait le vallon, s'ébattant gaiement sur l'herbe, chantant des chansons paillardes, et se divertissant d'une façon que le lauréat jugea indigne d'un tribunal. Des bons de tabac s'échangeaient un peu partout, et Ebenezer conçut bientôt que presque tous prenaient des paris quant à l'issue du procès. Ce fait l'étonna fort et éveilla même en lui quelques confus pressentiments, mais il prit néanmoins un siège dans l'amphithéâtre afin que d'assister à la session ; son intérêt était tenu en éveil par sa récente dispute avec Burlingame, d'une part, et, d'autre part, il espérait d'accoucher de quelques vers sur la majesté des lois du Maryland, comme cela lui avait été suggéré par...

Morbleu ! songea-t-il, et aussitôt il grimaça et soupira : il ne laissait pas d'oublier que c'était Burlingame, et non Charles Calvert, qui lui avait délivré sa commission ; c'était là une pensée trop douloureuse et trop énorme pour qu'il l'admette nettement.

Enfin le crieur apparut à l'entrée du tribunal et brailla, mais il ne put aller plus outre que la première haie, car une pluie de brindilles et de cailloux l'obligea de tourner talons. Puis le juge arriva, sans perruque ni robe d'office ; Ebenezer le reconnut uniquement à ce que, après s'être arrêté pour converser avec diverses personnes de l'audience et avoir hoché la tête à leurs échanges de billets, il prit place sur le banc. Puis ce fut le tour des jurés (Ebenezer approuva, non sans balancer, qu'ils bornassent apparemment leurs paris à eux-mêmes), et, pour finir, celui du procureur général et de l'avocat de la défense. Les grands absents étaient le plaignant et l'accusé, et comme Ebenezer examinait l'assemblée, s'enquêtant de leurs identités, son regard tomba sur Susan Warren, assise près

le premier rang en compagnie d'un homme âgé que le poète n'avait jamais vu avant cela ! Elle s'était, ainsi qu'il apparut, quelque peu décrassée, mais là où premier son visage avait été sale et ses cheveux embrouillés, elle était à présent fardée et poudrée dans l'excès, et ses cheveux étaient arrangés comme celle d'une prostituée. Elle avait échangé ses vieux habits de toile écossaise contre une robe de faux satin, aux couleurs criardes et au large décolleté, et ses manières étaient en accord avec sa robe : elle riait aisément d'un rire bruyant, promenait un regard estimateur d'un homme à l'autre cependant qu'elle parlait à son compagnon, et enflait ses déclarations en posant une main légère tantôt sur le bras de son partenaire, tantôt sur son épaule, tantôt sur son genoux.

Ebenezer la regarda pendant un moment, sujet à de violents et divers sentiments : en dépit de ses allégations contraires à Burlingame, il était autant fâché que satisfait de ce qu'elle l'eût leurré dedans la grange du capitaine Mitchell ; il avait grand'hâte d'apprendre la cause de son change, si elle avait rejoint son père (et, si cela était, pourquoi persistait-elle dans l'état de courtisane ?), et – possible avant toutes choses – si elle avait des nouvelles de Joan Toast, et pourquoi son récit n'était point du tout en convenance avec celui de Burlingame. D'abondant, combien qu'il répugnât à sa mine impudique et eût trop de soins de Joan Toast, il ressentait les pointes familières de la jalousie à la vue du galant de Susan – lequel, toutefois, ignorait ses coquetteries. Ebenezer débattit s'il devait arrêter son attention et tâcher de s'entretenir avec elle – entre autres choses, il ne portait pas créance à la promesse de Burlingame de ne point l'appréhender –, mais à la fin il décida de n'en rien faire.

Je suis bien quitte de sa personne, se déclara-t-il à lui-même *Si ma conduite à son égard m'a valu quelques tourments, de même devra-t-elle payer sa défection. Le juste parti est de ne s'embrouiller ni de sa fuite ni de sa capture, et c'est assez là-dessus.*

Ces réflexions avaient tellement accaparé le lauréat que c'est à peine s'il remarqua que l'audience était ouverte et que la dispute battait son plein, lorsque enfin les clameurs des spectateurs attirèrent son attention sur la barre. L'affaire en cours relevait auparavant de la juridiction du comté de Kent, et la déposition, de toute évidence, était en défaveur du plaignant, sur la victoire duquel une considérable somme d'argent du Dorchester avait été placée ; l'audience huait l'avocat qui avait à sa charge de défendre un couple d'âge moyen.

« Qu'il soit réitéré, déclamait l'avocat, que l'accusé, mon client M. Bradnox – lui-même honorable juge de paix – était le soir en question honnêtement et tranquillement assis chez lui en compagnie de son épouse Mary Bradnox, lorsque le plaignant, M. Salter, apparut à sa porte avec une bouteille de rhum et un jeu de cartes et invita les deux prévenus à se divertir. Il était alors près de minuit, et M^{me} Bradnox fit bientôt ses adieux aux deux hommes et se retira dedans sa chambre...

– Dessus son pot de chambre, plutôt ! » brailla le plaignant à l'autre bout du vallon, et l'audience s'accorda bruyamment là-dessus.

L'avocat de la défense s'entretint à voix basse avec son client.

« Sur avis de notre cliente M^{me} Bradnox, nous modifions notre déclaration, et convenons que c'est bien à un appel de la nature qu'elle a répondu, mais qu'elle s'est ensuite rendue directement du pot au lit, si je puis dire.

– Mensonge ! » cria derechef le plaignant. C'était un homme maigre et sombre d'une quarantaine d'années, grand de taille et tanné de cuir, avec à ses côtés un cruchon auquel il se désaltérait sans cesse. « Quand je suis monté pour l'entreprendre, je l'ai trouvée assise les jambes croisées près de la fenêtre, la chansonnette aux lèvres et mon rhum dans les entrailles, toute pétaradante à la lune décroissante.

– Ainsi que l'a confessé le plaignant M. Salter, reprit sournoisement l'avocat de la défense, il laissa là ensuite les festivités, ayant enivré mon client, et monta le degré qui mène à la chambre de M^{me} Bradnox, laquelle porte il força avant d'assaillir ma cliente de la plus ignoble façon – la vérité est qu'il besogna bel et bien M^{me} Mary et cocufia son époux le juge !

– Bravo ! s'écrièrent les spectateurs.

– Ayant achevé sa vile besogne, continua la défense, ce Salter retourna au salon, où il abusa de l'ébriété de son hôte pour l'escroquer au lansquenet, pour la coquette somme de plusieurs centaines de livres de tabac, l'entraînant cependant à boire davantage de rhum pour le mieux duper. Lorsque mon pauvre client se trouva pris de boisson au point de faire une chute, chute dans laquelle son nez saigna grandement, ce même John Salter lui cracha dessus, pissa dessus, et offensa d'autres manières les lois de l'hospitalité, lui disant enfin qu'il l'avait rendu cornu moins de deux heures auparavant. Sur quoi, entendant cela, mon client se désenfuma aussitôt, et traitant ce même Salter de *blasphémateur* et ensemble de *vil coquin*, se rendit dans la chambre de sa femme, en proie à un formidable courroux. Là, il se mit à la traiter de *catin* et de *goulpharine*, et autres diverses épithètes flétrissantes, et la saisit bientôt par les poils du con, la traînant ainsi par terre d'une façon inhumaine.

– Honte ! brailla la foule, et : Au poteau ! »

Ebenezer était également scandalisé, mais moins par cette révélation que par le récit de la conduite du plaignant, dont l'effronterie lui semblait nonpareille. Il s'interrogea, au vrai, d'où venait que M. Salter fût le plaignant et non point l'accusé dans le procès.

« Au cours de cette altercation domestique, poursuivit la défense, le plaignant M. Salter rentra et, s'interposant entre mes deux clients, prit le parti de M^{me} Mary contre celui de son époux, empoigna ce dernier par le cou et l'étrangla si bien que les yeux du juge se ternirent et ressemblèrent bientôt à deux crachats sanglants sur de la neige...

– Bravo !

– Là-dessus ledit juge Bradnox relâcha son étreinte sur les parties de M^{me} Mary et accusa Salter des précédentes peccadilles, lui protestant que, attendu qu'il avait enfourché Mary en bonne et due forme, ledit Salter s'était à jamais soustrait à la considération du juge et n'était qu'un happe-chair et une pécore d'hypocrite. Ayant entendu cette déclaration, le plaignant répliqua en pochant les deux yeux du juge et en lui déchargeant un grand coup sur la tête, déclarant dans le même temps que le juge Bradnox était très-diminué dans sa virilité...

– Je lui ai dit qu'il était aussi viril qu'un bœuf, précisa Salter en essuyant le goulot du cruchon avec sa manche, et aussi expédient qu'une catin à l'église.

– Voilà qui était bien dit, remarqua un homme assis près d'Ebenezer.

– Ensuite de quoi il déclara, reprit la défense, que M^{me} Mary ne valait pas la peine qu'on lui troussât le cotillon...

– C'était égal à besogner une chèvre, se plaignit Salter.

– Ce à quoi le juge répliqua que si Salter ne fermait sur-le-champ son venimeux clapet, il le fermerait pour lui, lui l'échinerait, l'estocaderait, et lui romprait les deux jambes sur le marché. Ce à quoi le plaignant répondit...

– Assez ! » s'écria le juge. Puis il ajouta : « Vos billevesées nous endormiront tous. Pour l'amour du ciel, quelle est l'accusation ? »

Salter bondit aussitôt :

« L'accusation, dit-il, est que ce félon de Bradnox ne m'a jamais payé mon rhum – un bon barillet, à la goutte près – et de plus, pendant que je culbutais Mary Bradnox fort et ferme, certaines pièces sont tombées de mes culottes, lesquelles étaient dessus une chaise, et ces mêmes pièces ne m'ont jamais été rendues par ces scélérats.

– Sainte Mère de Dieu ! murmura le lauréat.

– Qu'en dites-vous, messieurs les Jurés ? demanda le juge. Le prévenu est-il coupable, ou faut-il laisser partir ce vaurien ? »

Tout ce que pouvait espérer Ebenezer durant la minute ou deux que dura la délibération du jury, c'était que les notes qu'ils échangeaient entre eux étaient des messages et non point des bons de tabac ; il était trop excédé par la conduite de la cour pour s'attendre à un jugement honnête. Ce fut, de vrai, un grand coup pour lui lorsque le président du jury déclara :

« Votre Honneur, nous déclarons l'accusé non coupable.

– *Non coupable ?* gronda le juge, et sa protestation fut reprise par l'audience. Shérif, arrêtez ces vingt scélérats pour outrage à la cour ! *Non coupable !* Vraiment, l'âme du vilain est noir comme l'as de pique, et celle de sa pecque de femme guère plus blanche ! Bon Dieu, messieurs, voulez-vous causer la ruine de notre beau Dorset ? Non, dis-je : l'accusé est coupable ! »

Indigné, Ebenezer se leva, mais ses secousses se perdirent dans les applaudissements de la foule.

« La cour ici présente ordonne que Tom Bradnox paye à Salter le prix exact de son barillet et verse la même somme à la cour avant le prochain lever de soleil, ou qu'il soit mis au pilori jusqu'à ce que la cour ajourne ; en outre, que Mary Bradnox rende au plaignant le double de la valeur des pièces qu'il a perdues lors qu'il l'a besognée rondement, ou souffre d'avoir la main marquée au fer de la lettre T, pour tire-laine. Affaire suivante ! »

Les spectateurs sifflèrent, se donnèrent des claques sur les épaules, pincèrent la femme du voisin, et ramassèrent leurs gains ou réglèrent leurs dettes. Ebenezer demeura debout, rendu stupide par la conduite de la cour, et s'étudia de trouver dans son vocabulaire les mots les plus acerbes, car il avait déterminé de blâmer publiquement non seulement le plaignant et le juge, lesquels étaient clairement de connivence, mais également l'audience, pour son indigne allure. Mais premier qu'il ait pu composer sa harangue, les plaideurs suivants avaient pris place, et son attention fut divertie par le fait que l'un d'eux – apparemment le prévenu – était le consort de Susan Warren, que le juge paraissait connaître privément.

« Qu'est-ce donc que vous voulez, Ben Spurdance ? » demanda le juge.

Ebenezer sursauta : il lui semblait avoir déjà entendu ce nom avant, sans doute par Susan, mais il ne pouvait se souvenir dans quelles circonstances.

« Vous feriez mieux de le demander à *lui* », marmotta Spurdance en désignant un vieil homme robuste assis à la place du plaignant.

« Qui diable êtes-vous ? » lui demanda le juge.

Le vieux répondit :

« William Smith, Votre Honneur. »

Ebenezer sursauta de nouveau.

« Quelle est votre plainte mensongère contre ce brave Ben Spurdance ? » demanda le juge.

À cette seconde mention du nom, Ebenezer se souvint où il l'avait entendu avant ce jour : le capitaine Mitchell, quand ils étaient partis, avait recommandé à son « fils » d'aller chercher Susan Warren dans la maison d'un certain Ben Spurdance, laquelle il avait qualifiée de « repaire de voleurs et de catins ».

Mais il était bon pour une autre surprise, car, en réponse à la question de la cour, Smith répliqua qu'à son arrivée dans la province quatre années auparavant, il avait été réduit de se louer au prévenu, ayant dissipé tout son argent durant le voyage en diverses médecines pour secourir sa fille alors souffrante, et que le terme de son contrat venait juste d'advenir.

« Vive Dieu ! s'émerveilla le lauréat. Ce n'est point du tout notre homme, mais le pauvre et saint père de Susan Warren dont elle m'a parlé ! »

Et il se demanda avec colère pourquoi Susan avait vaqué au prévenu. Cependant William Smith entreprit d'exposer son grief : il avait, déclara-t-il, servi loyalement Spurdance pendant ces quatre années en qualité de tonnelier et forgeron, mais son contrat était à présent achevé et Spurdance était revenu sur les termes de leur accord. En particulier, Spur-

dance ne lui avait cédé qu'un acre et demi de terre – et d'une pauvre terre, tout en pierres et en ravines – en lieu des vingt que fixait le contrat, et lui avait dit que, s'il en voulait davantage, il n'avait qu'à aller se faire pendre.

Pauvre misérable ! se lamenta pour lui-même Ebenezer. Il n'en était que plus facile à débiter sa harangue, mais songea qu'il valait mieux attendre d'avoir entendu en son entier le détail des infortunes de Smith.

Le prévenu témoigna alors que, là où les propos du plaignant étaient en substance exacts, lui, Spurdance, n'avait pas dit à Smith d'aller se faire pendre.

« J'ai dit au vieux bouc de se mettre ses acres au cul et de me laisser en paix », déclara-t-il.

Vive Dieu, il reconnaît qu'il est coupable ! songea Ebenezer.

Le juge tourna une mine refrognée au plaignant :

« Essayez-vous de mentir à la cour, monsieur ? »

– Possible qu'il dit vrai, admit Smith, encore que ma mémoire de cela est : « Va te faire pendre ailleurs ! »

– Eh bien, qu'a-t-il dit ? demanda le juge.

– C'était *Mets-les toi au cul*, insista Spurdance.

– C'était *Va te faire pendre*, insista Smith.

– *Mets-les toi au cul !* cria Spurdance.

– *Va te faire pendre !* hurla Smith.

– Mets-les toi au cul, ordonna le juge en appelant au silence. Votre ami a un diable d'avocat, Ben, dit-il au prévenu. Où donc est le vôtre ? »

Spurdance fit la grimace en direction du ministère public, un petit homme courtaud en costume sombre, semblable à ceux que portent les quakers.

« Je n'ai nul besoin de menteurs comme Richard Sowter pour me défendre.

– Appelez votre premier témoin, et qu'on en finisse ! »

Personne hormis Ebenezer ne paraissait voir quoi que ce fût d'impertinent dans le fait qu'on écoutât la défense avant la partie plaignante, et quand il vit Susan Warren prendre position en faveur de Spurdance, son étonnement laissa la place à une stupeur absolue.

Le témoignage de Susan, toutefois, l'emportait en extravagance sur tout ce qu'il avait pu entendre cette après-midi. Elle s'était rendue au Maryland, déclara-t-elle, sous la protection du bon capitaine Mitchell du comté de Calvert, afin que de réchapper aux pratiques incestes d'un père qui lui courait après comme un bouc !

« Il me poursuivit en secret à bord du bateau, continua-t-elle, et dilapida tout son argent pour soudoyer le capitaine Mitchell. C'était son dessein que de faire jouer au capitaine le rôle d'entremetteur, et de me culbuter de la cale au grenier ! »

Les spectateurs, combien qu'ils eussent accueilli l'arrivée de Susan à la barre par de basses risées, compatisaient à présent nettement avec

elle ; par des murmures, ils firent savoir qu'ils trouvaient bon que les efforts de son père pour corrompre son gardien aient échoué, et qu'en conséquence il ait été réduit de louer ses services à Spurdance.

« Le bon Ben ici présent ne le fit que pour m'être favorable, déclara-t-elle, et ce fut là une fort mauvaise affaire que je lui fis conclure, car mon père s'avéra être un fainéant et un fomentateur de troubles ; M. Spurdance lui bailla un acre et demi de terre par pure charité chrétienne, car il ne lui devait pas un pet de lapin. Il est mon père, pour mon très-grand malheur, mais j'aurais bien de la joie si je pouvais voir le vaurien mis au pilori, ma foi, se faire déchirer son dos crasseux à coups d'escourgées ! »

Le juge loua chaleureusement Susan, renvoya sans façon le jury qu'il jugeait indigne de confiance, et publia qu'il était prêt à déclarer le plaignant coupable de menterie et de paresse ; mais premier qu'il n'ait pu rendre un verdict officiel, Ebenezer, qui s'était levé et tremblait de rage depuis la dernière partie du témoignage de Susan, se dressa à présent de toute sa hauteur sur son promontoire herbeux et s'écria :

« Assez ! Je demande que cette procédure scandaleuse soit interrompue ! »

Susan se retourna, bouche bée ; la foule poussa des huées et lança des brindilles, mais le juge brailla plus fort qu'elle et abattit son marteau.

« Silence ! *Silence*, maudits chiens ! Au nom de l'Antéchrist, qui êtes-vous, et pourquoi faites-vous obstruction au cours de la justice ? »

Comme il se tournait pour esquiver une brindille, Ebenezer vit Henry Burlingame qui se précipitait vers lui en contournant l'amphithéâtre et lui faisait signe de se tenir tranquille. Mais l'indignation du lauréat ne se pouvait freiner aussi aisément ; de vrai, la convenance de la présente situation avec les propos qu'avaient tenus Burlingame et lui peu de temps auparavant le rendit encore plus désireux de s'exprimer quand il aperçut son ancien précepteur parmi l'audience.

« Je suis Ebenezer Cooke, Votre Honneur, Poète et Lauréat de cette Province par la grâce de Charles, Lord Baltimore, et je m'oppose vivement au verdict avancé, comme étant un travestissement de justice et une souillure sur le bel écusson des lois du Maryland !

– Bravo ! crièrent quelques-uns.

– Sortez le papiste ! » crièrent d'autres.

Sitôt que sa déclaration fut faite, Ebenezer vit Burlingame s'arrêter en pleine course, se frapper le front de la main, et s'asseoir en haussant les épaules là où il s'était arrêté.

« Eh là, raille le juge, ce ne serait point aussi grave. » Il fit un clin d'œil à l'assemblée. « C'était là le meilleur verdict que l'ami puisse s'offrir. »

L'alarme de Burlingame avait ébranlé l'assurance du lauréat, mais il était trop tard pour se dédire ; le doute confirma le courroux dans sa voix.

« Vous ne savez point qui vous raillez, monsieur ! De plus grands et plus noirs poltrons que vous ont ressenti la morsure de l'hudibrastique

et ont été défaits ! Maintenant, ferez-vous justice à ce pauvre plaignant, dont l'injuste condition appelle sans délai réparation, et condamnerez-vous enfin le prévenu et cette perfide gaupe de témoin pour leurs calomnies ? Ou vous attirerez-vous les foudres du lauréat, et avec elles celles d'une commune excédée ? »

Spurdance, pendant ce temps, avait pâli, et, voyant les gens murmurer entre eux, se dirigea vers le banc et murmura à l'oreille du juge.

« Je me moque de qui il est comme d'une crotte de blaireau ! rétorqua le juge à Spurdance. Cette cour est la mienne, et j'entends la gouverner honnêtement : personne n'aura de verdict qu'il n'ait premier payé pour cela !

— Fort bien, cria le lauréat par-dessus les risées de la foule. Si la Justice de cette province appartient pour l'instant à l'homme qui l'achète, alors je paierai sans délai le prix qu'il faut à cette catin. » Il jeta un regard entendu à Susan. « Quelle que soit la somme que vous ait promise ce maudit Spurdance, je vous en donne la moitié en plus, pour le privilège de rendre et la justice et le jugement.

— Deux cents livres de tabac, dit le juge.

— Trois cents, donc, répartit le lauréat.

— Objection ! s'écria Spurdance, très-alarmé.

— Objection », fit chorus Susan, dont le regard terrorisé amena un fier sourire sur les lèvres du poète.

William Smith se leva comme pour ajouter une troisième objection, mais son petit conseiller à l'habit sombre l'arrêta vite et murmura à son oreille.

« Objection rejetée, dit le juge d'un ton cassant. L'affaire est entre vos mains, messire Poète. Mais souvenez-vous qu'il n'est point permis d'ôter la vie ou un membre. »

Le prévenu et Susan montrèrent de la surprise et du chagrin devant le cours que prenaient les événements, ainsi que Burlingame, lequel bondit en entendant la décision du juge et se précipita derechef vers Ebenezer. Mais il était encore à plusieurs centaines de pieds de lui, et le lauréat put s'exprimer sans être dérangé :

« Je n'ôterai ni l'un ni l'autre, déclara-t-il, mon seul soin est la Justice. Spurdance, il est clair, n'a point porté de préjudice corporel au plaignant ; aucun, par conséquent, ne lui sera fait. Le point était celui d'une dette terrienne, et je rendrai justice en faisant sympathiser la peine au crime. Mon verdict est que l'accusé est coupable, et mon jugement est que le plaignant recouvre non seulement les vingt acres qu'on lui devait au commencement, mais encore toute la propriété d'où est issue la concession, hors de l'acre et demi présentement détenu par le plaignant. En d'autres termes, le prévenu recevra le maigre revenu qu'il lui douait tant de céder, et le plaignant recevra le trésor d'où provenait celui-là ! Pour de miss Susan Warren, attendu qu'il ne semble en façon quelconque inhabituel dans cette cour de condamner des personnes qui ne soient point accu-

sées, je la déclare coupable de fraude, calomnie, diffamation, impudicité, et désaffection filiale, et décrète qu'elle doit demeurer sous la garde du plaignant son père pendant qu'on procédera à une enquête sur la légalité de son contrat avec le capitaine Mitchell. En outre, qu'à la première occasion son père lui trouve un mari confident, afin que sous le joug conjugal elle puisse s'instruire des voies de la vertu et de la piété. Ces décret et peines devront être appliqués avant une quinzaine, sous peine que la sentence ne soit rengrégée en emprisonnement ! »

Du fond de la salle retentit un rire moqueur, quasi hystérique, et Burlingame, Spurdance et Susan Warren poussèrent un cri au même instant.

« Justice est rendue, déclara le juge en donnant un coup de marteau sur sa table. Et j'ajouterai, monsieur, qu'au cours de toutes ces années passées dans un tribunal, je n'ai jamais rencontré générosité aussi insensée ! »

Ebenezer s'inclina :

« Je vous remercie. Cependant, il ferait mieux louer l'équité de la sentence plutôt que sa magnanimité. C'est chose fort aisée que d'être généreux avec le bien d'autrui. »

Le juge eut un bref repart, mais ce dernier se perdit dans la clameur de la foule, qui portait à présent Ebenezer sur ses épaules jusqu'à la taverne en bas de la rue.

« Ce n'est point moi que vous devriez honorer, mais l'aveugle Justice, dit le poète sans s'adresser à quiconque de particulier. Toutefois, ajouta-t-il, il est gratifiant de me retrouver enfin parmi un peuple qui ne soit point aveugle à la dignité de ma charge. Mon estime pour Cambridge est du tout réparée. »

De vrai, les plus impressionnables dans la foule parlaient à voix basse de sainteté ; une mère lui tendit son enfant pour qu'il le baise, mais le lauréat repoussa modestement l'offre de la femme. Il chercha en vain Burlingame, désireux de goûter sa réaction à son triomphe.

Le plaignant William Smith était déjà dedans la taverne quand ils arrivèrent, et à la vue de son bienfaiteur il commanda de la bière pour tout le monde.

« Comment puis-je vous remercier ? s'écria-t-il en embrassant Ebenezer. Vous êtes l'âme la plus chrétienne de toute la Province du Maryland, ma foi !

– Allons, allons, répliqua le poète. J'espère seulement qu'ils ne vous le reprendront pas de sitôt.

– C'est ce que je crains à la pareille, monsieur, reconnut Smith, et il sortit un papier de sa chemise. Mon avocat vient juste de rédiger ce papier, lequel si vous le voulez bien signer scellera votre jugement auprès n'importe quelle cour.

– Eh bien, finissons-en, et buvons cette bière », dit en riant Ebenezer.

Il prit la plume et l'encre que lui tendait le serveur, signa le document d'un paraphe, et le rendit à Smith. Il soupirait l'absence de Burlingame,

d'Anna et de ses amis de Londres en cette heure, la plus glorieuse de sa vie.

« Maintenant, dit Smith en levant son verre de bière, à messire Cooke, notre Poète Lauréat, le plus grand gentilhomme qui honora jamais le comté de Dorset !

– Bravo ! crièrent les autres.

– Et à monsieur Smith, répondit poliment Ebenezer, qui n'a eu que la juste récompense de toutes ses épreuves.

– Bravo !

– Et à sa guenuche de fille, cria quelqu'un dans la foule. Puisse le ciel nous préserver de sa...

– Non, plutôt à la Justice », rompit le lauréat, que cette allusion à Susan embarrassait. « À la Justice, à la Poésie, au Maryland – et, s'il vous plaît, à Malden, où je dois me rendre.

– Oui, à Malden, répéta Smith. Et il vous faut savoir, monsieur, qu'aussitôt que j'aurai remercié ce vaurien de Spurdance et pris à sa place un bon contremaître, vous serez toujours le bienvenu là-bas quand il vous plaira, et le temps que vous voudrez. » Il s'esbouffa de rire et cligna des yeux. « Vraiment, monsieur, si la fausse commission de Lord Calvert ne vous rapporte rien, je vous prendrai à la place de Spurdance pour gouverner Malden. Vous ne sauriez être pire que lui, lui qui vous a dupé sans que vous le conceviez. »

Ebenezer se refroga d'horreur.

« Cher ami, je ne vous entends point du tout !

– Ma foi, cela importe peu à présent, mon garçon, grimaça Smith, et il se servit un nouveau verre de bière. *Plus d'une vérité est dite dans l'ignorance, et plus d'un mal est réparé d'aventure.* À Malden ! » dit-il à la foule, et il ajouta, à l'adresse du lauréat : « Maintenant qu'il est à moi en droit, j'entends le gouverner comme jamais ne l'a osé Ben Spurdance !

– Hourra ! Hourra ! Hourra ! » s'écrièrent-ils tous, et ils burent et s'éjouirent tellement que peu virent l'hôte d'honneur tomber, inanimé, dans la sciure.

28. SI LE LAURÉAT EST ADAM, ALORS BURLINGAME EST LE SERPENT

Quand il eut repris ses esprits, Ebenezer se retrouva sur un banc dans un coin de la taverne ; ses pieds étaient surélevés par une cassette en bois, et un linge humide avait été posé sur son front. La mémoire de ce qui avait causé sa pâmoison manqua le faire défaillir derechef ; il referma les yeux, et aspira à mourir sans délai sur place plutôt que de faire face aux risées de la foule et à sa propre honte. Quand enfin il osa regarder

autour de lui, il vit Henry Burlingame qui était assis seul à la plus proche table, une pipe aux lèvres et le regard tourné vers le comptoir.

« Henry ! » s'écria le poète excédé.

Burlingame pivota aussitôt sur sa chaise :

« Pas *Henry*, Eben – mon nom est Tim Mitchell. Je t'ai trouvé allongé par terre. »

Ebenezer se redressa et secoua sa tête :

« Ah, Seigneur, Henry, qu'ai-je fait ? Et alors même que vous tâchiez à m'avertir ! »

Burlingame sourit.

« Tu as rendu innocemment la justice, dirais-je.

– Ne me moquez pas, au nom du ciel ! » Il enfouit son visage entre ses mains. « Plût à Dieu que je sois demeuré à Londres !

– Le vieil Andrew t'a-t-il donné sa procuration ? Si cela n'est pas, tu n'avais aucun droit de faire ce don.

– Il n'aurait jamais dû, répondit Ebenezer, mais il l'a fait. J'ai cédé son domaine par un acte signé, et, partant, tout mon legs à ce voleur de tonnelier ! »

Burlingame tira sur sa pipe.

« C'était là une sottise, mais ce qui est fait est fait. Quel effet cela fait-il d'être aussi pauvre que moi ? »

Ebenezer ne put répondre de suite. Les larmes lui vinrent aux yeux, et il se prit la tête à deux mains.

« C'était également la dot d'Anna, pour la moitié : je lui céderai ma part de la maison de Plumtree Street, et implorerai son pardon. Mais que diable va dire mon père ?

– Allons, lui dit Burlingame, n'enterre pas le malade avant qu'il ait expiré son dernier souffle. Que savons-nous de ce William Smith ? Il est parti lorsque tu t'es évanoui.

– C'est un scélérat, autrement il n'aurait pas abusé de mon innocence.

– Cela témoigne seulement qu'il est humain, ainsi que tu l'apprendras. Crois-tu qu'il est le William Smith que nous cherchons ?

– Comment le pourrait-il – ce n'est qu'un simple tonnelier ? Je connais son histoire par Susan Warren, qui me l'a contée en allant chez Mitchell. »

Mais Burlingame se refroga :

« Il cache quelque chose, et elle aussi, mais Dieu sait quoi. Cela ne me surprendrait guère d'apprendre qu'il est notre homme, un des agents secrets de Lord Baltimore.

– Et quand bien même il serait gouverneur de la Province ? demanda Ebenezer avec humeur. Malden est à lui en toute manière.

– Possible que oui. Ou possible qu'en connaissant notre mission il se montrera plus raisonnable. »

Ebenezer s'anima aussitôt :

« Vive Dieu, Henry, le croyez-vous ? »

Burlingame haussa les épaules :

« Il n'est pas de conduite impossible en la machine ronde. Laisse-moi faire, et j'apprendrai ce qu'il est possible d'apprendre. Pour l'heure, il te faut t'accoutumer à ta pauvreté, et ne point t'ouvrir de notre espoir. Noie ton chagrin dans l'alcool, comme tout un chacun. »

Entretemps, la résurrection du lauréat avait été remarquée par les autres clients de l'auberge, qui loin de le moquer l'invitèrent à venir boire à leurs frais.

« Ne savent-ils donc rien de ma déconfiture ? demanda-t-il à Burlingame.

– Oui-bien, ils la savent. Certains l'ont su dès le début, mais n'ont conçu que plus tard qu'elle n'était pas volontaire.

– Ils doivent me prendre pour un parfait nigaud ! »

De nouveau Burlingame haussa les épaules :

« Tu ferais mieux de te montrer obligeant avec eux, crois-tu pas ? »

Ebenezer se leva du banc, mais se rassit aussitôt, en proie au désespoir.

« Mais, grands dieux, comment pourrais-je rester là et boire alors que j'ai perdu Malden ? C'est vers un pistolet que je dois me tourner, et non une chope de bière !

– Ta perte contient une leçon, répliqua son ami, mais ce n'est point à moi de te la dévider. » Il se leva de sa chaise. « Eh bien, maintenant que te voilà sans terre, te soûleras-tu comme je compte de le faire ? »

Le poète balançait encore.

« Je crains l'alcool comme je crains les fièvres, les drogues, et les rêves, lesquels gâtent la vision de l'homme. Un homme devrait voir le monde tel qu'il est, que ce soit en bien ou en mal.

– Voilà un don qui ne t'a point été encore accordé, mon ami. Pourquoi l'espérer ce soir ?

– Cruel ! protesta Ebenezer. C'est seulement que je n'ai jamais été soûl auparavant.

– Ni pauvre et sans toit, rétorqua Henry. Mais fais à ta guise. »

Il lui tourna le dos et alla seul au comptoir, où il fut accueilli privé-ment par les autres clients sous le nom de Tim Mitchell. Et Ebenezer, dont les objections avaient été plus formelles que sincères, le rejoignit bientôt – non seulement parce que sa perte l'accablait trop pour qu'il la considère froidement, mais aussi parce qu'il ne se sentait pas tout à fait bien. Soit à cause des flatulences de la jument, soit des indignités infligées par Henry au père Smith, ou – ce qui lui paraissait le plus vraisemblable – de cette même période d'acclimatation qu'enduraient tous les nouveaux arrivants aux colonies et qui avait emporté sa mère, son estomac avait été troublé depuis le matin, et son front était un peu fiévreux depuis midi.

« Oh oh ! s'écria un planteur à leur approche. Voilà enfin notre saint homme de lauréat ! »

Il n'y avait aucune malignité dans sa voix ; ses salutations fut reprises par les autres, qui lui firent de la place et allèrent même jusqu'à jurer à l'aubergiste qu'ils partiraient tous ensemble si l'on n'offrait pas aussitôt du rhum à leur nouveau camarade. Leur cordialité fit monter les larmes aux yeux du poète.

« Ce n'est point un lauréat que vous voyez devant vous, commença-t-il en s'exprimant avec peine. Non, c'est plutôt le prince des sots, et cependant vous lui êtes obligeant comme s'il était sensé. Je ne l'oublierai pas. »

Burlingame avait relevé les yeux avec intérêt au début de ces propos, mais parut déçu par leur conclusion.

« *N'est point sot celui qui d'aventure agit sottement*, répliqua quelqu'un.

– Le don, quoique sot, n'était pas sans noblesse, déclara un autre, et en retour votre pauvreté l'est également. Ce me semble que vous êtes quitte. »

Ebenezer but son rhum et s'en vit servir un autre.

« Plus pauvre d'une fortune, mais plus riche d'une chimère ? » Il branla la tête. « Je n'entends point ce genre de chape-hute.

– C'en est une cependant, dit Burlingame en prenant l'accent de Timothy Mitchell. À moins qu'un homme ne soit éprouvé de bonne heure, l'école de la vie lui fait payer chèrement ses leçons. D'abondant, tu es dans une position vénérable.

– *Vénérable !* protesta le lauréat. Si vous entendez par là que je ne suis pas le roi des ânes, je vous l'accorde, mais je ne vois rien en cela qui soit vénérable !

– Bois, et je m'expliquerai. » Son tuteur sourit et, quand Ebenezer eut obéi, il lui dit : « Quel est ton sort, sinon celui de tout un chacun ?

– Possible que c'est le rhum qui m'enfume, le rompit Ebenezer, car cette remarque me paraît un peu galimatias. »

Il ponctua ces mots d'un rot, au grand amusement de ses nouveaux amis, et demanda un autre verre.

« J'entends par là que c'est l'histoire d'Adam que tu itères à ta façon, reprit Henry. Tu fais grand cas de ton innocence, et à cause d'elle tu as perdu ton paradis terrestre. Mais je pousserai encore plus outre cette idée : non seulement ton aventure t'a laissé sans toit, mais, comme Adam, tu as eu ta première pitance de savoir et d'expérience ; tu ne cueilleras plus le premier fruit venu pour te rafraîchir, mais gagneras ton pain à la sueur de ton front coupable, ainsi que le font tous les hommes. Ton père, si je ne me trompe, ne perdra aucune occasion de te chasser du Jardin ! »

Ebenezer rit très-volontiers avec les autres à cette analogie, encore qu'avec moins de cœur, et, une chope à la main, répliqua :

« De pareils traits sont comme de fougueux coursiers, lesquels, s'ils ne sont pas montés avec art, conduiront leurs cavaliers très loin.

– Tu ne le goûte pas ?

– Le défaut n'en est point au... Holà ! » Ebenezer venait de renverser du rhum sur sa chemise. « Que d'alcool perdu, messieurs ! De grâce,

versez m'en encore. Ah, le brave homme ! » Cette fois il but la moitié de son verre avant que de parler. « Qu'étais-je en train de dire, mes bons amis ? » Il fit la grimace en voyant sa chemise aspergée. « Pour perdre les eaux de cette façon, il fallait que ce fût une pensée de conséquence : une autre *errare humanum est*, ou quelque *fiat justitia ruat caelum*.

– Cela avait à voir avec les chevaux, dit l'un des clients, ravi.

– *Les chevaux !*

– Oui, dit un autre en riant, vous disputiez avec Tim Mitchell.

– Prions Dieu que la rosse ne soit plus malsaine, dit Ebenezer. Notre dernière joute oratoire m'a laissé tout patraque ! »

Encore que personne n'entendit réellement cette remarque fors Burlingame, elle fut accueillie avec hilarité par les planteurs, lesquels se disputaient à présent pour savoir qui paierait un verre au lauréat.

« Vous vouliez relayer le trait de messire Tim, dit l'un.

– Vraiment ? Eh bien, laissons-le se débrouiller avec, car de même que *l'on peut battre les cartes sans connaître le jeu*, de même l'on peut rimer sans être poète. Les bonnes rimes sont comme de simples ornements sur la culotte de la muse, mais la métaphore en est et la chaîne et la trame mêmes – si je puis dire.

– Tu ne l'aurais pu avant cette nuit, dit Burlingame, qui paraissait ne plus s'égayer du tout.

– Je le puis à présent ! » s'écria Ebenezer. La compagnie sourit et le pressa de finir son verre avant de parler. « C'est contre le rapport entre Adam et moi que je me soulevais. » Il s'essuya la bouche dessus sa manche et appuya son coude sur le comptoir humide. « Ce me semble que l'ami Timothy a oublié que le vieil Adam était un pécheur, et que son péché originel fut la science et l'expérience. Avant qu'il ne prenne sa peccable bouchée, il était immortel comme les bêtes, lesquelles apprennent peu par l'expérience et ignorent qu'elles sont mortelles ; lors qu'il fut repu du fruit de l'arbre de la Connaissance, il fut condamné à plaindre et à gémir, et à traverser en aveugle l'obscur forêt de sa vie. »

Burlingame haussa les épaules :

« C'est bien ce que je...

– Un instant, le rompit le lauréat, je n'ai pas fini ! » Combien que Burlingame ait pressé Ebenezer de boire, il était grandement ennuyé de l'éloquence éthylique de son protégé ; il retourna à son verre, et les clients se poussèrent entre eux du coude d'un air amusé et ensemble inquiet. « Ce que vous oubliez dans l'empressement de votre trope, déclara Ebenezer, c'est quelle sorte de pomme notre père Adam goûta. Quelle est cette science, Timmy, qui est la source de toutes les autres ? Quelles sont ces viles pratiques qui sèment les graines de la mort parmi les hommes ? Ma foi, comment avez-vous pu l'oublier, vous qui êtes si inquiet de vous ensemençer vous-même et avez fécondé les sillons des deux hémisphères ? C'est la science charnelle, mon petit Tim, la pratique

de la chair, qui fut cause de la chute de l'homme ! Si je suis Adam, du moins suis-je sans Ève, et Adam sans Ève est immortel et impeccable. Pour faire court, monsieur, j'ai perdu ma fortune, mais point mon innocence, et c'est assez là-dessus !

– Ta langue se déborde, grogna Burlingame.

– Regardez-le, gens de Dorset ! » s'écria le poète, et d'une main il désigna tant bien que mal Burlingame, cependant qu'il renversait son verre de rhum. « *Ecce signum ! Finem respice !* Si la science est péché et mort, comme il est dit dans les Écritures, alors vous avez là un Faust de la chair – Lucifer en personne !

– Allons, messire Poète, vous perdez la mesure, l'avertit un planteur. Ce n'est point un nigaud de quaker que vous offensez. »

Plusieurs autres planteurs firent écho à son embarras ; certains quittèrent même le comptoir pour des tables prochaines, d'où ils pourraient assister à la joute sans être pris pour des participants.

Qu'il ait conçu ou non ce change dans leur conduite, Ebenezer continua de plus belle :

« Cet homme que vous voyez ici est plus savant que tout un peloton de docteurs de Cambridge, et plus pratique dans la science charnelle que l'Arétin ! Rapporté à lui, le vieux Descartes est un nivelier ; Wallenstein, un marmouse ; et Rabelais, un puritain affété. Regardez ces joues, qui ont la couleur cendrée du Chaos ! Regardez ce front, très-silloné par l'histoire de la race !

– De grâce, arrêtez ! le pria quelqu'un.

– Regardez ces yeux, messieurs, qui ont lu tous les crimes jamais rêvés par les esprits tortueux des hommes, et vu commettre ces mêmes crimes dans la chair ! Oh, regardez surtout ces yeux ! Tournez-vous par ici, Henry – je veux dire, Timothy ! – tournez-vous vers nous, Timmy, et glacez-nous de vos yeux ! Ils sont froids et vieux comme ceux d'un reptile, mes amis – de vrai, de vrai, ce sont les yeux du Serpent d'Éden, lequel, dissimulé dans l'arbre de la Connaissance, séduisit la première femme de la terre de son regard impassible !

– Rentre ta langue, l'avertit Burlingame. Tu dé bites des billevesées ! »

Mais Ebenezer était trop épris de rhum et de bile pour laisser là sa tirade.

« Oh Seigneur, mes bons messieurs, regardez ces yeux ! Combien de filles ont fléchi à ce regard, qui bientôt ont cessé d'être filles ! Combien d'innocentes victimes ont été corrompues par ces mains !

– C'est de Tim Mitchell dont vous parlez ! dit un planteur, terrifié. D'où vient que vous osez l'insulter de la sorte ?

– *D'où vient que j'ose l'insulter ?* » répéta Ebenezer. Son regard ne quittait pas un seul instant Burlingame, dont les traits trahissaient une colère croissante. Il reposa son verre, et ses yeux se remplirent de larmes. « C'est qu'il a, par de bas artifices, ensorcelé une fleur innocente, très-

précieuse à mon cœur, un exemplaire de noble chasteté, et tâché par toutes les adresses immondes de la posséder !

– Assez ! lui ordonna Burlingame.

– C'est pour cette raison seule qu'il feint d'être mon ami et se joue de mon innocence, mais ne prend nul ombrage de mes injures : il conduit à sa fin son projet malicieux. Cependant je puis dire avec quelque fierté que ses menées ont jusque-là été vaines : la vertu de cette fleur est invincible, et n'a point encore succombé à ses viles flatteries. Regardez, comme la vérité le blesse ! Cette incarnation du stupre – comme cela l'afflige de savoir cette fleur impollue ! »

Burlingame soupira et se tourna d'un air sinistre vers la compagnie.

« Puis donc que tu prends plaisir à ébruiter ces affaires privées dans un lieu public, jeune homme, et fais vanité de mes talents à ces gentils-hommes, je te prie de leur découvrir toute la vérité nue sur cette fleur.

– Et quelle est-elle ? demanda le lauréat, non sans crainte malgré son ton sarcastique. Vous ne la connaîtrez jamais aussi bien que moi.

– De cela, je n'ai aucun doute, messire Lauréat ; cependant, à t'entendre parler d'elle, ces gentilshommes doivent croire que ta fleur est aussi épineuse qu'un buisson de ronces, ou aussi inaccessible que la lointaine edelweiss. Et pourtant il y a plus de dix années, quand elle n'était qu'un bouton, elle vint me voir afin que d'être cueillie, et me demanda d'être le premier à goûter son nectar. Ces yeux qui sont les miens, et dont tu fais tant de cas, que de fois elle leur a dévoilé ses nombreux pétales pour leurs seules délices ! Et avec ses mains et cette bouche, pour n'en point dire davantage, j'ai su mille fois l'amener au bord de la folie – oui, et l'ai fait défaillir de joie ! Elle a comme une petite verrue – tu la connais si bien, je n'ai pas besoin de te dire où –, laquelle, si on la presse d'une certaine façon... »

Ebenezer était devenu livide ; ses traits dansaient la gigue.

« Assez ! lança-t-il.

– Et pour de sa très-modeste mine, tu dois savoir mieux que moi quelles douces perversions elle cèle ! Ce doux babil qu'elle parle, sans recourir aux mots, et ces mille pratiques pour réveiller la virilité... »

La compagnie riait et roulait des yeux. Ebenezer se prit la gorge à deux mains, incapable de parler, et s'effondra sur le comptoir, la tête au creux des bras. Encore qu'il eût cessé de boire, l'alcool lui montait toujours à la tête. Les paumes de ses mains et son front étaient en sueur, la salive emplissait sa bouche, et son estomac se retournait.

« J'ai à peine besoin de mentionner ce jeu, le plus attrayant de tous, reprit Burlingame impitoyablement, celui auquel elle s'adonne quand tous les autres plaisirs ont échoué – l'as-tu remarqué ? Je parle du jeu qu'elle nomme *Les gémeaux célestes*, ou *Abel et sa jumelle*, mais que j'appelle *En route pour Gomorrhe*... »

– Misérable ! » hurla Ebenezer.

Et il tenta de se jeter sur son ancien précepteur ; mais il fut retenu par les planteurs, qui le prièrent de mettre un frein à sa bile. Tout se mit à tourner autour de lui : il perdit l'équilibre, et fut pris de vomissements à la mémoire de ce qu'il avait entendu. Comme s'il se trouvait dans une autre pièce, il entendit Burlingame qui disait :

« Il est temps de bourrer nos pipes. Emmenez-le dans un coin où il puisse cuver son rhum, et prenez grand soin de lui, car il vaut de l'or. » Puis, tandis que deux planteurs le portaient hors de la salle : « Dors bien, mon lauréat ; que tous tes orifices se souviennent de mes péchés ! »

29. LA TRISTE FIN DE MYNHEER WILHELM TICK,
TELLE QU'ELLE FUT CONTÉE AU LAURÉAT PAR MARY MUNGUMMORY,
LA PUTAIN AMBULANTE DU DORSET

Dans le moment qu'Ebenezer se fut bien rafraîchi des suites de sa débauche, le ciel du Maryland avait débuté de pâlir. Durant la nuit – laquelle se trouvait être la dernière du mois de septembre – l'été indien avait cédé la place à un temps automnal plus convenant ; de vrai, l'air du matin était assez froid, et ce fut le claquement de ses dents, ainsi qu'un tremblement général, qui éveilla le lauréat.

« Vive Dieu ! » s'exclama-t-il, se séant aussitôt.

Il était dans une sorte de grange au bout d'une étable, sans doute derrière l'auberge, les jambes et le torse enfouis sous des épis de maïs à gros grains. L'un après l'autre, ses malheurs lui revinrent en mémoire : il avait perdu Malden à jamais et s'était assurément aliéné Burlingame – dont les offensantes déclarations, le poète en était à présent certain, n'avaient été inventées que par mesure de représailles aussi bien que pour leurs effets dégrisants.

Ma foi, je l'avais mérité ! se fit-il réflexion.

D'abondant, il se trouvait très-malsain : sa tête lui doulait à cause du rhum, la lumière lui blessait les yeux, et son estomac n'était pas encore conforté. L'air glacé, de surplus, avait changé sa débilité première en une véritable fièvre : il éternuait et frissonnait et coulait du nez, et souffrait en chaque articulation.

Joli traitement pour leur lauréat !

Il résolut de châtier le propriétaire de l'auberge, et même de le poursuivre en justice s'il pouvait trouver de justes motifs, et ce ne fut que lorsqu'il voulut se lever qu'il conçut la raison première de son refroidissement : veste, chapeau et chausses avaient disparu, et il reposait avec pour seuls vêtements ses bas et ses caleçons. Le seul expédient qui lui vint à

l'esprit fut d'appeler à l'aide sitôt qu'une personne entrerait dans l'étable avec son cheval ; dans cet espace, il fut réduit de se ménager une sorte de tanière dans les maïs, de s'y enfouir, et de ramener sur lui les épis pour se garder de la brise.

« Il suffit ! jura-t-il après qu'une heure eut passé. Où donc sont les chalands de ce maraud ? »

Il entreprit d'occuper son temps en composant quelques vers en la défaveur des aubergistes, depuis celui qui avait installé Joseph et Marie dans une étable de Bethléem jusqu'à celui qui avait souffert que le lauréat du Maryland dormât dans une grange, mais il n'avait pas le cœur à l'ouvrage, et il renonça quand il ne put trouver de rime à *insulte*. Il n'avait rien mangé depuis le midi du jour précédent : comme le soleil se levait, son estomac grogna. Ses éternuements se rengrégèrent, et il n'avait rien de plus délicat pour s'essuyer le nez que des épis de maïs. À la fin, débutant de craindre qu'il périrait de froid premier qu'on le vienne secourir, il se mit à crier à la force. Il appela encore et encore, en vain, jusqu'à ce qu'enfin une grosse femme rougeaude d'un certain âge, qui rentrait son chariot dans la cour, entendît ses cris, bridât son cheval, et pénétrât dans l'étable.

« Qui est là ? demanda-t-elle. Et que diable avez-vous ? »

Sa voix était forte et casse, et sa corpulence, prodigieuse. Elle portait l'inévitable vêtement en toile écossaise des travailleurs du Maryland ; son visage était d'un brun rougeâtre, tout ridé, et ses cheveux gris étaient aussi embrouillés qu'un vieux fourré de ronces. Loin de montrer de l'alarme aux cris d'Ebenezer, ses yeux s'étrécirent en une esquisse d'hilarité, et sa bouche à moitié édentée se fendit d'un sourire.

« Restez là ! cria Ebenezer. De grâce, n'approchez point avant que je m'explique ! Je suis Ebenezer Cooke, Poète et Lauréat de cette Province.

– Vous m'en direz tant ! Moi, je suis Mary Mungummory, connue naguère sous le nom de *la putain ambulante du Dorset*, mais je n'en fais pas vanité. D'où vient que vous demeurez dans les maïs, messire Poète ? Êtes-vous à composer, ou à compisser ?

– Dieu me préserve de jamais choisir pareil asile pour pisser, répliqua le poète, et il faudrait être plus ingénieux que moi pour faire de l'art avec du maïs. »

La femme ricana :

« Possible que vous vous amusez à quelque jeu contre nature, alors ?

– D'après ce que j'ai appris des gens du Maryland, je ne m'étonne point que vous pensiez de la sorte. Toutefois, je ne recherche autre chose, sinon votre secours.

– Allons donc ! dit Mary, en éclatant d'un rire énorme et en s'approchant du grenier.

– Non, madame ! la pria Ebenezer. Vous m'avez mal entendu : je n'ai pas un liard pour louer vos services.

– Au diable tes liards, répondit la grosse femme. Je n'ai cure de l'argent tant que le soleil se couche. Ce me sera bien assez que de voir à quoi ressemble un poète. »

Elle grimpa dans le grenier, roucoulant d'enjouement.

« Restez où vous êtes ! » Ebenezer amassa désespérément de nouveaux épis de maïs pour couvrir sa honte. « Je n'attends de vous, madame, que l'aide la plus chrétienne. »

Il lui déclara avec brièveté son état, et acheva en implorant Mary de lui trouver quelque vêtement sur-le-champ, avant que la fièvre ne l'emporte.

L'histoire la divertit grandement et, à la joie du poète, elle dit :

« La besogne est fort simple, mon dameret : j'ai une paire ou deux de culottes dans mon chariot. »

Elle expliqua que son sobriquet était la gloire de son jeune âge, du temps qu'elle allait en chariot d'une plantation à l'autre afin que d'exercer son commerce. Maintenant qu'elle était vieille, elle avait pris l'emploi d'entremetteuse ; ses filles et elle faisaient chaque mois une tournée dans tous les établissements et grandes plantations du comté, ne modifiant leur calendrier qu'en cas d'événements tels que les sessions semestrielles du tribunal.

Elle alla prendre dans son chariot deux culottes de peau de daim, une chemise de la même étoffe, et des mocassins indiens, lesquels elle jeta à Ebenezer.

« Et voilà, jeune homme, dit-elle en riant, puis elle entreprit de monter. Ils appartiennent à un jeune galant abaco du nom de Tom Braquemolle, qui vit à Gum Swamp. Il a été réduit de nous faire de prompts adieux la nuit dernière, quand une troupe de braves Wiwash est arrivée. Mettez-les.

– Je ne puis vous exprimer toute ma gratitude, dit Ebenezer, attendant qu'elle s'en aille. Vous êtes quasi la première âme généreuse que je rencontre au Maryland.

– Hâtez-vous, le pria la femme. Je meurs de voir à quoi ressemble un jeune homme dont l'amour occupe tout entier chacun de ses vers. »

Ce ne fut qu'avec un cruel embarras qu'Ebenezer la put persuader de quitter le grenier afin qu'il puisse se vêtir. En vérité, tous ses efforts auraient été vains tant elle était ferme à contenter sa curiosité, si son extrême pudeur ne l'avait davantage amusée.

« La vérité est, madame, que je suis vierge, et l'entends demeurer. Je n'ai point souvenir que femme m'ait jamais vu nu.

– Sainte Mère de Dieu ! s'écria miss Mungummory. Je vous paierai deux cents livres de tabac pour être la première – c'est là le prix d'une de mes filles ! »

Mais le poète rebuta son offre, et elle descendit enfin du grenier, dans un ambigu de respect et d'hilarité.

« Au moins m'en donnerez-vous quelque avis, attendu que je vous ai rendu service. Possible Nature s'est-elle montrée ladre avec vous, et vous en avez honte !

– Je suis un homme comme les autres, dit roidement Ebenezer, et je vous suis grandement reconnaissant, mademoiselle Mungummary. Il y a seulement que je répugne à rompre mes vœux particuliers ; autrement, croyez que c'est sans balancer que j'appellerais vos aptitudes professionnelles.

– Ah, monsieur, pareille vantardise n'est point digne de vous ! Vous êtes assurément un homme comme les autres, mais ne pensez point être propre à satisfaire mes aptitudes professionnelles ! » Elle s'esbouffa si fort qu'elle dut s'asseoir à même le sol de l'étable. « J'ai connu une fois un sauvage dans le sud du comté, et je savais m'y prendre avec lui de la façon la plus redoutable que vous puissiez imaginer. Voilà un homme qui était capable de mes *aptitudes professionnelles* ! Possible savez-vous ce qu'il advient d'un homme lors qu'on le pend ? Eh bien, monsieur, le jour où ils ont pendu le pauvre Charley pour le meurtre de ma sœur – les larmes me viennent aux yeux quand je songe à lui...

– En vérité, mademoiselle Mungummary, cela est extraordinaire ! » Ebenezer acheva de se vêtir et descendit du grenier. « Quel était le nom de cet Indien ? »

Mais Mary ne lui répondit pas à l'heure, car la vue du poète la fit s'esbouffer derechef. Il offrait en vérité d'une montre peu commune : les vêtements indiens étaient trop petits pour sa haute stature et paraissaient d'autant plus étranges qu'il portait encore ses bas anglais.

« J'ai cru vous entendre l'appeler *Charley*, dit Ebenezer avec autant de dignité qu'il en put rassembler, et je me demandais si je n'avais pas déjà entendu ce nom-là.

– Oh, tout le monde connaît Charley Mattassin, dit Mary quand elle eut recouvré son souffle. Une des personnes qu'il a assassinées était ma sœur Katy, *la putain navigante du Dorset*.

– Vraiment, c'est fantastique ! Le misérable a tué votre sœur, et vous parlez quasi chèrement de lui ! Et qu'est-ce donc qu'une *putain navigante* ?

– C'est ainsi qu'on l'appelait, et Dieu garde son âme envieuse, je ne lui voulais nulle malice, combien qu'elle ait tourné la tête de mon Charley. »

Elle insista alors pour conter à Ebenezer l'histoire du meurtre de sa sœur par Charley Mattassin – une histoire que le lauréat, malgré son impatience à retrouver Burlingame, voulut bien écouter, ensemble parce qu'il lui devait reconnaissance et parce qu'il avait reconnu dans le meurtrier ce même incorrigible Indien qui avait parlé au père Thomas Smith du martyre de Joseph FitzMaurice. Il approcha à lui une caisse en bois sur laquelle il s'assit et tira gauchement sur les manches de sa chemise, comme pour les allonger à la bonne taille. Mary Mungummary décida de demeurer assise par terre, mais prit la peine d'appuyer son large dos contre le mur de l'étable avant que de débiter son histoire.

« On dit assez justement des femmes comme des chattes, commençait-elle, que, quel que soit l'objet dont on leur fait défense, elles remueront

ciel et terre afin que de l'appréhender – même quand il s'agit d'amour. Dieu vienne en aide au mari qui oblige sa femme en son moindre caprice : il sera cornard avant d'être marié deux ans. Ainsi que l'a écrit l'un de vos poètes :

*Dès là que le barbon d'une fille mignote
Des cornes lui échoient en guise de la dot.*

– Voilà qui est bien tourné, dit Ebenezer, encore que je ne puisse juger de sa convenance avec votre propos.

– Ma sœur Katy était mariée à un homme semblable, et recherchait sa ruine, mais elle s'empêtra dans les rets mêmes qu'elle avait tendus. » Mary soupira. « Kate était pour moi moins une sœur qu'une fille. Notre mère faisait les rues près Newgate Market, et en trente années de prostitution n'a commis que deux erreurs : la première fut de prendre confiance à un curé, et la seconde de prendre confiance à un médecin. »

Ebenezer montra quelque surprise devant un pareil cynisme dans une âme aussi charitable que celle de sa bienfaitrice.

« N'y a-t-il personne à qui vous preniez confiance ? »

Mary haussa les épaules et dit :

« Le point est de savoir *en quoi* vous leur prenez confiance, croyez-vous pas ? En toute manière je ne leur en garde point rancune : *Quand un renard attrape une poule, il la mange, et quand un homme possède une femme, il la baise.* Ma mère était orpheline et mendiait dans les rues pour ne point mourir de faim. Elle n'avait pas encore treize ans, et déjà les hommes l'avaient tellement entreprise qu'elle dut demander au curé de sa paroisse de lui trouver quelque asile, sur quoi il la prit à son service en qualité de fille de cuisine. Ce curé était un véritable puritain, et il ne se passait pas un soir sans qu'il l'appelât dans ses appartements pour la haranguer sur le Labyrinthe du Cœur, le Péché originel, et le Chancre qui est dans la Rose. Afin que de la prévenir contre les pratiques charnelles des hommes, il imagina une suite d'exercices spirituels, dont l'un consistait à se découvrir en sa présence et à l'obliger à l'empoigner comme s'il s'était agi d'une relique sacrée, récitant dans le même temps une prière contre les tentations de la chair. Il était très-préoccupé de sa virginité, et ensemble doutait de sa force et de son honnêteté ; pour cette raison, elle était réduite tous les dimanches soir de lui confesser chacune des viles pensées qui avait traversé son esprit durant la semaine, après quoi il examinait si elle avait toujours son pucelage ainsi qu'elle le prétendait.

– L'homme était un monstre d'hypocrisie ! déclara le poète.

– Possible que oui, dit Mary d'un ton indifférent. C'était un curé d'une rare bonté, la gloire de ses paroissiens, et il éleva ma mère comme un membre de sa propre famille. Ce me semble qu'il ne voyait aucune malice dans ce qu'il faisait. Quand mère eut quinze ans, et qu'elle fut toujours

vierge, il l'avait si très disposée à résister aux feux du désir qu'ils pouvaient demeurer tous deux nus sur sa couche pendant des heures, et échanger toutes sortes de caresses, cependant qu'ils s'entretenaient des sujets les plus hauts et les plus édifiants. Agir de la sorte était et sa gloire et sa joie, ainsi que disait mère, et la vertueuse apogée d'une sainte semaine. »

Ebenezer branla la tête :

« Ma foi, le cœur est un labyrinthe !

– Assurément, s'accorda Mary en riant, et tantôt s'y perdit le malheureux ! D'autant plus son ouaille arrivait à maturité, et d'autant plus il était en soin de son honneur. C'était une élève si parfaite et si zélée, et il lui avait donné une si merveilleuse instruction – quelle perte ce serait si quelque scélérat la prenait par force, et si les joies de la chair venaient à détraquer son esprit de la vertu ! Cette idée le posséda tellement qu'il ne parlait de rien d'autre, et combien que ma mère l'assurât qu'elle ne répugnait rien tant que l'idée de la fornication, il ne connut la paix qu'il n'eut imaginé le plus étroit des exercices spirituels...

– Ah, Dieu, ne me dites pas... ! »

Mary acquiesça, secouée par l'hilarité :

« Ce n'était là que le succès naturel de tout ce qui avait précédé. Un dimanche soir, alors qu'ils étaient agenouillés et priaient, il alla se placer derrière elle et l'entreprit vigoureusement ; quand elle cria, il lui représenta que c'était sa dernière leçon dans la lutte contre les passions charnelles, et la pria de réciter ses prières comme si elle était à l'église. Quoiqu'elle fut très-ébranlée en son for intérieur, et un point trop sotté enfant malgré son innocence, elle crut préférable de l'obliger plutôt que de paraître ingrate à toutes ses bontés passées ; aussi ne protesta-t-elle point davantage, mais seulement espéra qu'il prendrait des mesures pour éviter à certaines suites, et se remit à prier. En un rien de temps, aux paroles *Qui êtes aux cieux*, il lui ravit son pucelage, et si jamais il songea à commettre le péché d'Onan pour sa protection, il n'en eut point le temps, car, aux mots de *Que ton règne advienne*, j'étais conçue.

– Diantre !

– La prière s'arrêta là, car, dans la froide lumière qui s'abat sur les hommes sitôt leur besogne achevée, le curé conçut l'erreur de sa conduite et renvoya ma mère. De là, il n'y avait qu'un pas pour devenir putain, attendu qu'elle usait des pratiques amoureuses aussi aisément qu'un diacre mouche ses chandelles, à savoir sans passion. Je naquis et fus élevée dans les allées de Newgate, et avant même que d'avoir treize années, j'avais vendu ma fleur pour deux livres sterling à un gentilhomme de St. Andrew's Undershaft, et faisais le pied de grue avec mère. C'est alors qu'elle commit sa seconde erreur, avec le médecin...

– Je ne doute point que le conte mérite d'être entendu, la rompit Ebenezer, mais je préférerais que vous vous hâtiez d'en venir au point, autrement je n'aurai point le temps de vous écouter jusqu'au bout.

– Comme il vous plaira, dit Mary. Je dirai seulement que ma sœur Katy en fut le fruit, ainsi que je l'avais été du premier, et que ma mère mourut en couches. Je n'avais alors que quinze années, et fus réduite de travailler la nuit pour nous nourrir toutes deux, mais j'élevai Katy comme ma propre fille, et quand elle fut assez âgée pour tenir seule la gaffe, mais assez jeune encore pour ragoûter les appétits rebouchés des riches, je l'accommodai avec un comte écossais qui était de passage à Londres, et qui la prit à son service. Quand nous apprîmes comment l'on payait les femmes aux colonies, je décidai de nous rendre au Maryland, où nous exerçâmes notre commerce avec profit durant de nombreuses années. Mais loin de me remercier pour mes soins, la jeune Kate ne cessa d'insulter contre moi et de me mépriser. Elle ne perdait aucun sujet de jouer les grandes dames, et tournait à son compte tous mes efforts, déclarant que c'était ma faute si elle faisait la putain. Nul homme n'était assez bien pour Kate, et s'il est vrai qu'une mine raffinée accroît le prix d'une courtisane, elle ne doit jamais cependant se montrer réfractaire au lit ; mais ma chère Katy était si capricieuse qu'elle embabouinait plus d'un homme pour lui jeter ensuite son argent au visage !

« Or, sur la Petite-Choptank vivait un riche Hollandais du nom de Wilhelm Tick. C'était un veuf, gaillard encore qu'agé, rond comme une pelote et matois comme un Juif, qui avait fait fortune en élevant du bétail au lieu de cultiver du tabac. Ce Wilhelm avait deux fils nommés Willi et Peter, l'un ne valant pas trois sous et l'autre guère mieux, qui ne faisaient du matin autre chose sinon que boire du rhum de la Barbade et pousser leurs chevaux le long des chemins du Dorset. C'étaient deux grands pâlots blonds, ces gars, plus fins que brillants, et comme ils se savaient les uniques héritiers du vieux Wilhelm, ils se contentaient de le laisser s'éreinter à la tâche durant le temps qu'ils dissipaient une part de leur héritage par avancement. Vous ne serez pas étonné d'apprendre que la petite Kate était très-prisee par ces messieurs, tant leurs tempéraments se ressemblaient ; je l'ai plus d'une fois instruite que c'étaient de cruels et sournois butors, qui la plupart du temps buvaient son salaire avant qu'elle n'en tâte un penny, mais elle ne voulait pas de mes conseils et les laissait la posséder tout leur soûl.

« Une année de ce train n'était pas encore achevée que j'appris son véritable dessein : le vieux Wilhelm savait en vérité fort bien que ses fils étaient des fainéants et des dissipateurs, qui se moquaient de tout ce qu'il avait pu faire pour eux, et après avoir longuement débattu avec lui-même, il avait pris le parti de changer du tout son style de vie. Il résolut de ne plus se fatiguer pour gagner davantage, mais plutôt de goûter ce qu'il possédait avant que de mourir, et de passer le reste de ses jours à faire ce que les hommes font par plaisir.

« À la même époque, Willi et Peter s'avisèrent que Katy ne voulait plus d'eux, en dépit de leur argent et de leurs menaces. Et bien qu'ils ignorent encore aujourd'hui par quelle piperie elle y parvint, elle devint avant la fin

du mois l'épouse de Mynheer Wilhelm Tick, lequel était loin de concevoir qui il avait épousé ! Les deux frères en eurent le premier avis quand ils la trouvèrent dans leur maison, auprès de Wilhelm, et que leur père leur dit : "Willi et Peter, cette jeune fille est votre nouvelle mère. Nous nous aimons tous deux de tout notre cœur, et vous la devez chérir et respecter comme vous le feriez de votre propre mère si elle était encore en vie."

« Puis ils furent contraints de s'incliner devant Katy et de lui baiser la main, mais sitôt que Wilhelm fut parti, ils se jetèrent sur elle, l'empoignèrent par les bras, et lui dirent : "Qu'as-tu dit à notre père pour toucher ainsi son faible esprit ? Espères-tu de lui dérober ses commodités et de nous rien laisser ? Que dira-t-il quand nous lui découvrirons que tu es une vulgaire putain à peine sortie des maisons de force, le dos cicatrisé, et que tout chacun dans le Dorset t'a culbutée ?" Mais Katy répondit à leurs menaces par une grimace, car elle avait fait accroire à Wilhelm qu'elle était vierge et orpheline, et avait été fouettée par son ingrate sœur pour avoir refusé de se prostituer. Et afin que de se garder de toute malice, elle menaça à son tour qu'en cas qu'ils comptaient de la tourmenter, elle irait se plaindre à Wilhelm qu'ils le voulaient rendre cornard. Aussi furent-ils réduits de patrouiller dans leur chagrin, cependant que leur père gâtait honteusement Kate, et tâchait à contenter chacun de ses caprices. Lors de leur nuit de noces, elle usa de tous les artifices que je lui avais enseignés pour faire un homme de Mynheer Wilhelm, sans grand succès ; car au rebours du poireau de Boccace...

— *Boccace !* s'écria le lauréat. D'où vient que vous connaissiez Boccace ? C'est très-merveilleux ! »

Mary éclata de rire :

« La chose est encore plus merveilleuse que vous ne le concevez, ainsi que je l'expliquerai tantôt. Au rebours du poireau de Boccace, disais-je, lequel a la tête chenue et la queue verte, le pauvre Wilhelm avait plus de rapport avec le chien qu'il appelait un *dachshund*, dont la queue traîne à plusieurs pas derrière la tête et ne la peut jamais rattraper. Mais, d'une manière ou d'une autre, Kate parvint à le roidir à la bonne heure, et elle poussa tant de cris et de soupirs que vous auriez cru qu'elle était Pasi-phée besognée par le taureau.

— Palsembleu, madame ! D'abord Boccace, et maintenant Pasiphaé !

— Le vieux Wilhelm crut qu'il lui avait ravi son pucelage, et d'autant plus elle feignit d'être blessée, d'autant plus il s'enfla de superbe. Avant la fin de la semaine il déclara à Willi et Peter que, attendu que Katy lui avait apporté sa première joie depuis bien des années, il avait modifié les termes de son testament : une moitié de son domaine devait échoir à Kate, et l'autre être divisée entre les garçons.

« Les ladres ne le purent souffrir, même depuis que leur père s'était accoutumé à besogner ma sœur si vigoureusement que sa santé le désemparait vite ; il était quasi à temps qu'il ne meure à la tâche et

qu'on leur passe à tous deux la plume par le bec. Mais Katy allait tellement du pair avec eux pour de l'adresse qu'elle conçut fort bien ce qu'ils ourdissaient et y alla de son propre plan pour tirer d'eux le plus de profit. »

À ce point de la narration, le visage de Mary perdit son air perpétuellement enjoué ; baissant la tête, elle agacha un caillou avec le bout d'une paille d'avoine.

« C'est là qu'intervient Charley Mattassin, dit-elle.

– Ah. » Le visage d'Ebenezer s'illumina. « L'Indien sauvage et meurtrier.

– Vous parlez en ignorant, dit-elle sèchement. Ce me semble que vous devriez savoir à présent quelle folie c'est que de juger avant que de connaître les faits. Charley Mattassin était mon galant, et le meilleur amant que femme ait jamais eu. »

Ebenezer rougit et fit des excuses.

« *Charley Mattassin !* dit-elle en soupirant, et ses yeux baissés s'étrécirent. Je ne sais comment vous le représenter clairement.

– J'ai déjà appris qu'il était le fils d'un roi sauvage, dit le poète, et nourrissait une haine violente à l'endroit des Anglais. »

Mary acquiesça :

« Il était le fils de Chicamec, qu'aucun homme blanc n'a vu qui ait vécu assez pour le dire. Son peuple ressemble aux Nanticokes et se fait appeler les *Ahatchwoops* ; ils vivent dans les endroits les plus sauvages des marais du Dorset, et déplacent leurs campements d'un lieu à l'autre.

– Vraiment ? Pourquoi le gouverneur ne les réduit-il pas ?

– Parce qu'il ne les a jamais pu trouver, d'une part. D'abondant, leur nombre est faible, et ils vivent du tout entre eux. Il est plus aisé de les oublier que de les débusquer et de les tuer au péril de votre vie et de votre membre. Ces *Ahatchwoops* ne sont point querelleurs, mais quand un Anglais tombe entre leurs mains, tantôt ils le tuent et tantôt le rendent plus malheureux qu'un eunuque. »

Ebenezer frissonna à cette pensée.

« N'était-il pas dangereux de prendre l'un d'eux pour amant ? »

Les larmes montèrent aux yeux de Mary :

« C'était mon premier et unique amour, ce Charley Mattassin. J'avais quarante années la première fois que je le vis, mais nous nous aimâmes au premier coup de reins. Son père, Chicamec, l'avait envoyé en ambassade auprès un autre roi sauvage, *Quassapelagh*...

– *Quassapelagh !* s'écria le lauréat, et il s'interrompit, prêt de découvrir ses liens avec le chef fugitif.

– Oui, le fameux roi Anacostin qui plus tard s'évada de prison. Dieu seul sait quelles malices se dissimulaient derrière cette mission, mais c'était la première incursion de Mattassin parmi les Anglais. Son dessein était de traverser la Baie en canoë, mais il ne put aller outre le détroit de Tanger, car un coup de vent le poussa vers la rive du Dorset. J'eus la chance d'être

alors en tournée, et par bonheur pris une route qui longeait le détroit. Mattassin... – il n'avait pas alors de prénom anglais, bien sûr – Mattassin avait perdu son canoë au cours de la tempête et, voyant qu'il était en terre anglaise, avait résolu de tuer le premier homme blanc qui passerait et de lui dérober son cheval. Il se cacha dans des buissons au bord du chemin, et quand mon chariot passa, il bondit dessus et me jeta violemment à bas.

« Sa première pensée fut de me prendre mon scalp, mais après réflexion il décida de me violer d'abord. » Les yeux de Mary se mirent à briller. « L'entendez-vous, messire Poète ? Je faisais la putain depuis vingt-huit années, ni plus ni moins. J'avais été foutue quelque vingt mille fois – à mille près –, et par quasi autant d'hommes distincts ; je connaissais toutes les sortes et tous les calibres d'homme, du moins le croyais-je, et pensais être maîtresse en tous les tours amoureux. J'avais été contrainte trop de fois pour les pouvoir toutes nombrer, par des pauvres et des lâches, et plus d'une fois m'étais-je employée à violer de jeunes hommes.

– Comment ! s'exclama Ebenezer. Cela est impossible !

– Ne me tentez pas, mon cher, l'avertit Mary en souriant. Je devine vos pensées, mais rien n'est impossible face à un pistolet. » Elle rit et pleura tout ensemble. « Je ne vous ai pas encore dit le meilleur : il n'était pas grand, mon Charley, mais c'était un beau gaillard, aux muscles vigoureux ; cependant, quand il voulut accomplir sa besogne, je vis qu'il n'était pas plus outillé pour cela que le premier chiot venu ! De vrai, il était deux fois moins pourvu que la plupart des enfants dans leur berceau, et c'est avec cela qu'il voulait polluer l'honneur de Mary Mungummory ! C'était égal à user d'un poinçon pour saborder une frégate !

« Je fus tellement surprise par cette vue que seul son tomahawk brida mon hilarité, et je ne cherchai pas à résister plus que ne l'aurait fait un cheval de trait attaqué par une puce. “Au travail, Charley, dis-je, inventant le nom en matière de quolibet. J'ai deux trappeurs et un courtier en tabac qui m'attendent au bout du chemin.” Là-dessus il se mit à la tâche, et, cordieu, avant que de concevoir ce qui me perçait, je criai de joie ! »

Le lauréat se refroga :

« Je ne suis point instruit en pareils sujets, mais tout cela a un air de *non sequitur*, ou de ce que les écoliers appellent une *induction défectueuse*. »

Mary laissa échapper un soupir nostalgique :

« J'ai connu quantité d'écoliers, mais point tant d'érections défectueuses.

– Non, mademoiselle Mungummory, vous m'avez mal compris !

– Et vous à la pareille, dit-elle en riant. Car vous devez savoir, monsieur, que celle qui s'est prostituée plus de vingt mille fois n'est plus une enfant : elle peut s'adonner aux jeux d'Europe et n'en être point plus misérable pour cela. Mais tout de même qu'un aveugle acquiert un nez et une oreille nonpareils, ou qu'un sourd-muet apprend à entendre avec ses yeux et à parler avec ses mains, de même mon Charley, à mon insu,

connaissait une étrange et merveilleuse façon de parvenir à ses fins ! Ainsi la bonne mère Nature s'est-elle acquittée de sa dette envers lui, comme le dit le proverbe : ce qu'elle avait dérobé à Pierre, elle l'a donné à Paul. »

Ebenezer ne voyait pas vraiment la convenance du dicton, mais comprenait en substance ce qu'elle voulait dire.

« De quel artifice il usa, cela passe mon savoir, et je ne saurais vous découvrir ma joie. C'est assez que je vous dise qu'il coulait en moi assez du sang de ma mère pour que mon cœur soit pareil à une place forte : sur deux cents hommes, pas un ne l'avait pu approcher. Mais mon Charley, qui n'avait même pas une lance avec laquelle ferrailler, avait en deux minutes escaladé les parapets, franchi le fossé, levé la herse, joué chaque créneau et mâchicoulis, et hissé le drapeau de sa passion sur les merlons de mon donjon !

– Palsembleu ! murmura le poète.

– Il me fallut quelque espace pour reprendre mes esprits, mais quand je me fus de nouveau reconnue, j'empoignai ses cheveux, appelai tout le vicieux savoir que mes années m'avaient appris, et lui rendis tellement la monnaie de sa pièce que durant une demi-heure il demeura quasi en pâmoison. Le succès en fut qu'il ne revit jamais ni village ni père, et n'approcha pas plus Quassapelagh que ne le fit mon chariot, dans lequel nous vécûmes dès ce jour ainsi que d'ardents bohémiens. Je cessai de me prostituer, mais enrôlai d'autres filles pour faire mes tournées, et m'attachai à Charley comme une sottie épouse.

– D'où vient qu'il ne perdit point sa haine pour les Anglais ? »

Mary ricana et branla la tête :

« Je serais bien en peine de vous le dire. Mon Charley était fin passé maître, et très-vif d'esprit : en un mois il avait appris à lire et à parler notre langue comme un chacun ; il me faisait courir la province en quête de livres, et quoique je ne pus en entendre moi-même la moitié, il les pénétrait toujours au premier coup d'œil. C'était comme s'il avait eu exactement les mêmes pensées. Mais si les livres le transportaient grandement, il ne daignait pas de les lire lui-même, mais me sollicitait de le faire, encore que je ne laissais pas de m'interrompre pour lui demander le sens de tel ou tel mot.

– Vraiment ? s'émerveilla Ebenezer. C'est donc ainsi que vous avez appris à parler de Boccace et des Grecs ?

– Oui. Comme il les adorait et ensemble les haïssait tous, et moi à la pareille ! Vous lui lisiez la moitié d'un conte ou d'un chapitre d'Euclide, et il pouvait vous débiter le reste de mémoire ; et s'il différait du texte, c'était l'auteur, n'en doutez pas, qui était à blâmer. Souventesfois je sentais que sa fantaisie était grosse de mondes, tous distincts, et que le monde décrit dans ces livres n'était que l'un d'eux...

– Lequel, combien qu'il eût ici et là quelque éclat, l'interrompit le lauréat, lui était un sujet de haine pour ce qu'il y était né.

– C'est cela ! s'écria Mary, les yeux brillants. Vous avez mis le doigt sur son faible principal ! »

Ebenezer soupira en se rappelant Burlingame :

« Je connais un homme qui a ce génie, et cette même manière : il aime le monde, et le comprend au premier coup d'œil – parfois même sans le voir du tout –, et cependant son amour est teinté de mépris, pour la même raison, laquelle le pousse à se jouer de ce qu'il aime. »

Les larmes coulaient librement sur les joues vermeilles de la catin :

« C'est bien ainsi qu'il se conduisait avec moi, dit-elle. Il m'aimait – de cela je suis assurée – mais, malgré tous mes tours, je n'étais qu'une femme, et une parmi d'autres. La curiosité et l'imagination de mon Charley ignoraient pareilles bornes : je l'obligeais souvent, mais ne l'étonnais jamais ; je ne faisais rien qu'il n'eût déjà rêvé.

– Et diriez-vous, s'enquit le poète soudain très-échauffé, que cette passion cosmique dont je parlais était aussi puissante dans sa chair que dans sa fantaisie ? J'entends par là s'il enrageait après tout ce qu'il voyait, homme, femme ou racine de mandragore, et cependant méprisait le monde pour son défaut de partenaires ?

– Cela et bien plus, répondit Mary, car il était si pris de ce feu et de cette fantaisie qu'il se méprisait lui-même pour n'en point pouvoir rêver davantage ! Merci de ma vie, il n'y a jamais eu son pareil dans toute l'histoire du monde ! »

Mais Ebenezer se couvrit la face des mains et branla la tête :

« Il y a eu et il y a encore, aussi incroyable que cela puisse paraître. Mon ami et ancien tuteur, que je ne pensais pas jusqu'à ce jour d'hui pouvoir pénétrer, ressemble merveilleusement à cette peinture ! Connaissez-vous un nommé Tim Mitchell ? »

Le visage de Mary montra quelque alarme :

« Êtes-vous l'un des espions de Mitchell, venu ici pour me faire parler ? »

Surpris, Ebenezer l'assura qu'il n'en était rien, puis lui protesta, voyant qu'elle était très-effrayée :

« Je n'entendais pas que ce Mitchell était mon ami et ancien tuteur, mais que, de même que ce Charley ressemble à mon ami en toute manière – hors la couleur de sa peau et ce défaut des parties naturelles dont vous avez parlé –, de même ce Tim Mitchell, que je ne connais que depuis trois jours, ressemble par certains aspects à mon ami. Fors cela, j'ignore tout de l'homme.

– Vous n'êtes pas son agent ?

– Je vous en fais le serment. D'où vient que vous le redoutez ? »

Mary grimaça et regarda autour d'elle :

« Peu importe la raison. Vous en apprendrez tantôt plus si vous en faites votre ami. »

Là-dessus, elle refusa d'en dire davantage, et force fut au poète d'ap-

peler de considérables prières pour la persuader de retourner sur son histoire, tellement le nom de *Tim Mitchell* l'avait empêchée.

« Quel lien y a-t-il entre votre galant de Charley et Kate et Mynheer Tick ? demanda-t-il. Ce serait cruel que de ne point achever un si bon conte.

– Il est quasi terminé », marmotta Mary, et malgré qu'elle en eût, elle reprit le fil de son histoire : « Kate connut tantôt le change de mon existence, et ne perdit point de temps à en découvrir la cause. Je savais qu'elle mettrait sa visée à Charley d'abord qu'elle le verrait, aussi fis-je tout mon effort à l'éviter. La vérité est que je dus attendre qu'il la tue pour apprendre qu'il était son galant depuis deux mois.

– Non !

– Il me l'avoua lui-même, ainsi que quantité d'autres choses, avant qu'ils ne l'emmènent en prison. Kate réussit à le trouver et lui dit qu'elle était ma sœur. Elle avait un beau minois, ce que je n'ai pas, et son corps était un véritable régal là où le mien n'était que commune pitance. Mais, malgré tous ses attraits, elle était rustique et pécore, pesante au lit, d'humeur rebourse et querelleuse ; et tandis que Charley m'aimait et me haïssait à même temps, il ne pouvait que haïr une chienne comme Kate, ainsi qu'il me le confessa. Point n'est besoin d'en chercher ailleurs le sujet. »

Ebenezer acquiesça :

« Il y a une heure, je n'aurais point entendu votre propos, mais il m'est désormais assez clair. Pourquoi commit-il ces horribles meurtres ?

– Ils l'ont pendu pour tous ces crimes, dit Mary, mais Kate est la seule qu'il ait tuée. Les autres se sont entretués, encore que mon cher Charley en ait été le ressort. »

Elle expliqua que, étant devenu l'amant de Kate, Charley avait vite connu ce qu'il en était de la maison de Mynheer Tick, et pour des raisons alors obscures avait pris la peine de gagner la confiance des deux frères – un exploit assez aisé, attendu qu'ils étaient les clients réguliers du bordel ambulante de Mary et n'en savaient pas plus sur ses relations avec Kate que sa propriétaire. Il les conduisit dans des parties de chasse, fit la course à cheval avec eux, et sur leur prière les visita souvent au domaine du vieux Tick, se joignant à eux pour des débauches dont il s'absentait de fois à autre pour cocufier Mynheer Wilhelm. Les deux frères l'instruisirent bientôt de la crainte et de la haine que leur inspirait leur belle-mère, et Charley, en riant, leur proposa aussitôt un double meurtre.

« Tu n'es pas sérieux ! » s'était écrié Willi, sur quoi Charley avait répondu : « Ce serait fort aisé à faire. Peter pourrait se rendre en bas du chemin qui traverse les bois, derrière la maison, et se cacher dans les genévriers, où vous aviez naguère coutume de culbuter M^{lle} Katy. Puis Willi peut mander Katy là-bas sous quelque prétexte, et Peter n'a plus qu'à lui sauter dessus et la tuer. Tandis que Willi pourra tuer aisément le

vieux Wilhelm, alors seul dans sa maison. Faites-le avec un couteau ou un tomahawk, et chargez-en les Indiens. »

Willi applaudit aussitôt à ce projet, mais Peter, combien qu'il montrât fort d'empressement à scalper Kate, témoigna un moindre enthousiasme au fait du parricide : « Une vulgaire catin n'est pas une grande perte, mais ne pouvons-nous pas laisser père mourir de mort naturelle, ou de chagrin ? Il est vieux, et il ne sera pas long une barrière entre ses biens et nous. »

Charley Mattassin lui répliqua alors : « Faites comme bon vous semblera, ce sont vos affaires ; mais je gage qu'aussitôt que vous vous serez débarrassé de Kate il épousera la première fille qui sera assez fine pour l'embabouiner. – Oui, avait reconnu Willi. Tuons-le. Il n'a point d'amour pour nous. »

À la fin, Peter dut surmonter sa répugnance, et quitta la partie de débauche pour s'aller mettre en embûche au bout du chemin, emportant avec lui son couteau de chasse. Mais à peine était-il parti que Willi, le plus malin des deux, se mit à débattre la dispensation des tâches.

« Il n'est point juste, plaigna-t-il à Charley, que m'échoit l'ingrate besogne de tuer père, là où Peter gagnera Katy dans les genévriers et la pourra culbuter tout son soûl avant que de la tuer. »

Et d'autant plus il y songeait, d'autant plus son sort lui paraissait injuste, jusqu'à ce qu'enfin, oubliant lequel avait ourdi ce plan, il se mit à blâmer Peter de ce parti.

« Modère ton courroux, l'avait alors prié Charley. C'est moi qui l'ai voulu ainsi, et en voici la raison : mande Katy auprès de Peter, puis va dire à Wilhelm qu'ils font la bête à deux dos dans les genévriers. Deux des trois seront tantôt morts, et tu n'auras qu'à tuer le troisième pour avoir le domaine à toi tout seul. »

Willi conçut aussitôt les mérites de ce plan, et quand il manqua à trouver sa belle-mère après une rapide quête, il se hâta de suivre le second conseil de l'Indien : « Rapporte à Wilhelm quand même, et j'irai avertir Peter que son père va venir l'abattre. Le résultat sera le même, et dans l'intervalle tu pourras rechercher la catin et profiter d'elle. »

Willi se rendit aussitôt dans la pièce où son père avait coutume de faire ses comptes, et Charley coupa à travers les marais jusqu'aux genévriers, où Peter attendait, saisi d'un couteau. Mais loin de l'avertir de la venue de Wilhelm, l'Indien lui dit :

« Mademoiselle Kate se hâte dans cette adresse et n'a jamais été aussi ardente. Puis donc que tu comptes de la tuer en toute manière, pourquoi ne point d'abord abuser d'elle ? Bas les chausses, l'homme, et tiens-toi prêt.

– Peter n'avait point besoin d'être sollicité, dit en riant Mary Mungumory. Car d'un esprit borné ne suit pas nécessairement un appétit borné, et un courtaud de boutique est souvent un maître galant au lit : sitôt que Charley fut parti, le gars abaissa ses chausses, empoigna son ustensile, et attendit l'arrivée de sa victime.

– Mais où était votre sœur tout ce temps que duraient ces brigues ? » demanda Ebenezer.

Mary ricana :

« Elle n'était ni innocente ni oisive, vous pouvez en être assuré. »

De vrai, lui expliqua Mary, c'était Kate, et non Charley, qui avait ourdi ce plan depuis le début. Elle lui avait fait le détail de sa crainte des deux frères et de sa vie avec Wilhelm – comment, incapable d'aspirer à des rapports naturels, celui-ci l'obligeait de danser pour lui lascivement, chaque nuit dans son bureau, parmi ses factures de tabac – et elle avait promis d'épouser Charley et de le rendre maître du domaine des Tick s'il consentait de l'aider à se défaire des autres légataires. Leur lieu de rendez-vous était un épais bosquet de myrtes en bas du chemin qui passait derrière la maison : c'était là qu'elle avait coutume de se rendre à toute heure du jour et de la nuit sitôt qu'elle entendait le signal de son galant – un jappement aigu comme celui d'un renard ou d'un chien sauvage ; c'était là qu'elle se cachait pendant qu'il festinait avec les frères, attendant qu'il prenne prétexte pour l'aller rejoindre en secret ; et c'était là qu'elle se trouvait ce funeste soir, observant le déroulement de son plan. Elle avait vu Peter descendre le chemin jusqu'aux genévriers et avait même entendu Charley le prier de la violer avant que de la tuer ; Charley eut à peine besoin de lui dire, sitôt qu'il l'eut rejointe dans les myrtes, que leur complot allait bon train. Sur le tout, leurs espérances communes furent récompensées quelques instants plus tard, car Wilhelm en personne arriva, un pistolet dans chaque main et le visage très-courroucé, sur l'avis malicieux de Willi. Et quand il découvrit son fils cul nu, ils purent entendre très-clairement l'enfilure de jurons auquel le Hollandais laissa libre étendu.

« Attends ! entendirent-ils Peter crier. Pour l'amour de Dieu, ne tire pas ! » Et à leur grand dépit Wilhelm, au lieu de tirer sans délai, demanda : « Où est ta mère, Peter ? – Je ne sais pas ! – Que faisais-tu là dans cette posture, lui avait alors demandé Wilhelm, avec tes culottes dans une main et ta honte dans l'autre ? »

Et Wilhelm avait dû se rapprocher tout en parlant, et le menacer de ses pistolets, car Peter poussa un grognement, puis répondit :

« Comme tu le peux voir, je ne suis venu ici qu'afin de soulager la nature ! – Willi m'a dit que tu étais en train de chevaucher Katy, avait déclaré Wilhelm. – Ah, dit Peter. Mais je ne suis point en train de faire ce que Willi dit, comme tout un chacun le peut voir. – Alors d'où vient que Willi me mande ici en grande hâte ? » voulut savoir son père, et Peter lui remarqua que ce n'était pas lui, mais Willi, qui avait des vues sur Kate et avait envoyé Wilhelm hors de la maison afin que de la happer et de la prendre à force.

« Ach ! » dit Wilhelm, et il rebroussa bruyamment chemin.

Les conspirateurs avaient clairement ouï tout cela, et environ ces der-

niers mots, leur était parvenue depuis la maison la voix de Willi qui appelait Katy.

« Que va-t-il advenir, à présent ? avait demandé Katy à Charley. — Willi ne va pas tarder de cesser ses recherches, répondit l'Indien. Si tout se passe bien, il va redescendre le chemin pour tuer quiconque sera encore en vie, et Peter remontera le chemin dans le même dessein. »

Il n'en put dire davantage, car au même moment le vieux Wilhelm était arrivé près le massif de myrtes, brandissant ses pistolets et ahanant d'épuisement. De vrai, ces émotions et ces efforts l'avaient tellement ébranlé qu'il s'arrêta tout d'un coup, porta les mains à son cœur, et s'assit sur une souche d'arbre au beau milieu du chemin.

« C'est son méchant cœur qui lui défaut ! » avait murmuré Katy, et Charley avait posé sa main sur sa bouche juste à temps pour se garder d'être découverts par Willi, lequel dans le même temps arriva en courant, saisi d'un mousquet.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il à son père.

Wilhelm empoigna son fils par le bras et branla la tête :

« Pourquoi m'as-tu envoyé là, où il ne se passe rien ? Ton frère était seulement en train de pisser, c'est tout. — Fi ! lui repartit en grimaçant Willi. Pourquoi pénétrerait-il si avant dans les bois pour pisser, alors que depuis des années il l'a fait dans les rosiers ? — Tu m'as envoyé pour que je tue Peter, et Peter pour que je te tue, reprit Wilhelm, et tous deux avez des vues sur ma douce Katy. En toute manière, je perds un fils, et possible ma femme sur le marché ! — C'est une catin, et tu es un sot », déclara Willi, et il tira à bout portant dans la poitrine de son père.

« Je vais lui rendre à présent la pareille », avait alors murmuré Katy, et, s'emparant d'un pistolet chargé qu'elle cachait dans ses jupes, elle avait visé Willi. Mais derechef Charley l'avait empêchée, car la mousquetade avait fait sortir Peter des genévriers, et avant que Willi ne puisse remettre de la poudre et des balles dedans son arme, son frère était sur lui avec son couteau. Ils roulèrent l'un contre l'autre dans la poussière, et une minute plus tard Willi était allongé à côté de son père, la gorge tranchée.

Peter se releva et essuya la lame du couteau contre une feuille.

« Bien », dit-il, et il n'en put dire davantage, car Katy le visa à la poitrine et le tua sur le coup.

« Dieu soit loué ! s'était-elle alors écrié tout haut quand ce fut fait. Me voilà enfin débarrassée de ces trois fripons ! »

Et elle était si troublée de la vue de tant de Hollandais morts sur le chemin qu'elle ne voulut point s'en aller sans monter sur la souche autour de laquelle ils étaient étendus, et danser, pour Charley, cette même danse qui avait aidé le pauvre Wilhelm à faire l'amour.

« Maintenant, tu as ce que tu voulais, avait remarqué Charley. — Et tu l'auras également, avait lancé Kate depuis le massif. Viens ici, à présent, et célébrons notre fortune ! »

Et non contente de profaner les morts par sa danse, Katy avait insisté qu'ils fassent incontinent sur la souche ce qu'ils avaient coutume de faire à l'abri des myrtes, et elle avait poussé des cris de joie et de triomphe tout le temps, à la façon indienne...

« Allons ! s'écria Ebenezer. Vous ne voulez pas me dire que...

– Oui-bien, déclara Mary. Qui plus est, il lui demanda de pousser leur cri secret quand le moment viendrait, et il fit une chose que lui et moi avions apprise ensemble – une chose que nous avions juré de ne partager avec aucune autre âme...

– De grâce, ne... », protesta le poète, très-embarrassé, mais Mary leva la main pour demander le silence.

« Et soudain qu'elle poussa le fameux cri, il se saisit de son couteau...

– Non ! Il la tua sans autre forme de procès ? »

Mary acquiesça :

« Je n'en dirai pas davantage, sinon que ce qu'il fit est un tour connu de tous les soldats du monde, qu'ils soient chrétiens ou païens, avec les femmes de l'ennemi.

– Encore un mot, et la tête me tourne, la prévint Ebenezer.

– Il n'y a plus rien à raconter, dit Mary. Il s'en alla, les laissant à plat terre tous quatre, et par défaut d'héritiers le domaine passa à la Couronne. Le plus drôle, ainsi que l'avait su Charley dès le début sans le dire à Kate ou à ses frères, était qu'il faudrait attendre l'ensuivante session du Conseil du Maryland pour que la demande de naturalisation du vieux Wilhelm soit approuvée.

– Je n'entends point cela.

– C'est-à-dire qu'il est mort hollandais, expliqua Mary, et que les étrangers ne peuvent disposer par testament d'un bien : la Couronne aurait eu le domaine en toute manière ! » Elle éclata de rire et se leva. « C'est la grande joie qu'eut Charley de ce mauvais tour qui le perdit. Cette même nuit, en toute ingénuité, je lui proposai de faire notre petit secret, et il partit d'un tel rire en plein milieu de la chose que je pleurai comme une épouse pour la première fois de ma vie ! Il m'en fit la sincère excuse, et en manière de pardon me conta l'entière histoire comme vous venez de l'entendre, riant tout le temps qu'il la contait et n'en omettant aucun détail. Il me connaissait exactement, mon doux et cher sauvage : il savait que cela me briserait le cœur d'apprendre qu'il m'avait trompée, et davantage de savoir qu'il l'avait fait avec ma sœur Kate, et davantage encore de savoir qu'il l'avait tuée ; mais il savait aussi fort bien que je lui pardonnerais tout – oui, il savait au vrai que je ne l'en aimerais que plus pour cela quand le coup serait passé, et il avait raison ! Ce qu'il ne savait pas, c'était à quel point je prisais notre petit secret, non seulement parce que nous l'avions découvert ensemble, mais parce qu'entre un homme si mal fourni en virilité et une femme trop accoutumée aux hommes pour être imprimée d'un semblable défaut, notre artifice représentait à lui seul tout un monde amoureux.

C'était comme si vous et votre galante aviez inventé ensemble la fornication, avant qu'aucune autre âme sur terre n'y ait songé : feignez votre stupeur si elle vous apprenait non point qu'elle a baisé un autre homme, mais qu'elle lui a tout enseigné de l'éclatant secret que vous partagiez !

– Vraiment, dit Ebenezer, je...

– Oui. Vous êtes encore vierge et ne pouvez savoir, dit en soupirant Mary. Aussi, gardez cela à l'esprit, et un jour vous l'entendrez clairement. C'est assez pour moi que de vous dire en attendant que l'erreur de mon Charley fut de m'avouer qu'il avait partagé cette chose avec Katy. Vive Dieu, je ne pouvais plus parler, ou verser une seule autre larme ! Je descendis de notre chariot et me sauvai à la fuite, ne m'arrêtant qu'un jour et demi plus tard, quand je fus à Cambridge ; j'allai voir le shérif et lui déclarai que la famille Tick avait été assassinée, et que le meurtrier était Charley Mattassin ! »

De nouveau les larmes coulèrent le long de ses joues.

« Ils le trouvèrent qui attendait dans le chariot, ne se doutant aucunement de ce que j'avais fait, et le conduisirent en prison. Je ne lui ai plus jamais parlé après cela, mais ils disent qu'il crut à une autre farce que je lui aurais faite, et en riait toutefois qu'il y songeait. Ils disent qu'il gloussait encore de rire quand ils l'ont mené à la potence, et j'ai moi-même été témoin, quand le nœud coulant s'est refermé sur son cou, de deux événements nonpareils. Je vous ai découvert le premier au début ; savoir que ce qui était petit dans la vie devint extraordinairement grand dans la mort, ainsi qu'il advient parfois ; le second est qu'il mourut avec ce monstrueux rictus sur le visage, et l'emporta dans la tombe ! Voilà toute l'histoire.

– Je n'en ai jamais entendu de semblable, protesta Ebenezer. Elle est pathétique et ensemble effrayante, et je suis encore étonné du rapport de cet Indien avec mon ami et ancien tuteur ! J'oserais dire que si votre Charley était né anglais, il pourrait jouer de ce monde comme d'un clavecin, ainsi que le fait mon ami, et que si mon ami était né indien, lui aussi pourrait mourir avec ce ricanement-là. Que faut-il en conclure ? Votre Charley et mon ami, chacun à sa façon, sont venus orphelins dans ce monde qui est le nôtre ; chacun possède un génie excellent pour l'étreindre, et même pour l'embrasser, et use des gens comme un marionnettiste. Mon ami n'a pas encore ri à la manière de Charley, et Dieu veuille qu'il ne le fasse jamais, mais il en a le talent ; je le vois clairement par votre conte. Il a une certaine façon de hausser les épaules, et de sourire sans joie. C'est comme si, de même que Jacob, il luttait avec quelque ange noir dans le désert, celui-là même qui déconfit votre Charley ; et ce n'est point un ange céleste, celui dont les fidèles ont ce rire pour stigmaté, croyez-vous pas ? »

Mary restait songeuse devant la porte de l'étable :

« C'était l'entière création de Dieu que Charley jouait ! Je peux l'entendre rire de Kate quand il lui fit notre secret, et encore quand elle aboya, et qu'il la tua avec le couteau ; quand je fais mes tournées ou que

je mange mon repas, j'entends ce rire, et il teint le monde que je vois, et gâte la nourriture dans mon ventre ! Il ne reste autre chose de Wilhelm Tick, sinon son pauvre fantôme, qui erre d'après certains la nuit le long du chemin des Tick ; et il ne demeure rien de Charley, hors ce rire. Et cependant que je vous ai fait ce conte, je l'ai entendu. Chaque nuit je le vois rire au bout de sa corde, et j'ai besoin d'alcool pour trouver le sommeil ; mais tout cela en vain, car mes nuits sont hantées par son ardente vision, et je m'éveille avec son rire sans voix encore dans les oreilles. Ah, Dieu ! Ah, Dieu ! »

Elle ne put parler davantage. Ebenezer la raccompagna dehors à son chariot et l'aïda à s'installer sur son siège, la remerciant une nouvelle fois pour sa générosité et pour lui avoir fait ce récit.

« C'est la seule curiosité qui m'a excité de vous écouter, dit-il en souriant tristement. J'ai pris intérêt dans votre Charley quand premier j'ai entendu parler de lui par le père Smith à Talbot, et je n'aurais su dire alors pourquoi ; mais votre récit m'a ému de façon surprenante. »

Mary s'empara des rênes et leva son fouet.

« Aussi devez-vous prier pour qu'il ne vous émeuve pas davantage, maître Poète, car pour le moment vous n'avez fait qu'entendre ce rire.

– Que voulez-vous dire ? »

Elle se pencha vers lui, son gros visage bouffi et chiffonné par l'hilarité, et lui dit en un rauque murmure :

« Hier, au tribunal, quand vous avez débouté le pauvre Ben Spurdance et donné par contrat tout votre domaine à ce démon de William Smith... »

Ebenezer se raidit à ce souvenir :

« Vive Dieu, vous étiez donc là et avez vu ma folie ?

– J'étais là. De plus, Cooke's Point était autrefois une étape sur ma route : Ben Spurdance est un vieil et honnête ami et client à moi, et faisait pour votre père un aussi bon travail que n'importe quel contre-maître. J'avais autant que Ben le désir de voir Bill Smith défait... »

Le lauréat était accablé :

« Vous voulez dire que vous m'avez vu agir et saviez que j'ignorais ce que je faisais ? Justes cieus, pourquoi ne pas avoir crié ou tâché de m'arrêter avant que je signe le maudit papier de Smith ?

– J'ai vu venir la chose du moment que vous avez découvert qui vous étiez, répliqua Mary. J'ai vu pâlir le pauvre Ben à vos paroles, et ce félon de Bill Smith rouler des yeux et se frotter les mains. J'aurais pu arrêter votre folie sur l'instant.

– Et cependant je n'ai entendu nul avisement frénétique, dit amèrement Ebenezer, ni de vous ou de quiconque hors de Spurdance, de sa catin de témoin, et de mon ami Henry – je veux dire Timothy Mitchell –, qui tous avaient d'autres sujets de s'alarmer. Pour de tous les autres, il se sont contentés de marmonner entre eux, et j'ai même entendu quelque monstre d'inhumanité qui riait... » Il se rompit et regarda, stupide, sa bienfaitrice.

« C'était de ma ruine aussi bien que de la vôtre que je riais, comme pourra vous l'expliquer Tim Mitchell si vous l'interrogez. C'est une maladie, gentil poète, comme la vérole ou la chaude-pisse ! D'où Charley la tenait, Dieu seul le sait, mais hier m'a montré, pour la première fois, que je l'avais attrapée moi aussi ! » Elle donna une saccade à son cheval et ricana de façon désagréable.

Elle fouetta son cheval et s'éloigna, le visage renversé en une muette hilarité.

30. OÙ, AYANT RECONNU QUE L'HOMME N'ÉTAIT QUE PERFIDIE
MAIS QU'IL NE SUIVAIT PAS NÉCESSAIREMENT QUE
JUS EST ID QUOD CLIENS FECIT, LE LAURÉAT VOIT ENFIN SON DOMAINE

Ebenezer demeura stupide pendant quelques instants au beau milieu de la cour. De vrai, le nouvel éclaircissement apporté sur Burlingame à la faveur du conte de Mynheer Tick avait été fort troublant, mais cet ultime éclat dépassait quasi l'entendement !

Je dois aller trouver Henry sur-le-champ, résolut-il, *malgré ce qu'il a dit d'Anna et de lui.*

Au souvenir des blessantes révélations de la nuit passée, la sueur se mit à lui couvrir tout le corps, ses jambes le défailirent, et il dut s'asseoir un instant dans la poussière en claquant des dents. D'abondant, il fut pris d'éternuements, car ce n'était pas la seule émotion qui l'accablait : il était tout de bon fiévreux, et sa nuit dans l'étable lui avait valu un bon refroidissement. Un temps considérable s'était écoulé depuis son dernier repas, mais il n'éprouvait aucun appétit, et quand il se leva, bien résolu de chercher Burlingame et de se plaindre à l'aubergiste du vol de ses vêtements, le sol se mit à tanguer et la tête à lui tourner. Il entra dans l'auberge et, sans se soucier des regards qu'attirait sa mine farouche, il se dirigea tout franc vers l'aubergiste – un autre que celui qui l'avait servi la veille au soir.

« Juste ciel ! s'écria-t-il. Il n'y a plus de religion quand un homme ne peut dormir en sûreté même dans une grange ! Est-ce un repaire de voleurs que vous gardez ? Faut-il que le lord propriétaire apprenne que de tels crimes demeurent impunis dans les auberges de cette province ?

– Carguez vos voiles, l'ami, lui dit l'hôte. Il n'est guère sage de se réclamer ainsi des lords propriétaires par les temps qui courent. »

Ebenezer se refroigna : dans sa frénésie, il avait oublié, ainsi que cela lui arrivait de plus en plus souvent, que Lord Baltimore n'avait aucune autorité dans la province et que lui-même n'avait jamais rencontré le gentilhomme.

« Quelque fripon m'a dérobé mes vêtements », marmotta-t-il.

Les autres clients qui étaient au comptoir rirent – parmi eux se trouvait un petit homme gras et basané, vêtu d'une veste noire, qui lui paraissait familier.

« Ah, bien, dit l'hôte, cela n'est point rare. Possible quelque drôle aura jeté vos habits dans le feu en manière de plaisanterie, ou les aura pris pour remplacer les siens, qu'il aura brûlés. N'y voyez aucune malice.

– *En manière de plaisanterie !* Vraiment, vous autres scélérats avez de l'esprit, et du beau !

– Si cela vous débeziille les faucilles à ce point, je ne vous ferai pas payer le logement pour la nuit dernière. Cela vous sied-il ?

– Vous demanderiez de l'argent à un homme pour dormir dans ce trou à rats ? Vous me rendrez mes vêtements ou les remplacerez, et sur-le-champ, ou tout le Maryland souffrira la morsure de mes rimes ! »

L'expression de l'aubergiste changea : il regarda Ebenezer avec un nouveau soin.

« C'est donc vous, monsieur Cooke, le Lauréat du Maryland ?

– Moi et nul autre, dit Ebenezer.

– Le même qui a renoncé son domaine ? » Il jeta un coup d'œil à l'homme en noir, lequel acquiesça en retour. « En ce cas j'ai un message pour vous, de Timothy Mitchell.

– De Timothy ? Où est-il ? Que dit-il ? »

L'hôte extirpa de ses chausses un morceau de papier plié en quatre.

« Il nous a quittés tard hier soir, mais vous a fait ce poème avant de partir. »

Ebenezer s'empara du papier et lut avec consternation :

*À Ebenezer Cooke, gentilhomme,
Poète et Lauréat de la Province du Maryland*

*Soudain que ton séant sera las du grenier,
Et que dans la taverne il ira se chauffer,
Encor tout engourdi des froidures d'octobre,
Grelottant et soufflant, et tout cependant sobre,
Ne va pas, gémissant et pestant grandement,
Faire brider mon hongre et seller ta jument ;
Ton fragrant destrier, prompt à caracoler,
A su de son harnais bientôt se dégager,
Imité en cela par mon hongre et par moi,
Te laissant ci-devant méditer nos exploits
Et goûter, reposé, cette pantalonnade.
Puisse doncque ce tour, cette rodomontade,
Te garder du commerce de la gent humaine
Qui n'apporte de vrai que tourment et que gêne.*

*Tout amitié enfin n'est que farce pendable
Par les hommes jouée. Que t'emporte le Diable,
Mon pauvre Ebenezer, poète saugrenu –
Garde-toi d'être pris désor à l'impourvu !*
Timothy Mitchell, E^{sq}.

Quand il eut achevé de lire ces adieux offensants, Ebenezer demeura stupide quelques instants.

« *L'amitié est une farce par les hommes jouée !* s'écria-t-il enfin. Jouée par toi, Henry, et non par moi ! Ah, Dieu, garde-moi d'avoir jamais pareil ami ! »

Le petit homme en noir observa ces plaintes avec enjouement et déclara :

« Quelques mauvaises nouvelles, sans doute, messire Cooke ?

– On ne peut plus mauvaises ! gronda Ebenezer. Hier, mon domaine ; aujourd'hui, mes vêtements, mon cheval, et mon ami : tous disparus à coup ! Je ne vois pour seule issue que le pistolet. »

Malgré son chagrin, il reconnut en l'homme l'avocat qui avait plaidé pour William Smith au tribunal.

« Par la carde à laine de saint Blaise, ce monde est plein de malice, remarqua l'homme.

– Vous n'êtes point étranger à celle-ci, ce me semble ! dit le poète.

– Allons, ne prenez point ombrage, l'ami : par la houlette de sainte Gwendoline, c'est vous-même qui êtes l'artisan de votre ruine, et non point moi ! Seulement ai-je œuvré dans l'intérêt de mon client, ainsi que le doit tout avocat. Mon nom est Sowter – Richard Sowter, du sud du comté. Je veux dire par là, monsieur, qu'un avocat est le plus pragmatique des hommes, et ne trouve juste que ce qui oblige son client. Il rit à la barbe de Justinien et déclare que *jus est id quod cliens fecit*. De plus, j'ai d'autres charges que celle du barreau. Accepterez-vous de boire une bière avec moi ?

– Je vous remercie », dit Ebenezer, mais il rebuta son offre par la raison que l'alcool de la nuit dernière lui doulait encore sa tête. « Pardonnez ma grossièreté, monsieur : je suis bouleversé et désespéré.

– Le rebours serait étonnant, par les seins meurtris de sainte Agathe ! Ce monde est plein de malice, et vous y chercherez en vain quelque bien-fait.

– Cette province est pleine de malice, je vous l'accorde.

– Ma foi, continua Sowter, prenez le mois dernier, ou bien celui devant, un jeune échalas est venu me voir, un jeune gars du pays, il est venu me voir dans la forge où se trouve mon bureau – je possède une forge, voyez-vous – ; il est venu et m'a dit : « Monsieur Sowter, j'ai besoin d'un avocat. – Par les morpions de saint Huldric ! je lui dis, qu'as-tu fait pour avoir besoin d'un avocat ? – Monsieur Sowter, me dit-il, je suis un jeune sot,

voilà ce que je suis. J'ai vécu en dissipateur, et me voilà tout endetté. – Eh bien, lui dis-je, par la bourse creuse de saint Giles, je ne suis pas un prêteur sur gages, mon garçon. – Non, monsieur, qu'il dit, il y a que mes créanciers me font le siège, et j'avais peur que le pilori m'attende, alors, qu'ai-je fait ? Je suis vite allé chez Morris Boon, cet usurier, ce fils de Sodome. – Par les doigts de saint Pierre, mon garçon, lui dis-je, tu n'as pas fait ça ! – Oui-bien, me répond-il, je suis allé voir Morris Boon et je lui ai dit ; Morris, j'ai besoin d'argent. Alors Morris m'a fait savoir ses conditions habituelles : que, sitôt mes dettes payées, il me faudrait l'assouvir en chacun de ses plaisirs bestiaux. – Tu es le roi des sots ! lui criai-je. – C'est bien vrai, me répondit-il. J'ai remboursé toutes mes dettes, à présent, et Morris attend son plaisir. – Mon garçon, lui dis-je alors, prie saint Gildas, car je ne puis rien pour toi. – Vous le devez, me dit-il. J'ai confiance en vous. – Il faudrait plus que de la confiance, lui dis-je. – J'ai plus que de la confiance, me dit-il. J'ai parié de l'argent sur vous." Alors je lui ai demandé ce que cela voulait dire. Et il me répondit : "J'ai parié avec le vieux Morris que vous me sortiriez de cette embûche. – Que sainte Dymphna te protège, lui dis-je. Combien as-tu parié ? – Si vous me sortez de là pour de bon, me dit-il, Morris me donne derechef ce qu'il m'a prêté premier, et l'argent est à vous pour m'avoir secouru. Sinon, eh bien Morris a fait le serment qu'il nous violerait tous les deux. – Misérable ! lui dis-je. Quel besoin avais-tu de m'embrouiller dans ton vicieux marché ?" Mais cela ne sert de rien. Le lendemain le garçon revient, avec l'usurier Morris qui le suit comme un barbet. "Protégez-moi ! s'écrie-t-il. – Protège-toi toi-même", dit Morris, et il m'envisage de pied en cap. "Je veux le paiement sur lequel nous nous sommes accordés." Mais je n'étais pas demeuré oiseux depuis la veille, aussi lui dis-je : "Un instant, monsieur, par les canines de sainte Appoline ! Bridez votre monture ! Quelle somme avez-vous prêtée à ce ladre ? – Douze cents livres de tabac ! dit Morris. – Et dans quel dessein ? – Afin qu'il paie ses dettes, dit Morris. – Et à quelle condition ? – Qu'une fois ses dettes acquittées, il sera à moi toutefois que j'en aurai l'envie ce mois. – Fort bien, donc, dis-je au jeune garçon qui était prêt de se conchier de peur, l'affaire est entendue, par l'éteignoir de sainte Lucie : veille à ne jamais lui rendre ses douze cents livres. – Pourquoi cela ? demanda-t-il, et Morris à la pareille. – Eh bien, par les bésicles de sainte Fridoline, lui dis-je, tu ne comprends donc point ? Si tu ne le rembourses pas, tes dettes ne sont pas acquittées, et tant que tu restes endetté, tu n'as pas besoin d'aller voir Morris. La vérité est que tant que tu as des dettes tu es libre !"

« Par la goutte de saint Wolfgang, messieurs, je puis vous dire que le vieux Morris a poussé un fameux cri, car je l'avais bel et bien berné, et c'est un homme de parole. Il paya au jeune malotru douze cents livres et le chassa avec force jurons ; mais d'autant plus qu'il y faisait réflexion, d'autant plus le tour l'amusait, tant qu'à la fin nous en rîmes à en pleurer. Allons donc, par le saumon de saint Kentigern, que voulais-je prouver ?

– Que l'homme n'est que perfidie, dit Ebenezer. Cependant le garçon n'était point malicieux, pas plus que vous ne l'avez été en le sauvant.

– Ah ! Vous ne savez pas tout, dit en riant Sowter. Mon dessein véritable n'était pas de sauver le garçon, mais plutôt de berner le vieux Morris, lequel, plus d'une fois, m'avait abusé. Pour du garçon, par la crosse de saint Wultan, il ne m'a jamais payé, préférant garder l'argent et s'en aller faire le giton ailleurs. On chercherait en vain quelque bonté dans l'homme. » Il soupira. « Prenez par exemple ce rédempteur qui est en ce moment même dans mon bateau...

– Assez ! s'écria Ebenezer en se prenant la tête à deux mains. De quoi peuvent me servir pareils contes ? Je n'ai besoin d'autre chose sinon un pistolet, afin de terminer mes soucis.

– Allons, par la chienne de saint Roque ! s'exclama Sowter. C'est là la carrière vagabonde de la vie, qui tantôt vous offre pour coucher de la luzerne, et tantôt des chardons. Essayez à l'endurer chaque jour que Dieu fait, et dans dix ans vous serez encore de ce monde, dormant ici, vous rafraîchissant là, et besognant quelque fille de Caïphe à Pilate.

– C'est chose aisée que de donner des conseils, lui dit le poète, mais ce jour même verra ma mort, car je n'ai rien à manger ni d'endroit où me rendre.

– Cooke's Point n'est qu'à quelques heures de bateau. Pour de moi, quand j'aurais parcouru la moitié du globe en quête d'un endroit, par saint Ethelbert, je ne me ferais pas sauter la cervelle avant que de l'avoir envisagé ! »

Cette opinion ébranla grandement Ebenezer.

« Mon valet m'attend là-bas, dit-il d'un air songeur, et ma... ma fiancée aussi, j'espère. Pauvre Joan, et fidèle Bertrand ! Que doivent-ils penser de moi ? » Il empoigna le bras de Sowter. « Pensez-vous que ce scélérat de Smith les aura chassés ? Je le ferai pendre pour cela !

– Allons bon, par la meule de saint Pieran ! dit Sowter. Vous voilà colère, et la colère est un bon remède au désespoir. J'ignore tout de ces gens dont vous parlez, mais je suis assuré qu'ils ne seront point mal reçus à Malden. Bill Smith a ses défauts, mais il ne réduirait jamais des invités à famine, et encore moins le lauréat lui-même. Ma foi, possible que votre ami Tim Mitchell est là-bas lui aussi, et qu'ils sont tous en train de faire des ricochets ou de danser la moresque ! »

Ebenezer branla la tête.

« Et cependant, même cette dernière petite joie me sera refusée, car je ne puis payer ma traversée.

– Eh bien, par la lanterne de sainte Gudule, vous ferez le chemin avec moi », dit l'avocat, et il expliqua qu'il comptait de se rendre à Malden ce matin même, et que le lauréat était le bienvenu à bord. « J'ai quelques affaires qui m'attendent là-bas avec M. Smith, dit-il, et je dois lui livrer un domestique que j'ai acheté ce matin pour le prix d'une chanson. »

Ebenezer balbutia quelques mots de remerciement ; de vrai, il était quasi incapable de prêter attention aux paroles de Sowter tant la fièvre semblait se rengréger à chaque instant. Quand ils quittèrent l'auberge pour se rendre sur le quai, il vit le monde autour de lui avec les yeux d'un ivrogne.

– ... l'être le plus querelleur que j'aie jamais vu, entendit-il Sowter dire comme ils arrivaient au quai. Il jure par la souricière de sainte Gertrude qu'il n'est point du tout un rédempteur, mais un marchand d'hommes de Talbot, victime d'une farce monstrueuse.

– Je me sens malingre, fit remarquer le lauréat. Vraiment, je ne me sens pas bien du tout.

– J'ai eu mon souïl de fines histoires avec ces rédempteurs, continua Sowter, mais, par la bobine de saint Thomas, celui-là l'enchérit sur tous les autres ! Vraiment, le croiriez-vous si...

– C'est l'acclimatation, sans doute », le rompit Ebenezer, encore qu'on n'aurait pu dire clairement s'il s'adressait à Sowter ou à lui-même.

« Vous irez mieux après une journée au lit, dit l'avocat. Je disais donc... – non, pas ici : c'est cette petite chaloupe là-bas après le bitton – je disais donc que ce maître juré filou prétend que son nom est...

– Tom Tayloe ! rugit une voix depuis la chaloupe. Tom Tayloe du comté de Talbot, pauvre aveugle, et tu le sais aussi bien que moi, Dick Sowter !

– Par la pelote de saint Sébastien, entendez-le qui extravague ! ricana Sowter. Cependant son nom est écrit en toutes lettres sur son contrat : *John McEvoy*, de Puddledock, à Londres. »

Ebenezer dut prendre appui contre un pilotage.

« Voilà que je délire !

– Oui-bien, par la fièvre de sainte Pernelle, vous n'êtes point vous-même, reconnut l'avocat.

– Tu sais fort bien que je ne suis pas McEvoy ! cria l'homme dans le bateau. McEvoy est le nom du fripon qui m'a dupé ! »

Ebenezer fixa son regard sur la chaloupe et aperçut le querelleur, enchaîné par un poignet au plat-bord. Ses cheveux étaient roux, ainsi que sa barbe, mais encore qu'il eût la vue troublée par la fièvre, Ebenezer conçut nettement qu'il n'était point le John McEvoy qu'il avait redouté. Il était trop âgé, d'une part – la quarantaine, au moins –, et trop gros : c'était une véritable montagne de chair, de deux fois la taille du gras Ben Oliver, et l'homme le plus corpulent qu'ait jamais contemplé le poète.

« Ce n'est point John McEvoy, déclara-t-il, comme Sowter l'aidait à monter sur la chaloupe.

– Alors, maudit scélérat ! s'écria le prisonnier. Même ce jeune échalas s'accorde là-dessus, combien que tu l'as sans doute soudoyé pour se parjurer ! » Il tourna un regard implorant à Ebenezer. « On tâche à me nuire doublement, monsieur : ce Sowter sait que je ne suis pas McEvoy, mais il a acheté quelques documents et espère de faire persévérer la fraude !

– Fi donc ! » répondit Sowter, et il donna l'ordre à son équipage, lequel se réduisait à deux hommes, de parer à faire voile.

« Je vous prie de m'écouter, supplia l'homme. Vous venez de déclarer que je ne suis pas McEvoy : possible trouverez-vous mon sort injuste.

– Le nom n'est point rare, murmura Ebenezer en se dirigeant vers la cabine. J'avouerai que le John McEvoy que j'ai connu avait vos cheveux roux, mais il était mince et tout tacheté de rousseurs, et plus jeune que je ne le suis.

– C'est bien lui ! Doux Jésus, Sowter, vas-tu persister dans cette farce monstrueuse ? Cet homme vient de tracer l'exacte peinture du fripon qui m'a vendu !

– Par le poireau de saint David ! dit Sowter avec humeur. Tu n'auras qu'à déposer une plainte au tribunal sitôt qu'arrivé à Cooke's Point, si c'est ton bon plaisir. Jusque-là tu es John McEvoy, et c'est très-honnêtement que j'ai acheté tes services. Raconte tes malheurs à M. Cooke, s'il les souffre écouter. »

Là-dessus il descendit, sous les brocards du prisonnier, mais Ebenezer, à la première bande du vaisseau, se sentit plus malingre qu'à n'importe quel autre moment de sa vie, excepté à bord du *Poséidon*, durant la tempête au large des Canaries, et fut obligé de demeurer contre le bastingage.

– Ce McEvoy, parvint-il enfin à dire, il ne se peut que ce soit le même que je connais, car le mien est à Londres.

– Et le mien y était il n'y a pas six semaines, dit le gros domestique.

– Mais le mien n'est point un marchand d'hommes !

– Le mien ne l'était pas non plus avant la nuit dernière : c'est moi qui fais le commerce des rédimés, mais ce maudit jeune Irlandais m'a bien possédé, avec les suffrages de Sowter ! »

Ebenezer branla la tête :

« C'est impensable ! » Mais il savait, ou croyait, que Joan Toast était venue au Maryland – pour des raisons qu'il ne pouvait que vaguement pénétrer – et également qu'à l'époque de son propre départ de Londres, John McEvoy n'avait eu aucun avis de sa maîtresse pendant plusieurs jours. « Plût à Dieu que j'eus les idées claires, afin de débrouiller tout ce fatras ! »

Le prisonnier tourna ces propos à une invite à raconter son histoire, et débuta de la sorte :

« Mon nom n'est point McEvoy, mais Thomas Tayloe, d'Oxford, dans le comté de Talbot. N'importe quel planteur de Talbot me connaît... »

– Pourquoi ne point vous plaindre à un tribunal, alors, le rompit le poète d'une voix pâteuse, et les faire venir comme témoins ? »

Il s'était assis sur le pont, trop malade pour se tenir debout.

« Pas avec Sowter à la défense, dit Tayloe. Malgré toute sa dévotion, il est aussi vicieux que les tribunaux, et, de surplus, les misérables mentiraient pour me contrarier. »

Il expliqua que son commerce était de vendre des « rédimés », c'est-à-dire de pauvres gens d'Angleterre désireux de faire le voyage aux colonies et qui, au lieu de payer leur passage, louaient leurs services à un capitaine, lequel en retour « rédimait » leurs contrats aux plus offrants du port – une spéculation assez lucrative, attendu que le coût médiocre du voyage pour des domestiques n'était que de cinq livres sterling, environ, et que les contrats d'artisans, de filles, et de sains travailleurs se pouvaient vendre pour trois ou cinq fois ce montant. Ceux dont la vente directe se révélait soit disconvenante ou insuffisamment avantageuse étaient cédés en « gros » aux facteurs comme Tayloe, qui essayaient alors de les revendre aux planteurs qui vivaient à l'écart du port d'escale. La spécialité de Tayloe, apparemment, était d'acheter à vil prix des serviteurs vieux, infirmes, inexpérimentés, querelleurs, ou d'une quelconque autre gêne pour le capitaine, et de les « détailler » avant que le coût de leur nourriture ne croisse son faible investissement.

« C'est un métier fort ingrat, admit-il. Si cela ne tenait qu'à moi, ces grippe-sous de planteurs et leur cinquante acres de terre n'auraient pas un seul homme, mais ils paieront six livres pour un vieil épouvantail paralytique et iront se plaindre que le pécore n'a rien d'un Samson. Et ces maudits rédimés protestent que je les affame, là où ils savent fort bien que je n'ai fait que sauver leurs misérables existences : ils sont la lie des docks de Londres, pour la moitié, et ont été emmenés par la presse après avoir été soulés ; si je ne les avais pas arrachés aux mains du capitaine à Oxford, il les aurait pris comme hommes d'équipage pour le voyage de retour, et aurait veillé à ce qu'ils passent par-dessus bord avant le troisième jour en mer.

– Vous exercez là un commerce très-charitable, j'en suis persuadé, dit Ebenezer d'une voix souffrante.

– Or ça, monsieur, voilà que, pas plus tard qu'hier, le *Morphéides* a mouillé au large d'Oxford avec un peloton de rédimés...

– Le *Morphéides* ! Le bateau de Slye et Scurry ?

– Lui-même, dit Taylor. Gerard Slye est le plus grand spéculateur sur le marché, et Scurry est son égal. Ce sont les seuls capitaines patentés de la province. Prenons que vous soyez un planteur et ayez besoin d'un maçon pour une durée de quatre années : vous en passez la commande à Slye et Scurry, et au prochain voyage ils vous livrent votre homme.

– C'est assez : j'entends le principe.

– Eh bien, hier, donc, le *Morphéides* faisant escale, nous sommes tous allés faire des offres pour ces rédimés. Ils venaient juste d'être amenés sur le pont quand j'arrivai, et déjà les hommes d'équipage faisaient passer parmi nous des cruches de rhum. Quand ils ont fait venir ce rouquin sur le pont, il a aussitôt lancé une œillade au rivage, s'est dépêtré de ses gardiens et s'est jeté par-dessus bord avant qu'aucun le puisse retenir.

Il a eu la mauvaise heur de tomber à côté de la propre barque du *Morphéides* ; le second et trois autres hommes l'ont remonté à bord et lui ont mis les fers en lui promettant les verges, et j'ai su alors qu'il serait à moi avant la fin du jour.

– Pauvre McEvoy ! marmotta le lauréat.

– Il avait agi de son plein gré, dit Tayloe. Plût à Dieu qu'ils l'aient laissé se noyer, car je ne serais pas là entravé à sa place ! » Il grimaça et cracha par-dessus le plat-bord. « En toute manière, les capitaines livrèrent leur commande de maçons, de cordonniers, de menuisiers et autres, et mirent aux enchères une poignée d'ébénistes et de charpentiers, et un voilier qui leur rapporta dans les vingt-trois livres sterling. Généralement, après cela, ils colportaient les filles, mais les seules qu'ils avaient ce jour-là étaient deux vieilles filles de quarante ans en mal d'époux, aussi préférèrent-ils écouler leur lot de laboureurs, pour lesquels ils exigèrent entre douze et seize livres. Après ceux-ci vinrent les femmes, qui partirent comme cuisinières pour la somme de quatorze livres par tête. Quand elles furent vendues, il ne restait plus que quatre misérables, en sus du rouquin : trois étaient trop faibles pour les travaux des champs et trop stupides pour toute autre besogne, et le quatrième était tellement rongé par la petite vérole que sa mine aurait fait rendre gorge à une chèvre. La journée s'annonçait mauvaise, car j'avais coutume d'en acheter une douzaine ou plus, mais je marchandai avec Slye et Scurry tant qu'à la fin j'obtins les cinq pour vingt livres – à savoir une livre par tête de moins que cela m'aurait coûté s'ils avaient mangé deux fois par jour, mais Slye et Scurry les avaient tellement affamés qu'ils n'étaient plus bons qu'à jouer les épouvantails, et profitaient même à vingt livres.

« Ils ôtèrent ses fers au rouquin et le prièrent de me suivre gentiment, ou il recevrait le fouet sur-le-champ. Quand j'eus fini de les débarquer tous les cinq, les chevilles entravées, et de les charger dans mon chariot, l'après-midi était fort avancée, et je savais que ce serait bien le diable si j'en pouvais vendre ne serait-ce qu'un seul avant la tombée de la nuit. Mon dessein était de m'arrêter d'abord à la taverne d'Oxford, pour voir si je pouvais vendre à quelque ivrogne ce qu'il ne m'achèterait jamais à jeun, et de là me rendre avec les autres dans le Dorset, attendu que les trafiquants de rédimés abordent rarement là-bas et que les planteurs manquent souvent de main-d'œuvre. L'Irlandais se mit à crier qu'il voulait manger, sur quoi je le frappai en travers des côtes, mais, craignant qu'ils s'unissent pour conspirer à ma perte, je leur protestai que c'était à la fin de leur apporter de quoi manger que je m'étais arrêté à cette taverne, et qu'ils pourraient se restaurer sitôt que je leur aurais trouvé des maîtres. À l'intérieur, je trouvai deux gentilshommes fort enfumés, chacun faisant vanité devant la compagnie de ses commodités, et je saisis cette chance de placer ma marchandise. Je flattai tellement leur enflure

que chacun voulut témoigner de l'aisance avec laquelle il acquérait des gens. Le succès en fut que là où M. Fanfaron acheta le pécore vérolé, M. Rodomont dut acheter deux des vieux pénards pour sauver la face. Qui plus est, ils n'osèrent point soupirer quand je leur annonçai mon prix, combien que je gagerais que ce dernier les dessoûla tous deux sur l'heure !

« Je me hâtai alors avec les deux autres, avant que mes gentils-hommes aient eu le temps de souffler et de regretter leur folie, et dirigeai ma course vers Cambridge. McEvoy ne s'épargnait pas à me reprocher que je ne l'avais pas nourri : même Slye et Scurry, déclarait-il, lui avaient baillé du pain et de l'eau à l'occasion. Je le frappai derechef, cette fois avec la cravache, et lui dis que si je ne l'avais pas sauvé, c'est lui qui aurait servi de pitance, et non le rebours. Je désespérais d'en vendre un autre pour cette même nuit, attendu que McEvoy, encore qu'il fût jeune et fort robuste, était si clairement querelleur qu'aucun planteur sensé n'en voudrait même pour un shilling, et que son compagnon était un petit bossu du Yorkshire, tout édenté et scrofuleux, qui paraissait ne point devoir passer le mois ; mais parvenu au bac du Choptank, une nouvelle occasion s'offrit à moi. La nuit était tombée et le bac était parti : je fis descendre mes prises du chariot et nous longéâmes quelque temps la plage, en direction de Bolingbroke Creek, où nous pourrions nous rafraîchir avant que de traverser. Nous avions à peine fait quarante mètres que j'entendis du bruit à quelques pas, derrière un arbre abattu, et quand je regardai pour en connaître la cause, je découvris le juge Hammaker de la cour de Cambridge en train de faire la bête à deux dos sur le sable avec une fille ! Il feignit être très- colère d'avoir été dérangé, et nous pria de déguerpir, mais quand je l'eus remis et appelé par son nom, et me fus enquis de la santé de sa femme, il se radoucit aussitôt. De vrai, il ne lui fallut pas longtemps pour avouer qu'il avait grand besoin de gens, et combien que ses penchants allassent vers McEvoy, je le persuadai de prendre plutôt l'homme du Yorkshire. Mais ce n'est pas tout : quand il reconnut qu'un seul vieux serviteur en valait bien deux jeunes, je lui demandai vingt-quatre livres pour M. Gibbeux – quasi le double du prix d'un butor moyen. Même ainsi il s'en tirait à bon compte : la fille qu'il avait culbutée ne m'avait point paru étrangère, combien que les ténèbres et sa posture m'eussent empêché de la remettre ; mais quand j'arrivai à Cambridge avec McEvoy et que j'appris par des clients de l'auberge quelles affaires on avait traitées ce jour au tribunal, je me ramentevai où j'avais déjà vu la garse. C'était Ellie Salter, dont le mari possédait une taverne dans le comté de Talbot – le même John Salter qui avait obtenu un changement de juridiction à Cambridge pour son procès avec le juge Bradnox, et avait obtenu gain de cause grâce aux suffrages du vieux Hammaker cette

après-midi même ! Je n'ai pas besoin de vous dire que, quand j'aurais su cette histoire à temps, ce sont *deux* autres valets que le fripon m'aurait achetés, et cela pour la belle somme de soixante livres la paire !

« Mais j'avais assez travaillé pour la journée ; j'avais vendu quatre pauvres diables en une soirée, là où j'avais espéré d'en vendre un au plus, et j'avais eu en retour plus de quinze cents livres de tabac, soit soixante-trois livres sterling, dont quarante-sept de bel et bon profit. Il y avait là sujet à débauche, me dis-je, et quoique je voulus encore essayer de trouver parmi les buveurs un acheteur pour McEvoy, je bus plus de rhum que je n'étais accoutumé de le faire et montai à l'étage avec une des filles de Mary Mungummory.

– Je savais que j'avais déjà vu votre visage, dit Ebenezer. Je suis Eben Cooke de Cooke's Point, le même qui a renoncé son domaine au tribunal hier. Moi aussi j'ai trop bu la nuit dernière : le rhum était aux frais de la bonne compagnie, mais la farce, j'ai bien peur, aux miens.

– Je vous remets à présent ! s'écria Tayloe. Ce sont ces nouveaux habits qui m'ont abusé. »

Ebenezer lui conta aussi brièvement que possible – car il lui était de plus en plus pénible de parler clairement et avec suite – comme il avait été dérobé de ses vêtements dans la grange et secouru par Mary Mungummory en personne ; et, sans lui découvrir un instant quel rôle avait joué McEvoy dans sa présence au Maryland, il s'étonna de la coïncidence entre le vol et la présence de l'Irlandais non loin de la grange le même soir.

« Vraiment, lui dit Tayloe, cela ne me surprendrait guère d'apprendre que c'est lui qui a volé vos habits – l'homme est si perfide ! Après être sorti de la taverne, je me trouvai si enfumé que c'est à peine si je pouvais marcher. Et de même que vous vous êtes accommodé d'une grange, je me suis traîné jusqu'à mon chariot avec McEvoy. Mais avant que de m'enrouler dans ma couverture pour le reste de la nuit, laquelle couverture j'avais soin de toujours apporter pour de semblables occasions, je sortis mon couteau et le menaçai de l'écorcher vif s'il osait poser la main sur moi. Puis je m'endormis, et n'ai souvenir de rien d'autre avant le matin, quand je m'éveillai pour découvrir que j'étais devenu le valet de Sowter !

– Vive Dieu ! Qu'est-il donc advenu ? »

Tayloe grogna et branla la tête :

« Le rhum en est la cause, déclara-t-il. Mon erreur fut de laisser le couteau près de ma tête, en cas qu'il me bondirait dessus, et d'avoir été trop soûl pour songer à le mettre hors sa portée. Je l'avais entravé ferme, mais il réussit à se défaire d'un de ses liens d'une façon ou d'une autre sans m'éveiller et à se libérer grâce au couteau. C'est un miracle qu'il ne m'ait pas meurtri sur-le-champ, mais je dormais comme un marmot dans son berceau, et, au lieu de me tuer,

M. McEvoy me déroba tout de bon. Adieu mes soixante-trois livres – la plupart, Dieu merci, en bons de tabac qu'il n'oserait pas échanger à Talbot ou Dorset, mais cinq ou six livres en bon argent –, et surtout adieu mon plus cher bien : ma part de son contrat ! Saisi de ces armes, d'après ce que j'ai compris, il entre fièrement dans la taverne, se commande un repas, et paie une tournée générale aux filles de Mary Mungmory, dissipant tout mon argent sans compter. Puis, à l'aube, cependant que je cuve encore mon rhum, il rencontre Sowter, et c'en est fini de moi ! Quand il aurait conclu son vil marché avec n'importe quelle autre âme, l'affaire en serait bientôt restée là ; mais Sowter, combien qu'il me connaît malgré toute sa feintise, prétendrait moyennant un shilling que le roi William et le pape ne font qu'un. Ils ont décidé que j'étais McEvoy, et pour deux livres sterling Sowter a acheté le fameux document qui me rend son obligé. Je ne l'ai su qu'au matin, quand deux de ses hommes de main sont venus me chercher pour me conduire ici au bout d'une corde et m'attacher à ce plat-bord. Je dois quatre années de travail au maître de Malden, lequel est d'après ce que je sais l'ami de Sowter, cependant que le vrai McEvoy a sans doute fait un escampativos avec mon chariot et mon cheval. Et je ne puis porter cette affaire devant une cour, car le contrat dit de McEvoy seulement qu'il a le poil roux et la taille mince : mon maître soutiendra que mon embonpoint témoigne de ses bons soins à mon endroit. De plus, c'est Sowter qu'il me faut poursuivre en justice, or il est aussi fuyant qu'une anguille dès qu'il s'agit des lois, et pour chaque ami qui attestera que je suis Tom Tayloe, il trouvera trois ingrats qui jureront leur foi que je suis McEvoy. Et même si tout cela n'était point, mon affaire devrait quand bien être portée devant le tribunal de Cambridge, et sur le banc se trouverait le juge Hammaker en personne ! Pour faire court, je vais à Malden dans le même état d'esprit que vous : abusé par Sowter, de la cale au grenier ! »

Ebenezer soupira :

« C'est un bien triste conte en vérité », dit-il, encore qu'il compatît plutôt avec McEvoy et trouvât que le trafiquant d'hommes n'avait eu que ce qu'il méritait. Il fut saisi d'un nouveau haut-le-cœur, après lequel il s'appuya faiblement contre le plat-bord. « La santé me fait défaut pour pleurer mon sort.

– Le temps également, par le gabarit de saint Crispin, dit Richard Sowter, qui venait de sortir de sa cabine à temps pour entendre cette dernière remarque, car là-bas à bâbord se trouve Castlehaven Point, et un peu plus bas, Cooke's Point. »

Ebenezer gémit :

« Quelle nouvelle ce devrait être ! Mais c'est comme un glas funeste, car du diable si je veux voir mon domaine ; il n'est plus à moi, et quand je l'aurai vu ma vie sera finie.

– Oh, là, dit Sowter, il existe toujours quelque expédient. Vous pouvez du moins vous consoler en vous disant que ce n'est ni le rhum, ni l'étourderie, ni l'ire commune qui vous ont avili, mais le seul orgueil et l'innocence, lesquels ont déconfit plus d'une noble âme avant vous. Vous voyez cette maison, là-bas dans les peupliers ?

– Quoi ? Déjà Malden ? s'écria le poète.

– Non, par l'ancre de saint Clément, c'est Castlehaven, et à sa place se trouvait autrefois un véritable manoir du nom d'*Édouardine*, lequel avait été bâti pour durer jusqu'à la fin des temps. Voilà un conte où l'orgueil se paie, si on le veut bien entendre. »

Ebenezer se souvint de l'histoire de la jeune femme que son père avait sauvé de la noyade et qu'Anna et lui avaient eue pour nourrice jusqu'à ce qu'Andrew retourne en Angleterre.

« Ce me semble que j'ai déjà entendu ce nom, dit-il tristement. Mais je n'ai pas assez de courage que d'entendre ce récit.

– Ni moi le temps de vous le faire », répliqua Sowter. Il désigna une langue de terre à quelque cinq ou six milles à l'ouest, de l'autre côté de l'embouchure du fleuve. « Voilà Cooke's Point. Vous verrez Malden dans une minute, quand nous serons plus proches.

– Le Diable emporte ton âme mensongère, Dick Sowter ! s'écria Tom Tayloe. Termineras-tu enfin cette fraude ? »

Sowter sourit, comme s'il était surpris :

« Par le rosaire de saint Cuthbert, monsieur, je ne sais de quelle fraude vous parlez. Je vous prie de m'excuser, car je dois aller préparer des documents pour M. Smith. »

Quand il fut retourné dedans sa cabine, Tayloe tira Ebenezer par sa chemise en peau de daim.

« Vous êtes malingre, n'est-ce pas, et aspirez à être guéri ?

– Que je suis malingre est chose certaine, répondit Ebenezer. Mais quel besoin a un homme ruiné de guérir ? J'entends apercevoir Malden et en finir avec la vie.

– Allons, mais ce serait folie ! Vous avez été déchu de votre légitime séjour, ainsi que je l'ai été, mais vous n'êtes pas sans rassembler les suffrages du commun et des tribunaux. Smith et Sowter vous ont défait pour cette fois, mais il suffit de prendre temps, ce me semble, et d'y bien méditer, pour recouvrer votre domaine. »

Ebenezer branla la tête :

« Voilà bien une vaine espérance, et il serait cruel de l'entretenir.

– Point du tout ! insista Tayloe. Vous pouvez recourir au gouverneur, et possible votre père a-t-il quelque influence sur les tribunaux. Avec assez de temps et de patience, vous êtes assuré de découvrir quelque artifice. Ma foi, je gagerais que vous n'avez même pas encore vu d'avocat capable de l'encherir sur Sowter pour de l'adresse. »

Ebenezer reconnut qu'il n'en avait rien fait,

« Mais c'est là une cause perdue, soupira-t-il. Je n'ai pas un seul sou vaillant, ni d'ami qui puisse m'en bailler, et la fièvre m'empêche quasi de marcher.

– Voilà exactement mon point, lui dit Tayloe. Vous savez que je ne suis pas McEvoy, et qu'on m'a injustement ravi, et je vous ai montré comme mon affaire est sans espoir. Dans le moment que je poserai le pied à Cooke's Point, je perdrai quatre années de ma vie – mais il y a plus : ce serait chose aisée pour Sowter que d'en repousser le terme sous quelque prétexte, attendu qu'il sait que le juge Hammaker l'appuiera.

– Possible est-ce mon malaise, dit Ebenezer, mais je ne vois pas quel rapport...

– Si ce Smith signe l'acte, je suis perdu, dit Tayloe d'un ton désespéré. Mais si c'était *vous* qu'il engageait...

– *Moi !*

– De grâce, laissez-moi achever ! le pria le gros homme. Ce serait un remède à nos deux problèmes si vous serviez à ma place. Je serais franc de l'emprise de Sowter, et c'est l'obligation du maître que de nourrir, vêtir, et loger ses gens, et de les soigner s'ils sont malades. »

Ebenezer fit la grimace, comme si cela pouvait l'aider à se pénétrer de l'idée.

– Mais me retrouver valet sur mon propre domaine !

– Vous n'en serez que mieux. Vous pourrez ainsi guetter une occasion de recouvrer ce qu'on vous doit. Et sitôt que je serai libre, croyez-vous que j'oublierai jamais votre bonté ? Je remuerai ciel et terre en votre faveur ; prévenez votre père...

– Non, pas cela ! s'écria Ebenezer, rendu pâle à cette idée.

– Le gouverneur Nicholson, alors, se reprit promptement Tayloe. Je solliciterai Nicholson en personne, lèverai le peuple de Dorset pour votre cause ! Ils ne resteront pas sans rien faire quand leur lauréat mène la vie d'un valet !

– Mais quatre années de service...

– Foin ! Cela ne durera pas quatre semaines, une fois que je me serai entremis de votre sort. C'est au service du maître de Malden que vous serez, et non à celui de Smith lui-même, et sitôt que vous aurez recouvré Malden, vous pourrez user de votre contrat comme d'un torchon. »

Ebenezer eut un rire embarrassé :

« Je ne puis nier à votre plan certains mérites...

– Il vous sauvera la vie, et la mienne à la pareille !

– ... et cependant je ne puis croire que Sowter vous voudra écouter, et encore moins s'accorder avec vous.

– Aussi voilà la solution ! » murmura vivement Tayloe, et il tira à lui le lauréat. « Il serait plus prudent que ce soit vous qui fassiez la requête – et non point à Sowter, mais à Smith, qui n'a aucune raison de m'être hostile. Un valet en vaudra bien un autre pour lui.

– Mais si j'étais lui, dit Ebenezer d'un air songeur, se souvenant derechef de l'histoire de sa nourrice, je serais plus facile à engager un valet sain qu'un autre qui soit malingre.

– Mais non point si le malingre est volontaire, le reprit Tayloe, là où le sain montre tous les signes d'une humeur réfractaire. Passez votre marché avec Smith, comme si votre seul dessein était de recouvrer votre santé et de redresser le grand tort qu'on m'a fait. »

Ebenezer eut un sourire amer :

« Il sait déjà comme je prends intérêt dans la justice ! Et possible qu'il aimera avoir son maître d'antan pour vulgaire valet... »

Tayloe fit mine de vouloir l'embrasser.

« Soyez béni, monsieur ! Vous le ferez, alors ? »

Ebenezer recula.

« Je n'ai pas encore dit oui. Mais c'est cela ou le suicide, aussi la chose mérite-t-elle quelque réflexion. »

Tayloe lui prit les mains et les baisa.

« Cordieu, monsieur, vous êtes un saint !

– Ce qui est à dire de la viande à martyre, répondit le lauréat, un morceau pour les lions du grand et vaste monde. »

La réapparition de Sowter sur le pont termina leur entretien.

« On dira ce qu'on voudra, déclara-t-il sans propos particulier, mais c'était une fort belle propriété que celle que vous avez perdue, par la barrique de rhum de saint Martin, et si j'étais dans vos souliers je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour la recouvrer – même s'il fallait seulement prier saint Elian, le recouvreur des biens perdus. »

Tout en parlant il regardait devant lui, les yeux plissés, si bien qu'un instant Ebenezer craignit qu'il n'ait surpris leurs desseins et soit en train d'ourdir quelque représaille. Mais il ajouta :

« Regardez là-bas, jeune homme. »

Et, brandissant un paquet de documents roulés, il désigna un point à l'ouest, là où se portait son regard. Encore qu'elle fût encore à deux ou trois milles du rivage, la chaloupe s'était assez rapprochée que l'on puisse envisager distinctement à tribord quelques arbres – des érables et des chênes sur le plus point le plus élevé, et des pins près la plage – ainsi qu'un débarcadère qui avançait vers eux ; au-delà, une verte pelouse remontait jusqu'à une maison en bois blanche d'un gracieux dessin et d'amples dimensions.

« Existe-t-il également un conte au fait de celle-ci ? demanda distraitemment Ebenezer.

– Par le tire-jus de sainte Véronique, mon garçon, vous êtes meilleur juge que moi, dit en riant l'avocat. C'est Malden. »

31. OÙ LE LAURÉAT CONSENT AU MARIAGE SANS QU'IL EN COÛTE RIEN À SON INNOCENCE

Comme la chaloupe de Sowter s'approchait du rivage, le domaine devint plus distinct, et Ebenezer le put contempler, l'estomac de plus en plus pantelant. Au vrai, la maison était quelque peu plus petite qu'il ne l'avait imaginée, faite de bardeaux peints en blanc plutôt que de solides pierres ; le parc, lui aussi, témoignait du peu de soin qu'avait eu son père de l'art de la perspective et du peu de souci de ses habitants. Mais vue par le triple foyer de la fièvre, de la perte, et des premiers souvenirs d'enfance, l'endroit prenait un aspect assez noble.

Sa première pensée, étrangement, fut pour sa sœur Anna.

« Juste ciel, se dit-il, et les larmes troublèrent sa vision. J'ai laissé notre ancienne demeure me filer entre les doigts ! La peste soit de mon innocence ! »

Cette dernière exclamation lui fit songer à Andrew, et quoiqu'il tremblât à la pensée du courroux de son père quand les nouvelles atteindraient l'Angleterre, il ne laissait pas d'espérer que son ire et son châtiement s'abattraient sur lui tant son affliction et son mépris envers lui-même étaient extrêmes. L'attrait de la surprenante proposition de Tayloe s'en trouvait d'autant accru : non seulement elle lui fournirait la subsistance et le soin médical dont il avait besoin, mais également une chance, quoique mince, de recouvrer son domaine ; se mettre au service du « maître de Malden » serait à la pareille une punition – et même, au regard de son esprit fondamentalement poétique et présentement fiévreux, une sorte d'expiation – pour ses crimes. Son innocence lui avait coûté son domaine ; fort bien, donc, il serait le serviteur de son innocence – et peut-être, même, ainsi qu'il suivait du terme rédimé, expierait-il de la sorte sa folie en défaisant le tonnelier William Smith.

Quand la chaloupe fut à quai, Sowter laissa Tayloe attaché au plat-bord et invita Ebenezer à le suivre dans la maison.

« Il ne me revient pas de dire comment vous serez bienveillé, mais du moins pourrez-vous vous enquêter de votre valet et de votre amie, et faire un petit tour.

– Oui, et je dois également voir Smith, dit le lauréat d'une voix faible. J'ai quelque chose à lui dire.

– Ah, bien, nous avons quelques affaires à traiter, lui et moi, mais après cela... Regardez, par l'aiguille de saint Bonjean ! Le voilà qui vient nous accueillir. Ohé, là-bas ! »

Le tonnelier lui rendit son salut depuis l'entrée de la maison et traversa la pelouse dans leur direction, en compagnie d'une femme vêtue d'une robe de toile écossaise.

« Malepeste ! s'exclama Ebenezer. Est-ce là la catin Susan Warren ?

— La fille de M. Smith », lui ramenteva Sowter.

Comme ils approchaient, Susan envisagea le lauréat avec un soin extrême ; Ebenezer, pour de lui, était comblé de bile et de honte, et il évita son regard.

« Mais dites-moi, s'écria Smith, c'est M. Cooke ! Je ne vous avais pas tout de suite remis dans vos nouveaux habits, monsieur, mais vous êtes le bienvenu à Malden, et devez rester pour le dîner !

— Ce me semble qu'il est malade, dit Susan, avec dans la voix une certaine inquiétude.

— Je suis malade à en mourir », dit Ebenezer.

Il n'en put dire davantage ; il fut pris d'un tournement de tête qui l'obligea de s'appuyer sur le bras de Sowter pour ne point s'effondrer.

« Amène-le à l'intérieur, ordonna Smith à Susan. Possible le docteur Sowter lui pourra donner une pilule quand nous en aurons fini avec nos affaires. »

La fille obéit docilement et, au grand embarras d'Ebenezer, lui mit le bras autour de ses épaules, et le conduisit vers la maison. Hors du fait qu'elle paraissait s'être lavée, elle était aussi mal vêtue et débraillée que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois en train de rentrer les porcs du capitaine Mitchell, et la brève œillade qu'il lui lança en dépit de sa honte lui suffit à voir que son visage et son cou étaient encore plus cicatrisés qu'auparavant par des marques et des rougeurs.

« Où est Joan Toast ? demanda-t-il dès qu'il put parler derechef. Votre méchant père l'a-t-il maltraitée ?

— Elle n'est jamais venue, répondit brièvement Susan. Possible elle se méfiait de vos desseins : une putain a peu sujet de se fier aux hommes.

— Et un homme, à une putain ! Je vous jure, ma foi, Susan Warren : si vous avez conspiré à nuire en quelque façon que ce soit à cette fille, vous pâtirez de ces crimes ! »

Il la voulut questionner davantage, mais, outre son faible, il avait deux fâcheux sujets de ne point poursuivre sur ce terrain : premièrement, Joan pouvait fort bien avoir connu que l'homme qu'elle recherchait était pauvre, et par conséquent à ses yeux, indigne d'être retrouvé, et deuxièmement, elle avait pu apprendre que McEvoy l'avait suivie jusqu'au Maryland, et être allée le rejoindre. Aussi, quand Susan l'assura que si jamais on avait fait quelque tort à Joan Toast elle n'y était pour rien, il se contenta de demander après Bertrand, lequel avait été dépêché par Burlingame à St. Mary's City afin de recouvrer le bagage du lauréat.

— Le bagage dont vous parlez est ici, répliqua la fille. Il est arrivé par la malle de St. Mary's. Mais pour de l'homme, je n'en ai ni vu la trace ni entendu le bruit.

— *Celui que la fortune bafoue périt sous les coups des hommes*, dit en soupirant Ebenezer. Il vaut mieux pour eux deux qu'ils aient trouvé

d'autres pâturages où paître, car je ne puis entretenir ni femme ni valet. Mais, ma foi, leur peu de fidélité me blesse au vif ! »

Ils entrèrent dans la maison, et quoique l'intérieur témoignât de la même négligence que l'extérieur, les pièces étaient vastes et convenablement meublées ; le lauréat pleura en les voyant.

« Comme Malden me semble un paradis, maintenant que je l'ai perdu ! » Il fut obligé de s'asseoir, mais quand Susan le voulut assister, il la rebuta avec colère. « Pourquoi feindre du soin pour un pauvre nigaud sans le sou, et malade de surcroît ? Je ne doute point que vous ayez fait la paix avec votre père, maintenant qu'il est un planteur très-huppé — allez-vous-en, retournez faire la coquette sur mon domaine ! Quoi, vous verseriez une larme pour moi ? *Quand tout est consommé, le repentir vient trop tard.* »

Susan essuya impudiquement ses yeux avec le bord de sa robe élimée.

« Ah ! Votre père vous a fouettée, n'est-ce pas, pour vous être élevée contre lui ? »

Susan branla la tête tristement :

« Les choses ne sont pas comme elles paraissent, messire Cooke..

— Vive Dieu ! s'écria Ebenezer en se prenant la tête à deux mains. Le vieux refrain ! J'ai perdu mon domaine et Anna sa dot, mon meilleur ami m'a trahi et m'a abandonné sans ressources, la femme que j'aime a soit déchu soit jugé que je n'étais qu'un mécréant, me voilà près d'être renié par mon père et de succomber à la maladie, et durant les dernières heures que je passe sur terre il me faut souffrir le bon sens d'une ingrate catin !

— Possible comprendrez-vous un jour, dit Susan. Je ne vous veux pas plus de mal que vous ne vous en êtes déjà fait ! »

Sur cette remarque, elle quitta la pièce en pleurant.

« Non, attendez ! » la pria le lauréat, et malgré son grand faible il voulut aller s'excuser pour ses méchantes paroles.

Il était, toutefois, incapable de se mouvoir avec la moindre vitesse ou efficace, et il la perdit bientôt. Il erra à travers quantité de pièces vides, sans bien savoir où il allait, tant qu'à la fin il se retrouva dans ce qui paraissait être la cuisine. Trois femmes, toutes vêtues comme des servantes, jouaient aux cartes autour d'une table ; elles le regardèrent froidement.

« Je vous demande pardon, mesdames, dit-il en s'appuyant contre le chambranle. Je cherche M^{me} Susan Warren.

— Vous courez donc à la tombe, lança la donneuse, et les autres rirent gaiement. Allez-vous-en, maintenant ; il est trop tôt pour embêter Susie, ou n'importe laquelle d'entre nous.

— Pardonnez-moi, se hâta-t-il de dire, mon dessein n'était point de m'entremettre de votre jeu.

— Ce n'est qu'une simple partie de lanturlu, dit celle qui avait les cartes.

– Une simple maldonne, oui ! s'écria une autre d'une voix casse. À quoi joues-tu ? À tricher ?

– Tu oses me traiter de *tricheuse* ! répliqua la première. Tu fais bien la fière pour une qui n'est libre que depuis quinze jours !

– Retiens ta langue, boîte sèche ! grogna la femme à la voix rauque. Je sais fort bien que le capitaine Scurry t'a enconnée pour le prix de ton passage, quand il t'a ramassée sur le trottoir !

– Pas plus que ne l'a fait Slye avec toi ! cria la donneuse, encore que Dieu seul sait pourquoi un homme voudrait enconner une truie !

– Je vous demande pardon, les rompit Ebenezer. Si vous êtes servantes dans cette maison...

– Certes non, je ne suis point servante !

– La vérité est, dit la donneuse, que Grace est une sauteuse.

– *Une quoi ?* demanda le poète.

– Une sauteuse, répéta la femme en clignant de l'œil. Une grue, vous savez bien.

– *Une grue* ! hurla la femme du nom de Grace. Tu me traites de *grue*, toi – gaullefretièrè !

– Putain ! cria la première.

– Bas-cul ! rétorqua l'autre.

– Consœur !

– Bahuteuse !

– Friquenelle !

– Truie !

– Usagère !

– Catin !

– Viagère !

– Doguine !

– Coucheuse !

– Culbuteuse !

– Poupinette !

– Écrouelleuse !

– Brimballeuse !

– Vieille bique !

– Chouette !

– Filasse !

– Veuve !

– Suce-cruchon !

– Peaultre !

– Brenneuse !

– Baque !

– Gaupe !

– Villotièrè !

– Lisette !

- Gaure !
- Foutinette !
- Bringue !
- Coyonne !
- Ancelle !
- Margoutte !
- Gallièrre !
- Empoigneuse !
- Chèvre !
- Goulpharine !
- Paillasse
- Hallefessière !
- Capre !
- Hardelle !
- Paillarde !
- Gueuse au litron !
- Image !
- Poissarde !
- Voyagère !
- Gouspine !
- Femme de vie !
- Gueuasse !
- Fellatrice !
- Mesdames, *mesdames* ! » s'écria le lauréat.

Mais là-dessus les joueuses, y compris les deux querelleuses, furent prises de fou rire, et ne lui prêtèrent aucune attention.

- Foutriquette ! cria celle dont c'était le tour de jouer.
- Trottière ! répliqua Grace.
- Enconneuse !
- Gourgandine !
- Crasse !
- Coquatrice !
- Corratière !
- Coignée !
- Guenuche !
- Pèlerine !
- Gueule !
- Drôlesse !
- Coureuse !
- Pelisse !
- Filoute !
- Toupie !
- Boudin !
- Saffrette !

- Sac-à-foutre !
- Raveleuse !
- Louve !
- Postiqueuse !
- Trouse-quille
- Tireuse de vinaigre !
- Escailleuse de noix !
- Rigobette !
- Chienne !
- Prêtresse du membre !
- Espouilleresse !
- Sourdite !
- Souillarde !
- Redresseuse !
- Boucquine !
- Personnière !
- Brenasse !
- Ribaulde !
- Punaïse !
- Cagnardière !
- Ricaldex !
- Friquenelle !
- Sac de nuit !
- Enculière !
- Roussecaigne !
- Lourpidon !
- Scaldrine !
- Entonnoir !
- Tendrière de reins !
- Pécore !
- Présentière !
- Singesse !
- Femme de mal recapte !
- Embourreuse !
- Touse !
- Houssepaillère !
- Rafatière !
- Débraguetteuse !
- Marmouzelle !
- Gondinette !
- Sabouleuse !
- Esquoceresse !
- Colporteuse !
- Folieuse !

- Galoise !
- Gondine !
- Fille de joie !
- Drue !
- Lèche-bran !
- Seigneur Dieu, *assez* ! ordonna Ebenezer.
- Allons, c'est la guerre sans quartier ! cria la donneuse, Vous rendriez-vous à une enrouée pareille ? Ma foi, elle n'est qu'une vulgaire picoteuse !
- Et toi une janneton ! répliqua allégrement l'autre.
- Serpillière !
- Fillette de pis !
- Mèreticule !
- Demoiselle de morais !
- Taboureuse !
- Gaultière !
- Échancrée !
- Ensaignante !
- Mâchecroûte !
- Gâteuse !
- Carogne !
- Court talon !
- Coche !
- Folle de corps !
- Vérolée !
- Gouine !
- Triquedondaine !
- Mauvaise vie !
- Traîne-ruelle !
- Drouine !
- Vaut-deux-sous !
- Souillon !
- Entaille d'amour !
- Quinteuse !
- Accrocheuse !
- Chipie !
- Cloistrière !
- Pétaradeuse !
- Hétaïre !
- Messaline !
- Caignardière !
- Cure-pipe !
- Baratte !
- Croupière !
- Cambrouse !

- Ragoûteuse de queue !
- Alicaire !
- Tâte-braies !
- Champisse !
- Puits de perdition !
- Cantonnière !
- Bougrelesse !
- Soiffarde !
- Chauffeuse d'étui !
- Scrofuleuse !
- Bésoche !
- Bas-mortier !
- Caille !
- Broyeuse à saucisse !
- Bourbeteuse !
- Pipeuse !
- Merluche !
- Casse-noix !
- Balances de boucher !
- Viandière !
- Femme de péché !
- Tison d'enfer !
- Lècheresse !
- Coureuse d'aiguillettes !
- Hollière !
- Berniquette !
- Pantonière !
- Vadrouilleuse !
- Sac à poux !
- Musequine !
- Pecque !
- Débauchée !
- Martingale !
- Lèche-drille !
- Harrebane !
- Ventre à feu !
- Marane !
- Pinganière !
- Pot de chambre !
- Lévrière d'amour !
- Auge à porc !
- Pannanesse !
- Linette coiffée !
- Enfourcheuse !

- Lourdière !
- Brigue-membre !
- Hourieuse !
- Mocheté !
- Marnafle !
- Façonnière !
- Lesbine !
- Baise-prêtre !
- Hore !
- Harpie !
- Carotteuse !
- Maraude !
- Torche-couilles !
- Avaleuse !
- Écarquilleuse !
- Sèche-merde !

- Vieilles sorcières ordurières ! » s'écria Ebenezer, et il s'enfuit par la première porte qu'il trouva. Il revint par un plus court chemin à son point de départ : William Smith était assis au coin du feu, une pipe à la bouche. « Faut-il que Malden ait été ravili pour abriter pareilles harpies ! »

Smith hocha la tête d'un air compatissant :

« La faute en est à Ben Spurdance. Ce ne sera pas une mince besogne que de mettre de l'ordre dans mes affaires.

- Vos affaires ? Êtes-vous aveugle à mon malheur ? Me voilà ruiné, pauvre, et malingre à en mourir. Seul un contretemps est cause que je vous ai baillé Cooke's Point : une regrettable méprise, mue par le plus généreux des desseins ! Laissez-moi vous donner vingt acres - ils vous reviennent. Non, trente acres - après tout, je vous ai sauvé la vie ! Et rendez-moi Malden, je vous le demande humblement, et me sauvez ainsi la mienne !

- Allons, allons, le rompit Smith. Vous ne recouvrirez pas Malden, point d'affaires là-dessus. Quoi, je renoncerais ma richesse pour la pauvreté ?

- Quarante acres, alors ! supplia Ebenezer. Prenez le double de votre dû légal, ou je n'ai plus qu'à me noyer !

- Le domaine entier m'est dû légalement : notre contrat l'atteste clairement. »

Ebenezer retomba sur son siège.

« Ah, Dieu, si au moins j'étais plus sain, je porterais cette fraude devant les tribunaux anglais !

- On vous ferait exactement la même réponse, rétorqua Smith. Faites excuse, ami Cooke ; je dois examiner un homme que m'a amené Dick Sowter. »

Il se dirigea vers l'entrée principale.

« Attendez ! cria le lauréat. L'homme a été engagé à tort – abusé, ainsi que moi, par sa confiance dans son prochain ! Son nom n'est point du tout McEvoy, mais Thomas Tayloe de Talbot ! »

Smith haussa les épaules :

« Il m'importe peu qu'il se fasse appeler *le Saint-Père* tant qu'il a du zèle et peu d'appétit.

– Il n'a ni l'un ni l'autre, déclara Ebenezer, et il retraça très-brièvement les circonstances de l'engagement de Tayloe.

– Si ce que vous dites est vrai, c'est une grande infortune, admit Smith. Toutefois, c'est à lui de plaindre, et non à moi. Et à présent, veuillez m'excuser...

– Un instant ! » Ebenezer réussit à traverser la pièce pour aller rejoindre le tonnelier : « Si vous refusez de lui faire droit à vos propres frais, possible jugerez-vous convenant de le faire aux miens. Libérez Tayloe, et prenez-moi à sa place.

– Quelle est cette folie ? » s'exclama le tonnelier.

Ebenezer lui représenta, aussi clairement qu'il le put, sa mauvaise santé et le besoin qu'il avait de reposer quelques jours afin de se raccommoder, en suite de quoi il se montrerait le plus empressé des valets dans l'emploi que lui jugerait le plus convenant Smith – plus particulièrement dans les travaux de secrétaire et la tenue des registres, toutes besognes dans lesquelles il avait une grande expérience. Tayloe, d'autre part, n'était pas seulement un homme libre ; c'était aussi un pesant glouton qui chercherait sans doute, à juste titre, à se faire raison.

« Il y a du sens dans vos propos, dit William Smith d'un air songeur. Cependant je puis affamer un glouton et faire fouetter un querelleur sans déboursier un liard, là où un homme malingre...

– Vive Dieu ! gémit le poète. Dois-je vous solliciter de me prendre pour valet sur mon propre domaine ? Fort bien. » Il s'agenouilla. « Je vous supplie de me prendre pour valet, aux conditions qu'il vous plaira ! Si vous refusez, c'est égal à m'occire sur l'heure ! »

Smith tira sur sa pipe et, la trouvant froide, la ralluma avec un brandon de l'âtre.

« Je ne suis ni poète ni gentilhomme, dit-il enfin, mais un simple tonnelier qui ne souhaite point d'être déchu de ses biens. Cependant je veux croire que je ne suis ni sot ni naïf, et je sais fort bien que ce n'est point quelque haute vertu qui vous presse de me servir, mais le seul désir d'être consolé afin que de trouver plus tard les moyens de conspirer à ma ruine...

– Je vous fais le serment...

– Un instant, je n'ai pas fini. Je ne vous engagerai pas, mais je veillerai à ce que l'on vous soigne le temps de votre acclimatement, à une condition.

– Posez vos conditions, dit Ebenezer. Je suis trop malade pour les disputer.

– La vérité est que je veux marier ma fille Susan, dont l'époux est mort il y a quelques années à Londres. Si vous vous engagez à l'épouser ce soir même, je vous accorderai en manière de dot six mois de pension à Malden, et vous recevrez de Dick Sowter – le meilleur médecin du Dorset – tout le soin dont vous avez affaire. Si vous choisissez de l'épouser demain, ce sera cinq mois de pension, et un mois de moins pour chaque jour de retardement. Topez-vous ?

– Palsembleu ! s'écria le lauréat. Tout cela est absurde ! »

Smith s'inclina légèrement :

« C'est donc entendu, et je vous souhaite le bonsoir.

– Ne partez pas ! C'est seulement que... Vive Dieu, il me faut le temps de considérer la chose !

– Prenez-le cependant que je finis cette pipe, dit en souriant le tonnelier. Après cela, je reprendrai mon offre.

– Vous me rendrez fou ! » gémit Ebenezer, mais comme Smith ne lui faisait d'autre réponse sinon que tirer sur sa pipe, il débuta de peser frénétiquement l'alternative, balançant entre les deux partis.

« Quel est votre parti ? demanda bientôt Smith en choquant sa pipe sur un chenet.

– Il n'en est qu'un, dit en soupirant Ebenezer. J'épouserai votre méchante catin de fille pour sauver ma peau, et que Dieu me garde de sa vérole et de sa perfidie ! Mais je veux que ce marché soit couché par écrit, et que nos deux noms y figurent.

– Ce n'est que justice », reconnut le tonnelier – et il déposa devant le lauréat une petite table sur laquelle étaient disposés des plumes, un pot d'encre, et un paquet de documents identiques à ceux dont s'était servi Richard Sowter pour désigner Malden depuis la chaloupe. « Voici deux exemplaires d'un contrat de mariage que j'avais fait faire à Dick Sowter pour le jour où je trouverais un mari pour Susan ; je risquerais une amende si je ne publiais pas les bans. Signez les deux, et l'affaire est conclue : le révérend Sowter pourra tantôt prononcer l'hymen et vous bailler quelque pastille.

– Prêtre sur le marché ! »

Ebenezer s'en étonna et, dans son espèce de délire, trouva ces nouvelles si plaisantes qu'il avait signé un exemplaire du contrat et était sur le point de signer l'autre quand il lui apparut étrange que Smith ait pu produire avec une telle promptitude des documents non seulement stipulant le mariage, mais également assurant, aux conditions mêmes qu'avait proposées un instant plus tôt le tonnelier, la bonne convalescence du nouveau marié. Comme il levait sa plume, tout pénétré du complot qu'impliquait ce fait, Richard Sowter, Susan Warren, et Thomas Tayloe entrèrent dans la pièce, accompagnés de Henry Burlingame en personne.

« Un instant ! s'écria Susan quand elle vit de quoi il retournait. Ne signez pas ce papier ! »

Elle courut vers la table, mais Smith s'empara des papiers avant qu'elle n'arrive.

« Trop tard, ma chère, il a déjà signé les trois quarts, et ce sera aisé pour Timothy que de forger le reste. »

Les yeux d'Ebenezer allaient de l'un à l'autre, cependant que ses traits se convulsaient.

« Henry ! Quelle est cette trame ? Êtes-vous revenu pour me voler mes hardes d'Indien, ou possible pour me défier avec de nouvelles rimes ?

– Il y avait un faible dans votre procédure, monsieur Cooke, dit Sowter, et il prit un des papiers que tenait Smith. Là où il est dit que *Le sieur William Smith veillera au mariage de sa fille dans les plus brefs délais*, etc. Par le Xérès de saint Winifred, monsieur ! Aucun homme sensé n'épouserait une putain ruinée par la vérole et l'opium, et sans doute un juge assez malin aurait suspendu la procédure devant pareille clause !

– Mais, ajouta Smith en brandissant d'une main le contrat, ce papier-ci vient combler cette lacune, je crois.

– Saint Wilfred lui-même n'a jamais cousu meilleure pièce, reconnut Sowter.

– Je vous demande humblement pardon, monsieur Cooke, dit Thomas Tayloe. C'était dès le début l'idée de Sowter que je vous demande de prendre ma place. Il disait que c'était le seul prix qu'il accepterait de moi.

– Vous êtes pardonné, dit Ebenezer en souriant sottement. McEvoy vous a sacrifié pour sa liberté, et vous m'avez sacrifié pour la vôtre – qui donc donnerai-je pour la mienne ? Mais, cher ami, ils vous ont doublement berné : vous n'êtes pas encore un homme libre.

– Qu'est-ce à dire ? demanda Tayloe.

– Point n'a été besoin d'engager M. Cooke, dit froidement Smith. Susan, va avec Timothy chercher les témoins dans la cuisine, et apprêtez le futur époux ; le révérend Sowter vous mariera dès que nous aurons montré à McEvoy le quartier des domestiques. »

Tayloe entra alors en une grande colère, mais les deux hommes l'emmenèrent aussitôt. Burlingame n'avait rien dit de tout l'entretien, et son visage était demeuré impassible quand Ebenezer l'avait appelé Henry au lieu de Timothy ; dès que Smith et Sowter s'en furent allés, néanmoins, ses manières changèrent du tout au tout. Il se précipita vers la chaise où Ebenezer paraissait quasi évanoui, et l'empoigna par les épaules.

« Eben ! Eben ! Vive Dieu, réveille-toi et m'écoute ! »

Ebenezer loucha et se détourna.

« Je ne puis souffrir votre vue.

– Allons, Eben, écoute-moi ! Le temps me fait défaut pour parler avant qu'ils reviennent, aussi dois-je faire vite : Smith n'est point un vulgaire tonnelier, mais un agent du capitaine Mitchell, lequel est le premier lieutenant de Coode. Leur dessein est de ruiner la province grâce à la vérole et à

l'opium. De vastes bordels doublés de fumeries d'opium ont été ouverts, et Malden doit devenir le plus important du comté. J'ai appris tout ceci en me faisant passer pour Tim Mitchell, dont la besogne est d'aller d'un comté à l'autre sous quelque prétexte, afin de rafraîchir les bordels en opium. »

Comme Ebenezer ne témoignait d'aucun intérêt ou crédit apparents, Burlingame lui expliqua alors, sur un ton inquiet, que depuis quelque temps le capitaine Mitchell conspirait avec Smith à défaire Ben Spurdance (lequel avait été fidèle et au gouvernement et à son employeur), dans le dessein d'avoir accès au domaine des Cooke, point stratégique. Burlingame, pour de lui, avait recherché les moyens de contrarier leur projet, encore qu'il avait dû attendre la fuite de Susan (laquelle avait été réglée, à n'en pas douter, par le capitaine Mitchell) pour connaître de façon assurée le lieu du nouveau bordel et l'identité de l'agent de Mitchell à Dorchester.

« Et ce n'est que lorsque nous arrivâmes à Cambridge, et que Spurdance m'eut découvert cependant que tu baguenaudais ailleurs, que j'appris que Susan n'était point fidèle à la cause qu'elle servait. Ils vinrent vers moi de concert, en réponse à un signe secret que je leur fis, par lequel nos agents se remettent entre eux, et tandis qu'était instruite l'affaire Salter, ils m'avouèrent qu'ils avaient trouvé un moyen de dépiter Smith dans les termes mêmes de son contrat, et avaient prévenu le juge Hammaker dans ce sens. Le coquin était prêt d'être démonté grâce au témoignage de Susan – mais ton jugement, bien sûr, a fait échouer notre plan. »

Ebenezer ne répondit rien à cela, mais les larmes coulèrent sur son visage émacié.

« Voilà d'où vient que j'ai peu compati à ta perte, reprit Henry. Je me suis aussitôt lié d'amitié avec Smith et t'ai abandonné dans la grange afin que tu demeures en sûreté jusqu'à ce que je sois parti avec lui pour Malden, et en ai appris davantage sur ses desseins et sur son humeur. Je pensais qu'il écorcherait vive la pauvre Susan pour l'avoir trahi, mais, au lieu de cela, il lui a témoigné la plus grande courtoisie ; ce n'est qu'il y a quelques minutes, quand Susan m'a dit que tu étais là et que j'ai appris par Sowter le conte de John McEvoy et Tom Tayloe que j'ai pénétré le dessein du scélérat, et, malgré tout mon empressement, nous sommes arrivés trop tard.

– Cela importe peu maintenant, dit le lauréat en fermant les yeux. Je ne vivrai pas assez que de voir le courroux de mon père.

– Et si je refusais de l'épouser ? demanda Susan, qui durant tout le discours de Burlingame était demeurée assise en pleurant sur le sol. Cela empêcherait le contrat et obligerait grandement M. Cooke, j'en suis certaine. »

Burlingame répondit qu'il doutait du premier point, attendu que le contrat témoignerait devant une cour de ce que Smith s'était conformé à l'obligation de mariage dans les bornes de son pouvoir.

« Pour du deuxième point, cela ne me regarde pas, mais je ne vois aucune autre façon de prendre soin d'Eben pour le moment.

– Cela m'est également indifférent, dit Ebenezer.

– Allons, ne désespère pas ainsi ! » Burlingame le secoua par les épaules pour le sortir de sa stupidité. « Mon opinion est que tu épouses Susan, Eben, et la laisses te soigner. Je connais tes pensées, et combien tu prises ta chasteté, mais vraiment, le remède est là ! Tu es réduit de l'épouser, mais non point de consommer le mariage ; quand tu seras guéri, et que nous aurons trouvé un moyen de défaire William Smith, alors Susan pourra engager une procédure d'annulation sous le prétexte que tu es encore vierge ! »

Susan baissa la tête et ne dit rien. On pouvait entendre les rires de Smith et de Sowter depuis l'autre bout de la maison, ainsi que les voix rauques des joueuses de cartes.

« Écoute-moi bien, Eben, dit vivement Burlingame. J'ai une pastille de Sowter dans ma poche – l'homme est vraiment médecin, malgré toute sa perfidie. Prends-la maintenant afin que de durer pendant le mariage, et je te fais le serment qu'avant la fin de l'année tu seras de nouveau le maître de cette maison ! »

Ebenezer sortit assez de sa stupeur que de gémir et se couvrir la face avec les mains.

« Doux Jésus, puisse quelque *deus ex machina* descendre ici-bas pour me ravir ! C'est une tout autre carrière que je suivrais si je pouvais retourner chez Locket !

– Allons, remuez-vous ! cria l'une des prostituées en courant vers Susan. J'adore les mariages !

– Moi aussi, dit Grace, mais je pleure toutefois que j'y assiste.

– Il vous faudra le marier assis, dit Burlingame à Sowter en usant de la voix de Timothy Mitchell. Allez, monsieur le futur époux, mâchez cette pastille et faites vos réponses quand il le faudra. Tiens-toi auprès de ton époux, Susie, et prends-lui la main.

– Vive Dieu ! s'exclama la troisième prostituée en feignant l'alarme. Croyez-vous qu'il saura lui ravir sa fleur ?

– Rentre ta vilaine langue avant que je ne te l'arrache ! » lança Susan. Elle s'empara de la main d'Ebenezer et fit face à l'assemblée. « Dépêche-toi, Richard Sowter, maudit fripon ! Cet homme est malade et doit sans délai s'aliter ! »

La cérémonie du mariage débuta. Quoiqu'il entendît clairement la voix de Sowter, ainsi que celle de Susan quand elle faisait ses mornes réponses, Ebenezer ne réussit aucunement à ouvrir les yeux, ni à faire autre chose sinon marmotter quand ce fut son tour de prononcer les vœux. La pastille qu'il mâchait était assez amère, mais déjà, sans qu'il se sentît pour autant plus lucide, sa tristesse se dissipait ; en vérité, quand Sowter dit : « Je vous déclare à présent mari et femme », il fut sujet à un pur transport de joie.

« Signez vite le certificat, le pria Smith, avant que vous ne tombiez par terre.

– J'assurerai sa main, dit Burlingame, et il signa quasi à la place du lauréat le document.

– Qu'est-ce donc que vous lui avez donné ? s'enquit Susan, et elle souleva avec le pouce une des paupières d'Ebenezer.

– Juste de quoi lui assurer un somme bien mérité, madame Cooke, répliqua Burlingame. »

En entendant ce nom, Ebenezer ouvrit la bouche pour rire, mais combien qu'aucun son n'en jaillît, il fut ravi du succès.

« *De l'opium !* » hurla Susan.

Le lauréat trouva cette nouvelle encore plus plaisante que la compagnie, mais il n'eut point l'heur de s'essayer à un autre rire muet : sa chaise s'éleva au-dessus du sol, passa par le toit de Malden, et fila dans le ciel opalescent. Pour du Maryland, il vira au bleu et s'aplatit en une immense surface musicale, laquelle glissa doucement vers le nord-ouest, sous l'escorte des mouettes.

32. OÙ UNE MARYLANDIADÉ VOIT LE JOUR, MAIS OÙ SON GÉNITEUR SE PORTE AUSSI MAL QUE DANS LES AUTRES CHAPITRES

« Au Parnasse ! » s'écria le lauréat en riant, et la chaise survola la Thessalie pour aller se poser entre deux cimes jumelles d'albâtre reluisant. La vallée dans laquelle il se trouvait fourmillait de milliers et de milliers d'êtres humains, qui tous se pressaient au bas des deux monts.

« Dites-moi, demanda-t-il à un homme qui était en train de mettre le pied en faute à son voisin, lequel est le Parnasse ?

– Celui de droite, répondit l'homme par-dessus son épaule.

– C'est bien ce que je pensais, répliqua le poète. Mais quand je serais arrivé par l'autre versant ? Alors la droite serait à gauche, et la gauche à droite, n'est-ce pas ? Je ne demande cela qu'à titre de pure hypothèse, ajouta-t-il en voyant l'étranger se refroger.

– La droite est à droite, et que le Diable vous emporte ! » grogna l'homme, et il disparut dans la foule.

Assurément, depuis l'endroit où se tenait Ebenezer, c'est-à-dire fort éloigné des deux, les deux monts se ressemblaient, leurs cimes roses perdues dans les nues. À mi-chemin de leur penchant, tout au long d'étroites corniches, se trouvait toute une enfilure d'obstacles destinés à contrarier les grimpeurs. Il distingua en premier un peloton d'hommes fort laids, tous saisis de gourdins au moyen desquels ils écachaient les doigts des grimpeurs, les réduisant soit d'abandonner l'ascension, ou de demeurer où ils étaient ; d'autres groupes de même semblance se pouvaient apercevoir

à intervalles réguliers, certains armés de haches et de poinçons en lieu de gourdins. Et aucun espace entre ces cercles n'était sans présenter quelque péril. Ici et là, par exemple, on devinait des groupes de femmes qui amorçaient les grimpeurs et tâchaient à les divertir de leur objectif ; de nombreuses couches, disposées auprès de tables chargées de victuailles et de vin, berçaient le brave, qui s'y allongeait d'une somnolence proche de la mort ; on voyait quantité de moulins à discipline, ainsi que de fausses pancartes qui enseignaient le sommet mais rendaient en vérité (comme on le pouvait clairement observer depuis la vallée) à des précipices, des déserts, des jungles, des prisons, et des asiles de fous. D'innombrables grimpeurs succombaient à toutes sortes d'embûches. Ceux qui parvenaient à percer la première ligne des gardes – soit en passant à force, soit en créant une diversion, soit en chatouillant, en patinant et en obligeant de diverses manières les terribles butors –, la plupart succombaient aux femmes, aux lits, aux moulins, et aux fausses enseignes, ou, s'ils leur réchappaient, à l'ensuivant peloton de gardiens, et ainsi de suite. Les quelques fortunés qui par l'une de ces pratiques ou combinaison d'entre elles échappaient le plus d'achoppements étaient grandement applaudis par les autres, et il arrivait parfois que le bruit même de ces applaudissements suffît à faire lâcher prise aux grimpeurs, lesquels s'abîmaient derechef les pieds devant dans la vallée. D'autres, qui atteignaient le sommet, étaient assommés par des rochers que leur lançaient les mains mêmes qui avaient premier applaudi, et d'autres encore n'étaient point lapidés, mais seulement oubliés. Pour des rares qui parvenaient en sûreté, certains devaient leur salut aux pesants brouillas roses qui les dissimulaient ; d'autres, à la seule masse des cimes sur lesquelles ils étaient assis, et d'autres, au raisin et aux oranges douces qu'ils jetaient obligeamment à la foule de la vallée.

Le seul point de conséquence, bien entendu, consistait à déterminer tout d'abord la juste montagne, mais puis donc qu'on ne le voulait point enseigner de façon certaine là-dessus, Ebenezer résolut à la fin d'imiter les autres dans leur ascension ; sans doute, raisonna-t-il, s'enquêtait-on en grim pant, et atteindre le sommet de l'une ou celui de l'autre était de compte fait un égal succès. La première chose qu'il découvrit, toutefois, fut que les encombres étaient beaucoup plus formidables lors qu'on les envisageait de près soi-même : les gardiens, quand il les eut joints, se révélèrent plus affreux et plus menaçants ; les femelles et les couches, plus attrayantes ; et les enseignes d'un extérieur, très-authentiques. Il reprit cœur tant qu'il le put et se fendit devant les gardes les plus proches ; mais à peine s'était-il disposé de la sorte qu'une voix ordonna à sa chaise de l'élever jusqu'au sommet, et sans avoir à grimper le moins du monde il se retrouva assis parmi un groupe d'hommes solitaires sur une des cimes de la montagne.

Il s'adressa à l'un des sages les plus âgés, lequel était en train de se couper les ongles des pieds.

« Sans doute trouverez-vous ma question ridicule, monsieur, mais pourriez-vous me dire sur quel mont nous sommes ?

– Ma foi, je n'en sais rien du tout, répliqua l'ancêtre. Parfois je crois que c'est celui-ci, et parfois que c'est un autre. » Et il ajouta, en aparté : « Quelle importance ?

– Comment êtes-vous arrivé ici, si cela n'est point trop indiscret ? demanda alors Ebenezer.

– Rien de plus aisé, dit le vieillard. J'étais ici quand la montagne s'est mise à croître, avec mes camarades, et nous sommes montés avec elle. Ils ne nous renverseront jamais – mais ils nous élèveront peut-être si haut qu'ils ne nous pourront plus voir.

– Ils vous applaudissent en bas, vous savez. »

Le vieil homme haussa les épaules, à la façon de Burlingame.

« On ne les entend pas aussi bien d'ici. J'ai opinion que la cause en est à l'altitude et à la rareté de l'air. Mais, en toute manière, je n'en ai cure.

– Eh bien, dit Ebenezer, pour de moi, je vous envie. Quelle vue vous avez d'ici !

– C'est de vrai une vue plaisante, admit l'ancien. On distingue quasi tout le tableau, et il semble fort égal. Pour parler franc, je me lasse de cette montre. Il est plus commode de rester assis que de grimper, si c'est la commodité que vous aspirez. Grimpez si vous vous en sentez le cœur, et n'en faites rien si ce n'est point le cas. Il n'y a, en vérité, autre chose ici, sinon une belle musique ; vous la goûterez si vous avez été élevé dans l'amour de ce genre de choses.

– Oh, j'ai toujours aimé la musique !

– Vraiment ? » demanda le vieillard d'un ton indifférent.

Ebenezer se pencha et aperçut, tout en bas, l'immense armée des combattants.

« Ventrebleu, comme ils ont l'air sot ! s'exclama-t-il. Et quelle discourtoisie, toute cette bousculade et cette pétarade !

– Ils n'ont pas grand-chose d'autre à faire, observa le vieillard.

– Mais il n'y a rien ici qui vaille la peine de grimper : vous l'avez dit vous-même !

– Oui, pas plus qu'ailleurs. C'est égal qu'ils grimpent ou qu'ils restent assis et meurent.

– Je vais sauter ! déclara soudain Ebenezer. Je ne souffrirai pas de voir ces choses un instant de plus !

– Aucune raison que vous le fassiez, mais aucune que vous ne le fassiez pas. »

Le lauréat n'essaya plus de sauter, mais s'assit sur le bord du sommet et soupira :

« Tout cela est effroyablement vain, n'est-ce pas ?

– *Vain* est bien le mot, dit le vieillard, mais il n'y a rien de mal ou de bien dans cela. Pourquoi soupirer ?

– Pourquoi pas ? demanda Ebenezer.

– Pourquoi pas, en effet », dit en soupirant le vieillard.

Et Ebenezer se retrouva dans un lit avec Richard Sowter qui se penchait sur lui.

« Par la barbe de saint Wilgefortis, voilà enfin notre marié ! L'huile de mauve du docteur Sowter n'a encore jamais déçu personne !

– Guimauve, mon cul, dit l'une des filles de cuisine qui apparut à son chevet. C'est le remède de cheval de Susie qui l'a ramené. »

Sowter prit rapidement le pouls d'Ebenezer, puis lui glissa une cuillerée de sirop dans la bouche.

« Quelle est cette chambre, et pourquoi suis-je ici ?

– C'est l'une des chambres d'invités de Bill Smith, dit Sowter.

– *De l'opium* ! s'écria le lauréat, et il se redressa, tout colère. Je m'en souviens à présent !

– Oui, par les yeux chassieux de saint Otilic, c'est bien de l'opium que vous a donné Tim Mitchell, dans le dessein de vous faire dormir. Mais vous étiez si très malade que la chose a manqué vous emporter.

– Il me fera mourir, de dessein formé ou non. Où est-il passé ?

– Timothy ? Ah, il est parti depuis longtemps, chez son père, dans le comté de Calvert.

– Le traître ! » murmura le poète. Il se laissa aussitôt retomber sur son oreiller. « Ah, Dieu, j'avais oublié que j'étais marié ! Où est Susan, et qu'a-t-elle pensé de mon malaise la nuit même de nos noces ? Car je gage que nous sommes un autre jour... »

La fille de cuisine s'esbouffa de rire :

« Cela fait trois bonnes semaines que vous languissez entre la vie et la mort !

– Quant à M^{me} Cooke, dit Sowter, je ne puis vous dire son sentiment, car, sitôt que nous vous avons porté sur le lit, elle est retournée chez le capitaine Mitchell, sous la garde de Timothy. Possible qu'il a fait la besogne à votre place.

– *Chez Mitchell* !

– Oui, vous n'êtes pas sans savoir qu'elle doit s'occuper de ses porcs.

– C'en est trop ! s'écria Ebenezer. Combien qu'elle est une putain, la femme du lauréat ne s'occupera point de porcs ! Allez la chercher !

– Allons, ne vous tracassez pas, le rassura la femme. Susie s'est déjà réchappée par deux fois pour veiller sur votre santé et vous administrer son merveilleux remède de cheval. Je ne doute pas qu'elle récidive.

– Trois semaines sans connaissance ! Je ne sais que penser !

– Par le cauchemar de saint Christophe, pensez à vous raccommodez, lui suggéra gaiement Sowter, et vous pourrez alors culbuter Mistress Susan des matines jusques aux vêpres, si ça vous chante. Je vais dire à votre beau-père que vous avez recouvré vos sens, mais il vous faudra encore quelques semaines pour vous bien rafraîchir. Plus d'une pauvre

âme a succombé à ce climat. » Il rassembla son attirail médical et s'apprêta à partir. « Ah, au fait, voici un présent que vous a laissé votre ami Timmy Mitchell.

– Mon cahier ! » s'exclama le lauréat.

Sowter lui tendit le registre familial à reliure verte, désormais plié, usé, et souillé par ses pérégrinations.

« Oui, vous l'aviez perdu à l'auberge de Cambridge, et Tim l'a ramené la dernière fois qu'il est venu chercher Susan. Il a dit que vous auriez possible quelques vers à y coucher pendant vos six mois de repos.

– Ah, Dieu, je croyais qu'on me l'avait volé avec mes vêtements ! » Il le serra avec assez d'émotion. « C'est un vieil ami fidèle que ce registre – le seul que j'aie ! »

Quand on l'eut laissé seul, il se trouva encore trop affaibli de corps et d'esprit pour s'adonner à la création artistique, aussi se contenta-t-il de relire ses œuvres – lesquelles lui parurent toutes très-distantes. De vrai, il s'identifia plus volontiers avec le cahier délabré et taché qu'avec des vers tels que :

*Que dire du festin qui à tout l'équipage
Ravit des cris de joie et bien plus davantage ?*

lesquels lui semblaient aussi étrangers que s'ils étaient l'œuvre d'un autre homme. Comme il avait débuté de lire ses plus fraîches productions pour remonter jusqu'au tout début, la dernière chose qu'il lut fut une note pour la future *Marylandiade*, faite alors que son audience avec Lord Baltimore (autrement dit Burlingame) était encore présente à sa mémoire : *Les Excellences du MARYLAND sont sans égales, lut-il ; ses Habitants sont les plus gracieux, leur Urbanité est nonpareille ; ses Résidences sont les plus grandes ; ses Auberges et Tables, les plus courtoises et les plus confortables ; ses Champs, les plus riches ; ses Cours et ses Lois, les plus majestueuses ; son Commerce, le plus prospère, & cet., & cet.* La note était signée, de la main même d'Ebenezer : *E. C., G^{ent}, P^r & L^r of M^d.*

Il se recoucha et ferma les yeux ; le peu de peine qu'il avait eue de se relire avait suffi à lui causer quelque migraine.

D'autant plus il méditait sur ses vicissitudes, d'autant plus son angoisse s'infusait de bile, tant qu'à la fin, malgré sa lassitude, il arracha du registre toutes ses poésies marines, et, prenant la plume et l'encre que lui avait fournies son hôte, écrivit ceci sur la nouvelle page blanche :

*Condamné par Fortune à des voies infamantes,
Entouré d'ennemis et la bourse vacante,
Accablé par des maux hérités de Pandore,
Je quittai l'Angleterre et ses coupables bords,*

*Le cœur à jamais gros, réduit par un butor
D'aller vivre ma vie où je l'avais reçue,
Jetant sur le Vieux Monde un regard de vaincu.*

À peine avait-il couché ces vers que d'autres vinrent se presser sans délai dans son esprit, et quoiqu'il fût encore trop faible pour les tous bien former, il conçut aussitôt un projet de conséquence qui le pourrait occuper durant les semaines à venir – lequel, quand il ne trouverait aucun moyen de recouvrer son domaine, pourrait fort bien être son dernier ici-bas. Il retracerait en vers son voyage au Maryland du début jusqu'à la fin, ainsi qu'il en avait eu premier le dessein, mais, loin d'écrire un panégyrique, il flagellerait la province de ses hudibrastiques, comme l'on châtie publiquement une courtisane, dresserait la liste de toutes ses malices, et découvrirait ses moindres embûches destinées aux naïfs, aux imprudents, aux innocents !

De la sorte, d'autres se trouveront peut-être instruits par mon malheur, se fit-il réflexion tristement. Mais il se souvint des indignités infligées par les hommes du *Poséidon*, du rapt du *Cyprien*, de la truie de Burlingame, et d'autres détails inconvenants de son aventure.

Pendant quelques instants, il fut amèrement dépité, car cette réflexion contenait un cruel paradoxe : la malice de certaines déconvenues peut prévenir de leur dénonciation publique. Mais il vit tantôt un moyen de contourner cette difficulté.

« Je ferai de ce poème une fiction ! Je serai un marchand, disons – ou plutôt un courtier –, venu au Maryland pour affaires, avec une très bonne opinion du pays, et qui se voit dépossédé de tous ses biens. Je raccommoierai mes tourments pour qu'ils conviennent à l'intrigue et modérerai ici et là pour ne point rebuter l'imprimeur ! »

Les peintures se déployèrent instantanément dans son esprit, et il en nota brièvement les grands traits, de peur qu'elles ne lui échappent. Il ne put rien faire d'autre après cela ; affaibli par l'effort, il dormit pendant plusieurs heures d'un sommeil sans rêves. Néanmoins, quand il se réveilla, la vision en était encore claire à son esprit, et, de surplus, les hudibrastiques avec lesquels il espérait de la rendre jaillissaient aisément sous sa main. Il enrageait de se mettre à l'ouvrage : sitôt qu'il fut assez restauré, il quitta son lit, mais seulement parce que la table de sa chambre était plus convenable à l'écriture ; c'est là qu'il demeura des jours entiers, pendant des semaines, à coucher son long poème. Il était si jaloux de son temps qu'il rebutait la curiosité et les rares soins de Smith, Sowter, et des filles de cuisine ; il demanda – et à son étonnement reçut – ses repas à sa table, et ne quitta jamais sa chambre, hors pour quelques saines promenades sous le soleil déclinant d'octobre et de novembre. Toute idée de suicide l'avait pour l'instant quitté, de même que toute idée de recouvrer son ancien domaine. Il n'était ni troublé ni curieux de

l'absence de tout message de Henry Burlingame. Quand, une semaine ou dix jours après son réveil, son épouse Susan Warren réapparut à Malden, il la remercia brusquement pour ses soins, mais combien qu'il eût appris par les filles de cuisine que, sous la conduite de Mitchell et de Smith, elle était devenue la putain des Indiens, il ne lui reprocha point ses activités ou son retour chez Mitchell, ni ne chercha à annuler le mariage.

Malden lui-même devenait chaque jour davantage une maison de jeu, une taverne, un bordel et une fumerie d'opium : Susan transportait avec elle les pastilles marron depuis le comté de Calvert, et Mary Mungummory – qui, comme le poète l'apprit, avait premier résisté aux efforts de Mitchell pour l'attirer dans son organisation – emménagea avec toutes ses filles et accepta l'emploi de courratière de la maison. Chaque nuit, le domaine entier entraînait en branle : des planteurs venaient de tous les coins du Dorset, à cheval, en chariot, et également par bateau depuis le comté de Talbot ; bientôt le manoir résonna de leurs débauches. Quittant les marais voisins et même ceux du sud du comté, parcourant souvent entre vingt à trente milles, Abacos, Wiswash et Nanticokes se rendaient dans une ancienne sécherie de tabac pour goûter aux talents de Susan et des deux filles les moins prisées de Mary Mungummory. Mais Ebenezer dépassait apertement devant les tables de jeu, traversait les chambres où s'entassaient les Marylandiens ivres morts, narcotisés et débauchés, coupait à travers les champs où des bandes d'Indiens très-solennels se dirigeaient vers la sécherie. Il devint bientôt un sujet de plaisanterie parmi les clients, mais leurs traits se heurtaient à la même indifférence dont il gratifiait Susan quand, après qu'il fut entré dans la pièce, elle le suivait de son regard inquiet et troublé.

Durant tout le mois de novembre, il travailla à peindre en vers les tristes épisodes de son voyage :

*Nous quittâmes Plymouth sous les ris de la foule,
Bassement amorcés par les fards de la houle ;
Enfin nous abordons dans un accablement,
Éprouvés par les coups du fâcheux Océan...*

Il se ressouvint de sa première rencontre avec les planteurs du comté de St. Mary's, lesquels il avait pris pour de vulgaires pitauds –

*... une presse nombreuse,
De tissu écossais pauvrement accoutrés,
Sans couvre-chef ni bas, non plus que de souliers...*

–, et à leur peinture ajouta les vers écrits longtemps avant en d'autres circonstances, et dont le souvenir lui était à présent douloureux :

*D'étranges visages qu'aucun dieu ou titan
N'aurait imaginé pour son Humanité,
Mais que seule Nature, capricieuse et zélée,
Façonna en riant dans l'argile cassant...*

Relâchant le cher alexandrin pour le frisque décasyllabe, il entreprit ensuite de flageller les habitants de son poétique bailliage –

*... de bel esprit en ces rivages, point :
Une indigne mollesse dès matin...*

– puis, retournant à son vers d'élection, il retraça sa traversée du fleuve Patuxtent en canoë :

*En bois de peuplier, ou dans du vieux roseau,
En tout point identique aux auges des pourceaux...*

La rencontre avec les bêtes de Susan :

*Cette vue me jeta dans une telle alarme
Que croyant ma mort proche il me coula des larmes...*

Son épouse, la porchère en personne :

*Et dont la robe était tellement maculée
Qu'on eût dit une folle à peine libérée...*

Sa veille de peu d'efficace dans la cour de ferme :

*Enfin je me trouvai sur un arbre perché,
Protégé par la brume et les feuilles nombreuses,
Me défiant du Démon et de sa voix trompeuse...*

Le spectacle du tribunal en plein air :

*Chacun de s'empresser et de se bousculer
Afin de la Justice admirer les méfaits
Et de son équité grandement se railler...*

Le procès :

*Sitôt que les planteurs ont cessé leurs clameurs,
Leurs Honneurs avinés cèdent à la torpeur ;
Un crieur hébété fait taire les sifflets.*

*Soudain les avocats débutent de prôner :
Chacun de quereller et de se contredire.
Djà je redoutai qu'ils ne viennent finir
Leurs propos insensés, leurs fausses citations,
Leurs mensonges hardis et leurs allégations...*

Sa nuit dans la grange :

*À l'abri des tracas je reposai mon corps
Et dormis jusqu'à l'aube en ayant ronflé fort ;
Enfin je m'éveillai et trouvai, me séant,
Qu'on m'avait des souliers dérobé cependant :
Perruque, bas et chapeau étaient disparus,
Me laissant quasi nu sur cette couche drue...*

Les filles de cuisine de Malden :

*... de sales ravaudeuses
Occupées à jouer un jeu de lanturlu,
Le regard allumé et la lippe goulue ;
Si farouches étaient leurs mines querelleuses
Que je crus aussitôt à quelque noir sabbat :
Trois sorcières piquées par un violent débat
Et sachant du Vilain les innombrables noms...*

Sa maladie :

*Le sang se débordait et me jouettait les veines,
Charriant chaque nuit des humeurs très-malsaines ;
Cette indisposition perdura fort longtemps,
Me couchant toutefois que se levait le vent.
Des remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire
Croit que les médecins connaissent la vertu,
Pour les maux que j'avais n'étaient point salutaires.*

Et sa dégradation par le changeant Sowter :

*... un charlatan trivial
Versé selon ses dits en l'art médical,
Dissipant son opium et gâtant ses clystères,
Mais gagnant ses procès au nez du ministère...*

Quand il eut enfin relaté chacune de ses infortunes grâce au truchement du courtier en tabac, il s'imagina sur le pont d'un navire en route vers l'Angleterre, et conclut ainsi avec férocité :

*Enfin sur un vaisseau embarqué sans remords
J'abandonne ce lieu à son funeste sort.
Puissent les cannibales toucher à ses bords
Afin que d'asservir ces mille et un butors ;
Qu'aucun vaisseau marchand n'ose s'aventurer
Dans ces eaux infestées de pirates rusés ;
Que méprisés de tous ils s'épuisent de faim
Et connaissent la mort qui de vrai leur revient ;
Que tout leur fasse faute et que tout les tracasse,
Qu'à chaque jour nouveau ils s'exclament : « Hélas ! »
Que, reniés des Cieux, ils adorent le Feu
Et vivent dans l'horreur des peuples fabuleux.
Que Dieu, enfin froissé, condamne sans appel
Ces lâches rejets de garses infidèles !*

L'ardeur de ce long feu créateur avait dû soit augmenter son génie, ou amollir son esprit critique, car jamais auparavant il ne s'était senti aussi capable, assuré et poétique que dans la composition de cette satire. Durant les deux premières semaines de décembre, il la polit et la fourbit – raccourtant ici un mètre, desserrant là quelque foudre hudibrastique, jusqu'à ce que le 13 décembre, jour de la Sainte-Lucie, il put estimer l'œuvre véritablement parfaite. Il inscrivit en tête : *Le Courtier en tabac : ou, un Voyage au Maryland. Une satire dans laquelle sont décrits les Lois, Gouvernement, Tribunaux et Constitutions de ce Pays ; ainsi que les Édifices, Fêtes, Caprices, Divertissements et Ivrognerie des Habitants de ce Havre de l'Amérique.* Et en pied, avec force mépris, il ajouta son titre complet – *Ebenezer Cooke, Gentilhomme, Poète & Lauréat de la Province du Maryland* –, pleinement conscient qu'avec la publication du poème, en cas qu'il l'enverrait jamais à un imprimeur, il perdrait toute chance de recevoir ce titre.

La publication, toutefois, ne l'intéressait pas particulièrement pour le moment. Il relâcha sa plume et embrassa du regard les mille et quelque vers du cahier.

« Par les épines sanglantes de sainte Lucie, voilà qui est écrit ! soupira-t-il en imitant Sowter. Et c'est assez là-dessus ! »

Il n'avait pas la moindre idée de ce qui suivrait, ni même le moindre souci. Il ressentait cette jouissance intrinsèque née de tout vaste accomplissement, laquelle est faite toujours d'une part de joie pour neuf de soulagement. De vrai, il n'aspirait qu'à fermer les yeux et à s'endormir à la table où il se tenait ; mais la précoce nuit d'hiver venait juste de tomber – l'heure du souper n'était débutée que d'une heure – et il ressentit un

désir contraire de célébrer modestement non point le *Courtier en tabac* lui-même, dont l'existence était en soi une réjouissance, mais le terme du travail qui lui avait donné le jour.

Ce qu'il me faut, c'est un verre de rhum, résolut-il et, quittant sa chambre, il se dirigea vers la cuisine, seule pièce de Malden où il pouvait raisonnablement se fier sur l'accueil qu'on lui ferait ; mais il rencontra en chemin William Smith et Richard Sowter, lesquels étaient devenus de bons amis depuis l'automne.

« Allons bon, par la colombe de saint Kenelm ! dit ce dernier en l'envisageant. Voilà notre poète.

– Quand on parle du loup..., remarqua Smith. Vous paraissez fort sain et satisfait, ce soir.

– Je suis et l'un et l'autre, admit Ebenezer, sans en avoir guère le sujet. » La vérité était que la simple vue de ses détrousseurs l'avait en grande partie destitué de la bonne humeur dans laquelle il avait quitté son œuvre parfaite. « Vous parliez de moi ?

– En effet, dit Smith. Notre entretien portait sur des points juridiques, et je vous avais cité en manière d'illustration.

– M. Smith soulevait la question, dit Sowter, de savoir si, dans un contrat stipulant l'achèvement d'un ouvrage dans un temps donné, l'instrument devient nul et non avenu dès lors que le travail est achevé ou s'il garde force en toute manière jusqu'à ce que le délai imparti se termine. Ma réponse était que tout dépend du libellé du contrat, selon que son expiration prévoit une ou deux conditions. »

Ebenezer eut un sourire embarrassé :

« Cela me paraît une réponse assez raisonnable, mais je ne suis point avocat.

– Ni moi non plus, dit Smith, aussi, afin que de me faire une plus juste opinion de la chose, je lui ai demandé de l'appliquer au marché que nous avons passé tous deux au fait de votre mauvaise santé...

– Venez-en au fait, dit sèchement Ebenezer. J'entends votre dessein.

– Allons, je ne souhaite aucunement de vous déchoir de votre droit, insista Smith. Cela a été un honneur et un plaisir que d'avoir le Poète Lauréat pour invité, et que de l'aider à recouvrer sa santé. Toutefois, ainsi que vous pouvez l'observer, j'ai avec Malden une petite auberge prospère, et une chambre inoccupée est à un aubergiste ce qu'un champ en friche est à un planteur de tabac.

– Pour faire court, maintenant que me voilà restauré, vous désirez me chasser.

– Rapaisez votre bile, le pria Sowter. Mon opinion, en qualité de médecin du lauréat, est que vous vous portez comme un charme, et, en qualité d'avocat de M. Smith, que le terme de son contrat contient une alternative ; à savoir : le recouvrement de votre santé, ou six mois logé, nourri et consolé.

– Cela suffit, dit Ebenezer, la suite est claire, et je ne la contredirai pas. Si vous voulez bien m'accorder deux petites faveurs – ou plutôt trois –, vous ne me reverrez plus dès demain.

– Allons, veuillez m'écouter jusqu'au bout...

– Ne redoutez point ces requêtes, reprit Ebenezer, sur le même ton méprisant. Elles ne s'entremêleront en aucune façon de votre intérêt. La première est que vous me donniez un cruchon de rhum, afin que je puisse célébrer un poème que j'ai écrit ; la deuxième est que vous envoyiez ce poème à un certain imprimeur de Londres dont je vous donnerai l'adresse ; et la troisième est que vous me prêtiez un pistolet chargé, pour mon usage sitôt le rhum bu.

– Au diable votre pistolet ! déclara Smith. Pareille pensée ne me semble guère catholique, et vous en appelez trop vite au pire expédient. Je ne souhaite aucunement vous chasser.

– *Quoi ?*

– Par les pincettes de saint Dunstan, dit en riant Sowter, c'est ce que j'essayais de vous dire ! M. Smith a besoin de votre chambre pour ses affaires, mais, loin de vous vouloir du mal, il se propose de devenir votre protecteur, pour ainsi dire. »

Il expliqua que le tonnelier l'avait chargé de rédiger un contrat remarquable qui, dès qu'il l'aurait signé, accorderait au poète – à titre gracieux et pour une durée indéfinie – le gîte et le repas dans le quartier des domestiques, et qui ne l'obligerait qu'à de ridicules tâches pharmaceutiques.

« Il ne s'agit au vrai que de signer un papier, l'assura Smith. Tout le reste du temps vous appartient, pour rimer ou faire ce qu'il vous plaît. »

Ebenezer haussa les épaules :

« Cela m'est égal, d'une façon ou d'une autre. Rédigez votre contrat, et je le lirai.

– Je l'ai ici à l'instant, dit Sowter en sortant un document de sa veste. C'est quasi une sinécure, croyez-moi ! »

Assurément, la perspective de pouvoir composer de nouveaux poèmes amorçait fort Ebenezer, encore qu'il ne songeât aucune autre œuvre pour le moment. Il considéra également la possibilité que l'absence inexpliquée de Burlingame puisse être liée à quelque conspiration contre Smith, quoiqu'il en soit plutôt venu à l'attribuer à une autre, et peut-être définitive désertion. Et enfin, bien sûr, le pistolet était toujours là en dernier recours : il ne voyait guère de mal à en retarder l'usage quelque temps. Par conséquent, après l'avoir parcouru vite et trouvé les clauses telles que Sowter les avait décrites, il signa les deux exemplaires pour un engagement de quatre années, et cela sans la moindre émotion.

« Maintenant que vous êtes mon protecteur, dit-il à Smith, possible contenterez-vous votre protégé d'un cruchon de rhum.

– Non point d'un cruchon, mais d'un baril, répondit gaiement le tonnelier. Mais, oh ! Voilà votre épouse, fraîchement retournée de chez Mitchell !

– Vous paraîsez bien refroidie, sainte Susie, dit en riant Sowter. Allez vous chauffer le cul près du feu et prenez un verre avec notre poète avant que d'aller travailler à la sécherie : votre père vient de l'engager pour quatre années de rimaille.

– Je m'en vais quérir les filles de cuisine, déclara Smith. Il nous faut fêter cela avant la grande affluence du soir ! »

Susan se rendit au petit salon et regarda Ebenezer sans rien dire.

« C'était ça ou le pistolet », dit-il.

Quelque chose dans l'expression de la fille l'avait alarmé, et il avait dit ces mots sur la défensive. Smith réapparut avec deux femmes ; quand chacun fut servi, la Française se percha sur les genoux de Sowter et l'autre sur ceux de Smith.

« Tu as donc de nouveau quitté ton maître ? lança gaiement Sowter à l'adresse de Susan. Ma foi, par la vérole de saint Martin, l'homme a bien peu d'empire sur ses garses !

– Oui, je l'ai quitté, dit Susan, sans se mêler dans la bonne humeur générale.

– Et avez-vous trouvé un autre sot de mon espèce, s'enquit amèrement Ebenezer, facile à payer votre fuite et attendre vos bons soins dans la grange de Mitchell ? »

Mais, soit que sa pitoyable mine – elle grelottait, et ses vêtements aussi bien que son visage étaient plus gâtés que jamais – lui fit ramenter, soit que sa femme était une porchère, une opiomane, et une prostituée de la plus basse sorte, ou soit simplement qu'il ne l'eut jamais bien remerciée pour l'avoir consolé, l'étrangeté de ses manières le fit se sentir coupable de l'avoir ignorée durant la composition de son poème.

« Oui, j'en ai trouvé un autre. Un vieux pénard, trop âgé pour de telles pratiques, mais il n'est pas interdit de rêver. » Malgré la légèreté de son propos, son ton et son expression étaient graves. « De vrai, le cabaret où je sers est moins borgne que lui, et je m'y connais en œillade. C'était un vieux fou à bésicles, avec un bras atrophié.

– Non ! s'écria Ebenezer. Ne me dites pas qu'il avait un bras atrophié !

– Oui-bien, il l'avait.

– Mais assurément, c'était son bras gauche qui était atrophié, n'est-ce pas ? »

Susan hésita, puis dit sur le même ton :

« Eh bien, maintenant que j'y repense, c'était le droit : il était assis à ma gauche dans la voiture tandis que je lui faisais le récit de mes infortunes, et je me souviens qu'il était obligé d'user du bras gauche pour me pincer et me patiner. »

Ebenezer ressentit une soudaine nausée.

« Assurément c'était quelque rustre ! insista-t-il.

– Pas l'ombre d'un. Il était clair à ses vêtements et à sa mine que c'était un gentilhomme de qualité, et il m'a avoué qu'il arrivait le jour même de Londres.

– Ma foi, dit l'une des filles de cuisine, tu ne trouveras pas de gentilhomme dans la sécherie, Susie ; tu aurais dû le laisser te faire ta fête !

– Vive Dieu ! s'écria Ebenezer d'une voix si lamentable que toute la compagnie cessa de rire et le regarda avec consternation. C'est à moi qu'il va faire la fête ! L'homme n'est autre qu'Andrew Cooke du Middlesex, mon père, venu pour voir comme se porte son fils ! Le pistolet ! » Il se leva d'un bond. « S'en est fait de moi !

– Or çà, rapapez-vous ! s'écria Smith. Susan, retiens-le !

– *Le pistolet !* » cria derechef le poète, et il se précipita vers sa chambre avant que quiconque ne l'ait pu empêcher.

33. LE LAURÉAT QUITTE SON DOMAINE

Le trouble du lauréat était tel que ce ne fut que lorsqu'il se trouva dans sa chambre, encore éclairée par une chandelle qu'il avait laissée brûler sur sa table de travail, qu'il se rappela qu'il n'avait pas de pistolet avec lequel en finir, ni même de poignard – le sien lui ayant été dérobé ainsi que le reste de son équipage dans la grange et ne lui ayant jamais été rendu. Il entendit la compagnie qui se pressait sur le degré, et se jeta de désespoir sur son lit.

Susan arriva devant sa porte la première ; elle lui lança une œillade et fit signe aux autres de demeurer à l'écart.

« Nous attendrons en bas, grommela Smith. Mais veille à ce qu'il n'arrive rien de fâcheux. Je ne veux point de sa stupide cervelle sur les murs de ma maison. »

Le poète entendit tout cela, le visage enfoui dans la courtepoinle. Susan ferma la porte et vint s'asseoir au bord du lit.

« Souhaitez-vous toujours de vous faire sauter la tête ? demanda-t-elle.

– Ce sera ma dernière infortune, répondit-il. Je n'ai ni pistolet ni le moyen d'en acquérir. Vous ne serez point veuve ce soir, ce me semble.

– Le courroux de votre père sera-t-il tant énorme ?

– Doux Jésus, cela dépasse l'imagination ! gémit Ebenezer. Mais quand bien il serait le pardon fait homme, j'ai trop de honte que de l'affronter. »

Susan soupira :

« Ce sera une chose fort étrange que d'être la veuve d'un homme qui ne m'a jamais honorée.

– Et ne le fera jamais ! » Ebenezer se redressa, tout colère. « De quoi vous souciez-vous, avec vos Indiens et votre opium ! Épousez mon ami Henry Burlingame, il vous honorera, vous et vos truies – voilà un beau parti !

– Le monde est étrange et plein de malices, murmura Susan.

– Et à plus forte raison cette immonde province, dont je devais chanter les délices ! » Il hocha la tête. « Ah, vraiment, j'ai grand tort de vous insulter : pardonnez ces paroles.

– Vaste est le gouffre où vous êtes abîmé, mais de grâce ne parlez plus de pistolet, lui dit Susan. Fuyez, si c'est un faire le faut, et recommencez ailleurs.

– Mais où fuir ? lamenta Ebenezer. Plutôt le pistolet qu'un jour de plus au Maryland !

– Je songeais à l'Angleterre : cachez-vous parmi la flotte, et vous voilà débarrassé tout de bon de votre père.

– Fort bien, dit amèrement le lauréat. Et me faudra-t-il coucher avec le capitaine pour payer mon passage ?

– Monsieur Cooke ! » murmura soudain Susan. Elle se pencha sur lui et le saisit par les épaules. « Ou plutôt : Ebenezer ! Mon époux !

– Qu'est cela ? Que faites-vous ?

– De grâce, écoutez-moi ! le pria Susan. Vrai, je ne suis qu'une putain et une vile paillasse, gâtée par mille indignités. Vrai, vous n'aviez guère le choix en m'épousant, et n'avez que peu de sujet de m'aimer. Mais, je le répète, cette vie est étrange et pleine de choses dont vous n'avez aucune idée, mon mignon !

– Ventrebleu !

– Je vous aime, murmura-t-elle. Fuyons de concert ce puits de perdition, et recommençons une vie nouvelle en Angleterre ! Un pauvre hère peut jouer plus d'un tour à Londres, et je les connais tous !

– Point d'affaires, protesta Ebenezer qui sauta sur la première excuse qu'il put trouver. Je n'ai pas le prix d'un passage, et encore moins celui de deux ! »

Susan ne se laissa pas démonter :

« Vous avez épousé une bourse ambulante, déclara-t-elle. Il me vaudrait mieux de tourner ma honte à notre avantage, et nous dégager à jamais du Maryland.

– Quel est votre dessein ?

– Me rendre à la sécherie, et m'y prostituer. »

Ebenezer branla la tête :

« Le dessein est noble, et vous feriez ainsi plus acte de martyr que de putain. Mais je ne puis partir. »

Elle relâcha son étreinte :

« Et pourquoi donc ?

– Non, quand bien même je changerais de nom et de visage, et

réchapperais au courroux de mon père pour toujours. Les vivants sont esclaves de leur mémoire et de leur conscience, et quand nous fuirions ensemble, la première me harcèlerait des pensées de mon père et de ma sœur Anna, là où la seconde... » Il se rompit. « Je ne le puis prononcer moins cruellement : il y a neuf mois, j'ai engagé ma flamme auprès Joan Toast et lui ai offert ma vertu, laquelle elle a rebutée. C'est en suite de cela que j'ai fait le vœu de demeurer aussi chaste qu'un prêtre et d'adorer le dieu de la Poésie. Cette Joan Toast a un galant, qui était également son entremetteur, et combien que c'est sur son report que mon père m'a envoyé au Maryland, et que j'ai tout sujet de croire que sa maîtresse me hait, elle n'a cependant jamais quitté mes pensées, et dans mes pires encombres je n'ai jamais dégagé ma parole. Songez donc comme j'ai été troublé d'apprendre qu'elle m'avait suivi par amour ! J'avais résolu de l'épouser, et d'en faire la maîtresse de mon domaine, et de vrai j'aurais fait tout cela et bien plus si tout s'était passé à la bonne heure ! À présent Malden n'est plus à moi, et ma Joan a disparu tout de bon, et que ce soit pour fuir un pauvre misérable ou pour rejoindre son galant McEvoy qu'elle est partie, il n'en demeure pas moins qu'elle a fait le voyage par égard pour moi, de même que lui. Comment pourrais-je fuir avec vous pour Londres, quand j'ignore comme ils vont, et s'il sont vivants ou morts ? »

Susan débuta de pleurer :

« Suis-je si laide à comparaison de votre Joan ? Non, ne prenez point la peine de mentir : je sais comme son visage est beau et comme le mien est laid. Vous ne pouvez concevoir à quel point je l'envie !

— La vie ne vous a guère épargnée, dit Ebenezer.

— Vous ne croyez pas si bien dire ! Je suis son enseigne et son emblème mêmes !

— Et cependant vous êtes brave et généreuse, et nous avez sauvés Joan Toast et moi de la mort. »

Susan lui prit le bras :

« Que diriez-vous, si vous appreniez que Joan Toast se trouve dans cette maison même ?

— *Quoi !* s'écria Ebenezer en sursautant. Comment cela peut-il être sans que je l'aie vue ? Qu'avez-vous dit ?

— Elle est dans cette maison en ce moment même, et cela depuis qu'elle a fui le capitaine Mitchell. En voici la preuve. »

Elle tira de son sein un collier de corde crasseux, sur lequel était enfilée la bague qu'avait offerte Quassapelagh, le roi Anacostin, à Ebenezer.

« Vive Dieu, la bague que je vous avais donnée pour son passage ! Où est-elle ?

— Calmez-vous, Eben, lui dit-elle. Vous devez encore m'écouter avant que de la voir.

– Point d'affaires ! N'essayez pas de m'éloigner d'elle !

– J'agis sur ses propres instructions, dit Susan, et elle lui barra la porte d'entrée. D'où croyez-vous qu'elle ne se soit pas encore montrée ?

– Vraiment, je l'ignore, et je n'ose le songer ! Mais je meurs de la voir !

– Ce n'est que justice, car elle n'en a pas fait moins pour vous voir. »

Ebenezer s'immobilisa, comme frappé par la foudre. Les larmes jaillirent de ses yeux, et il dut s'asseoir sur la plus proche chaise pour ne pas tomber.

« Oui, elle est morte ! dit Susan. Tuée par la vérole, l'opium et le désespoir ! Je l'ai vue mourir, et ce n'était pas beau.

– Vive Dieu ! gémit Ebenezer, tous les traits tumultueux. Vive Dieu !

– Vous connaissez déjà comme elle était prise de vous, et de votre innocence, après qu'elle vous eut rebuté dans votre chambre ; et vous savez qu'elle se refroidit pour John McEvoy quand il écrivit cette lettre à votre père. Elle conçut une chimère, comme sont accoutumées de le faire les prostituées, laquelle était de vivre le restant de ses jours chastement auprès de vous, et elle en fut si prise qu'elle fit bientôt le vœu de vous suivre au Maryland – d'autant plus que c'était par sa faute que vous y aviez été chassé – et elle nourrit le fol espoir que vous l'accepteriez. Mais elle n'avait pas l'argent du voyage – aussi, encore qu'elle eût fait le serment de ne se plus jamais prostituer, il lui sembla de devoir le faire pour payer sa place.

– Corbleu, comme ces révélations me blessent !

– Elles sont très-joyeuses à comparaison de ce qui suit, déclara Susan. Chacun sait qu'une belle fille peut mener n'importe quel homme par le bout de la queue si elle met assez de fantaisie et d'esprit dans la chose – le monde est ainsi fait, et l'on n'y peut rien. C'était le dessein de Joan Toast que de trouver un secourable capitaine, comme l'a fait plus d'une autre fille, qui la laisserait chauffer sa couche la première semaine en paiement de sa traversée ; cependant elle répugnait tellement de se prostituer derechef qu'elle conçut un autre plan, ô combien plus dangereux et plus déplaisant, mais qui avait le rare mérite, en cas qu'il n'échouerait pas, de la conduire au Maryland sans avoir été culbutée. Elle avait entendu dire sur les quais que les putains étaient aussi rares en Amérique que les Juifs au Collège des cardinaux – à tel point que toutes celles qui le souhaitaient pouvaient traverser l'Océan à bord d'un certain bateau sans déboursier d'un liard, pourvu qu'elles se louent à un des bordeliers qui attendaient le bateau.

– Je n'ose aventurer plus outre mon penser !

– Elle avait résolu de s'engager sur ledit vaisseau et de joindre ainsi l'Amérique sans avoir été une seule fois foutue ; une fois sur son bord, elle trouverait bien quelque artifice pour échapper à son obligation – et cette perspective ne l'alarmait guère, car les provinces étaient si avares de femmes, et les femmes si avares d'argent, qu'il n'existait aucun document écrit qui les liât à leur promesse.

– Ce bateau, la rompit Ebenezer, je tremble de connaître son nom, mais si elle vous l’a dit, je dois l’apprendre.

– Il s’appelait le *Cyprien* – le même qui fut attaqué par des pirates au large du Maryland, et dont toutes les femmes, hors une, furent traînées au bastingage et violées !

– *Hors une ?* Puis-je espérer alors que...

– Vous ne le pouvez, dit Susan. Joan Toast fut la seule, au vrai, qui ne fut pas violée contre la lisse, mais la raison en est qu’elle était grimpée en haut des manœuvres d’artimon !

– Doux Jésus ! C’était elle ! s’écria Ebenezer. Sachez, Susan, que ces pirates servaient le capitaine Thomas Pound, le même qui quelque temps auparavant nous avait embarqués, mon valet et moi, à bord du *Poséidon*, sur l’ordre de John Coode ! Je ne sais ce que Joan vous a dit, mais il me faut me confesser avant que le remords ne me tue : j’ai assisté à toute cette piraterie ; j’ai vu les femmes du *Cyprien* être attachées contre le bastingage ; j’ai vu une pauvre infortunée se démêler et escalader les enfléchures, encore que j’ignorais du tout alors qui elle était ; j’ai vu le Maure la prendre en chasse...

– Ce Maure ! dit Susan en frissonnant. Je le connais bien par sa relation, et sa mémoire me glace et m’écœure ! Mais écoutez plutôt le récit...

– Je n’ai point terminé ma confession, protesta Ebenezer.

– Ni n’avez plus rien à confesser que je ne sache déjà », dit Susan durement, et elle reprit son conte : « Dès que les pirates eurent hissé leur pavillon, le capitaine conseilla aux femmes de ne point résister, mais plutôt de se soumettre de bonne grâce, dans l’espoir qu’une fois leurs désirs assouvis les pirates leur laisseraient et leur vie et leur navire. Mais deux filles se dissimulèrent dans le fin fond de la cale : Joan Toast, qui avait fait vœu de chasteté, et une autre fille si gâtée par la vérole qu’elle n’avait plus que quelques jours à vivre et souhaitait de mourir impollue.

– Et c’est là que le Maure les découvrit ! Je défaillai !

– C’est bien là qu’il les trouva, affermit Susan. Il advint ce que toute fille redoute dans ses rêves : elles étaient tapies là dans le noir, avec le bruit horrible des attentats au-dessus de leur tête, et soudain l’écoutille s’entrouvrit, et le monstrueux Maure apparut sur le degré ! Il tenait une bougie dans une main, et elles purent voir son visage et son énorme corps noir. Quand il envisagea les deux femmes, il s’ébroua et bondit sur la plus proche, qui se trouvait être celle qui était prête de mourir. Pour le malheur de Joan, comme pour celui du Maure, il ne put voir à la lumière de sa bougie la vérole qui rongea la pauvre fille, car, sitôt qu’il eut achevé sa besogne, il se tourna vers Joan, et elle sut que sa peine serait double. »

Ebenezer ne put que gémir et branler la tête.

« Elle voulut fuir cependant qu’il s’amusait de la fille à l’agonie, mais il la saisit par la cheville et lui assena un tel coup qu’elle ne reprit sa connaissance que lorsqu’il la hissa sur le pont avec l’autre malheureuse.

Quand elle se put démêler et graver les manœuvres, comme vous l'avez pu observer, c'était dans l'ultime et fol espoir qu'il renoncerait la poursuite et irait s'égayer des autres filles sur le pont ; mais avant qu'elle n'ait atteint le sommet, le tangage et le roulis la terrifièrent tant qu'elle dut terminer son ascension et se cramponner avec ses bras et ses jambes comme une mouche dans une toile d'araignée. C'est là que le grand Maure la besogna jusqu'à ce qu'elle perde le sens, et c'est là qu'elle demeura suspendue Dieu seul sait combien de temps – déshonorée, contaminée, et grosse de la semence du monstre !

– Ah, non !

– Si fait, affermit Susan. Ainsi qu'elle le put concevoir quelques jours plus tard, le Maure lui avait fait un enfant. Mais ce tourment n'était rien à comparaison de son ensuivante infortune : à peine avait-elle repris sa connaissance qu'elle entendit un autre pirate qui grimpait vers elle en l'appelant par les noms les plus bas. Elle résolut de se jeter dans l'Océan en cas qu'il s'agirait du Maure, mais quand elle put l'envisager...

– C'était moi, dit Ebenezer en pleurant, et puis-je brûler en Enfer pour cela ! Pour la première fois de ma vie j'étais possédé par la luxure comme un vulgaire bouc en rut, et je n'espérais plus de jamais revoir Joan Toast. Doux Jésus, c'est au seul départ de Pound qu'elle doit de n'avoir point été derechef violée, et cela par l'homme même pour qui elle avait enduré tant d'horreurs ! À ce jour encore, je ne puis pénétrer ce faible, ni cet autre, quand je voulus vous prendre par la force chez le capitaine Mitchell.

– La simple luxure vous conduisait, comme elle conduit tout un chacun, répliqua Susan, mais pour Joan Toast c'était la fin du monde, car elle vous aimait comme jamais mortelle n'aima. Quand le *Cyprien* mouilla à Philadelphie, elle s'obligea au premier bordelier sur le quai, lequel se trouva être le capitaine Mitchell du comté de Calvert.

– Juste ciel, vous voulez dire...

– Je veux dire qu'elle fut à lui dès le début ! Bientôt la vérole se répandit sur tout son corps en méchantes rougeurs, et il n'y eut plus un seul gentilhomme pour la vouloir culbuter ; d'abondant, elle connut qu'elle était enceinte. Elle s'adonna ensuite à l'opium pour alléger sa peine, et se retrouva ainsi sous l'empire absolu de Mitchell, obligée envers lui *ad vitam æternam*, et chargée de répandre la vérole parmi les sauvages et d'accomplir diverses tâches domestiques. C'est alors que vous lui êtes apparu sous les espèces d'un naufragé, comme dans un rêve, et elle fut si honteuse de sa condition, si enragée de ce que vous l'ayez trahie, et très-désespérée pour de son avenir, qu'elle résolut de mettre fin à son tourment et de se donner la mort. Ce n'est point la charmante Joan Toast de chez Locket que cette bague a ramenée à Malden, mais son horrible cadavre !

– *Et c'est moi qui l'ai tuée !* » s'écria Ebenezer. Il bondit de sa chaise. « Je dois voir sa tombe et la suivre dans la mort ! Où est son corps ?

– Il est là où il n’a jamais cessé d’être depuis le déclin de l’an, dit Susan, et elle posa sa main sur sa poitrine. Le cadavre de votre Joan Toast est ici même, devant vos yeux !

– Non, cela ne se peut ! » Les larmes coulèrent cependant derechef sur ses joues. « Cela est impossible ! Henry... Henry l’aurait su ! Et Smith, votre père...

– Henry Burlingame m’a remise la nuit même où vous êtes arrivé chez Mitchell, et c’est sur ma requête qu’il en a conservé le secret.

– Mais l’histoire de Susan Warren et d’Elizabeth Williams...

– Elle est très-vraie, hors un détail : l’histoire des malheurs de la pauvre fille, quand on m’emmena chez Mitchell. C’est notre semblance, et celle qu’elle avait avec Elizabeth Williams, qui avait été cause du haut prix qu’il m’avait achetée ; peu après qu’il m’eut rendue esclave de l’opium, il assassina Susan dans un moment de frénésie, et l’enterra sous le nom d’Elizabeth Williams !

– Malepeste !

– C’était un faire le faut, déclara Joan, s’il voulait dissimuler son crime, car il ne désirait point d’attirer l’attention sur son trafic. Par conséquent, il alla visiter William Smith à Malden et lui dit que sa fille était morte de la vérole ; puis, afin que d’être du tout en sûreté, il promit de faire de Smith un bordelier prospère, à la condition qu’il me reconnaisse pour sa fille. L’avarice du tonnelier l’emporta sur son sentiment, et on ne me demanda pas ma voix.

– Vraiment ! s’écria Ebenezer. Ce Mitchell est encore plus noir que son maître Coode !

– J’ignore quel est le maître de Mitchell, et s’il en a vraiment un, mais je sais qu’il se trame quelque monstrueux complot. Mitchell répand son opium aux quatre coins de la province, et des filles comme moi sont chargées d’infecter les pauvres Indiens. »

Cette dernière image, ensemble avec le souvenir de sa conduite chez Mitchell et sa part dans ses tourments, fut plus que n’en pouvait endurer Ebenezer : il fut pris de haut-le-cœur qui le laissèrent pantelant sur le lit.

« Ce n’était qu’en manière d’épreuve que je prononçai le nom de Joan Toast, afin que de sonder vos sentiments à son égard ; et à la pareille quand je me proposai de coucher avec vous pour payer mon passage : quand vous m’auriez rebutée, j’en aurais rendu responsable ma laideur, attendu que vous aviez voulu me violer sur le *Cyprien* quand j’étais plus ragoûtante. Mais quand en lieu de cela vous m’avez entreprise dans la chambre, ce n’était point toutefois de la flatterie, puis donc que vous espériez de paraître encore vierge aux yeux de Joan Toast.

– Laissez-moi seulement mourir de honte ! gémit Ebenezer. Allez chercher un pistolet en bas et tirez votre raison de toutes vos peines ! Ou appelez John McEvoy et lui dites ce que vous avez souffert par ma faute – j’éprouverai le même plaisir que lui quand il me tuera !

– J'ai déjà vu John McEvoy, répliqua Joan, dans cette maison même, il n'y a pas six semaines. Il savait que vous aviez perdu Malden et m'a retrouvée par le truchement de Burlingame pendant que vous étiez malade.

– Comme il doit me haïr !

– Avant même que de connaître l'étendue de ma ruine, dit calmement Joan, son plus cher vœu était de vous tuer.

– Aussi devez-vous l'appeler pour qu'il me défasse, et que tout soit fini !

– Écoutez-moi jusqu'au bout. » Joan vint se pencher au-dessus de lui au bord du lit. « Je lui ai dit que nous étions mari et femme, encore que vous étiez encore vierge, et que je vous aimais malgré toutes mes douloureuses afflictions ; et je lui ai dit que pour de vos infortunes, et des miennes, et aussi bien des siennes, nul d'entre nous ne pouvait être blâmé, mais que tous nous en devions partager la faute. Enfin je lui ai dit que je l'aimais encore, mais non comme j'aimais mon époux, et que s'il vous causait du mal, cela serait égal à m'en faire à moi. Puis je lui ai commandé de partir et de ne plus jamais revenir, *car une femme peut avoir plus de cinquante galants, mais elle ne saurait être aimée que d'un seul*. Je n'ai depuis lors plus d'avis de lui, ni n'en souhaite aucun. »

Ebenezer était trop accablé pour parler.

« Voilà six livres que votre père m'a données pour fuir Mitchell, conclut vivement Joan en étalant l'argent sur la courtepoinle. Cela suffit pour un passage, et deux heures dans la sécherie me fourniront six autres livres. La barque *Le Pèlerin* quitte demain Cambridge à la première heure, et s'en va joindre la flotte à Kecoughtan.

– Vous êtes trop bonne, dit en pleurant le poète. Que puis-je dire ou faire pour vous montrer mon amour ?

– Personne ne peut aimer l'épave que vous avez épousée, repartit Joan. Mais si vous souhaitez vraiment de me consoler, il est une chose que j'aimerais que vous fassiez.

– Ordonnez ! s'écria Ebenezer, et il conçut avec horreur ce qu'elle lui pourrait demander.

– Je lis de l'effroi sur votre visage, observa Joan. Rassurez-vous, ce n'est point votre vertu à laquelle j'aspire.

– Je vous jure que...

– De grâce, n'en faites rien ; ce ne serait qu'un vain parjure. Je ne vous demande que de porter cette bague que vous m'avez confiée, laquelle semble avoir un curieux prix auprès certains planteurs, et de me donner en retour votre bague d'argent ; elle m'aidera à me sentir plus femme que putain.

– C'est vous récompenser bien légèrement », dit Ebenezer.

Et quoique en vérité cela le chagrîna grandement de relâcher la bague que sa sœur lui avait donnée, il n'osa pas montrer ses sentiments quand il l'ôta de son doigt et que Joan lui mit en place l'autre bague.

« Jurez votre foi que vous êtes mon époux ! demanda-t-elle.

– Je le jure devant les cieux ! Et vous êtes ma femme pour toujours !
– Non, Eben, ce serait trop demander de ma part, et trop promettre de la vôtre. » Elle branla la tête et tourna la bague d'argent autour de son doigt. « Je dois aller à la sécherie maintenant, dit-elle tristement. Cette bague m'appuiera. »

Durant quelque temps après son départ, Ebenezer demeura tout habillé en travers de son lit, encore transi par tout ce qu'il venait d'apprendre. La bougie, allumée juste après le souper pour éclairer l'œuvre achevée, avait depuis longtemps décré et fut soufflée par le courant d'air qui accompagna le départ de Joan. Il serrait dans une main l'argent qu'elle lui avait laissé ; de l'autre il jouait avec la bague et adressait de muettes prières aux dieux qui lui avaient accordé ce moyen d'échapper au courroux paternel ainsi qu'au suicide, et de se dégager dans le même temps de son horrible obligation envers Joan Toast.

Quel besoin a le poète de s'entremettre des affaires du monde ? se demanda-t-il en manière de rhétorique. Des biens et des domaines, des luttes embrouillées des gouvernements, et des rets de l'amour ? Ce ne sont pour lui que sujets à rime, et d'autant plus il y joue un rôle, d'autant moins il les envisage clairement et dans leur entier. Ce fut la grande faute que je commis au début : le poète doit se jeter dans les bras de la Vie, et s'amuser de ses charmes les plus secrets ainsi qu'un amant, mais il doit dissimuler son cœur et ne le jamais dévoiler, se montrer aussi froid que l'insensible séducteur, dont l'adresse avec les femmes est la suite de son détachement ; ou, comme ces saints pères qui se sont une fois vautrés dans le vice pour mieux se renfermer dans leurs cellules et renoncer le monde en connaissance de cause, le poète doit-il s'abîmer dans le monde où il naît, mais savoir s'en démêler avant que celui-ci ne l'entrave. Il est un voyageur accort et zélé, qui, se trouvant en terre étrangère, imite les façons de ceux qui y vivent pour mieux en relever la barbare nature ; mais néanmoins un voyageur, qui ne s'attarde jamais. Il peut s'occuper d'amour, de connaissances, de commerce, de gouvernement – oui, même de morale ou de métaphysique –, tant qu'il se souvient que ce n'est là qu'un simple jeu, et ne se soucie ni de victoire ni de défaite. Je suis poète, et cela seul ; je ne dois compter à rien hors de mon art, et c'est assez là-dessus !

Il s'était fait cette réflexion afin que de justifier sa fuite avec Joan ; dans le moment qu'elle se fut donné l'allure d'un manifeste, toutefois, une nouvelle pensée était venue le hanter, une pensée si abominable qu'il la rejeta aussitôt, et cependant si fascinante par sa malice qu'elle ne laissait pas de le harceler.

Ah, Dieu, que je l'aie pu même concevoir ! Et cela pendant que la pauvre fille peine et tremble sous l'étreinte de quelque sauvage pour gagner notre passage !

Mais il avait beau trouver l'idée impensable, elle n'en laissait pas moins d'exister, et plus il tâchait de la rebuter, plus elle confirmait son emprise

sur son imagination. Au terme d'environ quarante-cinq minutes, il se disait ceci : *Ce n'était aucunement sa faute si le grand Maure l'a violée, infectée, et engrossée ; malgré son train d'opiomane et de putain, c'est la même Joan Toast que j'aime, et son cœur n'a point été gâté par les mauvais traitements et les purgatifs comme l'ont été ses cheveux et ses dents. C'est par pure charité qu'elle m'a laissé cet argent, même si elle le tient de mon propre père par quelque artifice. De surplus, elle est ma femme : il importe peu aux yeux du ciel que Richard Sowter ne soit pas habilité à célébrer des mariages, ou que je l'aie épousée contraint et forcé, ou qu'elle ait usé d'un faux nom, ou qu'au regard de la loi elle ait commis plus de cent fois l'adultère là où notre mariage n'a même pas été consommé ! Je dois attendre son retour, et en cas qu'elle n'ait pas infecté pour six livres de vils sauvages, je dois en conscience lui rendre l'argent de père, et endurer son juste courroux ! Ainsi l'exige notre code chrétien de l'honneur, et encore qu'en ma qualité de poète je ne sois pour ainsi dire qu'un hôte de la Chrétienté, un hôte n'en est pas moins tenu d'honorer les règles de la demeure où on l'accueille.*

Mais tenu par quoi, sinon par le code même en question ? De compte fait et bien fait, le temps lui manquait : il se leva du lit, passa un lourd manteau sur ses épaules, et se saisit de son registre. Quoiqu'il ne pût distinguer ses vers dans l'obscurité, il récita de mémoire la virulente conclusion de sa satire et serra contre son sein le cahier.

Mais la sueur glacée de la honte le transit dès qu'il se retrouva dans le sombre corridor.

Allons, que signifie tout cela ? J'ai beau n'avoir jamais été tant poète qu'en ce jour — et ne devoir obliger personne hors ma muse —, et quoique ma promesse soit contraire à la foi du poète et au vœu fait il y a longtemps à Anna, cependant, ventre-saint-gris, j'ai donné ma parole, et l'ai scellée avec les bagues !

Alors qu'à pas feutrés il descendait les degrés et se dirigeait vers la porte de derrière, il revit les traits tirés et sévères de sa sœur ; comme il traversait la sombre cour en direction de l'écurie, il se souvint de l'instant où elle lui avait fait cadeau de la bague, et de sa promesse embarrassée de faire fructifier sa dot. Dans le moment qu'il eut trouvé et monté le cheval sellé de quelque visiteur, l'image de Joan Toast s'était quelque peu confondue avec celle de Burlingame, et son propre intérêt avec celui d'Anna, de sorte que les deux couples se tenaient à l'opposite l'un de l'autre, sans pour autant gagner en clarté.

Une brise glacée de décembre passa sur Cooke's Point et vint geler les larmes sur les joues du poète. Il enfonça ses talons dans les flancs de sa monture et s'écria : « Puisse quelque dieu me foudroyer sur-le-champ ! » mais il ne laissa pas de serrer son argent, de peur de le perdre dans le noir.

TROISIÈME PARTIE
MALDEN RECOUVRÉ

1. OÙ LE POÈTE RENCONTRE UN HOMME QUI N'A RIEN À PERDRE,
ET ENCOURT QUELQUE PÉRIL

Durant les quinze *miles* de route glaciale qui séparaient Cooke's Point du port de Cambridge, Ebenezer ne souffrit pas seulement du vent, ni de la répugnance qu'il ressentait à son propre égard, laquelle allait et venait par convulsions saccadées, dans l'espace desquelles il pouvait affermir la valeur cardinale de son art et celle, corollaire, de son indépendance ; ce qui l'ébranlait avant tout était la crainte que Joan le puisse suivre, ou qu'on le remette, l'appréhende et le raccompagne à Malden comme déserteur. L'aube n'avait pas encore débuté de poindre quand il parvint au siège du comté : l'auberge et le tribunal étaient encore plongés dans l'obscurité, mais l'on pouvait distinguer, à l'embouchure du fleuve, le bateau *Le Pèlerin*, ses sabords et lanternes de haut de mâât allumés ; à son bord comme sur le quai, des hommes munis de lampe s'activaient pour l'armer avant le changement de la marée. La lune s'était quasi couchée et dissimulait presque l'étoile du matin ; il plût à Ebenezer d'imaginer qu'elle brillait au-dessus du méridien de Londres comme l'antique étoile sur Bethléem, le guidant vers le berceau de sa destinée.

Voilà un trait dont Henry Burlingame ne ferait qu'une bouchée, se fit-il réflexion, et, attachant son cheval, il se fraya un chemin vers le quai.

À peine s'était-il engagé parmi les arrimeurs affairés qu'une main se posa doucement sur son épaule.

« Vous quittez déjà Cooke's Point, messire Lauréat ? »

Ebenezer se retourna pour affronter l'importun, mais l'homme qu'il vit, quoique vaguement familier, n'avait en aucune façon l'air menaçant. C'était un vieil homme sale et en haillons, à la barbe broussailleuse, le crâne nu, d'une maigreur squelettique, jusqu'alors occupé à rouler des cordages.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

L'homme fit montre d'un grand étonnement :

« Vous ne me connaissez donc pas ? » s'écria-t-il, comme si cette possibilité était trop belle pour être vraie.

Ebenezer l'examina d'un air mal assuré : fors quelque miraculeuse métamorphose, l'homme n'était ni Burlingame, ni McEvoy, ni Sowter, ni

Smith, ni Andrew Cooke, et rien dans sa mine et son travail ne laissait penser qu'il pût être le shérif du comté.

« J'ignore qui vous êtes ni pourquoi vous m'accostez.

– Allons, n'ayez nulle crainte, monsieur Cooke. Peu m'importe de connaître où vous allez et pourquoi, et quand bien cela serait, quelle importance : vous pouvez voir par vous-même que je ne suis qu'un pauvre ratillon, bien incapable de vous empêcher.

– Aussi je vous prie de me laisser passer, dit Ebenezer. Je dois joindre sur-le-champ ce vaisseau.

– Vraiment ? » L'arrimeur sourit d'un sourire édenté et serra plus fort le bras du poète. « Madame Cooke voyage-t-elle avec vous, ou ses affaires la retiennent-elles à Malden ?

– Relâchez sur l'heure votre main et votre insolence, le menaça Ebenezer, ou je vous ferai renvoyer ! »

Combien que sa voix fût courroucée, il ne laissait pas de redouter d'être appréhendé. Déjà un gentilhomme qui se tenait à quelques pas derrière l'arrimeur les observait avec intérêt.

« Vous ne pouvez guère me faire de tort, dit en ricanant l'arrimeur. Vu mes gages, votre menace est nulle, et je ne puis me ravalier plus bas, attendu que je touche déjà le fond. Vous pouvez dire que je suis un homme qui n'a rien à perdre, car j'ai déjà tout perdu.

– C'est fâcheux, dit Ebenezer, mais je ne vois pas ce que...

– Sachez qu'il n'y a pas si longtemps j'étais un gentilhomme, messire Poète, avec un cheval et un chien, une perruque et une veste, et quantité de champs de pétun à ma charge ; mais à présent, grâce à vous, monsieur, c'est encore heureux quand ma besogne m'épuise assez que je m'endorme malgré les plaintes de mon ventre. Je vais dans ces hardes, et ne récolte autre chose sinon engelures, vermine et ampoules. »

Ebenezer le regarda avec incrédulité :

« Grâce à moi ? »

Soudain il reconnut l'importun et tressaillit :

« Vous êtes Spurdance, le contremaître de mon père !

– Celui-là même qui fut déçu par votre père, déconfit par votre ami impie Tim Mitchell, et ruiné par vous !

– Allons, allons ! protesta Ebenezer. Les choses sont plus embrouillées que vous ne le semblez croire ! » À son grand désarroi, il vit l'indiscret gentilhomme qui se rapprochait. « C'est ma pauvre innocence qui est cause de votre perte !

– C'est vous, et non point moi, qui êtes dans l'erreur, insista l'arrimeur. Je sais que vous avez renoncé Malden par erreur, et je sais aussi bien que vous que Tim Mitchell n'est pas Tim Mitchell, ni Susan Warren Susan Warren. Mais je sais aussi que le capitaine Mitchell, combien qu'il ait été encore il y a quelques années un méchant pendeur et un dénaturé,

est depuis peu sous l'empire de votre ami Tim ! C'est Tim Mitchell qui est le grand maître-bordelier, quels qu'ils soient, lui et celui pour qui il travaille ; c'est lui qui contrôle le trafic d'opium de New York jusques en Caroline ; c'est lui qui conspire avec M. Casteene et les Indiens du Nord ; c'est lui qui a passé contrat avec votre père et les autres pour faire de leurs manoirs des bordels et des fumeries d'opium, et maintenant le cours du tabac a chuté, et malheur à l'honnête contremaître qui refuse d'obéir ! » Il empoigna Ebenezer par l'autre bras et l'obligea de reculer vers la cloison. « S'il n'est pas ruiné par un nigaud de votre espèce, qui ne connaît rien à rien, il sera renvoyé par son fripon de maître ; s'il ébruite le méfait, tous ses voisins se détourneront de lui comme un seul homme, de peur de gâter leurs déduits, et s'il ose attirer des ennuis à votre ami sans nom...

– Prenez garde à la cloison, monsieur ! cria le gentilhomme en s'approchant, et il tira son épée.

– Je n'en puis mais ! lança Ebenezer en concevant son péril. Cet homme...

– Relâche-le ! » ordonna l'étranger.

Spurdance jeta un regard frénétique sur l'épée :

« Je n'ai rien à perdre, félon ! Ce misérable et son allié diabolique... »

L'étranger le frappa en travers du visage avec le plat de son épée, et, avant qu'il n'ait pu se ressaisir, il en appuya la pointe contre sa gorge.

« Plus un seul mot sur ce sujet, dit l'étranger, ni maintenant ni plus tard, ou ce sera ta dernière parole sur terre. » Puis il s'adressa aux arrimeurs attroupés : « Ce forcené s'est jeté sur messire Cooke, le Poète et Lauréat du Maryland ! S'il est de vos amis, emmenez-le loin d'ici, avant que je le laisse au shérif. »

Encore que selon toute apparence il avait déjà été reconnu, Ebenezer s'alarma d'entendre son nom ainsi publié. Mais les manières de l'étranger impressionnèrent grandement les arrimeurs : deux d'entre eux aidèrent Spurdance à se traîner vers l'auberge, et un troisième se proposa de conduire les deux gentilshommes jusqu'au *Pèlerin*.

« Ma foi, vous m'avez sauvé la vie, monsieur ! dit Ebenezer.

– Serviteur, messire Cook », repartit l'étranger.

C'était un petit homme au teint basané, d'une belle corpulence, plutôt plus âgé que le poète ; il avait le cheveux grison ainsi qu'une barbe de la même couleur, et sa veste, ses bottes, et ses chausses, quoique d'une coupe modeste, paraissaient faites dans de fort coûteux matériaux.

« Le canot du *Pèlerin* est là-bas, déclara-t-il. Je suis Nicholas Lowe de Talbot, en route pour St. Mary's City. »

Mais comme il se présentait, son visage se trouva éclairé par la lanterne d'un arrimeur qui passait : Ebenezer reconnut ses yeux brillants et ses dents gâtées, et s'écria :

« Henry !

– Mon nom est *Nicholas*, répéta Burlingame. Nicholas Lowe, du comté de Talbot. Voyagez-vous seul, monsieur ? J'ai cru comprendre que vous étiez marié. »

Ebenezer rougit.

« Je... je vous expliquerai ces choses, Henry, quand nous aurons le temps. Mais, vive Dieu, ce n'était point pour ma sûreté que vous avez frappé Spurdance !

– Pour elle, et elle seule, dit Burlingame. *Un ami dans le besoin vaut mieux qu'un ami mort.* Et appelle-moi Nicholas, s'il te plaît, puisque tel est mon nom.

– Ce qu'il a dit de vous, et de père ! J'en suis tout étourdi !

– Vaines fariboles. »

Mais Ebenezer branla la tête :

« Quel sujet avait-il de mentir ? Comme il l'a lui-même déclaré, il n'avait rien à perdre.

– Il ne suffit pas qu'un homme n'ait rien à perdre pour qu'on se fie sur lui, répliqua Burlingame, si dans le même temps il a quelque chose à gagner.

– Ni qu'il n'ait rien à gagner, ajouta amèrement Ebenezer en songeant au coup qu'avait reçu Spurdance, quand il a beaucoup à perdre. Souhaitez-vous donc que je ne prenne confiance à personne ? Ce me semble qu'il y a quelque raison à ce cynisme !

– Ce que le saint appelle *cynisme*, dit Burlingame avec un haussement d'épaules, l'homme du monde l'appelle *jugement*. La vérité est que l'on peut se fier sur tous les hommes, mais point en toutes choses. De même que je confierais ma vie à un marin, mais non point ma femme, de même je me fie sur le dessein de Ben Spurdance, mais non sur ses dits. Seuls les enfants et les sots, ou de pauvres aveugles comme Joan Toast, se fieront sur un homme en toutes choses.

Le visage d'Ebenezer s'empourpra :

« Vous connaissez mon opprobre ! »

Burlingame haussa les épaules :

« C'est l'opprobre de tous les humains, n'est-ce pas, que de ne point être des anges ? Qu'ai-je appris, hormis que tu es humain, et Joan Toast, la sotte que je disais ?

– J'en suis un autre ! dit en pleurant le poète. Qu'est-ce, sinon l'affection que je vous porte, qui tous ces mois durant m'a empêché de voir votre conduite, d'entendre vos propres aveux et les cruels reports d'autrui, et m'a si démonté la raison que je justifie vos plus insignes poltronneries ?

– Tu crois donc ce maroufle de contremaître, dit Burlingame d'un ton méprisant. Pourquoi ne point tout gober dans la suite, et croire ceux qui disent que c'est moi qui aie mis en rapport Coode et Jacob Leisler et tissé les moindres rets de ces révolutions ? Pourquoi ne pas croire les gentilshommes qui me font premier lieutenant du pape ou du roi Louis, ou de Jacques II, ou de William Penn, ou du Malin en personne ?

– Je ne crois désormais plus personne, répondit Ebenezer. Et je ne crois rien, hormis que Baltimore est l'exemplaire même de la bonté, et Coode, l'incarnation absolue du mal.

– Aussi me faut-il terminer tes dernières illusions, lui dit son précepteur. Mais rejoignons d'abord notre bateau, ou il partira sans nous. » Il se dirigea vers le canot du *Pèlerin*, mais Ebenezer demeura en retrait. « Allons, viens ; qu'est-ce donc qui te retient ? »

Ebenezer se couvrit les yeux :

« L'opprobre et la peur ; les mêmes qui m'ont conduit ici ! »

– Ce sont les cantinières de toute vaste entreprise, et l'on doit apprendre à vivre auprès d'elles.

– Non, dit Ebenezer. Ces propos ont rogné les ailes de ma détermination : je ne puis m'enfuir en Angleterre.

– Ce n'est point là-bas que je souhaitais de t'emmener, mais à St. Mary's City, pour quelque affaire urgente. »

Ebenezer branla la tête :

« Que votre affaire soit juste ou non, elle ne m'importe plus. »

Burlingame sourit :

« Non plus que ta sœur Anna ? C'est elle que j'espère de retrouver à St. Mary's City.

– Anna, au Maryland ! Quelle est cette nouvelle extravagance ? »

– Ce n'est ni l'heure ni le lieu d'en parler, dit en riant Burlingame, et il tira Ebenezer par le bras vers le canot. Vois-tu comme *Le Pèlerin* relâche ses pantoires ? La marée va tantôt changer. »

Le poète résista encore à l'appel pressant et familier de son ancien tuteur, mais les nouvelles concernant Anna – combien qu'il les jugeât sans doute erronées – étaient trop étonnantes et intrigantes pour qu'il les négligeât. Tandis qu'on les transportait sur l'embouchure du fleuve, il fit jouer distraitemment sa bague sur son doigt, comme il était accoutumé de le faire toutefois que sa sœur hantait ses pensées, et c'est avec un léger regret qu'il sentit la fausse bague au lieu de celle en argent.

À quoi donc peut être occupée Joan en ce moment ? se demanda-t-il, et il glissa la bague dans sa poche, de peur d'être interrogé par Burlingame à son sujet.

Comme il n'avait d'autre bagage que son cahier, Ebenezer put s'embarquer sans délai en qualité de passager du *Pèlerin*. Dans le moment que l'orbe naissant du soleil eut émergé du plat horizon, le bateau laissait Castlehaven Point à bâbord et s'engageait franchement sur le Chesapeake. Afin que de se réchauffer et d'éviter de revoir Cooke's Point, Ebenezer insista qu'ils se rendent en bas, et pria Burlingame qu'il lui rapporte sans plus tarder ce qu'il avait appris d'Anna.

« D'après ce que vous m'avez dit tout à l'heure à l'auberge, dit-il d'un ton las, elle est plus la jumelle de Joan Toast que la mienne. Mais s'il est

vrai qu'elle a traversé l'océan, ce me semble que sa quête n'est point aussi chaste que celle de Joan. Que savez-vous d'elle, Henry ?

— Chaque chose en son temps, dit Burlingame. Pour débiter, tu dois véritablement m'appeler *Nicholas Lowe*. Ton ami et précepteur Burlingame n'est plu ; il s'est donné la mort.

— Allons, Henry, dit Ebenezer en agitant mollement la main. J'ai eu plus que mon souïl de toutes ces poses et intrigues, et il m'importe peu de savoir en quoi ni pourquoi vous êtes déguisé.

— Ce cas est différent, insista son ami. Nick Lowe est mon nom légal, j'en fais le serment. Te souviens-tu quelle affaire m'avait conduit au Dorset, hors celle de t'aller voir à Malden ? Je devais rencontrer un certain William Smith, lequel possédait un fragment de l'*Histoire secrète* de John Smith.

— Vraiment, cela paraît il y a dix ans ! Ainsi, vous êtes rentré en possession des papiers de votre ami le tonnelier, et ces derniers prouvent que votre nom est Nicholas Lowe ?

— Doucement, doucement, dit en riant Burlingame. C'est un peu plus embrouillé que ça. Il me faut encore mettre la main sur ces papiers, mais quand j'appris qu'ils étaient sous la garde de Smith, je lui demandai en affectant une curiosité naturelle ce qu'il advenait de Sir Henry Burlingame dans ce dernier fragment de l'histoire, et en particulier s'il était fait quelque mention de sa descendance. Il me répondit que, du mieux qu'il pouvait s'en rappeler, il n'advenait rien du tout de Burlingame : John Smith parvenait d'une façon ou d'une autre à ravir le pucelage de l'Indienne, et les deux hommes retournaient peu après à Jamestown. »

Ebenezer se refroga :

« Quelle est cette histoire de pucelage ? La dernière part que j'ai lue était celle que vous avez dérobée au jésuite, laquelle s'achevait sur leur capture.

— C'est bien là la fâcherie, répliqua Burlingame. Ce que le tonnelier possédait, ce n'était aucunement la version de Smith, mais une part du *Journal secret* de Sir Henry Burlingame, lequel relate les aventures de Smith et de Pocahontas. C'est la première moitié de celui-ci que tu as lue dans la voiture de Plymouth. Vois-tu la double suite de ces nouvelles ?

— Je vois que votre quête était vaine, sinon qu'il existe d'autres Smith au Maryland, propres à se voir menacer de castration. »

Burlingame s'esbouffa :

« Tu ne crois pas si bien dire ! Autant que je sache, l'histoire de Smith s'achève là où nous l'avons arrêtée ; le reste est soit perdu soit n'a jamais été écrit, et le nom de Sir Henry n'apparaît plus dans les récits. Quand j'appris cela, je conçus que ma quête avait échoué, relâchai tout espoir de prouver mon identité, et résolus de m'en créer une de toutes pièces. J'allai voir le colonel Henry Lowe de Talbot, que j'avais sauvé des années plus tôt des pirates de Tom Pound, et après lui avoir découvert qui j'étais, je le persuadai de me sauver la vie à son tour en me reconnaissant pour son fils. Ainsi naquit Nick Lowe, *ex nihilo et sine labore*.

– J'avoue n'en point entendre la nécessité, dit Ebenezer, et encore moins comme cela vous pourrait sauver la vie. Mais Dieu sait que ce n'est pas là votre premier mystère.

– Si tu y vois du mystère, seulement considère le fait que ce n'est point l'histoire de Smith que le tonnelier a, mais le *Journal secret* de Sir Henry. Te souviens-tu comme je découvris la première part de ce journal ? C'est quand je dérobai des lettres de Coode en Angleterre à son courrier Ben Ricaud ! Le *Journal secret* était aux mains de John Coode, non à celles de Baltimore ! »

En dépit de sa répugnance à témoigner de l'intérêt dans les affaires de Burlingame, Ebenezer ne put dissimuler sa curiosité devant cette révélation.

« Au début, d'après ce que j'avais appris par Ben Spurdance, reprit Burlingame, il ne me semblait guère étonnant que Coode puisse confier les papiers à Bill Smith, attendu que Smith était le premier lieutenant du capitaine Mitchell sur la rive orientale. Mais plus j'y faisais réflexion et plus les choses s'embrouillaient : pourquoi le nom du tonnelier figurait-il sur la liste que m'avait donnée Baltimore, s'il était un des hommes de Coode ? Et comment expliquer la merveilleuse coïncidence que Coode, aussi bien que Baltimore, confiait leurs papiers à des hommes du nom de *Smith* ? Ce n'est que quelques jours après ton mariage, quand je pus m'entretenir sur ce sujet avec Spurdance dans l'auberge de Cambridge, que j'appris que Coode n'avait jamais donné les papiers à Smith – le tonnelier les avait depuis longtemps dérobés à Ben Spurdance. C'est Spurdance qui est le lieutenant de Coode, et c'est grâce à cette rapine que Bill Smith est devenu un homme de Baltimore ; de vrai, c'est seulement ce qui décida Baltimore à diviser son précieux *Journal* de l'Assemblée en deux parts – et non trois, comme nous le gagions – et à les confier à deux autres amis de son nommé Smith. Il a quelque inclination à ces coups de théâtre, et il a payé chèrement la manœuvre.

– Smith est donc l'homme de Baltimore, et Spurdance celui de Coode ? demanda Ebenezer sur un ton incrédule. Comment cela peut-il être, quand l'un est un maître juré filou et l'autre, malgré son humeur ardente, un honnête homme ? Et d'où vient qu'un agent de Baltimore fasse trafic de putains et d'opium pour le capitaine Mitchell – c'est-à-dire pour Coode ? Hélas, ce me semble que l'opportunisme, et non la vérité, est la chaîne de ce conte, et le subterfuge sa trame, et que vous l'avez tissé avec la navette de l'intrigue sur le métier de ma naïveté ! Pour faire court, la chose est montée de toutes pièces, lesquelles ne tiennent même pas ensemble. C'est une véritable fabrique de contraires.

– C'en est une, concéda Burlingame, si nous l'abordons avec les hypothèses qui nous ont jusqu'alors gouvernés. Mais nous sommes comme un navigateur suédois que j'ai connu autrefois à Barcelone et qui avait imaginé un moyen ingénieux de calculer la longitude par les étoiles et ne se

trompait qu'en un seul point : jusqu'à sa mort il ne put se rappeler si Antares était dans le Scorpion et Arcturus dans le Bouvier, ou si c'était le rebours. La suite en fut qu'il calcula sa longitude d'après Antares, avec les azimuts qu'il avait repérés d'après Arcturus, et il échoua son bateau sur Goodwin Sands ! Pour parler sans circuit, je savais que Mitchell recevait un appui de quelque puissance extérieure dont le mobile était plus sinistre que le simple profit, et, puis donc que son commerce est malfaisant, je supposai dès le début que Coode en était à l'origine. Je dus attendre cette histoire de Spurdance et de Bill Smith pour songer à cette alternative... »

Ebenezer était demeuré jusque-là mollement affalé dans son fauteuil, mais il se redressa brusquement :

« Assurément, vous allez m'annoncer que Baltimore est impliqué dans le trafic de Mitchell ! »

Burlingame hocha discrètement la tête :

« Pas seulement *impliqué*, Eben : il en est le cœur, le cerveau et la main mêmes ! Son plan, ni plus ni moins, est d'énervier les Anglais d'Amérique avec l'opium, et les villages d'Indiens amis avec la vérole, afin que tantôt les divers gouvernements tombent aux mains des Français et des Indiens du Nord de M. Casteene. Sur quoi le pape lui a promis d'intervenir et d'unir toutes les colonies en un seul et vaste bailliage romain, et Baltimore, en récompense de ses services, sera couronné "empereur de l'Amérique" de son vivant, et canonisé à sa mort !

– Mais cela est absurde ! » protesta Ebenezer.

Burlingame haussa les épaules :

« Que Baltimore se cache derrière Mitchell, j'en suis certain, et, vue à la lueur de cette science, toute l'histoire de la province revêt un aspect différent : qui sait si le vieux Claiborne n'était pas un héros, ensemble avec Penn et le gouverneur Fendall et les autres, et Baltimore un monstre tout ce temps ? Tout ce que je sais sur Coode, c'est qu'il a œuvré contre tous les gouvernements du Maryland : n'as-tu jamais songé qu'ils aient tous pu être aussi corrompus que Baltimore, et que Coode, à la semblance du Satan de Milton, puisse mieux mériter notre sympathie que notre censure ? »

Ebenezer pressa sa paume contre son front et frissonna :

« Cette perspective m'ébranle !

– On ne peut pas dire que les faits nous fassent défaut – j'ai été le maître intrigant de Baltimore ces quatre années et suis privé à plus de faits que Salluste ne le fut jamais à l'endroit de Catilina. L'enclouure est que ces faits, même observés de front, demeurent obscurs – doublement sombres si tu m'accordes, ainsi que le ferait toute personne avisée, que l'on peut agir bien pour de mauvaises raisons, et mal pour de bonnes ; et triplement si tu considères que le bien et le mal sont comme les vents, la direction desquels varie selon la position, la latitude, les circonstances et le temps. L'histoire, pour faire court, est comme ces points d'eau des

déserts africains dont on m'a parlé : les plus diverses bêtes y viennent boire côte à côte avec une égale appétence.

– Mais qu'est-ce à dire, demanda Ebenezer, sinon que les faits ne nous sont d'aucun recours pour porter des jugements ? N'est-ce point cette même opinion que je professai l'automne dernier à Cambridge, aux dépens de mon domaine ?

– Point du tout, répliqua Burlingame, car le juge revêt son éclat en même temps que robe et perruque, lesquels il ne doit qu'à la légion des plaignants, et le jury n'a d'autre tâche que de se régler sur les faits. De surplus, ils ont en face d'eux les plaideurs et écoutent leur témoignage, et ainsi peuvent juger de leur caractère ; mais, malgré toute sa notoriété, je n'ai point encore rencontré d'homme qui ait vu John Coode comme je te vois, et malgré sa gloire et son empire et la grande confiance qu'il a placée dans moi, je n'ai jamais vu privément Lord Baltimore, pas plus que tu ne l'as vu.

– Comment cela peut-il être ? »

Burlingame répondit que tout son commerce avec le lord propriétaire s'était fait par l'entremise de messagers, car Baltimore s'était renfermé dans ses appartements pour des raisons de santé.

« Il n'est désormais aucun moyen de voir Baltimore en personne, dit-il, mais je me suis fraîchement fait ce vœu solennel : s'il existe vraiment une créature comme ce John Coode – qui a été prêtre catholique, ministre de l'Église d'Angleterre, shérif, capitaine, colonel, général, et Dieu seul sait quoi d'autre –, je l'affronterai et connaîtrai une fois pour toutes quelle cause il sert ! C'est afin que de le découvrir, ainsi qu'Anna, que je me rends à St. Mary's City. »

À la mention du nom de sa sœur, tout intérêt dans la politique du Maryland quitta l'esprit du poète, et il demanda une nouvelle fois à connaître pourquoi elle et Andrew étaient venus si tôt dans la province.

« Les raisons de ton père, dit Burlingame, seront claires une fois que je t'aurai dit qu'ils n'ont point fait le voyage ensemble. C'est pour la retrouver qu'il est venu, et possible pour négocier avec Mitchell. Il ne se doutait guère, la dernière fois que je l'ai vu, qu'il n'avait plus de biens au Maryland – mais il est probable qu'il sait aujourd'hui la nouvelle... »

– Spurdance disait donc vrai quand il accusait mon père d'être ligué avec Mitchell !

– Point tout à fait, mais il ne s'agit selon moi que d'une question de temps. Entre la guerre, l'absence de marché étranger, le méchant climat, la rareté des vaisseaux et des plantes vivaces, les mouches, les vers de terre, les chenilles, les brûlures, les gelées, et les périls marins et ennemis, les planteurs de tabac connaissent de pénibles heures. Certains ont vendu la moitié de leurs terres pour rembourser l'autre moitié ; certains se sont tournés vers de nouvelles cultures, dont le profit est bien souvent trop rare ; certains encore ont rejoint la Pennsylvanie, où la terre n'a pas encore été complètement privée de son âme ; et d'autres, qui n'ont aucun goût pour tous ces

partis, ont délaissé les champs pour de plus lucratives moissons. J'ai quelque cause de croire que le vieil Andrew a eu une entrevue sur ce point avec Lord Baltimore avant de partir, autrement il n'aurait aucun sujet d'aller directement de Piscataway chez le capitaine Mitchell, où Joan et moi l'avons aperçu il y a deux jours. Nous étions alors en fuite – elle pour t'avertir de sa présence, et moi afin que de conclure mon marché avec le colonel Henry Lowe et vous rejoindre ensuite tous deux ici. Il m'était devenu impossible de demeurer auprès de Mitchell, non seulement parce que j'avais appris que ma quête était vaine, mais aussi parce que le vrai Tim Mitchell, avais-je appris, était en route pour la province. Qui plus est, le prêtre jésuite Thomas Smith, que nous avons visité près Oxford, s'est plaint à Lord Baltimore de ma conduite, et l'on se défait de moi de tous côtés.

– Mais, ventrebleu ! s'écria Ebenezer. Et ma sœur ? Où est-elle, en ce moment, et pourquoi est-elle venue au Maryland ?

– Tu sais la raison aussi bien que moi, dit Burlingame.

– C'est-à-dire qu'elle vous aime ! gronda Ebenezer. Ah, Dieu, comme ces avis m'auraient ravi il y a un temps ! Mais à présent que je vous sais l'incarnation même de la luxure, je ressens ce qu'a dû ressentir Cérés quand Pluton a pris Proserpine pour épouse. Et ma peine est bien grande si je songe comme elle prisait ma chasteté, me promettait la sienne à la poste de Londres, et scellait nos vœux de chasteté avec sa bague d'argent ! Et tout cela n'était que fraude et cruelle duperie : vous lui aviez depuis longtemps pris sa fleur dans le pavillon d'été, et l'avez culbutée derrière mon dos à Londres, et même le jour de mon départ, avant que je n'en aie eu fini avec Ben Bragg, vous deux vous baisotiez et caracouliez sans vergogne en pleine place publique. Hypocrisie ! Quelle vile délectation a dû être la sienne en m'assurant qu'elle demeurerait chaste, quand dans le même temps elle sentait encore vos mains sur elle et aspirait à une dernière culbute sur votre couche ! Il est clair à présent pourquoi ce dernier adieu m'avait troublé, et cette histoire de bague : elle était si prise de rut à votre penser, vous qui vous teniez déguisé à quelques pas de là, qu'elle feignait que c'était vos mains qu'elle caressait, et cette pensée la faisait quasi se pâmer !

– Assez ! ordonna Burlingame. Si tu crois vraiment ces balivernes, tu n'es pas tant innocent que stupide !

– *Vous le niez ?* s'écria le poète. Vous niez que ce sont vos liens infâmes que père apprit à St. Giles et pour lesquels il vous chassa ?

– Non, point tout à fait.

– Et ces viles rodomontades à l'auberge de Cambridge ! Qu'elle vous avait prié de la posséder, et avait dévoilé ses secrets à vos yeux, et était devenu quasi frénétique lors de vos lubriques jeux – niez-vous tout cela, à présent ?

– Ils sont assez vrais en substance, dit en soupîrant Burlingame, mais ce que tu ne vois pas...

– Et d'où vient ma stupidité, sinon que de l'avoir trop estimée pour voir que c'était le vulgaire désir qu'elle avait de vous qui la conduisit à nos appartements de Thames Street, et que c'est cette même monstrueuse luxure qui l'a poussée à traverser la moitié du globe pour venir réchauffer votre couche !

– Assez, jeune sot ! exclama Burlingame. C'est bien l'amour qui l'a conduite ici, ou la luxure si tu préfères ; mais, amour ou luxure – bon Dieu, Eben ! –, n'as-tu pas remarqué toutes ces années que c'est toi qui en étais l'objet ?

2. ABRÉGÉ DE GÉMINOLOGIE PROFANE PAR HENRY BURLINGAME, COSMOPHILE

Les traits d'Ebenezer dansèrent la gigue.

« Seigneur Tout-Puissant, Henry ! Qu'avez-vous dit ? »

Burlingame tourna son poing dans sa paume et regarda le pont d'un air soucieux tout en parlant :

« Ta sœur est un esprit fantasque et dissipé, Eben ; une moitié de son âme n'aspire qu'à s'unir à la tienne, là où l'autre moitié répugne à cette seule pensée. Ce n'est ni de l'amour ni de la luxure qu'elle ressent pour toi, mais un besoin fondamental et urgent de fusion, lequel mérite moins la censure que le respect. De même qu'Aristophane tient que l'homme et la femme sont les deux moitiés séparées d'un ancien tout, lesquelles recherchent vainement l'union parfaite, de même Anna – ainsi en ai-je depuis longtemps conclu – soupire après l'obscurité de leur identité des jumeaux dans le sein de leur mère, et l'intimité quasi fœtale de leur enfance.

– Je tremble à cette seule pensée ! murmura Ebenezer.

– Anna également – à tel point que sa fantaisie ne l'accepte qu'à couvert –, mais c'est cette pensée-là et nulle autre qui l'a poussée à me rejoindre dans le pavillon d'été ! C'était au milieu d'une belle nuit de mai, la nuit de tes seize ans, et une pluie de météores scintillait dans le Verseau. J'étais resté tard dehors pour observer ces étoiles filantes et dessiner leurs courses sur une carte de mon invention ; cette étude me rendait si abstrait que lorsque Anna arriva par derrière...

– Assez ! s'écria Ebenezer. Vous lui avez pris sa fleur, et que Dieu vous maudisse !

– C'est tout le rebours, répliqua Burlingame. Nous passâmes quelques heures à parler de toi, qui dormais dans ta chambre. Anna te comparait à Lucifer, l'étoile du matin, et elle-même à Vesper, l'étoile du couchant, et quand je lui dis que ces étoiles jumelles ne formaient qu'une

seule étoile, et que celle-ci était en vérité la planète Vénus, les divers augures de cette nouvelle la firent quasi se pâmer ! Nous restâmes longtemps cette nuit-là dans le pavillon d'été, et il y eut par la suite bien d'autres de ces nuits embaumées. Mais jamais, je te le jure, ne l'ai-je obligée autrement que pour ton bien.

– Vive Dieu, et vous pensez que cela vous honore ? »

Burlingame sourit :

« Il y a deux points qu'il te faut enfoncer, Eben. Le premier est que je n'aime point le monde dans ses parties, comme tu le pourrais croire, mais dans sa vaste et colorée totalité, avec tous ses pôles et antipodes. Je suis pris aussi bien de Coode que de Baltimore, cela quelle que puisse être la position de chacun ; et tu sais comme sont divers les champs qui ont reçu ma semence. Pour cette même raison ce ne fut jamais toi que j'aimai, ni cependant ta sœur Anna, mais tous deux indissolublement, et il m'était impossible d'en posséder un sans l'autre. De là suit le second point, qui est que, combien qu'elle se pâmât en parlant de toi, et combien que je la baisasse comme étant le symbole de vous deux, et me livrasse aux tristes jeux de sa fantaisie, ta sœur est encore vierge pour ce que j'en sais ! » Il s'esclaffa devant la mine troublée et défiante d'Ebenezer. « Allons bon, voilà qui mérite réflexion, n'est-ce pas ? Songe avec quel plaisir, enfant, elle jouait le rôle d'Hélène quand tu faisais Pâris, mais t'appelait toujours *Pollux* par erreur ! Souviens-toi de ce jour à Thames Street, quand tu lui reprochas de ne point avoir de galant et en manière de plaisanterie me proposas pour l'emploi... »

Ebenezer se prit la gorge à deux mains :

« Mon Dieu !

– Sa réponse, reprit Burlingame, fut que la quête de soupirants était vaine, *attendu que l'homme qu'elle aimait le plus avait la mauvaise heur d'être son jumeau* ! Et songe, à la lumière de ce que je t'ai dit, à cette histoire de bague en argent, qu'Anna te donna dans la poste : savais-tu qu'elle avait coutume de lire les lettres *ANNE B* ainsi : *ANN* et *EB* mêlés ? Un poète peut-il être aveugle au sens de ce don et à la façon dont il fut donné ?

– L'envisager serait risquer la perte de mon souper, gémit Ebenezer, et cependant je dois avouer que ce que vous dites a quelque sens – son visage se durcit – hormis qu'elle est encore vierge ! Cela est trop ! »

Son ami haussa les épaules :

« Crois-le ou pas. Nous la verrons bientôt, je l'espère, et tu pourras demander l'avis d'un médecin si tu le souhaites.

– Mais toutes ces rodomontades dans l'auberge de Cambridge !

– *Mêler les cartes ne veut point dire y jouer*. J'aurais pu aisément te posséder dans la grange de Bill Mitchell, mais la vérité est que, comme je l'ai déjà dit, ce n'est ni l'un ni l'autre que je désire, mais les deux réunis. Possible le jour viendra où le secret désir d'Anna l'emportera sur sa raison et sur la tienne (ce qui, pour moi, que tu le veuilles ou non, est

évident !) : si pareil jour advenait, alors d'aventure vous surprendrais-je sur le fait comme le fit Catulle avec les amants, et comme ce poète accort me chevillerais à vous – ou mieux, vous embrocherais comme deux pigeonneaux sur la même broche ! »

Le poète frémit :

« C'est trop de choses auxquelles souscrire, Henry : Coode, un héros ; mon père au Maryland à la recherche d'Anna, et ligué avec le félon Baltimore ; Anna elle-même encore vierge ; et vous, après tout ce qui est advenu – vous tout à fait innocent et encore mon ami ! Merci de ma vie, vous ne simplifiez pas les choses en déclarant que le désir de ma sœur est réciproque ! Pareille opinion ne m'a jamais traversé l'esprit ! »

Burlingame haussa les sourcils :

« C'est donc que tu trompais ton monde à St. Giles. Madame Twigg avait coutume de dire...

– Elle n'était qu'une vieille sorcière à l'esprit vicieux !

– Ma foi, il y avait même une plaisanterie, laquelle...

– Je connais leurs felleuses plaisanteries, dit Ebenezer avec impatience. J'en ai entendu quantité depuis que je suis petit. Et votre méchante accusation ne m'est pas étrangère, si vous voulez tout savoir, quoique je sois assez troublé d'entendre que vous la partagez. La pauvre Anna et moi avons respiré depuis notre naissance une atmosphère malveillante, laquelle nous a fait plus d'une fois rougir et baisser les yeux. Depuis ma dixième année, les gens de notre père nous ont attribué les pires choses, seulement pour la raison que nous étions jumeaux. Ce fut le malheur d'Anna que de s'épanouir fort jeune, et même ses plus tendres amies – même cette Meg Bromly qui lui apportait vos lettres de Thames Street – prétendaient que cette éclosion était mon œuvre, et par leurs murmures arrachaient à ma sœur plus d'une larme ! Tout cela, notez bien, sur nul autre fondement que notre simple gémellité, et le fait qu'à la différence de nombreux frères et sœurs nous ne nous disputons jamais, mais préférons la compagnie de chacun à celle d'un monde concupiscent !

– Mais en dépit de toutes tes études à Cambridge, dit en riant Burlingame, tu n'arrives pas à la cheville de ta sœur ! La première fois que je conçus son trouble, bien avant qu'elle ne le vît elle-même, nous entreprîmes une longue et secrète étude sur le thème des jumeaux – leur place dans les légendes, les religions, et de par le monde. Mon dessein n'était pas tant de guérir ainsi Anna de sa démangeaison – qui n'était point selon moi un mal – que de la comprendre, de l'envisager, à la lumière de la vaste histoire des espèces. Je dois te dire que mon intérêt était aussi sincère que le sien : l'amour qu'elle me jurait souvent, je pouvais le voir clairement, s'adressait en fait à toi, mais sa conscience vertueuse l'avait détourné et transformé. Quand elle me rejoignait en courant dans le pavillon d'été, on aurait dit une vierge déçue se hâtant au couvent pour y devenir l'épouse de Christ, et je craignais fortement, en cas qu'elle ne

soit pas consolée au plus tôt, qu'elle perde son jugement et se jette dans les bras de quelque substitut, moins regardant à sa vertu que moi.

– Vive Dieu !

– Pour cette raison, je lui donnai de faux espoirs, reprit Burlingame. Je lui déclarai ma flamme – à demi vraie, tu le comprends – et ensemble nous explorâmes les terres embrumées des légendes, chrétiennes aussi bien que païennes. Nous étudiâmes pendant quatre années – de tes quatorze ans à tes dix-huit ans –, et cela dans le plus grand secret. À cet égard, notre étude était sans reproche, et j'aspirais à ce que tu te joignisses à nous, mais Anna ne le voulait point. Vraiment, Eben, ta sœur est une infatigable écolière ! Je ne lui apportais jamais assez de volumes traitant des voyages ou des rites et pratiques des païens : elle se jetait dessus comme une lionne sur sa proie, les dévorait à belles dents, et en redemandait ! Je mettrais ma tête à couper qu'à dix-sept ans elle était la plus grande autorité sur le sujet des jumeaux, et l'est encore.

– Et je n'en savais rien ! » Ebenezer branla la tête et éclata d'un rire étrange. « Mais que peut-on apprendre sur nous autres jumeaux, hormis que nous avons été conçus en un même coup de reins ?

– Eh bien, que les Gémeaux sont votre signe, et le printemps votre saison, répliqua Burlingame.

– Point n'est besoin d'être érudit pour savoir cela. Tout un chacun le sait.

– Comme chacun sait que le printemps – et en particulier le mois de mai – est l'époque de la fertilité et des premiers orages de l'année.

– Ne vous moquez point ! dit le poète d'un ton courroucé. Ce jour et cette nuit ont été les plus pénibles de mon existence, et je suis prêt à mourir d'horreur et de défaut de sommeil, pour ne rien dire de tristesse. Si toute votre recherche n'a abouti qu'à ce seul savoir, laissons-le là et allons nous reposer. Je ne vois là qu'impertinence.

– C'est le rebours, déclara Burlingame. Si pertinentes sont nos découvertes qu'il me semble que tu ferais mieux de renoncer à retrouver Anna tant que tu ne les as pas entendues ; mieux vaut être perdu que sauvé par le mauvais Messie. » Sa mine et son ton devinrent sérieux. « Tu sais que le printemps est la saison des orages et de la fertilité, mais sais-tu, comme le sait ta sœur, que de toutes les choses que nos rustiques ancêtres redoutaient, les trois qui les alarmaient le plus étaient le tonnerre, les éclairs, et les jumeaux ? Savais-tu que vous êtes honorés de par tout le vaste monde, que l'on vous immole ou que l'on vous divinise, ou que l'on fasse les deux ? On retrouve le couple *éclairs et luxure* dans les rites d'adoration des plus obscurs sauvages, et d'autres, plus éclairés, ont vu en vous l'incarnation du dualisme, de la polarité et de l'équilibre. Vous êtes les Jumeaux célestes, les Fils du Tonnerre, les Dioscures, les Boanerges ; vous êtes les principes mâle et femelle, mortel et divin, le Bien et le Mal, la lumière et les ténèbres. Votre arbre est le chêne sacré,

l'arbre-tonnerre ; votre fleur est le gui aux feuilles gémînées, siège de la vie du chêne, dont les deux graines blanches signifient la semence céleste et sont employées pour rajeunir le vieux, féconder l'aride, et tourner les chastes pensées de la vierge vers le monde enjoué de l'amour. Votre oiseau est le coq rouge Chanteclair, chanteur de l'aube et de l'amour. Vos emblèmes sont légion : on vous représente par deux cercles, que ce soient le soleil et la lune, les roues du char solaire, les deux œufs pondus par Lédâ, les tétons de l'épouse de Salomon, les lunettes de l'Amour et de la Science, les testicules de l'homme, ou les yeux de Dieu. On vous représente par deux glands, ensemble parce qu'ils sont les graines de l'arbre-tonnerre et parce que leurs deux parts s'accommodent comme le mâle et la femelle. On vous représente par deux monts, mamelles de la Nature ; on danse autour du mât de mai en votre honneur. Vos lettres sacrées sont *A, C, H, I, M, O, P, S, W, X, et Z...*

– Doux Jésus ! le rompit Ebenezer. C'est la moitié de l'alphabet !

– Chacune a un sens distinct, expliqua Burlingame, mais toutes ont une parenté commune avec la copulation, les orages, et le double visage de la Nature. Le *A*, par exemple, est la première et principale lettre de toutes – un dieu en soi, et vénéré par les païens sur tout le globe. Il représente l'entrejambe fourchu de l'homme, la source de toute semence, et également, par sa pointe et sa barre transversale, l'union des deux en un, dont je parlerai tantôt. Si tu mets côte à côte deux *A*, tu vois les deux mamelons sacrés de la Terre, aussi bien que le signe des vénérables Asvins, les auriges Jumeaux du savoir oriental. Le *C* signifie le croissant de lune, qui à son tour ressemble au glaive de chair de l'homme, sorti de son fourreau et prêt de ferrailler ; deux *C* entrelacés montrent l'union du Ciel et de la Terre, ou de Christ et de son Église terrestre...

– Au nom du ciel, Henry, quelles sont ces devinettes dont vous m'abreuvez ?

– Patience, patience, dit Burlingame. Le *H* peint la même heureuse union des deux en un : c'est le signe zodiacal des Gémeaux ; le pont entre les deux colonnes de la lumière et des ténèbres, de l'amour et de la connaissance ; c'est également la huitième lettre, et attendu que 8 est la marque mystique de la rédemption (par la vertu copulatoire de ses cercles), il n'est point surprenant que *H* soit l'emblème de l'*accord* – le passage du deux à l'un.

– De nouveau ce mystère des deux et des uns ! protesta le poète.

– Ce n'est point un mystère quand tu connais *I* et *O*, dit Burlingame. De tout temps et en tout pays les peuples ont tenu que ce que nous voyons comme deux sont les moitiés déchues de quelque ancienne unité – que le jour et la nuit, le Ciel et la Terre, ou l'homme et la femme ont depuis longtemps été décharpis par leurs natures peccantes, et que ce n'est qu'au jour du Jugement dernier que le couple déchu redeviendra la sainte unité. C'est le fond commun au conte d'Adam et Ève, à la fable de

Platon, à la chute de Lucifer, et à Dieu seul sait combien d'autres chi-mères ; c'est de cela que parle le Seigneur Lui-même, dans la seconde épître du pape Clément : Il déclare que Son royaume adviendra *quand les deux seront un, le dehors et le dedans, et le mâle la femelle*. Ainsi, tous les hommes vénèrent l'acte charnel pour ce qu'il représente l'union féconde des contraires : les Jumeaux célestes enlacés ; le Deux en Un ! »

Ebenezer frissonna.

« Les *I* et *O* sont alors on ne peut plus clairs, dit Burlingame en souriant. L'un est mâle, l'autre femelle ; ensemble ils forment le grand dieu Lo d'Égypte, les cercles sur le mât de mai, le gland dans sa cupule, le prépuce circoncis des Juifs, les lettres génitales *P* et *Q* – et l'anneau d'argent qu'Anna t'a glissé au doigt à la poste aux chevaux !

– Vive Dieu !

– Pour des autres, le *M* est le double pic mammaire dont j'ai parlé ; *S* est la copulation de deux *C* disposés tête-bêche, et suivi également du *Z* sacré ; *W*... – la double vallée, comme *M* est le double mont – *W*, disais-je, est une paire de *V* accouplés : c'est donc le signe des Jumeaux célestes de l'Inde, appelés *Virtrahana*, et la troisième partie de l'invocation des druides à leur dieu, dont l'ensemble était *I.O.W.X.*, comme *A* et *H*, est l'union de Deux en Un, et en tant que tel a été vénéré bien avant la mort de Christ ; *Z* est le vif éclair zigzagant de Zeus, et est souvent flanqué, dans les vieux emblèmes, par les cercles des Jumeaux célestes...

– Assez ! s'écria le poète. Vous m'étourdissez ! Quel est le sens de tout cela, et qu'a-t-il à voir avec Anna et moi ?

– Eh bien, rien du tout, répondit Burlingame, hormis que de te montrer comme sont chevillées profondément en l'homme la peur et la vénération des jumeaux, et leurs liens avec le coït et le temps. Dans toute l'Afrique la naissance de jumeaux est suivie par des danses de la plus basse espèce : on y voit parfois la preuve que la mère a commis l'adultère, attendu que les hommes ont en général un enfant à la fois ; d'autres peuples pensent que la mère a été fécondée par le Saint-Esprit, ou que le père possède un pénis démesuré. En diverses îles occidentales il est courant que les sauvages jettent des grains de café sur les murs d'une maison où sont nés des jumeaux ; ils croient que sans cela l'un mourrait, attendu que les jumeaux rompent les liens de chasteté quand ils sont encore unis dans le sein de leur mère ! En divers pays on ne peut trouver de jumeaux vivants, pour la raison qu'un des deux est toujours tué à la naissance ; mais qu'on les tue ou pas, ils sont vénérés en tout lieu, et l'ont été de temps immémorial. Les anciens Égyptiens avaient leurs Taues et Taouis, les jumeaux de Serapeum à Memphis, ainsi que les sœurs Tathautis et Taebis, les gardiennes de Thèbes ; en Inde régnaient Yam et Yami, et les Asvins dont j'ai déjà parlé, qui tirent le Char céleste ; les Perses vénéraient Ahriman et Ormuz ; les mythes anciens des Hébreux nous parlent de Huz et Buz, d'Huppin et Muppin, de Gog et Magog, et de Bne et

Baroq, pour ne rien dire de Esau et Jacob, Caïn et Abel – ou, comme les musulmans le croient, de Caïn et Alcima, et d'Abel et Jumella...

– Ah ! s'exclama Ebenezer.

– Certains prétendent, reprit Burlingame, que Lucifer et Michel sont jumeaux, comme le sont la plupart des dieux de la Lumière et des Ténèbres ; et pour la même raison les anciens Édesséens de Mésopotamie, qui premier avaient vénéré Monim et Aziz, avaient coutume de regarder Jésus et Judas comme issus d'un même œuf !

– Incroyable !

– Pas plus que Dieu et Satan eux-mêmes...

– Je ne le crois pas ! protesta Ebenezer.

– Il importe peu que tu le croies ou non, dit en riant Burlingame, tant que d'autres êtres pensent que cela est vrai ; ce n'est qu'une répétition du conte de Set et Horus, ou Typhon et Osiris, que certains Égyptiens prenaient pour des jumeaux et d'autres, simplement pour des rivaux. Mais j'en venais aux Grecs...

– Vous pouvez passer outre, dit en soupirant le poète. Je connais Castor et Pollux, les fils de la Lumière et du Tonnerre, ainsi qu'Hélène et Clytemnestre, qui furent conçues comme eux par Lédä.

– Alors tu dois connaître aussi Lyncée et Idas, qui tuèrent les Dioscures ; Amphion et Zéthus, qui pillèrent et rebâtirent Troie ; Héraclès et Iphiclès, qui sont jumeaux dans un conte et demi-frères dans un autre, et Vesper et Lucifer, l'étoile du matin et celle du couchant.

– Et vous allez vous tourner à présent vers Rome, je gagerais, et me parler de Romulus et de Remus ?

– Oui-bien, dit Burlingame, pour ne rien dire de Picumnus et Pilumnus, ou Mutumnus et Tutumnus. C'est le grand respect dans lequel on tenait ces jumeaux classiques qui les a conservés jusque dans l'Église chrétienne, laquelle a eu la bonne idée de les canoniser. De là vient que les Grecs et les catholiques romains adorent saint Romolo et saint Remo, saint Kastoulos et saint Polyeucte, et même les saints Dioscures ; les plus indulgents d'entre eux vont jusqu'à considérer comme des saints jumeaux Crispin et Crispian, Florus et Laurus, Marcus et Marcellianus, Protasius et Gervasius...

– Assez ! cria le poète. En voilà assez !

– Tu n'as pas entendu le meilleur, insista Burlingame. Ils tiendront saint Jean et saint Jacques pour jumeaux, et même saint Jude et saint Thomas, attendu que *Thomas* veut dire "jumeau". Je ne t'ennuierai point avec Tryphène et Triphose, que Paul salue dans son Épître aux Romains, mais me tournerai plutôt vers les héros aryens Baltram et Sintram, ou Cautes et Cautopates, et les contes nordiques de Sieglinde et Siegmunde, les parents incestueux de Siegfried, ou Baldur, l'esprit scandinave de la Lumière, et son ennemi, le sombre Loki, qui l'occit avec une branche de gui !

– L'hémisphère entier est gouverné par de divins jumeaux ! » s'émerveilla Ebenezer.

Burlingame sourit :

« Cependant il faut deux hémisphères pour faire le globe ; quand Anna et moi tournâmes nos regards vers l'ouest, nous trouvâmes dans les récits des aventuriers espagnols et anglais pas moins de Jumeaux célestes, révéérés par de nombreux sauvages ; et les livres de bord de divers voyages sur le Pacifique et l'océan Indien n'étaient pas moins abondants en couples sacrés. Le vieux Cortez, quand il pilla les glorieux Aztecs, les trouva en train d'adorer Quetzalcóatl et Tezcatlipoca, de même que leurs voisins révéraient Hun-hun-ahpu et Vukub-hun-ahpu. Pizarre et ses cohortes, quand ils auraient été assez curieux que de s'enquérir, auraient trouvé dans le panthéon du Sud des jumeaux tels que Pachakamak et Wichoma, Apocatequil et Piquerao, Tamendonaré et Arikuté, Karu et Rairu, Tiri et Karu, Keri et Kame. Et moi-même, m'étant enquis ici et là parmi les Indiens de ces régions, ai appris des Algonquins qu'ils vénèrent Menabozho et Chokanipok, et des Indiens du Nord qu'ils adressent leurs prières à Juskeha et Tawiskara. Par les missionnaires jésuites, j'ai eu vent d'une nation appelée les Zuni, qui adore Ahaiyuta et Matsailnema ; d'une autre appelée Navaho, qui adore Tobadizini et Nayenezkani ; d'une autre appelée Maidu, qui adore Pemsanto et Onkoito ; d'une autre appelée Kwakiutl, qui adore Kanigiyilak et Nemokoïs ; d'une autre appelée Awikeno, qui adore Mamasalanik et Noakaua – tous jumeaux. D'abondant, il existe dans le lointain Japon une bande de nains hirsutes qui vénèrent les jumeaux Shi-acha et Mo-acha, et parmi les dieux des mers orientales règnent le grand Si Adji Donda Hatahutan et sa sœur jumelle Si Topi Radja Na Uasan...

– Vous voulez me rendre fou !

– C'est bien leur nom, je t'assure.

– Peu importe ! Peu importe ! » Ebenezer branla la tête, comme pour remettre de l'ordre dans ses idées. « Vous avez prouvé aux nuages et aux rochers mêmes que le culte des jumeaux n'a rien de rare sur cette terre ! »

Burlingame hocha la tête :

« Diverses paires de jumeaux sont opposées et ennemies jurées – ainsi Santan et Dieu, Ahriman et Ormuz, ou Naldur et Loki – et leur combat symbolise la lutte de la Lumière contre les Ténèbres, le meurtre de l'Amour par la Connaissance. D'autres encore représentent le caractère ambigu de l'homme, lequel est moitié ange et moitié bête : le premier élément de ces paires est mortel, et le second, divin. Distincts sont encore les dieux de la Fornication, comme Mutumnus et Tutumnus, ou Picumnus et Pilumnus ; bien qu'ils soient inférieurs aux dieux, on se souvient d'eux pour leurs amours incestueuses, comme Caïn et son Alcima, et on les honore même pour avoir enfanté un héros, ainsi que Sieglinde et Siegmunde. Comme Anna goûtait les récits de Siegfried ! »

Le poète se trouvait si abreuvé de révélations qu'il ne put qu'agiter une faible main pour protester contre cette remarque.

« Mais que leurs liens soient d'amour ou de haine, conclut Burlingame, leur union est presque toujours éclat, totalité, apocalypse – excitant le désir aussi bien que la crainte ! C'est cette union qu'Anna désire de tout son cœur, combien que son esprit le lui cèle ; c'est cela qui l'a poussée à parcourir la moitié du globe à ta recherche, et ton père après elle, pour la ramener s'il la pouvait trouver. C'est à cela que ton propre cœur aspire, bon gré mal gré, comme une fleur se tourne vers la lumière, afin que de vous réunir en un tout fertile comme avant votre naissance ! Et c'est également cela que je recherche, et rien d'autre : je suis le Prétendant du Tout, l'Époux des Contraires, le Mari de la Création, l'Amant cosmique ! Henry More et Isaac Newton sont mes entremetteurs et mes *aides de chambre** ; j'ai connu ma vaste épouse en chacune de ses splendides parts, et ai fait l'amour à ses *dissecta membra* ; mais je ne veux que le Tout – le tenon dans la mortaise, la jonction des polarités, l'univers sans couture – duquel tous deux êtes nés, *in coito* ! Je n'ai point de parents qui puissent me donner un rang et un sens dans l'ordre de la Nature : fort bien – je suis hors d'Elle, et serai son seigneur et époux ! »

Burlingame était si échauffé par sa propre rhétorique qu'à la fin de son discours il ne cessait d'aller et venir en gesticulant dans sa cabine, et s'exprimait avec une hauteur et une force de voix dignes d'un fanatique ; quand bien Ebenezer n'aurait pas été tant consterné et sceptique, il aurait eu peine à douter la sincérité de son ancien précepteur. Mais il était ébranlé aussi bien qu'épouvanté : il se prit la tête à deux mains en gémissant.

Burlingame s'arrêta devant lui :

« Tu ne nieras pas y être pour quelque chose ? »

Le poète secoua la tête :

« Je ne nierai pas que l'âme humaine est profonde et vaste comme les étendues célestes, répliqua-t-il, ou qu'elle possède en germe la somme des pôles et possibilités. Mais je suis très-éprouvé par ce que vous dites d'Anna et de moi !

– Qu'ai-je dit, sinon que vous étiez humains ?

– C'est bien assez », murmura Ebenezer.

Entretiens le soleil brillait à l'est, et *Le Pèlerin* descendait la Baie en direction de Point Lookout et St. Mary's City. Les autres passagers s'étaient réveillés et s'étaient retirés dans leurs quartiers. Burlingame et Ebenezer se rendirent sur le pont pour discuter plus privé.

« D'où savez-vous qu'Anna est à St. Mary's ? Pourquoi n'est-elle point venue directement à Malden ?

– La faute en est à ton homme Bertrand », répondit Burlingame, et, éclatant de rire devant la perplexité et l'étonnement d'Ebenezer, il confessa que, quand il avait envoyé Bertrand à St. Mary's City en septembre, il avait chargé le valet non seulement de rapporter la malle du lauréat, mais si pos-

sible de la réclamer sous le déguisement du lauréat lui-même, afin que de mieux égarer John Coode cependant qu'ils se rendraient à Malden. « À cette fin j'ai eu l'imprudence de lui prêter ta commission...

– *Ma commission* ! Il est donc vrai que vous me l'aviez volée en Angleterre ! »

Burlingame haussa les épaules.

« N'en étais-je pas l'auteur, après tout ? De surplus, n'aurais-tu point connu un plus mauvais sort si Pound avait été certain de ton identité ? En toute manière, il y avait quelque péril dans la mission de ton valet, et mon opinion était que si Coode le tuait ou le faisait prisonnier avec le papier sur lui, il pourrait croire que tu étais toi-même un imposteur – cela l'aurait tout de bon rendu frénétique ! Quoi qu'il en soit, Bertrand n'a pu se contenter de rapporter ta malle, mais a fait vanité dans tout St. Mary's City d'être le lauréat et a publié son rang dans toutes les tavernes et auberges.

« C'est ainsi, déclara Burlingame, que, faisant escale à St. Mary's il y a quelque temps, Anna avait pu croire que son frère se trouvait dans la ville et était descendue pour partir à sa recherche.

« Je n'en sus rien moi-même jusqu'à ce que le vieil Andrew arrive chez le capitaine Mitchell ; il avait appris à Londres où je demeurais, et, comme toi, il pense qu'Anna est venue pour m'épouser. Mais il croit que tu fais partie du complot et t'entremets pour nous en quelque manière : quand il saura l'état des choses à Malden aujourd'hui ou demain, il supposera que tu as fui avec nous deux en Pennsylvanie, où vont tous ceux qui répugnent à quelque endosse que ce soit – et cela d'autant plus volontiers que ni Anna ni le faux lauréat n'ont été vus depuis qu'il a touché terre. J'avais l'intention de rester auprès d'Andrew, déguisé en Timothy Mitchell, afin que de tempérer sa bile et d'apprendre ses liens avec Lord Baltimore ; mais si vaine avait été ma quête d'une parenté en ce monde, et si grande la rancœur qu'elle avait suscitée, qu'il m'était devenu trop périlleux de jouer ce rôle. »

Ebenezer demanda à son précepteur quels étaient pour l'heure ses projets.

« Nous descendrons ensemble à St. Mary's, dit Burlingame. Tu iras t'enquérir dans les lieux publics de nouvelles d'Anna ou d'Eben Cooke, et j'irai seul à la recherche de Coode.

– Déjà ? N'est-il pas plus urgent de retrouver ma sœur avant qu'il ne lui arrive quelque malheur ?

– Nos deux chemins ne prennent visée qu'à cela, répliqua Burlingame. Personne ne connaît mieux que Coode tout ce qui se passe au Maryland, et autant que nous le sachions il les a peut-être fait tous deux prisonniers. En outre, si je réussis à gagner sa confiance, il se peut qu'il nous aide à recouvrer ton domaine. Ce sera un plaisir pour lui, après tout, d'apprendre que le Lauréat du Maryland est son allié !

– Pas si vite ! protesta Ebenezer. J’ai peut-être perdu ma foi dans Baltimore, mais je n’ai aucunement prêté serment de fidélité à John Coode. En toute manière, ainsi que vous le savez fort bien, je n’ai jamais été lauréat – et quand bien je l’aurais été, je ne le serais plus. Regardez ceci. » Il sortit le cahier de sa veste et montra à Burlingame la *Marylandiade* achevée, laquelle en raison de son ton antipanégyrique il avait rebaptisée *Le Courtier en tabac*. « Trouvez la chose maladroite si vous le voulez, dit-il sur le ton du défi. Elle n’en est pas moins honnête et pourra éviter aux autres mes malheurs.

– *Là où bat le cœur, souvent l’art est absent*, affirma Burlingame avec intérêt, et *vice versa*. »

Il tint le cahier ouvert contre la lisse et relut l’œuvre attentivement plusieurs fois pendant que *Le Pèlerin* descendait la Baie en direction de Point Lookout, où le fleuve Potomac se jette dans la baie de Chesapeake. Encore qu’il ne fît aucune remarque, soit favorable ou défavorable, quand l’heure fut venue pour eux de monter sur la gabare qui joignait St. Mary’s City, il insista que le poème soit confié au *Pèlerin* et livré à Ben Bragg, à l’Enseigne du Corbeau, dans Paternoster Row.

« Mais il le détruira ! s’exclama le poète. Vous souvenez-vous comment j’ai acquis ce cahier en mars dernier ?

– Il ne le détruira pas, l’assura Burlingame. Bragg m’est obligé en certaines manières que je ne puis décrire. »

Le temps manquait que d’examiner la proposition ; non sans quelque crainte, Ebenezer laissa son ancien précepteur confier *Le Courtier en tabac* au capitaine du navire, et les deux hommes remontèrent le fleuve vers St. Mary’s City.

3. UN ENTRETIEN ENTRE ANCIENS LAURÉATS DU MARYLAND, RELATANT DÛMENT LES ÉPREUVES DE M^{lle} LUCY ROBOTHAM ET S’ACHEVANT SUR UNE AFFIRMATION TRÈS-NONPAREILLE POUR DE SON INVRAISEMBLANCE

Peu après son arrivée dans la province quelques mois auparavant, le gouverneur Nicholson avait publié son dessein de déplacer le siège du gouvernement du Maryland de St. Mary’s City, laquelle avait la mauvaise heur d’être associée avec Lord Baltimore, les rois jacobins et carolingiens, et l’Église catholique romaine, dans la ville d’Anne Arundel, sur le fleuve Severn, laquelle jouissait du double mérite d’une bonne situation sur le Chesapeake et d’une histoire parfaitement protestante. Quoique l’actuelle translation des archives du gouvernement et le changement officiel du nom de la capi-

tales d'Anne Arundel en Annapolis ne dussent avoir lieu avant la fin du mois de février, les suites de ce parti se marquaient déjà clairement à St. Mary's City : les rues étaient quasi désertes de gens ; l'Assemblée et les autres bâtiments publics étaient pour ainsi dire vides ; et diverses auberges étaient soit abandonnées ou barricadées par des planches.

Comme ils passaient devant la voûte d'entrée du palais du gouvernement, Burlingame dit à Ebenezer :

« Afin de dépêcher notre quête, nous allons nous séparer ; tu iras t'enquêter sur les quais et dans les tavernes alentour, et je ferai de même dans la ville elle-même. Nous nous retrouverons ici à la brune pour aller souper – Dieu fasse que ta sœur se joigne à notre repas ! »

Ebenezer se rangea tant à la proposition qu'au souhait, car combien que la perspective de retrouver Anna, après les révélations de Burlingame, fût assez déroutante, il ne laissait cependant pas de craindre pour sa sûreté dans la province.

« Mais si d'aventure nous la trouvons, demanda-t-il en esquissant un sourire, que ferons-nous ?

– Eh bien, possible Coode trouvera-t-il quelque manière de dérober Cooke's Point à William Smith, auquel cas, quand Andrew sera rentré, rassuré, en Angleterre, nous nous installerons tous trois à Malden. Ou possible que nous fuirons en Pennsylvanie, ainsi que le soupçonne déjà ton père : Anna, si elle veut bien de moi, deviendra M^{me} Nicholas Lowe, et toi, sous un nom de plume, Poète Lauréat de William Penn ! C'est là un merveilleux remède contre la défaite que de mettre à mort un ancien *moi* et d'en engendrer un nouveau ! Mais ne mettons point la charrue avant les bœufs. »

Ils se séparèrent donc, Burlingame s'enfonçant dans la ville tandis qu'Ebenezer se dirigeait vers une auberge prochaine. Il découvrit en entrant une douzaine de personnes occupées à manger et à boire, et ne put ramasser assez de cœur que de s'enquêter. Il n'avait point la nécessaire effronterie du journaliste ou de l'agent électoral, d'une part ; d'autre part, il était encore trop troublé par les événements récents pour connaître clairement quels devaient être ses sentiments au fait de sa situation présente. Combien de temps s'était-il écoulé depuis qu'il avait achevé *Le Courtier en tabac* dans sa chambre de Malden ? Une seule journée, et pourtant cela paraissait il y a quinze jours ; mais depuis cette heure il avait dû avaler pas moins de vingt faits, tous plus étonnants les uns que les autres :

Il avait dû louer ses services au maître de Malden.

Son père était au Maryland et en route pour Cooke's Point.

Son épouse Susan Warren était en fait sa Joan Toast de Londres.

Mais elle était opiomane, rongée par la vérole, et se prostituait aux Indiens du Dorchester.

De surplus, elle avait été violée par le More Boabdil, et avait manqué l'être par Ebenezer lui-même.

En l'abandonnant il avait commis sans conteste et sans équivoque l'acte le plus infamant de sa vie – de vrai le tout premier, sans compter ses noirs desseins contrariés *in extremis* à bord du *Cyprien* et dans le manoir du capitaine Mitchell.

Lord Baltimore pouvait ne point représenter du tout, comme il l'avait supposé, l'essence même du Bien, et Coode, celle du Mal, mais *vice versa*, si Burlingame disait vrai ; et Andrew pouvait fort bien être impliqué dans une conspiration des plus vicieuses.

Son précepteur Burlingame avait été peut-être de compte fait un ami fidèle, et était pris d'une passion unique pour Ebenezer et Anna.

Sa sœur se trouvait en ce moment même quelque part dans la province.

Elle était encore vierge à ce jour, malgré ses liens particuliers avec Burlingame.

Elle n'aimait point Burlingame, mais son frère, d'un amour trop obscur et trop profond pour qu'elle se le puisse avouer.

Et lui-même n'avait nul but, nul dessein d'aucune sorte pour l'avenir, mais était aussi orphelin en ce monde que Burlingame, sans posséder les ressources physiques, financières, intellectuelles ou spirituelles de ce gentilhomme.

La raison assiégée par de telles propositions, comment aurait-il pu aborder les étrangers et les calmement interroger ? Même les regards quasi indifférents qui accueillirent son entrée lui retournèrent l'estomac et le firent rougir. Le peu de détermination qu'il avait disparut ; grâce à une partie de l'argent que lui avait confié Joan Toast, il s'offrit son premier repas depuis la veille, et quand il l'eut fini il quitta l'auberge. Pendant quelques minutes, il erra sans but dans les rues grossières de la ville, comme s'il espérait d'envisager Anna dans l'une d'elles. Si la saison l'avait permis, il aurait sans doute continué à errer de la sorte tout le jour, n'osant songer dans quels terribles encombres sa sœur avait pu tomber, et aurait plaint à Burlingame de n'avoir rien découvert. Mais le vent humide qui balayait St. Mary's River le glaça tantôt tout de bon ; il fut obligé de trouver refuge dans une autre taverne anonyme, la seule autre auberge qu'il ait remarquée, et il demanda du rhum pour rapaiser le claquement de ses dents.

L'établissement, se fit-il la remarque, ne l'enchérisait point sur son concurrent pour de l'élégance : le parquet était pavé de coquilles d'huître, les tables n'avaient pas de nappe, et dans l'air flottait un parfum composé de fumée rance, de bière rance, et de fruits de mer rances. Cette dernière odeur paraissait émaner moins de la cuisine de la taverne que des vestes humides de ses clients, qui à d'autres égards apparurent être des pêcheurs. Ils ne prêtèrent pas la moindre attention à Ebenezer, et continuèrent de s'entretenir de sennes et du temps, ou de se caresser la barbe, le regard perdu dans leurs verres. Quoique leur indifférence empêchât à Ebenezer de les oser interroger, dans le même temps elle lui

permit de recouvrer un peu d'aise en leur présence ; il rapprocha sa chaise de l'âtre et s'enhardit même, tout en buvant son rhum, à observer plus attentivement les autres clients.

Dans un coin de la salle, il remarqua un homme endormi, à moitié affalé sur sa table. Le poète n'aurait su dire si la cause en revenait à l'alcool, au désespoir ou à la simple fatigue, mais son cœur se mit à battre plus vite à cette vue, car combien que l'homme ne fût pas moins sale et dépenaillé que ses compagnons, sa veste, en des jours meilleurs, n'avait point été de cet honnête tissu écossais propre au commun, mais de serge lie-de-vin et de prunelle gris-argent – très-identique à celle qu'Ebenezer avait portée lors de son entrevue avec Lord Baltimore et qu'il avait mise dans sa malle le jour suivant pour son voyage au Maryland ! Il n'y avait pas apparence qu'il puisse exister deux vestes semblables, car Ebenezer avait choisi lui-même le tissu et l'avait fait couper selon la mode du temps, laquelle avait peu de chances de se rencontrer hors de la cité de Londres ; néanmoins il n'osa point risquer un éclat en éveillant l'homme, commanda plutôt un autre verre de rhum, et demanda au serveur qui pouvait être le pauvre dormeur.

« Possible que c'est le gouverneur Nicholson, ou le roi William, répliqua le serveur. Il n'est pas dans mes habitudes de m'entremettre des vies de mes clients.

– Pour sûr, pour sûr, fit Ebenezer, et il lui glissa deux shillings dans la main. Mais la chose est pour moi de quelque conséquence. »

Le serveur examina les pièces et parut les trouver à son goût.

« Le fait est, déclara-t-il, que personne ne sait au juste qui il peut bien être, sinon qu'il loue un lit à l'étage et prend ses repas à cette table.

– *Comment ?* Tu demandes deux shillings pour ça ? »

Le serveur dressa un doigt sentencieux et expliqua que l'homme assoupi n'était pas nouveau venu à St. Mary's – de vrai, cela faisait quelques mois qu'il fréquentait la taverne –, mais le bruit courait que son identité avouée était fausse.

« Il a laissé croire tout un chacun qu'il était Poète Lauréat du Maryland, et s'appelle Ebenezer Cooke, mais ou bien c'est le plus grand escroc qui hanta jamais St. Mary's, ou bien il a peur de son ombre. »

Ebenezer trahit tant d'intérêt à cette nouvelle qu'il en fut quitte pour un autre shilling.

« Il est arrivé à St. Mary's en septembre ou en octobre dernier, reprit le serveur en empochant l'argent, encore qu'on ne sache au vrai d'où il venait ni comment il était venu, attendu que la flotte était repartie quelques semaines auparavant. Il portait les vêtements que vous voyez en ce moment, qui étaient alors aussi superbes que ceux d'un dameret de St. Paul et lui donnaient une mine assez extravagante, déclarant à qui voulait l'entendre qu'il était Eben Cooke, Lauréat du Maryland.

– Vive Dieu, l'imposteur ! s'exclama Ebenezer. Personne ne l'a donc douté ?

– Il a connu des détracteurs, ça oui, reconnut le serveur. Toutefois qu'ils lui demandaient de dire un vers il leur répondait : "La muse ne chante point dans les tavernes", ou quelque chose dans ce genre ; et quand ils lui demandaient pourquoi il était arrivé si tard d'Angleterre, il déclarait qu'il avait été fait prisonnier par les pirates de Jim Meech sur le *Poséidon* et plus tard passé par-dessus bord, mais qu'il avait nagé jusqu'au rivage et découvert qu'il était au Maryland. Les farceurs et les plaisants se moquaient bien de lui, mais son récit fut affermi bientôt par le colonel Robotham en personne, le conseiller...

– Non ! »

Le serveur hocha la tête :

« Le colonel et sa fille avaient voyagé avec lui à bord du *Poséidon* et avaient assisté à son enlèvement, ainsi qu'à celui de son valet et de trois marins, lesquels on n'a plus jamais revus depuis. Certaines âmes sceptiques doutent encore de l'histoire du bonhomme, car il n'a pas dit un seul vers de tous ces mois, et il suffit pour le rendre frénétique de prononcer le nom de son père, ou celui de son beau-père.

– *Son beau-père !* » Ebenezer se leva de sa chaise. « Vous voulez dire William Smith, le tonnelier ?

– Je ne connais pas de tonnelier de ce nom, répondit le serveur. Je parle du colonel Robotham de Talbot, qui fut assez persuadé que de le prendre pour beau-fils, mais a depuis appris qu'un autre homme se faisait appeler Eben Cooke ! Il a résolu de poursuivre en justice l'imposteur, mais dans l'espace notre homme le craint tant...

– Il suffit », dit sèchement Ebenezer.

Laissant son nouveau verre de rhum intact, il se dirigea d'un pas ferme vers la table du dormeur, et voyant qu'il s'agissait bien de Bertrand Burton, il le secoua par les épaules à deux mains.

« Réveille-toi, misérable ! »

Bertrand se redressa aussitôt, et son alarme d'avoir été ainsi réveillé se changea en horreur quand il vit qui l'avait bourré.

« Vil imposteur ! marmonna Ebenezer. Qu'est-ce donc que tu as encore fait ?

– Du calme, maître Eben ! » répondit le valet à voix basse. Il jeta un regard apeuré autour de lui pour juger du péril qu'il courait. Mais les autres clients, quand bien ils avaient observé la scène, les regardaient d'un air détaché et amusé : il n'y avait pas d'apparence qu'ils comprissent la situation. « Quittons ce lieu sur-le-champ ! J'ai beaucoup à vous dire !

– Et moi de même, répliqua amèrement le poète. Ainsi, vous craignez pour votre sûreté, maître Lauréat ?

– Avec raison, admit Bertrand tout en continuant de regarder autour de lui. Mais surtout pour la vôtre, et pour celle de votre sœur Anna ! »

Ebenezer empoigna son homme par les poignets :

« Au diable tes maudits soins ! Que sais-tu d'Anna ?

– Pas ici, le pria le valet. Montons dans ma chambre, où nous pourrions parler sans crainte.

– Ce n'est point moi qui ai sujet d'avoir des craintes ; c'est toi », dit Ebenezer, mais il souffrit Bertrand lui montrer le chemin.

Il remarqua que son valet était vêtu depuis la perruque jusqu'aux mules avec les articles de sa malle, tous très-usés et très-sales désormais ; mais l'homme lui-même, encore qu'il eût les yeux voilés par la fatigue et la surprise, avait clairement amélioré son état en jouant les lauréats. Il avait pris un bel embonpoint et crû en dignité, malgré sa tenue débraillée – il était sans conteste plus avenant que son maître. Quand ils furent entrés dans la chambre de Bertrand, dont l'unique mobilier se réduisait à une chaise, un lit et un porte-cruche, Ebenezer eut peine à contenir son indignation.

Mais le valet prévint sa bile :

« D'où vient que vous êtes ici, Monsieur ? Je vous croyais prisonnier à Malden ? »

– *Tu savais !* dit Ebenezer en pâlisant. Tu savais ma peine, et tu l'as profitée ! »

Sa colère l'épuisa tellement qu'il dut prendre une chaise.

« De grâce, écoutez ma version, supplia Bertrand. Il est vrai que j'ai joué premier votre rôle par pure vanité, mais j'y fus bientôt réduit – bon gré mal gré – et dès que je sus votre emprisonnement mon seul dessein a été de vous rendre service.

– Je connais tes services ! s'écria le poète. C'était pour me servir que tu as perdu au jeu mes économies sur le *Poséidon* et m'a fait un nom de séducteur sur le marché ! »

Mais Bertrand insista qu'il le laisse expliquer plus pleinement sa position :

« Aucun homme ne souhaite plus que moi, déclara-t-il, d'être resté à Londres avec ma Betsy et d'avoir confié ma pauvre queue à Ralph Bird-sall – *mieux vaut perdre un morceau de pain que toute la miche*, comme on dit. Mais le sort en a décidé autrement, et...

– Laisse là tes piteuses précautions, lui ordonna son maître, et détaille ton mensonge.

– Je veux seulement dire, Monsieur, que j'étais là, séparé de mon unique amour par la moitié du globe, abusé et condamné à mort par de maudits pirates, et ensuite tout dépité de la perte de mon île océane...

– *La perte de ton île océane !*

– Oui, Monsieur – enfin, ce n'est point tous les jours qu'un homme voit sept Cités d'Or lui filer entre les doigts, pour ne rien dire de mes belles païennes à la peau claire, qui m'auraient contenté dans chacun de mes caprices les plus vicieux et m'auraient apporté des gâteaux et de la petite bière dès que...

– Allons bon, te voilà devenu esclavagiste !

– Et il y avait mon noble Drakepecker, que Dieu le bénisse – fort et noir comme un taureau écossais, et assez viril que d’écarquiller la Putain de Babylone, mais cependant aussi doux que le plus humble des paroisiens –, lequel vous avez inconsidérément relâché pour l’attacher aux soins d’un vieux sauvage malodorant...

– Ventrebleu, l’homme, assez de circuits et débute ta fable ! J’étais là moi aussi ! »

Bertrand déclara qu’il n’entendait point contester ce dernier point.

« L’unique dessein de ce récit, dit-il, était de vous aider à comprendre l’étendue de ma peine quand la porchère nous apprit que c’était le Maryland, et qu’il me fallut pour ainsi dire tomber de Ciel en Enfer.

– Qu’il s’agisse de l’étendue de ta peine ou de celle de ta poltronnerie, répondit le poète, je n’ai point besoin de ton aide pour comprendre ce qu’il y a à comprendre. Et pour de la porchère... »

Il balançâ, crut bon de reporter l’annonce de son mariage, et demanda plutôt au valet de débiter avec son arrivée à St. Mary’s City environ trois mois auparavant et d’expliquer sa conduite d’une manière aussi brève et claire que le pouvait permettre une enfilure de chicaneries.

« Je ne désire point autre chose, protesta Bertrand. Je ne demandais grâce que pour ce premier abus, et espérais de l’effacer par ce préambule – le reste mérite plus l’indulgence que le reproche, et je vous l’exposerai aussi volontiers que je l’ai fait à votre pauvre sœur, ou le ferais à maître Andrew lui-même, qui le premier m’envoya auprès de vous à Pudding Lane, dans le seul dessein, eu égard au vaste et méchant monde...

– De quoi ? s’écria Ebenezer. De me dérober mon nom et ma charge pour ravir la fille d’un conseiller ? Que la peste m’étouffe si je ne parviens pas à t’arracher quelques propos sensés !

– ... de vous conseiller et protéger », dit Bertrand.

Et quand son maître voulut lui bondir dessus, il se réchappa de l’autre côté du lit et se hâta de conter son histoire.

La révélation qu’ils étaient au Maryland en guise de Cibola, expliqua-t-il, et conséquemment qu’il n’était plus un dieu mais un simple valet, l’avait tellement accablé que, lorsque sur l’ordre de Timothy Mitchell il dut aller en compagnie d’un autre valet rechercher la malle d’Ebenezer, il ne put résister à la tentation de se faire passer pour le Poète Lauréat, et cela seulement durant l’espace de sa mission. Aussi avait-il déclaré à son compagnon qu’il était en réalité le vrai Ebenezer Cooke et que l’homme resté chez Mitchell était son valet, et qu’ils avaient temporairement échangé leurs rôles par mesure de précaution. Toutefois, continua-t-il, leur accueil dans la province avait été assez courtois, et il ne leur était plus nécessaire de se masquer. Ils avaient alors recouvré la malle au nom d’Ebenezer Cooke, et après avoir réservé deux chambres pour la nuit Bertrand avait décidé de profiter du mieux de sa brève élévation.

« Tout se passa bien, dit-il en soupirant, jusqu'au moment où je quittai l'auberge de Vansweringen, qui est au bout de la rue. Le soleil était encore haut, et j'étais quelque peu sous l'empire du rhum ; pendant que je tâchais pour ainsi dire de faire le point, une belle et jeune femme approche en pleurant à gros sanglots, jette ses bras autour de mon cou et s'écrit : "Ebenezer chéri !" C'était Lucy Robotham, cette même gaupe qui m'avait tourmenté sur le *Poséidon* et qui croyait que les pirates m'avaient assassiné depuis longtemps ! »

En souvenir du passé, reprit Bertrand, il avait invité M^{lle} Robotham à dîner chez Vansweringen – son père étant à St. Mary's pour siéger au Conseil – et quand elle avait ôté son manteau pour manger, il avait remarqué à son grand étonnement qu'elle était enceinte. Comme il s'enquêtait de son état (Ebenezer tressaillit à cette seule pensée), elle éclata derechef en sanglots et lui confessa qu'en touchant au Maryland elle avait commis l'erreur d'épouser le révérend George Tubman, le même dont les talents spéculatifs avait ruiné la moitié des passagers du *Poséidon*, et s'était faite engrosser par lui dans le presbytère de la paroisse de Port Tobacco, seulement pour apprendre peu après que leur mariage était illégal, le révérend Tubman ayant oublié de divorcer de sa première femme à Londres. Le colonel Robotham avait pris immédiatement des mesures pour faire annuler le mariage et, de surplus, avait fait appel à l'évêque pour qu'il procède à la suspension de Tubman et du révérend Peregrine Cony, lequel avait reconnu avoir autorisé sciemment l'union bigame de son collègue, mais l'influence du colonel dans la province avait été jusqu'à présent incapable de trouver un autre mari à Lucy ou de retarder les signes croissants de son état, lequel ensemble avec le nom qu'elle s'était fait par ses écarts n'avaient fait que la rayer des listes des partis possibles de la province.

« Je compris alors la raison de la joie qu'elle avait eue à me savoir vivant, dit le valet, et je lui témoignai une grande sympathie, combien que je ne l'aurais épousée ni sous le nom de Bertrand Burton ni sous celui d'Eben Cooke ! Je dissimulai toutefois mes sentiments, et me gardai de lui découvrir par un mot ou un geste que j'avais pénétré sa basse manœuvre. Bien au rebours, je jouai les lauréats empressés le mieux du monde possible, afin d'apprendre ce que la garse avait encore dans sa manche.

– Et tu a repris là où tu en étais resté sur le *Poséidon*, je n'en doute pas. »

Bertrand leva un doigt :

« Je ne nierai point que nous prîmes quelque plaisir avant la fin du jour, dit-il par droiture. J'avais été très-échauffé tout cependant que j'avais bu, et j'enrageais de revoir le fameux emblème dont Lucy fait vanité. Il est tout en tâches de rousseur, et...

– Je sais, je sais, le rompit Ebenezer. Il est à la semblance d'*Ursa Major*. »

Ce souvenir laissa un instant Bertrand rêveur.

« De plus, on prend un plaisir peu commun avec les filles qui sont enceintes...

– Ah, parbleu, tu m'écœures tout de bon !

– En toute manière, acheva le valet en haussant les épaules, je songeai que la catin ne valait guère mieux, elle qui vous avait dérobé votre argent avec ses maudits paris.

– Un instant ! s'écria Ebenezer. À propos de paris...

– N'en dites pas davantage, le rompit Bertrand en souriant. J'eus exactement la même pensée d'abord que je la vis, et sitôt que l'heure fut propice, je lui demandai sans circuit qui avait gagné le dernier pari, dans lequel j'avais engagé la totalité de Cooke's Point pour regagner l'argent que j'avais premier perdu. Au début elle ne voulut point me répondre, mais quand je lui fis grâce de ma ceinture sur son beau cul – ainsi que j'avais coutume de le faire avec ma chère Betsy quand elle jouait les espiègles –, eh bien, je lui arrachai la vérité, laquelle était qu'elle-même, de connivence avec Tubman et ce bâtard de capitaine Meech, avait remporté la cagnotte !

– Dieu Tout-Puissant !

– Les gains, reprit Bertrand, avaient été répartis entre les trois complices, et Tubman avait augmenté sa part en engrossant et épousant (respectivement, cela était clair à présent) M^{lle} Robotham. Dès que les actes de cession furent rédigés et signés, il avait révélé la nature bigame du mariage, espérant par là de se débarrasser de la fille ; mais c'était sans compter avec l'ire de son nouveau beau-père, lequel avait aussitôt éventé la mine et entrepris l'action légale mentionnée plus tôt.

– Mais qu'en est-il de la propriété ? demanda Ebenezer. Tubman a-t-il encore un droit sur elle ? »

Le valet sourit :

« Assurément. Mais hors de ma propre mise, tous ses gains sont en argent ou en biens, tels que chevaux, pirogues et barriques de tabac. Cooke's Point est la seule terre qu'il a gagnée...

– Que Dieu te punisse pour l'avoir engagée ! »

Bertrand haussa les sourcils :

« Possible n'était-ce point de compte fait une sottise, Monsieur. Le misérable n'avait encore jamais gagné pareille prise, et attendu qu'il croyait que nous avions été tués par les pirates, il n'osait point réclamer son dû, de peur que les tribunaux apprennent ses basses pratiques.

– Cela n'aurait fait qu'augmenter ses chances s'il l'avait fait, dit Ebenezer, non sans quelque soulagement dans la voix. Il ne fait pas bon être honnête devant un tribunal du Maryland. Continue. »

En conséquence, déclara Bertrand, le révérend Tubman s'était contenté des gains qu'il avait pu ramasser à l'amiable, et, dans un effort pour rapaiser le courroux du colonel Robotham, avait cédé à Lucy son

propre titre de propriété sur Cooke's Point, peu de jours avant qu'elle ne rencontre le véritable auteur du titre.

« Elle était aussi incertaine que Tubman quant à la façon dont les tribunaux se pourraient prononcer, dit le valet. Aussi espérait-elle que je lui cède le titre par manière de galanterie, eu égard surtout à son état, mais quand elle vit que je ne témoignais aucunement de ce dessein, elle se mit à pleurer et à me menacer. »

Son premier souci, expliqua-t-il, avait été de renvoyer l'autre valet chez le capitaine Mitchell, comme Timothy l'en avait prié, et d'arranger son propre passage et celui de la malle vers Malden. Néanmoins, considérant que son maître compterait quelques retardements et embarras dans le recouvrement et le transport de sa malle, il s'était attardé un jour de plus dans St. Mary's en qualité d'hôte du colonel Robotham, puis un autre, et encore un autre après ça, répugnant à renoncer aux charmes de sa charge et aux grâces alanguies de Lucy. Durant cet espace, son hôte et sa maîtresse l'avaient par tour cajolé et menacé : leur dessein premier était d'unir par les liens du mariage la maison des Cooke à celle des Robotham, et de résoudre de la sorte tous leurs problèmes d'un seul coup ; par tour ils promettaient de porter le point devant un tribunal, malgré l'incertaine légalité de leur réclamation, dans l'espoir qu'avec Cooke's Point pour dot même une catin sur le point d'accoucher pourrait trouver un époux de bonne volonté et de décent lignage. Mais comme aucun de ces partis ne pouvait s'appuyer sur quelque fondement assez solide que ce fût, l'argument se réduisit à de subtiles allusions et doubles refus, et Bertrand, ayant renvoyé la malle depuis quelques jours, avait joui d'une semaine de tranquilles divertissements et déduits comme les valets n'en peuvent rêver qu'en songes.

À la fin de la semaine, toutefois, il avait appris de source sûre qu'un nommé Eben Cooke, sur la berge est, avait cédé légalement tout son domaine à un vulgaire tonnelier – on disputait fort s'il l'avait fait dans quelque saint esprit de justice, pour satisfaire quelque noire et sinistre obligation, ou simplement par erreur – et que, la cession étant apparemment légale, Cooke était tombé gravement malade et se faisait soigner sur son ancien domaine, en retour de quoi il avait dû épouser la fille du tonnelier, une pauvre putain.

« Ces avis manquèrent fort me défaire, dit le valet. Personne ne doutait que j'étais bien Eben Cooke – car vous devez reconnaître, Monsieur, malgré tous vos beaux principes, que j'ai quelque talent pour jouer le poète –, mais ils s'attendaient à ce que je me rende aussitôt dans le Dorset pour démasquer le tonnelier et le scélérat d'imposteur. Qui plus est, il m'était terrible d'apprendre ce qui vous était arrivé, et encore plus terrible de vous feindre aux portes de la mort, pour ainsi dire, et réduit d'épouser quelque sale gaupe... »

Ebenezer leva la main :

« Épargne-moi ton immense pitié, dit-il. Je suis certain que cela t'a gâté le manger et amolli ton zèle amoureux auprès de M^{lle} Lucy.

– Exactement, reconnut Bertrand. Encore que je n'osai point bien entendu en laisser paraître le moindre signe.

– Bien entendu. »

Au lieu de cela, déclara Bertrand, il avait avoué au colonel Robotham que les mêmes traîtres à la cause royale, qui l'avaient fait prisonnier en mer, conspiraient de le défaire dans la province, de peur qu'il n'use de l'autorité de sa plume pour publier au grand jour leurs brigues sédi- tieuses. C'était afin que d'anticiper leurs projets qu'il avait envoyé son homme en reconnaissance, déguisé en lauréat – ce même secrétaire qui l'avait déjà servi de la sorte et de son propre chef, en de précédentes occasions –, se doutant fort peu à quel point le stratagème échouerait. Le colonel, désireux d'obliger son hôte en toutes les façons possibles, se proposa d'intercéder sur l'heure auprès du gouverneur Nicholson, lequel ne souffrait pas la moindre contrariété, pour ne rien dire de la rébellion ; mais Bertrand proposa un plan d'attaque du tout différent, et qui plut si grandement aux Robotham qu'ils se jetèrent à son cou et l'em- brassèrent en pleurant.

« Je meurs de peur à l'idée de l'entendre, dit le poète.

– Sa simplicité n'avait d'égale que son efficace, dit en soupirant le valet, ou du moins il me parut tel quand je l'ourdis. Je leur proposai de garder l'affaire *inter nos*...

– *Inter nos* ? Vraiment, tu conspires en latin à présent ! »

Bertrand rougit :

« C'est un mot dont Lucy use toutefois qu'elle veut profiter de quel- qu'un à ses dépens. Mon plan, disais-je, était de garder l'affaire *inter nos* jusqu'à ce que je me sois enquis de vos souffrances et de la meilleure façon dont je vous puisse consoler ; je ne voyais nul mérite à découvrir mes véritables nom et rang au gouverneur. Je déclarai vous avoir donné ma procuration, afin que vous puissiez plus aisément vous faire passer pour lauréat, et que ce pouvoir prêterait au titre du tonnelier un certain quoique léger fondement, s'il était disputé devant un tribunal partial ; car combien que la cession ait été faite par un faux lauréat (ainsi parlai-je au colonel), toutefois l'imposteur était mon agent et mon mandataire légal, habilité à faire mes affaires en mon nom.

– Ma foi, tu es un aussi grand casuiste que Richard Sowter ! dit Ebenezer. »

Le visage de Bertrand s'épanouit à ces mots.

« Ce n'est là qu'assaisonnement eu égard à ce qui suivit, Monsieur : là-dessus, je proposai d'épouser mademoiselle Lucy sur-le-champ et justifiai que combien que son titre en soi n'était pas plus légal qu'un torché-cul, cependant il était antérieur à tous ceux que pourraient faire valoir les traîtres ; si je le défendais en qualité d'auteur du billet, d'époux

de la requérante, et de Lauréat du Maryland, je pouvais espérer de remporter la victoire devant le tribunal même du Malin !

– Merci de ma vie ! s'exclama le poète. Tu voulais me voler mon domaine en plus de mon titre et de ma charge !

– Le vol avait déjà eu lieu, lui rappela Bertrand. Je ne voulais le voler qu'afin de le rendre à son propriétaire, si j'y parvenais, ensuite de quoi je leur aurais découvert mon véritable nom, et Lucy Robotham n'aurait plus eu qu'à aller se faire pendre ailleurs, mariée ou non ! »

Cette proposition, ajouta-t-il, avait plu au colonel, et davantage encore à Lucy ; le mariage avait été célébré aussitôt et consommé sans plus de façon, et quoiqu'il n'ait pu, comme il l'avait souhaité, ajouter au billet de Lucy une clause d'abandon en faveur du mari, il n'en considérerait cependant pas moins Cooke's Point sauvé.

« Ta duplicité me stupéfait ! dit Ebenezer. Où est cette misérable créature que tu as déçue, et où est son pauvre père ? D'où vient que tu te terres dans cette taverne au lieu que de mener la grande vie à Malden ?

– Des affaires retiennent le colonel Robotham dans le Nord depuis deux mois, dit en soupirant Bertrand, et sa fille l'a suivi sur ma requête. J'ai protesté qu'elle était en danger et devait demeurer avec son père, au moins jusqu'à sa délivrance ; mais la vérité est que j'avais vécu aux dépens du colonel et allais me retrouver pauvre comme Job le jour de son départ. Par chance, Lucy avait encore quelques livres, lesquelles elle me confia volontiers : cela suffit tout juste à payer mon manger et mon boire, et la location de cette chambre malsaine. »

C'est en vain qu'il avait essayé d'avoir de nouveaux avis des souffrances d'Ebenezer et de mettre sur pied la stratégie qu'il avait imaginée : il était empêché par le manque d'argent et d'influence jusqu'au retour du colonel.

« Et, en toute manière, les jeux sont faits, dit-il d'un ton morne. Le colonel Robotham sera de retour à Talbot la semaine prochaine, et s'il n'apprend pas la vérité par votre père, il la découvrira en voyant dans quel état je suis. Ou bien maître Andrew lui-même partira à ma recherche quand il saura que vous n'êtes pas à Malden – je ne lui aurais point échappé la dernière fois, si votre sœur ne m'avait pas prévenu de son arrivée...

– Où as-tu trouvé Anna, et où est-elle à présent ?

– C'est elle qui m'a trouvé, dit Bertrand, le jour même qu'elle a abordé au Maryland. Elle est venue pour vous trouver dans cette chambre, où tout St. Mary's sait que le lauréat se cachait, et au début je faillis ne pas la reconnaître, tant elle avait vieilli. »

Ebenezer fit la grimace.

« Elle demeura interdite à ma vue, et moi à la sienne. Je lui dis ce que je savais de vos malheurs, sans mentionner les miens, et malgré toutes les prières que je lui fis de ne point agir imprudemment, elle résolut de traverser la Baie l'après-midi même, et d'aller vous consoler, ou de périr sur votre propre tombe.

– Chère, *chère Anna* ! s'écria Ebenezer, et il rougit en se rappelant le discours que lui avait fait Burlingame le matin. Qu'est-il arrivé ensuite ?

– Elle s'est embarquée sur un bateau en partance pour la Petite-Choptank, dit Bertrand. J'ai parlé plus tard à son capitaine, et il m'a dit qu'elle était descendue à un endroit du nom de Tobacco Stick, qui était son mouillage le plus proche de Cooke's Point. Personne, à ma connaissance, n'a eu depuis de ses nouvelles.

– Dieu miséricordieux ! Aucune autre nouvelle ? »

Une pensée le traversa, si monstrueuse qu'il manqua rendre gorge : William Smith était certainement très-fâché par son départ illégal de Malden, et Joan Toast, encore plus courroucée d'avoir été abandonnée ; la pauvre Anna avait pu tomber entre leurs griffes, et ils avaient pu vouloir se venger sur elle de tous les crimes de son frère !

« Que Dieu ait pitié d'elle ! dit-il à Bertrand, en se levant avec difficulté de sa chaise. Ils l'ont peut-être réduite à la prostitution ! En ce moment même, autant que nous le sachions, un gras planteur ou quelque noir sauvage...

– Hé, Monsieur ! Qu'avez-vous ? »

Alarmé, Bertrand courut vers son maître, que des haut-le-cœur plaient en deux, et lui donna des claques dans le dos.

« Trouve-nous un bateau, ordonna Ebenezer dès qu'il eut repris son souffle. Nous partons sur-le-champ pour Malden, et au diable les suites ! »

Sans mentionner son coupable abandon de Joan Toast, il expliqua aussi brièvement qu'il le put, au valet étonné, la déchéance de Malden, les circonstances de son départ, l'intervention salutaire de Burlingame, l'énorme complot qui se tramait dans la province, et le danger particulier qui attendait Anna, qu'Andrew arrive ou non avant elle à Cooke's Point.

« Nous n'avons pas une minute à perdre !

– Je connais un capitaine qui pourra nous prendre, hasarda Bertrand, et c'est égal pour moi que d'être tué par votre tonnelier ou par le colonel Robotham quand il me trouvera, mais il ne me reste de l'argent de Lucy en tout et pour tout qu'un seul shilling... »

Ces derniers mots ayant rengréger sa colère, Ebenezer était prêt de le gronder derechef pour sa conduite avec Lucy Robotham, quand il se ravisa tout net.

« J'ai assez d'argent », marmotta-t-il, sans s'expliquer plus avant sur sa provenance.

Sur le quai, ils trouvèrent le capitaine dont avait parlé Bertrand, et malgré l'heure tardive et le temps menaçant, ce gentilhomme accepta, pour la somme scandaleuse de trois livres sterling, de les conduire à Cooke's Point sur son petit bateau de pêche. Comme ils allaient s'embarquer, Ebenezer se rappela son rendez-vous devant le palais.

« Ma foi, j'avais presque oublié : je dois laisser un message à Henry Burlingame, qui est allé demander l'appui de John Coode. » Il sourit en voyant la surprise de son valet. « L'histoire est trop longue pour que je te la raconte maintenant, mais je te dirai ceci : ce Tim Mitchell qui t'a envoyé ici n'était en aucune façon le fils du capitaine Mitchell – c'était Henry Burlingame.

– Vous plaisantez ! »

L'horreur se lisait sur la figure de Bertrand.

« C'était bien lui, affirma le poète.

– Alors vous avez besoin plus de prières que de messages, dit Bertrand. Que Dieu nous vienne en aide !

– Que veut dire ce galimatias ?

– Votre ami n'a pas besoin d'aller chercher plus loin que son verre pour trouver John Coode, déclara le valet. C'est lui, John Coode ! »

4. OÙ LE POÈTE TRAVERSE LA BAIE DE CHESAPEAKE, MAIS N'ABORDE POINT AU RIVAGE SOUHAITÉ

« C'est parole d'Évangile, je vous jure ! insista Bertrand. Il n'est point de meilleur endroit pour s'enquêter qu'une auberge de St. Mary's, et j'ai gardé mes yeux et mes oreilles grands ouverts tous ces mois-ci. Il était de notoriété publique que Tim Mitchell était en vérité John Coode déguisé, et maintenant que vous m'avez dit que maître Burlingame était Tim Mitchell – ma foi, j'aurais dû m'en douter plus tôt ! Les deux hommes sont exactement de la même farine ! »

Ebenezer branla la tête :

« C'est une affirmation très-nonpareille pour de son invraisemblance. »

Néanmoins il ne témoigna aucune indignation, ainsi qu'il l'avait déjà fait en d'autres occasions, quand le valet avait calomnié son ancien précepteur.

« Vraiment, Monsieur, croyez-moi ; c'est clair comme deux et deux font quatre ! Songez-y seulement : Qui le premier vous a parlé de ce scélérat de John Coode ?

– Lord Baltimore, avant que je ne parte, répondit Ebenezer. C'est-à-dire...

– Et quand Coode a-t-il débuté ses factions et rébellions dans la province ? N'était-ce point l'année même que Burlingame vint ici ? Et n'est-il point vrai que toutefois que maître Burlingame est en Angleterre, il vous dit que Coode y est aussi ?

– Mais Dieu me garde que...

– Croyez-vous que maître Burlingame puisse se faire passer plus de deux minutes pour Coode auprès Slye et Scurry, et encore moins voyager trois mois en leur compagnie ? Cela est plus que douteux !

– Cependant il se connaît merveilleusement à s'ajuster, protesta le poète.

– Oui-bien, ma foi ! Si j'en crois ce que vous et les autres dites, il s'est fait passer pour Baltimore, Coode, le colonel Sayer, Tim Mitchell, Bertrand Burton et Eben Cooke, pour n'en point nommer davantage, et n'a jamais encore été démasqué ! Mais quel est le génie premier de John Coode, sinon celui-là même ? N'a-t-il point été par tour prêtre, pasteur, général, et je ne sais quoi encore ? N'est-il point accoutumé de voyager toujours incognito, si bien que ses propres lieutenants connaissent à peine son véritable visage ?

– Mais il a été mon précepteur durant six années ! Je connais l'homme ! »

Comme il disait cela, Ebenezer conçut l'énorme fausseté de sa déclaration. Quoiqu'il ne laissât point de branler la tête en signe de doute, à la demande du batelier il abandonna l'idée de retourner à l'auberge pour y laisser un message, et la barque de pêcheur débuta de descendre St. Mary's River.

« Tout n'est que change et confusion ! » plaignit-il peu après, quand Bertrand et lui se furent abrités du mauvais temps dedans une étroite cabine derrière le mât. Il ne pensait pas seulement à Baltimore et à la translation de valeurs entre Lord Baltimore et John Coode, laquelle son ancien précepteur avait exposée de façon si pénétrante le matin même (et qui, en suite de la déclaration de Bertrand, semblait de vrai se retourner contre lui), mais aussi bien à Bertrand, John McEvoy, et quasi tout un chacun. « Personne n'est ce pour quoi ou qui je le prends !

– Il se trame bien des choses, dit le valet sombrement, dont ni vous ni moi n'avons idée. Les apparences sont diablement trompeuses.

– Mais, doux Jésus... » Ebenezer s'abandonna à de folles conjectures. « Comment puis-je savoir si c'est avec Burlingame que j'ai voyagé la première fois, puis donc qu'il change de visage et de philosophie toutefois que je le rencontre ? Possible Burlingame est-il mort il y a six ans, ou est-il le prisonnier de Baltimore, ou celui de Coode, et tous les autres, de vulgaires imposteurs !

– Cela n'est point impossible, admit Bertrand.

– Et cette lutte à la mort entre Baltimore et Coode ! dit Ebenezer en éclatant d'un rire âpre. Comment savoir qui a tort et qui a raison, et s'il y a vraiment lutte ? Qu'est-ce donc qui m'empêche de déclarer qu'ils sont de connivence, et que toute cette montre d'insurrection n'est qu'un voile destiné à cacher quelque terrible association ?

– Cela ne me surprendrait pas le moins du monde, si vous voulez

mon avis. Je n'ai jamais pris confiance à ce jacobite de Baltimore, pas plus que je ne l'ai fait à M. Burlingame.

– *Jacobite*, dis-tu ? Corbleu, quel innocent rustaud tu fais ! Peux-tu vraiment ignorer que le roi William est ligué à Jacques aussi bien qu'à Louis et au pape ? N'est-ce point là chose reconnue que *l'histoire se fait plus à couvert que dans les tous les parlements du monde* ?

– Un honnête homme serait fort surpris d'apprendre certaines choses, marmotta le valet, mais il se détourna d'un air gêné et reporta son regard sur le ciel menaçant.

– Vraiment, tu es encore plus sage que Socrate, l'ami ! On devrait inscrire tes dits en lettres d'or sur les entablements des bâtiments publics, de peur qu'on les oublie ! D'où vient que la plupart des hommes sont persuadés que l'Église n'est point en intelligence avec le bordel, ou que Dieu et Satan ne font pas leur beurre net dans la même assiette, sinon qu'ils sont mus par quelque puérole candeur ?

– Allons, Monsieur, vous allez trop loin ! dit Bertrand d'une voix étouffée. Vous pouvez être assuré de certaines choses comme de votre propre nom. »

Ebenezer s'esbouffa de nouveau, comme un que la fièvre posséderait :

« Ainsi donc, tu crois vraiment que c'est avec Eben Cooke que tu t'entretiens ? Comment as-tu fait pour ne point deviner que j'étais John Coode ?

– Allons, Monsieur, cela suffit ! le pria le valet. Vos malheurs vous accablent et vous font déraisonner ! De grâce, laissez cela ! »

Mais le regard du poète se fit encore plus menaçant.

« Tu peux bien tromper les autres en jouant les butors de valet, mais non John Coode ! Je sais que tu es Ebenezer Cooke, et cette fois tu ne m'échapperas pas !

– Je vais aller dire au capitaine de nous ramener aussitôt à St. Mary's City, Monsieur, dit Bertrand d'une voix plaintive, et j'irai chercher un bon médecin pour vous saigner. En toute manière, il est trop tard pour une traversée, et vraiment, voyez là-bas cette écume sur la Baie ! Du repos et du sommeil vous remettront dans votre assiette naturelle, faites-moi confiance. Regardez seulement à l'arrière, Monsieur : c'est une véritable tempête qui se lève ! Je vais aller parler au capitaine...

– Non, l'ami, reviens. Je t'ai assez tourmenté. » Il ferma les yeux et appuya dessus avec son pouce et son index. « C'était juste que... Ah, bien, je revoyais une scène, que j'avais jusqu'alors oubliée, et je songeais... »

Il s'interrompit pour se pincer cruellement l'avant-bras, poussa un gémissement de douleur, et soupira.

« De grâce, Monsieur, c'est une terrible tempête qui nous arrive de là-bas ! Ce misérable jouet va sombrer comme une pierre !

– Ainsi, tu crois que nous sommes vraiment là, et que nous pouvons couler ? Cette chose dont je parlais, qui m'était juste revenue à l'esprit –

c'était à Pudding Lane, en mars dernier –, ma foi, cela paraît il y a cinq ans ! On m'avait proposé une sorte de pari avec Ben Oliver, quelque obscène commerce, et j'avais fui dans ma chambre...

– Malepeste, sentez comme le bateau roule et tange, Monsieur, à présent qu'on ne voit plus la terre ! »

Le poète ne fit aucun compte de la terreur de son homme.

« Quand je fus seul derechef dans ma chambre, je ressentis une honte énorme ; j'enrageais de retourner là-bas et de jouer les hommes avec Joan Toast, mais je n'en eu pas le cœur, et au milieu de ma rêverie je m'endormis à ma table de travail. »

Le roulis du bateau jeta Bertrand à genoux ; son visage devint blême.

« Tout est pour le mieux, Monsieur, tout est pour le mieux ; mais je dois me faire entendre du capitaine pour qu'il rebrousse chemin ! Nous irons chercher M^{lle} Anna une autre fois, quand le ciel sera dégagé ! »

Ebenezer déclara qu'ils iraient la chercher aujourd'hui, et retourna à ses souvenirs :

« La chose que je viens de me rappeler, dit-il, est la façon dont Joan Toast m'éveilla en frappant à ma porte, et comme je fus étonné de la voir, et cependant si somnolent encore que je n'aurais pu dire s'il s'agissait d'un rêve ou non. Et je me souviens avoir raisonné que c'était sans doute un rêve bien cruel, car semblable merveille n'arrive jamais dans la vie ordinaire. Toutes mes joies et traverses débutèrent avec ces quelques coups à ma porte, et elles sont si fantastiques que je me demande si je ne suis pas toujours dans Pudding Lane, plongé dans le sommeil, et si toute cette inquiétante histoire n'est pas un rêve.

– Plût au ciel que cela fût, Monsieur ! s'écria le valet. Entendez-vous ce vent, doux Jésus, et le ciel qui s'assombrit déjà !

– J'ai fait des rêves qui paraissaient plus réels, dit Ebenezer, et Anna également, maintes et maintes fois. Enfants, nous avions recours à un artifice : quand les lions de Numidie étaient sur nous ou que nous tombions de quelque falaise des Carpathes, nous nous disions : *Ce n'est qu'un rêve, et je vais m'éveiller ; Ce n'est qu'un rêve, et je vais m'éveiller* – et de vrai, nous nous réveillions dans nos lits, à St. Giles-in-the-Fields ! Voyons, nous demandions-nous souvent quand nous discussions d'une chambre à l'autre la nuit, *et si ce monde et cette vie n'étaient qu'un rêve ?* Sans cesse nous étions prêts d'essayer notre formule magique, persuadés que nous allions nous réveiller dans un monde où il n'y aurait personne, ni terre ni soleil, mais seulement de purs esprits perdus dans le vide. Mais nous n'osions jamais...

– Essayez maintenant, Monsieur, le pria Bertrand, avant qu'il soit trop tard pour réciter vos formules magiques ! Vive Dieu, Monsieur, essayez maintenant ! »

Le poète éclata d'un rire qui n'avait plus rien de frénétique.

« Cela ne te servirait de rien en aucun cas, Bertrand. La raison que

nous n'essayâmes jamais est que nous savions qu'un seul d'entre nous pouvait être *Celui-qui-rêve-le-monde* – c'est le nom que nous donnions à ce jeu – et nous craignons que s'il réussissait, et qu'un de nous s'éveillât dans un étrange et nouvel univers, il découvrit qu'il n'avait de jumeau qu'en rêve... De quoi te servirait que je me sauve et te laisse ici te noyer ? »

Mais Bertrand se mit à se pincer sauvagement et à beugler :

« Ce n'est qu'un rêve, et je vais m'éveiller ! Ce n'est qu'un rêve, et je vais m'éveiller ! »

Son inquiétude quant à la sûreté du bateau était justifiée. Le brusque coup de vent qui avait soufflé du sud-est dressait des vagues formidables comme jamais le poète n'en avait vu, hors durant la tempête qu'ils avaient essuyée dans les Açores, au large de Corvo, mais, en guise des deux cents tonneaux du *Poséidon* et de ses deux douzaines d'hommes d'équipage, sa vie dépendait pour cette fois d'une chaloupe garnie de vergues à cornes, longue d'à peine quarante pieds, équipée d'un homme blanc et de deux Nègres corpulents. Déjà la lumière déclinait, encore qu'il ne devait guère être plus de cinq heures de l'après-midi ; la perspective de naviguer plus de cinquante milles sur ces eaux dans l'obscurité absolue paraissait très-suicidaire, et à la fin, malgré son empressement à vouloir retrouver Anna, il demanda au capitaine – un gentilhomme grison du nom de Cairn – s'ils ne feraient pas mieux de rentrer à St. Mary's.

« C'est ce que j'ai essayé de faire toute cette dernière demi-heure, répliqua amèrement le capitaine, et il expliqua que même après avoir amené foc et hunier, et pris trois ris à la grand-voile, il n'avait pu serrer au plus près pour rejoindre le Potomac, qui se trouvait sous le vent ; les fréquentes bouffées étaient si violentes que le minimum de voile requis pour virer vent devant aurait suffi à démâter ou à faire chavirer la chaloupe. La seule issue avait été de jeter l'ancre, et même cela, aux dires du capitaine, n'était qu'un expédient temporaire : quand bien le fond aurait offert assez de prise, la pantoire de l'ancre aurait cassé à la première rafale ; pour l'instant, ils chassaient sous le vent à vive allure et seraient bientôt en dessous de l'enfoncement de la pantoire.

« Point Lookout est là-bas, dit-il en désignant une obscure et lointaine langue de terre dans le lit même du vent. C'est la dernière terre que vous verrez de ce jour, si ce n'est de votre vie. »

Ebenezer fut transi de peur :

« Corbleu ! Vous voulez dire que c'en est fini de nous ? »

Le capitaine Cairn redressa la tête :

« Nous allons mettre en panne et armer l'ancre flottante, après quoi nous ne pourrons que nous en remettre à Dieu. »

S'étant ainsi exprimé avec pleine franchise, il rejoignit les Nègres et tous trois envergurent la voile de senau sur le grand-mât pour garder l'avant dans le vent et remplacèrent l'ancien grappin par une toile à pré-

lart, laquelle, tant que la marée refluerait vers la mer, retarderait la dérive au nord-est du bateau. Il n'y avait rien d'autre à faire : quand l'ouvrage fut achevé, le capitaine arrima la barre du gouvernail et alla s'abriter avec ses passagers dans la cabine, laquelle, malheureusement pour l'équipage, ne pouvait abriter que trois personnes. Point Lookout disparut bientôt, et, comme si sa disparition avait été quelque signal, les ténèbres se refermèrent immédiatement sur eux, et le vent et la pluie parurent redoubler de vigueur. La chaloupe était soulevée par chaque houle noire et retombait dans un claquement en travers de la lame ; l'ancre flottante, encore qu'elle empêchait le bateau de masquer en courant vent arrière, le forçait à piquer de l'avant et à embarquer quantité de paquets d'eau, lesquels les Nègres devaient vider à l'aide d'une grossière pompe de cale en bois.

« Les pauvres diables ! compatit Ebenezer. Ne devrions-nous point les relever aux pompes et les laisser se reposer quelque temps dans la cabine ?

– Point d'affaires, répliqua le capitaine. Dans trois heures nous serons fixés, d'une façon ou d'une autre, et dans cet espace du moins ne prendront-ils pas froid. »

Il voulait dire, ainsi que l'apprit le poète en l'interrogeant davantage, que si la tempête ne s'apaisait pas d'elle-même, ne changeait pas sa course, ou ne les faisait pas couler, leur angle et vitesse de dérive actuels les amèneraient de l'autre côté de la Baie en trois heures.

« Merci de ma vie, nous avons donc encore quelque espoir ? »

Même Bertrand, qui n'avait cessé de trembler de froid et de peur, parut se réjouir à cette annonce.

« Vous avez au moins quelque espoir de couler près du rivage, dit le capitaine. Le ressac nous engloutira en un rien de temps, et possible démolira-t-il le bateau pour surcroît. »

Le valet se remit à gémir, et les joues et le front d'Ebenezer le brûlèrent. Mais quoique que la perspective de se noyer ne l'horrifiât pas moins qu'elle ne l'avait fait quand il avait sauté de la planche des pirates à Cedar Point, à quelque douze milles au nord-ouest de leur présente position, l'idée de la mort en soi, conçut-il non sans stupeur, n'était plus porteuse de terreur. Bien au rebours : alors qu'il n'avait point choisi de mourir, même quand la vie d'Anna était en danger, la pensée de ne plus avoir à s'inquiéter de son domaine perdu, du courroux de son père, et des diverses révélations de Henry Burlingame, cette pensée était plutôt agréable. *Délicieuse mort !* Même dans les pires rêveries nocturnes de sa jeunesse, quand, sous l'empire de l'angoisse ou de quelque fascination, il cessait de respirer, faisait taire ses pensées, et écoutait le bruissement du sang dans ses oreilles tout en s'efforçant en vain de suspendre le battement de son cœur – même alors le froid Oubli ne lui avait pas paru si doux.

Sinon que, pour grogner à chaque écroulement d'eau ou embardée du bateau, personne n'eut le cœur pendant quelque temps à s'entretenir avec son voisin. La tempête, quoique d'une violence inégale, ne paraissait point

vouloir s'apaiser, et aurait pu à tout moment les engloutir sans prévenir dans une eau trop froide et trop mauvaise pour que le plus habile des nageurs y puisse survivre plus de vingt minutes. Mais grâce à l'ancre flottante, aux infatigables Nègres à la pompe, et à une apparente bonne navigabilité de la coque, sans parler de l'aveugle Providence, le bateau demeura en panne et à flot rafale après rafale, lame après lame – et fila régulièrement, encore qu'imperceptiblement, sous le vent. Au bout d'un moment – moment qui parut durer à Ebenezer aussi bien vingt heures que deux heures – le capitaine cessa de se caresser la barbe et releva la tête.

« Écoutez ! » Il leva une main pour faire le silence. « Entendez-vous cela ? »

Il ouvrit grand la porte, monta sur le pont, et, au risque de couler, ordonna aux Nègres de cesser pour un moment de pomper et de chanter – toutes choses qu'ils faisaient jusqu'alors en rythme pour adoucir leur peine. Ebenezer dressa les oreilles, mais quoique la porte ouverte enflât les bruits de la tempête et laissât passer quantité de pluie et d'air froid par surcroît, il ne put percevoir de nouveau bruit, ni voir quoi que ce soit.

Le capitaine pria l'équipage de retourner aux pompes, mais sans accompagnement musical, et il passa sa tête dégoulinante d'eau dans la cabine :

« Il y a une terre sous le vent, non loin d'ici, annonça-t-il. Vous pouvez entendre le bruit du ressac à la poupe. »

Et après avoir itéré sa sinistre prophétie, à savoir que d'une façon ou d'une autre leurs épreuves seraient bientôt finies, il disparut de nouveau dans les ténèbres environnantes.

Alors, malgré les cris de Bertrand, qui préférait couler où il était plutôt que dans le froid et l'humidité, Ebenezer insista qu'ils quittent eux aussi la cabine, afin de pouvoir nager quand le bateau coulerait ou se briserait sur le ressac. Ils s'aperçurent que la pluie avait considérablement décréu, et que l'on pouvait désormais envisager toute la longueur du bateau ; mais le vent soufflait toujours aussi de furie, écrétant les énormes vagues noires qui se déchargeaient et se fracassaient contre la coque. Et maintenant qu'ils voyaient clair à leur nouveau péril – Ebenezer pouvait également l'entendre –, le grondement plus sourd et saccadé des invisibles brisants sous le vent.

Tout à l'avant, le capitaine trancha l'amarre qui retenait l'ancre flottante, dont l'efficace s'était diminuée avec la montée des eaux, et jeta le grappin en guise – non dans l'espoir fragile qu'il morde le fond dénué de saillies rocheuses de ces eaux marécageuses, mais simplement pour garder l'avant de son vaisseau dans le vent et retarder aussi longtemps que possible le moment où il serait sur les brisants. Puis il rejoignit ses passagers à l'arrière et, se caressant de nouveau la barbe, écouta avec eux le sinistre grondement.

« Pourquoi ne point larguer l'ancre et se laisser porter par les vagues jusqu'au rivage ? s'enquit le poète. Il me semble d'avoir lu quelque chose sur cette pratique. »

Le capitaine hocha la tête :

« Les poupes carrées embardent sous le coup des vagues arrière, et manquent d'assiette pour tenir : la première houle de conséquence nous masquerait ou nous heurterait tout de bon. »

Il ne prit pas la peine d'expliquer davantage cette dernière catastrophe, mais conseilla à chacun de quitter bottes, manteau, perruque et veste, et d'aller se poster vers le milieu du bateau.

« Sans moi, protesta le valet. J'aurai dix brasses de moins à nager si je saute de l'arrière. »

Le capitaine haussa les épaules et répondit :

« Restez donc ici, et que le Diable vous emporte : votre poids aidera le bateau à conserver son assiette. Mais je n'y serai pour rien s'il se brise sur votre stupide caboche ! »

Concevant le faible de son raisonnement, Bertrand montra un tel empressement à obéir au capitaine que, non content de s'arrêter au milieu du bateau, il se rendit tout à l'avant de la chaloupe et serait même grimpé sur la livarde si l'un des Nègres ne lui avait fait cet autre avis, possible en manière de plaisanterie, à savoir que trop de poids à l'avant ferait piquer le bateau, lequel était déjà empêché par le dragage du grappin et de la pantoire.

« Écoutez ! lança le capitaine. Entendez-vous ? »

Ils tendirent de nouveau les oreilles.

« Je n'entends que la tempête, et plus loin le ressac, dit Ebenezer.

– Oui, mais ce n'est plus à l'arrière maintenant ; c'est à quart bâbord ! »

Se tournant vers l'avant, il montra un point à environ quarante-cinq degrés sur leur droite, d'où leur parvenait désormais la rumeur des brisants

« Qu'est-ce à dire ? demanda Ebenezer. Le vent aurait-il tourné ?

– Nenni, dit le capitaine. Il souffle sud-sud-est, et nous devrions montrer la poupe à Hooper's Island. Possible est-ce quelque crique ou anse du littoral... »

Il interrompit ses réflexions pour envoyer un Nègre à l'arrière, afin d'écouter le ressac à tribord. Mais ils ne le purent entendre qu'à l'est, puis est-sud-est, et enfin plein sud-est ; et combien qu'au début son apparente proximité ait crû à un rythme inquiétant, à présent que le bruit leur parvenait par le travers, il avait cessé d'enfler, cependant qu'à l'arrière la tempête faisait rage comme avant. Quelle qu'ait été la terre d'où sourdait le ressac, ils la laissaient à bâbord.

« La cause en est à la montée des eaux dans l'ancre flottante, déclara le capitaine Cairn, d'un ton songeur. Elle nous a entraînés quelque part

à l'est de notre culée – c'est-à-dire quelque part au sud de Hooper's Island. Mon opinion est que nous sommes dans le Passage des Limbes, et que ce ressac vient d'un marais du nom de Bloodsworth Island. Si cela est vrai... Seigneur, attendez un peu ! » Il se tirailla vivement la barbe, pendant qu'Ebenezer et Bertrand le regardaient avec inquiétude. « Pas de déferlantes à la poupe ou à tribord ? » demanda-t-il derechef aux Nègres, et il lui fut répondu par la négative.

Les brisants à bâbord s'entendaient encore légèrement vers l'avant ; à présent le bruit leur en parvenait plein sud – à environ quatre pointes à bâbord avant – et il avait perdu de sa force, comme les vagues de leur ampleur.

« Est-ce notre fin ou notre salut ? demanda le poète, s'efforçant dans le même temps de se rappeler où il avait premier entendu le nom de ce passage.

– Ce peut être l'un ou l'autre, dit le capitaine. Si cette île là-bas est Bloodsworth Island, eh bien, il y a un peu plus loin une crique du nom d'Okahanikan, où nous pourrions aller nous abriter ; ou nous pouvons dériver tout le long du Passage des Limbes et nous hasarder du côté du ressac du Dorset. On peut voir que les vagues sont légèrement moins hautes maintenant que nous avons dépassé cette langue de terre : si Okahanikan est là-bas et que nous la laissons dans le vent, vous les verrez bientôt aussi grandes qu'elles l'étaient auparavant...

– Hâtons-nous donc vers la crique ! supplia Bertrand.

– D'un autre côté, conclut le capitaine en tiraillant ses favoris, si nous allons par là et que ce n'est pas Okahanikan, ou si nous la manquons, il ne nous reste plus qu'à nous échouer, et couler.

– Je pense que nous devons essayer, insista Ebenezer. Il vaut mieux de risquer se noyer que de mourir de froid. »

Au vrai, pieds nus et en chemise, il n'avait jamais eu aussi froid. Il claquait des dents, se frottait les bras et battait des pieds sur le pont qui tanquait. Il lui revint en mémoire une remarque faite par Burlingame, des hivers auparavant : un jour que les jumeaux restaient pleins de merveille devant une histoire relatant la chaleur tropicale qu'avait endurée Magellan ou quelque autre grand voyageur, leur précepteur avait déclaré que, avec assez de vêtements et de réserves d'eau, la chaleur la plus cruelle est seulement incommodante et peut aisément être supportée, mais que le froid est en son essence hostile à la vie. La peinture que l'on se fait du climat équatorial ressemble à ces berceaux grouillants de la procréation, les grandes forêts pluvieuses ; mais songer à ce qui se trouve au-delà du cercle Arctique, c'est songer au Chaos, à l'oubli, à l'antipode de la vie. Ainsi – avait déclaré Burlingame à ses élèves –, les hommes ont coutume de parler de l'ardeur des passions, et disent de divers sentiments ou liens sociaux qu'ils sont chaleureux, attendu que le métabolisme même de la vie est le chaud ; mais la peur, le mépris, le désespoir, et la haine la plus

profonde – pour ne rien dire des faits, de la logique, de l'analyse, et de la raideur des mises et des ports –, combien qu'ils puissent être mêlés dans l'humaine expérience de la vie, gardent à jamais au nez de la race quelque effluve de tombe et sont qualifiés dans toutes les langues par des termes de froideur. Pour faire court – avait conclu Burlingame en souriant, tandis qu'il attisait le feu de son pavillon d'été avec la baguette d'un mousquet espagnol suspendu au mur –, là où les grandes chaleurs peuvent bien nous coûter jurons et sueur, les bises glacées, elles, traversent les diverses vêtements du temps, et pénètrent dans la mémoire primitive des espèces, ébranlant la bête assoupie dans les grottes de notre âme, et murmurant « Attention ! » dans son oreille velue. Le ressac n'était plus à présent un grondement assourdi, loin devant. Le capitaine ordonna qu'on hisse le foc et la grand-voile, et prit lui-même la barre. Comme les Nègres étaient occupés avec les écoutes et les drisses du pic, il posta les deux passagers à l'avant, Bertrand pour qu'il sonde avec une gaffe (la chaloupe, sa carène arquée, tirait moins de trois pieds d'eau, et la quille, à peine deux ou trois de plus) et Ebenezer pour guetter les encombres à venir. Les lofs des voiles claquaient comme des mousquetades dans le vent, et la lourde baume balayait le pont en tous sens. Puis le capitaine redressa la barre et serra le foc : la proue gîta aussitôt à bâbord, les voiles claquèrent, mettant la chaloupe à la bande et manquant la démâter, et l'on leva l'ancre en désespoir de cause. Pendant un moment les terribles forces s'équilibrèrent : assurément, pensa Ebenezer, le bateau allait chavirer ou faire chappelle, ou le mât céder, ou les haubans, ou les chaînes, ou les voiles. Mais comme l'ensuivante houle leur arrivait par-dessous, le capitaine mollit la barre ; la proue pointa à peine dans le lit du vent, et sous les cris d'encouragement de l'équipage la chaloupe se redressa d'elle-même à un bon angle de quille, prit la prochaine crête à quarante-cinq degrés, et gouverna bien plein sud, les amures à tribord.

Ils se retrouvèrent presque aussitôt dans des eaux relativement calmes, quoique le vent ne laissât pas de souffler aussi furieusement qu'avant ; de toute évidence, ils étaient à l'abri de quelque terre, et quand bien leurs épreuves étaient loin d'être achevées, ils ne risquaient plus pour un temps de voir leur embarcation couler. De plus, l'île faisant barrière contre le vent, ils purent avancer avec davantage de prudence et d'assurance : presque aussitôt Bertrand toucha le fond avec sa perche et cria la nouvelle à l'arrière – de vrai, le bruit du vent dans les roseaux et les arbres s'entendait distinctement dans les ténèbres prochaines. Les Nègres mollirent immédiatement les écoutes, et la chaloupe se retrouva à bonne distance du littoral, avec assez de champ pour manœuvrer. Durant dix minutes, les sondes restèrent constantes, entre neuf et dix pieds de profondeur, et les arbres bruissaient sans discontinuer au bau de tribord. Puis le bruissement enfla considérablement – parut, en fait, quasi les enfermer de partout, hors à l'arrière – et au premier frottement

de la quille sur le fond, que seul entendit et sentit le capitaine Cairn, celui-ci ordonna de jeter l'ancre et rallier dans le vent.

« Juste ciel ! s'écria Ebenezer. Se peut-il que nous soyons sauvés ?

– *Il n'y a que le cocu pour ne plus craindre les cornes*, dit le capitaine, répétant un proverbe qu'Ebenezer avait déjà entendu. Et il n'y a qu'un homme mort pour ne plus craindre la mort. »

Il se caressa néanmoins la barbe avec un évident soulagement et admit que, à moins d'un changement de direction du vent, il semblait n'y avoir rien qui les pût empêcher de passer la nuit à l'ancre.

« C'est une espèce de crique, pour sûr, déclara-t-il quand le bateau fut en complète sûreté. Nous saurons bientôt s'il s'agit d'Okahanikan ou d'une autre. »

Au grand étonnement d'Ebenezer, il apparut qu'on ne pouvait rien faire avant le lever du soleil ; ils remirent les vêtements dont ils s'étaient premier débarrassés et tâchèrent de se réchauffer et de se reposer. La corvée du guet échet à l'équipage épuisé, jusqu'à ce qu'Ebenezer proteste que les Nègres avaient déjà merveilleusement peiné toute la nuit durant, et propose de leur laisser sa place dans la cabine et de prendre le quart avec Bertrand.

« Faites comme il vous plaira, répondit le capitaine. Veillez bien à ce que nous ne chassions pas sur l'ancre, et sondez à l'arrière si nous rappelons avec la marée. Pour du reste, ne me réveillez pas, à moins que le vent tourne et souffle dans la crique. »

Il se retira sur ces conseils, mais les Nègres, en dépit des invitations d'Ebenezer, n'eurent point la mine de le suivre. Ils avaient écouté l'entretien aussi stupidement que s'ils n'y entendaient rien, et, de vrai, ayant fait compte de leur réticence, de leurs difficultés avec la langue anglaise, et de la pudeur – qui se manifestait par des sourires gênés, de grands roulements d'yeux, et divers balancements des pieds – avec laquelle ils déclinaient son offre de s'abriter, le poète conclut qu'en dépit de leurs talents de marins ils n'avaient pas dû quitter leur jungle depuis longtemps. Cette impression fut affirmée peu après, quand il débuta son quart avec Bertrand : les Nègres étendirent sur le pont un foc de rechange, plié côtés de chute contre lof, et, se plaçant chacun à une extrémité, ils s'enroulèrent dedans. L'adresse avec laquelle ils accomplirent cette manœuvre lui donnait un air de rituel étranger, et quand elle fut achevée et qu'ils se retrouvèrent l'un en face de l'autre, bien enveloppés et immobiles, ils s'entretenaient un temps dans une sorte de langue exotique faite de murmures rauques – inintelligible à un Anglais hors du nom souvent répété de leur supposé mouillage, Okahanikan, et d'un autre mot, lequel, à en croire Bertrand, était *Drakepecker*. De vrai, le valet en était si intimement pénétré qu'il voulut sur-le-champ interroger les Nègres pour savoir s'ils en savaient plus que lui sur le sort de Drakepecker ; mais Ebenezer l'en empêcha en lui rappelant que leur ami était

apparemment un fugitif, et que moins il en serait dit à son sujet, plus il serait en sûreté. Le valet ne put que convenir de la sagesse de ce conseil ; à contrecœur, il reprit son quart à l'arrière du vaisseau, et ce fut là qu'Ebenezer, lors de son ensuivante tournée sur le pont un quart d'heure plus tard, le trouva enveloppé dans un morceau de toile et déjà assoupi.

« Cordieu, quelle vaillante sentinelle ! »

Il balança à réveiller son homme, mais se retint et décida de prendre seul le quart tant que tout irait bien. Il n'avait ressenti, au départ de St. Mary's, qu'un vague mépris et un léger dégoût pour Bertrand, lesquels n'avaient guère eu sujet de décroître. Le fait qu'il éprouva les mêmes sentiments à l'endroit de Henry Burlingame ne pouvait être attribué qu'à la violence de la tempête, et plus particulièrement à l'épreuve purgative de ces trois heures passées à braver la mort.

Il continua sa ronde. La pluie avait cessé, et quoique le vent ne laissât pas de souffler, il ne le faisait plus que par courtes rafales. Mais la meilleure preuve que le pire de la tempête était passé se lisait dans le ciel : l'immense chape nuageuse s'était ramassée en une masse noire et fugitive, qui tantôt laissa paraître la lune gibbeuse, puis battit en retraite, rompit ses rangs, et décampa sous les assauts répétés du vent, comme une armée de miséreux en déroute. Pour la première fois depuis la tombée de la nuit, Ebenezer put voir au-delà de la blanche livarde de la chaloupe : l'astre débile éclairait faiblement une crique, marécageuse et de vastes dimensions. L'île qui s'étendait plus outre paraissait elle aussi fort vaste (à tel point qu'Ebenezer conçut qu'il pouvait fort bien s'agir du continent), parfaitement plate et, autant qu'on le pouvait discerner à cette lumière, entièrement marécageuse ; son paysage n'était relevé que par les pins, noirs ou argentés selon qu'ils étaient morts ou non, qui s'élevaient çà et là en maigres bouquets de par le marais. C'était un spectacle fort peu pittoresque, quoique d'une morne beauté sous la pâle lumière. Ebenezer le trouva même serein, malgré les vents qui le tourmentaient, de même qu'il trouva assez sereine l'île de son âme, malgré les coups du destin qu'elle avait essuyés et l'océan de difficultés dans laquelle elle baignait.

Il fut si pris de cette pensée, et de la paix spirituelle qui l'avait engendrée, qu'il en oublia complètement le vent et le passage du temps ; quand la marée aurait échoué le bateau sur un banc de sable, ou le vent fait le tour du compas, il n'aurait rien remarqué. Ce fut un bruit dans les marais à bâbord qui l'arracha finalement à sa torpeur ; il sursauta, vit que la lune avait fort progressé dans le ciel, et se demanda s'il devait réveiller les autres. Mais quand le bruit retentit de nouveau, ses craintes se dissipèrent : ce n'était que le hululement strident d'un hibou ou de quelque autre créature des marais, aussi heureuse que lui de voir la fin de la tempête.

Too-hoo !

Le cri retentit une troisième fois, plus fort et plus distinct, et un quatrième *too-hoo !* vint lui répondre clairement – non depuis le marais

voisin, mais dans le dos même d'Ebenezer. Transi de peur, il se retourna pour voir quel oiseau s'était perché sur la lisse du bateau, et se retrouva aussitôt saisi par les Nègres, lesquels avaient quitté sans faire de bruit leur ingénieuse couche. L'un empoigna ses bras et lui plaqua une main sur la bouche pour l'empêcher de crier ; l'autre lui posa un couteau de marin contre la gorge et lança son cri : *too-hoo ! too-hoo !* Là-dessus, comme si elles s'étaient spontanément matérialisées dans les roseaux, trois pirogues percèrent l'écran de roseaux, glissèrent en direction du bateau, et trente secondes plus tard, sous l'œil effrayé du poète, plusieurs Indiens escadaient en silence la lisse et s'avançaient à pas de loup vers la cabine.

5. CONFRONTATIONS ET ABSOLUTIONS DANS LES LIMBES

Compte tenu de son grand avantage militaire – armes, nombre et surprise absolue –, l'étrange peloton d'Indiens vint très-rapidement à bout de son objectif, lequel semblait être la prise de la chaloupe et de ses passagers. La pointe d'une lance contre leur gorge, Bertrand et le capitaine furent réveillés et emmenés, le premier muet de peur, le second brailant et proférant des insultes – d'abord à l'intention de ses ravisseurs, puis à celle d'Ebenezer pour n'avoir pas donné l'alarme, et enfin, sitôt qu'il eut conçu la situation, à celle des Nègres fourbes.

« Je vous ferai tous écarteler ! » lança-t-il, mais les Nègres se contentèrent de sourire et de détourner leur regard, comme si ces menaces les embarrassaient.

Le chef des assaillants s'adressa sur un ton sec et dans une langue incompréhensible à l'un de ses lieutenants, lequel rapporta ses paroles dans une autre langue, également étrange, aux marins noirs, lesquels lui répondirent dans celle-ci ; durant cet entretien, Ebenezer observa que, quoique leurs assaillants fussent fagotés semblablement de veste en peau de daim et de coiffe en castor, raton, ou rat musqué, quasi la moitié d'entre eux n'étaient point des Indiens, mais des Nègres. Le capitaine remarqua ce fait lui aussi et débuta de les traiter de *fuyards* et de *poltrons*, mais son audience ne parut point le comprendre. Apparemment satisfaits de ne trouver aucun autre passager à bord de la chaloupe, ni aucun autre bateau dedans la crique, les sauvages attachèrent leurs prisonniers par les poignets et les chevilles, les portèrent à bout de bras jusque dans les canoës, où ils les obligèrent de s'allonger à plat ventre durant une brève mais sinieuse traversée du marais, laquelle se déroula comme le reste de l'opération dans le plus grand des silences. Puis les canoës furent attachés à des massifs de myrtes épineux, et la corde qui retenait les pri-

sonniers par les chevilles fut remplacée par une plus longue qui les entraînait par le cou l'un à la suite de l'autre, et le peloton s'engagea à pied dans un chemin aussi tortueux que celui suivi par les pirogues à travers les roseaux, et si étroit que même en formant un seul rang il était difficile de ne pas marcher dans la crotte environnante.

« Quelle infamie ! s'écria Ebenezer. Jamais je n'aurais cru pareille chose possible en 1694, au sein même de la province !

– Moi non plus, répliqua le capitaine. Et je n'ai jamais entendu parler d'un village indien sur Bloodsworth Island. Bon Dieu, ce ne sont que marais à perte de vue, et la terre n'est pas assez sèche que supporter plus d'un homme.

– Merci de nous ! » gémit Bertrand. C'étaient ses premiers mots depuis qu'il s'était endormi quelques heures auparavant. « Ils vont nous scalper et nous brûler vifs !

– Pourquoi donc ? demanda le poète. Nous ne leur avons fait aucun mal, que je sache.

– C'est leur coutume, insista son valet. Il suffit que vous en croisieiez un le soir tandis vous vous promenez, et *bang* ! il vous pèle le crâne comme vous le feriez d'une simple pêche ! Ma foi, on conte encore chez Vansweringen comment une fille du nom de Kersley fut assaillie par des Indiens, il y a deux années de cela : elle traversait un champ de tabac qui séparait sa maison de celle de son père, la nuit n'était pas encore tombée, et elle portait son marmot dans ses bras, mais avant qu'elle ne retourne chez elle elle avait été scalpée avec un couteau, et violée en plus d'une façon ! Et une autre fois, pas loin de Bohemia Manor...

– Assez, le rompit le capitaine, ou vous allez faire dans vos propres chausses.

– Cela vous va bien d'accepter d'être scalpé sans dire un mot, repartit Bertrand sans se démonter. C'est vous qui nous avez attirés ici en premier...

– *Moi !* Ventrebleu, monsieur, de bonne fortune pour vous, les sauvages m'ont amarré les deux mains, ou je vous aurais scalpé moi-même !

– Messieurs ! s'entremet Ebenezer. Notre cas est assez grave sans de pareils propos ! C'est moi qui ai souhaité cette traversée ; vous pouvez me tenir pour responsable de tout si cela peut vous consoler, quoiqu'il me semble préférable de ne pas chercher davantage de coupable, mais de plutôt nous efforcer de trouver un moyen de sortir de cet embarras.

– *Amen*, grommela le capitaine.

– De compte fait, dit Bertrand, je dois faire quelque compte de Betsy Birdsall, car si elle ne m'avait pas secouru en mars dernier à sa façon, je ne serais pas ici, troussé comme une truite sur une broche.

– Vraiment ? s'écria le capitaine. Voilà que vous extravaguez !

– Assez, de grâce, assez ! » supplia Ebenezer. Depuis le premier trait lancé par le capitaine à Bertrand, il n'avait cessé de froncer les sourcils, n'intervenant que de façon distraite. Enfin il s'adressa au capitaine :

« N'est-ce point le Passage des Limbes que nous avons quitté pour entrer dans cette crique, ou vous ai-je mal entendu ? »

– C'était là mon avis, dit le vieil homme, à moins que la marée nous ait amenés plus bas, vers le Passage de Hollande ou celui de Kedge, mais j'en doute.

– Ce passage serait donc d'après vous le Passage des Limbes ? N'y aurait-il pas une embouchure non loin d'ici, avec un nom indien ?

– Il y en a des brassées, répondit le capitaine, qui n'était guère intéressé par ces questions, et elles ont toutes des noms indiens : Honga, Nanticoke, Wicomico, Manokin, Annamessex, Pocomoke...

– *Wicomico* ! C'est cela, Wicomico – c'est le nom que mentionne Smith dans son *Histoire* ! »

Le capitaine marmonna quelques paroles sur un ton exaspéré, aussi, afin que d'éviter qu'on le croie dérangé par la peur comme son valet, Ebenezer expliqua le plus simplement possible ce qui lui faisait faute depuis la première mention du nom de Passage des Limbes, et qu'il ne s'était rappelé qu'en entendant Cairn évoquer des chausses souillées : à savoir que le capitaine John Smith de Virginie, presque quatre-vingt-dix années auparavant, avait découvert ce même passage lors de son voyage d'exploration dans la Baie de Chesapeake ; qu'il avait, comme eux, rencontré une furieuse tempête, et souffert d'abondant l'incommodité d'une compagnie diarrhéique ; qu'il avait, en suite de ses tourments, donné le nom de *Limbes* au passage ; et qu'il avait été fait prisonnier, avec tous ses compagnons, par une bande de guerriers indiens – possible les grands-parents de leurs présents ravisseurs !

« Vous m'en direz tant », lui rétorqua le capitaine.

Bertrand ne parut guère transporté également à cette coïncidence, car, lorsque à sa simple question : « Et qu'est-il advenu d'eux ? » son maître avoua qu'il n'en avait pas la moindre idée, le valet retomba dans sa morosité.

Maintenant qu'Ebenezer avait recouvré la mémoire de l'*Histoire secrète*, il ne pouvait qu'être saisi de merveille devant la ressemblance entre l'aventure de John Smith et la leur. En outre, l'existence de l'*Histoire* elle-même témoignait de ce que Smith et au moins quelques personnes de son équipage avaient échappé à leurs ravisseurs, ou été libérés par eux. Ses réflexions en étaient là quand ils arrivèrent dans le village des Indiens, un assemblage de vilaines petites huttes arrangées en un cercle étroit sur une île relativement élevée. Il semblait y avoir plus d'une centaine de ces espèces de dômes, faits de petits rondins et de brindilles ; enfermées comme elles l'étaient dans les marais, ces huttes ressemblaient davantage à des tanières de rats musqués, et cela d'autant plus que leurs habitants étaient vêtus de pied en cap de fourrures. La plupart des habitants paraissaient dormir ; hormis une sentinelle isolée qui salua leur approche d'un *too-hoo* ! depuis sa cache dans un proche taillis, auquel il

fut répondu à la pareille, le village était aussi calme que s'il avait été déserté.

« C'est tout à fait étrange, grommela le capitaine. Je n'ai jamais vu de village indien sans sa meute de corniauds. »

Mais si le silence du village était déconcertant, ce qui le rompit quelques instants plus tard était ni plus ni moins qu'extraordinaire : après avoir franchi le rempart de huttes, ils se retrouvèrent dans une sorte de clairière au centre du village, et tandis que le chef s'entretenait à voix basse avec son lieutenant noir, un gémissement monta soudainement d'une hutte prochaine, et fit se hérissier le poète. Dans son esprit, en moins d'une seconde, défilèrent les diverses cruautés indiennes dont lui avait parlé Henry Burlingame : comme ils arrachent les ongles des doigts de leurs victimes, décharpissent les doigts mêmes de leurs mains, enfoncent des baguettes dans les plaies restantes, extirpent les tendons des bras, arrachent les cheveux et la barbe, suspendent des fers rougis autour du cou, et versent du sable brûlant sur les crânes scalpés.

« Merci de moi ! » dit le capitaine dans un souffle, et les dents de Bertrand se mirent à claquer.

La plainte s'altéra une première fois, puis une deuxième, mais ce n'est que lorsque le prisonnier reprit son souffle que les nouveaux arrivants conçurent la véritable nature de sa plainte.

« Seigneur Tout-Puissant ! fit Ebenezer. C'est quelqu'un qui chante ! »

Et malgré l'extrême invraisemblance de cette découverte, les prisonniers durent s'accorder que la voix qu'ils entendaient était bien celle d'un homme qui chantait – une voix de ténor, pour être exact. Cela était déjà en soi assez étonnant, mais il était encore plus surprenant que cette chanson ne fût point du tout en langue indienne, mais dans leur propre langue : *Et vis ma da-a-me pleu-eu-rer* en était le début. Et sitôt qu'il eut repris son souffle, il continua : *de cha-a-grin souvent meurtri-i-e...*

« Vraiment, c'est un des nôtres !

– Cela ne fait qu'aggraver son affaire, répliqua le capitaine, mais n'arrange en rien la nôtre. »

Mais ces beaux yeux, reprit le chanteur, *mais ces... beaux yeux...*

« Je m'étonne qu'il ait le cœur à chanter, dit Bertrand, ou que son géolier le lui autorise. »

Il apparut bientôt qu'il n'en était rien (pour de ce dernier point), car, au beau milieu de sa prochaine déclamation – *Où grâce et joie se mêlent...* –, il se rompit et déchargea une enfilure de jurons peu mélodieux, la substance desquels était que si ces foutus sauvages ne pouvaient souffrir un foutu pauvre condamné chanter sa foutue chanson sans lui donner des coups de pique à chaque foutu *si* bémol, ils feraient mieux de lui couper sa foutue gorge sur-le-champ, et d'aller se faire pendre.

« Assurément, dit Ebenezer, j'ai déjà entendu cette voix !

– Possible est-ce le fantôme de votre capitaine Je-ne-sais-qui, suggéra amèrement le capitaine.

– Non, vive Dieu... »

S'il avait eu dessein d'en dire davantage, il en fut empêché par les Indiens, qui, leurs pourparlers achevés, donnèrent une secousse sur la corde qui les retenait par le cou et conduisirent les prisonniers vers la même hutte où était détenu le ténor colérique. Puis on les détacha pour les entraver de nouveau séparément, comme dans les canoës ; cependant Ebenezer grimaça et branla la tête avec incrédulité, et quand un autre Indien armé sortit de la hutte et qu'aussitôt le ténor reprit sa chanson de plus belle, le poète laissa échapper un nouveau « vive Dieu » plaintif et se mit à trembler de tous ses membres.

Deux hommes se saisirent alors de Bertrand, lequel se tenait tout près l'entrée, l'obligèrent à s'agenouiller, et, sous la menace de leurs lances, le forcèrent de ramper par la petite entrée, tandis qu'il plaignait, suppliait et protestait. Le capitaine, maintenant que l'emprisonnement était imminent, donna libre étendue à une nouvelle bordée de menaces et de jurons marins, en vain : il dut se mettre à quatre pattes et suivre Bertrand par le sombre trou.

« Allons bon ! se récria le locataire, que ce tapage avait de nouveau interrompu. Voilà qui est trop ! Qu'est cela ? Cordieu ! N'ai-je pas entendu un bon vieux juron de chez nous ? Ohé, et un autre ! » C'était au tour d'Ebenezer de se glisser à leur suite. « Est-ce à dire que nous allons être assez que de jouer aux palets ? Qui donc êtes-vous, messieurs, pour visiter si tardivement ?

– Deux simples voyageurs et un pauvre marin, répondit le capitaine, chassés en ces lieux par la tempête et trahis par deux noirs maraudeurs de mon équipage !

– Ah, c'est donc là votre crime », dit l'autre prisonnier.

La hutte était sombre, de sorte que, combien que son étroitesse les réduisît de demeurer allongés comme des rondins de bois, ils ne pouvaient aucunement s'entr'apercevoir. Leur geôlier, après avoir reçu des instructions du chef indien, monta la garde à l'extérieur, et les autres sauvages se dispersèrent.

« *Quel crime ?* protesta le capitaine. Je n'ai jamais baissé la main sur ces canailles depuis que je les ai achetés !

– C'est assez que vous les ayez achetés, répliqua le ténor. Plus qu'assez, même. Moi, je n'ai jamais acheté ou vendu un seul Nègre de ma vie, ni tourmenté d'Indien – comment l'aurais-je pu, vraiment, moi qui ne suis qu'un pauvre rédimé en fuite ? –, mais c'était bien assez que j'eusse la même couleur que ceux qui l'ont fait.

– Quelle est cette histoire d'esclaves et de couleur ? demanda Bertrand. Est-ce à dire qu'ils scalperont de pauvres valets comme moi ?

– Pire, l'ami.

– *Pire ?* Comment cela ? s'écria le valet.

– À en juger d'après votre voix, vous feriez une bien médiocre basse, déclara l'autre. Mais s'ils recourent à cet artifice qu'ils affectionnent, nous gazouillerons tous le déchant avant la fin de la semaine. »

Ebenezer fut le seul des trois prisonniers à entendre clairement cette prophétie ; mais bien qu'elle lui causât de l'horreur, il était trop déconfit et trop confondu par sa première surprise que de tourner ce trait à ses compagnons. Leur hôte, toutefois, l'invisible ténor, le fit aussitôt dans les termes les plus crus, à la consternation de Bertrand et du capitaine.

« Je ne suis point dans cette méchante province depuis de nombreux mois, dit-il, mais je sais fort bien que le gouverneur a des ennemis de tous côtés – des jacobites et des protestants à la solde de John Coode à l'intérieur, Andros au sud, et les Français au nord –, de sorte qu'il vit dans la crainte quotidienne d'une insurrection ou d'une invasion. Mais il n'a pas la moindre idée de son plus grand péril : l'extermination complète de tout homme blanc au Maryland !

– Fi ! s'écria le capitaine. Ils ne sont qu'un village contre une province !

– Que nenni, répliqua le ténor. Peu d'hommes blancs connaissent ce village, mais il existe depuis de nombreuses années ; c'est le quartier général des chefs indiens rebelles, et le havre des Nègres en fuite. Tous les chefs réfractaires s'y rassemblent cette semaine pour un grand conseil de guerre, et nous-mêmes, messieurs, allons être châtrés et brûlés pour leur divertissement. »

À ces avis, Bertrand se mit à pousser de telles plaintes que leur garde passa la tête dans la case, donna des coups de lance au hasard dans le noir, et gronda des menaces. Le ténor déchargea une bordée de joyeux jurons, et fit observer, quand le garde se fut retiré :

« Dites-moi, vous étiez trois quand vous êtes arrivés, mais je n'en ai entendu parler que deux jusque-là : l'autre serait-il malade, ou évanoui, ou je ne sais quoi ?

– Ce n'est point la peur qui m'empêche de parler, John McEvoy, dit le poète d'une voix mal assurée. C'est la surprise et la honte ! »

L'autre prisonnier en eut le souffle coupé :

« Non, vraiment ! Cela est incroyable ! Ah ! Ah ! C'est trop drôle ! Ah, vraiment, c'est merveille ! Dites-moi que ce n'est pas le vrai Eben Cooke que j'entends !

– C'est bien lui, admit Ebenezer, et le rire frénétique de McEvoy leur attira de nouvelles menaces de la part du garde.

– Oh ! Ah ! C'est trop drôle ! Le fameux poète vierge, le redresseur des putains de Londres ! Ce sera une joie que de vous voir rôti à mes côtés. Ah ah ! Oh oh !

– Cela vous sied mal de vous réjouir, repartit le poète. C'est de dessein formé que vous avez ruiné ma vie, mais quelles que soient les infor-

tunes que vous ayez souffertes par ma faute, en aucune façon je ne les ai souhaitées.

– Par la Sainte Vierge ! s'exclama Bertrand. Est-ce là le maquereau de Pudding Lane, Monsieur, qui est allé moucharder auprès maître Andrew ?

– Il me semble de comprendre que vous vous connaissez, dit le capitaine, et avez quelque sujet de querelle entre vous ?

– Eh bien, ma foi, répondit McEvoy, non, aucune querelle ; c'est seulement que j'ai fait sa fortune – quoique de hasard – et que par gratitude il a gâté ma vie, hâté mon trépas, et ruiné la femme que j'aime !

– Sans l'avoir jamais souhaité, et en n'en ayant quasi jamais rien su, riposta Ebenezer, alors que vous serez heureux d'apprendre que votre vengeance a surmonté vos plus noirs desseins. J'ai souffert aux mains de pendants et de pirates, été déçu par mon plus cher ami, dérobé de mon domaine, et réduit de fuir à jamais le courroux de mon père ; de surplus, en me suivant jusqu'ici, ma sœur s'est retrouvée en Dieu seul sait quels périls, tandis la pauvre Joan Toast... »

Ici l'émotion le gagna et la voix lui défailloit.

« Que lui est-il arrivé ? le pressa McEvoy.

– Je dirai seulement ce que vous avez dû voir à Malden qu'elle a souffert, et souffre encore, d'inconcevables afflictions et indignités, en suite desquelles elle est dévisagée et gâtée de corps, et n'a plus long à vivre. »

McEvoy enragea :

« Et vous m'osez blâmer pour cela, misérable, quand c'est vous qu'elle a suivi ? Vive Dieu, quand mes mains seraient libres, je vous tor-drais le cou !

– J'ai ma part d'endosse, il est vrai, reconnu Ebenezer. Mais sans votre rapport auprès mon père, vous ne l'auriez jamais perdue ; ou, si cela s'était fait, ç'aurait été dans Pudding Lane, et non au Maryland. En toute manière, elle n'aurait point été violée par un énorme More et infectée par la vérole, ou gâtée par l'opium, ou livrée chaque nuit à la concupiscence des Indiens ! »

À la mention de chacune de ces infortunes, McEvoy gémissait de plus belle ; des larmes brûlantes jaillissaient des yeux du poète, puis dévalaient ses tempes et terminaient leur course glacée dans ses oreilles.

« Quels que soient vos différends, messieurs, intervint le capitaine, il n'est d'aucune efficace de les publier à cette heure tardive. Tous vos péchés seront bien assez tôt remis, et c'est assez là-dessus !

– *Aïïe !* gémit Bertrand.

– Bien dit, soupira McEvoy. Il faut avoir passé un drôle de marché avec sa conscience pour ne point pardonner son prochain.

– Le meilleur d'entre nous, s'accorda Ebenezer, a assez de souvenirs que de blêmir de honte la nuit. Naguère, chez Locket, je vous ai pardonné votre lettre à mon père ; mais c'était là faire fanfaron de pardon,

attendu que ce que vous aviez fait avait paru faire ma fortune. Maintenant que j'ai perdu titre, fortune, amour, honneur, et jusqu'à la vie, laissez-moi vous pardonner derechef, McEvoy, et solliciter en retour votre propre pardon. »

L'Irlandais s'accorda là-dessus, mais déclara que, attendu qu'Ebenezer n'avait à aucun moment voulu nuire à Joan Toast ou à lui de dessein formé, il y avait peu ou rien à pardonner.

« Hélas, l'ami... Trois fois hélas ! dit en pleurant le poète, et il retraça aussi clairement qu'il le put ses épreuves avec le capitaine Pound, le viol du *Cyprien*, son marché avec la porchère, la perte de son domaine, et son mariage contraint avec Joan Toast. En particulier, il insista sur sa responsabilité dans la déchéance de Joan, la sollicitude de celle-ci durant sa très-longue maladie, et sa générosité dans leur dessein de fuir en Angleterre, si bien qu'à la fin tous se mirent à renifler et à pleurer devant la bonté de la fille, le capitaine et Bertrand pas moins que McEvoy.

– En récompense, reprit Ebenezer, elle ne me demanda rien autre sinon que nous échangeions nos bagues, afin d'alléger son impudicité, et que lui revienne l'honneur de subvenir à mes besoins quand nous serions à Londres...

– Comme elle l'avait fait avec moi, ajouta respectueusement McEvoy.

– Cette catin est une véritable sainte ! dit le capitaine entre deux sanglots.

– Et dire que je lui ai parlé si privément chez le capitaine Mitchell, dit Bertrand, quand nous pensions qu'elle n'était qu'une vulgaire porchère !

– Allons, messieurs, reprit Ebenezer tristement. Vous ne savez encore rien de ma honte. Croyez-vous, quand elle me fit cette proposition digne d'une martyre, que je refusai de l'écouter, et lui commandai de partir pour l'Angleterre avec ses six livres et la promesse de la rejoindre dès que possible ? Ou que, au moins, je mis genou en terre devant pareille charité et baisai l'ourlet de sa robe en guenilles ? Feignez le pire de moi, messieurs : croyez-vous que je la remerciai seulement, la laissai se prostituer auprès des Indiens pour gagner le prix de son passage, et m'embarquai avec elle pour devenir son maquereau sitôt à Londres ?

– Dieu vous pardonne si cela fut, murmura le capitaine.

– Quand Dieu me pardonnerait trois fois, dit Ebenezer, mon âme serait encore noire comme la nuit. La vérité est, messieurs, que j'acceptai ses six livres, l'envoyai à la sécherie – et m'embarquai seul pour Cambridge ! Que dites-vous de cela, McEvoy ?

– Pardonné, pardonné ! s'écria l'Irlandais. Et que Dieu ait pitié de nous tous ! Ce me semble que le feu qui nous rôtera sera froid à comparaison des flammes de l'Enfer ! »

Il y eut quelques minutes de silence pendant lesquelles la compagnie fit réflexion sur le conte et sur leur destin. Enfin, d'une voix calme, Ebenezer demanda à McEvoy quelle mauvaise fortune l'avait conduit à

Bloodsworth Island. La question provoqua force jurons et soupirs, puis McEvoy offrit l'ensuivante explication :

« Je n'ai, messieurs, que vingt-deux ans, autant que puisse le savoir un qui n'a pas la moindre idée de sa date de naissance ; mais, de vrai, j'ai été vieux toute ma vie ! Dans mon plus ancien souvenir, je me vois chanter pour trois fois rien près de Barking Church, pour un pauvre cul-de-jatte nommé Patcher qui se disait mon père ; j'étais à moitié mort de froid et prêt de m'évanouir de faim – car du diable si je voyais une miette du pain que Patcher achetait avec mes gains ! – et la raison en était que je devais chanter pour survivre, ou m'effondrer dans la neige, et cependant je n'osais desserrer les dents de peur qu'en s'entrechoquant elles ne gâtent ma chanson. Le vieux Patcher avait dû être maître de musique, car toutefois que je m'égarais d'une croche, il me remettait dans la bonne clé à coups de béquille. Un luthiste peut aisément jouer les yeux fermés, mais je gagerais que rares sont les ténors qui peuvent chanter les mâchoires serrées !

« Cependant je chantais, parole d'Évangile, et jamais ne me lamentais ni n'accusais Patcher en pensée ; en vérité, ce n'était point sa cruauté qui me donnait envie de me débarrasser de lui, mais les fausses notes qu'il faisait en m'accompagnant au luth ! Quelques hivers plus tard, quand je fus plus fort et lui plus faible, nous jouions à Newgate Market, en plein brouillard ; les doigts de Patcher étaient si engourdis qu'il jouait pour ainsi dire comme ses pieds, et le son m'en offensait tellement les oreilles que je fus pris d'un accès de colère, empoignai sa béquille en noyer, et le terrassai d'un violent coup en travers de la tête. L'élève avait bien retenu sa leçon !

– Était-il mort ? demanda Ebenezer.

– Je ne m'attardai pas pour l'apprendre, dit en riant McEvoy. Je saisis le luth et gagnai le devant. Mais Newgate Market était quasi désert de gens, et le temps, glacial, et combien que j'aie mendié à travers Londres de nombreuses autres années, en chantant les chansons qu'il m'avait apprises et en jouant de son luth, je n'ai jamais revu le vieux Patcher. Ainsi s'acheva mon apprentissage : je rejoignis les rangs de ceux qui vivent de la rue, apprenti musicien et maître mendiant, et en toute franchise depuis ce jour.

– Infortuné enfant !

– Ainsi parle le poète impollu, dit avec dédain McEvoy.

– Non, John ; malgré toutes vos épreuves, vous étiez encore un innocent parmi les loups.

– Dites plutôt un jeune loup parmi les grands, et déjà très-carnassier. J'avais fait don de mon pucelage aux catins qui consolaient mes chagrins d'enfance, mais je ne perdais jamais mon innocence, ni la crainte et la foi en Dieu et en l'homme – pour la raison que l'on ne saurait perdre ce que l'on n'a jamais possédé. Je jouais dans les tavernes pour me payer le gîte et le manger, et toutefois que j'avais besoin d'argent – mais je n'apprendrai rien au lauréat en lui découvrant qu'un véritable artiste n'a pas

besoin d'être bel homme pour plaire aux femmes ; ses talents lui tiennent lieu de visage, de condition et ensemble de grâce, et quoiqu'il ait été engendré par un mendiant invalide et une gueuse d'ivrognesse, si son art sait émouvoir, il se retrouvera à la table des ducs et sur les genoux des marquises ! Pour faire court, ayant pris goût à composer des mélodies, j'investis dans l'amour des femmes aisées...

– *Investis !* s'écria Bertrand, qui jusqu'alors n'avait fait montre d'aucun intérêt dans le récit. C'est un rare investissement, celui qui rapporte des dividendes sans qu'il y ait de capital !

– Non, vous vous méprenez, dit sérieusement McEvoy. Le *temps* était mon capital, le temps précieux que les mortels perdent en faisant la cour ; et mes gains se chiffraient également en temps – ces heures achetées à la force de mes chansons, et ces mille et une tâches qu'un pauvre homme est réduit de faire. C'était un investissement comme un autre, et je le choisis pour une raison strictement commerciale : il me rapportait plus qu'aucun autre ne l'aurait fait.

– Mais vous avouerez que c'était là agir sans cœur, risqua le poète.

– Pas plus qu'aucun autre commerce dit honnête, repartit McEvoy. Si des cœurs se sentaient offensés, ma foi, ils n'avaient qu'à s'en prendre à eux-mêmes ; je ne promettais rien, et gardais ma parole, un point c'est tout.

– Mais assurément Joan Toast...

– Je n'ai pas encore parlé de Joan Toast, le reprit McEvoy. C'est avec les filles et les femmes des riches que je commerçais, lesquelles nomment « patronnage » leur maquereautage, et prétextent la noble cause de l'art pour se livrer à la fornication. Joan Toast était une fille des rues sans le sou comme moi – et une artiste également, à sa façon, mais ses outils différaient du tout des miens.

– Ah ! Bien dit ! » s'écria Bertrand.

Ebenezer s'abstint de tout commentaire.

« J'avais dix-huit ans quand je la vis pour la première fois : elle avait été engagée par un jeune noble débauché, dont la femme, pour ne pas être de reste, m'engagea pour jouer le même jeu avec elle. Nous nous réunîmes tous les quatre autour d'un faisan et d'un vin du Rhin, exactement comme deux couples de jeunes mariés, lequel vin emporta fort la fantaisie de Sa Seigneurie ; de vrai, tandis que le vin s'emparait de lui, il nous fit une enfilure de viles propositions, chacune plus perverse que la précédente. Et, attendu que la perversion, comme le raffinement, décrit un arc, lequel si on le poursuit assez longtemps retourne sur lui-même, à la fin de la soirée rien ne parut plus l'émoustiller que l'idée d'emmener sa femme au lit ! Il nous renvoya tous deux, et n'ayant fait rien outre que manger et mériter notre argent, nous fêtâmes l'affaire dans sa petite chambre de Ludgate. Même alors, à dix-sept ans, elle était l'exact reflet du monde : fraîche et pleine d'esprit comme une jeune pouliche, mais les yeux aussi vieux que le vice – et dans ses gestes se lisait l'histoire de la race. Ce n'était

pas merveille que Sa Seigneurie la désirât : elle était la quintessence de son sexe, et qui la baisait ne baisait point une femme, mais la Femme !

« Nous tardâmes quelques jours dedans sa chambre, nous faisant apporter à manger tant qu'il nous restait quelque argent ; quand nous redescendîmes ensemble dans la rue, nous avons conclu un certain pacte, lequel dura jusqu'au soir de votre pari avec Ben Oliver.

– Pour parler franc, observa le capitaine, vous étiez son maquereau.

– Pour parler tout franc, repartit McEvoy sans hésitation, nous étions à l'art d'aimer ce que les mains du luthiste sont à la musique : ensemble, chacun à sa tâche, nous pouvions faire trembler la voûte céleste ; tout le reste n'était que commune survie, laquelle se doit d'être surmontée de la plus expédiente façon qui soit. Je ne me serais pas plus entremis de ses accommodements que je ne songerais à disputer le sens de l'histoire, ou à chicoter la course des astres.

– Dites-moi, John, lui demanda Ebenezer, par où avez-vous su que Joan Toast m'avait suivi ? Et par où êtes-vous tombé entre les mains de Tom Tayloe ?

– *Tayloe* ! Vous avez entendu parler de mon histoire avec Tom Tayloe ? »

Ebenezer fit le détail de sa rencontre avec le corpulent trafiquant d'hommes. McEvoy en fut grandement diverti ; au vrai, il rit d'aussi bon cœur que s'il entendait le récit chez Locket au lieu que dans une geôle indienne, et le capitaine crut bon de remarquer :

« Ce me semble que c'est *lui* qui devrait se réjouir, et non vous, monsieur ; l'avantage, après tout, est de son côté !

– Oui-bien, s'accorda Ebenezer. Mais quand bien nous ne serions point ici dans l'entre-chambre même de la mort, il nous siérait mal de nous éjouir de la mauvaise fortune de cet homme. »

McEvoy rit de nouveau :

« La mort rend les hommes bien philosophes ! Vous avez oublié quel bélître c'était que Tom Tayloe, qui faisait sa main aussi bien des maîtres que des valets !

– Possible que l'homme était un misérable, reconnut le poète, et méritait votre tour ; mais son temps n'est pas moins précieux que le nôtre, et le déposséder de quatre années est pousser la farce un peu trop loin. » Il soupira. « Vive Dieu, quand je songe aux semaines et aux années que j'ai gaspillées ! Ô temps précieux ! J'aspire après chaque journée passée à ne point avoir écrit de vers !

– Et moi, après chaque nuit passée à dormir seul à Londres, dit Bertrand avec fièvre.

– Pour de cela, intervint le capitaine, qu'importe qu'un homme vive sept années ou soixante-dix ? Ses années ne sont rien à comparaison de l'éternité, et il les peut employer comme bon lui semble – à gouverner des bateaux ou gribouiller des vers, à bâtir des villes ou les détruire –, il

meurt comme l'éphémère à la tombée du jour, et les étoiles suivent exactement la même course qu'avant. Où sont les profits et pertes de ses efforts ? Il aurait mieux fait de rester au lit, ou assis sur quelque banc. »

Combien qu'Ebenezer fût gêné par ces paroles, lesquelles lui rappelaient son état d'esprit à Magdalene College et dans sa chambre de Pudding Lane, il n'en réaffirma pas moins sa foi en la valeur du temps, tirant argument de l'analogie des pierres et métaux précieux pour démontrer que la valeur des commodités augmente au rebours de leurs réserves quand la demande est constante, et au rebours de la demande quand les réserves sont constantes, de sorte que le temps, étant infinitésimal en réserve et quasi infini en demande, était par conséquent infiniment précieux aux mortels.

– Merci de ma vie ! s'écria impatiemment McEvoy. Vous me rappelez tous deux des enfants que j'ai vus une fois à la foire de Saint-Bartholomée, et qui faisaient la queue devant un petit cheval rouge à bascule... »

Il ne s'embarrassa pas d'expliquer sa figure, mais Ebenezer la comprit sur-le-champ, ou crut la comprendre, car il dit :

« Vous avez raison, McEvoy ; il n'y a aucun différend entre le capitaine et moi. Je me souviens du jour où ma sœur et moi eûmes cinq ans, et que nous eûmes droit à une heure de plus entre celle du bain et celle du lit. M^{me} Twigg disposa son sablier dans la chambre d'enfants ; nous avions le droit de faire ce qu'il nous plaisait dans cet espace, mais quand le sable aurait fini de s'écouler, il faudrait se coucher, et cela sans délai. Ma foi, comme cette heure nous parut précieuse : l'heure des mille et un plaisirs ! Nous sortîmes nos cartes, afin de jouer à quelque jeu – mais quel jeu stupide méritait qu'on lui accordât une heure si rare ? Je décidai de bâtir un château avec des cubes, et Anna de dessiner trois soldats sur du papier – mais aucun de nous deux ne put continuer longtemps ce jeu, assuré que l'autre avait fait un plus juste choix, aussi échangeâmes-nous bientôt nos passe-temps et n'en fûmes pas plus heureux. Nous passâmes alors en revue tous nos jeux et jouets, en proie à un croissant désespoir – un seul aurait suffi à nous occuper durant une heure –, mais aucun ne convenait, et le sablier coulait toujours ! Hors de cette heure excellente et mesurée, nous nous serions contentés comme à l'accoutumée de nous entretenir ou d'observer le train du monde par la fenêtre de notre chambre, mais quand je m'écriai : "Lourde, lourde est l'épée qui menace ta tête", pour débiter une énigme, Anna se mit aussitôt à pleurer, et je l'imitai bientôt. Mais même nos larmes ne pouvaient adoucir notre peine ; au vrai, elles ne faisaient que l'accroître, car, cependant que nous pleurions, notre heure ne s'en écoulait pas moins. Notez que nous n'avions jamais considéré l'heure du coucher comme funeste, mais ce sable était comme si notre sang s'écoulait de quelque blessure ; nous étions assis et nous pleurions, et nous le regardions couler, et l'issue en fut que nous tombâmes tous deux malades et rendîmes gorge, et que M^{me} Twigg nous coucha un quart d'heure plus tôt.

– Et quel enseignement en devons-nous tirer ? demanda McEvoy.

– Que l'on ne peut rien conclure pour guider notre conduite du fait que nous sommes mortels. Néanmoins, quand Malden serait à moi, j'affranchirais Tom Tayloe.

– Mais dans l'entretemps je puis rire de lui comme il me plaît, ajouta McEvoy, ce que – au diable la philosophie – je ferais en toute manière. Voulez-vous entendre mon récit ? »

Ebenezer déclara qu'il le voulait bien, quoique en vérité son intérêt dans les aventures de McEvoy diminuât au fur et à mesure que les minutes filaient dans la nuit, et il sentit au fond de lui que son écart avait été d'un étroit rapport avec leur tourment.

« Fort bien, donc, commença l'Irlandais. Le fait est que, au début, je ne songeai en aucune façon à me rendre au Maryland. Quand Joan Toast m'eut quitté, je sus que c'était pour toujours – elle est accoutumée de donner tout ou rien, ainsi que vous le savez – et cependant aucune folie n'est trop énorme pour l'amant désespéré, ni aucune contrariété assez claire que l'espérance ne la puisse peindre à ses couleurs. Pour faire court, je craignais qu'elle vous ait suivi au Maryland, et, afin que de l'en empêcher, je m'installai à la poste aux chevaux, jouai les rodomonts et laissai entendre à qui le voulait que j'étais Ebenezer Cooke, le Poète Lauréat du Maryland...

– Ventrebleu, encore un ! s'écria Ebenezer. Le Maryland est infesté de poètes lauréats !

– La fraude était audacieuse, reconnut de bon cœur McEvoy. Dieu seul sait ce que je comptais de faire si Joan Toast me découvrait ! Mais en toute manière mon emploi fut d'une merveille de brièveté : à peine avais-je fait porter un toast général à la muse du Maryland qu'un peloton de butors faisait irruption, prétextant une histoire de livre de comptes, et, ayant appris que j'étais le sieur Eben Cooke, le poète, ils m'emmenèrent incontinent en prison.

– Allons bon ! s'esbouffa Bertrand. Voilà un mystère d'éclairci, messieurs, lequel m'a tracassé ces derniers mois toutefois que j'y ai songé ! Quand je me rendis à la poste pour me réchapper du couteau de Ralph Birdsall – plût à Dieu qu'il m'eût rattrapé et que je sois un eunuque vif au lieu que mort ! –, quand, disais-je, je demandai après le lauréat, j'appris qu'on l'avait conduit en prison. C'est ce drame qui m'inspira de prendre place et d'aller à Plymouth ; cependant, quand maître Eben me retrouva sur le *Poséidon*, il me jura n'avoir jamais été arrêté par les hommes de Ben Bragg et me prit pour un menteur. Cette nouvelle ne m'absout-elle pas, Monsieur ?

– N'aie aucune crainte là-dessus, répliqua le poète. Il demeure cependant quelques *lacunae*, si j'ose dire, dans ton superbe récit – mais laissons cela. Que fîtes-vous alors, McEvoy ? Je veux espérer que l'on ne vous retint pas longtemps pour mon larcin.

– Seulement jusqu'à l'ensuivant matin, dit McEvoy, lorsque Bragg arriva et vit qu'ils avaient ferré le mauvais poisson. Entretemps, je n'avais

plus goût à la farce ; je résolus d'abandonner ma quête de Joan Toast et de débiter la tâche immense de l'oublier. Je retournai à mes anciennes conquêtes parmi les riches, mais encore que je remportasse quelque succès au début, mes années auprès de Joan m'avaient gâté : les dames sentaient un peu de dédain dans ma cour, ou percevaient quelque froid dans ma voix... Quoi qu'il en soit, je me retrouvai tantôt sans emploi et réduit de jouer du luth pour gagner ma vie, à l'angle de Botolph's Wharf et de Steel Yard, et à Newgate Market, où ma vie avait débuté. Le peu que je gagnais, je le dépensais avec les prostituées, mais en vain : quand un homme a passé plus d'un millier de nuits avec sa bien-aimée, et elle seule, il en connaît les moindres détails – chaque muscle, chaque pore, chaque soupir ; il connaît les moindres mouvements de son corps et de son cœur comme si c'étaient les siens. Mettez quelque autre fille à ses côtés la nuit : il ressent aussitôt son moindre déplacement d'air comme une chose inconnue ; le simple poids de son corps sur la paille est étranger à ses sens ; même sa respiration le fait tressaillir, tant elle diffère par le rythme et la profondeur ! Qu'elle tende vers lui une main brûlante : sa chair se rétracte comme sous la poigne d'une sombre brute. Ils jouissent de concert : doux Jésus, avec quelle maladresse ! – leurs bras, au lieu que d'étreindre, se choquent les coudes ou ne peuvent trouver d'endroit où reposer ; leurs jambes s'emmêlent quand elles devraient s'enlacer ; leurs mentons et leurs nez ne s'accordent point. Il la veut flatter ; au lieu de cela il lui frotte les côtes, ou l'écorche avec un ongle. Certaines paroles ou certains gestes amoureux le prennent par surprise : il perd tous ses moyens, ou, comme la jeune recrue, vide sa dernière cartouche avant l'assaut final. En bref, combien qu'il ait été avec sa bien-aimée comme un maître luthiste avec son luth, il lui semble maintenant d'avoir enfourché un violoncelle, dont il ne distingue point l'âme du manche ; il erre d'une corde à l'autre, se trompe sans cesse, et à la fin il lui vient des tournements de tête. » Malgré leur position, ses compagnons d'infortune trouvèrent l'analogie fort divertissante ; mais l'Irlandais reprit son discours d'une voix grave : « Comprenant que les catins ne m'étaient point une médecine, je me mis à boire à en perdre la connaissance tous les soirs. Mes mains s'embrouillèrent en jouant, ma voix épaissit et s'enroua, mon oreille s'émoussa, et chaque nuit exigea davantage de rhum que la nuit précédente ; de sorte que je fus bientôt incapable de mendier pour m'acheter à boire, et dus de nécessité me faire voleur. Puis, une nuit – c'était trois mois après votre départ –, un marin me donna un shilling pour que je lui joue *Les jupons de Joan laissent passer le vent*, et quand j'eus fini, il se déclara si ravi qu'il m'abreuva de rhum à ses dépens. Je me doutais bien qu'il avait quelque étrange dessein – mais je n'en avais cure, tant qu'il me laissait boire mon souf ! Mais je me trompais...

– Que Dieu vous vienne en aide, murmura le capitaine. Je crois deviner la suite : vous fûtes enlevé ?

– Je perdis la connaissance dans quelque auberge près de Banyard's Castle, dit McEvoy, et m'éveillai enchaîné dans l'entrepont d'un bateau à flot. Au début je n'avais aucune idée de l'endroit où nous allions ni à quelle fin j'avais été enlevé, mais bientôt quelques-uns d'entre nous, qui étaient francs d'aller et venir, déclarèrent qu'ils étaient des rédimés en partance pour le Maryland et expliquèrent qu'il n'était pas rare que certains capitaines comblassent leurs cales avec des marauds de mon espèce et la demi-douzaine d'autres qui s'étaient réveillés les chaînes aux pieds à bord du bateau.

« Puis le second nous fit un discours, la substance duquel était que nous étions ses débiteurs attendu qu'il nous avait sauvés de notre infamie et embarqués sans frais vers une terre où nous pourrions bâtir de nouvelles vies, et que tous ceux d'entre nous qui honorerait cette obligation et s'engageraient à agir en conséquence seraient libérés de leurs chaînes sur-le-champ. Chacun se trouva assez heureux que de promettre tous les serments mensongers qu'il lui plût de leur faire jurer, mais quand je vis que ce pieux second était le même misérable qui m'avait défait la nuit précédente, je lâchai une telle mitraille d'injures qu'il m'envoya sa botte dans la figure et jura que je changerais d'attitude ou mourrais avant la fin du voyage tant il allait m'affamer.

« Or un homme de mon espèce, qui a été mendiant et orphelin toute sa vie et ne connaît ni la honte ni le dénuement, est un homme libre comme les autres, et ce n'est pas merveille qu'il soit fort envieux de sa liberté. Il est vrai que j'avais été emprisonné peu avant pour quelque larcin, et une autre fois avant cela quand je m'étais fait passer pour le lauréat, et attendu qu'on entend par "liberté" les droits d'un chacun, ce n'est point perdre la liberté que d'être justement emprisonné pour un crime. À l'antipode, c'est une grossière offense contre la liberté que d'être entravé contre son gré et pour aucune juste cause, et les hommes qui prêtèrent cet infamant serment pour s'affranchir de leurs fers, loin de recouvrer de la sorte leur liberté, ne firent qu'abdiquer la plus chère des libertés – le droit de s'élever contre l'injustice.

– Ce que vous dites est fort sage », observa Ebenezer.

Très-impressionné par les paroles de McEvoy, il eut la mortification de songer que dans des circonstances identiques il n'aurait pas fait montre de la même intégrité ; qui plus est, il acquit la certitude – sans rapport avec la présente situation mais non moins troublante pour autant – que McEvoy méritait mieux que lui Joan Toast, et cela depuis le début.

« Sage ou fol, tel était mon sentiment sur le sujet, dit McEvoy, et combien que je goûtasse maintes et maintes fois le cuir de cet enfant de putain dans les jours qui suivirent, du moins ne fut-ce jamais en lui léchant les bottes que j'en connus la saveur. Il ne m'affama point tout à fait ainsi qu'il l'avait promis, soit qu'il prît grand plaisir à me rosser, ou

qu'il répugnât à me laisser périr impénitent. Comme l'on craignait que je ne débute une mutinerie par mon seul exemple, on m'enleva à l'entrepont pour me reléguer dedans la cale, et je ne revis plus la lumière du jour avant la fin du voyage, quand ils m'emmenèrent sur le pont pour me vendre avec les autres.

– En suite de quoi, intervint Ebenezer, si Tayloe a dit vrai, vous vous êtes aussitôt précipité dans le fleuve pour vous réchapper – mais ils vous ont repêché.

– Oui-bien, et m'ont sauvé la vie, car je conçus trop tard que je n'avais pas assez de forces que de nager dix brasses. Et, à la réflexion, cela parut un bon choix que de suivre Tayloe ; je le jugeais aussi lourdaud d'esprit que de manières, et songeai que ce serait chose facile que de le duper au bon moment. Je souhaitais seulement que mon ami Dick Parker eut été moins emporté – mais je ne vous ai pas parlé de Dick Parker, je crois ? Il n'importe : nous nageons dans un océan d'histoires, mais un seul gobelet nous désaltère. De plus, la nuit est presque finie. Je conclus, donc : j'échangeai Tom Tayloe contre un cheval, comme Eben l'a dit – une pauvre rosse qui boitait, mais préférable à vingt courtiers en valets –, et attendu que je me savais désormais au Maryland, je résolus de me rendre secrètement à Cooke's Point, seulement pour m'assurer que Joan était là-bas, heureuse du parti qu'elle avait pris. » Il rit. « Ah, quel méchant mensonge ! J'y allai dans l'espoir qu'elle ait eu son souf d'innocence ! Je savais que ma triste condition l'apitoierait, et je priais pour qu'elle prenne cette pitié pour de l'amour. C'était là un vœu assez désespéré, et qui se révéla faux à deux égards : je découvris que sa peine l'enchantait grandement sur la mienne, mais que ni la vérole, ni l'opium, ni la cruauté, ni l'approche même de la mort – et encore moins la pitié – ne la pouvaient détourner du chemin qu'elle avait élu.

« Je ne m'attardai pas : j'avais idée que Tom Tayloe battait la campagne afin de retrouver celui qui l'avait dupé. Je résolus de me rendre en Virginie, ou en Caroline, et possible de joindre quelque équipage de pirates. À cette fin, je m'accompagnai d'un esclave noir en fuite qui avait été enchaîné avec moi dans la cale du bateau – c'était un des premiers lieutenants de Parker, du nom de Bandy Lou, et qui avait appris assez d'anglais. Il avait réglé de se rendre sur Bloodsworth Island, où il avait appris qu'affluaient les fugitifs de notre espèce. Nous ne savions pas qu'ils affectionnaient autant l'homme blanc que le Diable l'eau bénite, et quand nous le découvrîmes il était trop tard : ils accueillirent Bandy Lou comme un frère, mais, pour de moi, malgré toutes ses prières, ils me ligotèrent et me mirent de côté pour le jour où... »

– Eh là ! le rompit le capitaine. Qu'entends-tu ? »

McEvoy laissa sa phrase en suspens, et les prisonniers tendirent l'oreille. Du fin fond des marais montait une suite de cris aigus, comme le croassement d'un corbeau, auxquels leur garde répondit à la pareille.

« De nouvelles recrues pour la grand-messe noire », marmonna McEvoy. Il en vient toutes les nuits depuis le début de la semaine. »

Les cris retentirent derechef, et les prisonniers purent alors entendre dans le lointain un grondement sourd et saccadé, comme celui d'hommes qui chantent doucement tout en marchant. La sentinelle bondit hors de sa cache et fit une brève annonce au village assoupi, lequel se mit aussitôt à bruire de toutes parts. On s'affairait et on échangeait mille propos sur la place du village ; des ordres résonnaient ici et là ; on jetait de nouvelles bûches dans le feu ; et tout ce temps le chant se faisait plus distinct et plus proche.

« Ma foi, cela ne ressemble à aucun chant indien que je connaisse, murmura le capitaine.

– Non, c'est le chant d'un homme noir, répondit McEvoy. J'ai entendu Dick Parker et Bandy Lou chanter de la sorte dans la cale du bateau, et les Africains de ce village ont fait de même ces dernières nuits. Corbleu, mais celui-là me hérisse le poil ! J'ai avis que ce ne sont point de bonnes nouvelles pour nous.

– Pourquoi cela ? demanda sèchement Ebenezer.

– Ils ont attendu que leurs deux chefs traversent la Baie en secret, dit McEvoy. L'un d'eux est le chef des Noirs, et l'autre est le plus puissant des rois sauvages que le gouvernement a renversés. Je sais tout cela par Bandy Lou, qui me l'a murmuré à travers la cloison de la hutte il y a quelques jours. Ils n'ont encore jamais osé chanter si fort : je gagerais que Leurs Majestés arrivent au village, et que le cirque est prêt de débiter. »

Et, de vrai, comme les nouveaux arrivants pénétraient dans l'enceinte du village, les habitants reprirent le chant, poussèrent des grands cris, battirent le tambour pour marquer le rythme, et – à ce qu'en purent juger les prisonniers au seul bruit – commencèrent quelque danse frénétique autour du feu. Bertrand poussa un gémissement, et Ebenezer se mit à trembler par force de tous ses membres. Même McEvoy eut peine à garder son empire sur soi : il se mit à psalmodier des jurons à voix basse et sifflante, comme s'il récitait des patenôtres du bout des lèvres. Seul le capitaine restait calme :

« Ce serait folie que d'attendre leurs tortures, déclara-t-il d'un ton posé. En toute manière, nous allons tous mourir ; pourquoi obliger leurs goûts de païens en souffrant mille tourments ?

– Que proposez-vous ? demanda Ebenezer. Le suicide ? Assurément, je me donnerais volontiers la mort si cela se pouvait.

– Nous n'avons point le moyen de le faire nous-mêmes, dit le capitaine. Mais il est peut-être encore en notre pouvoir de trouver une mort prompte. S'ils nous emmènent séparément, il n'y a nul espoir, mais s'ils nous attachent ensemble par le cou et nous laissent les pieds francs, comme ils l'ont fait auparavant, nous n'aurons qu'à courir de concert, et espérer qu'ils nous arrêtent avec leurs lances et leurs flèches.

– Cela ne marchera jamais, dit McEvoy. Ils préféreront nous rattraper et nous faire sentir le tranchant de leurs lames. »

Bertrand gémit.

« D'abondant, ajouta McEvoy, je suis catholique, et, bien que n'étant pas un exemplaire de paroissien, je ne me donnerais la mort en aucun cas.

– Aussi existe-t-il un meilleur parti, dit le capitaine, auquel vous pouvez concourir sans heurter votre foi. Nos mains et nos pieds sont liés, mais il nous reste le mouvement de nos genoux : que le valet de monsieur Cooke place son cou entre les jambes de son maître, et moi le mien entre les vôtres, et laissons-nous étrangler sans tarder et terminer nos malheurs. Puis faites de même avec monsieur Cooke, quand il a fini, et vous êtes libre d'être assassiné comme il vous plaît par les Indiens. Que dites-vous de cela ?

– Vive Dieu ! » murmura Ebenezer.

Bien qu'il éprouvât de l'horreur pour la proposition du vieil homme, il ne pouvait guère nier qu'être étranglé était moins douloureux que d'être émasculé et brûlé vivant.

Ainsi qu'il apparut, il ne fut pas réduit de se déterminer ; la cérémonie touchait à sa fin, et l'aube se levait sans que les prisonniers aient été molestés. Trop accablés pour ressentir vraiment du soulagement, ils se regardèrent les uns les autres en silence ; Ebenezer observa que McEvoy avait perdu le quart de son poids ainsi que quelques-unes de ses dents, et avait dû laisser pousser sa barbe. Les jours passèrent – deux, sept, dix – et quoique les prisonniers ne furent jamais autorisés de quitter la case, ils pouvaient ouïr clairement l'agitation croissante du village.

« Vraiment, on croirait un synode de cardinaux ! » déclara McEvoy.

Personne ne rappela la proposition du capitaine, mais chacun devait l'avoir bien en mémoire, car quand un matin ils entendirent une sorte de délégation s'avancer vers leur garde, ils se raidirent tous comme un seul homme.

« Hâtons-nous ! s'écria le capitaine. Ils viennent nous chercher !

– Qu'ils viennent donc nous chercher, marmotta McEvoy. Je ne suis pas un meurtrier. »

Au même moment, le rabat en peau qui tenait lieu de porte fut repoussé brusquement : l'air froid s'engouffra, et à la lueur dansante des flammes ils purent distinguer de noires silhouettes se découper sur l'aube gris-blanc.

« Vous, de grâce, au nom de Dieu ! » Le capitaine se traîna vers Ebenezer à l'écorche cul, et sa voix se fit frénétique. « Je vous en supplie, monsieur ; étranglez-moi maintenant, sur-le-champ, avant qu'ils ne baisent leurs mains sur nous ! Ici, vite, pour l'amour du ciel ! »

Il rampa par-dessus Bertrand vers les genoux tremblants du poète. Mais quand bien il l'aurait voulu et pu, le temps lui faisait défaut : les silhouettes noires se refermèrent sur eux ; des mains noires se saisirent de leurs chevilles et de leurs jambes. L'un après l'autre, les hommes blancs terrifiés furent traînés hors de la hutte.

6. OÙ, DEVANT UN AVENIR BRÛLANT, LE POÈTE FAIT RÉFLEXION SUR DEUX MYSTÈRES SÉCULAIRES

La place du village indien était recouverte d'un mince et inégal manteau de neige. Seuls les toits bombés des cases étaient d'une blancheur impollue. L'air était vif et saturé, mais non point glacial ; de vrai, une masse d'air tempéré avait passé sur la Baie, enveloppant l'île d'un immense brouillard. Des nappes de brume tourbillonnaient au-dessus des marais, accompagnées d'invisibles mouettes, avant d'être emportées vers le large, dans un concert de cris décroissants.

Malgré le brouillard et l'heure matinale, Ebenezer put distinguer un grand nombre de gens tout autour, certains vêtus de toile écossaise, d'autres de laine anglaise, mais la plupart fagotés de peaux et de fourrures. Les femmes attisaient des petits feux près des huttes et préparaient le repas du matin ; les hommes, pour la plupart, fumaient du tabac et conversaient autour de larges feux, Nègres et Indiens mêlés : en outre du bruissement général des conversations, on les pouvait voir qui échangeaient quantité de gestes et de signes pour se faire comprendre. Au centre de la place, le petit feu de la sentinelle de nuit avait été si très alimenté en bois résineux que ses flammes, dont les langues orangées dansaient dans la brume, paraissaient plus rituelles qu'efficaces. Sa chaleur avait fait fondre la neige environnante dans un vaste périmètre, autour duquel étaient postés une vingtaine de dignitaires très-solennels, nègres et indiens ; et à chaque quadrant de ce cercle se tenaient quatre groupes d'hommes qui enfonçaient des poteaux de douze pieds dans de profonds trous.

Quand les prisonniers furent tous de nouveau debout, un Nègre, qui appartenait à la délégation qui les avait fait sortir, s'avança en souriant vers McEvoy et lui dit en anglais :

« Plus de nuit ici, hein ? »

Il roula des yeux en direction de la hutte-prison.

« Maudit démon de l'Enfer, grommela McEvoy. Plût au ciel que tu aies fini comme Dick Parker avec les poissons ! »

Le Nègre – qu'Ebenezer supposa être l'ancien compagnon de McEvoy, Bandy Lou – eut un large sourire étincelant et ravi, puis aboya des ordres à ses hommes, lesquels tranchèrent les liens des prisonniers aux chevilles et les conduisirent jusqu'aux poteaux. Les genoux du poète débutèrent de lui manquer ; ses geôliers furent obligés de le supporter autant que de le guider. Le bourdonnement des voix se changea en murmure, puis s'éteignit ; hors des crépitements des flammes, la place était

silencieuse, et les visages noirs regardaient froidement passer les hommes blancs. Ceux qui étaient près du grand feu se tournèrent à leur approche, et un ancien tout peinturluré fit un signe de tête en direction des poteaux qu'on venait juste de caler.

« Vous être jugés par trois rois, déclara le Nègre jovial à McEvoy. Les autres, restez ici. »

Aucun des prisonniers ne dit mot. Il apparut que le terrible triumvirat ne se trouvait pas près du feu, car l'Irlandais fut conduit vers une case de plus grandes dimensions de l'autre côté de la place. Ebenezer et Bertrand furent attachés chacun par les chevilles et les poignets à un poteau ; le poète manqua défaillir en se rappelant l'immense légion des martyrs. Combien de millions d'infortunés avaient été entravés de la sorte depuis le début de la race, pour l'on ne sait combien de raisons, et soumis à l'indicible torture des flammes ? Mais il réussit de retarder sa pâmoison, dans l'espoir de la rappeler quand il en aurait plus que jamais besoin.

Le capitaine, cependant, avait dû rester à l'écart tandis qu'on installait et fixait les troisième et quatrième poteaux. Il se tenait tranquille, la tête baissée, comme résigné aux horreurs à venir ; ses gardes, occupés à installer les lourds poteaux, ne lui prêtaient pas attention. Soudain, il bondit en arrière et s'élança à travers la place. Un cri retentit ; des hommes se levèrent d'un bond, empoignèrent leurs lances et lui coururent après. Ebenezer tordit le cou pour regarder, s'attendant à voir transpercer le vieil homme, mais les Indiens restèrent en arrière. Le capitaine allait s'engouffrer dans une brèche entre deux groupes quand un mur de lances l'en empêcha ; il hésita, puis se retourna, pour se retrouver face à un mur semblable. Cette fois, comme s'il avait renoncé quelque espoir fragile de s'enfuir pour revenir à son dessein premier, il bomba le torse et voulut se jeter contre les lances ; mais les guerriers reculèrent et se contentèrent de lui barrer le chemin au moyen de leurs bras et des hampes. Il se retourna derechef, ses bras toujours attachés dans le dos, et bondit dans une autre direction, avec le même effet. Les rangs se refermaient à présent autour de lui en un large cercle, et quand il apparut clairement qu'il ne pourrait s'enfuir dans les marais, ils débutèrent de rire devant ses tentatives frénétiques. Maintes et maintes fois le vieil homme se précipita vers les lances ; à la fin, incapable de répéter son geste désespéré, le capitaine poussa un cri et s'effondra. Ses bourreaux se dispersèrent en ricanant ; les gardes le ramenèrent au poteau, et se mirent à entasser des brindilles et des branches au pied des trois bûchers.

Le corps en nage, Ebenezer détourna son regard et vit McEvoy qui sortait du palais royal avec son escorte enjouée. Le visage de l'Irlandais était figé en une étrange expression – soit colère, soit dégoût ou peur, Ebenezer ne le pouvait dire, mais il devina en voyant son compagnon se hâter vers le poteau restant que l'étrange « verdict » ne s'était point révélée clément. Toutefois, il se trompait.

« Quel diable de merveille de coïncidence ! s'écria McEvoy en l'approchant, d'une voix aussi étrange et enveloppée que son expression. Ils m'ont conduit devant leurs trois rois afin que d'être jugé, et deux d'entre eux étaient de vilains sauvages, mais le troisième était mon ami Dick Parker, le gaillard avec lequel j'étais enchaîné dans la cale ! Je le croyais mort et oublié, mais, ma foi, il est le roi de ces noirs païens ! Ce bélétre de Bandy Lou le savait tous ces jours et ne m'en a rien dit ; il était premier lieutenant de Dick Parker en Afrique ! »

Ebenezer fut incapable de trouver merveille à cette coïncidence ; au vrai, il se demandait si McEvoy n'extravaguait pas sous l'empire de la peur. Se pouvait-il qu'un homme sain d'esprit relate pareilles bagatelles cependant qu'on lui élevait un bûcher funéraire ?

C'est alors qu'il observa que, quoique son bûcher ainsi que ceux de Bertrand et du capitaine fussent achevés, pas une brindille n'avait été déposée devant le poteau de McEvoy ; d'abondant, les gardes ne paraissaient pas prêts d'en apporter une seule.

« Dieu me soit en aide ! s'écria l'Irlandais. Ils entendent me rendre ma liberté ! Dick Parker m'a épargné ! » Les larmes lui jaillirent des yeux. « Que Dieu m'en soit témoin, reprit-il, j'ai supplié et imploré votre grâce, Eben, au nom de l'amitié qui nous avait unis, Dick Parker et moi. Je lui ai dit que vous étiez mon frère, et m'étiez aussi précieux que ma propre vie ; mais les autres voulaient nous voir brûler tous les quatre, et Dick Parker avait fait tout ce qu'il était en son pouvoir pour me sauver la vie. Il semble que je doive vous voir souffrir tout ce jour et le demain, jusqu'à la fin de leur conseil, et enfin vous voir brûler !

– Le maquereau a échangé nos vies contre la sienne ! hurla Bertrand.

– Non, je vous le jure ! protesta McEvoy. Quoi qu'il y ait pu avoir entre nous dans le passé, cela est terminé ; n'allez point croire que je veuille me faire raison, ou que j'aie prévenu Dick Parker contre vous !

– Je vous crois », dit Ebenezer.

De vrai, il avait ressenti quelque courroux en écoutant McEvoy leur annoncer cette nouvelle ; aurait-il, après tout, quitté Londres le premier si McEvoy ne l'avait pas trahi ? Mais il surmonta bien vite son ire, car, malgré l'extrémité de sa position, ou possible à cause d'elle, il pouvait voir clairement que McEvoy s'était contenté de suivre en toute sincérité ses principes, ainsi qu'il l'avait fait avec les siens ; on pouvait tout aussi bien blâmer le vieil Andrew pour avoir réagi si durement, Joan Toast pour avoir été la cause du pari, Ben Oliver pour l'avoir proposé, Anna pour avoir traversé seule l'Océan, Burlingame pour – entre autres choses – l'avoir persuadée de descendre à St. Mary's, ou Ebenezer lui-même, qui, par chacun d'une centaine de milliers de gestes, avait modifié le cours de son existence. C'était en fait toute l'histoire de ses vingt-huit années qui l'avait conduit à cet endroit et à cet instant ; et cette histoire n'avait-elle pas pris ce cours particulier, en une large mesure, sous l'influence de toutes les personnes

avec lesquelles il avait eu affaire, et dont les vies, à leur tour, avaient été façonnées par l'influence d'innombrables autres existences ? N'était-il pas, pour faire court, attaché à ce poteau non seulement par la somme de l'histoire humaine, mais par l'histoire même de tout l'univers, comme par une chaîne ininterrompue dont aucun des maillons n'était plus coupable qu'un autre ? Il lui parut également que McEvoy n'était ni plus ni moins à blâmer que ne l'était Lord Baltimore, par exemple, qui avait colonisé le Maryland, ou l'aventurier génois qui avait découvert le Nouveau Monde.

Cette conclusion, à laquelle en était venu le poète plus par intuition que par spéculation, fut suivie par une autre, dont voici la logique : ce point dans l'espace et dans le temps auquel l'histoire du monde l'avait conduit ne serait en rien dangereux, n'était-ce l'hostilité des Nègres et des Indiens. Mais c'était leur asservissement par les colons anglais qui les avait rendus hostiles ; c'est-à-dire, par des gens auxquels les accidents de l'Histoire avaient donné l'avantage – Ebenezer ne doutait pas que ses ravisseurs, si les circonstances étaient renversées, feraient exactement ce que les Anglais faisaient. Dans la mesure, donc, où les mouvements historiques sont l'expression de la volonté des personnes qui en font partie, Ebenezer était un juste objet du courroux de ses ravisseurs, car il appartenait, dans un sens plus profond que celui entendu par McEvoy dans sa remarque d'une nuit précédente, à la classe des exploités ; en sa qualité de gentilhomme du monde occidental, il avait partagé les fruits d'une culture dominante et devait par conséquent partager les fautes qu'encourait cette domination. Et là ne s'arrêtait point sa responsabilité : car si c'étaient bien les aléas du pouvoir et de la naissance qui distinguaient les exploités des exploités, et non point quelque mystérieuse inclination propre à chaque groupe, alors il était aussi « humain » pour l'homme blanc d'asservir et d'appauvrir qu'il était « humain » pour le Noir ou l'Indien de massacrer sur le seul fondement de la couleur ; le sauvage qui allait allumer son bûcher n'était pas moins son frère que le marchand qui avait autrefois asservi ce sauvage. En résumé, observa le poète, en châtiement de ce péché originel, et quoiqu'il dût l'expier en personne, il exigeait une sorte de peine « par réflexion » ; il avait commis un grave crime contre lui-même, et c'était lui-même qui tantôt punirait le malfaiteur.

Ces deux réflexions ne lui prirent pas plus de deux secondes, et quoiqu'elles le troublassent comme l'avaient fait peu d'autres moments dans sa vie spirituelle, tout ce qu'il dit à Bertrand et McEvoy fut :

« En toute manière, il est trop tard pour fendre le cheveu en quatre. Regardez là-bas. »

D'un mouvement des sourcils, il désigna la hutte d'où était sorti McEvoy peu de temps auparavant. Les yeux de l'assemblée s'étaient également tournés vers elle, et les conversations tarirent. Les trois rois étaient sortis pour rendre leur jugement : autant qu'Ebenezer put le voir à travers le brouillard, l'un était un robuste Nègre ; l'autre, un Indien

également robuste ; et le troisième, lui aussi indien, un vieux pénard qui se déplaçait avec difficulté en s'aidant des bras de ses jeunes collègues. Tous trois étaient vêtus avec recherche à comparaison de leurs sujets : leurs habits étaient ornés de franges et de glands, et parés de perles de toutes les couleurs ; des traits et des cercles étaient peints sur leur visage ; à leur cou étaient suspendus des colliers de dents d'ours et des coquillages ; les Indiens portaient une coiffe faite de perles et de plumes de dindon, tandis que celle du Nègre était surmontée de deux cornes de taureau. Les deux gaillards tenaient chacun dans leur main libre un javelot à pointe d'os ; le vieux tenait dans sa droite une sorte de sceptre ou de bâton de cérémonie surmonté d'une peau de rat musqué, et dans sa gauche une torche en pitchpin d'où fusaient des étincelles.

Leur allure rendait leur approche d'autant plus sinistre. McEvoy les regardait par-dessus son épaule, les yeux grands ouverts ; Bertrand commença de gémir. Ebenezer rougit de peur ; il serra les lèvres, mais son visage ne laissa pas d'être parcouru de mille soubresauts.

McEvoy était de tous le plus proche du triumvirat : ils lui firent face gravement ; le Nègre brandit sa lance et prononça une espèce de jugement, que ses sujets accueillirent avec un murmure hésitant, puis le plus jeune des chefs indiens le répéta apparemment dans sa langue, car sa déclaration fut accueillie par une semblable réponse. Ebenezer remarqua un certain mécontentement sur le visage du vieux chef, et une immense satisfaction dans l'attitude de Bandy Lou, le compagnon de McEvoy qui se tenait non loin. Le groupe s'avança ensuite vers le capitaine, lequel venait à peine de reprendre ses esprits. De nouveau une sentence fut rendue dans les deux langues, lances brandies : le sourire du vieux chef et les cris d'approbation de l'assemblée en rendirent le sens clair, et le poète frissonna.

Puis ce fut le tour de Bertrand, qui détourna la tête et s'efforça de garder les yeux fermés. Le plus jeune des rois indiens l'examina froidement ; l'autre le fit avec un plaisir malveillant, tout en acquiesçant aux propos que lui murmurait le Nègre. Tous les yeux étaient tournés vers le grand roi noir, qui, en chacun des cas précédents, avait prononcé le premier la condamnation ; il termina son entretien avec le vieil homme, brandit son javelot, et commença sa déclaration tout en fixant le visage du prisonnier.

Mais il se rompit à mi-phrase et se précipita sur Bertrand, l'obligeant à le regarder en face. Les muscles d'Ebenezer se raidirent : puis donc que le Nègre avait retenu sa lance, mais lâché le bras du vieux chef de façon fort discourtoise, le poète s'attendait plutôt à voir Bertrand transpercé sur-le-champ, coupable seulement d'avoir détourné la tête. Ses craintes ne furent en rien apaisées quand le Nègre poussa un cri, arracha un couteau en os à la ceinture d'un proche lieutenant, et bondit vers le valet en brandissant l'arme. Les autres chefs se refrognèrent ; alarmés par ce geste, les plus proches spectateurs reculèrent, et leur consternation ne fit qu'augmenter quand, au lieu de terminer la vie du prisonnier ou de

le tailler en pièces, le roi noir trancha ses liens et entraves, repoussa d'un coup de pied les fagots qui lui arrivaient aux genoux, et se prosterna devant le prisonnier, lequel titubait.

« Maître Eben ! » s'écria le valet en reculant vers le poteau.

Le vieux chef aboya un ordre, et le plus jeune parut interpellé le roi nègre, sur quoi ce dernier lui répondit en langue indienne, la voix chargée d'émotion. La place du village était devenue aussi silencieuse qu'une église. Le roi indien prit une mine encore plus sévère, donna l'ordre à ses lieutenants d'assister son vieux collègue, et s'élança d'un pas aussi décidé que la dignité le permettait, non vers Bertrand mais vers le dernier prisonnier qui restait à juger, lequel était fort extravagué. Il avait à peine fait un pas ou deux qu'Ebenezer reconnut – sous les peintures de guerre, les insignes royaux, et une santé nouvellement recouvrée – le blessé de la grotte.

« Doux Jésus, je comprends à présent ! s'écria-t-il. Bertrand ! C'est Quassapelagh et Drakepecker ! Le *Dick Parker* de McEvoy est ton Drakepecker, et voici Quassapelagh venu pour me sauver ! »

De vrai, quand l'Indien eut longuement sondé le visage d'Ebenezer, ses yeux se départirent de leur sévérité, et sur son ordre deux gardes s'avancèrent pour défaire les liens du poète.

« Je vous rends votre liberté et vous demande pardon, dit gravement Quassapelagh. Il est bon qu'aucun mal n'ait été fait à l'homme qui m'a sauvé la vie. »

Ebenezer était trop ému pour parler. Ses yeux s'emplirent de larmes ; il vacilla et éclata d'un rire casse, branla la tête, et regarda McEvoy d'un air incrédule. Le vieux chef, cependant, n'avait point cessé de se répandre en injures : il y avait toute apparence qu'il n'entendait pas plus ces merveilles que ses sujets ou les deux autres prisonniers. Quassapelagh s'inclina légèrement devant Ebenezer, conseilla au poète de demeurer où il était encore quelques minutes, et s'en retourna apaiser le vieillard. Le roi nègre, lequel, à la grande consternation de tous, Bertrand avait embrassé en découvrant son identité, se retira lui aussi pour rejoindre le conseil. Il était clair à les entendre disputer que le vieux chef s'opposait vigoureusement à la libération des prisonniers ; après quelques instants, Quassapelagh convoqua Ebenezer, lui prit la main gauche, et murmura :

« Tu as la bague que t'a donnée Quassapelagh ? »

Le poète retira l'anneau de sa poche, remerciant la Providence et Joan Toast de ce qu'il avait finalement échangé sa bague en argent contre celle du roi. Quassapelagh montra d'abord la bague au vieux chef, puis, s'adressant à la foule d'une voix hautaine, la brandit bien haut afin que tout un chacun la puisse voir. Au même moment, Dick Parker, ou Drakepecker, donna des ordres à Bandy Lou qui se tenait non loin, et tous les prisonniers à l'exception du capitaine furent reconduits dans la hutte avant que le vieux chef n'ait le temps de protester davantage.

« Vraiment ! dit Ebenezer en éclatant d'un rire nerveux. Quel palais nous semble à présent cette hutte ! »

Sur la place, où le soleil levant avait éclairci la brume sans pour autant la dissiper, l'émotion était considérable. En regardant entre les jambes des gardes qui étaient devant leur hutte, Ebenezer aperçut les trois chefs qui retournaient dans la case royale ; le vieux, en aucune manière rassisi, était à présent assisté par deux Indiens aux coiffes semblables à la sienne.

« C'est un véritable miracle ! s'écria McEvoy, le visage encore marqué par l'étonnement. Que dis-je, un miracle : une enfilure de miracles ! D'où vient que Dick Parker est vivant et vous connaisse ? Vraiment, il s'est mis à plat ventre comme si votre valet était un dieu !

— J'en fus un, il est vrai, dit Bertrand avec superbe, et un excellent ! Avez-vous vu comme l'homme a pris mon parti contre le vieux tyran ? Et cette audace ! »

Ebenezer raconta à McEvoy comme ils avaient libéré Drakepecker de ses liens, puis découvert Quassapelagh qui souffrait de l'infection d'une blessure, et laissé le Noir subvenir à ses besoins.

« C'est la raison qu'il nous a donné les bagues, encore qu'il ne nous ait rien dit de leur sens. Quel est-il, et comment un pauvre esclave comme Drakepecker a-t-il pu devenir roi ? »

McEvoy ne put les éclairer sur la signification des bagues.

« Pour de ce gaillard que vous appelez Drakepecker, c'est le même dont j'ai déjà parlé sous le nom de Dick Parker. Le bateau qui m'a ravi à Londres l'a embarqué en Caroline ainsi que Bandy Lou et une quarantaine d'autres esclaves, pour être vendus au Maryland. Tous provenaient d'un même village africain, et ce Dick Parker était leur roi. Le second l'avait enchaîné avec Bandy Lou dans la cale, pour la même raison que moi. » L'Irlandais grimaça. « Dick Parker s'était mis en tête de soulever une mutinerie ; le second était d'avis de le tuer, mais le capitaine suggéra de briser sa résistance et de se servir de lui pour mater l'agitation de ses compagnons. Deux fois le jour ils lui donnaient les verges, et il crachait sur le marin qui l'attachait au mât, et crachait encore sur le marin qui le détachait. Je lui conseillai à maintes reprises, par l'entremise de Bandy Lou, d'abandonner sa superbe jusqu'à ce qu'on le vende, puis de s'échapper et de venir en aide aux autres ; il me répondit que mon conseil valait pour Bandy Lou et les autres lieutenants, mais qu'un roi qui était acheté et vendu n'était plus un roi. Quand je lui déclarai qu'aucun roi mort n'avait jamais gagné de batailles, il me répondit que ce n'était pas au lion de jouer le chacal, et qu'un roi mort pouvait encore être un exemple vivant pour ses sujets. Il donna l'ordre à Bandy Lou de suivre mes conseils, et l'ensuivante fois qu'ils montèrent Dick Parker sur le pont pour lui donner le fouet, il cracha sur le second. C'est alors qu'ils le passèrent par-dessus bord, mains et pieds liés. Une moitié des esclaves fut vendue dans la ville d'Anna Arundel le jour suivant, et l'autre moitié

à Oxford le jour d'après. Comment diable il a fait pour ne pas se noyer, cela reste un mystère. »

Ebenezer hocha la tête en se rappelant les marques sur le dos du Nègre quand ils l'avaient découvert sur la plage.

« Et maintenant il est roi des esclaves fugitifs, et Quassapelagh, roi des Indiens rebelles ! Que le ciel assiste les Anglais si jamais ils mettent leur plan à exécution !

– Le Diable les emporte, répliqua McEvoy, ils l'ont bien cherché. »

Puis il déclara de concert avec Bertrand qu'ils comptaient de retourner à Londres par tous les moyens possibles, afin que de pouvoir souhaiter un heureux succès aux rebelles sans avoir à craindre pour leur sûreté. Ebenezer n'avait pas oublié ses dernières réflexions sur le bûcher ; mais quand bien il compatissait avec le sort des esclaves et des Indiens, et reconnaissait même la culpabilité des hommes blancs qui, comme lui, avaient excusé ces tourments en ne les censurant point, il ne pouvait en façon quelconque goûter l'idée d'un massacre général. Bien au rebours, après s'être par deux fois réchappé de la mort, il trouvait l'existence particulièrement agréable, et tremblait à l'idée d'en voir priver quiconque.

« Nous devons trouver un moyen de sauver le capitaine, déclara-t-il. C'est celui d'entre nous qui a le moins de raisons d'être ici, n'ayant ni recherché ni fui personne. » Et il ajouta, tout en concevant fort bien les limites d'un tel propos : « S'il meurt, je devrai en répondre, attendu que c'est moi qui ai loué ses services et lui ai donné une prime s'il partait sans délai malgré le temps et l'heure tardive. »

McEvoy et le valet protestèrent d'une seule voix contre pareille opinion, et McEvoy assura que combien qu'il souhaitait grandement de garantir la sûreté du vieil homme, il n'était pas prêt pour autant de sacrifier ou de mettre en danger la sienne.

« En toute manière, dit Bertrand, il est trop tard pour pleurer ou se réjouir. Si Drakepecker parvient à ses fins, nous serons tous libres de partir ; sinon, nous serons brûlés. »

Ses compagnons s'accordèrent là-dessus, et ils entreprirent de spéculer sur le grade et l'influence du vieil Indien qui avait montré un si grand dégoût à les voir libérer. McEvoy appela l'Africain du nom de Bandy Lou, lequel répondit à leurs diverses questions sans jamais se départir d'un immense sourire, que ses renseignements soient rassurants, accablants, ou anodins.

Qui était le vieux roi indien ?

« Il est le tayac Chicamec, roi des Ahatchwhoops, et l'ennemi des Anglais depuis quatre-vingt-quatre étés. Cette île est la sienne. »

Comme Ebenezer l'interrogeait sur la répartition des pouvoirs entre les trois rois et la juridiction de chacun, Bandy Lou répondit que Quassapelagh était une sorte de commandant en chef de tous les Indiens rebelles de la berge occidentale du Chesapeake, que Chicamec occupait

le même poste sur la berge est, et que *Drepacca* était le roi des Nègres fugitifs. Puis il affirma avec une grande candeur que, là où en théorie les trois étaient investis d'une égale autorité, c'était Quassapelagh, le roi Anacostin, qui exerçait le plus grand pouvoir réel, non seulement parce les chefs au-dessous de lui – Ochotomaquath pour les Piscataways, Tom Calvert pour les Chopticoes, et Maquantah pour les Mattawomans, par exemple – étaient plus nombreux, plus influents et plus belligérants que ne l'étaient les lieutenants de Chicamec, mais aussi parce que certains de ces derniers – tel le fils de l'empereur Umacokasimmon, Asquas, que le gouverneur Copley avait renversé en faveur des complaisants Panquas et Annoughtough – étaient plus enclins à suivre le jeune et vigoureux Quassapelagh que leur vieux commandant en chef. De surplus, la part du lion du pouvoir *potentiel*, selon Bandy Lou, était détenue par Drepacca, car combien qu'il y eût bien davantage d'Indiens belligérants que d'esclaves en fuite, l'autorité de Quassapelagh se bornait nécessairement à la province, et la fidélité de ses sujets, hors pour un petit groupe de Piscataways, aux divers chefs de tribu en premier, et seulement de traverse au roi Anacostin. Drepacca, d'autre part, était devenu en un très court espace de temps le chef direct et incontesté de tout Africain fugitif dans la région, et l'inspirateur de milliers d'autres encore en esclavage ; en outre, il n'avait pas à faire compte des particularités géographiques et des rivalités tribales : le commerce des esclaves répartissait indifféremment dans les provinces des Nègres de diverses tribus africaines, et Drepacca, selon toute apparence, était le seul roi parmi eux. En conséquence de quoi, grâce à sa vive intelligence (il avait appris le dialecte des Piscataways en trois semaines auprès de Quassapelagh), sa formidable corpulence, et l'avantage que lui conférait dans ses négociations avec les Français et les nations du Nord le fait de n'être ni blanc ni indien, la sphère d'influence de Drepacca augmentait chaque jour et pourrait bien inclure bientôt l'entière population nègre d'Amérique, dont le nombre croissait avec chaque bateau venu des côtes occidentales d'Afrique. On devinait, à la superbe démesure de son ton, que Bandy Lou avait déjà couronné son maître "empereur d'Amérique". Ebenezer frissonna.

« Si Dick Parker est aussi puissant que cela, nous n'avons rien à craindre de ce tayac Chuckaluck, ou Chiquenaude, ou Je-ne-sais-quoi. Qu'en penses-tu, Bandy Lou ? Cela fait deux gaillards contre un faible. »

Mais le Nègre jovial l'avertit que les choses n'étaient pas aussi simples que ça, car là où Chicamec détenait en vérité beaucoup moins de pouvoir, réel ou potentiel, qu'aucun de ses confédérés, il était connu chez les Indiens de toutes les provinces comme un adversaire irréductible de l'homme blanc : il était quasi une légende parmi eux ; pendant trois décades, son nom avait été synonyme de résistance sans compromis ; en outre, son village d'Ahatchwhoops était le noyau dur des anti-Anglais armés et organisés de la province, et son île, l'endroit le plus sûr et le

mieux situé pour servir de quartier général. Pour faire court, quoiqu'il ne fût qu'un homme de paille, c'en était un de grande valeur, et ses collègues s'en remettaient à lui pour des affaires courantes – cela d'autant plus volontiers que les neuf dixièmes du pouvoir étaient entre leurs mains.

« Doux Jésus ! s'écria Bertrand. Est-ce à dire qu'ils pourraient le laisser nous brûler ?

– Je ne l'espère pas », dit Bandy Lou d'une voix douce. Un des gardes l'appela dans son dialecte, et il ajouta, sans se départir de son éternel sourire : « Venez, à présent, nous allons savoir. »

7. COMMENT LES AHATCHWHOOPS SE CHOISISSENT UN ROI

Pour la seconde fois ce matin, Ebenezer, Bertrand et McEvoy furent escortés sur la place. Bien qu'il y eût à présent assez de lumière, le ciel demeurait couvert, et les marais salants étaient à peine moins lugubres qu'avant. Les feux étaient éteints ; les femmes, occupées à diverses tâches ménagères ; et la plupart des hommes, vraisemblablement, dans les marais pour se réapprovisionner en fruits de mer et en gibier à plume. Quelques dizaines de guerriers, qu'Ebenezer prit pour des sous-chefs et leurs lieutenants, étaient restés assis pour fumer la pipe autour des feux de bivouac, engagés dans quelque débat ; il n'était pas difficile de deviner, en voyant les mines glaciales qui suivirent le passage des prisonniers sur la place, quel avait été le sujet de leur discussion.

L'alarme étant passée, le poète put enfin regarder autour de lui avec un plus grand intérêt et un plus grand dégagement. Il remarqua, par exemple, que le village était considérablement plus vaste qu'il ne l'avait estimé : le nombre des huttes atteignait plus facilement trois cents qu'une centaine, et des équipes de travail noires étaient occupées à en édifier de nouvelles tout autour du village. Assurément, ils manquaient de terrains élevés, et les Nègres étaient réduits de recourir à divers expédients ; à une extrémité du village se trouvait une éminence de coquilles d'huître – entassées, selon toute vraisemblance, par des générations d'Ahatchwhoops avant que les lotissements ne deviennent si très précieux – que les Nègres s'efforçaient de déplacer dans le marais attenant, à la fois pour créer un nouveau terrain et pour dégager l'ancien ; en d'autres endroits, les huttes étaient érigées sur de bas pilotis à même le marais, dans une étrange combinaison d'architectures africaine et indienne. En outre, le poète observa pour la première fois l'inégale répartition des sexes dans la population : quasi un millier d'hommes s'étaient affairés sur la place ce matin – sept cents au minimum, dont assurément pas plus de deux cents étaient arrivés avec Quassapelagh

et Drepacca –, là où les femmes, à moins qu'un grand nombre d'entre elles aient eu le rare privilège de faire la grasse matinée, se pouvaient compter plus aisément en douzaines qu'en centaines. En revanche, les enfants ne paraissaient pas manquer ; au vrai, les espaces entre les huttes grouillaient littéralement de petits sauvages, dont le grand nombre et la diversité de pigmentations suggéraient non seulement la polyandrie, mais aussi quelque alliance autre que purement politique ou architecturale.

Cette fois, le petit groupe ne s'arrêta pas devant les bûchers, mais se rendit directement vers la hutte royale, à l'opposé de leur prison de chaume. Au vieux capitaine, qui les regardait passer depuis son poteau avec la même gravité que les sous-chefs depuis leurs feux, Ebenezer adressa ces paroles de réconfort :

« N'ayez crainte, l'ami, nous ne vous trahisons pas. Ce sera nous quatre, ou personne.

– Mon cul, oui », marmotta Bertrand.

Et McEvoy ajouta :

« Libre à vous de risquer votre peau si cela vous chante, mais laissez celle de McEvoy. S'il meurt par ma faute, je le pleurerai cruellement, mais si je meurs par la sienne, qu'il crève comme un chien. »

Pour du capitaine lui-même, soit qu'il n'ait pas entendu l'encouragement du poète, ou qu'il ait été trop troublé par la peur pour le comprendre, ou simplement qu'il n'en ait pas fait compte, son expression demeura inchangée.

Devant l'entrée de la hutte royale, Bandy Lou déclara, avec un large sourire :

« Nous, pas aller plus loin. Vous, entrer là. »

Et il désigna le rabat de peau qui servait de porte. Les prisonniers balancèrent un instant, chacun répugnant de prendre l'initiative ; enfin Ebenezer, les mâchoires serrées, repoussa le rabat et pénétra dans la case.

Hormis ses dimensions et les très-nombreuses peaux disposées sur les murs et par terre, le palais de Chicamec ressemblait fort à leur prison. Une rangée de gardes, la lance à la main, se tenaient contre le mur du fond. Un petit feu brûlait dans un cercle de pierres, au centre de la pièce ; derrière, les lèvres closes et l'œil mauvais, était assis le vieux pénard en personne, flanqué de ses deux mornes collègues. Les Anglais leur faisaient face, fort embarrassés et ne sachant s'ils devaient s'asseoir ou demeurer debout, s'incliner ou ne pas bouger, parler ou ne dire mot. En l'absence de Bandy Lou, Ebenezer regarda Quassapelagh dans l'attente d'instructions, mais ce fut Drepacca qui s'adressa à eux, ayant apparemment ajouté à ses talents celui de parler leur langue.

« C'est le désir de Drepacca, déclara-t-il gravement, que les quatre hommes blancs partent libres ; ou que, si l'un doit mourir, ce soit le vieil homme ; ou que, si un seul doit vivre, ce soit l'un des deux qui ont sauvé la vie à Drepacca. »

McEvoy se refroigna ; Ebenezer et Bertrand évitèrent de se regarder.

« C'est le désir de Quassapelagh, reprit Drepacca, que le vieil homme et le chanteur aux cheveux rouges meurent, et que vous deux soyez épargnés ; ou que, si un seul doit vivre, ce soit le grand qui porte encore l'Anneau de la Fraternité.

– Dites donc ! » protesta McEvoy.

Le visage de Bertrand se décomposa. Un garde brandit sa lance d'un air menaçant, et l'Irlandais n'en dit pas davantage.

« C'est le désir de Chicamec, continua le roi africain, que tout homme à la peau blanche sur la surface du globe soit privé de ses parties intimes et empalé. Mais il s'accorde que le grand homme est le frère de Quassapelagh et doit être épargné. » Il regarda Bertrand et, quoique ni son ton ni son expression ne se départissent de leur sévérité, lui dit : « Je regrette que vous ayez perdu l'anneau de Quassapelagh, et que je me sois une fois prosterné devant vous au lieu que de vous avoir fait mon frère à la manière de mon peuple. Mais j'ai dit à Chicamec que vous et le grand homme aviez sauvé ma vie, et que celui qui veut vous tuer doit premier tuer Drepacca. Chicamec n'a rien répondu à cela, aussi serez-vous libérés – mais gardez-vous de sourire, ou il devinera mes paroles, et vous tuera quel qu'en soit le prix. »

À McEvoy, il dit :

« Vous êtes mon ami et l'ami de *Bandalu*, et je ne voudrais pas vous voir mourir. Mais le courroux de Chicamec est grand, et il n'accorde la fraternité qu'à ceux qui ont sauvé la vie de l'un d'entre nous. Vous devez dire adieu à vos amis.

– Ventrebieu ! » s'écria McEvoy. Le garde se rapprocha, et le regard de Chicamec se durcit subitement. « Je voulais dire, reprit McEvoy d'une voix rassise, que si vous êtes l'ami que vous prétendez être, et avez vraiment derrière vous comme l'affirme Bandy Lou une armée, d'où vient que vous laissez cette vieille carne d'Indien être juge et partie ? Libérez-nous tous, et qu'il aille au diable ! »

Quassapelagh, dont le front s'était plissé devant les mots choisis par l'Irlandais, lui fit cette réponse :

« Quassapelagh et Drepacca sont puissants, mais nos forces ne sont pas sur l'île de Chicamec. Si les Ahatchwhoops combattent le peuple de Drepacca, notre cause perdra un puissant allié et un puissant roi. Chicamec ne fera pas la guerre pour tuer les frères de Drepacca et de Quassapelagh ; mais pour tuer les hommes blancs, Chicamec fera la guerre. Vous devez mourir.

– Puisque c'est ainsi, je mourrai également ! » déclara soudain Ebenezer. Son front se plissait et se déplissait à toute allure, ses mains se tortillaient dans tous les sens, et son nez était en soi une chose vivante. Quassapelagh et Drepacca se tournèrent vers lui d'un air étonné ; Bertrand et McEvoy, avec incrédulité. « Ou nous partirons libres tous les quatre, ou

nous mourrons tous les quatre ! déclara le poète. Ces hommes sont ici par ma faute, et je ne souffrirai pas d'être sauvé sans qu'ils le soient également. » Il jeta un regard accusateur à Drepacca. « Possible Drepacca ne défend-il pas les siens, mais Eben Cooke, lui, si, amis ou pas.

– Je prie mon frère d'y réfléchir à deux fois, dit Quassapelagh en conservant sa mine sévère à l'intention de Chicamec. S'il le faut, je vous assommerai pour vous sauver la vie. »

Mais Ebenezer avait selon toute apparence prévu cette possibilité.

« Point d'affaires, répliqua-t-il aussitôt, sa voix transportée par l'audace de son parti. Point d'affaires, cher Quassapelagh ; déclarez seulement que l'un d'entre nous doit mourir, et je bondirai aussitôt sur Chicamec pour l'étrangler, et ses hommes de main me transperceront comme une pelote à épingles. Non, ne les prévenez pas, ou je le fais sur-le-champ.

– Bon sang, Eben ! s'écria McEvoy. Sauvez votre peau ; c'est votre unique chance !

– Notre ami parle sagement et avec son cœur, ajouta Drepacca. Ne ruinez pas quatre vies au lieu que deux

– Plus un mot là-dessus ! » ordonna brusquement Ebenezer. Son visage était tout rouge, sa voix altérée, et il sentait son cœur diffuser un sang brûlant dans ses membres. « Épargnez-vous la famille de votre frère, ou le ferez-vous empaler ? Dites-moi oui ou non, et finissons-en avec cela ! »

Il se balançait sur ses jambes, remuait les bras dans tous les sens, comme prêt de mettre sa menace à exécution. D'un regard, Chicamec envoya deux gardes près de lui, leurs lances dressées. Drepacca et Quassapelagh échangèrent un rapide coup d'œil.

« Pas de réponse, mes frères ? » La voix du poète se fit stridente « Adieu, donc, frère Quassapelagh ! Bonne chance à vous, et mauvais fortune à vos desseins meurtriers ! Adieu, frère Drepacca, adieu, adieu ! Quel dommage que vous n'ayez jamais rencontré mon ami Henry Burlingame : vous auriez fait tous les deux une sacrée paire ! »

Il avait déjà bandé ses muscles et était prêt de bondir par-dessus le feu, quand Chicamec, entendant le nom de *Henry Burlingame*, donna libre étendue à un torrent de questions où le nom revenait plusieurs fois.

« Attends, mon frère ! » s'écria Quassapelagh, et il écouta l'enfilure de questions frénétiques que lui faisait son vieux collègue pendant qu'Ebenezer, son courage évanoui, vacillait et transpirait d'abondant.

« Le tayac Chicamec croit vous avoir entendu prononcer un nom, et aimerait que vous le répétiez.

– Un nom ? Oui, c'était Henry Burlingame ! » Ebenezer rit comme un qui est dérangé et se pencha vers le vieux roi, dont l'œil aiguisé rappelait celui d'une orfraie. « *Henry Burlingame* ! cria-t-il une nouvelle fois, et les larmes coulèrent le long de ses joues. Vous avez entendu

parler de lui, n'est-ce pas, meurtrier ? Ou bien êtes-vous Burlingame déguisé, et est-ce là un de vos nouveaux tours ? »

L'hystérie manqua le faire défaillir ; sa mâchoire s'ouvrit toute grande, et il dut s'asseoir pesamment sur le sol pour éviter de tomber.

Nouvelle question brusque de Chicamec.

« Qui est ce Henry Burlingame ? traduisit le roi Anacostin. Un de vos amis ? »

Ebenezer hocha la tête dans l'affirmative, incapable de parler.

« Un des trois ici présent ? demanda Quassapelagh. Non ? Dans une des villes de l'homme blanc, alors ? »

Ebenezer ayant fait signe que oui, le vieux Chicamec se lança derechef dans une suite de questions frénétiques, en réponse de quoi, après traduction, Ebenezer expliqua que Burlingame était son ancien précepteur, un homme d'une quarantaine d'étés, autant qu'il en pouvait juger dans l'ignorance de sa race et de ses date et lieu de naissance.

Chicamec posa une dernière question sans recourir au langage : le corps parcouru de tremblements, il prit dans le feu un morceau de bois carbonisé, dessina sur un tapis en peau de daim claire le symbole III, et adressa derechef son terrible regard interrogateur au poète.

« Oui, c'est bien lui, dit en soupirant Ebenezer, trop épuisé pour partager l'étonnement de ses compagnons. Henry Burlingame, troisième du nom. Dites-moi, Quassapelagh, d'où vient qu'il connaît Henry ? »

Car il venait juste de se rappeler que, au cours de toutes ces années d'aventures et d'intrigues, il n'avait jamais été dans la politique de Burlingame d'employer le nom qu'il avait reçu à la naissance. La question fut dûment traduite, mais, en guise d'une réponse, le vieil Indien – dont la mine malveillante avait cédé la place à une grande stupeur – ordonna à deux gardes d'aller chercher une malle sculptée et décorée à l'autre bout de la hutte et de la poser devant le poète abasourdi.

« Le tayac Chicamec vous prie d'ouvrir la malle », dit Drepacca.

Ebenezer obtempéra, et fut surpris de ne rien découvrir d'extraordinaire parmi son contenu, lequel, autant qu'il le put voir sans tout bouleverser, consistait en divers vêtements noirs (dont la facture clairement anglaise l'amena à remarquer que la petite malle elle-même, sous sa décoration indienne, était de celles qu'utilisent les marins et les voyageurs, mais certainement point les sauvages), quatre bouteilles en verre scellées contenant selon toute apparence de l'eau, et, déposé sur le tout, ce qui ressemblait à un vieil in-octavo, relié veau et tout abîmé.

Chicamec parla par le truchement du roi Anacostin.

« Voici un... »

Quassapelagh se tourna vers Drepacca pour qu'il traduise.

« Livre, dit l'Africain. Un livre, là, dessus.

– Livre, répéta Quassapelagh. Chicamec prie mon frère impétueux d'ouvrir le livre et de lire ses signes. » Et il ajouta, sur le même ton d'in-

terprète : « C'est l'espoir de Quassapelagh que mon frère lira là quelque charme susceptible de le guérir de sa folie. »

Le poète prit le volume comme il lui était commandé, ce sur quoi la rangée de gardes derrière Chicamec tomba à genoux d'un seul mouvement, comme s'il s'était agi d'une relique sacrée. Mais Ebenezer trouva qu'il s'agissait en réalité d'une sorte de livre-manuscrit anglais, dont l'écriture régulière était celle d'un gentilhomme, mais dont l'encre était trop grossière pour être européenne. En première page figurait ce modeste titre : *Comment les Abatchwhoops se choisissent un roy*, suivi de ce qui semblait être, à une première lecture superficielle, une description des marais du Dorchester, possible de la même île sur laquelle vivait la tribu.

« Cela est fort intrigant, je le concède, dit le poète avec impatience à Quassapelagh, mais vraiment, ce n'est point l'heure... Vive Dieu, qu'est-ce... » Il se rompit lui-même pour relire, sans y croire, les premières lignes : « *Nos bras ayans esté liez, nous fusmes conduits comme de vulgaires bœufs vers le village indien, à quelques milles dedans les terres, et j'eus le loisir d'observer la campagne, à travers laquelle nous passasmes* » – et toute peur ou gêne le quitta en les reconnaissant. « *L'Histoire secrète de John Smith* ! s'exclama-t-il. Cordieu, ce n'était donc pas un hasard... »

Il songeait au Passage des Limbes, mais ses yeux étaient déjà plus avant dans le texte ; ses mâchoires s'affaissèrent, et il ne finit jamais sa phrase, car la substance du manuscrit, et plus particulièrement du conte du tayac Chicamec qui suivait, était la chose la plus ahurissante qu'il lui ait jamais été donné d'entendre.

Pour l'édification de ses compagnons, perplexes, il lut à haute voix, comme suit :

Cela passe au vray le pouvoir de ma plume, ou de ma fantaisie, que de détailler icy l'aspect de ceste place, tant elle est desolée & comme abandonnée de Dieu ; c'est un veritable cloaque, fort marecageux & prest d'estre englouti. L'eau y stagne, formant lacs & mares, et de vray il y a davantage d'eau que de bonne terre ; mais la plus part du sol est un ambigü des deux, pour ce que la marée va & vient, couvrant & decouvrant de vastes estenduës de crotte, & des isles seulement ornées de roseaux verds & de broussailles. Toutesfois que la marée se retire, elle laisse derriere elle de petits estangs, lesquels fermentent & engendrent dedans leur vase plus de moustiques qu'il n'y a de rosaires dans un couvent, et chacun moustique plus affamé qu'un prestre. Ajoutez à cela, que tout le pays est plat, et souventesfois en dessous du niveau de la mer, de sorte que l'œil ne voit de tous costez autre chose sinon ce morne paysage ; l'air est humide & fetide ; la terre fait faute sous le pieds ; et l'eau est trop impure & saumastre pour estre beuë. C'est en verité le cul mesme de la Terre, un endroit assés incommode aux Anglois, et j'ose dire icy que, là où les terres prochaines, telles que nostre Virginie, profiteront dans les ans à venir, personne hors un sau-

vage n'habitera onques ce pays que nous traversasmes, sinon qu'il est un grand badault, ou quelque autre coquefredouille.

Pour de ces mesmes sauvages qui nous avoient fait prisonniers (graaice à l'imbecillité de mon rival L^d Burlingame, ce gros nigaud, ainsi que je l'ay premier relaté), ils estoient un parfaict miroir de leur pays, estant plus petits de stature & plus laids de mine, que les autres que nous avions rencontréz...

Ebenezer leva un regard embarrassé du cahier, mais les visages de Quassapelagh et de Drepacca ne faisaient montre d'aucune réaction à ces mots.

D'abondant, *reprit-il*, ils paraissoient moins empressez de parler, pour ce que, m'estant enquis auprès eux quelle nation ils estoient, mon ravis-seur se contenta de respondre, *Abatchwhoop*. Ce par quoy l'on marque, dans la langue du peuple Powhatan, ce vent malodorant, que lasche le ventre d'un homme quand il a trop mangé, et je ne puy determiner si mon sauvage entendoit ainsi respondre à ma question, ou insulter à ma personne de quelque maniere ; il n'en voulut point dire davantage. Neantmoins, j'estois heureux qu'ils parlassent une langue semblable à celle des Powhatans, pour ce que si je pouvois converser avecque eux, nostre chance de nous reschapper de cet empesche seroit accruë. Maugré leur silence, ils se conduisirent avecque nous tres civilement, & ne nous tourmenterent à aucun moment. Je fis reflexion que s'ils vou-loient nous tuer, ils l'auroient pu faire aysement sur le bord où nous estions embusquez. Asseurement, ils pouvoient espargner nos vies pour seulement nous les ravir plus tard. Mais il vaut mieux de mourir demain que le jourd'hui, et je pus enfin respirer derechef, tout en restant alerte & facile à nous tirer de ces halteres.

Enfin nous atteignismes leur village, lequel estoit le plus grossier que j'eus jamais veu, composé seulement d'une douzaine de huttes faictes de brindilles & de boue, elevées sur une parcelle de terre seche, une paume ou deux au dessus du marais. A nostre approche, huit ou dix sauvages sortirent des huttes, vieux et debiles pour la plus part, et avecque eux les femmes de la tribu, une quinzaine environ, & laides comme des gue-nuches. Plus une meute de chiens galeux, qui sautoient & mordoient de tous costez.

Lors, un gros et gras sauvage sortit d'une hutte & s'en vint haranguer le chef de ceux qui nous avoient conduits jusques icy, lui disant en sub-stance, ainsi que je crus l'entendre, qu'il n'estoit aucunement heureux de nous voir arriver dans le village. Ce à quoy le chef (petit par la taille, ains fort en gueule) respondit que l'autre n'estoit pas encor *Werowance*, c'est à dire Roy, et devoit consequemment moderer ses transports tant que le combat fut enfin decidé. Qu'il avoit faict captifs des hommes à peau claire,

lesquels il prenoit pour des Susquehannocks, afin qu'ils se joignissent au combat, les Susquehannocks estans de grands facteurs de merveilles, et de fameux guerriers. Je ne cognoissois point ce combat dont ils parloient, ni quel estoit le gros sauvage, ni quel notre ravisseur. Ains j'avois entendu parler, par le roy Hicktopeake, le frere de Debedeavon le Roy-qui-Rit d'Accomack, de ces mesmes Susquehannocks, à savoir : qu'ils estoient une grande nation du nord, pres l'ouverture de ceste vaste Baie sur laquelle nous avions navigué. Qu'ils estoient tres redoutez par les autres sauvages, comme estans de grands guerriers & de feroces chasseurs. En consequence de quoy je treuvay bon que d'estre pris pour un Susquehannock par nos ravisseurs, & ne m'embarassay point de les decevoir.

Il suivit une contention entre les sauvages, chacun estant facile à commander l'autre, et chacun respugnant à lui obéir, de sorte que je me demanday où estoit leur roy. Pour ce qu'il me sembloit que ces païens avoient soit deux roys, ou aucun. C'est alors qu'une jeune sauvage aparut, portant un vase emply d'eau sur la teste, & se rendant dedans autre hutte. Elle estoit, j'en fay serment, la plus belle sauvage qu'il m'eut esté jamais donné de voir, mince de stature & bellotte de visage comme d'embonpoint, et nûe au dessus de la taille, si bien que ses seins se balançoient de la plus charmante façon toutefois et quantes qu'elle levoit les bras pour assurer sa charge. A son apparition, les deux sauvages cesserent de se querreller et la suivirent des yeux, ce que nous fismes egalement moy mesme et mes compagnons, pour ce qu'elle estoit d'une beauté nompareille. Sitost qu'elle fust partie, ile retournerent à leur castille, disputans où nous serions encoffrez & par qui nous serions gardez, et se seroient testonnez si je m'estois pas entremis ; m'exprimant dans la langue Powhatan, je leur offris que nous retournions à nostre barque, attendu qu'il n'estoit point icy d'endroit où nous puissions dormir. Nous ne desirions point, leur dis je, abuser de leur hospitalité ou les importuner pour de la table et du lict. Je dis cela en maniere de plaisanterie, sachant fort bien que nous n'estions point leurs invitez mais d'infortunez captifs. Les sauvages furent estonnez de m'entendre parler une langue qu'ils cognoissoient, et moy, en retour, fus fort surpris lors que le gros sauvage, loin de monstrier du desplaisir à ma proposition, l'accepta aussitost, et voulut bien nous laisser partir. Mais l'autre s'y opposa grandement, insistant que nous restions pour la dispute du lendemain. Il en suivit davantage de disputes, et à la fin nous fusmes tous menez dedans une hutte, avecque à peine assés de place que de rester estendu, et le petit sauvage luy mesme, avecque divers guerriers de son peloton, resta pour monter la garde.

Ma compagnie, n'ayans rien entendu à tous ces propos, se treuva fort marrie & deschargea mille plaintes, ignorans quel seroit nostre sort, et si nous allions vivre ou mourir. Ajoutez à cela que nous avions esté faicts captifs le matin, et qu'il estoit à present le soir, ains que rien ne nous avoit esté donné à manger, et que les sauvages eux mesmes n'avoient rien eu de

tout le jour. Il me sembloit que c'estoit là tres estrange, pour ce que le plus meschant des geoliers est rarement assés cruel que de ne point fournir à ses charges de quoy rasseoir leurs ventres en fougue. Maugré cela, j'estois fort peu troublé, attendu que, en conversant avecque nos ravisseurs, j'avois appris que nos esprouves estoient, dans le pire des cas, incertaines. Nos geoliers paraissoient eux mesmes ne pas sçavoir quoy faire de nous, et leur confusion me sembloit un bon presage, ensemble avec la dispute dont j'avois esté le tesmoin. Pour ce que là où regne la faction chez l'ennemi, la bataille est à demi gagnée. En suite de quoy, je fis à mes hommes une courte harangue, les enjoignant à reprendre cœur et à se conduire comme des braves. Mais mes prieres estoient vaines ; ils enrageoient de n'estre pas à Jamestown, ou mieux à Londres, et maudissoient le voyage qui les avoit conduicts icy. Burlingame, ainsi que je l'avois preveu, se plaignit le plus fort, encor que ce fust luy, à mon estime, qui par sa coyonnerie nous avoit mis en ces altères. Je n'avois nulle affection pour luy, qui avoit faict tout son possible pour me contrarier moy et mes explorations, et avoit sans cesse intriqué contre moy à Jamestown. Je le souhaitois vivement à Londres, ou au fond de la Baie, et le luy fis cognoistre. Il se contenta de me regarder, et se tut, mais je devinay qu'il avoit en teste, en cas que je continue de luy chanter pouilles, de desbiter à la compagnie quelque meschante bourde, au fait de Pocahontas & de moy, ainsi qu'il en avoit faict la menace, et je le laissay tranquille. Mais je me fis la reflexion qu'un tel estat ne pouvoit perdurer, et qu'il me faloit y vite remedier, pour ce que la faction conduit tousjours à la mutinerie, et sans mon autorité, j'estois assuré que tous periroyent aux mains des sauvages, dans leur folie & ignorance, avant que de pouvoir regagner Jamestown.

Fatiguez dans l'excès par les adventures du jour, et afaiblis par le defect de provende, ils s'endormirent tous bientost, maugré leurs craintes & plaintes, et me retrouvant seul, j'entrepris de lier conversation avecque nostre geolier, le petit sauvage fort en gueule, bien resolu d'en apprendre davantage sur nostre sort, et par aventure de gagner ses faveurs, ou d'encourager la faction que j'avois observée.

« Ceste fois, ma fortune fut meilleure ; soit pour ce que nous estions les seuls eveillez, ou qu'il songeast de me rallier à sa cause, le sauvage respondit de bon courage & avecque civilité à mes questions. Je luy demanday quel estoit son nom, à quoy il me respondit que c'estoit Wepenter, ce qui est à dire un cocu, et qu'on l'appelloit ainsi pour ce que sa femme luy avoit esté ravie par le vieux *Werowance*, ou roy. Lors j'appris que ce mesme roy, du nom de *Kekataughtassapooekskunoughmass* (à savoir quatre vingt et dix poissons), estoit mort fraîchement, et je gageay que c'estoit ce mesme Wepenter qui l'avoit tué par envy. Le village se retrouvant sans roy, et le vieux roy n'ayant aucun heritier hors sa seule concubine, les sauvages devoient choisir un nouveau Weromance, et ils contoient de le faire le lendemain, par un singulier moyen.

Tous les Ahatchwhoops sont extremement petits de stature, et pour ceste raison envient grandement les hommes de grosse et grasse corpulence. Ils croient que d'autant plus un homme mange, d'autant plus gras il deviendra, et d'autant plus pesant sera leur roy, d'autant plus separée de l'ennemi sera leur village. D'où il suit que toutes et quantes fois qu'un roy meurt sans heritiers maales, tous les Ahatchwhoops se ramassent pour faire bombance, et cestuy cy qui tesmoigne de la plus grande gloutonnerie est fait roy et reçoit un nouveau nom, marquant l'exploit par lequel il a gagné le throsne. Pourquoi le vieux Werowance estoit appelé Kekataughtassapooekskunoughmass, pour ce qu'il avoit mangé quatre vingt dix poissons le jour qu'il estoit devenu leur roy. Et c'est la raison, ce me semble, pourquoy ce peuple se nomme Ahatchwhoops, à cause des vents qu'on lasche lors qu'on faict carrouse.

Telle estoit leur estrange coustume, et quand je l'appris, mon sort et celuy de ma compagnie devinrent moins sombres, encore que je ne seu pas vrayment pourquoy nous estions retenus prisonniers. Mais après un plus long entretien, j'appris qu'il y avoit dans le village deux hommes qui aspiraient après le throsne. L'un d'eux estoit le meurtrier du roy, ce mesme Wepenter avecque lequel je m'entretenois, et il vouloit devenir roy afin que de recouvrer son espouse, la concubine du vieux roy, laquelle ayant apparteneüe à un roy, devoit par necessité n'estre possedée que par un autre roy. Le rival de Wepenter estoit ce gras sauvage, qui premier nous avoit haranguez, et il s'appeloit *Attonceaumoughhowgh*, ou Amorce-Flesche, pour ce qu'il estoit si gros qu'on ne l'auroit pu manquer si l'on avoit voulu l'atteindre. Cet Attonce enrageoit egaleement après la femme de Wepenter, laquelle s'appeloit Pokatawertussan, ou Couche-en-Feu, à cause de l'extresme ardeur dont elle tesmoignoit dans les choses de l'amour.

Quand il seroit seulement agi d'un concours de gloutonnerie entre cet Attonce & ce Wepenter, alors Wepenter auroit perdu par necessité, pour ce qu'il estoit fort petit, là où Attonce estoit extremement large de ventre & feroce d'appetit. Mais leur coustume estoit que tout sauvage pouvoit presenter un champion en guise de luy mesme, s'il en pouvoit treuver de bien disposé, et qu'au cas où cestuy cy remportoit la victoire, ils devoient partager le throsne & les faveurs de la reyne, mais que le champion n'avoit aucunement pouvoir de commandement.

C'estoit en vertu de ceste coustume, que Wepenter & ses compagnons s'estoient saisis de nous ; nous ayans treuvez estranges par nostre mine et par nostre vaisseau, il nous avoit pris pour des facteurs de merveilles, et estoit desireux de choisir l'un d'entre nous pour le représenter le lendemain. Il declara que c'estoit la troupe d'Attonce qui nous avoit attaquez depuis le rivage pour nous chasser, lors que messire Burlingame avoit ligué les gentils hommes derriere luy pour nous resduire d'aborder et de nous mettre en queste de victuailles. Cela maugré mon advis

contraire que la terre estoit hostile. Et Wepenter nous avoit appelez Susquehannocks seulement pour couper l'appetit à son rival.

J'appry cela et quantité d'autres choses par ce Wepenter, lequel me fist alors cognoistre ses conditions en entendant que j'estois le capitaine de ceste compagnie. A savoir : que je le devois représenter à l'ensuivant convive. Qu'au cas que je l'encherirois sur Attonce en matiere de gloutonnerie, tous mes compagnons seroient liberez, et que nous pourrions gouverner le village de concert, et partager la couche de Pokatawertussan. Que si, à l'antipode, j'estois desfaict par Attonce, moy mesme et ma compagnie devroient perir aux mains d'Attonce, pour ce que telle estoit la coustume des Ahatchwhoops.

Je luy respondy que j'estois honoré par son choix, ains luy fis remarquer que j'estois maigre de corpulence, moderé d'appetit, & guere accoustumé aux grandes bombances. C'est pour quoy, s'il vouloit un representant, je luy suggerois de ne me point choisir moy, mais plus tost d'examiner ma compagnie, et d'en choisir le plus gras & le plus vorace de mine. Ce que fit aussitost Wepenter, et regardant chacun soldat et gentil homme, cependant qu'ils dormoient, s'arresta long temps sur Burlingame, ainsi que je l'avois preveu, et envisageant ce gros paquet de crotte assoupi et ronflant comme un porc, Wepenter me fit comprendre par un signe quel estoit son choix. Je louay sa sagesse, et lui assuray qu'avecque un pareil champion, sa victoire estoit certaine, et que Pokawertussan seroit à luy le lendemain. Là dessus nous fumasmes plusieurs pipes de tabac près le feu, et conversames toute la nuict durant de bagatelles.

Quand je vy que l'aube se levoit, j'esveillay Burlingame, premier que les autres ne le fassent, et fy le renchéri, me vantant des ensuivantes choses. Que j'avois desfleuré Pocahontas devant son nez, et avois d'abondant couché avecque la reyne Hicktopeake, là où il l'avoit traictée de catin. Lors il me demanda, sujet à une formidable cholere, la raison qu'il devoit souffrir derechef toutes ces choses. A quoy je luy respondis que, de mesme que je l'avois passé en virilité en ces occasions, je contoïs de le faire une nouvelle fois, pour ce qu'il y avoit ce matin une dispute, dont le vainqueur pourroit coucher à sa guise avecque une jeune et belle sauvage, la concubine du defunct roy. Ayant ouï ces advis, Burlingame fust tres espoïnçonné, et avec force jurons & grincements de dents me vilipenda, et à la fin retourna à sa vieille menace, à savoir que si je ne luy cessois pas ma place pour ceste fois, et l'empeschois de besogner la garse, il bruieroit aussitost, dans Jamestown & auprès la compagnie de Londres qui m'employoit, la verité sur Pocahontas & l'espouse d'Hicktopeake. Je luy respondis que je n'en avois cure (encore qu'il m'auroit nui quand mes ennemis l'auroient appris). Il me demanda quelle sorte de dispute c'estoit, et quand je luy dis que la garse echerroit à celuy qui mangeroit la plus grosse quantité de nourriture, il fust tres satisfait et m'asseura qu'il mangeroit deux fois plus que n'importe quel sauvage, et trois plus que

n'importe lequel d'entre nous. Qu'il estoit insatiable d'appetit, et n'avoit rien mangé depuis deux jours, ce pourquoy il estoit assuré de gagner la belle Indienne. Je luy dis qu'il m'importoit seulement que le vainqueur ne soit pas le gros et gras sauvage de la veille, car autrement nous finirions tous empalez. De surplus, qu'en cas qu'il gagneroit la dispute, et sauveroit ainsi nos vies, non seulement pourroit il jouyr la belotte avecque ma benediction, ains que j'oublierois le passé, et ne ferois plus jamais vanité de mes conquestes, ou de son faible particulier. D'abondant, que j'accommoderois son affaire avec Pocahontas, afin qu'il la puisse culbuter lors que nous retournerions à Jamestown.

Ces paroles amorcerent aussitost Burlingame. Il redoubla d'ardeur à ceste seule pensée. Quand je luy rappelay quel seroit nostre sort si Attonce emportoit la dispute, il me respondit n'estre point apprehensif pour de cela. Qu'il le passoit en voracité sur n'importe quel Anglois ou païen. Et il se frappa le ventre avecque la main, remuant une clameur telle qu'on auroit pu croire que s'y esbattoient tous les desmons de l'enfer. Nous nous estions entretenus dans nostre langue, afin que Wepenter ne puisse deviner ma ruse.

Nostre compagnie s'esveilla peu après, et soldats & gentils hommes se plainquirent qu'ils n'avoient rien eu à manger. Les sauvages s'ammassèrent devant la hutte, & appresterent un grand feu, et nous fusmes conduicts dehors & installez en demi cercle sous l'autorité de Wepenter, lequel s'assit derriere Burlingame. Le gros Attonce estoit assis en face de nous, et avecque luy une vingtaine de ses hommes en un autre demi cercle. Pokatawertussan sortit alors d'une hutte prochaine & vint se seoir entre les deux demi cercles sur une sorte de tapis, pour voir lequel seroit son compagnon de lict. C'estoit la mesme garse, qui le jour devant avoit apaisé toute harangue en levant seulement les bras et en traversant la place. Elle estoit à moitié vestue, enduite d'huile de pocon à la maniere des femmes indiennes, et d'une beauté tant nonpareille que j'aurois aimé estre gros afin que de lui pouvoir plaire. A sa veuë, Attonce poussa un grand cri, et pour de Burlingame, qui estoit nu comme les autres pour ce que nos chemises nous avoient servis à raccotrer nos voiles durant la tempeste, & nos chausses avoient esté jetées aux poissons après nos desvoiemens dans le Passage des Limbes, il la trouva si amorçante qu'il en trembla de partout, et se bava sur ses levres & ses nombreux mentons. Il me demanda à voix basse de ne rien dire de ce qui alloit se passer à nos compagnons, de peur qu'il leur prenne idée de se mesurer à luy, et je m'accorday là dessus de bon courage, pour ce que je voulois que ce fust luy et nul autre qui gagnast la dispute.

Lors Attonce desbuta de se frotter la panse avec les mains, à la fin que d'accroistre son appetit, et voyant cela, Burlingame agit à la pareille, tant que le grondement de leurs entrailles resonna de par les marais comme le tonnerre des volcans. Puis Attonce, qui estoit assis les jambes croisées,

se frappa le cul sur la terre, pour aiguïser davantage son appétit ; Burlingame l'imita aussitôt, ne le voulant céder en rien à son adversaire, et la terre trembla bientôt sous leurs terribles fondements. En suite de quoy Burlingame fit claquer ses levres & craquer les jointures de ses doigts, et Attonce l'imita. Attonce ouvrit & referma ses maschoires avec une extrême rapidité, et Burlingame l'imita. Et ils continuerent de la sorte, s'affriandant grandement, cependant que nostre compagnie restoit abasourdie, n'entendant rien à ce à quoy elle assistoit, et les sauvages frappoient dans leurs mains & dansoient, et Pokawertussan promenoit son regard ardent de l'un à l'autre.

A la fin, sortans de toutes les huttes du village, les femmes et les vieillards apporterent les divers plats du convive qu'ils preparoient depuy plusieurs jours. On donna à chacun d'entre nous un plat de nourritures variées, et seulement un, par quoy on nous tesmoignoït, encor que cela fust assés que de nous contenter, qu'aucun de nous ne pouvoit pres-tendre estre roy, hors seulement Burlingame & Attonce, devant lesquels ils desposerent plat après plat. Pendant les heures qui suivirent, alors que tous les observoient avec estonnement, les deux gloutons desvorèrent plat sur plat, et l'on trouvera cy dessous la liste de ce qu'ils mangerent :

De *keskoughnoughmass*, ou poisson-soleil au ventre doré, dix chacun.

De *copatone*, ou esturgeon, un chacun.

De *pummahumpnoughmass*, ou estoile de mer fritte, trois chacun.

De *pawpeconoughmass*, ou anguille de mer, quatre chacun, seschées.

De grenouilles bouillies, plusieurs chacun, dont des grosses, des vertes & des rainettes.

De poisson-coffre, deux chacun, grillez & enflez.

De *terrapin*, ou tortue, une chacun, cuite à l'estouffée.

Mais aussi, huîtres, crabes, truites, rascasses, carrelets, praires, moules, & autres fruicts de mer tels qu'en rejette la grande Baie.

En suite de quoy ils mangerent :

De malart, macreuse, & halbran, divers morceaux meslangez en esgale quantité.

De harles chaperonnez, un chacun, en brochette comme c'en est la coustume.

De sarcelle, une chacun, seschée.

De *cobunk*, ou oye grasse, une demie chacun.

De bescasses, une chacun, estouffées.

De fauvettes noir et blanc, une chacun, estranglées.

De colibris à gorge ruby, deux chacun, eschaudez, marinez & relevez.

De gros-becs, un chacun, fritz.

De grimpereaux bruns, un chacun.

De roitelets des marais à long bec, un chacun, esviscererez.

De grisalbins, un chacun.

De grouse, une cuisse chacun.

Egalement des œufs & divers morceaux de dinde. Après la volaille, ils passerent à la viande, et mangerent :

De rats des marais, un chacun, fritz.

De ratons laveurs, un demi chacun.

De chien, en egale portion – c'estoit une sorte de barbet.

De cerf, une bonne part chacun, seschée.

D'ourson, une tranche chacun, rostie.

De couguar, un quartier & une eschyne, embrochez.

De la chauve souris, deux chacun, bouillie, *de gustibus & cet.*

Point de lapins. Tandis ils mangeoient de ses diverses viandes, on leur servit des legumes au nombre de cinq : des haricots, du *rockahominy* (c'est-à-dire du maïs grillé & pilé), de l'aubergine, du riz & une salade de roseaux verts, qu'ils appeloient *attaskus*. Et des baies de diverses sortes, mais point de fruits, et le tout arrosé de brouet à la glue et de *sawwe-bonesuckhanna* – ce qui signifie l'eau-sang – un alcool doux qu'ils distillent dans les marais.

Tandis ils honoraient ce merveilleux festin, Wepenter donnoit de grands coups dans le dos et sur le ventre de Burlingame, afin que de r'paiser ses douleurs d'estomac, et les aides d'Attonce faisoient de mesme avec leur champion. Après chaque service, ils ouvroient tous deux la gueule en grand, et Wepenter enfilait son doigt dans celle de Burlingame, en quoy Attonce l'imitoit, ou bien avoit recours à un sirop du nom de *hipocoacanah*, lequel leur faisoit rendre gorge ce qu'ils avoient mangé, et les ragoustoit pour de nouvelles lippées. Les sauvages sautoient & dansoient cependant, et Pökawertussan se tribouilloit de plaisir sur son tapis, devant deux hommes tant virils.

Quand enfin Attonce s'attaqua aux baies rouges, qui estoient le dernier plat que les sauvages avoient préparé, et qu'après en avoir mise une dedans sa bouche, il en recracha deux par default de place, ses lieutenans luy donnerent un dernier coup sur le ventre, sur quoy Attonce lascha un pet retentissant et mourut sur l'heure. Et estoit trop gavé pour tomber à la renverse. Aussitost les sauvages qui estoient de nostre costé se mirent à crier *Abatchwhoops*, *Abatchwhoops*, signifians qu'Attonce estoit desqualifié. Mais maugré qu'il fust mort, nostre Burlingame n'estoit pas encore victorieux, pour ce que les deux avoient mangé une esgale quantité. Il ne restoit plus à Burlingame qu'à avaler une dernière lippée, et nos vies seroient sauves. Nous l'encourageasmes par des cris, mais Burlingame restoit assis, les yeux ronds, le visage verdastre, les joues enflées, la bouche pleine de baies, et en despit de nos prieres, il ne put plus rien avaler. Lors je bondy, ostoit la dernière chauve-souris bouillie du chaudron, luy ouvrit la bouche par force et la fourray dedans. Puis, tenant sa bouche fermée, et lui assenant un bonne tape sur la teste, l'obligeoit d'avalier la chauve-souris.

La victoire de Burlingame estant alors nette, Wepenter se rua vers luy, frotta son nez contre celui de Burlingame, et luy donna une petite tape

affectueuse sur le ventre. Là dessus Burlingame recracha tout ce qu'il avoit mangé, et souilla tellement Wepenter, que le sauvage dut se haster vers la riviere pour s'y laver. Tous desclarerent alors Burlingame Werowance, ou roy, ains il estoit trop mal en poin pour concevoir ce qui luy advenoit.

La nuict estant tombée, pour ce que la feste avoit duré tout le jour, Burlingame fut porté en l'estat dedans la hutte du vieux roy, incapable de bouger, aussitost suivi de Pokawertussan, laquelle estoit toute tremblante. Pendant ce temps, Wepenter resclama allesgeance aux Ahatchwhoops qui avoient esté du costé d'Attonce, et les pria d'emporter la carcasse du mort pour l'aller enterrer. J'annonçay à ma compagnie que nous estions des hommes libres, & leverions l'ancre le lendemain ; sur quoy ils firent monstre d'un grand enjouement, combien qu'ils aient fort peu entendu à ce qui s'estoit passé.

Nous nous levasmes avecque le soleil, et prenans des provisions en abondance, cadeaux de Wepenter, nous preparasmes à retourner à nostre barque pour reprendre le cours interrompu de nostre periple. Wepenter estoit d'une excellente humeur, et quand je luy en demanday la raison, il me respondit qu'environ minuict, cependant qu'il dormoit, Pokawertussan estoit venueü dedans sa hutte, maugré qu'elle fust resduite par la coustume de coucher la premiere nuict avec le champion. Quand Burlingame nous rejoignit à la derniere minute, je luy demanday si Pokawertussan avoit merité son nom. Là dessus il me chanta pouilles et me dit que la derniere chauve-souris bouillie l'avoit tellement defaict qu'il n'avoit plus seu de toute la nuict où il estoit. Qu'il n'avoit mesme pas pu voir la moindre putain indienne, et encore moins la besogner. Il estoit tres courroucé encontre moy, pour ce que je luy avois fait avaler la chauve-souris, et combien que je luy protestay que j'avois ainsi espargné la compagnie, il jura derechef de publier son vilain conte sur moy, et d'escrire des lettres à la London C°, & cet... Je respondis que j'avois faict un pacte avecque luy, et qu'en cas qu'il gagneroit, il pourroit faire ce que bon luy sembleroit, et me retournant, je m'esloignay avecque la compagnie. Burlingame nous suivit en toute innocence, jusqu'à ce que, à sa grande surprise, les sauvages s'emparent de luy, et maugré ses cris le ramenant à la hutte du roy, afin que de regner sur eux avec Wepenter pour tousjours.

Soldats et gentils hommes ayans pris l'alarme là dessus, je leur fy un discours où je leur demanday de reprendre cœur. Que les sauvages avoient exigé Burlingame pour tribut de nostre liberté, et estans si peu nombreux et si mal armés, que nous n'y pouvions rien, sinon que de le garder dans nostre souvenir. Ce conseil à la fin l'emporta, encore que la compagnie marqua une grande fascherie, mêmement les gentils hommes, et nous fismes des signes à Wepenter en rejoignans nostre barque. Pour ce que la faveur des princes, mesme parmi les sauvages, est un os changeant, aysement accordé, et aussi aysement retiré, et nous esperions de la conserver jusqu'à ce que nous fussions en sureté dedans nostre barque,

et loin de ce pays barbare et vil. Où (Dieu le sait) je ne retournerai jamais, ni (Dieu l'accorde) aucun autre Anglois.

Et qu'Il me frappe incontinent, dedans la chambre de nostre fidele canot, si un seul mot de ces aventures passe mes levres, ou celles de ma compagnie (à laquelle j'ai fait ce jour mesme jurer le silence), ou aparaist jamais dans ma grande *Histoire générale*, car :

*Lors qu'on veut faire passer les siens pour morts
Mieux vaut ne point en faire partout le rapport.*

8. OÙ LE SORT DU PÈRE JOSEPH FITZMAURICE EST ÉCLAIRCİ,
ET ÉCLAIRCİT À SON TOUR DES MYSTÈRES ENCORE PLUS SOMBRES
ET PLUS VASTES

Quand Ebenezer eut achevé de lire les vers qui terminaient l'*Histoire secrète* et qu'il eut relevé les yeux, encore tout hébété, Chicamec lui commanda, par l'entremise de Drepacca, de remettre le cahier dans la malle ; les gardes, qui étaient demeurés à genoux tout le temps de la lecture, se relevèrent et rapportèrent la malle dans le coin de la hutte. Bertrand et McEvoy avaient été surpris d'entendre le nom *Burlingame* dans le manuscrit, mais, ignorant tout du passé de l'actuel Henry Burlingame ou du contenu des manuscrits relatifs à son ancêtre – et sentant la sentence de mort suspendue au-dessus de leur tête –, ils étaient plus abasourdis qu'étonnés par le récit. Ebenezer, pour de lui, brûlait de curiosité, mais avant qu'il n'ait pu poser une seule question, le vieux chef insista que le poète détaille derechef son ancien précepteur.

« Quelle est sa mine ? traduisit Quassapelagh. Décris sa peau et le reste.

– Ma foi... » Fronçant les sourcils, Ebenezer interrogea sa mémoire. « Sa peau n'est pas aussi claire de celle de McEvoy, et cependant elle est moins sombre que celle de Bertrand ; elle approche la mienne, dirais-je. Pour de son visage – doux Jésus, il en a tellement ! – c'est assez que je vous dise qu'il est plus petit qu'aucun d'entre nous, un homme d'assez petite taille au vrai, mais son défaut de taille est éclipsé par le fait qu'il a un large coffre et de bonnes épaules, et son cou et ses membres sont épais. Ah, oui, et ses yeux – ils sont sombres, et ont de fois à autre l'éclat de ceux d'un serpent. »

Chicamec accueillit ces avis avec un hochement de tête satisfait ; son ensuivante question fit plisser les yeux du roi Anacostin, et arracha à Drepacca un sourire royal d'une merveille de brièveté.

« Le tayac Chicamec désire savoir, au fait de votre ami... » Il chercha ses mots, et le vieux chef, afin de l'assister, leva un de ses petits doigts en le pliant à la deuxième phalange. Quassapelagh reprit résolument : « Il veut savoir si la partie...

– Celle qu'on appelle *partie intime* », intervint Drepacca.

Quassapelagh ne fit pas compte de ce secours, mais tabla dessus pour que son message soit clair.

« Est-elle de petite taille, et l'amour lui donne-t-elle des dimensions viriles ? »

Ebenezer rougit et répondit que, bien au rebours, Burlingame se devait d'être censuré plus pour un excès que pour un défaut de ressources charnelles ; qu'il était, au vrai, l'incarnation de la luxure, un homme dont la liste des conquêtes passait toute raison, non seulement pour de la longueur, mais aussi bien pour de la manière et de l'objet.

Le tayac reçut ces avis sans marquer de surprise ou de dépit, et se contenta de demander si Ebenezer lui-même avait été témoin d'une de ces déplorables activités.

« Bien sûr que non », dit le poète d'un ton légèrement agacé, car il trouvait l'interrogatoire aussi embarrassant que déplaisant.

Mais, assurément, le frère de Quassapelagh avait vu de ses propres yeux l'instrument de débauche de son précepteur ?

« Non, jamais, et point ne le souhaite ! De quoi riment toutes ces questions ? »

Drepacca écouta son confrère, puis déclara à Ebenezer :

« L'homme dont vous parlez est Henry Burlingame III ; le gros Anglais du livre » – il désigna la malle dans le coin – « est Henry Burlingame I, le père du père de votre ami.

– Vraiment ? Corbleu, c'est ce qu'espérait Henry depuis le début, sans l'avoir jamais pu prouver ! Quelle joie ce serait que d'égayer le cœur d'un ami avec de pareilles nouvelles ! Mais quand Henry était mon ami je n'avais rien à lui offrir ; et maintenant j'ai ces merveilleuses nouvelles et aucun ami auquel les confier, car... » Il était prêt de dire que Burlingame avait trahi non seulement son ami, mais aussi la juste cause qu'il servait, mais il se fit réflexion qu'il ne savait plus si la justice était du côté de Baltimore ou de John Coode, en supposant que ces personnes soient réelles, et si c'était Burlingame ou la réalité qui l'avait trahi, ou le rebours, ou simplement lui qui s'était trahi lui-même. « La vérité, déclara-t-il en s'en pénétrant dans le même temps qu'il la prononçait, est que mon ami s'en est allé dans des mondes dont la complexité m'échappe, et que je l'ai perdu. »

Cette dernière phrase se révéla impossible à traduire, même par le savant Drepacca, qui crut tout d'abord qu'elle signifiait que Burlingame était mort.

« Il n'importe, dit en souriant le poète, je l'aime encore et ai grand-hâte de lui rapporter ce que j'ai appris. Mais attendez – nous avons le

grand-père et le petit-fils, assurément, mais dans l'espace ? Et d'où vient que Henry fut retrouvé à la dérive dedans la Baie ? Demandez au tayac Chicamec quel était Burlingame II, et ce qu'il est advenu de lui. »

Drepacca n'eut point besoin de traduire cette question, car aux mots *Burlingame II*, le vieux Chicamec, qui l'avait écouté très attentivement, grogna et hocha la tête.

« *Henry Burlingame II.* » Il dit ces mots nettement, sans la moindre trace d'accent indien, et tapota sa poitrine chétive de son pouce. « *Henry Burlingame II.* »

Dans le moment qu'Ebenezer marquait son incrédulité, il vit dans les hautes pommettes et les yeux brillants de reptile l'ombre d'une ressemblance avec son ami.

« Ah, non ! s'écria-t-il. Dites plutôt qu'il est le fils d'Andrew Cooke ; dites-moi que son nom est Ebenezer, le Lauréat du Maryland – ce serait aussi aisé à croire ! Non, messieurs : cela passe les limites et outre les bornes ! »

Quoi qu'il en fût, répondit Chicamec, il était le père de Henry Burlingame III, lequel il avait lui-même abandonné dans la Baie afin qu'il périsse noyé. Il entreprit de conter une histoire assez surprenante, dont Quassapelagh, son favori assurément, tâcha de donner une traduction suivie, s'en remettant à contrecœur à Drepacca pour les passages les plus difficiles :

« Le tayac Chicamec est un grand ennemi des hommes blancs, débuta-t-il. Malheur au Blanc qui pose le pied sur cette île, quand bien elle ne serait habitée que par un seul Ahatchwhoop ! Car les Ahatchwhoops ne seront pas réduits à l'esclavage comme le peuple de Drepacca, ni échangés contre des fusils et des alcools anglais comme le peuple d'Annoughtough et celui de Panquas, ni chassés de leurs terres...

– Comme le peuple de Quassapelagh, intervint obligeamment Drepacca.

– Ils préféreront brûler tout homme blanc qui croisera leur chemin, et débiter la grande guerre qui chassera les démons anglais, ou mourir en combattant sur leur île, sous la mousquetade des hommes blancs ! »

Ici, Ebenezer le rompit :

« Demande au tayac Chicamec la raison de son courroux, je te prie, Quassapelagh : je juge par ce livre-journal là-bas que son peuple a peu souffert des Anglais ces quatre-vingts dernières années. Il n'a pas le dixième des griefs de Quassapelagh ou Drepacca, et cependant il témoigne d'une rancune dix fois plus grande.

– Mon frère pose une question épineuse, dit Quassapelagh en souriant. Je vais la poser au tayac Chicamec sans les épines. »

Ce qu'il fit, et Chicamec, avec cet art de la traverse propre aux Indiens, ordonna qu'on apporte derechef la malle. Cette fois, il en sortit lui-même le journal – les gardes s'agenouillèrent aussitôt et baissèrent les yeux – et le tint à bout de bras d'un air féroce.

« Ceci est le *Livre des démons anglais*, dit-il par la voix de Quassapelahg. Vous en connaissez l'histoire : comment mon divin père, le tayac Henry Burlingame I, battit le grand Attonceaumoughhowgh en qualité de champion de Wepenter, et comment il chassa les démons anglais de notre terre.

– Attendez un moment... », protesta le poète, mais il se ravisa. « Je voulais seulement dire que l'homme était de vrai fort puissant.

– Il chassa les démons anglais sur leur bateau, reprit Chicamec, et les poursuivit lui-même le long du rivage, car il espérait de les suivre jusqu'à leur prochain campement, et là de les tous détruire. Il se rendit dans les terres du Nord en canoë et longea tout le jour le bord du Honga marécageux, à la suite des imprudents démons. Et quand ces démons abordèrent pour établir leur camp, alors le tayac Burlingame bondit pour les tuer, sans autre arme que ses mains. Mais Wepenter, qui se défiait du courage du Werowance blanc, l'avait suivi avec un peloton de guerriers, et, pour ce péché, les dieux retinrent le bras de mon père avec des liens invisibles, afin que les démons tuent Wepenter et quelques autres, et puissent s'échapper avant que mon père les ait pu détruire. Mais dans leur hâte ils oublièrent ce livre, dans lequel étaient écrits les hauts faits du tayac Burlingame, et ce dernier l'a conservé pour rappeler aux futures générations d'Ahatchwhoops que les Anglais sont les rejetons de ces mêmes démons anglais, et doivent être abattus à vue.

« Or vous devez savoir que mon céleste père était pourvu de façon fort singulière pour les rapports charnels ; mais de même que le dieu des Tempêtes rassemble ses forces durant de nombreuses lunes, puis en une seule nuit dévaste le canton, de même le tayac Henry Burlingame I avait un...

– Un membre, intervint Drepacca pour la troisième fois ce jour.

– ... lequel n'était pas plus grand que celui d'un chiot, ni d'une plus grand efficace. La fête achevée, il ne visita pas la reine Pokatawertussan pendant trois lunes entières. Mais à la quatrième, comme le disent nos légendes, il la prit dans son lit et accomplit le Rite de l'Aubergine sacrée, par lequel il l'engrossa si bien qu'elle ne se releva jamais et mourut en me donnant la vie !

« Pendant vingt-six étés, les Ahatchwhoops vivèrent en paix sous la gouverne de mon père. Nos pêcheurs nous parlaient de démons anglais qu'ils avaient vus tout au sud, et plusieurs fois nous aperçûmes leurs grands vaisseaux blancs qui remontaient la Baie, mais ils n'abordèrent jamais notre île ou les terres voisines. Et grand était le courroux de mon père à leur encontre : quand ma mère la reine Pokatawertussan fut en travail, il lui jura qu'il tuerait l'enfant avant qu'on ne coupe son cordon s'il naissait la peau blanche. Et il me nomma Henry Burlingame II, mais m'appela d'un nom ahatchwhoop, *Chicamec*. Il avait coutume de lire *Le Livre des démons anglais* tous les jours, et d'exciter les Ahatchwhoops à tuer tout homme blanc qui tomberait entre leurs mains. Il mourut dans ma vingt-

sixième année, et avant de mourir déclara à notre peuple que le tayac Chicamec garderait leur village contre les démons anglais, et il me fit prêter un grand serment, par lequel je m'engageais à tuer tout homme blanc qui viendrait parmi nous, même du sein de ma femme ou de mes concubines.

« Grandes furent les plaintes des Ahatchwhoops à sa mort, et quand je devins Werowance à sa place, j'implorai les dieux de m'envoyer un signe favorable. Aussitôt une terrible tempête s'abattit tout autour de nous et nous amena un sorcier anglais, évanoui et quasi noyé – lequel signe nous apprit que les dieux étaient favorables à mon règne et à ma cause. De peur qu'un des nôtres doutât qu'il fût un démon et ne le prenne pour un simple humain, je lui montrai notre totem afin qu'il l'adore, et comme il était un démon, il cracha dessus. Là-dessus nous lui offrîmes le privilège des damnés et le brûlâmes le jour suivant sur cette place-ci, comme vous le serez tous – hormis le frère de Quassapelagh.

– Un instant, je vous prie ! s'écria Ebenezer, dont l'esprit avait été assailli de dates et de souvenirs. Le capitaine Smith a fait son voyage en 1608, et vous avez tué ce démon anglais dans votre vingt-sixième année... Quassapelagh, demande-lui si cette malle n'appartenait pas à ce sorcier dont il parle... »

La question fut traduite et Chicamec y répondit par l'affirmative.

« Mais alors... encore une autre question : le tayac Chicamec a-t-il d'autre fils hormis mon ami Henry Burlingame ? » Il essaya de se rappeler les récits qu'il tenait du jésuite Thomas Smith et de Mary Mungumory. « A-t-il un fils, à présent mort, du nom de Charley... *Moccassin* ? *Mackinack* ? Non, ce n'est pas ça... c'était *Mattassin*, je crois. »

À la mention de ce nom, le visage de Chicamec se durcit, et sa réponse, d'après Quassapelagh, fut : « Le tayac Chicamec n'a pas de fils. » Ebenezer était cruellement déçu.

« Ah, bien, peu importe. C'est seulement un étrange concours de circonstances.

– Le frère de Quassapelagh nous a mal entendus, intervint plaisamment Drepacca. Le roi Anacostin a traduit les paroles de Chicamec, mais point leur sens. En vérité, le tayac Chicamec a des fils, mais ils se sont tous deux enfuis pour vivre parmi les Anglais, et il les a reniés. Un était l'homme dont vous avez parlé, et dont je ne répéterai point le nom : il a tué une famille d'Anglais et a été pendu pour cela.

– Alors j'ai raison ! exulta le poète. Ce sorcier était un missionnaire jésuite, et voici sa soutane et son eau bénite ! Et, palsembleu... » Son esprit allait de découverte en découverte. « Ne suit-il pas que Burlingame est le demi-frère de ce criminel Mattassin ? »

Personne d'autre dans la hutte, bien entendu, n'était en mesure d'apprécier ces révélations. La deuxième mention du nom de Charley Mattassin lui attira de vifs reproches de la part de Chicamec.

« Ce me semble que vous devriez être fier de lui, hasarda Ebenezer. Il

est vrai que ses victimes étaient hollandaises et non point anglaises, mais en toute manière il s'agissait de Blancs.

– Soyez prudent, mon frère, l'avertit Quassapelagh. Je vais dire au tayac Chicamec que vous lui présentez vos excuses pour avoir dit que Mattassin était son fils. »

Quand cela fut fait, le vieux chef reprit son histoire, et pour la première fois une émotion autre que la colère ou la malice se put sentir dans sa voix :

« Durant de nombreux étés, le tayac Chicamec s'est interdit les joies d'avoir une femme et des enfants, traduisit Quassapelagh. Son céleste père, Henry Burlingame I, lui avait révélé que sa semence était mêlée, et lui avait fait jurer de tuer tout enfant à la peau blanche qui en naîtrait ; aussi, afin que de s'épargner la peine de devoir tuer son propre enfant, il résolut de vivre et de mourir sans le réconfort d'une famille.

« Or il advint que le sorcier anglais avait couché avec diverses femmes des Ahatchwhoops la nuit qui avait précédé son exécution – car tel est le privilège des condamnés, sinon qu'ils soient des prisonniers de guerre comme vous –, et en avait engrossé trois. La troisième accoucha d'une fille, plus rouge que son père et plus blanche que sa mère, et les Ahatchwhoops prirent l'enfant et la voulurent noyer dans le Chesapeake ; mais le tayac Chicamec les en empêcha, leur représentant que la fillette était de la même couleur que lui. Il l'emmena dans sa hutte déserte et l'éleva comme sa fille, et ce fut là un grand péché contre les dieux, mais le tayac Chicamec ne le savait pas.

« C'est ainsi que l'enfant du Démon fut élevée comme une princesse parmi les Ahatchwhoops, et devint plus belle à voir à chaque nouvelle saison, si bien que tous les jeunes hommes du village lui firent la cour et demandèrent sa main au tayac Chicamec. Mais les Esprits du mal mirent le feu au cœur du tayac, et combien qu'il fût alors dans sa quarante-quatrième année, et elle dans sa quinzième, il tomba amoureux d'elle et la voulut pour lui tout seul. Le feu lui monta à la tête, et il lui fit croire que, attendu que le sang de la princesse était mêlé de la même façon que le sien, il pourrait engendrer avec elle des fils dont la peau aurait la couleur de celle de ses parents. À cette fin, il renvoya les galants et découvrit à la princesse que, bien qu'il l'eût élevée comme sa propre fille, elle n'était pas en vérité le fruit de ses reins, et qu'il la voulait prendre pour reine. La fille protesta grandement, soit qu'elle eût quelque favori parmi les jeunes hommes du village, ou qu'elle fût accoutumée de regarder le tayac Chicamec comme son père ; mais la vengeance des dieux est telle que ses larmes ne firent qu'enfler la passion du tayac, et lui qui avait vécu tant d'années sans femme devint si... »

Drepacca dut lui aussi réfléchir un moment avant que de proposer une traduction approchante :

« *Sujet ?* Non, pas comme un esclave... Être sous le joug, mais non comme un qui serait enchaîné...

– *Transporté ?* suggéra viteement Ebenezer. *Exalté ? Surexcité ?* »

Les narines de Chicamec se dilatèrent d'impatience devant ce retardement.

« Il fut *transporté* de désir, déclara Quassapelagh. Et à un tel degré qu'il se mit à trembler de tous ses membres comme une bête en rut. Or le secret de l'Aubergine sacrée, à la suite duquel Pokatawertussan avait succombé, avait disparu avec son épouse céleste, mais il ne faisait pas besoin au tayac Chicamec, lequel est un homme en toutes ses parties. Quand la jeune vierge voulut émouvoir sa pitié en s'agenouillant devant lui, il ne put plus attendre d'en faire sa reine. Pire, il la monta aussitôt, et dans la nuit qui suivit l'emplit de sa semence ! »

Bien que Quassapelagh fût demeuré impassible cependant qu'il traduisait, la voix de Chicamec s'était animée ; sa respiration s'était faite haletante, et ses yeux de vieillard brillaient. Enfin il s'arrêta ; son visage et sa voix retrouvèrent leur gravité.

« Au matin, à l'insu de tous, elle attendait un enfant, et le tayac la prit pour reine. Le mauvais esprit qui l'avait possédé quitta enfin sa tête, et tout le temps que son ventre grossit, il ne la toucha plus, de honte, et frémît à l'idée qu'elle lui puisse donner un enfant blanc, lequel il devrait tuer. Mais la vengeance des dieux est étrange et très-enveloppée ! Elle lui donna un fils bien noir, un véritable prince Ahatchwhoop, un mâle parfait en tout point hors un, que le garçon avait...

– *Hérité.*

– ... avait hérité de son grand-père Henry Burlingame I – le seul défaut de ce noble personnage ; et le secret de la Sainte Aubergine de son grand-père étant perdu, il était clair que l'enfant ne pourrait jamais perpétuer la lignée royale. Pour cette raison, il ne reçut point le nom de Henry Burlingame III, mais celui de *Mattassinemarough*, ce qui veut dire Homme de Cuivre, et pour cette même raison, quoique le désir l'eût quitté, le tayac Chicamec osa forcer sa reine une deuxième fois, et la combla de sa semence durant toute la nuit pour qu'elle lui donne un autre fils. Et derechef il frémît à l'idée qu'elle puisse donner le jour à un enfant blanc, et il ne la besogna pas tout le temps que son ventre enfla sous sa robe. Comme premier, la reine donna le jour à un fils, dont la peau n'était pas sombre comme celle des Ahatchwhoops, ni blanche comme celle des démons anglais, mais de la même nuance or que celle de son père. Mais, à la semblance de son frère Mattassin, il n'avait pas l'ombre de cela qui fait qu'un homme est homme, et attendu que seul Dieu pouvait transmettre aux hommes les mystères de l'Aubergine, ce garçon ne donnerait jamais de petits-fils au tayac Chicamec. Aussi ne fut-il point appelé Henry Burlingame III, mais *Cobunkowprets*, c'est-à-dire Bec-d'Oie, pour ce que sa mère la reine, envisageant pour la première fois son défaut viril, déclara : *Une oie l'a becqueté* ; elle dit aussi : *L'oie aurait dû épargner l'enfant et se repaître du père.*

« Mais le tayac Chicamec attendit que la reine se rafraîchisse et, une troisième fois, il l'emplit de la semence qui fait les hommes ; et jusqu'à la moisson il trembla comme un roseau dans le vent. Mais le troisième fils n'était ni noir comme Mattassinemarough, ni cependant doré comme Cohunkowprets, mais blanc comme une voile anglaise, de la tête aux pieds, et ses yeux n'étaient pas noirs, mais bleus comme les eaux du Chesapeake ! C'était son ancêtre réincarné, jusqu'à ce même défaut que partageaient ses frères, et quoique les dieux aient pu trouver bon de transmettre au garçon le secret de l'Aubergine comme ils l'avaient communiqué à son divin grand-père, le tayac Chicamec n'eut d'autre parti que d'accomplir sa terrible promesse en se débarrassant du démon anglais...

« Oyez comme le pécheur paie trois fois sa faute ! Quand le tayac Chicamec déclara au village que l'enfant à la peau blanche devait mourir, la reine se saisit d'une lance, se jeta dessus, et périt plutôt que d'assister à la mort de son nouvel enfant ou de devoir en concevoir un autre à sa guise. Alors le tayac Chicamec se rendit seul au bord de l'eau pour noyer le prince blanc, et son cœur était lourd. La reine était morte après avoir été trois fois forcée en vain, et il n'osait faire d'enfant aux concubines qui partageraient dès lors sa couche, aussi lâcha-t-il sa semence dans l'air. Et à la fin il ne se put résoudre à noyer l'enfant ; au lieu de cela, il peignit sur sa poitrine, avec de l'ocre rouge, les signes qu'il connaissait par son père et par *Le Livre des démons anglais* : HENRY BURLINGAME III, puis il déposa l'enfant au fond d'un canoë et l'abandonna aux flots capricieux du Chesapeake. Et il implora l'esprit du tayac Henry Burlingame I pour qu'il garde l'enfant de la noyade et lui transmette le secret de l'Aubergine, afin qu'il puisse perpétuer la race royale – même parmi les démons anglais.

– Vive Dieu ! » s'exclama Ebenezer avec émerveillement.

Mais combien qu'il se souvînt du récit que lui avait fait Mary Mungmory de sa singulière liaison avec Charley Mattassin – un récit qu'il ne pouvait pleinement apprécier qu'aujourd'hui –, ainsi que de certaines allégations étonnantes de Henry – par exemple, qu'il n'avait jamais « vraiment » fait l'amour à Anna –, néanmoins il trouvait ce « défaut particulier » des fils de Chicamec très-difficile à accorder avec la stupéfiante sexualité de son ami.

« Le tayac Chicamec demande au frère de Quassapelagh, dit Drepacca, si l'homme qu'il appelle Henry Burlingame III a beaucoup de fils dans sa maison. »

Ebenezer était sur le point de répondre par la négative, mais il se ravisa soudain et dit plutôt :

« Henry Burlingame III était encore jeune quand il devint mon précepteur, mais encore que je sache où il demeure, je ne l'ai point vu toutes ces dernières années. Je le sais cependant un fameux vert-galant, et il y a toute apparence qu'il a une tribu de fils et de filles. »

La vérité était qu'il venait de songer à quelque vague plan pour sauver ses compagnons aussi bien que lui-même ; plus rassis qu'auparavant, il l'examina soigneusement cependant que Chicamec, de toute évidence déçu par sa réponse, concluait son récit par la voix de Quassapelagh.

« Dans les années qui suivirent, le tayac Chicamec éleva ses autres fils, le noir Mattassin et Cohunkowprets le doré ; et malgré leur cruel défaut, ils devinrent grands et forts comme les pins de leur pays, audacieux comme les ours qui dévastaient les campements des chasseurs, rusés comme les rats laveurs, infatigables comme les faucons dans le ciel, et tenaces – tenaces comme la tortue-cuir, ennemi du rapace, qui lutte jusqu'à la mort dedans ses serres, et même morte ne laisse pas de le mordre ! »

Ces éloges avaient été prononcés par le vieux chef avec une grande fierté. A présent les rides de son visage se creusèrent, et il ne s'exprima plus que d'une voix lugubre.

« Qui sait quels faits sont criminels aux regards des dieux, traduisit Quassapelagh, tant que ces derniers ne se sont pas fait raison ? Était-ce un crime si grave que d'élever la fille du démon anglais dans la maison du tayac et de lui faire des fils quand elle fut en âge ? Était-ce un autre péché que de vouloir tuer tout enfant blanc, et de pousser ainsi la reine à se jeter sur une lance ? Si l'un est un péché, l'autre n'est-il point son expiation ? Était-ce commettre un nouveau crime que d'épargner l'enfant, et qu'il soit encore vivant ? L'homme ne peut avoir qu'une certitude : quels que soient ses péchés, ils doivent par nécessité être graves, car terrible est la punition qu'il souffre, et infinie ! Cela n'était pas assez que le tayac abandonne son troisième enfant aux flots, et perde sa reine, et voie sa lignée disparaître de la surface de la terre ; non, il fallait qu'il perde tout – jusques à ses fils robustes, eux dont la force lui était une grande joie, eux qu'il comptait de voir un jour gouverner les Ahatchwhoops dans leur guerre contre les démons ! Mattassin et Cohunkowprets ! Ne leur avait-il pas appris jour après jour à haïr les Anglais ? Ne leur avait-il pas recordé *Le Livre des démons anglais* et relaté les transports guerriers de leur grand-père ? Ils n'étaient point de ces jeunes frénétiques, de ces chiens en chaleur, qui, aveuglés par le désir, montent la première chose qu'ils trouvent, que ce soit une chienne ou un panier de joncs ; non, c'étaient des hommes mûrs de quarante étés, des hommes rusés, sains d'esprit, et qui affirmaient haïr les Anglais autant que leur père les haïssait ! Ils furent les premiers à vouloir unir notre cause à celle des Piscataways et des Nanticokes ; quand le premier esclave noir se réfugia sur l'île, ce fut Mattassin lui-même qui l'accueillit et fit de ce village un havre pour tous ceux qui fuient l'Anglais ; et ce ne fut pas le tayac Chicamec qui le premier conçut le plan de s'allier avec le dénommé Casteene et les guerriers nus du Nord pour repousser les Anglais à la mer – ce fut Cohunkowprets le doré : sans femme, sans enfants, et assoiffé de combat ! Piscataways, Nanticokes, Chopticoes,

Mattawomans – tous enviaient les Ahatchwhoops de posséder pareils guerriers ; et Chicamec, trop âgé pour quitter l'île lors de la première grande réunion de nos chefs – n'eut-il pas l'immense fierté d'envoyer Mattassin à sa place ? »

Le tayac Chicamec s'arrêta, en proie à d'amers souvenirs, et Ebenezer fit remarquer obligeamment qu'il était au fait du destin de Mattassin. Dans le même temps, comme la chose pouvait être de quelque conséquence pour son projet, il témoigna d'une grande curiosité à l'endroit de l'autre fils, Cohunkowprets : il n'avait pas, assurément, été pendu lui aussi pour avoir tué des démons anglais ?

« Ils ne l'ont pas pendu », dit Chicamec par la voix de Quassapelagh – et jamais jusqu'à présent la malice n'avait autant altéré ses traits. « Leur crime contre Cohunkowprets est dix fois plus odieux que leur crime contre Mattassin. Fils splendide, à la peau d'or ! Lui aussi fut chargé par le tayac Chicamec, il n'y a pas une lune, d'une haute mission : se rendre dans le Nord avec Drepacca et conclure un traité avec Casteene ; lui aussi avait été distrait de son but par les dieux, et de la même façon, malgré les plus sévères conseils de Drepacca... »

Il avait déjà parlé de l'élément noir dans le village, comme l'on parlerait d'une faveur empoisonnée, et avait mentionné la jalousie de ses alliés pour ses fils. Il devint clair désormais pour Ebenezer que la prédilection de Chicamec pour Quassapelagh n'était pas qu'une affaire de couleur : elle dissimulait une profonde méfiance à l'égard des Africains, et même de Drepacca, et datait, apparemment, de sa mission auprès de M. Casteene. Le poète alla même jusqu'à soupçonner Chicamec de tenir Drepacca pour responsable de la défection de Cohunkowprets.

« Pour faire court, reprit Quassapelagh, le roi Drepacca fut réduit de laisser Cohunkowprets sur le continent près la Petite-Choptank, avec la femme blanche qu'il convoitait, et le tayac Chicamec n'a point vu son fils ces derniers jours.

– Une terrible enfilure d'infortunes, compatit Ebenezer. Mais quel est ce crime odieux dont parle le tayac ?

– Je préfère répondre à cela moi-même, répliqua Quassapelagh, et ne point faire rengreger la colère du tayac Chicamec. La rumeur porte que Cohunkowprets a pris un nom anglais et épousé une femme anglaise ; il vit parmi les Anglais dans une maison anglaise, parle leur langue, et porte leurs habits. Il n'a plus rien d'un Ahatchwhoop, regarde son peuple avec mépris, et, pour ce que nous en savons, il se peut fort qu'il nous livre au roi anglais. »

Chicamec, qui s'était tu à contrecœur pendant quelque temps, se remit à parler, et Quassapelagh dut reprendre sa tâche de traducteur.

« Regardez-le aujourd'hui, le tayac Chicamec, dit-il. Son corps est affaibli par les soucis de quatre-vingts étés, son île est peuplée d'étrangers et cernée par les démons anglais, son vieux rêve de bataille est

devenu l'affaire de rois étrangers ; son honneur est souillé et bafoué par des fils infidèles, et sa lignée royale, condamnée à s'éteindre avec lui ! Le frère de Quassapelagh doit dire à ses amis ces choses s'ils veulent savoir pourquoi on va leur couper le membre et les brûler ; le frère de Quassapelagh doit retrouver l'homme qui s'appelle Henry Burlingame III et lui dire ces choses, et lui dire aussi de quitter le pays sur l'heure – avec ses fils, s'il en a –, car le tayac Chicamec a déjà défié les dieux en le sauvant, mais maintenant tous les démons anglais de la région doivent mourir ! »

9. OÙ L'UN DES NOMBREUX MYSTÈRES MANQUE VOIR LE JOUR APRÈS UN LONG ET PÉNIBLE TRAVAIL

Ebenezer n'avait plus de doutes quant aux grandes lignes de son plan. Il prit la parole sans plus tarder, avant que d'être paralysé par la peur et le balancement.

« Cette mission que le tayac Chicamec me confie, cher Quassapelagh, est-elle la condition de ma liberté ? »

Il fallut quelque moment et l'aide de Drepacca pour traduire cette dernière phrase, laquelle fut cause de nouveaux débats en langue indienne. Enfin, Drepacca lui dit :

« Pour que ce soit une condition, il faudrait la respecter. Nous reconnaissons, cependant, que si vous êtes vraiment un frère de Quassapelagh, vous tiendrez votre promesse. »

Ebenezer s'arma de courage :

« Si le tayac Chicamec tue mes trois amis, je n'apporterai aucun message à Henry Burlingame III, pour la raison que je mourrai ici avec eux. Dites-le-lui bien.

– Mon frère... »

Quassapelagh protesta, mais Drepacca traduisit la déclaration. La colère brilla dans les yeux de Chicamec.

« Toutefois, continua le poète, si le tayac Chicamec convient de s'accorder à la clémentine opinion de ses sages et puissants amis et de nous libérer tous les quatre, je lui promets ceci : j'irai voir Henry Burlingame III et lui ferai le récit de sa naissance royale et du père qui lui sauva la vie ; de surplus, je l'emmènerai ici, sur cette île, afin qu'il voie le tayac Chicamec. Il connaît la langue des Piscataways et des Nanticokes ; père et fils pourront s'entretenir seuls, sans interprète. »

Toutes ces choses saisirent Quassapelagh et Drepacca d'étonnement ; ils traduisirent par à-coups, en échangeant d'imperturbables coups d'œil. Craignant que dans leur étonnement ou leur appréhension ils ne

déformassent son message, Ebenezer se leva et, s'approchant du roi, le lui répéta d'une voix nette et décidée, accompagnant ses paroles de gestes et d'intonations éloquentes :

« *Moi – amener Henry Burlingame III – ici – à Chicamec. Chicamec et Henry Burlingame III – parler-parler-parler. Pas Quassapelagh. Pas Drepacca. Chicamec et Henry Burlingame III – parler. Et pour vous montrer ma bonne foi, messieurs : Moi dire à Henry Burlingame III d'aller chercher son frère Cohunkowprets. Henry Burlingame III trouver Cohunkowprets et eux parler-parler-parler, et possible lui montrer son erreur. Cela vous va-t-il, vieux frère ? Chicamec ici ; Cohunkowprets ici ; Henry Burlingame III ici !* »

Qu'il ait ou non compris le détail de la proposition, Chicamec en avait saisi assez que de la disputer fiévreusement avec Quassapelagh.

« Je savais que cela ne serait pas sans vous déplaire, dit Ebenezer d'un air sombre, et il se rassit. Mais dites-lui que c'est nous quatre, ou personne », ajouta-t-il à l'adresse de Quassapelagh.

Maintenant que son offre était faite, l'audace de celle-ci manqua le faire défaillir. Bertrand et John McEvoy, qui avaient écouté les longs récits sans grand espoir, parurent revenir à la vie, tous leurs traits tendus dans l'expectative.

Il en suivit quelques débats, point trop orageux à en juger par leur ton, et à la fin Quassapelagh dit :

« Mon frère ne sera pas aisément guéri de sa témérité quand il saura qu'il a réussi.

– Vive Dieu ! Est-ce à dire que nous sommes libres ?

– Le tayac Chicamec aspire à revoir son fils après tant d'années de séparation, déclara Drepacca du même ton neutre dont usait Quassapelagh, et quoiqu'il ait renié son fils Cohunkowprets, il pense qu'un fils dévoyé vaut mieux que pas de fils du tout, aussi priera-t-il pour son pardon. Le frère de Quassapelagh, une fois sur le continent, aura une pleine lune entière pour accomplir sa promesse ; les autres resteront ici comme otages. Si au terme de cet espace il n'a ramené ni Cohunkowprets ni Henry Burlingame III, les otages mourront. »

Les visages des Anglais se décomposèrent.

« Ah non ! protesta le poète. Si le tayac Chicamec n'a pas confiance en moi, il n'a qu'à me tuer ; s'il me fait confiance, eh bien, point n'est besoin d'otages. »

Chicamec sourit en entendant cette quérimonie et repartit que si le frère de Quassapelagh était sincère dans sa promesse, il n'avait rien à craindre pour la sûreté des otages.

« Fort bien, se résigna Ebenezer. Mais souffrez alors que je m'accompagne d'un d'entre eux, puis donc que vous entendez borner mon temps. Feignez qu'Henry Burlingame III ne soit point chez lui, et que je le doive chercher ailleurs, ou feignez qu'il insiste que nous trouvions

Cohunkowprets avant que de retourner ici ? Deux hommes voyagent plus vite qu'un seul dans ce genre de mission. »

Quassapelagh se refroga :

« Ce que vous dites est raisonnable. Deux otages, donc, en guise de trois.

– Et votre valet Bertrand, qui m'a sauvé, pour compagnon, ajouta Drepacca.

– Oui-bien, s'écria Bertrand, qui n'avait rien dit de longtemps. Je fais vanité d'être un parfait limier pour ce qui est de retrouver les gens, et l'ami Burlingame est même mon redevable pour quelques petites faveurs. »

Chicamec grogna et s'agita tout le temps que dura la traduction ; puis il fit la grimace, mais ne s'éleva pas apertement contre cette nouvelle vicissitude.

Ebenezer posa une main sur le bras de son valet et s'adressa à Drepacca :

« Cet homme a été quelque temps mon valet, et celui de mon père auparavant en Angleterre. Il m'a soit trahi soit déçu à diverses reprises, mais plus pour se tirer d'affaire que par malice, et je ne lui en veux aucun mal. Mais il est prompt à ratiociner et à s'effrayer, et succombe à la première commodité comme un ivrogne au mauvais vin ; je n'ose lui confier cette mission. »

Bertrand demeurait stupide, mais premier qu'il ait pu marmotter autre chose qu'un faible *ventrebleu* !, Ebenezer avait désigné McEvoy et repris la parole.

« Cet homme-ci fut autrefois mon ennemi, et quel que soit le mal que je lui ai fait d'aventure, il me l'a rendu trois fois à dessein. Mais tout ce qu'il a fait, il l'a fait par principe, et ne s'est jamais ravi à dissimuler. De surplus, il est le courage et l'ingéniosité mêmes, et nos différends sont derrière nous. Je choisis cet homme pour m'accompagner. »

Ni Chicamec ni Quassapelagh n'osèrent se prononcer sur ce choix ; d'un accord tacite, la décision fut laissée à Drepacca, comme étant l'homme le plus intéressé dans l'affaire, et après avoir attentivement examiné Ebenezer et McEvoy (lequel semblait hébété), le roi africain hocha la tête en signe d'approbation. Il fut décidé que les prisonniers retourneraient dans leurs quartiers jusqu'au repas de midi, après quoi les deux élus seraient escortés jusqu'au comté de Dorchester ; les deux autres ne seraient point tourmentés pendant un mois lunaire et retrouveraient leur liberté aussitôt que Burlingame ou que Cohunkowprets feraient leur apparition sur l'île.

« Fraude et trahison ! s'exclama Bertrand. Est-ce là ma récompense pour tout ce que j'ai souffert par votre faute ? Vous assassinez votre seul ami pour ce menteur de maquereau ?

– Non, l'ami, répondit Ebenezer en passant son bras autour des épaules de Bertrand tandis que les gardes les escortaient hors la hutte

royale. S'il s'était agi d'un artifice, c'est toi que j'aurais choisi, mais cela n'est point, je le jure. Je reviendrai ainsi que j'en ai fait la promesse.

– Ah, il vous est aisé de faire de grands serments, vous qui vivrez en toute manière ! Comment trouverez-vous Burlingame, ou l'autre sauvage, lequel vous n'avez encore jamais vu ? Et quand bien vous tomberiez bec à bec sur eux là-bas, croyez-vous qu'ils iraient se livrer à ces démons de l'Enfer ? Mais peu vous chaut ce qui peut arriver à l'homme qui vous a une fois sauvé la vie ! »

Ebenezer ne se pouvait en vérité rien rappeler de semblable, mais il préféra ne point discuter le point.

« De grâce, ne te méprends pas, Bertrand ; si je ne puis accomplir ma promesse dans le temps alloué, tu me verras à tes côtés à un de ces poteaux. »

Le valet lui répliqua en grognant :

« Je n'en doute pas, vous êtes sujet à de telles folies ! Mais nous ne reverrons pas McEvoy, vous le pouvez gager. »

Voyant que rien ne le pouvait consoler, Ebenezer ne dit plus mot. Ils s'arrêtèrent sur la place pendant que les gardes détachaient le capitaine Cairn de son poteau. Acravante de fatigue, d'engourdissement et d'incrédulité, le vieil homme ne pouvait rester debout sans secours ; Ebenezer et McEvoy le portèrent jusqu'à la hutte. Et soit que l'épreuve eut diminué son entendement ou que l'annonce du sursis fut trop confondante, il ne témoigna aucun trouble quand McEvoy lui en eut fait part.

McEvoy lui-même ne dit rien pendant les deux heures ensuivantes ; ils firent alors leurs adieux au capitaine indifférent et au valet toujours aigri, et furent laissés par les Indiens sur une langue de terre marécageuse au nord de l'île – le point le plus au sud du Dorset –, là où le Passage des Limbes reliait le Chesapeake à un large et turbulent bras de mer. Là, ils furent laissés à eux-mêmes, près de ce qui paraissait être un quai abandonné depuis longtemps.

« Nous avons de la chance, dit sobrement l'Irlandais. C'est la même route que Bandy Lou et moi avons prise pour rejoindre l'île. Il y a une cinquantaine de milles d'ici à Cambridge, mais on ne peut pas se tromper, et il y a des fermes et des cabanes de trappeur le long du chemin.

– Rendons-en grâce au ciel, répliqua Ebenezer. Nous n'avons pas de temps à perdre. Il y a apparence que nous trouverons Burlingame plutôt à St. Mary's qu'à Cambridge, mais possible trouverons-nous ce Cohunkowprets en chemin, si nous nous enquêtons assez. »

Ils remontèrent le chemin boueux pendant un moment sans rien dire, chacun abîmé dans ses pensées particulières. L'après-midi était chaude pour la fin décembre. Alentour, le marais salant et l'eau s'étendaient à l'infini : les joncs bruissaient dans le tiède vent d'ouest ; des râles cherchaient de la nourriture le long des marécages ; des aigles et des orfraies allaient et venaient entre les branches argentées des pins rongés par le sel.

Ebenezer ne manqua pas d'observer que son compagnon était quelque peu troublé, et il songea, non sans une certaine satisfaction, que McEvoy était occupé de la façon dont il pourrait exprimer sa reconnaissance. À dire vrai, Ebenezer était loin de se sentir l'esprit rassis ; d'une part, il s'élevait contre l'audace de son artifice : sans nourriture, sans argent, sans moyen de transport, sans idée précise de l'endroit où se pouvaient trouver ceux qu'ils cherchaient, comment pouvaient-ils espérer de réussir ? De surplus, maintenant qu'il était provisoirement hors de danger, ses anciens ennuis et ses inquiétudes revenaient en force : son domaine perdu, Joan Toast abandonnée, le courroux de son père, la sûreté de sa sœur... Le désespoir l'enfermait de toutes parts à la semblance des sombres marécages, sans rien qui en pût rompre la morosité.

McEvoy avait trouvé un bâton sur le chemin ; il en usait à présent pour sabrer un jonc.

« Merci de ma vie ! jura-t-il. Me voilà émasculé en toute manière !

– Eh ? » Surpris, Ebenezer leva les yeux. « Qu'est-ce à dire ? »

McEvoy continua de grogner et de cingler l'air avec son bâton :

« Vous m'avez sauvé la vie, voilà ce qu'il y a, et je vous en suis éternellement redevable ! Pire, vous aviez tous les sujets de me haïr. Mais au lieu de cela vous m'avez sauvé la vie ! » Il lui était impossible de regarder Ebenezer en face. « Vraiment, comment un homme peut-il vivre avec cela ? Quand les sauvages m'auraient raccourci, j'aurais pu au moins crier comme un héron et mourir de suite ; mais voilà que vous m'avez châtré, qu'il me faut ramper et chanter vos louanges, et vivre une vie de bouvillon pendant Dieu seul sait combien de temps !

– Mais cela est absurde ! protesta le poète en rougissant. Ce n'était là qu'un expédient – et non une faveur. »

McEvoy branla la tête :

« Ne vous fatiguez pas de la sorte ; c'est ma conscience qui me dit de ramper, et non point vous, et d'autant plus vous protestez que je ne vous suis redevable de rien, d'autant plus je sombre dans l'abîme de l'Obligation. *Je dois vous aimer*, me dit ma conscience, et cette voix me fait vous mépriser, et ce mépris me fait me haïr moi-même pour mon ingratitude crasse.

– Ah, de grâce, ne vous flagellez point de la sorte ! Abandonnez ces funestes pensées !

– Et voilà que je sombre davantage dans la fange ! marmonna McEvoy sans cesser de détourner les yeux. Si seulement vous aviez exigé trop de gratitude, je pourrais vous haïr ! Mais telles que sont les choses, me voilà dans une belle embûche : esclave et *castrato* ! »

Jusqu'ici, le poète s'était trouvé plus embarrassé que fâché, car l'aveu de McEvoy lui avait fait connaître qu'il avait goûté, de façon fort peu chrétienne, un sentiment de supériorité morale, en suite de lui avoir sauvé la vie. Mais à présent son embarras cédait la place à de la colère, laquelle

était dirigée sans doute autant vers lui-même que vers McEvoy ; lui aussi s'empara d'un bâton, et décapita deux joncs de son côté du chemin.

« Henry Burlingame m'a dit un jour, débuta-t-il froidement, que l'éthique distingue la morale des intentions et celle des faits. Par quoi l'on entend qu'un homme peut faire une bonne action pour une mauvaise raison, ou une mauvaise action avec de bonnes intentions. » Il décapita un autre jonc, puis un quatrième. « Or, les gens simples ont coutume de faire compte de l'action, mais de négliger l'intention, et les savants, de faire peu de cas des faits et de mettre à nu l'âme de leur auteur. Burlingame disait que la différence entre le pessimiste aigri et le vrai gentilhomme réside précisément là : le premier jugera les actions à la morale de leurs intentions, le second agira au rebours, et aura toujours des raisons de pardonner ses compagnons dévoyés.

– Tout cela est profond, je n'en doute pas, dit McEvoy, mais par où cela concerne-t-il...

– Écoutez-moi jusqu'au bout, le rompit Ebenezer. Il me semble de voir deux issues à ce stupide borbier dans lequel vous pataugez. La première consiste à juger mes moindres gestes et paroles d'après une morale des intentions, et vous aurez alors plus de sujets de mépris que de gratitude : je vous ai choisi en guise de Bertrand par pur esprit de vengeance, afin que de vous faire rôti sur le bûcher de la Conscience et que d'égaliser les offenses passées de Bertrand ; je vous supplie de ne me point trop remercier, afin que de vous amener à me remercier encore plus... »

McEvoy soupira :

« Pensez-vous que je n'ai pas déjà tâté de cette chimère-là ?

– Hum. Et sans résultat ? Vous vous sentez toujours diminué par la gratitude ? » *Sffft !* Le bâton cingla l'air, et un autre jonc fut coupé en deux. « Et voilà l'autre issue, l'ami : prenez à votre compte cette morale des intentions, et concevez que derrière cette fausse enclouure se cache la simple couardise. »

L'Irlandais releva la tête pour la première fois, des éclairs dans les yeux.

« Quelles sornettes est-ce là ?

– Oui, *de la couardise*, déclara Ebenezer. D'où vient que vous ne faites rien pour m'assister dans ma mission ? Oubliez cette casuistique de l'obligation et engagez votre vie de concert avec la mienne ! Engagez-vous à revenir là-bas dans un mois, si notre quête n'a point porté de fruits, et nous nous recommanderons tous deux à la grâce de Chicamec ! Que dites-vous de cela ? Au diable cette chimère de membre abstrait ! Mettez en jeu vos parties de chair et de sang, comme je le fais des miennes, et nous voilà quittes pour l'éternité ! » Il cingla l'air de son bâton et éclata d'un rire triomphal. « Que dites-vous de cette voie-là, John McEvoy ? Palsembleu, c'est une *grande avenue**, un *camino real*, un boulevard ; d'un côté votre Abîme de la Fausse Intégrité – pour lui donner son nom sur la Carte du Vrai – et de l'autre la Ville enchantée...

où la Responsabilité dresse ses tours dorées... » Il bredouilla ; l'ironie qui perçait dans sa voix l'abandonna un instant, mais réapparut bientôt. « Bien, allons faire un tour dans cette direction, et si vous prétendez être encore un castrat, eh bien chantez le déchant et allez au diable ! »

McEvoy ne répondit rien, mais il était clair qu'il ressentait l'aiguillon du défi lancé par le poète : la colère quitta son visage, et il se mit à user de son bâton comme d'une simple canne. Pour d'Ebenezer, sa saillie avait augmenté son pouls, sa respiration et sa température ; son pas se fit saccadé ; l'ivresse étrécit ses yeux et enfuma son esprit ; il écarta les pans de sa veste pour aérer son corps en sueur, et trancha d'un seul coup toute une rangée de joncs.

Comme la faible lumière d'hiver déclinait, ils commencèrent de rechercher une loge pour la nuit. Il aurait été vain d'espérer une auberge dans une campagne aussi désolée ; ils remarquèrent une grange tout en haut du chemin et convinrent qu'il y avait peu apparence qu'ils trouvassent de meilleurs quartiers avant la tombée de la nuit. Ebenezer était d'avis de demander au propriétaire licence pour dormir dans le fenil, dans l'espoir qu'il les puisse loger dans sa maison ; McEvoy préférait de se glisser discrètement dans le foin, assuré qu'il était que le planteur les enverrait paître s'ils lui demandaient son autorisation. Ils disputaient des mérites respectifs de ces stratégies quand ils furent interrompus par l'arrivée d'un chariot derrière eux, le premier qu'ils rencontrassent de toute l'après-midi.

« Holà, tout doux, Aphrodite ; holà, ma fille ! Montez donc, mes garçons, et rafraîchissez-vous ! »

De loin, le charretier avait la mine virile, mais de près on voyait clairement qu'il s'agissait d'une femme courtaude au visage tanné, vêtue des pieds à la tête avec de ces fourrures propres aux trappeurs. Malgré la faible lumière, Ebenezer ne laissa pas de la remettre aussitôt.

« Vive Dieu, quelle heureuse fortune ! » Il éclata d'un rire incrédule et se rapprocha pour s'assurer. « Est-ce Mary Mungummary que je vois là ?

– Elle-même, répondit gaiement Mary. Montez donc à présent, et dites-moi où vous comptez d'aller. »

Ils grimpèrent de bon cœur à ses côtés, contents de se pouvoir reposer les jambes, et McEvoy l'entretint de la grange et de leur dessein d'y dormir.

Mary branla la tête :

« Eh bien, mes garçons, vous êtes libres de dormir où cela vous plaît, mais prenez garde ; celui qui possède cette grange est d'une nature cruelle et rebourse. Vous pouvez dormir dans mon chariot, si cela vous agréé ; je n'ai point l'usage de ces couvertures, et personne ne l'aura avant que nous n'atteignions Church Creek. *Hue*, Aphrodite ! »

Elle fit claquer son fouet, et sa jument blanche se remit en route.

« Mary Mungummary ! s'exclama derechef Ebenezer. Voilà bien un miracle ! D'où vient que vous passez par ces marais dignes d'Averne ?

– C'est de vrai le fondement même du Dorset, admit la femme, mais c'est là toutefois ma route coutumière. Je suis à faute de filles en ce moment, expliqua-t-elle à McEvoy, mais j'ai entendu dire qu'il y en avait une à Church Creek, qui était mûre pour la culbute.

– Ah, Mary ! répéta le poète, toujours étonné. C'est vous que je voulais voir depuis le début de la journée, et vous m'avez oublié ! Que de choses j'ai à vous dire !

– Il y a plus d'un gars qui attend ce chariot de pied ferme, observa Mary, mais elle prit peine à l'envisager plus attentivement. Tredam ! Serait-ce Eben Cooke, le poète ? On dirait bien que oui, et votre pauvre femme qui croit que vous avez fui en Angleterre ! »

McEvoy se refroigna, et le poète rougit de honte.

« Vous avez vu Joan ?

– Je l'ai vue cette semaine, rongée par l'opium et la vérole et prête d'en mourir – pour ne rien dire de son cœur brisé. Je lui ai même proposé de venir dans mon chariot afin que je la soigne. Non qu'on la puisse encore sauver, mais cela la garderait au moins des sauvages. Ah, monsieur Cooke, vous avez mal fait à cette fille, elle qui ne vous demandait qu'une bagatelle. Êtes-vous en route pour Malden, bien déterminé à boire et la coupe et la lie ?

– Je... J'irai sitôt que je le pourrai. J'ai quantité de choses à vous dire, Mary, durant que nous allons... Mais vraiment, je ne sais plus mon monde ! John McEvoy, voici Mary Mungummory.

– *La Putain ambulante du Dorset*, ajouta Mary fièrement, en serrant virilement la main de McEvoy.

– C'est ainsi qu'elle se fait appeler, déclara Ebenezer, mais il n'y a meilleure chrétienne dans toute la province, j'en jure ma foi. »

Il présenta McEvoy comme un ami de longue date de Londres, et combien qu'il brûlât de parler à Mary de la prochaine révolte indienne, des frères de son ancien galant Charley Mattassin, et de la pressante mission qui était la leur, sa curiosité et sa mauvaise conscience le poussèrent à s'enquêter davantage de la situation à Malden.

« Il y a eu de grands changes depuis votre fuite : d'étranges pratiques de toutes sortes, auxquelles ni Joan Toast ni les autres ne semblent rien comprendre – y compris moi, qui ai quitté mes filles et ai dit adieu à Bill Smith dès que Tim Mitchell a réapparu.

– Savez-vous si mon père est là-bas ? Andrew Cooke ? Et qu'en est-il du tonnelier ?

– Il y a un homme qui dit s'appeler Andrew Cooke, répondit Mary. S'il est votre père, ça, ni Joan ni moi ne vous le pouvons affirmer, attendu que nous ne l'avons jamais vu en Angleterre. Quoi qu'il en soit, c'est un maître juré coquin, par ma foi ! Bill Smith est encore là-bas, et le domaine est toujours à lui, encore que j'aie entendu dire qu'il se préparait toutes sortes de procès. Mais, doux Jésus, je n'en dirai pas plus ; il se

trame trop de choses, et vous les verrez mieux par vous-même. Quel désordre va causer votre retour !

– Encore une question, la pria Ebenezer. Je dois savoir si ma sœur Anna est là-bas avec mon père.

– Vous voulez dire que vous avez *vraiment* une sœur ? »

Mary le regarda d'un air songeur et pressa sa jument dans le crépuscule.

« Vous avez de ses avis ? Où est-elle ?

– Non, répondit Mary, je ne sais rien d'elle. La vérité est que cet homme qui se prétend votre père a dit à l'avocat de Bill Smith... – vous vous souvenez de ce voleur et de ce blasphémateur de Dick Sowter ? – il a dit à Sowter que vous étiez le seul héritier de Cooke's Point : ni frère ni sœur. Et quand quelqu'un s'est rappelé que vous aviez une jumelle à votre naissance, il a changé son histoire et juré que l'autre enfant était morte de la peste.

– Voilà qui est très-fantastique ! »

Ebenezer pria la femme qu'elle lui veuille décrire cet Andrew Cooke ; le détail du bras paralysé le persuada qu'il s'agissait de son père, mais elle ne put jeter aucune lumière sur ses étranges propos.

« Vous saurez ce qu'il en est bien assez tôt, croyez-moi », répéta-t-elle.

La grange où ils avaient compté de dormir était à présent loin derrière eux, et les terres marécageuses s'étendaient derechef à l'entour du chemin. Un vent froid montait des ténèbres grandissantes.

« Vraiment, j'ai tant à vous dire ! s'écria le poète en redoublant d'enthousiasme. Je sais à peine par où débiter !

– Eh bien, ma foi, faites-y réflexion cette nuit et attendez le matin », répliqua Mary. De son fouet, elle désigna une fenêtre éclairée au loin. « C'est là que nous allons : j'y ai un vieil ami.

– Vive Dieu, ne me rebutez pas ! Si j'ai dit quoi que ce soit qui vous ait fâchée, de grâce, veuillez me pardonner ; mais ce que j'ai à vous dire vous intéresse autant que moi.

– Vraiment ? Comment cela peut-il être ? »

Ebenezer balançait un moment :

« Eh bien... saviez-vous que Charley Mattassin avait un frère ? »

Elle le regarda d'un air songeur.

« Oui, un sauvage qui vivait sur Bloodsworth Island. Que savez-vous de lui ? »

Ebenezer éclata d'un rire frénétique :

« Il y a tant à dire ! Mais dites-moi : saviez-vous qu'il avait *deux* frères, et que Henry Burlingame – c'est-à-dire Tim Mitchell, dont j'ai dit qu'il possédait le même étrange caractère que votre Charley... me voilà tout embrouillé ! Dites-moi, Mary : quand avez-vous vu Tim Mitchell pour la dernière fois, et où est-il maintenant ? »

Saisie d'étonnement, Mary répondit qu'elle n'avait pas vu Tim Mitchell depuis des semaines, voire des mois ; de vrai, le bruit courait qu'il

n'était en aucune façon le fils du capitaine Mitchell, mais un imposteur, l'agent de quelque puissant parti non identifié, hostile au syndicat également puissant et non identifié dans lequel le capitaine Mitchell était une figure de premier plan. La disparition de Tim avait été la cause d'une grande alarme et chacun était entré en soupçon de son voisin : le capitaine Mitchell, William Smith, et les autres agents de l'organisation, mais, pour Mary, de son avis particulier, cela avait été un bon coup de la fortune, car le gredin s'était montré très-sévère avec les filles de Malden.

« Vous ignorez donc où il se trouve ? la rompit Ebenezer. Je dois le trouver d'ici une quinzaine de jours, ou mes trois compagnons et moi mourrons – mais je vous expliquerai cela en temps voulu. Sachez, Mary, que l'homme que vous appelez Tim Mitchell est en réalité Henry Burlingame III, fils du tayac Chicamec des Ahatchwhoops et frère de Charley Mattassin et Cohunkowprets, lequel nous devons trouver, ou périr ! Tout ce que nous savons de ce dernier, c'est qu'il a été envoyé en mission par son père, comme Mattassin avant lui, et comme Mattassin il a été détenu par quelque Calypso anglaise. » Il sourit afin que de lui marquer qu'il n'avait pas trahi ses confidences à McEvoy. « Cela s'est passé, j'ai avis, il y a quelques jours ou semaines, et le tayac ne l'a pas revu depuis. Possible avez-vous entendu des bruits de ce métis métamorphosé en bon Anglais.

– Juste ciel ! » Mary renversa la tête et ferma les yeux. « Vous avez bien dit qu'il faisait le gentilhomme, monsieur Cooke ?

– C'est ainsi que Chicamec me l'a rapporté. L'homme a pris un nom anglais, une épouse anglaise, et une maison anglaise.

– Comment avez-vous dit qu'il s'appelait désormais ? »

La voix de Mary s'était voilée ; son visage avait pâli.

« Je n'en ai aucune idée. *Cohunkowprets*, nous a-t-on dit, signifie Billy-Bec-d'Oie. Qu'avez-vous, Mary ? Se peut-il que vous l'ayez vu ? »

Mary engagea raidement Aphrodite dans le chemin qui menait à la cabane éclairée, et son occupant apparut sur le seuil, une lanterne à la main.

« Non, monsieur Cooke, je ne l'ai pas vu, mais j'ai entendu parler d'un métis du nom de Ramdam – Billy Ramdam...

– Vraiment ? Merci de ma vie, John, cette sainte femme me sauvera une nouvelle fois ! »

Il voulut serrer son bras potelé, mais au lieu de son habituel rire gras elle poussa un gémissement et le rebuta.

« Au nom du ciel, qu'y a-t-il, Mary ? » demanda le poète.

Mais déjà leur hôte avait remis le chariot et leur souhaitait la bienvenue.

« Le temps me fait défaut, marmonna la femme. Je vous conterai l'histoire demain matin, quand nous irons à Church Creek – c'est là où l'on dit que vit Billy Ramdam, et c'est chez lui que je me rendais quand je vous ai rencontrés en chemin.

– Où vous vous rendiez... » Le rire d'Ebenezer retentit dans tout le marais. « Entendez-vous cela, John ? Cette femme est un ange envoyé par Dieu ! Non seulement elle a entendu parler de Lord Cohunkow-prets, mais d'abondant elle comptait le visiter ! »

Mary hocha tristement la tête :

« Allons, allons, monsieur Cooke. »

La lanterne de leur hôte était à présent assez proche d'eux pour qu'Ebenezer puisse envisager le visage dépité de Mary, et combien qu'il ignorât ce qui la pouvait inquiéter, son cœur se transit à cette vue.

« Avez-vous oublié qui je suis, et quel commerce m'attire à Church Creek ? Je suis *la Putain ambulante du Dorset*, monsieur Cooke, et la catin dont j'ai entendu parler fraîchement, qui possible veut se joindre à ma compagnie – holà, Aphrodite ! Holà, ma fille ! –, j'ai idée – mais rien qu'idée – que cette putain pourrait être votre sœur... »

10. OÙ LA PUTAIN AMBULANTE DU DORSET CONTE, PAR OUI-DIRE, L'ANGLICISATION DE BILLY RAMDAM

Ebenezer eut beau supplier, cajoler, et menacer par tour Mary Mungummory, il ne la put déterminer à en débiter davantage au fait d'Anna. Elle salua leur hôte, un vieil ermite à la peau tannée, aux lèvres étroites, au cheveu grison – le parfait exemplaire du trappeur –, et ne voulut rien entendre des protestations désespérées du poète.

Le vieux bonhomme tendit sa lanterne à bout de bras et s'éjouit nettement de ce qu'il découvrit, car il se mit à sauter partout comme un crapaud, et à coasser de contentement.

« Mary Mungummory ! Eh bien ça alors !

– Tu t'attendais peut-être à voir Hélène de Troie dans les marais, à cette heure de la nuit ? » dit-elle en élevant la voix à dessein, comme lorsqu'on s'adresse à un homme à moitié sourd.

Elle avait dit cela en affectant quelque rudesse, et qu'il ait ou non saisi l'allusion, le vieil homme se dandina en gloussant. Il grimpa sur le côté du chariot et jeta un coup d'œil à l'intérieur tandis que Mary dirigeait Aphrodite vers la cabane.

« Ne t'abîme pas les yeux, espèce de vieux débauché, cria-t-elle. J'attends d'être à Church Creek pour remplir mes cales. » Elle changea vite de sujet. « Voici de mes amis, Harvey, qui sont dans le besoin. Si tu nous veux bien régaler et loger tous les trois, je te le revaudrai à mon prochain passage.

– Tarare ! s'écria Harvey. Crois-tu pas que je t'aurais cherchée, si tu n'étais venue de toi-même ? J'ai regardé la lune il y a trois nuits, et j'ai pensé : il est temps que le chariot de Mary passe. » Il sauta à terre sitôt qu'ils furent parvenus devant la cabane. « Venez vous réchauffer à l'intérieur ; il y a de la perdrix et du canard en abondance, et assez de cidre que de vous tous noyer.

– Nous vous remercions », dit tout haut McEvoy.

Ebenezer était trop extravagué pour témoigner sa gratitude autrement que par un simple hochement de tête ; quand leur hôte les devança pour leur ouvrir sa porte, le poète marmotta une dernière et ardente prière à Mary pour qu'elle veuille bien consoler son esprit tourmenté.

« Ne cherchez pas d'autre chrétien dans le Dorset : Harvey Russecks est le dernier, déclara-t-elle sans lui prêter attention. Et ils sont peu nombreux à avoir moins sujet que lui d'être gentils avec leurs prochains. C'est le frère de Sir Harry Russecks, de Church Creek. »

Elle avait prononcé ces derniers mots comme s'ils étaient censés éclairer son propos, mais pour Ebenezer, qui bâillait et frissonnait de frustration tandis qu'ils entraient dans la grossière cabane en rondins, ils ne voulaient rien dire.

« Je m'en vais nous embrocher deux perdrix sur le feu, déclara Harvey. Tu voudras bien faire passer le pichet de cidre, Mary ; le vieil Harvey n'a point de verres à offrir à ces gentilshommes. »

Il se mit à tracasser comme une jeune épousée, et bientôt deux volailles rôtaient dedans la cheminée. Il n'y avait qu'une seule chaise dans la cabane, mais deux peaux d'ours brun trônaient pour ainsi dire sur le plancher de bois, promettant bien assez de chaleur et de confort.

« Si vous ne connaissez pas le meunier Harry Russecks, reprit Mary en s'adressant à Ebenezer, vous faites partie des heureux. » Comme le poète détournait la tête pour lui témoigner du peu de convenance de ses propos, elle renifla avec dédain et se tourna à McEvoy. « Vous ne sauriez rencontrer butor plus mensonger, plus fourbe et plus hâbleur que ce Harry Russecks ; le gredin se prend pour un noble de Londres, et oblige ses voisins à l'appeler "Sir Harry" cependant qu'il les vole sur leur farine. Il n'est, au vrai, pas plus noble que son frère Harvey ici présent, qui est le fils d'un simple valet et n'a pas honte de l'avouer. C'est M^{me} Russecks qui est la fille d'un défunt pair – la femme du meunier, aussi bonne que son mari est le rebours. Et le plus triste, c'est que son père est ce même gentilhomme que le père du meunier servait, mais la fortune lui a si mal fait qu'ils ont vu leurs conditions changer du tout au tout : elle s'est retrouvée orpheline et sans le sou, là où Harry est devenu un meunier prospère, et il l'a épousée à dessein pour flatter sa vanité.

– Cela est incroyable ! dit McEvoy en hochant la tête d'un air poliment étonné. »

Son regard gêné alla d'Ebenezer à leur hôte, qui s'agitait sans prêter attention au récit.

« N'ayez crainte, il ne m'entend pas, l'assura Mary. Le pauvre diable s'est fait frotter les oreilles à en perdre l'ouïe, et vous pouvez aisément deviner qui l'a battu.

— Le meunier ? » demanda McEvoy.

Mary pinça les lèvres et acquiesça :

« Les deux frères ont grandi avec la dame dont j'ai parlé, et on raconte qu'ils étaient tous les deux amoureux d'elle depuis le début, mais qu'Harvey était trop timide et trop respectueux de leurs conditions pour faire autre chose qu'en parler à son oreiller, même quand elle se retrouva à mendier, là où le désir d'Harry se voyait comme un nez au milieu du visage. C'est quand Harry l'épousa que Harvey prit le parti d'aller vivre dans les marais, et quelques années plus tard, quand il blâma Sir Harry d'abuser de la fille et de prendre de grands airs, le maroufle lui frotta les oreilles et manqua le moudre avec son blé. »

L'Irlandais laissa échapper un sifflement.

« Comme elle est devenue orpheline, c'est là toute une histoire. C'est une dame d'esprit, que cette Roxie Russecks, et croyez pas qu'elle obéisse au doigt et à l'œil à cette grosse brute ! Ma foi, je pourrais vous conter une ou deux histoires où elle l'a...

— Assez ! » s'écria Ebenezer en se bouchant les oreilles. Même le trappeur se retourna. « Je vous remercie pour votre hospitalité ! lui cria Ebenezer. Et je ne souhaite en façon quelconque de paraître ingrat ! Mais M^{lle} Mungummory a des nouvelles de ma sœur qui a disparu, et je mourrai tantôt d'inquiétude si elle continue de les taire davantage. »

Harvey jeta un regard interrogateur à Mary :

« Qu'est-ce donc qui le chagrine ?

— Il n'est pas le seul misérable à être sur des charbons ardents, rétorqua Mary. Il a lui aussi des nouvelles qui me sont chères, mais ce seraient là de longs et embrouillés récits, et ce n'est ni le lieu ni l'endroit pour les dévider. Il n'a qu'à attendre que nous soyons sur la route. »

Mais le trappeur joignit ses protestations à celles d'Ebenezer.

« Je n'aime rien tant qu'un bon récit, qu'il soit triste ou gai, creux ou profond ! Que me chaut que le sujet en soit privé ou déplaisant ? Le chemin qui mène au ciel est hérissé de chardons, et ce me semble que plus d'une vache y a laissé sa trace. Pour de la longueur, fi donc ! » Il leva un doigt calleux. « Un méchant conte est long quand bien il est dit en un clin d'œil, et un beau récit paraît court quand bien il occupe tout l'hiver. Ah ! Et l'intrigue en est embrouillée, dites-vous ? Quand il serait plus brouillé et plus déconfortant que l'écheveau de la vie, un conte ne s'embarrasse que pour mieux être dévidé. Allons, conte ton histoire, Mary, et vous aussi, monsieur, et honte à vous pour n'avoir point déjà commencé ! Filez et tramez tout votre soûl ; un conte bien ourdi est le babil

des dieux, la toile du monde, la chaîne et la trame... Vive Dieu, comme j'aime les histoires, messieurs ! »

Même Mary fut pénétrée de l'éloquence de son vieil ami, et quoique sa mine ne laissât pas de se refroger sur la fin, son air rebours dissimulait plus quelque pénible suffrage qu'une franche réticence, et elle s'accorda qu'ils conteraient leurs histoires quand ils en auraient fini avec les perdrix.

« Le fait est, dit-elle à Harvey, que tu auras peut-être autant à nous conter que nous autres. Nous nous intéressons du métis Ramdam, entre autres choses. Maître Cooke ici présent peut commencer, attendu qu'il a quelque secret commerce avec l'homme, en suite de quoi nous apporterons chacun notre pierre. Mais finissons-en d'abord avec ces volailles. »

Le visage d'Harvey Russecks s'éclaira en entendant le nom de Billy Ramdam, et il sursauta légèrement à la mention du surnom d'Ebenezer.

« C'est donc vous le poète qui avez abandonné votre domaine ?

— En personne, répondit Ebenezer, qui était accoutumé d'être remis de la sorte. Vous pouvez finir votre dîner si cela vous agréé ; puis donc que je dois débiter, je débiterai sur l'heure, que vous m'écoutez ou non, et vous dirai pourquoi non seulement ma vie mais aussi bien celle de tout homme blanc dans la province dépendent de ce que je trouve d'ici un mois un sauvage du nom de Cohunkowprets, et que je le persuade d'écouter la voix de la raison. »

Il entreprit de leur détailler leur captivité sur Bloodsworth Island, la grande conspiration des fuyards nègres et des Indiens rebelles du Maryland, ses relations avec Drepacca et Quassapelagh, et le statut particulier du tayac Chicamec dans le triumvirat. Aussi brièvement que la complexité du sujet le permettait, il retraça l'histoire de la haine de Chicamec pour les Anglais, l'ironique destin de ses trois fils, et l'ensuivante incommodité de sa position actuelle dans la conspiration. Mary Mungummory et Harvey Russecks étaient suspendus à ses lèvres ; et quand McEvoy n'aurait pas été aussi familier avec une grande partie de ces choses, il y a toute apparence que les deux perdrix auraient brûlé sur la broche sans qu'ils s'en aperçoivent.

« Vraiment, monsieur, vous ai-je bien compris ? demanda-t-il d'un air incrédule. Vous devez ramener Cohunkowprets ou son frère sur Bloodsworth Island d'ici un mois, ou autrement les sauvages brûleront les deux otages ?

— Ils nous brûleront tous les trois, affirma Ebenezer. C'est ma faute s'ils sont sur Bloodsworth Island. Le fait est que nous sommes tous prêts à perdre notre scalp, quand la guerre commencera, et il y a des raisons de penser qu'elle commencera quand mon délai d'un mois sera terminé. Ils paraissent fort peu soucieux que j'ébruite leur complot ; c'est comme s'ils sentaient que nos forces leur sont inférieures.

— Ils ont bien raison pour de cela, déclara leur hôte. Copley et Nicholson ont refusé tous deux l'aide de New York, même quand les

habitants de Schenectady ont été massacrés, et ce serait folie que d'attendre quelque appui d'Andros en Virginie ou du quaker William Penn : rien ne leur ferait tant plaisir que de nous savoir les prochains sur le bûcher. » Il hocha la tête. « Le pire, c'est qu'un honnête homme ne saurait haïr les misérables pour cela. Quand un pauvre hère est chassé de son territoire, et repoussé sans cesse – pour ne rien dire de ceux qu'on entrave comme des chevaux –, ma foi, il n'est que fort naturel qu'il attaque l'homme qui l'a chassé, s'il lui reste quelque cœur. Je n'ai guère envie de perdre mon scalp, messieurs, mais je vous jure ma foi que je suis pour moitié du côté des Indiens sur ce point.

– Moi de même, dit Mary.

– Et moi aussi, dit Ebenezer, non seulement parce que leur cause est juste, mais parce que nous avons tous en nous une part de sauvagerie. Mais, comme vous le dites, il vaut mieux de garder son scalp que de le perdre. C'est pour cette raison que je dois trouver les fils de Chicamec : je sais que Burlingame est nonpareil pour ce qui est de convaincre ; quant à ce Cohunkowprets, s'il a vraiment embrassé la cause anglaise... mon dessein est d'en appeler à sa nouvelle loyauté, de le ramener auprès des Ahatchwhoops comme un prodige repentant, de le laisser reprendre sa place sur le trône de ce maudit royaume, où il pourra faire de son mieux pour fléchir Quassapelagh et Drepacca, et possible prévenir le massacre. C'est là une ruse audacieuse, mais les cas désespérés appellent des remèdes désespérés ; et en attendant que Mary ou vous ayez conté vos histoires, je ne sais rien de Cohunkowprets, sinon qu'il a abandonné son peuple pour faire l'amour à quelque Anglaise, exactement comme son frère Mattassin avant lui... » Il se rompit et rougit. « Pardonnez-moi, Mary. »

La femme rebuta ses excuses d'un geste et poussa un énorme soupir :

« Il n'y a rien à pardonner, monsieur Cooke. Je n'ai pas honte d'avoir aimé Charley Mattassin, ni de regret ni de colère devant sa fin. Si je pouvais croire que son frère est comme lui... Non, il n'importe ! Nous saurons bien assez tôt, et en toute manière... » Elle se rompit, et fut parcourue d'un léger frisson. « Je me souviens de ces vieilles canailles que Charley connaissait par Homère et Virgile, et dont nous avons coutume de nous moquer – leurs noms m'échappent, mais l'un était le père d'Achille et l'autre celui d'Énée... »

Ebenezer lui souffla les noms de Pelée et d'Anchise ; de nouveau, il fut saisi d'étonnement devant non seulement l'ampleur des incursions de l'indien dans la culture occidentale, mais aussi de la pertinence des souvenirs de Mary. Pour de McEvoy, qui ne savait rien de leurs étranges rapports, il était tout de bon époustoufflé.

« C'étaient bien eux, affirma Mary. Chacun s'était frotté la panse contre une déesse, et tous deux avaient eu leur vie ruinée à cause de cela. Nul doute que l'affaire était à ce prix, mais il y a des affaires qu'une âme ne peut s'offrir qu'une fois. Me comprenez-vous ? »

Ils la comprenaient – Ebenezer et le trappeur, tout au moins – ; et Mary reprit son discours :

« Je ne dis pas que ce Billy Ramdam est le frère de Mattassin : je ne l'ai jamais vu, au rebours d'Harvey, et Charley ne parlait guère de sa famille. Mais ce que j'ai entendu dire de ce misérable et de son épouse anglaise m'est assez clair. Il y a du vrai dans ce que monsieur Cooke vient de déclarer – qu'il y a une part de sauvage en chacun de nous. C'est cela, et davantage : leur couleur noire n'est pas sans rapport avec la chose, assurément. Qu'est-ce qui pousse tant de femmes de planteurs à trousser leurs jupes pour quelque gros butor d'esclave, comme la reine dans *Les Mille et Une Nuits* ? Il y a là, ce me semble, comme un appétit pour ce que nous résignons en devenant de bons bourgeois – quelque chose en nous soupire après le noir dérèglement de l'Enfer. » Elle n'avait cessé tout ce temps de regarder les bûches dans l'âtre ; à présent, elle redressa les épaules, se frotta le nez énergiquement comme si cela la démangeait, et renifla gauchement. « Mais ce n'est point là un récit, pas vrai, Harvey ? »

– Pas l'ombre d'un, répliqua Harvey. C'est une grave erreur pour un conteur que de philosopher et de nous déchiffrer son histoire ; possible ne veut-elle rien dire de ce qu'il prétend. »

Mais le trappeur était nettement impressionné par l'analyse de Mary, ainsi qu'Ebenezer et McEvoy.

« C'est du moins ce que j'en pensais, dit-elle bonnement, quand Roxie Russecks m'a parlé de Billy Ramdam et de la Vierge de Church Creek. »

Ebenezer se mordit la lèvre, et Mary retourna vite à son récit :

« Il y a environ quinze jours, une femme est venue à Church Creek, seule, sans biens ni bagages, hors le peu qu'elle pouvait porter, et s'en est allée de maison en maison à la recherche d'un logis. C'était une fille d'une trentaine d'années, à ce qu'on m'a dit, qui déclarait être fraîchement arrivée d'Angleterre ; elle prétendait s'appeler M^{lle} Bromly et venir de Londres.

– Juste ciel ! s'écria Ebenezer. Je connais la fille ! Elle était notre voisine quand nous habitions Plumtree Street ! » Très-soulagé, il éclata de rire. « Ah, tout s'explique ! Elle vous a parlé de moi, et vous l'avez prise pour ma sœur ! Mais que vient faire mademoiselle Bromly au Maryland ? »

– Ne me rompez point, répondit Mary sombrement. Elle prétendait, disais-je, s'appeler M^{lle} Meg Bromly, mais quand les gens lui demandaient ce qu'elle venait faire à Church Creek, et combien de temps elle comptait de prendre un logis, elle ne trouvait rien à répondre. Certains voyaient en elle une servante en rupture de contrat ; d'autres pensaient qu'elle était la maîtresse de quelque planteur, qui la voulait garder à Church Creek ; d'autres encore croyaient qu'elle était enceinte et avait été soit mise à la porte par son père, ou envoyée à la campagne le temps de ses couches – encore qu'elle ne donnât aucun signe de grossesse. Rares sont, de par le monde, les femmes de trente ans encore filles, en particulier aux colonies, et encore plus rares celles qui voyagent seules,

sans serviteur ni équipage, et qui sont incapables d'expliquer nettement leur affaire. Ajoutez à cela qu'elle n'était en façon quelconque laide ou disgraciée, et s'exprimait avec autant de courtoisie que n'importe quelle dame : c'était assez qu'elle se penche pour trouver mari, si j'ose dire ; ce n'est point merveille que celles à qui elle s'adressait la prenaient toutes pour une femme de mauvaise vie, quelque catin ou sur le point de le devenir, et ne la voulaient point écouter davantage. Pour des hommes, ils bavaient et soupiraient après elle comme des sangliers après une jeune truie égarée, et si quelques-uns doutaient encore qu'elle fût une catin, ils n'en doutèrent plus quand elle s'installa à l'auberge de Russecks : c'est moins une auberge, pour parler franc, qu'une vulgaire taverne. Il n'y a qu'un étage, un simple grenier divisé en stalles, avec des pailleuses ; c'est là où mes filles ont coutume de s'installer quand nous sommes dans la région, avant que d'aller à Cambridge ou Cooke's Point.

« Elle leur battit froid avec une belle arrogance, mais ils crurent que c'était afin de les faire enchérir. À la fin ils lui demandèrent de publier son prix, sur quoi elle sortit un petit pistolet de son manteau et répliqua qu'il en coûterait la vie à celui qui l'oserait seulement toucher, et que le roi William en personne ne pourrait acheter son innocence. Là-dessus elle monta au grenier, et nul homme ne l'osa suivre. De là vient qu'ils l'appelèrent *la Vierge de Church Creek*, par simple plaisanterie, attendu qu'ils pensaient tous qu'elle était la maîtresse du gouverneur Nicholson, ou de John Coode, ou de quelque important personnage. Elle allait et venait comme il lui plaisait, et nul ne la contraria. De fois à autre elle s'enquêtait auprès d'eux s'ils avaient des avis de Malden, et attendu qu'ils savaient fort bien que Malden était le lieu de débauche du Dorset, cela ne faisait qu'affermir leur créance qu'elle était quelque grande catin.

« Ce n'est que quelques jours plus tard, à ce que m'a dit Roxie, que ce métis indien arriva à Church Creek. En général, les sauvages voyagent par deux quand ils vont en ville, mais celui-ci était seul ; il entra d'un pas décidé dans la boutique de Russecks, déposa une pièce sur la table, et demanda du rhum !

– Ah, cela ne peut être Cohunkowprets, n'est-ce pas, John ? dit Ebenezer à McEvoy. Je doute qu'il sache assez de notre langue que de commander du rhum. »

Mais McEvoy n'était pas tant assuré :

« Il a pu être instruit par Dick Parker. Dick Parker lui-même l'a apprise en deux ou trois mois.

– Et Charley Mattassin en moins de temps encore », ajouta Mary, et elle reprit son récit : « Ce sauvage avait si fière allure que Harry Russecks lui donna son rhum sans discuter, et il le but comme si c'était de l'eau. Il était clair qu'il n'avait jamais bu d'alcool auparavant, car il s'engoua en le vidant ; mais il en redemanda bientôt un autre verre. (C'est la peinture même de mon Charley, monsieur Cooke – fougueux et facile à tout

apprendre en une seule goulée.) Les hommes virent là une occasion de se moquer de lui. Ils lui versèrent son rhum et lui demandèrent son nom, lequel, leur dit-il, était Billy-Bec-d'Oie...

– C'est bien lui ! s'écrièrent ensemble Ebenezer et McEvoy.

– Le tayac Chicamec nous a dit que *Cohunkowprets* signifiait *Bec-d'Oie*, expliqua Ebenezer. D'où vient qu'il porte ce nom, je ne le dirai point ici, sinon qu'il... » Il rougit. « Je dirai seulement ceci, Mary : vous avez déclaré qu'il ressemblait par ces manières à Mattassin ; sachez, donc, que hors pour sa peau légèrement plus claire, Billy-Bec-d'Oie est à la semblance de son frère en toutes choses. »

Les yeux de Mary s'emplirent de larmes.

« Cordieu, c'est donc bien le frère de mon pauvre Charley ! » Elle hocha la tête. « Comme sa conduite m'est nette, maintenant que je sais cela ! Eh bien, merci de moi, c'est notre histoire recommencée !

« Billy-Bec-d'Oie, continua-t-elle en pleurant, n'avait pas encore attaqué son deuxième verre de rhum quand miss Bromly, la Vierge de Church Creek, tomba bec à bec avec lui alors qu'elle traversait la salle pour s'en aller dehors. Elle avait gardé jusque-là au milieu des sifflets et des obscénités un froid constant ; mais, aux dires de tous ceux qui étaient présents dans la taverne de Russecks, quand elle envisagea l'Indien elle eut un mouvement de recul, hurla quelque nom incompréhensible, et chancela quelques instants, au bord de la pâmoison ; mais quand un des clients la voulut assister, elle retrouva son sang-froid aussi vite qu'elle l'avait perdu, rebuta le bon Samaritain, mit la main sous sa cape – où toute la ville savait qu'elle portait son fameux pistolet – et sortit en marmottant des menaces. Billy-Bec-d'Oie fut le premier à parler quand elle eut disparu.

« “Billy-Bec-d'Oie ne veut plus être Billy-Bec-d'Oie, avait-il déclaré. Dites à Billy-Bec-d'Oie quelle ordalie il doit endurer pour devenir un démon anglais.”

« Ce furent là, affirma Mary, ses propres paroles », telles qu'elles lui furent rapportées. Tous s'accordaient sur le contenu de sa déclaration ; ils s'en souvenaient très-exactement, parce que Billy-Bec-d'Oie avait eu du mal à trouver le mot convenable aux rites initiatiques auxquels se soumettent les jeunes dans de nombreuses nations indiennes pour entrer dans l'âge adulte. Un trappeur qui était présent avait à la fin soufflé le terme d'*ordalie*, pour la plus grande joie de la compagnie.

« Tu dis que tu veux devenir un Anglais ? avait demandé l'un d'entre eux avec amusement.

– Oui.

– Un *démon anglais*, dis-tu ? avait demandé un autre.

– Oui.

– Et tu veux savoir quelles épreuves un sauvage doit endurer avant que nous ne le regardions comme notre frère ? demanda le meunier.

– Oui. »

Les hommes avaient alors échangé des coups d'œil et découvert un même dessein dans les yeux de chacun. D'un accord tacite, le meunier avait poursuivi la plaisanterie.

« Eh bien, avait-il dit d'un air songeur, en premier tu dois montrer que tu as de la fortune ; nous n'aimons guère les manants par ici, n'est-ce pas, messieurs ? »

L'Indien avait été incapable de suivre ces paroles, mais quand ils lui eurent expliqué qu'il devait montrer quelque argent, il sortit cinq livres en bonne monnaie anglaise – acquises Dieu seul sait par où – et une quantité de *wompompeag*, toutes choses que le meunier Russecks avait promptement empochées.

« Bien, et maintenant tu dois prendre un nom anglais, n'est-ce pas les gars ? »

Ce fut chose aisée pour les hommes que de changer *Billy-Bec-d'Oie* en *Billy*, mais le choix d'un bon surnom fit l'objet de nouveaux débats. Certains, impressionnés par la puanteur de la graisse d'ours dont leur victime était lardée, proposèrent *Billy Bouc* ; d'autres, faisant compte de sa naïveté, préférèrent *William L'Oye*. Tandis qu'ils délibéraient, Billy-Bec-d'Oie but son verre de rhum – avec moins de peine que la première fois – et dut en reprendre un pour la raison qu'un bon sujet de Leurs Majestés devait être capable de vider un demi-baril de rhum sans s'en porter mal. Ce fut ce troisième verre, et la solennité avec laquelle l'Indien, qui déjà se retenait au bord de la table, avait levé son verre comme s'il s'agissait du Saint-Graal, qui suggéra au meunier une nouvelle idée.

« Il a l'étoffe d'un parfait ivrogne, notre cher Billy », avait-il remarqué. Puis, comme l'Indien lâchait – à la manière des *Ahatchwhoops* – un rot sonore et franc : « Mais dites donc, quel ramdam est-ce là ! »

Et attendu qu'aucun des hommes présents ne se souciait de défendre sa propre préférence en matière de surnom contre l'avis du meunier, le nouveau nom de Billy-Bec-d'Oie fut *Billy Ramdam*, et lui échut avec force galimatias blasphématoire et un baptême au vinaigre de cidre.

« Puis ils lui rasèrent la tête, dit Mary, lui versèrent un autre verre de rhum, et lui dirent qu'un gentilhomme anglais qui se respectait ne devait pas corner la graisse d'ours. Il n'avait d'autre choix, lui déclarèrent-ils, que de se hâter à la rivière – en plein mois de décembre ! –, d'ôter ses habits, de s'y enfoncer jusqu'au cou et de se frotter avec une étrille, qu'ils lui fournirent. C'était là une idée du meunier, bien sûr – *brrrr*, comme je hais le butor ! – et ils lui dirent un adieu sans revoir, persuadés que s'il ne mourait pas transi ou noyé, la rivière le dessoûlerait tout de bon, et qu'il s'en retournerait chez lui sans demander son reste.

« En fait, dit-elle, cela faisait à peine une demi-heure qu'ils riaient de leur turlupinade quand leur victime réapparut, restitua l'étrille, et réclama du rhum : sa peau était quasi à vif, mais toute trace de graisse d'ours, comme d'ivresse, avait disparu, et il ne paraissait aucunement

souffrir du froid ou de quelque autre incommodité. Cependant qu'ils s'émerveillaient, Billy les pria de lui faire subir l'ensuivante épreuve, et un mauvais concours de circonstances voulut que M^{lle} Bromly choisisse ce moment pour revenir à la taverne. Elle traversa la salle la mine farouche, sans un mot, et monta l'escalier jusqu'à son grenier. Les choses en seraient restées là si Billy ne s'était pas perdu lui-même en demandant quelle était cette femme.

« Eh bien, Billy Ramdam, c'est la Vierge de Church Creek, avait répondu le meunier. Elle n'a d'autre maître qu'elle-même, c'te fille-là.

– À présent elle est la femme de Billy Ramdam, avait déclaré l'Indien, et il avait sorti un couteau de sa ceinture. Comment les démons anglais prennent-ils les femmes ? Qui dois-je affronter ? Où est le tayac qui me la cédera ?

– Tu dis... que tu veux la Vierge de Church Creek pour femme ? »

Aussitôt Billy s'était approché de lui avec son couteau :

« Est-elle ta femme ? Parles-tu pour elle ?

– Allons, allons, l'avait apaisé le meunier, laisse-là ce couteau, Billy Ramdam, et fais plutôt le parfait gentilhomme, ou elle ne voudra jamais de toi. Ainsi, donc, tu veux en faire M^{me} Billy Ramdam ? Eh bien ! »

Et après avoir répété ses premiers propos, à savoir que Miss Bromly n'était redevable de ses actes qu'à sa bonne conscience, Russecks déclara que cette union lui convenait grandement – un sentiment aussitôt repris par la compagnie.

« Mais tu dois savoir, avait-il poursuivi, qu'il ne suffit pas d'être un gentilhomme pour mériter une fille comme la vierge Bromly. Tu connais la... – comment dis-tu, Sam ? l'ordalie : c'est le bougre ! – tu connais l'ordalie que doit subir le prétendant, n'est-ce pas, mon garçon ? »

Comme ils s'y étaient attendus, Billy Ramdam confessa son entière ignorance des rites nuptiaux anglais et fut aussitôt éclairé par Russecks, qui lui dit, sur le ton de la confidence :

« En premier lieu, apprends qu'on n'approche pas une vierge anglaise en songeant au mariage, tant qu'on n'a pas assuré ses feux d'une douzaine de verres. C'est qu'elles craignent le galant sobre comme la vérole, nos jeunes Londoniennes ! En second lieu, tu ne dois pas dire un mot : un seul, et tes fiançailles sont à l'eau ! M'entends-tu, Billy Ramdam ? C'est là notre coutume, à nous autres démons anglais, que de veiller à ce qu'aucun brenneux de lanternier ne goûte à nos femmes. Pas un mot, donc ; tu dois l'aborder en secret, comme un chasseur une biche – vive Dieu, elle ne t'en aimera que plus si tu lui tends une embûche et si tu lui ravis sa fleur premier qu'elle ait compris qui la montait ! Car toute la ruse est là, mon vieux Billy : nos lois déclarent qu'un homme doit prendre sa femme comme un terrier prend sa chienne, bon gré mal gré, et d'autant plus elle se débat et hurle, d'autant plus elle l'honore ! Ne sont-ce point là les lois du pays, mes amis ? »

Pour des autres, ainsi qu'ils l'assurèrent plus tard à leurs épouses, ils n'avaient d'autre dessein que celui de se divertir ; ils ne songeaient qu'à s'amuser d'un Indien soûl aux dépens de la hautaine miss Bromly. Mais soit qu'ils n'osèrent pas contrarier Sir Harry ou que son plan fut au vrai trop plaisant pour qu'ils y renoncent, ils convinrent avec force murmures et hochements de tête que telle était en effet la coutume des Anglais. Tandis que Billy buvait la quantité de rhum requise, ils se firent réflexion qu'un homme avec douze verres de rhum dans les boyaux n'était pas plus dangereux qu'un eunuque au regard de la vertu féminine ; quand il eut bu son soûl, ils se tournèrent solennellement à Sir Harry, lequel, après d'ultimes recommandations à voix basse, l'aida à monter le degré et le regarda s'éloigner à pas feutrés et indécis.

« Tredame ! gémit Mary, interrompant son récit. Quand je pense qu'ils se riaient du divin portrait de Mattassin ! C'est comme si – ah, Dieu ! – c'est comme s'ils usaient du Saint-Graal comme d'un pot de chambre !

– La farce était cruelle, reconnut Ebenezer, mais pas seulement pour Billy-Bec-d'Oie ! C'est le sort de la pauvre Meg Bromly qui m'inquiète.

– Finissons cette affaire, proposa leur hôte. Je sais ce que je sais, mais on entend tous les sons de cloche sur l'histoire de Billy Ramdam ces jours-ci. Tellement qu'on les pourrait collectionner et les enfiler comme des crocs d'ours sur un fil.

– Je tiens l'histoire de Roxie Russecks, dit Mary, laquelle est une comère des plus honnêtes qui soient, et elle l'apprit de Sir Harry, à peine cinq minutes après l'événement. Henrietta entendit la détonation depuis le moulin et se précipita dehors pour voir d'où elle provenait – combien que Sir Harry la rossât si elle osait seulement mettre le nez à la fenêtre. Mais quand elle vit les gens se hâter vers la taverne de son père, elle fut réduite de courir auprès sa mère pour en savoir davantage, mais entre-temps l'Indien était parti, ne laissant qu'une traînée de sang...

– *La détonation !* s'exclama Ebenezer. Vous dites que Miss Bromly l'a tué ?

– J'ai dit que le pauvre sauvage était blessé et en fuite, avec pour seule trace son pauvre sang : c'est tout ce que j'ai dit.

– Mais qui d'autre...

– Quand Roxie approcha la taverne, poursuivit-elle, il y avait du sang par terre, du sang sur la galerie, du sang partout sur le plancher. Les hommes étaient tout bon dessoûlés, mais trop honteux que de la regarder en face ; pour de Harry, que la farce faisait braire comme un âne, il ne put dire autre chose sinon : "Bon Dieu de bon Dieu ! Avez-vous vu ce frénétique sauter et croasser comme un crapaud châtré !" Et de braire derechef sans en pouvoir dire davantage.

– Miss Bromly ! s'exclama Ebenezer. Je dois savoir ce qui est arrivé à Miss Bromly ! Est-ce elle qui a tiré sur le pauvre hère ?

– C'est la Vierge de Church Creek, répondit laconiquement Mary. Le fait est qu'elle savait depuis le début que si Sir Harry n'attentait pas lui-même à sa virginité un jour ou l'autre, il enverrait quelque ivrogne débauché à sa guise ; d'où le pistolet, toujours chargé et prêt à faire feu. Elle le gardait dans son manteau toutefois qu'elle descendait l'escalier, et quand elle dormait, elle le laissait dessous sa paillasse, d'où elle le pouvait saisir sitôt qu'elle entendait des pas dans l'escalier. Le faible, c'est que même un sauvage soûl reste un sauvage à part entière ; Billy Ramdam grimpa les marches sans faire plus de bruit qu'un chasseur wiwash, et elle ne connut qu'elle était en danger que lorsqu'il posa son couteau contre sa gorge !

– Comment a-t-elle réussi à saisir son pistolet ? demanda McEvoy.

– Voilà le faible, dit Mary en souriant. Le bastion ayant déjà cédé, il ne lui restait plus qu'à ouvrir les grilles, livrer la tour, et se venger de l'envahisseur cependant qu'il la détroussait.

– Ah, Dieu ! s'écria Ebenezer. Vous voulez dire que la pauvre fille a perdu son honneur ?

– Point encore, bien que tout un chacun le crût, ainsi que je le fis quand j'appris l'histoire par Roxie, tout en me demandant comment Billy Ramdam n'avait pas été déferré par le rhum. Mais vous oubliez, monsieur Cooke, ce que nous savons à présent : il est le frère de Mattassin, et de votre propre avis partage l'unique défaut de mon Charley : sa virilité gît moins dedans ses chausses que dans sa fantaisie, là où le rhum est plus une vertu qu'un fardeau. » Mary eut un nouveau frisson. « Non, maintenant que j'y fais réflexion, tout dépend de ce que vous entendez par là : jamais un frère de Charley ne la pourrait prendre de façon commune, et possible est-elle encore vierge ; mais je sais bien qu'il en voulait à son honneur depuis le début, et attendu qu'elle dut se laisser mener jusqu'à sa paillasse, vous pouvez être assuré que son précieux honneur était assez *décharpi* dans le moment qu'elle y fut. Puis, bien sûr, elle se saisit de son pistolet et le voulut meurtrir. Toutefois, son coup était trop bas ; la balle lui pénétra la cuisse et il s'enfuit en hurlant comme un lièvre blessé. Même Sir Harry ne put terminer sa méchante risée : il dut courir après le pauvre Billy Ramdam en lui lançant : "Tu as fait buisson creux, maudit Billy ! Reviens la prendre dans quinze jours !" »

– Mais... et miss Bromly ? demanda le poète.

– Mon histoire se termine ici, dit Mary d'un ton ferme, et c'est là que commence celle de Harvey : quand Roxie connut la bourde qu'avait commise son époux, elle se précipita à l'étage et trouva miss Bromly en traverse de sa paillasse comme une qu'on a ravie, le pistolet encore fumant dans sa main. Et malgré ses grands airs d'antan, elle courut vers Roxie comme une enfant vers sa mère, pleurant et criant assez que pour deux, et déclara que, combien qu'elle fût encore vierge, le sauvage avait pris quantité de licences avec sa personne, tellement qu'elle était prête de mourir de honte. Il n'est pas surprenant que Roxie ne la crut pas – pas plus que je ne le fis quand je

connus l'histoire – et lui dit : « Allons, allons, miss Bromly, ce qui est fait est fait, et dissimuler ne servira de rien ; vous n'êtes plus vierge à présent, si en vérité vous l'étiez auparavant, mais je suis persuadée que vous n'êtes point une vulgaire catin. Venez vivre avec ma fille et moi au moulin, dit-elle, et nous vous instruirons comme une femme peut se divertir sans qu'il en coûte rien à sa bourse, à son honneur, ou à son précieux nom. »

– Ah, Mary, la gronda leur hôte, qui avait dû lire sur ses lèvres, ne fais pas la rapporteuse. »

Mary répliqua que M. Cooke était un parfait gentilhomme, et que attendu que McEvoy ne connaissait aucune des parties impliquées, elle ne voyait nul mal à citer les paroles de M^{me} Russecks.

« Tu sais fort bien qu'elle m'est aussi chère qu'à toi, Harvey, et j'aime Henrietta comme ma fille. Ces messieurs ont déjà appris quel brute est Sir Harry ; il serait aussi bien qu'ils sachent ceci : à savoir que Roxie et Henrietta ont l'art et la manière d'embéguiner le gros porc à tout instant. »

Le trappeur ne fut point tout à fait apaisé par ces mots, mais Ebenezer, quoique l'étrange métaphore l'étonnât, se rangea de l'avis de Mary, afin que de la ramener à son histoire.

« Ah, miss Bromly ! dit en soupirant Mary. Et Roxie me dit à présent que je la peux persuader d'apprendre mon commerce. »

Ebenezer ne put dissimuler son dépit :

« Est-ce là votre idée d'une grande et charitable femme, qui n'accueille une pauvre fille que pour en faire une putain ? Infortunée miss Bromly ! Ce me semble que votre M^{me} Russecks ne vaut pas mieux que son mari !

– Tout doux, tout beau, monsieur Cooke, dit calmement Mary. Vous oubliez que ce n'est point au moulin de Sir Harry que je dois l'aller chercher, mais chez son époux anglais, monsieur Ramdam...

– Vive Dieu !

– Laissez-moi finir à présent. La fille était si très extravagante par son viol qu'elle commença de baragouiner comme une démente. Son nom n'était pas *Meg Bromly* du tout, déclara-t-elle, mais *Anna Cooke, de Cooke's Point*, la sœur du Poète Lauréat, et le sauvage qui l'avait attaqué n'était pas un sauvage du tout, mais son précepteur quand elle était enfant...

– Seigneur, je comprends tout ! s'écria le poète. Elle était notre amie quand nous étions enfants et vivions à Plumtree Street ; quelque affaire l'aura appelée au Maryland, et elle aura voulu me visiter à Malden, mais aura appris ma disgrâce et la colère de père. Oui, tout est clair ! Elle n'a pas osé se rendre dans ce lieu de perdition, et s'est établie à Church Creek afin que de s'enquêter de moi. Seigneur, encore une âme perdue sur ma conscience ! Pauvre, pauvre miss Bromly ! Comme Anna volerait à votre secours si elle savait !

En vérité, Ebenezer éprouvait des sentiments contradictoires : il était immensément soulagé de penser que la Vierge de Church Creek n'était

pas sa sœur, mais, dans le même temps, affligé, non seulement parce qu'il s'était agi de l'amie de sa sœur, mais aussi parce que cela impliquait qu'Anna était perdue à jamais. Il blêmit, en proie à une nouvelle pensée.

« Allons, c'est pire que cela ! Pourquoi miss Bromly serait-elle au Maryland, sinon qu'elle accompagnait ma sœur ? Oui, cordieu, elles ont voyagé ensemble – quoi de plus vraisemblable ? – et quand elles ont su comme les choses se passaient à Malden, ou quand mon père a découvert Anna et l'a gardée auprès lui, miss Bromly a pris le parti de me retrouver. C'est cela, j'en suis certain : soit Joan Toast n'a point parlé de moi, ou elles ne l'ont pas crue ! Cordieu, cordieu, la pauvre fille ! Combien d'autres seront avilies par ma faute ? Et maintenant, soit qu'elle veuille exciter la pitié par quelque artifice désespéré ou que le choc du viol l'ait dérangée, elle dit s'appeler du nom de sa meilleure amie, et croit que c'est Henry Burlingame qui l'a assaillie !

– C'est un fait qu'elle appelle de fois à autre son mari *Henry*, reconnu Mary. Du moins Roxie le prétend.

– Dites-moi, intervint McEvoy. Vous avez laissé la fille dans son grenier, à bredouiller dans les bras de la femme Russecks, et maintenant elle est mariée au Diable qui l'a ravie, et sur lequel elle a tiré ! Vous avez passé un morceau du conte, ma fille, n'est-ce pas ?

– Cela est vrai, acquiesça Mary, car c'est à Harvey de le conter. Quand la fille eut achevé de baragouiner, elle s'évanouit dans les bras de Roxie et fut amenée sans connaissance jusqu'à la chambre d'Henrietta, dans le moulin. Durant trois jours, Roxie la soigna comme une enfant malade, et le quatrième jour elle disparut. Personne ne l'a revue de ce jour, hors Harvey... »

11. OÙ S'ACHÈVE L'HISTOIRE DE BILLY RAMDAM, RACONTÉE
PAR UN TÉMOIN DE SON ANGLICISATION. OÙ MARY MUNGUMMORY POSE
LA QUESTION DE SAVOIR SI LA VÉRITABLE BARBARIE DORT SOUS LE FARD
DE LA CIVILITÉ, OU SI LA VÉRITABLE CIVILITÉ DORT SOUS LE FARD DE LA
BARBARIE – MAIS N'Y RÉPOND POINT

Mary se tut et se tourna à Harvey Russecks en même temps qu'Ebenzer et John McEvoy. Mais comme les dernières paroles qu'elle avait prononcées l'avaient été d'une voix plus basse que le reste de l'histoire, et s'étaient adressées plus particulièrement à McEvoy, le trappeur ne les entendit pas et les regarda tous trois en souriant d'un air absent.

« Dis-leur donc, Harvey, ce qu'il est advenu pendant que la Vierge de Church Creek était sans connaissance chez Roxie.

— Oui, c'est la vérité », dit en riant Harvey, qui n'avait pas compris ce qu'elle attendait de lui.

Ebenezer en conclut que l'esprit du vieux avait dû vagabonder, car il en était encore à la première remarque concernant M^{me} Russecks.

« J'étais sorti au matin pour inspecter mes pièges — de la glace partout sur les marais, et des rats musqués gelés dans les collets — quand j'aperçus un feu de camp au bout de la piste ; je m'y rendis aussitôt pour m'y chauffer les articulations : et voilà que je trouve ce sauvage, les chausses en sang, le crâne rasé, et le corps transi. Ma première pensée fut qu'il était mort, et deux heures de plus m'auraient donné raison ; mais je sentis un peu de vie battre encore dedans ses veines et résolu de l'amener ici et de le consoler du mieux que je le pourrais. Je vis que sa plaie était de peu de conséquence, en dépit du grand épanchement de sang ; je la lavai et la pansai, et forçai le pauvre diable de boire du bouillon dès qu'il put ouvrir la bouche. Ma foi, c'était un sacré gaillard ! À peine était-il retourné de l'antichambre de la mort qu'il avait déjà recouvré tous ses esprits, à défaut de ses forces. Quand j'eus gagné sa confiance, il me conta son histoire autant qu'il la pouvait comprendre, et attendu que j'avais entendu parler de la Vierge de Church Creek et connaissais l'humeur railleuse de mon frère, il ne fallait point être grand clerc pour deviner la suite.

« Je lui expliquai qu'il avait été la victime d'une basse risée (laquelle il conçut nettement quand je la lui eus débrouillée) et lui offris de me ressaisir des cinq livres sterling qu'Harry lui avait dérobées ; il me remercia bonnement, usant d'un parfait anglais comme jamais je n'avais entendu sauvage le faire, et déclara que la somme m'était due entièrement puis donc que je lui avais sauvé la vie, si je la pouvais recouvrer. Or vous n'êtes pas sans savoir qu'on ne doit jamais refuser le don d'un sauvage, de peur qu'il ne croie que vous l'insultiez, aussi déclarai-je que je prendrais deux shillings pour ma peine et lui laisserais le reste. Tout le temps que dura notre entretien, il n'avait cessé d'examiner la maison, et bientôt il me demanda si je la voulais vendre et si cinq livres feraient l'affaire. Je lui répondis qu'elle n'en valait pas la moitié, mais que je ne comptais pas de la vendre, et comme il se montrait fort désireux de vivre dans une cabane anglaise, je lui parlai d'une autre, que je possédais proche Tobacco Stick Road, non loin de Church Creek, et qui tombait en ruine à faute de locataire, et déclarai qu'il y pouvait habiter sans qu'il lui en coûte rien, s'il prenait la peine de la réparer. Vous me direz que c'était là témoigner une bien étrange charité au regard d'une connaissance si fraîche, mais ce métis avait une mine... — je serais incapable de vous la déchiffrer, messieurs. C'était comme si... — connaissez-vous ces histoires de rois et de princes qui battent le pavé, déguisés en mendiants ? Ou du Malin, feignant d'être mortel afin que de marchander des âmes ? Le gaillard avait l'entendement fort vif, et je songeai que, quand il aurait été élevé en bon Anglais dès le berceau, il aurait fait un autre Cromwell. Cela

ne m'est point un mystère que miss Bromly l'ait pris pour son précepteur ajusté ; quinze jours de pratique auraient fait de lui un docte d'Oxford, j'en suis certain, et deux ans, un Aristote moricaud ! J'ai coutume de me méfier des hommes, messieurs, et je conçus nettement dès le début que ce sauvage me duperait, si besoin était, pour parvenir à ses fins ; mais il avait cet art de vous amorcer... – comment dire ? Que cela vous plaise ou non, vous aviez le sentiment que en cas que vos desseins ne s'accorderaient pas, vous ne pourriez qu'en blâmer votre imprévoyance – et si jamais il vous possédait, c'est que vous n'aviez point l'étoffe d'un héros, mais celle d'un badin. Il ne m'a point mal fait jusqu'à cette heure, mais j'étais déjà facile à lui pardonner tous les tours qu'il me pourrait jouer !

– Ah, dit Ebenezer.

– En toute manière, il dormit ici cette nuit, et le matin suivant il avait disparu. Ma première pensée fut qu'il était parti pour se venger... » Le trappeur rougit et plissa les yeux. « Libre à Dieu de me pardonner ou pas : je ne fis rien pour avertir Harry de ce péril, mais m'en allai inspecter mes pièges comme à l'accoutumée. Il y avait du givre partout ce matin-là, et de l'autre côté de la rivière Raccoon, sur une langue de terre surélevée entre le marais salant et celui d'eau douce, je commençai de voir des traces d'ours, et même un gros étron d'ours, si frais qu'il fumait encore. Peu après, je vis des empreintes de mocassins en plus des traces d'ours, et, attendu qu'elles étaient fraîches d'à peine une demi-heure, je pris la peine de les suivre jusqu'au bout.

« Les traces me conduisirent bientôt à un petit bouquet d'arbres morts et j'entendis alors messire l'ours qui grognait. Je n'avais aucune arme sur moi, hors mon couteau à écorcher, aussi me glissai-je dans sa direction en faisant le moins de bruit possible. Ce fut chose aisée que de le trouver, tant il grondait ; j'arrivai dans une petite clairière, et il était là, un gras et noir fripon qui n'était pas allé se coucher pour l'hiver. C'était un mâle encore jeune – sur ses pattes de derrière, il vous serait arrivé aux épaules – et il agaçait un morceau de bois pourri afin d'en déloger les larves. Je venais juste de commencer à me demander où était passé le sauvage quand une main se posa sur mon épaule, et Billy Ramdam était là en personne, avec son air enjoué et malicieux. Il m'entraîna à contrevent et me dit qu'il avait l'intention de tuer l'ours, à moins que je n'y prétende.

« “Or ça, Billy, lui dis-je, il y a peu apparence que je m'attaque à un ours avec un simple écorcheur tant que je serai sobre, et je n'exhorterais personne de s'y risquer.” Car je voyais bien qu'il n'avait aucune arme sur lui hors ses deux mains. Mais il se contenta de sourire et me déclara qu'il allait me montrer un tour que lui avaient appris des sauvages de l'Ouest – ces derniers avaient coutume d'y recourir pour faire l'épreuve de leur courage toutefois qu'ils étaient deux à se disputer les faveurs d'une squaw. Je jugeai que la chose méritait d'être vue, et je ne me trompais pas – morbleu, c'est la plus étrange partie de chasse qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie !

« La première chose qu'il fit fut de trouver deux branches bien droites, l'une guère plus grosse que le pouce et l'autre deux fois plus épaisse, et de les casser net assez bas, de sorte que le brisement en soit long d'une paume. Je lui offris mon couteau afin qu'il les puisse tailler, mais il déclara qu'il était contraire aux règles d'user d'un couteau ou de toute autre arme, et s'accommoda en pelant pour ainsi dire l'écorce. D'une branche, il fit une lance grossière en en élaguant les brindilles adjacentes, et de l'autre, qu'il raccourcit, il fit une sorte de dague ; puis nous rampâmes vers la clairière, où messire l'ours se frottait le dos contre un arbre, et combien que la gelée eût à peine débuté de fondre, Billy ôta tous ses vêtements, ramassa ses bâtons, et s'avança dans la clairière, vêtu de son seul pagne. »

Ebenezer vit que Mary avait fermé les yeux.

« L'ours cessa de se gratter et le regarda exécuter une sorte de prière indienne. Mais quand Billy s'avança vers lui, il se mit à faire le tour de la clairière. Billy le prit en chasse en criant quelque galimatias, mais, au lieu que de se tourner à lui ou de s'enfoncer dans la piste, l'ours se dirigea vers un jeune chêne corpulent qui s'élevait au centre de la clairière et débuta d'y grimper. Je sortis de ma cache et m'écriai : "Pas de chance, Billy", car je ne doutais pas que la partie fût terminée ; mais à peine l'ours s'était-il hissé dans l'arbre que Billy grimpa à sa suite, la perche dans une main et la dague entre les dents, sans prendre soin de l'écorce qui l'écorchait dans sa montée ! Parvenu aux premières branches – deux fois plus hautes que vous –, l'ours s'arrêta pour regarder vers le bas et grogna en agitant une patte de devant. Billy se rapprocha et lui donna des coups de lance du mieux qu'il pût, mais il ne lui arracha autre chose sinon un grognement. Je proposai de lui aller chercher une plus grande perche, et appris que c'était enfreindre les règles que d'accepter de l'aide d'un autre homme ou que de changer d'arme une fois que vous aviez touché l'ours. J'avoue avoir eu alors le sentiment – et l'ai encore – qu'il inventait ces coutumes au fur et à mesure, mais il les suivait néanmoins, comme si elles avaient été des ordres divins.

« Plutôt que de changer d'arme, il changea de plan de bataille et commença de donner des coups dans la gueule de l'ours, en prenant soin que la bête n'attrapât pas sa perche avec ses crocs ou ne l'arrachât d'un coup de patte. Je supposai que son dessein était de pousser l'ours à grimper encore plus haut afin que de pouvoir s'installer à son tour sur les branches et d'user enfin de sa lance avec plus d'efficacité, mais au lieu de cela l'animal fit le tour du tronc pour se protéger la face, et balança ses grosses pattes de derrière au-dessus de la tête de Billy. Mais loin de renoncer la joute ou d'escamper, Billy parut aussi réjouï que si c'était là exactement ce qu'il avait souhaité : il poussa un cri de victoire et allongea une botte avec sa lance le plus loin possible, atteignant un point que je n'ai pas besoin de mentionner ! L'ours poussa un cri et tenta d'attraper la perche avec ses pattes de devant, mais Billy revint à la charge ; l'ours

voulut grimper plus haut, mais finit par lâcher prise, et à la fin il tomba dans un hurlement nonpareil. Dans le même moment Billy fut sur lui ; il enfonça la dague de bois dans sa gorge et bondit en arrière avant que je n'aie eu le temps de concevoir que l'ours était à terre.

« Le temps que je trouve un arbre derrière lequel je me puisse cacher, et l'ours s'était déjà remis sur ses pattes et se débattait avec la lance qui lui sortait par-derrière. Cependant, Billy se tenait à découvert, les mains nues, à moins de dix pieds, et pressait l'ours pour qu'il l'attaque ; quand ce dernier chargea, Billy lui fit faire cinq fois le tour du chêne, et la pauvre brute s'écroula, morte.

– Seigneur ! dit McEvoy. Jamais je n'avais entendu d'aussi brave tour !

– Et d'aussi sanglant, ajouta Ebenezer en forçant la voix pour que le trappeur le puisse entendre. C'est un conte fabuleux, monsieur Russecks, et cependant – pardonnez-moi ma franchise – je ne puis m'empêcher de me demander quel rapport cet exploit a avec ma pauvre amie miss Bromly.

– Nenni, l'ami, il n'y a rien à pardonner, répondit Harvey. Je me demandais moi-même, cependant que j'y assistais, d'où venait qu'à peine raccommodé il avait voulu mesurer sa force avec celle d'un ours, quand toute la soirée précédente il n'avait parlé de rien d'autre que des lois et des coutumes des Anglais. Il s'était montré un écolier si zélé que vous auriez cru qu'il se préparait pour la Cour – mais regardez-le à présent, à chevauchons sur sa proie pour en boire le sang chaud avant que la bête ne soit tout à fait morte ! Le parfait exemplaire du sauvage !

« Mais mon étonnement fut de courte durée. Quand Billy eut bu tout son souïl, il se rendit à la rivière et se lava de pied en cap, pour ce que l'écorce lui avait mis la peau à vif, comme un marin passé sous la quille, et de surplus il était sale et couvert de sueur. Même alors, force demeura aux règles qu'il s'était fixées ; il ne voulut point de mon écorcheur, mais entreprit de découper la carcasse avec une coquille d'huître, et combien qu'il m'autorisât de faire du feu, il resta nu comme Adam tant qu'il n'eut pas achevé sa tâche. Ce fut l'affaire d'une demi-journée que de dépecer une telle bête avec un si mauvais outil, et j'eus peur que le froid ne l'emportât avant qu'il ait pu terminer son travail ; mais il m'offrit viande et fourrure, déclarant qu'il n'avait besoin ni de l'une ni de l'autre, et ne garda de la carcasse qu'un peu de graisse. Il déposa celle-ci sur un morceau de peau tendue au-dessus du feu, jusqu'à ce qu'elle débute de fondre. Son dessein était de s'enduire de graisse d'ours de pied en cap, ainsi qu'ont coutume de le faire les sauvages de fois à autre, et tandis qu'il s'affairait je commençai de craindre qu'entre cette chasse à l'ours et les événements du jour précédent il n'y eut quelque funeste lien. Je n'étais pas loin de la vérité, car, quand il fut aussi gras qu'une grillade de cochon, il se gorgea du restant de graisse, puis se saisit de la coquille d'huître et châtra l'ours... »

Ebenezer et McEvoy firent part de leur stupéfaction, mais Mary, qui était demeurée tout ce temps si très renfermée qu'on aurait pu se

demander si elle dormait ou rêvait, ouvrit alors les yeux en poussant un profond soupir de compassion.

« Je ne m'attendais pas à moins, Harvey. Et Roxie se trompe – ce serait perdre mon temps que de l'aller trouver, crois-tu pas ? Ah, bien, en toute manière l'histoire est claire.

– Possible est-elle claire pour vous, se plaignit le poète, mais pour de moi je n'y entends rien.

– Il n'y a là nul mystère, déclara le trappeur. Ce que le taureau a toujours marqué pour les gens civilisés, l'ours mâle le fait pour les Indiens sauvages. Mais seulement ne le regardent-ils pas comme l'emblème de la virilité ; ils tiennent de surplus que sa carcasse est un grand remède pour les choses de l'amour. De là sa façon de tuer la bête, et de là cette couche de graisse, laquelle, selon eux, nourrit les feux de l'amour pareillement qu'elle réchauffe l'ours pendant les mois d'hiver. Quant au second point, on tient largement pour véritable parmi les nations indiennes que si un homme s'empare des parties privées d'un ours mâle, les enveloppe dans une bourse en peau non séchée, et se les attache au moyen d'une lanière en cuir, de sorte qu'elles pendent dessus les siennes, alors sa puissance sera multipliée d'autant par celle de l'ours – le ciel assiste la pauvre fille qui croisera son chemin ! Je lui posai l'ensuivante question : “Est-ce pour la Vierge de Church Creek que tu t'apprêtes ?” Et quoiqu'il ne voulût point me répondre directement, il me sourit d'un sourire diabolique et me dit qu'il serait heureux que je lui rendisse visite d'ici un jour ou deux, quand M^{me} Ramdam et lui auraient trouvé ma cabane près Tobacco Stick Bay et se seraient mis en ménage ! À l'écouter, vous l'auriez pris pour un brave gentilhomme anglais ; et cependant il offrait la peinture même de l'Indien en chaleur ! Combien que je craignisse fort pour l'honneur de la pauvre fille, je priai Billy Ramdam d'agir avec prudence, attendu que j'étais convaincu qu'elle serait sur ses gardes et facile à lui tirer dessus. Mais il me répondit : “Aucun pistolet anglais n'a jamais tué d'ours”, et il s'en fut.

– Tout est clair à présent, dit McEvoy. Il l'a enlevée et la tient prisonnière dedans la cabane dont vous avez parlé ! D'où vient que le shérif n'a rien fait pour la retrouver ?

– Il est surtout clair que vous êtes ignorant de la justice de cette province, intervint amèrement Ebenezer. Seul le vertueux encourt les foudres des lois du Maryland.

– Allons, allons, vous pointillez trop aisément, dit le trappeur. Nos tribunaux sont en principe aussi sains que ceux d'Angleterre ; mais ils doivent composer avec tout un peuple féroce et dissolu – imposteurs, pirates, prostituées, aventuriers, récidivistes et fils de récidivistes. Je ne prends point étonnement à ce que les tribunaux commettent des erreurs, ou à ce qu'un juge ou deux fassent peu de prix de la justice ; au moins juges et tribunaux existent-ils, et nous tiendrons leurs jugements pour

honnêtes le jour où nous aurons la possibilité de les faire appliquer – c'est-à-dire quand l'esprit des gens aura été quelque peu bridé. »

Ebenezer ressentit quelque picotement aux joues ; s'il avait conscience d'avoir fait preuve de trop d'étroitesse dans son accusation, la mémoire du tribunal de Cambridge lui était encore douloureuse, et ce qu'il lui en avait coûté le faisait transpirer par tous ses pores ; mais cette rancœur avait dû devenir comme une seconde nature, et il avait observé avec alarme, en écoutant le trappeur, qu'il la laissait parler toutefois qu'on abordait certains sujets, plus par habitude que pressé par un honnête courroux. Le Maryland l'avait tellement fait endurer qu'il avait résolu de souiller son nom jusqu'à la septième génération ; une telle violence avait-elle le droit de se rabaisser au simple rang de réplique ? Il n'était point parvenu à cette réflexion par la raison, mais plutôt sous l'effet de quelque intuition qui lui avait éclairé l'esprit, dans le même moment qu'une rougeur s'emparait de son visage. À sa lumière trouble, en moins de temps qu'il ne lui fallut pour murmurer « c'est possible » à Harvey Russecks, il aperçut les spectres erratiques de milliers de joies et de chagrins destinés à hanter le cœur des hommes : jours fastes, jours maigres, monuments et rites, tous consacrés à des joies et des désastres qui rendaient dérisoires ses propres heurs et malheurs, et tous sombrés dans l'oubli ou observés froidement par un peuple sourd aux émotions qui y avaient présidé. Une vision troublante, qui appelait une réponse non moins troublante aux yeux du poète. Il n'y a pas si longtemps, il aurait gaussé le vain attachement à ce monde. Sans doute aurait-il raillé l'inconstance humaine en vers allégoriques : « Le Cœur, aurait-il déclaré, est une Veuve perfide : au chevet de son noble et défunt Époux (qu'il se nomme Triomphe ou Tragédie), elle le voue à son éternel souvenir, mais à peine a-t-elle revêtu les couleurs du deuil que quelque Souci importun en fait sa maîtresse ; et dans les années qui suivent, malgré toutes ses pieuses visites sur sa tombe, elle partage sa couche avec une théorie de basses Vicissitudes, dont pas une ne mérite seulement son égard. »

Mais le trappeur reprit son récit :

« Je revis Billy quelques jours plus tard, alors qu'il sortait de l'église de la Trinité – oui-bien, le dimanche même qui suivit ! Il portait hauts-de-chausses et perruque comme tout bon gentilhomme, sans la moindre trace de graisse d'ours sur son corps, et combien que certaines gens le regardassent de travers, le pasteur et lui se serraient la main devant le temple et échangeaient de petites plaisanteries de la façon la plus cordiale ! En me rapprochant je l'entendis qui conversait avec deux planteurs de tabac, dans un meilleur anglais qu'useront jamais ces messieurs du Conseil. Ses compagnons étaient de ceux qui premier l'avaient moqué, mais vous ne l'auriez jamais deviné à leurs manières : le premier l'invitait à se rendre à l'église, et l'autre lui parlait du prochain marché du tabac.

« “Voici M. Ramdam, me dirent-ils. Vous ne trouverez meilleur chrétien dans aucun bordel de la région.” En me voyant, Billy sourit et me

salua, et me dit : "J'ai déjà eu l'honneur, merci, messieurs : M. Russecks a été assez généreux que de me prêter une de ses cabanes dans l'attente du jour où je m'en ferai construire une." Nous nous serrâmes la main fort chaleureusement, et je puis vous assurer que j'étais envié par rien moins qu'une demi-douzaine de personnes présentes, tant elles jaloussaient ses faveurs ! Billy déclara qu'il avait une visite ou deux à faire, en suite desquelles il souhaitait que je vienne dîner chez lui, et quand il fut parti, ses courtisans se ramassèrent autour de moi comme des petits-mâîtres autour d'un chevalier nouvellement armé. J'appris par eux que la Vierge de Church Creek était partie un beau matin de chez Roxanne et avait disparu, et qu'on n'avait rien su d'elle jusqu'au jour où Billy Ramdam était venu en ville, vêtu d'habits anglais, et avait déclaré qu'elle était sa femme. Certains disaient qu'il l'avait faite prisonnière, et prétendaient l'avoir vu la torturer au-dessus de l'âtre, mais d'autres, qui l'avaient espionné, assuraient qu'elle était libre de quitter la cabane quand bon lui semblait et qu'elle restait avec lui de son plein gré. À ceux qui prenaient la liberté de lui parler mariage chrétien, il répliquait que rien ne lui ferait davantage plaisir, mais que sa femme était contente de la cérémonie indienne qu'il avait lui-même célébrée et n'en voulait point d'autre, et qu'il ne contrarierait point sa volonté.

« En toute manière, bien que cela se passât peu après sa première apparition et qu'on tînt encore ici et là des propos contre lui, Billy paraissait avoir gagné le cœur de toutes les femmes de Church Creek et le respect de presque tous les hommes. Il avait de grands projets pour améliorer toutes choses, depuis le marché du tabac jusqu'au code pénal, d'après ce que j'entendis, et combien que personne ne l'osât publier franchement – vu que je suis un Russecks, comme vous le savez –, il était clair qu'ils comptaient sur Billy pour contredire tôt ou tard à mon frère Harry. Leur allégeance avait changé d'objet du jour au lendemain ; Billy était vif et trop zélé, et Sir Harry, trop jaloux de son pouvoir pour que les deux n'en viennent pas aux prises. D'abondant, le bruit courait que c'était Harry qui avait précipité le départ de miss Bromly par ses assiduités, et tout un chacun songeait que Billy le voudrait corriger en temps voulu.

« En chemin – j'ai oublié de vous dire que j'étais le premier homme qu'il invitait chez lui et qu'on m'enviait d'autant pour cela –, en chemin, donc, je dis sans circuit à Billy ce que je savais à son fait et lui demandai de débrouiller le vrai du faux, mais il débordait tellement de questions à propos de tout et de rien qu'il ne me fit point de réponse convenable. Pourquoi les planteurs de tabac ne formaient-ils pas une association, voulut-il savoir, pour marchander avec les lords commissaires du Commerce et des Plantations ? Qui était Palestrina, et est-ce que je croyais qu'un homme de quarante ans était trop vieux pour apprendre le clavicin ? Pourquoi Copernic supposait-il que le soleil était immobile, alors que ses planètes et lui pouvaient se mouvoir de concert dans l'espace ? Si

un ascète chrétien en vient à prendre du plaisir dans la mortification de ses appétits, ne doit-il pas les satisfaire afin de les mortifier, et les mortifier afin de les satisfaire, et cela ne le contraint-il pas dans un état stagnant ? »

Mary Mungummory branla la tête :

« Tout à fait comme mon Charley – paix à son âme ! Il avait le même attirail infernal de questions, et aucune réponse ne le pouvait satisfaire ! »

Ebenezer pressa le trappeur de lui donner des nouvelles de miss Bromly.

« C'est le sort de l'innocent en ce bas monde, que de fuir le loup pour tomber dans les pattes du lion ! L'innocence est semblable à la jeunesse, déclara-t-il tristement, qui ne nous est donnée que pour être dépensée et ne tire son véritable sens que de sa perte.

– C'est ce qui la rend précieuse, croyez-vous pas ? demanda McEvoy en souriant.

– Non, dit Mary, cela prouve plutôt sa vanité, selon moi.

– Je ne saurais dire ce que cela prouve, dit Ebenezer. Je sais seulement que cela est ainsi. »

Russecks raconta ensuite dans quel excellent état il avait trouvé la cabane (laquelle il avait déjà cessé de regarder comme sa propriété), ses fenêtres fraîchement équipées de vitres véritables, et le sol alentour débarrassé des broussailles. Devant la porte se trouvait un cadran solaire de construction récente, possible le seul de la région, et dessus un pignon était posée une dalle que son constructeur utilisait pour une meilleure observation des étoiles et des planètes.

« Il avait déclaré en chemin qu'il avait tiré un jeune daim la nuit d'avant et attendait lundi, en bon chrétien, pour le dépecer, mais quand nous fîmes le tour de la cabane j'aperçus une sauvage dont les bras étaient enfouis jusqu'aux coudes dans la carcasse sanglante, occupée à découper des tranches et des côtes. Elle était vêtue d'une robe en peau de daim fort sale comme en portent souvent les vieilles squaws ; ses cheveux étaient tout emmêlés, et sa peau foncée, grasse comme du lard. Elle nous tournait le dos quand nous passâmes, et ne nous prêta aucune attention. Je comptais de taquiner Billy sur l'industrie de sa compagne – lui dire que c'était un drôle de jésuitisme que de confier à des païens le soin d'enfreindre le jour du Seigneur –, mais, avant même que j'aie pu dire quoi que ce soit, il s'adressa à elle dans sa langue, et je vis quand elle se retourna que ce n'était point une Indienne. Ce ne pouvait être que la fameuse Vierge de Church Creek ! »

Ebenezer et McEvoy exprimèrent leur étonnement.

« Ma foi, messieurs, reprit Russecks, cela donne à réfléchir à un homme civilisé quand il pose les yeux pour la première fois sur un sauvage, car cela lui fait reconsidérer les basses origines de son histoire ; mais c'est un spectacle plus rare encore et plus confondant que celui d'un de ses semblables retombé à l'état sauvage, car cela lui marque combien

traîtres et étroits sont les degrés de la courtoisie et du raffinement – à tel point qu’une seconde d’inattention peut vous faire déchoir dans votre état premier. Et chez les plus courtois d’entre nous – chez messire Cooke le Poète, par exemple – cette précieuse culture – mordieu, messieurs, en voyant une femme comme celle de Billy Ramdam... ! » Il fit une pause, puis reprit : « Je veux dire, messieurs, que cela est semblable à la culture de nos champs, du moins me semble-t-il : tout n’est qu’ordre et calcul – que de fruits merveilleux naissent de cela ! –, mais n’est-ce point de compte fait une simple égratignure à la surface d’âmes insondables ? Deux tours de bêche suffisent à atteindre des couches impollues, dessous lesquelles s’étendent des milliers de lieues de roche immuable, et plus loin encore rugissent les flammes du cœur de la planète !

« Le sage, dis-je, est obligé de faire réflexion sur ces choses quand il voit un des siens redevenu sauvage comme la Vierge de Church Creek. Elle était vêtue à la façon indienne, ainsi que je l’ai déjà dit, et crottée de pied en cap. Elle avait teint sa peau en marron, semblait-il, et l’avait enduite de graisse d’ours, ce qui, ensemble avec la poussière et le sang du daim, la rendait tout de bon malodorante, même en plein air. Elle ne me jeta pas un seul regard, mais fixa sans arrêt Billy comme un bon chien d’arrêt, et sur son ordre elle cessa de dépecer le daim et s’en alla lentement en griller deux tranches pour le dîner. »

L’intérieur de la cabane, continua Russecks, s’était révélé aussi propre que la maîtresse de maison ne l’était pas ; durant tout l’après-midi, cette dernière était demeurée impassible sur le tapis de cheminée, occupée seulement à moudre des mets dans un mortier en terre cuite, et ne s’était exprimée que par des grognements et des monosyllabes toutefois que Billy lui avait adressé la parole. Mais combien que ses manières et sa condition fussent celles d’une esclave, à aucun moment le trappeur n’avait observé quoi que ce fût qui ressemblât à de la coercition ou de l’intimidation.

« Pour faire court, dit-il, ce n’était plus une jeune Anglaise, mais une simple squaw. J’ai avis qu’il l’avait surprise tout couvert de graisse d’ours et équipé de ses attributs magiques, et qu’il avait accompli sur elle des rites amoureux qui lui avaient fait perdre la raison.

– Tu es loin de la vérité, lui dit tout net Mary. Il l’a tellement conquise avec sa science amoureuse que la fille a sur l’heure renoncé sa culture pour toujours. Je sais qu’il en est ainsi.

– Ah, le monstre ne laisse pas moins de me répugner ! dit Ebenezer. Même en accordant que notre innocence nous a été donnée afin que nous la perdions, cependant – non, plutôt *par conséquent* – son sens réside dans les conditions de sa perte, croyez-vous pas ? Se la faire arracher par force, se la voir ravir... » Il tâcha d’imaginer la lutte : il se vit dans la position de miss Bromly, forcée par-derrière parmi les froides ronces de la forêt ; le couteau était contre son cou, sa veste était retroussée, le vent mordait ses cuisses et ses parties intimes ; et dessus lui,

nu et enduit de graisse, haletait un sombre et féroce sauvage avec le visage et les yeux de reptile de Henry Burlingame. « Que Dieu le damne pour cela ! Comme le misérable doit s'égayer de sa victoire !

— Qu'est cela ? dit Russecks, étonné. *S'égayer*, dites-vous ? Ah, bien, non, il ne s'égaye point du tout. Non, l'ami, vous oubliez que Billy Ramdam a gravi une plus grande distance que celle parcourue au rebours par la fille ; qu'il s'est même élevé plus haut que le point d'où elle est déchuë, je gagerais ! Un gentilhomme aussi courtois que lui ne saurait prendre du plaisir en une pareille victoire ; cependant ce fut cette conquête, selon moi, qui l'éleva. Le fait est, messieurs, que sa femme lui est un opprobre constant : il la presse de se laver et de se vêtir comme une dame anglaise ; il rêve de joindre l'église et de se marier chrétiennement ; rien ne lui ferait plus plaisir que de faire voile dès ce soir pour Rome ou quelque université anglaise. Mais elle ne veut rien savoir ; elle se vautre dans sa vile condition d'Indienne, et le pauvre Billy est trop homme d'honneur pour l'abandonner ou la forcer contre son gré ! »

Mary Mungummory hocha la tête :

« Comme je connais leurs deux cœurs ! Et je pose cette question, laquelle me vient chaque nuit quand j'observe les ébats dans mon chariot : l'homme n'est-il au fond qu'un sauvage, sous son écorce courtoise, ou la barbarie n'est-elle qu'un fard servant à dissimuler la naturelle civilité de l'homme, laquelle perce de fois à autre, comme des verrues sur le cul d'un ange ? »

Pour d'Ebenezer, au moins, abîmé dans le souvenir de certaines violences passées, la question était loin d'être impertinente et sans intérêt ; ni les autres ni lui, toutefois, n'osèrent de réponse.

12. OÙ NOS VOYAGEURS ARRIVENT À CHURCH CREEK ;

OÙ McEVOY L'EMPORTE EN NOBLESSE SUR UN NOBLE,

ET OÙ LE POÈTE SE RETROUVE ARMÉ CHEVALIER, BON GRÉ, MAL GRÉ

Peu après que Harvey Russecks eut achevé son récit, la compagnie se retira pour la nuit sur des matelas de paille, lesquels, à grand renfort de couvertures prises dans le chariot de Mary, fournirent à Ebenezer et McEvoy les meilleures couches qu'ils aient goûtées depuis longtemps. Le poète, toutefois, demeura éveillé de longues heures à songer à miss Bromly, à sa sœur, à la gravité de sa mission, et à l'histoire qu'il venait d'entendre. Au matin, alors qu'ils déjeunaient d'œufs brouillés et de rat musqué — un plat qu'ils trouvèrent plus ragoûtant au palais qu'à l'œil —, il déclara :

« J'avais déjà assez de raisons de retrouver ce Cohunkowprets, ou Billy Ramdam, car il se peut qu'il soit le moyen d'épargner à ma conscience le faix de deux vies anglaises ; mais maintenant que je sais dans quel état miss Bromly est déchue, par pure fidélité envers ma sœur, il devient plus pressant que jamais que je trouve l'homme et que je sauve la fille. Une nouvelle vie ruinée par ma faute, et c'est assez d'endosse que je perde la tête !

– Allons l'ami, dit McEvoy, Dieu sait comme je respecte vos sentiments, mais songez-y à deux fois ! Vous comptez de sauver les otages de Chicamec à n'importe quel prix, dites-vous, et m'avez obligé d'épouser votre sainte cause à force d'opprobre : pensez-vous que l'ami Ramdam nous voudra obliger s'il voit que vous lui voulez ravir sa femme ? Et s'il nous bat froid – vive Dieu ! – ce ne sera point deux, mais deux cent mille vies dont vous devrez répondre ; avec Dick Parker et son compère pour lieutenants, aucune milice américaine ne pourra défaire esclaves et Indiens réunis !

– Je frissonne à cette seule pensée, dit Mary Mungummary, qui se tenait près du feu. N'oubliez pas, monsieur Cooke, que, quel que soit le méchant tour qui ait ravalé cette fille, c'est de son plein gré qu'elle demeure là-bas. » Elle poussa soudain un soupir agacé et invoqua un tribunal imaginaire pour témoigner l'entêtement d'Ebenezer. « Vraiment, messieurs, le monde est prêt d'exploser, et le voilà qui s'inquiète des malheurs d'une pauvre gauce ! »

Ebenezer sourit :

« Qui peut prétendre regarder par le bon bout de la lorgnette ? Une nuit, alors que Burlingame et moi observions les étoiles à St. Giles, je marquai que les problèmes des hommes, à la semblance des montagnes du globe, se réduisaient à rien sous l'aspect de l'éternité et des cieux infinis ; et Henry de me répondre : “Oui-bien, Eben : mais ici-bas où nous vivons ils sont bien assez montagneuses, crois-moi !” En toute manière, j'entends faire mon pouvoir pour secourir miss Bromly. Mon dessein n'est point de poursuivre Billy Ramdam en justice pour viol – ce serait une vaine ambition devant un tribunal du Maryland ! – et il ne refusera pas de m'écouter si le personnage est bien tel que M. Russecks nous l'a décrit. »

Il était encore tôt quand ils firent leurs adieux au trappeur et prirent place dans le chariot de Mary ; quoique le voyage durât cinq heures, le soleil avait quasi passé le méridien quand ils arrivèrent à Church Creek.

« J'aperçois là-bas une auberge, dit McEvoy.

– Oui, c'est là que nous allons, que cela vous plaise ou pas, dit Mary. L'endroit appartient à Sir Harry. » Elle expliqua que Harry Russecks devenait très-colérique quand de nouveaux venus manquaient de se présenter devant lui pour déclarer leur affaire. « Il sait mon commerce, et c'est assez que vous disiez que je vous conduis à Cambridge pour voir le gouverneur.

– Ma foi, l'homme est tout de bon un tyran ! s'écria Ebenezer. De quel droit s'entremet-il des affaires d'autrui ?

– Eh bien, répondit Mary, on prétend qu'il peut porter cinq quintaux de grain sur son dos, et rompre le cou d'un homme comme vous le feriez d'un épi d'orge. D'autre part, il possède l'auberge, le moulin que vous apercevez près du cours d'eau, et la moitié des planteurs de la région. »

Le moulin, comme la plupart des moulins dans la province, avait été construit à l'origine sur ordre de Lord Baltimore et financé en partie par des fonds provenant du Trésor régional ; par ce truchement, le gouvernement gardait un intérêt dans son fonctionnement. Harry Russecks n'était pas sans le savoir, mais, St. Mary's City étant fort éloignée de Church Creek et le Conseil du gouverneur ayant trop de problèmes pressants pour veiller au grain et point assez d'autorité que de faire appliquer les lois, il ne se fit pas scrupule d'exploiter son monopole. À force d'imposer des prix exorbitants pour moudre le grain et de picorer régulièrement sur chaque boisseau, il était devenu très vite un homme riche ; par la suite, il avait fait bâtir l'auberge et débuté de prêter des terrains aux planteurs de tabac de la région, si bien que, se souciant peu des aléas du marché, il faisait d'énormes profits chaque année. Si le prix du tabac était élevé, ses prêts lui étaient remboursés avec intérêt, ses droits de moulin croissaient, et sa taverne s'emplissait de planteurs désireux de faire bombance ; si le marché chutait, il accroissait ses terres en confisquant celles qu'il avait prêtées, continuait de moudre le grain pour le pain quotidien de ses voisins, et vendait aux planteurs assez de rhum que de noyer leur chagrin. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il fût l'homme le plus riche de la région et l'un des plus riches de la province ; son autorité était telle à Church Creek qu'il s'était accommodé pour que son épouse soit la seule noble à des lieues à la ronde ; tout un chacun était tenu de l'aborder par son faux titre, tout en se faisant voler au moulin, de s'écarter promptement dès qu'il brandissait l'épée qu'il portait toujours sur lui, comme un emblème de son rang, et de se soumettre la plupart du temps à sa poltronnerie sans protester.

« Sir Harry ne respecte rien au monde, hors les lettres de noblesse, conclut-elle, ni ne craint personne dans la province – hors deux commissaires de St. Mary's, dont certaines gens pensent qu'ils ont été dépêchés pour inspecter les moulins et les bacs. »

Parvenus devant l'auberge, ils virent sur son fronton une enseigne dont l'étrange devise armoriale s'étalait en couleurs hautes : sur un champ *d'azur*, entre des flancs de *sable* avec des anneaux d'or (ou plutôt de petits cercles percés de trous carrés pour imiter des meules), une fleur de lys *de gueules* ornée en pointe et chef de crabes en armes au naturel. Leur examen du blason fut rompu tout net par un grand bruissement dedans la place qu'il marquait : il y eut un brisement de vaisselle, une femme hurla – « *Aïe ! Aïe !* » –, une voix d'homme retentit, et une autre rugit : « Je te romprai la caboche, John Hanker ! *Arrah !* Tout doux, scélérat, attends de recevoir celle-là ! » Un jeune homme surgit par la porte, protégeant son crâne glabre de ses deux mains et prenant ses jambes à

son cou. Sur ses talons haletait une brute hirsute et taurine, le poil noir, la chemise ouverte, le regard torve, la peau tachetée ; de la main droite il agitait une épée (non point une rapière de gentilhomme, mais un véritable sabre d'abordage capable d'équarrir un bœuf) et de la gauche il tenait par le bras une jeune femme affolée – la même, apprirent-ils bientôt, dont le cri avait précédé la scène. Quand son agresseur n'aurait point été empêtré de la sorte, le jeune homme aurait perdu plus que sa simple perruque ; même avec ce handicap, la fine lame échevelée – qu'Ebenezer reconnut pour être le meunier Harry Russecks en personne – manqua d'un pouce ajouter l'homicide au catalogue de ses crimes.

« *Yah ! Cours, Hanker !* beugla-t-il en renonçant la poursuite. Reviens seulement à Church Creek, et je te changerai en pâtée à cochon !

– Ce n'était qu'une plaisanterie, père ! cria la fille. Ne vous emportez point de la sorte ! »

Maintenant que la crise était passée, elle paraissait plus embarrassée qu'alarmée.

« Morbleu ! murmura McEvoy à Ebenezer. La jolie bouchonne que voilà ! »

Le meunier se retourna vers elle :

« Je connais tes plaisanteries ! Crois-tu que je n'ai pas vu où le gredin a posé sa patte d'ivrogne, et toi lui sourire en retour ? Tous les corniauds veulent la même chienne en chaleur ! Je m'en vais vous refroidir, toi et ta coquine de mère ! »

Il lui assena le plat de son sabre en travers du fondement.

« *Aïïe !* protesta-t-elle. Vous êtes un vrai démon de l'Enfer !

– Et toi, une fille des rues ! »

Derechef il frappa, et la toucha à la jambe. Ebenezer s'empourpra, et McEvoy se leva, prêt à courir au secours de la damoiselle. Mais combien que la fille poussât les hauts cris, ses plaintes n'étaient en aucune façon pitoyables.

« *Oh !* Je vous occirai dans votre sommeil, parole !

– Pas avant que je n'aie fini de t'échiner ! »

Le troisième coup la visait où le deuxième avait fait mouche, mais à force de se débattre et de mordre le poignet du meunier, la fille le reçut sur sa hanche et se libéra dans le même temps.

« *Hi !* Essaie un peu de m'avoir, à présent ! » Elle ne s'enfuit pas sur l'heure, mais s'attarda un instant pour le railler à bonne distance. « Regardez-le agiter son épée, qu'il a achetée pour battre de pauvres femmes sans défense ! Espèce de gros buffle !

– Putain !

– Cornard ! Ah, quel bon temps nous aurons, quand l'ami Billy t'aura coupé le scalp ! »

Le meunier rugit et la chargea, mais la fille détala et lui fit faire le tour du chariot. Quand il abandonna au bout de quelques moments, appa-

remment résigné et accoutumé de sa vivacité, elle s'arrêta aussi, les yeux brillants et tout essoufflée. Ses narines s'étrécirent ; son menton se redressa de mépris. Elle cracha dans sa direction.

« Bouffon ! »

Ses cheveux blond cendré volant au vent, elle lui tourna le dos et descendit la rue vers le moulin ; son père rengaina son arme en grognant et la suivit à petits pas, plus à la façon d'un garde du corps poltron que d'un véritable attaquant.

« C'est Henrietta Russecks, déclara Mary. N'est-elle point une petite émerillonée ! »

Mais les hommes demeuraient consternés par la scène. Il fallut quelque temps pour qu'Ebenezer retrouvât sa voix et exprimât son indignation, raillant alors longuement le spectaculaire manque de galanterie du meunier. McEvoy exprima une indignation encore plus grande, et ajouta, pour faire bonne mesure, un panégyrique sur la jeune femme.

« Merci de moi, quel esprit, Eben ! Comme elle a rendu à ce butor autant qu'il lui a donné ! Et pas un instant n'a-t-elle paru effarouchée ! Ni versé la moindre larme en suite de sa maudite bastonnade ! Je fais ici le serment de la libérer de cette bête, dus-je le tuer moi-même ! »

Ebenezer montra quelque surprise devant la violence de son compagnon, et McEvoy rougit.

« Pensez ce qu'il vous plaira, marmotta-t-il. De vrai, cette fille a le visage d'Hélène et l'âme d'Agamemnon ! Feu et fantaisie, ce que Ben Oliver avait coutume d'appeler *les vertus cardinales d'une femme* ; oh, c'est là une chose très-rare !

– Gardez-vous de baguenauder avec Henrietta, l'avertit cordialement Mary. Vous avez vu ce qu'il en a coûté au jeune Hanker, à cause d'une simple patine. Tenez, même le pasteur de l'église de la Trinité ne pourrait lui faire l'amour sans montrer des lettres de noblesse. »

McEvoy fit la moue et s'abîma dans ses pensées.

Ils décidèrent de se rendre sur l'heure au moulin, où, en plus d'annoncer leur présence à Russecks, Mary pourrait s'enquêter auprès de la femme du meunier sur Billy Ramdam et son épouse. En chemin, à la grande joie de McEvoy, elle les entretint de Henrietta : la fille avait vingt-quatre ans et tenait son humeur vivante de sa mère, laquelle avait été une fameuse beauté dans sa jeunesse et savait encore enfumer l'esprit de plus d'un jeune homme avec son charme que l'expérience avait mûri. Il était plus que temps pour la fille de se marier, mais le meunier était si jaloux du titre qu'il avait reçu de sa femme qu'il ne voulait souffrir à Henrietta aucun mari parmi la jeunesse du village ; il exigeait un galant de noble naissance. Et la chapeyronner devenait chaque année une tâche plus épineuse – même depuis que M^{me} Russecks, loin de partager les sympathies de son mari, non seulement s'était alliée avec Henrietta pour la cause de l'amour, mais était prête à joindre sa fille dans toutes les aventures amoureuses qu'elle pourrait avoir.

« Mais en dépit de leur industrie et de la rubrique d'une vingtaine de prétendants, Sir Harry est parvenu à garder l'œil sur elles jour et nuit. Quand il est à l'auberge, elles l'assistent la plupart du temps ; quand il est au moulin, elles font les aides-meunières. Ils vont jusqu'à dormir dans la même chambre, avec le sabre de Sir Harry prêt à servir à son chevet. Une seule fois dans toutes ces années elles ont réussi à lui fausser compagnie – et ma foi, on en parle encore ! »

Quand ils ne furent plus qu'à une centaine de pieds du moulin – lequel apparemment servait également de maison –, Harry Russecks apparut sur le pas de porte et les envisagea, les poings sur les hanches. Au même moment ils virent à une fenêtre de l'étage les visages de deux femmes qui les regardaient avec intérêt. Mary Mungummory leur rendit leur salut, mais Ebenezer frissonna.

« Et vous dites qu'il redoute ces commissaires au moulin comme la peste ? » dit McEvoy d'un air songeur. Soudain il posa sa main sur le bras de Mary. « Mary, vous êtes une brave fille ; m'aidez-vous dans une petite farce ? Et vous, Ebenezer ? Je vous dois déjà la vie ; m'accorderez-vous davantage de crédit ? »

Il expliqua à ses compagnons, sceptiques, qu'il comptait d'administrer à ce grossier de meunier une potion de son propre cru ; s'il échouait, personne ne s'en porterait plus mal pour autant, et s'il réussissait...

« Vive Dieu, il est temps de passer à l'action ! » dit-il vite, car le meunier les pouvait presque entendre. Exposez vos affaires comme à l'accoutumée, Mary, et déclarez tout ignorer de nous sinon que vous nous avez trouvés en route après la tempête. Ou plutôt : vous soupçonnez que nous céions quelque secret, attendu que nous avons été étrangement discrets depuis le début, économes de nos noms et commerce.

« Cela ne marchera jamais, mon garçon, le prévint Mary, mais ses yeux brillaient déjà à l'idée d'une farce.

– De grâce, John, murmura Ebenezer, le temps nous fait défaut pour de si frivoles aventures ! Songez à Bertrand et au capitaine Cairn... »

Il termina là ses protestations, de peur qu'on ne l'entende, et l'expression de McEvoy était plus qu'arrêtée. Le soudain intérêt que prenait l'Irlandais dans la fille du meunier lui parut non seulement une grossière disconvenance et un rompement de leur foi solennelle, mais aussi une sorte d'infidélité à l'endroit de Joan Toast, en dépit du fait que Joan avait nettement abandonné McEvoy pour sa personne, et que lui-même lui avait été infidèle d'une façon qui, pour n'être pas charnelle, n'en était pas moins déshonorante. Il garda le silence et attendit sombrement la suite des événements.

« Bien le bonjour, Sir Harry ! lança Mary en descendant de son chariot. Je passais par là, et j'ai pensé venir saluer Roxie. »

Le meunier l'ignora :

« Qui sont-ils ? »

– Eux ? » Étonnée, Mary se retourna comme si elle venait juste de remarquer la présence de ses passagers. « Ah, vous voulez dire *eux* ! J’ai rencontré ces deux personnes proche du Passage des Limbes après la tempête. » Elle ajouta, d’une voix à peine audible pour le poète : « Ils m’ont dit qu’ils avaient à faire à Church Creek, mais je n’en sais pas davantage. Est-ce que Roxie est là ? »

– Oui, mais tu ne la verras point, déclara le meunier sans cesser d’envisager les deux hommes. Tu n’es point une bonne compagnie pour une dame, quand bien celle-ci ne serait qu’une fille perdue. Vaut-en donc !

– Comme il vous plaira. » Elle attendit que McEvoy et Ebenezer mettent pied à terre. « Si d’autres affaires vous appellent au nord, leur dit-elle en clignant de l’œil, je vous y conduirai très-volontiers. Vous me trouverez près cette auberge, jusqu’à demain ou le jour d’après. »

– Cela est fort charitable de votre part, madame, dit McEvoy en accompagnant ces mots d’un bref salut. Et je vous remercie pour avoir rendu service ensemble à nous et à Sa Majesté. Vous ne tarderez point d’être récompensée plus substantiellement.

– Qui êtes-vous ? s’enquit Russecks. Quelles affaires vous appellent à Church Creek ? »

McEvoy se retourna et, loin d’être intimidé, il examina le meunier de pied en cap avec une extrême défiance.

« Parlez-vous, malheureux ! »

Ebenezer vit la barbe noire débiter de frémir de colère, et songea de terminer la supercherie avant qu’il ne soit trop tard, mais avant qu’il ait ramassé assez de courage McEvoy prit la parole :

« Ai-je bien entendu cette dame vous donner du *Sir Harry* ? »

– Oui-bien, à moins que vous ne soyez sourd comme un abatteur de quilles. »

McEvoy lança un regard accusateur à Mary :

« Est-ce là quelque étrange caprice de votre part, madame, ou bien quelque farce entre vous deux, que d’affirmer que ce méchant balourd est Sir Harry Russecks ? »

Depuis l’étage, où les deux femmes avaient ouvert le battant pour entendre, parvinrent une exclamation et un rire étouffés ; même Mary fut confondue par l’audace de l’Irlandais.

« Quoi ? s’écria le meunier. Il ose dire que je ne suis pas Sir Harry ? »

Il porta la main à la garde de son coutelas.

« Non, Ben, rengaine ! cria McEvoy à Ebenezer, qui tremblait à quelques pas de là. Quoi, tu as oublié ta dague dans le chariot ? »

Il rejeta la tête en arrière et s’esclaffa ; tous, y compris le meunier et ses femmes, demeurèrent interdits et stupides.

« Cela vaut mieux pour toi, petit meunier, dit McEvoy sur un ton menaçant, et il alla même jusqu’à lui tordre la barbe. Mon ami Sir Ben-

jamin t'aurait tranché le gosier en moins de rien, comme il en a déjà tranché deux cents comme le tien au service de Sa Majesté. Conduis-nous à présent devant Sir Harry, et plus d'impertinences, ou je lui commanderai de te défariner joliment.

– Si je puis me permettre, monsieur, le rompit Mary, nettement éjouie de la déconfiture du meunier, c'est bien Sir Harry Russecks, sur ma foi, monsieur, farine ou pas – ce sont là sa femme et sa fille, monsieur, lesquelles vous en donneront parole. »

Les deux femmes affirmèrent gaiement la chose depuis leur fenêtre, mais McEvoy feignit encore quelque méfiance.

« Si vous êtes Sir Harry Russecks, d'où vient que vous êtes fagoté comme un grotesque pied plat de meunier ?

– Qu'avez-vous dit ? Ma foi, messieurs, ne savez-vous pas... »

Il chercha quelque appui du côté de Mary.

« Eh bien, c'est pour ainsi dire le petit caprice de Sir Harry, déclara Mary. C'est le moulin qui premier lui a donné son pain, avant qu'il épouse M^{me} Russecks, et ce bon Sir Harry n'est pas du genre à oublier son humble naissance.

– Oui, oui, c'est cela ; elle a fort bien tourné la chose. » Combien que l'explication le soulageât grandement, Russecks ne parut pas entièrement content qu'on rappelât sa naissance. « Avez-vous... vous ai-je bien entendu dire que vous étiez au service du roi, messieurs ?

– Pour ainsi dire, oui, déclara McEvoy. Mais autant vous le dire tout franc dès à présent, notre commission a sombré avec l'équipage et la pinasse lors de la tempête, et avant qu'une nouvelle ne nous parvienne de St. Mary's, vous avez le droit de nous refuser l'entrée de vos dépendances si tel est votre bon plaisir. »

Les yeux du meunier s'agrandirent :

« Seriez-vous les commissaires de Nicholson ? »

McEvoy refusa d'affirmer aussi bien que de nier le fait, et déclara qu'en attendant que son autorité redevienne légale, il pensait que le plus sage serait de ne point davantage aborder la question.

« En toute manière, dit-il sur un ton moins sévère, ce n'est point seulement pour le compte de Nicholson que je voyage. Mon nom est McEvoy – Commerce et Plantations quand je suis à Londres – et mon père est Sir Johnatan, de Whitehall.

– Que me dites-vous là ! s'émerveilla le meunier, que le doute n'avait pas encore tout à fait quitté. Je n'ai pas le plaisir, malheureusement, de connaître un Sir Johnatan McEvoy à Whitehall.

– Pour notre décrédit, j'en suis certain. » McEvoy s'inclina légèrement. « Mais je veux espérer que madame Russecks nous pourra racheter en reconnaissant notre nom. »

Cette pique déclencha une nouvelle réaction à la fenêtre de l'étage ; quand McEvoy leva les yeux vers les femmes, M^{me} Russecks (qui était

bien en vérité la mûre beauté dont avait parlé Mary) acquiesça d'un air espiègle, et la sémillante Henrietta fit une révérence enjouée.

McEvoy désigna Ebenezer :

« Ce terrible personnage est mon ami Sir Benjamin Oliver, qui grâce à son bel œil et à la prestance de son bras droit est possible le plus jeune membre de la noblesse. Mesdames, je vous présente Sir Benjamin : un lion sur les champs de bataille et un agnelot au salon ! »

Ebenezer rougit de l'imposture aussi bien que du trait, mais s'inclina naturellement vers les dames.

« Le fait est, continua McEvoy, que le père de Sir Benjamin est aux colonies pour ses propres affaires, et que je montre à mon modeste ami la campagne. Point besoin n'est de dire qu'il a entendu parler de la famille de M^{me} Russecks en Angleterre.

– Que me dites-vous là ! » Le meunier s'essuya fièrement le nez avec l'index. « Vous avez entendu parler de la famille de madame Russecks en Angleterre ! Oh, Roxie, as-tu entendu ce que ce gentilhomme a dit ? La noblesse anglaise parle de notre famille ! Descends tout de suite ! »

M^{me} Russecks ne tarda pas de venir saluer les visiteurs.

« Voici ma femme Roxanne, annonça fièrement le meunier. La dame la plus noble de toute cette maudite côte est.

– *Enchanté**, dit McEvoy, et au grand effroi d'Ebenezer il embrassa la femme comme l'aurait fait un amant et lui baisa la bouche avec ardeur.

– C'est assez ! s'écria le meunier en tirant son épée. Allons, la lâcherez-vous à la fin ? Qu'est-ce donc que tout cela, merci de moi ? »

McEvoy relâcha sa partenaire, abasourdie, et feignit quelque ennui et surprise.

« D'où vient que votre époux prend l'alarme, madame ? Se peut-il qu'il ignore le Salut de Whitehall ? Ne l'avez-vous point instruit des coutumes de la Cour ? »

M^{me} Russecks, encore sous l'émotion de cette soudaine étreinte, finit par confesser la possibilité qu'elle-même pouvait bien ne plus être éclairée dans les toutes dernières manières en vigueur à Whiteall.

« Je lui trancherai la tête, à ce roué ! menaça le meunier en levant son épée.

– Mon cher ami, dit McEvoy d'un ton serein et protecteur, la coutume à la Cour veut que tout bon gentilhomme embrasse de la sorte la femme qu'il rencontre pour la première fois ; seul un manant ou un goujat l'oserait insulter par une basse révérence. »

Puis il déclara, avant que Russecks ne le puisse contrarier, que, quoi qu'il entendit tout à fait la difficulté que pouvaient rencontrer les gentilshommes de province à rester en relation avec la société anglaise, il considérerait cependant de la première conséquence qu'ils conservassent un esprit ouvert et un humble empressement à s'instruire.

« Rapaisez à présent votre épée, qu'aucun gentilhomme ne devrait

brandir sans raison, et ayez l'obligeance de nous présenter votre fille. »

Russecks balança, nettement tiraillé entre son désir de ne point être en reste avec les coutumes de la Cour et sa répugnance à jeter Henrietta dans les bras des visiteurs. Mais sa femme prit les devants.

« Henrietta, remue-toi donc un peu ! gronda-t-elle en se tournant vers l'entrée. Ces gentilshommes vont croire que tu n'es point civile ! »

La fille apparut aussitôt de derrière la porte, fit la révérence aux deux hommes, et se présenta joliment à McEvoy pour le Salut de Whitehall, lequel salut l'Irlandais exécuta avec encore plus d'élan qu'auparavant. Dans le même moment, M^{me} Russecks s'approcha d'Ebenezer et lui dit : « Nous sommes on ne peut plus ravies d'avoir le privilège, Sir Benjamin », si bien qu'il fut obligé d'imiter son compagnon, bon gré mal gré, et derechef avec la fille au cheveu blond et à l'œil vif, encore tout empourprée du baiser de McEvoy, tandis que le meunier observait la scène, impuissant et consterné.

Mary Mungummory rayonnait.

« Je serai à cette auberge si d'aventure vous aviez besoin de moi, lança-t-elle.

– En ce cas, tu peux conduire sur-le-champ ton cheval dans mon étable, et me payer sa journée à l'avance », dit Russecks avec humeur.

Mary fit ainsi qu'on le lui disait et s'éloigna, mais point avant qu'Ebenezer surprenne un échange de regards entre elle et M^{me} Russecks. Dans le moment que son mari faisait vanité à McEvoy de ce qu'il prenait une charge d'écurie sur tout cheval qui s'attardait à Church Creek plus d'une demi-journée, M^{me} Russecks avait jeté à Mary un regard qui semblait dire : *Se peut-il que ce jeune impétueux ait vraiment abusé mon mari ?* ainsi que : *Oserais-je croire que ses desseins sont tels qu'ils le paraissent ?* La réponse de Mary avait été un clin d'œil si énorme et si licencieux que le poète avait senti la crainte lui picoter tout le corps.

13. OÙ LES COMMISSAIRES AUX MOULINS À VENT ET À EAU DE SA MAJESTÉ, MUS CHACUN PAR UN DESSEIN DISTINCT, RECOURENT EN DES OCCASIONS DISTINCTES À L'ALLÉGORIE

McEvoy exprima alors son désir qu'on lui montrât le fonctionnement du moulin, marquant que, combien qu'il en eût vu bien assez ces dernières semaines, son ami Sir Benjamin, qui avait été élevé à Londres, pourrait trouver l'invention plaisante.

« Oui, pour sûr, messieurs, admit Russecks. Ce sera un plaisir que de vous le montrer ! Roxanne, va-t'en avec Henrietta, à présent, pendant que je fais visiter le moulin à ces gentilshommes.

– Oh, de grâce, père, protesta Henrietta, ce sera une joie pour nous que de t'accompagner ! Nous n'avons pas peur de grimper les échelles avec ces gentilshommes, n'est-ce pas, maman ?

– Non, misérable ! s'écria le meunier. Va-t'en vite, avant que je ne te frotte le...

– Plus un seul mot, dit McEvoy d'un ton sec. C'est la marque d'une dame bien née que d'aspirer à quelque aventure de fois à autre, croyez-vous pas ? Mon bras, mademoiselle Henrietta, s'il vous plaît. »

La fille lui prit le bras aussitôt, et M^{me} Russecks celui d'Ebenezer, et McEvoy prévint toute autre quérimonie du meunier par une suite de questions précises au fait de son établissement.

« D'où vient qu'un gentilhomme se ravale au rang de meunier ? voulut-il savoir comme ils pénétraient dans le bâtiment.

– Ah, eh bien, monsieur... » Russecks eut un petit rire gêné. « C'est comme Mary l'a dit – je veux dire miss Mungummory –, la chose est pour moi, si l'on veut, matière à amusement. C'est au-dessous de mon rang, je vous l'accorde, mais il faut bien qu'un homme s'occupe, comme je le dis toujours.

– Hum. »

Comme il marchait derrière eux, Ebenezer vit l'Irlandais passer audacieusement son bras dans le dos d'Henrietta avec le bras opposé à Russecks et lui taquiner joliment les côtes. Il pâlit, mais M^{me} Russecks, qui vit le geste aussi nettement que lui, se contenta de lui serrer le bras et de sourire. Pour d'Henrietta, elle parut surprise, mais en aucune façon indignée de cette avance très-hardie ; quand son cavalier la répéta – s'enquêtant dans le même temps auprès du meunier pourquoi, si sa tâche était un loisir, il prenait d'aussi merveilleuses taxes pour l'accomplir –, elle réprima non sans mal son hilarité. Elle lui prit la main ; il lui gratta aussitôt sans se troubler la paume, et M^{me} Russecks, en lieu que d'accabler le séducteur de son courroux maternel ainsi que le poète s'y attendait, soupira et enfonça ses ongles dans son bras.

« Un instant, dit McEvoy en rompant l'explication du meunier selon laquelle le revenu issu du moulin servait à l'amélioration de la communauté, savoir l'auberge et l'entrepôt à tabac qu'il construisait en aval du cours d'eau. J'ai une question urgente et privée à vous faire. »

La mine malicieuse, il déclara à voix point trop basse à l'oreille de Russecks qu'il avait cruellement besoin de savoir si l'excellence de l'endroit pouvait laisser espérer des aiselements, et si cela était, où on les pouvait trouver sans tarder.

« Eh bien, ma foi, derrière le bâtiment, monsieur, répondit le meunier, étonné, ou vous n'avez qu'à pisser dans le bief du moulin, comme je le fais. C'est-à-dire...

— Assez : vous me comblez de votre hospitalité. J'userai de votre bief et vous serai à tout jamais reconnaissant. Adieu, la compagnie ; reprenez cette visite ! Je vous rattraperai à l'heure. »

Il les quitta là-dessus, sous le regard émerveillé des deux femmes ; quand il revint quelques minutes plus tard, il donna une claque dans le dos de Russecks, l'appelant *poète* et *philosophe* pour avoir découvert cette merveilleuse vertu du bief, et de l'autre main il flatta, patina, pinça et frotta Henrietta, de sorte qu'elle paraissait prête de se pâmer sous les forces conjuguées du plaisir, de l'hilarité et de la volonté de n'en rien laisser paraître à son père.

« N'est-il pas l'impétuosité même ? » murmura M^{me} Russecks à Ebenezer.

Le poète fut chagriné de constater que la respiration de la femme s'accélérait, et il comprit qu'elle enviait sa fille pour avoir amorcé le partenaire le plus intrépide. Mais malgré son désir d'interroger exactement M^{me} Russecks sur le cas de miss Bromly, il n'avait point la tête à l'adultère, ni ne l'aurait eu quand les circonstances auraient été moins périlleuses et moins éloignées de leur pressante affaire avec Billy Ramdam. Tout son corps se raidit, et quand M^{me} Russecks, imitant la conduite d'Henrietta avec McEvoy, glissa une main espiègle dans la poche de ses chausses tandis qu'ils s'engageaient à la queue leu leu sur une passerelle proche la trémie à blé, son sang se figea. Il fut immensément soulagé quand ils sortirent par l'arrière du moulin et se retrouvèrent face à l'étable.

« Alors, mes bons messieurs, leur dit Harry Russecks, vous reconnaîtrez qu'il n'est pas de moulin mieux tenu dans la province, ni de plus expédient ?

— Pour du premier point, vous êtes dans le juste, admit McEvoy. Pour du second... mais il suffit, j'ai fait vœu de ne point m'entremettre d'affaires tant que mes papiers ne seraient arrivés. J'avoue avoir pris grand-plaisir à baguenauder en ces lieux ; j'ai visité quantité de moulins au Maryland, mais jamais avec autant d'agrément. »

Le meunier cracha fièrement.

« Entends-tu cela, Roxie ? N'ai-je pas toujours dit qu'il n'y avait aucune disgrâce pour un gentilhomme à s'y connaître en moulins ? »

McEvoy lança un regard effronté à Henrietta et reprit :

« J'ai été particulièrement sensible à une belle trémie que j'ai aperçue pendant que nous montions au grenier. D'après ce que j'ai pu en voir, elle a à peine servi. »

Le cœur d'Ebenezer chavira, et même Henrietta rougit en entendant cette figure, mais le meunier ne parut point l'entendre, car il s'écria :

« Voilà un homme à qui rien n'échappe, sur ma foi ! J'ai fait cette trémie moi-même, monsieur, il y a peu, et je n'en suis pas peu fier. Il est dommage que vous n'ayez point passé une main dedans, pour en sentir la beauté des joints.

— Bien dommage, en vérité, reconnut McEvoy. Vous pouvez être assuré que je n'y manquerai pas à la prochaine occasion. »

Enhardi par les possibles vertus de la métaphore, Henrietta affirma qu'une simple patine de la main ne saurait dévoiler la véritable excellence de l'engin, laquelle tenait à la façon dont il exécutait ce pour quoi il avait été conçu ; ce n'est qu'en y moulant son propre grain que Monsieur McEvoy la pourrait vraiment apprécier. L'Irlandais répondit gaïement que rien ne lui agréerait autant, encore qu'il ait entendu des plaintes de la part de certains planteurs au fait de son prix.

« Ce sont tous des menteurs ! s'écria Russecks. Qu'ils essaient donc de trouver la pareille à cette machine dans le comté avant que de renasquer et de médire. »

Là-dessus, M^{me} Russecks se joignit à la conversation pour appuyer les dires de son mari :

« Cette petite trémie n'est point l'unique merveille de ces lieux. Possible étiez-vous trop distrait pour le remarquer, monsieur McEvoy, mais les meules elles-mêmes sont fort peu communes.

— Oui, cela est vrai, s'empressa d'ajouter Russecks. Vous auriez pu les envisager nettement depuis la passerelle. Cela fait quarante ans qu'on s'en sert tous les jours, de ces fameuses meules, et elles sont meilleures chaque année. »

M^{me} Russecks déclara que Sir Benjamin avait été mieux situé que M. McEvoy pour admirer ces merveilles, et elle ajouta que leur excellence toujours croissante démontrait seulement la vérité de l'ensuivant axiome : *Plus vieilles les meules, plus fin le grain.*

« Assurément, lança vertement Henrietta, de telles meules requièrent un moyeu peu commun ; celui dont se sert père est quasi usé. »

Ebenezer serra les dents. Il chercha autour de lui un moyen de terminer l'équivoque, et observa que l'étable où Mary avait conduit Aphrodite était vide.

« Le cheval de miss Mungummory n'est plus là ; se peut-il qu'elle soit partie sans nous ?

— Non, elle ne serait point partie si tôt, dit M^{me} Russecks. Nous n'avons pas encore eu le temps de parler. »

Le meunier déclara qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, mais McEvoy insista d'aller trouver Mary à l'auberge pour s'assurer que la jument ne s'était point égarée. Il revint très vite en compagnie de Mary, avec force montres de colère et d'alarme.

« Vraiment, Sir Harry ! s'écria-t-il. Est-ce là votre coutume que de laisser aller et venir les chevaux de gens dont vous avez auparavant extorqué une somme exorbitante ? »

Pendant un moment le meunier oublia son rôle ; son visage s'assombrît, et il porta la main à son épée.

« Doucement, jeune chiot, ou je vous...

– Où donc est ce cheval, monsieur ? insista McEvoy. Sir Benjamin et moi sommes redevables de nos vies à cette dame pour nous avoir sortis des marais dans son chariot, ainsi que j'en ai déjà instruit le gouverneur Nicholson. Pensez-vous que nous allons laisser sa jument se perdre par votre négligence ?

– Ah, ma pauvre Aphrodite ! lamenta Mary.

– *Ma négligence !* s'exclama le meunier.

– Oui, *la vôtre*, en qualité de propriétaire de cette étable. Tirez votre épée, l'ami, si vous l'osez ! Ce n'est point un poltron de planteur qu'il vous faudra affronter, mais un des bras les plus féroces du roi William.

– Allons, allons, messieurs ! supplia le meunier. Croyez-vous que j'aie laissé partir cette jument de dessein formé ? Vous ne m'avez pas quitté des yeux tout ce temps ! »

Ebenezer comprit soudain ce qu'il était advenu, et son cœur chavira.

« Je n'ai rien dit de semblable, dit McEvoy. Néanmoins, vous êtes garant de ce cheval. Un vrai gentilhomme ne souffrirait jamais pareil méchef, ni n'oserait s'en dégager de la sorte. N'ai-je pas raison, madame Russecks ? »

Encore qu'elle parut ne point entendre du tout le mobile de l'Irlandais, M^{me} Russecks reconnut que le premier souci d'un parfait gentilhomme est de s'inquiéter des biens de ses invités. Pendant un instant Russecks parut prêt de la frapper.

« Sacré nom, messieurs, personne n'est plus gentilhomme que moi ! Vous n'en trouverez pas d'autre de mon acabit à Church Creek !

– Retrouvez alors Aphrodite, lança McEvoy, ou vous en répondrez devant le gouverneur en personne !

– *La retrouver ?* Vraiment, monsieur, cette rosse pourrait très bien être à mi-chemin de Cambridge à cette heure !

– C'est là une considération qui n'empêcherait aucun honnête gentilhomme, ce me semble.

– De grâce, monsieur ! dit M^{me} Russecks en prenant McEvoy par le bras. N'allez point faire mal à mon mari ! Venez plutôt prendre une tasse de thé avec nous, vous et Benjamin, et je suis certaine qu'il retrouvera la jument avant le coucher du soleil.

– *Avant le coucher du soleil !* s'écria Russecks. Pour commencer, je n'ai point dit que j'allais partir après cette bête ! C'est-à-dire... palsembleu, je trouverai le maudit animal ! Mais il me faut de l'aide.

– J'irai avec vous, se proposa aussitôt Mary. Je connais bien Aphrodite, et je ne serai pas tranquille tant que nous ne serons pas partis à sa recherche. »

Le meunier n'était en façon quelconque satisfait de cet accommodement, mais combien que le désagrément se lût clairement sur son visage, il autorisa Mary à le conduire vers le bois qui était derrière l'étable. Ebenezer les regarda s'éloigner, d'un air abattu.

« Je crois que je vais aller avec eux », dit-il.

McEvoy s'esbouffa de rire :

« Allons, mesdames, dites-moi tout franc : Sir Benjamin est-il le plus grand poltron ou le plus grand taquin d'Angleterre ? Je sais de source sûre qu'il a engendré un régiment de bâtards, mais à écouter le scélérat on le pourrait croire encore vierge.

– Allons, John, il est temps de terminer la fraude.

– Bien temps, en effet », reconnut vite McEvoy.

Mais au lieu que de découvrir leurs véritables identités et rangs, il confessa qu'il avait lui-même détaché la jument de miss Mungummory, cependant qu'il feignait d'aller voir le bief ; il s'était déjà ouvert de la chose à Mary, laquelle, en aucune façon troublée par la nouvelle, lui avait dit qu'Aphrodite irait sans tarder à une certaine ferme proche, où elle avait souventesfois été conduite, et s'était offerte pour aller broser les bois avec Harry Russecks durant deux bonnes heures avant de la retrouver.

« Cette femme est un véritable trésor, déclara M^{me} Russecks. Fort bien, messieurs : allons boire ce thé, attendu que mon époux témoigne d'un sens si parfait de l'endosse. »

Elle prit le bras d'Ebenezer ; McEvoy avait déjà passé le sien autour de la taille d'Henrietta et l'attirait vers lui.

« Vraiment, madame Russecks, débuta le poète au comble du désespoir, je dois m'entretenir avec vous d'une affaire des plus pressantes...

– Eh bien, monsieur McEvoy ! railla la femme du meunier. Votre ami est aussi empressé que vous ! Vraiment, de mon temps les jeunes hommes étaient plus ingénieux – pour le pire ou le meilleur.

– Non, vous refusez de comprendre ! protesta Ebenezer. Je ne suis point du tout ce que vous croyez que je suis !

– C'est bien ce que je commençais d'entendre, jeune scélérat !

– De grâce, écoutez-moi...

– Rapaisez-vous, Sir Benjamin, dit en riant McEvoy, mais Ebenezer vit quelque alarme dans ses yeux. Vous empêchez Henrietta avec votre effronterie. Eh bien, madame Russecks, ce me semble que nous devrions renoncer ce thé, afin que de garder votre charmante fille de rougir encore ; avec votre permission, je lui demanderai de me conduire derechef au moulin, pour inspecter de plus près ce que je n'ai fait qu'apercevoir. »

À cette audacieuse requête, M^{me} Russecks se contenta de répondre :

« Je n'ai point coutume de gêner les affaires du roi, monsieur ; cependant, en cas que votre commission vous habiliterait à essayer la machine aussi bien qu'à l'inspecter, je vous demande de ne point oublier deux choses...

– Ce qu'il vous plaira, madame : il vous suffit d'ordonner.

– En premier lieu, donc, combien que nous eussions votre parole que vous avez déjà inspecté plus d'un moulin auparavant, il vous faut vous souvenir que celui-ci n'est point accoutumé à l'inspection. Il m'est très-cher, et très-précieux, monsieur ; encore que mon époux le revendique

pour sien, il n'est point du tout de son fait, mais lui a échu avec ma dot, si je puis dire. D'abondant, nous devons songer à notre nom, et, bien que la mission qui vous ait échu soit parfaitement innocente, si l'on venait à apprendre quelle elle est, certaines mauvaises langues mal intentionnées pourraient en tirer matière à scandale. Pour faire court, inspectez et essayez ce qu'il vous plaira, monsieur McEvoy, mais soyez leste et discret comme il sied à un officier de Sa Majesté. »

McEvoy s'inclina.

« Je vous jure ma foi, madame.

– Et toi, Henrietta, ajouta M^{me} Russecks d'un ton plus sérieux, n'oublie pas que le moulin est un endroit fort épineux pour les novices.

– Ce me semble que j'en connais assez bien les pièges, mère !

– Fort bien, mais regarde où tu mets les pieds et sois vigilante. »

Sur ce conseil, le couple se retira, et M^{me} Russecks se tourna à Ebenezzer et lui sourit fièrement.

« Conduisez-moi jusqu'à la maison, Sir Benjamin, et nous nous occuperons de cette affaire pressante qui vous trouble tant. »

Ebenezzer soupira ; il faisait froid dehors, et il n'était ni aveugle à la beauté de M^{me} Russecks ni sourd à sa flatteuse invite. Néanmoins, sitôt qu'ils se furent assis au salon il déclara n'être point Sir Benjamin Oliver ni aucun autre chevalier, et confessa que ni lui ni son compagnon ne voyageaient sous autorité royale.

« Pour de mon identité réelle, j'en tire grand'honte, mais je vous la déclarerai volontiers...

– Certainement pas ! se récria M^{me} Russecks, non sans ardeur. Ce me semble que vous êtes plus candide qu'il ne le sied à votre âge ! Me prenez-vous pour une putain, monsieur, qui se laisse foutre par le premier client de bordel venu ?

– De grâce, non, madame !

– Vous avez vu quel grossier et rustique personnage est ma brute de mari, reprit-elle d'un ton cassant. Jadis, en mon jeune âge, j'en vins à mépriser les hommes, et à haïr ce qui excitait leur désir et le mien : c'est par mépris pour la vie que j'épousai Harry Russecks, si bien que toutes-fois qu'il m'a prise de force comme une bête des bois il n'a fait que rengérer l'opinion que j'avais de son sexe.

– Pardon, madame ! Je ne sais quoi penser ! Souventesfois ai-je plaint le sort des femmes, et blâmé la grossièreté des hommes ; néanmoins, un homme est pour les neuf dixièmes l'esclave de la Nature lors qu'il s'agit de la bagatelle, ce me semble, et en toute manière je vous assure que tous les hommes ne sont pas aussi grossiers que votre mari. » Il se rompit, rempli de honte à cette insulte involontaire. « Je voulais seulement dire...

– Il n'importe. » Le visage de M^{me} Russecks s'adoucit ; elle lui sourit et posa sa main sur la sienne. « Ce que vous venez de me dire, je le sais au fond de moi depuis longtemps, et j'ai tôt conçu la folie de mon mariage.

Mais j'étais et suis encore la victime d'une autre folie, que je tiens de mon père comme un mal héréditaire : j'avais trop de fierté que de renoncer un nouveau parti dès lors que je m'étais déterminée, quand bien je voyais qu'il ne pouvait m'apporter que douleur et ennui. Plutôt que d'admettre ma faute et de quitter la province, je résolus d'en tirer le meilleur parti ; je fis le vœu de ne manquer aucune occasion de me racheter de cette aveugle répugnance pour les hommes, qu'ils soient bons ou mauvais. Voilà, monsieur, qui explique votre présence ici et ce que vous avez sans doute aucun pris pour un impudique encouragement de notre part – j'ai plus de compassion pour Henrietta que pour moi-même, attendu qu'elle n'a point choisi de vivre avec un despote aussi jaloux et vigilant. J'avoue volontiers que nous avons agi ma fille et moi comme des putains, mais je vous prie de vous rappeler que nous n'en sommes point : c'est à un chevalier que j'ai ouvert ma porte, et la bonne Guenièvre elle-même n'a-t-elle point fait la putain pour un chevalier ? Protester à présent que vous n'êtes que Ben, le fils du commis, ou le marin Guy le Désossé – voilà qui serait rien moins que délicat, Sir Benjamin, croyez-vous pas ? »

Tout en parlant elle avait joué distraitemment avec la main d'Ebenezer, en caressant chacune de ses phalanges avec son ongle ; à la fin elle leva ses beaux yeux marron, fronça son front en une étrange invite et esquissa un petit sourire pervers. Les joues d'Ebenezer s'enflammèrent ; son nez et ses sourcils se mirent à danser la gigue.

« Chère madame... » L'heure était à l'action ; il la devait embrasser sans délai, ou se jeter à genoux et déclarer sa flamme – mais combien que les sentiments qui ébranlaient son cœur fussent étrangement différents de ceux qu'il avait connus en de semblables empêches amoureuses, il se trouvait incapable de faire ce que la situation exigeait. « Je vous en supplie, madame, ne prenez nulle offense... »

M^{me} Russecks eut un mouvement de recul. Sa perplexité céda aussitôt la place à une expression de défiance, qui fut remplacée à son tour par la colère.

« De grâce, ne vous méprenez point... »

– Il y a peu apparence que je le fasse, croyez-vous pas ? dit-elle de furie. Ou m'annoncerez-vous que vous êtes quelque saint chrétien déguisé, très-soucieux de l'honneur des maris !

– C'est un butor, lui assura Ebenezer. Pour de ses cornes, il les a plus que méritées avec ses sales pa...

– C'est donc bien la vérité, le rompit-elle. Votre ami a pris la pouliche et vous a laissé le soin de monter la vieille rosse !

– Non, madame, sur ma foi ! Je ne souhaite en aucune manière prendre la place de McEvoy, croyez-moi !

– Écoutez un peu le misérable ! Il nous trouve toutes deux trop aigres à son goût, et ne se fait pas scrupule de nous le dire à la face ! Et vous osez traiter mon mari de *butor* ? »

Jusque-là Ebenezer avait parlé sur un ton posé, voire timide, dans sa crainte de blesser la fierté de la dame. Mais au nombre des nouvelles et étranges émotions qui le possédaient, se trouvait une singulière assurance, telle qu'il n'en avait encore jamais ressenti en présence d'une femme. Il ne s'embarrassa guère à chercher où il l'avait pu acquérir, mais, sous son empire se saisit de sa main, la retint fermement malgré les efforts de la femme pour se libérer, et la pressa contre sa poitrine.

« Sentez ce cœur ! ordonna-t-il. Est-ce ainsi que palpite le cœur d'un saint ? Pouvez-vous encore croire que je demeure de glace ? »

M^{me} Russecks ne répondit rien à cela ; un léger dédain agacé remplaça son premier courroux. Ebenezer reprit, sans lui lâcher la main :

« Vous n'êtes point une enfant, madame Russecks ; assurément vous concevez que vous m'avez enflammé ! Vrai, je n'ai brûlé de la sorte que deux fois dans ma vie, et chaque fois... – vive Dieu, la mémoire m'en fait frémir de remords ! – chaque fois je fus à deux doigts de commettre violence sur celle que j'aimais ! Et corbleu, vous êtes belle – de loin la plus séduisante de toutes les femmes que j'aie vues au Maryland ! Vous êtes le chef-d'œuvre dont votre Henrietta n'est qu'une copie ! »

Devant ces protestations, la femme du meunier ne put conserver de son ire qu'une vague moue.

« Quelle est donc la cause de votre impuissance ? » Elle ne put s'empêcher de sourire, ni Ebenezer de rougir, car en disant ces mots elle vit qu'il était loin d'être dans l'état d'impuissance. « Ou plutôt, puis donc que je vous vois très-ardent, qu'est-ce qui vous retient ? Est-ce la crainte de mon mari ? »

Ebenezer branla la tête.

« Quel est donc le faible ? » Sa voix retrouva une intonation irritée. « Serait-ce que vous craigniez que je sois vérolée comme tant d'autres catins ? C'est témoigner une merveille de prudence pour un violeur, que d'exiger de ses victimes un gage de santé !

– Assez, vous vous calomniez vous-même, madame ! Je jure devant le ciel que cette occasion est la plus rare de ma vie : celui qui emporte vos faveurs emporte un butin nonpareil ; le monde entier doit le regarder avec respect et envie ! Ce serait un plaisir rare et singulier que d'accepter un si doux présent – et une douleur rare et singulière que de vous dire non, quand bien mon refus ne serait point une offense... » Il se tut et sourit. « Belle dame, vous concevez mal la nature particulière de la requête que vous me faites ! »

Ses manières étaient si courtoises, son compliment si étrange, que le visage de M^{me} Russecks s'adoucit de nouveau. Derechef elle demanda une explication, le menaçant même vaguement de révéler son imposture à son mari s'il refusait d'être franc avec elle, mais son ton était plus cajoleur que fâché.

« Vous vous blâmez d'avoir témoigné quelque ardeur, lui dit Ebenezer, et déclarez que je vous méprise pour cela ; mais la vérité, madame, c'est qu'étant montée à l'assaut la première vous avez d'autant mieux emporté la victoire. J'admire votre grâce, et goûte votre beauté, mais derrière elles... Comment le pourrais-je tourner ? Ce me semble que vous avez assez de tact et de sagesse que de défaire ma maladroite innocence, laquelle autrement ferait de notre aventure un fiasco...

– Allons, Sir Benjamin, ce ne sont point là les paroles d'un violeur !

– Non, veuillez m'écouter jusqu'au bout ! Je ne vous découvrirai point mon nom, puisque tel est votre souhait, mais il y a une chose qu'il vous faut savoir. C'est une chose que je dissimulerais à de moins tendres que vous, de peur qu'elles ne me blessent avec ; mais vous, madame... – ah, possible est-ce de la folie, mais je crois vous deviner surprise, charmée, même réjouie par cela, et cependant d'une infinie tendresse et, par-dessus tout, d'une telle sensibilité. Oui, suprêmement sensible, ainsi que je le devrais être si... »

Tout à la peinture qui s'offrait à son esprit, Ebenezer était prêt de la détailler, quand la femme du meunier le rompit tout net pour lui déclarer que sa curiosité égalait à présent son ardeur, et que s'il refusait de satisfaire l'une aussi bien que l'autre, il la devait voir périr sur-le-champ et en souffrir les conséquences.

« Le ciel m'en préserve, dit le poète en riant, encore tout émerveillé de l'aisance avec laquelle il lui était donné de s'exprimer. La vérité nue, ma chère madame Russecks, c'est qu'en dépit de mes vingt-huit ans je suis aussi innocent qu'un nourrisson, et ai fait vœu de demeurer tel. »

Sa prédiction quand aux suites de cet aveu sur la femme du meunier se trouva en partie affirmée : elle chercha sur son visage quelque épreuve de duplicité, et, n'en trouvant apparemment aucune, lui demanda, d'une voix rapaisée :

« Voulez-vous dire que... – et vous dites que vous n'êtes point prêtre ?

– Ni de l'Église romaine ni d'aucune autre », déclara Ebenezer.

Il lui expliqua alors comment, dès le début, étant de nature timide et malitorne, il en était venu à regarder son innocence comme une vertu pour ainsi dire nécessaire ; comment, il y avait à peine une année (encore que cela parût plusieurs décades !), il l'avait élevée, ensemble avec une certaine disposition artistique, à un style de vie, l'identifiant même avec l'essence de son être, et comment, durant une année de terribles tribulations, et au prix exorbitant non seulement de sa propriété mais aussi sans doute de vies humaines, il avait réussi à la garder impollue. Il avait été réduit il y a quelque temps d'examiner exactement la teneur de son innocence, et quoique s'étendre sur ses vertus et frémir à l'idée de sa perte soit devenu pour lui une seconde nature, il

s'étonnait d'être aussi émotionnellement détaché de son panégyrique ; en retrait, pour ainsi dire, à la façon d'un observateur critique. De vrai, quand M^{me} Russecks lui demanda avec un vif intérêt qu'il lui débrouillât cette merveilleuse innocence, il fut forcé d'admettre, à elle aussi bien qu'à lui-même, qu'il ne se pouvait plus appeler *innocent*, hormis eu égard à l'amour physique.

Mais la dame n'était point encore satisfaite :

« Est-ce à dire que vous n'entendez rien à ce que votre ami et Henrietta sont en train de faire depuis une demi-heure ? »

Ebenezer rougit, non seulement à l'évocation du couple en-allé, mais aussi à la lumière suivante (laquelle il exposa aussitôt à M^{me} Russecks) : même au sens physique, son innocence se réduisait à une virginité purement technique – restriction qui, quoiqu'il ne voulût point en dire plus, n'était pas aussi étroite qu'il l'aurait souhaité.

« La vérité, donc, insista M^{me} Russecks, c'est que cette précieuse innocence à laquelle vous vous raccrochez a été à ce point butinée et picorée qu'il ne vous en reste quasi plus un pouce ?

– Je dois reconnaître que tel est bien le cas, à mon grand dam.

– Et ce pauvre haillon a-t-il encore tant de prix ? »

Ebenezer soupira. L'observateur critique en lui s'était déjà posé cette question peu de temps auparavant, durant qu'il parlait, et avait observé en manière de réponse un fait étonnant : il lui était soudain apparu que la perte qualitative de son innocence avait été accompagnée d'une diminution du prix qu'il lui accordait ; combien qu'il chantât encore ses louanges par la force de l'habitude, il avait été surpris de remarquer, en ces instants de froide estimative, le peu d'émotion qu'il ressentait à l'idée de la perdre entièrement. De là son soupir, et le faible sourire avec lequel il répliqua :

« Elle m'est en vérité devenue indifférente, madame. Qui plus est, je suis plus que las de l'innocence.

– Allons, plus un mot, donc ! » Sa voix était rauque ; ses yeux, brillants ; elle lui tendit ses deux mains pour qu'il les prenne. « Venez ici, et au diable l'innocence ! »

Mais quoiqu'il lui prît les mains pour qu'elles sentent que les siennes étaient toutes tremblantes de désir et de crainte, Ebenezer ne put se déterminer à l'embrasser.

« Ce que je prisais naguère a désormais perdu tout intérêt, dit-il calmement, et lorsque je songe que tôt ou tard elle viendra, cette fin dont vous parlez, aussi sûre que la mort viendra, et possible en des circonstances moins plaisantes que celles-ci, eh bien, je me dis : *Quelle est la morale de l'histoire ? Est-ce à dire que l'univers n'est que vanité ? Ou la sainte chasteté que folie ? Ou est-ce que ce qui fait défaut au monde, nous le devons nous-mêmes fournir ?* Mon fier abordage au Maryland – cette croisade de l'Innocence et de l'Art –, ma foi, je vois à présent que

c'était là un édifice bâti non point même sur du sable, mais sur les sombres et vastes nues de l'Abîme. De là cette voix qui en moi crie : *Renonce-la donc !* tandis qu'une autre assiste, hébétée, à ces appels, ne voyant dans toute cette vanité que noblesse accordée aux hommes déchus. *Ce n'est point seulement un château dans les airs*, me dit cette autre voix, *mais un temple de l'esprit, le temple d'Athéna, où l'Entendement cherche refuge loin de Furies plus terribles encore que celles qui harcelèrent Oreste...*

— Assez ! protesta M^{me} Russecks, non sans chaleur. Attendu qu'il est clair que vous ne voulez point de moi, je reprends mon invitation. Mais n'attendez pas de moi que je débrouille ces histoires d'Abîme et de Château : parlez une langue plus commune, ou je ne saurai jamais de quelle façon je suis insultée ! »

Ebenezer branla la tête :

« Voilà bien la noblesse, dont la grâce est accrue par le refus ! Et c'est là le paradoxe, car cette même grâce qui me donne le cœur d'éclaircir mon parti, dans le même temps lui porte un coup quasi mortel !

— Allons, allons ; j'attends de vous un clair récit, et non point de la flatterie. »

Ainsi affermi, Ebenezer déclara que, quoique lui faire don sur-le-champ des derniers vestiges de son innocence serait un privilège aussi bien qu'une joie, il était déterminé à se refuser lui-même un plaisir qui, bien que sublime, serait dénué de réelle signification.

« Quand premier j'entrai dans l'arène de la Vie, dit-il, la Virginité était un étendard soyeux que je brandissais, plein d'éclat et fraîchement brodé. Il est à présent tout passé et déchiré, et si maltraité par les heurts du combat que même celui qui le porte le pourrait prendre pour quelque souquenille. En dépit de tout cela, c'est encore une bannière, et elle a droit à l'ultime dignité des étendards : puis donc que je la dois perdre, je ne l'abandonnerai point en chemin, mais la rendrai avec honneur sur le champ de bataille. »

Le poète se trouva assez satisfait de cette figure, qu'il jugea aussi lucide et sincère que dénuée de toute nuance insultante. Si la femme du meunier partageait avec lui cette bonne opinion, il ne le sut jamais, car, comme il l'allait interroger, elle se leva toute pâle de sa couche, ayant entendu un instant avant lui le bruit de pas le long du chemin.

« Priez Dieu qu'Il vous épargne jusqu'au jour de cette reddition, dit-elle d'une voix que la peur faisait trembler. Voilà mon mari qui arrive ! »

14. OÙ LA FEMME DU MEUNIER PERD CONNAISSANCE PAR DEUX FOIS ;
LE MEUNIER, UNE SEULE FOIS, ET LE POÈTE, QUI COMPARE LA VIE
À UN DRAMATURGE ÉHONTÉ, AUCUNE

L'effroi de M^{me} Russecks, en si grande disconvenance avec son caractère, provoqua chez Ebenezer une telle terreur que, à la vue du meunier qui se ruait vers l'eux l'épée haute, il manqua de peu souffrir une nouvelle fois la mésaventure qu'il avait endurée au Roi des Mers, à Plymouth.

« De grâce, mon cher ! s'écria M^{me} Russecks en se précipitant vers son époux. Que se passe-t-il donc ?

– Allons, ce n'est point après ta vilaine caboche de catin que j'en ai, mais après la sienne ! »

Il tâcha à la repousser afin que d'atteindre le poète, effrayé, mais elle s'accrocha à lui comme le lierre au chêne, de sorte qu'il ne put que clopiner à travers le salon.

« Assez, Harry, tu te méprends ! supplia-t-elle. Quels que soient tes soupçons, que Dieu me foudroie sur l'heure s'il y a jamais eu quoi que ce soit entre cet homme et moi !

– C'est moi qui foudroie ici ! cria le meunier. Commissaire ou pas, le crime est écrit en lettres de feu sur son méchant visage !

– Dieu m'en soit témoin, monsieur ! dit Ebenezer. M^{me} Russecks et moi ne faisons que nous entretenir ! »

Mais, en dépit de la véracité de son dire, son visage exprimait le parfait antipode. Il esquiva de justesse l'estocade du meunier.

« Tout doux, scélérat ! »

Le meunier assena à sa femme un coup si formidable avec le revers de sa main libre qu'elle poussa un cri et s'effondra par terre.

« Voyons à présent ce que cèlent tes entrailles d'ivrogne ! »

Ebenezer s'efforça de garder la table du salon entre lui et la mise en capilotade.

« Laisse-le partir ! hurla M^{me} Russecks, c'est l'autre qu'il te faut retrouver avant qu'il ne culbute Henrietta ! »

Ces paroles sauvèrent sans doute aucun la vie du poète, car Harry Russecks avait bondi par-dessus la table et l'avait acculé dans un coin. Mais le rappel d'Henrietta, qu'il avait selon toute apparence oubliée, rendit le meunier quasi frénétique de rage ; il se tourna vers sa femme, et durant un court instant Ebenezer ne douta pas qu'elle souffrît le sort qui lui avait été provisoirement épargné.

« Il l'a emmenée dans les bois, se hâta d'ajouter M^{me} Russecks, et a juré de l'occire si Sir Benjamin ou moi-même l'osions seulement envisager ! »

Pareil à un sanglier blessé sur les traces de son agresseur, le meunier poussa une espèce de grognement perçant et se rua dehors.

« Hâtez-vous au moulin ! lança M^{me} Russecks à Ebenezer. Dites à Henrietta de se rendre au bois, où Harry et moi la pourrions découvrir, et allez vous cacher vous et votre ami dans le chariot de Mary ! »

Le poète s'empressa de suivre son conseil, mais au moment de sortir de la maison, quelques secondes à peine après le meunier, ils virent leur plan échouer devant leurs yeux. Mary Mungummory, de retour avec la jument égarée, venait d'arriver toute soufflante et pantelante dans la cour alors même que le meunier chargeait ; dans le même temps, encore qu'Ebenezer ne les put apercevoir depuis le perron de la maison, soit McEvoy ou Henrietta ou les deux avaient dû passer la tête au moulin pour voir que signifiait tout ce remuement, car, bien que Russecks fût parti en direction du bois, Mary, ignorant tout de la ruse, lâcha le licou d'Aphrodite et courut du plus vite qu'elle put vers le moulin en criant : « Rentrez vite ! Voici Sir Harry ! » Le meunier revint alors sur ses pas d'une démarche pesante. Un cri jaillit du moulin, aussitôt suivi d'un autre cri, poussé par M^{me} Russecks, laquelle fit quelques pas, comme si elle voulait empêcher à son mari d'aller plus loin, mais, soit qu'elle trébuchât ou perdît les sens, elle s'écroula par terre.

Ebenezer se mit également à courir, mais sans la moindre idée de ce qu'il devait faire. Il était cependant plus près de la porte du moulin que ne l'était Russecks et sans doute l'aurait pu devancer, mais sans arme sur lui un tel parti aurait été aussi suicidaire que de peu d'efficace. Il ne pouvait non plus demeurer ainsi ou songer à fuir cependant que McEvoy, et possible aussi la fille, était mis à mort. Aussi se contenta-t-il d'aller de-ci de-là dans la cour, sans dessein arrêté, et quand Russecks le dépassa sans même un regard, il le suivit à une distance raisonnable de dix mètres.

Pendant ce temps, Mary avait disparu, mais sitôt que Russecks pénétra dans le moulin (d'où jaillirent aussitôt de nouveaux cris d'Henrietta), elle déboula pesamment de derrière le moulin, très-affolée.

« Palsembleu, messire Cooke, j'ai fait tout ce que l'on peut faire, mais plus nous nous éloignons, plus il devenait jaloux, tant qu'à la fin il jura ne plus vouloir aller de l'avant, quand bien ç'aurait été pour le roi lui-même ! Non, n'y allez pas, monsieur ; il y va de votre vie ! Ah, Seigneur, mais voila-t'y pas Roxie à terre, toute meurtrie ! »

Elle se hâta vers la pauvre M^{me} Russecks, qu'elle supposa avoir été passée par la lame, et Ebenezer, sans prendre compte à son avis, se glissa sans plus tarder dans le moulin. Déjà Russecks avait mis le pied sur l'échelle qui menait à la passerelle et à la trémie ; McEvoy escaladait les derniers barreaux de la seconde échelle, qui menait de la trémie au grenier ; et près le bord du grenier se tenait la belle Henrietta, hurlant dans ses jupons qui l'accusaient.

« Ha ! Tu n'iras pas plus loin ! » cria le meunier depuis la plate-forme, et Ebenezer comprit que les amants étaient pris au piège.

« Renversez l'échelle ! » cria-t-il à McEvoy.

L'Irlandais l'entendit et bondit pour suivre son conseil au moment même où Russecks débutait de grimper. Mais quoique l'échelle ne fût ni clouée ni attachée, ses extrémités avaient été calées entre deux solives qui saillaient du grenier, trop fermement pour que McEvoy les puisse libérer à la main depuis sa position. Le meunier gravit péniblement le deuxième échelon, puis le troisième, et le quatrième, tenant d'une main son cou-telas, sans cesser d'observer sa proie qui se démenait.

Parvenu lui aussi sur la plate-forme, Ebenezer sentit son courage l'abandonner.

« Jetez quelque chose, John ! Faites-lui lâcher prise ! »

McEvoy promena un regard affolé autour de lui à la recherche d'un projectile et ne trouva rien de plus terrible qu'un morceau d'étaï en cyprès d'environ trois pieds de long et trois pouces de section. Un moment il parut prêt de le lancer ; Russecks cessa de monter et se tint prêt à esquiver le coup, sans cesser de gronder et de railler. Puis, se ravisant, McEvoy plaça un bout de l'étaï derrière le dernier barreau de l'échelle, et usant du bord du grenier comme d'un point d'appui, fit pression sur la barre de tout son poids. Il y eut un fort craquement ; Ebenezer retint son souffle ; mais apparemment ni le barreau ni le levier n'avaient cédé, car McEvoy plaça un pied contre chacune des extrémités de l'échelle pour affermir sa prise et fit une nouvelle fois pression sur l'étaï. Nouveau craquement : Ebenezer vit l'échelle se dégager d'un pouce ou deux, et le meunier, ne sachant s'il devait se hâter au sommet ou redescendre, empoigna fermement les barres latérales et se remit à jurer. Le nouvel angle du levier offrit moins de prise à McEvoy et parut lever autant que pousser l'échelle, mais Henrietta courut à sa rescousse, et à la troisième tentative leurs efforts parvinrent à libérer l'échelle des solives. Sa faible inclinaison la gardait de basculer en arrière, et dans le temps qu'il fallut à McEvoy pour la faire glisser de côté, le meunier bondit dessus la plate-forme, où il se retrouva en sauteté.

McEvoy éclata de rire :

« *L'amour triomphe de tout*, Votre Majesté ! Tuez-moi à présent, monsieur ! »

Russecks se releva et agita son épée vers le grenier :

« Bien joué, misérable ; tant que je serai en bas tu resteras en haut, et nous verrons combien de temps ton maudit amour te fera vivre ! *Plus d'un donjon assiégé doit essuyer les pires assauts !* »

Ebenezer avait observé toute la scène depuis la partie reculée de la même plate-forme sur laquelle se tenait à présent le meunier. Il ne lui vint pas à l'esprit que sa propre position pût être tout, sauf tranquille ; toute son attention se portait sur les amants, et quand il se souvint que McEvoy ne savait rien de l'histoire d'enlèvement contée par M^{me} Russecks, un stratagème lui apparut brusquement, qui lui fit oublier de plus prudentes considérations.

« De grâce, monsieur ! » cria-t-il au meunier, d'une voix assez forte que de se faire entendre des amants. « N'excitez point son courroux, je vous en supplie, tant qu'il a votre fille entre ses mains ! Quel que soit le tort qu'il vous a causé, il lui vaut mieux de partir libre que d'occire Henrietta sous vos yeux, ou de lui infliger de vils tourments ainsi qu'ont coutume de le faire les hommes désespérés... »

Il n'en dit pas davantage ; soit que Russecks eût ouï sa première exhortation à McEvoy ou soit qu'il ait enfin remarqué sa présence, il avait nettement changé d'avis au fait de l'innocence du poète. Il se tourna à lui en brandissant son coutelas, et dit :

« *Qu'il prenne garde à sa tête celui qui prodigue les cornes !* »

Ebenezer dévala aussitôt la plus proche échelle et se hâta vers l'entrée principale, où il vit Mary et la femme du meunier, en proie à la plus vive inquiétude. Mais bien que fortement étourdie, M^{me} Russecks avait encore tous ses esprits ; avant qu'Ebenezer n'atteigne la porte elle se précipita vers l'échelle renversée.

« Henrietta ! Descends pendant qu'il s'occupe de Sir Benjamin ! »

Cet ordre, autant prématuré que peu discret, n'avait dû avoir d'autre dessein que celui de distraire son mari. En quel cas, il réussit sur l'heure : le meunier s'arrêta à mi-chemin sur la plate-forme et regarda par tour sa femme et sa fille.

« Je vous taillerai tous en pièces ! »

Ebenezer aperçut sur le mur une barre de fer recourbée, pareille à un tisonnier, et, s'en emparant, se hâta de voler à la rescousse de M^{me} Russecks.

« Allez à l'auberge, ordonna-t-il à Mary, et ramassez tous ceux que ce misérable a filoutés !

– Bravo ! cria McEvoy depuis le grenier. Laissez-le vous courir après autour des meules, Eben, en attendant que je descende ; il est seul contre nous tous, et j'ai ici une faucille qui vaut bien son méchant couteau à viande ! »

Là-dessus il jeta la pièce d'étau au meunier, glissa la faucille dans sa ceinture, et passa ses jambes autour d'un des piliers en bois qui supportaient le grenier, prêt de descendre à la première occasion. Mary s'en alla accomplir sa mission, et M^{me} Russecks, tout en gardant un œil prudent sur son mari, s'efforça de relever l'échelle. Russecks lui-même, bien que n'ayant point été touché par le projectile de McEvoy, parut au bord de l'apoplexie tant il était courroucé. Après avoir balancé quelques instants, il porta son attention sur Ebenezer, lequel frémit en voyant l'expression de haine du meunier.

« Vous ne serez pas longtemps deux contre un ! »

Il fit deux pas vers le bord de la plate-forme, puis, voyant qu'Ebenezer s'apprêtait à fuir, revint au milieu et débuta d'escalader la passerelle. De toute évidence, son dessein était soit de sauter ou de descendre sur les meules afin que d'empêcher Ebenezer de jouer le rôle d'Hector autour des murs de Troie.

« Ah, non ! » s'écria M^{me} Russecks.

Et avant que son époux ait pu lâcher la rampe elle bondit et poussa le levier qui servait à fixer le moyeu des meules à celui de la roue à eau à l'extérieur. La grosse pierre du dessus tourna avec fracas, et Russecks se cabra violemment, son point d'appui lui faisant soudain défaut.

« Allez au diable ! gémit-il, presque en larmes. Allez tous au diable ! »

Se retenant de sa main libre, il repassa sa jambe gauche par-dessus la rampe pour rejoindre la plate-forme, ce qui causa sa perte : comme il tentait de se hisser, le grand fourreau fixé à sa hanche se prit entre les barreaux ; pour se libérer il rentra le ventre et tâcha de se retenir avec la main qui tenait le coutelas. Il échoua, et, étant soit peu désireux ou incapable de renoncer son épée et de trouver une nouvelle prise, il tomba à la renverse. Les deux femmes poussèrent un cri, et les nerfs d'Ebenezer tressaillirent. La chute fut brève, possiblement mortelle : les talons des bottes de Russecks étaient encore au niveau de la plate-forme quand sa tête heurta la meule en dessous.

« Frappez-le ! » lança McEvoy à Ebenezer.

Mais point n'était besoin, car la tête et les épaules du meunier glissèrent de la meule et il resta sans vie sur le sol. Henrietta devint hystérique ; sa mère, de son côté, ne poussa pas d'autre cri, mais releva calmement le levier pour dégager la pierre, ne demandant qu'alors à Ebenezer s'il était mort.

Le poète procéda à un prudent examen. L'arrière de la tête du meunier était ensanglanté là où avait eu lieu le choc, mais il respirait encore.

« Il paraît en vie, mais n'a plus sa connaissance. »

Mary Mungummory passa une mine prudente par la porte :

« Le ciel soit loué, le scélérat est mort ! Pas un seul de ces pleutres n'osait venir, même après avoir été tous abusés par lui, et c'est messire Poète qui l'a défait tout seul !

– Non, dit McEvoy, de retour au sol. Il s'est défait lui-même, et il n'est pas encore mort. » Il ramassa le coutelas et le porta à la gorge du meunier. « Avec votre permission, madame Russecks... »

Mais combien que la femme du meunier ne témoignât d'aucune émotion au fait de l'accident, elle ne voulut point souffrir ce coup de grâce.

« Allez aider ma fille à descendre, monsieur, et nous porterons mon mari dans son lit. »

Toute la compagnie marqua de l'étonnement, et tous, hors Ebenezer, de l'indignation.

« Le coquin peut reprendre ses esprits d'une minute à l'autre et nous attaquer derechef ! protesta McEvoy.

– Je veux croire que vous et Sir Benjamin serez déjà loin de Church Creek quand cela sera.

– Mais vous, madame ? demanda Ebenezer.

– Et Henrietta ! » protesta McEvoy.

M^{me} Russecks répliqua qu'en dépit de ses menaces son mari ne ferait rien de pire que de les battre toutes deux, châtimment qu'elles avaient plus d'une fois déjà enduré.

« Fort bien pour vous si vous goûtez les verges, dit sèchement McEvoy, mais le maraud ne posera pas un seul doigt sur Henrietta ! Je la mènerai hors du comté si besoin est !

– Henrietta a toute licence de rester ou de partir », déclara M^{me} Russecks.

Mary Mungummary contempla le meunier évanoui et hocha la tête :

« Je ne vous entends pas, Roxanne ! J'aurais juré que vous vous éjouiriez de voir la bête morte, ainsi que tout un chacun à Church Creek ! Pour sûr, vous n'êtes point de cette espèce qui soupire après les verges ? Ou possible êtes-vous de cette molle nature qu'une vipère blessée émeut et apitoie ? »

M^{me} Russecks eut un geste irrité de la main à l'intention de son amie :

« Je l'abhorre, Mary. C'est l'homme le plus vil et le plus cruel qui soit ; il a fait de notre vie un enfer. Je l'ai épousé en connaissance de cause, et Dieu m'a bellement punie pour ce péché ; il ne me revient point de terminer ce châtimment. »

Ebenezer s'émut de ce discours, mais au risque de l'offenser il lui rappela qu'elle ne s'était point fait scrupule de commettre l'adultère par le passé.

« Que cela montre-t-il, demanda-t-elle sèchement, sinon que les mortels parfois s'écartent du bon chemin ? Il est vrai que j'ai pris plaisir à le tromper ; il est également vrai que je me suis réjouie de le voir tomber (bien que tel n'était point mon dessein en actionnant le levier), et me réjouirais derechef de le voir dans sa tombe. Mais ce ne sera point moi qui l'y mettrai ou qui donnerai dispense à quiconque de l'occire. »

Mary fit la grimace :

« Corbleu, est-ce là Roxie Russecks que j'entends, ou Marie-Madeleine ? Au moins, n'aidez point le misérable à se raccommoder, s'il vous reste quelque amour pour le reste de l'humanité. »

Mais M^{me} Russecks demeura inébranlable et ordonna à Henrietta de l'aider à porter le moribond dedans sa chambre. La fille jeta un regard mal assuré à McEvoy, dont les yeux la défiaient, et elle refusa d'obéir.

« Je vous prie de me pardonner, mère, mais je ne lèverai pas un doigt pour le sauver. Je souhaite qu'il meure. »

Sa mère se refroigna pendant un court instant ; puis elle se ravisa, sourit, et déclara que si Henrietta désirait « se placer sous la protection » de M. McEvoy, tous deux pouvaient partir immédiatement avec sa bénédiction et le devraient faire avant que Russecks ne retrouvât ses esprits ; puis, à la surprise d'Ebenezer et de McEvoy, elle murmura quelques brèves paroles en français, desquelles le poète ne saisit que les mots de *dispense de bans* et l'adverbe *bientôt*. Henrietta rougit comme

une jeune vierge et répondit dans la même langue que, bien qu'elle eût des raisons de croire que McEvoy l'admirait assez que de l'épouser, il n'était point dans son dessein de devenir sa compagne avant que d'en savoir davantage sur sa situation.

« Pour l'instant, reprit-elle, j'entends demeurer ici avec vous et partager vos malheurs, mais je ne ferai rien pour en hâter la venue !

– Bien dit ! applaudit Mary. J'agirai à l'égal, Roxie.

– Et moi de même, ajouta McEvoy. Je ne m'enfuirai point comme une souris avant que le chat se réveille. Je compte de monter la garde devant sa chambre avec cette épée, si vous m'y autorisez – ou à la lisière du bois si vous ne le faites point – et s'il ose porter la main sur Henrietta, ce sera fait de sa vie ou de la mienne.

– Cela passe mes forces que de le porter seule, dit M^{me} Russecks à Ebenezer. Je vous demande de m'aider, monsieur. »

Se sentant en partie responsable de l'état du meunier, Ebenezer accepta. Le bref échange en français avait étrangement mis son esprit à l'erte, de sorte qu'il entendit à peine les protestations des autres jusqu'à ce qu'ils quittent le moulin et que Mary déclare :

« D'où vient ce beau souci pour la santé de ce démon, Roxie ? Ne l'avez-vous point laissé autrefois entre les griffes d'assassins, et cela sans hésiter ?

– Cela m'a servi de leçon, repartit M^{me} Russecks, sans quoi je n'aurais jamais payé sa rançon. S'ils l'avaient jeté aux requins, ce me semble que c'en aurait été également fini de moi. »

Plusieurs villageois s'étaient rassemblés entre l'auberge et le moulin pour connaître l'issue du combat ; en apercevant le meunier défait ils poussèrent des hourras, sur quoi M^{me} Russecks pria Mary de leur apprendre que leur joie était quelque peu prématurée. De retour dans la maison, Henrietta et McEvoy demeurèrent dans le salon, pendant que M^{me} Russecks et le poète transportaient leur fardeau dans sa chambre. Le meunier ne paraissait aucunement prêt de sortir de son coma, même quand sa femme entreprit de laver et panser sa plaie.

« Je vais lui bander la tête et quérir un médecin, soupira-t-elle. S'il vit, qu'il vive ; s'il meurt, qu'il meure. En toute manière je vous suis reconnaissante pour votre obligeance à mon égard. » Elle se tut en remarquant l'air troublé du poète. « Qu'y a-t-il, monsieur ?

– Seulement ma curiosité, répondit Ebenezer. Puis donc que vous vous dites ma débitrice, chère madame, de grâce acquittez-vous en m'autorisant une question audacieuse : avez-vous, vous et votre fille, été capturées autrefois par un pirate du nom de Thomas Pound ? »

L'effroi qui se lut sur le visage de la femme l'instruisit autant que l'auraient fait les simples mots. Elle regarda Ebenezer avec un regard neuf et déclara comme pour elle-même :

« Oui, pourquoi ne l'ai-je pas conçu plus tôt ? Vos habits élimés, et cette histoire de naufrage... ! Mais cela fait quasi six années que vous

nous avez capturées, entre Jamestown et St. Mary's – comment pouvez-vous vous en souvenir ?

– Non, madame, je ne suis point un pirate, dit en riant Ebenezer, ni jamais ne l'ai été ; ou il y aurait peu apparence que je sois encore vierge, croyez-vous pas ? »

M^{me} Russecks rougit :

« Mais assurément notre opprobre n'a pas fait le tour de l'Angleterre, et vous n'êtes point natif de la province. D'où vient que vous savez ce conte ?

– Il est plus célèbre que vous ne le croyez, la taquina le poète. Je le tiens de mon précepteur, qui me l'a narré dans la voiture pour Plymouth.

– Allons, monsieur, ne me ravez pas davantage ! Dites-moi la vérité ! »

Ebenezer l'assura n'avoir rien fait d'autre.

« Ce précepteur est un personnage terrible et fantasque, qui est aussi bien chez lui dans le gaillard d'avant de Thomas Pound que dans la bibliothèque d'Isaac Newton ; j'ignore à cette heure s'il est un démon ou bien un philosophe. C'est pour le retrouver lui et son frère sauvage que je suis venu ici, et la cause en est si grave que je tremble de vous la découvrir, si grave et si urgente – ah, bien, vous jugerez tantôt par vous-même, quand je me serai expliqué. Cet homme, chère madame, vous lui rendîtes naguère un fier service, encore que vous l'ignorâtes, et eu égard à ce service il sauva votre vie et votre honneur des mains des pirates. Avez-vous jamais entendu parler de Henry Burlingame ? »

M^{me} Russecks devint quasi cramoisie ; voulant s'assurer que ni son mari ni le couple au salon ne les pouvaient entendre, elle alla fermer la porte de la chambre. Ebenezer demanda pardon pour sa grossièreté et invoqua l'extrême urgence de sa mission, ajoutant qu'Henry Burlingame (tel était, lui apprit-il, le nom de son sauveur et *quondam* amant) avait sans doute aucun gardé l'histoire pour lui, et n'avait exprimé autre chose sinon les opinions les plus affectueuses et les plus galantes à l'endroit de M^{me} Russecks et de sa fille. La femme du meunier regarda la porte d'un air inquiet.

« Laissez-moi vous rassurer encore, dit Ebenezer. Vous n'avez rien à craindre pour l'honneur d'Henrietta : McEvoy ignore tout de cela.

– Je gage qu'il sait déjà qu'elle n'est point vierge, dit-elle. Mais je dois vous dire, monsieur – *Benjamin* –, quand bien ce soit là un vain point d'honneur qui en rien ne nous comble de mérite, que votre précepteur est un amant de la plus étrange sorte, tel que je n'en ai jamais connu auparavant ni depuis, et il y a fort apparence que vous vous méprenez sur notre aventure... »

Gêné, Ebenezer baissa les yeux et admit qu'il s'était de vrai mépris sur ce point – et point seulement en ce qui concernait les deux femmes –, jusqu'à très récemment, quand l'étrange vérité sur Burlingame lui avait été révélée.

« Vive Dieu, madame, j'ai tant à vous dire ! La quête de Burlingame, dans laquelle vous-même n'avez pas joué un moindre rôle ! Ma propre mission, où vous pouvez derechef jouer un autre rôle ! Quel dramaturge éhonté et merveilleux que la Vie, qui chaque jour ourdit des coïncidences que même Chaucer n'oserait point songer, et imagine des embarras trop épineux pour Boccace ! »

M^{me} Russecks s'accorda là-dessus et exprima son désir d'entendre le conte en son entier sitôt qu'elle se serait entretenue en particulier avec Henrietta afin que de lui épargner d'inutiles frayeurs.

« Ce me semble que mon époux ne sera pas dangereux de sitôt, et pour conséquente que soit votre quête, je suis certaine qu'elle peut attendre à demain. Son récit nous divertira agréablement ce soir, Sir Benjamin.

– Ah, ne pourrions-nous enfin renoncer ces pseudonymes ? » Il passa un bras hardi autour de la taille de M^{me} Russecks. « Je ne suis pas plus Sir Benjamin Oliver que McEvoy n'est le commissaire aux moulins à vent et à eau de Sa Majesté ; n'avez-vous point entendu Mary m'appeler “mestre Poète” ? »

Il sentit la femme du meunier se raidir et se dégager de son étreinte, et crut qu'elle n'appréciait point sa privauté ; pour masquer sa gêne, il prétendit que c'était sa vocation qui la troublait :

« Allons, un poète est-il moins attrayant qu'un chevalier ? Et si d'aventure il porte quelque titre pompeux, comme *Lauréat du Maryland* ? »

M^{me} Russecks détourna les yeux.

« Vous renoncez un masque pour un autre, dit-elle amèrement.

– Non, sur ma foi ! Je suis Ebenezer Cooke, qui jadis prétendit le titre de *Lauréat du Maryland*. »

La femme du meunier ne parut pas tant sceptique que fâchée.

« Pourquoi me mentir ? Il se trouve que je sais de certitude que le Lauréat du Maryland est à Malden en ce moment même avec son père, et ne vous ressemble en aucune façon. »

Ebenezer éclata de rire, encore qu'il fût déconcerté par ses façons.

« Je ne m'étonne point de ce que certaines méchantes âmes aient engagé une paire d'imposteurs ; leurs desseins m'inquiètent encore, mais je me suis accoutumé à leurs pratiques. Regardez-moi dans les yeux, ma chère Roxanne : je vous jure par tout ce qui m'est cher que je suis Ebenezer Cooke de St. Giles-in-the-Fields et Malden. »

M^{me} Russecks tourna vers lui un visage las et incrédule.

« Juste ciel, et dire que nous avons failli... »

Elle se rendit à la porte, posa sa main sur le bouton, et s'évanouit sans plus de connaissance que son époux.

15. OÙ, AU COURS DE SA DÉLICATE MISSION, LE POÈTE FAIT
LA CONNAISSANCE D'UN SAUVAGE RIEN MOINS QUE SAUVAGE
ET D'UNE ANGLAISE RIEN MOINS QU'ANGLAISE

Henrietta et McEvoy accoururent sur l'heure à l'appel d'Ebenezer, et avec l'aide de Mary Mungummory, M^{me} Russecks fut portée dedans le lit d'Henrietta. Quand, un peu plus tard, elle revint à elle par la vertu de sels ammoniac, elle insista, par le truchement de Mary, qu'Ebenezer quitte sans délai sa maison et ne revienne jamais.

« Vous êtes un rusé compère, Eben ! le taquina McEvoy, encore que cette requête l'étonnât pas moins que les autres. Qu'avez-vous donc entrepris dans le secret de cette chambre ?

– Je vous jure ma foi que je n'ai rien fait ! protesta le poète. De grâce, Mary, dites-lui que je partirai tout à l'heure, mais il me faut savoir en quelle manière je l'ai offensée, et lui demander pardon pour cela ! »

Mary s'en alla rapporter ses propos ; de retour, elle annonça que M^{me} Russecks ne désirait pas plus expliquer sa prière qu'entendre parler d'excuses.

« Elle a dit : "L'homme n'a fait aucun tort, mais je ne le puis souffrir dans ma maison" – ce sont là ses propres paroles ! Le diable m'emporte si j'ai jamais vu chose semblable ! Que dis-tu de cela, Henrietta ? »

La fille reconnut qu'une telle extravagance et un tel transport n'étaient point dans la nature de sa mère.

Ebenezer soupira :

« Ah, bien, je dois donc partir et trouver ailleurs où dormir. De grâce, ne me voulez point de mal, mademoiselle Russecks, et tâchez je vous prie de savoir ce que dissimule tout cela, car je ne serai point rapaisé tant que je ne l'aurai point appris et démenti. »

Au matin, continua-t-il, il trouverait quelque moyen de se rendre à Tobacco Stick Bay ; que sa double mission là-bas échoue ou réussisse, il serait bientôt de retour à Church Creek, où il espérait de tout cœur retrouver M^{me} Russecks assez radoucie que de pardonner, ou du moins expliquer son faux pas.

« Il vous vaudrait mieux de demeurer ici, dit-il à McEvoy. Si nous arrivons ensemble, Billy Ramdam pourrait croire à une embûche.

– Avez-vous dit *Billy Ramdam* ? demanda Henrietta.

– C'est exact, intervint Mary, mais il te faudra rasseoir ta curiosité jusqu'à ce que M. McEvoy et moi t'ayons conté l'histoire. » Puis, se tournant à Ebenezer : « C'est à vous de pardonner la pauvre Roxie, monsieur Cooke ; cette méchante après-midi l'a épuisée. Pour demain, permettez-moi de vous prendre dans mon chariot. J'ai grande envie moi-même de

voir ce Billy Ramdam, et n'ai pas besoin de vous dire à quelle cause ; d'abondant, il n'est pas impossible que je le puisse persuader de servir votre cause. »

Ebenezer accepta très-volontiers et son offre et le prêt de deux livres sterling, ses propres ressources étant épuisées. Il insista que Mary l'instruisît aussitôt du moindre change dans l'attitude de M^{me} Russecks ou dans la condition du meunier, et s'en alla. Il se rendit seul à l'auberge, l'esprit fort inquiet, et fut reçu quasi comme un héros par des villageois qui attendaient là des nouvelles du moulin. L'annonce par Ebenezer que la santé de Russecks ne témoignait pour l'instant d'aucune amélioration fut accueillie avec une joie mal déguisée, et l'aubergiste lui-même, un employé du meunier, insista que le poète reçoive table et lit aux dépens de la maison.

Durant le repas, Ebenezer médita sur l'étrange comportement de M^{me} Russecks. La connaissance qu'avait cette dernière de l'état des choses à Malden, ainsi que la forte répugnance qu'elle avait témoignée en apprenant son nom, ne pouvait s'expliquer que par le fait que le meunier connaissait avec le tonnelier William Smith et le sinistre trafic du capitaine Mitchell. À la fin, il ramassa assez de cœur que d'aborder l'aubergiste.

« Dites-moi, l'ami, avez-vous jamais entendu parler d'Eben Cooke, qui se disait Lauréat du Maryland ?

– *Eben Cooke ?* » Le visage de l'homme s'illumina. « Oui-bien, ma foi ; c'est le coquin qui dirige le bordel de Cooke's Point avec Bill Smith. »

Le cœur du poète transit ; sa déduction paraissait n'être point dénuée de quelque vérité.

« Oui, c'est bien lui. Mais vous ne l'avez jamais vu en personne ?

– Si fait, Sir Benjamin, je n'ai vu l'homme qu'une fois, il y a tout juste quelques jours... »

Ebenezer se refroga, car il avait été prêt de découvrir son identité.

« *Vous dites l'avoir rencontré ?*

– Oui-bien, monsieur, une seule fois, à l'endroit même où vous vous tenez. C'était un homme à la mine ordinaire, en aucune façon remarquable. Le bruit courait qu'il était à la recherche d'une fille qui s'était enfuie de Malden – une catin, assurément –, mais j'avouerai qu'il ne m'en a point parlé. » L'aubergiste eut un sourire. « Nous n'ignorions point qu'il en avait après la Vierge de Church Creek, et quand il serait venu quelques jours plus tôt, nous l'aurions conduit auprès elle. Mais elle était devenue entretemps Lady Ramdam, n'est-ce pas, et aucun d'entre nous ne le voulait conduire auprès la femme de Billy, toute putain qu'elle soit. C'était heureux que Sir Harry n'était pas à l'entour... »

Comme Ebenezer mettait en doute l'impudicité de Meg Bromly, l'aubergiste affermit derechef qu'elle était une putain en fuite de Malden. Le poète ne le contraria pas davantage, ensemble parce qu'il ne désirait point s'aliéner l'aubergiste et parce qu'une terrible idée venait de tra-

verser son esprit : se pouvait-il que la Vierge de Church Creek ne fût point du tout miss Bromly, mais la pauvre Joan Toast ? Cette hypothèse était grandement accréditée par plusieurs traits de caractère de la fille : l'accorte défense de sa vertu (Joan n'avait-elle pas, la nuit qu'il l'avait abandonnée, proposé une vie de mutuel célibat à Londres ?), son indépendance et sa fermeté d'esprit (qui assurément ne marquaient point la doucette miss Bromly), sa confusion compréhensible entre Billy Ramdam et Henry Burlingame, et, hélas, même son ultime séduction et rapt par un Indien. Mais le détail le plus parlant de tous était sans doute le fait que, dans un moment d'hystérie, elle ait prétendu s'appeler Anna Cooke : que Joan, extravagagée par le désespoir, ait pu s'identifier non seulement en public mais à ses propres yeux avec la personne dont elle portait la bague, et dont elle avait toutes les raisons du monde d'être jalouse, voilà qui le frappait avec la force de la certitude, et sa conscience chancela sous ce coup.

Mais son objectif immédiat, combien que futile à comparaison, rendait nécessaire de postposer ces réflexions. Il décida finalement de ne point révéler son identité et en vint à son point par un chemin détourné.

« Ce n'est point Eben Cooke qui m'intéresse ; je souhaitais seulement de m'assurer que vous étiez un homme du monde, pour ainsi dire. Je suis étranger à la province, l'ami, mais ne dormant jamais seul à Londres, je n'ai point sujet d'agir autrement ici, grâce à la kyrielle de gais établissements tel Malden. Quoi de plus naturel que de s'enquêter si une joyeuse maison comme cette... »

Il laissa à l'aubergiste le soin de terminer sa phrase ; les yeux de l'homme s'étaient allumés, mais il hocha la tête :

« À la male heure, Sir Benjamin ; le vieil Harry n'a jamais osé faire de l'endroit un bordel régulier, de peur qu'un malin ne prenne son Henrietta pour une catin. »

Le poète renonça à contrecœur sa théorie – quelque peu soulagé, toutefois, que l'auberge ne fût point réellement un bordel, car il aurait été bien en peine de sortir de cet encombre.

« Cependant, je n'aimerais pas que vous croyiez qu'il n'y a point d'amusements à Church Creek, reprit l'aubergiste. Que diriez-vous si je vous apprenais que la dame à laquelle il vous faut adresser est cette même personne qui vous a conduit ici ce midi ?

– Non !

– Sur ma foi ! répondit l'aubergiste, triomphant. Son nom est Mary Mungummory, la putain ambulante du Dorset – elle est en quelque sorte la mère supérieure, vous voyez – et je gagerais le prix d'une visite à son couvent qu'elle peut trouver une façon de... Eh là ! quand on parle du loup... ! »

Ebenezer se retourna et aperçut Mary qui venait juste d'entrer, la mine inquiète. Leurs regards se croisèrent, et tandis qu'elle approchait sa

table, l'aubergiste s'excusa, la salua cordialement, et déclara avec un clignement d'œil que Sir Benjamin avait à discuter affaire avec elle.

« J'ai feint d'avoir pris cette auberge pour un bordel, expliqua Ebenezer lorsqu'ils purent enfin parler, et il lui conta brièvement sa ruse et son échec.

– J'aurais pu vous épargner cette fiction si vous m'aviez interrogée, lui dit Mary. Je vous avouerai, monsieur Cooke, que j'ignore ce qu'a la pauvre Roxie !

– Serait-elle au plus mal ?

– Elle est bonne pour l'asile de Bedlam ! »

Pour du meunier, reprit-elle, il n'allait ni mieux ni plus mal qu'avant, mais M^{me} Russecks, loin de retrouver son calme après le départ d'Ebenezer, était devenue de plus en plus extravagante et déraisonnable : elle jurait et pleurait et demeurait prostrée tour à tour ; les tentatives de Mary pour la divertir avec les histoires de Henry Burlingame et de Billy Ramdam n'avaient fait que causer de nouveaux éclats ; même Henrietta avait été chassée à grands cris de la chambre.

« Ce me semble que vous n'y êtes pour rien, affirma Mary, autrement, pourquoi traiterait-elle Henrietta si rudement ? En outre, elle paraît fâchée avec elle-même autant qu'avec les autres ; elle s'arrache les cheveux, se griffe les joues, et maudit le jour de sa naissance ! Non, monsieur Cooke, je suis plus assurée que jamais que c'est le choc des événements de la journée qui l'a tout de bon dématée ; mais j'ai peur qu'elle ne largue les amarres cette nuit et ne rentre jamais au port. »

Ebenezer n'était point convaincu, mais il n'avait pas d'autre hypothèse plausible à avancer. Il commanda deux verres de bière, et quand Mary eut fini de conter ses nouvelles aux autres clients, il l'entretint de sa ferme conviction que la Vierge de Church Creek était en réalité Joan Toast. Elle n'en voulut rien croire au début, puis l'écouta avec étonnement, stupeur, et enfin un croissant intérêt.

« Je n'ai rien à vous dire contre cela, admit-elle enfin, sinon que je ne vois pas pourquoi elle a choisi le nom de Meg Bromly. Toutefois, il en vaut bien un autre, ma foi.

– Je suis certain que c'est elle ! déclara le poète, et les larmes brillèrent dans ses yeux. Corbleu, Mary, quels malheurs n'ai-je point attirés sur cette fille ? Plût à Dieu que je la retrouve cette nuit et lui demande de me punir ! Plût au ciel... »

Il se rompit aussitôt devant la mine horrifiée de Mary ; tout cependant qu'il lui causait, elle avait dû voir entrer quelqu'un, et sa réaction était rien moins qu'alarmante. Ebenezer en eut la chair de poule.

« Est-ce Harry Russecks ? murmura-t-il.

– Doux Jésus ! » geignit Mary, et, s'attendant au pire, Ebenezer se retourna.

Le nouvel arrivant n'était point Harry Russecks, mais un gentilhomme de petite taille que les autres clients accueillirent en se levant. Le

cœur du poète fit un bond ; il entrouvrit les lèvres pour s'écrier « Henry ! » mais se ravisa juste à temps en concevant que l'homme n'était pas le « Nicholas Lowe » Burlingame, mais le Burlingame de St. Giles, plus vieux d'une quinzaine d'années et hâlé par le soleil du Maryland : c'est-à-dire aucunement Burlingame...

« C'est mon Charley Mattassin revenu d'entre les morts ! s'écria Mary.

– Non, Mary, murmura Ebenezer. C'est Billy Ramdam ! »

Tout un chacun dans la salle fut surpris par l'éclat. Ramdam lui-même termina ses salutations et les regarda avec un sourire intrigué. Deux de ses amis murmurèrent quelque chose, mais il les ignore et s'approcha de la table du poète. Sans cesser de sourire, il s'inclina légèrement devant Ebenezer et s'adressa à Mary en ces termes :

« Veuillez m'excuser, madame, mais je dois savoir si d'aventure vous n'auriez point prononcé le nom de Charley Mattassin. »

Sa voix, se fit réflexion Ebenezer, était du même timbre que celle de Burlingame, mais l'accent en était plus européen qu'anglais.

« Vous êtes la vivante image de votre frère ! » repartit Mary, et elle débuta de pleurer apertement.

Les autres clients vinrent voir de quoi il retournait ; Billy Ramdam leur demanda poliment qu'ils le laissent s'instruire par lui-même, et ils se retirèrent.

« Puis-je m'asseoir à votre table, monsieur ? Je vous remercie. À présent, chère madame...

– Souffrez que je vous explique, monsieur, dit Ebenezer. C'est une très heureuse coïncidence qui vous a conduit ici ce soir !

– J'en conviens, dit Billy Ramdam. En fait d'explication, je n'en vois qu'une seule : chère madame, se peut-il que vous soyez miss Mungummory ? »

L'étonnement de Mary fit aussitôt place à de la peur.

« Eh bien, monsieur Ramdam, vous ne devez point mal penser de moi ; je vous assure...

– Que vous n'avez rien à voir dans la mort de Mattassinemarough ? C'est moi qui vous assure, mademoiselle Mungummory, que Mattassin a seul l'endosse de la mort de Mattassin. Il s'est détruit lui-même – j'en ai bien conscience – et malgré toutes ses ardeurs contraires, je sais qu'il est mort avec votre image au fond du cœur. » Il sourit. « Mais dites-moi, d'où vient que vous saviez que j'étais son frère ? La cause en est-elle seulement à un certain rapport entre nous ? »

Mary était trop interdite pour murmurer une réponse sensée, aussi Ebenezer déclara-t-il :

« Nous avons appris le récit de vos aventures par le trappeur Harvey Russecks, monsieur...

– Cher Harvey ! Un parfait gentilhomme ! Vous n'ignorez donc

point que mon premier nom est *Cobunkowprets*, Billy-Bec-d'Oie ; toutefois, cela n'explique pas tout.

– La raison de ma présence ici débrouillera le reste, dit Ebenezer. Je suis venu à Church Creek afin que de vous apporter un message du tayac Chicamec. »

Pour la première fois, Billy Ramdam parut perdre son sang-froid : son front se plissa, et ses yeux eurent un éclat qui glaça le sang du poète, tant il avait déjà vu cet éclat courroucé dans les yeux de Burlingame.

« Le tayac Chicamec n'a aucun message qu'il m'importe d'entendre, dit-il d'un ton menaçant.

– Possible que non, monsieur, s'accorda aussitôt le poète, cependant je dois vous déclarer qu'en qualité de gentilhomme vous ne pouvez refuser de m'écouter : je vous jure ma foi que la vie de chaque homme, femme et enfant de cette province est entre vos mains ! »

Billy Ramdam se referma, le regard fixé sur le verre de bière que lui avait apporté l'aubergiste ; son courroux paraissait s'être changé en obstination.

« Vous parlez de la guerre à venir. Je n'en ai cure. »

Ebenezer avait prévu cet encombre ; il eut comme un soupir résigné devant l'entêtement de l'Indien.

« Fort bien, monsieur ; je n'abuserai pas davantage de votre aimable nature. J'espère seulement que mon amitié avec votre frère Burlingame le rendra moins déraisonnable que vous. »

La remarque eut l'effet attendu : Billy se saisit de sa main et le regarda, bouche bée, comme s'il avait peine à en croire ses oreilles.

« Quel cruel artifice mon père a-t-il ourdi là ?

– Cet artifice est de mon fait, monsieur, afin que de vous persuader de m'écouter sur un certain nombre de sujets pressants ; mais ce que je dis n'en est pas moins véridique. Ainsi que j'ai eu le plaisir d'en informer le tayac Chicamec, votre jeune frère Henry Burlingame, troisième du nom, n'est ni mort ni disparu : il a été mon précepteur en Angleterre durant six années et est en ce moment à quelques milles seulement d'ici. » En dépit de la crainte que lui inspiraient l'Indien et sa possible inimitié, il perdit patience sous la presse de ses terribles responsabilités. « Bon sang, monsieur, laissez là votre défiance ; je suis du côté de l'humanité, et non point de Chicamec ! Connaissez-vous cet anneau ? Oui, c'est l'anneau de Quasapelagh, lequel il m'a offert pour lui avoir sauvé la vie tandis qu'il se cachait dans les collines. Ah, vous savez déjà ce conte ? Alors vous savez que l'homme que j'ai laissé auprès de lui pour le servir me doit également la vie – un esclave noir du nom de Drepacca, qui je crois était l'un de vos amis ! Croyez-vous que je vous supplierais d'épargner mes compagnons en prenant la tête de cette monstrueuse rébellion ? Je suis venu ici avec un plan, monsieur, et non une prière ; un plan pour sauver ensemble Anglais et Ahatchwhoops ! » Il se tut pour recouvrer son calme, puis

poursuivit d'une voix plus rassise. « En outre, je désire m'entretenir avec vous de gentilhomme à gentilhomme au sujet de votre femme, laquelle j'ai des raisons de croire m'est très-précieuse ; et si après tout cela vous souhaitez encore d'autres témoignages de mes bonnes intentions, sachez que nous pouvons parler ici sans crainte d'être rompus par votre ennemi le meunier Russecks : il gît en ce moment même au seuil de la mort, en suite d'un fracas avec mes compagnons et moi cette après-midi. »

Billy Ramdam était abasourdi.

« Juste ciel, monsieur, vous m'ôtez le souffle ! Mon père, ma femme, mon frère disparu – vous bouleversez tout mon univers ! » Il rit. « Il est clair à présent que je vous ai mal jugé, et je vous en demande humblement pardon, monsieur...

– Cooke. Ebenezer Cooke, de Malden. »

Le poète fut soulagé de voir que son nom ne marquait apparemment rien à Billy Ramdam.

« Monsieur Cooke. » L'Indien lui serra la main avec chaleur. « Puis-je dire d'emblée, monsieur Cooke, qu'en dépit des rumeurs contraires ma femme m'est aussi chère que vous dites l'être à son endroit, et que sa condition (dont on vous a parlé, j'en suis certain) m'est un sujet de grande inquiétude ? De vrai, c'était afin que de chercher conseil auprès M^{me} Russecks que je suis venu ici ce soir – Dieu bénisse ce jour ! »

Ayant entretemps rassemblé ses esprits, Mary expliqua que M^{me} Russecks était indisposée et leur déclara que son devoir l'appelait au chevet de la patiente.

« S'il est toujours dans votre dessein d'aller voir M^{me} Ramdam, dit-elle à Ebenezer, nous partirons demain dès l'aube.

– Non, protesta Billy Ramdam, vous serez mon hôte ce soir même, monsieur, et me conterez toutes ces merveilles à votre aise ; je ne souffrirai point qu'il en soit autrement ! Et vous, miss Mungummory, puis donc que vous devez partir, transmettez toute ma sympathie à M^{me} Russecks et dites-lui que je la viendrai consulter une autre fois ; mais vous et moi devons très-bientôt nous entretenir de Mattassin – demain, peut-être ? J'ai tant à connaître et tant à dire ! »

Trop extravagante pour pouvoir parler, Mary esquissa une sorte d'acquiescement et quitta l'auberge. Billy l'examina attentivement tandis qu'elle s'éloignait, puis hocha la tête.

« Je gagerais qu'elle fut naguère belle ! Et même aujourd'hui, malgré tout – je ne dis point que je la comprends, monsieur Cooke, mais je crois que je comprends mon frère. » Il se tourna vers le poète en souriant. « Et maintenant, monsieur, je vous écoute. Si l'intérêt que vous prenez dans mon épouse n'appelle point le duel, partons sur l'heure pour Tobacco Stick Bay ; ce n'est qu'à quatre milles par la route, et mon attelage nous y mènera d'un pas ferme. Très-étonnante, cette histoire au sujet de mon frère ! »

Ebenezer était sous le charme. Il ignorait à quel point il redoutait de rencontrer Billy Ramdam jusqu'à ce que la chose eut lieu et que toute appréhension disparut devant l'amabilité du personnage. C'était égal à retrouver Henry Burlingame après une longue et cruelle séparation – mais un Burlingame dont la nature redoutable n'était plus ambiguë ; dont la bienfaisance était entière ; pour faire court, le gai, l'expédient Burlingame qui l'avait autrefois secouru à Magdalene College. Il demeurait toutefois la tâche de le convaincre de sauver Bertrand et le capitaine Cairn, et le problème assez épineux de Joan Toast ; mais en présence de Billy Ramdam – de son entrain princier, de sa force policiée – Ebenezer n'éprouvait plus ni pessimisme ni désespoir. Au rebours, son esprit jusque-là abattu s'élevait derechef et une ardente reconnaissance enflammait son visage. Tandis qu'il revêtait son manteau, Billy Ramdam (qui n'avait pas quitté le sien) déclara à la compagnie que le trouble de miss Mungummory avait été causé par une simple confusion d'identités : elle l'avait pris pour son défunt frère, Charley Mattassin, le malheureux égaré qui avait été pendu pour le meurtre de Mynheer Wilhelm Tick et de sa famille. Ebenezer s'étonna de cette candeur, mais Billy connaissait selon toute apparence son auditoire : quand bien cette révélation les troublât, leurs murmures semblèrent moins hostiles que compatissants.

« Et maintenant que j'ai régaté vos épouses de quelques cancans, s'écria Billy, laissez-moi vous régaler, messieurs, de quelque liqueur ! »

Lorsque tous les clients admiratifs eurent leurs verres derechef emplis, il fit l'acquisition d'un « barillet pour le chariot », et déclara que le jour où Sir Harry Russecks s'était rompu le cou ne devait point manquer d'être célébré. Ce sentiment fut accueilli par de vifs hourras, et quand les deux hommes firent leurs adieux et montèrent dans le chariot de Billy, Ebenezer se sentit envié par un chacun dans l'auberge.

Ils s'arrêtèrent quelques instant au moulin, où il put informer McEvoy de l'objet de leur mission, lui exposer son dessein, et apprendre que, là où M^{me} Russecks avait finalement trouvé le sommeil, il n'y avait aucun change d'aucune sorte dans la condition du meunier ; ils s'engagèrent alors dans un étroit et obscur chemin, en direction de l'ouest. La nuit était calme et glaciale ; le poète aperçut entre les arbres le vaste triangle formé par Dénébola, Véga et Altaïr, dont les constellations demeuraient toutefois invisibles.

« Ce petit voyage nous occupera une demi-heure, lui dit Billy. Si ce n'est point trop demander, veuillez m'épargner le message de mon père pour l'heure, attendu que j'en peux aisément deviner la substance. Mais vous me devez instruire sur ce personnage qui se prétend mon frère, et j'ai avis qu'il serait préférable que nous abordions le sujet de ma femme avant que d'arriver. Mais en aucun cas nous ne devons débattre de ces graves sujets la gorge sèche ; la première chose à faire est de culbuter cette chère Lady Barillet !

– Vraiment, dit Ebenezer en riant, vous êtes plus le jumeau de Henry Burlingame que son simple frère ! Combien de fois n'ai-je point brûlé d'entendre des nouvelles qu'il avait pour moi, ou de l'instruire à mon tour, et ai été réduit de m'asseoir devant une échine de porc avant que d'obtenir satisfaction ! »

Ils goûtèrent du barillet, et le rhum blanc de la Jamaïque réchauffa agréablement les entrailles du poète. Tous deux s'étaient munis de vastes couvertures, lesquelles, ensemble avec le rhum et l'absence de vent, les tenaient aussi bien au chaud que si l'on avait été en avril et non point en décembre. L'attelage avançait régulièrement sur le chemin gelé ; les roues du chariot grinçaient et crissaient plaisamment. Ebenezer se laissa bercer par les cahots ; la perspective de réciter derechef l'histoire de la quête de Burlingame et de ses propres aventures l'avait premier épouvanté, mais, étant donné les circonstances, cela lui paraissait désormais une tâche plaisante. Il soupira avant de débiter, mais c'était là le soupir d'un homme assuré du rare plaisir que son récit va procurer à ses auditeurs. Passant sous silence ses doutes, ses réserves, ses déceptions et ses étonnements, il conta le sauvetage de Burlingame par le capitaine Salmon ; son enfance à bord des vaisseaux, puis auprès de bohémiens et enfin à Cambridge ; son emploi à St. Giles-in-the-Fields et l'affection des jumeaux à son endroit ; ses aventures aux colonies comme agent politique et pirate malgré lui ; comment il avait sauvé les dames Russecks ; ses vains efforts pour éclaircir sa race ; et la récente solution de ce mystère par le poète.

« Le problème, déclara-t-il en manière de conclusion, était d'apprendre qui faisait le lien entre Sir Henry et Henry III, et par où mon ami avait la peau aussi claire qu'un Anglais, là où ni le *Journal secret* de Sir Henry ni l'*Histoire secrète* de John Smith ne faisaient mention d'une Lady Burlingame. Même la dernière partie de l'*Histoire*, que votre peuple appelle *Le Livre des démons anglais*, ne répondait point à ces questions, attendu que tout rejeton de Sir Henry et de Pokatawertussan ne pouvait être qu'un ambigu d'Anglais et d'Ahatchwhoop – ainsi que l'est le tayac Chicamec.

– La chose est encore un mystère entier, à ce que j'en sais, confessa Billy. Mais je ne doute point que cet homme soit bien mon frère. Quel miracle !

– Oui, et c'en est un autre que la façon dont m'a été donnée la clef de ce mystère. » Il l'instruisit de sa visite avec Burlingame chez le jésuite Thomas Smith, lequel les avait divertis du conte du père FitzMaurice. « Quand j'aperçus les malles du père Joseph dans la demeure du tayac Chicamec et appris que le roi avait épousé l'enfant de ce martyr, j'eus la réponse : car la Loi des Moyennes a voulu que de leur union naissent non seulement vous-même, qui avez le même sang mêlé que vos deux parents, mais également un Indien à part entière et un Anglais de même. Pour faire court, Mattassin et Henry Burlingame.

– Quel don vous me faites là ! s'exclama Billy. Un frère, en guise du pauvre Mattassin ! Je vous suis à jamais reconnaissant, monsieur ! Mais en quel emploi est-il à présent, lui qui en a tant eu par le passé, et où le puis-je trouver ? Car j'entends bien partir sur l'heure à sa recherche, qu'il soit à Cambridge au Maryland ou à Cambridge en Angleterre. »

Bien ferme à s'assurer de l'appui de Billy, Ebenezer répondit que Burlingame était encore fort engagé dans la politique des colonies en qualité d'agent de Lord Baltimore, au service duquel il avait maintes fois risqué sa vie pour la cause de la justice. Il était délicat de qualifier de *contrerévolutionnaire* un homme qui avait récemment prêté allégeance à John Coode (et qui pour ce qu'Ebenezer en savait pouvait fort bien être le grand rebelle et insurrectionniste en personne), mais le poète songea que Billy Ramdam se rallierait plus aisément à son plan s'il croyait que son frère disparu l'approuvait.

« Quant à l'endroit où nous le pourrions trouver, je ne le connais point de certitude, car il élit domicile partout où la cause de la civilisation l'appelle. Mais mon désir de le retrouver n'est pas moins pressant que le vôtre, car je sais bien qu'il risquera sa vie pour éviter un massacre. » Là-dessus, encore qu'il eût promis de retarder son récit, il ne laissa pas de révéler les circonstances périlleuses dans lesquelles il avait été instruit de la guerre à venir, et du sursis octroyé à Bertrand et au vieux capitaine par le tayac Chicamec. « Il souhaite un fils qui ait le pouvoir de Quassapelagh et de Drepacca pour soulever les Ahatchwhoops. Mon vœu est que vous ou Henry, ou tous deux ensemble, le déceviez au nom de la paix et de la conciliation ; devenez roi des Ahatchwhoops et usez de votre influence pour le salut des Indiens, des Noirs et des Blancs. Ce me semble que la chose n'est point impossible, si seulement vous...

– Ah, monsieur, votre promesse, votre promesse ! » Billy lui prit la main. « Parlons plutôt de ma femme. Avant que vous m'exposiez votre affaire, puis-je croire que vous êtes familier avec l'histoire de nos... *amours* ?

– Oui, par Harvey Russecks et Mary Mungummory, laquelle la tient de la femme de Sir Harry.

– Deux excellentes sources. Vous n'ignorez donc point que je partage votre alarme devant la déchéance que s'est imposée miss Bromly. Je ne suis point encore un chrétien ni un citoyen à part entière aux yeux de cette province, monsieur, et donc ne puis proprement l'épouser ainsi que je le souhaite. Mais quand bien ce serait possible elle ne le voudrait point ; elle ne veut autre chose sinon le simple rite ahatchwhoop que j'ai accompli – lequel ni moi ni les lois du Maryland ne reconnaissons lors qu'une des parties est anglaise.

– Elle n'est donc point réellement votre épouse, fors dans l'esprit de la loi commune ? »

Billy admit que tel était malheureusement le cas.

« Je dirai tout franc ce que vous savez déjà : mon dessein était de la ravir et de l'enlever à la manière ahatchwhoop. Je m'étais dissimulé dans les bois, près le moulin de Sir Harry, et l'avais amorcée par certains bruissements, puis lui étais apparu tout de bon. Cet artifice a pour but de terrifier la victime, mais, loin que de s'évanouir, miss Bromly vint vers moi librement, et quand je la voulus assaillir... – ah, bien, c'est assez de dire qu'aucun assaut ne fut nécessaire : elle me suivit de son propre gré et demeure ici à la pareille. D'abondant, quand bien je l'exhorte de se conduire en femme de condition, elle est la peinture même d'une sauvage – ou plutôt d'une brute, qui ne parle ni ne prend soin de sa personne ! Vous avez dû entendre conter que je la torture au-dessus de l'âtre ? Je vous jure ma foi que je n'ai jamais attenté à un seul de ses cheveux, mais elle a appris quelque part que les Indiens ont coutume d'attacher leurs épouses acariâtres près un feu de bois vert, afin que de les guérir de leur méchante humeur, et elle m'oblige de la lier et de la fumer de la sorte au-dessus du foyer.

– Las, pauvre femme ! »

Billy l'examina attentivement et donna une petite secousse aux rênes.

« Je vous dis cela à telle fin que de raison, mon ami. J'imagine aisément qu'on puisse regarder d'un mauvais œil mon union avec miss Bromly ; pour ce que j'en sais, malgré votre mine cordiale, vous pouvez fort bien être son frère ou son promis, venu tirer raison de son enlèvement – elle ne me parle point de son passé ni de ses anciennes accointances. »

Il n'essayait pas d'insinuer, continua-t-il, qu'il n'avait pas sa part d'endosse dans l'affaire : quel qu'ait été le passé de miss Bromly, c'était lui qui l'avait assaillie dedans l'auberge de Russecks et avait pris le parti de l'enlever ; il n'était point impossible que sa condition présente fût la suite de sa brutale attaque. Toutefois, il l'aimait tendrement et ne lui voulait aucun mal, ne désirant autre chose sinon son prompt raccommodement.

Encore que d'imaginer Joan Toast ravalée à l'état de brute lui arracha des larmes, Ebenezer se trouva si désarmé par la franchise et la bienveillance de Billy qu'il ne put se résoudre de le haïr.

« De plus vertueux que moi pourront vous demander des comptes, dit-il. Dites-moi seulement si la fille porte quelque espèce d'anneau.

– Un anneau ? Oui, elle en a un, qu'elle embrasse et maudit par tour, mais dont elle refuse de parler. C'est une sorte de bague en argent ; j'ai avis qu'on s'en servait pour repousser les mauvais esprits, car autour du sceau figure une inscription qui a quelque rapport avec le mot *bannir* : B-A-N-N-E. »

Ebenezer demeura perplexe un instant ; enfin il reconnut l'anagramme.

« Ah, Dieu, c'est ce que je redoutais ! Je suis bien davantage que le simple promis de la fille, monsieur Ramdam : je suis son mari et c'est pour l'arracher à vos griffes, entre autres choses, que je suis venu ici ! Néanmoins, je suis persuadé que vous êtes moins à blâmer que vous ne l'imaginez : c'est moi, plus que tout autre, qui suis responsable du triste état dans lequel est Joan Toast – c'est là son véritable nom, et non Meg Bromly, et si vous l'aimez et la plaignez sincèrement, c'est vous qui me devez punir, et non point l'antipode. »

Tout sentiment de bien-être l'ayant abandonné, il conta à Billy l'histoire de ses relations avec Joan Toast et la suprême injustice qu'il lui avait faite, laquelle était selon lui cause de sa fuite de Malden et de son dérangement.

L'Indien l'écouta avec grand intérêt et sympathie.

« Veuillez pardonner la possible disconvenance de ma question, monsieur, dit-il quand le poète eut achevé, mais j'ai cru comprendre que, encore que vous ayez épousé cette femme, vous ne laissez pas d'être vierge, est-ce bien cela ? Remarquable ! Et cependant il me semble que vous avez laissé entendre que miss Toast, ou M^{me} Cooke... – j'ignore quel nom doit lui donner un gentilhomme – que vous n'êtes sans doute point le seul homme qui ait joui de sa compagnie, et que quelques autres, disons, n'ont pas été aussi respectueux de son honneur que vous l'avez été... Est-ce exact, ou ai-je mal interprété vos paroles ? »

Ebenezer sourit :

« Point besoin n'est de faire des circuits, monsieur. Elle faisait la putain à Londres.

– Je vois, murmura Billy, mais son front marqua qu'il n'était point tout à fait satisfait sur ce point. Et bien sûr vous êtes on ne peut plus assuré de ces choses ? »

Le poète ne put réprimer un sourire amer :

« Possible êtes-vous ignorant des mœurs de certaines femmes, monsieur : une adroite catin peut se prostituer aux portes mêmes de l'Enfer et faire accroire à Lucifer qu'il est le premier à la posséder.

– Assurément. Et cependant cet anneau semble porter témoignage de... » Il laissa sa phrase en suspens, légèrement perplexe. « Ah, voici la fin de nos conjectures : ma cabane est là-bas. »

Le chemin avait quitté les bois pour les mener dans un champ assez grand, délimité au nord par une étroite baie. Quasi au bord de l'eau s'élevaient une cabane, faiblement allumée, et diverses dépendances. Tandis qu'ils conduisaient leurs chevaux à l'étable et se dirigeaient vers la maison, Ebenezer devint de plus en plus nerveux à l'idée de revoir Joan Toast ; le parti le plus honorable, décida-t-il, était de se présenter, humblement et sans excuse, et d'attendre qu'elle fasse le premier mouvement. »

Parvenu devant la porte, Billy Ramdam s'arrêta et posa une main sur l'épaule du poète.

« Entendons-nous bien, mon ami : est-il dans votre dessein de prendre ma – c'est-à-dire, *votre* femme – est-il dans votre dessein de me la ravir pour son propre bien ?

– Tel est mon dessein, admit Ebenezer.

– Par force, si besoin est ?

– Je ne suis ni armé ni enclin à la violence, monsieur ; ma seule arme est la persuasion, et il y a peu apparence qu'elle souffrira même m'écouter. Pas plus n'êtes-vous obligé de me laisser entrer, eu égard les circonstances ; je n'engagerai aucune poursuite.

– Vous êtes une grande âme ! Fort bien, puis donc que nous aimons tous deux la même femme et nous sentons tous deux responsables de sa condition, plaçons ensemble son raccommodement au-dessus de toute considération privée : nous exposerons nos cas séparément et lui laisserons le choix. Possible après tout nous fera-t-elle froid ! »

Ebenezer s'accorda là-dessus, de nouveau charmé par la civilité que son hôte avait acquise en si peu de temps, et ils entrèrent dedans la cabane. Une chandelle solitaire tremblotait près de la porte, et le feu de l'âtre avait consumé jusqu'à son dernier charbon ; la pièce était obscure et glacée.

« *Touakineucrandipa !* » lança Billy, et il expliqua à voix basse : « Elle m'oblige à l'appeler par ce nom. *Touakineucrandipa !* »

Une forme grogna et s'agita sur le banc de bois qui faisait face à la cheminée : sans cesser de leur tourner le dos, la femme se redressa et débuta de se frotter les yeux et de se gratter sa chevelure noire et emmêlée. Sa chemise était crasseuse et en lambeaux, et elle grognait et se grattait partout, telle une guenuche qui s'attrape les poux. Ebenezer vacilla devant ce triste spectacle. La créature se gratta derechef le visage tout en se levant, et la chandelle fit briller un court instant son anneau d'argent. L'éclat avait été quasi imperceptible, mais il fit oublier à Ebenezer sa résolution. Il courut se jeter à ses pieds.

« Joan Toast ! Ah, Dieu, que de mal je vous ai fait ! »

Entendant sa voix, la fille ouvrit grand la bouche ; en le voyant se précipiter vers elle elle hurla et se retint au dossier du banc. Puis ce fut au tour d'Ebenezer de gémir et de vaciller, car, en dépit du change de son apparence, de la flamme vacillante de la chandelle, et des larmes qui lui brouillaient la vue, il vit quand elle se retourna que la maîtresse de Billy Ramdam n'était ni Joan Toast ni Meg Bromly, mais sa sœur Anna.

16. OÙ L'ON AVANCE UNE THÉORIE RADICALE CONCERNANT
LA CONSERVATION DE L'ÉNERGIE CULTURELLE, LAQUELLE
EST DÉMONTRÉE PAR LA RHÉTORIQUE ET LE HASARD

Soit défaut d'usage ou surcroît d'étonnement, la voix d'Anna, après ce premier cri, vint à lui manquer. Le frère et la sœur s'embrassèrent violemment, immensément soulagés de s'être enfin retrouvés, mais tandis qu'Ebenezer se consolait en répétant son nom et expliquait à un Billy stupide, d'une voix entrecoupée de sanglots, qu'elle était sa sœur jumelle et non point sa femme, il la sentit qui se roidissait sous son étreinte. La mémoire lui revint aussitôt des terribles choses qu'il avait apprises par Burlingame, ainsi que l'histoire, désormais effrayante, de la cour faite par le prince ahatchwhoop. L'embrassade se fit empruntée ; il n'essaya point de retenir sa sœur quand celle-ci se dégagea et s'effondra en larmes sur le banc.

« Est-il vrai qu'elle soit votre sœur ? » demanda Billy.

Le poète hocha la tête :

« Comprenez-nous, dit-il en s'exprimant avec difficulté. Ce moment nous est douloureux à tous deux... Je ne puis encore m'expliquer...

— Ce temps viendra, dit Billy. Pour l'instant, ma présence vous est une empêchement à tous deux ; je dois vous dire adieu et serai de retour pour le déjeuner.

— Non ! » Anna avait soudain retrouvé sa voix. Les larmes avaient creusé des sillons sur la crasse de son visage. « Cet homme est mon époux, déclara-t-elle à Ebenezer.

— Fort bien, murmura le poète. C'est à moi de quitter.

— Je ne le souffrirai point, dit Billy d'un ton ferme. Quel que soit le différend qui vous sépare, c'est une affaire de famille, et il doit être réparé. En toute manière j'avais dessein d'aller dormir quelque temps dans la grange : j'ai des raisons de croire qu'un voleur y a fraîchement butiné. »

Le prétexte n'était point convaincant, mais nul ne le contraria. Billy posa une main affectueuse sur la tête d'Anna.

« De grâce, réparez vos liens familiaux par le pardon et la bonne volonté ; c'est un grand dam pour un frère et une sœur que de ne point s'aimer. Non, ne baissez point vos yeux ! Et vous, monsieur : je vous suis déjà redevable pour avoir rendu la parole à cette femme, et davantage encore du hasard qui m'a permis de vous récompenser de votre don d'un frère. Je vous demande seulement de ne point oublier notre accord : vous me direz au matin des nouvelles de Bloodsworth Island, et nous verrons par où agir sur tous ces points. »

Anna baissa la tête et ne dit mot ; Ebenezer, encore que son peu de zèle à protester l'embarrassât, était fort désireux de s'entretenir privément avec sa sœur et il laissa Billy faire du feu et se retirer dedans la triste grange. Il n'osait point regarder Anna ; la seule pensée de sa condition

lui arrachait des larmes. Ils demeurèrent un instant chacun à une extrémité du banc, le regard perdu dans le feu, reniflant et se frottant les yeux de fois à autre.

« Es-tu allée à Malden ? » demanda-t-il enfin.

Du coin de l'œil il la vit qui hochait la tête.

« J'ai rencontré un certain Spurdance sur le quai à Cambridge...

– Tu connais donc ma disgrâce. Et tu as dû rencontrer... ma femme là-bas, également, puis donc que tu as de nouveau ton anneau. » Sa gorge s'étrécit ; les larmes coulèrent derechef, et il se tourna vers Anna, en proie à une immense émotion. De nouveau il hésita, se rappelant l'affirmation de Burlingame, selon laquelle le mobile d'Anna était identique. « C'est par ma faute qu'elle est vérolée et esclave de l'opium ; elle a souffert d'incroyables indignités pour être avec moi, et m'a raccommodé quand j'étais malade, sans jamais rien prétendre – même pas ma chasteté, je le jure ! Son unique souhait, quand tout fut perdu, a été que nous partions ensemble pour Londres afin d'y vivre comme frère et sœur jusqu'à ce que ces maux l'emportent. Et moi, Anna, j'ai trahi cette sainte femme de la manière la plus méprisante qui soit ! J'ai fui, seul ; je l'ai abandonnée sans personne pour prendre soin d'elle ! C'est moi qu'il te faut mépriser, et non la pauvre Joan Toast !

– Du mépris ? » Anna parut surprise. « Comment vous pourrais-je mépriser, Eben ? Malden t'a été ravi par malice, et la nécessité aussi bien que l'honneur commandaient ce mariage. Comme je regrette que tu l'aies abandonnée – c'est un véritable enfer que la solitude ! »

Elle dut s'interrompre quelques instants après cette remarque. Puis, d'une voix posée et en évitant son regard, elle demanda comment il se faisait qu'il n'était point à Londres. Savait-il qu'elle était au Maryland ? Comprendait-il qu'elle avait aimé Henry Burlingame depuis une douzaine d'ans et s'était rendue au Maryland dans l'espoir de l'épouser ? Entendait-il que c'étaient les terribles nouvelles de Bertrand, celles de M. Spurdance, et celles de Joan Toast, et son chagrin de ne retrouver ni Henry ni son frère, et le choc d'avoir été assailli par un sauvage qui par miracle ressemblait à Burlingame, qui étaient cause de sa présente condition ? Très-honteuse, elle fondit en larmes. Ebenezer lui prit la main, mais n'essaya point de répondre à ses questions.

« Te détailler mes aventures prendrait des heures, dit-il d'une voix douce, et j'en ai conté diverses parts à diverses personnes ces deux derniers jours, à tel point que j'en suis las. Vraiment, Anna, il y a tant à dire ! Tu pleuras la première fois que l'on nous sépara pour un soir, et déclaras que nous ne comblerions jamais cet abîme – je n'avais point alors mesuré la conséquence de cette remarque ! Ce ne sont plus désormais des heures ou des portes qui nous séparent ; c'est égal à si nous étions sur des monts jumeaux, avec entre nous un abîme ! Nous bâtirons un pont entre ces monts avant que de quitter cette cabane, quand bien cela nous prendrait

une semaine d'explications – Billy est si bon de nous laisser seuls quelques heures pour débiter cette tâche ! –, mais ce me semble qu'il serait préférable d'apprendre ce qui s'est passé entre toi et Joan, et dans quel état se trouve Malden, maintenant que père est là-bas, car le plus petit détail de mon récit appelle au moins une heure de glose. »

En manière d'exemple, il déclara que la ressemblance entre Billy Ramdam et Henry Burlingame n'était guère plus miraculeuse que celle entre deux frères. Anna manqua défaillir à cette annonce ; elle voulut en savoir davantage, mais Ebenezer demeura inébranlable.

« De grâce, dit-il, n'as-tu point du tout vu Henry ? Je dois connaître ces choses avant que de débiter.

– Hélas non, soupira Anna, et on ne l'a vu ni à Cambridge ni à St. Mary's City : son nom est inconnu là-bas. »

Se résignant à retarder ses questions, elle détailla sa cruelle solitude à St. Giles, sa peur croissante que Burlingame ne réussisse jamais à éclaircir le mystère de sa race (lequel éclaircissement, déclara-t-elle, il avait posé comme condition préalable à leur union), et son ultime résolution d'abandonner son père à son humeur chagrine, de joindre Ebenezer à Malden, et soit de persuader Burlingame d'abandonner sa quête ou bien de l'appuyer en quelque façon qu'elle pût.

Ebenezer l'interrompit alors ; se tournant vers elle, il déclara :

« Très-chère Anna, n'éprouve aucune honte en présence de ton frère ! Ce pont qu'il nous faut bâtir doit s'appuyer sur les piliers de l'amour et de la candeur ; autrement il s'effondrera. » Il songeait à cet amour qui la consumait et sur lequel il jugeait urgent de faire la lumière ; toutefois, il lui revint soudain en mémoire l'opinion de Burlingame, selon laquelle Anna n'était que vaguement consciente de son étrange manie et possiblement ignorante d'elle. Le regard apeuré qu'elle lui jeta parut affermir ce dire. « Il y a, reprit-il gauchement, qu'Henry a cru bon de me mettre dans la confidence, et, de vrai, j'ai appris certaines choses sur lui que tu... »

Il ne put achever ; Anna rougit autant que lui et se dissimula les yeux avec la main.

« Et tu n'ignores point que mon époux lui ressemble en tout point, dit-elle. Pour faire court, je ne suis pas moins vierge que toi, et guère plus innocente.

– Laissons là ce sujet ! l'implora-t-il.

– Encore une chose. » Elle ôta sa main et le regarda tout de bon. Ebenezer eut la certitude qu'elle était prête de confesser sa passion contre nature – une perspective d'autant plus alarmante qu'il la réciproquait dans une certaine mesure, à en croire Burlingame ; mais, au lieu de cela, elle déclara qu'il ne devait point la croire naïve pour ce qui était de Henry Burlingame. N'avait-elle point vu comme celui-ci prenait son plus grand plaisir auprès des deux enfants ? Ne l'avait-il point de fois à autre révoltée à St. Giles par ses dissertations érotiques qui allaient de la

pointe d'asperge aux fins limiers des deux sexes ? « Ce me semble qu'il est plus aisé de connaître l'autre que soi-même, dit-elle. Il y a peu qui me soit étranger dans le caractère de Henry. » Elle sourit pour la première fois et rougit à quelque brusque souvenir. « Oserais-je t'apprendre une chose qu'il t'a dissimulée ? Je lui demandai, avant que vous deux ne quittiez Londres, pourquoi tu faisais si grand cas de ta virginité, là où j'étais si pressée d'en finir avec la mienne ! Et de lui dire que si tu avais été lui, nous aurions mis tous deux un terme à cette innocence. »

Ebenezer eut un geste embarrassé.

« Sa réponse, continua Anna en regardant Ebenezer dans les yeux, fut que tu nourrissais dans ton sein une grande et secrète passion pour une femme que le monde te refusait, et que tu préférerais demeurer vierge plutôt que de te contenter d'un morceau inférieur !

– Cela est vrai dans une certaine mesure, admit le poète. Toutefois, ce n'était point tant le monde qui me refusait Joan Toast que John McEvoy, et...

– Un instant, je n'ai point achevé. Je te confesserai, Eben, que la révélation de Henry m'inspira une jalousie extrême, combien que je susse que je l'épouserais tôt ou tard. Il faut dire que nous avons été si proches... En toute manière, je lui demandai le nom de cette dame qui t'avait à ce point ravi le cœur, et pourquoi tu ne t'étais point confié à ta chère sœur qui naguère connaissait chacun de tes caprices et chacune de tes pensées. Henry me répondit que tu ignorais quasi toi-même qui elle était, mais que, quand bien tu l'aurais su, le poids des mœurs aurait scellé tes lèvres, attendu que l'objet de ta passion était : ta sœur ! »

Ebenezer se redressa brusquement :

« Henry a dit cela ? Vive Dieu, la scélératesse de l'homme n'a point de bornes ! Sais-tu, Anna, qu'il m'a déclaré exactement la même chose à ton endroit ? J'avais appris ta liaison avec lui – c'était avant que je connaisse son faible – et j'étais fou de rage et d'envie... »

Il s'interrompit tout net, mais la suite de ses paroles demeura clairement entre eux. La gêne qui s'empara d'eux était différente de celle qu'ils avaient jusqu'alors ressentie ; sous le prétexte de se gratter la jambe, Anna ôta sa main de la sienne et détourna son regard.

« Bien, dit-elle, et elle dut s'éclaircir la voix. Il semblerait qu'il y ait quelque once de vérité dans ce qu'il nous a dit. »

La parole vint à leur manquer pendant un moment. Le silence était douloureux, mais Ebenezer ne voyait aucun moyen de le terminer. Heureusement, Anna vint à son secours : d'une voix douce mais ferme, comme s'il n'y avait point eu d'écart, elle reprit le récit de son voyage depuis St. Giles, laissant entendre sans insister que la raison de son départ avait été de rejoindre Henry Burlingame. Le poète respira de nouveau.

« J'ignorais tout de ses activités depuis 1687, quand toi et moi l'avions laissé à Londres. Mais, au printemps dernier, il m'aborda ainsi qu'il le fit

plus tard avec toi dans la voiture pour Plymouth, sous les traits du colonel Peter Sayer. Quand je fus à la fin persuadée de sa véritable identité, il me fit le détail de ses aventures aux colonies, de sa découverte d'un homonyme en Virginie, et des intrigues politiques auxquelles il avait pris part. »

Ebenezer l'interrogea d'abondant sur ce dernier sujet, et s'ouvrit à elle des doutes qu'il nourrissait quant aux bonnes intentions de Burlingame à son égard et, plus grave encore, quant à la vertu et à la malice respectives de Lord Baltimore et de Coode. Il fut alors réduit de renoncer son premier parti et entreprit de lui détailler les diverses impostures de Henry, lequel s'était fait passer tantôt pour Lord Baltimore, et tantôt pour John Coode, passant du service de l'un à celui de l'autre ; l'opinion de Bertrand Burton, selon laquelle Burlingame était John Coode ; les preuves, qui laissaient entendre que Coode, Lord Baltimore, Burlingame et Andrew Cooke lui-même – ou quelque combinaison de ceux-ci – étaient impliqués dans le déplorable commerce de prostituées et d'opium dont Anna avait été instruite par Benjamin Spurdance ; et enfin, la quasi-certitude d'Ebenezer que ni Baltimore ni Coode n'existaient, fors dans les brigues de Burlingame, ou bien qu'ils existaient pour ainsi dire abstraitement, à l'écart et possible dans l'ignorance des complots et causes qu'on leur attribuait.

Anna l'écouta avec intérêt, mais ne témoigna que peu d'étonnement devant la conduite de Burlingame.

« Quant à savoir si Lord Baltimore et John Coode sont réels ou chimériques, déclara-t-elle, je ne le puis dire, quoiqu'il soit plutôt malaisé de croire que pareille hypothèse n'ait pas sa part de vérité. Et je ne puis dire de certitude si les deux sont au vrai opposés ou liés, ou opposés sur certains points et alliés pour d'autres, ou qui des deux a le droit pour lui. Mais j'ai des raisons de croire qu'Henry, puis donc qu'il a quelque intérêt réel dans ces affaires, ne se range pas plus à la cause de l'un qu'à celle de l'autre ; et ce n'est point pour lui se contredire que d'être tantôt pour l'un et tantôt pour l'autre. L'homme qu'il admire et sert réellement, je crois, est le gouverneur Nicholson.

– *Nicholson !* s'écria Ebenezer, incrédule. L'homme n'est point papiste, et cependant il a combattu aux côtés de Jacques à Hounslaow Heath ; il a été lieutenant d'Edmund Andros, et s'est si peu entendu avec lui que les deux hommes se méprisent encore à ce jour ; Lord Baltimore l'a choisi pour être nommé gouverneur royal, persuadé que Nicholson partageait ses sympathies, mais quoique ce dernier semble facile à poursuivre Coode en justice, il gouverne comme si Lord Baltimore n'existait pas – ce qui, assurément, est plus que probable. »

Dans le même temps qu'il exprimait ses doutes, Ebenezer était de plus en plus pénétré des propos d'Anna, tant qu'à la fin ses arguments lui apparurent comme autant de preuves. Burlingame avait naguère confessé qu'il comptait de monter Coode et Andros contre Nicholson dans l'intérêt de Baltimore – c'est-à-dire, de jouer « les deux extrémités contre le

milieu ». Mais Nicholson n'était-il pas en vérité l'homme du milieu, et Baltimore l'extrémiste ? Ambigu d'impatience, de froid réalisme, d'audace, d'irascibilité et d'efficace, l'humeur de Nicholson paraissait plus conforme à celle de Burlingame qu'à celle de Charles Calvert. D'abondant, bien qu'il ne fût point un idéaliste, Nicholson (à présent qu'Ebenezer y songeait) était possible la seule personne influente qui eut de vrai travaillé à faire avancer la cause de la culture dans les colonies : il avait fondé le Collège de William et de Mary alors qu'il était lieutenant-gouverneur de Virginie, et déclaré apertement son intention d'élever une semblable institution dans la ville d'Anne Arundel, aux frais de l'État. Quant aux facettes les moins honorables de l'homme – sa bâtardise, par exemple, et cet obscur penchant érotique qui le laissait froid aux charmes féminins et donnait libre étendue à toutes sortes de rumeurs selon lesquelles il était corsaire et se livrait à des pratiques contre nature –, elles ne pouvaient que séduire un homme de la trempe de Burlingame. Pour faire court, ce qui avait débuté par une réfutation se termina par une plainte.

« Pourquoi Henry ne m'a-t-il point dit tout cela dès le début, ainsi qu'il l'a fait avec toi ?

– Ce n'est point à moi de répondre à sa guise, lui dit Anna tendrement, mais il se méfiait de ton enthousiasme, Eben. Tu sais comme il avait coutume de se faire l'avocat du diable à St. Giles ; on ne sait jamais sur quel pied danser avec Henry. »

Le poète trouva cette explication fort peu consolative, mais il se tut néanmoins cependant qu'Anna contait son arrivée à St. Mary's City et sa découverte de Bertrand, lequel se faisait passer pour le Lauréat du Maryland, toutes choses qu'Ebenezer avait déjà entendues de la bouche de Bertrand lui-même.

« Je fus réduite d'aborder à Church Creek, dit-elle, et de me rendre à Cambridge en voiture, d'où je comptais joindre Malden, mais, alentour les quais, je vis un vieux mendiant qui causait avec une espèce de souillon, et bien que j'ignorai qui ils pouvaient être, j'aperçus cet anneau au doigt de la femme...

– Ah, Dieu !

– Elle le montrait au mendiant, et quand il s'en moqua elle entra en fureur et s'écria : « Allez au diable, Ben Spurdance ! Il n'en est pas moins mon époux, et pour ce que nous en savons, ce scélérat a fort bien pu l'enlever ! » »

Ayant reconnu l'anneau, elle avait compris, à la lumière de ce que lui avait dit Bertrand, que l'affreuse mégère n'était autre que sa belle-sœur, et l'idée qu'Ebenezer ait pu être enlevé par des scélérats l'avait grandement alarmée. Elle s'était approchée du couple et s'était présentée, en suite de quoi la femme, combien qu'elle vînt de prendre la défense d'Ebenezer, s'était mis à le traiter de *pleutre*, de *menteur*, de *maquereau*, avait jeté l'anneau aux pieds d'Anna, et s'était éloignée en déclarant qu'il

lui fallait rentrer à Malden avant que le nouveau bordelier, Andrew Cooke, ne partît à sa recherche. Là-dessus, Spurdance lui avait révélé qu'Ebenezer, ayant abandonné son épouse, s'était embarqué pour l'Angleterre en compagnie d'un autre homme : c'en fut trop, elle perdit connaissance ; M. Spurdance l'avait ranimée et lui avait détaillé l'état de Malden, déclarant que le tonnelier William Smith en avait fait l'ancre de divers vices ; que maître Andrew était arrivé la veille avec des étrangers, fort désireux d'apprendre où vivait Anna et très-ébranlé par la nouvelle qu'Ebenezer avait perdu le domaine, et, en voyant dans quel état étaient les choses, était si très entré en fureur qu'il avait été victime d'une crise d'apoplexie. Contraint désormais de garder le lit, il passait son temps à maudire l'humanité dans son ensemble, mais l'on ne savait avec certitude s'il était dans l'impossibilité de recouvrer ses terres ou si son courroux était seulement causé par le dérèglement de ses affaires ; pareillement, on ignorait si (ou dans quelle mesure) il était lui-même impliqué dans les activités du capitaine William Mitchell.

Ebenezer branla la tête.

« Ma foi, que va-t-il sortir de tout cela ? » Il retraça les circonstances dans lesquelles, au tribunal de Cambridge, il avait perdu Malden, et expliqua que l'homme qui l'accompagnait sur *Le Pèlerin* n'était autre que Burlingame. « Mais mon récit attendra la fin du tien, attendu qu'il nous ramène à Billy Ramdam et à la raison de ma présence ici. Qu'as-tu fait en suite de cela ? Es-tu retournée à Church Creek ? »

– Oui, répondit Anna. Je n'osais point me montrer à Malden avant que de m'être enquêtée davantage de la position de père, et n'osais non plus demeurer à Cambridge, de peur qu'il ne l'apprenne. Je suppliai M. Spurdance de ne point révéler qu'il m'avait vue, et il voulut bien me le promettre, attendu que lui aussi avait quelque intérêt, et non des moindres, dans Cooke's Point. Puis je pris pension à Church Creek sous le nom de Meg Bromly, dans l'espoir de pouvoir rejoindre père avant la fin de mes économies, ou d'apprendre où se trouvait Henry. » Ces derniers mots furent accompagnés de nouvelles larmes. « Tu connais la suite... »

Ebenezer fit de son mieux pour la consoler, encore qu'il fût loin d'être lui-même rassis. Ayant appris qu'Ebenezer et Burlingame n'étaient point à jamais perdus, Anna se trouva cruellement honteuse de son état présent, que seul l'extrême désespoir pouvait justifier. D'un autre côté, elle ne voulait point répudier Billy Ramdam.

« Tu ne dois pas oublier, lui dit Ebenezer, qu'il n'est aucunement ton époux au regard de Dieu ou des lois du Maryland, non plus qu'à celui des coutumes ahatchwhoops, puisque votre union n'a pas été consommée.

– Je l'épouserai comme il se doit, répliqua Anna. Pour de cette affaire de consommation, le point est pour le moins spécieux dans notre cas ! »

Ebenezer protesta qu'il affectionnait fort Billy, mais que, puisqu'au moment de l'élire Anna avait été loin d'être elle-même, il s'en suivait qu'aucune obligation morale ne l'obligeait de le fréquenter davantage.

« Billy lui-même s'est entendu là-dessus : tu es libre de partir ou de rester ; c'est là le sens de ce *marché* auquel il a fait allusion devant toi. Et Henry, après tout... »

Il n'insista pas davantage, conscient de s'aventurer sur un terrain glissant. Mais ses craintes se révélèrent justifiées : bien que résolue à ne point lui rappeler que son attachement à Burlingame était ambigu, Anna déclara très-nettement :

« Je me suis engagée auprès Billy, Eben ; voudrais-tu que je rompe mon serment ? Si jamais nous nous séparons, ce sera à sa requête, non à la mienne ; je serai aussi bonne épouse qu'il me sera possible. »

Très-mortifié, Ebenezer préféra se taire ; mais le but premier de son séjour à Church Creek lui parut soudain de la première conséquence. Puisqu'il n'y avait point apparence, en dépit de leur fatigue, qu'aucun des deux parvienne à trouver le sommeil, il proposa d'aller quérir Billy à la grange et de passer le restant de la nuit à lui exposer son dessein. Lorsqu'elle sut que d'innombrables vies étaient en jeu, Anna se rangea aussitôt à son avis, et insista qu'elle aille chercher Billy elle-même.

Elle tarda à rentrer ; embarrassé, Ebenezer attendit près du feu en soupirant. Parmi les myriades de réflexions qui se pressaient dans son esprit, il en trouva plus d'une empreinte de jalousie, sans pour autant les pouvoir chasser : pourquoi s'opposer, après tout, au mariage d'Anna et de Billy Ramdam, ce dernier ayant toutes les vertus et aucun des vices de son frère ?

Quand enfin le couple revint, Billy se hâta d'aller lui serrer la main.

« Vous avez réussi là où je ne l'aurais jamais pu, déclara-t-il, en proie à une vive émotion. Quelle qu'en soit l'issue, mon ami, soyez béni pour l'avoir rendue à elle-même. »

Il hocha la tête d'émerveillement devant le spectacle d'Anna se lavant la figure et les mains dans une cuvette et déplorant l'état de ses cheveux et de ses vêtements. Maintenant que sa maîtresse était redevenue une bonne Anglaise, sa présence, et celle d'Ebenezer, paraissait l'intimider ; il se proposa d'aller chercher à manger et fut très-déconcerté quand Anna lui marqua que préparer le repas n'était point la tâche d'un mari.

Ebenezer sourit et s'émut de sa perplexité.

« Doux Jésus, Anna, il n'y a donc rien à faire contre cette maudite coutume qu'ont les sauvages de se nourrir avant que de converser ? »

L'absence de malice dans sa pique eut un effet magique : les autres rirent, et Billy retrouva un peu de son aise ; on sortit les pipes ; une bouteille de vin fut découverte dans le buffet. Ils dînèrent gaiement de côtelettes froides et de raisin. D'une voix animée, Anna retraça à Billy les principaux points de l'entretien qu'elle avait eu avec son frère, et, bien

que son discours obligeât Ebenezer de s'interroger pourquoi elle avait tant tardé à revenir, les deux hommes la regardèrent tout ce temps avec des yeux aimants.

« Anna Cooke de St. Giles-in-the-Fields ! s'émerveilla Billy. Cela appelle quelque accoutumance ! »

Les manières empêchées et la voix soudain adoucie de l'Indien troublèrent fort le poète ; il jugea convenable de taire à Billy l'amour d'Anna pour Burlingame. Afin que de divertir son esprit de cette pensée, il se demanda si l'« énergie culturelle », pour ainsi dire, se conservait dans un groupe de la façon dont l'énergie physique, d'après le professeur Newton, se conservait dans l'univers. Existait-il quelque loi compensatrice inconnue, sous l'action de laquelle le surcroît culturel de Billy réduisait Anna à la bestialité, et qui faisait que sa mélioration, laquelle son amant avait si ardemment souhaitée, le ravalait de nécessité ? Il décida que tel était sans doute le cas et se désintéressa de la question. Sitôt que le repas fut terminé et que de nouvelles pipes furent allumées, il soupira et dit :

« Je n'avais point passé d'heure aussi plaisante depuis mon départ de Londres, mais c'est un plaisir coupable que le mien : alors même que j'étire ici mes jambes et que McEvoy fait l'amour à sa nouvelle maîtresse, deux otages tremblent dans une hutte sur Bloodsworth Island. » Il se tourna vers Billy. « Si vous m'en donnez licence, mon ami, je vous exposerai mon affaire. »

Billy haussa les épaules : ce geste rappelait tant Burlingame que le verre de vin que tenait Anna trembla entre ses mains.

« Ce me semble que je la puis deviner », dit-il, et il expliqua froidement la situation à Anna, achevant par l'histoire de sa race et le sort de ses deux frères. « Mon père est fort vieux, conclut-il, et le cède en force et en influence sur Drepacca et Quassapelagh. En outre, il a été deux fois en malheur avec ses fils, lesquels sont non seulement condamnés à ne jamais avoir de descendance, mais semblent voués aussi bien à se détourner de leur peuple. » S'adressant derechef à Ebenezer, il dit : « Je crois deviner également que vous et vos compagnons êtes tombés entre les mains de mon père, et que vous avez sauvé votre vie en promettant de lui rendre son fils dernier-né, ou le frère de celui-ci, ou les deux, afin qu'ils conduisent les Ahatchwhoops dans la bataille. Est-ce bien cela ?

— C'est cela, admit le poète. Le tayac Chicamec est très-chagriné par votre défection, mais ce qui nous a sauvés, ce sont les nouvelles que je lui ai données de Henry Burlingame. Si ce n'est pas trop audacieux de ma part que d'aborder pareil sujet, Sir Henry avait clairement appris quelque moyen de surmonter son faible en certaine occasion, attendu qu'il a réussi à engendrer votre père avec Pokawertussan ; or Chicamec croit que, de même que le défaut de Sir Henry a été transmis à ses petits-fils, de même son remède magique l'a pu être...

– Le Rite de l'Aubergine sacrée, termina Billy en souriant. J'ai avis que ce n'est qu'une vulgaire superstition. En toute manière j'ignore tout de ce rite – à mon grand dam !

– Non, mais votre frère Henry le connaît peut-être, aux dires de Chicamec, puisqu'il partage le sang et la couleur de peau de Sir Henry.

– Quel que soit ce mystère d'aubergines sacrées, dit imprudemment Anna, s'il a bien les suites dont vous avez parlé, alors Henry l'ignore tout autant que Billy. »

Elle conçut aussitôt sa bévue, et rougit.

« Oui, cela est fort clair, s'empessa d'ajouter Ebenezer, autrement il aurait déjà femme et enfants, croyez-vous pas ? »

Mais il était clair que Billy avait entendu les implications de la remarque d'Anna. Il ne dit rien – premier parce qu'Ebenezer ne lui en laissa pas l'opportunité –, mais il devint pensif, voire mélancolique. Ebenezer regretta autant qu'Anna cette bourde, car il sentit qu'elle avait gâté par avance la requête qu'il était sur le point de formuler. Néanmoins il s'exprima brillamment, comme si de rien n'était, évitant seulement toute allusion à Burlingame.

« Voici ma prière, déclara-t-il, telle que vous l'avez devinée : si j'échoue à rendre à Chicamec son fils d'ici trente jours – un peu moins, même, à présent –, le pauvre Bertrand et le capitaine Cairn seront mis en pièces et brûlés sur le bûcher – et moi à la pareille, car j'ai promis de revenir si j'échoue, et je tiendrai parole.

– Je ne suis plus un Ahatchwhoop, marmotta Billy. Quand j'aurais voulu succéder à mon père, je ne l'aurais point abandonné. Et je ne vois guère l'avantage que j'aurais à échanger les vies de vos amis contre celles de tous les hommes blancs de la province.

– La guerre aura lieu en tous les cas, insista le poète, mais Chicamec ne pourra prétendre y participer. Mon objet n'est point de lui ramener un bon général, mais d'éviter la guerre. »

Billy répondit à cela, la mine refrognée, que, bien qu'étant un déserteur, il ne s'était point ravalé au rang de traître à son peuple.

« Ce n'est point de trahison dont je parle, protesta Ebenezer, fort mécontent du tour que prenait la conférence. Mon dessein n'est point de trahir les Ahatchwhoops, mais de les sauver... »

Billy se hérissa :

« Croyez-vous que votre misérable armée puisse l'emporter sur Drepacca et Quassapelagh ? D'ici le printemps le scalp du gouverneur flottera en haut de la hutte de mon père !

– De grâce, monsieur, écoutez-moi jusqu'au bout ! Si Drepacca conclut son traité avec M. Casteene et les Indiens du Nord, les Anglais seront chassés d'Amérique, et ce sera chose aisée que de bouter les Français à leur suite ; je puis vous l'assurer. Je ne me fais point ici l'avocat des Anglais, mais celui de l'humanité, de la Civilisation *versus* l'Abîme de la

Barbarie. Songez-y seulement, monsieur : il a fallu plus de deux mille ans pour bâtir ce que vous avez acquis en moins de quinze jours ; n'est-ce point la plus douce des liqueurs ? Et cependant la cuve où l'homme l'a distillée est le fruit de deux douzaines de siècles de labeur et de misère ! Quoi, vous boiriez votre soûl et jetteriez le flacon, quand votre peuple a tant soif ? J'admets que les Anglais vous ont mal fait, mais les chasser serait retourner aux ténèbres. »

Billy ne répondit rien à cela.

« Ah, bien, voici mon plan, dit Ebenezer d'un air résigné. Tandis que j'étais dans le village de votre père, je remarquai une grande rivalité entre Quassapelagh et Drepacca ; ils tiennent Chicamec pour un homme de paille tout au plus estimable, il me semble, et se disputent l'autorité du triumvirat. Mais le fait est qu'aucun des deux n'a les qualités requises d'un empereur, croyez-vous pas ? Quassapelagh a la loyauté des Indiens, mais, malgré ses vertus, il manque d'adresse et de diplomatie ; Drepacca est un brillant sujet, mais n'a encore que peu d'empire...

— Vous êtes un fin observateur, reconnu Billy. C'est une bonne chose pour eux que le tayac Chicamec soit vieux, car il a pour lui et l'esprit et le nombre.

— Précisément ! s'exclama le poète. Mais il est vieux, et c'est là notre chance ! Vous êtes son fils, et l'héritier de son génie et de son empire ; s'il devait abdiquer en votre faveur, vous pourriez aisément monter Quassapelagh contre Drepacca. Vous êtes le seul des trois qui puissiez régner seul. Et ma foi, Billy, quels bienfaits vous pourriez apporter à votre peuple ! Vous seriez encore maître de faire la guerre, en considération de quoi n'importe quel gouverneur tant soit peu sensé cessera de vous opprimer ; la violence cédera la place à d'honnêtes négociations, et chacun de nos peuples pourra emprunter à l'autre le meilleur de sa culture...

— Pourquoi ne point faire appel plutôt à votre bon ami Burlingame ? le rompit Billy. Possible votre sœur pourrait-elle trouver quelque subtile rubrique pour le persuader ?

— Ah, cher Billy ! s'écria Anna. Je n'ai pas encore eu l'occasion d'expliquer...

— Oui-bien, je ferai appel à Burlingame, dit Ebenezer, mais point pour se rendre auprès Chicamec. Tout d'abord, il est anglais par son éducation et sa mine, et étranger à votre peuple, et ne pourrait jamais gagner sa confiance ; en second, c'est un proche du gouverneur Nicholson et son empire est grand aux provinces ; il peut faire plus pour votre cause dans la ville d'Anne Arundel que sur Bloodsworth Island. » Il rechercha désespérément de nouveaux arguments. « Cordieu, Billy, il ne s'agit point d'aller vivre là-bas pour toujours ! Quand votre position sera assurée, votre peuple n'aura plus de raison de se dissimuler ; vous pourrez fort bien gouverner depuis ce lieu et vivre comme aujourd'hui. Pour d'Anna, elle a déjà déclaré...

– Assez, ordonna Billy, et il se leva du banc. Cette maison est la propriété d’Harvey Russecks, non la mienne ; et cette femme, ce me semble, celle de mon frère.

– Allons ! s’écria Anna. Je ne vous quitterai point !

– Suivez-moi alors au village de Chicamec, dit froidement Billy. Les femmes ahatchwhoops vous mettront en pièces. » Il salua Ebenezer. « Je vous félicite, monsieur : vous avez atteint vos deux objectifs. Votre sœur sait à présent qu’elle n’est pas une Indienne, et moi, que je ne suis pas un Anglais. Je retournerai sur Bloodsworth Island d’ici quelques jours. »

Anna éclata en sanglots.

« Non, si vous n’êtes plus anglais, vous devez me prendre pour votre femme !

– Le code des Ahatchwhoops est très-clair là-dessus, mademoiselle Cooke : le tayac peut prendre autant de concubines étrangères qu’il lui plaît, mais le sang de sa femme doit demeurer impollu. Bonne nuit. »

Ebenezer le pria de rester, mais Billy (qui leur demanda de bien vouloir l’appeler désormais Cohunkowprets) demeura inébranlable.

« L’aube est proche, et il nous faut prendre quelque repos, dit-il. Pour ce jourd’hui, je compte mettre de l’ordre dans la propriété de mon ami ; nous irons demain à Church Creek, et de là à Bloodsworth Island. »

Il ne souffrit point qu’Anna le suive et quitta la cabane. Là-dessus, celle-ci se mit à sangloter et à maudire son inadvertance. Quant à Ebenezer, il éprouvait des sentiments contraires : d’une part il était sincèrement désolé que Billy ait été ainsi blessé dans son honneur, et craignait que son stratagème en pâtisse ; l’important sur toutes ces considérations, toutefois, prévalait la joie d’avoir retrouvé et en quelque sorte sauvé sa sœur, ainsi que d’avoir apparemment accompli sa mission et sauvé la vie de ses compagnons. Ce ne fut point chose aisée que d’adoucir la peine de sa sœur, mais il fut assisté dans cette tâche par leur épuisement mutuel ; après ce qui parut des heures de paroles réconfortantes, il parvint à terminer ses pleurs, et les premiers lueurs grises du jour la surprirent, endormie, sur le banc.

17. OÙ LE POÈTE SE DÉCOUVRE UN PARENT INATTENDU, ENTEND LE RÉCIT DU CHÂTEAU IMPRENABLE, ET S’EN DÉCOUVRE UN AUTRE

Tout durant l’après-midi et la soirée, Ebenezer et sa sœur firent de leur mieux pour recouvrer l’amitié de Billy, mais encore que son amertume parut s’être estompée, il demeura inébranlable et ignora quasi leur présence tandis qu’il s’affairait dans la cabane. D’humeur rebourse, il avait également changé pour de son extérieur : dans l’espace d’une nuit, pour ainsi dire, il

s'était départi de son masque et était redevenu un Indien. Il avait échangé ses vêtements anglais pour une veste et des culottes en peau de daim (Anna, à la pareille, avait quitté dès son réveil sa robe dépenaillée pour un bon costume anglais) ; ses gestes étaient davantage ceux d'un bûcheron que d'un planteur ; même sa peau paraissait s'être assombrie comme par magie, là où celle d'Anna s'était éclaircie en suite d'un consciencieux récurage. La journée fut pénible pour tous, et Ebenezer accueillit le soir avec soulagement. Billy se retira dedans la grange, et les jumeaux purent converser pendant des heures sur leurs paillasses respectives dans l'obscurité, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire dans leur enfance. Au matin, Billy ferma la cabane et les dépendances, attela les chevaux, et les conduisit sans dire un mot à Church Creek. Il ne voulut point pénétrer dans la petite colonie, et demeura à un quart de mille de l'auberge.

« J'attendrai ici une heure », annonça-t-il. C'étaient là les premières paroles qu'il prononçait de deux jours. « Demeurez avec votre sœur et m'envoyez votre compagnon si vous désirez que les otages vivent. »

En vain Ebenezer protesta qu'il avait promis à Chicamec de revenir en personne ; qu'Anna serait en sauveté avec M^{me} Russecks si le meunier n'était pas encore raccommodé ; qu'envoyer McEvoy à sa guise ferait passer le poète pour un lâche – et que tel il se sentirait.

« Une minute de votre heure est déjà écoulée, fit observer Billy, et il se détourna ; il ne retourna point son adieu à Anna. »

Le poète avait résolu d'approcher le village avec la plus grande prudence, de peur qu'Harry Russecks ne soit sur pied et prêt à en découdre, mais aux abords de l'auberge il vit McEvoy et un bon nombre de villageois rassemblés dans le proche cimetière. Anna se voila la face avec une écharpe afin qu'on ne reconnut point en elle la Vierge de Church Creek, et ils s'approchèrent du rassemblement.

« Eben ! s'écria McEvoy en le remettant. Doux Jésus, comme c'est bon de vous savoir de retour ! Je craignais que le sauvage ne vous ait défait pour lui avoir volé sa femme ! » Il aperçut Anna et pâlit. « Est-ce toi, Joan ? » murmura-t-il.

Ebenezer sourit :

« La journée a été plus fertile en événements que je ne m'y attendais, John : son épouse n'était point Joan Toast, mais ma sœur Anna, qui n'est plus son épouse.

– Seigneur Tout-Puissant !

– Le temps me fait défaut pour tout vous débrouiller. » Ebenezer envisagea l'animation qui régnait près la porte de l'église. « Puis donc que vous n'êtes point à l'abri, j'en déduis que Sir Harry est toujours alité.

– Non, Eben, il ne l'est plus, dit McEvoy d'un ton sérieux. Vous arrivez à temps pour assister à ses funérailles ! »

Le meunier, déclara-t-il, ne s'était jamais relevé de son état comateux et avait expiré son dernier souffle la nuit qui avait suivi sa chute.

M^{me} Russecks n'était plus extravagante, mais paraissait indolente, pour ne pas dire stupide ; il n'était pas certain qu'elle ait du tout compris ce qui s'était passé. Henrietta était tout naturellement affligée de la réaction de sa mère, mais les villageois se montraient apertement soulagés d'être débarrassés du tyran.

« Je partage ce sentiment, déclara Anna avec émotion. C'était une brute ! Mais je suis triste pour M^{me} Russecks et Henrietta, qui ont été si bonnes avec moi. Où sont-elles à présent, monsieur McEvoy ? »

McEvoy lui répondit qu'elles étaient dedans l'église, où les funérailles étaient sur le point de débiter, et il suggéra que tous trois s'y rendissent également.

« Tu dois y aller, dit Ebenezer à Anna, mais vous et moi avons une affaire plus urgente, John : Billy Ramdam nous attend là-bas, afin que de se rendre sur Bloodsworth Island. Nous ne pouvons le faire attendre. »

Obéissant à son frère, Anna se retira, et Ebenezer expliqua la situation à McEvoy le plus vite possible.

« Nous ne pouvons qu'espérer que Billy fera de son mieux pour empêcher la guerre, dit-il à la fin, mais dans l'espace il nous faut secourir Bertrand et le capitaine.

– Certes, mais ensuite, Eben ? Où irons-nous ?

– Anna croit qu'Henry Burlingame est un des lieutenants du gouverneur Nicholson, repartit le poète. Qu'il en soit ainsi ou non, ce me semble que nous devrions aller à Anne Arundel's en toute hâte pour avertir le gouverneur de la prochaine insurrection. Je ne puis songer au-delà. »

Il balança un instant, ne sachant par où aborder le sujet de l'ultimatum de Billy ; mais McEvoy le devança.

« Il vaudrait mieux qu'un seul de nous parte, Eben, et que l'autre reste ici. Nous avons entendu hier des bruits au fait d'un fameux pirate du nom d'Every, ou Avery : on dit qu'il remonte la Baie et se rafraîchit en route. Il y a peu apparence qu'il vienne jusqu'ici, mais les gens ont préféré prendre les armes, et les femmes voudront quelque protection. De surcroît, ne préférerez-vous pas être auprès votre sœur ?

– Ah, John...

– Non, plus un mot ! Vous savez comme cela m'accable de vous devoir la vie, Eben ; laissez-moi cette occasion de m'amender en partie. »

Ebenezer soupira et confessa qu'il n'était point en mesure de protester, attendu que Billy paraissait lui garder rancune. Il promit de veiller sur Henrietta et jura que si les otages n'étaient pas revenus sains et saufs d'ici quatre journées, il enverrait la milice du Maryland à Bloodsworth Island. McEvoy résolut de partir sur l'heure ; Ebenezer l'accompagna jusqu'au chariot de Billy, le cœur rempli de craintes, puis s'en retourna à l'église.

En dépit du remuement villageois, Ebenezer et Anna trouvèrent doux et quasi paisibles les quelques jours qui suivirent. Au vrai, la menace d'un pillage (fondée sur l'annonce faite par le gouverneur Nicholson que la

Phansie de Avery et le *Josiah* du capitaine Day avaient été aperçus dans les eaux du Maryland) se révéla providentielle. D'une part, le bruit d'une attaque pirate eut pour effet de contraindre chacun chez soi la plupart du jour, épargnant ainsi à Anna quantité d'embarras ; pareillement, il ne fit plus besoin à Ebenezer de découvrir ou non sa véritable identité. D'autre part, bien qu'Henrietta, toute préoccupée qu'elle était par la périlleuse mission de McEvoy, fût enchantée de revoir « miss Bromly » et devint bientôt très-amie avec elle, et bien qu'Anna et Mary Mungummory (qui était également l'invitée de la maison) s'entendissent à merveille, M^{me} Russecks parut encore troublée par la présence des jumeaux ; Ebenezer sentit qu'elle ne les aurait sans doute point accueillis chez elle si les autres femmes n'avaient pas insisté qu'elle s'attachât la protection d'un homme.

Ses manières demeuraient étranges et contraires : en leur compagnie elle était réservée, voire légèrement hostile, mais toutefois qu'ils s'aventuraient dehors, elle semblait craindre pour leur sûreté et se montrait clairement soulagée quand ils revenaient sans encombre. La crainte première qu'avait Ebenezer qu'elle l'exécraât pour la part qu'il avait eue dans la chute du meunier se révéla peu justifiée ; elle accepta leurs condoléances, mais reconnut volontiers que la mort de Sir Harry allégeait tous les intéressés, y compris elle-même, et elle répéta que ni Ebenezer ni McEvoy ne pouvaient être pris pour responsables de son trépas. D'un autre côté, elle écouta avec quelque irritation le récit que fit le poète de ses pérégrinations depuis avril dernier, et, une fois qu'il exprimait sa joie d'avoir retrouvé sa sœur, elle quitta la pièce.

« Je n'y entends rien, dit Anna à cette occasion. Elle était si gracieuse auparavant, et maintenant – c'est comme si notre seule vue lui causait de la peine !

– Non, mon enfant, dit Mary Mungummory. Je suis depuis longtemps accoutumée à l'humeur mystérieuse de Roxie. Dieu seul en Sa miséricorde sait comme la mort de Harry l'a touchée – elle doit encore m'apprendre pourquoi elle a épousé pareille pécure !

– Il nous faut être patients, dit Henrietta. Tâchez de la pardonner, Anna.

– Hélas, c'est nous qu'il faut pardonner, protesta Ebenezer. Votre mère est une âme judicieuse, et quel que soit l'affront que nous lui avons fait, il ne s'agit apparemment point d'une vétille. »

Henrietta lui sourit :

« Puis donc que nous nous accordons qu'il y a là un mystère, corrigeons la maxime en ce sens : *Rien comprendre, c'est pardonner – n'est-ce pas* ?* »

L'affaire en resta là, encore que le poète vit une troublante ambiguïté dans le proverbe.

En manière de rétribution posthume pour sa goujaterie, les villageois déterminèrent de laisser la tombe de Sir Harry anonyme ; avec le consentement de M^{me} Russecks, qui fit part de son intention de se rendre dans

un avenir proche à Anne Arundel's, ils démontèrent la machinerie du moulin et, en guise de pierre tombale, marquèrent sa dernière demeure par les deux meules. Henrietta, encore qu'elle ne celât aucunement sa joie d'être affranchie d'un père despote, se rendit pieusement tous les jours sur sa tombe, souvent accompagnée des jumeaux. M^{me} Russecks ne se joignait pas à eux, prétextant sa crainte des pirates ; pour sortir de la maison, ils devaient débarrer la porte, qu'elle barrait ensuite derrière eux, et pour rentrer ils frappaient trois coups et donnaient un mot de passe. De semblables précautions étaient prises par la plupart des villageois, auxquels Sir Harry avait coutume de réciter les indignités perpétrées sur sa personne par le capitaine Pound ; de retour du cimetière, ils purent voir que des planches protégeaient les fenêtres des maisons, et Henrietta déclara que certaines gens avaient condamné toutes les portes de leurs maisons hors une, laquelle demeurait solidement barrée.

Ebenezer avait peine à croire que des pirates remonteraient à ce point le Chesapeake, et ne savait pas qu'ils eussent jamais attaqué un village entier dans toutes les provinces anglaises ; néanmoins, l'endosse d'une maisonnée de femmes l'accablait grandement – d'autant plus qu'il ne possédait aucune arme hors le vieux coutelas de Sir Harry – et l'inquiétude générale était contagieuse. Au troisième jour de leur séjour, alors qu'il prenait le thé avec Anna, Henrietta, et Mary Mungummory, il proposa d'imiter le voisinage.

« Après tout, je suis le seul homme de la maison et ne possède qu'une seule arme ; quand les pirates aborderaient vraiment, il leur serait aisé de forcer les deux portes ou de passer par une des douze fenêtres. »

Cette proposition parut amuser Henrietta :

« Cela ferait de notre maison un château imprenable, croyez-vous pas ?

– En quelque sorte, si l'on considère la chose ainsi. Mais dites-moi, Henrietta, d'où vient que mon souci vous fait sourire ?

– Non, Eben, ce n'est point du tout cela. Le fait est que notre famille a eu de nombreux déboires avec d'imprenables châteaux par le passé ; si cela n'avait été, ma mère ne serait point orpheline, et possible ne nous appellerions-nous pas Russecks. »

Ces propos éveillèrent la curiosité de chacun ; on voulut entendre le conte.

« Ah, c'est que j'ai fait le serment de ne point parler de ma famille à Eben et Anna... » Elle eut un sourire malicieux et murmura : « Mais si mère dort, je me parjurerai – c'est une merveille de conte ! »

Elle monta sans faire de bruit à l'étage et revint, assurée du profond sommeil de sa mère.

« J'ignore tout de bon pourquoi la chose est à présent si enveloppée de mystère, mais quand Eben nous a quittés pour se rendre chez Billy Ramdam, mère m'a fait jurer de ne rien dire de sa famille en sa présence.

Puis donc que je ne souhaite point contrarier ses vœux, vous devez me jurer votre foi que vous garderez le secret. Ai-je votre parole ? »

Ils la lui donnèrent, fort amusés par sa casuistique, et Henrietta, prenant l'air d'un conteur, débuta ce qu'elle appela *Le Conte du château imprenable*, ainsi qu'il suit :

« Il était une fois un certain comte Cécile Édouard qui vivait à Paris et avait eu la fâcheuse idée de naître dans une famille huguenote... »

Ebenezer se refroigna aussitôt :

« Dites-moi, Henrietta, n'avez-vous jamais entendu dire... »

– Ah, ah, ah ! le gronda la fille. Vraiment, Eben, vous êtes lauréat de cette misérable province, et savez fort bien qu'il n'y a qu'un goujat pour interrompre un récit ! »

Le poète renonça sa question en riant, mais conserva une mine songeuse.

« J'en venais au scandale familial, dit Henrietta avec délectation. Il n'importerait pas à maman que vous sachiez ces choses ; je l'ai entendue les conter plus d'une fois à d'autres, pour mortifier papa toutefois qu'il faisait vanité de sa noblesse. Mais, encore que nous sachions que M. Édouard était un véritable comte, ses ancêtres ne nous sont point connus, et il se portait parmi les ouvriers et les valets d'Édouardine une histoire scandaleuse... »

– Doux Jésus, j'avais raison ! » s'écria Ebenezer. Il se leva à demi de sa chaise, sujet à une vive animation, puis se rassit, les traits tumultueux. « Dites-moi, Henrietta, cet homme était-il... attendez un peu... votre grand-père ? Et ce château d'Édouardine, n'était-il pas situé ici même, dans le comté de Dorset, près Cooke's Point ? »

Henrietta affecta quelque exaspération :

« Anna, il vous faut tempérer votre frère ! Qu'importe que vous connaissiez déjà l'histoire ? demanda-t-elle à Ebenezer. Dido connaissait celle de Troie, mais elle fut assez courtoise que de l'entendre encore d'Énée, et jamais ne le rompit par des chicanes.

– Mais vous n'entendez pas vous-même... »

– Faites-le taire, Anna, ou je ne dirai plus un mot ! »

Chacun rit de la frustration d'Ebenezer, et du courroux feint d'Henrietta, à commencer par le poète.

« Fort bien, dit-il, je me tairai. Mais il me faut vous prévenir : si votre récit suit le cours que je crois, je l'enchérirai sur vous par un autre deux fois plus merveilleux.

– C'est là votre privilège, et puisse le plus fin menteur l'emporter. Mais promettez-vous de ne me plus trancher, sous peine que je vous lise mes vers ? Bien, retournons au scandale familial. On rapportait que la mère de Cécile était une Juive, et une point trop fortunée, au vrai vulgaire chambrière ou lavandière d'une noble maison romaine. Il y avait un Grec dans cette même maison, qui, après avoir été le précepteur des

enfants du marquis, s'était retrouvé ravalé au rang de valet à cause de son dérèglement ; on dit qu'il fit un enfant à la jeune Juive avant que d'être renvoyé, et qu'elle parvint à se faire aimer du marquis et à le persuader d'élever son fils bâtard comme si c'était le sien. »

Henrietta fit observer que l'histoire ne disait point comment M. Édouardine, de romain, était devenu parisien ; de catholique, huguenot ; et de fils naturel, noble. Néanmoins, insista-t-elle, il avait tous les signes de la véracité. Quant à ces mystérieux changements de condition, le gouverneur Nicholson n'était-il pas lui-même bâtard du duc de Bolton et, plus étonnant encore, n'avait-il pas trouvé bon de changer de foi et de lieu ?

« Quelles qu'aient été ses origines, reprit-elle, nous savons de certitude qu'il n'était ni un faux dévot ni un martyr ; quand les huguenots continuèrent d'être persécutés même après l'Édit de Nantes, il refusa de se faire papiste, et quitta Paris pour Londres, où il rejoignit l'armée de Cromwell. Maman dit qu'il se battit avec bravoure dans diverses campagnes, mais ne peut se rappeler lesquelles. En toute manière, il cessa de servir le lord protecteur en 1655, aussi soudainement qu'il l'avait rejoint, et vint au Maryland. » Elle soupira. « Et voici le faible de mon *Édouardine*, lequel Ebenezer ne manquera pas de gausser : le voyage de héros tels Ulysse ou Énée est toujours plein d'épreuves, mais Cécile – encore qu'il naviguât bien d'est en ouest, ainsi que le doit un héros – fit une traversée paisible. Il avait dû amasser du bien par le passé, car il combla trois vaisseaux de meubles, d'étoffes, de ferrures, de vaisselle, de bibelots et diverses autres choses pour la maison qu'il comptait de faire bâtir aux colonies. En outre, il emmena avec lui son épouse Sophie et le reste de la maison : quinze serviteurs et maman, son unique enfant, qui était alors âgée de sept ou huit années. Pour de la province, elle n'avait qu'une vingtaine d'ans à l'époque, et n'avait sûrement jamais vu d'homme aussi riche que mon grand-père. En 1659, le lord propriétaire lui accorda six cents acres sur la Choptank, et il traversa la Baie pour y élever une maison. »

Saisi de merveille, mais point au récit d'Henrietta, Ebenezer branla la tête.

« Non, Eben, vous avez promis d'attendre, dit-elle. Ce que vous venez d'ouïr n'est pour ainsi dire que l'exorde, et le conte ne commence vraiment qu'à présent. »

« Parmi les serviteurs de Monsieur, déclara-t-elle, se trouvait un vieillard connu sous le seul nom d'Alfred, lequel paraissait être à son service depuis toujours. On disait que cet Alfred connaissait Cécile plus intimement que ne le faisait M^{me} Édouard elle-même, et son maître le haïssait. Cécile n'était pas assez sot que d'ignorer son propre caractère, mais sa condition l'autorisait de punir les autres pour ses défauts ; il n'osait pas cependant renvoyer le valet, non seulement parce que Alfred en savait long à son endroit, mais aussi parce que le valet, en dépit de sa basse condition, paraissait être doué d'une finesse et d'une sagacité hors du

commun. Aussi Monsieur ne manquait-il jamais d'écouter les conseils de son valet, car il était, à la semblance de nombreux autres hommes, assez sage que de reconnaître un bon jugement quand il en rencontrait un, ou du moins assez sage que de se l'attribuer ; mais le pauvre Alfred était mal régalé pour ses services, attendu que, toutefois que son avis était suivi, le ressentiment de son maître à son endroit ne faisait que croître.

— Cécile entreprit donc de faire bâtir sa maison avec un zèle et un enthousiasme nonpareils. Il fit venir à Édouardine une pleine chaloupe de charpentiers, d'ébénistes, et même de vitriers, bien que ses vitres et miroirs fussent encore entre Londres et le Maryland. En l'espace de six mois, tandis que la famille et les ouvriers vivaient dans des cabanes, une imposante bâtisse de bois fut élevée, avec une grande partie centrale et deux ailes. En temps ordinaire, une telle armée se serait acquittée plus vite de pareille tâche, mais il se trouvait que M. Édouard avait une peur malade des Indiens ; maintes et maintes fois, il interrompit le cours des travaux, commandant à ses hommes d'élever une palissade autour des fondations, ou d'abattre de nouveaux arbres sur sa terre, ou de bâtir des ouvrages de terre contre les attaques indiennes. Le nombre des Indiens et leur ardeur au combat étaient alors un parfait mystère, mais Alfred aurait fort bien pu représenter au marquis que ses défenses étaient vaines. Néanmoins, ainsi que je l'ai déjà dit, l'homme était l'exemplaire même du valet ; il n'osait jamais donner un avis à moins que d'y être invité, et Cécile était trop occupé à élever ses palissades, terre-pleins et demi-lunes pour en jamais disputer l'efficacité. De vrai, on apercevait de fois à autre des Indiens, mais bien que la simple curiosité justifîât à elle seule leur présence, c'était déjà trop pour Cécile : il lui fallait sur-le-champ de nouveaux créneaux, de nouvelles embrasures, et de nouveaux mâchicoulis.

« Quand enfin la maison fut achevée, hormis pour des fenêtres, il embarqua en compagnie de Sophie et Alfred sur un petit bateau et donna ordre à un de ses gens de s'éloigner d'une centaine de verges du bord, afin que de mieux envisager Édouardine.

« “Eh bien, Sophie”, demanda Monsieur. (J'entends inventer ces dialogues pour l'intérêt du récit, si le lauréat n'y voit point d'objection.) “Eh bien, Sophie, demanda-t-il, que dis-tu d'Édouardine ?” Et M^{me} Édouard répondit : “Cela est beau, *mon cher**. — *Beau*, dis-tu !” (Feignez-le qui s'empourpre comme papa, et la pauvre Sophie qui baisse les yeux.) “*Beau*, dis-tu ! *C'est magnifique ! Sans pareil** ! Et ma palissade ! Ma foi, nous sommes invulnérables !” En suite de quoi il voulut savoir si Alfred trouvait également qu'Édouardine fut seulement *beau**. “La maison est superbe, Monsieur, dut répondre très-calmement Alfred. Elle est assurément élégante. — Eh ? Tu le penses donc ? Voilà qui est mieux !” »

Ebenezer, Anna, et Mary Mungummory applaudirent la vivante imitation qu'avait faite Henrietta du comte et de son timide valet.

« Mais si Monsieur veut bien observer... – Qu'est cela ? Observer quoi ? – Je songe aux Indiens, Monsieur... – Ah, tu songes à eux ? Entends-tu cela, Sophie ? Il songe aux sauvages, notre cher Alfred ! Et crois-tu donc que je songe à autre chose, idiot ? Il y a peu apparence qu'ils prennent ma palissade ! – Aucune en vérité, Monsieur ; mais je crains qu'ils n'aient point besoin de la prendre. – Et qu'entends-tu par là, s'il te plaît ? Veux-tu dire qu'ils possèdent une artillerie ? »

« Là-dessus Alfred dut s'éclaircir la voix et répondre poliment : "J'ai entendu dire, Monsieur, que ces sauvages font usage de flèches enflammées lors des sièges. En dépit des arbres que vous avez fait abattre, ils pourraient fort bien (s'ils le désiraient) se placer là-bas dans la forêt et tirer de telles flèches par-dessus la palissade jusque sur la maison – laquelle prendrait assurément feu, attendu qu'elle est faite de bois. Monsieur serait réduit d'envoyer quantité d'hommes pour éteindre l'incendie, et laisserait ainsi la palissade à découvert : les sauvages seraient sur nous en un rien de temps. En considérant toujours, bien sûr, qu'ils soient hostiles. – Ridicule ! »

« Je dois dire que Cécile fut prêt de frapper le valet pour avoir émis pareille hypothèse. Mais le jour suivant, les charpentiers, qui s'apprêtaient à rentrer à St. Mary's City, furent derechef engagés pour une nouvelle période de trois mois, afin que de rebâtir la maison qu'ils venaient de terminer. Qui plus est, ce nouveau labeur nécessitait non plus du bois, mais de la brique. Aussi Monsieur envoya-t-il des hommes explorer les plages à la recherche d'argile ; quand ils en eurent découvert un bon lit, il confia à la moitié de son équipe la tâche de creuser, façonner et cuire, et à l'autre celle de préparer le mortier et de poser les briques. Au vrai, il fit ériger une nouvelle maison de brique pour protéger celle de bois, laissant toutes les portes et fenêtres à leur place première. Il fallut quatre mois au lieu de trois pour terminer le labeur, et dans cet espace on vit plus souvent d'Indiens qu'à l'accoutumée, seul ou par deux. Même maman se souvient du manoir achevé comme d'une affaire formidable.

« Quand la dernière brique fut posée, M. Édouard rassembla tous les ouvriers et tous les serviteurs devant la maison. Quelques semaines plus tôt, l'un d'entre eux – j'en dirai plus à son sujet tantôt : c'était un rançonné anglais si jaloux des faveurs de son maître qu'il avait changé son nom de James en *Jacques* –, cet homme, donc, avait découvert un arc et des flèches dans la forêt prochaine, et en ce fameux jour Cécile lui ordonna d'attacher des aiguilles de pin à la hampe d'une flèche et de l'enflammer à la manière indienne.

« "Tire, ordonna-t-il à Jacques. Tire cette flèche sur ma maison, s'il te plaît." Le valet visa et, étant assez bon tireur, parvint à toucher la vaste demeure à quelque trente pieds de distance. La flèche ricocha sur les briques et retomba par terre. "*Voilà** !" cria Cécile à l'oreille d'Alfred. Nous peuvent-ils importuner à présent ? – Je vois mal comme ils le pour-

raient, Monsieur. Tant que les sauvages ne songent à viser autre chose sinon les murs, nous sommes aussi assurés que la Bastille. – Quelle nouvelle folie ourdis-tu là ? – S'ils viennent à tirer depuis le bois, Monsieur, ainsi qu'ils le feraient assurément, ils seront obligés de viser haut, et cela d'autant que leurs flèches enflammées sont fort lourdes. La raison veut qu'une haute trajectoire conduise certainement les flèches dessus le toit, et le toit est encore en bois."

« Durant quelques instants, Cécile demeura sans voix, et l'homme à l'arc, qui convoitait la position d'Alfred dans la maison, offrit de mettre à l'épreuve sa théorie ; mais Cécile s'empara de l'arc et renvoya ses hommes, les traitant de fainéants et de bons à rien. Le jour suivant les hommes durent partir à la recherche d'ardoises, afin que de couvrir le toit...

« Or il se trouve qu'il n'y a pas une once d'ardoise dans tout le Dorset ; les hommes battirent la campagne et les rives pendant des jours sans découvrir autre chose que quelques Indiens à l'entour qui chassaient. Ils reportèrent cela gaiement à leur employeur, lequel prit une telle peur qu'il n'osa plus se risquer au-delà de sa palissade, et maudit grandement Alfred. Enfin il ordonna aux ouvriers de couvrir le toit pointu avec de larges briques plates. Sous ce surcroît de poids, les poutres débutèrent de ployer ; il devint nécessaire de fabriquer de solides piliers afin que de les supporter. La tâche nécessita un nouveau mois et de nombreux tracassas, attendu qu'on dut ôter une partie des planchers et des cloisons pour installer les piliers. Une fois achevée, la maison paraissait véritablement sûre, encore qu'un peu grotesque : ce fut durant cet espace que les ouvriers l'appelèrent *Le Château* en manière de plaisanterie, et M. Édouard, pour une fois plus flatté que fâché, renomma sa propriété *Château-Gaillard*. Derechef les gens furent rassemblés devant l'entrée principale, et le complaisant Jacques lança une nouvelle flèche enflammée sur le toit. Elle heurta les tuiles, dévala le long de la pente, et termina sa course sur une corniche, où elle s'éteignit.

« "Eh bien, monsieur ?" demanda Cécile. Tous se taisaient. Alfred détourna les yeux. "Je vous ordonne de parler sans détour, sous peine d'être fouetté : mon château est-il imprenable ? Mon Jacques tirera où bon vous semblera ! – Je n'ai point goût aux verges, Monsieur. – Dis-lui donc où il doit tirer."

« Jacques, j'imagine, fut si très heureux qu'il put à peine enflammer une nouvelle flèche et bander l'arc. "Par une fenêtre, murmura Alfred. N'importe quelle fenêtre..." Et il indiqua d'un geste la rangée de fenêtres ouvertes aux deux étages de la maison. "Fils de putain !" s'écria Cécile, et cette fois il saisit l'arc et voulut frapper Alfred, et lui aurait sans doute brisé le crâne si le vieil homme n'avait pas fait un bond en arrière. Chacun s'éloigna, et cette nuit-là Alfred reçut les verges pour la première fois depuis que, sur son conseil, le ménage Édouard avait quitté Paris. Durant l'ensuivante semaine toutes les fenêtres du premier étage furent

fermées par des briques, et celles du second étage, réduites à de simples embrasures pareilles à des sabords. L'absence d'air et de lumière rendait la vie en bas intolérable, mais Cécile se sentait si en sûreté dans sa forteresse que c'est d'humeur fort enjouée qu'il réunit pour la troisième fois ses gens afin que d'être témoins de sa victoire sur son valet.

« “Ai-je oublié quelque chose ? – Nenni, Monsieur, je le veux croire. – Ah, entendez-vous, mes amis ? M. Alfred m'assure de notre sûreté. Je ne crois pas qu'il vous retiendra davantage. Préparez-vous à partir. – Ah, Monsieur, je ne songerais point à les renvoyer.”

« Cécile s'empara du bras du valet. “Oh, ne point les renvoyer, dis-tu ? Et votre pauvre maître, pourrait-il connaître la raison de cela ? – Quand les ouvriers seront partis, Monsieur, vous n'aurez que vos serviteurs et vous-même pour défendre la maison : quatre hommes pour une porte. Mais les sauvages, si fantaisie leur prend de nous attaquer, le feront de tous côtés... – Fouettez cet homme !” s'écria Cécile, et Alfred fut entraîné de force par Jacques et les autres. Puis le contremaître s'enquit si ses hommes pouvaient partir. “Idiot ! gronda Cécile. Fermez les entrées, hors une, et lui posez deux solides barres !”

« Ces derniers accommodements furent achevés en une journée, et sans prendre la peine d'entendre les éventuelles critiques d'Alfred, Cécile renvoya les ouvriers à St. Mary's City, où ils font sans doute encore le récit de leurs étranges travaux. Sitôt qu'ils furent partis, Monsieur entra dans son château, inspecta les trois entrées murées pour s'assurer qu'il ne demeurerait aucune faille, fit jouer les deux grosses barres sur leurs pivots, et gravit le sombre degré qui menait au petit salon – toutes les pièces habitables étaient de nécessité à l'étage ; seul Cécile dormait en bas, à l'écart des meurtrières. Il manda Alfred.

« “N'est-ce point une chose plaisante que d'être à l'abri de toute attaque indienne ?” Alfred ne dit mot. “Allons, mécréant, parle ! Ne sommes-nous point ici dans une forteresse pour ainsi dire invulnérable ?” Alfred se dirigea vers une des ouvertures et regarda au loin. “Réponds ! Y a-t-il un faible dans mes défenses (ce qui bien entendu ne saurait être) ? Je t'ordonne de me répondre, ou, le ciel m'en soit témoin, je te ferai écorcher vif !” Alfred n'osa point se détourner de la fenêtre, mais il dit : “Il y en a un, Monsieur.” Cécile bondit hors de sa chaise. “Quel est-il ? – Je préférerais me taire, Monsieur, pour la raison qu'on n'y saurait remédier. – Tu es devenu fou ! murmura M. Édouard. Non, j'y vois clair à présent ! Tu dis ces choses pour me tourmenter ; pour me réduire à la pauvreté ! J'entends ta ruse, l'homme !” Il insista qu'Alfred parle, mais celui-ci ne le voulait point. Il y eut alors un bruit à la porte d'entrée : quelqu'un entra, et les deux hommes entendirent qu'on déplaçait les barres et qu'on gravissait doucement le degré. M. Édouard manqua défaillir.

« “Les sauvages sont dans la maison ! Par où s'échapper ?” Alfred prit un air coupable : “Là où il existe diverses issues, il existe diverses

entrées, Monsieur. Mais là où une seule entrée existe, il n'y a plus d'issue." La petite voix de M^{me} Édouard monta alors du degré. "Cécile ? Pourriez-vous demander à Alfred de s'occuper des barres ? Je peine à les remettre en place." Son époux ne lui répondit point, et Sophie, qui était accoutumée de pareilles discourtoisies, redescendit l'escalier. Alfred, cependant, était retourné devant l'embrasure, et M. Édouard, le cœur encore tout tribouillé, s'approcha sans bruit dans son dos et le saisit dessous les bras. Le valet était vieux et frêle ; le maître, entre deux âges et robuste : bien que l'ouverture fût étroite, Cécile fit basculer son valet, et Alfred alla s'écraser sur la nouvelle terrasse de brique.

« "Il est tombé", annonça Cécile à la maison quelque temps après, et personne n'osa l'interroger. Cette nuit-là, Monsieur fit transporter sa couche au grenier, sous les poutres, où, en dépit de la faible aération, il se retira, satisfait, entre les énormes piliers. En bas, la maison dormait paisiblement, la porte solidement barrée. Jacques, le nouveau valet, déclara à son maître qu'il était désormais invulnérable – et Cécile dormit profondément. »

Henrietta prononça ces derniers mots en fermant les yeux et en baissant malicieusement la voix. Il y eut un silence, puis Anna s'écria :

« Est-ce là la fin, Henrietta ? »

La fille feignit l'étonnement :

« Mais bien sûr ! Le conte finit là – qu'y pourrait ajouter Homère ? Pour de l'histoire, elle est étrange et non sans quelque ironie. Le château brûla entièrement peu après, de l'intérieur, et mes grands-parents brûlèrent avec. Maman fut sauvée par Jacques, lequel serait selon certains à l'origine de l'incendie ; il l'éleva dans sa propre maison jusqu'à ce qu'elle épouse papa, et feignit être son oncle jusqu'à sa mort. Croyez-vous pas qu'un château devrait durer plus longtemps ? »

Les trois auditeurs louèrent et le conte et la façon dont Henrietta l'avait su tourner ; Ebenezer était frappé de cette combinaison de beauté, d'esprit et de finesse qui caractérisait la fille, et il se surprit à ressentir une certaine envie à l'égard de McEvoy.

« C'était un fort bon conte, dit-il, et joliment enlevé comme le sont ceux d'Ésope. Ouvrez grandes les portes et laissez entrer les pirates ! » Henrietta lui rappela qu'il avait promis d'enchérir sur lui, et le poète affecta un ton plus grave. « C'est pour moi une tâche fort plaisante, car elle va nous rapprocher, comme aucune amitié ne le pourrait faire.

– De grâce, commencez !

– C'est un tour fort rare et fort heureux que nous joue ici la Fortune, dit Ebenezer. Votre mère, Henrietta, est cette même femme que notre père sauva jadis des eaux du Choptank ! Elle... elle fut notre nourrice après que mère mourut en couches, et perdit son propre enfant à la naissance et, jusqu'à notre quatrième année, quand père nous ramena en Angleterre, elle fut pour nous tout ce qu'une mère peut être ! »

Il dit ces derniers mots les larmes aux yeux.

« Juste ciel ! murmura Mary. Est-ce vrai ? »

Anna et Henrietta se prirent les mains et se regardèrent avec étonnement.

Ebenezer hocha la tête :

« Oui, c'est la vérité, et possible éclaire-t-elle l'humeur changeante de M^{me} Russecks à notre endroit. Père m'a conté l'histoire juste avant mon départ : l'oncle de Roxanne – c'est-à-dire ce scélérat de Jacques – devait ressembler à Sir Harry, attendu qu'il veilla sur elle de la même façon dont ce dernier le fit sur Henrietta, et quand la Nature déjoua ses défenses, ce dont elle est accoutumée de faire, il chassa Roxanne. » Il relata brièvement ce qu'Andrew lui avait dit du sauvetage et des termes peu communs du contrat de Roxanne. « Le bruit courut, après la mort de mère, que Roxanne était devenue sa maîtresse. C'est en partie pour terminer ces calomnies qu'il quitta Cooke's Point pour Londres. Je me souviens l'avoir entendu dire que "l'oncle" de Roxanne l'avait abordée en s'excusant et l'avait implorée qu'elle revînt ; il disait avoir arrangé un bon mariage pour elle. »

Henrietta sursauta :

« Avec papa ! »

Mary branla la tête et soupira.

« Oui, affirma le poète. Jacques, selon toute apparence, était l'obligé d'Harry Russecks et espérait de la sorte mettre un terme à ses dettes. Roxanne, assurément, n'avait point voix au chapitre ; mais elle m'a dit il y a peu qu'elle en était venue à détester tous les hommes, et qu'elle avait épousé Sir Harry afin que de mortifier son sexe et d'assouvir ce dégoût. Elle avait pour Anna et moi une attache très forte, et il est probable qu'elle se sentit abandonnée de plus...

– De plus d'une façon. »

La voix de M^{me} Russecks retentit dans l'escalier et fut aussitôt suivie de sa personne. Ebenezer se leva vite de sa chaise et lui demanda pardon de son indiscretion.

« Vous n'êtes aucunement coupable, lui dit M^{me} Russecks en regardant sa fille. C'est toi qui as mal fait, Henrietta, en rapportant ces choses... »

Elle n'en dit pas davantage, car Henrietta éclata en sanglots et se jeta dans ses bras en implorant le pardon. M^{me} Russecks baisa son front et posa pour la première fois un regard affectueux, quoique triste, sur les jumeaux ; elle parvint à garder quelque empire sur elle-même, mais quand enfin Anna courut l'embrasser, elle s'écria : « Mes chers petits ! » et donna libre étendue à ses larmes.

Il suivit un tel chœur de pleurs qu'on n'entendit pendant un temps rien d'autre dans la maison. Tout le monde s'embrassait, en proie à cet esprit qu'Ebenezer résuma une fois que le plus fort de la vague fut passé et que tout un chacun renifla à part soi :

« *Sunt lacrimae rerum* », déclara-t-il en s'essuyant les yeux.

Mais ils n'avaient point fini d'être étonnés. Sitôt que M^{me} Russecks eut satisfait son désir d'embrasser les jumeaux et demandé pardon pour son froid – s'interdisant toute allusion, ainsi qu'Ebenezer, aux naïves avances qu'elle lui avait faites, aussi bien qu'à sa propre séduction par le prétendu amant d'Anna, Burlingame, toutes choses qui à elles seules pouvaient expliquer son désarroi –, elle s'assit à leur table et dit à Ebenezer :

« Vous avez réussi à éclipser le récit d'Henrietta ainsi que vous l'aviez promis, Eben (vive Dieu, comment mes petits ont-ils pu autant grandir ! Et quelles épreuves n'ont-ils pas souffertes !), mais je crois pouvoir l'emporter sur tous deux avec le récit qui suit. Pour débiter, ce "bruit vil et mensonger" au fait de votre père et moi – c'était de vrai un bruit, et un vil bruit, mais il n'était point mensonger. Durant les trois premières années qui suivirent la mort de la pauvre Anne – c'était leur mère, Henrietta – Andrew et moi la pleurâmes ensemble. Mais la quatrième année – ma foi, je l'aimais alors, et faisais sans cesse allusion au mariage –, la quatrième année, j'étais sa maîtresse. De grâce, veuillez me pardonner ! »

Les jumeaux l'embrassèrent derechef et déclarèrent qu'il n'y avait rien à pardonner.

« Au contraire, dit Ebenezer, c'est mon père qu'il faut pardonner. Je sais à présent ce que vous entendiez en déclarant que vous fûtes abandonnée de plus d'une façon.

– Il y a plus encore », dit M^{me} Russecks.

Elle leva un regard douloureux vers Mary, laquelle abandonna sa mine songeuse et parut tout comprendre.

« Ah, Dieu, Roxie ! »

M^{me} Russecks hocha la tête :

« Tu as deviné, ma chère. » Elle renifla, prit les deux mains d'Henrietta par-dessus la table, et ne quitta pas ses yeux tout le temps qu'elle parla : « Par deux fois dans ma vie j'ai aimé un homme. Le premier s'appelait Benjy Long, c'était un beau garçon de ferme qui vivait près oncle Jacques : c'est à lui que je donnai mon pucelage quand j'eus seize ans, et bientôt en conçus un enfant ; c'est lui qui prit la mer quand je refusai de contrarier les vœux de mon oncle, et je n'ai jamais plus entendu parler de lui de ce jour ; et c'est lui, je crois, qui peut encore prétendre mon cœur – encore que je gage qu'il est depuis longtemps gras et marié, ou bien mort ! » Elle eut un rire bref et redevint aussitôt triste. « Ai-je besoin d'insister que le temps ne guérit point de la sottise ? Souventes-fois, quand Andrew me quitta ou quand Harry abusait de moi, j'adressais mes prières au petit Benjy comme s'il avait été Dieu, et à ce jour encore mon cœur tressaille quand un étranger vient à s'appeler... » Elle sourit à Ebenezer. « Mêmement s'il se fait appeler Sir Benjamin...

– Ah, mon Dieu, pardonnez-moi ! » la supplia Ebenezer.

M^{me} Russecks fit comprendre d'un geste qu'il n'y avait rien à pardonner et reprit, à l'intention d'Henrietta :

« C'était là mon premier amour. Andrew fut le second, et de loin le plus grand, et sa seule pensée me rend quasi folle... » Elle se tut le temps de se ressaisir. « Laissez-moi tourner ainsi la chose, mes chéris : cette seconde liaison fut en essence comme la première, hors pour deux points importants. L'un, vous le savez, est que mon amant m'abandonna... » Elle serra les mains de sa fille. « L'autre est que cette fois l'enfant vécut. »

18. OÙ LE POÈTE SE DEMANDE SI LE COURS DE L'HISTOIRE HUMAINE
EST UN PROGRÈS, UN DRAME, UNE RÉGRESSION, UN CYCLE,
UNE ONDULATION, UN TOURBILLON, UNE SPIRALE MONTANTE
OU DESCENDANTE, UN SIMPLE CONTINUUM, OU DIEU SAIT QUOI.
OÙ UNE PREUVE EST AVANCÉE, MAIS D'UNE NATURE AMBIGUË
DONT ON NE SAURAIT RIEN CONCLURE

Le sens de cette dernière remarque fut cause de nouvelles embrassades, tout aussi joyeuses et affectueuses. M^{me} Russecks demanda pardon à Ebenezer et Anna pour avoir reporté sur eux son ressentiment, et à leur tour ils demandèrent pardon pour la façon peu cavalière dont s'était conduit leur père avec elle un quart de siècle auparavant ; Henrietta pria sa mère de la pardonner rétroactivement pour toutes les fois où elle lui avait reproché son mariage avec le meunier, et Roxanne lui demanda pardon pour l'avoir conçue hors mariage, ainsi que pour le double tort qu'elle lui avait causé en l'exposant aux mauvais traitements de Sir Harry et en lui faisant croire qu'elle était sa fille. Même Mary eut sa ration de pardon, car ce secret avait été à l'origine de divers malentendus au cours de leur longue amitié. Quand tous eurent fini de s'absoudre et de se confesser, et comme il n'y avait pas de vin dans les lieux, on refit du thé pour célébrer l'événement, et la nouvelle famille s'entretint jusque tard dans la soirée, alternant accès de timidité et démonstrations de tendresse. En dépit de sa haine avouée pour Andrew Cooke, Roxanne témoigna d'un très vif intérêt pour la vie qu'il avait menée depuis en Angleterre et pour celle, fort douteuse, qu'il menait aujourd'hui ; cette nuit-là, Anna et Henrietta, qui dormirent ensemble, durent se faire toutes sortes de confidences, car au matin Ebenezer fut surpris d'observer qu'elles parlaient librement de Henry Burlingame. Au déjeuner, les trois jeunes gens étaient d'humeur quasi enjouée : Ebenezer et Henrietta échangèrent des hudibrastiques, et le poète trouva qu'elle avait un don certain pour la satire ; quant à Anna, elle déclara se soucier fort peu de l'avenir – Roxanne était également sa mère, et elle préférerait ne jamais revoir ni Malden ni son père. Roxanne et Mary les observaient gaiement, en portant de fois à autre l'ourlet de leurs robes à leurs yeux humides.

Au matin, on décida que les Russecks et les Cooke se rendraient ensemble à Anne Arundel's sitôt que McEvoy serait de retour de Bloodsworth Island ; là-bas, Roxanne et Henrietta attendraient que les biens du meunier soient vendus, en suite de quoi elles s'embarqueraient pour l'Angleterre (en compagnie de McEvoy, laissa entendre Henrietta) afin que de débiter une nouvelle vie. Entretemps, Ebenezer porterait son message au gouverneur Nicholson et, si la situation l'exigeait, demanderait la restitution de son domaine en arguant de ce qu'on y complotait contre la sûreté de la province ; si cette requête se révélait vaine, ou si son père se montrait inébranlable, Anna et lui quitteraient également le Maryland, en compagnie de leur nouvelle famille, et le poète se mettrait en quête d'un emploi à Londres. Henry Burlingame et Joan Toast, encore qu'ils fussent très-présents à l'esprit des jumeaux, étaient provisoirement exclus de ces projets, attendu qu'on ignorait où se trouvait le premier et quelle était la disposition de la seconde.

Leur joie ne fit que croître peu après midi, avec l'apparition de McEvoy et de Bertrand, lesquels leur apprirent que le capitaine les attendait sur son bateau pour les conduire où bon leur semblerait. McEvoy baisa Henrietta avec ardeur, ainsi que sa mère, et Bertrand embrassa son maître dans un élan de muette gratitude.

« L'auriez-vous cru ? dit en riant McEvoy. Ces misérables pensaient que nous les avions oubliés ! Quand ils m'ont vu arriver avec Billy-Becd'Oie, ils ont cru que j'avais été fait derechef prisonnier, et se sont mis à vous injurier ! » Son visage s'assombrit un instant, et tandis Bertrand exprimait son plaisir de revoir miss Anna saine et sauve, il dit à Ebenezer : « Dick Parker et les autres ont dû faire tout leur pouvoir pour nous garder en vie. Notre ami Billy Ramdam était redevenu un parfait sauvage, et nous voulait tous voir meurtris sans délai ! »

Ebenezer soupira :

« C'est bien ce que je redoutais. Il ne fera qu'emporter davantage les Ahatchwhoops.

– C'est probable. » McEvoy lui montra un nouvel anneau, semblable à celui qui avait sauvé Ebenezer. « Chicamec m'a donné ceci pour lui avoir rendu son fils, et Dick Parker en a donné un autre à Bertrand, mais je ne donnerai pas un liard de son pouvoir protecteur quand ce sera la guerre – et elle est plus imminente que jamais, avec messire Cohunkow-prets à la barre. Je compte de quitter cette méchante province au plus tôt, et Henrietta m'accompagnera quand bien je la devrais enlever. »

Il rougit, car cette dernière remarque était survenue à la faveur d'une pause dans la conversation et avait été entendue de tous.

« J'espère que vous n'aurez pas besoin de recourir à pareille extrémité, dit en riant Ebenezer. Et il y a peu apparence que je vous autorise d'en user aussi peu glamment avec ma sœur ! »

Il détailla ensuite à un McEvoy abasourdi sa parenté avec Henrietta et exposa leurs projets les plus immédiats.

« En vérité, Ebenezer, vous m’effrayez ! » Il regarda Henrietta avec étonnement. « Ce me semble que je devrais l’enlever sans tarder, avant que vous ne découvriez que je suis votre frère ! »

M^{me} Russecks proposa d’envoyer Bertrand auprès du capitaine Cairn afin que de l’inviter à dîner, et de s’assurer dans le même temps sa protection contre les pirates, lesquels étaient cause du siège que tenaient les villageois. Le valet fut très-alarmé d’apprendre ces bruits, mais McEvoy les moqua apertement.

« S’il y avait des pirates à l’entour, ils nous auraient déjà capturés ; nous étions le seul bateau en vue du Passage des Limbes, à Church Creek ! En toute manière, le capitaine ne doit pas être à bord ; il voulait recruter un équipage plus capable que Bertrand et moi. »

Tous, hors Bertrand et M^{me} Russecks, s’accordèrent avec McEvoy pour rabaisser l’importance du danger, et comme Mary se proposait, au cours du dîner, de veiller à la fermeture du moulin et à la vente de l’auberge (laquelle auberge elle songeait d’acquérir), la compagnie résolut de partir pour Anne Arundel’s l’après-midi même.

« Plus tôt je quitterai Church Creek, mieux cela sera », dit Henrietta.

Et McEvoy fit observer que la défection de Billy Ramdam rendait encore plus urgent qu’on avertisse Nicholson de la situation, témoignant peut-être par là d’un altruisme modéré.

« Toutefois, déclara Roxanne, je ne puis me garder de frémir à la pensée des pirates. Tous ceux qui sont ici, hors Marie, ont été une fois capturés et tourmentés par ces gens, et n’ont échappé à la mort que de justesse : il y a peu apparence que nous serons aussi heureux une seconde fois.

– Oui, admit le poète. Mais dans le même temps il y a fort peu apparence que pareille catastrophe advienne deux fois aux même gens. »

Il donna alors libre étendue à sa bienveillante ironie, et entreprit de divertir les femmes de leur crainte en leur exposant les nombreuses théories de l’histoire – la régressive, soutenue par Dante et Hésiode ; la dramatique, soutenue par Virgile ; la cyclique, soutenue par Platon et l’Ecclésiaste ; l’ondulatoire, et même l’hypothèse des tourbillons, soutenue, à en croire Henry Burlingame, par un sinistre néoplatonicien de Christ’s College, qui pensait que les périodes cycliques de l’histoire allaient toujours diminuant, de sorte qu’à un certain moment imprévisible dans le futur l’univers deviendrait étreci au point que d’exploser, semblable à cet oiseau fabuleux appelé *Ouida*, réputé pour voler en cercles toujours plus étroits tant qu’à la fin il disparaissait dans son propre fondement.

« Le véritable partisan des cycles, dit-il, ne doit point craindre d’être capturé une deuxième fois par des pirates, attendu que sa théorie l’affranchira de leurs griffes ainsi qu’on vient de le voir ; si vous avez peur

que nous soyons de nouveau capturés et cette fois exécutés, il est clair que vous concevez le cours de l'histoire ainsi qu'une spirale descendante – mais il me faudrait vous interroger davantage afin que de déterminer si celle-ci incline à gauche ou à droite. »

Ces plaisantes digressions finirent par rasseoir M^{me} Russecks ; on chargea les malles et les valises des femmes sur le chariot de Mary, et Aphrodite traversa le village désert jusqu'à l'appontement, où mouillait le bateau du capitaine Cairn.

« Ohé, capitaine ! cria Ebenezer.

– Il nous a conseillé de l'attendre à bord en cas qu'il peinerait à trouver des hommes, dit McEvoy. J'ai avis qu'il ne trouvera pas une seule âme dans tout le village ! »

Lorsqu'ils eurent transporté leur équipage sur le pont, Mary Mungmory fit un clin d'œil à Ebenezer et déclara que, sa mission à Church Creek ayant échoué, elle aussi devait se mettre en peine de trouver des aides. Si elle y parvenait, dit-elle, ses pérégrinations la conduiraient d'ici quelques jours à Cooke's Point, où elle promettait de plaider le cas du poète auprès Joan Toast, de s'enquêter de Henry Burlingame, et de les informer de ses progrès. Elle leur souhaita de réussir dans leur mission auprès du gouverneur, pour son salut et le leur, et après avoir échangé les plus affectueux adieux – en particulier avec Roxanne, Henrietta et Ebenezer – elle s'en retourna au village.

Ebenezer examina le pont :

« Dieu merci, le temps est au beau : mon dernier voyage sur ce bateau a été fort éprouvant ! »

Il vit que Bertrand, jusqu'alors abîmé dans une hébétude qui ne lui était pas coutumière, paraissait à présent très-abattu, et il lui demanda pour le moquer s'il avait aperçu le More Boabdil dans les buissons de myrtes.

« Cordieu, Monsieur, plaignit le valet, il me vaudrait quasi mieux d'être avec Tom Pound que d'avoir à voyager au Maryland.

– Quoi ? Qu'est cela ? »

Bertrand repartit qu'il était éternellement obligé à son maître de l'avoir, entre autres choses, arraché aux griffes des sauvages, mais que c'était égal à passer de l'âtre à l'Enfer, attendu que le vieux colonel Robotham le tuerait assurément s'il découvrait que miss Lucy n'était point mariée du tout au Poète Lauréat, mais à un simple valet, dont l'astrolabe avait déjà mesuré le nadir de sa constellation.

« Tu a fait grande injure à la fille, admit Ebenezer, mais ce n'est point moi qui t'en ferai le reproche, et le colonel est loin d'être innocent dans l'affaire. Ce me semble qu'un tel mariage peut être annulé même après qu'il a été consommé, et je doute que Lucy puisse prétendre Malden ; mais je plains la garse d'avoir été par deux fois déçue. Néanmoins, c'est ton affaire ; mais je voudrais espérer... Dieu Tout-Puissant ! »

Des cris, des plaintes et des jurons venaient de monter de l'arrière du bateau, où McEvoy avait conduit les femmes en attendant le retour du capitaine. Ebenezer courut voir de quoi il retournait et se retrouva bec à bec avec un homme, surgi de l'étroite cabine, dont la seule vue lui coupa les jambes et terrassa Bertrand : c'était un petit homme corpulent, tout vêtu de noir, avec un pistolet dans une main et une canne d'ébène dans l'autre.

« Merci de ma vie ! s'émerveilla l'homme. Venez voir un peu qui va là, capitaine Scurry ! »

Son compère apparut derrière lui, armé également d'un pistolet et s'appuyant sur un bâton.

« Par ma queue, capitaine Slye, que voilà un bel équipage ! » Il s'approcha et sourit malicieusement en remettant Ebenezer. « Dites-moi, capitaine Slye, n'est-ce point le même vaurien qui a souillé ses chausses au Roi des Mers ?

– Lui-même, dit Slye. Et cet autre poltron est notre ami le faux lauréat, qui nous a faussé compagnie pendant notre voyage à Plymouth ! »

Le duo s'éjouit fort désagréablement d'avoir retrouvé de hasard ses trois connaissances – ils avaient déjà reconnu en McEvoy le rançonné qui les avait tant tracassés lors de leur dernière traversée. Le capitaine Cairn, la mine défaite, apparut sur le pont à leur requête, et tous furent ramassés dans le viborg.

« Que Dieu me pardonne, dit le capitaine à Ebenezer. Je venais chercher des hommes quand ces gredins me sont tombés dessus !

– Allons, allons, le gronda le capitaine Scurry, ce n'est point une façon de parler de vos camarades, monsieur ! Notre ami le capitaine Avery nous attend sous le vent de James Island et cherche un pilote pour remonter la Baie, et, attendu que le capitaine Slye et moi-même faisons route au sud, nous lui avons promis de lui en ramener un.

– Que comptez-vous faire de nous ? demanda Ebenezer.

– *Faire de vous ?* reprit en écho le capitaine Slye. Ah, bien, monsieur, puisque vous êtes le Lauréat du Maryland – ah, vous croyiez que votre ami John Coode ne vous trahirait pas, hein ? Que diriez-vous si je vous apprenais qu'il n'était aucunement John Coode, mais seulement un des lieutenants de Coode ? Me croyez-vous assez sot que de ne point reconnaître le père même de ma femme ? Voyez comme l'homme tremble ! M'est avis qu'il va derechef souiller ses chausses ! Qu'allons nous faire de cette joyeuse compagnie, capitaine Scurry ? »

Son compère ricana :

« Ma foi, nous pourrions les manger tout cru au souper, capitaine Slye, ou leur farcir de plomb l'estomac...

– Débarquez les femmes, dit le poète. Elles ne vous ont rien fait. »

Le capitaine Scurry reconnut qu'il n'avait ni haine ni appétit pour le beau sexe en ce bas monde, mais qu'il ne voulait point imposer ses goûts propres au capitaine Avery et à son équipage, lesquels revenaient d'un

long périple sur les mers et ne refuseraient point les gâteries de trois ragoûtantes femelles. Il proposa au capitaine Slye que tous, hors le capitaine Cairn, soient consignés dedans la cale, et qu'on laisse aux pirates le soin de décider leur sort.

N'ayant jamais eu de commerce auparavant avec des pirates, Anna Cooke paraissait seulement hébétée par le tour des événements, mais Roxanne et Henrietta se cramponnaient l'une à l'autre et redoublaient leurs plaintes. Les ravisseurs répondirent à leurs prières par des ricanements, et les prisonniers durent descendre dans l'étroite et sombre cale du navire, laquelle puait l'huître. McEvoy embrassa Henrietta pour la consoler, et Ebenezer agit de même avec Anna ; Bertrand et M^{me} Russecks durent s'accommoder seuls de leur terreur, et il est tout à l'honneur de cette dernière de n'avoir point mentionné une seule fois la théorie de la spirale descendante, laquelle occupait fort l'esprit troublé du poète. Ils entendirent au-dessus d'eux Slye et Scurry qui s'accordaient pour quitter Church Creek et s'engager dans Fishing Creek afin que les plaintes des prisonniers ne parviennent pas aux oreilles des villageois, et d'y attendre la tombée du jour pour descendre la Petite-Choptank et joindre le capitaine Avery.

Ils demeurèrent longtemps ainsi, accablés d'un désespoir aussi sombre et étroit que leur prison. Puis le bateau leva l'ancre et Anna débuta de gémir. Son frère crut bon alors de déclarer :

« Quelle méchante chose que le bonheur ! Comme je le méprise ! Une bonasse semblable à celle que nous avons connue ces derniers jours... Cordieu, c'est une oasis dans le désert de la vie ! Le voyageur se défie de sa fortune ; éprouvé par les maux qu'il a soufferts, affaibli par ceux à venir, il ne prend de repos que par à-coups ; les dates pèsent dans son estomac comme des cailloux ; l'eau croupit sitôt qu'elle touche ses lèvres. Ainsi en va-t-il de celui à qui il prend fantaisie de voyager ; s'il n'est pèlerin, c'est qu'il est traîne-malheur : tremblez, tous les déshérités ! Pour de nous, notre martyre est vain, c'est une *ananabasis*, et quand Fortune accorde quelque répit, elle mérite plus notre courroux que notre gratitude. Montrez-moi un heureux qui ne soit ni sot ni assoupi ! »

Si ses compagnons entendirent son apostrophe, du moins n'y répondirent-ils point. Anna proposa que les trois femmes mettent fin à leurs jours à la première occasion plutôt que de subir un violement collectif.

« Ce n'est point que je préfère la mort au déshonneur, expliqua-t-elle. Ma vertu m'est indifférente, mais attendu qu'ils nous occiront sans doute après, je préférerais mourir maintenant. Si Eben ne m'étrangle pas, je compte de me noyer dans le moment qu'ils nous feront monter sur le pont.

— Allons, mon enfant, gronda M^{me} Russecks à travers la cloison, chassez ces pensées de votre charmante tête ! Feignez qu'Henrietta et moi ayons renoncé nos vies quand Tom Pound nous captura ? Nous ne serions pas là aujourd'hui ! »

Un ris général et amer accueillit l'involontaire ironie de cette remarque, mais M^{me} Russecks insista que tout – même dix années aux mains des pirates – était supportable tant qu'il demeurerait un espoir de délivrance.

« Nous n'avons point d'assurance qu'ils nous veuillent tuer, dit-elle. De vrai, nous n'avons même pas encore été violées ! »

Ebenezer sentit que la détermination d'Anna débutait de fléchir et il l'enchérit sur la veuve du meunier :

« Te souviens-tu quand nous lisions Euripide avec Henry, comme nous condamnions *Les Troyennes* sans appel ? Hécube, disions-nous, n'était qu'une vieille sorcière pleurnicharde, et Andromaque, une poltronne ou une hypocrite. "Puis donc qu'elle aime tant son Hector, d'où vient qu'elle laisse ce vil Pyrrhus la prendre pour catin ? Pourquoi ne met-elle point fin à ses jours et sauve ainsi l'honneur de la famille ?" Les enfants sont d'impitoyables moralistes ! Mais je te le dis, Anna, je ne méprise plus cette femme. Nous louons le martyr ; il est notre opprobre et notre miroir ; mais qui parmi nous l'osera embrasser ? De plus, il existe chez Andromaque une haute morale ; ses pleurs dénoncent la basse lubricité des hommes ; ses soupirs éclipsent les cris de milliers de héros, et sa résignation fait de l'Hellade une foire aux vanités ! »

Ebenezer n'était pas tant pénétré de son argument qu'il espérait qu'Anna le serait. Mettre fin à ses jours dans le seul dessein d'échapper la douleur lui paraissait une grande lâcheté, encore qu'il conçût fort bien pareille lâcheté et compatît avec elle ; mais faire du suicide, comme du martyr, un point d'honneur ne laissait pas de l'embarasser. Le martyr, selon lui, était d'une certaine façon contre nature, puisque la Nature, aveugle par essence, se moquait des lois et des causes ; voilà pourquoi Andromaque, semblable en cela à l'Ecclésiaste, témoignait d'une morale si extrêmement embrouillée, à comparaison de laquelle les héros de toute trempe faisaient figure de vulgaires ivrognes ou de lunatiques. Mais la véritable anti-Nature, l'*hubris* pour ainsi dire, de l'héroïsme en général et du martyr en particulier était leurs plus attrayantes qualités. Dès lors qu'on s'accordait que la Terre, ainsi que Burlingame aimait à le souligner, n'était qu'« un grain de poussière emporté dans le tourbillon de la nuit », il y avait quelque chose de courageux, quelque humain défi dans les hôtes de ce grain qui mouraient pour de chimériques valeurs. Le poète jugea que mourir, braver la mort, épouser seulement une cause, c'était mettre au bout de sa lance l'oriflamme de la Finalité, et cela n'était pas sans rappeler les folles joutes contre les moulins de la Manche.

Mais si ses paroles n'étaient pas entièrement sincères, leur dessein, lui, l'était, et quand il vit que ses arguments avaient eu quelque suite sur Anna, il les répéta quelques heures plus tard, quand le bateau parut approcher de James Island.

« Je te demande seulement de considérer ceci : hors la Raison, est-il autre chose sur terre que tu estimes ? Feignons que nous soyons en sûreté à Anna Arundel's : à quoi aspirerais-tu ? »

— À quelques années de paix, repartit Anna sans balancer. Je ne me soucie plus d'avoir un foyer ou même un époux, puisque... puisque Henry m'est refusé. Il sera bien à temps, un jour, de reconsidérer la chose, mais pour l'instant je ne souhaite rien d'autre que de vivre en paix quelques années.

— Comme mon cœur épouse cette ambition ! Mais voilà mon point : si rien n'a de prix pour nous sur cette terre, nous ne devons point pour autant la désertier. »

Il sentit qu'Anna tremblait.

« Le prix de ce séjour est trop cruel ! »

— Ainsi en va-t-il de toutes choses. »

Elle mouilla sa main de ses pleurs :

« S'il me faut souffrir, qu'on me laisse alors relever mon souhait : j'aimerais que nous soyons les deux seuls êtres sur terre ! »

— Adam et Ève ? » Le visage du poète s'empourpra. « Soit ; mais il nous faut être Dieu et bâtir un univers digne de notre Jardin. »

Anna lui serra la main.

« J'entends par là que nous devons nous accrocher à la vie et ne perdre aucune chance de nous échapper... »

Anna branla la tête :

« Ils te passeront bientôt par l'épée et te jetteront aux poissons, et moi... Non, Eben ! Cette heure est tout notre avenir, et cet antre obscur, notre unique Jardin. Ils nous raviront bientôt notre innocence... »

Il sentit son regard sur lui.

« Vive Dieu ! »

Il y eut alors un cri sur le pont, auquel répondit un autre au loin : le vaisseau pirate était à portée de voix.

« Hâte-toi ! s'écria Anna.

— Pardonne-moi... », gémit le poète.

Anna hurla et se jeta à quatre pattes ; quelques minutes plus tard, quand l'écoutille fut soulevée et qu'une lanterne éclaira le degré, Ebenezer la vit qui tremblait dans les bras de M^{me} Russecks.

« Ma foi, dit celui qui portait la lanterne, je n'aime point jouer les trouble-fête, mais le capitaine Avery souhaite de s'entretenir avec vous sur le pont. Il a promis de tourmenter les femmes si vous n'obéissiez pas vite et courtoisement, messieurs. »

Après quelques balancements, les prisonniers obéirent, pressés par Henrietta et M^{me} Russecks. La nuit était tombée, et une brise glaciale soufflait de l'ouest ; Ebenezer fut surpris de voir que le bateau n'avait pas jeté l'ancre mais s'était contenté de masquer le vent au vaisseau pirate, dont on devinait les lueurs à une centaine de vergues. Slye et Scurry

avaient rassemblé quelques hommes, et les prisonniers reçurent l'ordre de demeurer au milieu du pont tandis que le vaisseau reprenait sa route. Le poète recouvrit quelque espoir : se pouvait-il qu'on ne les conduise pas sur l'autre bateau ?

Le capitaine Cairn affermit cet espoir alors qu'on l'emmenait :

« Je dois aider leur capitaine à remonter la Baie, murmura-t-il, afin que son navire ne soit point repéré et arraisonné. »

Il n'en put dire davantage, car les pirates le conduisirent à l'arrière pour hisser la grand-voile. Le capitaine Slye et le capitaine Scurry lancèrent un dernier adieu moqueur aux prisonniers et montèrent sur un petit canot pour rejoindre leur propre navire, lequel devait sans doute attendre avec la *Phansie* d'Avery dans le vent de l'île. Les ténèbres empêchèrent Ebenezer de voir leur nouveau geôlier, lequel donna ordre à un de ses deux lieutenants de veiller au foc, et à l'autre – un jeune homme émacié, à la barbe blonde, qui paraissait plus un rustaud qu'un pirate – de garder les prisonniers. Quand Ebenezer voulut passer un bras autour des épaules d'Anna, elle eut un mouvement de recul, comme s'il était lui-même un pirate.

« Bas les pattes, l'ami, lui lança le garde. Nous en prendrons soin à temps. »

Les femmes se blottirent les unes contre les autres sous le mât ; les deux plus jeunes gémissaient encore, mais M^{me} Russecks, concevant que leurs épreuves n'étaient pas encore venues, retrouva assez de sang-froid que de les embrasser et conforter toutes deux. Quel que fût le parti du capitaine, il ne paraissait pas aussi pressé de l'achever que Scurry le leur avait laissé entendre ; pendant plus d'une heure, les trois hommes transis et muets restèrent face au pistolet de leur gardien, tandis que le bateau faisait route au nord. Le vent était frais ; la Baie, assez agitée ; la lune était voilée par de longs nuages venus de l'est. Enfin une voix monta de la barre :

« Fort bien, monsieur Shannon, conduisez ces messieurs à l'arrière. »

Redoutant le pire, Ebenezer voulut embrasser Anna une dernière fois ; il balança, puis relâcha ce projet de peur de s'attirer le courroux du garde, mais il maudit bientôt sa timidité. À la faible lueur de l'habitacle, ils virent le capitaine Cairn, tout roide à la barre, et près de lui le fameux Long Ben Avery : c'était un homme au regard triste, avec une tête de chien courant, point du tout effrayant, qui portait une modeste barbe d'un brun foncé et des moustaches recourbées aux pointes.

« Bien le bonsoir, messieurs, dit-il en levant à peine les yeux du compas. Je ne vous retiendrai pas longtemps. Diriez-vous qu'elle est par le travers, capitaine Cairn ?

– Par tribord devant, marmotta le capitaine. Si nous ne nous échouons pas, vous entendrez bientôt le ressac sous le vent.

– Excellent. » Le pirate se refroga et tira sur sa pipe. « Ah, voilà le ressac ; vous êtes un marin très-précieux, capitaine Cairn ! À présent,

messieurs, je ne vous poserai qu'une seule question – ah, maudit pétun ! » Il tira sur le tuyau de sa pipe jusqu'à ce que le tabac charbonne de nouveau. « Nous y voilà. C'est une question fort simple, messieurs, à laquelle vous pourrez répondre par tour, en débutant par le grand là-bas : êtes-vous, ou avez-vous jamais été, un marin compétent ? »

Le pirate, qui répondait au nom de M. Shannon, poussa doucement Ebenezer avec son pistolet, mais le poète n'eut pas à se faire prier ; son cœur s'embrasa comme le tabac dans la pipe du capitaine quand il vit la mine avenante de leur ravisseur.

« Non, monsieur, je ne suis qu'un pauvre poète, sans autre talent que celui de rimer et sans autre trésor que ma pauvre et chère sœur qui est là-bas, pour l'honneur de laquelle je donnerais ma vie ! Puis-je espérer votre promesse, de gentilhomme à gentilhomme, qu'aucun mal ne sera fait à ces dames ? »

– Amenez le deuxième homme, monsieur Shannon. »

Le garde poussa Bertrand.

« Non, monsieur, Dieu m'est témoin que je ne suis pas un marin, mais un simple valet qui maudit l'heure de sa naissance ! »

– Fort bien. Et vous, monsieur ? »

– Je n'ai pris la mer que trois fois dans ma vie, monsieur, déclara aussitôt McEvoy. La première fois, comme rançonné, sous la presse de Slye et Scurry ; la deuxième, comme passager de ce même bateau, il y a quelques heures. Je vous jure ma foi que je ne distingue pas les huniers des voiles de perroquet ! »

– Finement tourné, approuva le capitaine Avery. Il semblerait donc que je ne puisse prendre aucun de vous à mon service. Monsieur Shannon, veuillez escorter ces messieurs jusqu'au couronnement. »

Ebenezer se roidit aussitôt, et Bertrand tomba à genoux ; même le capitaine Cairn parut ne point concevoir l'espace d'une seconde ce qui venait d'être dit. Le garde désigna la lisse de couronnement avec l'un de ses pistolets et donna un coup de botte au valet.

« Il y a là-bas une petite île, leur dit le capitaine Avery. Avec un peu de chance et un bon courant, vous l'atteindrez peut-être. Comptez jusqu'à cinq, monsieur Shannon, et tirez sur quiconque s'attardera. »

– Un, dit M. Shannon. Deux. »

McEvoy poussa un juron et se débarrassa de ses bottes.

« Adieu, Eben, dit-il. Adieu, Henrietta ! »

Il enjamba la lisse et se jeta à l'eau.

« Trois. »

M. Shannon regarda les deux autres en souriant, tandis qu'ils ôtaient leurs bottes. Une voix de femme se fit entendre du côté du mât, mais sa question se perdit dans le vent. Bertrand poussa un dernier cri et sauta par-dessus bord.

« Quatre. »

Ebenezer se hâta au couronnement. Contre tout espoir, il lança au capitaine :

« Ai-je votre parole, monsieur ? Au sujet des dames ? »

– Je vous promets de foutre ces minottes de la livarde à la barre d'arcasse, répondit Long Ben Avery. Je vous promets que chacun de mes hommes aura son soûl de leur personne, monsieur, et quand ils en auront fini avec elles, je vous promets de dépecer votre petite sœur et d'en faire de la capilotade pour le quart de bâbord. Faites feu, monsieur Shannon. »

Quand on lui aurait accordé dix autres secondes, Ebenezer se serait précipité au côté d'Anna pour y mourir, mais la soudaineté de l'ordre fut telle qu'il ne songea qu'à sauter tête la première dans l'eau glacée. Il manqua défaillir sous les suites conjuguées de la peur, de la chute et du froid ; l'angoisse lui fit rendre gorge, et il s'étrangla quasi en recrachant l'eau salée. Après s'être débattu frénétiquement quelques instants, il vit les lueurs du vaisseau disparaître dans les ténèbres. Les vagues le ballottaient en tous sens ; se contenter de flotter, ainsi qu'il l'avait déjà fait en de semblables circonstances, aurait été égal à périr de froid sur l'heure. Se situant par rapport au bateau et au sens des vagues, il se mit à nager dans la direction où était censée se trouver l'île.

« Ohé ! » appela-t-il, et il lui sembla d'ouïr une réponse au-devant de lui.

Il lui vint une pensée aussi refroidissante que l'eau de la Baie : *et s'il n'y avait point d'île du tout ?* Et si Long Ben Avery ne leur en avait fait l'espoir qu'en manière de cruelle plaisanterie ? En toute manière, s'il y avait vraiment une île, ou bien elle était proche, ou bien il était un homme mort ; les ensuivantes vagues le poussèrent dans la bonne direction, mais raccourcirent de moitié l'efficace de ses mouvements, et la froideur lui coupa le souffle.

Il reprit cœur quelques instants plus tard en entendant un cri de joie devant lui :

« Par ici ! J'ai pied ! »

– McEvoy ? cria-t-il gaiement.

– Oui ! Continuez de nager ! Ne renoncez pas ! Où est Bertrand ?
Bertrand ! »

Une autre réponse se fit entendre à main droite du poète ; bientôt les trois hommes se retrouvèrent, haletant et frissonnant, sur une sombre plage de galets.

« Dieu soit loué, c'est un miracle ! s'exclama Bertrand. Par deux fois condamnés à la noyade, et par deux fois échoués sains et saufs sur une île ! Il me semble que si je longeais le rivage, je rencontrerais de nouveau Drakepecker ! »

Mais McEvoy et Ebenezer était trop préoccupés par le sort des femmes pour s'égayer de leur bonne fortune. Le poète jugea bon de taire la dernière menace du capitaine Avery, attendu qu'ils étaient impuissants

à en contrarier l'exécution ; mais McEvoy jura de consacrer le reste de ses jours à poursuivre et défaire le pirate.

À comparaison de l'air qui soufflait sur leurs vêtements humides, l'eau de la Baie leur parut tiède.

« Nous devons nous mettre à l'abri du vent et faire un feu, dit McEvoy.

— Nous n'avons point le moyen d'en faire un », fit observer mollement Ebenezer.

Maintenant qu'il était sauf, il ne songeait plus qu'au sort d'Anna et à leur dernier entretien ; il débuta de regretter de ne s'être point noyé.

« Construisons un abri, ou nous allons transir sur place », dit McEvoy.

Ils pénétrèrent plus avant dans l'île ; ils y découvrirent des pins, quelques myrtes rabougris, et quantité de broussailles, mais rien qui pût servir à bâtir un abri. L'autre versant de l'île était néanmoins plus confortable, même s'il n'y avait aucune apparence qu'ils pussent longtemps survivre, trempés comme ils l'étaient, avec un vent d'hiver de quarante milles.

« Vi-Vive Dieu, messieurs, re-regardez là-bas ! s'écria Bertrand, transi de froid. Une lumière ! »

De vrai, ils aperçurent à l'est ce qui semblait être les fenêtres allumées d'une maison, de l'autre côté du bras de mer. Il était difficile d'estimer la distance qui les en séparait, mais, sinon que la bâtisse fut très petite, McEvoy l'estima prochaine de trois ou quatre milles. Faisant fi de l'avis d'Ebenezer, il insista qu'ils fissent du feu sans tarder, quitte à enflammer l'île entière, afin que d'appeler des secours. C'était cela, ou périr avant l'aube.

« Battons l'île, proposa-t-il. Si nous ne trouvons rien de mieux, ma foi, nous creuserons une tranchée et nous y enterrerons sous des broussailles. »

Ils résolurent de chercher ensemble, afin que de profiter le plus tôt possible tout ce qu'ils pourraient trouver. Ils se mirent en marche, un sur la plage, un autre dans les fourrés, et le troisième en haut du talus. Mais leur quête paraissait vaine : le moindre bout de bois était humide, et personne n'avait encore proposé de moyen de l'allumer en cas qu'il fût sec. De plus, le talus s'étrécissait vers l'extrémité nord de l'îlot, lequel se révéla long d'environ un demi-mille.

Près la pointe, Bertrand, qui avait fouillé les buissons, leur cria de le rejoindre sans tarder pour contempler un nouveau miracle.

« Voyez un peu contre quoi j'ai bien failli me rompre les orteils ! »

Ils virent à ses pieds une longue forme noire, laquelle n'était autre qu'un petit canot échoué.

« Sacrebleu ! s'écria McEvoy en grim pant dedans pour l'examiner. Il y a même une rame ! Il a dû s'échouer là à la suite d'une tempête !

— Je doute qu'il soit en état de naviguer, dit Ebenezer en apercevant plusieurs pouces d'eau dans le renflement. Mais nous pourrions en user comme d'un abri.

– Non, protesta McEvoy. Il doit être étanche, Eben, ou l'eau n'aurait pas stagné. Je suis d'avis de tenter notre chance ! Mais – nous n'avons qu'une seule rame.

– Il existe une manière de ramer qu'on appelle la godille..., avança Ebenezer sans conviction. Mais doux Jésus, John, vous entendez ces coups – on croirait la haute mer ! Nous ne tiendrons pas cinq minutes !

– Mais si nous réussissons, nous vivrons, lui rappela McEvoy. Si nous demeurons ici, possible serons-nous morts de froid avant l'aube, et si cela n'est pas, quelle assurance avons-nous d'être secourus au matin ? »

Ils débattirent brièvement l'alternative, ainsi que la possibilité d'envoyer l'un d'entre eux pour ramener de l'aide.

« Il faudra un homme pour ramer et un autre pour écoper, hasarda Bertrand. Il vaut mieux de périr ensemble que séparés, croyez-vous pas, messieurs ?

– Plutôt mourir noyés que transis, dit McEvoy. *Qu'en pensez-vous, Eben ?* »

Le poète sursauta, et vit au sourire de son compagnon que c'était de dessein formé que McEvoy avait posé sa question. Il oublia un moment la terrible froideur : il était assis chez Locket ; Ben Oliver, Dick Merriweather, Tom Trent et Joan Toast le regardaient fixement, le clouant littéralement sur place ; une nouvelle fois, une pesante décision lui échéait, le tiraillant en tous sens. Ce fut un étrange moment : il ressentit ce qu'un alpiniste accort doit ressentir lorsqu'il se retrouve sur un pic escarpé d'où il a chu autrefois et réchappé de justesse ; depuis, et sans jamais trembler, il en a gravi bien d'autres, ô combien plus dangereux, mais celui-ci lui glace les sangs...

Ebenezer parvint non sans mal à chasser ce souvenir.

« Le vent et les vagues sont avec nous, et pour le meilleur ou pour le pire nous en aurons fini dans une heure. »

Cette dernière remarque, pour glaçante qu'elle fût, les ébranla enfin. Ils retournèrent le canot pour le vider de son eau et le jetèrent à la mer. Le raisonnement de McEvoy se révéla juste : l'eau qui était demeurée dedans le renflement n'avait point gâté l'étanchéité de l'embarcation. Ebenezer, qui avait appris à ramer avec Burlingame, commanda à Bertrand et à McEvoy de se saisir chacun d'un des demi-bardeaux qu'ils avaient trouvés sur la plage et de l'assister en repoussant l'eau qu'ils étaient certains d'embarquer. Ils devaient à tout prix éviter que le canot ne masque sur les vagues.

Encore qu'il se souciât fort peu à présent de sa propre sûreté, sa nouvelle endosse pesait grandement au poète. Il était si peu habile aux manœuvres qu'il effectuait, et ils lui obéissaient comme s'il avait été le capitaine Cairn ! Mais aussi médiocres que fussent ses talents de marin, ils étaient apparemment supérieurs à ceux de Bertrand et de McEvoy. Et pour lourd que fût son faix, il ne lui était plus étranger : il l'affrontait calmement, comme un le ferait d'un vieil adversaire familier, et il se

demanda si sa sensibilité n'avait pas été récemment endurcie comme les mains d'un apprenti maçon par de fréquentes lacérations.

« Le mieux, je crois, serait que vous vous installiez à l'avant, afin que de garder la poupe haute. Si godiller s'avère inutile, nous pagaierons comme le font les sauvages. »

Ils se hissèrent à bord, cruellement transis par ce nouveau bain forcé. Ebenezer put se servir de sa rame comme d'une perche pendant une centaine de vergues, ensuite de quoi il dut la fixer entre les tolets de traverse et débiter de godiller. À la bonne heure, le premier mille se trouvait sous le vent de l'île ; le calme relatif de l'eau lui permit de se familiariser avec le maniement de la rame. Mais ils furent bientôt trop loin de l'île pour qu'elle les pût encore abriter : les vagues mugissantes leur arrivaient par la poupe – hautes de trois, quatre et cinq pieds, du creux à la crête ; à chaque fois le canot semblait vaciller, comme intimidé, puis être aspiré en arrière, comme sous l'effet d'un courant sous-marin. Ebenezer retenait alors sa respiration – assurément ils allaient être balayés ! Mais au dernier moment l'arrière était soulevé et le canot porté en avant sur la crête ; l'étroit franc-bord disparaissait ; l'eau ruisselait par-dessus les deux plats-bords ; Bertrand et McEvoy écopaient frénétiquement pour garder le canot à flot. Puis la vague s'abattait, et l'embarcation manquait être avalée par la gueule de l'ensuivante vague. Chaque déferlement était l'occasion d'une nouvelle trémeur ; survivre tenait du miracle permanent. La tâche de l'homme de barre était particulièrement ardue et délicate : bien que le canot progressât nettement, chaque nouvelle vague les ramenait en arrière ; au lieu que de godiller, Ebenezer devait alors user de la rame comme d'un gouvernail afin d'empêcher le bateau de coiffer, et qui plus est gouverner à reculons, attendu que la vague allait plus vite que le bateau. Il devait attendre d'être sur la crête pour donner un ou deux coups de rame – mais guère plus, sinon le canot aurait embordé dans le prochain creux. Les hommes perdirent très-vite toute espérance ; ils manœuvraient comme s'ils étaient possédés, et quand la lune perça la nue, elle éclaira les visages hagards de trois hommes aux prises avec un monstre.

Après ce qui parut une heure d'ahan et d'esquives – au vrai, guère plus de vingt minutes –, la lumière leur parut toujours aussi loin. Et pour surcroît d'horreur, elle semblait même s'être déplacée vers le nord. Bertrand fut le premier à remarquer ce fait déconcertant, et à prendre la parole depuis de nombreuses minutes.

« Dieu Tout-Puissant ! Et s'il s'agissait d'un bateau, et qu'il n'y ait aucune terre à des milles à la ronde ? »

McEvoy avança une autre explication :

« Possible le vent a-t-il viré un peu au nord. Nous n'aurons qu'à suivre la rive.

– Il existe une explication plus heureuse, dit Ebenezer. J'ose à peine y croire... Mais qu'est-ce ? Entendez-vous ce bruit ? »

Ils interrompirent leurs efforts pour mieux entendre, et furent quasi emportés par la nouvelle vague.

« Oui, c'est le ressac ! s'écria gaiement Ebenezer. Nous n'avons point erré, pas plus que la lumière ne s'est déplacée ! Nous touchons au rivage ! »

Il entendait par là que, encore qu'ils aient progressé le plus roidement possible vers la lumière, ils avaient légèrement dérivé au sud ; à quatre ou cinq milles de distance, l'erreur (tout au plus une centaine de pieds) avait été trop négligeable pour qu'ils la remarquassent, mais, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, l'angle entre leur course et la lumière tendait à croître de quatre-vingt-dix degrés. Il n'eut point cependant le loisir de s'expliquer, car une vague énorme souleva le canot par l'arrière, le déportant à tribord et faisant sortir la rame des tolets.

« Il va coiffer ! » s'écria-t-il.

Les autres pagayèrent vainement avec leurs bardeaux. Ebenezer remit en place la rame et tâcha à redresser le canot en maintenant l'extrémité de la barre à tribord, ainsi qu'il avait accoutumé de faire à chaque culée. Mais cet expédient arrivait trop tard, car la crête était passée, laissant le canot momentanément dans le creux : il godilla avec la rame plus qu'il ne barra, les plaçant davantage de travers contre les lames. L'ensuivante vague les heurta par quart tribord et les fit coiffer ; ils se retrouvèrent avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Enfin une dernière vague, haute de cinq pieds, les prit en plein travers, et ils goûtèrent derechef aux eaux glacées du Chesapeake. Mais leur épreuve fut cette fois de courte durée : leurs pieds s'enfoncèrent aussitôt dans un fond sableux. Ils n'étaient plus qu'à une douzaine de vergues du bord. Ils avancèrent en trébuchant, sans cesse terrassés par les brisants qui les frappaient à la taille, et foulèrent enfin le sable, épuisés, ne pouvant qu'à peine se tenir debout.

« Hâtons-nous ! dit McEvoy dans un souffle. Ou nous allons encore geler ! »

Aussi vite qu'ils le purent, tout bronchants et haletants, ils se dirigèrent vers la lumière et virent qu'il s'agissait bien des fenêtres éclairées d'une maison. Un grand pin s'élevait à la limite de la plage et du jardin domanial, au pied duquel ils distinguèrent un objet blanc très-remarquable, une sorte de grande pierre verticale. Ebenezer fut pris d'un tremblement. Il poussa un cri et ramassa le restant de ses forces pour courir vers la tombe et l'embrasser. Le faible clair de lune permettait de lire l'inscription :

Anne Bowyer Cooke

1645 – 1666

« Jusque-là l'Éternel

Nous a secourus. »

Les autres furent bientôt à ses côtés.

« Qu'est cela ? »

Ebenezer répondit sans même se retourner :

« Mon voyage est achevé, dit-il en pleurant. La boucle est bouclée. Voici Malden ; allez et vous sauvez. »

Très-étonnés, ils lurent l'inscription. Comme Ebenezer restait sourd à leurs prières, ils durent l'empoigner de force et l'arracher à la tombe. Quand il fut de nouveau sur pied, il ne leur offrit aucune résistance, mais parut n'être plus lui-même.

« Quand je n'aurais point vu le jour, dit-il en désignant la pierre, cette femme serait vivante aujourd'hui, et ma sœur avec elle, et mon père serait un honnête courtier en tabac, et tous trois vivraient heureux dans cette maison. »

Bertrand était trop transi pour répondre, mais McEvoy, encore qu'il tremblât pareillement de la tête aux pieds, saisit le poète par le bras et lui dit :

« Allons, ce péché est celui de notre père Adam, qui pèse sur nous tous ; nous ne l'avons point appelé, mais il est là, et si nous déterminons de vivre, nous devons le faire avec lui. »

Ebenezer n'avait jusqu'alors connu Malden que bruissant d'activités déplorables dès la tombée du jour, mais à présent seul le salon paraissait être habité ; le reste de la maison, ainsi que le parc et les dépendances – il jeta un regard honteux vers la sécherie –, était plongé dans l'obscurité. Comme ils traversaient le parc désert, McEvoy déclara tout en claquant des dents que cette lumière était de bon augure : elle marquait sans doute aucun qu'Andrew Cooke avait remis de l'ordre dans sa maison et attendait en compagnie de sa belle-fille des nouvelles de son fils prodigue. Il allait être transporté de joie à leur vue ; on leur donnerait des vêtements chauds et de la nourriture, et la ville d'Anne Arundel recevrait au plus tôt l'ordre d'arraisonner le bateau de Long Ben Avery.

« Il suffit, dit Ebenezer en branlant la tête. De telles fables me sont trop cruelles à comparaison de la vérité. »

Furieux, McEvoy lui lâcha le bras :

« Le bel innocent, s'écria-t-il, qui n'a d'autre souci que de lui-même ! Allez donc mourir sur cette tombe ! »

Ebenezer hocha la tête : il aurait voulu expliquer à son compagnon qu'il ne déplorait pas son seul malheur, mais également celui de McEvoy, d'Anna, et d'Andrew, et même de Bertrand – qu'il déplorait en vérité toutes ces choses dont il s'imaginait responsable – et que ce chagrin, aussi grand qu'il fût, n'était rien à comparaison de sa coupable endosse. Si les hommes souffrent depuis qu'Adam a péché, qu'est leur souffrance au regard de celle d'Adam ! Telles étaient ses pensées, mais il était trop transi et trop désespéré pour philosopher de la sorte.

Ils avaient atteint la maison.

« Il nous vaudrait mieux de regarder par la fenêtre avant que de frapper, dit Bertrand. Grand Dieu, que va dire maître Andrew, lui qui voulait que je sois votre conseiller ! »

Ils approchèrent de la fenêtre du salon, d'où ils purent entendre le bruit d'hommes occupés à rire et à converser.

McEvoy regarda le premier :

« Des joueurs de cartes », dit-il. Une expression douloureuse apparut alors sur son visage. « Juste ciel ! Se peut-il que ce soit la pauvre Joan ? »

Bertrand le rejoignit vite :

« Oui, c'est bien la porchère, et voici maître Andrew, perruqué, mais... » Lui aussi parut grandement affecté. « Crénom de Dieu, maître Eben ! Le colonel Robotham est là ! »

Ebenezer les avait entretemps rejoints et contemplait ces merveilles et d'autres encore plus merveilleuses. Joan Toast, si très ravagée par la vérole et ses mauvais traitements qu'elle ressemblait à quelque lépreuse sortie de l'asile, avançait en clopinant, une cruche de bière à la main, vers une table au centre du salon, autour de laquelle cinq gentilshommes jouaient aux cartes : l'avocat, médecin et ministre du culte Richard Sowter, qui tirait sur sa pipe et prenait à témoin divers saints de la mauvaise main qui lui avait échoué ; le tonnelier (et trafiquant) William Smith, qui souriait et désignait du tuyau de sa pipe le verre d'Andrew Cooke afin que Joan le remplisse ; le gras et sanguin beau-père de Bertrand, le colonel George Robotham, dont l'esprit paraissait occupé d'autre chose que du lanturlu ; Andrew Cooke en personne, plus maigre et plus âgé depuis la dernière fois qu'Ebenezer l'avait vu, mais l'œil plus acéré que jamais, tenant les cartes de sa main gauche valide et promenant sur ses compagnons un regard d'aigle, comme s'ils avaient été ses proies ; et enfin, suprême étonnement, à la droite d'Andrew, plaisantant aussi gaiement que s'il se trouvait chez Locket – Henry Burlingame, sous l'apparence de Nicholas Lowe de Talbot !

« Fort bien, messieurs, déclara le tonnelier après avoir abattu quatre cartes. Il me semble de partager les biens de M. Sowter.

– Attendez seulement que nous portions l'affaire devant un tribunal, dit Burlingame, et nous verrons si vos piques font encore rire. »

Sowter feignit d'être désespéré et hocha la tête :

« Par l'étourneau de saint Dominique, mes amis ! Si notre cas était aussi malingre que cet avorton, nous n'irions pas plus loin que les aiselements du tribunal !

– Vous y finirez en toute manière, le railla lestement Burlingame, puis donc qu'il vous faudra rendre vos pots-de-vin.

– Allons, allons, mes garçons, dit Andrew Cooke. Ces histoires d'avorton et de corruption alarment le colonel ! » Il regarda Robotham, un sourire sardonique aux lèvres. « Pardonnez le sérieux de mon fils,

George : c'est là un de ses fameux défauts, ainsi que votre fille l'a pu observer. »

De l'autre côté de la vitre, Bertrand s'exclama :

« Entendez-vous cela, maître Eben ? Il l'appelle *son fils* ! Un parfait étranger !

– Il y a anguille sous roche, reconnut McEvoy, mais ils n'ont point l'air dangereux. » Sans plus attendre il débuta de frapper contre la vitre. « Ohé ! Ohé ! Faites-nous entrer, ou nous allons périr !

– Non, Seigneur ! » s'écria Bertrand.

Mais il était trop tard ; les joueurs, étonnés, s'étaient tournés à la fenêtre.

« Par le sang bouillonnant de saint Janvier !

– Va ouvrir, ordonna calmement le tonnelier, et Joan Toast posa la cruche sur le buffet.

– Ebenezer, mon fils, dit Andrew Cooke, prends ton pistolet. »

Burlingame posa ses cartes face sur table et s'exécuta.

Joan Toast ouvrit la porte et passa une lanterne :

« Qui va là ? demanda-t-elle mollement.

– Fuyons ! » marmotta Bertrand et il prit ses jambes à son cou.

McEvoy recula et se mordit la lèvre inférieure.

« Qu'en dis-tu, Eben ? murmura-t-il. Ne vaudrait-il mieux pas décamper ? »

Mais le poète demeura immobile sans dire mot, pour la raison qu'en apercevant l'étrange assemblée il avait été stupéfait, et s'était senti revenir au temps de sa fragile jeunesse, quand il n'avait pour la protéger que les cuissardes de l'innocence et la cuirasse de son art ; et quand de surcroît il avait entendu son père appeler Burlingame son *fils* et *Ebenezer*, il avait été paralysé sur l'heure, non point par le vent de la Baie, mais par cette même brise noire qui par trois fois déjà – à Magdalene College, chez Locket, et dans sa chambre de Pudding Lane – s'était exhalée de l'Enfer pour lui glacer les sangs.

« Qui va là ? » répéta Joan.

McEvoy avança et se retrouva dans la lumière du salon.

« C'est moi, Joan Toast, dit-il d'une voix hésitante. C'est Eben Cooke et John McEvoy... »

Joan poussa un cri étouffé et se retint à la porte ; la lanterne lui échappa des mains et s'éteignit. Une voix d'homme parvint du vestibule.

« Que diable se passe-t-il ?

– Possible aurions-nous dû fuir, après tout », dit McEvoy.

Mais Ebenezer paraissait cloué sur place, indifférent au froid.

19. OÙ LE POÈTE ÉCHAPPE AUX RÊVES INFERN AUX
POUR ÊTRE JUGÉ EN CE MONDE PAR RHADAMANTHE

Il lui semblait de séjourner dans le royaume de Lucifer depuis des siècles et des siècles. Là, en pénitence de son orgueil et de sa luxure, il endurait un double tourment : il passait sans cesse des flammes éternelles aux eaux glacées du Cocyte, qu'un coup d'aile du Malin avaient à jamais gelées ; et il voyait se confondre sous ses yeux les visages de Joan Toast et de sa sœur Anna. Joan se penchait vers lui, son visage vierge de toute cicatrice et enjoué comme au temps de Londres – de vrai, ce n'était point du tout son visage, mais celui d'Anna Cooke ! Puis, tandis qu'il regardait le visage de sa sœur, il voyait ses yeux se teinter d'un rouge terne, ses dents pourrir dedans sa bouche, sa chair se couvrir de plaies purulentes, tant qu'à la fin, avec le visage de Joan Toast, elle devenait Joan Toast, en suite de quoi le cycle recommençait parfois. La métamorphose le laissait stupide à chaque fois ; il étouffait et criait, se débattait dans le feu ou la glace, débitait des blasphèmes aussi obscurs que le « *Papè Satanaleppe...* » de Pluton. Aussi peut-on aisément feindre sa joie lorsqu'il découvrit Anna à son chevet, un livre à la main. Son soulagement fut tel qu'il perdit de nouveau connaissance et sombra dans un sommeil profond et sans rêves.

Lorsqu'il se réveilla pour la seconde fois, il avait recouvré sa lucidité ; il comprit qu'il avait été malade et avait déliré quelque temps – il n'aurait su dire si cela avait duré un jour ou un mois – et que sa fièvre était à présent tombée. Il ressentit une joie sans borne en voyant que sa sœur était toujours à ses côtés, et qu'il pouvait lui parler.

« Très-chère Anna ! Tu es si bonne de me soigner... »

Il n'en dit pas davantage, ensemble parce que sa sœur se leva de sa chaise en pleurant des larmes de joie et vint l'embrasser, et parce qu'il conçut aussitôt à quel point il était incroyable qu'elle fût là, apparemment saine et sauve !

« Mon Dieu, où suis-je ? murmura-t-il. D'où vient que tu es là ?

– C'est une histoire nonpareille ! sanglota Anna. Tu es chez toi, à Malden, Eben, et Dieu soit loué pour t'avoir rendu aux vivants ! » Elle appela par la porte entrouverte. « Roxanne ! Venez vite ! Ebenezer est réveillé !

– Roxanne aussi est là ? »

Ebenezer ferma les yeux pour ramasser des forces.

« Tu es faible, mon pauvre enfant ! Vraiment, si tu savais comme j'ai pleuré en apprenant ce qu'avait fait le capitaine Avery, et comme j'aurais voulu périr à tes côtés, et comme j'ai craint que tu ne meures ici à Malden et gâtes tous ces miracles... Vive Dieu, il y a tant à dire ! »

M^{me} Russecks et Henrietta arrivèrent, sorties indemnes selon toute apparence de leurs épreuves, et quand chacun eut fini d'exprimer sa joie, le poète apprit la raison de leur présence en ces lieux.

« Il faut y voir la volonté divine, ni plus ni moins, déclara simplement M^{me} Russecks. Comment l'expliquer, autrement ? Long Ben Avery n'est autre que Benjamin Long, de Church Creek, mon premier galant, depuis longtemps disparu ! »

Aussitôt qu'il en eut terminé avec les prisonniers, dit-elle, le pirate avait fait venir les femmes à l'arrière dans le dessein avoué de les violer, mais ainsi qu'il apparut elles n'eurent à souffrir autre chose sinon quelques bas quolibets, car en entendant son prénom, puis en apprenant son nom de jeune fille, son attitude avait changé du tout au tout : il leur avait demandé pardon pour avoir passé par-dessus bord leurs compagnons, et exprimé l'espoir qu'ils atteignissent l'île de Sharp sains et saufs ; puis, au péril de sa vie, il avait fait voile vers l'embouchure de la Severn, leur avait fait ses adieux et s'en était retourné sur son propre bateau, laissant au capitaine Cairn le soin de les conduire à Anne Arundel's !

« Nous ignorons s'il s'agissait de Benjamin Long, dit Henrietta. Il a refusé de répondre aux questions de mère. Mais je ne puis m'expliquer autrement son comportement... »

– C'était assurément mon Benjy, dit M^{me} Russecks. Le cher garçon a pris la mer il y a trente années pour se faire pirate. C'est la honte qui l'a empêché de l'avouer. »

Elle demeura inébranlable et confiante sur ce point, et, en dépit de l'incroyable invraisemblance de la coïncidence, Ebenezer dut reconnaître qu'il ne pouvait songer d'autre hypothèse pour justifier la soudaine charité de Long Ben Avery. Il se redressa légèrement, les embrassa toutes trois tour à tour, puis se recoucha, épuisé. Son séjour en Enfer, apprit-il alors, avait de fait duré quatre jours, pendant lesquels il était demeuré entre la vie et la mort ; McEvoy et Bertrand avaient dû également prendre le lit, sans pour autant perdre connaissance. Le premier était à présent tout à fait raccommode, mais Bertrand, qu'ils n'avaient découvert dans la grange que l'ensuivant matin, était toujours dans un état grave.

« Dieu merci, ils sont vivants ! s'exclama Ebenezer. Et père, et Henry Burlingame, et le tonnelier ? Sont-ce eux que j'entends en bas ? »

Au vrai, on pouvait entendre les voix de plusieurs hommes dans les pièces du bas, lesquels semblaient avoir quelque sujet de discorde.

« Oui, répondit Anna. Le fait est qu'ils sont tous consignés à Malden jusqu'à ce que la clarté soit faite sur notre domaine ! Le gouverneur Nicholson prend très au sérieux ces histoires de rébellion et de trafic d'opium, et a décrété en quelque sorte la loi martiale à Cooke's Point jusqu'à ton rétablissement. Dans l'espace, tout le monde s'entr'accuse, et personne ne sait qui l'emportera. »

À peine arrivées dans la ville d'Anne Arundel, elles s'étaient rendues en compagnie du capitaine Cairn à la maison du gouverneur, l'avaient sorti de son lit malgré l'heure, et lui avaient détaillé du mieux qu'elles le pouvaient leur enlèvement, le remuement sur Bloodsworth Island, et le vicieux commerce dont Malden était apparemment devenu le quartier général. La mention qu'elles firent du document, ensemble avec la réputation d'honnête citoyen dont jouissait le capitaine Cairn, détermina le gouverneur Nicholson de les croire sur parole : deux pinasses armées furent dépêchées après la *Phansie* du capitaine Avery, et le président du Conseil en personne, Sir Thomas Lawrence, les avait accompagnés à Cooke's Point sans attendre le matin, avec pleins pouvoirs pour intervenir en toutes les affaires qui touchaient à l'intérêt de la province.

« Et, de vrai, dit Henrietta en riant, nous nous amusons bien depuis ! »

Andrew Cooke, déclara-t-elle, avait dû essuyer des surprises si énormes et si contradictoires qu'on avait craint quelque temps pour sa raison : pour débiter, sa joie d'avoir retrouvé Ebenezer vivant avait aussitôt cédé la place à du courroux et de l'embarras – la cause de ce dernier en étant à ce qu'il avait juré à tout un chacun que « Nicholas Lowe », qui s'était lié d'amitié avec lui quinze jours auparavant et lui avait dit qu'Ebenezer était mort, était le vrai Ebenezer Cooke, et que le prétendu Lauréat du Maryland, qui avait renoncé Cooke's Point, était un grossier imposteur. Quelle n'avait pas été sa déconvenue lorsqu'il apprit en l'espace de vingt-quatre heures que son « fils » était apparemment un agent haut placé du gouverneur ; qu'Anna avait été enlevée et relâchée par le fameux Long Ben Avery ; et – ce qui était possible le plus déconcertant – qu'elle était accompagnée de son ancienne maîtresse Roxanne Édouard et d'une jeune fille, en tout état de cause sa fille naturelle !

« À comparaison de ces merveilles, dit Henrietta, des vétilles telles que l'insurrection de Bloodsworth Island le laissent indifférent ! Vraiment, frère Eben, c'est un sacré gaillard que notre père !

– Henrietta ! gronda M^{me} Russecks. Hâtons-nous d'aller prévenir Sir Thomas que M. Cooke est revenu à lui, et sera bientôt assez rétabli que de s'entretenir avec lui. »

Elle déposa un baiser maternel sur le front du poète. Anna paraissait fort divertie.

« Henrietta est une maître juré taquine, dit-elle à Ebenezer quand ils furent de nouveau seuls. Roxanne lui a bien dit de ne point nous appeler *frère* ou *sœur* ou de parler de père comme de *son* père, mais elle ne laisse pas de le faire pour le provoquer. » De l'aveu même de Roxanne, Andrew ignorait, quand il l'avait quittée en 1670, qu'elle fût enceinte : elle s'était gardée de le lui dire, de peur qu'il ne l'épousât contraint et forcé, et avait doublement souffert quand il l'avait rendue à son « oncle » de Church Creek. « Et pourtant, il l'aimait. Tu aurais dû le voir, quand nous sommes arrivées ! Il était si heureux de la retrouver que c'est tout

juste s'il m'a regardée, tant il avait honte de l'avoir abandonnée – ma foi, il mourait de honte ! Il n'a pas disputé une seule fois qu'Henrietta fût sa fille, mais a cessé d'implorer le pardon général pour nous traiter de *vautours* et de *voleuses*, venus le chasser de Malden ! C'est un triste spectacle, Eben : nous devons lui pardonner. »

Anna semblait marquée par sa dernière épreuve : les traits de son visage étaient tirés comme à l'accoutumée, mais sa voix et ses manières témoignaient une nouvelle sérénité, une acceptation des choses difficiles à accepter – pour faire court, une béatitude. Elle rappelait à Ebenezer une à qui un miracle, une vision ou quelque grâce mystique a été fraîchement accordé. Le souvenir de leur dernier entretien dans la cale du capitaine Cairn lui fit monter les sangs au visage ; il ferma les yeux de honte et lui saisit la main. Anna lui rendit son étreinte, comme si elle lisait clairement dans ses pensées, et déclara ensuite d'une voix posée que, bien que Roxanne fît froid à Andrew et soutînt que Benjamin Long, ou Long Ben Avery, était le seul homme à avoir jamais conquis son cœur, Henrietta et Anna s'accordaient à penser qu'elle n'avait nullement cessé d'aimer leur père, mais était trop avisée pour lui accorder aussi vite le pardon.

Ebenezer sourit et hocha la tête. Quoique d'une extrême faiblesse, il ne laissait pas d'éprouver l'effet accommodant de sa bonne fortune et sentait ses forces lui revenir comme par magie.

« Qu'en est-il de toi et de Henry, Anna ? » demanda-t-il.

Anna baissa les yeux.

« Nous avons parlé, dit-elle, comme ceci, sans nous regarder en face. Il a été aussi surpris que père quand je suis arrivée en compagnie de Roxanne et d'Henrietta ! Il s'est réjoui de nous savoir en vie et a grand'hâte de te revoir. Je lui ai dit en privé ce que je savais de son père et de ses frères, et de tes craintes pour la sûreté de la province ; il brûle de curiosité et souhaite de se rendre au plus tôt sur Bloodsworth Island – tu sais comme est Henry –, mais il ne le fera pas avant de t'avoir parlé. Nous avons promis de ne point dévoiler son identité : même Sir Thomas l'appelle *M. Lowe*, et père pense qu'il est l'homme le plus fin de la province – il se dit l'un de tes anciens amis, et a promis d'aider père à recouvrer Malden. J'ai avis que cette feintise sera vite empêtrante... Il semble n'y avoir guère d'espoir... » Elle refoula une larme et prit un ton plus enjoué. « Les autres s'entréréjouissent d'être ensemble, ou du moins s'en accommodent : Henrietta et John, Roxanne et père ; même Bertrand et les Robotham ont conclu une sorte de trêve : le colonel prétend toujours que Bertrand est toi et rebat son droit sur Malden par crainte du scandale, et Lucy, la pauvre, est proche du terme et tremble à l'idée de mettre au monde un bâtard. Ils savent fort bien que leur revendication est sans fondement, et ils sont autant à blâmer pour cela que Bertrand, mais ils sont au désespoir, et Bertrand ne confessera rien de peur que le colonel ne le tue sur-le-champ. C'est une excellente comédie.

Ebenezer entendit de nouveaux tumultes en bas : son rétablissement avait été annoncé.

« Parle-moi de ma femme », la pria-t-il.

En entendant ce terme, que le poète avait prononcé de dessein formé, Anna eut du mal à dissimuler son trouble.

« Elle n'en a plus pour longtemps... »

– Non ! » Ebenezer se redressa sur un coude. « Où est-elle, Anna ? »

– Elle n'a pas supporté de vous revoir, McEvoy et toi, dit Anna. Elle s'est évanouie dans l'entrée et on a dû la porter dedans son lit – je te laisse feindre quel nouveau tourment ce fut pour père lorsqu'il apprit qu'elle était ton épouse (elle à qui il avait lui-même donné six livres), et un autre encore quand il sut qu'elle n'était pas Susan Warren, mais cette même femme que tu connaissais à Londres ! Il prétend que le mariage est nul et non avenué, et il peste et enrage ; mais s'il ne l'a point abusée, ce n'est que parce que Henry...

– Il n'importe ! » la rompit Ebenezer. On pouvait entendre les pas de plusieurs personnes dans l'escalier. « Vite, je te prie, Anna ! Quelle est sa condition ? »

– Sa... son mal n'a point diminué, pas plus que son besoin d'opium, et pour de sa santé elle l'a depuis longtemps gâtée dans la sécherie. Le docteur Sowter l'a examinée et a déclaré qu'elle était mourante.

– Vive Dieu ! gémit le poète. Je dois la voir sur l'heure ! Je veux mourir à ses côtés ! » Malgré les protestations d'Anna, il parvint à quitter son lit, mais aussitôt qu'il se fut assis, il fut pris de vertiges et se laissa retomber sur l'oreiller. « Pauvre femme ! Pauvre sainte, pauvre martyre ! »

Ses plaintes furent rompues net par l'arrivée tumultueuse de visiteurs conduits par Henrietta Russecks. Son père et Henry Burlingame furent les premiers à entrer.

« Cher Eben ! s'écria Henry en lui prenant les mains. Quelles sont ces aventures pour lesquelles tu m'as quitté ? » Il se tourna vers Andrew, lequel était demeuré très-empêché de l'autre côté du lit. « Dites-moi tout franc, monsieur Cooke : est-ce un mauvais fils celui qui sauve une province ? »

Ebenezer esquissa un sourire : il était trop ému que de pouvoir parler. Le père et le fils échangèrent un long regard douloureux.

« Je suis de tout cœur désolé, père », dit-il enfin, mais sa voix lui défallit aussitôt.

Andrew posa sa main gauche sur le front d'Ebenezer – le poète n'avait point souvenir d'un tel soin de sa part.

« Je te l'ai déjà dit à St. Giles, Eben : demander pardon est le privilège du mauvais fils, et l'accorder, le devoir du mauvais père. » Puis il déclara à la compagnie : « Mon fils a encore de la fièvre. Exposez votre affaire et finissons-en, Sir Thomas. »

Trois autres personnes venaient d'entrer dans la chambre : Richard Sowter, le colonel Robotham, et un gentilhomme d'une cinquantaine

d'années, belle mine et perruque blanche, qui s'inclina légèrement devant Andrew et Ebenezer.

« Thomas Lawrence, monsieur, du Conseil du gouverneur, dit-il. C'est un grand honneur pour moi que de faire votre connaissance ! De grâce, souffrez que j'abuse de votre convalescence, si très méritée, car vous seul connaissez l'urgence de l'affaire qui nous presse...

– Ma sœur m'a instruit de votre mission, et j'en remercie le ciel et le gouverneur Nicholson ! Notre péril est plus grand encore qu'on ne le peut croire, monsieur, et plus tôt nous l'aurons débrouillé, mieux ce sera pour tous.

– Excellent. Aussi dites-moi tout franc si vous vous sentez assez relevé que de vous entretenir cette après-midi avec le gouverneur Nicholson et moi-même.

– *Nicholson* ! s'exclama Sowter. Par la scie de saint Simon, messieurs ! »

Andrew et le colonel Robotham parurent eux aussi fort troublés par cette annonce.

« Monsieur Lowe ici présent m'a fait savoir que le gouverneur s'était rendu à Oxford hier, qu'il y avait été instruit de la bonne fortune de M. Cooke et avait résolu de se rendre à Malden ce jour même. Nous l'attendons d'un instant à l'autre. Quelle est votre réponse, mon garçon ?

– Je suis tout à fait prêt et très-désireux de lui faire mon rapport, dit Ebenezer.

– Fort bien. La province vous est redevable, monsieur !

– Un instant... » Le colonel Robotham était devenu quasi cramois ; ses gros yeux ronds allaient d'Ebenezer à Andrew et Sir Thomas. « Je ne doute point que l'homme soit un héros et qu'il ait des affaires de la plus haute conséquence avec le gouverneur ; loin de moi l'envie de paraître occupé de mes seuls tracas ou ingrat aux agents secrets de Sa Majesté, lesquels sont réduits par leur office de prendre de faux noms...

– Il suffit, George ! le rompit Andrew. M. Lowe ici présent peut bien être l'agent du gouverneur, ou celui du roi William, ou celui du pape, pour ce que j'en sais, mais ce garçon est mon fils Eben, et c'est assez là-dessus ! Je demande pardon au ciel pour avoir connivé avec M. Lowe à vous décevoir tous, et je rends grâce à Dieu de m'avoir rendu mon fils vivant, avec ou sans Malden !

– Assez, ordonna Sir Thomas. Je vous rappelle, colonel, que la province prend grand intérêt dans ce domaine. S'il sied au gouverneur, possible pourrons-nous tenir audience sur cette question ce jourd'hui même, maintenant que M. Cooke est parmi nous. »

Puis il rappela à tous ceux qui étaient présents, et particulièrement à Richard Sowter, qu'interdiction leur était faite de quitter les lieux jusqu'à ce que l'affaire ait été réglée.

« Par l'orgue de sainte Cécile ! protesta Sowter. C'est une infraction à l'*habeas corpus* ! Nous vous traînerons en justice, monsieur !

– Comme il vous plaira, repartit Sir Thomas. Dans l'espace, ne quittez point Cooke's Point : M. Lowe est en rapport avec le major Trippe, dont les soldats sont arrivés ce matin. »

Cette nouvelle causa une surprise générale ; le colonel Robotham se tirailla les moustaches, et Sowter invoqua saint Hygin et saint Polycarpe contre pareille tyrannie de la part de serviteurs de l'État. Sir Thomas demanda alors à chacun de quitter la chambre, hors Anna, qui faisait office de garde-malade auprès son frère, et « M. Lowe », ferme à ne point perdre de vue un seul instant le témoin principal. Andrew se refroga.

« Nous allons avoir beaucoup à nous dire, le consola Ebenezer, et des années pour ce faire. Pour l'instant, je n'aspire qu'à manger et dormir.

– Je vais te faire monter du bouillon », grommela son père, et il sortit. Ebenezer soupira.

« Il devra bientôt apprendre qui vous êtes, Henry ; je suis plus que las de ces déguisements.

– Je lui dirai, promit Burlingame, maintenant que je sais qui je suis. Ma foi, c'est fabuleux, Eben ! J'ai grand'hâte de mettre la main sur le livre de mon père – comment l'appelle-t-il, déjà ? *Le Livre des démons anglais* ! Roi des Ahatchwhoops ! Miraculeux ! » Il brandit un doigt professoral et sourit. « Mais attendons encore un peu, Eben. Je compte de me rendre sur Bloodsworth Island le plus tôt possible – demain, si nous réglons notre affaire aujourd'hui – et de faire mon pouvoir pour rapaiser le tayac Chicamec et mon frère – quel est son nom ? »

Ebenezer ne put s'empêcher de sourire devant l'enthousiasme caractéristique de son précepteur.

– Cohunkowprets, dit-il. Cela signifie *Billy-Bec-d'Oie*.

– Cohunkowprets ! Un nom splendide ! En suite de quoi je reviendrai ici, ferai ma cour à ta sœur, et demanderai sa main à mon bon ami Andrew. S'il consent, je lui dirai qui je suis et itérerai ma demande ; sinon, je m'en irai et ne l'importunerai jamais plus. Cela vous agréait-il à tous deux ? »

Ebenezer se tourna vers sa sœur dans l'attente d'une réponse. Il était clair qu'elle s'était entretenue avec Burlingame de choses plus intimes que du *Livre des démons anglais* ; il eut la certitude qu'Henry savait tout ce qui s'était passé, non seulement entre Anna et Billy Ramdam, mais aussi entre Anna et lui-même. Elle inspira profondément et branla la tête, les yeux toujours fixés sur la courteline.

« Tout cela est si futile, Henry... Qu'en pourrait-il advenir ?

– Allons, comment peux-tu désespérer après qu'Ebenezer a éclairci si miraculeusement ma race ? Laisse-lui seulement le temps de se rétablir et il résoudra pour moi cette autre énigme : le secret de l'Aubergine magique ! » Il renonça son ton moqueur et ajouta plus sérieusement : « J'ai proposé il n'y a pas longtemps à Eben que nous nous installions tous les trois en Pennsylvanie ; puisque la Nature a résolu de me contrarier, et

que l'Usage a repoussé ta requête, quel mal y a-t-il à ce que nous mettions en commun nos contrariétés ? Allons vivre comme des sœurs miséricordieuses dans notre propre petit couvent – oui, et je vous convertirai au cosmophilisme, ma nouvelle religion à l'usage des chercheurs de vérité contrariés, et nous inventerons mille et un exercices spirituels... »

Il continua de la sorte jusqu'à ce qu'Ebenezer et Anna éclatent de rire, et la tension qui régnait entre eux s'estompa temporairement. Mais Anna ne voulut point prononcer sur son offre.

« Chaque chose en son temps : revenez d'abord vivant de Bloodsworth Island, sans avoir été ni scalpé ni converti à leur religion, et nous déterminerons ensuite quoi faire de nous.

– Qu'est-il sorti de votre pèlerinage auprès John Coode ? demanda le poète à Burlingame.

– Ah, mon ami, comment expliquer que je t'aie tant de fois déçu et trompé, sinon que je n'accorde aucune foi à l'innocence. Mais prétexter cela, c'est t'offenser davantage...

– Nenni, l'assura Ebenezer. Mon innocence est ces derniers jours purement technique ! Mais Coode ? Est-il au vrai le grand salvateur que vous pensiez ? »

Burlingame soupira :

« Je ne l'ai point trouvé. »

Son dessein avait été, dit-il, de se faire passer pour un lieutenant de Coode (sous les traits de Nicholas Lowe), afin que de savoir quelle vérité dissimulaient les rumeurs selon lesquelles Coode conjurait avec les esclaves et les Indiens. Le bruit courait que la rébellion devait éclater avant que Nicholson ne puisse entamer des poursuites contre lui grâce au témoignage du Journal de l'Assemblée de 1691. Mais, le matin qui suivit cette même tempête qui avait jeté Ebenezer sur les bords de Bloodsworth Island, Burlingame s'était retrouvé bec à bec avec Andrew Cooke à St. Mary's, lequel semblait-il revenait de chez le capitaine Mitchell. Après s'être enquis discrètement, il apprit qu'Andrew avait rencontré le colonel Robotham chez Mitchell. Comme ce dernier parlait d'Ebenezer comme de son « gendre de St. Mary's », Andrew avait manqué s'étrangler.

« Eh bien, mes amis, dit Burlingame, je ne savais que penser ; je t'avais cherché en vain toute la nuit et finis par apprendre que le capitaine Cairn s'était embarqué à la brune avec le Lauréat du Maryland et un jeune maigrichon. On les tenait depuis pour morts. Ton père savait ce qui se passait à Malden et était tout extravagant à l'idée d'avoir perdu ses héritiers et son domaine. »

Quand il y eut apparence qu'Ebenezer était soit mort ou disparu, Burlingame s'était présenté à Andrew sous les traits de Nicholas Lowe, « fidèle ami du lauréat » ; il lui dit s'être fait passer pour Ebenezer, afin que de protéger son ami dans sa fuite. Ces nouvelles n'avaient fait que rengreger l'ire d'Andrew ; pendant quelques instants, Burlingame avait

craint quelque éclat – cela se passait dans la taverne de Vansweringen. Afin que de le consoler et de se mettre dans la position d'apprendre des nouvelles des jumeaux (et de poursuivre ses divers intérêts), Burlingame lui avait fait une ingénieuse proposition : il continuerait de se faire passer pour le fils d'Andrew ; ils se rendraient de concert à Cooke's Point, protesteraient que le donateur de Malden et l'époux de Lucy Robotham étaient tous deux des imposteurs, et contrarieraient ainsi les prétentions du colonel et du tonnelier.

« Nous arrivâmes donc ici bras dessus bras dessous, les meilleurs amis du monde, et hors d'une vaine visite à Church Creek pour avérer une rumeur... – tu connais l'histoire ? quelle ironie, n'est-ce pas ? – hors de cette visite, disais-je, nous n'avons point bougé depuis, attendant des nouvelles de l'un de vous deux. Quant au domaine, Andrew et moi menaçons Smith et Sowter, et ils nous menacent par tour, et récemment le colonel nous a tous menacés ; mais aucun d'entre nous n'ose porter l'affaire devant un tribunal, de peur d'être débouté, tant le cas est embrouillé, ou de peur d'avoir à répondre des putains et du trafic d'opium. Quels peuvent être les liens du vieil Andrew avec ces choses, s'il en a vraiment, je ne le saurais dire.

« N'êtes-vous point en vérité John Coode ? » demanda Anna, à demi sérieusement.

Henry haussa les épaules :

« Je l'ai été, de fois à autre ; et j'ai également été Francis Nicholson la moitié d'un jour. Mais je vous jure ceci : encore que j'aie peine à croire que des hommes aussi illustres soient de pures chimères, je n'ai vu à cette heure ni Baltimore ni Coode. Il se peut qu'ils soient tels que la rumeur l'affirme : démon ou demi-dieu, c'est selon ; ou possible sont-ils de simples citoyens comme nous, que la Fable a dérobés à la Raison ; à moins qu'ils ne soient autre chose sinon la rumeur et la fable elles-mêmes.

« Quand je songe au poids et à l'autorité de ces fictions, au regard de mon pauvre moi chétif, qui a été tant de fois contrefait et imité, elles me semblent avoir dix fois plus de substance ! »

Burlingame l'approuva en souriant :

« Mon jeune ami a été à bonne école ! En toute manière, Francis Nicholson existe : il n'est ni un Coode ni un Calvert, et il tient Nick Lowe pour un des plus accorts espions. Il serait indiscret de m'interroger davantage. »

Ebenezer aurait bien voulu en savoir davantage, mais la cuisinière – celle-là même qui avait pleuré à son mariage – lui apporta son bouillon de bœuf, et Burlingame profita de l'occasion pour se retirer.

« Je dois veiller à ce que le gouverneur ne soit point assassiné sur votre domaine, mes chers. » Il baisa gentiment et sans pudeur Anna sur la bouche, comme un mari sa femme, puis, au grand étonnement du poète, l'embrassa également, mais discrètement, sur le front, comme un

père le ferait avec un fils, ou un frère avec son cadet. « Remercions Zeus Tout-Puissant pour vous avoir rendus aux vivants ! murmura-t-il. Ne t'avais-je pas dit que ta chute serait cause de grands bouleversements ? »

Ebenezer sourit et protesta que, tout ruiné et épuisé qu'il était, il ne faisait point encore officiellement partie des déchus, pas plus qu'il n'y avait apparence qu'il joindrait jamais leur nombre. Burlingame répondit par un haussement d'épaules caractéristique et s'en alla.

« De plus graves soucis nous attendent, dit en soupirant Anna, mais je ne laisse pas de m'inquiéter pour cet homme et pour nous trois !

– Comptes-tu de l'épouser ? »

Anna haussa à son tour les épaules.

« À quoi bon ? Autant m'en aller avec lui, ainsi que je l'ai fait avec son frère, et vivre dans le péché. Ce que je redoute le plus, c'est qu'il ne retourne jamais de Bloodsworth Island.

– Aurais-tu peur que Billy Ramdam ne le tue par jalousie ? Je n'avais point fait réflexion à cela.

– Non, dit Anna. Aussi formidable que soit Billy, il ne saurait rivaliser avec Henry, et c'est là le danger. »

Ebenezer frissonna malgré lui : les liens qui unissaient Henry à la cause occidentale (pour ne rien dire du colonialisme anglais) étaient si ténus et si mitigés, là où son génie et ses intérêts étaient si embrouillés, qu'elle devait lui sembler à comparaison quelque querelle de clocher ! Ne s'était-il pas déjà fait pirate, et sans doute l'agent de Dieu sait quel satanique complot ? N'avait-il pas chanté les louanges de toutes sortes de perversités, et marqué à Ebenezer l'éternelle fascination de l'homme pour la violence, la destruction, et la rapine ? Quel que fût son dessein présent, il se pouvait fort bien que Burlingame décidât de demeurer sur Bloodsworth Island et de joindre son talent à celui de Drepacca et de Quassapelagh ; et avec des adversaires aussi industriels et puissants – sans parler de John Coode et du ténébreux M. Casteene –, les colonies anglaises de l'Amérique allaient avoir besoin de toute l'aide divine !

Le bouillon lui fut une merveille de remède ; quand il l'eut bu, il pria Anna d'aller exprimer son repentir à Joan Toast et de lui demander un entretien.

« Elle refuse, l'instruisit Anna une minute plus tard. Elle dit qu'elle ne vous veut point mal, mais qu'elle souhaite de mourir sans jamais souffrir la vue d'un autre homme. Même le docteur Sowter ne peut l'approcher. »

Comme chaque fois qu'il recevait des avis de Joan, Ebenezer ressentit au cœur la morsure de la honte. Néanmoins, il trouva bon que Joan n'eût point sombré dans l'apathie : pareille acrimonie, déclara-t-il à Anna, témoignait d'un restant de vivacité. Dans l'espace, il manda McEvoy, qui, après avoir compati avec lui aux malheurs de Joan, hocha la tête en apprenant l'incroyable récit du pirate au grand cœur (ce récit, lui dit-il,

affermissait les dires d'Ebenezer, selon lesquels la vie était un dramatourge éhonté), et se réjouit de l'heureux événement du rapt. Puis il accompagna le poète jusque dans la chambre qu'il partageait avec Bertrand Burton.

« Le pauvre hère s'était enfui de peur que le colonel Robotham et votre père ne lui tordent le cou, et avec Joan évanouie dans l'entrée, et vous-même roide comme le marbre, et toute l'émotion et le tumulte qui suivirent, ils ne l'ont trouvé qu'au matin, quasi mort de froid. Et encore le voulaient-ils mettre avec les serviteurs, mais M. Lowe et moi-même avons insisté qu'il demeure à mes côtés. J'ai bien peur que le pauvre diable ne réchappe point de ce froid. »

Ils trouvèrent le valet éveillé et fort mal en point. Ses joues étaient enflammées par la fièvre ; ses traits, tirés ; son nez était plus effilé que jamais, et crochu comme celui d'un Juif ; ses yeux, toujours aussi ronds et saillants, faisaient songer au regard vitreux d'un vieux hibou. De même que Burlingame s'était précipité au chevet d'Ebenezer, le poète se précipita à celui de son valet.

« Pauvre homme ! Tu n'aurais jamais dû nous quitter ! »

Bertrand eut un sourire désabusé :

« Je n'aurais jamais dû quitter Pudding Lane, Monsieur, dit-il d'une voix mi-casse mi-murmure. Il aurait mieux valu à votre serviteur d'affronter Ralph Birdsall plutôt que de jouer les lauréats et les conseillers. Toutefois, n'avons-nous point été heureux une fois, le jour où nous fûmes les dieux de Drakepecker et pensâmes trouver la Cité d'Or ? »

Ebenezer voulut protester à son valet qu'il s'exprimait comme un qui se sait condamné, mais il se ravisa, de peur que sa remarque ne sonne comme une prophétie.

« En effet, ce fut là une splendide journée, reconnut-il. Et nous en connaissons bien d'autres, Bertrand, toi et moi. »

Il assura son homme que ni Andrew ni lui-même ne lui voulaient mal, mais qu'ils priaient pour qu'il se raccommode au plus tôt.

« Pour du colonel, il a assez de raisons que d'être colère, et le cas de Lucy est très-pitoyable, mais Dieu sait qu'ils l'ont mérité ! En toute manière, ils ne te tourmenteront point. Porte-toi bien, l'ami, et me conseille, ou je te ramènerai chez Betsy Birdsall ! »

Mais rien ne put égayer l'humeur du valet : il poussa un soupir et, sous l'effet de la fièvre, se mit à parler de ratafia, de Grande Ourse, et de la ruse des femmes.

« Vous avouerez, Monsieur, dit-il enfin d'un ton espiègle, que j'avais quelque talent pour faire le poète... »

— Plus qu'un talent, ma foi, dit Ebenezer en pleurant. Un vrai génie ! »

Bertrand sombra derechef dans une espèce de délire, et Anna insista que les deux hommes quittent la chambre et le laissent à ses soins et à

ceux de M^{me} Russecks. Ebenezer retourna dans sa chambre faire une courte sieste, en suite de quoi il prit un repas plus copieux que le précédent et se déclara prêt de faire son rapport.

« Je vais aller dire au gouverneur Nicholson de monter, répondit Burlingame. Il est arrivé pendant que tu dormais et a échauffé les sangs de tout chacun en refusant d'entendre parler du litige tant qu'il ne se serait pas entretenu avec toi. Mais j'ai réussi à le convaincre d'attendre la fin de ton repas. »

Bien qu'il appréhendât cette rencontre, Ebenezer ne put s'empêcher de sourire :

« Vous ai-je dit que votre frère sacrifiait lui aussi à cette maudite coutume ?

– En vérité, c'est merveilleux ! Il me tarde de terminer cette pénible comédie et de faire sa connaissance. »

Henry le quitta sur cette note ambiguë ; il revint peu après en compagnie de Francis Nicholson, Gouverneur Royal de la Province du Maryland. C'était un homme de petite taille et de belle corpulence, ainsi que l'était Burlingame, mais plus vieux d'une douzaine d'ans et plus fort en ventre. Il avait les chausses en velours lie-de-vin, la grande perruque à la française, les ongles apprêtés et le visage poupon d'un dandy ; mais sa large mâchoire et ses yeux colères, sa voix cassante et ses manières brutales démentaient toute fatuité. Il entra dans la pièce à grands pas, sans y avoir été invité, s'appuya pesamment sur sa canne à pommeau d'argent, et examina le malade à travers ses lunettes avec un mélange d'impatience, de curiosité et de scepticisme, comme si Ebenezer avait été l'une de ces baleines échouées auxquelles lui donnait droit sa commission royale, et qu'il n'était pas certain que l'huile vaille la peine qu'on dépèce la bête. Burlingame attendait, amusé ; Sir Thomas Lawrence arriva en dernier, tout essoufflé, et referma la porte derrière lui.

« Bien le bonsoir, Votre Excellence, dit Ebenezer. Je suis Ebenezer Cooke.

– Cordieu, cela vaudrait mieux pour vous ! » s'écria le gouverneur. Son ton, quoique brusque, n'était point malveillant, et tous éclatèrent de rire. « Voici donc le lauréat de Charles Calvert, dont on nous a tant parlé !

– Non, Votre Excellence, ce titre n'était point en vérité...

– M. Lowe nous a déjà instruits des circonstances de votre commission, monsieur Cooke, intervint Sir Thomas, et des diverses épreuves et impostures qui vous ont été infligées.

– L'idée n'était point tant mauvaise, déclara Nicholson, encore que je gagerais que le vieux Baltimore n'a agi de la sorte que pour jouer les monarques. Laissez-moi seulement le temps de fonder un collège à Annapolis – c'est ainsi que j'appelle la ville d'Anna Arundel –, accordez-moi seulement une année pour y bâtir une école, et que cela plaise ou non à ces grippe-sous, nous imprimerons bientôt des livres au Mary-

land ! Oui-bien, et possible un poète trouvera-t-il alors quoi chanter, n'est-ce pas, Nick ?

– Certes oui, repartit Burlingame. »

Et il ajouta qu'il était entré en rapport avec un imprimeur de Virginie et que, conformément aux directives de Nicholson, il s'efforçait de convaincre l'homme de quitter le service du gouverneur Andros pour ouvrir boutique au Maryland. Ebenezer put croire pendant un temps qu'on l'avait oublié, mais soudain le gouverneur se tourna vers lui et demanda à entendre sur l'heure le détail de ce « conte fantastique d'esclaves et de sauvages ». Son apparent scepticisme désarma au début le poète – il commença son récit d'une voix hésitante, comme s'il doutait lui-même de sa véracité –, mais il découvrit bientôt que l'incrédulité du gouverneur n'était qu'affectation. « Absurde ! » s'exclama Nicholson en apprenant que Drepacca connivait avec les chefs du Nord, mais son front rosâtre se contracta d'inquiétude ; et lorsqu'il qualifia l'histoire de la parenté de Burlingame de « fraude honteuse » et de « crasse aberration », Ebenezer fut à même de traduire ces obscénités par « le plus satané miracle que j'aie jamais entendu ! ». Pour faire court, combien qu'il protestât son extrême défiance à chaque pause que faisait le poète dans sa relation, Ebenezer était assuré, ainsi que l'était Burlingame, qu'il en acceptait les moindres détails, depuis le complot afro-indien et le trafic d'opium jusqu'au commerce illicite pratiqué par Slye et Scurry, sans parler des rapines de Thomas Pound, le « garde-côte » d'Andros (il se frotta les mains en apprenant cette nouvelle, s'éjouissant fort à l'idée d'embarrasser son rival), et de la duplicité du capitaine Meech – ce même Meech que lui, Nicholson, avait récemment engagé pour donner la chasse aux trafiquants, à bord de *La Véronique*.

« Sainte Mère de Dieu ! jura-t-il enfin. C'est un nœud de vipères qu'on me demande là de gouverner ! » Il se tourna vers ses lieutenants. « Qu'en pensez-vous, messieurs : ne devrions-nous point nous installer à la Barbade et laisser cette vile province aux païens ? Et vous, *vous*, misérable ! » Il menaça Burlingame de sa canne. « Vous vous faites passer pour un parfait gentilhomme de Talbot, quand vous n'êtes au vrai qu'un damné sauvage ! Merci de ma vie ! Merci de ma vie ! »

Burlingame fit un clin d'œil à Ebenezer. Le gouverneur Nicholson arpena quelques instants la chambre, martelant le parquet de son bâton. Enfin il s'arrêta et regarda le président du Conseil d'un air farouche.

« Bon sang, Tom, pouvons-nous poursuivre en justice ce Coode, oui ou non ? Ce serait un scélérat de moins à souffrir, en suite de quoi nous pourrions armer la milice. » Et il murmura à Ebenezer, en aparté : « Pour parler franc, nous avons plus de munitions dans nos chausses que dans notre maigre arsenal. »

Sir Thomas s'enquit auprès Burlingame et se vit tancer vertement par Son Excellence pour avoir demandé son avis à un « peau-rouge et un espion ».

« Nous le pourrions poursuivre sitôt que nous l'aurons trouvé, déclara Burlingame, mais il nous faudra choisir nos juges avec soin, et même ainsi il se peut qu'il s'en sorte à bon compte. »

Il leur fallait encore recouvrir une part du Journal de l'Assemblée de 1691, témoignage accablant contre Coode et ses « alliés protestants » ; combien qu'il y avait peu apparence que ce document éclaircirait le mystère de sa race (il s'agissait – aux dires de William Smith – de cette part du *Journal secret* où Sir Henry Burlingame narrait par où les Anglais avaient réchappé de l'empereur Powhatan), il n'en constituait pas moins une charge de la plus haute conséquence.

« Il se trouve entre les mains de ce butor de tonnelier, conclut-il, lequel ne s'en séparera point, pour tout l'or du monde. Toutefois, nous pouvons faire pression sur lui, et, sitôt que je l'aurai lu, nous pourrions donner la chasse au révérend et général John Coode.

– Nous la recouvrirons, n'en doutez point, marmonna Nicholson, avant la fin de ce jour. Si je dois être massacré par les païens, je veux voir ce scélérat de Coode en Enfer avant moi.

– Il y a plus inquiétant, dit Burlingame. Vous savez aussi bien que moi que les Noirs et les Indiens peuvent, s'ils le désirent, exterminer tous les Blancs d'Amérique d'ici le printemps – même avec trois ou quatre bons généraux. »

Il comptait de se rendre en toute manière sur Bloodsworth Island au plus tôt pour y rencontrer le tayac Chicamec et Cohunkowprets ; il était plus que probable qu'ils douteraient son identité, attendu qu'il n'avait pas le moyen de l'avérer, mais si par quelque miracle ils le croyaient, il tâcherait à détrôner son frère et à dresser Quassapelagh et Drepacca l'un contre l'autre. La faction et l'intrigue, il en était convaincu, étaient les seules armes capables de sauver les Anglais en attendant que leur position soit affermie en Amérique.

« Vous n'irez point outre les présentations, railla Nicholson. Les brutes sont pesantes, certes, mais pas assez stupides que de s'incliner devant le premier Anglais venu qui se dira leur roi.

– Ce n'est point là un rôle que peut jouer n'importe quel Anglais. Non point que je fasse vanité de quelque secret talent, monsieur – bien au rebours, ce rôle appelle un défaut très-particulier, n'est-il point vrai, Eben ? »

Il entreprit de décrire fort naïvement l'infirmité congénitale qu'il avait héritée de Sir Henry Burlingame, son grand-père, infirmité dont il comptait d'user comme d'une lettre de créance. Le gouverneur se montra par tour étonné, compatissant, et basement amusé : il déclara que cette rubrique échouerait sans doute s'il se trouvait au moins un seul Indien sceptique sur l'île – « Croyez-vous que le vieil Ulysse se serait fait scrupule de châtrer Sinon si cela avait pu servir son dessein ? » lui demanda-t-il – mais il n'avait rien de plus expédient à proposer pour

l'instant. La mine enfin radoucie, il se tourna vers Ebenezer et lui demanda :

« Avez-vous autre chose à me dire, mon garçon ? Non ? Que Dieu vous bénisse alors pour votre courage et vous récompense de vos épreuves : si vous êtes pour moitié aussi poète que vous êtes homme, vous méritez un meilleur office de lauréat que celui du Maryland. »

Et ayant ainsi donné libre étendue à ses sentiments, il se hâta d'affectederechef une humeur rebourse avant que le poète ait pu trouver les mots pour exprimer sa gratitude.

« Et maintenant, Tom, je veux voir au salon tous ces coquins et toutes ces gaupes, fors ce pauvre diable que la fièvre fait délirer. Nous allons sans plus tarder tenir noble assemblée, comme avait coutume de dire Charlie Calvert, et régler cette affaire avant la tombée de la nuit.

– Fort bien, monsieur ! répondit Sir Thomas. Mais il me faut vous rappeler ce que le juge Hammaker...

– La peste soit d'Hammaker ! » s'écria le gouverneur, et Ebenezer se souvint à cette occasion de certains propos diffamatoires que lui avait rapportés autrefois Bertrand. « Remuez-vous un peu, Nicholas – hein ? quoi ? *Henry* ? Vive Dieu, le beau nom pour un Machiavel eunuque ! Rassemblez nos paroissiens afin qu'ils soient jugés, Henry Burlingame : Tom fera le vieux Minos, et je serai Rhadamanthe ! »

20. OÙ LE POÈTE COMMENCE SA JOURNÉE AU TRIBUNAL

La question de la propriété de Malden occupait tellement les esprits depuis quelques jours qu'il ne fallut guère de temps au gouverneur Nicholson pour réunir son tribunal extraordinaire dans le grand salon. Toutes les parties intéressées étaient présentes, et il s'en trouvait au moins une qui aurait préféré d'être ailleurs : on apprit en effet que deux soldats de la milice du Dorchester avaient surpris William Smith sur le rivage, et le dépit qu'on pouvait lire sur son visage témoignait clairement qu'il n'avait pas seulement cherché à s'aérer, ainsi qu'il l'avait déclaré. Les deux juges s'installèrent à la table des joueurs de cartes, le dos à la cheminée, et disposèrent les autres en un large demi-cercle ; Henry Burlingame, muni de papier et d'encre, se tenait à la gauche de Nicholson, à l'opposé de Sir Thomas, et envisageait l'assemblée d'un air enjoué.

Ebenezer, qui avait pris la peine de s'habiller pour l'occasion, était perché sur le bras du fauteuil d'Anna, à l'extrême droite du demi-cercle ; bien que son désir de voir Malden rendu à son père fût toujours aussi vif, toute inquiétude l'avait désormais quitté en suite des récents événe-

ments. En accord avec sa nouvelle sérénité, Anna avait apporté avec elle des travaux d'aiguille, lesquels semblaient occuper tous ses soins ; on l'aurait pu croire du tout indifférente au sort du domaine. À sa droite était assis Andrew Cooke : ce dernier fumait sa pipe d'un air si farouche et si ferme que les volutes de fumée semblaient non point émaner de sa bouche mais de son corps même. Il lançait de fois à autre des regards inquiets à ses enfants, comme s'il avait craint de les voir disparaître ou se métamorphoser ; le reste du temps il regardait avec impatience vers la table et buvait à petites gorgées le rhum que Nicholson avait fait servir.

Pas une seule fois il ne porta ses regards vers le lit de repos où se tenaient Roxanne Russecks, Henrietta et McEvoy. Le bruit courait que les vieux amants s'étaient raccommodés, mais ils refusaient tous deux de s'exprimer directement sur le sujet – Roxanne protestait son éternelle dévotion à la mémoire de Benjamin Long, et Andrew protestait la sienne à la mémoire d'Anna Bowyer Cooke –, mais la veuve du meunier, en dépit de sa sérénité, témoignait d'un enjouement inhabituel ; ses yeux marron brillaient, et elle semblait goûter en permanence quelque secrète risée. Et Andrew, quand sa fille lui avait dit que ni Ebenezer ni elle ne regarderaient son remariage comme un affront à la mémoire de leur mère, avait été couvert de confusion et il avait prié Anna de s'occuper premier de ses fiançailles avant que d'arranger les siennes. Ebenezer concevait seulement aujourd'hui que son père n'était point un barbon, mais un homme d'une cinquantaine d'années, encore fort viril de mine en dépit de sa barbe grisonnante, de son bras infirme, et de sa santé précaire.

À côté de Roxanne, au centre du groupe, étaient assis Henrietta et John McEvoy, au sujet desquels ne courait aucun bruit : ils ne faisaient point mystère de leurs sentiments réciproques, et tout un chacun s'attendait à ce qu'ils annoncent leurs fiançailles. À leur droite se trouvaient Richard Sowter, William Smith, Lucy Robotham, et le colonel, son père – lequel, en vérité n'était point assis, mais s'agitait sans relâche derrière la chaise de sa fille que la honte accablait. Le tonnelier regardait ses souliers d'un air sombre et hochait impatiemment la tête toutefois que Sowter lui murmurait quelque chose : il évitait de regarder dans la direction d'Ebenezer ou des soldats de la milice – lesquels gardaient la porte, saisis d'un mousquet, ayant été nommés cinq minutes auparavant *buis-siers d'armes* par Nicholson.

Par faute de marteau, le gouverneur choqua le bord de la table avec sa canne.

« Fort bien, nous pouvons enfin instruire cette satanée affaire. Notre bon ami Nick Lowe a imaginé un code ingénieux pour coucher nos propos, en vertu de quoi il a été nommé *clerc de ce tribunal*. »

Ebenezer profita de l'occasion pour prendre la parole :

« S'il plaît à Son Excellence..., débuta-t-il.

– Il ne lui plaît pas, le rompit Nicholson. Vous aurez tout le loisir de vous exprimer tantôt.

– C'est au sujet du clerc, insista Ebenezer. Eu égard à l'extraordinaire complexité de l'affaire qui nous occupe, où la question des identités est d'une si très grande conséquence, ce me semble qu'il serait sage d'établir un principe ferme dès le début : que nul ne soit entendu qu'il n'ait auparavant avéré son identité, afin qu'aucun doute ne vienne entacher la légalité de ce procès. À cette fin, je prie Votre Excellence d'appeler le clerc par son véritable nom. »

Cette proposition alarma grandement Anna et déconcerta le reste de la compagnie, en particulier Andrew ; mais Nicholson et Sir Thomas eurent l'air de fort apprécier la stratégie du poète, à savoir établir un précédent favorable à son cas, et ils donnèrent leur approbation après avoir consulté Burlingame.

« C'est là sans doute une procédure fort sage, reconnut Nicholson. Apprenez donc que Nicholas Lowe est le *nom de guerre** de notre bon ami, et que nous le nommons présentement clerc de ce tribunal sous son nom véritable, Henry Burlingame III – c'est bien cela, Henry ? »

Burlingame hocha la tête en signe d'approbation, mais toute son attention, ainsi que celle des jumeaux, était portée sur Andrew Cooke, qui avait pâli en entendant le nom.

« Merci de ma vie ! s'esbouffa McEvoy, qui ignorait tout de la situation. Est-ce vraiment vous, Henry ? Vraiment, ces derniers jours sont très-abondants en miracles ! As-tu entendu cela, Henrietta... »

Henrietta lui fit signe de se taire ; Andrew se tenait tout roide et fusillait Burlingame du regard.

« Que Dieu m'en soit témoin ! » commença-t-il, et il dut s'interrompre afin que de recouvrer son calme. « Puisses-tu finir en Enfer, Henry Burlingame... »

Il fit un pas en direction de la table ; Ebenezer s'avança et le retint par le bras.

« Asseyez-vous, père : vous n'avez aucune raison de vouloir mal à Henry, et n'en avez jamais eu. C'est moi que vous devez blâmer, non point Henry et Anna. »

Incrédule, Andrew regarda son fils, puis la main que celui-ci avait posée sur son bras ; toutefois il ne tenta pas d'aller outre.

« Allons, allons, Andrew, lui dit M^{me} Russecks. Vous êtes ici l'accusé, et non point le plaignant. Il sied mal aux fraudeurs de dénoncer les fraudes dont ils ont été victimes.

– Elle a raison ! » s'écria le colonel Robotham, et il s'attira aussitôt un étrange regard de la part de Burlingame.

Nicholson appela à l'ordre avec sa canne.

« Vous pourrez bientôt régler vos différends, déclara-t-il. Veuillez vous asseoir, monsieur Cooke. »

Andrew obéit ; Roxanne se pencha vers lui pour lui murmurer à l'oreille, et Anna flatta le bras de son frère avec admiration. Le poulx d'Ebenezer battait encore la chamade, mais un clin d'œil de Burlingame le rapaisa. Ce fut bientôt son tour d'être ébranlé : la cuisinière qui lui avait apporté le bouillon était apparue à la porte du salon, porteuse d'un double message ; les huissiers d'armes ne la laissèrent point entrer, mais allèrent le répéter au gouverneur ; il hocha premier la tête, puis poussa un juron.

« Vous apprendrez avec plaisir, madame Russecks, annonça-t-il, que votre ami le capitaine Avery nous a faussé compagnie et se dirige vers Philadelphie, où je ne doute point qu'il trouve un abri sûr et quantité d'amis. »

Roxanne repartit que ni son ancien attachement pour Long Ben Avery ni la fraîche obligation qu'elle avait à son endroit ne la rendaient aveugle à sa malice ; elle pria Son Excellence de se rappeler que c'était elle qui les avait instruits de la présence d'Avery, et insista qu'il termine ses embarrassantes allusions à des liens qui n'existaient pas.

« Elle a raison », dit Andrew.

Ebenezer et Anna échangèrent des regards étonnés. Le gouverneur parut pénétré de l'esprit de Roxanne et lui fit des excuses.

« On me dit de surcroît qu'une des personnes souffrantes dans cette maison a demandé à nous joindre, et, attendu que M. Burlingame la tient comme témoin direct sur divers chefs, je le prierai d'assister les huissiers d'armes afin que de l'amener ici. »

Andrew, Roxanne, Henrietta, John McEvoy – tous se tournèrent vers Ebenezer, que cette nouvelle avait rendu tumultuaire. Il craignit un moment une nouvelle attaque d'immobilisme, mais la vue de Joan, portée ainsi qu'une pauvre femme ravie à son donjon, l'ébranla aussitôt.

« Ah, Dieu ! »

Tous les hommes se levèrent en murmurant ; Andrew posa la main sur le bras de son fils et toussota une ou deux fois en manière d'encouragement. C'était en vérité un spectacle fort alarmant : le visage de la misérable était marqué par la maladie ; ses dents, dans un état lamentable, et ses yeux – ces yeux marron qui avaient jadis brillé chez Locket – étaient d'un rouge terne. Elle n'était pas plus âgée qu'Henrietta Russecks, mais sa chemise de nuit de grosse laine, sa chevelure emmêlée et sa mine défaite lui donnaient la mine d'une sorcière ou de quelque vieille démente. McEvoy gémit à cette montre ; Lucy Robotham se couvrit les yeux ; Richard Sowter eut une moue embarrassée, et son client refusa du tout de regarder. Comme Joan était trop faible pour rester debout, on l'enveloppa de couvertures et on la déposa dessus le lit de repos, à côté d'Henrietta. Les soins que celle-ci lui prodigua aussitôt indiquaient que McEvoy n'avait eu aucun secret pour sa promise.

Joan ne remarqua la présence d'Ebenezer que lorsqu'on l'installa sur le lit.

« Que Dieu m'assiste et me pardonne », s'écria le poète.

Il se jeta à genoux devant la couche, pressa la main de Joan contre sa bouche et sanglota.

« À l'ordre ! À l'ordre, ordonna Nicholson. Vous pouvez vous asseoir à côté de votre femme, si vous le souhaitez, monsieur Cooke, mais nous n'en finirons jamais avec cette affaire si nous ne la débutons point. Quel que soit le tourment que vous ait causé ce misérable, madame Cooke, il est clair qu'il s'en repent. Désirez-vous qu'il change sa place avec M^{me} Russecks ?

– *Si les souhaits nourrissaient leur homme, les mendiants seraient repus*, repartit Joan. Je ne me suis jamais portée aussi mal que lorsque j'ai dîné de souhaits.

– Agissez à votre guise, monsieur Cooke, dit le gouverneur. Mais soyez discret. »

M^{me} Russecks installa Ebenezer à son ancienne place, près la tête de Joan, et alla s'asseoir sur la chaise que lui offrait Andrew Cooke, lequel ne cessait de regarder son fils avec gravité. Hors de la vue de Joan, Ebenezer pressait sa main inanimée dans la sienne ; il n'osait point regarder le reste de la compagnie, mais il entendit sur sa gauche le cliquetis industriel des aiguilles d'Anna, et ce bruit lui parut autant de clous qu'on enfonçait dans son corps.

« Bien, dit Nicholson d'un ton cassant. Je pense que nous pouvons aborder notre affaire. Le clerc va faire prêter serment à Andrew Cooke, en suite de quoi nous entendrons sa déposition.

– Je refuse de prêter serment devant cet homme, déclara Andrew. J'aimerais mieux le faire devant le Diable.

– Tout homme qui refusera de venir prêter serment renoncera aussitôt son droit à prétendre Malden », menaça le gouverneur.

Andrew prêta serment de mauvaise grâce.

« Objection, Votre Excellence, dit Sowter. Le témoin n'a pas levé sa main droite.

– La peste de votre objection ! répondit le gouverneur. Il ne peut pas plus lever sa main qu'Henry sa queue, ainsi que le peut voir chacun, fors un coquin ou un benêt. Veuillez vous asseoir à présent, monsieur Cooke : attendu que vous êtes nombreux à prendre intérêt dans ce procès et que nous n'avons point de palais de justice pour l'instruire, je déclare que ce salon est notre barre des témoins. Vous pouvez répondre depuis votre siège.

– Mais, par les genoux de sainte Rosalie, Votre Excellence, protesta Sowter, qui est l'accusé et qui est le plaignant ? »

Le gouverneur tint une brève conférence avec Sir Thomas Lawrence, lequel annonça alors que, eu égard à l'inhabituelle complexité des plaintes et allégations, la procédure débiterait par une enquête avant que d'en venir au procès même.

« C'est égal à ce que nous avons coutume de faire sous le lord propriétaire », affirma-t-il.

Sowter ne fit point d'autres objections, même quand, en manière de provocation, Nicholson prit la mesure extraordinaire de faire prêter simultanément serment à toute la compagnie. Ils durent joindre leurs mains en une chaîne qui partait de Burlingame – lequel était saisi d'une bible – et réciter en chœur la formule.

« À présent, monsieur Andrew Cooke... » Il consulta un document qui était sur sa table. « Est-il exact que le cinquième jour de mai de l'an 1662, vous avez acquis cette portion de terre d'un certain Thomas Manning et sa femme Grace pour la somme de sept mille livres de tabac, et y avez fait bâtir cette demeure ? »

Andrew confirma les termes de la transaction.

« Et est-il vrai que, de 1670 jusqu'à septembre dernier, vous avez confié le gouvernement de ce domaine à un certain Benjamin Spurdance ?

– Oui.

– Où est ce Spurdance ? demanda Nicholson à Burlingame. Ne devrait-il point être ici ?

– Nous tâchons à le retrouver, dit Henry. Il semble qu'il ait disparu. »

Puis Andrew déclara, en réponse à une question du gouverneur, que le 1^{er} avril, conformément à ses ordres, Ebenezer s'était embarqué de Plymouth pour aller assumer la direction de la plantation, et que, pour des raisons de commodité, il avait donné à son fils sa procuration pour tout ce qui concernait ses affaires.

« Et a-t-il, lors de la session de septembre à Cambridge du tribunal itinérant, cédé librement Cooke's Point à William Smith ?

– Oui-bien, par saint Wenceslas ! trancha Sowter. Votre Excellence a le document qui le prouve.

– On l'a trompé ! s'écria Andrew. Il ignorait que ce fût Malden, et de surcroît il n'avait point autorité de vendre la propriété !

– Je n'entends point cela, disputa Sowter. Qu'y a-t-il de plus commun qu'une vente lors qu'on s'occupe de commerce ? »

Là-dessus, le colonel Robotham s'entremet du débat.

« Toute cette question ne touche pas à notre propos, Votre Excellence ! L'homme qui a cédé Cooke's Point à Smith n'était qu'un fieffé imposteur, ainsi que l'a reconnu lui-même M. Cooke, et le titre de ma fille est antérieur en toute manière – le vrai Ebenezer Cooke a perdu son domaine lors d'un pari en bateau avec le révérend George Tubman, en juin, et Tubman a cédé le titre à ma fille bien avant que cette autre mystification ait été perpétrée !

– Foutu mensonge ! » s'écria Sowter, et Andrew approuva d'un hochement de tête.

Nicholson se leva et frappa le parquet de sa canne.

« Il suffit, nom de Dieu ! L'enquête est terminée ! »

Même Burlingame témoigna quelque étonnement.

« Elle vient tout juste de débiter ! protesta Andrew. Vous n'avez encore rien entendu !

– Vous parlerez quand la cour vous en priera, dit le gouverneur, ou serez chassé de ce tribunal. Nous avions réglé de débiter le procès sitôt que nous aurions déterminé quel était le véritable intimé. L'enquête est close. »

Andrew rayonna :

« Vous reconnaissez donc que je suis l'intimé, et que c'est à ces voleurs d'avérer leur plaintes mensongères ?

– En aucune façon, répondit Nicholson. C'est moi qui suis l'intimé – c'est-à-dire la Province du Maryland. Nous confisquons ce domaine, sacrebleu, et c'est à vous de controuver une raison pour laquelle nous ne devrions point le faire au nom de Sa Majesté.

– Dans quoi diable vous fondez-vous ? demanda Sowter. C'est un simulacre de justice ! »

Nicholson balança un instant. Burlingame, que cette conduite délectait grandement, lui murmura quelque chose à l'oreille.

« Dans l'intérêt de la province et des plantations de Sa Majesté en Amérique, dit-il enfin. Cette maison est selon toute apparence le centre d'un vicieux commerce, lequel commerce est selon toute apparence le fait d'éléments séditieux. C'est notre devoir de gouverneur que de confisquer cette propriété et de poursuivre en justice les traîtres qui s'y sont établis.

– Par la tannerie de saint Sévère ! De telles charges n'ont jamais été retenues !

– Cela est exact, reconnut le gouverneur. Ce serait injuste que de porter une accusation aussi grave sans entendre au préalable vos défenses. Aussi êtes-vous tous en état d'arrestation pour cause de sédition durant l'audience, et l'audience ne débutera que lorsque nous aurons démêlé cette affaire ! »

Sir Thomas lui-même semblait ébranlé.

« Cela est sans précédent ! se plaignit le colonel.

– Bien au rebours, dit Nicholson d'un air triomphant. Ce n'est autre chose sinon la ruse employée par le juge Holt pour priver Lord Baltimore de sa charte. »

La confiscation fut aussitôt rendue officielle : Sir Thomas vit son statut de juge changé en celui d'avocat de la défense ; Andrew, William Smith et Lucy Robotham se retrouvèrent plaideurs ; et le procès *Cooke et al. versus Maryland* fut déclaré ouvert.

« Ventrebleu ! dit en riant le gouverneur. Voilà un procès dont on se souviendra ! »

Puis il décréta que le colonel Robotham, en tant qu'avocat de Lucy, serait entendu le premier, puisque sa plainte précédait les autres. Le colonel, fort embarrassé, retraça les conditions du pari à bord du

Poséidon et son issue, en vertu de laquelle le titre de Cooke's Point avait échu au révérend George Tubman, de la paroisse de Port Tobacco ; le mariage du révérend Tubman et de Lucy (ultérieurement annulé pour cause de bigamie) ; l'acquisition du titre de Cooke's Point par Lucy ; et enfin le mariage de celle-ci et du lauréat.

Nicholson grommela :

« Allons, colonel Robotham, vous êtes un homme responsable, encore que vous ayez servi Coode et le gouverneur Copley ; si je ne vous savais pas un ami de la justice, je ne vous aurais jamais nommé juge de la cour de l'Amirauté. Vous êtes un honnête homme, et un fort juste : l'honneur de cette vile province...

– Je vous remercie, monsieur, marmotta le colonel. Dieu sait comme je n'aspire qu'à la justice...

– Aussi regardez ce maigrichon et reconnaissez qu'il n'est pas plus l'époux de votre fille que moi, ni celui qui a fait le pari avec George Tubman !

– Je n'ai jamais dit qu'il l'était, protesta le colonel. Andrew Cooke lui-même nous a déclaré...

– Nous avons entendu ses déclarations mensongères, le rompit Nicholson, et savons aussi bien que vous pourquoi il a fait croire qu'Henry était son fils. »

Le colonel Robotham s'accorda volontiers là-dessus.

« Il croyait son fils mort et espérait de me décevoir avec un imposteur. Mais, Votre Excellence, ma position est qu'un homme qui renie son fils mort le ferait tout aussi bien s'il était vivant, et plutôt deux ou trois fois qu'une. Mon opinion, monsieur, est que, quand il apprit comme son fils avait perdu la propriété, il conniva avec M. Lowe – ou Burlingame, quel que soit son nom – afin que de nous escroquer ; et que, quand mon pauvre gendre apparut avec ses compagnons et que M. Burlingame fut obligé de se découvrir, M. Cooke ne fit pas scrupule de corrompre ce coquin de valet pour prendre sa place. Je puis rassembler quantité de témoins du *Poséidon* qui identifieront le mari de ma fille comme étant Ebenezer Cooke et ce traître de drôle comme son valet ; et ils jureront, ainsi que je le fais aujourd'hui, que bien souvent sur le bateau il usurpa l'office de son maître. »

Le gouverneur branla la tête :

« Je crains fort, George, que votre gendre ne soit autre que ce valet présomptueux qui garde le lit là-haut. Et autant je déplore ce scandale, et compatis à votre fardeau d'une fille abusée, autant je suis persuadé que cet homme est le vrai Eben Cooke. En plus du témoignage de son père, de sa sœur et de M. Burlingame, j'ai ici une déclaration sous serment de Bertrand Burton, que M. Burlingame a eu la prévoyance de recueillir avant que le pauvre diable ne tombe malade. Je la lirai à haute voix et la ferai circuler afin que tout un chacun la puisse examiner. »

Il entreprit de lire la confession, signée par Bertrand, des diverses impostures du valet, de son pari illégal avec Tubman, et de son mariage frauduleux avec Lucy Robotham. Malgré l'immense fatigue qu'éprouvait Ebenezer, ce geste expiatoire lui réchauffa le cœur.

« Ce n'est là qu'une nouvelle ruse ! protesta le colonel. Ils ont tourné à leur avantage le délire d'un moribond !

— Non, George, dit calmement Nicholson. L'homme est vraiment valet et se nomme Bertrand Burton.

— Ah, mon Dieu ! » gémit Lucy.

M^{me} Russecks courut la conforter.

« Mais palsembleu ! rugit le colonel en serrant les poings. Regardez ma fille, monsieur ! Ruse ou pas, le mariage a été consommé !

— Cela est plus que probable, reconnut le gouverneur. Ce me semble qu'aucun tribunal du Maryland ne contestera le mariage, à moins que votre fille n'en demande l'annulation, ce qui est son droit absolu. Mais son mari est Bertrand Burton, et non Eben Cooke, et ce tribunal rejette sa prétention à tout ou partie du domaine. Avez-vous pris note, Burlingame ? »

Henry acquiesça. Andrew et Richard Sowter s'éjouirent grandement de la défaite du colonel Robotham ; et Ebenezer, encore qu'il compatît grandement avec le père et la fille, trouva bon qu'au moins une des parties plaignantes ait été déboutée. Le gouverneur informa le colonel qu'il était libre de partir ou de rester.

« Je partirai sur l'heure, déclara le colonel avec une vive émotion, de peur de commettre un crime sur ce coquin de Burton. Dieu le pardonne ! »

N'ayant plus rien à craindre des Robotham, Andrew se montra derechef courtois à leur endroit et insista que de les raccompagner jusqu'à leur voiture, mais le colonel rebuta son offre et quitta le salon en compagnie de sa fille éplorée.

« Bien, dit Nicholson d'un air refrogné. Avons-nous l'assurance qu'il ne subsiste plus aucun doute quant à l'identité de M. Cooke ? Excellent. Pour de la querelle entre M. Smith et M. Andrew Cooke, ce me semble qu'elle repose sur trois chefs : une question de loi, une question de fait, et une autre question de loi — dans cet ordre. La procuration d'Ebenezer lui donnait-elle licence de vendre ce domaine ? Si oui, l'a-t-il vendu en connaissance de cause ou dans l'ignorance ? Et, dans ce deuxième cas, la cession en est-elle pour autant valide ? Je vous demande à présent de faire réflexion sur le premier chef, messieurs. »

Andrew prit la parole et plaida que, là où il n'y avait aucune clause particulière dans la procuration de son fils qui lui interdît de vendre le domaine, il fallait être bien sot pour feindre qu'elle l'autorisât — pourquoi aurait-il mis en apprentissage le jeune homme chez Peter Paggen, s'il avait compté de vendre ses biens au Maryland ? Mais, ajouta-t-il, si quelqu'un voulait se montrer assez chicanier que de contester la chose, il avait pour preuve une copie de son testament, rédigé en 1693, dans lequel il léguait

Cooke's Point à ses enfants. Quand il eut fini, Roxanne lui marqua par un signe de la tête qu'elle croyait en le bien-fondé de ses arguments et elle lui passa son mouchoir en lin afin qu'il s'épongeât le front.

« Votre Excellence, déclara à son tour Sowter, mon client ne conteste en aucune manière les intentions d'Andrew Cooke ; et nous ne doutons pas que le jeune homme n'ait pas reçu l'ordre de vendre Cooke's Point. Mais, par saint Abbon, monsieur, nous parlons ici de droit et non d'instruction : je prétends que si la procuration du jeune M. Cooke l'autorisait légalement à vendre la propriété, la question de l'accord paternel est indifférente. »

Le gouverneur se frotta le nez et soupira :

« La cour s'accorde sur ce point avec vous. »

Sowter démontra ensuite que si Ebenezer avait trouvé expédient d'affermir, vendre, ou céder partie de ce domaine, cet acte aurait été jugé légal en vertu de la formule – puisque, après tout, le tabac de la plantation était une partie du domaine. Et, ayant établi ce point, il déclara que ce qui s'appliquait à une partie s'appliquait au tout ; inférer quelque restriction arbitraire des termes de la procuration serait de toute évidence absurde.

« Si M. Eben avait le droit de vendre une feuille de tabac, conclut Sowter, il avait le droit de vendre tout le domaine. »

En manière de réfutation, Andrew soutint que tourner si largement la phrase était égal à la contredire, car si le mandataire vendait tout le domaine, il vendait dans le même temps sa procuration.

« Et c'est ce qu'il fit ! dit en riant Sowter. Nous n'avons jamais disputé cela ! »

Nicholson consulta Burlingame et Sir Thomas.

« Je crains fort, déclara-t-il alors, que le tribunal ne doive se prononcer en faveur de M. Sowter sur ce premier chef. C'est là une pratique courante pour un contremaître ayant procuration que de céder partie de son domaine à des serviteurs ayant rempli leurs obligations – c'est ce même point, si j'ai bon souvenir, que M. Spurdance débattit avec M. Smith au tribunal de Cambridge. Et quoique les mandataires soient accoutumés de consulter les propriétaires avant que de procéder à de larges transactions, en l'absence de toute stipulation contraire, la cour doit reconnaître qu'Eben Cooke avait le droit de vendre le domaine ainsi qu'il a cru bon de le faire. »

Cela fut un rude coup pour Andrew ; mais le regard qu'il lança à son fils témoignait davantage de sa tristesse que de son courroux, et le poète s'en émut.

« Pour du deuxième chef, reprit sombrement Nicholson, laissez-moi seulement demander s'il y a désaccord. Vous prétendez, M. Cooke, que c'est involontairement que votre fils a cédé son héritage à M. Smith ?

– Oui, dit Andrew. Ebenezer lui-même peut en témoigner, ainsi que... » Il hésita, tant il répugnait de prononcer le nom de Burlingame.

« Ainsi que le feront le clerc de ce tribunal et cette jeune infortunée, que mon fils a été réduit d'épouser. Tous deux ont assisté à la cession. D'abondant, Votre Excellence peut consulter les minutes du procès, session de septembre... »

– Cela a déjà été fait, dit le gouverneur. Monsieur Sowter, souhaitez-vous débattre de ce point, ou reconnaissez-vous que le donateur ignorait la nature de son don ?

– Nous ne disputons point ce fait, repartit Sowter. Toutefois...

– Non, épargnez-moi vos *toutefois* pour le moment, monsieur. Reprenons, donc : Ebenezer Cooke avait le droit, en qualité de mandataire d'Andrew Cooke, de céder Cooke's Point à William Smith, mais toutes les parties s'accordent qu'il l'a fait sans savoir que c'était son propre domaine qu'il donnait. Je demande à présent à Ebenezer Cooke de nous donner le détail des circonstances de ce don, en suite de quoi nous terminerons cette honteuse affaire. »

Le poète lâcha la main de Joan le temps nécessaire à son exposé : il passa en revue aussi clairement qu'il se les pouvait rappeler les détails de son voyage à Cambridge avec Henry Burlingame ; leur dispute au sujet des relations entre innocence et justice ; son indignation devant la façon dont le juge Hammaker menait le procès ; son intervention dans l'affaire *Smith versus Spurdance*, et les diverses stipulations de son verdict.

« Je ne cherchais qu'à réparer innocemment un outrage à la justice, conclut-il. Toutefois, quand mon innocence me fut ravie, je conçus que je n'avais point réparé – mais perpétré – l'injustice : non seulement j'avais donné ce qu'il ne m'appartenait pas de donner – j'entends *moralement* – mais, ce faisant, je ruinais un honnête homme, Ben Spurdance ; et en donnant cette maison à William Smith qui en a fait un lieu de débauche, j'ai de traverse ruiné plus d'une autre personne. Que Dieu me pardonne pour tout cela.

– Je vois, dit Nicholson en souriant tristement. La cour peut-elle en conclure que votre conception de l'innocence a été depuis quelque peu revue ? »

Encore qu'il n'y eut dans la question du gouverneur nulle malice, Ebenezer ne put lui retourner son sourire.

« La cour le peut », répondit-il calmement, et il se rassit.

Il ne s'était jamais senti aussi désespéré qu'en cet instant, où, tous ses maux désormais derrière lui, il pouvait pleinement envisager l'étendue du désastre causé par son innocence. Ce fut Joan Toast qui cette fois lui prit la main.

Nicholson demanda alors à Andrew Cooke et à Richard Sowter de s'exprimer sur la validité de la cession.

« Je conteste trois points, déclara Andrew. Je tiens dans un premier temps que le juge Hammaker n'avait point autorité pour déléguer ses pouvoirs à mon fils, lequel n'a aucune connaissance juridique, et, donc,

que le jugement rendu en défaveur de Spurdance est illégal ; *secundo*, que même si ce jugement était légal, la cession ne l'était point, ayant été faite dans l'ignorance ; et, *tertio*, que quand bien une cession involontaire serait déclarée légale, les conditions dans lesquelles mon fils l'a décidée n'ont point été satisfaites. À savoir que Smith devait trouver un mari à Susan Warren, laquelle il disait être sa fille ; mais je tiens, monsieur, que son mariage avec mon fils est nul et non avenü, pour la double raison qu'on l'a contraint de l'épouser et que son nom n'est pas Susan Warren, mais Joan Toast. Les conditions n'ayant pas été respectées, la cession doit être annulée. »

Ce dernier point troubla grandement Ebenezer.

« Un mot, Votre Excellence ! s'écria-t-il.

– Plus tard, dit Nicholson. La parole est à M. Sowter. »

Sowter déclara son intention de montrer, premièrement, par force de jurisprudence qu'il était dans le droit du juge Hammaker, en certaines circonstances, de déléguer l'autorité du tribunal, sans pour autant la renoncer : il n'avait fait, en d'autres termes, qu'accorder à Ebenezer le privilège de prononcer un jugement qu'il avait par la suite ratifié, et donc rendu légal, mais qu'il aurait fort bien pu annuler ; ce n'était là en tout état de cause qu'une simple consultation – de même, un juge fera appel à un expert ou à un tiers désintéressé en cas de procès épineux (or, ajouta-t-il à l'intention d'Andrew, on devait admettre qu'Ebenezer était une partie désintéressée ; sinon la cession avait été faite en toute connaissance et ne pouvait être contestée). Deuxièmement, il entendait démontrer par la raison et par la jurisprudence ce qu'aucun homme familier des actes n'irait contredire : qu'un contrat légal signé légalement a force d'obligation, les signateurs étant tenus de s'informer de ses termes. De plus, ce serait une parodie de justice que de tenir qu'une rupture de contrat par Ben Spurdance était plus répréhensible que la même rupture par MM Cooke et fils ; si, aux yeux du tribunal itinérant, Malden (moins un acre et demi) devait échoir à William Smith en réparation des torts subis par lui, il devait lui échoir quel qu'en fût le propriétaire, que ce fût Cooke ou le pauvre Spurdance – la cour ne devait pas oublier non plus que Spurdance avait la procuration d'Andrew, et, qu'il avait donc agi en son nom quand il avait privé le tonnelier de sa juste récompense. Pour de cette pauvre casuistique regardant le mariage...

– Votre Excellence, trancha alors Burlingame. Je suis à court d'encre. » Il montra à Nicholson le papier sur lequel il avait retranscrit le témoignage. « Voyez vous-même, comme j'ai dû laisser en suspens le discours de M. Sowter. Je prie Votre Excellence qu'elle me permette d'aller trouver un autre pot d'encre, ainsi qu'une nouvelle plume. »

Le gouverneur manifesta au début quelque agacement, ainsi que le firent Sowter et Andrew Cooke, mais quelque chose dans l'air de Bur-

lingame – qu'Ebenezer remarqua également, mais que Sowter ne put voir à cause de l'endroit où il se tenait – l'engagea à examiner ladite page.

« Ah, bien, cela est fâcheux, mais nous n'y pouvons rien – de plus, je crois ne pas être la seule personne à avoir été assignée par dame Nature. » Il abattit sa canne sur la table et se leva. « L'audience est suspendue pour une demi-heure environ. Quittez la salle si vous le désirez, mais point la maison. »

21. OÙ LE POÈTE RECOUVRE SON DOMAINE

Sitôt que l'audience fut suspendue, Richard Sowter et William Smith se retirèrent dans une autre pièce, et Burlingame, au lieu que de s'en aller chercher de l'encre, confessa gaiement que son pot était encore à moitié plein. Toutefois, il envoya les huissiers d'armes en chercher pour sauver les apparences.

« Pourquoi ce tour ? demanda Andrew. Je proteste énergiquement ! » Burlingame haussa les épaules :

« Pour sauver la dot d'Anna, dit-il avec malice,

– Allons, Henry, le gronda Anna.

– J'aurai quelques mots à vous dire tantôt, jeune fille, lui dit Andrew d'un ton menaçant. Mais pour l'instant...

– Pour l'instant nous sommes dans une situation critique, monsieur, trancha le gouverneur Nicholson, et n'avons que peu de temps pour ourdir un plan.

– *Critique ?* Balivernes ! Vous avez entendu mes arguments !

– Oui, ainsi que la réfutation de Sowter, laquelle vous ôte jusqu'au droit de pisser en ces lieux. Mais ce trope vulgaire me rappelle que... »

Il s'inclina devant les dames et se dirigea vers la porte.

« Attendez, lui dit Burlingame. Il importe que vous entendiez aussi ces choses.

– Ah, ah ! » dit Nicholson en agitant son index. « Je vous rappelle que nous sommes désormais vos juges, et que l'opinion populaire tient un juge pour impartial.

– Et un clerc à la pareille, ajouta sombrement Andrew. Je gagnerai ce procès sans votre assistance, monsieur Burlingame.

– La peste de votre procès ! s'écria Henry. Ni Ebenezer, ni Anna, ni moi-même ne nous soucions de ce carré de boue ! C'est le sort de cette province qui m'inquiète.

– Eh ? » Le gouverneur s'arrêta devant la porte. « Qu'est-ce à dire, Henry ? »

Burlingame les rassembla autour de la table pour tenir conférence.

« Il s'agit de cette partie du Journal de l'Assemblée, annonça-t-il. Tout le monde ici, hors vous, monsieur Cooke, connaît sa nature et son importance – je vous demanderai seulement de croire Son Excellence quand elle vous dira que, sans le document que détient Bill Smith, nous risquons de perdre un procès autrement plus grave que celui-ci, et possible l'entière province du Maryland sur le marché ! Mais avec le Journal au complet, nous pourrons, à défaut d'arrêter l'homme, le poursuivre en justice.

– C'est la vérité, monsieur, dit Nicholson à Andrew. Mais par où agir, Henry ? »

Burlingame sourit :

« Nous avons entendu les dépositions de M. Cooke et de M. Sowter, monsieur, et vous savez aussi bien que moi que M. Cooke est perdant en tous les points. »

Andrew protesta vivement contre cette opinion, et Nicholson rappela à Burlingame qu'il était interdit de demander à un juge de se prononcer avant que les plaidoiries aient été toutes entendues. Mais son sourire disait assez que la position d'Andrew n'était pas aussi assurée qu'Ebenezer l'avait pu croire.

« Autant que vous le sachiez maintenant, dit Ebenezer à son père. Je ne souhaite aucunement désavouer mon mariage, quelles qu'en soient les suites. Je suis responsable de l'état de Joan... » Il écarta d'un geste les protestations de McEvoy. « Non, John, moi seul suis fautif et je ne l'abandonnerai plus, quand bien l'on m'offrirait mille Malden. »

En vain son père lui marqua-t-il que ce n'était qu'une putain moribonde ; en vain passa-t-il du courroux à la raison, de la raison à la prière, et de la prière au courroux. Ebenezer demeura inébranlable.

« Qu'il en soit ainsi, donc ! s'écria son père. Épouse la catin une seconde fois, quand nous aurons gagné notre procès, et va-t'en au diable ! Je ne te demande que le droit de sauver Malden pour toi ! »

Ebenezer se trouvait pris entre deux responsabilités contraires et ne voyait point le moyen de les concilier. Enfin Burlingame termina ce douloureux balancement.

« Tout cela est étranger à l'affaire qui nous occupe, messieurs, dit Henry. Si Sowter a quelque once de cervelle dans sa tête de fripon, il reconnaîtra que le mariage est frauduleux (tu m'excuseras, Eben, mais il vaut mieux que ton père sache que le mariage n'a jamais été consommé). Or la clause qui l'exigeait était frauduleuse pour la même raison : Joan Toast n'est pas Susan Warren, et Susan Warren n'est pas la fille de Bill Smith ! Pour des autres arguments, ils sont tout bonnement sans fondement ; ce sera chose aisée pour Sowter que d'appuyer sa plaidoirie sur des précédents. Êtes-vous d'accord, Tom ? Vous n'êtes plus juge à présent. »

Sir Thomas Lawrence reconnut que la position d'Andrew lui paraissait fragile et celle de Sowter assez ferme, mais il lui semblait que M. Andrew avait négligé le meilleur plan d'attaque.

« Si j'étais votre avocat, dit-il à Andrew, je contesterais la sévérité du jugement, non sa légalité. Reconnaissez que Spurdance était dans le tort, mais demandez à ce que les dommages et intérêts soient allégés – bornez-les au salaire de Smith et lui achetez son silence. »

Burlingame branla la tête :

« Vous n'entendez pas le problème, Tom. Nous ne voulons pas que Sowter gagne, mais nous n'osons point le laisser perdre !

– Et pourquoi non, je vous prie ? demanda Nicholson.

– Pour l'excellente raison, monsieur, repartit calmement Burlingame, que Sir Thomas, vous et moi savons fort bien que ce tribunal n'a pas plus de légalité qu'un bordel. »

Ebenezer manifesta son étonnement, et Andrew chargea apertement Burlingame d'user de faux-fuyants ; mais Sir Thomas rougit, et le gouverneur Nicholson se refroigna, quelque peu embarrassé.

« Ah, bien, Henry ! Je confesse qu'un gouverneur n'agit pas de la sorte tous les mardis – mais, parbleu, ce qui est fait est fait ! Si je décide de me prononcer en faveur de Smith, je me prononcerai en faveur de Smith, et si je décide de le faire en faveur de Cooke, je le ferai en faveur de Cooke, et la peste soit des arguments et des précédents ! Je doute que notre ami Sowter saisisse les lords commissaires !

– Il n'en fera rien, assurément, admit Henry. Mais quand le juge Hammaker saura que vous avez contredit sans vergogne son jugement, vous pouvez être certain qu'il ébruitera la chose à Londres ! Et cela plaira extrêmement à Andros !

– Il suffit ! grogna Nicholson. J'entends votre point. » Son ton ne présageait rien de bon pour l'avenir d'Andrew. « Mais, palsembleu ! Je vous rappellerai, messieurs, que ma voix est aussi élevée que celle du juge Hammaker auprès des lords commissaires ! Si ce tribunal n'est pas légal, vous ne gagnerez rien à statuer contre moi !

– Cela est vrai, dit Burlingame en souriant, maintenant que je vous ai dit cela. En outre, nous désirons le reste du Journal autant que le domaine, sinon plus. Sowter sait comme la position de son client est fragile – la tentative de Smith pour s'enfuir le montre assez –, mais il sait également qu'il existe un lien entre moi et les Cooke. Il n'est pas sûr de son fait, surtout eu égard à nos chefs d'accusation, et je pense que la seule raison pour laquelle il défend Smith est qu'il compte de donner à son client les moyens de marchander quand l'heure sera au barguignage. »

Nicholson enrageait et agitant sa canne.

« Vous auriez pu exposer ces choses avant l'audience, sacrebleu !

– Cela aurait été prématuré, déclara Burlingame. Vous vous êtes déjà

débarrassé du colonel, et avez usé fort accortement de votre droit de confisquer Cooke's Point – la manœuvre était déjà fort habile.

– Vous êtes trop bon !

– Mais vous ne pouvez garder longtemps le domaine sous un tel prétexte, et ne pouvez l'accorder à aucune des parties par décision de justice. Voilà pourquoi je vous ai fait suspendre l'audience. »

Nicholson s'essuya le front.

« Le diable emporte tous les avocats et leurs livres de loi ! Quelle province serait la mienne sans eux ! Que devons-nous faire ? »

Burlingame haussa les épaules :

« Que font tous les bons avocats quand ils n'ont plus de munitions, monsieur ? Ajournons le procès !

– Prenez garde ! les avertit Ebenezer. Les voici. »

Richard Sowter et William Smith venaient de rentrer dans la salle. Le tonnelier paraissait au vrai mal assuré, mais son avocat était plus enjoué que jamais.

« Avez-vous trouvé votre encre, monsieur le Clerc ? Splendide ! Par saint Ludwig, il serait dommage de ne point coucher pareille éloquence ! »

Ebenezer s'étonna de voir qu'Anna avait rejoint Joan sur le lit de repos et était en conférence avec elle ; il retourna avec son père à sa place première. Andrew était si dépité par le tour des événements qu'il n'offrit aucune résistance lorsque son fils lui prit le bras et le conduisit doucement à sa chaise.

« Votre Excellence, dit Sowter, puis-je reprendre ma plaidoirie ? »

Burlingame venait de conférer à voix basse avec le gouverneur et Sir Thomas Lawrence. Il se rassit et fit un clin d'œil à Ebenezer, comme s'il n'y avait plus aucun sujet d'inquiétude !

« Vous ne le pouvez pas », marmotta Nicholson.

Le visage de Sowter s'assombrit :

« Votre Excellence ?

– La cour se prononcera sur la plainte de votre client une autre fois, dit le gouverneur. Dans cet espace, vous irez patienter dans la prison d'Anne Arundel's. Les chefs d'accusation sont : conspiration, sédition, et haute trahison, et d'après ce que Tim Mitchell ici présent m'a dit, je pense que vous serez tous deux pendus avant la fin de l'année ! »

Le morne tonnelier fit un bond en entendant cette déclaration.

« *Tim Mitchell !*

– Oui, messieurs, dit en souriant Burlingame. L'orgueil et la joie du capitaine Billy, en attendant le retour de son vrai fils. »

Ses mains n'avaient cessé de s'activer cependant qu'il parlait, et son extérieur se métamorphosa comme par magie. La perruque poudrée disparut au profit d'un court postiche noir ; il ôta de sa bouche un étrange appareil, lequel était pourvu de trois fausses dents. Et, suprême étrangeté, il paraissait capable d'altérer à sa guise le dessein de ses

muscles faciaux : le renflement de ses joues et l'évasement de son nez s'altérèrent devant leurs yeux ; son front d'ordinaire tout ridé devint lisse, mais des pattes d'oie apparurent là où il n'y en avait aucune un instant auparavant. Enfin, sa voix se fit plus profonde et plus casse ; il se tassa sur lui-même, de façon à paraître plus petit d'au moins deux pouces ; un éclat malicieux brilla dans ses yeux – Nicholas Lowe, en l'espace de quelques secondes, était devenu Timothy Mitchell.

« Ventrebleu ! » s'exclama Sir Thomas Lawrence, et le gouverneur lui-même – encore qu'il eut sans doute assisté à de semblables métamorphoses de son agent par le passé – branla la tête.

« Cela est digne d'Ovide ! » s'émerveilla le poète.

Les autres témoignèrent d'une égale surprise – fors Smith et Sowter, qui demeuraient abasourdis.

« Fort bien, monsieur Smith, dit Burlingame en affectant un air farouche. Ce me semble que vous concevez dans quel embarras vous vous trouverez si je témoigne contre vous – si cela n'est pas, je vous laisse consulter M. Sowter, qui vous tiendra compagnie en prison pour tous ses méfaits. »

Le tonnelier semblait prêt de recourir à la violence, mais Sowter eut un geste résigné.

« Vous reconnaissez que nous vous tenons au cul ? Splendide ! Aussi écoutez-moi bien : j'ai l'intention de faire toute la lumière sur votre trafic d'opium et de putains, lequel trafic a financé tous les méfaits de John Coode, et possible aussi ceux de Baltimore. Tous ceux qui y ont pris part... » – il sourit à Andrew – « devront s'en expliquer, quelles que soient leurs conditions... »

– Par la perruque de saint Louis ! gémit Sowter. Jetez-nous en prison et finissons-en, mais épargnez-nous vos pieuses jolivetés !

– Patience, Dick. » Henry leva un doigt. « J'en viens à présent à notre marché. Sur la foi de ma déposition, Son Excellence a instruit Sir Thomas qu'il pouvait lancer des poursuites contre Coode, Bill Mitchell, et tous les traîtres de son entourage – à la possible exception de vous-même. »

Les yeux de Smith s'étrécirent, et l'expression de Sowter se fit intéressée tandis que Burlingame offrait de renoncer les charges pesant contre eux en échange de la partie du Journal que possédait le tonnelier, au verso de laquelle figurait le détail des confiscations et malversations opérées par Coode durant son bref office. Le tonnelier accepta aussitôt le marché, mais Sowter le retint.

« Seulement songez aux suites, Bill ! le mit-il en garde. Croyez-vous que nous verrons la fin du mois si Coode apprend que nous avons cédé les papiers ? De plus, je gagerais que Son Excellence doit en faire grand cas pour nous faire une offre pareille ; *et ce qui se vend onze pence se vend aussi bien un shilling...*

– Emmenez-le, sergent ! trancha Nicholson. Je suis au regret de vous décevoir, Henry, mais je ne barguignerai pas davantage avec des traîtres dans le seul dessein que vous recouvriez le Journal de votre grand-père.

– Un instant ! s'écria aussitôt Sowter. Nous allons vous donner ces maudits papiers ! Donnez-nous seulement votre promesse écrite que... »

Nicholson secoua la tête :

« Je ne suis pas sot à ce point.

– Misère ! Alors ceci, au moins : nous ne profiterons point ce marché si John Coode nous tue ; reconduisez-nous sous bonne surveillance en Virginie, et les papiers sont à vous. »

Derechef, Burlingame s'entretint à voix basse avec le gouverneur et Sir Thomas.

« Son Excellence me fait savoir qu'il vous accorde un sauf-conduit, déclara Henry, mais non point en contrepartie du document. Nous vous escorterons aux frontières du Maryland dès demain matin, si Smith renonce à toute prétention sur le domaine.

– Dieu vous bénisse, monsieur ! s'écria Andrew.

– Corbleu ! protesta Sowter. Vous nous saignez à blanc !

– Et ce n'est point en Virginie que vous serez conduits, dit Nicholson en souriant, mais en Pennsylvanie. J'ai assez d'ennemis en Virginie.

– Ce sont de fieffés menteurs ceux qui vous disent papiste ! s'exclama Sowter. Vous n'êtes même pas un Gentil ! »

Sowter soupira :

« Nous n'avons pas le choix, Bill. Allez chercher les papiers, et je rédigerai un acte de cession. »

Le reste de la compagnie applaudit gaiement à cette nouvelle ; très-soulagés, Anna et Ebenezer s'embrassèrent ; Andrew fit des excuses embarrassées à Burlingame et loua sa rubrique, ainsi que le firent Nicholson, Sir Thomas, et John McEvoy ; Roxanne et Henrietta manifestèrent leur approbation. Seule Joan Toast demeura indolente.

Le tonnelier quitta la pièce sous bonne garde et revint avec un rouleau de feuilles jaunies, dont Burlingame se saisit avidement. Il examina le verso avec Sir Thomas, et tous le jugèrent suffisant pour entamer des poursuites contre Coode et ses associés. Puis, tandis que Sowter, Sir Thomas et le gouverneur disputaient des détails de la cession, et du transfert des deux hommes jusqu'en Pennsylvanie, Burlingame prit Ebenezer à part.

« Te souviens-tu du récit que je te fis quand nous nous rendîmes à Plymouth ? demanda-t-il, très-excité. Comme Sir Henry et le capitaine Smith furent capturés par Powhatan ? »

Ebenezer sourit :

« Ils avaient conclu quelque vil marché au sujet de la fille du roi, si je me souviens bien, mais nous n'en avons jamais su l'événement. Est-ce là la fin du récit ?

– Oui, je crois que notre histoire est parfaite. Lisons-la tandis que Tom et le gouverneur s'occupent de ces scélérats. »

Et aussitôt, malgré l'agitation qui régnait dans la pièce, ils lurent ensemble la seconde et dernière partie du Journal de Sir Henry Burlingame, laquelle débutait où la première s'était interrompue, à savoir avec l'auteur et le capitaine John Smith prisonniers des Indiens et attendant l'aube. Le capitaine Smith avait en effet promis de sauver leur vie en accomplissant ce qu'aucun Indien, tout viril qu'il fût, n'avait pu faire : soulager Pocahontas de son pucelage.

Deux butors de gardes furent chargez de nostre surveillance et reçurent l'ordre de veiller au moindre de nos vœux, ains de nous meurtrir en cas que nous tascherions d'escamper. Lors mon capitaine debuta de me resgaler avecque les recits, tres longs & tres lubriques, des diverses vierges qu'il avoit desfleürées en d'exottiques contrées, tant qu'à la fin je me treuvai si tres lassé que je feigny le sommeil ; ains l'espiay à l'emblée toute la nuict durant.

Environ mi nuict, Smith me crut assoupy et se leva de sa couche (laquelle, à la semblance de la mienne, estoit une vile paillasse à mesme la terre), et manda un des gardes. Il suivit là dessus une conference à voix basse, ains point assés basse que je n'en oui la substance. Il ne laissoit pas cependant de m'espier ; pour de moy, je garday un œil à demi appert & ouvry grand mes oreilles, & suivy leur causerie tres aysement. Smith declara qu'il avoit faim, ce qui m'estonna fort attendu qu'il avoit assés faict carrousse lors du convive donné par l'empereur, que de rafraischir tout Jamestowne pendant un hyver. Il demanda qu'on luy apporte sur l'heure de quoy morfer. Il me sembla que le sauvage respugnoit d'obeir, mesmement quand mon capitaine debuta de dire quelle viande il souhaitoit ; à sçavoir : une aubergine (ce fruict que d'aucuns nomment morelle) avecque de la farine de maïs & de l'eau pour devaler le tout...

« Une aubergine ! » murmura Burlingame.

Il insista que les hommes blancs n'apprestoient point autrement l'aubergine. Ce que je sçavais estre une basse menterie.

Le sauvage luy representa l'heure tardive & la saison de l'année, mais comme mon capitaine marquoit quelque instance (dans le mesme temps qu'il luy bailloit une des babioles qu'il celoït dans sa pochette), il consentit à la fin de trousseur une aubergine & de la farine dans la reserve de l'empereur. Là dessus il s'en alla et demeura absent un temps, tandis mon capitaine arpentoit la hutte, ainsi que le feroit un dont la femme est en travail, sans laisser de s'assurer que je dormois d'un sommeil tres profond.

Quand le sauvage revint, avecque deux aubergines seschées & une assiettée de farine, en plus d'une cruche d'eau, mon capitaine le gratifia

d'une nouvelle briccole & le pria qu'il attende dehors, pour ce que les hommes blancs, luy declara t'il, estoient accoutummez de manger en privé. Le sauvage, tres ardent de contempler ses tresors, ne se fit pas tenir à quatre, et mon capitaine se mit aussi tost à apprester l'aubergine, de la plus estrange maniere qu'onque n'ai vuë. Au vray, je fus si estonné que lors que je determinay de coucher ce recit dans mon Journal, ce ne fut pas chose aysée que d'en accepter la vraysemblance. Car quand je ne l'aurois point observé moy mesme, je n'aurais pû croire qu'il s'agissoit là d'autre chose sinon que des vils erremens d'un esprit desbauché. Mais les pratiques & remedes des ruffiens sont infyns, & eschappent à l'entendement des Gentils-hommes, tant ces adorateurs de la chair, qui placent Venus & Bacchus au dessus de la chaste Minerve, estudient avec un zeile nonpareil tous les artifices & sombres raffinemens de l'amour ! Le seul faict de relater ces choses, mesme dans le particulier de mon Journal, m'est un sujet de honte. Et je forme le vœu qu'aucun homme oncques ne les lise tant que je seray vif.

« Bon Dieu ! s'exclama Burlingame. Le reste de la page manque, et une partie de la suivante ! Conçois-tu ce que nous avons ici, Eben ? »

– Vous songez au secret de l'Aubergine sacrée, dont le tayac Chicamec nous a parlé ? Ce n'est point impossible qu'il y ait quelque rapport...

– Il y en a assurément un ! Que cela peut-il signifier ? »

Ils reprirent leur lecture, Burlingame avec une expression vorace et quasi douloureuse, et Ebenezer avec un embarras croissant.

[...] Aussi m'esveillay je fort marri, pour ce que j'avois cédé à cet etat que premier j'avois seulement feint, à sçavoir un sommeil profond & indolent...

« L'imbécile ! » s'écria Henry.

Mon sommeil fust rompu par nostre geoslier, et je vy que le soleil estoit desja haut dans le ciel. Dehors, on entendoit les cris & les hurlemens de nombreux sauvages, ce qui me fit songer qu'ils s'estoient ramassez pour assister aux exploits de mon capitaine. Quand je levay la veuë vers luy, ce dernier m'apparut vestu de pied en cap, sans la moindre trace d'aubergine, et je debutay de croire que la scene dont j'avois esté le tesmoin durant la nuict n'estoit qu'un reve fantasque, ainsi qu'ont coutume d'en faire les hommes dont le trepas est prochain...

« Il était donc là, dit Ebenezer, et a tout vu.

– Mais il manque la page ! »

Toutesfois, lors que nous quittasmes la hutte sous l'œil de nos gardes & fusmes conduits sur la place publique, mon capitaine fit monstre d'un certain embarras à marcher, comme s'il peinoit à mouvoir ses jambes ; mais ce foible pouvoit tout aussi bien estre attribué à la peur (laquelle, c'est chose cogneüe, peut empescher un homme de brider ses reins), ou à toute autre estrange evenement de la veille. Ce qui paraissoit fort vraysembleble, pour ce que la scene qui s'offroit à nous estoit tout fors consolative.

Les villageois estoient disposez en cercle & brilloient d'effrayante façon. Dedans ce vaste cercle s'en treuvoit un plus petit, composé d'un demi quarteron de lieutenans de l'empereur. C'estoient de grands gaillards à la mine noireude, ornez de plumes et d'obscenes peintures : vestus de ces seules parures, ils faisoient mille voltes et lançoient des cris feroces en brandissans leurs tomahawkes. Au centre du petit cercle estoit assis l'empereur Powhatan, qui dominoit la foule depuy sa chaise haute, et devant luy, sur une maniere d'autel en pierre, estoit entendueë Pocahontas, neuë & ligottée avec des lannieres de cuir ainsi que l'exigent les rites paiens. Maugré la grossièreté de sa position, la princesse ne paraissoit point alarmée & ne laissoit pas de sourire. J'en conclus que ceste façon de presenter une vierge devoit estre d'un commun usage chez les nations indiennes, tellement que l'habitude reglant toutes choses, leurs peccables natures avoient fini par la trouver playsante. J'estois toutesfois tres inquiet, pour ce que, envisageant la considerable virilité de ces sauvages, et me ramentevant le modeste equipage de mon capitaine (qui maugré ses enfilades estoit fort mal équipé pour la danse d'Aphrodite), je doutay qu'il pust l'emporter là où d'autres avoient eschoué. De vray, quand j'aurois esté à sa guise, je n'aurois point esté capable de ramasser la moindre once de virilité, sachant leurs meschans tomahawks prests de me rompre le crasne au premier signe de foiblesse.

Si tost qu'ils nous eurent aperçeus, tous les sauvages redoublerent leur tumulte. Ceux qui se treuvoient dans le vaste cercle crierent & battirent des mains, les lieutenans bondirent en tous sens, et mesme Pocahontas parvint à se tempester sur son pedestal. Ses mouvemens, eu egard à la maniere dont elle estoit ligottée, marquoient une peu ordinaire disposition à ce qui alloit suivre.

On nous fist penetrer dans le petit cercle & rester debout devant l'autel de Venus (que mes joues s'empourprerent de regarder ainsi), en suite de quoy les sauvages se saisirent de mon capitaine & d'un seul coup lui baisserent les chausses. Depuy ma position, à sçavoir derriere luy, c'estoit une monstre si très peu avenante, mais les sauvages qui l'envisageoient de face terminerent sur l'heure leurs clameurs. L'empereur dissimula ses yeux au soleil du matin pour le mieux observer, et Pocahontas, maugré ses liens (qui la retenoient aussi ferme que ceux dont usa Vulcain pour son espouse infidèle), Pocahontas, disais je, manqua se rompre le cou & relascha le vicieux souris qui n'avoit point jusque là quitté ses levres.

Mon capitaine se tourna alors à demi vers moy pour cognoistre si j'estois proche. Je vy enfin la cause de leur estonnement, ainsi que les effects de son remede – c'est de vray passer les bornes de la pudeur que de les destailler, mais les taire seroit faillir à la verité. A ne rien celer, donc, la vergue de mon capitaine se tenoit toute roide, et ce qui premier avoit esté plus un object de pitié que d'esmerveillement, estoit à present un engin tres formidable : la vertu de son diabollique brouët estoit telle que sa catze, facile à l'estocade, mesuroit pas moins de douze pouces, et estoit d'un diametre guères inferieur à trois – une arme des Dieux ! Adjustez à cela qu'elle estoit d'une teincte escarlate, desgageoit une odeur de giroffle & de vanille, et paraissoit aussi dure que la pierre sur laquelle reposoit sa victime. Une grande clameur monta de la populace ; les lieutenans, qui sans doute avoient esté les premiers galans de la princesse, tomberent à genoux & se mirent à prier ; l'empereur se dressa sur sa chaise, espouvanté par le sort qui alloit echoir à sa fille ; et pour de Pocahontas elle mesme, elle se pasma sur l'heure.

D'un bond mon capitaine se mit à l'ouvrage, et de ce qui se passa, je ne saurois rien dire sinon cecy : Graace soyt rendue à la Divine Providence qui fist se pasmer la vierge paienne tandis mon capitaine faisoit ce que personne n'avoit faict avant luy ! Et le faisoit de si extraordinaire maniere, que l'empereur ordonna tantost qu'on termine l'espreuve, de peur que sa fille expire son dernier souffle. Il declara vainqueur mon capitaine, annula la sentence de mort qui nous menaçoit, dispersa l'assemblée, et fit reconduire Pocahontas dedans sa hutte, où elle demeura trois jours durant entre la vie & la mort. On nous appresta un convive, et Powhatan marca son desir de marier sa fille au capitaine, attendu qu'aucun sauvage dans sa tribu ne le pouvoit egaler en virilité. Mon capitaine declina l'offre, sur quoy l'empereur devint tout colère et nous voulut incontinent tous rencoffrez, mais mon capitaine proposa alors de luy deschiffrer son secret. Cela contenta assés l'empereur, que pareille vanité auroit dû laisser indolent depuy long temps, et c'est d'humeur fort enjouée que nous nous mîmes en route pour Jamestowne, assistez d'un peloton de sauvages.

Durant tout nostre voyage, ainsi qu'on le peut feindre aysement, mon capitaine se pannada bellement. Je luy estois obligé à vie, declara t'il, pour ce que sa ruse nous avoit espargnez tous deux ; et il jura de m'occire, de quelqu'obscur & ignoble façon, si jamais j'esbruitois à Jamestowne les details de nostre salut. Je ne pouvois guères protester, puis donc qu'il m'avoit sauvé la vie ; je fus reduit de souffrir ses menaces & incessantes niques. De vray, je dus feindre d'avoir esté le prisonnier d'Opecanough, tandis mon capitaine estoit conduit auprès l'empereur. Pour surcroît d'infasmie, il osa me lire le recit de ses hauts faicts, lequel il comptoit d'inclure dans sa mensongère *Histoire* : ceste version ne parloit aucunement de sa honteuse defloration de la princesse, mais

laissoit simplement entendre qu'elle avoit esté transportée d'amour par sa mine virile et son beau visage ! C'est dans l'espoir de rapaiser ma coupable conscience que j'ai entrepry de dévoiler ceste farce. Et je prie Dieu que mon capitaine ne pose jamais ses yeux de ribauts sur ces pages !

Ici s'achevait le Journal de Sir Henry, hors d'un dernier passage, daté de plusieurs semaines après son retour à Jamestown et précédant de quelques mois seulement son funeste voyage dans la Baie du Chesapeake :

Mars, 1608 : Pocahontas, la fille de l'empereur, ayant à la fin recouvré toute sa santé, languit aux portes du village, escortée de ses gens, & s'en-queste de mon capitaine. Il l'esquive autant que faire se peut, encore qu'en son absence, et dans son *Histoire*, il respande sur elle les meilleures loüanges. La verité est qu'il craint que son vil stratagème ne soit esbruitée, et je le soupçonne de balancer entre sa repugnance à l'espouser (et à en faire ainsi une honneste femme) & son desir de prendre derechef son plaisir avecque elle. Mais combien que le seul bruit de sa voix me triboüille encore l'estomac, il ne laisse pas de me rebattre ses prouesses en privé & et declare n'avoir onques cüeillie fleur plus ragoustante, & cet., & cet.

Pour de la princesse, elle s'attarde encor aux portes du village, le cœur habité de regretz, et luy faict envoyer par ses serviteurs des paniers tressez remplis d'esnormes aubergines seschées...

« Palsembleu ! s'écria Burlingame à la fin. Votre Excellence, venez vite ! »

Nicholson lui adressa un sourire depuis la table où il réglait la transaction avec Sowter.

« De nouvelles charges contre Coode ?

– Au diable Coode ! repartit Burlingame. Ici, lisez, monsieur ! Vive Dieu, si seulement nous avons la recette ! Il s'agit de quelque baume, ou d'un aphrodisiaque, crois-tu pas Eben ? Cette "teincte escarlate" rappelle la *phlogosis*... mais vraiment, quel peut être ce remède ? Grâce à lui, je pourrais sauver cette pauvre province !

– Allons, je ne vous suis pas ! » protesta Nicholson.

Mais quand ils lui eurent débrouillé la substance du Journal, son visage se refroigna.

« L'aventure est périlleuse, déclara-t-il en réponse à la proposition de Burlingame d'aller en ambassade sur Bloodsworth Island. Mais avec cette ruse de l'Aubergine...

– Je réussirais ! insista Burlingame. Je serais roi des Ahatchwhoops avant la fin de la semaine si j'avais cette recette ! Smith ! » Il se tourna vers le tonnelier. « Où sont les passages manquants du Journal ? Je jure que tu ne quitteras pas la province tant que nous ne les aurons pas ! »

À la surprise d'Ebenezer, avant que le tonnelier ait pu protester son ignorance, Joan Toast prit la parole pour la première fois.

« C'est en vain que vous le menacez, dit-elle. Il ignore du tout ce que vous cherchez, et où le trouver. C'est moi qui ai volé ces pages, et je compte de les garder. »

Burlingame, Nicholson et Sir Thomas la prièrent tous trois de retourner le passage manquant, ou du moins de révéler la ruse dont avait usé le capitaine John Smith pour l'emporter ; ils lui détaillèrent la gravité de la situation sur Bloodsworth Island et le plan de Henry pour empêcher un remuement – mais tout cela en vain.

« Regardez-moi ! s'écria amèrement la fille. Regardez les fruits de la luxure ! Culbutée à douze ans, vérolée à vingt, et mourante à vingt et un ! Ruinée, gâtée, violée, et trahie ! Le sort des femmes est assez triste comme cela ; croyez-vous que je vais vous livrer cette recette criminelle pour l'empirer ? »

En vain Burlingame promit-il de ne jamais employer la formule de Smith à des fins charnelles, mais d'en user seulement pour avérer son identité aux Ahatchwhoops.

« Si le Diable était las, il se ferait moine, rétorqua Joan. L'heure viendra où vous voudrez un enfant d'Anna, ou quelque autre... Ne comptez pas sur moi pour vous assister dans cette vile besogne !

– S'agit-il de quelque potion ? s'écria Henry. Ou est-ce une espèce de plâtre ? »

Nicholson abattit sa canne sur le sol.

« Il nous faut ces pages, ma fille ! Dites votre prix ! »

Joan rit.

« Souhaiteriez-vous de corrompre une morte ? Allons, monsieur, la morsure du Bonhomme Sangsue est bien assez cruelle ainsi ; je refuse d'accroître le nombre de ses crocs ! Mais, attendez un peu... » Elle parut soudain intéressée. « Je puis déterminer mon prix, dites-vous ?

– Dans les limites du raisonnable, répondit le gouverneur. Il faut que nous possédions ce que vous demanderez pour pouvoir vous le donner.

– Fort bien, donc, déclara Joan. Malden est mon prix.

– Non ! s'écria Andrew.

– Non, de grâce ! supplia Ebenezer, qui jusqu'alors avait trouvé l'entretien très embarrassant.

– C'est un prix élevé, fit observer Burlingame en la regardant étrangement.

– Point à comparaison de l'immense tort que je ferai à mon sexe », répliqua Joan.

Même McEvoy fut assez ému que de se joindre au chœur des protestations.

« Que diantre feras-tu de ce domaine, ma chère ? demanda-t-il doucement. Il ne t'est plus d'aucune utilité à présent. S'il existe quelqu'un à

qui tu souhaites venir en aide, possible le gouverneur pourra-t-il s'accommoder. »

Joan se tourna vers lui. Son expression se radoucit, mais point sa détermination.

« Tu sais fort bien qu'il n'en existe aucun, John. Pourquoi cette question ? Se peut-il que tu aies oublié le premier principe d'un maquereau ? On peut demander à une catin son prix, mais non ses raisons. Mon prix est la propriété de Cooke's Point : c'est à prendre ou à laisser. »

Nicholson et Burlingame échangèrent un regard.

« Accordé, dit le gouverneur. Rédigez les papiers, Tom.

— Non, merci de moi ! s'écria Andrew. Cela est illégal ! Quand Smith a renoncé sa plainte, le titre m'est revenu !

— Nenni, dit Burlingame. Il est revenu à la province.

— Soyez maudit ! De quel côté êtes-vous ?

— Du côté de la province, pour le moment, répondit Henry. Ces pages valent bien deux Malden. »

Andrew menaça de faire appel aux lords commissaires, mais le gouverneur ne se laissa pas intimider.

« J'ai rarement été aussi assuré de mon droit, déclara-t-il. J'ai résolu de secourir cette province : vous pouvez en appeler au roi lui-même, si cela vous chante. Où sont les papiers, madame Cooke ? »

Ce n'est que lorsqu'il entendit la façon dont Nicholson l'avait interpellée qu'Ebenezer débuta d'entrevoir le dessein de Joan.

« Où sont les vôtres ? » demanda-t-elle à son tour.

Et elle attendit que Sir Thomas lui cède le titre de Cooke's Point. Elle glissa alors lentement une main dans son corsage et en sortit un papier soigneusement plié, qu'elle tendit à Burlingame. Il s'agissait des trois pages manquantes du Journal.

« Vive Dieu, Eben, regarde ! s'écria Henry. A-t-il le droit de les lire, Joan ?

— Je ne puis l'en empêcher », dit-elle d'un ton lugubre, et elle parut retomber dans son hébétude.

Après avoir versé un peu d'eau dessus la farine, il toïlla le tout avecque ses doigts à telle fin que d'obtenir une paste epaisse. Puis il mit le restant d'eau à boüillir sur un feu que le sauvage avoit eu la bonté d'allumer pour nous garder de la froideur. Quand il vit que l'eau debutait de fumer & de boüillonner, il sortit de sa pochette (laquelle en verité devoit estre fort large !) divers ingrediens, qu'il adjousta à la paste. De ceux cy je ne puy en nommer que fort peu, attendu que je n'osay point descouvrir à mon capitaine que mon sommeil estoit feint ; mais j'appry plus tard par ces vantardises que c'estoit une recette très prisée pour ses vertus particulieres par les negres d'Afrique, desquels il la tenait. A sçavoir : une quantité de bois astringent (*id est* l'escorce

de cet arbre, *nux vomica*, de laquelle on tire la brucine & la strychnine des apothicaires), 2 ou 3 petits pimens seschez (que les negres appellent *zozos*), une douzaine de grains de poivre, & autant de clous de giroffle, 1 ou 2 grains de vanille pour donner du parfum. Il fit bouïllir dans le même temps une seconde decoction d'eau & de gouttes d'huile de mauve. Je dois adjouster qu'il portoit toujours sur luy ces diverses herbes & epices, non seulement pour leur present employ, mais également pour relever sa viande, habitude qu'il avoit prise au cours de ses campagnes contre les Mores ; pourquoy il demandoit aux capitaines des navires de lui rapporter semblables epices des divers ports des Indes.

Quand la paste fust enfin preste, mon capitaine entreprit de decouper l'aubergine d'une façon fort singuliere. Les hommes sont accoutumez de la trancher en fines rondelles, mais mon capitaine, tirant son couteau de sa ceinture, trancha le fruit en deux dans sa longueur. En suite de quoy il cava un profond sillon en chacune des moitiés, de telle sorte que quand les deux parties se touchoient, ainsi que le font les parties d'un moule, l'effet en estoit un grand evidement cylindrique d'environ trois pouces de diametre & sept ou huit de long, pour ce que c'estoit une aubergine d'une taille peu commune. J'observay tout cela avecque un croissant interest, mais en prenant bien soin de ne point me decouvrir.

Quand ces estranges brouëts eurent cuit un certain temps, mon capitaine les retira du feu. Pour du premier qui contenoit toutes les epices, il le remua & l'incorpora à la paste, jusqu'à ce que le tout prenne la semblance d'un plastre. En suite de quoy il se devestit, et sous mes yeux estonnés se saisit de son membre & repoussa ceste partie que les fils d'Israël ont coutume de sacrifier à Jehovah, exposant par ce moyen le *glans* charnel. Son engin ainsi denudé (lequel les poëtes ont comparé à ce serpent qui tenta nostre mere Eve au jardin d'Éden), il appliqua dessus le plastre & le recouvrit des deux moitiés de l'aubergine. Puis il demeura quelques minutes dans cet appareil, encore que l'espreuve dut estre douloureuse à cause des epices contenües dans le remede. Son visage se tordit & se convulsa, comme s'il avoit plongé son vit dans les flammes, et quand enfin il osta l'aubergine & la purgea du plastre avecque son brouët à l'huile de mauve, je pus observer que son membre estoit bellement brulé ! D'abondant, il sembloit respugner de le toucher à cause de la douleur que cela auroit causée.

Mais bien que ceste monstre fut loin d'estre edifiante aux yeux d'un homme vertueux, cependant dois je avouer que je pry grand interest dedans, ensemble par curiosité naturelle & pour cognoistre l'etendue de sa depravation. De vray, c'est chose plaisante pour un chrestien que d'estudier la malice d'autrui, afin que de gouter à com-

paraison, et sans coupable orgueil, sa droiture propre. A ne rien celer de ceste vérité, laquelle se treuve chez Augustin et d'autre Pères : sçavoir, que la vray vertu n'est point dans l'innocence, mais dans la cognoissance des arts diaboliques...

Le fragment s'arrêtait là.

« Je puis réussir ! murmura Burlingame. Il ne m'en faut pas davantage ! »

Ebenezer se détourna, révolté non seulement par la relation, mais par des peintures plus immédiates. Il vit qu'Anna, encore qu'elle n'eût point lu le Journal, en avait percé la substance : elle avait baissé les yeux et ses joues étaient enflammées.

« Fort bien, déclara le gouverneur en se levant. Je crois que notre affaire est terminée, Tom. Veillez à ce que ces coquins embarquent dès demain matin sur mon bateau pour la Pennsylvanie. »

Chacun s'ébranla.

« Hélas, messire Lauréat, le railla Sowter depuis l'autre bout de la salle. La fête est finie, et vous êtes toujours aussi pauvre que St. Giles ! »

Andrew lâcha un juron, et Nicholson prit un air embarrassé.

« Tu te trompes, Dick Sowter, lança Joan depuis sa couche. »

Tous se tournèrent vers elle.

« Il me reste peu à vivre, déclara-t-elle, et les biens d'une femme passent à son époux quand elle meurt.

– Bon Dieu ! souffla Andrew. Entends-tu cela, Eben ? »

Tous, hors Sowter et Smith, se réjouirent de ce tour. Ebenezer courut l'embrasser, et Andrew pleura de joie.

« Quelle fille admirable ! C'est une sainte, en vérité, Roxanne !

Mais Joan se détourna :

« Je crains toutefois que cela ne suffise point, dit-elle. Ainsi que tout un chacun l'a pu entendre aujourd'hui, notre mariage demeure sans valeur, et un tribunal aurait tôt fait de l'annuler et de contester mon legs – attendu qu'il n'a pas encore été consommé. »

Le silence se fit. Les jumeaux chancelèrent, épouvantés.

« Juste ciel ! » murmura Roxanne, et elle s'agrippa au bras d'Andrew. Burlingame semblait fasciné.

Le tonnelier éclata d'un rire gras.

« Oh, ma parole ! Ah ! Ah ! Entends-tu la fille, Sowter ? C'est de vrai la Putain de Babylone, et Cooke doit la culbuter pour recouvrer son domaine ! Oh, ah ! Je ne la toucherais même pas avec une feuille de tabac !

– Mon garçon..., dit Andrew avec difficulté. Elle a – elle est infectée, tu le sais... et encore que Malden soit tout pour moi, jamais je ne penserai mal de toi si...

– Il suffit, trancha Burlingame. Tu seras infecté, Eben, mais tu ne mourras pas : ce n'est qu'une simple vérole, et non point la terrible syphilis. Allons, mon garçon, il y va de Malden... »

Ebenezer branla la tête :

« Il n'importe, Henry. Quel que soit le mal dont elle souffre, moi seul en porte l'endosse. Malden a moins de prix à mes yeux que l'expiation de mes péchés.

– *Quels péchés ?* protesta Anna. Tu es de tous les hommes le plus impeccable, Eben ! Pourquoi crois-tu que Joan a traversé la moitié du globe et enduré toutes ces indignités, si ce n'est pour ce talent que tu possèdes, lequel m'a gâté les autres hommes et a rendu Henry quasi fol ? » Elle conçut qu'elle en avait trop dit et rougit. « Tu es l'Innocence même, acheva-t-elle d'un ton rassis.

– C'est bien là le crime dont je dois répondre, repartit son frère. Le crime d'innocence, dont tout un chacun doit porter le faix. Tel est le véritable péché originel qui nous échoit à la naissance : la découverte de l'innocence. »

Il s'assit sur le bord de la couche et prit la main de Joan.

« Jadis, cette fille me lava de ce péché, et je l'ai récompensée en l'abandonnant. Quelle qu'en soit l'issue, je me réjouis de pouvoir l'expier une seconde fois.

– Juste ciel ! s'exclama McEvoy. Vous comptez de le faire ?

– Oui. »

Anna se jeta à son cou et sanglota :

« Comme je t'aime ! Nous vivrons ici tous les quatre, et si Henry ne reste pas sur Bloodsworth Island... »

La voix lui manqua ; Burlingame l'entraîna doucement loin du lit.

Ebenezer baisa la main de Joan, laquelle porta enfin des yeux hagards sur lui.

« Tu es lasse, Joan. »

Elle ferma les yeux :

« Plus que tu ne le peux croire. »

Il se leva sans lui lâcher la main.

« Je ne suis point assez rétabli que de te porter seul dans ta chambre. »

Il jeta un regard embarrassé autour de lui. Toutes les femmes pleuraient ; les hommes soit hochaient la tête, comme McEvoy et le gouverneur, soit grimaçaient, comme Andrew, ou simplement plissaient leur front, comme Smith et Sowter.

« Je revendique cet honneur ! » s'écria Burlingame, et le charme fut rompu.

Chacun s'ébranla pour dissimuler l'embarras général : Andrew et John McEvoy entreprirent de conforter les femmes ; Sir Thomas et le gouverneur rassemblèrent leurs papiers et réclamèrent du tabac ; Smith et Sowter quittèrent la pièce sous bonne garde.

Burlingame prit Joan dans ses bras.

« Bonne nuit à tous ! lança-t-il gaiement. Dites à la cuisinière de préparer un repas de noces pour demain matin, Andrew ! » Comme il s'engageait dans le couloir, il ajouta en riant : « Voyez à quelle extrémité en sont réduits les pécheurs : à croître leur nombre ! Suis-nous, Anna ; il nous faut un chaperon. »

Anna prit le bras d'Ebenezer en rougissant, et les jumeaux suivirent leur gai précepteur dans le degré.

« Ah, bien ! fit leur père. Les raisons ne manquent pas de lever nos verres, mes amis ! » Et, se tournant vers la cuisine, il cria : « Grace ! *Grace !* Sacrebleu, Grace, apporte-nous un barillet ! »

QUATRIÈME PARTIE

L'AUTEUR DEMANDE PARDON À SES LECTEURS ;
LE LAURÉAT COMPOSE SON ÉPITAPHE

De peur que certains esprits pesants et tatillons ne lui reprochent d'avoir pris, au cours de ce long récit, plus de libertés avec Clio, muse des Chroniqueurs, que ne l'osa jamais le capitaine John Smith, l'Auteur fera valoir, à titre préventif, trois arguments éprouvés, par ordre décroissant de pertinence. En premier lieu, qu'on veuille se souvenir, ainsi que l'observait lui-même Burlingame, que nous inventons tous peu ou prou notre passé, chemin faisant, au gré du Caprice et de l'Intérêt ; les événements passés forment une argile, laquelle nous devons sculpter, bon gré mal gré. Cette conduite fait de nous des positivistes. En outre, cette Clio était déjà une vieille putain aguerrie lorsque l'auteur la découvrit ; il faudrait être un casuiste émérite, à cet égard, pour distinguer le ravisseur de sa proie. Mais si, en dépit de tout cela, on ose l'accuser publiquement d'avoir abusé du peu de vertu auquel la garse peut prétendre, l'Auteur se joint alors volontiers à l'excellente assemblée de ses frères fornicateurs, au nombre desquels figurent les meilleurs poètes, prosateurs, et politiciens ; se voir condamner en pareille compagnie, sur de tels chefs d'accusation, voilà qui fait honneur aussi bien au créateur qu'à sa création, ainsi que le feraient une citation dans l'*Index Librorum Prohibitorum* ou une attaque de la Censure.

Il en va de même pour ces plaintes jumelles que sont le Réalisme et la Fantaisie, lesquelles l'auteur, comme le gouverneur Nicholson, aime à décevoir avec une belle insolence. Toutefois, dès lors que ces accusations se révèlent plus formelles qu'*essentiell*es, elles posent un dilemme dont peu d'auteurs réchappent sans y laisser de plumes. Telle est la délicate situation de l'Auteur en ce moment présent, ainsi que le peut voir le lecteur.

L'histoire d'Ebenezer Cooke est achevée ; c'est assez au regard du *drame* qu'il ait accepté les conditions de Joan Toast, leurs diverses implications étant fort claires. Tout le reste n'est que déclin : les degrés qui le menèrent à la chambre nuptiale lui firent dévaler dans le même temps le versant abrupt du dénouement. Quant à l'histoire – avare en documents mais propice aux conjectures –, elle appelle tant de développements qu'il ne reste plus à l'Auteur qu'à se mesurer avec les terribles *cornados* et à espérer que le lecteur prendra assez intérêt dans le sort des jumeaux, de leur précepteur, de Bertrand Burton, de Slye et Scurry, et des autres, pour s'abandonner à la curiosité aux dépens de la Forme...

La certitude qu'avait Andrew Cooke (laquelle il exprima un nombre incalculable de fois au cours de cette nuit bien arrosée et lors du repas nuptial le lendemain matin) que le soleil s'était à jamais couché sur leurs malheurs et se lèverait par conséquent, non seulement sur une famille prospère et heureuse, mais aussi sur une province meilleure et ennoblie, cette certitude, hélas, ne fut en aucune façon confirmée par l'histoire. De vrai, à la possible exception du tonnelier William Smith et du trafiquant d'opium William Mitchell – lesquels quittèrent très vite le théâtre de Clio pour ne plus jamais donner signe de vie –, on ne peut dire que les vies de nos personnages furent particulièrement enjouées ; certaines, il est vrai, furent plutôt sereines, mais d'autres connurent un tour plus ou moins tragique, et quelques-unes s'achevèrent bien avant l'heure.

Tom Tayloe, par exemple, le corpulent trafiquant de rédimés, fut affranchi de sa propre servitude à Malden sitôt qu'il eut promis de ne point poursuivre McEvoy en justice ; on aurait pu espérer que cet expérience l'amènerait à un commerce moins frauduleux, mais avant la fin de la semaine il sillonnait Talbot County pour y vendre des rédimés, et quelques années plus tard il fut étranglé sur Tilghman's Island par l'un de ses « placements » – un géant écossais qui partageait le goût de McEvoy pour la liberté, mais point son industrie. Pour de Benjamin Spurdance, « l'homme qui n'avait plus rien à perdre », il connut un sort guère plus enviable : Andrew le découvrit dans la prison d'Annapolis, où il purgeait une peine pour larcin, et le rétablit dans ses fonctions de contremaître, mais l'errance et le désespoir l'avaient tellement débilité que, durant l'hiver qui suivit, une fièvre lui déroba à jamais la seule chose qu'il n'avait point encore perdue.

Pour du colonel Robotham, qu'un mal identique emporta en avril 1698, il est possible d'avancer qu'il avait assez vécu ; mais comment ne pas déplorer que son périple s'achevât, non point dans la disgrâce – laquelle, quand elle est absolue, peut se révéler aussi satisfaisante que le succès –, mais dans l'embarras ? Partisan de la révolution de 1689 et conseiller sous deux gouverneurs royaux du Maryland, lui et quatre autres girouettes politiques firent lâchement l'Angleterre en 1696, quand Nicholson entreprit de poursuivre en justice leur ancien chef. Pour surcroît d'humiliation, Lucy ne trouva jamais d'époux. Son enfant, une fille, naquit comme elle avait été conçue, hors mariage, et fut élevée sur le domaine du colonel par sa veuve. Lucy elle-même ne cessa de décroître en respectabilité : après avoir abandonné sa fille, elle vécut sans vergogne à Port Tobacco avec son ravisseur, le révérend Tubman, jusqu'à ce que ce gentilhomme et son collègue le révérend Peregrine Cony soient suspendus par leur évêque en 1698 pour ivrognerie, jeu et bigamie. On ne sait rien de certain quant à l'existence qu'elle mena par la suite, mais l'on apprendra avec tristesse qu'une jeune prostituée de la taverne Russecks (que Mary Mungumory acheta et géra avec Harvey Russecks)

acquît quelque renommée parmi les trappeurs du bas Dorset à cause d'« ours dessus son cul » – se peut-il qu'il se soit agi d'une Grande Ourse tachetée ?

Du moins le colonel se vit-il épargner la peine d'arranger une seconde annulation pour sa fille, attendu qu'elle devint veuve avant que d'être mère. Le pauvre Bertrand, après son ultime heure de lucidité en compagnie d'Ebenezer, tomba d'abord dans un délire prolongé, au cours duquel il se voua « au bon saint Drakepecker », se sacra Poète Lauréat de l'île de Brandan, et déflora des harems de Betsy Birdsall et de Lucy Robotham ; puis il sombra dans le coma, duquel Burlingame et un médecin tâchèrent en vain à l'éveiller, et il mourut trois jours plus tard dans son lit, à Malden. Ebenezer fut grandement attristé par sa mort, non seulement parce qu'il s'en sentait quelque peu responsable, mais aussi parce que les épreuves qu'ils avaient endurées ensemble avaient fini par lui faire apprécier son « conseiller » ; mais de même qu'une scarlatine guérira un homme de ses vapeurs, de même son chagrin d'avoir perdu Bertrand fut éclipsé par une perte ô combien plus grave peu de temps après : Joan Toast, ainsi que tout un chacun s'y attendait, expira avant la fin de l'année – la deuxième nuit de novembre 1695, pour être exact –, mais ce ne fut ni l'opium ni la vérole qui l'emportèrent. Sans ces maux, il est vrai, elle aurait survécu ; ils l'abattirent et la désarmèrent ; mais le coup de grâce – par l'une de ces monstrueuses ironies qui avaient conduit Ebenezer à qualifier la vie de « dramaturge éhonté » – survint avec sa délivrance ! Oyez l'histoire :

Après le fameux soir qui vit Cooke's Point retourner à Ebenezer (et termina notre récit), Malden se vida de ses « invités ». Le gouverneur Nicholson, Sir Thomas Lawrence, William Smith et Richard Sowter levèrent l'ancre au matin pour Anne Arundel's, et les soldats s'en allèrent de leur côté ; Burlingame s'attarda, jusqu'à ce qu'il ne put plus rien pour Bertrand, et se rendit accomplir sa périlleuse mission sur Bloodsworth Island, non sans avoir promis de rentrer au printemps et d'épouser Anna – le père de cette dernière ayant consenti au mariage. John McEvoy et Henrietta, auxquels Andrew accorda également sa bénédiction, se marièrent peu de temps après dans le salon de Malden (à la grande joie de la cuisinière, qui ne put s'empêcher de pleurer) et embarquèrent pour l'Angleterre aussitôt que le testament de Sir Harry fut authentifié ; de plus, à la surprise générale, Roxanne les accompagna, soit que sa vieille passion pour Andrew n'eût pas suffi à éclipser son ressentiment, ou qu'elle se jugeât trop âgée pour de nouveaux engagements, trop meurtrie par sa vie avec le brutal meunier, ou pour toute autre raison moins évidente. Andrew les suivit, laissant Malden aux soins de son fils et de Ben Spurdance, et les jumeaux se plurent à croire que Roxanne finirait par épouser leur père, mais pas avant qu'elle ne lui ait rendu la monnaie de sa pièce. Toutefois, si Andrew entretint l'espoir de regagner ses

faveurs par une cour assidue, cet espoir demeura sans suites : grâce à la vente de son domaine, elle fit le tour de l'Europe avec sa fille et son beau-fils. McEvoy tenta vaguement d'étudier la musique à Venise avec Lotti, mais perdit apparemment tout intérêt pour la composition ; Henrietta et lui vécurent une vie paisible et sans enfants jusqu'en septembre 1715, date à laquelle ils quittèrent le Pirée à bord du *Duldoon*, à destination de Cadix – et l'on n'entendit plus jamais parler d'eux.

Quand le printemps fut venu, tous étaient partis, hors les jumeaux et Joan Toast, et la vie à Malden s'installa dans une tranquille routine. Ebenezer contracta effectivement la maladie de sa femme, mais, bien que celle-ci fût en principe incurable, il parvint à la tenir en échec grâce à certaines herbes et autres plantes pharmaceutiques que lui avait fournies auparavant Burlingame, si bien qu'il ne souffrit pour un temps que de légers malaises ; quant à Joan, sa santé devint vite trop précaire pour lui permettre d'autres rapports charnels avec son époux. Le trio consacrait la plupart de son temps à la lecture, à la musique, et autres paisibles divertissements. Les jumeaux étaient aussi proches l'un de l'autre que jadis à St. Giles, avec cette différence qu'ils n'évoquaient plus la nature de leurs liens : tout se passait comme si ces aspects obscurs et peu orthodoxes de leur affection, qui naguère les avaient tant alarmés, n'avaient jamais existé ; de vrai, un simple spectateur de leur vie quotidienne aurait fort bien pu croire que toute l'affaire n'était que le fruit de l'imagination de Burlingame, mais un observateur plus attentif – ou plus cynique, si l'on veut – aurait sourcillé en voyant avec quelle délectation Ebenezer confessait ses premiers doutes quant aux bonnes intentions de Henry, et avec quel empressement il déclarait à présent que Burlingame était « davantage qu'un ami ; davantage même qu'un futur beau-frère : c'est mon frère, Anna – oui, et cela depuis le tout début ». Et ce même cynique n'aurait-il point souri devant la dévotion pudique dont faisait preuve Anna auprès de la pauvre Joan, l'aidant chaque matin à se laver et s'habiller ?

L'équinoxe passa. En avril, fidèle à sa parole, Burlingame réapparut à Malden, vêtu et coiffé comme un véritable Ahatchwhoop, et annonça que, grâce aux effets spectaculaires de l'Aubergine magique (à laquelle il avait substitué, eu égard à la saison, une calebasse indienne), son expédition avait emporté un succès considérable : il s'était pris d'une véritable passion pour sa nouvelle famille ; Quassapelagh et Drepacca – dont les relations s'étaient suffisamment dégradées – l'avaient grandement impressionné. Il pensait en tirer le meilleur parti, mais il se méfiait encore de son frère : Cohunkowprets, avide de sang, avait pour lui la couleur cuivrée de sa peau, et le détrôner s'avérait d'autant plus délicat que Burlingame l'aimait beaucoup. Son travail là-bas, conclut Henry, n'était point achevé ; il avait planté les graines de la faction, mais serait obligé, après son mariage avec Anna, de retourner sur l'île afin que de les cultiver proprement.

Son apparition troubla la vie paisible de Malden. Anna était devenue de plus en plus nerveuse avec l'approche du printemps, et paraissait désormais au bord de l'hystérie : elle ne supportait pas de rester assise et ne souffrait aucune pause dans la conversation ; son humeur était aussi changeante que les eaux du Chesapeake, mais moins prévisible, et plus capricieuse ; une remarque imprudente – lorsque par exemple Ebenezer déclara avoir aperçu des calebasses séchées dans la cabane de Spurdance – suffisait à lui faire quitter la pièce en pleurant. Elle ne laissait pas cependant de railler de fois à autre son frère au sujet de sa maladie, et se demandait, témoignant d'un mauvais goût déplorable, quels pourraient être dessus les effets de l'Aubergine. Burlingame observait son comportement avec un grand intérêt.

« Souhaites-tu vraiment de m'épouser, Anna ? demanda-t-il enfin.

– Bien sûr ! s'écria-t-elle. Mais j'avouerais que je préférerais d'attendre l'automne, quand tu en auras fini une bonne fois pour toutes avec ces sauvages... »

Henry sourit à Ebenezer.

« Comme il te plaira, mon amour. Aussi partirai-je demain – *plus tôt on part, plus tôt on revient* », comme dit le proverbe.

Ebenezer aurait pu difficilement ignorer ce qui se passa entre cette conversation, qui eut lieu au déjeuner, et le départ de Burlingame vingt-quatre heures plus tard : la détermination avec laquelle il chassa la pensée de son esprit (pour la voir reparaître chaque fois plus vive) prouve qu'il y songea ; son soudain empressement à assister Spurdance dans son travail prouve qu'il accepta cette éventualité ; et son incapacité à dormir cette nuit-là, même avec du coton dans les oreilles et un oreiller sur sa tête, prouve qu'il s'était fait à cette idée. Anna garda la chambre le matin qui suivit, et le poète dut faire ses adieux à son ami pour sa sœur.

« Ne faillez pas de revenir quand ce sera l'automne », dit-il enfin.

Henry sourit et haussa les épaules :

« C'est aisé pour qui a déjà failli, répondit-il. Adieu, mon ami : ce me semble que la prophétie du pape Clément se réalisera. »

Telles furent les dernières paroles qu'il adressa au poète. Plus tard dans la journée, Anna déclara qu'elle craignait que Burlingame ne demeure toute sa vie avec les Ahatchwhoops, et beaucoup plus tard – en 1724 – elle confessa qu'elle l'avait poussé à partir afin que de se retrouver l'unique gardienne de son frère. En toute manière, à moins qu'Ebenezer ne se soit point abusé quelques années plus tard, ils ne revirent jamais leur ami, ni n'entendirent plus parler de lui. Que ses efforts aient porté ou non, la fameuse insurrection n'eut point lieu, encore qu'en 1696 elle parut si imminente que Nicholson ne cessa d'alourdir chaque mois les peines pour sédition : même les loyaux Piscataways, qui avaient nourri les premiers colons en 1634, étaient si emportés – par le gouverneur Andros de Virginie, aux dires de certains – qu'ils quittèrent leurs villages

du sud du Maryland, s'installèrent à l'ouest dans les montagnes avec leur empereur (Ochotomaquath), et soit dépérèrent, étant davantage des fermiers que des chasseurs, ou furent assimilés par des tribus du Nord. Les Cinq Grandes Nations, par suite des brigues de M. Casteene, du général Frontenac, et possible également de Drepacca, passèrent dans le clan des Français, et les massacres de Schenectady et d'Albany se seraient assurément reproduits dans toutes les provinces anglaises si les grands conspirateurs de Bloodsworth Island n'avaient pas été divisés. Le fait que Nicholson ne rassembla jamais d'armée pour attaquer l'île tend à prouver qu'il resta en communication avec Henry Burlingame et ne cessa pas de lui faire confiance ; au tournant du siècle l'endroit était redevenu un marais désert, ce qu'il est encore de nos jours. On suppose que les Ahatchwhoops, sous la conduite d'un de leurs chefs (mais on ignore lequel), émigrèrent en Pennsylvanie comme les Nanticokes, et finirent par être absorbés par les Cinq Nations. Quand au sort de Quassapelagh, Drepacca, Cohunkowprets et Burlingame, l'Histoire reste muette.

Malden ne retrouva jamais sa sérénité d'antan, même après le départ de leur fabuleux ami. Anna demeura dans un état de grande nervosité ; en mai, Joan Toast et Ebenezer conçurent que leur brève cohabitation avait porté ses fruits. Ce fut là un grand sujet d'inquiétude, car si jamais Joan vivait assez que de connaître le terme, elle était certaine de ne point survivre à l'accouchement, et en toute manière l'enfant naîtrait malingre ; aussi, en dépit de son soudain désir de paternité, désir qu'il ressentit avec une intensité qui l'effraya, Ebenezer en vint à souhaiter une fausse couche. Mais ses prières ne furent point exaucées ; d'abondant, comme si l'on avait voulu le punir de les avoir formées, Anna confessa durant l'été qu'elle aussi était enceinte, et le poète dut déployer tous ses talents rhétoriques pour la dissuader de mettre un terme à son existence !

« Je suis... je suis une pécheresse ! lamentait-elle, fascinée par le terme. Ma disgrâce est absolue !

– Aussi absolue, admettait Ebenezer, que l'est la mienne depuis que j'ai abordé au Maryland ! Tu dois joindre ta honte à la mienne, ou souffrir que je te suive dans la tombe ! »

Aussi Anna demeura-t-elle à Malden, dans une solitude relative, tandis que florissaient parmi les serviteurs et les planteurs les histoires les plus scandaleuses. Un jour Ebenezer revint tout colère de Cambridge et déclara :

« On raconte que c'est moi qui vous ai toutes deux engrossées !

– À quoi t'attendais-tu ? répliqua Anna. Ils ignorent l'existence de Henry, et il y a peu apparence que j'eusse pris M. Spurdance pour amant.

– Mais pourquoi moi ? s'écria Ebenezer. Les gens sont-ils si malicieux de nature ? Ou Dieu souhaite-t-Il nous punir et nous humilier comme si nous avions fait vraiment ce que... »

Anna eut un sourire amer devant son embarras.

« Ce que de tout temps nous avons rêvé de faire ? Possible que oui, Eben ; mais si cela est, Sa sentence a plus d'un précédent. Les sauvages et les rustauds sont accoutumés de soupçonner les jumeaux de sexes différents d'avoir péché dans le ventre de leur mère ; pourquoi ne le croiraient-ils point de nous ? »

Mais il n'existe point, ainsi qu'il apparut, d'opprobre si monstrueuse qu'on ne puisse apprendre à vivre avec, le temps aidant : Malden ne reçut plus de visiteurs, et les relations d'Ebenezer avec ses serviteurs et travailleurs se refroidirent, mais ni lui ni Anna ne reparlèrent de suicide, même lorsqu'il devint clair que Burlingame ne reviendrait pas. Joan Toast expira en novembre, ainsi que sa fille, du fait d'un accouchement par le siège qui aurait emporté n'importe quelle femme plus solide ; très-éprouvé, Ebenezer les enterra toutes deux près du rivage, à côté de la tombe de sa mère. En janvier, ce fut au tour d'Anna d'accoucher : son bref travail débuta tard dans la nuit, et c'est seulement assistée de la cuisinière (qui était quelque peu sage-femme) et du poète qu'elle donna le jour à un beau garçon. Comme il y avait peu apparence qu'Andrew Cooke retournât un jour au Maryland ou ait des échos du scandale, Ebenezer jugea préférable de ne point assombrir le vieil âge de son père en lui découvrant la vérité : aussi lui écrivit-il que, combien que Joan fût morte en couches, leur enfant, baptisé Andrew III, avait survécu, et qu'Anna s'en occupait. Le vieil homme, cela va sans dire, fut transporté de joie.

Cette fiction, une fois établie, eut un effet sensible sur Ebenezer et sa sœur. Toute honte mise à part, Anna paraissait faite pour la maternité : elle s'était épanouie durant sa grossesse ; l'accouchement avait été aisé ; ses seins abondaient à présent en lait, et, malgré ses plaintes, elle prenait autant de plaisir à nourrir son enfant que lui à l'être, et elle s'arrondissait et prenait des couleurs. Ils songèrent alors à quitter définitivement Malden dès que cela serait possible, « eu égard au bonheur de l'enfant ».

Mais cela nous rapproche du terme de l'histoire, et nous devons faire un écart avant que d'y arriver si nous voulons connaître le sort de ce grand semeur de discorde qu'est John Coode, de l'insolent gouverneur qui le poursuivait en justice, et de la grande croisade menée par Lord Baltimore pour recouvrir sa charte du Maryland, laquelle lui avait été confisquée par le roi William.

Voici pour Coode, donc, que Nicholson avait coutume d'appeler « un Ferguson nain sous le rapport du gouvernement ; un véritable Hobbes sous celui de la religion » : déjà, en novembre 1694, tandis qu'Ebenezer était malade et languissait à Malden, le gouverneur avait demandé un rapport sur les malversations opérées par Coode et l'avait accusé, entre autres choses, des divers chefs suivants : perception illégale d'une prime de quatre mille livres de tabac de la Chambre basse pour sa participation à la rébellion, vol des procès-verbaux pour l'année 1691, détournement de fonds publics d'un montant de cinq cent trente-deux livres deux shil-

lings et neuf pence en qualité de chef des Protestants associés (sans compter quatre cents autres livres comme receveur général du Potomac et encore sept cents en lettres de change comme percepteur de Wicomico River), usurpation d'identité sous les déguisements de prêtre papiste et de pasteur anglican, conspiration contre le gouverneur et le roi, et blasphèmes contre le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. En juillet 1696, grâce à sa nouvelle preuve, Nicholson engagea des poursuites contre lui et recueillit les dépositions de divers officiels et citoyens. Mais sa proie fila incontinent en Virginie se placer sous la protection d'Andros. C'est de là (si l'on en croit la rumeur, car peu de gens prétendent l'avoir vu de leurs propres yeux) qu'il dirigea dès lors ses agents, en particulier Gerrard Slye et Sam Scurry – sous son impulsion, Slye présenta un « cahier des charges » contre Nicholson aux magistrats de Londres, dans lequel il accusait le gouverneur de tous les maux, depuis le papisme et les pratiques contre nature jusqu'au meurtre d'un certain Henry Denton, secrétaire du Conseil et « témoin direct de ses méfaits ». En dépit de ses démêlés avec les pirates dans la Baie, les Français à la frontière, et les Indiens un peu partout dans la province, sans parler des diverses épidémies, Nicholson parvint à la même époque à fonder un collège à Anne Arundel's Town (rebaptisée depuis Annapolis), et à se laver des accusations de Slye. Enfin, durant l'été 1698, il envoya deux corvettes et une centaine d'hommes pour appréhender Coode et Slye sur le Potomac. Ce dernier fut arrêté et traîné devant les tribunaux, mais il plaida qu'il avait été contraint par son supérieur ; quant à Coode, il déjoua l'embûche.

On sera peiné d'apprendre que le vaillant gouverneur fut alors désaisi de l'affaire. Désireux de résoudre divers problèmes en une seule fois, Sa Majesté nomma Nicholson au poste de son ancien rival, Sir Edmund Andros ; celui-ci s'était aliéné les faveurs royales en attaquant le docteur Blair, du collège de St. Mary's, et dut se satisfaire d'un poste de gouverneur aux Antilles. La passation eut lieu en janvier 1699 (1698 dans l'ancien calendrier), et l'on apprit presque aussitôt que Coode venait de faire un retour triomphal dans le comté de St. Mary's. Certains prétendent qu'il sous-estima Nathaniel Blackistone, successeur de Nicholson et neveu du propre beau-frère de Coode, attendu que Blackistone l'arrêta en mai de la même année ; d'autres assurent que pareille candeur était impensable chez un intrigant aussi accort. Il ne fallait voir là selon eux qu'une complicité déguisée, et leur cynisme paraît justifié si l'on sait qu'en juillet de l'année suivante Coode fut gracié et relâché à sa propre requête, et que dès 1708 il eut de nouveau l'autorisation d'exercer le métier d'avocat au tribunal de St. Mary's ! Mais Ebenezer Cooke et sa sœur avancèrent à l'époque une autre hypothèse, moins cynique et plus subtile : on n'avait jamais retrouvé la trace ni entendu parler du capitaine Scurry depuis le procès du capitaine Slye. N'y avait-

il point quelque vraisemblance à ce que l'homme arrêté et relâché sous le nom de Coode fût ce même Scurry ? Ebenezer le pensait, et se posa donc derechef la fameuse question : le « vrai » Coode existait-il, indépendamment de ses diverses usurpations d'identité, ou n'était-il qu'une fiction ourdie par ses prétendus collaborateurs dans le dessein de se dégager de toute responsabilité, un peu comme des hommes d'affaires créent des sociétés à responsabilité limitée pour que celles-ci répondent de leurs aventures ?

En toute manière, on sait que John Coode n'atteignit jamais les grands objectifs qu'on lui attribuait, pas plus que ne le fit – du moins de son vivant – cette autre figure obscure censée se trouver à l'autre pôle de la moralité, Lord Baltimore. Car, pour ambigus que fussent les moyens et les desseins de Charles Calvert, s'il exista jamais (et si Burlingame ne le présenta pas sous un faux jour), on sait au moins de certitude qu'il était très désireux de recouvrir ses droits de propriétaire sur le Maryland. Cela étant, c'est un homme doublement affligé qui dut mourir en 1715, car non seulement le Maryland passa sous la tutelle de son sixième gouverneur royal, mais en outre son fils et héritier, Benedict Leonard Calvert, avait abjuré deux ans auparavant la foi catholique en faveur de l'Église d'Angleterre, renonçant ainsi sa rente annuelle de quatre cent cinquante livres. Quoi qu'il en soit, cette défection porta un coup décisif et tragique à la fortune familiale : Charles Calvert mourut le 20 février, et le proscrit Benedict Leonard devint quatrième Lord Baltimore ; mais moins de deux mois après, le 5 avril, Benedict mourut à son tour, et le titre échut à son fils de seize ans, lui aussi prénommé Charles. Or ce cinquième Lord Baltimore n'était pas seulement un protestant comme son père, mais aussi un courtisan dissolu, si apprécié de la Maison royale pour son habileté à s'entremettre et à intriguer qu'il devint bientôt Gentilhomme de la Chambre du Prince de Galles. Fort de ces atouts précieux, il lui fallut exactement un mois pour faire ce que son grand-père n'avait pas réussi à obtenir en un quart de siècle : en mai 1715, Sa Majesté George I^{er} lui rendit la charte du Maryland, avec quasi tous ses privilèges monarchiques.

Ces merveilles suffirent, aux yeux de l'Auteur, à déclarer dame Clio coupable d'effronterie, ce que fit au demeurant notre poète. Imaginez l'étonnement du poète lorsque en 1728, le jeune Baltimore lui offrit la charge officielle de Poète et Lauréat du Maryland ! « Sus à Hécube ! » comme avait coutume de s'écrier notre poète. Ou, pour user d'une de ces métaphores interlopes qui lui étaient chères : « Sondons une bonne fois pour toutes cette grotesque muse avant d'abaisser le rideau ! »

En premier lieu, le lecteur doit savoir qu'après l'illumination poétique qui le conduisit, au cours de sa convalescence à Malden pendant l'hiver de 1694, à composer non point la *Marylandiade* promise, mais un exposé en hudibrastiques des maux qu'il avait soufferts, Ebenezer

n'écrivit plus aucun vers pendant trente-quatre années. Il serait présomptueux et vain de déterminer si cette jachère fut causée par l'absence d'inspiration, le doute poétique, une altération de sa personnalité, la perte de l'innocence, ou quelque autre cause plus subtile, mais le fait est qu'Ebenezer fut aussi étonné que le lecteur le sera en découvrant qu'au cours de ces décennies sa gloire de poète n'avait cessé de croître chaque année ! On se souvient que, lors de sa fuite coupable de Malden, Ebenezer avait emporté avec lui son manuscrit et l'avait confié, *via* Burlingame, au capitaine du *Pèlerin*. À l'époque, Ebenezer avait craint pour sa sûreté et avait obtenu de Burlingame l'assurance que le capitaine le remettrait à un imprimeur de Londres ; mais dans le tumulte qui suivit, il oublia complètement le poème, et quand, après le baptême d'Andrew III, la vie lui permit derechef de respirer un peu, il ne s'interrogea que très vaguement sur son sort.

Sa médiocre curiosité fut satisfaite en 1709, quand son père lui envoya un exemplaire du *Courtier en tabac*, édité par Benjamin Bragg, à l'Enseigne du Corbeau dans Paternoster Row ! Le capitaine du *Pèlerin*, expliquait Andrew dans sa lettre, avait remis le manuscrit à un autre imprimeur, lequel, ne voyant aucun profit à tirer de sa publication, l'avait fait circuler comme une curiosité. Il avait fini par tomber entre les mains de MM. Oliver, Trent et Merriweather, les anciens compagnons d'Ebenezer ; ces derniers reconnurent aussitôt la « patte » de leur camarade et firent tant de bruit autour du poème que l'imprimeur résolut d'en risquer la publication. C'est alors que Benjamin Bragg eut vent de l'affaire et fit valoir son droit sur le poème, arguant que son auteur lui était encore redevable du papier sur lequel il l'avait couché. Il suivit un échange modéré de menaces, au terme duquel Bragg obtint de son rival qu'il renonce le manuscrit et en sortit une édition à six pence l'exemplaire. La première conséquence de cette publication, déclarait Andrew, fut que le troisième Lord Baltimore nia énergiquement avoir jamais nommé ledit Ebenezer Cooke Poète Lauréat du Maryland et qu'il réprouva le contenu du poème. On rapportait même que le lord propriétaire avait entamé un procès en diffamation contre le poète ; avec le temps, toutefois, les rumeurs s'estompèrent, et des critiques favorables débutèrent d'apparaître cette même année. Andrew en citait une dans sa lettre : « *Cela nous change agréablement des habituels et faux panégyriques sur les Plantations [...]* », disait-elle *entre autres choses*. « [...] *d'admirables hudibrastiques [...], un esprit acéré [...]* ce qu'a perdu Lord Baltimore, la poésie l'a gagné... »

« Quel fleuron à ta couronne ! s'écria gaiement Anna en la lisant. Que dis-je, un fleuron, c'est un véritable bouquet, Eben ! »

Mais son frère, tout étonné qu'il fût d'apprendre sa soudaine notoriété, demeura indifférent. À dire vrai, il parut plus fâché que ravi par ces louanges.

« Le fat ! L'animal ! s'exclama-t-il. Il ne parle à aucun moment de la sincérité du poème ! Ce n'est point pour accroître mon nom que je l'ai composé, mais pour ravalier celui du Maryland ! »

Néanmoins, dans les années qui suivirent, *Le Courtier en tabac* jouit d'une constante popularité parmi les lettrés de Londres – encore que fort différente de celle que souhaitait son auteur. Les critiques en parlèrent comme d'un bel exemplaire de la fantaisie satirique alors en vogue ; ils louèrent ses rimes et son esprit ; ils applaudirent la peinture de mœurs et l'action grotesque – mais aucun d'eux ne prit le poème au sérieux ! Un écrivain commentait le courroux de Lord Baltimore en ces termes :

« Il est étrange que Lord Baltimore, si désireux de nous persuader de l'élégance de son ancien palatinat, en use aussi durement avec le premier poète de ce même palatinat, quand le poème qu'il méprise est notre premier témoignage d'un Maryland raffiné. En vérité, c'est une excellente colonie que celle qui a donné naissance à un esprit aussi délicieux que celui de M. Cooke [...]. »

De telles louanges contrarièrent le poète, qui les refusa toutes. En 1711, lorsque le vieil Andrew mourut et qu'Ebenezer fut obligé de se rendre à Londres pour reconnaître le testament de son père, il accepta l'invitation à dîner de Bragg et de Ben Oliver, lequel était devenu son associé à la librairie (Tom Trent, lui apprirent-ils, avait renoncé la poésie et l'Église établie pour se faire jésuite ; Dick Merriweather, après avoir courtoisé la Mort dans une centaine d'odes et de sonnets jamais publiés, s'était si bien gagné les faveurs de cette sombre Dame qu'à la fin, son cheval s'étant cabré sans prévenir et l'ayant désarçonné, elle avait changé en étreinte éternelle ce qu'il n'avait voulu être qu'une simple amourette), mais quand ils insistèrent qu'il écrivît une suite au poème – un *Courtier en fourrures* ou une *Revanche du courtier en tabac* –, il refusa de les écouter davantage.

Pour parler franc, il n'avait plus grand-chose à dire en vers. De fois à autre un quatrain lui venait à l'esprit alors qu'il faisait le tour de son domaine, mais ses épreuves passées et la vie tranquille qui leur avait succédé avaient soit émoussé son don poétique ou aiguisé ses facultés critiques : il finit par voir dans *Le Courtier en tabac* une œuvre grossière, pleine de bile maladroite, d'allusions obscures, et de légèretés « pesantes » ou simplement affectées ; et aucune de ses ensuivantes inspirations ne lui parut digne d'être couchée sur le papier. En 1717, il décida que ses obligations envers son père étaient pleinement satisfaites et vendit sa part de Cooke's Point à un certain Edward Cooke – ce même pauvre jocrisse dont Ebenezer avait usurpé l'identité autrefois pour échapper au capitaine Mitchell – et Anna vendit la sienne au major Henry Trippe, de la milice du Dorset ; quoique leur « fils » Andrew III fût alors un jeune homme de vingt et un ans et eût déjà largement souffert de sa coupable

naissance, ils allèrent s'établir d'abord à Kent, puis dans le comté du prince George. Ebenezer – alors âgé d'une cinquantaine d'ans – dut faire pour vivre divers petits travaux de secrétariat pour Henry et Bennett Lowe, receveurs généraux de la province, avec lesquels il s'associa bientôt (l'auteur est au regret de le dire), étant persuadé que leur frère Nicholas n'était autre qu'Henry Burlingame. Anna, soit dit en passant, ne voulut point partager cette chimère, encore qu'elle la souffrit chez son frère ; mais ce dernier se laissait bercer davantage par elle chaque jour. Si, de vrai, il s'agissait bien d'une chimère : Nicholas Lowe ne ressemblait en aucune façon à la peinture qu'en avait donnée autrefois Burlingame, pas plus qu'aux autres personnages contrefaits par leur ancien précepteur. Il était cependant du même âge et de la même taille, possédait un esprit curieux et de vastes connaissances, et manifestait même ce que l'on pourrait appeler des tendances « cosmophiles » de fois à autre. De plus, il répondait par un sourire malicieux ou même un haussement d'épaules à toutes les allusions et questions d'Ebenezer... Mais, non ! Comme Anna, nous résisterons à la tentation de *la folie à deux** : l'âge avait rendu notre héros crédule, comme tant d'autres, et c'est assez là-dessus !

Deux événements marquèrent l'an 1728 et terminent notre histoire. Le vieux Charles Calvert était alors sous terre depuis treize années, et donc incapable de goûter, comme le fit notre poète dans sa soixante-deuxième année, cette ultime ironie concernant *Le Courtier en tabac* : à savoir que son succès fut précisément ce que Baltimore avait espéré de retirer d'une *Marylandiade*, et précisément à l'antipode du dessein de son auteur. Le Maryland, en partie à cause du fameux poème, acquit au début du dix-huitième siècle une réputation pour sa grâce et son raffinement semblable à celle de la Virginie, et quantité d'excellentes familles vinrent s'y installer. En reconnaissance de ce fait, le cinquième Lord Baltimore (ce fameux jeune roué et dilettante dont nous avons parlé plus haut) finit par écrire une lettre au poète grisonnant, dont l'extrait suivant devrait suffire :

« Mon grand-père & homonyme, malgré toutes ses vertus indiscutables, n'était point familier des Arts. Contrarié dans son dessein premier de vous nommer lauréat (ce qu'il fit, nous n'en doutons point, en dépit de son tardif déni à ce sujet), il demeura aveugle au don que vous fîtes au Maryland. Nous jugeons bon, par conséquent, à présent qu'une génération a attesté des mérites de votre œuvre, que vous acceptiez officiellement, quoique tardivement, ce titre & cet office dont vous vous êtes montré digne depuis si longtemps. À savoir, Poète et Lauréat de la Province du Maryland [...]

Ebenezer se contenta de sourire en lisant la lettre, et branla la tête lorsque sa sœur insista qu'il accepte l'offre.

« Non, Anna, le climat du Maryland est funeste au poète, et mon talent ne saurait y survivre. Laissons Baltimore bailler ce titre à un dont la plume le mérite ; pour de moi, je crois en avoir fini avec la muse ! »

Mais cette même année vit la mort de Nicholas Lowe, laquelle ébranla assez le poète que de rompre son vœu et son long silence pour publier, dans *La Gazette du Maryland*, une *Élégie sur la mort de l'honorable Nicholas Lowe*, contenant diverses allusions à ses sentiments ambigus envers ce gentilhomme. Puis, soit qu'il sentit son talent refleurir ou simplement parce que la rupture d'un vœu, comme la perte de l'innocence, est une affaire irréparable dont il vaut mieux tirer le meilleur parti (le lecteur est libre de se prononcer là-dessus), il ne fut point économe de sa plume : en 1730 il publia la suite tant attendue, *Le Courtier ressuscité*, ou *Le Miroir du planteur*, lequel, hélas, n'eut point le succès du premier ; l'année suivante il publia une nouvelle satire, qui retraçait la rébellion de Bacon en Virginie, et une édition revue (et émasculée) du *Courtier en tabac*. Au printemps 1732, à l'âge de soixante-six ans, il succomba à une sorte d'esquinancie, et sa sœur chérie (qui devait le suivre peu après), alors qu'elle mettait de l'ordre dans ses affaires, découvrit parmi ses papiers une épitaphe, laquelle, encore qu'elle ne fût point datée, est aux yeux de l'Auteur sa dernière œuvre et pourra intéresser quelques érudits :

*Ci-gît sous cette pierre un prétentieux acteur
Du Courtier en tabac l'infatué auteur,
À tort loué. Prends garde, ô toi qui envisages
Cette épitaphe ; elle est de toutes la plus sage.
En vain tu chercheras un peu d'éclat mondain :
Toute gloire ici-bas n'est qu'odieuse putain.
Chasse-la sans tarder du lit de ta pensée :
Il n'y a que le fol pour l'oser culbuter !*

E. C., G^{ent}, P^r & L' du M^d.

Malheureusement, ses héritiers jugèrent bon de ne point immortaliser leur père avec cette inscription, mais préférèrent faire graver sur sa pierre tombale les badineries habituelles. Toutefois, soit que son avertissement ait été entendu ou que sa plainte, selon laquelle le climat du Maryland – ou du moins, celui du Dorchester – sied mal à la muse délicate, fût exacte, ses marais, autant que le puisse savoir l'Auteur, n'ont point engendré d'autre poète depuis Ebenezer Cooke, Gentilhomme et Lauréat de la Province.

TABLE

PRÉFACE À LA DERNIÈRE ÉDITION	p. 9
-------------------------------------	------

PREMIÈRE PARTIE

UN PARI DE CONSÉQUENCE	p. 15
1. Où le poète est présenté et distingué de ses compagnons	p. 17
2. La remarquable façon dont Ebenezer fut éduqué, et les non moins remarquables suites de cette éducation	p. 19
3. Où Ebenezer est secouru ; récit divertissant où il est question d'Isaac Newton et autres doctes	p. 25
4. Premier séjour à Londres d'Ebenezer et ce qu'il en résulta	p. 39
5. Second séjour à Londres d'Ebenezer, lequel ne se porte pas à merveille	p. 53
6. Le pari de conséquence entre Ebenezer et Ben Oliver, et son singulier dénouement	p. 58
7. La conversation entre Ebenezer et la putain Joan Toast, contenant le récit du Bonhomme Sangsue	p. 64
8. Un colloque entre hommes de principe, et ce qu'il en suivit	p. 74
9. L'audience qu'eut Ebenezer avec Lord Baltimore, et l'habile proposition qu'il fit à ce gentilhomme	p. 85
10. Brève relation du palatinat du Maryland, de ses origines et de ses luttes, ainsi qu'elle fut faite à Ebenezer par son hôte	p. 92
11. Où Ebenezer retourne auprès de ses compagnons, les trouve diminués d'une personne, les quitte diminués d'une autre, et médite	p. 108

1. Où le lauréat acquiert un cahier p. 117

2. Où le lauréat quitte Londres p. 127

3. Où le lauréat apprend la véritable identité
du colonel Peter Sayer p. 139

4. Où le lauréat entend le récit
des dernières aventures de Burlingame p. 144

5. Où Burlingame poursuit son récit, puis s'endort p. 151

6. Où Burlingame poursuit son récit plus avant ;
où le lauréat lit les pages du *Journal secret de Sir Henry Burlingame*
et dispute de la nature de l'innocence p. 162

7. Où s'achève le récit de Burlingame ;
où les voyageurs arrivent à Plymouth p. 174

8. Où le lauréat compose un quatrain et souille ses chausses p. 182

9. Nouvelles poésies marines, composées
dans les étables du Roi des Mers p. 186

10. Où le lauréat souffre quelques censures au fait de ses vers,
et embarque sur le *Poséidon* p. 198

11. Départ d'Albion : le lauréat en mer p. 209

12. Où le lauréat discourt des jeux de hasard et dispute
de la relative urbanité des valets et des poètes lauréats.
Où Bertrand expose les divers degrés de la sophistication
et fait la démonstration de sa thèse p. 224

13. Où le lauréat, perdu dans une mer de difficultés,
se résout d'être lauréat, non sans composer
auparavant quelque ultime ode marine p. 239

14. Où le lauréat assiste à deux assassinats d'identité,
une piraterie, une tentative de viol, un acte de mutinerie,
un meurtre, et un attrayant débat entre capitaines,
le tout dans l'espace de quelques pages p. 255

15. Le rapt du *Cyprien* ; le conte d'Hicktopeake,
roi d'Accomack, et le très-grand péril
dans lequel s'est trouvé jusque-là le lauréat p. 268

16. Où le lauréat et Bertrand, prêts de sombrer,
se choisissent une place dans le panthéon céleste p. 287

17. Où le lauréat rencontre le roi Anacostin et apprend le nom véritable de son île	p. 301
18. Où le lauréat paie sa traversée du fleuve	p. 312
19. Où le lauréat écoute le récit d'une porchère	p. 317
20. Nouvelles confidences de la porchère	p. 326
21. Où le lauréat écoute derechef la porchère	p. 339
22. Où le lauréat ne progresse pas d'un pouce dans sa quête, mais où il ne recule pas non plus	p. 348
23. Où, dans ses efforts pour aller au fond des choses, le lauréat arrive en vue de Malden, mais où, loin de s'y rendre, il tombe quasi dans les étoiles	p. 358
24. Où les voyageurs apprennent le singulier martyre du père Joseph FitzMaurice, de la Compagnie de Jésus : un récit moins pertinent en apparence qu'il ne se révélera l'être en vérité	p. 365
25. Nouveaux extraits de <i>L'Histoire secrète du voyage dans la baie de Chesapeake</i> , du capitaine John Smith : découverte du Dorchester, et comment le capitaine fut le premier à y aborder	p. 385
26. Le voyage à Cambridge, et la conversation qu'eut en route le lauréat	p. 393
27. Où le lauréat affirme que la Justice est aveugle, et, armé de ce principe, décide une querelle	p. 407
28. Si le lauréat est Adam, alors Burlingame est le Serpent	p. 416
29. La triste fin de Mynheer Wilhelm Tick, telle qu'elle fut contée au lauréat par Mary Mungummory, la putain ambulante du Dorset	p. 423
30. Où, ayant reconnu que l'homme n'était que perfidie mais qu'il ne suivait pas nécessairement que <i>jus est id quod cliens fecit</i> , le lauréat voit enfin son domaine	p. 442
31. Où le lauréat consent au mariage sans qu'il en coûte rien à son innocence	p. 457
32. Où une <i>Marylandiade</i> voit le jour, mais où son géniteur se porte aussi mal que dans les autres chapitres	p. 471
33. Le lauréat quitte son domaine	p. 484

1. Où le poète rencontre un homme
qui n'a rien à perdre, et encourt quelque péril p. 497

2. Abrégé de géminologie profane
par Henry Burlingame, cosmophile p. 507

3. Un entretien entre anciens lauréats du Maryland,
relatant dûment les épreuves de M^{lle} Lucy Robotham
et s'achevant sur une affirmation très-nonpareille
pour de son invraisemblance p. 517

4. Où le poète traverse la Baie de Chesapeake,
mais n'aborde point au rivage souhaité p. 530

5. Confrontations et absolutions dans les Limbes p. 542

6. Où, devant un avenir brûlant,
le poète fait réflexion sur deux mystères séculaires p. 560

7. Comment les Ahatchwhoops se choisissent un roi p. 569

8. Où le sort du père Joseph FitzMaurice est éclairci, et éclaircit
à son tour des mystères encore plus sombres et plus vastes p. 584

9. Où l'un des nombreux mystères manque voir le jour
après un long et pénible travail p. 594

10. Où la putain ambulante du Dorset conte, par ouï-dire,
l'anglicisation de Billy Ramdam p. 604

11. Où s'achève l'histoire de Billy Ramdam,
racontée par un témoin de son anglicisation.
Où Mary Mungummory pose la question de savoir
si la véritable barbarie dort sous le fard de la civilité,
ou si la véritable civilité dort sous le fard de la barbarie
– mais n'y répond point p. 617

12. Où nos voyageurs arrivent à Church Creek ;
où McEvoy l'emporte en noblesse sur un noble,
et où le poète se retrouve armé chevalier, bon gré, mal gré p. 627

13. Où les commissaires aux moulins à vent et à eau
de Sa Majesté, mus chacun par un dessein distinct,
recourent en des occasions distinctes à l'allégorie p. 636

14. Où la femme du meunier perd connaissance par deux fois ;
le meunier, une seule fois, et le poète, qui compare la vie
à un dramaturge éhonté, aucune p. 648

15. Où, au cours de sa délicate mission, le poète fait
la connaissance d'un sauvage rien moins que sauvage
et d'une Anglaise rien moins qu'anglaise p. 657
16. Où l'on avance une théorie radicale concernant
la conservation de l'énergie culturelle, laquelle est démontrée
par la rhétorique et le hasard p. 670
17. Où le poète se découvre un parent inattendu, entend
le récit du château imprenable, et s'en découvre un autre p. 681
18. Où le poète se demande si le cours de l'Histoire humaine
est un progrès, un drame, une régression, un cycle,
une ondulation, un tourbillon, une spirale montante ou descendante,
un simple *continuum*, ou Dieu sait quoi.
Où une preuve est avancée, mais d'une nature ambiguë
dont on ne saurait rien conclure p. 695
19. Où le poète échappe aux rêves infernaux
pour être jugé en ce monde par Rhadamanthe p. 713
20. Où le poète commence sa journée au tribunal p. 727
21. Où le poète recouvre son domaine p. 739

QUATRIÈME PARTIE

- L'AUTEUR DEMANDE PARDON À SES LECTEURS ;
LE LAURÉAT COMPOSE SON ÉPITAPHE p. 757

Impression réalisée sur CAMERON par



BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES

GROUPE CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en juillet 2002*

Dépôt légal : juillet 2002.

Numéro d'impression : 023368/1.

Imprimé en France

Le Courtier en tabac

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Claro

Unaniment considéré comme le chef-d'œuvre de John Barth, *Le Courtier en tabac* a acquis le statut d'un classique contemporain. Situé à la fin du ^{xviii}^e siècle, le roman raconte l'odyssée chaotique d'un jeune puceau maladroit et naïf, Ebenezer Cooke, envoyé dans le Nouveau Monde pour veiller sur la plantation de tabac de son père et rédiger un poème épique sur les splendeurs du Maryland. Assisté d'un valet poltron et d'un mystérieux précepteur, notre infortuné poète sera capturé par des pirates puis des Indiens, se verra déposer de ses biens par de grossiers imposteurs, tombera amoureux d'une prostituée, défendra tant bien que mal sa précieuse virginité, et croisera quantité de dangereux personnages qui ne cessent d'échanger leurs identités – il finira même par découvrir le « scabreux secret » de la mythique Pocahontas.

À la fois parodie du genre picaresque et satire du roman d'apprentissage, fantaisie nihiliste et farce historique, hommage à Rabelais et Voltaire, Don Quichotte et Gil Blas, Swift et Sterne, *Le Courtier en tabac* est une monstrueuse machine romanesque sur le vice et l'innocence, écrite dans une langue savoureuse et drolatique.

John Barth est né en 1930 à Cambridge dans le Maryland. Il a longtemps enseigné à la célèbre John Hopkins University. Considéré comme le père du post-modernisme et l'un des plus grands romanciers américains vivants, il est l'auteur d'une quinzaine de livres, dont plusieurs ont été traduits en français (*L'Opéra flottant*, *L'Enfant-Bouc*, *Chimère*, *Perdu dans le labyrinthe*, *La Croisière du Pokey...*).

IX-02 - 27 €

ISBN : 2-84261-358-9

✎ 952089.7



9 782842 613587

Collection Fiction étrangère